













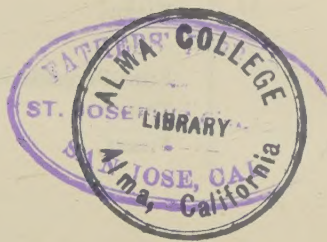




Digitized by the Internet Archive  
in 2025



HISTOIRE UNIVERSELLE  
DE  
L'ÉGLISE CATHOLIQUE



## PROPRIÉTÉ.

---

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI CHEZ LES LIBRAIRES SUIVANTS :

ALBI,	Gès.	NANCY,	Vagner.
ANGERS,	Barassé.	POITIERS,	Bonamy.
—	Lainé frères.	REIMS,	Bonnefoy
ARRAS,	Brunet.	RENNES,	Hauvespre.
BESANÇON,	Turbergue.	—	Thébault.
BORDEAUX,	Chaumas.	—	Verdier.
—	Coderc et Poujol.	ROUEN,	Fleury.
BREST,	Lefournier.	TOULOUSE,	Ferrère.
DIJON,	Gagey.	TOURS,	Cattier.
LILLE,	Quarré.	ANNECY,	Burdet.
—	Béghin.	BOIS-LE-DUC,	Verhoeven.
LYON,	Briday.	BRUXELLES,	Goemaere.
—	F. Girard.	—	Desbarax et Vivès.
LE MANS,	Le Guicheux-Gallienne.	CHAMBÉRY,	Perrin.
LIMOGES,	Dilhan-Vivès.	DUBLIN,	James Duffy.
MARSEILLE,	V <sup>e</sup> Chauffard.	FRIBOURG,	Herder.
—	Laferrière.	GENÈVE,	Marc Mehling.
—	Mingardon.	GÈNES,	Fassi-Como.
METZ,	M <sup>me</sup> Constant Loïez.	LEIPZIG,	Dürr.
—	Rousseau-Pallez.	LONDRES,	Burns et Lambert.
MONTPELLIER,	V <sup>e</sup> Malavialle.	MADRID,	Bailly-Baillière.
—	Séguin.	—	Poupart.
NANTES,	Mazeau.	SAINT-PÉTERSBOURG,	Wolff.
—	Libaros.	TURIN,	Marietti.
NANCY,	Thomas et Pierron.	VIENNE,	Gérolde.



HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

# L'ÉGLISE CATHOLIQUE

PAR

ROHRBACHER

CONTINUÉE JUSQU'EN 1866

PAR J. CHANTREL

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE ENTIÈREMENT REFONDUE ET UN ATLAS HISTORIQUE SPÉCIAL DRESSÉ

PAR A.-H. DUFOUR

Ἀρχὴ πάντων ἐστὶν ἡ καθολικὴ καὶ ἁγία Ἐκκλησία.

S. ÉPIPHANE, l. I, c. v, *contre les Hérésies*.

Ubi Petrus, ibi Ecclesia.

S. AMBROISE, *In Psalm. xl, n. 30.*

CINQUIÈME ÉDITION

TOME II

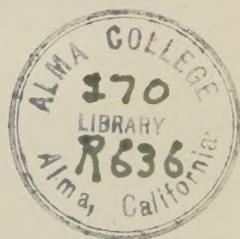
PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

1868

Tous droits réservés.



UNIVERSITY OF TORONTO

# CATHOLIC

## NOTES

CHAPTER 1

THE CHURCH

THE CHURCH IS THE BODY OF CHRIST

THE CHURCH IS THE COMMUNITY

THE CHURCH IS THE COMMUNITY OF FAITHFUL PEOPLE WHO ARE UNITED BY THE SACRAMENTS AND THE WORD OF GOD

THE CHURCH IS THE COMMUNITY OF FAITHFUL PEOPLE WHO ARE UNITED BY THE SACRAMENTS AND THE WORD OF GOD

THE CHURCH IS THE COMMUNITY OF FAITHFUL PEOPLE WHO ARE UNITED BY THE SACRAMENTS AND THE WORD OF GOD



THE CHURCH IS THE COMMUNITY OF FAITHFUL PEOPLE WHO ARE UNITED BY THE SACRAMENTS AND THE WORD OF GOD

THE CHURCH IS THE COMMUNITY OF FAITHFUL PEOPLE WHO ARE UNITED BY THE SACRAMENTS AND THE WORD OF GOD

THE CHURCH IS THE COMMUNITY OF FAITHFUL PEOPLE WHO ARE UNITED BY THE SACRAMENTS AND THE WORD OF GOD

THE CHURCH IS THE COMMUNITY OF FAITHFUL PEOPLE WHO ARE UNITED BY THE SACRAMENTS AND THE WORD OF GOD

THE CHURCH IS THE COMMUNITY OF FAITHFUL PEOPLE WHO ARE UNITED BY THE SACRAMENTS AND THE WORD OF GOD






# HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

## L'ÉGLISE CATHOLIQUE



### LIVRE DIX-HUITIÈME

DE 588 A 538 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Fin de Jérémie. Nabuchodonosor et son fils annoncent le vrai Dieu à tous les peuples de la terre. — Daniel, historien des quatre grands empires, en particulier de l'empire romain. — Chants lugubres d'Ézéchiël sur la ruine future de Tyr et de l'Égypte. — Prise de Babylone par Cyrus.**

Il y avait quarante ans que Jérémie prophétisait lorsque Jérusalem fut ruinée par les Chaldéens. Ses prophéties ne lui avaient attiré que des persécutions, mais il n'en aimait pas moins ses frères. Il avait pleuré leur malheur à venir, il le pleura venu ; il n'avait rien négligé pour le leur faire éviter, il ne négligea rien pour le leur rendre profitable.

Les uns allaient être emmenés à Babylone, dont l'idolâtrie était pour eux d'un dangereux exemple. Pour les prémunir contre la séduction il leur donna, par ordre de Dieu, comme une lettre pastorale, où il leur rappelle qu'emmenés captifs à Babylone ils y resteront beaucoup d'années, mais qu'enfin Dieu les ramènera dans la paix.

« Maintenant donc vous verrez à Babylone des dieux d'or et d'argent, de pierre et de bois, portés sur les épaules et craints par les nations. Gardez-vous d'imiter ces étrangers et de vous laisser surprendre à cette frayeur. Quand vous verrez une foule de peuple devant et derrière, qui les adore,

dites en votre cœur : C'est vous, Seigneur, qu'il faut adorer ; car mon ange est avec vous, et je serai moi-même le défenseur de votre vie.

« Ces dieux ne se préservent ni de la rouille ni des vers. L'un tient un sceptre comme un homme, comme le juge d'une province, mais il ne peut punir celui qui l'offense ; l'autre a une épée et une hache à la main, mais il ne peut se défendre des guerriers ni des voleurs... On allume devant eux des lampes, et en grand nombre ; mais ils n'en peuvent voir aucune. Les hiboux, les hirondelles et les autres oiseaux, et jusqu'aux chats, se promènent sur leurs corps et sur leurs têtes. L'or dont ils sont couverts n'est que pour l'apparence ; si l'on n'ôte point leur rouille ils ne brilleront point, et lorsqu'on les jette dans la fournaise ils ne le sentent point. On les a achetés à grand prix, eux en qui la vie n'est pas. Comme ils n'ont point de pieds ils sont portés sur les épaules, montrant ainsi leur impuissance aux hommes. Qu'ils soient

confondus, ceux qui les adorent ! Aussi tombent-ils par terre, ils ne se relèvent pas d'eux-mêmes, et, les relève-t-on, ils ne se soutiendront point par eux-mêmes. Qu'ils éprouvent le mal ou le bien, ils ne peuvent rendre ni l'un ni l'autre ; ils ne peuvent faire un roi ni le détrôner ; ils ne peuvent donner la richesse ni punir une injure. Si quelqu'un fait un vœu et ne l'accomplit pas, ils ne s'en vengeront pas. Ils ne délivrent personne de la mort, ils n'arrachent point le faible de la main du puissant. Ils ne rendent point la vue à un homme aveugle, et ils ne retirent point le pauvre de la détresse. Ils n'auront pas pitié de la veuve, et ils ne peuvent rien pour les orphelins. Ces dieux sont semblables aux pierres de la montagne, dieux de bois et de pierre, d'or et d'argent. Que ceux qui les adorent soient confondus ! Comment donc peut-on croire ou dire que ce sont des dieux ? N'étant que du bois, et de l'or, et de l'argent, toutes les nations et tous les rois en reconnaîtront la fausseté ; il sera manifeste que ce ne sont point des dieux, mais les œuvres de la main des hommes, où il n'y a rien de Dieu <sup>1</sup>. »

En même temps qu'il s'appliquait à confirmer ses frères dans la fidélité au Seigneur Jérémie prenait soin de leur conserver les objets les plus précieux de son culte : le feu perpétuel, l'autel des parfums, le tabernacle, l'arche d'alliance. Quelque grande que fût la corruption, un certain nombre parmi les prêtres avaient encore le zèle de Dieu. D'après l'ordre du prophète ils prirent le feu sur l'autel, le cachèrent secrètement dans une vallée, au fond d'un puits profond et sec, d'où nous le verrons tirer sous Néhémie. Ensuite, d'après un avertissement qu'il avait lui-même reçu du Ciel, il commanda qu'on apportât avec lui le tabernacle et l'arche, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la montagne sur laquelle Moïse était monté et avait vu l'héritage du Seigneur. Là, ayant trouvé une caverne, il y mit le tabernacle, l'arche et l'autel des parfums, et il en boucha l'entrée. Quelques-uns de ceux qui l'avaient suivi s'étant approchés pour marquer ce lieu, ils ne purent le reconnaître. Jérémie l'ayant su les

réprimanda et dit que ce lieu demeurerait caché jusqu'à ce que Dieu eût rassemblé son peuple dispersé et lui eût fait miséricorde ; qu'alors la majesté du Seigneur paraîtrait de nouveau dans une nuée, comme elle avait paru au temps de Moïse, et lorsque Salomon demanda que le temple fût consacré au grand Dieu <sup>1</sup>.

Il n'est pas certain que cette prédiction se soit déjà accomplie. Dans le second temple il n'est plus parlé, du moins expressément, de l'arche d'alliance ; il paraîtrait donc qu'elle est toujours cachée en la montagne de Nébo, ainsi que le sépulcre de Moïse. Plusieurs ont pensé que Dieu ne la manifesterait que vers la fin des siècles, au second avènement d'Énoch et d'Élie, pour convertir tous les enfants d'Israël au Christ.

Jérémie ne suivit point les captifs à Babylone, mais resta dans la Judée avec le pauvre peuple. Il pensait peut-être que les premiers avaient pour les conduire Ézéchiël, Daniel et ses compagnons, tandis que les autres allaient être comme un troupeau sans pasteur. Il se fixa donc à Masphath, auprès de Godolias, fils d'Ahicam, que le roi de Babylone avait établi gouverneur de tout le pays, et dont la famille avait occupé les premières dignités du royaume depuis le roi Josias et tenu généralement une conduite honorable envers le prophète.

Autour de Godolias s'assemblèrent un grand nombre de fugitifs, qui s'étaient dispersés auparavant par la crainte des Chaldéens. Il les rassura par serment et dit : « Ne craignez point de servir les Chaldéens ; demeurez dans cette terre, et servez le roi de Babylone, et le bien sera sur vous. Voilà que j'habite Masphath pour répondre aux ordres qu'apportent les Chaldéens qui sont envoyés vers nous ; pour vous, recueillez les fruits de la vigne, des blés et de l'huile, et renfermez-les dans vos vases et vos greniers, et demeurez dans vos villes que vous occupez. » Ils le firent et recueillirent le blé et le vin en abondance. Les principaux d'entre eux étaient Ismaël, Johanán, Jonathan, Saréas, Jézonias et le fils d'un certain Ophni.

<sup>1</sup> Baruch, 6.

<sup>1</sup> 2 Mach., 1 et 2.



De Moab aussi, d'Ammon et d'Édom, vinrent tous les Juifs qui s'y étaient réfugiés, et ils commencèrent à cultiver tranquillement la terre. Mais bientôt Johanan et les autres chefs avertirent Godolias qu'Ismaël, qui était de la race royale, songeait à le tuer, à l'instigation de Baalis, roi des Ammonites. Godolias, généreux et confiant, ne voulut pas les croire. Johanan lui ayant même offert en secret de prévenir le traître Ismaël sans que personne en sût rien et d'empêcher ainsi l'anéantissement des restes de Juda, il le lui défendit sévèrement et l'accusa de calomnier Ismaël<sup>1</sup>. Peu après ce dernier vint à Maspeth, accompagné de quelques-uns des principaux d'Ammon et de dix hommes armés. Godolias les reçut cordialement et les invita à un festin; mais eux l'égorgèrent, ainsi que les Juifs et les Chaldéens qui se trouvaient avec lui.

Le surlendemain, personne au dehors ne sachant ce qui s'était passé, quatre-vingts hommes vinrent de Sichem, de Silo et de Samarie, la barbe rasée, les habits déchirés et le visage défiguré en signe de deuil; et ils portaient dans leurs mains de l'encens et des offrandes pour les offrir dans la maison de l'Éternel, probablement dans le lieu du temple et au milieu de ses ruines, où Godolias avait peut-être rétabli un autel. Ismaël sortit à leur rencontre pleurant avec eux. Les ayant ainsi attirés dans la ville, il en fit égorger soixante-dix et jeta leurs cadavres dans une fosse. Les autres se rachetèrent en lui découvrant des provisions de vivres qu'ils avaient enfouies dans les champs. Cela fait il emmena au pays des Ammonites, avec le peuple de Maspeth, les filles du roi Sédécias qui s'étaient réfugiées auprès de Godolias; mais Johanan et les autres chefs les poursuivirent, et, quand les prisonniers aperçurent des libérateurs, ils passèrent joyeusement à eux. Ismaël s'enfuit avec huit hommes; les autres s'en allèrent avec Johanan et beaucoup de peuple dans les environs de Bethléhem, où ils délibérèrent de fuir en Égypte, parce qu'ils craignaient que Nabuchodonosor ne leur imputât le meurtre de Godolias, quoiqu'ils en fussent innocents<sup>2</sup>.

Tous les chefs et les restes du peuple s'approchèrent alors du prophète Jérémie et le prièrent de supplier l'Éternel de leur marquer où ils devaient aller et ce qu'ils devaient faire. Jérémie le leur promit, et eux prirent Dieu à témoin qu'ils feraient tout ce qu'il leur commanderait par la bouche de Jérémie. Dix jours après le prophète appela Johanan, avec les autres chefs et tout le peuple, et leur annonça la révélation de l'Éternel. Elle contenait des promesses s'ils restaient dans le pays, des menaces s'ils allaient en Égypte. Ils ne devaient pas avoir peur du roi de Babylone. Jéhova voulait avoir pitié d'eux, les protéger, les sauver; mais s'ils se retiraient en Égypte pour ne point voir la guerre, n'entendre pas le son de la trompette, échapper en même temps à la famine, alors le glaive qu'ils redoutaient, la famine et la peste s'attacheraient à eux en Égypte<sup>1</sup>.

Cette révélation ne répondait pas aux vues des chefs; ils accusèrent le prophète de mensonge, et d'avoir parlé ainsi, non par l'inspiration de Dieu, mais par celle de Baruch. Ils résolurent donc de se réfugier en Égypte et y entraînèrent avec eux tout ce qui restait de Juifs, tant ceux qui étaient revenus dans le pays après le départ des Chaldéens que ceux que Nabuchodonosor y avait laissés, hommes, femmes, enfants, filles du roi, même les prophètes Jérémie et Baruch, soit qu'ils leur fissent violence, soit que Dieu leur eût commandé d'accompagner son peuple rebelle.

Lorsqu'ils furent arrivés à Taphnis, ville forte de la basse Égypte, que les Grecs appelaient Daphné de Péluse, et où Pharaon-Éphrée avait sa résidence, l'Éternel, parlant à Jérémie, lui ordonna de cacher de grandes pierres sous une voûte, près du palais de Pharaon: « Car ainsi parle Jéhova-Sabaoth, Dieu d'Israël: Voilà que je suscite et que j'amène Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur, et je poserai son trône sur ces pierres que j'ai cachées, et il établira son pavillon dessus; et, venant, il frappera la terre d'Égypte, par la mort ceux qui sont pour la mort, par la captivité ceux qui sont pour la captivité, par le glaive ceux qui sont pour le glaive. Et il

<sup>1</sup> Jérém., 40. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 41.

<sup>1</sup> Jérém., 42.

allumera le feu dans les temples des dieux de l'Égypte, et il les incendiera, et il les emmènera captifs; et il se revêtira de l'Égypte comme le berger se couvre de son manteau; et il sortira en paix. Et il brisera les statues de la maison du soleil (Baith-Semès ou Héliopolis) qui est dans la terre d'Égypte, et il consumera par la flamme le temple de ses dieux <sup>1</sup>. »

Les Juifs qui avaient cherché leur retraite en Égypte s'étaient établis à Magdalo ou Magdole, près de la mer Rouge, à Taphnis ou Daphné, près de Péluse, à Noph ou Memphis, et en la terre de Phaturès ou Phétros, que l'on croit être la Thébaïde. Ils adorèrent les dieux étrangers, en particulier la reine du ciel ou la lune. Jérémie leur reprocha hautement cette impiété dans une prophétie qu'il leur adressa probablement par manière de circulaire. Il leur rappelle les calamités que leurs pères, par des crimes pareils, avaient attirées sur Juda et Jérusalem; il leur annonce que, s'ils ne font pas mieux, nul d'entre eux n'échappera au glaive, à la famine, à la peste, sinon ceux qui s'enfuiraient de l'Égypte. On ne sait quelle impression firent ces remontrances sur les réfugiés des trois premières colonies. Ceux de Phaturès, qui savaient que leurs femmes sacrifiaient aux dieux étrangers, et parmi lesquels le prophète paraît avoir demeuré, lui répondirent, eux et leurs femmes, avec une incroyable insolence: « La parole que tu nous dis au nom de Jéhova, nous ne la recevons pas de toi; mais nous remplirons nos vœux en sacrifiant à la reine du ciel et en lui répandant des libations comme nous avons fait, nous et nos pères, nos rois et nos princes, dans les villes de Juda et dans les places de Jérusalem; car alors nous avons été rassasiés de pain et nous étions heureux. »

Le prophète remontra aux hommes, aux femmes et à tout le peuple qui lui avait fait cette réponse, que les sacrifices dont ils parlaient leur avaient valu, non une abondance de biens, mais une abondance de maux, témoin l'état de désolation où était réduite la Judée; que, pour eux, ils seraient consumés par le glaive et par la faim, à l'exception d'un petit nombre qui se sauveraient de l'Égypte

dans la terre de Juda. « Ils verront alors, dit l'Éternel, de qui la parole sera accomplie, la mienne ou la leur. Et voici le signe que je vous donne pour vous assurer que ce sera moi qui vous visiterai en ce lieu, afin que vous sachiez que mes paroles s'accompliront véritablement sur vous pour votre ruine: je livrerai Pharaon-Éphrée, roi d'Égypte, aux mains de ses ennemis et aux mains de ceux qui demandent son âme, comme j'ai livré Sédécias, roi de Juda, aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, son ennemi, et qui demandait son âme <sup>1</sup>. »

Depuis cet événement il n'est plus fait mention de Jérémie. Il mourut apparemment bientôt après en Égypte, étant déjà fort avancé en âge; car il avait prophétisé quarante ans avant la ruine de Jérusalem, et ne pouvant d'ailleurs qu'être fort cassé et affaibli par les malheurs qui lui étaient arrivés, ainsi qu'à sa patrie. Tertullien, saint Épiphane, saint Jérôme disent qu'il y fut lapidé par les Juifs, en haine des reproches qu'il leur faisait sur leur idolâtrie; et c'est de lui que quelques-uns entendent ces paroles de saint Paul dans son épître aux Hébreux: *Ils ont été lapidés*.

Jérémie a été une figure admirable de Jésus-Christ. Sanctifié dès le sein de sa mère, il annonce Celui qui naîtra la sainteté même; prophète vierge, il annonce le grand Prophète, vierge aussi et né d'une vierge, établi sur les nations et les royaumes pour arracher et planter, détruire et édifier; il annonce ce Fils de l'homme à qui est donnée toute-puissance au ciel et sur la terre et qui fera toutes choses nouvelles. Il l'annonce surtout par son amour pour un peuple incrédule et indocile, par sa constance à lui prêcher la vérité, par les persécutions auxquelles il est en butte, par les larmes qu'il répand sur Jérusalem, dont il prédit la ruine quarante ans d'avance, par la sentence de mort qui est prononcée contre lui, par la faiblesse avec laquelle Sédécias, qui connaît son innocence, le livre à ses ennemis, par la fosse profonde où il est comme enseveli, par sa patience à tout endurer, par sa charité à prier, même après sa

<sup>1</sup> Jérém., 43.

<sup>1</sup> Jérém., 44.



mort, pour cette nation coupable. Car ce saint prophète, qui, pendant sa vie, avait tant aimé son peuple, tant prié et tant pleuré pour lui, quoiqu'il en eût tant à souffrir, ne cessa point de l'aimer et de prier pour lui après sa mort. Nous le verrons apparaître au chef des Machabées, éclatant de gloire et environné d'une grande majesté; nous entendrons le saint pontife Onias dire en le montrant : « C'est là le véritable ami de ses frères et du peuple d'Israël, celui qui prie beaucoup pour le peuple et pour toute la sainte cité, Jérémie, le prophète de Dieu. » Nous le verrons étendre la main et donner au vaillant Machabée une épée d'or, en disant : « Prenez cette épée sainte comme un présent que Dieu vous fait et avec lequel vous renverserez les ennemis de mon peuple d'Israël <sup>1</sup>. »

Non-seulement Jérémie, après sa mort, veillait au salut de son peuple dans le paradis, dans le sein d'Abraham; il continuait encore d'y travailler sur la terre par ses prophéties et ses lamentations et par son disciple Baruch.

Quand le Seigneur lui eut enlevé son maître, Baruch, prophète lui-même, quitta l'Égypte et s'en vint à Babylone auprès des captifs. Là il écrivit le livre de ses prophéties, la cinquième année depuis que les Chaldéens eurent pris et incendié Jérusalem, et il le lut devant Jéchonias, fils de Joakim, roi de Juda, devant les princes du sang royal, devant les anciens et devant le peuple, depuis le plus petit jusqu'au plus grand de tous ceux qui habitaient en Babylone. Ce livre est une humble confession, au nom des enfants d'Israël, de tous les péchés qu'ils avaient commis, eux et leurs pères, depuis Moïse jusqu'alors. Ils reconnaissent que toujours ils ont été incrédules ou indociles à la parole du Seigneur. Si maintenant ils gémissent sous toutes les calamités que leur avaient prédites et Moïse et les prophètes, ils l'ont bien mérité.

« Et en tout cela, Seigneur, notre Dieu, s'écrient-ils, vous nous avez traités selon toute votre bonté et selon toute cette grande miséricorde qui est la vôtre, comme vous aviez parlé par Moïse, votre serviteur, au

jour où vous lui ordonnâtes d'écrire votre loi devant les enfants d'Israël, disant : Si vous n'écoutez point ma voix toute cette grande multitude d'hommes sera réduite à un petit nombre parmi les nations où moi je les disperserai; car je sais que ce peuple ne m'écouterait point, car ce peuple a la tête dure; mais il reviendra à son cœur dans la terre de sa captivité; et ils sauront que moi je suis le Seigneur, leur Dieu; et je leur donnerai un cœur, et ils comprendront des oreilles, et ils entendront, et ils me loueront dans la terre de leur captivité, et ils se souviendront de mon nom. Et ils quitteront cette dureté qui les rend comme inflexibles, et cette malignité de leurs œuvres, parce qu'ils se souviendront de la voix de leurs pères qui ont péché contre moi. Et je les rappellerai dans la terre que j'ai promise avec serment à Abraham, à Isaac et à Jacob, et ils la domineront; et je les multiplierai, et ils ne diminueront point. Et j'établirai avec eux une autre alliance éternelle, afin que je sois leur Dieu et qu'ils soient mon peuple; et je n'arracherai plus désormais mon peuple, les enfants d'Israël, de la terre que je leur ai donnée <sup>1</sup>.

« Maintenant donc, Seigneur tout-puissant, Dieu d'Israël, l'âme dans l'angoisse et l'esprit inquiet crient vers vous : Écoutez, Seigneur, et ayez pitié, parce que vous êtes un Dieu miséricordieux, et ayez pitié de nous, parce que nous avons péché devant vous. O vous qui subsistez éternellement dans une paix souveraine, périrons-nous pour jamais? Seigneur tout-puissant, Dieu d'Israël, écoutez maintenant la prière des morts d'Israël et des fils de ceux qui ont péché devant vous; ils n'ont point écouté la voix du Seigneur, leur Dieu, et les maux se sont attachés à nous. Ne veuillez pas vous souvenir des iniquités de nos pères, mais souvenez-vous en ce jour de votre bras et de votre nom, parce que vous êtes le Seigneur, notre Dieu, et nous vous louerons, Seigneur; parce que c'est pour cela même que vous avez répandu votre crainte dans nos cœurs, afin que nous invoquions votre nom, et que nous chantions vos louanges dans notre captivité, et que nous nous tour-

<sup>1</sup> 2 Mach., 15.

<sup>1</sup> Baruch, 3.

nions vers vous, loin de l'iniquité de nos pères, qui ont péché devant vous. »

« Écoute, Israël, les préceptes de la vie, interrompait tout à coup le prophète ; prête l'oreille, afin que tu saches la prudence. Pourquoi, Israël, es-tu dans la terre des ennemis ? Pourquoi as-tu vieilli dans une terre étrangère ? Pourquoi t'es-tu souillé avec les morts, jugé semblable à ceux qui descendent dans l'abîme ? Tu as délaissé la source de la sagesse ; car, si tu avais marché dans la voie de Dieu, tu aurais habité sans doute dans une paix éternelle. Apprends où est la prudence, où est la force, où est l'intelligence, afin que tu saches en même temps où est la longueur des jours et la vie, où est la lumière des yeux et la paix. Qui a trouvé le lieu où réside la Sagesse et qui est entré dans ses trésors ? Où sont les princes des nations qui dominaient les animaux de la terre, qui se jouaient des oiseaux du ciel, qui amassaient l'or et l'argent, ces trésors en qui les hommes se confient et qu'ils ne mettent pas de fin à acquérir, qui travaillaient l'argent avec art et qui élevaient des ouvrages magnifiques ? Ils ont été exterminés, ils sont descendus dans les enfers, et d'autres se sont élevés à leur place. Les jeunes gens ont vu la lumière, et ils ont habité sur la terre ; mais ils ont ignoré la voie de la science, ils n'en ont point compris les sentiers, ils ne l'ont point atteinte, et leurs enfants se sont encore éloignés de leur voie. On ne l'a pas entendue dans la terre de Chanaan ; elle n'a pas été vue dans Thémán. Les enfants d'Agar qui recherchent une prudence qui est de la terre, ces marchands de Merrha et de Thémán, et ces conteurs de rables, et ces inventeurs de la prudence et de l'intelligence, n'ont point connu la voix de la Sagesse et n'ont pas découvert ses sentiers.

« O Israël, qu'elle est grande la maison de Dieu et qu'il est vaste le lieu qu'il possède ! Il est grand et n'a point de fin ; il est élevé et immense. Là étaient ces géants fameux qui étaient dès le commencement, ces géants d'une si haute taille qui savaient la guerre. Le Seigneur ne les a pas choisis, ils n'ont point trouvé la voie de la science ; c'est pourquoi ils ont péri. Et comme ils n'ont pas eu

la sagesse, ils sont morts à cause de leur folie.

« Qui est monté au ciel pour ravir la sagesse et qui l'a fait descendre des nuées ? Qui a passé la mer et l'a trouvée, et l'a préférée à l'or le plus pur ?

« Nul ne peut connaître ses voies, nul ne recherche ses sentiers. Mais Celui qui sait tout la connaît et il l'a trouvée par sa prudence, lui qui a affermi la terre à jamais et qui l'a remplie d'une multitude d'animaux ; qui envoie la lumière, et elle part ; qui l'appelle, et elle obéit avec tremblement. Les étoiles ont répandu leur lueur chacune en son poste, et elles se sont réjouies. Appelées, elles ont dit : Nous voici ; et elles ont lui avec allégresse pour celui qui les a faites. C'est lui qui est notre Dieu, et nul autre ne le sera réputé devant lui. C'est lui qui a trouvé toutes les voies de la science et qui les a livrées à Jacob, son serviteur, et à Israël, son bien-aimé. Après cela il a été vu sur la terre, et il a conversé avec les hommes <sup>1</sup>. »

Ces dernières paroles semblent faire allusion à la condescendance avec laquelle le Seigneur se fit voir à Moïse et aux anciens d'Israël, ainsi qu'à la bonté avec laquelle il voulut bien demeurer au milieu de son peuple dans son tabernacle ; mais, suivant l'interprétation commune des Pères, elles ont eu leur vrai accomplissement lorsque le Verbe de Dieu s'est fait chair et a demeuré parmi nous, plein de grâce et de vérité.

Baruch paraît avoir porté ses vues jusqu'à là. Après avoir mis dans la bouche de Jérusalem ces paroles :

« Ayez bon courage, mes enfants ; criez vers le Seigneur, et il vous arrachera de la main des princes vos ennemis ; car j'espère de l'Éternel votre salut, et la joie m'est venue du Saint, sur la miséricorde qui vous viendra de l'Éternel, notre Sauveur. Je vous ai envoyés dans les larmes et dans le deuil, mais le Seigneur vous ramènera dans la joie et l'allégresse à jamais ; »

Tout à coup il s'adresse à elle-même et lui dit :

« Prends courage, ô Jérusalem ! Celui-là même t'y exhorte qui t'a donné un nom.

<sup>1</sup> Baruch, 3.



Malheur à ceux qui t'ont tourmentée et à ceux qui se sont félicités de ta ruine ! Malheur aux villes où tes enfants ont été esclaves et à la cité qui les a retenus captifs ! Car, comme elle s'est réjouie de ta ruine, comme elle a été ravie de ta chute, ainsi elle sera accablée de sa propre désolation, et les cris de joie de sa multitude seront étouffés, et sa joie sera changée en douleur. Le feu venu de l'Éternel descendra sur elle dans la suite des siècles et elle sera longtemps le séjour des démons.

« Jérusalem, regarde vers l'orient et considère la joie qui te vient de Dieu. Voilà que tes fils viennent, ceux que tu as vus dispersés ; ils viennent, rassemblés de l'orient jusqu'au couchant, à la parole du Saint, se réjouissant à la gloire de Dieu.

« Dépouille-toi, ô Jérusalem ! de la robe de ton deuil et de ton affliction, et revêts-toi d'éclat et d'honneur, et de la gloire éternelle qui te vient de Dieu. Le Seigneur te revêtira du manteau de justice et il mettra sur ta tête une mitre d'éternelle gloire. Dieu montrera sa splendeur en toi à tout ce qui est sous le ciel ; car voici le nom dont Dieu te nommera pour jamais : La paix de la justice et l'honneur de la piété. Lève-toi, ô Jérusalem ! tiens-toi sur la hauteur et regarde vers l'orient, et vois tes fils rassemblés, du soleil levant jusqu'au couchant, à la parole du Saint, pleins de joie dans le souvenir de Dieu. Ils sont allés loin de toi, emmenés à pied par leurs ennemis ; mais le Seigneur les ramènera, portés avec honneur comme le fils du royaume. Car Dieu a résolu d'humilier toutes les montagnes élevées et les roches éternelles, et de combler les vallées en les égalant au reste de la terre, afin qu'Israël marche avec assurance et vitesse pour la gloire de Dieu. Et les forêts et tous les bois de parfums couvriront Israël de leur ombre par ordre de Dieu ; car Dieu ramènera Israël avec joie à la splendeur de sa gloire, et en faisant éclater la miséricorde et la justice qui viennent de lui<sup>1</sup>. »

Baruch lisait ; Jéchonias, les princes, les anciens et tout le peuple écoutaient, et en écoutant ils pleuraient, ils jeûnaient et priaient devant le Seigneur. Ils amassèrent

même de l'argent, selon que chacun d'eux put le faire, et ils l'envoyèrent à Jérusalem à Joakim, fils d'Helcias, prêtre, et aux autres prêtres, ainsi qu'à tout le peuple qui s'y trouvait avec lui, disant : « Voilà que nous avons envoyé vers vous de l'argent ; achetez-en des holocaustes et de l'encens, et faites-en des offrandes et des sacrifices pour le péché à l'autel du Seigneur, notre Dieu, et priez pour la vie de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et pour la vie de Baltassar, son fils, afin que leurs jours soient comme les jours du ciel sur la terre, et afin que le Seigneur nous donne la force, et qu'il éclaire nos yeux pour que nous vivions en paix à l'ombre de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et à l'ombre de Baltassar, son fils, et que nous les servions durant de longs jours, et que nous trouvions grâce en leur présence. Priez aussi pour nous le Seigneur, notre Dieu, parce que nous avons péché contre lui et sa fureur ne s'est point détournée de nous jusqu'à ce jour. Et lisez ce livre que nous avons envoyé vers vous pour être récité dans le temple du Seigneur (c'est-à-dire au milieu des ruines), en un jour solennel et en un jour opportun<sup>1</sup>. »

Qu'il est touchant de voir ce peuple captif à Babylone revenu à de si bons sentiments, et trouvant dans sa pauvreté de quoi offrir à Dieu des sacrifices et pour soi et pour ses vainqueurs ! Qu'il est touchant de voir à Jérusalem, à travers les décombres des palais, quelques pieux Israélites s'assembler avec quelques prêtres, célébrer au milieu des ruines du temple les fêtes du Seigneur, lire, y méditer les prophètes qui avaient prédit tous ces malheurs, y hâter, par leurs sacrifices, leurs prières et leurs larmes, le jour de la miséricorde également prédit !

Baruch lui-même fut chargé par les captifs de Babylone de porter leur collecte à Jérusalem ; il y reportait en même temps les vases d'argent que Sédécias avait fait faire pour le temple, à la place des vases d'or enlevés au temps de Jéchonias. Ces vases d'argent avaient été pareillement emportés lors de la ruine de Jérusalem ; mais Baruch les

<sup>1</sup> Baruch, 5.

<sup>1</sup> Baruch, 1.

remportait, soit que Nabuchodonosor les lui eût fait remettre comme moins précieux, soit qu'étant tombés entre les mains de quelques Chaldéens du peuple on les eût rachetés.

C'est ici la dernière fois que l'on voit paraître Baruch. Au rapport de Josèphe il était d'une famille très-considérable; déjà son frère avait été ambassadeur de Sédécias à Babylone. Ce qui l'a rendu vraiment illustre, c'est la fidélité avec laquelle il servit le prophète Jérémie et fut ensuite prophète lui-même.

Quant à Nabuchodonosor, on peut croire, à la manière dont en parlent les captifs, qu'il s'était adouci à leur égard. Le temps, l'influence de Daniel et de ses compagnons y auront sans doute contribué, mais, plus que tout cela, un événement extraordinaire.

« Ce conquérant venait de triompher de la Syrie et de la Judée, tous les trésors de Jérusalem étaient transportés à Babylone. Auparavant déjà il avait, suivant une prédiction de Jérémie<sup>1</sup>, subjugué le royaume d'Élam, dont la principale ville était Suse, qui, depuis Cyrus, devint la capitale de l'empire des Perses. Enflé de tant de victoires et de richesses, il voulut indirectement se faire adorer comme un dieu. Ses courtisans paraissent l'y avoir engagé, non-seulement par flatterie, mais encore pour y trouver une occasion de perdre les jeunes Hébreux qui jouissaient de sa confiance.

Il fit donc faire une statue d'or de six coudées de large et de soixante coudées de haut, y compris apparemment la colonne sur laquelle elle était posée. Il la dressa dans la pleine de Dura, en la province de Babylone. Tous les grands de l'empire furent convoqués pour en célébrer la dédicace.

Quand ils furent rassemblés au jour fixé, avec un peuple innombrable, le héraut criait à haute voix : « Écoutez l'ordonnance, nations, peuples et langues : Au moment où vous entendrez le son de la trompette, de la flûte, de la harpe, du hautbois, des psaltérions, de la symphonie et de toute sorte d'instruments, vous tomberez la face contre

terre et vous adorerez la statue d'or qu'a érigée Nabuchodonosor, le roi ! Quiconque ne tombera et n'adorera pas sera, sur l'heure même, jeté au milieu de la fournaise ardente. » Aussitôt donc qu'ils entendirent le son de la trompette, de la flûte, de la harpe, du hautbois, des psaltérions, de la symphonie et de toute sorte d'instruments, toutes les nations, tribus et langues, se prosternant, adorèrent l'image d'or qu'avait dressée Nabuchodonosor, le roi.

Mais, au même instant, les Chaldéens s'approchèrent en disant : « Vive le roi à jamais ! » Puis, lui ayant rappelé le décret qui venait d'être proclamé et la peine contre les infracteurs, ils ajoutent : « Cependant les Juifs que vous avez établis intendans de la province de Babylone, Sidrach, Misach et Abdenago, méprisent, ô roi ! votre ordonnance; ils n'honorent point vos dieux, et, l'image d'or que vous avez dressée, ils ne l'adorent point. » Nabuchodonosor, en colère, fit amener ces trois hommes, leur commanda d'adorer la statue, avec menace, en cas de refus, de les jeter dans la fournaise ardente. « Et quel est le dieu, terminait-il, qui vous puisse délivrer de mes mains ? — Il n'est pas besoin, dirent-ils tranquillement, que nous vous répondions là-dessus. Notre Dieu, que nous adorons, peut bien nous délivrer de la fournaise ardente, et en même temps, ô roi, de vos mains. Que s'il ne le veut pas, sachez néanmoins, ô roi, que nous n'honorons pas vos dieux et que nous n'adorons point la statue d'or que vous avez dressée. »

A ces mots toute la bienveillance et l'amitié de Nabuchodonosor se changèrent en fureur; il commanda qu'on chauffât la fournaise sept fois plus que de coutume, et, quand elle était le plus embrasée, il y fit jeter, les pieds liés, les trois hommes avec leurs tiares, leurs chaussures et leurs vêtements. Le feu était si violent que, de ceux-là mêmes qui les y jetèrent, il y en eut d'étouffés. Pour Sidrach, Misach et Abdenago, tombés dans la fournaise, ils marchaient au milieu de la flamme, louant Dieu et bénissant le Seigneur. Azarias (Abdenago), élevant la voix, entonna un cantique d'actions de grâces où il confesse humblement que, par leurs péchés, ils ont

<sup>1</sup> Jérém., 49, 34-39. — <sup>2</sup> *Cyrop.*, l. 4 et 5. Daniel et Esther.



mérité tout ce qui leur est arrivé, suppliant cependant le Seigneur de les délivrer pour la gloire de son nom. Pendant ce temps les serviteurs du roi ne cessaient d'allumer la fournaise avec du bitume, des étoupes enduites de poix et des sarments. La flamme, qui s'élevait de quarante-neuf coudées au-dessus, s'élançant tout à coup, incendia les Chaldéens qui se trouvaient à l'entour. L'ange du Seigneur était descendu vers Azarias et ses compagnons, et, écartant les flammes, avait formé au milieu de la fournaise un vent frais et une douce rosée. Eux alors, de concert, entonnent un cantique où ils invitent à bénir le Seigneur toutes les œuvres de Dieu dans la nature, les créatures du ciel, de la terre, de la mer, ainsi que les hommes, les esprits, les âmes des justes et enfin eux-mêmes.

Cependant le roi aperçut que quatre hommes marchaient dans le brasier de la fournaise; épouvanté il se leva de son trône et dit aux grands de sa cour : « N'avons-nous pas jeté trois hommes liés au milieu du feu ? — Il est vrai, ô roi. — Néanmoins j'en vois quatre qui marchent au milieu du feu sans être liés; ils sont incorruptibles à la flamme et le quatrième est semblable au fils d'un dieu. » Alors, s'approchant de la porte de la fournaise, il dit à haute voix : « Sidrach, Misach et Abdenago, serviteurs du Dieu très-haut, sortez et venez. » Et aussitôt Sidrach, Misach et Abdenago sortirent du milieu du feu. Et tous les grands de l'empire les entourent, les regardent et voient que le feu n'avait eu aucun pouvoir sur leurs corps, que pas un cheveu de leur tête n'en avait été brûlé, qu'il n'en paraissait aucune trace sur leurs vêtements, que l'odeur même du feu ne les avait pas atteints.

Alors Nabuchodonosor s'écria : « Béni soit leur Dieu, le Dieu de Sidrach, Misach et Abdenago, qui a envoyé son ange et a délivré ses serviteurs qui ont eu confiance en lui, qui ont résisté au commandement du roi et qui ont abandonné leur corps pour ne point servir ni adorer d'autre dieu que leur Dieu. Voici donc l'ordonnance que je fais : Que tout peuple, toute nation, toute langue qui aura proféré un blasphème contre le Dieu de

Sidrach, Misach et Abdenago, soit mis en pièces et sa maison changée en lieu public, parce qu'il n'y a point d'autre Dieu qui puisse sauver comme celui-là <sup>1</sup>. »

Que la providence du Seigneur est admirable ! Le plus fameux des conquérants veut se faire adorer dans une statue, et il devient l'apôtre du vrai Dieu, il en prêche l'incomparable puissance à toute la terre ; il défend, sous peine de mort et de confiscation des biens, de blasphémer son nom. Quelle impression ce prodige ne dut-il pas faire sur toute cette Asie prosternée aux pieds de l'idole ! Quelle idée ne dut-il pas donner du Dieu d'Israël aux sages de la Chaldée et à tous les peuples d'Orient ! Quelle confiance aux captifs de Juda de raconter à tout le monde les merveilles de sa loi ! Certainement, de l'Égypte jusqu'à l'Inde, tout homme de bonne volonté avait là un moyen facile de connaître le Dieu du ciel et de la terre et la manière de bien le servir.

Les compagnons de Daniel furent élevés, dans la province de Babylone, à de plus grands honneurs encore qu'auparavant. Quant à Daniel même, il n'est pas parlé de lui dans cette occasion, soit qu'il fût absent, soit que, présent, ses ennemis n'eussent osé le dénoncer. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Daniel était parvenu alors à un si haut degré de sainteté que Dieu lui-même le range parmi les plus saints patriarches. Pour montrer combien la Judée est coupable il dit jusqu'à deux fois dans Ézéchiël : « Et quand ces trois hommes justes, Noé, Daniel et Job, seraient au milieu d'elle, eux-mêmes, par leur justice, délivreraient leurs âmes ; mais, par ma vie, dit le Seigneur, ils ne délivreront ni leurs fils ni leurs filles, et la terre sera désolée <sup>2</sup>. »

Les prophéties sur la ruine de Juda et de Jérusalem sont accomplies ; celles qui annon-

<sup>1</sup> Dan., 3, 95 et 96 : « Et erumpens Nabuchodonosor, ait : Benedictus Deus eorum, Sidrach videlicet, Misach et Abdenago, qui misit angelum suum et eruit servos suos, qui crediderunt in eum et verbum regis immutaverunt, et tradiderunt corpora sua ne servirent et adorarent omnem deum, excepto Deo suo. A me ergo positum est hoc decretum, ut omnis populus, tribus et lingua, quæcumque locuta fuerit blasphemiam contra Deum Sidrach, Misach et Abdenago, dispereat et domus ejus vastetur; neque enim est alius Deus qui possit ita salvare. » —

<sup>2</sup> Ezéch., 14, 20.

cent la ruine ou le châtimement des peuples voisins, principalement de la Phénicie et de l'Égypte, vont s'accomplir.

Le peuple de l'antiquité le plus célèbre par son esprit, ses arts, ses sciences, son commerce, sa navigation, ses colonies, ce sont les Phéniciens. Marchands de l'univers entier, ils parcourent toutes les mers, trafiquent avec tous les peuples, abordent jusqu'aux îles Britanniques, fondent partout des colonies fameuses : Utique, Hippone, Carthage en Afrique, Gadès ou Cadix en Espagne, Panorme ou Palerme, Lilybée en Sicile. C'est un de leurs princes, Cadmus, qui apporte en Grèce les lettres de l'alphabet. Les noms de la plupart de ces lettres confirment la tradition ; en phénicien ils ont un sens, mais non en grec.

Pendant près de quinze siècles les Phéniciens et les Hébreux, habitant des pays limitrophes et souvent les mêmes, furent continuellement en rapport les uns avec les autres. Les premiers descendaient de ces Chananéens parmi lesquels avaient vécu Abraham, Isaac et Jacob. Les Hébreux sortent de l'Égypte après des prodiges terribles, ils traversent à pied sec la mer Rouge, voyagent quarante ans dans le désert, passent le Jourdain qui s'arrête à leur approche, font tomber les murs de Jéricho, publient sur le mont Garizim la loi du Seigneur, s'annoncent eux-mêmes comme les vengeurs de cette loi souveraine sur les peuples de Chanaan ; plusieurs de ces peuples sont exterminés, d'autres s'échappent par la fuite. Ces émigrations furent les premières colonies phéniciennes. Du temps de saint Augustin, les Puniques ou Phéniciens d'Afrique, interrogés sur leur origine, répondaient encore qu'ils étaient Chananéens<sup>1</sup>. Au sixième siècle de l'ère chrétienne Procope écrit que, dans la ville de Tingis, en Mauritanie, on voyait encore deux colonnes attestant, par leurs inscriptions, que les premiers habitants du pays s'y étaient réfugiés pour échapper au glaive de Jésus, fils de Navé<sup>2</sup>. D'autres peuples chananéens se

soumettent aux Hébreux et en deviennent tributaires. Jusqu'au temps de David les anciens habitants du pays occupèrent Jérusalem. C'est d'un prince jébuséen que David achète l'emplacement du temple. A cette époque on voit des relations d'amitié et d'alliance entre les Phéniciens et les Hébreux. Un des plus constants amis de David fut Hiram, roi de Tyr, principale ville de Phénicie. Quand Salomon succède à son père Hiram lui envoie des ambassadeurs. Salomon lui apprend qu'il est dans la résolution d'exécuter le dessein de son père David, de bâtir un temple à l'Éternel, et le prie de choisir les plus habiles ouvriers de Tyr et de Sidon pour aider ceux d'Israël. Hiram, ayant entendu les paroles de Salomon, se réjouit beaucoup et dit : *Béni soit aujourd'hui le Seigneur Dieu qui a donné à David un fils très-sage pour gouverner un si grand peuple*. Et il envoya vers Salomon, disant : « J'ai entendu tout ce que vous m'avez fait dire ; je ferai tout ce que vous désirez. » D'anciens auteurs, cités par Tatien, ajoutent que Salomon épousa une de ses filles. Hiram lui aida également à fabriquer des navirés. Les flottes réunies des Phéniciens et des Hébreux faisaient des voyages qui duraient trois ans. L'affinité entre ces deux peuples était telle que, dans plusieurs auteurs anciens, les noms de Phénicie, de Palestine et de Syrie, se prennent indifféremment l'un pour l'autre. Leur langue était au fond la même ; le phénicien n'était qu'un dialecte de l'hébreu. On le voit jusque dans le punique ou phénicien d'Afrique. Ainsi, dans le discours que Plaute fait tenir à un habitant de Carthage en sa langue maternelle, la ressemblance avec l'hébreu est visible<sup>3</sup>. Saint Augustin observait encore la même chose pour le punique de son temps ; il en cite quelques exemples, ajoutant qu'il en était presque de même pour tous les mots<sup>4</sup>. En particulier les deux principaux magistrats de Carthage, les *suffètes*, rappellent visiblement les *suffetim* ou juges d'Israël.

Le nom phénicien et hébreu de Tyr est

<sup>1</sup> In *Exposit. inchoat. Ep. ad Rom.* « Interrogati rustici nostri quid sint, punice respondent CANANI. » — <sup>2</sup> Procope, de *Bello Vandalico*, l. 2, c. 10. Voici l'inscription : Ἡμεῖς ἔσμεν οἱ φυγόντες ἀπὸ προσώπου Ἰησοῦ τοῦ ληστοῦ υἱοῦ Ναυῆ.

<sup>3</sup> *Pœnulus*, v. 800, etc. — <sup>4</sup> S. Aug., 9, 16, in *Judic.* et serm. 35, de *Verbis Domini*. Saint Jérôme fait la même observation in *Tradit. Hebr. in Genes.*, etc.



*Tsor* ou *Sor*, qui signifie *rocher, citadelle, ville forte*; suivant un autre dialecte c'est *Sour* ou *Sur*; les Arméniens, qui ont coutume de changer la lettre *s* en *t*, disent *Tor*, *Tur* ou *Tyr*, et, en ajoutant la terminaison grecque, on a fait *Τύρος, Tyrus*. De *Sor* les Grecs appelaient primitivement *Tyr Sora* et les Latins *Sarra*. Chez ces derniers on trouve fréquemment l'épithète *Sarranus* pour Tyrien. Cette ville s'appelle encore aujourd'hui *Sur* ou *Sour*; mais ce n'est plus qu'un village habité par quelques pêcheurs. De *Sur* ou *Sor* est venu le nom de *Sorie* ou *Syrie*, donné postérieurement au pays d'alentour, que les Hébreux appelaient *Aram*.

La ville de Tyr était dans le partage de la tribu d'Aser, et par là, quoique cette tribu n'en eût jamais pris possession, elle faisait comme partie du peuple de Dieu. Cette circonstance, les rapports continuels qu'elle eut avec les Israélites, et surtout la grande part qu'elle prit à la construction du temple, nous expliquent l'étonnant langage dans lequel Ézéchiel annonce sa ruine<sup>1</sup>.

Déjà longtemps avant lui Amos et Joël avaient prophétisé contre Tyr et Sidon<sup>2</sup>; Isaïe avait prédit que Tyr serait détruite, mais qu'elle se relèverait après soixante-dix ans<sup>3</sup>; Jérémie avait envoyé un joug aux rois de Tyr et de Sidon, en les avertissant que Dieu les livrerait aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone<sup>4</sup>; mais nul n'a tracé les destinées de Tyr avec autant de détail, d'éloquence et d'intérêt qu'Ézéchiel.

L'année même que Jérusalem fut prise le Seigneur lui parla : « Fils de l'homme, parce que *Sor* (Tyr) a dit de Jérusalem : Triomphe! la porte des peuples est brisée; elle se tourne vers moi; je m'agrandirai, elle est déserte; c'est pourquoi Adonaï-Jéhova a dit : Me voici contre toi, ô Tyr! et je soulèverai contre toi des peuples nombreux, comme la mersoulève ses flots, et ils briseront les murs de Tyr, et ils renverseront ses tours; j'en râclerai jusqu'à la poussière et je la rendrai une pierre nue. Elle deviendra au milieu de la mer un lieu pour sécher les filets; car moi j'ai parlé, dit Adonaï-Jéhova, et elle sera en

proie aux nations. Ses filles (les villes dépendantes d'elle), qui sont dans les champs, périront par le glaive, et ils sauront que c'est moi CELUI QUI EST.

« Car ainsi parle Adonaï-Jéhova : Voilà que j'amène à Tyr, du pays de l'aquilon, Nabuchodonosor, roi de Babylone, roi des rois, avec des chevaux, et des chars, et des cavaliers, avec de grandes troupes et beaucoup de peuples. Il frappera de son glaive tes filles qui sont dans les champs; il t'environnera de forts et de terrasses, et il élèvera contre toi son bouclier. Il dressera contre tes murs les mantelets et les béliers, et il renversera tes tours avec ses machines de guerre. La multitude de ses chevaux te couvrira de poussière; aux cris de ses cavaliers, au bruit de ses coursiers, et de ses roues, et de ses chars, tes murailles s'ébranleront lorsqu'il entrera dans tes portes comme par la brèche d'une ville emportée d'assaut. Il foulera sous les pieds de ses chevaux toutes tes places, frappera ton peuple du glaive; tes statues, dans lesquelles tu mettais ton orgueil, rouleront sur la terre. Ils raviront tes richesses, pilleront tes marchandises, abattront tes murs, détruiront tes superbes édifices, et ils jetteront au milieu des eaux et tes pierres, et tes bois, et ta poussière. Et je ferai cesser le bruit de tes chants, et le son de tes cithares ne s'entendra plus. Et je te rendrai pierre nette, et tu seras un lieu à sécher les filets, et tu ne seras plus rebâtie; car moi, Jéhova, j'ai parlé, dit Adonaï-Jéhova<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ézéch., 26, 1-14 : « Et factum est in undecimo anno, prima mensis, factus est sermo Domini ad me, dicens : Fili hominis, pro eo quod dixit Tyrus de Jerusalem : Euge! contractæ sunt portæ populorum, conversa est ad me; implebor, deserta est; propterea hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego super te, Tyre, et ascendere faciam ad te gentes multas, sicut ascendit mare fluctuans; et dissipabunt muros Tyri, et destruent turres ejus; et radam pulverem ejus de ea, et dabo eam in limpidissimam petram. Siccatio sagenarum erit in medio maris; quia ego locutus sum, ait Dominus Deus, et erit in direptionem gentibus. Filiæ quoque ejus, quæ sunt in agro, gladio interficientur, et scient quia ego Dominus. Quia hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego adducam ad Tyrum Nabuchodonosor, regem Babylonis, ab aquilone, regem regum, cum equis, et curribus, et equitibus, et cœtu, populoque magno. Filias tuas quæ sunt in agro gladio interficiet, et circumdabit te munitionibus, et comportabit aggerem in gyro; et elevabit contra te clypeum. Et vineas et arietes temperabit in muros tuos, et turres tuas destruet in armatura sua. Inundatione equorum ejus operiet te pulvis

<sup>2</sup> <sup>1</sup> Voyez *Tyr* dans les grands dictionnaires. — <sup>2</sup> Amos, 1. Joël, 3. — <sup>3</sup> Isaïe, 23. — <sup>4</sup> Jérém., 27.

Tyr étant en relation avec tous les peuples, sa chute devait causer une consternation générale. « Au bruit de ta ruine, dit le Seigneur, aux gémissements de tes blessés, quand les morts se multiplieront au milieu de toi, les îles ne seront-elles pas émuës ? Et tous les princes de la mer descendront de leurs trônes, et ils quitteront les signes de leur grandeur, et ils jetteront leurs habits de diverses couleurs, et, vêtus d'épouvante, ils s'assièront sur la terre, et, frappés de ta chute soudaine, ils admireront. Et, commençant sur toi des plaintes lugubres, ils te diront : Comment as-tu péri, toi qui habitais les mers, ville superbe, forte sur la mer, avec tes habitants, que l'univers redoutait <sup>1</sup> ? »

Jérémie fait des lamentations sur la ruine de Jérusalem ; le Seigneur commande à Ézéchiël d'en faire sur la ruine de Tyr.

« Fils de l'homme, commence sur Tyr le chant lugubre ; et tu diras à Tyr, qui habite à l'entrée de la mer, comptoir des peuples jusqu'aux îles lointaines :

« Ainsi parle Adonai-Jéhova : O Tyr ! tu as dit : Je suis éclatante de beauté. Au milieu des mers sont tes confins. Ceux qui t'ont bâtie se sont plu à t'embellir ; ils ont construit tes planchers avec les sapins de Sanir ; ils ont pris le cèdre du Liban pour en faire ton mât, les chênes de Basan pour tes rames, et, pour tes bancs, l'ivoire de l'Inde et le buis d'Italie. Le lin, en broderie d'Égypte, a tissu

est voiles et tes pavillons ; l'hyacinthe et la pourpre des îles d'Élisa sont devenues ton vêtement. Les habitants de Sidon et d'Arouad ont été tes rameurs. Tes sages, ô Tyr ! sont devenus tes pilotes. Les sénateurs de Gebal (Byblos) et ses experts ont été au milieu de toi pour réparer tes brèches ; tous les vaisseaux de la mer et leurs nautonniers servent à ton commerce. Tes gens de guerre dans ton armée sont le Perse, le Lydien et l'Africain ; ils ont suspendu en toi leurs boucliers et leurs casques, magnifique ornement. Les enfants d'Arouad, avec ton armée, bordent tes murailles ; les Gamadim gardent tes tours où brillent leurs carquois ; ils rendent parfait ton éclat. Le Carthaginois est ton négociant, tant est grande l'affluence des richesses ; il remplit tes marchés d'argent, de fer, d'étain et de plomb. Javan (l'Ionie), Thubal (l'Espagne) et Mosoch (la Cappadoce) sont tes commissionnaires ; ils t'amènent des esclaves et des vases d'airain. De Thogorma (Germanie) on amène à tes foires des chevaux de labour, des chevaux de guerre et des mules. Les enfants de Dédan transportent tes marchandises ; des îles nombreuses échan- gent avec toi l'ivoire et l'ébène. L'Araméen reçoit les ouvrages de tes mains et te donne le rubis, la pourpre, les broderies, le lin, la soie, les pierres précieuses. Juda et Israël t'apportent le froment, le baume, la myrrhe, le miel, la résine, l'huile, et Damas, en échange de tes nombreux ouvrages, le vin de Chalybone et les toisons éblouissantes. Dan, Javan et Meuzal ont vendu dans tes marchés le fer poli contre la cannelle, le roseau aromatique, et Dédan, les riches tapis pour les chars. L'Arabe et les princes de Cédar t'offrent leurs agneaux et leurs chevreux en échange de tes marchandises. Les négociants de Saba et de Regma commercent avec toi en aromates, en pierres précieuses et en or. Haran, Kané, Éden, l'autre Saba, Assur et Kelmad (Médie) font avec toi un immense trafic en balles d'hyacinthe, de broderies, en caisses de vêtements précieux liées avec des cordes, et en bois de cèdre. Les vaisseaux de la mer sont le principe de ton commerce <sup>1</sup>. »

eorum ; a sonitu equitum, et rotarum, et curruum, movebuntur muri tui, cum ingressus fuerit portas tuas quasi per introitum urbis dissipatæ. Ungulis equorum suorum conculcabit omnes plateas tuas ; populum tuum gladio cædet, et statuæ tuæ nobiles in terram corruent. Vastabunt opes tuas, diripient negotiationes tuas, et destruent muros tuos, et domos tuas præclaras subvertent ; et lapides tuos, et ligna tua, et pulverem tuum in medio aquarum ponent. Et quiescere faciam multitudinem canticorum tuorum, et sonitus cithararum tuarum non audietur amplius. Et dabo te in limpidiissimam petram ; siccatio sagenarum eris, nec ædificaberis ultra ; quia ego locutus sum, ait Dominus Deus. »

<sup>1</sup> Ézéchl., 15-17 : « Hæc dicit Dominus Deus Tyro : Numquid non a sonitu ruinæ tuæ, et gemitu interfectorum tuorum, cum occisi fuerint in medio tui, commovebuntur insulæ ? Et descendunt de sedibus suis omnes principes maris, et auferent exuvias suas, et vestimenta sua varia abijciant, et induentur stupore ; in terra sedebunt, et attenti super repentino casu tuo admirabuntur. Et, assumptes super telamentum, dicent tibi : Quomodo periisti, quæ habitas in mari, urbs inclitya, quæ fuisti fortis in mari cum habitatoribus tuis, quos formidabant universi ? »

<sup>1</sup> Ézéchl., 27, 1-25 : « Et factum est verbum Domini ad me, dicens : Tu ergo, fili hominis, assume super Tyrum



« O Tyr ! fière de tant de gloire et de richesses, tes rameurs t'ont conduite sur les grandes eaux ; un vent violent te brisera au fond des mers. Au jour de ta ruine, tes richesses, ton commerce, tes négociants, tes matelots, tes pilotes, tes hommes de guerre et ce peuple qui remplit tes assemblées y tomberont avec toi. Au cri des pilotes les flottes entières seront dans l'épouvante et tous ceux qui tiennent la rame descendront de leurs vaisseaux ; les matelots et tous les pilotes de la mer se tiendront sur la terre, et

lamentum ; et dices Tyro, quæ habitat in introitu maris, negotiationi populorum ad insulas multas : Hæc dicit Dominus Deus : O Tyre, tu dixisti : Perfecti decoris ego sum, et in corde maris sita. Finitimi tui, qui te ædificaverunt, impleverunt decorem tuum. Abietibus de Sanir extruxerunt te cum omnibus tabulatis maris ; cedrum de Libano tulerunt ut facerent tibi malum ; quercus de Basan dolaverunt in remos tuos, et transtra tua fecerunt tibi ex ebore Indico, et prætoriola de insulis Italiæ. Bysus varia de Ægypto<sup>1</sup> texta est tibi in velum ut poneretur in malo ; hyacinthus et purpura de insulis Elisa facta sunt operimentum tuum. Habitatores Sidonis et Aradii fuerunt remiges tui ; sapientes tui, Tyre, facti sunt gubernatores tui. Senes Giblii, et prudentes ejus, habuerunt nautas ad ministerium variæ suppellectilis tuæ ; omnes naves maris et nautæ earum fuerunt in populo negotiationis tuæ. Persæ, et Lydii, et Libyes erant in exercitu tuo viri bellatores tui ; clypeum et galeam suspenderunt in te pro ornatu tuo ; filii Aradii cum exercitu tuo erant super muros tuos in circuitu ; sed et Pigmæi, qui erant in turribus tuis, pharetras suas suspenderunt in muris tuis per gyrum, ipsi compleverunt pulchritudinem. Carthaginenses negotiatores tui ; a multitudine cunctarum divitiarum, argento, ferro, stanno plumboque, repleverunt nundinas tuas. Græcia, Thubal et Mosoch, ipsi institores tui ; principia et vasa ærea adixerunt populo tuo. De domo Thogorma equos, et equites, et mulos adduxerunt ad forum tuum. Filii Dedan negotiatores tui ; insulæ multæ negotiatio manus tuæ ; dentes eburneos et hebeninos commutaverunt in pretio tuo. Syrus negotiator tuus propter multitudinem operum tuorum, gemmam et purpuram, et scutulata, et byssum et sericum, et chodchod proposuerunt in mercatu tuo. Juda et terra Israel ipsi institores tui in frumento primo, balsamum, et mel, et oleum, et resinam proposuerunt in nundinis tuis. Damascenus negotiator tuus in multitudine operum tuorum, in multitudine diversarum opum, in vino pingui, in lanis coloris optimi. Dan, et Græcia, et Mosel in nundinis tuis proposuerunt ferrum fabrefactum, stacte et calamus in negotiatione tua. Dedan institores tui in tapetibus ad sedendum. Arabia, et universi principes Cedar, ipsi negotiatores manus tuæ ; cum agnis, et arietibus, et hædis venerunt ad te negotiatores tui. Venditores Saba et Reema, ipsi negotiatores tui, cum universis primis aromatibus, et lapide pretioso, et auro, quod proposuerunt in mercatu tuo. Haran, et Chene, et Eden negotiatores tui ; Saba, Assur et Chelmad venditores tui. Ipsi negotiatores tui multifariam involucris hyacinthi, et polymitorum, gazarumque pretiosarum, quæ obvolutæ et astrictæ erant funibus ; cedros quoque habebant in negotiationibus tuis. Naves maris principes tui in negotiatione tua. »

ils gémiront tout haut sur toi ; ils crieront dans leur douleur, ils répandront la poussière sur leurs têtes et se rouleront dans la cendre. Ils raseront leur chevelure et se revêtiront de cilices, et, dans l'amertume de leur âme, les yeux en pleurs, ils commenceront les plaintes lugubres sur toi, et ils diront : Qui a été semblable à Tyr, devenue muette au milieu des eaux ? Par les flottes qui sortaient de tes ports tu alimentais une foule de nations ; par la multitude de tes richesses et de tes relations tu enrichissais les rois de la terre. Et voilà que tu es brisée sur les mers, tes richesses sont au fond des eaux, ce peuple immense au milieu de toi est tombé. Tous les habitants des îles ont été stupéfaits sur toi, et leurs rois, tous battus par la tempête, ont changé de visage. Les marchands de tous les peuples ont sifflé sur toi ; tu as été réduite à rien et tu ne seras plus à jamais<sup>1</sup>. »

Pour bien entendre ces dernières paroles il faut savoir que l'ancienne Tyr était située sur le continent, à un quart de lieue de la mer. Une fois détruite par Nabuchodonosor elle ne se rétablit plus ; mais une nouvelle Tyr s'éleva dans une île qui était en face, à un quart de lieue du continent. L'ancienne Tyr était considérable depuis bien des siècles ; déjà dans le partage de la Terre promise

<sup>1</sup> Ézécl., 27, 25-36 : « Et repleta es, et glorificata nimis in corde maris. In aquis multis adduxerunt te remiges tui ; ventus auster contrivit te in corde maris. Divitiæ tuæ, et thesauri tui, et multiplex instrumentum tuum, nautæ tui et gubernatores tui, qui tenebant suppellectilem tuam et populo tuo præerant ; viri quoque bellatores tui, qui erant in te, cum universa multitudine tua, quæ est in medio tui, cadent in corde maris in die ruinæ tuæ. A sonitu clamoris gubernatorum tuorum conturbantur classes, et descendunt de navibus suis omnes qui tenebant remum ; nautæ et universi gubernatores maris in terra stabunt, et ejulabunt super te voce magna, et clamabunt amare, et superjacent pulverem capitibus suis et cingere conspergentur. Et radent super te calvitium, et accingentur ciliciis, et plorabunt te in amaritudine animæ ploratu amarissimo ; et assument super te carmen lugubre, et plangent te : Quæ est ut Tyrus, quæ obmutuit in medio maris ? Quæ in exitu negotiationum tuarum de mari implesti populos multos, in multitudine divitiarum tuarum et populorum tuorum distasti reges terræ ; nunc contrita es in mari, in profundis aquarum opes tuæ, et omnis multitudo tua, quæ erat in medio tui, ceciderunt. Universi habitatores insularum obstupuerunt super te, et reges earum omnes tempestate percussi mutaverunt vultus. Negotiatores populorum sibilaverunt super te ; ad nihilum reducta es, et non eris usque in perpetuum. »

Josué la mentionne comme une ville très-forte<sup>1</sup>. Cependant elle est appelée dans l'Écriture fille de Sidon, ce qui montre qu'elle en dépendait dans l'origine.

Tyr était gouvernée jusqu'alors par des rois, mais on ne sait presque rien de leur histoire. Les plus connus sont : Hiram, ami de David et de Salomon, qui eut grande part à la construction du temple de Jérusalem et entretenait avec Salomon un commerce de lettres ; Pygmalion, qui régnait vers le temps du roi Ozias, et sous lequel sa sœur Élise ou Didon, s'étant enfuie de Tyr, fonda Carthage en Afrique ; Élu-læus, successeur de Pygmalion, pendant le règne duquel Tyr soutint un siège de cinq ans contre Salmanasar, roi de Ninive, qui perdit bien des vaisseaux et mourut lui-même sans pouvoir la prendre<sup>2</sup>. Ithobaal II, successeur d'Élu-læus, régnait du temps de Nabuchodonosor ; c'est à lui apparemment que Jérémie avait envoyé un joug ; c'est à lui qu'Ézéchiél, de la part de Dieu, adresse ces paroles :

« Ainsi parle Adonaï-Jéhova : Parce que ton cœur s'est élevé et que tu as dit : Je suis un dieu, je suis assis sur le trône de Dieu au milieu de la mer, quoique tu ne sois qu'un homme et non un dieu ; enfin tu t'es cru un cœur comme le cœur de Dieu ; voilà que tu es plussage que Daniel, nul secret n'est caché pour toi ; par ta sagesse et ton intelligence tu as créé ta force et tu as amassé l'or et l'argent dans tes trésors ; par la grandeur de ta sagesse, par ton commerce, tu as multiplié ta puissance, et ton cœur s'est élevé dans ta force : c'est pourquoi voici ce que dit Adonaï-Jéhova : Parce que tu as cru ton cœur comme le cœur de Dieu, voilà que j'amène sur toi les étrangers, les plus robustes d'entre les peuples ; ils tireront le glaive contre la beauté de ta sagesse et ils souilleront ton éclat. Ils te précipiteront dans l'abîme, et tu mourras d'une mort violente, toi qui es assis au milieu des mers. Diras-tu encore : Je suis un dieu, quand tu seras en présence de tes bourreaux ? Tu ne seras qu'un homme, et non un dieu, sous la main de qui te tuera. Tu mourras de la mort des incirconcis et par la

main des étrangers ; car moi j'ai parlé, dit Adonaï-Jéhova<sup>1</sup>. »

On voit que ce qui a perdu ce prince, ou plutôt la ville qu'il représentait, c'est l'orgueil, qui, au lieu de rapporter à Dieu les prospérités dont il jouissait, s'en attribuait la gloire à soi-même. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est le chant lugubre que le Seigneur commande à son prophète.

« Fils de l'homme, entonne une lamentation sur le roi de Tyr, et tu lui diras : Ainsi parle Adonaï-Jéhova : Toi, le sceau de la ressemblance, plein de sagesse et parfait en beauté, tu as été dans Éden, le jardin de Dieu ; toutes les pierres précieuses formaient ton ornement : la sardoine, la topaze, le diamant, la chrysolithe, l'onix, le jaspé, le saphir, l'escarboucle, l'émeraude et l'or ; et les lyres et les tambours étaient préparés pour le jour où tu as été créé. Toi, chérubin, oint qui protégés, je t'avais établi sur la montagne sainte ; tu étais à Dieu, et tu marchais au milieu des pierres étincelantes, parfait dans tes voies, depuis le jour de ta création jusqu'au jour où l'orgueil a été trouvé en toi. En multipliant ton commerce tes entrailles ont été remplies d'iniquité, et tu as péché ; et je t'ai précipité de la montagne de Dieu, et je te perdrai, ô chérubin aux ailes protectrices, du milieu des pierres étincelantes. Ton cœur s'est élevé dans ton éclat, tu as perdu ta sagesse dans ta beauté ; je t'ai renversé par terre, et je t'ai mis devant la face des rois, et je t'ai donné en spectacle. Dans la multitude de tes iniquités, et dans l'iniquité de tes trafics, tu as souillé ton sanctuaire ; je tirerai du milieu de toi le feu qui te dévorera, et je te réduirai en cendres sur la terre aux yeux de tous ceux qui te verront. Ceux qui te connaîtront parmi les peuples seront stupéfaits sur toi ; tu es devenu comme un néant et tu ne seras plus à jamais<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Ézécl., 28, 1-10. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 11-19 : « Et factus est sermo Domini ad me, dicens : Fili hominis, leva placentum super regem Tyri ; et dices ei : Hæc dicit Dominus Deus : Tu signaculum similitudinis, plenus sapientia et perfectus decore, in deliciis paradisi Dei fuisti ; omnis lapis pretiosus operimentum tuum : sardius, topazius, et jaspis, chrysolithus, et onyx, et beryllus, sapphirus, et carbunculus, et smaragdus ; aurum opus decoris tui, et foramina tua, in die qua conditus es, præparata sunt. Tu cherub extensus et protegens, et posui te in monte sancto

<sup>1</sup> Josué, 19, 29. — <sup>2</sup> Josèphe, *Antiq.*, 1. 9, c. 14.



Ce langage nous laisse entendre que Tyr, comprise dans la Terre-Sainte, et par là représentée, en quelque sorte, devant l'Éternel, sur le rational du grand-prêtre, s'était montrée digne quelque temps de cette haute prérogative. Nous verrons de même Tyr chrétienne se montrer quelque temps dans l'Église de Dieu comme un brillant chérubin, puis se profaner par l'hérésie et disparaître enfin pour toujours. La chute de l'une et de l'autre nous rappelle la chute du prince des superbes, principal auteur de toutes les chutes.

Ézéchiél avait ainsi écrit d'avance l'histoire de Tyr lorsque Nabuchodonosor partit de Babylone pour aller l'accomplir. Tyr se défendit si bien que le siège dura treize ans <sup>1</sup>. Ce fut probablement dans cet intervalle que le conquérant babylonien fit éprouver aux Philistins, aux Moabites, aux Iduméens et aux autres peuples d'alentour, les maux que Dieu leur avait prédits. Tyr elle-même succomba malgré sa longue résistance. Après treize ans d'efforts Nabuchodonosor s'en rendit maître; mais, entré dans la place, il n'y trouva presque rien pour dédommager son armée de tant de fatigues. De colère il rasa la ville jusqu'aux fondements et fit main basse sur le peu d'habitants qui y étaient restés. C'est que la plupart, avec ce qu'ils avaient de plus riche, s'étaient retirés auparavant dans une île voisine, où ils bâtirent une nouvelle Tyr. Il paraîtrait cependant que les nouveaux Tyriens se soumirent au roi de Babylone à certaines conditions. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, d'après les histoires phéniciennes citées par Josèphe, au roi Ithobaal succéda Baal, et qu'à la mort de ce dernier il n'y eut plus de rois, mais des suffètes ou des juges, l'un des-

Dei; in medio lapidum ignitorum ambulasti, perfectus in viis tuis a die conditionis tuæ, donec inventa est iniquitas in te. In multitudine negotiationis tuæ repleta sunt interiora tua iniquitate, et peccasti; et ejeci te de monte Dei, et perdidisti te, o cherub protegens, de medio lapidum ignitorum. Et elevatum est cor tuum in decore tuo; perdidisti sapientiam tuam in decore tuo; in terram projeci te; ante faciem regum dedi te ut cernerent te. In multitudine iniquitatum tuarum, et iniquitate negotiationis tuæ, polluisti sanctificationem tuam; producam ergo ignem de medio tui qui comedat te, et dabo te in cinerem super terram in conspectu omnium videntium te. Omnes qui viderint te in gentibus obtuscescent super te; nihili factus es et non eris in perpetuum. »

<sup>1</sup> Philostr., apud Joseph., *Antiq.*, l. 10, c. 11. *Contra Appion.*, l. 1.

quels fut appelé de Babylone <sup>1</sup>. Ce gouvernement dura soixante-dix ans, jusqu'à ce que Darius, fils d'Hystaspe, rétablit à Tyr la royauté. Ce furent là ces soixante-dix ans d'impuissance et d'anéantissement prédits par Isaïe.

Nabuchodonosor venait de prendre la ville de Tyr, après ce long siège, lorsque le Seigneur parla, dans la Chaldée, à Ézéchiél, la vingt-septième année de la captivité de Jéchonias, ainsi que du prophète, seizième de la ruine de Jérusalem, le premier jour du premier mois.

« Fils de l'homme, Nabuchodonosor, roi de Babylone, a fait faire à son armée un service pénible contre Tyr; toutes les têtes ont été dépouillées, toutes les épaules blessées, et de Tyr aucun salaire n'a été payé ni à lui ni à son armée pour le service fait contre elle. C'est pourquoi voici ce que dit Adonaï-Jéhova : Voilà que je donne à Nabuchodonosor, roi de Babylone, la terre d'Égypte, et il en prendra la multitude, et il lui ravira ses rapines, et il la dépouillera de ses dépouilles; et tel sera le salaire de son armée. Pour l'œuvre qu'il a exécutée je lui ai donné la terre d'Égypte, parce qu'il a travaillé pour moi, dit Adonaï-Jéhova <sup>2</sup>. »

A la tête des peuples de l'antiquité qui ont eu le plus d'influence sur la civilisation humaine paraît, à côté de la Phénicie, l'Égypte. C'est là principalement que les sages de la Grèce et de l'Italie vont venir puiser leur sagesse. Aussi le peuple d'Israël, qui était dans la main de la Providence le secret levain d'une civilisation supérieure, a-t-il eu avec l'Égypte, dès les premiers temps, les rapports les plus intimes. Abraham y descend, y est en grand honneur auprès du roi et de ses ministres. D'anciens auteurs, tels que Justin, Eupolème, Artapan, Josèphe, lui attribuent une grande influence sur ce pays. Trois générations après, Dieu révèle à Pharaon ce qui devait arriver à son royaume et à toute la terre. Joseph, arrière-petit-fils d'Abraham, lui interprète l'oracle divin, gouverne l'Égypte entière, pendant près de quatre-vingts ans, comme vice-roi; il y est appelé le

<sup>1</sup> Josèphe, *contra Appion.*, l. 1, c. 7. — <sup>2</sup> Ézéchl., 29, 18.

sauveur du monde ; il y forme les sages et les princes. Cette sagesse si renommée de l'Égypte, et ce qui s'en répand plus tard dans la Grèce et l'Italie, viendraient donc en grande partie du fils de Jacob. Moïse y paraît à son tour, accompagné de prodiges qui retentissent dans tout l'univers. Sa renommée est telle que d'anciens auteurs, cités par Alexandre Polyhistor, dans Eusèbe, le donnent pour l'Hermès Trismégiste et lui rapportent l'invention des lettres, qui, suivant eux, passèrent des Juifs aux Phéniciens et des Phéniciens aux Grecs. Salomon, que les rois consultent comme un oracle, soit par eux-mêmes, soit par leurs ambassadeurs, était gendre du roi d'Égypte, qui, selon Polyhistor, cité par Eusèbe, lui envoya quatre-vingt mille ouvriers pour la construction du temple de Jérusalem<sup>1</sup>. Depuis, les prophètes ne cessent d'annoncer les destinées futures de l'Égypte.

Cepays est appelé dans les Psaumes la terre de Cham ; on voit dans Plutarque<sup>2</sup> que ses anciens habitants l'appelaient *Chemia* ; aujourd'hui encore les Coptes, descendants de ces anciens Égyptiens, l'appellent *Chemi*. Mais le nom que lui donne le plus souvent l'Écriture est celui d'un des fils de Cham, *Mizraïm* ; aussi les Arabes et d'autres nations orientales l'appellent encore *Mesr*, dont les Grecs modernes ont composé les noms de *Mesre* et *Mestraea*. On voit bien d'où viennent ces deux noms ; Cham, fils de Noé, et Mizraïm, fils de Cham, ont été les ancêtres, et, si l'on veut, les premiers rois du peuple de ce pays ; mais il n'en est pas de même du nom d'*Égypte* que lui ont donné les anciens Grecs ; les savants ne sont pas d'accord sur son origine.

De tout temps l'Égypte était renommée par sa fertilité ; elle la doit au Nil, qui la traverse dans toute sa longueur, et qui, se débordant régulièrement tous les ans, l'arrose et la féconde. Les anciens ignoraient la source de ce fleuve ainsi que la cause de ses inondations annuelles. L'une et l'autre ont été découvertes depuis. La source ou plutôt les sources du Nil, car il en a deux, sont en Abyssinie, dans la haute Éthiopie. La principale cause

de son débordement, si ce n'est pas la seule, sont de grandes pluies qui, chaque année, tombent en Éthiopie sans discontinuer pendant les mois d'avril et de mai. Pour secourir la bienfaisance du fleuve et le multiplier en quelque sorte, l'Égypte était entrecoupée d'une infinité de canaux garnis de grandes écluses. Lorsqu'il s'enflait outre mesure, de grands lacs creusés par les rois, surtout le lac de Moëris, recevaient la surabondance de ses eaux. Pendant l'inondation les villes, rehaussées par des travaux immenses, s'élevaient comme des îles au milieu de la mer.

D'autres monuments attestaient encore la richesse et la magnificence de l'Égypte. Près du lac de Moëris s'élevait le fameux labyrinthe, bâti, suivant Hérodote<sup>1</sup>, qui l'a vu, par les douze princes qui se partagèrent le gouvernement quelque temps après l'invasion de Sennachérib de Ninive. C'était un palais magnifique, ou plutôt un magnifique amas de douze palais disposés régulièrement et qui communiquaient ensemble. Quinze cents chambres mêlées de terrasses s'arrangeaient autour de douze salles et ne laissaient point de sortie à ceux qui s'engageaient à les visiter. Il y avait autant de bâtiments par-dessous terre pour servir de sépulture aux rois et aux crocodiles. De tout cela on ne voit plus que quelques débris.

Ce qui a mieux résisté au temps et aux barbares, ce sont les pyramides, monuments gigantesques dont la base était ordinairement carrée, et qui se terminaient en pointe comme la *flamme*, *pyr*, en grec, d'où l'on croit que vint leur nom. Vingt sont encore debout. La plus grande a six cent soixante pieds à chaque côté de sa base, qui est carrée, et elle s'élève de près de cinq cents pieds. D'anciens auteurs disent qu'elles ont été bâties par des rois pour leur servir de tombeaux et transmettre plus sûrement à la postérité la gloire de leur nom. Leur vanité a été bien trompée ; ces tombeaux sont vides, et l'on ne sait trop ni par qui ni quand ils ont été élevés. Les Coptes et les Sabéens les font remonter au delà du déluge. Ces derniers rêvèrent les trois principales pyramides, la première

<sup>1</sup> Eusèbe, *Præpar. ev.*, l. 9, c. 32. — <sup>2</sup> *De Isi et Osiride*.

<sup>1</sup> Hérod., l. 2, c. 148.



comme le tombeau de Seth, la seconde comme le tombeau d'Énoch, et la troisième comme celui de Sabi, leur père <sup>1</sup>.

Les anciens célébraient encore la magnificence de Thèbes, capitale de la haute Égypte ou Thébàïde. Les savants modernes en ont vu les restes avec admiration, en particulier le tombeau d'Osymandias, Rhamsès le Grand ou Sésostris. Non loin de Thèbes, dans les villes de Tentyra et d'Ésné, on a récemment découvert, au plafond des temples, des représentations du zodiaque. Dans le premier moment quelques personnes leur attribuaient une antiquité si prodigieuse qu'elle remontait non-seulement au delà du déluge, mais encore bien au delà du premier homme; l'incrédulité triomphait de voir en défaut le récit de Moïse; mais un de ces zodiaques, transporté en France, fut trouvé d'une date bien moderne et remontant tout au plus à sept siècles avant Jésus-Christ. Bien plus, depuis qu'on a trouvé le secret de lire les hiéroglyphes, on a lu, et dans ces zodiaques et dans les temples, les noms et les surnoms des empereurs romains, Tibère, Claude, Néron, Domitien et Antonin le Pieux.

Une chose qui a moins honoré l'Égypte c'est l'excès de son idolâtrie. A Memphis on adorait un bœuf, ailleurs une vache, à Lycopolis un loup, à Saïs une brebis, à Mendès un bouc, à Cynopolis un chien, à Arsinoé un crocodile, et, généralement partout, les chats. Quiconque tuait, même par mégarde, un de ces derniers animaux, était mis à mort. Aujourd'hui encore on trouve par milliers des momies ou restes embaumés des chats autour de Bubaste ou la ville des Chats. Toutefois, si les assurances que nous donnent des savants français de l'expédition scientifique en Égypte se confirment <sup>2</sup>, il se conservait, dans les sanctuaires de la Thébàïde, une théologie et une cosmogonie semblables à celles de Moïse, et les livres d'Hermès Trismégiste, cités par quelques Pères de l'Église, seraient le recueil authentique des anciennes traditions de l'Égypte. Les Égyptiens étaient ainsi doublement inexcusables et d'avoir mé-

connu au fond de leurs temples la vérité transmise par leurs pères, et de ne l'avoir pas reconnue chez leurs voisins, les Hébreux, avec lesquels ils étaient presque continuellement en rapport; mais le plus grand crime est à leurs prêtres et à leurs sages, qui, connaissant cette vérité, la retenaient captive dans leurs mystères et leurs hiéroglyphes.

Les Égyptiens étaient, comme le sont encore les Indiens, divisés en plusieurs classes ou castes héréditaires, dont les principales étaient les prêtres, les guerriers, les laboureurs.

Quant au roi d'Égypte, il était subordonné aux lois, non-seulement dans l'administration de affaires publiques, mais encore dans sa vie privée. Ces lois, consignées dans les livres sacrés, lui étaient rappelées sans cesse et interprétées par les prêtres, dont les plus distingués étaient placés pour cela auprès de sa personne. A sa mort le roi était jugé sévèrement, et privé des honneurs de la sépulture s'il n'avait pas gouverné suivant les règles antiques.

Un nom commun à tous les anciens rois de ce pays est celui de Pharaon ou Paroh, qui, selon Josèphe <sup>1</sup>, veut dire roi, et de fait, dans le copte, l'égyptien moderne, *phiouro* ou *phouro* signifie encore la même chose. L'Écriture sainte en mentionne dix, mais il est difficile de savoir au vrai leur nom propre; car l'histoire de l'Égypte est fort embrouillée. Les plus célèbres ou le plus célèbre de ces rois est Osymandias, Rhamsès le Grand, Sésostris, qui, d'après le savant interprète des hiéroglyphes, se trouve être le même. Déjà Hérodote <sup>2</sup> disait assez nettement que la certitude de l'histoire égyptienne ne commence qu'au temps où les Grecs s'établirent en Égypte sous Psammétique, que jusque-là les récits des Égyptiens ne s'accordaient guère ni entre eux ni avec ceux des étrangers. Or, à Psammétique, qui vivait au commencement du règne de Josias, succéda son fils Néchos ou Néchao, à Néchos son fils Psammis, à Psammis son fils Apriès, qui est appelé dans l'Écriture Pharaon-Éphrée ou Hophra. C'est à lui qu'Ézéchiél adresse la parole dans ses

<sup>1</sup> *Hist. univ.* par de savants Anglais, t. 2, l. 1, c. 5. p. 38. — <sup>2</sup> *Lettres* de M. Ch. Lenormant, *Globe*, 18 février 1829.

<sup>1</sup> *Antiq.*, l. 8, c. 2. — <sup>2</sup> L. 2, c. 146 et 154.

prophéties ; c'est avec lui que Sédécias avait fait alliance lorsqu'il se souleva contre le roi de Babylone. Ce Pharaon paraissait en effet capable alors de résister à Nabuchodonosor ; il avait fait la guerre avec succès, tant par mer que par terre, contre les Tyriens, les Sidoniens et l'île de Chypre ; il avait pris d'assaut la ville de Sidon, vaincu les Phéniciens et les Cypriotes dans un combat naval, et s'en était revenu en Égypte avec une incroyable quantité de butin. Enflé de ces victoires il croyait qu'il n'était au pouvoir d'aucun dieu de le détrôner<sup>1</sup>.

Dans ce moment-là même le vrai Dieu lui annonçait sa ruine.

Jérusalem n'était point encore prise ; au contraire, Apriès venait à son secours avec une puissante armée, mais pour s'en retourner sans vouloir ou oser combattre, lorsque le Seigneur dit à son prophète :

« Fils de l'homme, tourne la face contre Pharaon, roi de Mizraïm, et prophétise sur lui et sur Mizraïm tout entier. Parle, et tu diras :

« Voici ce que dit Adonaï-Jéhova : Me voici contre toi, Pharaon, roi de Mizraïm, dragon immense, couché au milieu de tes fleuves, et qui dis : Mon fleuve est à moi, c'est moi qui me suis fait moi-même.

« J'enfoncerai l'hameçon dans tes mâchoires, et j'attacherai à tes écailles tous les poissons de tes fleuves, et je te tirerai du milieu de tes fleuves. Et je te jetterai dans le désert, et tous les poissons de ton fleuve ; tu demeureras étendu sur la terre ; et tes membres dispersés, sans sépulture, je les ai donnés en proie aux animaux de la terre et aux oiseaux du ciel.

« Et tous les habitants de Mizraïm connaîtront que c'est moi CELUI QUI EST, parce que tu as été un appui de roseau pour la maison d'Israël. Elle t'a saisi de la main, et tu l'es rompu, et tu as ensanglanté son bras ; elle s'est appuyée sur toi, et tu t'es brisé, et tu as fait chanceler ses reins.

« C'est pourquoi voici ce que dit Adonaï-Jéhova : Me voici, amenant contre toi le glaive, et j'exterminerai de toi l'homme et la

bête ; et la terre des Mizraïm sera un désert et une solitude, et ils sauront que c'est moi CELUI QUI EST ; parce que tu as dit : Mon fleuve est à moi, et je me suis fait moi-même.

« C'est pourquoi me voici contre toi et ton fleuve ; je ferai de Mizraïm une solitude ravagée par le glaive, depuis Magdole jusqu'à Syène et jusqu'aux extrémités de l'Éthiopie. L'homme ni la bête n'y passeront plus, et elle ne sera pas habitée pendant quarante ans. Je rendrai la terre de Mizraïm un désert parmi les déserts, ses villes seront entre les villes abandonnées, et la désolation durera quarante ans. Je répandrai les Mizraïm au milieu des nations et je les disperserai sur la terre.

« Car ainsi parle Adonaï-Jéhova : Après quarante ans je rassemblerai les Mizraïm du milieu des peuples où ils auront été dispersés. Je rappellerai la captivité de Mizraïm, je les ramènerai dans la terre de Phaturès, dans la terre de leur naissance, et là ils seront un royaume impuissant, et il sera petit entre tous les royaumes, et il ne s'élèvera plus au-dessus des peuples ; et je l'affaiblirai pour qu'il ne commande plus aux nations. Et désormais il ne sera plus la confiance de la maison d'Israël, et il ne lui apprendra plus l'iniquité, à me fuir et à le suivre, et ils sauront que c'est moi CELUI QUI EST<sup>1</sup>. »

Le prophète nous représente le roi d'Égypte sous l'emblème d'un monstrueux crocodile ou dragon, couché au milieu du Nil et de ses innombrables canaux, qui formaient comme autant de fleuves. Cette comparaison est d'autant plus juste que les rois eux-mêmes s'égalèrent à ces animaux ; les crocodiles sacrés avaient, dans le palais souterrain du labyrinthe, la même sépulture que les Pharaons.

Après avoir prédit au superbe Apriès qu'il le tirerait de son fleuve et jetterait ses membres épars dans le désert, le Seigneur lui annonce par qui s'achèverait la ruine de son pays.

« J'anéantirai cette multitude d'hommes qui est dans l'Égypte par la main de Nabuchodonosor, roi de Babylone. Je le ferai venir, lui et son peuple, et avec lui les plus

<sup>1</sup> Diod., l. 1, c. 68. Hérod., l. 2, c. 161 et 169.

<sup>1</sup> Ézéch., 29.



puissantes des nations, pour perdre l'Égypte; ils viendront l'attaquer, le glaive à la main, et ils rempliront la terre de morts. Je sécherai le lit des fleuves, et je vendrai ses champs entre les mains des méchants; je détruirai cette terre, avec tout ce qu'elle contient, par la main des étrangers.

« Moi, Jéhova, je l'ai dit, j'exterminerai les simulacres et j'anéantirai les idoles de Memphis; il n'y aura plus à jamais de prince du pays d'Égypte, et je répandrai la terreur dans la terre d'Égypte. Je ruinerai le pays de Phaturès, je mettrai le feu dans Tanis, j'exercerai mes jugements dans Diospolis. Je répandrai mon indignation sur Saïs, la force de l'Égypte; je perdrai la multitude de Diospolis (No), et je mettrai le feu dans l'Égypte. Saïs sera dans les douleurs comme une femme qui est en travail; Diospolis sera déchirée, et Memphis en de continuelles angoisses. Les jeunes gens d'Héliopolis et de Bubaste seront passés au fil de l'épée, et les femmes seront emmenées captives. Le jour s'obscurcira en Taphnis lorsque je briserai les sceptres de l'Égypte et que s'évanouira l'orgueil de sa puissance; la nuée couvrira Taphnis et ses filles seront emmenées captives. Et j'accomplirai en Égypte mes jugements, et ils sauront que c'est moi Jéhova<sup>1</sup>. »

Aujourd'hui, vingt-quatre siècles après le prophète, les savants d'Europe s'en vont en Égypte constater, sur les débris de tant d'illustres cités, l'exactitude de ces prédictions, prédictions accomplies toujours plus à la lettre et par le Babylonien Nabuchodonosor, et par le Perse Cambyse, et par les Grecs, et par les Romains, et enfin par les musulmans. Au milieu de ces grandes ruines ils contemplent avec effroi et déplorent la destinée de la terre de Mizraïm, autrefois si renommée par la sagesse de ses monarques, et depuis si longtemps sans prince indigène, sans autre magnificence que ses ruines. Ce qu'ils font aujourd'hui, le prophète le disait et le prédisait il y a vingt-quatre siècles.

L'année qui suivit la destruction de Jérusalem, le Seigneur dit à Ézéchiël :

« Fils de l'homme, commence le chant lu-

gubre sur Pharaon, roi d'Égypte, et tu lui diras : Tu as été comparé au lion des nations et au dragon des mers; et tu agitais ta corne dans tes fleuves, et tu troublais les eaux avec tes pieds, et tu foulais les fleuves.

« C'est pourquoi voici ce que dit Adonaï-Jéhova : J'étendrai sur toi mes rets au milieu de la multitude des peuples et je te tirerai dehors avec ma seine; et je te jetterai sur la terre, je te délaisserai sur la face d'un champ; et je ferai habiter sur toi tous les oiseaux du ciel, et je rassasierai de toi tous les animaux de la terre. J'exposerai ta chair sur les montagnes et je remplirai les vallées de tes membres sanglants. J'abreuverai la terre, jusqu'au sommet de ses montagnes, de ton sang noir, et les vallées seront remplies de tes débris.

« Quand tu t'éteindras je couvrirai les cieux et j'obscurcirai les étoiles; j'envelopperai le soleil d'un nuage, et la lune ne donnera pas sa lumière. Tous les astres qui brillent dans les cieux pleureront sur toi et je répandrai les ténèbres sur ton royaume lorsque les tiens tomberont morts au milieu de la terre, dit Adonaï-Jéhova.

« Je porterai l'épouvante dans le cœur des peuples quand j'amènerai tes débris au milieu des nations, en des contrées que tu ignores; et je frapperai de stupeur des peuples nombreux; leurs rois frémiront sur toi d'épouvante et d'horreur lorsque les éclairs de mon épée brilleront devant leur face; et chacun d'eux tremblera soudain pour son âme au jour de ta ruine.

« Car ainsi parle Adonaï-Jéhova : Le glaive du roi de Babylone viendra sur toi; par le glaive des forts j'abattrai ta multitude. Tous ces peuples sont invincibles, et ils dévasteront l'orgueil de l'Égypte, et sa multitude sera dissipée. Et je détruirai tous les animaux qui paissaient le long des grandes eaux; ni le pied de l'homme ni le pied de la bête n'en troubleront plus le cours. Je les rendrai désormais pures et tranquilles, et les fleuves couleront comme de l'huile lorsque j'aurai donné la terre d'Égypte à la désolation et que cette terre sera dépouillée de sa multitude. Quand j'aurai frappé tous ses habitants ils sauront que c'est moi CELUI QUI EST. Telle

<sup>1</sup> Ézéch., 30.



est cette lamentation ; pleurez-la ; les filles des nations la pleureront, elles la pleureront sur l'Égypte et sur sa multitude, a dit CELUI QUI EST <sup>1</sup>. »

Ce qui étonne le plus le voyageur en Égypte, ce ne sont pas tant les cités mortes des vivants que les cités encore vivantes des morts, c'est-à-dire les tombes royales de la Thébaïde. Ce sont moins des tombes que des palais, des cités souterraines taillées dans le roc, où, en des salles immenses, dorment, l'une à côté de l'autre, des dynasties entières, entourées des divinités du ciel, de la terre et de l'enfer, des images de peuples vaincus, de villes prises, enfin de toutes les pompes d'une grandeur et d'une puissance qui n'est plus. Écoutons le prophète, introduisant dans cette cité de mort, dans cette demeure éternelle, et Pharaon et l'Égypte entière.

« Fils de l'homme, lui dit Jéhova, entonne le chant lugubre sur la multitude de l'Égypte, et conduis-la, elle et les filles des nations puissantes, dans la terre d'en bas, avec ceux qui descendent dans le gouffre.

« En quoi es-tu meilleure ? Descends et dors avec les incirconcis.

« Ils tomberont tous au milieu de ceux qui ont été tués par le glaive ; elle a été donnée au glaive, entraînez-la, elle et tous ses peuples.

« Ainsi lui parleront, du milieu de l'enfer, les plus puissants d'entre les forts qui sont descendus avec ses défenseurs et qui dorment incirconcis, tués par le glaive.

« Là est Assur et toute sa multitude ; autour de lui ses sépulcres ; tous ils ont été tués, tombant sous le glaive. Ses sépulcres ont été creusés dans les profondeurs du gouffre, et sa multitude est rangée autour de son sépulcre ; tous ils ont été tués, tombant sous le glaive, eux qui répandaient l'épouvante sur la terre des vivants.

« Là est Élam, et toute sa multitude autour de son sépulcre ; tous ils ont été tués, tombant sous le glaive, et sont descendus incirconcis dans la terre d'en bas, eux qui répandaient l'épouvante dans la terre des vivants ; ils ont porté leur ignominie avec ceux qui descen-

dent dans le gouffre. Au milieu de ces morts ils ont placé sa couche, et autour de son sépulcre tous ces incirconcis, tués par le glaive, qui répandaient l'épouvante dans la terre des vivants ; et ils ont porté leur ignominie avec ceux qui descendent dans le gouffre, et ils ont été déposés entre les tués.

« Là est Mosoch et Thubal, et toute sa multitude autour de son sépulcre, tous incirconcis et tués en tombant sous le glaive, parce qu'ils répandaient l'épouvante dans la terre des vivants. Et ils ne dormiront pas avec les géants des siècles <sup>1</sup>, d'entre les incirconcis qui sont descendus dans l'enfer avec leurs armes et qui ont posé leurs épées sous leurs têtes ; leurs iniquités ont pénétré leurs os, parce qu'ils ont été l'épouvante des forts dans la terre des vivants.

« Et toi, au milieu des incirconcis, tu seras brisé, et tu dormiras avec ceux qui ont été tués par le glaive <sup>2</sup>.

« Là est Édom, et ses rois, et tous ses chefs,

<sup>1</sup> Selon les Septante. — <sup>2</sup> Ézécl., 32, 18-28 : « Fili hominis, cane lugubre super multitudinem Ægypti, et detrahe eam ipsam, et filias gentium robustarum, ad terram ultimam, cum his qui descendunt in lacum. Quo pulchrior es ? Descende et dormi cum incircumcisis. In medio interfectorum gladio cadent ; gladius datus est ; attraxerunt eam et omnes populos ejus. Loquentur ei potentissimi robustorum de medio inferni, qui cum auxiliatoribus ejus descenderunt et dormierunt incircumcisi, interfecti gladio.

« Ibi Assur et omnis multitudo ejus ; in circuitu illius sepulcra ejus ; omnes interfecti, et qui ceciderunt gladio. Quorum data sunt sepulcra in novissimis lacis, et facta est multitudo ejus per gyrum sepulcri ejus ; universi interfecti, cadentesque gladio, qui dederant quondam formidinem in terra viventium.

« Ibi Elam et omnis multitudo ejus per gyrum sepulcri sui ; omnes hi interfecti, ruentesque gladio, qui descenderunt incircumcisi ad terram ultimam, qui posuerunt terrorem suum in terra viventium et portaverunt ignominiam suam cum his qui descendunt in lacum. In medio interfectorum posuerunt cubile ejus in universis populis ejus ; in circuitu ejus sepulcrum illius, omnes incircumcisi, interfectique gladio. Dederunt enim terrorem suum in terra viventium et portaverunt ignominiam suam cum his qui descendunt in lacum ; in medio interfectorum positi sunt.

« Ibi Mosoch et Thubal, et omnis multitudo ejus ; in circuitu ejus sepulcra illius. Omnes hi incircumcisi, interfectique et cadentes gladio, quia ederunt formidinem suam in terra viventium. Et non dormient cum fortibus, cadentibusque et incircumcisis, qui descenderunt ad infernum cum armis suis, et posuerunt gladios suos sub caputibus suis ; et fuerunt iniquitates eorum in ossibus eorum, quia terror fortium facti sunt in terra viventium. Et tu ergo in medio incircumcisorum contereris, et dormies cum interfectis gladio. »

<sup>1</sup> Ézécl., 32, 1-16

qui ont été mis, malgré leur force, avec ceux qui ont été tués par le glaive; ils dormiront avec les incirconcis et avec ceux qui descendent dans le gouffre.

« Là sont tous les princes de l'aigle et tous les chasseurs qui sont descendus avec les morts, tremblants et confondus dans leur force; et ils dormiront incirconcis avec ceux qui ont été tués par le glaive, et ils ont porté leur ignominie avec ceux qui descendent dans le gouffre.

« Pharaon les verra, et il se consolera de toute la multitude de son peuple qui a péri par le glaive; Pharaon et toute son armée, dit Adonaï-Jéhova, parce que j'ai jeté ma terreur dans la région des vivants, et il a été couché au milieu des incirconcis avec ceux qui ont été tués par le glaive; Pharaon et toute sa multitude, dit Adonaï-Jéhova <sup>1</sup>. »

Nous venons d'entendre le chant funèbre; voyons maintenant commencer les funérailles.

Apriès revenait triomphant de son expédition contre les Phéniciens lorsque, pour comble de prospérité, tout un peuple vint s'offrir à lui : c'étaient les Libyens.

Expulsés de leurs possessions par la colonie grecque de Cyrène, qui, fondée depuis quelque temps, devenait de jour en jour plus populeuse et plus puissante, ils résolurent de se donner au roi d'Égypte <sup>2</sup>. Pour les secourir Apriès leva une grande armée d'Égyptiens et l'envoya contre Cyrène; mais les Cyrénéens la taillèrent en pièces. Le petit nombre d'Égyptiens qui purent se sauver revint en fureur contre Apriès, comme s'il les avait envoyés à la boucherie pour faire plus sûrement

le despote. Cette accusation, bien ou mal fondée, occasionna une défection presque universelle. Pour l'apaiser Apriès envoya un ami fidèle, Amasis; mais, pendant que celui-ci haranguait les insurgés, ils le proclamèrent roi lui-même, et dès lors il se mit à leur tête. A cette nouvelle Apriès envoya Patarbémis, personnage le plus considérable qui lui fût encore attaché, avec ordre de lui amener Amasis en vie. Malgré sa bonne volonté ce personnage ne put réussir. Quand donc Apriès le vit revenir seul, sans lui faire une seule question, il commanda qu'on lui coupât le nez et les oreilles. Une tyrannie si barbare acheva de ruiner ses affaires; tous les Égyptiens qui lui avaient été fidèles jusqu'alors se déclarèrent en faveur d'Amasis. Les deux rivaux se préparèrent donc à la guerre : Amasis avait pour lui tous les Égyptiens; Apriès, les soldats cariens, ioniens et autres étrangers qu'il avait engagés à sa solde, au nombre de trente mille. La bataille se donna dans les plaines de Memphis. Apriès fut battu complètement et fait prisonnier. Le vainqueur le consigna dans le palais de Saïs, qui lui avait appartenu autrefois, et le traita avec beaucoup d'égards et de respect. Mais enfin, les Égyptiens lui ayant représenté qu'il n'était ni juste ni sage de nourrir leur ennemi et le sien, il le leur abandonna. Tombé de la sorte entre les mains de ceux qui cherchaient sa vie, suivant l'expression du prophète, le malheureux Apriès fut étranglé et son corps mis dans le sépulcre de ses ancêtres <sup>1</sup>.

Voilà comment l'Égypte, déchirant ses propres entrailles, accomplissait les prédictions d'Ézéchiël, dispersait ses membres sanglants dans les déserts de la Libye, sur les montagnes et dans les vallées. Elle fut achevée par le glaive de Nabuchodonosor, qui, pendant ou après cette guerre civile, vint, comme il avait été prédit, la ravager d'une extrémité à l'autre. Ses rois ne furent plus dès lors que les vassaux de Babylone, et puis de la Perse.

Ce fut alors sans doute que Nabuchodonosor exécuta sa fameuse expédition à travers la Libye, jusqu'aux colonnes d'Hercule, puis par l'Espagne et toute l'Europe; expédition

<sup>1</sup> Ézéchi., 32, 29-32 : « Ibi Idumæa, et reges ejus, et omnes duces ejus, qui dati sunt cum exercitu suo, cum interfectis gladio; et qui cum incircumcisis dormierunt, et cum his qui descendant in lacum.

« Ibi principes aquilonis omnes, et universi venatores qui deducti sunt cum interfectis, paventes et in sua fortitudine confusi; qui dormierunt incircumcisi cum interfectis gladio, et portaverunt confusionem suam cum his qui descendant in lacum.

« Vidit eos Pharaon, et consolatus est super universa multitudo sua, quæ interfecta est gladio; Pharaon et omnis exercitus ejus, ait Dominus Deus, quia dedi terrorem meum in terra viventium, et dormivit in medio incircumcisorum cum interfectis gladio; Pharaon et omnis multitudo ejus, ait Dominus Deus. » — <sup>2</sup> Hérodote, l. 2 et 4.

<sup>1</sup> Hérodote, l. 1. Diodore, l. 1.



que l'historien Mégasthène, qui vivait environ trois siècles avant Jésus-Christ, rappelle expressément dans un fragment cité par Josèphe, Abydénus et Strabon <sup>1</sup>. Une connaissance plus exacte qu'on a récemment acquise de l'Asie, en particulier de l'Inde, a montré que Mégasthène est un écrivain instruit et digne de foi. Nous aurions vraisemblablement là-dessus des témoignages pareils d'Hérodote si son Histoire d'Assyrie était venue jusqu'à nous.

Tant de gloire et de prospérité enflèrent extrêmement le cœur de Nabuchodonosor; il en fut châtié par une humiliation également extraordinaire. Écoutons-le plutôt lui-même annonçant sa propre confusion et la puissance du Très-Haut, dans un décret public, à tout l'univers :

« Nabuchodonosor, roi,

« A tous les peuples, à toutes les nations, à toutes les langues qui habitent dans toute la terre;

« Que la paix soit multipliée sur vous !

« Les prodiges et les merveilles qu'a faites en moi le Dieu très-haut, il m'a paru juste de les publier. Que ses prodiges sont grands ! que ses merveilles sont puissantes <sup>2</sup> !

« Son royaume est un royaume éternel, et sa puissance est de génération en génération.

« Moi, Nabuchodonosor, j'étais en paix dans ma maison et plein de gloire dans mon palais. Je vis un songe, et il m'effraya. Mes conceptions sur ma couche et les visions de ma tête m'épouvantèrent. Je publiai donc un décret pour introduire devant moi tous les sages de Babylone afin de me donner l'explication du songe. Alors entrèrent les devins, les mages, les Chaldéens et les augures. Je dis le songe devant eux, mais ils ne m'en indiquèrent point la solution. Enfin entra devant moi Daniel, dont le nom est Baltassar (trésor de Bel), selon le nom de mon dieu, et qui a dans lui-même l'esprit des dieux saints (ou, comme traduisent les Septante, l'Esprit-Saint de Dieu). Je dis le songe devant lui : Baltassar, prince des devins, comme je sais que l'esprit des dieux saints (ou l'Esprit-Saint

de Dieu) est en vous et qu'il n'y a point de secrets que vous ne puissiez pénétrer, écoutez les visions du songe que j'ai vu et dites-m'en l'interprétation.

« Telles étaient les visions de ma tête sur ma couche : je regardais, et voilà un arbre au milieu de la terre, et sa hauteur était excessive. C'était un arbre grand et fort ; sa hauteur atteignait les cieux, et son étendue, les extrémités de toute la terre. Son feuillage était magnifique, son fruit très-abondant ; tout y avait sa nourriture ; à son ombre reposaient les bêtes des champs, dans ses rameaux habitaient les oiseaux du ciel, et de lui se nourrissait toute chair.

« Je regardais donc dans les visions de ma tête sur ma couche, et voilà qu'un des veillants et des saints descendit du ciel. Il cria d'une voix forte : Abattez l'arbre, coupez-en les branches, secouez-en les feuilles, répandez-en les fruits ; que les bêtes s'enfuient de dessous et les oiseaux de dessus, ses branches. Laissez néanmoins la souche de ses racines en terre ; qu'il soit lié avec des chaînes de fer et d'airain parmi les herbes des champs ; qu'il soit mouillé de la rosée du ciel et qu'il pousse avec les bêtes sauvages l'herbe de la terre. Qu'on lui ôte son cœur d'homme et qu'on lui donne un cœur de bête, et que sept temps se succèdent sur lui. C'est ce qui a été ordonné dans le conseil des veillants ; c'est la parole et la demande des saints, jusqu'à ce que les vivants connaissent que c'est le Très-Haut qui domine dans l'empire de l'homme, qu'il le donne à qui il lui plaît et établit dessus le dernier des humains.

« Tel est le songe que j'ai vu, moi, Nabuchodonosor, roi ; vous donc, Baltassar, hâtez-vous de m'en donner l'explication ; car tous les sages de mon royaume ne peuvent me l'interpréter ; mais vous le pouvez, parce que l'esprit des dieux saints (ou l'Esprit-Saint de Dieu) est en vous.

« Alors Daniel, surnommé Baltassar, demeura stupéfait pendant une heure et ses pensées l'épouvantaient. Mais le roi, prenant la parole : Baltassar, lui dit-il, que le songe et son interprétation ne vous troublent point.

« Baltassar répondit : Mon seigneur, que

<sup>1</sup> Josèphe, *contra App.*, l. 1; *Ant.*, 10. Abyd., apud Euseb., *Præp. ev.*, l. 9, 41. Strab., l. 15. — <sup>2</sup> Dan., 3 98-100.



le songe retombe sur ceux qui vous haïssent et son interprétation sur vos ennemis ! Cet arbre que vous avez vu si grand et si fort, dont la hauteur atteignait les cieux et l'éendue toute la terre, dont le feuillage était magnifique, le fruit très-abondant, et où tout avait sa nourriture ; à l'ombre duquel reposaient les bêtes des champs, tandis que les oiseaux du ciel habitaient dans ses rameaux ; cet arbre, ô roi ! c'est vous-même qui êtes devenu si grand et si puissant ; car votre grandeur s'est accrue et élevée jusqu'au ciel, votre puissance s'est étendue jusqu'aux extrémités de la terre.

« Quant à ce que vous avez vu ensuite un des veillants et des saints descendant du ciel et disant : Abattez cet arbre, dépouillez-le ; laissez néanmoins la souche de ses racines en terre ; qu'il soit lié avec le fer et l'airain parmi les herbes des champs ; qu'il soit mouillé par la rosée du ciel et qu'il paise avec les bêtes sauvages jusqu'à ce que sept temps soient passés sur lui, en voici l'interprétation, ô roi !

« C'est là une sentence du Très-Haut, qui a été prononcée sur le roi, mon seigneur. On vous chassera d'avec les hommes ; votre habitation sera avec les animaux et les bêtes sauvages ; vous mangerez du foin comme un bœuf, vous serez trempé de la rosée du ciel ; sept temps se passeront ainsi sur vous, jusqu'à ce que vous reconnaissiez que le Très-Haut domine dans l'empire de l'homme et qu'il le donne à qui il lui plaît.

« Quant à ce qui a été commandé qu'on réservât la souche de ses racines, savoir de l'arbre, c'est que votre royaume vous demeurera après que vous aurez reconnu que les cieux sont souverains.

« C'est pourquoi daignez, ô roi ! suivre mon conseil ; rachetez vos péchés par la justice et vos iniquités par la miséricorde envers les pauvres ; peut-être que Dieu supportera vos offenses et prolongera votre paix.

« Toutes ces choses arrivèrent au roi Nabuchodonosor. Douze mois après il se promenait dans le palais de Babylone ; et le roi se mit à dire : « N'est-ce pas là cette grande Babylone que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et dans l'éclat de

ma gloire pour être le siège de mon empire ?

« Le roi n'avait point achevé ces paroles qu'une voix retentit du ciel : A toi, roi Nabuchodonosor, il est dit : Ton royaume a passé de toi ; on va te chasser d'avec les hommes ; tu habiteras avec les animaux et les bêtes farouches ; tu mangeras du foin comme un bœuf, et sept temps passeront sur toi jusqu'à ce que tu reconnaisse que le Très-Haut est le souverain dans le royaume des hommes et qu'il le donne à qui il lui plaît.

« A l'heure même cette parole fut accomplie en Nabuchodonosor. Il fut chassé d'avec les hommes ; il mangea du foin comme un bœuf ; son corps fut trempé de la rosée du ciel, jusqu'à ce que les cheveux lui crurent comme le duvet des aigles et ses ongles comme les griffes des oiseaux.

« A la fin des jours, moi, Nabuchodonosor, j'élevai mes yeux au Ciel et ma connaissance me revint, et je bénis le Très-Haut, et je louai Celui qui vit à jamais, et je le glorifiai, parce que sa puissance est une puissance éternelle, et son royaume est de génération en génération. Devant lui tous les habitants de la terre sont réputés un néant ; il fait suivant sa volonté, et dans l'armée des cieux, et dans les habitants de la terre. Il n'y a personne qui résiste à sa main et qui lui dise : Qu'avez-vous fait ? En ce temps-là donc ma connaissance me revint, et je recouvrai l'honneur et la gloire de la royauté ; ma première forme me fut rendue ; mes princes et mes grands vinrent me chercher ; je fus rétabli dans mon royaume et environné d'une magnificence plus grande que jamais.

« Maintenant donc, moi, Nabuchodonosor, je loue, j'exalte, je glorifie le Roi des cieux, parce que toutes ses œuvres sont vérité, toutes ses voies justice et qu'il peut humilier ceux qui marchent dans la superbe <sup>1</sup>. »

Malgré le peu de monuments profanes qui nous restent de l'histoire de la Chaldée, il s'est conservé une trace, quoique bien défigurée, de cet événement, dans un fragment de Mégasthène, cité par Abydénus, où il rapportait cette tradition des Chaldéens : qu'un jour, sur la terrasse de son palais, Nabucho-

<sup>1</sup> Daniel, 4.

donosor fut saisi tout à coup d'une fureur divine, et s'écria que les Babyloniens étaient menacés d'un malheur que nul de leurs dieux ne pourrait détourner; un mulet perse viendrait, qui les réduirait en servitude; et qu'après ces mots il disparut aux yeux des hommes <sup>1</sup>. Sous ce mulet il entendait, si l'histoire est vraie, le fameux Cyrus, que la pythionisse de Delphes appela de même quelques années après, parce que son père était un Persan et sa mère une fille du roi des Mèdes.

Nabuchodonosor mourut après un règne de quarante-trois ans, et laissa le trône à son fils, que l'Écriture appelle Évilmérôdach, Bérosee et Mégasthène, Évilmaluruch <sup>2</sup>.

Saint Augustin, dans deux de ses sermons, expose à son peuple, comme une chose certaine, que Nabuchodonosor se convertit au prodige de la fournaise ardente, qu'il crut en Dieu et trouva miséricorde devant lui. « Par un même prodige les trois jeunes gens échappèrent aux feux du moment, le roi aux feux éternels. Le salut de leurs corps devint pour lui le salut de son âme. Il lui fut accordé plus qu'à eux <sup>3</sup>. » Telles sont les paroles de saint Augustin.

Le nouveau monarque de Babylone fit sortir de la prison, où il était depuis trente-sept ans, Joachim ou Jéchonias, avant-dernier roi

de Juda, l'éleva au-dessus des autres rois de pays conquis vivant à la cour, suivant les mœurs de l'Orient, l'admit à sa table et lui fixa un convenable entretien, dont il jouit en effet tant qu'il vécut <sup>4</sup>. D'après certaines traditions rabbiniques, mais qui ne sont pas bien certaines, il avait appris à le connaître lorsque son père, Nabuchodonosor, mécontent de sa conduite, l'avait fait mettre dans la même prison.

Les Babyloniens adoraient une idole nommée Bel (Baal, Bélus), à qui tous les jours on offrait douze mesures de la meilleure farine, quarante brebis et six amphores de vin; le roi lui-même allait journallement l'adorer dans son temple.

Une fois il demanda à Daniel, qui mangeait à sa table et qu'il honorait par-dessus tous ses confidents : « Pourquoi n'adorez-vous pas Bel aussi? » Il répondit : « Je ne sers point les idoles que la main a faites, mais le Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre et qui tient toute chair en sa puissance. — Quoi donc! reprit le roi, Bel ne vous paraît-il pas un dieu vivant? Ne voyez-vous pas combien il mange et combien il boit chaque jour? — O roi! dit Daniel en souriant, ce Bel est de boue au dedans et d'airain au dehors et jamais il ne mangea. »

Le roi, en colère, fit venir les prêtres et les somma de dire qui consommait les offrandes. S'ils lui font voir que c'est Bel, Daniel mourra; sinon ils mourront eux-mêmes. « Oui, dit Daniel, qu'il soit fait selon votre parole. » Les prêtres étaient au nombre de soixante-dix, sans compter leurs femmes et leurs enfants. Le roi s'en alla avec Daniel au temple de Bel. Là les prêtres dirent : « Voilà que nous allons sortir, et vous, ô roi! mettez les viandes et servez le vin; puis fermez la porte et cachez-la de votre anneau; et demain matin, lorsque vous entrerez, si vous ne trouvez que Bel aura tout mangé, nous mourrons; sinon Daniel, qui a menti contre nous. » Le roi ordonna de placer les offrandes; mais Daniel fit tamiser de la cendre par tout le temple.

Le lendemain, dès la pointe du jour, le

<sup>1</sup> Mégasth., apud Euseb., *Præp. ev.*, l. 9, c. 41. —

<sup>2</sup> Euseb., *ibid.*, c. 40 et 41. — <sup>3</sup> *Sermo* 301, n. 2, et 343, n. 2 : « Vidimus, novimus quemadmodum salus eorum justorum a Domino fuit, ut in ignem mitterentur, et illum asperum regem, quem loquendo irritaverant, vivendo converterent. Credidit quippe in eorum Deum, et proposuit edictum ut quicumque blasphemaret Deum Sidrach, Misach et Abdenago, in interitum iret, et domus ejus in direptionem. Quam dissimilis jussio primæ jussioni! Qualis prima jussio? Pereat qui statuam auream non adoraverit. Qualis secunda? Pereat qui Deum verum blasphemaverit. Fideles homines non mutati infidelem hominem mutaverunt. Illi in perfidia stare non permiserunt, quia ipsi in fide steterunt. » *Sermo* 301, n. 2 : « Ut evaderent flammæ tres viri, Nabuchodonosor præstitum est ut crederet in Deum eorum. Nam qui eos potuit in manifesto liberare potuit et in occulto coronare. Sed si illos in occulto coronasset, regem, qui sævierat, non liberasset. Salus corporis illorum salus animæ facta est illius. Illi Deum laudando evaserunt, sed præsentibus ignes; ille in Deum credendo evasit, sed æternas gehennas. Plus ergo illi quam illis præstitum est. » *Sermo* 343, n. 2. Un critique nous a fait comme un crime de dire que Nabuchodonosor a connu et servi le vrai Dieu. Est-ce qu'il ne sera plus permis, dans une histoire de l'Église, de citer les Pères de l'Église et de penser comme eux ?

<sup>4</sup> 4 Rois, 25. Jérém., 52.



roi s'en vint avec Daniel. Le sceau était intact. Le roi entra dans le temple, jeta les yeux sur la table et s'écria tout haut : « Vous êtes grand, ô Bel ! et il n'y a point en vous de tromperie. » Mais Daniel se mit à rire, et retenant le roi, pour qu'il n'avancât pas davantage, il lui dit : « Voyez ce pavé, considérez de qui sont ces traces de pieds. — Je vois, dit le prince, des traces de pieds d'hommes, de femmes et de petits enfants. » Aussitôt, entré dans une grande colère, il fit arrêter les prêtres, avec leurs enfants et leurs femmes, et ils lui montrèrent de petites portes secrètes par où ils entraient et venaient manger tout ce qui était sur la table. Alors il les fit mourir et livra l'idole de Bel en la puissance de Daniel, qui la renversa, ainsi que le temple <sup>1</sup>.

Il y avait encore un grand dragon à qui les habitants de Babylone rendaient également des honneurs divins. Un jour le roi dit à Daniel : « Direz-vous encore que celui-là est d'airain ? Le voilà qui vit, qui mange et qui boit ; adorez-le donc. » Daniel répondit : « J'adore le Seigneur, mon Dieu ; c'est lui le Dieu vivant. Quant au dragon, permettez-le-moi et je le tuerai sans épée ni bâton. » Le roi le lui ayant permis, il prit de la poix, de la graisse et du poil, fondit le tout ensemble, en fit des masses et les jeta dans la gueule du dragon, qui en creva. Et Daniel disait : « Voilà ce que vous adoriez. »

A cette nouvelle les Babylo niens entrèrent en fureur et s'écrièrent que le roi était devenu Juif, qu'il avait renversé Bel, tué le dragon, fait mourir les prêtres. Attroupés autour du roi ils exigèrent qu'il leur livrât Daniel : « Autrement nous te tuerons, toi et ta maison. »

Ce langage fait bien voir qu'ils parlaient au faible Évilmérôdach, et non point à Cyrus ni à Darius ; car comment les Babylo niens, abattus, anéantis, auraient osé parler sur ce ton à leurs superbes vainqueurs, qui d'ailleurs n'adoraient ni l'idole de Bel, ni le serpent, mais le soleil ?

Le roi, contraint par la nécessité, leur livra Daniel. Eux le jetèrent dans la fosse aux

lions. Il y en avait sept, à qui l'on donnait tous les jours deux cadavres avec deux brebis ; mais alors on ne leur donna rien, afin qu'ils dévorassent Daniel d'autant plus sûrement.

Pendant que l'homme de Dieu était là au milieu des lions, l'ange du Seigneur apparut au prophète Habacuc, dans la Judée, lorsqu'il venait d'apprêter un potage, de le mettre avec du pain trempé dans un vase, et qu'il allait dans le champ le porter aux moissonneurs. C'était probablement le même prophète dont nous avons les prédictions dans la sainte Écriture. L'ange lui commanda de porter ce dîner à Daniel, dans la fosse aux lions, à Babylone. Le prophète s'excusant sur ce qu'il n'avait jamais été à Babylone, qu'il ne savait pas non plus où était la fosse aux lions, l'ange le saisit par les cheveux de dessus sa tête, et, dans l'impétuosité de son souffle, le transporta au bord de la fosse. Et Habacuc cria : « Daniel, serviteur de Dieu, recevez le dîner que Dieu vous a envoyé ! » Et Daniel répondit : « O Dieu ! vous vous êtes souvenu de moi, et vous n'avez point abandonné ceux qui vous aiment. » Et, se levant, il mangea ; et l'ange du Seigneur remit aussitôt Habacuc dans son lieu.

Le septième jour le roi s'en vint pleurer Daniel, et, s'étant approché de la fosse, il regarda dedans, et voilà Daniel assis au milieu des lions. Aussitôt, s'écriant à haute voix, il dit : « Vous êtes grand, ô Seigneur, Dieu de Daniel, et il n'y en a point d'autre que vous ! » Et il le fit tirer de la fosse. En même temps il y précipita ceux qui avaient été cause de sa perte, et dans un instant ils étaient dévorés devant lui <sup>1</sup>.

Évilmérôdach, au témoignage de Bérosee et de Mégasthène <sup>2</sup>, ne régna que deux ans. Méprisé et haï pour ses débauches et ses autres dérèglements, il fut tué par des conjurés, à la tête desquels était Nériglissor, mari de sa sœur, qui s'éleva sur le trône.

Aussi entreprenant que son beau-frère paraît avoir été efféminé, il résolut la guerre contre Cyaxare II, fils d'Astyage, s'y prépara d'une manière formidable, envoya des am-

<sup>1</sup> Dan., 14, 1-21.

<sup>1</sup> Dan., 14, 22-42. — <sup>2</sup> Josèphe, *Antiq.*, l. 10. Apud Euseb., l. 9.



bassadeurs non-seulement à Crésus, roi des Lydiens, qui, par ses conquêtes jusqu'au fleuve Halys, s'était rendu redoutable en Asie, mais encore au roi de l'Inde, représentant à tous les deux que la puissance croissante des Mèdes, dont les rois s'étaient alliés à ceux des Perses par les liens du mariage, et l'ambition des uns et des autres menaçaient toute l'Asie<sup>1</sup>.

Cyxare envoya demander secours à Cambyse, roi de Perse, son beau-frère, et fit prier Cyrus, par ses ambassadeurs, d'obtenir de son père le commandement de l'armée persane. Cyrus était âgé de quarante ans et Cyxare de quarante et un.

Des deux côtés on mit sur pied des armées formidables, principalement du côté de Nériglissor, qui, outre Crésus, roi de Lydie, avait encore pour auxiliaires les Phrygiens, les Cariens, les Cappadociens, les Ciliciens et les Paphlagoniens.

Le roi des Indiens envoya une ambassade tant à Cyxare qu'à Nériglissor, pour s'informer exactement des causes de la guerre, parce qu'il était résolu à soutenir le juste contre l'injuste. Dans la suite il envoya de grands trésors à Cyrus pour les frais de cette guerre<sup>2</sup>.

Le roi des Arméniens, qui était tributaire des Mèdes, se déclara pour le Chaldéen, dans la vue de secouer le joug de la dépendance ; mais il fut pris par Cyrus, et, avec les siens, traité si généreusement que, d'ennemi, il devint ami et allié<sup>3</sup>.

L'année quatrième du règne de Nériglissor, les deux puissances se rencontrèrent ; le roi perdit la vie et son armée la bataille. La mort de ce prince décida l'affaire. Crésus, roi des Lydiens, prit la conduite de l'armée<sup>4</sup>.

Si, comme général, celui-ci n'était point comparable à Nériglissor, le fils de Nériglissor, Laborosoarchod, était encore moins digne de lui succéder dans l'empire. Débauché et cruel, sans aucunes qualités qui pussent le recommander au peuple ou à l'armée, il fut tué par ses sujets après un règne de neuf mois<sup>5</sup>.

Alors parvint au trône le fils d'Évilmé-

roch, que Bérose appelle Nabonède, Mégasthène Nabonnidochus, Josèphe Nabonid, Hérodote Labynète, la sainte Écriture Baltassar. Le nom de Baltassar, qui avait également été donné à Daniel, dans sa jeunesse, par le grand-chambellan de Nabuchodonosor, était un nom honorifique, tel qu'en portaient les personnes d'un haut rang.

La mère de ce Baltassar était Nitocris, qu'Hérodote nous représente comme une femme d'une grande sagesse et d'un esprit élevé ; elle répara les murs de Babylone, jeta un pont-levis sur l'Euphrate et pratiqua dessous une galerie souterraine pour joindre ensemble les deux palais ou forteresses qui étaient sur ses rives vis-à-vis l'un de l'autre ; elle fit, en un mot, tout ce que pouvait suggérer la prudence humaine pour défendre, contre la puissance de l'ennemi, cette ville superbe, capitale du plus ancien empire sur la terre. Mais cette sage reine ne devait pas réussir ; les jugements de Babylone étaient proches. Déjà Jérémie avait prédit que les peuples serviraient Nabuchodonosor, son fils et le fils de son fils, jusqu'à ce que vint à son tour le temps de sa terre<sup>1</sup>.

« La première année de Baltassar, roi de Babylone, Daniel eut un songe et une vision, étant dans son lit ; il écrivit le songe et le réssuma en ces termes :

« Je voyais dans ma vision pendant la nuit ; et voilà, les quatre vents du ciel se combattaient sur la grande mer ; et quatre grandes bêtes sortaient de la mer, différentes les unes des autres. La première était comme une lionne, et elle avait des ailes d'aigle ; et, comme je regardais, ses ailes lui furent arrachées ; elle fut ensuite relevée de terre, et elle se tint sur ses pieds comme un homme, et un cœur d'homme lui fut donné<sup>2</sup>. »

Pour mieux pénétrer le sens du prophète, rappelons-nous dès maintenant que, ces qua-

<sup>1</sup> Jérém., 27. — <sup>2</sup> Daniel, 7, 1-4 : « Anno primo Baltassar, regis Babylonis, Daniel somnium vidit ; visio autem capitis ejus in cubili suo ; et somnium scribens, brevi sermone comprehendit, summamque perstringens, ait : Videbam in visione mea nocte ; et ecce quatuor venti cœli pugnabant in mari magno, et quatuor bestię grandes ascendebant de mari, diversę inter se. Prima quasi læna, et alas habebat aquilę ; aspicebam donec evulsę sunt alę ejus, et sublata est de terra, et super pedes quasi homo stetit, et cor hominis datum est ei. »

<sup>1</sup> *Cyropéd.*, l. 1. — <sup>2</sup> *Ibid.*, l. 2. — <sup>3</sup> *Ibid.*, l. 3. — <sup>4</sup> *Ibid.*, l. 4. — <sup>5</sup> Bérose, apud Euseb., l. 9, c. 40.

tre bêtes qui sortent de la mer, ce sont les quatre grands empires s'élevant de cette mer orageuse qu'on appelle le genre humain, où les flots sont des peuples, les tempêtes des révolutions. Ces empires apparaissent en bêtes farouches, parce que leur instinct politique était, non pas l'équité, la bienveillance de l'homme tel qu'il doit être, mais le féroce égoïsme de la brute. La première est l'empire assyrio-babylonien, puissant et fier comme le lion, rapide dans ses conquêtes comme l'aigle. Ses ailes lui sont arrachées lorsque Nabuchodonosor est dépouillé de sa puissance; elle se relève avec lui, prend une marche humaine, reçoit un cœur humain.

« Et voici une autre bête, la seconde, semblable à un ours, et elle se tint sur un côté; elle avait dans sa gueule et entre ses dents trois grandes défenses, et on lui disait : Lève-toi, mange beaucoup de chair <sup>1</sup>. »

L'ours est un puissant animal, mais point aussi magnifique que le lion. Tel est le second empire, celui des Mèdes et des Perses, comparé au premier. L'ours ne vit pas de proie comme le lion; mais, irrité, il est terrible. Xénophon nous apprend que les Mèdes et les Perses étaient tranquilles dans leurs âpres montagnes lorsque le roi assyrien les provoqua par une irruption en Médie dans une partie de chasse. Cette insulte finit par coûter l'empire à Babylone. L'ours s'appuie plus sur un côté que sur l'autre et a trois défenses dans la gueule. Cela peut marquer, dans la seconde monarchie, la prépondérance des Perses sur les Mèdes, ensuite la triple puissance des Perses, des Mèdes et des Chaldéens réunis ensemble.

« Après cela je regardais, et en voilà une autre, comme un léopard, qui avait sur le dos quatre ailes, comme celles d'un oiseau; cette bête avait aussi quatre têtes, et la puissance lui fut donnée <sup>2</sup>. »

C'est l'empire macédonien, qui, à la mort

d'Alexandre le Grand, se partage en quatre puissantes monarchies.

« Je regardais ensuite <sup>1</sup> dans cette vision nocturne, et voilà une quatrième bête, terrible, épouvantable et prodigieusement forte; elle avait de grandes dents de fer, et elle mangeait, et elle broyait, et elle foulait aux pieds ce qui restait; elle était fort différente des autres bêtes que j'avais vues avant elle, et elle avait dix cornes. Mais, pendant que je considérais ces cornes, voilà qu'une autre petite corne s'élevait d'entre elles, et trois des premières cornes furent arrachées de devant sa face; et voilà, cette corne avait des yeux comme des yeux d'homme et une bouche qui disait de grandes choses<sup>2</sup>.

« Je regardais jusqu'à ce que des trônes furent placés et que l'Ancien des jours s'assit; son vêtement était blanc comme la neige et les cheveux de sa tête comme une laine très-pure; son trône était des flammes ardentes et les roues de ce trône un feu brûlant. Un fleuve rapide de feu se répandait de devant sa face. Un million le servaient, et mille millions étaient debout devant lui. Le jugement se tint, et les livres furent ouverts.

« Je regardais attentivement à cause du bruit des grandes paroles que cette corne prononçait; je regardais jusqu'à ce que la bête eût été tuée, son corps détruit et livré au feu pour être brûlé, et que la puissance des autres bêtes leur eût été ôtée; car la durée de leur vie leur avait été donnée jusqu'à un temps et un temps.

<sup>1</sup> Dan., 7, 28 : « Post hæc aspicebam in visione noctis, et ecce bestia quarta terribilis, atque mirabilis, et fortis nimis; dentes ferreos habebat magnos, comedens atque comminuens, et reliqua pedibus suis conculcans. Dissimilis autem erat cæteris bestiis quas videram ante eam, et habebat cornua decem. Considerabam cornua, et ecce cornu aliud parvulum ortum est de medio eorum, et tria de cornibus primis evulsa sunt a facie ejus; et ecce, oculi quasi oculi hominis erant in cornu isto, et os loquens ingentia.

« Aspicebam donec throni positi sunt, et Antiquus dierum sedit; vestimentum ejus candidum quasi nix et capilli capitis ejus quasi lana munda; thronus ejus flammæ ignis, rotæ ejus ignis accensus. Fluvius igneus rapidusque egrediebatur a facie ejus. Millia millium ministrabant ei, et decies milles centena millia assistebant ei. Judicium sedit, et libri aperti sunt.

« Aspicebam propter vocem sermonum grandium quos cornu illud loquebatur; et vidi quoniam interfecta esset bestia, et periisset corpus ejus, et traditum esset ad comburendum igni; aliarum quoque bestiarum ablata esset

<sup>1</sup> Dan., 7, 5 : « Et ecce bestia alia, similis urso, in parte stetit; et tres ordines erant in ore ejus et in dentibus ejus, et sic dicebant ei : Surge, comede carnes plurimas. »

<sup>2</sup> *Ibid.*, 6 : « Post hæc aspicebam, et ecce alia quasi pardus, et alas habebat quasi avis, quatuor super se, et quatuor capita erant in bestia; et potestas data est ei. »



Je regardais dans cette vision de nuit, et voilà qu'avec les nuées du ciel venait comme le Fils de l'homme qui s'avança jusqu'à l'Ancien des jours ; et on le présenta devant lui, et il lui donna la puissance, et l'honneur, et le royaume ; et tous les peuples, toutes les nations et toutes les langues le serviront ; sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, et son royaume est impérissable.

« Alors mon esprit frémit dans mon corps ; moi, Daniel, je fus épouvanté, et les visions de ma tête me jetèrent dans le trouble. Je m'approchai d'un des assistants et lui demandai la vérité sur tout cela. Il me parla et m'enseigna la signification de ces choses.

« Ces quatre grandes bêtes sont quatre royaumes qui s'élèveront de la terre ; mais les saints du Très-Haut obtiendront l'empire et le posséderont jusque dans le siècle des siècles.

« J'eus ensuite un grand désir d'apprendre la signification de la quatrième bête, qui était très-différente de toutes les autres, excessivement effroyable, avec des dents de fer et des ongles d'airain, mangeant, broyant et foulant aux pieds ce qui restait, ainsi que des dix cornes qu'elle avait à la tête, et de cette autre qui lui poussa, en présence de laquelle trois cornes étaient tombées, et de cette corne qui avait des yeux et une bouche prononçant de grandes choses, corne plus

grande que les autres. Et je vis cette corne faisant la guerre contre les saints et prévalant sur eux, jusqu'à ce que vint l'Ancien des jours, et qu'il donnât le jugement aux saints du Très-Haut, et que le temps arrivât où les saints obtinrent l'empire.

« Il parla ainsi : La quatrième bête sera le quatrième royaume sur la terre, et très-différent de tous les royaumes ; il dévorera toute la terre, il la foulera aux pieds et la broiera. Les dix cornes signifient dix rois qui s'élèveront de ce royaume ; un autre s'élèvera après eux, qui sera différent des premiers, et il humiliera trois rois. Il proférera contre (sur ou touchant) le Très-Haut des paroles, il écrasera les saints du Très-Haut ; et il s'imaginera qu'il pourra changer les temps et les lois, et ils seront livrés entre ses mains jusqu'à un temps, deux temps et la moitié d'un temps. Ensuite se tiendra le jugement, où la puissance lui sera ôtée, en sorte qu'il soit détruit et qu'il périsse à jamais. Et l'empire, et la puissance, et la grandeur des royaumes qu'il y a sous tout le ciel sera donnée au peuple des saints du Très-Haut ; et son empire est un empire éternel, et toutes les souverainetés le serviront et lui obéiront.

« Là finit le discours. Mais moi, Daniel, je fus fort troublé dans mes pensées ; mon visage en fut changé ; mais je conservai ce discours dans mon cœur <sup>1</sup>. »

Cette quatrième et terrible bête, avec ses

potestas, et tempora vitæ constituta essent eis usque ad tempus et tempus.

Aspiciebam ergo in visione noctis, et ecce cum nubibus cæli quasi Filius hominis veniebat, et usque ad Antiquum dierum pervenit ; et in conspectu ejus obtulerunt eum, et dedit ei potestatem, et honorem, et regnum ; et omnes populi, tribus et linguæ ipsi servient ; potestas ejus potestas æterna, quæ non auferetur, et regnum ejus quod non corruptetur.

« Horruit spiritus meus ; ego, Daniel, territus sum in his, et visiones capitis mei conturbaverunt me. Accessi ad unum de assistantibus, et veritatem quærebam ab eo de omnibus his. Qui dixit mihi interpretationem sermonum et docuit me.

« Hæ quatuor bestię magnæ quatuor sunt regna quæ consurgunt de terra ; suscipient autem regnum sancti Dei altissimi, et obtinebunt regnum usque in sæculum, et sæculum sæculorum.

« Post hoc volui diligenter discere de bestia quarta, quæ erat dissimilis valde ab omnibus, et terribilis nimis ; dentes et ungues ejus ferrei ; comedebat, et comminebat et reliqua pedibus suis conculcabat ; et de cornibus decem quæ habebat in capite ; et de alio quod ortum fuerat ante quod ceciderant tria cornua ; et de cornu illo

quod habebat oculos et os loquens grandia, et majus erat cæteris.

« Aspiciebam, et ecce cornu illud faciebat bellum adversus sanctos, et prævalebat eis, donec venit Antiquus dierum, et judicium dedit sanctis Excelsi, et tempus advenit, et regnum obtinuerunt sancti.

« Et sic ait : Bestia quarta regnum quartum erit in terra, quod majus erit omnibus regnis ; et devorabit universam terram, et conculcabit, et comminet eam. Porro cornua decem ipsius regni decem reges erunt ; et alius consurget post eos, et ipse potentior erit prioribus, et tres reges humiliabit. Et sermones contra Excelsum loquetur, et sanctos Altissimi conteret ; et putabit quod possit mutare tempora et leges, et tradentur in manu ejus usque ad tempus, et tempora, et dimidium temporis. Et judicium sedebit ut auferatur potentia, et conteratur, et dispereat usque in finem. Regnum autem, et potestas, et magnitudo regni, quæ est subter omne cælum, detur populo sanctorum Altissimi, cujus regnum sempiternum est, et omnes reges servient ei et obedient.

« Hucusque finis verbi. Ego, Daniel, multum cogitationibus meis conturbabar, et facies mea mutata est in me ; verbum autem in corde meo conservavi. »

<sup>1</sup> Daniel, 7, 28.



dents de fer et ses ongles d'airain, qui dévorait, qui broyait, qui foulait aux pieds le reste, c'est la païenne Rome, broyant et engloutissant toute la terre. Elle différait des précédentes. Successivement royaume et république, république et empire, sous des rois, sous des consuls, sous des tribuns, sous des décemvirs, sous des dictateurs, sous des empereurs, Rome, en dévorant les autres empires, s'en appropriait ce qu'ils avaient de fort, mais ne ressemblait à aucun. A la fin il pousse à cette bête dix cornes ou dix rois. On les lui voit également dans l'Apocalypse de saint Jean. Là ces dix rois, d'abord pour elle, se mettent contre elle. On l'entend de cette dizaine de rois barbares, qui, dans le cinquième et le sixième siècle de l'ère chrétienne, d'abord à la solde de l'empire romain, finirent par s'en partager les provinces.

Après eux s'élève une nouvelle corne, d'abord petite, mais grandissant à vue d'œil. Au commencement du siècle septième, l'an 622, dans l'Arabie, autrefois province romaine, s'élève l'empire de Mahomet, petit d'abord, mais bientôt grand et formidable. Cette corne ou ce roi en abaissera trois autres ; ce que l'on peut entendre des Perses en Asie, des Visigoths en Espagne, des Grecs de Constantinople, dont les musulmans abaissèrent ou même anéantirent les empires. Cette corne a des yeux. Mahomet fait le voyant, le prophète. Cette corne parle superbement pour, sur ou contre le Très-Haut, car le texte original peut avoir ces divers sens. Mahomet a fait tout cela ; il parle de Dieu ou fait parler de Dieu éloquentement, mais c'est pour lui faire condamner les chrétiens comme corrupteurs de sa loi, déclarer Mahomet son plus grand prophète, dévouer au glaive quiconque ne l'en croira pas sur sa parole. Il parle honorablement de Jésus-Christ, comme Messie, Verbe, prophète ; mais il condamne d'impiété et d'idolâtrie quiconque le reconnaît Fils de Dieu ; mais l'unique but de la religion et puissance mahométane a toujours été, comme il est encore, d'exterminer ceux qui adorent le Christ. Les empires idolâtres de Babylone et de Rome étaient, pour ainsi dire, des empires anti-Dieu, en ce qu'à la place ou à l'égard du Dieu véritable ils en adoraient d'au-

tres ; l'empire mahométan est, par son essence même, l'empire antichrétien. C'est toujours la guerre contre Dieu ; seulement, depuis que Dieu s'est manifesté dans le Christ, cette guerre s'est manifestée dans une forme d'antechrist. Les Pères du cinquième et du sixième siècle, sentant crouler l'empire romain, s'attendaient à voir paraître aussi cette nouvelle puissance ou Porte de l'enfer ; ils ne se sont pas trompés. Un autre signe, c'est que, de tous les empires modernes, le mahométan est le seul qui ait conservé le caractère bestial des empires idolâtres, le seul où l'on fasse des esclaves.

Cette corne, cette puissance, faisait la guerre aux saints et prévalait sur eux. Le mahométisme n'a cessé de faire la guerre aux chrétiens, appelés saints dans le langage de l'Écriture, et a prévalu sur eux dans tout l'Orient. Cette nouvelle corne, ce nouveau roi, s'imaginera pouvoir changer les temps et les lois. Le mahométisme a introduit une nouvelle manière de compter les années ; au lieu de célébrer ou le samedi avec les juifs, ou le dimanche avec les chrétiens, il célèbre le vendredi ; à la loi de Moïse et à la loi de Jésus-Christ il a substitué l'Alcoran.

Cette corne, cet empire, aura ainsi la puissance jusqu'à un temps, deux temps et la moitié d'un temps ; c'est-à-dire, dans le langage apocalyptique, un an, deux ans, et la moitié d'une année. Le prophète de la nouvelle alliance, saint Jean, se sert des mêmes expressions ; de plus il les traduit tantôt par quarante-deux mois, tantôt par douze cent soixante jours<sup>1</sup>.

Or les mahométans, pour se retrouver dans les embarras de leur comput, emploient une période ou un cycle de trente ans, autrement un mois d'années. Sur ce pied les quarante-deux mois ou douze cent soixante jours, auxquels Daniel et saint Jean bornent la durée de l'empire antichrétien, feraient douze cent soixante ans. Comme le mahométisme a commencé en 622, il finirait donc en 1882.

On pourrait même, dans ces expressions de Daniel et de saint Jean, un temps, deux temps et la moitié d'un temps, découvrir pour

<sup>1</sup> Apoc., 11, 12 et 13.

la puissance mahométane comme trois époques, une première d'accroissement, une seconde de lutte, une troisième de décadence. Pendant un temps, douze mois d'années, ou trois cent soixante ans, depuis 622 jusqu'à 982, vers la fin du dixième siècle, le mahométisme triompha presque partout sans beaucoup d'obstacles. Pendant deux temps, deux ans d'années, ou sept cent vingt ans, depuis la fin du siècle dixième, où les chrétiens d'Espagne commencèrent à repousser les mahométans et firent naître les croisades, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, il y eut une lutte à peu près égale entre le mahométisme et la chrétienté. Depuis la fin du dix-septième siècle, où Charles de Lorraine et Sobieski de Pologne, achevant ce que Pie V avait commencé à la journée de Lépante, brisèrent tout à fait la prépondérance des sultans, le mahométisme est en décadence. Enfin il est non-seulement possible, mais très-probable, qu'à dater de cette dernière époque, le commencement du dix-huitième siècle, après la moitié d'un temps, six mois d'années, ou cent quatre-vingts ans, vers 1882, c'en soit fait de cet empire antichrétien.

Enfin *se tiendra le jugement* (en 1854?). Déjà nous avons vu le Très-Haut, avec ses veillants et ses saints, juger le roi de Babylone; nous le verrons pareillement dans l'Apocalypse juger, avec les anges et les saints, Rome idolâtre et ivre du sang des martyrs; ici nous le voyons jugeant l'empire antichrétien. Lorsque la sentence contre Rome idolâtre s'exécute par les Barbares, la puissance fut donnée aux saints du Très-Haut, aux chrétiens, qui formèrent dès lors de nouveaux royaumes, un nouveau genre humain nommé chrétienté. Lorsque la sentence finale s'exécutera contre l'empire antichrétien de Mahomet, alors seront données au peuple des saints la souveraineté, la puissance, la grandeur de tous les royaumes qui sont sous le ciel.

Pendant que Dieu révélait à son prophète l'ensemble des quatre grandes monarchies, avec leur suite jusqu'à la fin des temps, le fondateur de la seconde, le Persan Cyrus, avec son oncle Cyaxare, que l'Écriture appelle Darius le Mède, s'avancait à travers l'Asie, emportant les villes, soumettant les

provinces, gagnant le cœur des peuples par sa conduite noble et généreuse. Dieu fit voir dès lors à Daniel quelle serait la fin de ce second empire, quel serait le caractère du troisième, et combien un démembrement de ce dernier causerait de maux à la nation sainte.

« La troisième année<sup>1</sup> du règne du roi Baltassar, j'eus une vision à Suse, métropole de la province d'Élam, et il me parut dans cette vision que j'étais sur le bord du fleuve Ulai. » (C'est le Choaspes, dont l'eau était si belle que les rois des Perses n'en buvaient point d'autre.)

« Je levai donc les yeux et je regardai; et voilà un béliet debout devant le fleuve. Il avait deux cornes, et ces cornes étaient élevées, et l'une était plus élevée que l'autre, et celle qui était plus élevée s'était accrue la dernière. Je vis le béliet donnant des coups de corne contre l'occident, contre l'aiglon et contre le midi; et toutes les bêtes ne pouvaient lui résister ni se délivrer de sa puissance; et il fit selon son plaisir, et il devint très-grand.

« Mais, pendant que je considérais, voilà qu'un bouc vint de l'occident sur la face de toute la terre; et il ne touchait pas la terre; et ce bouc avait une corne fort grande entre les deux yeux. Et il vint jusqu'à ce béliet qui avait des cornes et que j'avais vu debout sur le bord du fleuve; et il courut sur lui dans l'impétuosité de sa force. Et je le vis arrivant tout près du béliet; et il entra en fureur, et il frappa le béliet, et il lui rompit les deux cornes; et le béliet n'avait aucune force pour tenir devant lui.

<sup>1</sup> Daniel, 8, 1 et 2 : « Anno tertio regni Baltassar regis, visio apparuit mihi. Ego Daniel, post id quod videram in principio, vidi in visione mea, cum essem in Susis castro, quod est in Ælam regione; vidi autem in visione esse me super portam Ulai.

« Et levavi oculos meos, et ecce aries unus stabat ante paludem, habens cornua excelsa, et unum excelsius altero atque succrescens. Postea vidi arietem cornibus ventitantem contra occidentem, et contra aquilonem, et contra meridiem; et omnes bestię non poterant resistere ei neque liberari de manu ejus; fecitque secundum voluntatem suam, et magnificatus est.

« Et ego intelligebam; ecce autem hircus caprarum veniebat ab occidente super faciem totius terre; et non tangebatur terram; porro hircus habebat cornu insigne inter oculos suos. Et venit usque ad arietem illum cornutum quem videram stantem ante portam, et cucurrit ad eum in impetu fortitudinis suę. Cumque appropinquasset prope arietem, efferatus est in eum, et percussit arietem, et comminuit duo cornua ejus; et non poterat aries



L'autre, au contraire, le jeta par terre, le foula aux pieds, et personne qui délivrât le béliér de sa puissance.

« Et le bouc devint extraordinairement grand ; et, lorsqu'il était le plus fort, sa grande corne se rompit, et à sa place il s'éleva quatre cornes considérables, vers les quatre vents du ciel. Et de l'une d'entre elles sortit une petite corne, mais qui devint grande vers le midi, vers l'orient et vers le pays de gloire. Et elle s'éleva jusqu'à l'armée des cieux et elle en jeta par terre, ainsi que des étoiles, et les foula aux pieds. Elle s'éleva même jusqu'au Prince de cette armée, lui ravit le sacrifice perpétuel et profana le lieu de son sanctuaire. Et l'armée lui fut livrée avec le sacrifice perpétuel, à cause du péché ; et elle jeta la vérité par terre, et tout ce qu'elle entreprenait lui réussissait.

« Or j'entendis parler un saint, et un autre saint dit à celui qui parlait : Jusqu'à quand durera cette vision, touchant le sacrifice perpétuel, et le péché, cause de cette désolation ? jusqu'à quand le sanctuaire et l'armée seront-ils foulés aux pieds ? Et il lui dit : Jusqu'au soir et au matin après deux mille trois cents jours ; et le sanctuaire sera purifié.

« Pendant que moi, Daniel, je voyais cette vision et en cherchais l'intelligence, voilà debout devant moi comme une figure d'homme ; et j'entendis la voix d'un homme sur le fleuve Ulaï, qui cria et dit : Gabriel,

resistere ei ; cumque eum misisset in terram, conculcavit, et nemo quibat liberare arietem de manu ejus.

« Hircus autem caprarum magnus factus est nimis ; cumque crevisset fractum est cornu magnum, et orta sunt quatuor cornua subter illud per quatuor ventos cœli. De uno autem ex eis egressum est cornu unum modicum, et factum est grande contra meridiem, et contra orientem, et contra fortitudinem. Et magnificatum est usque ad fortitudinem cœli ; et deiecit de fortitudine, et de stellis, et conculcavit eas. Et usque ad Principem fortitudinis magnificatum est, et ab eo tulit jûge sacrificium, et deiecit locum sanctificationis ejus. Robur autem datum est ei contra jûge sacrificium propter peccata ; et prosternetur veritas in terra, et faciet et prosperabitur.

« Et audiui unum de sanctis loquentem, et dixit unus sanctus alteri nescio cui loquenti : Usquequo visio, et jûge sacrificium, et peccatum desolationis, quæ facta est ? et sanctuarium, et fortitudo conculcabitur ? Et dixit ei : Usque ad vesperam et mane, dies duo millia trecenti ; et mundabitur sanctuarium.

« Factum est autem cum viderem ego, Daniel, visionem, et quærerem intelligentiam, ecce stetit in conspectu

faites-lui entendre cette vision. Et il vint tout près de moi ; mais moi, effrayé, je tombai le visage contre terre. Lui me dit : Comprends, fils de l'homme, car cette vision est pour le temps de la fin.

« Mais, pendant qu'il me parlait, je tombai tout accablé sur mon visage. Alors il me toucha, et, m'ayant fait tenir debout, il me dit : Je te ferai voir ce qui arrivera au dernier temps de la colère ; car ce temps a sa fin.

« Ce béliér que tu as vu ayant deux cornes est le roi (en hébreu les rois) des Mèdes et des Perses. Le bouc est le roi de Javan (Grèce) et la grande corne qu'il avait entre les deux yeux est lui-même, ce premier roi. Les quatre cornes qui se sont élevées à la place de la première, quand elle eut été rompue, ce sont quatre royaumes qui s'élèveront de sa nation, mais non dans sa force.

« Et vers la fin de leur règne, les iniquités s'étant accrues, il s'élèvera un roi d'un front impudent et comprenant les énigmes. Sa puissance s'établira, mais non par ses forces, et il fera un ravage incroyable ; il réussira dans tout ce qu'il entreprendra. Il égorgera les forts et le peuple des saints. Par sa subtilité ses fraudes réussiront, et il s'agrandira dans son cœur, et dans la prospérité il perdra un grand nombre ; il s'élèvera même contre le Prince des princes, mais il sera brisé sans aucune main. Cette vision du soir

meo quasi species viri ; et audiui vocem viri inter Ulaï, et clamavit, et ait : Gabriel, fac intelligere istam visionem. Et venit, et stetit juxta ubi ego stabam ; cumque venisset, pavens corruï in faciem meam ; et ait ad me : Intellige, fili hominis, quoniam in tempore finis complebitur visio.

« Cumque loqueretur ad me, collapsus sum pronus in terram ; et tetigit me, et statuit me in gradu meo, dixitque mihi : Ego ostendam tibi quæ futura sunt in novissimo maledictionis, quoniam habet tempus finem suum.

« Aries, quem vidisti habere cornua, rex Medorum est atque Persarum. Porro hircus caprarum rex Græcorum est, et cornu grande, quod erat inter oculos ejus, ipse est, rex primus. Quod autem fracto illo surrexerunt quatuor pro eo, quatuor reges de gente ejus consurgent, sed non in fortitudine ejus.

« Et post regnum eorum, cum creverint iniquitates, consurget rex impudens facie et intelligens propositiones. Et roborabitur fortitudo ejus, sed non in viribus suis ; et supra quam credi potest universa vastabit, et prosperabitur, et faciet. Et interficiet robustos et populum sanctorum. Secundum voluntatem suam et dirigetur dolus in manu ejus, et cor suum magnificabit, et in copia rerum omnium occidet plurimos ; et contra Principem prin-



et du matin, comme on vous l'a dit, est véritable ; mais vous, scellez cette vision, car elle n'arrivera qu'après beaucoup de jours.

« Et moi, Daniel, je tombai dans la langueur, et je fus malade pendant quelques jours. Cependant je me levai et je travaillai aux affaires du roi. J'étais stupéfait de cette vision ; mais personne ne le savait. »

Cette prédiction est si claire qu'après son accomplissement il était impossible de s'y méprendre, lors même que Gabriel ne l'eût point expliquée à Daniel longtemps auparavant. Son explication est courte ; l'histoire universelle développe cette vision beaucoup plus.

D'après l'explication de Gabriel, les rois des Mèdes et des Perses étaient le bélier. Au temps de Daniel ces deux royaumes étaient encore séparés ; mais la dernière année de sa vie il en vit la réunion par la mort de Cyaxare. Cependant celui des Perses était devenu en quelque sorte dépendant de celui des Mèdes, quoiqu'il eût encore son propre roi, Cambyse, le père de Cyrus. Mais déjà vivait, déjà était victorieux le héros par qui les Perses, unis dans un empire avec les Mèdes, devaient dominer ceux-ci. Cyrus avait prédit à ses compatriotes, les Perses, qu'ils se rendraient supérieurs aux Mèdes par la vertu et la valeur. La corne accrue plus tard s'éleva au-dessus de celle qui longtemps avait été la plus grande.

« Le bélier donna des coups de cornes contre l'occident, contre l'aigle et contre le midi. » Cambyse, fils de Cyrus, se soumit l'Égypte et s'avança vers le midi jusqu'en Méroé. Darius, fils d'Hystaspe, gendre de Cyrus et le plus grand roi de l'empire médopersien après son beau-père, poussa contre l'occident dans sa célèbre expédition contre les Grecs, contre l'aigle lorsqu'il marcha contre les Scythes, contre le midi quand il attaqua les Indiens.

Ce formidable empire des Mèdes et des Perses succombe devant le petit royaume

cipum consurget, et sine manu conteretur. Et visio vespere et mane, quæ dicta est, vera est ; tu ergo visionem signa, quia post multos dies erit.

« Et ego, Daniel, langui et ægrotavi per dies ; cumque surrexissem, faciebam opera regis, et stupebam ad visionem, et non erat qui interpretaretur.

grec. « Voilà qu'un bouc s'en vient de l'occident comme par-dessus le pays, et il ne touchait point à terre, et le bouc avait une corne fort grande entre les deux yeux, etc. » Le bouc est le roi des Grecs. La grande corne entre ses yeux est le premier roi.

Que ce peu de lignes caractérisent bien le grand Alexandre. « Il ne touchait point à terre. » Sa hardie rapidité renversa le puissant empire des Mèdes et des Perses. Les annales indiennes, comme les persanes, sont remplies des exploits de ce conquérant et l'appellent maintes fois *Dulcarnein*<sup>1</sup>, c'est-à-dire *aux deux cornes*, parce que, disent-elles, dans sa marche rapide et victorieuse, il s'avança d'une corne du soleil à l'autre, de l'occident à l'orient. Le héros mourut bientôt. Quatre cornes s'élevèrent à la place d'une, quatre généraux partagèrent l'empire d'Alexandre.

Un de ces nouveaux rois, Séleucus, qui s'acquit le nom de Nicanor, c'est-à-dire le Victorieux, obtint la Syrie. Son rejeton, le huitième roi de cette dynastie, fut Antiochus, avec le surnom d'Épiphanes, *l'illustre*, mais que, dit Polybe, à cause de ses excès, on appelait Épiphanes, *le furieux*<sup>2</sup>.

Nous verrons, dans l'explication du onzième chapitre de notre prophète, combien est frappante la description de ce roi sous l'image de la corne qui s'agrandit vers le midi (l'Égypte), vers l'orient (la Perse) et vers le pays de la gloire (la Judée). « Elle s'éleva jusqu'à l'armée des cieux, en jeta par terre, ainsi que des étoiles, et les foula aux pieds. » Par l'armée du ciel on entend ici le peuple de Dieu. Le ciel invisible des esprits, le ciel visible des astres, l'Église ou le ciel sur la terre, le ciel politique d'une nation bien constituée, ont entre eux, comme parties du même tout, une naturelle affinité. L'Écriture appelle souvent étoiles les docteurs et les prêtres. « Il ôta le sacrifice perpétuel et profana le lieu du sanctuaire. » Antiochus fit tout cela, comme nous le verrons dans la suite de l'histoire.

À la demande d'un saint : « Jusqu'à quand durera cette vision touchant le sacrifice et le

<sup>1</sup> Thom. Maurice, *Hist. of Hindoustan*, t. 2, p. 3. —

<sup>2</sup> Polybe, *Fragm.* ex libro 26.

péché, » etc., l'autre répond : « Jusqu'au soir et au matin, après deux mille trois cents jours, et le sanctuaire sera purifié. »

L'an 143 de l'ère des Séleucides, qui commence l'an 310 avant J.-C., Antiochus vint à Jérusalem, dépouilla le temple, pilla la ville, emmena captifs un grand nombre d'habitants, en tua un grand nombre, interrompit le culte divin, en sorte que Jérusalem resta déserte. Au neuvième mois de l'an 148 de la même ère, après les victoires de Judas Machabée, le temple fut dédié de nouveau, et, l'an 149, le peuple de Dieu entièrement délivré de la tyrannie d'Antiochus par sa mort. Le jour et le mois de sa mort ne sont point indiqués. Deux mille trois cents jours font six années lunaires et demie à trois cent cinquante-quatre jours l'année, ou six années solaires et quatre mois, à quelques jours près.

Cependant Cyrus, à la tête de l'armée médo-persique, gagnait sur le roi Baltassar des villes et des provinces, lorsque celui-ci, vers la cinquième année probablement de son règne, se rendit auprès de Crésus, roi de Lydie, emportant avec lui de grands trésors, prit à sa solde des Égyptiens, des Grecs, des Thraces et des peuples de l'Asie Mineure, confia cette armée à Crésus et s'en revint à Babylone.

Crésus avait déjà passé le fleuve Halys, qui séparait son royaume de celui des Mèdes, déjà il s'avancait, ravageant la Cappadoce et se rendant maître de plusieurs forteresses, lorsque Cyrus le rencontra et le battit, quoique l'armée de Crésus fût de quatre cent vingt mille hommes tandis que Cyrus n'en avait pas la moitié autant. Crésus se retira en Lydie, mais fut vaincu de nouveau par l'ennemi qui le poursuivait. Il se jeta dans Sardes, sa capitale. Cyrus s'en rendit maître et le fit prisonnier, la huitième année du règne de Baltassar. Après cela il conquiert tous les pays de l'Asie Mineure depuis la mer Égée jusqu'à l'Euphrate, régla avec sagesse ce qu'il avait gagné par son habileté et sa valeur, subjuguait la Syrie et l'Arabie, et mena son armée vers la Chaldée, la neuvième année depuis la prise de Sardes, quinzième de la domination de Baltassar.

Celui-ci fut vaincu par Cyrus près de Babylone et se jeta dans cette ville, dont le siège était une des plus grandes entreprises que nous trouvions dans l'histoire.

Babylone était un carré parfait de quatre cent quatre-vingts stades ou près de vingt lieues de circuit; elle était entourée d'une muraille bâtie de larges briques, cimentées avec du bitume au lieu de mortier. Autour de cette muraille, large de cinquante coudées et haute de deux cents, régnait un fossé large et profond, rempli d'eau. Chaque côté de cette muraille avait vingt-cinq portes d'airain massif. Sur la muraille s'élevaient, dix pieds au-dessus, deux cent cinquante tours. De chaque porte à la porte opposée courait une rue, en sorte que la ville en avait vingt-cinq du midi au nord, autant de l'orient à l'occident, et qu'elle était partagée en six cent soixante-seize carrés dont chacun avait quatre stades et demi, un peu plus de sept cent trente-deux mètres, de chaque côté. L'intérieur de ces carrés était employé en cours, jardins et même en labourage.

Un bras de l'Euphrate, ou plutôt l'Euphrate lui-même, comme le dit Hérodote<sup>1</sup>, qui a vu Babylone lorsqu'elle subsistait encore, partageait la ville en deux, du septentrion au midi. Au centre était un pont large de trente pieds, et à ses deux bouts deux palais fortifiés, dont l'un, au côté oriental, s'appelait le vieux et occupait quatre carrés; le nouveau, au côté occidental en occupait neuf. Ils se communiquaient l'un à l'autre et par le pont et par une galerie souterraine.

Le temple de Bélus ou Bel, énorme tour, ou plutôt huit tours décroissantes posées l'une sur l'autre, et dont la plus élevée servait d'observatoire aux Chaldéens; les colossales idoles d'or et le grand autel d'or; les deux palais des rois aux deux extrémités du pont; le pont lui-même; la galerie voûtée sous terre; les énormes murailles au dedans et au dehors; les jardins, dits suspendus, faisaient de cette ville une merveille du monde, et peut-être la ville la plus magnifique qu'on ait jamais vue, quoique, pour la richesse, les résidences impériales de l'Inde, Lahore, Agra et Delhi, pour-

<sup>1</sup> Hérodote, l. 1, c. 180.



raient peut-être rivaliser avec elle, et que, pour la population, Péking, en Chine, l'emporte de beaucoup.

L'achèvement de Babylone est attribué à Nabuchodonosor ; il paraît même que ce fut lui qui ajouta toute la partie occidentale à la ville primitive. C'est vraisemblablement pour l'aider dans cette entreprise que, lorsqu'il envoya Jéchonias à Babylone, outre les habitants considérables de Jérusalem, il fit emmener aussi tous les ouvriers en bois et en fer.

Il est à présumer que cette ville immense n'était point bâtie dans tout son intérieur, et encore moins complètement peuplée, quand Cyrus l'assiégea.

Cette Babylone, où se trouvaient maintenant l'armée Chaldéenne et des vivres pour vingt ans, Cyrus entreprit de s'en rendre maître ! Pendant deux ans déjà il était devant, avec son armée, tandis que les assiégés, rasés par leurs inexpugnables murailles, se moquaient de lui et de son armée. En effet l'entreprise paraissait insensée ; mais Cyrus ne voulait prendre la ville ni d'assaut ni par famine.

Nabuchodonosor, ou, comme le veut Hérodote, la grande reine Nitocris, avait fait creuser un énorme lac, pareil au lac Mœris d'Égypte, avec des canaux qui, dans les mois d'été, lorsque l'Euphrate, enflé par les neiges fondues des montagnes d'Arménie, se déborde et cause des ravages, conduisaient les eaux dans le lac, d'où on les tirait par le moyen des écluses pour arroser le pays dans le temps de la sécheresse.

Pour amener l'Euphrate dans ce lac Cyrus fit creuser un large et profond canal ; toutefois il ne le conduisit point jusque dans le fleuve ; il se réservait de percer dans une occasion favorable le peu de terrain qui formait encore une digue entre l'Euphrate et le canal.

Il savait que tous les ans on célébrait une grande fête à Babylone, pendant laquelle les habitants se livraient toute la nuit aux plaisirs et à la débauche. Il partagea donc son armée en deux corps, dont l'un était conduit par Gobryas, l'autre par Gadatas, deux Babylo niens qui, pour les cruautés et les traite-

ments indignes qu'ils avaient soufferts du roi des Chaldéens, avaient passé du côté des Perses. En même temps il fit couper la digue en question, avec ordre à Gobryas et à Gadatas, aussitôt que le bras du fleuve qui traversait la ville se trouverait guéable, d'y entrer chacun de son côté, ce qui était facile ; car ils n'avaient point à craindre de vase, le lit du fleuve étant pavé dans la ville.

« Si les habitants, dit Hérodote <sup>1</sup>, eussent soupçonné l'entrée des ennemis, il leur eût été facile de les prendre comme dans une nasse et de les exterminer. Ils n'avaient qu'à fermer les portes qui, des rues latérales, conduisaient au fleuve, et puis les accabler du haut des quais. Mais non ; personne ne s'aperçut de rien ; les portes, qui d'ailleurs se fermaient toutes les nuits, restèrent ouvertes à cause de la fête ; toute la ville était livrée aux danses et aux festins. »

Vers minuit, le fleuve s'étant trouvé guéable, l'armée y entra des deux côtés. Tout ce qu'elle rencontrait prenait la fuite ou était tué. Gadatas et Gobryas, qui connaissaient bien la ville, menèrent leurs troupes directement au palais du roi ; ils en trouvèrent les portes fermées ; quelques-uns d'entre eux tombèrent sur les gardes qui buvaient auprès d'un grand feu. Il s'éleva du tumulte. On l'entendit dans le palais ; le roi fit ouvrir les portes pour savoir ce que c'était. Les Perses s'élancent à travers les portes ; ils trouvent le roi, qui avait tiré l'épée. Il est tué avec ceux qui l'entourent.

Voilà comment fut prise Babylone, d'après le récit de deux principaux historiens parmi les Grecs, Hérodote et Xénophon <sup>2</sup>, vers l'an 538 avant Jésus-Christ ; relation qui s'accorde merveilleusement et avec le récit de Daniel, témoin oculaire, et avec ce grand nombre de prophéties antérieures. Écoutons d'abord le récit de Daniel.

« Le roi Baltassar fit un grand festin à ses mille princes, et chacun buvait du vin, et lui avec eux. Étant donc ivre, il commanda qu'on apportât les vases d'or et d'argent que son père Nabuchodonosor avait emportés du temple de Jérusalem, afin que le roi bût de-

<sup>1</sup> L. 1, c. 119. — <sup>2</sup> Hérodote, l. 1. Xénoph., *Cyropédie*.



dans avec ses princes, ses femmes et ses concubines. »

Baltassar n'était pas fils, mais petit-fils de Nabuchodonosor ; mais il est ordinaire à l'Écriture d'appeler pères les grands-pères et en général tous les ancêtres.

« On apporta donc les vases d'or et d'argent qui avaient été transportés du temple, de la maison de Dieu, à Jérusalem, et le roi but dedans avec ses princes, ses femmes et ses concubines. Et en buvant ils louaient leurs dieux d'or, d'argent, d'airain, de fer, de bois et de pierre.

« Au même moment sortirent les doigts d'une main d'homme, qui écrivaient vis-à-vis du candélabre, sur le crépi de la muraille de la salle du roi ; et le roi aperçut les articulations de la main qui écrivait. Alors le visage du roi changea, et ses pensées l'épouvantaient, le troublaient, en sorte que ses reins se relâchèrent et que ses genoux heurtaient l'un contre l'autre. Le roi cria donc tout haut pour qu'on amenât les sages, les Chaldéens et les devins. Et le roi fit dire aux sages de Babylone : Quiconque lira cette écriture et me l'interprétera sera vêtu de pourpre, aura un collier d'or au cou et sera le troisième dans mon royaume. Alors entrèrent tous les sages du roi ; mais ils ne purent ni lire cette écriture, ni lui en donner l'interprétation. »

Les Chaldéens ne pouvaient lire cette écriture parce qu'elle était en ancien caractère hébreu, que l'on croit être le même que celui qu'on appelle aujourd'hui le samaritain.

« Baltassar en fut encore plus épouvanté, et toute sa contenance s'altéra ; ses princes étaient également déconcertés.

« Alors la reine, touchée de ce qui était arrivé au roi et à ses princes, monta dans la maison du festin et lui dit : O roi, vivez à jamais ! que vos pensées ne vous épouvantent point et que votre visage ne change point. Il est dans votre royaume un homme en qui est l'esprit des dieux saints (l'Esprit-Saint de Dieu). Dans les jours de votre père on a trouvé en lui lumière, intelligence, sagesse, comme est la sagesse des dieux, et votre père, le roi Nabuchodonosor, oui, votre père, ô roi ! l'établit chef des astrologues, des sages, des Chaldéens et des devins, parce que et un esprit

plus élevé, et plus de sagesse et d'intelligence pour interpréter les songes, découvrir les secrets, résoudre les doutes, a été trouvé en lui, savoir en Daniel, à qui le roi donna le nom de Baltassar. Qu'on fasse donc maintenant venir Daniel, et il vous donnera l'interprétation. »

Les femmes du roi étaient à table avec lui. De cette reine il est dit qu'elle monta dans la maison du festin. Elle parla avec sagesse et rappela des choses que le roi n'avait pas vues, si ce n'est dans son enfance. Qui ne reconnaît en elle la sage Nitocris, de laquelle Hérodote nous donne une si haute idée, et dont il nous dit expressément qu'elle était la mère du dernier roi, qu'il appelle Labynète ? Les grands travaux qu'il attribue à cette reine, elle les exécuta sans doute pendant la minorité de son fils, dont le nom honorifique était Baltassar (ainsi que de Daniel), mais Labynète le nom propre.

« Aussitôt Daniel fut introduit devant le roi, et le roi dit à Daniel : Êtes-vous ce Daniel, l'un des fils de la captivité de Juda, que le roi mon père avait emmenée de Judée ? On m'a dit de vous que vous aviez l'esprit des dieux (de Dieu), et qu'il a été trouvé en vous une lumière, une intelligence et une sagesse supérieures. Et maintenant ont été introduits devant moi les sages et les astrologues pour lire cette écriture et m'en interpréter le sens, et ils n'ont pu me l'expliquer. Mais de vous j'ai entendu que vous pouvez interpréter des sentences obscures et résoudre les doutes. Si donc vous pouvez lire cette écriture et m'apprendre ce qu'elle signifie, vous serez vêtu de pourpre, vous porterez un collier d'or au cou, et vous serez le troisième prince dans mon royaume.

« Là-dessus Daniel répondit au roi : Que vos présents vous restent, et faites part à un autre de vos libéralités. Cependant je lirai l'écriture au roi et je lui ferai connaître ce qu'elle signifie.

« O roi, le Dieu très-haut donna le royaume, la puissance, la gloire et l'honneur à Nabuchodonosor, votre père, et, à cause de cette puissance qu'il lui avait donnée, tous les peuples, toutes les nations et toutes les langues craignaient et tremblaient devant sa

face; ceux qu'il voulait, il les faisait mourir; ceux qu'il voulait, il les laissait vivre; ceux qu'il voulait, il les élevait; ceux qu'il voulait, il les abaissait. Mais, après que son cœur se fut élevé et que son esprit se fut affermi dans l'orgueil, il fut déposé du trône de son empire et sa gloire lui fut ôtée. Il fut chassé d'entre les enfants des hommes; son cœur devint semblable aux bêtes; sa demeure fut avec les onagres; il mangea l'herbe comme un bœuf et son corps fut trempé de la rosée du ciel, jusqu'à ce qu'il reconnût que le Très-Haut est souverain dans l'empire de l'homme et qu'il établit dessus quiconque il lui plaît. Et vous, Baltassar, son fils, vous n'avez point humilié votre cœur, quoique vous sussiez toutes ces choses; mais vous vous êtes élevé contre le Seigneur du ciel; vous avez fait apporter devant vous les vases de son temple, et vous avez bu dedans, vous, vos princes, vos femmes et vos concubines; en même temps, les dieux d'or, d'argent, d'airain, de fer, de bois et de pierre, qui ne voient point, qui n'entendent point ni ne sentent, vous les avez loués; mais ce Dieu qui tient dans sa main votre âme et toutes vos voies, vous ne lui avez point rendu gloire. C'est pourquoi il a été envoyé de sa part cette main et tracé cette écriture.

« Or voici l'écriture qui a été tracée : MANÉ, THÉCEL, PHARÈS, et en voici l'interprétation : MANÉ (il a compté) : Dieu a compté votre règne et il l'a terminé. THÉCEL (il a pesé) : vous avez été pesé dans la balance et trouvé trop léger. PHARÈS (il a divisé) : votre royaume a été divisé, et il a été donné aux Mèdes et aux Perses,

« Alors Daniel fut vêtu de pourpre par l'ordre de Baltassar; on lui mit un collier d'or au cou, et on fit publier qu'il serait troisième prince dans le royaume.

« Mais cette nuit-là même Baltassar, roi des Chaldéens, fut tué <sup>1</sup>. »

Ainsi, fut livrée en proie aux Mèdes et aux Perses, et à Cyrus, comme disaient depuis deux siècles les prophètes, cette superbe Babylone <sup>2</sup>. Ainsi périt avec elle le royaume des Chaldéens, qui avait détruit tant de

royaumes <sup>1</sup> : *Et le marteau qui avait brisé tout l'univers fut brisé lui-même*; Jérémie l'avait prédit <sup>2</sup>. Le Seigneur rompit la verge dont il avait frappé tant de nations; Isaïe l'avait prévu <sup>3</sup>. Les peuples, accoutumés au joug des rois chaldéens, les voient eux-mêmes sous le joug. *Vous voilà, dirent-ils <sup>4</sup>, blessés comme nous; vous êtes devenus semblables à nous, vous qui disiez dans votre cœur : J'élèverai mon trône au-dessus des astres et je serai semblable au Très-Haut*. C'est ce qu'avait prononcé le même Isaïe. *Elle tombe, elle tombe, comme l'avait dit ce prophète <sup>5</sup>, cette grande Babylone, et ses idoles sont brisées. Bel est renversé et Nabo, son grand dieu, d'où les rois prenaient leur nom, tombe par terre <sup>6</sup>*; car les Perses, leurs ennemis, adorateurs du soleil, ne souffraient point les idoles ni les rois qu'on avait faits dieux. Mais comment périt cette Babylone? Comme les prophètes l'avaient déclaré; *ses eaux furent desséchées, comme avait prédit Jérémie <sup>7</sup>, pour donner passage à son vainqueur*; enivrée, endormie, trahie par sa propre joie, selon le même prophète, elle se trouva au pouvoir de ses ennemis et prise comme dans un filet sans le savoir <sup>8</sup>. On passe tous ses habitants au fil de l'épée; car les Mèdes, ses vainqueurs, comme avait dit Isaïe <sup>9</sup>, ne cherchaient ni l'or ni l'argent, mais la vengeance, mais à assouvir leur haine par la perte d'un peuple cruel que son orgueil faisait l'ennemi de tous les peuples du monde. *Les courriers venaient l'un sur l'autre annoncer au roi que l'ennemi entraît dans la ville*; Jérémie l'avait ainsi marqué <sup>10</sup>. Ses astrologues, en qui elle croyait, et qui lui promettaient un empire éternel, ne peuvent la sauver de son vainqueur. C'est Isaïe et Jérémie qui l'annoncent d'un commun accord <sup>11</sup>.

Ainsi l'empire du monde passa-t-il des Chaldéens aux Mèdes et aux Perses, après avoir été d'abord aux Assyriens. Ninive en fut la première capitale, Babylone la seconde. Après Babylone il n'y a eu de capitale de l'univers que Rome. Aussi, dans le pro-

<sup>1</sup> Is., 14. — <sup>2</sup> Jér., 50. — <sup>3</sup> Is., 14. — <sup>4</sup> Ibid., 14. — <sup>5</sup> Ibid., 21. — <sup>6</sup> Ibid., 46. — <sup>7</sup> Jér., 50 et 51. — <sup>8</sup> Ibid. — <sup>9</sup> Is., 13. Jér., 50. — <sup>10</sup> Jér., 51. — <sup>11</sup> Is., 47. Jér., 5. Bossuet, Hist. univ., 2<sup>e</sup> p., c. 6.

<sup>1</sup> Daniel, 5. — <sup>2</sup> Is., 13, 21, 45, 47. Jér., 51.



phète du Nouveau Testament, Rome idolâtre est-elle appelée la grande Babylone, et saint Augustin appelle Babylone la première Rome <sup>1</sup>. C'était toujours le même empire, l'empire de l'homme, l'empire de la force, menaçant d'engloutir toute la terre.

Qui ne connaît que Babylone, ou l'empire de l'homme, ne voit que Babel ou *confusion*; confusion dans toute l'histoire humaine; des rois, des peuples conquérants y apparaissent, des royaumes s'élèvent et succombent, on ne sait à quelle fin ni pour quel ensemble; confusion dans la pensée humaine, qui se perd dans un chaos de superstitions et d'opinions discordantes, sans savoir s'il est une vérité ni à quoi la reconnaître.

Mais avec Babylone, cité de l'homme, connaît-on Jérusalem, *vision de la paix*, cité du grand Roi, cité de Dieu, moins par ses murailles qu' par sa loi, ses prophètes, ses patriarches; en un mot, avec le monde, tyrannie de l'enfer sur la terre, connaît-on l'Église, la société des justes, le royaume de Dieu dans le temps et dans l'éternité; alors on voit le jour d'en haut éclairer les ténèbres d'en bas, la paix, l'harmonie divine rejaillir des discordes et des révolutions humaines.

Dans l'empire de l'homme c'est toujours Dieu le Maître souverain; la terre, l'enfer même, sans le savoir et sans le vouloir, travaillent à l'accomplissement de ses desseins. Ces terribles conquérants, les Nabuchodonosor, les Cyrus, les Alexandre, les César, avec cet empire universel qu'ils s'arrachent l'un à l'autre, ne sont sous sa main que le marteau, la verge de fer pour briser les nations coupables, et qu'il brise à leur tour. Il les force, quand il veut, à être les prédicateurs de sa souveraine puissance. Nabuchodonosor assemble tout son empire pour s'en faire adorer, et le jour même il défend à tout son empire, sous peine de mort et de confiscation des biens, de blasphémer le Dieu véritable, le Dieu de Sidrach, Misach et Abdenago. Plus tard, quand il s'enfle d'orgueil, Dieu le réduit sept ans au rang des bêtes, jusqu'à ce qu'il reconnaisse, dans un décret public, que le Dieu du ciel est le

vrai Souverain dans l'empire des hommes et qu'il le donne à qui il lui plaît.

Ces décrets, publiés dans toutes les provinces, depuis l'Égypte jusqu'à l'Inde, expliqués, commentés par les enfants d'Israël, leurs prêtres et leurs prophètes, quelle impression ne durent-ils pas faire sur tous les esprits! quelle occasion favorable, quel moyen facile pour les hommes de bonne volonté de connaître le vrai Dieu et son culte! Ninive s'était convertie à la prédication de Jonas; que ne devait pas faire Babylone à la prédication de Nabuchodonosor?

Mais surtout, les sages de la Chaldée, quelle facilité n'avaient-ils pas d'apprendre la sagesse véritable! Daniel, dont la sagesse était en proverbe jusqu'à Tyr, était leur chef. Trois fois ils avaient été forcés de reconnaître qu'en lui seul était l'Esprit du Dieu saint, et lorsqu'il expliqua la vision de la statue, et lorsqu'il expliqua la vision de l'arbre coupé, et lorsqu'il expliqua les trois fatales paroles. De ces trois explications, ils avaient vu ou voyaient l'accomplissement; à la première même ils devaient la vie.

Mais que parlé-je du prophète? Les bêtes, les éléments même de la nature leur donnaient des leçons de sagesse: le feu de la fournaise, qu'il faut adorer le Dieu du ciel et n'adorer que lui; les lions de la fosse, que c'est être plus insensé que les bêtes que d'adorer des bêtes ou des idoles.

Non, non; si Babylone a péri, sa perte ne vient que d'elle; la voie du salut lui était ouverte; mais du moins plus d'un cœur humble et docile y sera entré. La chute, si longtemps prédite, si fidèlement accomplie, de cette ville superbe, aura été, pour un grand nombre, la grâce d'une sincère conversion.

Aujourd'hui encore on y voit combien Dieu est fidèle dans ses paroles. Ses prophètes avaient annoncé que Babylone deviendrait un marais, habité par les bêtes immondes; dès Cyrus cette prédiction commença de s'accomplir. L'ouverture qu'il avait faite à l'Euphrate ne fut plus refermée; elle s'élargit, au contraire, de plus en plus, en sorte que le fleuve, au lieu de suivre son

<sup>1</sup> De Civit., l. 18, c. 2.



ancien lit, s'en creusa d'autres et finit par transformer en marécage l'ancienne Babylone.

Mais aujourd'hui encore, à côté de la justice qui punit, on y voit la miséricorde qui pardonne. Non loin des ruines de la Babylone chaldéenne, à Bagdad, la Babylone musulmane, on voit un évêque catholique, envoyé de l'Eglise romaine, la nouvelle Jérusalem; on l'y voit, avec d'autres évêques, avec des prêtres, et une chrétienté nombreuse répandue dans la Chaldée, la Perse et la Médie, adorant, prêchant le même Dieu qu'y adoraient, qu'y prêchaient, il y a vingt-cinq siècles, Daniel, Ezéchiel et les enfants de Jacob. Ah! qu'il doit être grand pour nos frères d'Asie de méditer, au pays même de Nabuchodonosor, de Cyrus, de Cyaxare, les prophètes qui en ont prédit l'histoire! Qu'il doit être touchant pour eux de chanter, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, ce même cantique qu'y chantaient, il y a tant de siècles, nos frères de l'ancienne alliance, et qu'ils devaient chanter avec un nouvel enthousiasme à la chute de leur superbe dominatrice.

« Près des fleuves de Babylone, là nous

nous sommes assis et nous avons pleuré en nous souvenant de Sion. Aux saules qui sont au milieu d'elle nous avons suspendu nos cithares, parce que, là, ceux qui nous ont emmenés captifs ont demandé les paroles des cantiques; ceux qui nous ont arrachés à notre patrie nous ont demandé l'hymne de la joie : Chantez-nous un des cantiques de Sion.

« Comment chanterons-nous le cantique de Jéhova dans une terre étrangère?

« Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite s'oublie elle-même! Que ma langue s'attache à mon palais si je ne me souviens pas de toi, si je ne fais pas de Jérusalem le principe de ma joie!

« Souvenez-vous, ô Jéhova! des enfants d'Édom au jour de Jérusalem. Ils disaient : Détruisez, détruisez jusqu'à ses fondements!

« Malheur à toi, fille de Babylone; heureux qui te rendra les maux que tu nous as faits; heureux qui saisira tes enfants et les écrasera contre la pierre<sup>1</sup>! »

Cyrus, vainqueur, est merveilleusement caractérisé par ce nom d'heureux. Nous l'avons déjà vu, nous le verrons encore.

<sup>1</sup> Psaume, 136

## LIVRE DIX-NEUVIÈME

DE 538 A 442 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Darius le Mède annonce à toute la terre le Dieu du ciel; Cyrus ordonne le rétablissement de son temple à Jérusalem et renvoie les Juifs dans leur pays. — Daniel prédit l'époque de la venue du Christ, la guerre des Perses avec les Grecs, l'histoire des successeurs d'Alexandre. — Artaxerce Longue-main prend pour femme Esther, pour premier ministre Mardochée, envoie Esdras et Néhémias relever les murs de Jérusalem. — Fin des prophètes.**

Le Psalmiste donne le nom d'heureux au vainqueur de Babylone; jamais, en effet, on ne vit conquérant plus heureux que Cyrus dans toutes ses entreprises. Isaïe, qui l'appelle par son nom deux siècles d'avance, nous montre Dieu lui-même le prenant par la main pour lui assujettir les nations, mettre en fuite à son approche les rois, lui livrer les trésors cachés <sup>1</sup>, tels que ceux de Crésus et de Babylone; et Xénophon <sup>2</sup>, quatre siècles après Isaïe, deux siècles après Cyrus, nous le représente à la tête d'un petit corps de Perses, auxquels se joignent les Mèdes et les Hyrcaniens, subjuguant les Syriens, les Assyriens, les habitants de la Cappadoce, des deux Phrygies, de la Lydie, de la Carie, les Phéniciens, les Babyloniens, la Bactriane, l'Inde, la Cilicie, les Saces, les Mariandyns, les Grecs d'Asie, l'île de Chypre et l'Égypte. Telle est d'abord la terreur de son nom que pas un de ces peuples n'ose rien entreprendre contre son autorité; telle est ensuite l'affection générale qu'il leur inspire que tous désiraient n'avoir jamais d'autre maître.

Bientôt après la prise de Babylone, et quand il eut donné ordre à ses affaires, Cyrus retourna vers son oncle Cyaxare, roi des Mèdes, dont le royaume était devenu le plus puissant de la terre par une guerre

victorieuse de vingt ans. Il l'invita à venir prendre possession de Babylone, où la citadelle royale avait été préparée pour lui. Cyaxare lui offrit pour épouse sa fille, qui, après la mort de son père, devait lui apporter en dot la Médie.

Cyrus avait plus de soixante ans; mais, comme son père et sa mère vivaient encore, il déclara à Cyaxare, en lui témoignant beaucoup de reconnaissance, qu'il voulait aller demander leur consentement pour son mariage. C'est ainsi qu'observait la piété filiale cet homme devant qui tremblait l'Orient, et cela dans un âge où il pouvait avoir des petits-fils déjà grands.

Il se rendit auprès de son vieux père Cambyse et obtint, comme il était naturel de s'y attendre, la permission demandée. Il paraît, après son mariage, être venu à Babylone avec Cyaxare, que l'Écriture appelle Darius le Mède. Celui-ci aura sans doute, après la mort de son père Astyage, pris, comme surnom honorifique des rois, le nom de Darius, qui disait à peu près la même chose que le nom grec d'Alexandre, *défenseur, boulevard*.

Cyrus fit voir une modération peu commune en réservant à son oncle les conquêtes de tant d'années, quoique les troupes lui fussent dévouées jusqu'à la passion et qu'il lui fallût plus d'une fois supporter avec patience les caprices du vaniteux Cyaxare.

Celui-ci n'avait qu'un an de plus que Cyrus.

<sup>1</sup> Isaïe, 45. — <sup>2</sup> *Cyrop.*, l. 1.

« Darius le Mède prit le gouvernement, étant âgé de soixante-deux ans <sup>1</sup>. »

Il divisa l'empire en cent vingt provinces, auxquelles il préposa autant de satrapes subordonnés à trois princes. Daniel était un des trois, peut-être même le premier. Comme il surpassait les autres en sagesse le roi pensait à l'établir sur tout le royaume.

Comme Xénophon attribue à Cyrus l'honneur d'avoir organisé l'empire nouvellement conquis par ses armes, et que le mérite d'un homme tel que Daniel ne pouvait lui échapper, il avait vraisemblablement occasionné l'élévation du saint vieillard, que Darius également avait en haute vénération.

Ce fut sans doute pendant une absence de Cyrus (qui, pour ménager un oncle vaniteux et jaloux, n'aura pas voulu séjourner longtemps avec lui dans la capitale conquise) que les grands du royaume cherchèrent comment ils feraient perdre à Daniel la dignité à laquelle il était élevé.

Comme tout Babylone était témoin de son irrépréhensible conduite, ils entrevirent sans peine que sa religion seule pourrait leur fournir un prétexte d'accusation ; encore n'osèrent-ils plus tenter de ce côté une attaque directe ; mais ils s'en allèrent trouver le faible et vaniteux monarque, lui donnèrent, en le flattant, le conseil de faire un édit portant que, pendant trente jours, nul n'adresserait ni à Dieu ni à un homme, aucune demande, si ce n'est au roi, sous peine d'être jeté dans la fosse aux lions.

Daniel apprit la défense ; mais il ne laissa pas, suivant sa coutume, d'entrer dans sa maison, d'ouvrir les fenêtres de sa chambre du côté de Jérusalem, de fléchir les genoux chaque jour à trois différentes heures, d'adorer son Dieu et de lui rendre des actions de grâces.

Alors ces hommes, étant venus et l'ayant trouvé en prière, s'en allèrent chez le roi, auquel ils rappelèrent sa défense et qui répéta que la peine prononcée devait s'exécuter contre quiconque la violerait. Aussitôt ils accusèrent Daniel de cette violation. Le roi en fut extrêmement affligé et chercha jus-

qu'au soir comment il pourrait sauver Daniel ; mais les autres insistèrent jusqu'au tumulte, et lui rappelèrent que, d'après le droit des Mèdes et des Perses, tous les édits des rois étaient irrévocables.

Le roi commanda donc qu'on emmenât Daniel en la fosse aux lions ; mais il lui parla auparavant et lui dit : « Votre Dieu, que vous servez sans cesse, lui-même vous délivrera. » Darius se rendit à la fosse en personne et scella de son sceau et du sceau de ses grands la pierre qui était à l'entrée, afin de soustraire au moins à l'insulte ce grand homme qu'il honorait. Après quoi il s'en retourna tout chagrin, ne mangea point le soir, ne dormit point la nuit. Le lendemain, dès le point du jour, il se rendit de nouveau à la fosse et s'écria d'une voix plaintive : « Daniel, serviteur du Dieu vivant, ton Dieu, que tu sers sans relâche, a-t-il bien pu te délivrer des lions ? » Et Daniel répondit : « O roi, vivez éternellement ! Mon Dieu a envoyé son ange, et il a fermé la gueule des lions, et ils ne m'ont fait aucun mal, parce que j'ai été trouvé juste devant lui, et je n'ai rien fait non plus devant vous, ô roi, qui puisse me rendre coupable. » Transporté de joie, Darius fit tirer Daniel de la fosse aux lions et commanda d'y précipiter ses accusateurs, avec leurs femmes et leurs enfants, qui tous furent mis en pièces avant d'arriver au pavé de la fosse.

« Alors le roi Darius écrivit à tous les peuples, à toutes les nations et à toutes les langues qui habitent sur toute la terre :

« Que la paix se multiplie sur vous !

« J'ordonne par cet édit que, dans tout l'empire de ma domination, tous craignent et révèrent le Dieu de Daniel ; car c'est lui le Dieu vivant, subsistant dans les siècles ; indestructible est son empire, et sa puissance n'aura point de fin. C'est lui le libérateur et le sauveur, qui fait des prodiges et des merveilles dans le ciel et dans la terre, lui qui a délivré Daniel de la fosse aux lions <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Dan., 6 : « Tunc Darius, rex, scripsit universis populis, tribubus et linguis habitantibus in universa terra : Pax vobis multiplicetur ! A me constitutum est decretum ut in universo imperio et regno meo tremiscant et paveant Deum Danielis ; ipse est enim Deus vivens et æternus in sæcula, et regnum ejus non dissipabitur, et

<sup>1</sup> Dan., 5, 31.



Nous avons vu précédemment saint Augustin conclure d'un décret semblable, mais beaucoup moins formel, que Nabuchodonosor se convertit au prodige de la fournaise ardente, qu'il crut en Dieu, obtint miséricorde, évita les flammes éternelles et mérita le salut de son âme<sup>1</sup>. Il sera donc permis, à plus forte raison, de conclure pour Darius qu'il se convertit et crut en Dieu, au moins dans le moment, lui qui ordonne à tous ses sujets de craindre et de révéler, autrement d'adorer le Dieu de Daniel comme le Dieu vivant, le Dieu éternel, le Dieu sauveur dont le règne n'aura point de fin.

Un pareil décret semblait présager aux Israélites captifs leur délivrance prochaine, délivrance qui, à son tour, présageait à l'humanité une délivrance beaucoup plus importante. Le prophète, qui soupirait après la première, apprit en même temps l'époque de la seconde.

La même année, première de Darius, Daniel comprit par les livres le nombre des soixante-dix ans que, suivant la parole de Jérémie, devait durer la désolation de Jérusalem. Ces soixante-dix ans, à dater de l'année quatrième de Joakim, où Daniel fut emmené captif, touchaient à leur fin. L'humiliation de Babylone et de son peuple, qui devait arriver auparavant, était arrivée; ni Darius ni Cyrus ne transportaient les nations vaincues de leur pays dans un autre, comme avaient fait les rois de Babylone et de Ninive. Mais iront-ils jusqu'à renvoyer dans sa patrie un peuple transmigré depuis soixante-dix ans?

Daniel se tourna vers le Seigneur, son Dieu, dans les supplications, dans les jeûnes, le sac et la cendre. Son cœur se répandit en une prière humble, fervente et pleine de confiance, qu'il termina par ces paroles : « Inclinez, mon Dieu, votre oreille et écoutez; ouvrez vos yeux et voyez nos désolations, et cette ville sur laquelle a été invoqué votre nom. Nous prosternons nos prières devant votre face, non pas nous confiant dans nos justices, mais dans la multitude de vos misé-

ricordes. Seigneur, exaucez ! Seigneur, pardonnez ! Seigneur, regardez et faites ! Ne différez plus, mon Dieu, pour l'amour de vous-même, parce que cette ville et ce peuple sont à vous, et ils ont été appelés de votre nom<sup>1</sup>. »

« Lorsque je parlais encore et que je priais, ainsi raconte ce grand intercesseur, et que je confessais mes péchés et les péchés de mon peuple Israël, et que je prosternais mes prières devant la face de Jéhova, mon Dieu, pour la montagne sainte de mon Dieu, dans ce moment-là même que je parlais encore dans la prière, l'homme Gabriel, que j'avais vu dans une vision au commencement, vola tout d'un coup à moi et me toucha au temps du sacrifice du soir. Il m'instruisit, il me parla et me dit : Daniel, je suis venu maintenant pour vous enseigner et pour vous donner l'intelligence. Dès le commencement de votre prière l'ordre a été donné et je suis venu pour vous le faire connaître, parce que vous êtes un homme de désir. Soyez donc attentif à la parole et comprenez la vision<sup>2</sup>. »

« Septante semaines ont été décidées sur votre peuple et sur votre ville sainte, pour abolir la prévarication, finir les péchés, expier l'iniquité, amener la justice éternelle, accomplir la vision et la prophétie, et oindre le Saint des saints<sup>3</sup>. »

« Sachez donc et remarquez : depuis la

<sup>1</sup> Daniel, 9, 18 et 19 : « Inclina, Deus meus, aurem tuam et audi; aperi oculos tuos et vide desolationem nostram, et civitatem super quam invocatum est nomen tuum; neque enim in justificationibus nostris prosternimus preces ante faciem tuam, sed in miserationibus tuis multis. Exaudi, Domine ! placare, Domine ! attende et fac ! Ne moreris propter temetipsum, Deus meus, quia nomen tuum invocatum est super civitatem et super populum tuum. » — <sup>2</sup> *Ibid.*, 20-23 : « Cumque adhuc loquerer, et orarem, et confiterer peccata mea et peccata populi mei Israel, et prosternerem preces meas in conspectu Dei mei, pro monte sancto Dei mei, adhuc me loquente in oratione, ecce vir Gabriel, quem videram in visione a principio, cito volans, tetigit me in tempore sacrificii vespertini. Et docuit me, et locutus est mihi, dixitque : Daniel, nunc egressus sum ut docerem te et intelligeres. Ab exordio precum tuarum egressus est sermo; ego autem veni ut indicarem tibi, quia vir desideriorum es. Tu ergo animadverte sermonem et intellige visionem. » — <sup>3</sup> *Ibid.*, 24 : « Septuaginta hebdomades abbreviate sunt super populum tuum et super urbem sanctam tuam, ut consummetur prævaricatio, et finem accipiat peccatum, et deleatur iniquitas, et adducatur justitia sempiterna, et impleatur visio et prophetia, et ungatur Sanctus sanctorum. »

potestas, ejus usque in æternum. Ipse liberator atque salvator, faciens signa, et mirabilia in cœlo et in terra, qui liberavit Danielem de lacu leonum. » 25-27.

<sup>1</sup> S. Aug., *Sermo* 301, n. 2, et 343, n. 2.

sortie de la parole, pour rebâtir Jérusalem, jusqu'au Messie, le Prince, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines; et les places et les murailles seront bâties de nouveau dans des temps fâcheux et difficiles <sup>1</sup>.

« Et après les soixante-deux semaines le Messie sera mis à mort, et non pour lui-même. Et un peuple, avec un chef (un peuple chef), qui viendra, détruira la ville et le sanctuaire; sa fin sera comme une submersion, et la guerre ne finira que par une entière désolation <sup>2</sup>.

« Il confirmera l'alliance à plusieurs dans une semaine, et, dans la moitié de la semaine, il fera cesser l'oblation et le sacrifice; l'abomination de la désolation sera dans le temple (autrement sur les ailes), et jusqu'à l'entière ruine on ajoutera désolation sur désolation <sup>3</sup>. »

Pour bien entendre les paroles de l'ange et en voir l'accomplissement il n'est pas besoin de grande étude ni de système de chronologie; il suffit d'interroger deux témoins, témoins toujours vivants et toujours présents. Interrogeons la nouvelle humanité: l'humanité sortie des ténèbres du paganisme, des horreurs de la barbarie, des fers de l'esclavage; l'humanité éclairée d'une nouvelle lumière, animée d'une nouvelle vie, et se réunissant comme une seule famille sous le même Dieu et dans la même loi d'amour; interrogeons l'humanité chrétienne. Qui, depuis dix-huit siècles, proclame-t-elle comme le Christ, comme le Messie, comme Celui qui devait mettre fin à la prévarication, expier l'iniquité, amener la justice éternelle, accomplir la loi et les prophètes? Qui adore-t-elle comme le Saint des saints? De qui, tous les ans, comme du Christ, comme du chef par

excellence, pleure-t-elle la mort? A qui, depuis dix-huit siècles, a-t-elle rendu nom propre le nom de Christ? Est-il personne qui l'ignore?

Mais le Juif? Eh! c'est là même notre second témoin. Oui, interrogeons le Juif. Dis-nous donc, peuple autrefois de Dieu, maintenant on ne sait de qui; peuple sans roi, sans prêtre, sans autel, sans sacrifice, sans patrie; dis-nous, depuis quand ta ville sainte et son temple, son sanctuaire, sont-ils détruits? depuis quand a cessé pour toi l'oblation et le sacrifice? depuis quand a commencé pour toi cette désolation sans fin? N'est-ce pas depuis que tu as mis à mort celui que l'univers nomme le Christ? Ah! tu n'as pas besoin de répondre, les siècles répondent pour toi.

Quant aux détails mêmes de la prophétie, ils sont si faciles à entendre que ceux-là seuls s'y embrouillent qui veulent y mettre de la finesse pour ne pas penser comme autrui.

Tous les doctes conviennent que les semaines dont il est ici question sont des semaines d'années. Il y avait chez les Hébreux non-seulement des semaines ou septaines de jours, terminées par le jour du sabbat ou du repos, mais encore des semaines ou septaines d'années, terminées par l'année du repos ou du sabbat, et enfin des semaines ou septaines de ces semaines annuelles, des semaines de quarante-neuf ans, terminées par l'année du jubilé, l'année de l'expiation et de la rémission, où chacun recouvrait sa liberté et son ancien héritage. Ici l'ange du Seigneur, étendant ce comput, prédit à Daniel non plus une septaine de ces semaines d'années, un jubilé ordinaire, mais une septantaine, une semaine de quatre cent quatre-vingt-dix ans ou de dix jubilés, laquelle se terminera par le jubilé éternel, par la grande année de l'expiation et de la rémission véritable; où, non plus Israël seul, mais l'humanité entière, réconciliée à Dieu par la mort du Christ, recouvrera sa primitive liberté et son héritage céleste.

Cette grande période de septante semaines annuelles doit commencer à l'ordonnance donnée pour rebâtir les murs de Jérusalem. Nous verrons cette ordonnance donnée par

<sup>1</sup> Dan., 9, 25 : « Scito ergo et animadvertite : ab exitu sermonis ut iterum ædificetur Jerusalem, usque ad Christum, ducem, hebdomades septem et hebdomades sexaginta duæ erunt, et rursum ædificabitur platea, et muri in angustia temporum. » — <sup>2</sup> *Ibid.*, 26. « Et post hebdomades sexaginta duas occidetur Christus, et non erit ejus populus, qui eum negaturus est. Et civitatem et sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo; et finis ejus vastitas, et post finem belli statuta desolatio. » — <sup>3</sup> *Ibid.*, 27 : « Confirmabit autem pactum multis hebdomada una, et, in dimidio hebdomadis, deficiet hostia et sacrificium; et erit in templo abominatio desolationis, et usque ad consummationem et finem perseverabit desolatio. »



Artaxerce Longue-Main, la vingtième année de son règne, quatre cent quatre-vingt-dix ans avant Jésus-Christ. Nous verrons, pendant les sept premières semaines, au milieu de temps fâcheux, la sainte cité se rebâtir, non-seulement quant à ses murailles de pierre, mais encore quant à sa police et à son gouvernement. Nous verrons, après les soixante-deux semaines suivantes, en tout après soixante-deux semaines ou quatre cent quatre-vingt-trois ans, dans la dernière semaine, le Christ mis à mort, son alliance confirmée avec plusieurs, l'oblation et le sacrifice abolis, ensuite la ville et son sanctuaire ; enfin nous voyons continuer depuis lors l'irréremédiable désolation.

Les Juifs sont en cela d'accord avec nous. Lorsque depuis tant de siècles la synagogue prononce les malédictions les plus terribles contre ceux qui, de cette prédiction, voudraient calculer les années du Messie, qu'est-ce que cela veut dire ? N'est-ce pas : Chrétiens, vous avez raison ?

Deux ans après cette annonce de l'ange du Seigneur à son prophète, Darius, roi des Mèdes, et Cambyse, roi des Perses, étant morts, Cyrus, fils du second, neveu et gendre du premier, régna seul sur presque tout l'univers. Daniel, qui avait été en si grand honneur sous l'oncle, ne le fut pas moins sous le neveu. On ne doute point qu'il n'ait eu grande part à l'édit que publia cette année Cyrus pour le rétablissement du temple de Jérusalem, et qui termina ainsi les soixante-dix ans de captivité, comme l'avait annoncé Jérémie. L'historien Josèphe assure positivement, et la teneur même du décret le donne à entendre, que Cyrus vit et lut les prophéties d'Isaïe, qui l'appelait par son nom deux siècles d'avance, le signalait comme le conquérant de l'univers et comme le restaurateur du peuple de Dieu<sup>1</sup>.

« En la première année donc de Cyrus, roi des Perses, afin que la parole de l'Éternel, révélée par la bouche de Jérémie, fût accomplie, l'Éternel suscita l'esprit de Cyrus et fit publier par tout son royaume, même par lettres, disant :

« Ainsi parle Cyrus, roi de Perse :

« Jéhova, Dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre, et il m'a commandé de lui bâtir une maison à Jérusalem, qui est en Judée. Qui est parmi vous de tout son peuple ? Que son Dieu soit avec lui ! Qu'il monte à Jérusalem, qui est en Judée, et qu'il édifie la maison de Jéhova, Dieu d'Israël ; il est Dieu celui qui est à Jérusalem. Et quiconque reste dans tous les lieux où il séjourne comme étranger, les habitants de son endroit viendront à son aide avec de l'argent, de l'or, des biens et du bétail, outre ce qu'ils offriront volontairement à la maison de Dieu, laquelle est en Jérusalem<sup>1</sup>. »

Nous verrons ailleurs que Cyrus ordonna que les frais seraient faits par la maison du roi<sup>2</sup>.

« Alors les chefs des familles de Juda et de Benjamin et les lévites se levèrent, et tous ceux dont Dieu suscita l'esprit, pour monter afin de bâtir la maison de Jéhova qui est à Jérusalem. Et tous ceux qui étaient dans leurs alentours leur mirent entre les mains des vases d'argent et d'or, et des biens, et du bétail, et des meubles, outre ce qu'ils avaient offert volontairement. Quant au roi Cyrus, il sortit les vases de la maison de Jéhova, que Nabuchodonosor avait emportés de Jérusalem et qu'il avait mis dans la maison de son dieu. Cyrus, roi de Perse, les sortit donc par la main de Mithridate, le trésorier, qui les livra, en les comptant, à Sassabar, prince de Juda<sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> Esdras, 1, 1-4 : « In anno primo Cyri, regis Persarum, ut completeretur verbum Domini ex ore Jeremiæ, suscitavit Dominus spiritum Cyri, regis Persarum, et traduxit vocem in omni regno suo, etiam per scripturam, dicens : Hæc dicit Cyrus, rex Persarum : Omnia regna terræ dedit mihi Dominus Deus cœli, et ipse præcepit mihi ut ædificarem ei domum in Jerusalem, quæ est in Judæa. Quis est in vobis de universo populo ejus ? Sit Deus illius cum ipso ! Ascendat in Jerusalem, quæ est in Judæa, et ædificet domum Domini Dei Israel ; ipse est Deus qui est in Jerusalem. Et omnes reliqui in cunctis locis ubicumque habitent, adjuvent eum, viri de loco suo, argento, et auro, et substantia, et pecoribus, excepto quod voluntarie offerunt templo Dei, quod est in Jerusalem. » — <sup>2</sup> C. 6. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 1, 5-8 : « Et surrexerunt principes patrum de Juda et Benjamin, et sacerdotes, et levitæ, et omnis cujus Deus suscitavit spiritum, ut ascenderent ad ædificandum templum Domini quod erat in Jerusalem. Universique qui erant in circuitu adjuverunt manus eorum in vasis argenteis et aureis, in substantiis et jumentis, in supel-

<sup>1</sup> Josèphe, *Antiq.*, l. 11, c. 1.

On croit que Sassabar est le nom chaldéen de Zorobabel. Les vaisseaux d'or et d'argent du temple, qui lui furent livrés, se montaient en tout à cinq mille quatre cent.

Le nombre de ceux qui s'en retournèrent sous la conduite de Zorobabel, prince de la tribu de Juda, fils de Salathiel et petit-fils de Jéchonias, ainsi que du grand-prêtre Josué ou Jésus, fils de Josédec, et des autres princes, ne monta qu'à quarante-deux mille trois cent soixante, auxquels il faut encore joindre sept mille trois cent trente-sept serviteurs et servantes. Il paraît que, sur ces quarante-deux mille trois cent soixante-dix, trente mille environ, desquels on voit le dénombrement par familles, étaient des tribus de Juda, de Benjamin et de Lévi, et que le reste était des autres tribus d'Israël. Des vingt-quatre familles sacerdotales il n'y eut que quatre à revenir, savoir, celles de Jadaïa, d'Emmer, de Phésur et de Harim ; toutes les autres ou avaient été éteintes, ou restèrent dans le lieu de leur transmigration. On ne laissa pas de conserver l'ancien nombre des classes de prêtres, tel qu'il avait été fixé par David. Pour cet effet chacune de ces classes qui étaient retournées fut subdivisée en six, et les nouvelles classes, prenant le nom de celles qui manquaient, subsistèrent sous les anciens titres. De là vient que, dans la suite, Mathathias est dit avoir été de la classe de Joarib et Zacharie de celle d'Abias<sup>1</sup>.

Dès le septième mois de l'année de leur retour, lorsqu'approchait la fête des Tabernacles, les Israélites, qui avaient commencé à rebâtir leurs villes, s'assemblèrent comme un seul homme dans Jérusalem ; et Josué, le grand-pontife, et les prêtres, ainsi que Zorobabel et les autres chefs du peuple, dressèrent un autel des holocaustes, et dès le premier jour de ce mois ils offrirent l'holocauste au Seigneur, matin et soir. On célébra également la fête des Tabernacles.

« En même temps ils donnèrent de l'argent

aux tailleurs de pierres et aux maçons, et du froment, et du vin, et de l'huile à ceux de Sidon et de Tyr, pour apporter des bois de cèdre du Liban à la mer de Joppé, selon ce qu'avait commandé Cyrus, roi de Perse.

« Et lorsque (le second mois de la seconde année) les architectes posèrent les fondements du temple de Jéhova, les prêtres s'y rendirent avec leurs ornements et leurs trompettes, et les lévites, fils d'Asaph, avec leurs cymbales, tous debout, afin de louer Dieu par les mains de David, roi d'Israël. Et ils entonnèrent des hymnes et des louanges à Jéhova, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternellement sur Israël ; et tout le peuple criait à haute voix en louant le Seigneur, parce que la maison de l'Éternel était fondée. Et plusieurs des prêtres, et des lévites, et des chefs du peuple, les plus anciens, qui avaient vu le premier temple, pleuraient hautement lorsqu'on fonda sous leurs yeux le temple nouveau, et plusieurs poussaient des cris de joie d'une voix fort élevée ; en sorte qu'on ne pouvait distinguer la voix de ceux qui se réjouissaient de la voix de ceux qui pleuraient, car les cris confus du peuple s'élevaient comme de grandes clameurs et toutes les voix s'entendaient au loin<sup>1</sup>. »

Comme le premier temple n'avait été réduit en cendres que la dix-neuvième année depuis que les premiers captifs eurent été emmenés à Babylone, et que la fondation du second eut lieu la deuxième depuis leur retour, les vieillards pouvaient bien se souvenir du premier temple après une cinquantaine d'années, et plus ce souvenir était confus,

<sup>1</sup> Esdr., 3, 10-13 : « Fundato igitur a cæmentariis templo Domini, steterunt sacerdotes in ornatu suo cum tubis, et levitæ, filii Asaph, in cymbalis, ut laudarent Deum per manus David, regis Israel. Et concinebant in hymnis et confessione Domino, quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus super Israel. Omnis quoque populus vociferabatur clamore magno in laudando Dominum, eo quod fundatum esset templum Domini. Plurimi etiam de sacerdotibus et levitis, et principes patrum, et seniores, qui viderant templum prius cum fundatum esset, et hoc templum in oculis eorum, flebant voce magna, et multi, vociferantes in lætitia, elevabant vocem. Nec poterat quisquam agnoscere vocem clamoris lætantium et vocem fletus populi ; commixtim enim populus vociferabatur clamore magno, et vox audiebatur procul.

lectili, exceptis his quæ sponte obtulerant. Rex quoque Cyrus protulit vasa templi Domini, quæ tulerat Nabuchodonosor de Jerusalem, et posuerat ea in templo dei sui. Protulit autem ea Cyrus, rex Persarum, per manum Mithridatis, filii Gazabar, et annumeravit ea Sassabar, principi Juda. »

<sup>1</sup> Prideaux, l. 3.



plus il était favorable à l'objet qu'ils avaient vu dans leur enfance.

On se rappellera que les rois assyriens, en dernier lieu Asarhaddon, qui réunissait le royaume de Babylone à celui de Ninive, pour peupler le pays désert des tribus emmenées captives, y envoyèrent de nouveaux habitants de différentes contrées de la grande monarchie. Ces colons apportèrent avec eux plus d'une sorte de culte idolâtrique, se mêlèrent entre eux et avec les Israélites restés dans le pays, reçurent une instruction très-défectueuse dans la religion du vrai Dieu. A la vérité ils reconnaissaient la divinité des cinq livres de Moïse, ainsi que du livre de Josué, suivant quelques-uns observaient le sabbat; faisaient circoncire leurs fils, attendaient le Messie; mais ils retenaient en même temps leurs précédentes abominations, et, divisés dans leurs opinions et leurs pratiques superstitieuses, ils ne s'accordaient que dans la haine contre les vrais Israélites, principalement contre ceux des tribus de Juda et de Benjamin. Ils étaient appelés d'abord Cuthéens, de Cutha, province assyrienne, vraisemblablement parce qu'il y en avait beaucoup de ce pays; mais ce nom, après le rétablissement de la ville de Samarie, fut remplacé par celui de Samaritains.

Sans doute qu'ils avaient vu avec plaisir la chute du royaume de Juda; aussi la protection dont jouissaient les Juifs sous le grand Cyrus, leur commun maître, dut-elle exciter leur jalousie. Lors donc qu'ils apprirent que les enfants de la captivité bâtissaient ce temple à Jéhova, Dieu d'Israël, les députés vinrent à Zorobabel et aux autres chefs d'entre les pères, et leur dirent: « Laissez-nous bâtir avec vous, car nous cherchons votre Dieu comme vous; voilà que nous lui avons offert des victimes depuis les jours d'Asarhaddon, roi d'Assur, qui nous amena ici. » Mais Zorobabel, et Josué, et les autres chefs des pères d'Israël leur répondirent: « Ce n'est pas à nous et à vous de bâtir ensemble la maison à notre Dieu; mais nous édifierons seuls à Jéhova, Dieu d'Israël, comme nous l'a commandé Cyrus, roi de Perse <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Esdr., 4.

Les Samaritains, se voyant ainsi congédiés, achetèrent les officiers persans, qui empêchèrent la construction du temple tout le temps que vécut Cyrus.

Ce caractère inconstant de Cyrus ou de son règne vis-à-vis de Dieu et de son peuple avait été prédit par Isaïe. Dieu dit d'abord de Cyrus: « Je le susciterai de l'aquilon, et il viendra de l'Orient. Il appellera ou invoquera mon nom. Il brisera les grands de la terre comme de la boue et les foulera comme le potier fait l'argile <sup>1</sup>. » Voilà Cyrus, au milieu de ses conquêtes, proclamant que Jéhova, le Dieu d'Israël, lui a donné tous les royaumes de la terre, et commandant de rebâtir son temple à Jérusalem. Plus loin, rappelant à Cyrus même tout ce qu'il a fait pour lui, Dieu ajoute jusqu'à deux fois: « Et tu ne m'as pas connu <sup>2</sup>. » Voilà Cyrus finissant par oublier Dieu, dont il avait proclamé la toute-puissance, et son temple, dont il avait ordonné le rétablissement.

Ce fut là sans doute ce qui plongea Daniel dans cette grande tristesse et le fit jeûner pendant trois semaines, au bout desquelles Dieu lui révéla la future destinée de l'empire des Perses et de l'empire des Grecs, les grandes épreuves du peuple choisi, avec un lointain regard sur la fin du monde.

« La troisième année de Cyrus, roi de Perse, une parole fut révélée à Daniel, surnommé Baltassar; parole de vérité, grandes révolutions; et il comprit ce qui lui fut dit, et il eut l'intelligence de sa vision <sup>3</sup>.

« En ces jours-là, moi, Daniel, j'étais pleurant tous les jours pendant trois semaines. Je ne mangeai d'aucun pain agréable au goût, et ni chair ni vin n'entrèrent dans ma bouche; je ne me servis même d'aucune huile, jusqu'à ce que ces trois semaines fussent accomplies.

« Or, le vingt-quatrième jour du premier

<sup>1</sup> Isaïe, 41, 25. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 45, 4 et 5. — <sup>3</sup> Dan., 10: « Anno tertio Cyri, regis Persarum, verbum revelatum est Danieli, cognomento Baltassar; et verbum verum, et fortitudo magna; intellexitque sermonem; intelligentia enim est opus in visione.

« In diebus illis, ego, Daniel, lugebam trium hebdomadarum diebus. Panem desiderabilem non comedi, et caro et vinum non introierunt in os meum; sed neque unguento unctus sum, donec complerentur trium hebdomadarum dies.

mois, j'étais près du grand fleuve Hidekel (le Tigre), et, levant les yeux, je regardai; et voilà un homme vêtu de lin avec une ceinture d'or très-pur autour des reins. Son corps était comme une chrysolithe, son visage comme l'aspect de la foudre, ses yeux comme des lampes ardentes, ses bras et ses pieds comme l'airain étincelant, et la voix de sa parole comme la voix de la multitude.

« Moi, Daniel, je vis seul cette vision, et les hommes qui étaient avec moi ne la virent point; cependant une si grande frayeur fondit sur eux qu'ils s'enfuirent et se cachèrent. Je restai donc seul et regardai cette grande vision; mais il ne resta point de vigueur en moi, la sérénité de mon visage fut changée en abattement, je ne conservai aucune force. Et j'entendais la voix de ses paroles, et en l'entendant je m'étendis accablé, la face contre terre.

« Et voilà qu'une main me toucha et me fit lever sur mes pieds et mes mains. Et il me dit : Daniel, homme de désirs, entendez les paroles que je vous dirai, et levez-vous debout; car je suis maintenant envoyé vers vous. Et pendant qu'il me parlait ainsi je me tins debout en tremblant. Et il me dit : Daniel, ne craignez point; car, dès le premier jour que vous avez appliqué votre cœur à comprendre et à vous affliger en la présence de votre Dieu, vos paroles ont été exaucées,

« *Die autem vigesima et quarta mensis primi, eram juxta fluvium magnum, qui est Tigris, et levavi oculos meos, et vidi; et ecce vir unus vestitus lineis, et renes ejus accincti auro obryzo; et corpus ejus quasi chrysolithus, et facies ejus velut species fulguris, et oculi ejus ut lampas ardens; et brachia ejus, et quæ deorsum sunt usque ad pedes, quasi species æris candentis, et vox sermonum ejus ut vox multitudinis.*

« *Vidi autem ego, Daniel, solus visionem; porro viri qui erant mecum non viderunt; sed terror nimis irruit super eos et fugerunt in absconditum. Ego autem, relictus solus, vidi visionem grandem hanc; et non remansit in me fortitudo, sed et species mea immutata est in me, et emarceui, nec habui quidquam virium. Et audivi vocem sermonum ejus, et audiens jacebam consternatus super faciem meam, et vultus meus hærebatur terræ.*

« *Et ecce manus tetigit me, et erexit me super genua mea et super articulos manuum mearum. Et dixit ad me : Daniel, vir desideriorum, intellige verba quæ ego loquor ad te, et sta in gradu tuo; nunc enim sum missus ad te. Cumque dixisset mihi sermonem istum, steti tremens. Et ait ad me : Noli metuere, Daniel, quia, ex die primo quo posuisti cor tuum ad intelligendum ut te affligeres in conspectu Dei tui, exaudita sunt verba tua, et ego veni propter sermones tuos. Princeps autem regni*

et je suis venu à cause de vos paroles. Mais le prince du royaume de Perse m'a résisté vingt et un jours; et voici Michel, un (ou le premier) d'entre les premiers Princes, est venu à mon secours, et je suis demeuré là (ou je l'ai laissé là) près du roi (ou des rois) de Perse. »

Le personnage qui parlait était, selon toutes les apparences, l'ange Gabriel, qui avait déjà expliqué au prophète deux visions. Quant à ce prince des Perses que nous voyons s'opposer à ce que demandait Daniel, et quant au prince des Grecs que nous verrons paraître tout à l'heure, les meilleurs interprètes<sup>1</sup>, avec saint Grégoire le Grand, entendent par là les deux anges préposés de Dieu à l'empire des Perses et à celui des Grecs. Chacun d'eux plaidait en faveur de sa nation, avec l'ange des captifs de Babylone, et avec Michel, chef principal, parmi les anges du peuple de Dieu, de la société des fidèles, et alors et depuis. Gabriel aura souhaité voir tous ses chers captifs retourner à Jérusalem et le temple se rebâtir promptement. L'ange des Perses aura représenté que l'avantage spirituel des peuples qui lui étaient confiés demandait qu'une partie des enfants d'Israël restât au milieu d'eux. Et nous verrons, en effet, par l'histoire d'Esdras, de Néhémie et d'Esther, que cette circonstance ne contribua pas peu à conserver la connaissance du vrai Dieu dans les capitales de cet empire, à la répandre parmi tous ses peuples, et même à en convertir un grand nombre. L'ange des Grecs, dont l'empire devait succéder à celui des Perses, aura exposé des raisons semblables en faveur des siens. Michel, qui avait la direction de tout l'ensemble, aura tempéré les vœux des uns et des autres, pour la plus grande gloire de leur commun Maître et le plus grand bien des hommes, leurs pupilles, d'après une connaissance supérieure qu'il aura eue des desseins de la Providence.

« Maintenant<sup>2</sup> donc je viens pour vous ap-

*Persarum restitit mihi viginti et uno diebus; et ecce, Michael, unus de Principibus primis, venit in adjutorium meum, et ego remansi ibi juxta regem Persarum.*

<sup>1</sup> Lyranus. Estius. Ménochius. Tyrinus. Grég. le Gr., *Morale*, l. 17, c. 8. S. Thom., 1<sup>q.</sup>, a. 8, 93. — <sup>2</sup> Daniel, 10, 14-21; 11, 1-4 : « Veni autem ut docerem te quæ



prendre ce qui doit arriver à votre peuple dans les derniers jours ; car cette vision ne s'accomplira qu'après bien du temps.

« Et pendant qu'il me disait ces paroles je baissais le visage contre terre et je demeurais dans le silence. Et voici comme une ressemblance du Fils de l'homme qui toucha mes lèvres ; et, ouvrant la bouche, je parlai, et je dis à celui qui se tenait debout devant moi : Mon Seigneur, quand je vous ai vu, tout mon intérieur a été bouleversé, et je n'ai point conservé de force. Comment donc le serviteur de mon Seigneur parlera-t-il avec mon Seigneur ! Je suis demeuré sans force ; je perds même la respiration.

« Alors me toucha de nouveau comme une vision d'homme, qui me fortifia et me dit : Ne craignez point, homme de désirs ; la paix soit avec vous ! Prenez courage ! prenez courage ! Et, pendant qu'il me parlait, je repris des forces et je lui dis : Parlez, mon Seigneur, car vous m'avez fortifié. Et il dit : Savez-vous pourquoi je suis venu à vous ? Maintenant je retourne pour combattre le prince de Perse. Lorsque je sortais, le prince de Javan (des Grecs) est venu à paraître. Cependant je vous annoncerai ce qui est marqué dans l'écriture de la vérité, et nul ne m'assiste dans toutes ces choses que Michel, votre prince. Et moi, dès la première année de Darius le Mède, je l'aidais à s'établir et à se fortifier. Et maintenant je vous annoncerai la vérité.

*ventura sunt populo illi in novissimis diebus, quoniam adhuc visio in dies.*

« Cumque loqueretur mihi hujusmodi verbis, dejeci vultum meum ad terram et tacui. Et ecce quasi similitudo Filii hominis tetigit labia mea ; et aperiens os meum locutus sum, et dixi ad eum qui stabat contra me : Domine mi, in visione tua dissolutæ sunt compages meæ, et nihil in me remansit virium. Et quomodo poterit servus Domini mei loqui cum Domino meo ? Nihil enim in me remansit virium, sed et halitus meus intercluditur.

« Rursum ergo tetigit me quasi visio hominis, et confortavit me, et dixit : Noli timere, vir desideriorum ; pax tibi ! Confortare et esto robustus. Cumque loqueretur mecum convalui, et dixi : Loquere, Domine mi, quia confortasti me. Et ait : Numquid scis quare venerim ad te ? Et nunc revertar ut prælior adversum principem Persarum. Cum ego egrederer, apparuit princeps Græcorum veniens. Verumtamen annuntiabo tibi quod expressum est in scriptura veritatis, et nemo est adjutor meus in omnibus his nisi Michael, princeps vester. Ego autem, ab anno primo Darii Medi, stabam ut confortaretur et roboraretur. Et nunc veritatem annuntiabo tibi.

« Ecce adhuc tres reges stabunt in Perside, et quartus

« Voici que trois rois s'élèveront encore en Perse, et le quatrième surpassera par la grandeur de ses richesses tous les autres ; et, lorsqu'il sera devenu si puissant par ses richesses, il soulèvera tout contre le royaume de Javan (des Grecs). »

Ces trois rois sont : Cambyse, fils de Cyrus ; le mage qui se donna pour Smerdis, puîné de Cyrus, que Cambyse avait fait mourir, et Darius, fils d'Hystaspe. Le quatrième est Xerxès. Son père Darius, homme de grand caractère, lui avait laissé le royaume dans un état très-florissant, et amassé de grands trésors, dont parle même un poète grec, son contemporain. Son expédition avec une armée énorme contre la Grèce est universellement connue : il y entraîna avec lui l'élite de l'Asie et de l'Égypte, perdit presque toutes ses troupes, et par là donna aux Grecs le prétexte et l'audace de songer à la conquête des provinces persanes ; prétexte et audace que, cent cinquante ans plus tard, Alexandre le Grand sut tellement mettre à profit qu'avec son armée gréco-macédonienne il renversa l'empire médio-perse.

De cet Alexandre la prophétie dit<sup>1</sup> :

« Ensuite s'élèvera un roi vaillant, qui dominera avec une grande puissance et qui fera ce qui lui plaira. Et, lorsqu'il sera le plus affermi, son royaume sera brisé et partagé vers les quatre vents du ciel, non entre ses descendants, ni avec une puissance pareille à la sienne ; car son royaume sera divisé à d'autres même que ces quatre. »

Alexandre mourut. Lui, que l'Asie et la Grèce avaient honoré comme un demi-dieu, resta trente jours sans sépulture. Il ne laissait point d'enfants, mais sa femme Roxane était enceinte de huit mois. Après une contestation de huit jours, les généraux convinrent entre eux qu'Arridée, bâtard du roi Philippe, père d'Alexandre, lui succéderait, et que, dans le cas où Roxane aurait un fils, celui-ci gou-

*ditabitur opibus nimis super omnes ; et cum invaluerit divitiis suis, concitabit omnes adversum regnum Græciæ. »*

<sup>1</sup> « Surget vero rex fortis, et dominabitur potestate multa, et faciet quod placuerit ei. Et cum steterit, conteretur regnum ejus, et dividetur in quatuor ventos cœli ; sed non in posteros ejus, neque secundum potentiam illius, qua dominatus est ; lacerabitur enim regnum ejus etiam in externos, exceptis his. »

vernerait conjointement avec l'autre. Arridée était imbécile ; un tel personnage et un enfant, leur ambition les voyait avec plaisir sur le trône ; ils espéraient, sous le nom de lieutenants, gouverner l'empire et s'en attribuer bientôt chacun sa part comme royaume héréditaire.

Arridée fut nommé Philippe.

Alors tous les généraux se partagèrent l'empire et exercèrent une puissance indépendante, sans oser toutefois prendre le titre de souverains. Ils faisaient alliance les uns avec les autres et les uns contre les autres selon qu'ils le croyaient de leur intérêt, jusqu'à ce que, dans peu d'années, tous ces États se fondirent en quatre royaumes considérables. Cassandre, fortement soupçonné d'avoir empoisonné Alexandre, obtint la Macédoine et la Grèce ; Lysimaque, la Thrace et les provinces d'Asie sur l'Hellespont et le Bosphore ; Ptolémée, l'Égypte, la Libye, l'Arabie, la Judée et la Célésyrie. Séleucus obtint tout le reste et fixa sa résidence à Babylone.

Roxane fit jeter dans un puits l'autre femme d'Alexandre, Statyre, de crainte qu'elle ne portât dans ses entrailles un rival de son fruit ; elle-même accoucha d'un fils qui fut nommé Alexandre.

Philippe fut mis à mort par l'ordre d'Olympiade, mère d'Alexandre le Grand, la septième année de son ombre de royauté. Le jeune Alexandre porta sept ans le titre de roi, jusqu'à ce que Cassandre le fit égorger, lui et sa mère Roxane.

Écoutez plus loin la prophétie :

« Et le roi du Midi deviendra puissant, mais un de ces princes encore plus puissant que lui ; car très-grande sera sa domination. Quelques années après ils feront alliance ensemble, et la fille du roi du Midi viendra vers le roi de l'Aquilon pour cimenter l'amitié ; mais elle n'acquerra point un bras fort et sa race ne subsistera point ; elle sera livrée, ainsi que son fils, avec ceux qui l'avaient amenée ou qui l'avaient soutenue en divers temps <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> « Et confortabitur rex Austri, et de principibus ejus prævalebit super eum, et dominabitur ditone ; multa enim dominatio ejus. Et post finem annorum foederabuntur, filiaque regis Austri veniet ad regem Aquilonis facere amicitiam ; et non obtinebit fortitudinem brachii, nec stabit semen ejus ; et tradetur ipsa, et qui adduxe-

Ptolémée, fils de Lagus, un des généraux d'Alexandre, devint roi d'Égypte et de beaucoup de pays circonvoisins. Son fils, Ptolémée-Philadelphie, fit la guerre à Antiochus le Dieu, roi de Syrie, petit-fils de Séleucus-Nicator. Ils firent la paix, et Antiochus répudia sa femme Laodice, dont il avait deux fils, pour épouser Bérénice, fille de Ptolémée. Après la mort de ce prince Antiochus renvoya Bérénice et reprit Laodice. Celle-ci empoisonna son mari et plaça son fils aîné, Séleucus-Callinique, sur le trône. Bérénice s'enfuit avec les siens à Daphné, près d'Antioche, où elle, son fils et sa suite d'Égyptiens furent mis à mort.

« Mais <sup>1</sup> il s'élèvera un rejeton de sa tige à elle, et il viendra avec une grande armée, pénétrera dans le pays du roi de l'Aquilon, le ravagera et s'en rendra maître. Leurs dieux mêmes et leurs statues, ainsi que leurs précieux vases d'or et d'argent, il les emmènera en Égypte ; et il prévaudra sur le roi de l'Aquilon. Et quand il en aura traversé le royaume, le roi du Midi reviendra dans son pays. »

Ptolémée, frère de Bérénice, successeur de Philadelphie, marcha au secours de sa sœur, apprit sa mort, résolut de la venger. Il pénétra jusqu'à Babylone, fit tuer Laodice, prit Séleucie, se rendit maître de la Célésyrie, de la Cilicie, d'une grande partie de l'Asie, depuis le mont Taurus jusqu'au fleuve de l'Indus, revint chez lui chargé de trésors et rapporta aux Égyptiens les idoles que Cambyse, fils du grand Cyrus, leur avait enlevées autrefois. On dit que, pour cette cause, il reçut le surnom d'Evergète, c'est-à-dire bienfaisant.

« Mais <sup>2</sup> les fils de celui-là s'irriteront et lèveront de puissantes armées. L'un d'eux

runt eam, adolescentes ejus, et qui confortabant eam in temporibus. »

<sup>1</sup> « Et stabit de germine radicum ejus plantatio ; et veniet cum exercitu, et ingredietur provinciam regis Aquilonis, et abutetur eis, et obtinebit. Insuper et deos eorum, et sculptilia, vasa quoque pretiosa argenti et auri, captiva ducet in Ægyptum ; ipse prævalebit adversus regem Aquilonis. Et intrabit in regnum rex Austri, et revertetur ad terram suam. » — <sup>2</sup> « Filii autem ejus provocabuntur et congregabunt multitudinem exercituum plurimorum ; et veniet properans, et inundans ; et revertetur, et concitabitur, et congregietur cum robore ejus. »



s'en viendra fondre comme un torrent qui se déborde ; il s'en viendra irrité et combattrà contre la puissance de celui-ci. »

Séleucus-Callinique laissa deux fils, Séleucus-Céraunus, ou la Foudre, et Antiochus, qui fut surnommé le Grand. Le premier mourut après un règne de trois ans. Antiochus marcha contre Ptolémée-Philopator, fils et successeur de Ptolémée-Évergète, reprit Séleucie et la Célésyrie, battit les généraux de son ennemi, s'empara d'une partie de la Phénicie et pénétra jusqu'aux frontières d'Égypte.

« Alors <sup>1</sup> le roi du Midi, étant provoqué, se mettra en campagne et combattrà contre le roi de l'Aquilon ; il lèvera une grande armée, et l'autre troupe lui sera livrée entre les mains. Il en prendra un grand nombre, et son cœur s'élèvera. Il en abattra des dix milliers, mais il ne prévaudra pas ; car le roi de l'Aquilon viendra de nouveau ; il rassemblera encore plus de troupes qu'auparavant, et, après un certain nombre d'années, il s'avancera en grande hâte avec une armée nombreuse et de grandes richesses. En ce temps-là plusieurs s'élèveront contre le roi du Midi ; également les enfants prévaricateurs de votre peuple seront exaltés, accompliront la prophétie et tomberont. »

Ptolémée-Philopator remporta sur Antiochus une grande victoire près de Raphia, entre Rhinocorure et Gaza. Antiochus perdit dix mille hommes tués et quatre mille prisonniers. La Célésyrie et la Judée se rendirent au vainqueur, qui garda ces pays en paix.

Mais quatorze ans après, Antiochus fit alliance avec Philippe, roi de Macédoine, contre Ptolémée-Épiphanes, fils de Philopator, âgé de cinq ans. Ils voulaient partager entre eux le royaume du monarque pupille. Scopas, général de Ptolémée, fut vaincu dans une ba-

taille par Antiochus, qui recouvra par là tout ce qu'il avait perdu à la bataille de Raphia.

Non-seulement deux rois puissants à la guerre seliguèrent contre le jeune Ptolémée, il courut encore de grands risques parmi les siens. Agathoclée, ci-devant concubine de son père, conspirait avec son frère Agathoclès pour la régence ; Scopas, pour lui ôter la couronne et la vie ; enfin Sosibius, son ministre d'État, homme fourbe et cruel, ne lui donna pas moins à craindre.

« Et le roi de l'Aquilon <sup>1</sup> viendra, continue Gabriel, et il fera des terrasses et des remparts, et il prendra les villes les plus fortes ; et les bras du Midi n'en soutiendront point l'effort ; ses plus vaillants s'élèveront pour lui résister ; mais ils ne se trouveront pas de force. Il fera contre le roi du Midi tout ce qu'il lui plaira, et il n'y aura personne qui ait pouvoir de lui résister. Il entrera même dans la terre de gloire, et elle sera consommée par sa main. »

Antiochus conquiert Sidon, Gaza et autres villes de cette contrée, se rendit ensuite à Jérusalem, où les Juifs lui aidèrent à se rendre maître de la citadelle, dans laquelle Scopas avait mis une garnison égyptienne. Pour cette raison Antiochus fut très-favorable aux Juifs et leur accorda de grandes libertés, comme nous le verrons en son temps. Cette expression : « Elle sera consommée par sa main, » ne signifie donc pas, ainsi que l'ont remarqué des interprètes, une dévastation de la Judée, mais plutôt une restauration.

« Et il tournera <sup>2</sup> ses desseins à s'emparer de tout son royaume (à Ptolémée) ; il feindra d'agir avec lui de bonne foi, et il lui donnera sa fille pour épouse, afin de le perdre ; mais son dessein ne lui réussira pas, et elle ne sera pas pour lui. »

Antiochus donna sa fille Cléopâtre au jeune Ptolémée-Épiphanes, dans l'intention qu'elle

<sup>1</sup> « Et provocatus rex Austri egrediatur et pugnabit adversus regem Aquilonis ; et præparabit multitudinem nimiam, et dabitur multitudo in manu ejus. Et capiet multitudinem, et exaltabitur cor ejus, et deiciet multa millia ; sed non prævalebit ; convertetur enim rex Aquilonis, et præparabit multitudinem multo majorem quam prius, et in fine temporum annorumque veniet properans cum exercitu magno et opibus nimis. Et in temporibus illis multi consurgent adversus regem Austri ; filii quoque prævaricatorum populi tui extollentur, ut impleant visionem, et corruent. »

<sup>1</sup> « Et veniet rex Aquilonis, et comportabit aggerem, et capiet urbes munitissimas ; et brachia Austri non sustinebunt, et consurgent electi ejus ad resistendum, et non erit fortitudo. Et faciet veniens super eum juxta placitum suum, et non erit qui stet contra faciem ejus ; et stabit in terra inclyta, et consumetur in manu ejus. » —

<sup>2</sup> « Et ponet faciem suam ut veniat ad tenendum universum regnum ejus ; et recta faciet cum eo, et filiam feminarum dabit ei ut avertat illud ; et non stabit, nec illius erit. »

trahit celui-ci ; mais elle n'accomplit point la honteuse demande de son père et embrassa les intérêts de son mari.

« Ensuite <sup>1</sup> il se tournera contre les îles, et il en prendra plusieurs ; mais le général fera cesser l'outrage qui lui aura été fait et le fera retomber sur celui-là. »

Antiochus se rendit maître de beaucoup de villes maritimes en Thrace et en Grèce. Des provinces situées près de la mer sont souvent appelées îles et dans l'Écriture, et maintenant encore chez les Arabes. En outre il conquiert réellement les îles de Rhodes, de Samos, d'Eubée et de Délos. Tous ces pays étaient alliés de Rome, et par là sous sa protection. Antiochus, en les attaquant, se rit du général romain, Lucius Scipion, qui était présent ; mais celui-ci l'attaqua, le vainquit, le força à une paix honteuse, par laquelle, sans parler des autres conditions dures, il fut contraint non-seulement d'évacuer l'Europe, mais encore tous les pays d'Asie en deçà du mont Taurus.

« Il reviendra <sup>2</sup> donc aux forteresses de sa terre, et il se heurtera, et il tombera, et on ne le trouvera point. »

Obligé de payer aux Romains de grosses sommes, Antiochus parcourut ses provinces d'Orient pour amasser de l'argent et piller le temple de Bel, à Élymais, où, d'après le récit de divers historiens, il fut tué par les habitants irrités. Suivant le récit d'Aurélius-Victor il fut égorgé par des gens de sa suite, qu'il avait frappés dans l'ivresse. C'est ainsi que depuis deux mille ans règne l'incertitude sur le genre de mort d'Antiochus, nommé le Grand, duquel un prophète avait prédit, un siècle et demi auparavant : « Il se heurtera et il tombera, en sorte qu'on ne le trouvera point. »

« Et à sa place <sup>3</sup> il s'en élèvera un qui enverra l'exacteur et obscurcira la gloire du royaume ; et, après peu de jours, il périra, non dans une émeute, ni dans un combat. »

<sup>1</sup> « Et convertet faciem suam ad insulas, et capiet multas ; et cessare faciet principem opprobrii sui, et opprobrium ejus convertetur in eum. » — <sup>2</sup> « Et convertet faciem suam ad imperium terræ suæ, et impinget, et corruet, et non invenietur. » — <sup>3</sup> « Et stabit in loco ejus vilissimus et indignus decore regio ; et in paucis diebus conteretur, non in furore, nec in prælio. »

Au grand Antiochus succéda son fils Séleucus-Philopator. Il régna environ onze ans sans gloire. Toute son occupation fut de ramasser, tous les ans, les mille talents dus aux Romains. Ce fut lui qui envoya Héliodore à Jérusalem pour piller le temple. Ce même Héliodore l'empoisonna.

« A sa place <sup>1</sup> il s'élèvera un homme méprisable ; on ne lui donnera point la dignité royale, mais il s'en viendra furtivement et s'emparera de la souveraineté par ses artifices. »

Antiochus, frère puîné de Séleucus, était comme otage à Rome lorsque celui-ci le dégagea en y envoyant à sa place son propre fils Démétrius. C'est à ce dernier qu'appartenait la couronne paternelle. Antiochus n'était pas encore de retour dans son pays quand il apprit la mort de son frère. Il eut recours à Eumène, roi de Pergame, et à son frère Attale. Tous les deux aimaient mieux le voir sur le trône de Syrie que le jeune Démétrius, de crainte que celui-ci ne demeurât dans la dépendance des Romains. Avec leur aide Antiochus renversa Héliodore, qui s'était emparé du royaume, s'en rendit maître et prit le surnom d'Épiphanes.

« Les bras du combattant <sup>2</sup> seront battus devant lui ; ils seront détruits aussi bien que le chef de l'alliance. »

Héliodore et ses partisans, ainsi que ceux qui tenaient pour le roi d'Égypte, furent vaincus par Eumène et Attale, ensuite dispersés par Antiochus. Le chef de l'alliance peut être Héliodore ou Ptolémée-Épiphanes, qui fut empoisonné lorsqu'il était sur le point d'attaquer la Syrie.

« Après <sup>3</sup> qu'il aurait fait amitié avec lui il agira frauduleusement ; il s'avancera et prévaudra avec peu de troupes. »

Antiochus prit les dehors de l'amitié pour Ptolémée-Philométor, fils de sa sœur, et envoya le féliciter sur son avènement à la couronne. Mais bientôt il marcha contre lui sous prétexte de le défendre et le vainquit près de

<sup>1</sup> « Et stabit in loco ejus despectus, et non tribuetur ei honor regius, et veniet clam, et obtinebit regnum in fraudulentia. » — <sup>2</sup> « Et brachia pugnantis expugnabuntur a facie ejus, et conterentur insuper et dux fœderis. » — <sup>3</sup> « Et post amicitias cum eo faciet dolum ; et ascendet, et superabit in modico populo. »



Péluse. Après quoi il se rendit à Tyr et termina ainsi sa première expédition contre l'Égypte.

« Et il pénétrera <sup>1</sup> dans les riches provinces au milieu de la paix, et il fera ce que n'ont fait ni ses pères ni ses ancêtres; il partagera leur butin, leurs dépouilles et leurs richesses; il formera des entreprises contre les villes les plus fortes; mais ce ne sera qu'un temps. Sa force se réveillera, et son cœur s'animerà contre le roi du Midi, avec une grande armée; et le roi du Midi se préparera au combat avec de fortes et nombreuses troupes; mais il ne se soutiendra pas, parce qu'on formera des desseins contre lui. Ceux qui mangent de son pain le ruineront; son armée sera accablée, et il en sera tué un grand nombre. »

Après qu'Antiochus se fut préparé pendant l'hiver, il attaqua l'Égypte par terre et par mer avec de grandes forces.

« Il entra dans l'Égypte, dit un écrivain sacré, avec une puissante armée, avec des chars, et des éléphants, et des cavaliers, et de nombreux vaisseaux. Et il fit la guerre contre Ptolémée, roi d'Égypte. Alors Ptolémée trembla devant lui et s'enfuit, et un grand nombre fut blessé et succomba <sup>2</sup>. » Diodore dit que, dans cette expédition, Antiochus se rendit maître de toute l'Égypte <sup>3</sup>.

« Et le cœur des rois <sup>4</sup> sera de se faire du mal l'un à l'autre; assis à la même table ils se parleront mensonge; mais ils ne réussiront pas parce que la fin est fixée à un autre temps. Et il s'en retournera dans sa terre avec de grandes richesses. »

Telle est l'histoire de la troisième expédition contre l'Égypte. Les Alexandrins avaient

été élevé sur le trône Ptolémée-Évergète, frère puîné de Philométor, irrités de ce que celui-ci, pour la deuxième fois, avait fait la paix avec Antiochus. Sous prétexte de remettre sur le trône Philométor Antiochus revint à la tête d'une armée, battit les Alexandrins et assiégea Alexandrie. Le siège traîna en longueur. Antiochus, sous prétexte qu'il combattait pour son neveu, reprit de nouveau toute l'Égypte et mangea avec lui à Memphis; ils se parlèrent amicalement, mais aucun d'eux ne se fiait à l'autre.

« Son cœur <sup>1</sup> formera des desseins contre l'alliance sainte; il les exécutera et puis retournera dans son pays. »

Antiochus apprit en Égypte qu'on l'avait dit mort en Syrie et que les Juifs avaient témoigné beaucoup de joie. D'ailleurs Jason, qu'il avait voulu imposer aux Juifs pour souverain pontife, lorsqu'il s'était présenté devant Jérusalem avec environ mille hommes, avait été repoussé par le peuple. Antiochus se rendit dans la Judée, prit Jérusalem, entra dans le temple, le pillà, commit des abominations, et puis s'en alla.

« Au temps marqué <sup>2</sup> il retournera et reviendra vers le midi; mais ce dernier voyage ne sera pas comme le premier. Des vaisseaux viendront contre lui de Céthim; il en sera attristé et retournera chez lui. Alors il s'emportera contre l'alliance du sanctuaire, et il agira contre elle, et il remarquera ceux qui ont abandonné l'alliance sainte. Ses bras se tiendront là; ils violeront le sanctuaire du Fort, ils feront cesser le sacrifice perpétuel et dresseront une abomination de la désolation. »

Antiochus marchait contre Alexandrie lorsqu'arrivèrent des ambassadeurs romains sur des vaisseaux macédoniens ou grecs qu'ils avaient trouvés à Délos. *Céthim* désigne en général les pays d'Europe sur la Méditerranée, mais en particulier la Macédoine. Cé-

<sup>1</sup> « Et abundantes et uberes urbes ingreditur, et faciet quæ non fecerunt patres ejus et patres patrum ejus; rapinas, et prædam, et divitias eorum dissipabit, et contra firmissimas cogitationes inibit; et hoc usque ad tempus. Et concitabitur fortitudo ejus, et cor ejus adversum regem Austri in exercitu magno; et rex Austri provocabitur ad bellum multis auxiliis et fortibus nimis; et non stabunt, quia inibunt adversus eum consilia. Et comedentes panem cum eo, conterent illum, exercitusque ejus opprimetur, et cadent interfecti plurimi. » — <sup>2</sup> 1 Mach., 1. — <sup>3</sup> Diod., in fragm. — <sup>4</sup> Dan., 11, 27, 28 : « Duorum quoque regum cor erit ut malefaciant, et ad mensam unam mendacium loquuntur, et non proficiunt, quia adhuc finis in aliud tempus. Et revertetur in terram suam cum opibus multis. »

<sup>1</sup> « Et cor ejus adversum testamentum sanctum, et faciet, et revertetur in terram suam. » — <sup>2</sup> « Statuto tempore, revertetur et veniet ad austrum; et non erit priori simile novissimum. Et veniet super eum trieres et Romani; et percutietur, et revertetur, et indignabitur contra testamentum sanctuarii, et faciet; reverteturque, et cogitabit adversum eos qui dereliquerunt testamentum sanctuarii. Et brachia ex eo stabunt, et polluent sanctuarium fortitudinis, et auferent jube sacrificium, et dabunt abominationem in desolationem. »

thim était le troisième fils de Javan, et Javan, patriarche des Grecs, le quatrième de Japhet.

A la tête de l'ambassade était Popilius Læna, ex-consul. Antiochus, qui l'avait fort connu à Rome, lui tendit la main en signe d'amitié. Popilius lui présente le décret du sénat qui lui commande de sortir de l'Égypte et lui ordonne de le lire avant tout. Antiochus, l'ayant lu, dit qu'il en délibérerait avec ses amis, mais Popilius, ayant tracé un cercle autour du roi avec sa baguette, lui déclare qu'il faut une réponse avant de sortir de là. Interdit d'un procédé si hautain Antiochus répond qu'il fera ce que le sénat ordonne. Mais il déchargea son dépit sur les Juifs; car ce fut vers ce temps qu'il envoya contre eux Apollonius à la tête d'une armée, avec ordre de faire mourir les hommes, d'emmener captifs et de vendre les femmes et les enfants. Le culte divin fut aboli, le temple profané, rempli d'infâmes courtisanes et dédié à Jupiter Olympien. Point de séduction, point de cruauté qui ne fût mise en œuvre pour porter le peuple à renier le culte du vrai Dieu. Quiconque se refusait à l'apostasie était persécuté, torturé, mis à mort.

« Il induira<sup>1</sup> les prévaricateurs de l'alliance à user d'hypocrites caresses; mais le peuple, qui connaît son Dieu, tiendra ferme et agira. »

Tel Éléazar, tels les Machabées, telle la mère avec ses sept fils martyrs comme elle.

« Et les doctes<sup>2</sup> du peuple en instruiront beaucoup d'autres; et ils tomberont par le glaive, par la flamme, par la captivité et par le brigandage durant des jours. Et pendant qu'ils tomberont ils seront soulagés par un petit secours; et plusieurs se joindront à eux dans le silence. »

C'est-à-dire à Mathathias et à ses fils, les Machabées.

« Et il en tombera<sup>3</sup> d'entre les doctes, afin qu'ils soient éprouvés par le feu, qu'ils deviennent purs et blancs jusqu'au temps fixé;

<sup>1</sup> « Et impii in testamentum simulabunt fraudulentem; populus autem, sciens Deum suum, obtinebit et faciet. »

— <sup>2</sup> « Et docti in populo docebunt plurimos; et ruent in gladio, et in flamma, et in captivitate, et in rapina dierum. Cumque corruerint, sublevabuntur auxilio parvulo, et applicabuntur eis plurimi fraudulentem. » — <sup>3</sup> « Et de eruditibus ruent, ut censentur et eligantur, et dealbentur, usque ad tempus præfinitum; quia adhuc aliud tempus

car il y aura encore un temps. Et le roi fera selon qu'il lui plaira; il s'élèvera, il se grandira au-dessus de tout dieu. Il parlera insolemment contre le Dieu des dieux et il réussira jusqu'à ce que la colère soit accomplie, car ce qui est décidé s'exécutera. Il n'aura aucun égard aux dieux de ses pères; mais il s'abandonnera à la passion des femmes; il ne se souciera de quelque dieu que ce soit, car il s'élèvera au-dessus de tout. »

Antiochus joignait l'impiété à la dissolution. Il n'avait au fond d'autre dieu que lui-même. Il avait pillé les temples des Grecs et voulu piller celui d'Élymais. S'il tourmenta les Juifs pour leur faire honorer des idoles, c'était sa volonté despotique, bien plus que ces idoles de bois, qu'il voulait faire adorer. Son impudeur était extrême. Dans une marche pompeuse il fit porter quatre-vingts de ses concubines sur des chaises à pieds d'or, et cinq cents autres sur des chaises à pieds d'argent. Deux villes de Cilicie, Tarse et Mallos, se révoltèrent parce qu'il les avait données en cadeau à une de ces courtisanes.

« Il glorifiera<sup>1</sup> à sa place le dieu Moazim (le dieu de la force), dieu que ses pères n'ont pas connu; il le glorifiera avec l'or, l'argent, les pierres précieuses et ce qu'il y a de plus beau. Et il fera des lieux forts pour Moazim, auprès de ce dieu étranger. Quiconque le reconnaîtra, il le comblera de gloire, leur donnera beaucoup de puissance et leur partagera la terre gratuitement. »

Antiochus ne reconnaissait au fond d'autre dieu, d'autre loi que la force, et, comme il se croyait le plus fort, il se faisait adorer sous le nom de Jupiter Olympien ou d'Hercule de Tyr. Ces Moazim ou dieux de la force tenaient sa place. En effet Porphyre nous apprend, dans saint Jérôme, que l'idole placée

erit; et faciet juxta voluntatem suam rex, et elevabitur, et magnificabitur adversus omnem deum; et adversus Deum deorum loquetur magnifica, et dirigetur donec compleatur iracundia; perpetrata quippe est definitio. Et deum patrum suorum non reputabit; et erit in concupiscentiis feminarum, nec quemquam deorum curabit, quia adversum universa consurget. »

<sup>1</sup> « Deum autem Moazim in loco suo venerabitur, et deum quem ignoraverunt patres ejus colet auro, et argento, et lapide pretioso, rebusque pretiosis. Et faciet ut muniat Moazim cum deo alieno, quem cognovit; et multiplicabit gloriam, et dabit eis potestatem in multis, et terram dividet gratuito. »



par ce tyran dans le temple de Jérusalem était son propre simulacre<sup>1</sup>. Au près du temple il bâtit une forteresse et élevait aux honneurs ceux qui adoraient son dieu.

« A la fin<sup>2</sup> le roi du Midi combattrait contre lui ; mais le roi de l'Aquilon le surprendrait comme une tempête, avec des chars, des cavaliers et une grande flotte. Il pénétrerait dans les terres, les ravagerait toutes et les traverserait. Il entrerait dans le pays de gloire et bien des pays seraient ruinés. Voici ceux qui échapperaient à sa main : Édom, Moab et les premières terres des enfants d'Ammon. Il étendrait sa main sur diverses provinces, et la terre d'Égypte n'échapperait point. Il se rendrait maître des trésors d'or et d'argent et de tout ce qu'il y a de plus précieux dans l'Égypte ; des Libyens et des Éthiopiens suivraient ses pas (comme captifs). »

Il y en a qui prennent ceci pour une récapitulation de ce qui précède, mais on peut l'entendre fort bien d'une dernière expédition d'Antiochus en Égypte, la onzième ou avant-dernière année de son règne. Porphyre la rappelle expressément dans saint Jérôme et Tite-Live la rend très-vraisemblable lorsqu'il dit, dans le sommaire de son quarante-sixième livre, que Ptolémée-Philométor fut chassé de son royaume par son frère puîné Ptolémée-Physcon. Antiochus aura profité de la discorde entre les deux frères pour tenter une nouvelle entreprise sur l'Égypte.

« Mais il sera<sup>3</sup> troublé par des nouvelles de l'Orient et de l'Aquilon ; il s'en ira avec une grande colère pour perdre et tuer un grand nombre. »

Du côté de l'aquilon Artaxias, roi d'Arménie, et du côté de l'orient Arsace, roi des

Parthes, ne voulurent plus payer le tribut. Appien et Porphyre<sup>1</sup> l'attestent du premier, et, quant au second, nous en avons pour garant Tacite, qui remarque que la guerre des Parthes empêcha Antiochus d'ôter aux Juifs leur religion et de leur donner les mœurs grecques.

« Et il dressera<sup>2</sup> son pavillon entre deux mers, près de la sainte montagne de Sabi ; il arrivera à sa fin, et il n'y aura personne pour le secourir. »

Suivant Polybe, dont la remarquable narration sur la mort du tyran s'accorde si bien avec l'histoire sainte, il mourut près de Taba ou Tabaï, que Quinte-Curce dit être une ville dans la Parétacène. Cette ville était apparemment située sur le mont *Sabi* ou *Sabaï*, *Tabi* ou *Tabaï* ; car il est familier aux Syriens de changer le *s* en *t*. La Parétacène est une province entre deux mers, la mer Caspienne et le golfe Persique.

Tout est surprenant dans ces prophéties, et les détails où elles entrent, et l'exactitude avec laquelle tout s'est accompli, et la manière dont cet accomplissement nous est attesté par nos ennemis mêmes.

Au quatrième siècle de l'ère chrétienne le Phénicien Malchus, en grec nommé Porphyre, fit un livre pour réfuter Daniel. A cet effet il montra avec quelle exactitude, dans le onzième chapitre de notre prophète, est exposée d'abord l'histoire abrégée de Xerxès, et ensuite l'histoire d'Alexandre et de ses successeurs en Égypte et en Syrie. Il le prouva par des historiens oubliés depuis : Callinicus Sutorius, Hiéronymus, Posidonius, Claudius Théon, Andronicus Alypius, et ceux des livres de Polybe et de Diodore de Sicile qui ne sont point venus jusqu'à nous. De cet exact accomplissement de la prophétie il concluait qu'elle avait été fabriquée après coup. Aujourd'hui les incrédules mêmes conviennent qu'elle existait avant l'événement, en sorte que nous savons, par le témoignage même de nos ennemis, et que les prophéties de Daniel ont été faites longtemps

<sup>1</sup> « Qui in tantam superbiam venerit ut in templo Hierosolymis simulacrum suum poni jussisset. » S. Jérôme, *Comment. in Dan.*, c. 11. — <sup>2</sup> Dan., 11, 40-43 : « Et in tempore præfinito præliabitur adversus eum rex Austri, et quasi tempestas veniet contra illum rex Aquilonis in curribus, et in equitibus, et in classe magna. Et ingreditur terras, et conteret, et pertransiet. Et introibit in terram gloriosam, et multæ corruent ; hæ autem solæ salvabuntur de manu ejus, Edom, et Moab, et principium filiorum Ammon. Et mittet manum suam in terras, et terra Ægypti non effugiet. Et dominabitur thesaurorum auri et argenti, et in omnibus pretiosis Ægypti ; per Libyam quoque et Æthiopiam transibit. » — <sup>3</sup> « Et fama turbabit eum ab oriente et aquilone, et veniet in multitudine magna, ut conterat et interficiat plurimos. »

<sup>1</sup> Porph., apud Hieron., ubi supra. — <sup>2</sup> Dan., 11, 45 : « Et figet tabernaculum suum Apadno, inter maria, super montem inclytum et sanctum ; et veniet usque ad summitatem ejus, et nemo auxiliabitur ei. »

avant les événements qu'elles annoncent, et qu'elles se sont ponctuellement accomplies. Peut-on rien désirer de plus?

D'ailleurs ne sait-on pas quelle vénération, quel attachement les Juifs ont toujours eu pour les saintes Écritures, attachement qui augmenta au retour de la captivité de Babylone? Non-seulement le premier canon ou catalogue authentique des livres saints fut dressé sous Esdras, catalogue dans lequel Daniel a toujours été compris; non-seulement on lisait la loi et les prophètes chaque samedi dans les synagogues; on compta même jusqu'au nombre de lettres qu'il y avait dans chaque livre, afin d'en empêcher la moindre altération. Comment alors, trois siècles et demi après Daniel, car c'est aussi longtemps après que mourut Antiochus-Épiphanes, imposer à tout ce peuple, comme prophéties toujours révérees de Daniel, des prophéties inventées, fabriquées après l'événement, et dont auparavant jamais personne n'avait entendu parler?

Et qui donc aurait tout d'un coup imposé à la nation la prophétie des septante semaines? et quand? cette prophétie dont la plus impudente incrédulité est contrainte d'avouer qu'elle était connue des Juifs longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, et que le fameux rabbi Hillel, qui vivait avant le temps de notre Sauveur, a parlé d'elle? cette prophétie qui contredit les préjugés des Juifs sur la puissance terrestre du Messie et la durée éternelle de leur empire? cette prophétie qui fournit aux chrétiens des armes si victorieuses contre la synagogue, et que néanmoins la synagogue a si religieusement conservée, encore que, frappée de sa précision, elle ait prononcé l'anathème contre qui calculerait ces semaines d'années?

Admirons, bénissons la providence de notre Dieu « qui a rendu sa loi, ses témoignages croyables à l'excès<sup>1</sup>, » comme dit le Psalmiste, qui en fait resplendir la vérité par ceux-là mêmes qui la combattent. Mais ce n'est pas tout de reconnaître cette vérité dans l'esprit; les démons mêmes croient et tremblent<sup>2</sup>, mais ils n'aiment pas. Pour nous,

aimons la vérité, aimons-la de tout notre cœur et de toute notre âme; c'est le vrai moyen de la bien connaître et de ne nous en éloigner jamais. « Dans les derniers temps beaucoup seront séduits par l'esprit de mensonge et périront, parce que, dit l'Apôtre, ils n'ont pas eu l'amour de la vérité, qui les eût sauvés<sup>1</sup>. » Daniel, ou plutôt l'ange qui lui parle, termine par un regard prophétique sur cette dernière époque du monde.

« En ce temps-là<sup>2</sup> Michel, le grand prince, le protecteur des enfants de votre peuple, s'élèvera, lorsqu'il sera venu un temps d'angoisse tel qu'il n'y en eut jamais depuis qu'il y a des nations jusqu'à ce temps-là; et en ce temps-là sera sauvé ton peuple, tous ceux qui seront trouvés écrits dans le livre. Et beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour un opprobre et une ignominie éternels. Mais les doctes resplendiront comme l'éclat du firmament, et ceux qui auront amené à la justice la multitude luiront comme des étoiles dans les perpétuelles éternités.

« Mais pour vous, ô Daniel, enfermez ces paroles et scellez ce livre jusqu'au temps de la fin; plusieurs le parcourront, et la science se multipliera. »

Nous voyons Jésus-Christ, interrogé par ses apôtres sur son dernier avènement, joindre et mêler dans la même prédiction et la ruine finale de Jérusalem, et la ruine finale du monde, l'une étant la figure de l'autre. Dans les paroles de l'ange à Daniel il y a quelque chose de semblable. Antiochus, superbe et luxurieux, ne reconnaissant d'autre dieu ni d'autre loi que lui-même, se moquant de toutes les religions, pillant tous les temples,

<sup>1</sup> 2 Thess., 2. — <sup>2</sup> Dan., 12, 1-3 : « In tempore autem illo consurget Michael, princeps magnus, qui stat pro filiis populi tui, et veniet tempus quale non fuit ab eo ex quo gentes esse coeperunt usque ad tempus illud. Et in tempore illud salvabitur populus tuus omnis qui inventus fuerit scriptus in libro. Et multi de his qui dormiunt in terræ pulvere evigilabunt, alii in vitam æternam et alii in opprobrium, ut videant semper. Qui autem docti fuerint fulgebunt quasi splendor firmamenti, et qui ad justitiam erudiunt multos quasi stellæ in perpetuas æternitates.

« Tu autem, Daniel, claude sermones et signa librum usque ad tempus statutum; plurimi pertransibunt, et multiplex erit scientia. »

<sup>1</sup> « Testimonia tua credibilia facta sunt nimis. » Ps. 92.

— <sup>2</sup> Jacq., 2.



se faisant adorer dans celui de Jérusalem ; contraignant tous les peuples, par la ruse ou la violence, à renier le culte de leurs pères ; mourant tout à coup frappé de Dieu et donnant lieu par sa mort à une espèce de résurrection en Israël ; Antiochus était la figure de cet homme de péché qui se révélera à la fin des temps, de ce fils de perdition, de cet adversaire ou Satan qui s'élèvera au-dessus de tout ce qu'on appelle dieu ou qu'on adore, au point de s'asseoir dans le temple de Dieu et de se donner pour Dieu ; de cet Antechrist qui exercera une persécution si violente que jamais il n'y a eu, que jamais il n'y aura de tribulation pareille ; qui fera des signes et des prodiges mensongers, au point d'induire en erreur même les élus, s'il était possible, mais qu'enfin le Seigneur tuera par le souffle de sa bouche et par l'éclat de son avènement<sup>1</sup>. Voilà pourquoi de la mort d'Antiochus le prophète est transporté soudain à la fin du monde et à la résurrection générale.

« Alors <sup>2</sup>, moi, Daniel, continue le prophète, je regardai ; et en voilà deux autres debout, l'un en deçà, sur le bord du fleuve, et l'autre au delà, sur l'autre bord du même fleuve (le Tigre). Et l'un d'eux dit à l'homme vêtu de lin qui était au-dessus des eaux du fleuve : Quand sera-ce la fin de ces prodiges ? Et j'entendis l'homme vêtu de lin qui se tenait debout sur les eaux du fleuve ; et il éleva sa droite et sa gauche vers les cieux, et il jura, par Celui qui vit dans l'éternité, que ce serait jusqu'à un temps, et deux temps, et la moitié d'un temps. Et lorsque la dispersion du peuple saint sera finie, toutes ces choses s'accompliront. »

Cette expression, un temps, deux temps et la moitié d'un temps, signifie, comme nous avons déjà vu, trois ans et demi ou quarante-deux mois. C'est le temps qu'a duré la persé-

cution d'Antiochus, et que durera, comme l'on croit, celle de l'Antechrist. En prenant ces quarante-deux mois pour des mois d'années, ou douze cent soixante ans, on pourra l'entendre de la durée de l'empire antichrétien ou mahométan. Que s'il reste toujours une mystérieuse obscurité, il ne faut pas nous en étonner ni nous en plaindre. Le prophète lui-même ajoute :

« Et moi <sup>1</sup> j'entendis, mais je ne compris pas ; et je lui dis : Mon Seigneur, qu'arrivera-t-il après cela ? Mais il répondit : Allez, Daniel, car ces paroles sont closes et scellées jusqu'au temps de la fin. Beaucoup seront élus, blanchis et purifiés comme par le feu ; les impies agiront avec impiété, et nul des impies ne comprendra ; mais les doctes comprendront.

« Depuis le temps que le sacrifice perpétuel sera aboli et remplacé par l'abomination de la désolation, il y a mille deux cent quatre-vingt-dix jours. Heureux celui qui attend et qui arrive jusqu'à mille trois cent trente-cinq jours ! »

Les mille deux cent quatre-vingt-dix jours font un peu plus de trois années solaires et demie. On peut remarquer que toutes les persécutions ont duré à peu près ce temps dans leurs moments de furie<sup>2</sup>. La persécution d'Antiochus finit après cet intervalle ; le temple fut purifié, et le culte divin refleurit peu à peu. On peut conjecturer que, quand il y aura ce même nombre d'années depuis que l'empire mahométan a placé l'abomination de la désolation, son culte antichrétien, dans le lieu saint, dans la Terre-Sainte, celle-ci sera de nouveau purifiée et rendue à la religion chrétienne. Ceux qui vivront quelques années plus tard, vers le milieu du vingtième siècle, seront heureux, parce que, selon toutes les apparences, ils verront le

<sup>1</sup> 2 Thess., 2. — <sup>2</sup> Dan., 12, 5-7 : « Et vidi, ego, Daniel ; et ecce quasi duo alii stabant, unus hinc, super ripam fluminis, et alius inde, ex altera ripa fluminis. Et dixi viro qui erat indutus lineis, qui stabat super aquas fluminis : Usquequo finis horum mirabilium ? Et audiui virum, qui indutus erat lineis, qui stabat super aquas fluminis, cum elevasset dexteram et sinistram suam in cælum, et jurasset per Viventem in æternum, quia in tempus et tempora, et dimidium temporis. Et cum completa fuerit dispersio manus populi sancti, complebuntur universa hæc. »

<sup>1</sup> « Et ego audiui, et non intellexi ; et dixi : Domine mi, quid erit post hæc ? Et ait : Vade, Daniel, quia clausi sunt signatique sermones usque ad præfinitum tempus. Eligentur, et dealbabuntur, et quasi ignis probabuntur multi ; et impie agent impii, neque intelligent omnes impii ; porro docti intelligent.

« Et a tempore cum ablatum fuerit iuge sacrificium, et posita fuerit abominatio in desolationem, dies mille ducenti nonaginta. Beatus qui expectat et pervenit usque ad dies mille trecentos triginta quinque. — <sup>2</sup> Bossuet, sur le ch. 10 de l'Apoc.

Christianisme régner sur toute la terre. En attendant, écoutons les dernières paroles que l'ange dit au prophète :

« Pour vous, allez jusqu'à votre fin, et vous vous reposerez, et vous ressusciterez pour votre sort à la fin des jours <sup>1</sup>. »

Après cela s'endormit en effet, pour attendre la résurrection générale, ce grand et saint homme, respecté des lions, révééré des conquérants, admiré des peuples; docteur des sages de Chaldée et de Perse; humble au faite des honneurs, incorruptible au milieu de la plus somptueuse des cours; confident de Dieu et des rois, quoiqu'il annonçât souvent à ces derniers des vérités terribles; historien de l'avenir, prophète de l'histoire universelle, qui lui doit son ensemble, Daniel, en un mot, dont la sagesse était si renommée dans tout l'Orient que, plus d'un demi-siècle avant sa mort, Dieu reprochait au roi de Tyr, comme un excès d'orgueil, la pensée d'être plus sage que Daniel.

Quelle facilité n'avaient point alors, pour apprendre la sagesse véritable, et les mages de la Chaldée et de la Perse, dont il a été si longtemps le chef, et les prêtres de l'Égypte, et les brahmanes de l'Inde, sujets du même empire, et les sages de la Grèce, qui commençaient alors à voyager en Orient pour s'enquérir de la sagesse? Certainement la philosophie grecque, qui naquit du vivant de Daniel, ne peut pas se plaindre, non plus que la philosophie de l'Égypte et celle de l'Inde, que la Providence leur ait rendu inaccessible la vraie sagesse, la sagesse divine.

Cyrus mourut aussi, à l'âge de soixante-dix ans, regretté de tous ceux qui avaient le bonheur de vivre sous sa vaste domination. Il avait régné trente ans depuis qu'il avait pris pour la première fois le commandement des armées des Perses et des Mèdes, neuf ans depuis la prise de Babylone, et sept ans depuis la mort de son oncle Cyaxare ou Darius le Mède. L'empire qu'il venait de fonder était borné à l'orient par l'Indus, au nord par la mer Caspienne et le Pont-Euxin, à l'occident par la mer Égée, et au midi par l'Éthiopie et le golfe d'Arabie. Il en régla si bien les af-

fares qu'il subsista, uniquement par l'ordre qu'il y avait mis, pendant plus de deux cents ans, malgré les dérèglements et les imprudences de ses successeurs. Ce monarque passait sept mois de l'année à Babylone, à cause de la bonté du climat, trois mois à Suse, au printemps, et deux mois à Ecbatane, pendant les chaleurs de l'été. Il fut enterré à Pasargade, en Perse, où son tombeau se voyait encore du temps d'Alexandre le Grand <sup>1</sup>.

Ce qui est arrivé à Cyrus nous montre dans quel chaos d'incertitude serait plongée toute l'histoire humaine si Dieu ne nous avait donné Moïse et les prophètes. Hérodote, qui écrivait cent ans après, nous apprend que dès lors il y avait, sur la naissance, la vie et la mort de ce fameux conquérant, trois versions différentes. En effet l'histoire qu'il nous en donne diffère en des points très-considérables de celle de Xénophon, qui diffère de celle de Ctésias. Hérodote, comme Ctésias, le fait naître, vivre et mourir d'une manière tout à fait romanesque. Il aura choisi cette version pour plaire davantage aux Athéniens. L'histoire de Xénophon est, pour les faits, toute naturelle, et d'ailleurs parfaitement d'accord avec l'Écriture sainte. Quant aux sages et éloquents discours sur l'art de gouverner les peuples et de faire la guerre, on sent bien qu'ils sont de Xénophon bien plus que de Cyrus.

Un historien grec contemporain de Cyrus, par conséquent d'un siècle plus ancien qu'Hérodote, nous eût peut-être fourni des renseignements plus sûrs, si ses histoires étaient venues jusques à nous; c'est Hécatee de Milet, dont Diodore de Sicile nous a conservé sur l'histoire de Moïse un passage remarquable, que nous avons cité ailleurs et qui s'écarte assez peu de la vérité <sup>2</sup>.

De tous les rois de nations Cyrus est le seul que Dieu ait prédit par son nom, le seul qu'il ait appelé son christ, parce qu'il devait être une figure du Christ par excellence, et en rendant la liberté aux captifs d'Israël et en ordonnant la reconstruction du temple. On ne voit pas que l'Écriture lui reproche, non plus

<sup>1</sup> Dan., 12, 13. Grotius et les Septante traduisent ainsi.

<sup>1</sup> *Cyrop.*, l. 8. Cicéron, *de Divin.*, l. 4. Ptolém., in *Can.* — <sup>2</sup> Diod. Sic., l. 40. Phot. *Bibl.*, 1151.



qu'aux autres rois de Perse, d'avoir adoré des idoles proprement dites, des idoles de bois, de pierre ou de métal, comme les rois de Babylone. Nous verrons, au contraire, les successeurs de Cyrus briser les idoles de l'Égypte et de la Syrie, comme injurieuses à la Divinité. En général les rois de Perse apparaissent, dans l'Écriture sainte, plus humains, plus généreux, plus portés au culte du vrai Dieu qu'aucun autre. Darius ordonna à tous ses sujets de craindre le Dieu d'Israël parce que c'est le Dieu vivant et éternel ; Cyrus reconnaît, dans un édit public, que c'est Jéhova, le Dieu du ciel, qui lui a donné tous les royaumes de la terre. Nous verrons les plus puissants et les plus dignes de leurs successeurs tenir un langage pareil. Cependant on ne voit pas que ni ces rois ni leurs peuples aient adoré le vrai Dieu comme il veut et doit l'être, qu'ils n'aient adoré que lui seul. Au contraire, suivant le témoignage des auteurs, les Perses n'adoraient que le soleil et le feu, c'est-à-dire que, si leur idolâtrie était moins grossière que celle de Babylone ou de l'Égypte, ils n'en étaient pas moins idolâtres, en adorant la créature au lieu du Créateur. Leurs descendants réfugiés dans l'Inde, les Parsis, prétendent, il est vrai, que leurs ancêtres n'adoraient le soleil et le feu que comme les symboles les plus expressifs de la Divinité ; mais il n'y a guère d'apparence ; car nous verrons, aux quatrième et sixième siècles de l'ère chrétienne, les rois de Perse, Sapor et Izdegerde, tantôt favorables aux chrétiens, tantôt les condamnant à mort, parce qu'ils ne voulaient adorer que Dieu seul, et non pas le soleil, ni le feu, ni eux-mêmes. On peut croire que les anciens rois avaient des idées et des intermittences semblables.

Après la mort de Cyrus les Samaritains accusèrent les Juifs devant son fils Cambyse, qu'Esdras nomme Assuérus, peu après qu'il fut monté sur le trône. Soit qu'ils reçussent une réponse favorable, soit que son silence les enhardit à empêcher le rétablissement du temple, toujours est-il certain qu'il resta interrompu.

Cambyse régna sept ans. Dans une expédition en Égypte il détruisit un grand nombre de temples et d'idoles ; entre autres il

brûla les temples de Thèbes. Du reste il se conduisait plus en frénétique qu'en fils digne de Cyrus. Le premier il donna aux Perses l'exemple d'un mariage incestueux en épousant sa propre sœur, par la raison qu'il était permis à un roi des Perses de faire tout ce qu'il voulait. Il fit tuer son unique frère sur la foi d'un songe, et puis, cette même sœur qu'il avait épousée s'étant échappée un jour à plaindre le sort de son frère égorgé, il la maltraita si brutalement qu'elle en mourut. Une autre fois il perça d'une flèche le cœur d'un enfant pour montrer à son père, un des grands officiers de son armée, que le vin ne lui faisait pas perdre la raison.

Cambyse étant mort, les Samaritains, de concert, à ce qu'il paraît, avec les gouverneurs persans de leur province, présentèrent une nouvelle accusation contre les Juifs au roi Arthasastha ou Artaxerxès, lui remontrèrent que c'était un peuple enclin à la rébellion, qui, s'il lui était permis de rebâtir Jérusalem et de la fortifier de murailles, ne payerait bientôt plus ni tributs ni impôts. Ils priaient le roi de faire regarder dans les annales de l'empire babylonien pour se convaincre des inclinations dangereuses de cette nation.

Le roi, nommé, dans l'hébreu et le grec d'Esdras, Arthasastha, Artaxerxès dans le latin, Mardos par Eschyle, Smerdis par Hérodote, Sphendadates par Ctésias, Oropastes par Justin, était le mage qui se donna pour le fils puîné de Cyrus, que Cambyse avait fait mourir, et qui se maintint quelque temps sur le trône. Il prêta l'oreille aux représentations des Samaritains et répondit en ces termes : « L'accusation que vous nous avez envoyée a été lue devant moi, et il a été ordonné par moi qu'on examinât, et l'on a trouvé que cette ville, dès les anciens temps, se soulève contre les rois, et que les séditions et les guerres naissent dans son sein ; car il y a eu des rois très-puissants à Jérusalem, qui ont dominé sur tout ce qui est au delà du fleuve ; ils recevaient des tributs, des revenus et des impôts. Maintenant donc écoutez mes ordres : empêchez que ces hommes ne bâtissent cette ville jusqu'à ce que je l'aie ordonné autrement. » Aussitôt que cette réponse du roi fut arrivée

divers conseillers se rendirent à Jérusalem et contraignirent les Juifs à interrompre l'ouvrage <sup>1</sup>.

L'audacieux usurpateur fut précipité du trône après sept mois de règne. Darius, fils d'Hystaspe, comme Cyrus de l'ancienne royale famille d'Achémènes, homme de tête et de main, parvint à la souveraine puissance; pour s'y affermir d'autant plus il prit pour femmes deux filles du grand roi.

Les Juifs auraient bien pu penser que le nouveau monarque, ne fût-ce que pour honorer la mémoire de Cyrus, les rétablirait dans leurs droits et révoquerait l'ordre que leurs ennemis avaient surpris au mage détesté; mais ils négligèrent l'œuvre du Seigneur, ne s'occupant qu'à labourer leurs terres, embellir leurs maisons, sans toucher au temple dont les fondements étaient jetés.

Il paraît même que Zorobabel et le grand-prêtre Josué n'employèrent pas tout le zèle convenable pour exciter le peuple à l'œuvre sainte. En effet, la deuxième année du règne de Darius, le premier jour du sixième mois, Dieu leur envoya un saint prophète, Aggée, qui leur reprocha leur négligence et leur apprit que, si la terre avait été frappée de sécheresse et de stérilité cette année-là, c'était parce que le peuple avait interrompu la construction du temple.

Ces saints personnages, qui sans doute avaient gémi eux-mêmes de l'insouciance du peuple et n'avaient désespéré des hommes que manque d'une confiance héroïque en Dieu, furent embrasés par la parole du Seigneur, qui suscita leur esprit et l'esprit de tout le peuple, en sorte qu'ils vinrent et travaillèrent à la maison de Jéhova-Sabaoth, leur Dieu <sup>2</sup>. Les prédictions des saints prophètes Aggée et Zacharie les encourageaient dans ce travail par des regards dans un grand et magnifique avenir.

« La seconde année du règne de Darius <sup>3</sup>, le vingt et unième jour du septième mois, la parole de Jéhova vint au prophète Aggée, disant : Parle à Zorobabel, fils de Salathiel,

<sup>1</sup> Esdr., 4. — <sup>2</sup> Aggée, 1. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 2, 1-6 : « In die vigesima et quarta mensis, in sexto mense, in anno secundo Darii regis, in septimo mense, vigesima et prima mensis, factum est verbum Domini in manu Aggae prophetæ dicens : Loquere ad Zorobabel, filium Salathiel,

chef de Juda, et à Jésus, fils de Josédéc, grand-prêtre, et à tout le reste du peuple, et dis-leur : Qui est resté d'entre vous qui ait vu cette maison dans sa première gloire ? et en quel état la voyez-vous maintenant ? N'est-elle point à vos yeux comme si elle n'était point ? Et maintenant prends courage, Zorobabel, dit Jéhova; prends courage, Jésus, fils de Josédéc, grand-prêtre; prends courage, peuple tout entier de cette terre, dit Jéhova, et travaillez; car moi je suis avec vous, dit Jéhova-Sabaoth. Suivant l'alliance que j'ai contractée avec vous quand vous sortîtes de l'Égypte, mon Esprit demeurera au milieu de vous; ne craignez pas !

« Car ainsi parle Jéhova-Sabaoth : Encore un peu et j'ébranlerai les cieux et la terre, la mer et le continent; j'ébranlerai même toutes les nations; et le Désiré de toutes les nations viendra; et je remplirai de gloire cette maison, dit Jéhova-Sabaoth. A moi est l'argent, à moi est l'or, dit le Seigneur. » (C'est-à-dire, si cette maison est moins riche en or et en argent que la précédente, en ai-je besoin ? Tout l'argent, tout l'or n'est-il point à moi ? Il est réservé à cette maison une gloire plus haute ! Le Désiré des nations, le Messie, honorera cette maison de sa présence.) « La gloire de cette dernière maison sera encore plus grande que n'a été celle de la première, dit Jéhova-Sabaoth, et je te donnerai la paix en ce lieu, dit le Seigneur des armées. »

Aggée termine ses prédictions par une grande promesse à Zorobabel.

ducem Juda, et ad Jesum, filium Josedec, sacerdotem magnum, et ad reliquos populi, dicens : Quis in vobis est derelictus qui vidit domum istam in gloria sua prima ? et quid vos videtis hanc nunc ? Numquid non ita est quasi non sit in oculis vestris ? Et nunc confortare, Zorobabel, dicit Dominus, et confortare, Jesu, filii Josedec, sacerdos magne, et confortare, omnis populus terræ, dicit Dominus exercituum, et facite; quoniam ego vobiscum sum, dicit Dominus exercituum. Verbum quod pepigi vobiscum cum egredieremini de terra Ægypti, et spiritus meus erit in medio vestrum : nolite timere.

« Quia hæc dicit Dominus exercituum : Adhuc unum modicum est, et ego commovebo cælum, et terram, et mare, et aridam. Et movebo omnes gentes, et veniet Desideratus cunctis gentibus, et implebo domum istam gloria, dicit Dominus exercituum. Meum est argentum et meum est aurum, dicit Dominus exercituum. Magna erit gloria domus istius novissimæ plus quam primæ, dicit Dominus exercituum; et in loco isto dabo pacem, dicit Dominus exercituum. »



« Et la parole de Jéhova <sup>1</sup> vint une seconde fois à Aggée, le vingt-quatrième jour du mois, disant : Parle à Zorobabel, chef de Juda, et dis-lui : Moi j'ébranlerai les cieus et la terre, et je renverserai le trône des royaumes, et je briserai la force des empires des nations ; je renverserai le char et ceux qui le montent ; les chevaux et les cavaliers tomberont les uns sur les autres, et le frère sera percé par l'épée de son frère. En ce jour-là, dit Jéhova-Sabaoth, je te prendrai, ô Zorobabel, fils de Salathiel, mon serviteur, dit Jéhova, et je te garderai comme un anneau à cacher, parce que je t'ai choisi, dit Jéhova-Sabaoth. »

C'est toujours la même prophétie, plus un indice du mystère par où elle s'accomplirait. L'Éternel ébranlera le ciel, la terre et les mers ; brisera les empires humains, les Perses par les Grecs, les Grecs par les Romains, les Romains par eux-mêmes. Alors viendra Celui que toutes les nations désirent ; alors Jéhova lui-même prendra Zorobabel, prendra sa chair et son sang, se l'unira dans la personne du Verbe. Ce Zorobabel, Homme-Dieu, cet Emmanuel, né de la Vierge, est le sceau de Jéhova, le caractère de sa substance, le cachet de sa ressemblance parfaite, l'anneau de son alliance et de sa réconciliation avec les hommes ; c'est Lui qui nous donnera la paix, c'est Lui qui sera notre paix.

La même année, le vingt-quatrième jour du onzième mois, Zacharie, fils de Barachias, prophétisa également.

« Je regardais pendant la nuit <sup>2</sup> ; et voilà un homme monté sur un cheval roux, qui se tenait parmi les myrtes plantés en un lieu bas et profond, et à sa suite étaient des chevaux, les uns roux, d'autres marquetés, et les autres blancs.

<sup>1</sup> « Et factum est verbum Domini secundo ad Aggæum, in vigesima et quarta mensis, dicens : Loquere ad Zorobabel, ducem Juda, dicens : Ego movebo cœlum pariter et terram, et subvertam solium regnorum, et conteram fortitudinem regni gentium ; et subvertam quadrigam et ascensorem ejus, et descendent equi et ascensores eorum ; vir in gladio fratris sui. In die illa, dicit Dominus exercituum, assumam te, Zorobabel, fili Salathiel, serve meus, dicit Dominus, et ponam te quasi signaculum, quia te elegi, dicit Dominus exercituum. » — <sup>2</sup> Zachar., 1, 8 : « Vidi per noctem ; et ecce vir ascendens super equum rufum, et ipse stabat inter myrteta quæ erant in profundo, et post eum equi rufi, varii et albi.

« Je dis alors : Seigneur, qui sont ceux-ci ? Et l'ange qui parlait en moi me dit : Je vous ferai voir qui ils sont.

« Et le personnage debout parmi les myrtes répondit : Ce sont ceux qu'a envoyés Jéhova pour parcourir la terre. Et eux répondirent à l'ange de Jéhova : Nous avons parcouru la terre, et voilà que la terre entière est habitée et en repos.

« Et l'ange de Jéhova dit : Jéhova-Sabaoth, jusqu'à quand n'aurez-vous point pitié de Jérusalem et des villes de Juda contre lesquelles vous vous êtes mis en colère ? Voilà déjà la septantième année que Jérusalem a été réduite en cendres.

« Alors Jéhova répondit à l'ange qui parlait en moi des paroles de bonté et de consolation. Et l'ange qui parlait en moi me dit : Crie et dis : Ainsi parle Jéhova-Sabaoth : J'ai un grand zèle et un grand amour pour Jérusalem et pour Sion, et j'ai conçu une grande indignation contre les nations puissantes ; moi je m'étais mis en colère un peu, elles, au contraire, ont porté ses maux à l'excès. C'est pourquoi voici ce que dit Jéhova : Je reviens à Jérusalem avec des entrailles de miséricorde ; ma maison y sera édifiée de nouveau, dit Jéhova-Sabaoth, et on étendra encore le cordeau sur Jérusalem pour la rebâtir. »

Nous voyons ici le gouvernement invisible de ce monde visible, les puissances célestes de la terre, le ministère des anges préposés

« Et dixi : Qui sunt isti, Domine mi ? Et dixit ad me angelus qui loquebatur in me : Ego ostendam tibi quid sint hæc.

« Et respondit vir qui stabat inter myrteta, et dixit : Isti sunt quos misit Dominus ut perambulent terram. Et responderunt angelo Domini, qui stabat inter myrteta, et dixerunt : Perambulavimus terram, et ecce omnis terra habitatur et quiescit.

« Et respondit angelus Domini, et dixit : Domine exercituum, usquequo tu non misereberis Jerusalem et urbem Juda, quibus iratus es ? Iste jam septuagesimus annus.

« Et respondit Dominus angelo, qui loquebatur in me verba bona, verba consolatoria. Et dixit ad me angelus qui loquebatur in me : Clama dicens : Hæc dicit Dominus exercituum : Zelatus sum Jerusalem et Sion zelo magno. Et ira magna ego irascor super gentes opulentas, quia ego iratus sum parum, ipsi vero adjuverunt in malum. Propterea hæc dicit Dominus : Revertar ad Jerusalem in misericordiis, et domus mea ædificabitur in ea, ait Dominus exercituum, et perpendiculum extendetur super Jerusalem. »

aux royaumes humains. Il apparaît d'abord un chef, que l'on croit être Michel, chef des armées de Jéhova, défenseur principal du royaume de Dieu, la société des fidèles. Vient à sa suite les anges des nations, qui lui rendent compte et attendent par lui les ordres de Dieu. Le prince de ces souverains se tient pour le moment dans une vallée plantée de myrtes ; on croit que c'est la province de Babylone, sol arrosé et humide, favorable à ces sortes d'arbustes ; il est monté sur un cheval roux, pour marquer peut-être la prompte et sanglante vengeance que Dieu allait tirer de la ville de Babylone, qui, dans ce moment, méditait la révolte contre Darius. Les anges des nations lui ayant rapporté que toute la terre est habitée et tranquille, il intercède auprès de Jéhova pour Jérusalem qui ne l'est point. La réponse est transmise à Zacharie par un ange qui parle en lui ou avec lui, et que l'on croit son ange tutélaire.

« Je levai encore les yeux, continue le prophète <sup>1</sup>, et je regardai ; et voilà un homme avec un cordeau de géomètre à la main. Je lui dis : Où allez-vous ? Il me répondit : Je vais mesurer Jérusalem, pour voir quelle est sa largeur et quelle est sa longueur. En même temps l'ange qui parlait en moi sortit, et un autre ange vint à sa rencontre et lui dit : Cours, parle à ce jeune homme et dis-lui : Jérusalem ne sera plus environnée de murailles, tant sera grande la multitude d'hommes et de bêtes au milieu d'elle. Je lui serai moi-même, dit Jéhova, un mur de feu tout autour, et je serai sa gloire au milieu de son enceinte.

« Ah ! ah ! fuyez de la terre d'aquilon, dit Jéhova, parce que je vous ai dispersés vers les quatre vents du ciel. Fuyez, ô Sion ! vous qui habitez dans la ville de Babylone ; car voici

l'ordre que me donne Jéhova-Sabaoth : Après qu'il vous aura rétablis en gloire il m'enverra contre les nations qui vous ont dépouillés ; car qui vous touche touche la prunelle de mon œil. Je vais étendre ma main sur eux, et ils seront en proie à ceux qui les servaient auparavant ; et vous reconnaîtrez que c'est Jéhova-Sabaoth qui m'a envoyé.

« Entonne des cantiques de louanges et réjouis-toi, fille de Sion ; car voici que je viens moi-même et que j'habiterai au milieu de toi, dit Jéhova. Il s'attachera beaucoup de nations à Jéhova dans ce jour-là et elles me seront un peuple, et elles habiteront au milieu de toi <sup>1</sup> ; et tu sauras que Jéhova-Sabaoth m'a envoyé. Jéhova possédera encore Juda comme son héritage dans la terre sainte, et il choisira encore Jérusalem. Que toute chair soit dans le silence devant la face de Jéhova, parce qu'il s'est levé du fond de son sanctuaire. »

La Jérusalem judaïque était l'ébauche de la Jérusalem chrétienne, ébauche elle-même de la Jérusalem céleste. Les promesses faites à la première s'appliquent encore plus à la seconde. La première était alors à moitié déserte ; mais un jour son enceinte sera trop étroite pour contenir tous ses habitants ; plusieurs s'établiront hors de ses murs. Cependant c'est de la seconde surtout, de l'Église catholique, qu'il est vrai de dire qu'elle n'est point circonscrite par des murailles ; elle n'a d'autres limites que celles de la terre ; Dieu lui-même est son rempart ; ses portes sont ouvertes nuit et jour ; la foule des nations y entre pour s'attacher à l'Éternel.

Il est commandé aux Juifs restés à Babylone d'en sortir ; c'est que cette malheureuse ville,

fuge, quæ habitas apud filiam Babylonis, quia hæc dicit Dominus exercituum : Post gloriam, misit me ad gentes quæ spoliaverunt vos ; qui enim tetigerit vos tangit pupillam oculi mei. Quia ecce ego levo manum meam super eos, et erunt prædæ his qui serviebant sibi ; et cognoscetis quia Dominus exercituum misit me.

<sup>1</sup> Zachar., 2, 1-5 : « Et levavi oculos meos, et vidi ; et ecce vir, et in manu ejus funiculus mensurum. Et dixi : Quo tu vadis ? Et dixit ad me : Ut metiar Jerusalem, ut videam quanta sit latitudo ejus et quanta longitudo ejus. Et ecce angelus qui loquebatur in me egrediebatur, et angelus alius egrediebatur in occursum ejus. Et dixit ad eum : Curre, loquere ad puerum istum, dicens : Absque muro habitabitur Jerusalem, præ multitudine hominum et jumentorum in medio ejus. Et ego ero ei, ait Dominus, murus ignis in circuitu, et in gloria ero in medio ejus.

« O, o fugite de terra aquilonis, dicit Dominus, quoniam in quatuor ventos cæli dispersi vos, dicit Dominus. O Sion,

« Lauda et lætare, filia Sion, quia ecce ego venio et habitabo in medio tui, ait Dominus. Et applicabuntur gentes multæ ad Dominum in die illa, et erunt mihi in populum, et habitabo in medio tui ; et scies quia Dominus exercituum misit me ad te. Et possidebit Dominus Judam partem suam in terra sanctificata, et eliget adhuc Jerusalem. Sileat omnis caro a facie Domini, quia consurrexit de habitaculo sancto suo. »

<sup>1</sup> Selon les Septante.



déjà prise et humiliée par Cyrus, devait s'attirer bientôt de plus grandes calamités encore. Deux ans après cet avertissement elle se révolta contre Darius, qui l'assiégea vingt mois. Les Babyloniens, pour faire durer plus longtemps leurs provisions, prirent la résolution barbare d'exterminer toutes les bouches inutiles, tout ce qui ne pouvait servir à la guerre ; il fut seulement permis à chaque homme de conserver celle de ses femmes qu'il aimait le plus et une servante pour faire l'ouvrage de la maison. Tout le reste, enfants, vieillards, filles, femmes, sœurs, mères, fut étranglé. Darius, néanmoins, s'en rendit maître par le stratagème d'un de ses généraux, nommé Zopyre. S'étant coupé le nez et les oreilles et déchiré tout le corps, il passa, défiguré de la sorte, chez les assiégés, auxquels il dit qu'il avait été réduit dans ce déplorable état par la cruauté de Darius. Il gagna si bien leur confiance qu'ils lui défirent le commandement de leur ville, dont il se servit pour la faire tomber entre les mains de son maître. Celui-ci n'eut pas plus tôt Babylone en sa possession qu'il fit enlever ses cent portes et abaisser ses murailles de deux cents coudées à cinquante. Pour ce qui est des habitants, après les avoir livrés en proie à ses Perses, autrefois leurs serviteurs, il en fit empaler trois mille des plus coupables et pardonna au reste <sup>1</sup>.

Nous avons vu, dans les précédentes révélations de Zacharie, le ministère des bons anges ; nous allons voir l'occupation des mauvais. C'est à l'occasion du grand-prêtre, qui s'était rendu coupable de quelque faute, soit manque de zèle pour la reconstruction du temple, soit quelque autre négligence, faute qu'il réparait depuis les exhortations du prophète ; ou plutôt le grand-prêtre figure ici moins comme individu que comme chef et représentant de la nation, et, comme tel, chargé des iniquités de la multitude.

« Il me fut montré <sup>2</sup> le grand-prêtre Jésus, debout devant l'ange de Jéhova, et Satan debout à sa droite pour le combattre. Et Jéhova dit à Satan : Que Jéhova te réprimande, Sa-

tan ; que Jéhova te réprimande, lui qui a choisi Jérusalem ! N'est-ce pas là un tison sauvé du feu ? Or Jésus était revêtu d'habits sales et se tenait devant la face de l'ange. Celui-ci dit à ceux qui étaient debout devant lui : Otez-lui ses habits sales. A lui-même il dit ensuite : Voilà que j'ai ôté de dessus toi ton iniquité et que je t'ai revêtu de vêtements de fête. Il ajouta : Mettez-lui sur la tête une tiare éclatante ; et ils lui mirent une tiare éclatante sur la tête et le revêtirent de vêtements précieux. Cependant l'ange de Jéhova se tenait debout.

« Et l'ange de Jéhova fit à Jésus cette déclaration : Ainsi parle Jéhova-Sabaoth : Si tu marches dans mes voies et si tu observes mes ordres tu gouverneras aussi ma maison, et tu garderas mes parvis, et je te donnerai de ceux qui sont ici debout pour marcher avec toi. Écoute, ô Jésus ! grand-prêtre, toi et tes amis qui habitent devant ta face, parce qu'ils sont des hommes de présage. Voici que je fais venir mon serviteur *l'Orient* (ou *le rejeton*). »

Les amis connus du grand-prêtre étaient Zorobabel, Aggée, Zacharie. Tous ces pieux personnages, qui travaillent avec lui à la réédification de Jérusalem et du temple, présageaient en même temps un autre prince de Juda, un autre grand-prêtre, un autre Jésus, l'Orient, le rejeton ou le Messie, comme dit la version chaldaïque, qui édifierait une autre Jérusalem, un autre temple avec d'autres amis ; ils présageaient Jésus-Christ avec ses apôtres, édifiant l'Église chrétienne.

Zorobabel et Jésus, encouragés par les pré-

saretur ei. Et dixit Dominus ad Satan : Increpet Dominus in te Satan, et increpet Dominus in te, qui elegit Jerusalem ! Numquid non iste torris est erutus de igne ? Et Jesus erat indutus vestibus sordidis, et stabat ante faciem angeli. Qui respondit, et ait ad eos qui stabant coram se, dicens : Auferte vestimenta sordida ab eo. Et dixit ad eum : Ecce abstuli a te iniquitatem tuam, et indui te mutatoris. Et dixit : Ponite cidarim mundam super caput ejus ; et posuerunt cidarim mundam super caput ejus, et induerunt eum vestibus ; et angelus Domini stabat.

« Et contestabatur angelus Domini Jesum, dicens : Et hæc dicit Dominus exercituum : Si in viis meis ambulaveris, et custodiam meam custodieris, tu quoque iudicabis domum meam, et custodies atria mea, et dabo tibi ambulantes de his qui nunc hic assistunt. Audi, Jesu, sacerdos magne, tu et amici tui qui habitant coram te, quia viri portendentes sunt ; ecce enim ego adducam servum meum Orientem. »

<sup>1</sup> Hérodote, l. 3. — <sup>2</sup> Zach., 3, 1-5 : « Et ostendit mihi Dominus Jesum, sacerdotem magnum, stantem coram angelo Domini, et Satan stabat a dextris ejus ut adver-

dictions d'Aggée et de Zacharie, s'étaient remis à la construction du temple avec le peuple réveillé de sa négligence, lorsque Thathanaï, satrape persan des provinces en deçà de l'Euphrate, et Starbuzanaï, vraisemblablement gouverneur de Samarie et subordonné à l'autre, s'en vinrent avec quelques conseillers à Jérusalem et s'informèrent par quelle autorité ils bâtissaient cette maison et restauraient ces murailles. Les chefs du peuple donnèrent leurs noms : « Et l'œil de leur Dieu fut sur les anciens des Juifs, en sorte qu'on ne put les empêcher de bâtir. » Il fut seulement convenu qu'on renverrait l'affaire à Darius.

Thathanaï lui écrivit en ces termes : « A Darius, roi, toute paix ! Que le roi sache que nous avons été dans la province de Judée, dans la maison du grand Dieu qu'on bâtit de pierres non polies ; et les bois sont placés sur les murailles, et cette œuvre est faite avec ardeur et croît entre leurs mains. Nous avons donc interrogé les vieillards et nous leur avons ainsi parlé : Qui vous a donné le pouvoir d'édifier cette maison et de rétablir ces murailles ? Nous leur avons aussi demandé leurs noms afin de vous les faire connaître, et nous avons écrit les noms des hommes qui sont les princes entre eux. Or ils nous ont répondu de cette sorte, disant : Nous sommes les serviteurs du Dieu du ciel et de la terre ; nous édifions le temple qui était construit longtemps avant ces années-ci et qu'un grand roi d'Israël avait bâti et achevé. Mais, après que nos pères eurent provoqué la colère du Dieu du ciel, il les livra en la main de Nabuchodonosor, roi de Babylone, Chaldéen, et il détruisit cette maison et transporta son peuple à Babylone. Or, la première année de Cyrus, roi de Babylone, le roi Cyrus publia un édit pour rebâtir cette maison de Dieu ; et les vases d'or et d'argent que Nabuchodonosor avait enlevés du temple qui était à Jérusalem, et qu'il avait apportés dans le temple de Babylone, Cyrus, roi, les tira du temple de Babylone, et ils furent donnés à un nommé Sassabasar, qu'il établit prince. Et il lui dit : Prends ces vases et va, et place-les dans le temple qui est à Jérusalem, et que la maison de Dieu soit édifiée en son lieu. C'est pour-

quoi Sassabasar vint alors et posa les fondements de la maison de Dieu à Jérusalem, et depuis ce temps-là jusqu'à présent on la bâtit, et elle n'est point encore achevée. Maintenant donc, s'il semble bon au roi, que l'on regarde en la bibliothèque du roi qui est à Babylone s'il a été ordonné par le roi Cyrus que la maison de Dieu serait rebâtie à Jérusalem, et qu'on nous fasse connaître en cela la volonté du roi<sup>1</sup>. »

On voit que le satrape y mettait de la droiture, et qu'en outre il avait une haute idée du Dieu d'Israël, puisqu'il en parle comme du grand Dieu, du Dieu suprême.

La conduite et les paroles de Darius ne sont pas moins remarquables. Il donna des ordres pour consulter les archives, et l'on trouva dans Ecbatane, château de la province de Médie, un livre où était écrit :

« La première année du roi Cyrus<sup>2</sup>, le roi Cyrus a ordonné que la maison de Dieu à Jérusalem fût bâtie dans un lieu où l'on pût immoler des victimes, et poser des fondements pour porter la hauteur de soixante coudées, et la largeur également de soixante, et trois rangs de pierres non polies (choisies), et autant de rangs de nouveaux bois ; or les frais seront faits par la maison du roi ; et que les vases d'or et d'argent du temple de Dieu, que Nabuchodonosor avait enlevés, fussent rendus et rapportés en leur place.

« Maintenant donc, Thathanaï, gouverneur de la contrée qui est au delà du fleuve, Starbuzanaï, et vous, conseillers arphasachéens, qui êtes au delà du fleuve, retirez-vous loin des Juifs et laissez bâtir ce temple de Dieu par leur chef et par leurs anciens, afin qu'ils édifient cette maison de Dieu en son lieu.

<sup>1</sup> Esdras, 6. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 6, 3-5 : « Anno primo Cyri regis, Cyrus rex decrevit ut domus Dei ædificaretur quæ est in Jerusalem, in loco ubi immolent hostias, et ut ponant fundamenta supportantia altitudinem cubitorum sexaginta et latitudinem cubitorum sexaginta ; ordines de lapidibus impolitis tres, et sic ordines de lignis novis. Sumptus autem de domo regis dabuntur. Sed et vasa templi Dei aurea et argentea, quæ Nabuchodonosor tulerrat de templo Jerusalem et attulerat ea in Babylonem, reddantur et referantur in templum in Jerusalem in locum suum, quæ et posita sunt in templo Dei.

« Nunc ergo, Thathanai, dux regionis quæ est trans flumen, Starbuzanaï, et consiliarii vestri Arphasachæi, qui estis trans flumen, procul recedite ab illis, et dimitte fieri templum Dei illud a duce Judæorum et a se-



« J'ai ordonné aussi ce qu'il faut que vous fassiez à ces anciens des Juifs, afin que la maison de Dieu soit édifiée, savoir : que du trésor royal, c'est-à-dire des tribus d'au delà du fleuve, on leur fournisse avec soin la dépense, pour que l'œuvre ne soit point interrompue. Que, s'il est nécessaire, on leur donne chaque jour des veaux, des agneaux et des chevreux pour les offrir en holocauste au Dieu du ciel, du froment, du sel, du vin et de l'huile, selon la parole des prêtres qui sont à Jérusalem, sans qu'on leur laisse aucun sujet de se plaindre, afin qu'ils offrent des sacrifices au Dieu du ciel et qu'ils prient pour la vie du roi et de ses enfants.

« C'est pourquoi j'ordonne que, si quelqu'un, de quelque qualité qu'il soit, contrevient à cet édit, on tire une pièce de bois de sa maison, qu'on la plante en terre, qu'on l'y attache, et que sa maison soit confisquée. Que Dieu, qui fait habiter là son nom, extermine tout roi et tout peuple qui étendra sa main pour y contredire et pour ruiner cette maison de Dieu à Jérusalem. Moi, Darius, j'ai ordonné ce décret, et je veux qu'il soit accompli fidèlement. »

Ainsi parlait ce grand roi, fameux dans l'histoire profane par la réduction de Babylone, par la conquête de l'Inde et par ses expéditions contre les Scythes et les Grecs. C'est une chose que généralement on ne remarque point assez que la manière dont parlent du vrai Dieu, dans leurs édits publics, ces monarques persans, que les Grecs eux-mêmes appelaient le *roi des rois*, le *grand roi*,

nioribus eorum, ut domum Dei illam ædificent in loco suo.

« Sed et a me præceptum est quid oporteat fieri a presbyteris Judæorum illis, ut ædificetur domus Dei, scilicet, ut de arca regis, id est de tributis quæ dantur de regione trans flumen, studiose sumptus dentur viris illis, ne impediatur opus. Quod si necesse fuerit, et vitulos, et agnos, et hædos in holocaustum Deo cæli, frumentum, sal, vinum et oleum, secundum ritum sacerdotum qui sunt in Jerusalem, detur eis per singulos dies, ne sit in aliquo querimonia, et offerant oblationes Deo cæli, orentque pro vita regis et filiorum ejus.

« A me ergo positum est decretum ut, omnis homo qui hanc mutaverit jussionem, tollatur lignum de domo ipsius, et erigatur, et configatur in eo, domus autem ejus publicetur. Deus autem qui habitare fecit nomen suum ibi dissipet omnia regna et populum qui extenderit manum suam ut repugnet et dissipet domum Dei illam quæ est in Jerusalem. Ego, Darius, statui decretum, quod studiose impleri volo. »

ou simplement le *roi*. Darius le Mède prescrit à tous ses sujets la crainte, autrement le culte du Dieu de Daniel, parce que c'est le Dieu vivant et éternel. Cyrus reconnaît que c'est lui, le Dieu du ciel, qui lui a donné tous les royaumes de la terre, et il ordonne que son temple soit rebâti aux dépens du trésor royal. Darius, fils d'Hystaspe, renouvelle la même ordonnance, y ajoute les peines les plus sévères contre les contrevenants, et assigne des revenus pour offrir dans ce temple, tous les jours, des sacrifices pour lui et pour ses enfants. Quand on fait attention que c'est sous le règne de ce Darius que l'on place communément Zoroastre, réformateur de la religion persane, on n'est pas étonné d'y trouver plus d'une ressemblance avec la croyance des Hébreux ; on conçoit même fort bien l'opinion de ceux qui font de Zoroastre un Juif d'origine.

Le gouverneur de Syrie et les autres officiers exécutèrent avec soin les ordres du roi, et la construction du temple avançait d'autant plus que les prédictions d'Aggée et de Zacharie encourageaient les anciens et le peuple.

Enfin la maison de Dieu fut achevée la sixième année de Darius, le troisième jour du deuxième mois. On y avait travaillé près de vingt ans. Les enfants d'Israël, les prêtres, les lévites et les autres enfants de la transmigration en firent la dédicace avec grande joie. Ils immolèrent à cet effet cent veaux, deux cents moutons, quatre cents agneaux, et de plus, en holocauste pour le péché, douze boucs de chèvres, selon le nombre des tribus d'Israël.

Les prophètes Aggée et Zacharie composèrent, ou du moins chantèrent, à cette solennité, le psaume suivant, qui, dans les Septante et la Vulgate, porte leur nom.

« O mon âme, loue Jéhova ! Je louerai Jéhova durant ma vie, je chanterai mon Dieu tant que je serai. Ne vous confiez point aux princes, aux fils de l'homme, en qui n'est pas le salut. Son esprit se retirera et lui retournera dans sa poussière ; dans ce jour-là périront toutes ses pensées. Heureux de qui le Dieu de Jacob est le soutien, de qui l'espoir est dans Jéhova, son Dieu, lui qui a fait le

ciel et la terre, la mer et tout ce qu'elle renferme ; lui qui garde la vérité dans les siècles, qui rend justice à ceux qu'on opprime, qui donne la nourriture à ceux qui ont faim. Jéhova délie les captifs, Jéhova éclaire les aveugles, Jéhova redresse ceux qui sont courbés, Jéhova aime les justes, Jéhova veille sur les étrangers ; il relèvera l'orphelin et la veuve, il confondra la voie des impies. Jéhova régnera dans les siècles ; ton Dieu, ô Sion, de génération en génération <sup>1</sup>. »

Peu après, le quatorzième jour du premier mois de l'année suivante, la Pâque fut célébrée solennellement, tant par les enfants d'Israël qui étaient retournés de la transmigration que par tous ceux qui s'étaient séparés de la corruption des nations de la terre, pour chercher avec eux Jéhova, le Dieu d'Israël. Ce que l'on entend communément des prosélytes qui avaient reçu la circoncision ; mais on peut l'entendre aussi des Israélites d'origine, qui s'étaient retirés de la superstition et du schisme des Samaritains.

Le prophète Zacharie continuait d'affirmer le peuple dans le culte du Seigneur par des prédictions nouvelles, en particulier sur le Messie à venir.

Voici comment il dépeint l'entrée du Sauveur à Jérusalem : « Réjouis-toi bien fort, fille de Sion ; pousse des cris d'allégresse, fille de Jérusalem ; voici ton Roi qui te vient juste et sauveur, lui, pauvre, monté sur une ânesse et sur le poulain d'une ânesse. J'exterminerai les chars d'Éphraïm et les chevaux de Jérusalem, et l'arc des combats sera rompu. Il annoncera la paix aux nations, et sa domination sera d'une mer à l'autre mer et du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Toi aussi, par le sang de ton alliance, tu as fait sortir les captifs du fond de la citerne où il n'y a point d'eau <sup>2</sup>. »

Il annonça d'avance que le Seigneur serait

estimé trente pièces d'argent et que cette somme serait donnée à un potier <sup>1</sup>.

Lorsque Jésus, après le repas de la divine charité, s'en allait avec ses disciples au mont des Olives et qu'il prévoyait les souffrances qui l'attendaient, comme aussi que ses disciples l'abandonneraient dans l'angoisse, il leur dit : « Pendant cette nuit vous serez tous scandalisés en moi : car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées <sup>2</sup>. »

Voici comment le prophète avait prédit : « O glaive, lève-toi sur mon pasteur, sur l'homme qui m'est le plus proche, dit Jéhova-Sabaoth. Frappe le pasteur, et le troupeau sera dispersé ; et j'étendrai ma main sur les petits <sup>3</sup>. »

Il a vu en esprit les mains de Jésus-Christ percées de clous. « Quand on lui dira : D'où viennent ces plaies au milieu de tes mains ? il répondra : J'en ai été percé dans la maison de ceux qui m'aiment <sup>4</sup>. »

Il a vu également le Sauveur blessé au côté par une lance, ainsi que l'effusion du Saint-Esprit, de laquelle, sitôt après la mort et l'ascension de Jésus-Christ, des Israélites furent prévenus avant qu'elle se répandit sur les autres nations.

« Et je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem l'Esprit de grâce et de prière. Ils jetteront les yeux sur moi, qu'ils ont transpercé, ils le pleureront comme on pleure un fils unique ; ils s'affligeront sur lui comme on s'afflige à la mort d'un premier-né. En ce jour-là il y aura un grand deuil dans Jérusalem, comme le deuil d'Adadremmon dans la plaine de Mageddon (à la mort du saint roi Josias) <sup>5</sup>. »

<sup>1</sup> Zach., 11, 12 et 13 : « Et dixi ad eos : Si bonum est in oculis vestris, afferte mercedem meam, et si non, quiescite. Et appenderunt mercedem meam triginta argenteos. Et dixit Dominus ad me : Projice illud ad statuarium, decorum pretium quo appreciatus sum ab eis. Et tuli triginta argenteos, et projeci illos in domum Domini ad statuarium. » — <sup>2</sup> Matth., 26. — <sup>3</sup> Zach., 13, 7 : « Framea, suscita te super pastorem meum et super virum coherentem mihi, dicit Dominus exercituum. Percute pastorem et dispergentur oves ; et convertam manum meam ad parvulos. » — <sup>4</sup> Ibid., 6 : « Et dicetur ei : Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum ? Et dicet : His plagatus sum in domo eorum qui diligebant me. » — <sup>5</sup> Zach., 12, 10 et 11 : « Et effundam super domum David et super habitatores Jerusalem spiritum

<sup>1</sup> Ps. 145. — <sup>2</sup> Zach., 9, 9-11 : « Exulta satis, filia Sion ; jubila, filia Jerusalem ; ecce Rex tuus venit tibi justus et salvator ; ipse pauper, et ascendens super asinam et super pullum filium asinæ. Et disperdam quadrigam ex Ephraïm et equum de Jerusalem, et dissipabitur arcus belli ; et loquetur pacem gentibus ; et potestas ejus a mari usque ad mare et a fluminibus usque ad fines terræ. Tu quoque, in sanguine testamenti tui, emisisti vinctos tuos de lacu in quo non est aqua. »



Une perspective magnifique des derniers temps s'ouvre à ce voyant :

« Il y aura un jour, connu de Jéhova, qui ne sera ni jour ni nuit, et sur le soir paraîtra la lumière. Et en ce jour-là il sortira des eaux vives de Jérusalem, la moitié vers la mer d'Orient, la moitié vers la mer la plus reculée, et elles couleront été et hiver. Jéhova sera roi de toute la terre; en ce jour Jéhova sera l'unique, et son nom *Un*<sup>1</sup>. »

Le prophète Abdias, dont on ne sait pas l'époque précise, annonce au peuple d'Édom sa ruine totale, parce qu'il s'est réjoui des malheurs de son frère Jacob. Lorsque les étrangers entraient à Jérusalem pour s'en partager les dépouilles et traîner ses habitants en captivité, les Iduméens faisaient cause commune avec les étrangers; au lieu de sauver leurs frères d'Israël ils se tenaient sur les chemins pour tuer ceux qui cherchaient à s'enfuir. Aussi leur sera-t-il fait comme ils ont fait aux autres; il ne demeurera pas un vestige de la maison d'Ésaü. Mais le salut se trouvera sur la montagne de Sion, et elle sera sainte, et la maison de Jacob possédera ceux qui l'avaient possédée. Et des sauveurs monteront sur la montagne de Sion pour juger la montagne d'Ésaü; et à Jéhova sera l'empire<sup>2</sup>.

Darius, fils d'Hystaspe, mourut après avoir régné trente-six ans et pendant qu'il préparait une nouvelle expédition contre les Grecs. Dans la première son armée avait éprouvé un grand échec à la bataille de Marathon. Son fils Xerxès lui succéda sur le trône, et il poursuivit avec ardeur les projets de son père. Il réduisit d'abord l'Égypte, qui s'était révoltée, et en donna le gouvernement à son frère Achémène. Ensuite, selon la prophétie de Daniel, il souleva, par sa puissance et par

ses grandes richesses, tout le monde alors connu, l'Asie, l'Afrique et l'Europe, contre le royaume de Javan ou des Grecs. Tout l'Orient marchait sous ses ordres, tout l'Occident sous ceux d'Hamilcar, général des Carthaginois, lesquels, ayant fait avec Xerxès un traité d'alliance, lui amenèrent une armée de trois cent mille Africains, Espagnols, Gaulois et Italiens. Les Macédoniens mêmes lui envoyèrent des troupes; la Phénicie et l'Égypte lui fournirent des vaisseaux. Enfin, au témoignage d'Hérodote, d'Isocrate et de Plutarque, les forces de terre et de mer que ce monarque amena d'Asie allaient à deux millions trois cent dix-sept mille six cent dix hommes. Et, après qu'il fut entré en Europe, les peuples en deçà de l'Hellespont qui se soumirent à lui les augmentèrent encore de trois cent mille hommes, et sa flotte de deux cent vingt vaisseaux, qui portaient vingt-quatre mille hommes; en sorte qu'en arrivant aux Thermopyles ses troupes de terre et de mer faisaient ensemble le nombre de deux millions six cent quarante et un mille six cent dix hommes, sans compter les valets, les eunuques, les femmes, les vivandiers et autres gens de cette sorte, qui montaient à un nombre égal; par où il paraît que le total des personnes qui suivirent Xerxès dans cette expédition était de cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt<sup>1</sup>. »

Dans ce nombre était un corps de Juifs: Josèphe le montre par un ancien poète grec<sup>2</sup>; la chose est d'ailleurs toute naturelle. Partout, sur son passage, Xerxès mettait le feu aux temples d'idoles, par la raison que c'était une impiété de prétendre enfermer la Divinité entre des murailles tandis que l'univers entier est son temple. Il en agissait ainsi à la persuasion des mages qui l'accompagnaient, en particulier d'Ostane, leur chef, qui enseignait que la forme de Dieu est invisible et qu'il est assisté des anges<sup>3</sup>.

Tout le monde connaît l'issue de cette gigantesque expédition. L'armée navale fut battue à Salamine par Thémistocle; l'armée de terre, arrêtée d'abord quelque temps aux

gratiæ et precum; et aspiciant ad me quem confixerunt, et plangent eum planctu quasi super unigenitum, et dolebunt super eum ut doleri solet in morte primogeniti. In die illa magnus erit planctus in Jerusalem, sicut planctus Adadremmon in campo Mageddon. »

<sup>1</sup> Zach., 14, 7-9 : « Et erit dies una, quæ nota est Domino, non dies neque nox; et in tempore vesperi erit lux. Et erit in die illa exibunt aquæ vivæ de Jerusalem; medium earum ad mare orientale, et medium earum ad mare novissimum; in æstate et in hyeme erunt. Eterit Dominus rex super omnem terram; in die illa erit Dominus unus, et nomen ejus unum. » — <sup>2</sup> Abdias.

<sup>1</sup> Hérod., 1. 7. Isocr., in *Panat.* Plut., in *Themist.* —

<sup>2</sup> Josèphe, *contra App.*, 1. 1. — <sup>3</sup> Cicér., de *Leg.*, 1. 2, n. 10. Plin., 1. 30, c. 1 et 2. S. Cyprien, de *Idol. vanit.*

Thermopyles par Léonidas, fut défaite à Platée par Pausanias et Aristide ; celle des Carthaginois détruite, et leur général tué par Gélon, roi de Sicile. De retour à Suse Xerxès renonça à tout projet de guerre et de conquête, se livrant au luxe et à la mollesse, et ne songeant plus qu'à ses plaisirs. Cette manière de vivre lui attira bientôt la haine et le mépris de ses sujets. Artabane, Hyrcanien de naissance, capitaine de ses gardes et depuis longtemps un de ses premiers favoris, conspira contre lui. Il engagea dans son parti Mithridate, un des ennuques du palais, qui le fit entrer dans la chambre du roi ; il le massacra la vingt et unième année de son règne, dans le temps qu'il dormait.

Xerxès n'était point au fond d'un mauvais naturel. S'étant un jour mis en colère contre un de ses oncles, qui seul l'avait contredit dans un conseil d'État, il n'eut point de peine, quand la réflexion lui fut venue, de reconnaître publiquement son tort et même d'embrasser l'avis de son oncle, malgré tous les autres conseillers. Ce fut au même qu'il confia le gouvernement de l'empire durant son expédition en Grèce. Une autre fois, lorsque du haut d'une tour il eut considéré son innombrable armée, il ne put s'empêcher de verser des larmes. Son oncle lui en ayant demandé le sujet, il répondit qu'il n'avait pu refuser des pleurs à l'instabilité des choses humaines, puisque de tant de milliers d'hommes il n'en resterait pas un seul dans cent ans.

L'Hyrcanien Artabane, son favori, l'ayant donc tué, alla trouver Artaxerxès, troisième fils de Xerxès, lui apprit le meurtre de son père et en chargea Darius, son frère aîné, comme si le désir de monter sur le trône l'eût porté à ce parricide. Il ajouta que, pour s'assurer de la couronne, Darius avait dessein de se défaire de lui, et qu'ainsi il ne pouvait trop se tenir sur ses gardes. Artaxerxès, qui était encore fort jeune, ajouta foi aux discours d'Artabane, et, sans autre examen, se rendit sur-le-champ dans l'appartement de son frère, qu'il égorga, soutenu par Artabane et par ses gardes.

Hystaspe, second fils de Xerxès, était celui à qui appartenait la couronne après Darius ;

mais, comme il se trouvait alors dans la Bactriane, dont il était gouverneur, Artabane mit Artaxerxès sur le trône dans le dessein de ne l'y laisser que jusqu'à ce qu'il eût formé un parti assez fort pour s'en emparer lui-même. La grande autorité dont il avait joui lui avait acquis un grand nombre de créatures ; il avait d'ailleurs sept fils, tous pleins de force et de courage et élevés aux premières dignités de l'empire. Le secours qu'il s'en promettait était principalement ce qui lui avait inspiré ce dessein ambitieux. Mais, pendant qu'il se hâtait de le mener à sa fin, Artaxerxès, qui avait été informé du complot par Mégabyze, époux d'une de ses sœurs, travailla à le prévenir et le tua avant qu'il eût pu exécuter sa trahison. Sa mort assura la possession du royaume à Artaxerxès. Cependant, pour en devenir le seul possesseur, il fallut encore livrer de sanglantes batailles et aux fils d'Artabane et au parti d'Hystaspe.

Artaxerxès passait pour le plus bel homme de son temps ; mais ce qui le distinguait encore plus avantageusement, c'était la générosité de son caractère. Les Grecs lui ont donné le surnom de *Macrocheir* ou *Longue-Main*, parce que ses mains étaient d'une longueur extraordinaire. Dans l'Écriture il est appelé tantôt Assuérus, tantôt Artaxerxès.

Pour empêcher qu'il ne s'élevât des troubles dans ses États il déposa tous les gouverneurs des villes et des provinces qu'il soupçonnait d'avoir eu quelque liaison avec l'un ou l'autre des partis qu'il venait de détruire et leur en substitua d'autres auxquels il avait une entière confiance. Il s'appliqua ensuite à réformer les abus et les désordres qui s'étaient glissés dans le gouvernement, ce qui lui acquit une grande réputation et lui gagna le cœur de ses sujets dans toutes les provinces de son empire <sup>1</sup>.

La troisième année de son règne, se voyant tranquille possesseur de toute la monarchie de Perse, il donna aux grands de son empire un festin qui dura cent quatre-vingts jours. Encore dans les temps modernes, au rapport d'un témoin oculaire, il est d'usage en Perse de faire des festins annuels qui durent juste

<sup>1</sup> Plutarq., in *Artax.* Ctés., c. 31. Diodore, l. 11.



aussi longtemps <sup>1</sup>. Après cette fête de cour suivit un festin de sept jours qu'il donna à tout le peuple de Suse dans les jardins du palais. A l'ombre de tentures de diverses couleurs, suspendues par des anneaux d'argent à des colonnes de marbre, reposaient des convives sans nombre, à qui l'on servait le vin du roi dans des vases d'or. La diversité des vins laissait à chacun le choix ; du reste nul ne contraignait à boire ceux qui ne le voulaient pas, liberté qu'on n'avait pas toujours chez les anciens, car la coutume obligeait à boire autant que le roi du festin l'ordonnait.

La reine Vasthi donnait en même temps une fête aux femmes, dans le palais.

Le septième jour Artaxerxès, ivre de vin, de jeunesse et de puissance, eut la pensée peu décente de faire venir la reine Vasthi, pour que tous les grands et le peuple admirassent sa beauté, et, afin de donner à ce caprice, qui, dans les mœurs de l'Orient, choquait toutes les convenances, une couleur de bienséance, il envoya sept chambellans pour l'amener du palais.

Mais elle, soit orgueil, soit modestie, se refusa à l'invitation du roi et ne parut point. Celui-ci, échauffé par le vin, confondu à la vue des grands et du peuple, s'enflamma de colère, mais cependant demanda aux principaux seigneurs et aux sages, qui connaissaient les anciennes lois, de quelle manière il aurait à punir la désobéissance de son épouse, qui méprisait ainsi l'ordre qui lui avait été donné.

Alors Mamucham représenta au roi que la reine avait manqué non-seulement à lui, mais encore, par son exemple, à tous les grands et à tous les peuples de son empire ; et, sur la proposition de cet homme, Vasthi fut disgraciée et sa chute notifiée à tous les peuples par un édit du roi expédié dans toutes les langues, et qui enjoignait aux femmes le respect envers leurs maris <sup>2</sup>.

Cependant, lorsque le courroux du jeune roi se fut apaisé, l'image de la belle Vasthi reprenait son empire. Peut-être que ce refus, traité d'abord d'orgueil, ne paraissait plus que l'effet de la pudeur ; mais, d'après la consti-

tution des Perses et des Mèdes, l'édit qui l'avait disgraciée était irrévocable. Le roi en eut du chagrin. Aussitôt les courtisans lui persuadèrent d'envoyer dans tous les pays de sa domination, afin de faire venir les vierges les plus belles, et d'élever à la place de Vasthi celle qui lui plairait davantage.

Le roi ne savait point combien il était près de celle qu'il faisait chercher dans toute l'Asie, et que Dieu avait destinée pour que tout Israël trouvât en elle un puissant auxiliaire contre ses ennemis.

A Suse vivait un Israélite, Mardochée, de la tribu de Benjamin, dont Cis, le bisaïeul, avait été emmené captif à Babylone par Nabuchodonosor, avec Jéchonias, roi de Juda. Cet homme avait adopté et élevé dans sa maison la fille d'Abihail, son oncle, Édissa ou Esther, orpheline de père et de mère.

Esther, vierge d'une rare beauté, n'échappa point aux regards des émissaires d'Assuérus. De la maison de son père adoptif elle fut conduite à Égée, grand-chambellan des femmes du roi ; elle plut à Égée, qui la pourvut d'ornements, lui donna sept compagnes choisies et lui assigna la partie la plus belle du palais. Mais elle ne lui dit point de quelle famille ni de quel peuple elle était ; car ainsi l'avait ordonné Mardochée, qui se promenait chaque jour devant la cour des femmes pour avoir des nouvelles de sa chère pupille et voir ce qu'il lui arriverait.

Quand vint le temps où elle devait être présentée au roi, elle ne demanda aucune parure ; mais le grand-chambellan en eut d'autant plus de soin. Et elle gagnait le cœur de tous ceux qui la voyaient. Le dixième mois de la septième année de son règne le roi l'éleva sur toutes ses femmes, lui mit le diadème royal sur la tête et la nomma reine. Il donna un splendide festin à ses grands, fit des présents magnifiques, accorda des soulagements à toutes ses provinces, afin que tous ses sujets prissent part à sa joie.

Esther n'avait encore découvert au roi ni sa famille ni son peuple ; car, dit l'Écriture, Esther obéissait à la parole de Mardochée, de même que lorsqu'elle était élevée chez lui.

Comme Mardochée continuait à fréquenter le palais du roi, il lui arriva de découvrir un

<sup>1</sup> Le docteur Fryer, lettre 5, p. 348. Il a vécu dans le Pays de 1672 à 1681. — <sup>2</sup> Esther, 1.

conspiration que tramaient deux officiers de la cour contre la vie d'Artaxerxès ; il se hâta d'en avertir Esther, qui, au nom de Mardochée, en avertit le roi. Il y eut une information ; les deux courtisans furent trouvés coupables et pendus, et cet événement fut consigné dans les annales du royaume <sup>1</sup>.

Au commencement de cette même septième année, où le roi affectionna Esther par-dessus toutes ses femmes et la déclara reine, il avait rendu une ordonnance très-favorable aux Israélites. Il accordait, tant aux prêtres et aux lévites qu'aux autres personnes de ce peuple dispersées dans son empire, une permission solennelle, sous son sceau et les sceaux des sept princes du royaume, de retourner auprès de leurs frères en Judée.

Cette ordonnance, due vraisemblablement à l'influence secrète d'Esther, était conçue en ces termes <sup>2</sup> :

« Artaxerxès, roi des rois, à Esdras, prêtre, très-sage docteur de la loi du Dieu du ciel, salut.

« Il a été décrété par moi que tous ceux de mon royaume qui sont du peuple d'Israël, et de ses prêtres, et de ses lévites, à qui il plaira de monter à Jérusalem, aillent avec toi ; car tu es envoyé de par le roi et ses sept conseillers, afin que tu visites la Judée et Jérusalem selon la loi de ton Dieu qui est en ta main, et que tu portes l'or et l'argent que le roi et ses conseillers ont offerts d'eux-mêmes au Dieu d'Israël, dont le tabernacle est à Jérusalem.

« Accepte également tout l'or et l'argent que tu trouveras dans toute la province de Babylone, que le peuple voudra offrir, et ce que les prêtres ont offert volontairement à la maison de leur Dieu, qui est à Jérusalem. Achète aussitôt, avec cet argent, des veaux,

des moutons, des agneaux, avec leurs sacrifices et leurs libations, et offre-les sur l'autel du temple de ton Dieu, qui est à Jérusalem. Mais aussi, s'il te plaît, à toi et à tes frères, de disposer du reste de l'or et de l'argent, faites-le selon la volonté de votre Dieu.

« Les vases qui te sont donnés pour le service de la maison de ton Dieu, place-les aussi en la présence de Dieu, à Jérusalem. Le surplus de ce qu'il faudra dans la maison de ton Dieu, quelque considérable que cela puisse être, sera donné du trésor et de l'épargne du roi.

« Moi, Artaxerxès, roi, j'ordonne et je commande à tous les gardes du trésor public qui sont au delà du fleuve que tout ce qu'Esdras, prêtre, scribe de la loi du Dieu du ciel, vous demandera, lui soit donné sans retard, jusqu'à cent talents d'argent, et jusqu'à cent muids de froment, et jusqu'à cent tonneaux de vin, et jusqu'à cent barils d'huile, et du sel sans mesure. Que tout ce qui appartient au service du Dieu du ciel se fasse à la maison du Dieu du ciel avec grand soin, de peur qu'il ne s'irrite contre l'empire du roi et de ses fils. Nous vous faisons savoir aussi, par rapport aux prêtres, aux lévites, à tous les chantres ou portiers, aux Nathinéens et ministres de cette maison de Dieu, que vous n'avez le pouvoir d'imposer sur eux ni impôts, ni tributs, ni revenus annuels.

« Et toi, Esdras, selon la sagesse de ton

de hac pecunia vitulos, arietes, agnos, et sacrificia et libamina eorum, et offer ea super altare templi Dei vestri, quod est in Jerusalem. Sed et si quid tibi et fratribus tuis placuerit de reliquo argento et auro ut faciatis, juxta voluntatem Dei vestri facite.

« Vasa quoque, quæ dantur tibi in ministerium domus Dei tui, trade in conspectu Dei in Jerusalem. Sed et cætera quibus opus fuerit in domum Dei tui, quantumcumque necesse est ut expendas, dabitur de thesauro et de fisco regis.

« Et a me : Ego, Artaxerxes, rex, statui atque decrevi omnibus custodibus arcæ publicæ, qui sunt trans flumen, ut quodcumque petierit a vobis Esdras, sacerdos, scribe legis Dei cœli, absque mora detis, usque ad argenti talenta centum, et usque ad frumenti coros centum, et usque ad vini batos centum, et usque ad batos olei centum, sal vero absque mensura. Omne quod ad ritum Dei cœli pertinet tribuatur diligenter in domo Dei cœli, ne forte irascatur contra regnum regis et filiorum ejus. Vobis quoque notum facimus de universis sacerdotibus, et levitis, et cantoribus, et janitoribus, Nathinæis et ministris domus Dei hujus, ut vectigal, et tributum, et annonas, non habeatis potestatem imponendi super eos.

« Tu autem, Esdra, secundum sapientiam Dei tui, quæ

<sup>1</sup> Esther, 2. — <sup>2</sup> Esdras, 7, 12-15 : « Artaxerxes, rex regum, Esdræ, sacerdoti, scribæ legis Dei cœli doctissimo, salutem. A me decretum est ut cuicumque placuerit in regno meo de populo Israel, et de sacerdotibus ejus, et de levitis, ire in Jerusalem, tecum vadat ; a facie enim regis et septem consiliatorum ejus missus es ut visites Judæam et Jerusalem in lege Dei tui, quæ est in manu tua, et ut feras argentum et aurum, quod rex et consiliatores ejus sponte obtulerunt Deo Israel, cujus in Jerusalem tabernaculum est.

« Et omne argentum et aurum quodcumque inveneris in universa provincia Babylonis, et populus offerre voluerit, et de sacerdotibus quæ sponte obtulerint domui Dei sui, quæ est in Jerusalem, libere accipe ; et studiose eme



Dieu, qui est en ta main, établis des juges et des présidents pour juger tout le peuple qui est au delà du fleuve, ceux qui connaissent la loi de ton Dieu, et enseignez ceux qui l'ignorent. Et quiconque n'observera point la loi de ton Dieu, et la loi du roi avec soin, sera condamné à mort ou à l'exil, ou à la confiscation de ses biens, ou à la prison. »

Chose bien digne de remarque : tandis que les Perses s'attachent à détruire les temples idolâtres de Babylone, de l'Égypte, de la Grèce, leurs plus grands rois, un Cyrus, un Darius, un Artaxerxès, s'attachent à rebâtir, à orner le temple de Jérusalem, à y faire adorer le Dieu du ciel, à y offrir des sacrifices pour eux et pour leurs enfants.

Les Nathinéens ou Oblats étaient des peuples vaincus, tels que les Gabaonites, que les chefs d'Israël avaient dévoués au service matériel du temple.

Esdras descendait de Saraïas, grand-prêtre lors de la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor, et qui fut tué sur l'ordre de ce prince.

De Babylone, où l'ordonnance paraît avoir été rendue, Esdras s'avança sur le bord du fleuve et fit la revue de la troupe qui l'accompagnait. Il s'y trouva des chefs de familles sacerdotales, mais point de lévites ni d'autres ministres inférieurs du temple. Il envoya dans un lieu où il y avait des uns et des autres, et plusieurs vinrent le rejoindre dans l'espace de huit jours. Alors il choisit douze princes des prêtres, auxquels il remit en dépôt l'or, l'argent et les vases précieux qu'il avait reçus en don tant du roi et de ses conseillers que des enfants d'Israël. Outre cent vases d'argent et vingt coupes d'or, il y avait six cent cinquante talents d'argent monnayé et cent talents d'or ; ce qui fait, le talent de la première espèce à 4,807 francs et à peu près 10 centimes, le talent d'or à 68,870 francs et 35 centimes, un total de 10,011,650 francs, somme assurément considérable et qui pouvait fort bien tenter

la cupidité des Arabes et autres voleurs dans les déserts de Syrie qu'il fallait traverser. Aussi publia-t-il un jeûne pour demander à Dieu un heureux voyage. Il eût sans doute pu obtenir du roi une escorte, mais il eut honte de lui en demander une après lui avoir dit : « La main de notre Dieu est en bien sur tous ceux qui le cherchent, mais sa force et sa fureur sur tous ceux qui l'abandonnent. » Sa confiance en Dieu ne fut point trompée ; par sa protection ils arrivèrent heureusement à Jérusalem. L'or, l'argent, les vases furent portés au temple, et les enfants de la transmigration offrirent des holocaustes au Dieu d'Israël : douze veaux pour tout le peuple, quatre-vingt-seize moutons, soixante-dix-sept agneaux, douze boucs pour le péché ; toutes ces choses en holocauste à Jéhova.

« En même temps ils donnèrent les édits du roi à ses satrapes et à ses lieutenants au delà du fleuve, lesquels exaltèrent, c'est-à-dire favorisèrent beaucoup le peuple et la maison de Dieu <sup>1</sup>. »

Ainsi se rétablissaient de plus en plus le repos et l'ordre extérieurs ; mais un détestable abus s'était glissé en Israël. Les anciens avertirent Esdras que des Israélites, des lévites mêmes, et jusqu'à des prêtres, s'étaient mêlés aux peuples de Chanaan par des mariages, et que, dans cette abomination, les chefs de la nation leur avaient donné l'exemple.

« Lorsque j'entendis cette parole, dit Esdras, je déchirai mon manteau, ma robe, et j'arrachai les cheveux de ma tête et de ma barbe, et je m'assis dans la tristesse. »

Tous ceux qui craignaient la parole de Dieu s'assemblèrent autour de lui, mais il demeura assis dans sa tristesse jusqu'au sacrifice du soir. Après il tomba à genoux, étendit ses mains vers le Seigneur, son Dieu, et répandit son âme en une humble prière <sup>2</sup>.

Pendant qu'il était ainsi prosterné devant la maison de Dieu, priant et pleurant, une foule très-considérable d'hommes, de femmes et d'enfants, se réunit auprès de lui et pleura avec de grandes lamentations.

Alors Séchéniás, fils de Jéhiel, prit la pa-

est in manu tua, constitue judices et præsides, ut judicent omni populo qui est trans flumen, his videlicet qui noverunt legem Dei tui, sed et imperitos docete libere. Et omnis qui non fecerit legem Dei tui et legem regis diligenter, judicium erit de eo, sive in mortem, sive in exilium, sive in condemnationem substantiæ ejus, vel certe in carcerem

<sup>1</sup> Esdr., 8. — <sup>2</sup> *Id.*, 9.

role et confessa au nom des autres qu'ils avaient péché contre Dieu ; en même temps il proposa de faire alliance avec le Seigneur pour renvoyer toutes les femmes étrangères et ceux qui étaient nés d'elles, et pria Esdras de se charger de l'exécution de cette affaire. Celui-ci se leva et fit prêter serment aux princes des prêtres et des lévites, ainsi qu'à tous ceux d'Israël, qu'ils en agiraient selon cette parole.

A cet effet il convoqua en assemblée nationale tous les hommes de Juda et de Benjamin, sous peine, contre qui ne paraîtrait point dans trois jours, de perdre, avec tous ses biens, le droit de cité. Tout le peuple s'assembla un jour de très-mauvais temps et s'assit autour de la maison de Dieu, tremblant et pour la gravité de l'affaire et pour les pluies.

« Alors le prêtre Esdras se leva et leur dit : Vous avez manqué grièvement, vous avez pris des femmes étrangères en sorte que vous avez ajouté au péché d'Israël. Maintenant donc rendez gloire à Jéhova, le Dieu de vos pères, et faites ce qui lui est agréable. Séparez-vous des peuples de cette terre et des femmes étrangères. Et toute l'assemblée répondit à haute voix : Qu'il soit fait comme vous venez de nous dire. » Mais en même temps ils lui représentèrent que ce ne serait pas l'affaire d'un jour ni de deux, qu'il fallait donc charger les princes du peuple, en leur adjoignant les anciens et les juges de chaque ville, de terminer cette grande affaire <sup>1</sup>.

Pendant qu'Esdras travaillait ainsi à la restauration de l'État et de l'Église en Judée, il s'éleva dans Suse, contre les Israélites répandus dans l'empire des Perses, un orage terrible qui allait les exterminer tous le même jour ; mais Dieu, par la main d'une femme, le détourna sur la tête de celui qui en était l'auteur.

Aman, Macédonien par son père ou par sa mère, et descendant des anciens rois d'Amalec, nommés Agag, était parvenu à la plus haute faveur d'Artaxerxès et par là même à la plus haute puissance. Élevé au-dessus des princes, il recevait de toute la cour les hommages de la plus profonde soumission. Tous

fléchissaient les genoux devant lui, car ainsi l'avait ordonné le roi.

Le seul Mardochée ne le faisait point ; les Hébreux s'inclinaient profondément, par respect, devant les hommes, mais ils ne fléchissaient les genoux que devant Dieu seul. C'est à cet hommage religieux que se refusait Mardochée, comme l'indique le texte original.

On l'avertit plus d'une fois ; mais il persista, répondant qu'il était Juif. Les courtisans l'accusèrent alors près d'Aman. Trop fier pour se venger sur un seul, Aman résolut d'exterminer la nation entière des Juifs, que d'ailleurs il haïssait déjà comme Amalécite, et dont la religion détournait Mardochée de rendre à un mortel des honneurs surhumains. Une autre cause de sa haine, c'est que Mardochée avait découvert la conspiration des deux eunuques qui voulaient tuer le roi.

Comme l'entreprise était grande, il eut recours à la pratique superstitieuse des sorts, pour savoir quelle époque favoriserait l'exécution de son plan. La douzième année du règne d'Artaxerxès, le premier mois, Aman fit jeter le sort en sa présence, et il tomba sur le douzième mois, nommé adar.

Alors Aman, sans nommer les Juifs, parla ainsi au roi : « Il est un peuple dispersé et divisé entre les peuples dans toutes les provinces de votre empire, gens qui ont des lois différentes de celles de tous les autres peuples et qui ne comptent pour rien les ordonnances du roi. Il n'est pas de l'intérêt du roi de les laisser ainsi. Ordonnez donc, s'il vous plaît, qu'il périsse, et je payerai aux trésoriers de votre épargne dix mille talents d'argent, » c'est-à-dire plus de quarante millions de notre monnaie. Le roi tira de son doigt l'anneau dont il avait coutume de se servir pour cacheter ses ordres et le donna au favori en disant : « Garde pour toi l'argent que tu m'offres, et fais de ce peuple ce que tu voudras <sup>1</sup>. »

En conséquence, le treizième jour du premier mois, Aman fit écrire, au nom d'Artaxerxès, les lettres suivantes :

« Artaxerxès, le grand roi depuis les Indes jusqu'à l'Éthiopie, aux princes et aux

<sup>1</sup> Esdr., 10.

<sup>1</sup> Esther, 3.



gouverneurs des cent vingt-sept provinces soumises à son empire, salut :

« Quoique je commande à tant de nations et que j'aie soumis tout l'univers à mon empire, je n'ai pas voulu abuser de la grandeur de ma puissance, mais gouverner mes sujets avec clémence et avec douceur, afin que, passant leur vie tranquillement et sans aucune crainte, ils jouissent de la paix que souhaitent tous les hommes. Ayant donc demandé à ceux de mon conseil de quelle manière je pourrais accomplir ce dessein, l'un d'eux, nommé Aman, élevé par sa sagesse et par sa fidélité au-dessus des autres, et le second après le roi, m'a donné avis qu'il est un peuple dispersé dans toute la terre, qui se conduit par des lois nouvelles, et qui, s'opposant aux coutumes des autres nations, méprise le commandement des rois et trouble par la contrariété de ses sentiments la paix et l'union de tous les peuples du monde. Ce qu'ayant appris, et voyant qu'une seule nation se révolte contre tout le genre humain, suit des lois perverses, contrevient à nos ordonnances, et trouble la paix et la concorde des provinces qui nous sont soumises, nous avons ordonné que tous ceux qu'Aman, qui a l'intendance sur toutes les provinces, qui est le second après le roi, et que nous honorons comme notre père, aura désignés, soient tués par leurs ennemis, avec leurs femmes et leurs enfants, le quatorzième jour d'adar, douzième mois de cette année, sans que personne en ait aucune compassion, afin que ces scélérats, descendant tous en un même jour dans les enfers, rendent à notre empire la paix qu'ils avaient troublée<sup>1</sup>. »

Ces lettres, rédigées dans toutes les langues du royaume et scellées du sceau du roi, furent envoyées par des courriers publics dans toutes les provinces.

Voilà comment, sans plus d'enquête, un monarque, d'ailleurs généreux, immolait à l'orgueil irrité d'un favori des millions de sujets innocents. Le massacre devait commencer le treize et durer jusqu'au quatorze. Pendant que ce cruel édit s'affichait dans Suse, le roi et son favori célébraient un festin.

Toute la ville en fut dans le trouble, les Juifs dans les larmes. Mardochée déchira ses vêtements, se revêtit d'un sac, se couvrit la tête de cendre, passa au milieu de la ville, se lamentant à haute voix du malheur qui menaçait son peuple, et s'avança jusqu'à la porte du palais, où, attendu que les dieux de la terre ont coutume de frissonner à l'aspect du deuil, il ne lui était pas permis d'entrer.

A mesure que l'édit du roi parvenait dans les provinces les Juifs s'y abandonnaient à l'affliction, aux jeûnes, aux cris et aux larmes, un grand nombre étant couchés dans le sac et la cendre.

On vint dire à la reine que Mardochée était, ainsi vêtu, à la porte du palais. Elle en fut consternée et lui envoya des habits, mais il ne les reçut point. Alors elle dépêcha un eunuque pour savoir la cause de son affliction. Mardochée s'ouvrit à celui-ci et lui donna pour la reine une copie de l'ordonnance royale, avec la commission de lui dire qu'elle devait aller trouver son époux afin d'intercéder pour son peuple.

Mais elle fit répondre à son père adoptif que, comme tout le monde le savait, personne n'avait permission d'entrer chez le roi sans y être appelé. L'infraction à cette étiquette était punie de mort. Pour elle, depuis trente jours déjà on ne l'avait point appelée.

Mardochée répliqua qu'elle ne devait pas espérer, pour être dans la maison du roi, qu'elle échapperait seule, que si maintenant elle demeurait dans l'inaction la délivrance viendrait aux Juifs d'un autre côté; elle, au contraire, périrait ainsi que la maison de son père. « Qui sait, ajouta-t-il, si ce n'est pas pour cette circonstance que vous êtes parvenue à la dignité royale ? »

Fortifiée par cette foi courageuse Esther fit dire à son père adoptif : « Allez, assemblez tous les Juifs que vous trouverez dans Suse, et jeûnez pour moi ; ne mangez et ne buvez ni jour ni nuit pendant trois jours, et je jeûnerai de même avec mes filles. Ensuite j'entrerai chez le roi, contre la loi qui le défend, et, s'il faut que je périsse, je périrai. » Mardochée alla et fit tout ce qu'Esther lui avait ordonné<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Esther, Vulg., 13 ; grec, 3.

<sup>1</sup> Esther, 4.

Tout Israël s'appliqua donc au jeûne et à la prière.

Mardochée disait : « Seigneur, Seigneur, Roi tout-puissant, à qui tout est soumis, à la volonté de qui nul ne peut résister, si vous avez résolu de sauver Israël, tout vous est connu, et vous savez que, quand je n'ai point adoré le superbe Aman, ce n'a été ni par orgueil, ni par mépris, ni par un secret désir de gloire ; car j'aurais volontiers baisé les traces mêmes de ses pieds pour le salut d'Israël ; mais j'ai craint de transférer à un homme l'honneur qui n'est dû qu'à mon Dieu et d'adorer un autre que mon Dieu. Maintenant donc, ô Seigneur Roi, ô Dieu d'Abraham ! ayez pitié de votre peuple, parce que nos ennemis veulent nous perdre et exterminer votre héritage. Ne méprisez pas ce peuple qui est votre part, que vous vous êtes racheté de l'Égypte. Exaucez ma prière, soyez favorable à une nation dont vous avez fait votre partage. Changez, Seigneur, nos larmes en joie, afin que, vivant, nous célébrions votre nom, et ne fermez pas la bouche à ceux qui chantent vos louanges <sup>1</sup>. »

« De son côté la reine, couchée sur la poitrine et la cendre, s'écriait du fond de son cœur oppressé : « Mon Seigneur, qui seul êtes notre roi, assistez-moi dans l'abandon où je suis et n'ayant pour me secourir que vous seul. Mon péril est en mes mains. J'ai entendu de mon père, ô Seigneur ! que vous aviez pris Israël d'entre toutes les nations, et nos pères d'entre tous leurs ancêtres qui les avaient devancés, pour les posséder comme un héritage éternel, que vous leur avez fait selon votre parole.

« Nous avons péché devant vous, et c'est pour cela que vous nous avez livrés entre les mains de nos ennemis ; car nous avons adoré leurs dieux. Vous êtes juste, Seigneur.

« Et maintenant il ne leur suffit point de nous opprimer par une dure servitude ; mais attribuant la force de leurs bras à la puissance de leurs idoles, ils veulent renverser vos promesses, exterminer votre héritage, fermer la bouche à ceux qui vous louent, et éteindre la gloire de votre temple et de votre

autel pour ouvrir la bouche des nations et glorifier la puissance de leurs vaines idoles et pour relever à jamais un roi de chair.

« Seigneur, n'abandonnez point votre sceptre à ceux qui ne sont pas, pour qu'ils se rient de notre ruine ; mais faites retomber leurs desseins sur eux et perdez celui qui a commencé d'exercer sa cruauté contre nous. Souvenez-vous, Seigneur, montrez-vous à nous dans le temps de notre tribulation, et donnez-moi de l'assurance, ô Seigneur, Roi des dieux et de toute puissance. Mettez dans ma bouche des paroles convenables en la présence du lion, et transférez son cœur à la haine de notre ennemi, afin qu'il périsse lui-même avec tous ceux qui conspirent avec lui. Nous, au contraire, délivrez-nous par votre main, et assistez-moi, Seigneur, moi délaissée et qui n'ai d'autre secours que vous.

« Vous qui connaissez toutes choses, vous savez que je hais la gloire des injustes et que je déteste le lit des incirconcis et de tout étranger ; vous savez la nécessité où je me trouve ; vous savez qu'aux jours où je parais dans la magnificence et l'éclat j'ai en abomination la marque superbe de magloire que je porte sur ma tête, que je la déteste comme un linge souillé, et que je ne la porte point dans les jours de mon silence ; que je n'ai point mangé à la table d'Aman, ni pris plaisir au festin du roi, ni bu du vin des libations, et que, depuis le temps où j'ai été amenée ici jusqu'à ce jour, jamais votre servante ne s'est réjouie qu'en vous seul, ô Seigneur, Dieu d'Abraham. O Dieu puissant au-dessus de tous, écoutez la voix de ceux qui n'ont aucune espérance qu'en vous seul ; sauvez-nous de la main des méchants et délivrez-moi de ce que je crains <sup>1</sup>. »

Le troisième jour elle quitta ses habits de deuil, se para de tous ses ornements et entra dans le vestibule antérieur du palais. Le roi était assis sur son trône, le visage tourné contre la porte de la salle. La reine était accompagnée de deux filles, sur l'une desquelles elle s'appuyait, tandis que l'autre portait la queue de sa robe. Elle était florissante de beauté ; son visage respirait la grâce et l'a-

<sup>1</sup> Esth., Vulg., 13 ; grec, 4.

<sup>1</sup> Esther, Vulg., 14 ; grec, 4.



ménité, mais son cœur était resserré par la crainte.

Dans le premier moment qu'il l'aperçut il la regarda avec des yeux étincelants de fureur ; elle tomba évanouie ; mais Dieu changea la colère du roi en clémence. Il se leva tout d'un coup de son trône, craignant pour la reine, et, la soutenant entre ses bras jusqu'à ce qu'elle fût revenue à elle, il la caressait en disant : « Qu'avez-vous, Esther ? Je suis votre frère ; ne craignez point. Vous ne mourrez point, car cette loi n'a pas été faite pour vous, mais pour tous les autres. » Elle baisa le sceptre d'or qu'il lui avait posé sur le cou en signe de grâce, et il la baisa de son côté, disant : « Que voulez-vous, reine Esther ? que demandez-vous ? Quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerais. » Esther dit : « S'il plaît au roi, que le roi daigne venir aujourd'hui avec Aman au festin que je lui ai préparé. » Le roi commanda aussitôt d'avertir Aman qu'il eût à obéir à la volonté de la reine <sup>1</sup>.

• Lors donc que le roi, avec Aman, fut chez la reine, et qu'il eut bu du vin, il répéta : « Que demandez-vous, Esther ? et il vous sera donné. Que désirez-vous ? Fût-ce la moitié du royaume, vous l'aurez. » Esther le pria de vouloir bien revenir avec Aman au festin du jour suivant ; alors elle lui déclarerait ce qu'elle souhaitait.

Après le festin Aman sortit content et joyeux ; mais, quand il aperçut Mardochée, qui ne lui rendait point hommage en la manière voulue, il fut outré de colère ; toutefois il se contint et s'en alla chez lui.

Arrivé à la maison il fit assembler ses amis, avec sa femme Zarès, se mit à parler de sa gloire et de ses richesses, du grand nombre de ses enfants, de la puissance à laquelle le roi l'avait élevé au-dessus de tous les princes et de tous les grands ; comment lui seul avec le roi avait mangé chez la reine, et de plus était encore invité avec le roi pour le lendemain ; mais combien peu tout cela pouvait le satisfaire tant qu'il verrait le Juif Mardochée assis à la porte du palais.

Sa femme et ses amis ne furent pas en peine

de conseil ; ils lui dirent de faire dresser une haute potence, de parler le lendemain au roi pour y faire pendre Mardochée, et d'aller ensuite, joyeux, avec lui au festin de la reine. Ce conseil plut à Aman, et il donna ordre de préparer une croix très-élevée <sup>1</sup>.

Le roi passa la nuit sans dormir et se fit lire les annales des années précédentes. Le lecteur vint à un endroit où il était question des deux eunuques dont le complot contre sa vie avait été découvert et dénoncé par Mardochée. Artaxerxès demanda quelle récompense il avait reçue pour cet acte de fidélité ; on lui répondit : « Aucune ! »

Le matin, le roi apprit qu'Aman était dans le vestibule du palais ; il était venu pour obtenir que Mardochée fût attaché à la potence qu'il lui avait préparée. Assuérus le fit venir aussitôt en sa présence et lui demanda : « Que doit-on faire à un homme que le roi désire honorer ? » Aman disait dans son cœur : « Qui le roi voudrait-il honorer, si ce n'est moi ? » Il répondit donc : « L'homme que le roi veut honorer doit être revêtu des habits royaux dont le roi s'est déjà revêtu, et placé sur un cheval que le roi a coutume de monter, et recevoir sur la tête le diadème royal ; et que le premier des princes et des grands du roi prenne par la main ces habits et ce cheval, qu'il en revête l'homme que le roi veut honorer, qu'il conduise par les rues de la ville le cheval sur lequel l'homme sera monté, et qu'il crie devant lui : C'est ainsi que sera honoré tout homme qu'il plaira au roi d'honorer ! »

« Le roi dit à Aman : Hâte-toi ; prends des habits et un cheval comme tu as dit, et fais ainsi au Juif Mardochée, qui est assis à la porte du palais. Garde-toi de rien omettre de tout ce que tu viens de dire. »

Alors Aman prit les habits et le cheval, revêtit lui-même Mardochée, et, l'ayant fait monter, il le conduisit par les rues de la ville, en criant devant lui : « Ainsi sera fait à l'homme qu'il plaira au roi d'honorer ! »

Et Mardochée revint à la porte du palais ; mais Aman se hâta d'aller chez lui, gémissant et ayant la tête couverte. Il raconta à Zarès,

<sup>1</sup> Esther, Vulg. , 15 ; grec, 5.

<sup>1</sup> Esther, 5.

sa femme, et à ses amis, tout ce qui venait de lui arriver, et les sages dont il prenait conseil lui répondirent, ainsi que sa femme : « Si ce Mardochée, devant lequel vous avez commencé de tomber, est de la race des Juifs, vous ne pourrez lui résister, mais vous tomberez devant lui tout à fait. » Ils parlaient encore quand les eunuques du roi survinrent et obligèrent Aman de venir aussitôt au festin qu'avait préparé Esther <sup>1</sup>.

C'était une coutume chez les Perses que les hommes qui avaient rendu quelque service signalé à l'État ou à la personne du prince fussent récompensés par des honneurs extraordinaires, et leurs noms inscrits dans la liste des *bienfaiteurs du roi*, appelés en persan Orosanges. Hérodote nous raconte de deux Samiens, Théomestor et Phylacos, qui tous deux, comme capitaines de vaisseaux à la bataille de Salamine, du reste si malheureuse pour Xerxès, se distinguèrent par une grande bravoure, qu'en récompense l'un d'eux fut élevé par les Perses à la souveraineté de sa patrie, l'île de Samos, l'autre inscrit au nombre des bienfaiteurs du roi <sup>2</sup>.

Lorsque Thémistocle était à la cour de Perse (on n'est pas d'accord si le roi qui l'accueillit était Xerxès ou notre Artaxerxès), le roi convia le Lacédémonien Démarate à lui demander quelque chose; celui-ci le pria de lui permettre de faire à cheval une entrée solennelle dans Sardes avec le diadème royal sur la tête. Le roi prit fort haut la hardiesse de cette demande et ne la pardonna qu'à l'intercession de Thémistocle <sup>3</sup>.

Cyrus donna à un petit peuple dans la province de Drangiane, lequel s'appelait d'ailleurs Ariaspes, le nom d'Orosanges, que les Grecs ont rendu par Évergètes ou bienfaiteurs, parce qu'il avait sauvé son armée dans le désert en lui amenant des vivres.

Si grande que fût la faveur dont jouissait Aman, Artaxerxès paraît néanmoins s'être plu à le leurrer un instant de l'espoir que ce serait lui cet homme que le roi voulait honorer. Le despote ne devient point ami, lors même qu'il prodigue à un favori honneurs, puissance et or.

<sup>1</sup> Esther, 6. — <sup>2</sup> Hérod., I, 8, n. 35. — <sup>3</sup> Plut., in *Themistocl.*

Du reste il pouvait avoir remarqué dans son vizir une telle enflure d'orgueil qu'il crût sage de la réprimer. Le ressouvenir du grand service que lui avait rendu le Juif Mardochée agissait peut-être aussi dans le cœur du roi contre l'homme qui lui avait persuadé une mesure cruelle, dont la prochaine exécution le mettait maintenant dans l'embarras. Il est vraisemblable qu'alors déjà le ciel de sa faveur s'obscurcissait pour Aman; mais le roi ne savait pas encore qu'Esther était une fille de ce peuple dont il avait ordonné la ruine à la suggestion du superbe favori. Lorsqu'il l'apprendrait, l'orage devait éclater et la foudre frapper la tête de l'homme dont l'orgueil s'élevait tout à l'heure jusqu'aux nues dans ses pensées de vengeance.

Quand le roi fut venu, avec Aman, au festin d'Esther, il lui dit de nouveau, comme le jour précédent : « Que demandez-vous, reine Esther ? et il vous sera donné. Que désirez-vous ? Fût-ce la moitié de mon royaume, vous l'aurez. »

Esther, la reine, répondit et dit : « Si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, ô roi ! et si cela vous plaît, accordez-moi ma propre vie pour laquelle je vous prie, et celle de mon peuple pour lequel je vous supplie; car nous avons été vendus, moi et mon peuple, pour être écrasés, égorgés, exterminés. Et plutôt à Dieu qu'on nous vendit au moins, hommes et femmes, comme des esclaves ! je garderais le silence. Mais maintenant nous avons un ennemi dont la cruauté retombe jusque sur le roi.

— Et qui est-il ? interrompit Assuérus, et où est-il, celui qui ose dans son cœur une chose pareille ?

— Cet oppresseur, cet ennemi, répondit Esther, c'est ce cruel Aman ! »

Et Aman demeura frappé de terreur à l'aspect du roi et de la reine.

Le roi se leva en colère, et, de la salle du festin, entra dans le jardin du palais. Aman se leva aussi pour supplier la reine Esther de lui sauver la vie; car il voyait bien que son malheur était accompli du côté du roi.

Lors donc que le roi revint du jardin dans la salle où ils avaient mangé, il trouva qu'Aman s'était jeté sur le lit où Esther était as-



sise pendant le repas. » Comment ! s'écriait-il, il veut même faire violence à la reine en ma présence et dans ma maison ! » A peine cette parole était sortie de la bouche du roi qu'on couvrit le visage à Aman, comme à un criminel condamné à mort et indigne de paraître devant le monarque. Et Harbona, un des eunuques du palais, dit : « Voilà, il y a une potence dans la cour d'Aman, haute de cinquante coudées, qu'il avait fait dresser pour Mardochée, qui a donné au roi un avis salutaire. » Le roi dit : « Qu'on l'y attache ! » On attachâ donc Aman à la potence qu'il avait préparée à Mardochée, et la colère du roi s'apaisa <sup>1</sup>. »

Le même jour Artaxerxès donna à Esther la maison d'Aman, expression qui embrasse probablement tous ses biens, et Mardochée fut présenté au roi, car Esther avait fait connaître ce qu'il lui était. Le roi prit l'anneau qu'il avait fait ôter à Aman et le donna à Mardochée, c'est-à-dire il le fit son premier ministre, ou, comme disent les Orientaux, grand-vizir.

Cependant Esther se jeta aux pieds du roi et le supplia de révoquer les ordres qu'à l'instigation d'Aman il avait donnés contre les Juifs. Alors il lui donna, ainsi qu'à Mardochée, pleins pouvoirs d'expédier en son nom, et sous le sceau royal, des ordres à toutes les autorités, dans toutes les langues des provinces de l'empire. Ces ordres furent envoyés par des courriers, le vingt-troisième jour du troisième mois <sup>2</sup>.

Ce nouvel édit était de la teneur suivante :

« Artaxerxès, le grand roi, depuis les Indes jusqu'en Éthiopie, aux chefs et aux gouverneurs des cent vingt-sept provinces qui sont soumises à notre empire, salut.

« Plusieurs, abusant de la bonté des princes et de l'honneur qu'ils en ont reçu, en sont devenus insolents, et non-seulement ils tâchent d'opprimer les sujets des rois, mais, ne pouvant porter avec modération la gloire dont ils ont été comblés, ils font des entreprises contre ceux mêmes dont ils l'ont reçue. Ils ne se contentent pas de méconnaître les grâces qu'on leur a faites et de violer dans

eux-mêmes les droits de l'humanité, mais ils s'imaginent encore qu'ils pourront échapper à la justice de Dieu, qui voit tout. Et ils en sont venus à un tel degré de folie que, s'élevant contre ceux qui s'acquittent de leur charge avec une grande fidélité et qui se conduisent de telle sorte qu'ils méritent d'être loués de tout le monde, ils tâchent de les perdre par leurs mensonges et leurs artifices, en surprenant, par leurs déguisements et leur adresse, la bonté des princes qui jugent les autres d'après eux-mêmes ; ce qui se voit clairement par les anciennes histoires ; et l'on voit encore tous les jours combien les bonnes intentions des princes sont souvent altérées par de faux rapports. C'est pourquoi nous devons pourvoir à la paix de toutes les provinces. Que si nous ordonnons des choses différentes, vous ne devez pas penser que cela vienne de la légèreté de notre esprit, mais que c'est plutôt la vue du bien public qui nous oblige de former nos ordonnances selon la diversité des temps et la nécessité des affaires.

« Et afin que vous compreniez plus clairement ce que nous disons, nous avons reçu avec bonté auprès de nous Aman, fils d'Amadath, Macédonien d'inclination et d'origine, qui n'avait rien de commun avec le sang des Perses et qui a voulu déshonorer notre clémence par sa cruauté. Et après que nous lui avons donné tant de marques de notre bienveillance, et jusqu'à le faire appeler notre père et à le faire adorer de tous comme le second après le roi, il s'est élevé à un tel excès d'insolence qu'il avait entrepris de nous faire perdre la couronne avec la vie ; car il avait fait dessein, avec une malignité inouïe et toute nouvelle, de perdre Mardochée, par la fidélité et les bons services duquel nous vivons, et Esther, notre épouse et la compagne de notre royaume, avec tout son peuple, afin qu'après les avoir tués et nous avoir ôté ce secours il pût nous surprendre nous-mêmes et faire passer aux Macédoniens l'empire des Perses. Mais nous avons reconnu que les Juifs, destinés à la mort par cet homme détestable, n'étaient coupables d'aucune faute, mais qu'au contraire ils se conduisent par des lois justes et qu'ils sont les enfants du Dieu très-haut, très-puissant et éternel, par la grâce

<sup>1</sup> Esther, 7. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 8.

duquel ce royaume a été donné à nos pères et à nous-mêmes, et se conserve aujourd'hui encore entre nos mains.

« C'est pourquoi nous vous déclarons que les lettres qu'il vous avait envoyées contre eux, en notre nom, sont de nulle valeur, et qu'à cause de ce crime qu'il a commis il a été pendu avec tous ses proches devant la porte de la ville de Suse, Dieu lui-même, et non pas nous, lui ayant fait souffrir la peine qu'il a méritée. Que cet édit donc que nous envoyons maintenant soit affiché dans toutes les villes, afin qu'il soit permis aux Juifs de garder leurs lois. Vous leur prêterez secours, afin qu'ils puissent tuer ceux qui se préparaient à les perdre, le treizième jour du douzième mois appelé adar ; car le Dieu tout-puissant leur a fait de ce jour un jour de joie, au lieu qu'il devait leur être un jour de deuil et de larmes. C'est pourquoi mettez aussi ce jour au rang des jours de fête et célébrez-le avec toute sorte de réjouissances, afin que l'on sache à l'avenir que tous ceux qui obéissent fidèlement aux Perses sont récompensés comme leur dévouement le mérite, et que ceux qui conspirent contre le royaume sont punis d'une mort digne de leur crime.

« S'il se trouve quelque province ou quelque ville qui ne veuille point prendre part à cette fête solennelle, qu'elle périsse par le fer et par le feu, et qu'elle soit tellement détruite qu'elle demeure inaccessible pour jamais, non-seulement aux hommes, mais aussi aux bêtes, afin qu'elle serve d'exemple à ceux qui désobéissent aux rois et méprisent leurs commandements <sup>1</sup>. »

Par d'autres lettres le roi permettait aux Juifs de s'assembler dans chaque ville, le treizième jour du douzième mois, jour destiné à leur ruine, et de se tenir prêts pour défendre leur vie, tuer leurs ennemis et s'emparer de leurs biens. Ces mesures étaient nécessaires pour sauver les Juifs, attendu que les ordres antérieurs qu'Aman avait expédiés plus de deux mois auparavant, sous le sceau du roi, ne pouvaient être révoqués, d'après la loi de la monarchie mède-perse.

<sup>1</sup> Esther, Vulg., 16.

Quant à Mardochée, il sortit d'avec le roi portant une robe royale, ayant une couronne d'or sur la tête et revêtu d'un manteau de soie et de pourpre. La ville de Suse en fit des réjouissances. Pour les Juifs, la joie et l'honneur se levaient pour eux comme un nouvel astre. La renommée de cette nation devint si grande qu'un grand nombre d'entre les peuples de l'empire embrassèrent sa religion et se firent juifs.

La haute puissance à laquelle était parvenu Mardochée empêcha les ennemis des Juifs de trouver aucun appui. C'est pourquoi le treizième jour du douzième mois, qui devait exterminer les Israélites dans tout l'empire, devint un jour de perdition pour leurs ennemis. Cependant, ni à Suse, ni dans les provinces, les Juifs ne touchèrent aux biens de leurs adversaires <sup>1</sup>.

« On jette les sorts dans le pan de la robe, mais c'est le Seigneur qui en dispose, » a dit Salomon <sup>2</sup>. Aman fit jeter des sorts pour déterminer à quelle époque il exécuterait son dessein homicide; il le fit dans le premier mois, et le sort tomba sur un jour du douzième. Une aveugle rage pouvait seule le pousser à proposer au roi cette affaire et à expédier des ordres dès le premier mois, tandis que la superstition ne lui permettait de les exécuter que dans le douzième. Quel temps ne gagnaient point par là Mardochée, Esther, les Israélites dispersés ! L'édit fut affiché à Suse, partout ! Il eût expédié à toutes les autorités des lettres secrètes s'il avait consulté la prudence la plus commune. Un seul coup d'extermination aurait dû, dans tout l'empire, frapper inopinément tous les Israélites ! Mais la rage le rendit insensé, et « un insensé découvre soudain sa colère <sup>3</sup>. » Son orgueil l'aveugla aussi. « Qui doit périr devient auparavant orgueilleux, et l'arrogance précède la chute <sup>4</sup>. »

Sur la proposition de Mardochée il fut résolu d'établir une fête en mémoire de cette merveilleuse délivrance des Israélites dispersés dans tout l'empire mède-perse ; et voilà que, maintenant encore, après vingt-trois siècles, le peuple des Israélites, dispersé en

<sup>1</sup> Esther, 9, 1-19. — <sup>2</sup> Prov., 16, 33. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 12, 16. — <sup>4</sup> *Ibid.*, 16, 18.



tout l'univers, célèbre cette fête ! Ils l'appellent *Purim*, d'un mot persan qui signifie *sorts*, en mémoire des sorts que fit jeter Aman. Le treizième jour du douzième mois ils jeûnent et le nomment le jeûne d'Esther. Le jour tombe-t-il un sabbat : ils jeûnent le lundi d'aujourd'hui<sup>1</sup>. Le quatorzième et le quinzième jour de ce mois adar sont pour eux des jours d'une solennité joyeuse, bruyante, et qui dégénère souvent en excès. Ils lisent alors dans leurs synagogues le livre d'Esther, ainsi que l'histoire de la première défaite des Amalécites, qu'Israël frappa du glaive sous la conduite de Josué, tandis que Moïse élevait ses saintes mains vers Dieu dans la prière et que Dieu, en glorifiant son serviteur, nous montrait ce que peut la prière de la foi. Ils lisent cette histoire parce qu'Aman était du peuple des Amalécites. Ils se reposent alors de tout travail et font de grandes aumônes. En lisant le livre d'Esther le lecteur de la synagogue, en cinq endroits marqués, pousse des cris terribles pour effrayer les femmes et les enfants. Chaque fois qu'on prononce le nom d'Aman tous les auditeurs, grands et petits, frappent des pieds ou avec des marteaux sur des images d'Aman pendu à la potence, ou sur son nom, et même sur tout ce qui se présente.

Comme l'Écriture sainte nous dit expressément que Mardochée, devenu la seconde personne après le roi dans tout l'empire, continua d'être le protecteur et le médiateur de son peuple, il est vraisemblable que lui ou Esther engagea le roi à établir à sa cour, comme grand-échanson, un Israélite. Cet homme était Néhémias dont Dieu voulut bien se servir comme d'un instrument pour l'exécution de ses desseins.

On ne sait de quelle famille ni de quelle tribu il était ; quelques-uns le tiennent pour un prêtre ; d'autres croient qu'il était de la tribu de Juda et de la royale maison de David ; ils le concluent de l'éminente charge qu'il remplissait auprès du roi.

Les avantages extérieurs dont il jouissait à la cour du grand roi n'attachaient point ce vrai Israélite ; son esprit était tourné vers Jérusalem, Sion lui tenait au cœur.

La vingtième année du règne d'Artaxerxès quelques Juifs vinrent de Jérusalem à Suse ; il apprit d'eux que ses compatriotes étaient dans une grande affliction, que les murailles n'étaient pas encore rebâties et les portes redressées.

Cette nouvelle l'attrista profondément ; il pleura, jeûna plusieurs jours, et pria le Seigneur son Dieu, auquel il confessa les péchés de son peuple ; mais aussi, avec cette hardiesse de la foi qui convient aux enfants de Dieu et qui est si agréable au Père céleste, il lui représenta la promesse assurée déjà par Moïse.

« Souvenez-vous, dit-il, souvenez-vous de la parole que vous avez confiée à Moïse, votre serviteur, disant : Quand vous aurez transgressé je vous disperserai parmi les nations ; mais si vous revenez à moi, et que vous gardiez mes commandements, et que vous les accomplissiez, quand vous seriez emmenés jusqu'aux extrémités du ciel, je vous rassemblerai de là et je vous ramènerai au lieu que j'ai choisi pour y faire habiter mon nom. Après tout, ils sont vos serviteurs et votre peuple que vous avez rachetés par votre grande force et par votre puissante main. De grâce, Seigneur ! que votre oreille soit attentive à la prière de votre serviteur, et à la prière de vos serviteurs, qui veulent craindre votre nom ; conduisez votre serviteur, et donnez-lui miséricorde devant cet homme ! » c'est-à-dire devant le roi<sup>1</sup>.

Il arriva bientôt après que le roi, pendant que Néhémias, par le devoir de sa charge, lui servait le vin à table, s'aperçut de sa langueur. « Pourquoi ton visage est-il si triste, lui demanda-t-il, lorsque je ne te vois point malade ? Ce n'est pas en vain ; mais je ne sais le mal que tu as dans le cœur. »

Néhémias craignit beaucoup ; cependant il se surmonta et dit : « Vive le roi à jamais ! Comment mon visage ne serait-il point triste ? La cité, demeure des sépulcres de mes pères, est déserte, et ses portes ont été consumées par le feu.

— Que demandes-tu ? » poursuivit le roi. Néhémias pria Dieu en silence, et puis sup-

<sup>1</sup> Esther, 9, 20-32.

<sup>1</sup> Néhém., 1.

plia le monarque de l'envoyer en Judée, dans la ville des sépulcres de ses pères, pour achever de la rebâtir.

Le roi et la reine, qui était assise à côté de lui, demandèrent combien durerait son absence. Et le roi consentit à sa requête.

Alors il demanda des lettres pour les gouverneurs au delà de l'Euphrate, afin qu'ils lui donnassent escorte jusqu'en Judée, et pour Asaph, intendant des forêts royales, afin qu'il lui procurât le bois de construction nécessaire. « Et le roi me donna, dit-il, selon la main favorable de Dieu sur moi. »

Néhémias se mit en route, comme gouverneur de la Judée, ainsi que la suite nous le fera voir clairement, et le roi lui donna une escorte de grands officiers et de cavalerie.

Autant le commencement de son entreprise avait été facile pour Néhémias, sans doute à cause de la protection de la reine et de Mardochée, autant il rencontra de difficultés de la part de quelques hommes qui paraissent avoir été des officiers du roi, et qui étaient des étrangers, ennemis du nom juif. Sanaballat, Horonite et Tobie, Ammonite, virent avec dépit qu'un Israélite, qui avait à cœur le bien de son peuple, fût arrivé comme gouverneur du pays.

Néhémias ne dit d'abord à personne ce que Dieu lui avait inspiré de faire ; seulement, trois jours après qu'il fut arrivé à Jérusalem, il se leva durant la nuit, visita les murailles, qui étaient tellement en ruines que la bête qu'il montait trouvait à peine où mettre le pied. Ensuite il parla aux chefs spirituels et temporels des Juifs, leur fit part de son dessein. « Je leur découvris, dit-il, la main favorable de mon Dieu sur moi et les paroles que le roi m'avait dites. Ils furent animés d'un nouveau courage et mirent à l'œuvre leurs mains affermisses dans le bien. »

Sanaballat, Tobie et Gosem, un Arabe, se raillèrent d'eux et exprimèrent en même temps contre eux des soupçons : « Qu'est-ce que vous faites là ? Est-ce que vous vous révoltez contre le roi ? » Mais Néhémias leur répondit : « Le Dieu du ciel est celui qui nous aidera ; c'est pourquoi nous, ses serviteurs, nous nous sommes levés et nous bâtis-

sons ; pour vous, vous n'aurez ni part, ni droit, ni mémoire en Jérusalem <sup>1</sup>. »

La construction des murailles fut partagée entre diverses familles. Éliasib, souverain pontife, fils de Joacim et petit-fils de Jésus, fils de Josédec, donna le premier l'exemple, et, avec les prêtres, en entreprit une partie, ainsi qu'une des portes à relever.

Mais Sanaballat et Tobie, qui d'abord se moquaient de l'ouvrage, furent très-irrités quand ils en aperçurent le rapide progrès. Les Arabes, les Ammonites et les hommes d'Azot, une des cinq villes principales des Philistins, voyaient également d'un mauvais œil se relever les murailles d'une ville dont les habitants avaient été jadis si redoutables à leurs voisins. En outre, pendant la captivité ces peuples s'étaient emparés des terres des Juifs qui se trouvaient à leur bienséance. A leur retour il fallut les rendre. L'intérêt et la jalousie les poussèrent donc bientôt à se liguier ensemble contre les Juifs, pour les empêcher, par la violence ouverte, de continuer leur entreprise ; mais ceux-ci prièrent Dieu et établirent des sentinelles le jour et la nuit. Belle image de la vigilance spirituelle unie à la prière !

Il ne manquait pas non plus de gens qui se lassaient du travail et le décriaient comme excédant les forces du peuple. Ce qui les faisait parler de la sorte était probablement la crainte des adversaires, qui, en effet, épiaient l'occasion d'attaquer en armes.

Néhémias, ayant été averti plusieurs fois des desseins des ennemis par des Juifs qui habitaient près d'eux, arma une partie du peuple, et les plaça, rangés selon leurs familles, derrière la muraille, où ils étaient en garde, avec des épées, des lances et des arcs. Il dit en même temps aux princes et aux magistrats, ainsi qu'au reste du peuple : « Ne craignez point leur force ; souvenez-vous du Seigneur, grand et terrible, et combattez pour vos frères, vos fils, vos filles, vos femmes et vos maisons. »

C'est ainsi que Dieu dissipa le conseil des ennemis, en découvrant leurs projets.

Pendant les Juifs ne s'abandonnèrent

<sup>1</sup> Néhém., 2.



point à une négligente sécurité ; mais la moitié des hommes était prête au combat, armée de lances, de boucliers, d'arcs et de cuirasses, tandis que l'autre moitié avançait les travaux. Les commandants étaient derrière eux. Même ceux qui édifiaient les murailles, qui portaient ou qui chargeaient, faisaient leur ouvrage d'une main et de l'autre tenaient un dard, ou du moins l'avaient toujours auprès d'eux. Un trompette se tenait sans cesse près de Néhémias, qui, actif et vigilant, activait l'œuvre avec sagesse et courage, et, même la nuit, ne quittait ses vêtements, lui et les siens, que pour se laver <sup>1</sup>.

Cette reconstruction de la Jérusalem matérielle, au milieu de tant de difficultés et de tant d'ennemis, nous représente fort bien la construction de la Jérusalem spirituelle, l'Église de Dieu, au milieu des obstacles sans nombre qu'y opposent sans cesse et le monde et l'enfer : persécutions des idolâtres, ravages des mahométans, ruses et violences des hérésies, déchirements des schismes, séductions et fureurs de l'impiété, faux docteurs, faux frères, relâchement presque périodique dans les mœurs. Nuit et jour il faut que les sentinelles veillent ; il faut que les ouvriers soient eux-mêmes soldats ; docteurs et pasteurs véritables, pendant qu'ils édifient d'une main il faut que de l'autre ils tiennent le glaive de la parole pour repousser sans cesse toutes les attaques. Il faut surtout que l'intendant de tout l'ouvrage, le successeur de Pierre, et ceux qui l'entourent, imitant Néhémias, aient continuellement l'œil à tout ce qui se passe au dedans et au dehors de la cité sainte pour prévenir le mal et soutenir le bien. Il faut que, comme Néhémias, ouvriers et architectes se souviennent qu'il n'y a qu'un seul qui bâtisse réellement, Celui qui a dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. »

Ce saint homme, qui, confiant en Dieu, ne craignait point d'ennemis, dut ressentir un vif chagrin de la dureté de cœur de certains riches parmi les Juifs. Au mépris de la loi de Dieu ils exerçaient une usure cruelle sur leurs frères pauvres, qui en partie leur avaient

déjà donné pour gage leurs champs, leurs vignes, leurs oliviers, leurs maisons, et jusqu'à la liberté de leurs enfants. Les pauvres débiteurs élevèrent enfin de hauts cris contre une pareille exaction.

Mais Néhémias, ayant fait de vifs reproches aux princes et aux magistrats, convoqua contre eux une assemblée générale, où il leur dit : « Nous avons racheté, comme vous le savez, les Juifs, nos frères, qui avaient été vendus aux nations, selon que nous l'avons pu, et vous, vous vendrez vos frères, pour que nous les rachetions de nouveau ! » Les riches se turent et ne trouvèrent rien à répondre. Néhémias ajouta : « Ce que vous faites n'est pas bien ; pourquoi ne marchez-vous pas dans la crainte de notre Dieu, afin qu'il ne nous soit point fait de reproches par les nations nos ennemies ? Moi, mes frères et mes serviteurs, nous avons prêté à plusieurs de l'argent et du blé ; ne redemandons rien, remettons-leur ce qui nous est dû ; et vous, rendez-leur aujourd'hui leurs champs, leurs vignes, leurs oliviers, leurs maisons, et le centième (ou l'intérêt) de l'argent, du blé, du vin et de l'huile que vous exigiez d'eux. » Ils répondirent : « Nous rendrons, nous ne demanderons rien, et nous ferons comme vous dites. »

Alors il fit venir les prêtres, et, en leur présence, leur fit jurer d'exécuter sa parole. Puis, secouant ses vêtements, il dit : « Que Dieu secoue ainsi, hors de sa maison et de ses travaux, tout homme qui n'aura point accompli sa promesse ; qu'il soit ainsi rejeté et dépouillé. » Et toute la multitude dit : « Amen ! » et loua Dieu.

Néhémias pouvait parler contre cette horreur avec d'autant plus d'efficacité qu'il donnait lui-même l'exemple de la générosité, ne recevant aucun des émoluments qui lui revenaient comme gouverneur, quoiqu'il y eût tous les jours à sa table cent cinquante des principaux Juifs, sans compter les étrangers.

Outre les pauvres du peuple les lévites mêmes se voyaient opprimés. Néhémias leur fit justice et leur rendit leurs droits <sup>1</sup>. Les chantes sacrés et tous les autres ministres,

<sup>1</sup> Néhém., 4.

<sup>1</sup> Néhém., 13, 10.

qui avaient été contraints de se retirer chez eux et d'abandonner le service, faute d'avoir reçu le juste salaire qui leur avait été ordonné, furent rappelés. Il soutint la cause des lévites contre les magistrats qui avaient manqué à leurs devoirs envers eux, et il mit leurs grains et leurs revenus en des mains fidèles, préposant à ce ministère le prêtre Séméias et quelques lévites <sup>1</sup>.

Au surplus, en prenant soin d'eux il leur fit soigneusement garder les règlements de David <sup>2</sup>. La subordination fut observée : le peuple rendait honneur aux lévites, en leur donnant ce qu'il leur devait, et les lévites le rendaient aux enfants d'Aaron <sup>3</sup>, qui étaient leurs supérieurs. Ils gardaient soigneusement toutes les observances de leur Dieu.

Néhémias y tenait la main; il ordonnait aux sacrificateurs et aux lévites de veiller à ce qui leur était prescrit; il disait aux lévites de se purifier, et il ne pouvait souffrir ceux qui méprisaient le droit sacerdotal et lévitique <sup>4</sup>, c'est-à-dire les règlements que leur prescrivaient leurs offices. Ce qui lui faisait dire avec confiance : « O Dieu ! souvenez-vous de moi en bien, et n'oubliez pas le soin que j'ai eu de la maison de mon Dieu, et des cérémonies, et de l'ordre sacerdotal et lévitique <sup>5</sup>. »

Sanaballat, Tobie, Gosem l'Arabe et les autres ennemis de Néhémias, voyant que les murailles n'avaient plus aucune brèche et qu'il ne manquait plus que des battants aux portes, se flattèrent de s'emparer de lui par la ruse, après avoir attendu vainement d'employer la violence. Quatre fois Sanaballat et Gosem l'invitèrent à une conférence qui devait avoir lieu dans une certaine plaine d'Ono; mais il s'excusa sur l'urgence de ses affaires.

Alors Sanaballat envoya, pour la cinquième fois, un des siens, tenant à la main une lettre écrite en ces termes : « On a publié parmi les nations et Gosem a dit que toi et les Juifs vous pensez à vous révolter, et que pour cela tu édifies la muraille, et que tu veux t'élever à la royauté; c'est pourquoi tu as établi des prophètes qui te pro-

nent dans Jérusalem, disant : Il y a un roi en Judée. Le roi entendra bientôt ces paroles; c'est pourquoi viens maintenant, déli-bérons ensemble. » Pour toute réponse Néhémias lui renvoya ces mots : « Les paroles que tu dis ne sont pas véritables, mais ton cœur les invente. »

Séméias, un faux prophète, qui avait reçu de l'argent de Tobie, voulut inspirer de la crainte à l'homme de Dieu et lui persuader de se cacher dans le temple, comme si la nuit on devait venir l'égorger. Mais il répondit : « Est-ce qu'un homme tel que moi s'enfuit ? Et qui est celui, comme moi, qui entre dans le temple pour y sauver sa vie ? Je n'y entrerai pas. »

Les efforts de Noadia, une femme qui prétendait avoir des révélations, n'eurent pas plus de succès, non plus que ceux d'autres gens qui se donnaient pour prophètes et cherchaient à décourager Néhémias. Il ne fit d'eux nul cas, pressa son entreprise avec courage et vigueur, et, après cinquante-deux jours, les murailles se trouvèrent achevées, malgré la mauvaise volonté d'ennemis cachés et découverts <sup>1</sup>.

Cependant approchait le septième mois de l'année religieuse dont le premier jour était le premier jour de l'année civile et la fête des Trompettes. Alors s'assembla le peuple d'alentour avec les habitants de Jérusalem, et ils prièrent Esdras d'apporter le livre de la loi de Moïse, que le Seigneur avait prescrite à Israël.

Il le fit, se plaça sur une estrade en bois, qu'on lui avait dressée, et lut depuis le matin jusqu'à midi. A sa droite se tenaient six hommes considérables, autant à gauche; c'étaient vraisemblablement des prêtres et des docteurs de la loi. Treize autres, avec les lévites, entretenaient l'attention du peuple.

Comme il est dit expressément *ils lurent* <sup>2</sup>, on peut croire qu'ils n'entouraient point Esdras pour la solennité, mais qu'ils se tenaient à une distance convenable de lui, et que chacun lisait au peuple qui l'entourait. Voilà pourquoi aussi il est fait mention de

<sup>1</sup> Néhém., 12, 13. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 12, 24, 44, 45. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 12, 45. — <sup>4</sup> *Ibid.*, 13, 22, 29. — <sup>5</sup> *Ibid.*, 13, 14, 30, 31.

<sup>1</sup> Néhém., 6. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 8, 8.



treize autres hommes chargés, avec les lévites, de maintenir dans le peuple le silence et l'attention.

« Esdras ouvrit donc le livre devant tout le peuple, car il était élevé au-dessus de tous, et, quand il l'eut ouvert, tout le peuple se tint debout. Et Esdras bénit Jéhova, le Dieu grand, et tout le peuple répondit : « Amen ! amen ! » en élevant ses mains, et ils s'inclinèrent et adorèrent Dieu, prosternés sur la terre. Treize hommes, avec les lévites, interprétaient au peuple la loi, et le peuple se tenait chacun à sa place.

« Ils lurent donc dans le livre de la loi de Dieu, l'exposant, l'expliquant et en donnant l'intelligence ; et le peuple comprit ce qu'on lui lisait.

« Or Néhémias et Esdras, prêtre et scribe, et les lévites qui faisaient comprendre à tout le peuple, lui dirent : Ce jour est consacré à Jéhova, votre Dieu ; ne vous affligez donc pas, ne pleurez pas ; car tout le peuple pleurerait en entendant les paroles de la loi. C'est pourquoi il leur dit : Allez, mangez des viandes grasses, buvez des breuvages doux, envoyez-en des portions à ceux qui n'ont rien préparé ; car ce jour est consacré à notre Seigneur ; ne vous attristez donc point ! La joie de Jéhova est notre force. Et les lévites faisaient faire silence à tout le peuple, disant : Silence ! car ce jour est saint ; ne vous affligez point !

« Au second jour les princes des familles de tout le peuple, les prêtres et les lévites s'assemblèrent auprès d'Esdras, le scribe, afin qu'il leur interprétât les paroles de la loi. »

Esdras le fit, et, comme il vint à l'endroit où la fête des Tabernacles est fixée au 15 de ce mois, ils résolurent de prendre aussitôt des dispositions pour cela, et firent annoncer dans Jérusalem et dans toutes les villes qu'il fallait sortir sur les montagnes et apporter des branches d'olivier, de baume, de myrte, de palmier, et autres rameaux de diverses espèces, afin de faire des tabernacles, ainsi qu'il est écrit<sup>1</sup>.

Le peuple se fit donc des tentes de feuil-

lage, l'un sur le toit de sa maison, l'autre dans sa cour, ceux-ci dans les cours du temple, ceux-là dans les larges rues de la ville et aux portes. On lisait chaque jour dans la loi. La fête dura ainsi sept jours, et le huitième ils célébrèrent l'assemblée solennelle selon qu'il est ordonné<sup>1</sup>.

Ce huitième jour de la fête était le 22 du mois. Néhémias et Esdras, tous deux remplis de l'Esprit-Saint, mirent à profit, comme il paraît, l'attendrissement qu'avait témoigné le peuple, et donnèrent lieu à une fête de pénitence publique, qui fut célébrée le 24.

Les Israélites, qui s'étaient séparés des étrangers, « confessèrent leurs péchés et les iniquités de leurs pères. Et ils se levèrent ensemble, et ils lurent dans le livre de la loi de Jéhova, leur Dieu, quatre fois le jour, et quatre fois ils confessaient et adoraient Jéhova, leur Dieu. »

Des lévites étaient debout sur une estrade et criaient : « Levez-vous et bénissez Jéhova, votre Dieu, de l'éternité à l'éternité ; qu'ils bénissent le nom de ta gloire, ce nom élevé au-dessus de toute bénédiction et de toute louange.

« Seul, ô Jéhova ! tu es ; c'est toi qui as fait le ciel, et le ciel des cieux, et toute leur armée, la terre et tout ce qu'elle contient, les mers et tout ce qui est en elles ! C'est toi qui animes tout cela, c'est toi qu'adore l'armée des cieux !... »

Ils continuaient à rappeler les prodiges de puissance et d'amour que Dieu avait témoignés à son peuple depuis le temps d'Abraham, et confessaient les infidélités de leur peuple avec les leurs propres, en punition desquelles ils étaient maintenant sujets d'un roi étranger, quoique demeurant dans leur propre pays.

Enfin ils déclarèrent qu'ils allaient faire une alliance solennelle avec le Seigneur, par laquelle ils s'obligeaient avec serment à garder sa loi. Cette promesse fut mise par écrit et signée des princes, des prêtres et des lévites<sup>2</sup>.

Néhémias, pour seconder de mieux en

<sup>1</sup> Lévit., 23, 34-43.

<sup>2</sup> Néhém., 8. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 9 et 10.

mieux de si heureuses dispositions, établit une bibliothèque où il rassembla de divers pays les livres des prophètes, ceux de David, et les lettres des rois de Perse touchant les dons qu'ils avaient faits au temple du Seigneur<sup>1</sup>.

Ce fut peut-être à cette occasion que le docteur Esdras, conjointement avec le conseil national ou le sanhédrin, fit une révision authentique du nombre et du texte des livres sacrés; ce qu'on a depuis appelé le canon d'Esdras.

Ce fut peut-être encore vers ce temps qu'eut lieu la découverte du feu sacré, ainsi qu'elle est rapportée au deuxième livre des Machabées.

« Nous croyons nécessaire de vous avertir, écrit le peuple de la Judée sous Judas Machabée au prêtre Aristobule, précepteur du roi Ptolémée, et aux autres Juifs d'Égypte, nous croyons nécessaire de vous avertir, afin que vous célébriez aussi la fête du Feu qui fut donné quand Néhémias, après qu'eurent été rebâti le temple et l'autel, y offrit des sacrifices. Car, lorsque nos pères furent emmenés en Perse, les prêtres d'alors, qui craignaient Dieu, ayant pris (par l'ordre du prophète Jérémie) le feu qui était sur l'autel, le cachèrent secrètement dans une vallée où il y avait un puits profond et desséché, et ils l'assurèrent si bien que ce lieu demeura inconnu à tous. Mais quand, plusieurs années s'étant écoulées depuis ce temps-là, il plut à Dieu de faire envoyer Néhémias en Judée par le roi de Perse, il envoya les petits-fils de ces prêtres qui avaient caché le feu pour le chercher, et ils ne trouvèrent point le feu, comme ils nous l'ont raconté, mais seulement une eau épaisse. Et le prêtre Néhémias leur commanda (dans le grec : Et Néhémias commanda aux prêtres) de puiser cette eau et de la lui apporter; ensuite il leur ordonna d'en faire des aspersions sur les sacrifices, sur les bois et sur ce qu'on avait mis dessus. Et lorsque cela eut été fait et que le temps vint où le soleil, qui avait été caché d'un nuage, resplendit tout à coup, un grand feu s'alluma, et tous en furent dans l'admiration. Or tous les

prêtres faisaient la prière à Dieu jusqu'à ce que le sacrifice fût consumé, Jonathas commençant et les autres lui répondant.

« Et Néhémias pria en ces termes : Seigneur, Dieu créateur de toutes choses, terrible et fort, juste et miséricordieux, qui êtes le seul bon roi, seul excellent, seul juste, tout-puissant et éternel, qui délivrez Israël, de tout mal, qui avez choisi nos pères et qui les avez sanctifiés, recevez ce sacrifice pour tout votre peuple d'Israël. Conservez votre héritage et le sanctifiez. Rassemblez tous nos frères dispersés; délivrez ceux qui servent les gentils; regardez ceux qui sont méprisés et haïs, afin que les nations connaissent que vous êtes notre Dieu; humiliez ceux qui nous oppriment et qui nous outragent avec orgueil, et établissez votre peuple dans votre lieu saint, selon que l'a prédit Moïse.

« Cependant les prêtres chantaient des hymnes et des cantiques jusqu'à ce que le sacrifice eût été consumé. Quand il le fut Néhémias ordonna que l'on répandît ce qui restait de cette eau sur les grandes pierres; ce qu'on n'eut pas plus tôt fait qu'une grande flamme s'alluma; mais elle fut consumée par la lumière qui s'éleva de dessus l'autel.

« Lorsque cet événement fut connu, on annonça au roi de Perse que, dans le même lieu où les prêtres qui avaient été emmenés captifs avaient caché le feu sacré, on avait trouvé une eau dont Néhémias et ceux qui étaient avec lui avaient purifié les sacrifices. Or le roi, considérant ce qu'on lui disait, et ayant recherché avec soin la vérité, fit bâtir en ce même lieu un temple, une enceinte sacrée; et, se tenant assuré du prodige, il donna aux prêtres de grands biens et leur fit divers présents qu'il leur distribuait de ses propres mains.

« Néhémias appela ce lieu Nephtar, c'est-à-dire purification; mais plusieurs l'appellent Néphi<sup>1</sup>. »

Judas Machabée, le sénat et le peuple juif disaient encore dans leur lettre, comme déjà nous l'avons vu, que le même prophète Jérémie, après une réponse de Dieu, avait fait emporter avec lui le tabernacle et l'arche,

<sup>1</sup> 2 Mach., 2, 13.

<sup>1</sup> 2 Mach., 1.



jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la montagne où Moïse était monté et d'où il avait vu l'héritage du Seigneur. Là, ayant trouvé une caverne, il y mit le tabernacle, l'arche et l'autel des encensements, et il en ferma l'entrée et dit que ce lieu demeurerait inconnu jusqu'à ce que Dieu eût rassemblé son peuple dispersé et qu'il lui eût fait miséricorde, et qu'alors le Seigneur découvrirait ces choses, que la majesté du Seigneur paraîtrait de nouveau, et qu'il y aurait une nuée, selon qu'elle avait paru à Moïse et qu'elle fut manifestée lorsque Salomon demanda que le temple fût sanctifié pour le Dieu souverain.

Il y en a qui croient que cette prédiction de Jérémie a eu son accomplissement au retour de la captivité de Babylone, et que le tabernacle, l'arche et l'autel des parfums furent retrouvés sous Néhémias au même temps que le feu sacré ; mais, comme l'Écriture n'en dit rien, qu'elle ne parle plus même de l'arche en aucun endroit, d'autres sont persuadés que cette prophétie ne s'accomplira qu'à la fin des siècles, lorsque le Seigneur rassemblera dans son Église les restes de son ancien peuple.

Dans l'intervalle d'un siècle, depuis le retour des Juifs qui sortirent de Babylone avec le grand-prêtre Josué et avec Zorobabel, le peuple s'était très-abondamment multiplié dans la Judée, sous la bénédiction de Dieu, tant par la propagation de l'espèce que par les Israélites revenus dans leur pays. Le règne d'Artaxerxès leur était singulièrement favorable en ce qu'il confia le soin de cette nation à des hommes tels qu'Esdras et Néhémias, et qu'elle se réjouissait en outre de la puissante protection de la reine et de Mardochée.

Le plus grand nombre préféraient à Jérusalem le séjour des villes de Juda, qui étaient des cités agricoles. Cependant, soit pour la durée de la nation, soit pour le maintien de la sûreté contre les ennemis environnants, soit enfin pour toute la constitution ecclésiastique et civile, il était nécessaire que Jérusalem fût habitée par un peuple nombreux. On se vit donc contraint d'arrêter que la dixième partie de la nation habiterait à Jérusalem et que le sort en déciderait. Ceux qui

s'y offrirent volontairement furent bénis de tout le peuple <sup>1</sup>.

« Si le Seigneur ne bâtit la maison, dit le chantre sacré, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent ; si le Seigneur ne garde la ville, c'est en vain que veillent ceux qui la gardent <sup>2</sup>. » Telle fut la puissante bénédiction du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, sur son peuple et sur ce qu'il bâtit, que Jérusalem, dont les murailles eurent tant de peine à se construire, est comparée par Hérodote, qui la vit quelques années après ce temps, à Sardes, une des cités les plus grandes et les plus magnifiques de l'Asie <sup>3</sup>.

Néhémias ordonna une fête publique d'actions de grâces pour l'achèvement des constructions, et l'on y fit solennellement la dédicace des murailles. Tous les lévites y furent convoqués. Néhémias et Esdras, avec les princes de Juda et deux grands chœurs, firent une solennelle procession sur les murailles de la ville, au bruit des trompettes et des hautbois. Esdras conduisait un des chœurs, l'autre suivait Néhémias. Les deux chœurs se rencontrèrent devant le temple du Seigneur, à qui furent immolées de grandes victimes. La musique retentissait avec le chant. « Tous étaient dans l'allégresse ; car Dieu les avait réjouis d'une grande joie, et leurs femmes aussi, et leurs enfants se réjouissaient, et la joie de Jérusalem fut entendue au loin <sup>4</sup>. »

Néhémias avait rempli sa charge de gouverneur pendant douze ans quand il se rendit auprès d'Artaxerxès, qui paraît avoir été dans ce moment à Babylone. Néhémias, en parlant de ce voyage, l'appelle roi de Babylone, et les rois de la monarchie mèdeperse passaient en effet une grande partie de l'année dans cette ville. Il ne dit pas s'il y avait été appelé par le roi ou s'il s'y était rendu de lui-même, afin de poursuivre ses importantes affaires. Quoiqu'il en soit, nous voyons que, quelques années après, Artaxerxès le renvoya, sur sa demande, et qu'à son retour il exerça la même autorité qu'avant.

De grands et notoires abus s'étaient introduits pendant son absence et avaient déjà pris

<sup>1</sup> Néhém., 11. — <sup>2</sup> Ps. 126. — <sup>3</sup> Hérod., 3, 5. — <sup>4</sup> Néhém., 12.

le dessus. Vraisemblablement Esdras s'était réuni à ses pères; pour le grand-prêtre Éliasib, il ne paraît pas avoir été digne des siens et de sa haute dignité. Excepté le bon exemple qu'il donna dans la construction des murailles, nous ne trouvons point qu'il ait aidé Néhémias et Esdras pour atteindre leurs grandes fins. C'est une chose étrange, et qui certes ne lui fait point honneur, que ni pour les salutaires mesures qui furent prises, ni dans les solennités publiques du culte divin, il ne soit fait de lui aucune mention. Ce silence de la part d'un saint homme tel que Néhémias doit déjà faire tomber sur lui un soupçon, avant même qu'on voie qu'il se laissa porter à une action très-indigne d'un grand-prêtre et d'un petit-fils du grand-prêtre Josué, à qui l'Esprit de Dieu lui-même a rendu un si honorable témoignage.

Quoique la loi eût exclu les Moabites et les Ammonites de l'assemblée d'Israël, et que l'Ammonite Tobie se fût montré aussi hostile qu'astucieux contre les Juifs, cependant plusieurs des principaux avaient entretenu avec lui une secrète intelligence contre Néhémias, et, au mépris de la loi, s'étaient alliés à lui par des mariages. Le grand-prêtre, à ce qu'il paraît, non-seulement vit ce désordre avec une criminelle complaisance, mais il assigna même à l'Ammonite un appartement du temple, destiné à servir de trésor aux offrandes, aux prémices et à l'encens. On ne donnait pas non plus leurs parts aux lévites et aux chantres, ce qui les obligea de sortir de Jérusalem et de se retirer chacun dans sa terre. Également la solennité du sabbat était violée en diverses manières, et par des travaux et par des marchés.

Néhémias s'éleva avec vigueur et succès contre ces abus; il fit aux chefs du peuple de sévères reproches; il jeta les meubles de Tobie hors du temple et consacra de nouveau l'appartement à son précédent usage; il fit fermer et garder les portes pour écarter les vendeurs.

Il montra surtout beaucoup de zèle contre les mariages contractés avec les peuples circonvoisins, et bannit un petit-fils du grand-prêtre Éliasib qui s'était allié au grand en-

nemi des Juifs, Sanaballat, et dont le frère, Joïada, était grand-prêtre<sup>1</sup>.

Comme nous savons par l'histoire que Joïada ne devint souverain pontife que la onzième année de Darius, fils illégitime d'Artaxerxès, et nommé pour cela Darius Nothus ou le bâtard, nous voyons combien longtemps Néhémias eut à combattre contre les abus au milieu de son peuple.

Artaxerxès étant mort la quarante et unième année de son règne, et Néhémias ayant été envoyé, la vingtième année de ce même règne, comme gouverneur à Jérusalem, il doit avoir rempli cette charge au moins plus de trente ans. On croit qu'il mourut la quinzième année du règne de Darius Nothus, et qu'avec sa mort finissent les sept premières semaines de Daniel.

Néhémias, restaurateur de Jérusalem, réformateur des mœurs de sa nation, protecteur des droits du sacerdoce, médiateur d'une nouvelle alliance et gouverneur du peuple de Dieu, est une figure parlante de Jésus-Christ, qui est tout cela, mais d'une manière infiniment plus parfaite, pour l'Église universelle, pour l'humanité entière.

Comme le prophète Malachie est rangé le dernier dans le nombre des prophètes, et qu'il censure certains abus de son temps, contre lesquels s'élevait également Néhémias, on croit, avec vraisemblance, qu'il a prophétisé au temps de ce grand homme ou peu après lui.

Son petit écrit renferme une sainte morale et de grands aperçus dans les temps de la nouvelle alliance. D'une plainte accusatrice sur le mal il s'élève tout d'un coup à une perspective ravissante du prochain salut.

Il reproche à ses contemporains d'offrir des victimes défectueuses et de blesser ainsi le respect qu'ils devaient à qui ces victimes étaient offertes.

« Un fils honore son père, dit-il, ou plutôt Dieu par lui; un fils honore son père et un serviteur son maître. Si je suis Père, où est mon honneur? si je suis Maître, où est la crainte qu'on a de moi? dit Jéhova-Sabaoth à vous, prêtres, qui méprisez mon nom...

<sup>1</sup> Néhém., 13.



Qui d'entre vous ferme les portes de mon temple et allume le feu sur mon autel gratuitement ? Mon affection n'est point en vous, dit Jéhova-Saboth, et je n'agréerai point l'oblation de votre main. Car depuis le lever du soleil jusqu'au couchant mon nom est grand parmi les nations, et en tout lieu on offre à mon nom l'encens et une oblation pure ; car grand est mon nom parmi les nations, dit Jéhova-Sabaoth <sup>1</sup>. »

Avec quelle clarté le prophète ne désigne-t-il point ici le divin sacrifice de la nouvelle alliance qui est offert au Seigneur sur nos autels dans toutes les parties du monde ! La tradition chrétienne est unanime sur ce point.

« Il est certain, dit un docte protestant au sujet du commentaire de saint Irénée sur cette prophétie, il est certain et qu'Irénée et que tous les Pères dont nous avons les écrits, soit qu'ils aient vécu au temps des apôtres, soit qu'ils les aient suivis de près, ont tenu la sainte Eucharistie pour le sacrifice de la nouvelle loi, et qu'ils ont regardé cela, non comme la doctrine privée d'une Église ou d'un docteur particulier, mais comme la doctrine publique de l'Église universelle, doctrine et pratique reçues par elle des apôtres, et, par les apôtres, de Jésus-Christ <sup>2</sup>. »

L'oblation, en hébreu *minha*, dont parle ici le prophète, était un sacrifice non sanglant, consistant en fruits de la terre, souvent en pain et en vin. Cette sentence renferme en même temps une prédiction de l'Église de Jésus-Christ répandue dans l'univers, et la caractérise comme celle où, depuis le levant jusqu'au couchant, doit être offerte au Seigneur l'oblation pure.

Le prophète reproche aux Juifs la dureté avec laquelle quelques-uns d'entre eux traitaient leurs femmes.

« Vous faites encore ceci : vous couvrez l'autel de Jéhova de larmes, de pleurs et de cris ; c'est pourquoi je ne regarderai plus vos oblations, et vos mains ne m'offriront plus rien qui puisse m'être agréable. Et pourquoi ? dites-vous. Parce que Jéhova a été témoin entre toi et l'épouse de ta jeunesse, que tu méprises, elle qui cependant est ta compagne et l'épouse de ta jeunesse. N'est-ce pas l'*Un* qui l'a faite ? N'est-elle pas le reste de son souffle ? Et que demande cet *Un*, sinon une race de Dieu ? Conservez donc votre souffle et ne rejette point l'épouse de ta jeunesse <sup>1</sup>. »

Ce fut à cause de la dureté de leur cœur que Moïse permit aux Juifs de répudier leurs femmes ; mais au commencement, dit Jésus-Christ, il n'en était point ainsi <sup>2</sup>. Jamais le divorce ne fut agréable à Dieu. Il n'était point permis au grand-prêtre de se séparer de sa femme ; il ne pouvait pas non plus en épouser plus d'une. C'était le modèle primitif auquel Dieu voulait ramener tout le reste. C'est pour cela qu'il fait de si vives réprimandes aux Juifs qui répudiaient leur première et légitime épouse pour en prendre d'étrangères ; c'est pour cela qu'il leur insinue tant de motifs de rester dans leur première union.

D'abord Dieu a été témoin de la fidélité qu'ils se sont promise ; ensuite c'est l'épouse de sa jeunesse, l'objet de sa première affection, qui, de son côté, lui a sacrifié ce qu'elle avait de plus précieux ; c'est le même Dieu qui a fait l'un et l'autre et qui les a faits un ; il a partagé son souffle entre les deux ; si l'homme en a reçu une portion plus grande, la femme en a le reste, en sorte que leurs deux vies n'en sont qu'une. Que conclure de là, sinon que, ce que Dieu a uni d'une manière si étroite, l'homme ne doit point le séparer, mais que tous les deux doivent être un

<sup>1</sup> Malach., 6, 10 et 11 : « Filius honorat patrem et servus dominum suum. Si ergo Pater ego sum, ubi est honor meus ? et si Dominus ego sum, ubi est timor meus ? dicit Dominus exercituum ad vos, o sacerdotes, qui despicitis nomen meum. Quis est in vobis qui claudat ostia et incendat altare meum gratuito ? Non est mihi voluntas in vobis, dicit Dominus exercituum, et munus non suscipiam de manu vestra. Ab ortu enim solis usque ad occasum magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda ; quia magnum est nomen meum in gentibus, dicit Dominus exercituum. » — <sup>2</sup> Grabe, dans son édition de S. Irénée, *advers. Hæres.*, l. 4, c. 32.

<sup>1</sup> Mal., 2, 13-15 : « Et hoc rursum fecistis : operiebatis lacrymis altare Domini, fletu, et mugitu, ita ut non respiciam ultra ad sacrificium, nec accipiam placabile quid de manu vestra. Et dixistis : Quam ob causam ? Quia Dominus testificatus est inter te et uxorem pubertatis tue, quam tu despexisti, et hæc particeps tua, et uxor fœderis tui. Nonne Unus fecit, et residuum spiritus ejus est ? Et quid Unus querit, nisi semen Dei ? Custodite ergo spiritum vestrum, et uxorem adolescentiæ tuæ noli despiciere. » — <sup>2</sup> Matth., 19.

même esprit et une même chair, afin d'engendrer une race de Dieu ?

Malachie représente avec force aux prêtres leurs devoirs. « Les lèvres du prêtre seront les dépositaires de la science, et c'est de sa bouche que l'on recherchera la connaissance de la loi, parce qu'il est l'ange de Jéhova-Sabaoth <sup>1</sup>. »

Il voit en esprit un Docteur à venir, le grand homme de qui l'éternelle Vérité a dit elle-même que, parmi tous ceux qui sont nés de la femme, il ne s'en est pas élevé de plus grand ; il voit le grand Jean-Baptiste, précurseur du Seigneur, comme l'étoile du matin qui précède le soleil.

« Me voici, envoyant mon ange, et il préparera la voie devant ma face. Et aussitôt viendra à son temple le Dominateur que vous cherchez et l'Ange de l'alliance que vous désirez. Le voici qui vient, dit Jéhova-Sabaoth <sup>2</sup>. »

Ce voyant conclut par l'annonce répétée du double avènement du Messie.

« Vous verrez la différence entre le juste et l'injuste, entre qui sert Dieu et qui ne le sert point <sup>3</sup> ; car voici qu'arrive le jour embrasé comme une fournaise ; tous les superbes et tous ceux qui commettent l'impiété seront de la paille, et ce jour à venir les embrasera, dit Jéhova-Sabaoth, sans leur laisser ni germe ni racine <sup>4</sup>.

« Mais pour vous, qui craignez mon nom, il s'élèvera le soleil de justice, et le salut sera sous ses ailes ; vous sortirez joyeux comme de jeunes taureaux bondissants ; vous foulerez aux pieds les impies ; ils seront comme de la cendre sous la plante de vos pieds, dans ce jour que je fais, dit le Seigneur des armées.

<sup>1</sup> Mal., 2, 7. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 3, 1 : « Ecce ego mitto angelum meum, et preparabit viam ante faciem meam. Et statim veniet ad templum suum Dominator quem vos queritis, et Angelus testamenti quem vos vultis. Ecce venit, dicit Dominus exercituum. » — <sup>3</sup> *Ibid.*, 3, 18 : « Et convertimini, et videbitis quid sit inter justum et impium, et inter servientem Deo et non servientem ei. » — <sup>4</sup> *Ibid.*, 4, 1 : « Ecce enim dies veniet succensa quasi caminus ; et erunt omnes superbi et omnes facientes impietatem stipula ; inflammabit eos dies veniens, dicit Dominus exercituum, quæ non derelinquet eis radicem et germen.

« Et orietur vobis timentibus nomen meum sol justitiæ, et sanitas in pennis ejus ; et egrediemini, et salietis

« Souvenez-vous de la loi de Moïse, mon serviteur, que je lui ai prescrite en Horeb pour tout Israël ; souvenez-vous des ordonnances et des jugements.

« Voici que je vous envoie Élie, le prophète, avant que vienne le grand, le terrible jour de Jéhova ; et il convertira le cœur des pères avec leurs enfants, et le cœur des enfants avec leurs pères, de peur qu'en venant je ne frappe la terre d'anathème. »

Plus tard, l'ange Gabriel, avant la naissance de Jean, dira : « Il marchera devant le Seigneur, dans l'esprit et la vertu d'Élie, pour convertir les cœurs des pères avec les enfants, et les incrédules à la prudence des justes, et préparer au Seigneur un peuple parfait <sup>1</sup>. »

Jean prépara les Israélites à devenir enfants de Dieu dans la nouvelle alliance en leur prêchant la pénitence et en leur montrant Jésus-Christ : « Voici l'Agneau de Dieu, voici qui ôte les péchés du monde ; » le même dont il avait dit : « C'est de sa plénitude que nous avons reçu tous grâces pour grâces <sup>2</sup>. »

Qu'avant la fin des jours Élie doit apparaître sur la terre, les maîtres en Israël l'avaient déjà dit avant que Jean, le disciple du Seigneur, en eût prophétisé dans sa Révélation <sup>3</sup> ; telle est du moins l'opinion de la plupart des Pères et d'un grand nombre de docteurs. Élie, comme Jean-Baptiste, précédera, semblable à l'étoile du matin, le Soleil de justice.

L'avènement plein de grâces de Jésus-Christ lorsque le Verbe se fit chair et habita parmi nous, plein de grâces et de vérité, fut, il est vrai, terrible pour le peuple qui le rejeta ; cependant la description du jour terrible du Seigneur paraît s'appliquer aussi et plus encore au jour du jugement. L'entendre de la ruine de Jérusalem et en même temps des dernières douleurs de la terre, à l'approche

sicut vituli de armento ; et calcabitis impios, cum fuerint cinis sub planta pedum vestrorum, in die qua ego facio, dicit Dominus exercituum.

« Mementote legis Moysi, servi mei, quam mandavi ei in Horeb ad omnem Israel, præcepta et judicia.

« Ecce ego mittam vobis Eliam, prophetam, antequam veniat dies Domini, magnus et horribilis ; et convertet cor patrum ad filios, et cor filiorum ad patres eorum, ne forte veniam et percutiam terram anathemate. »

<sup>1</sup> Luc, 1, 17. — <sup>2</sup> Jean, 1, 29, etc. — <sup>3</sup> Apoc., 11.



du jour de la justice, est un sens conforme à l'esprit de la prophétie, et d'autant plus naturel que Jésus-Christ lui-même annonce les deux événements dans une seule prédiction.

De même que Jean-Baptiste annonça le règne de la paix aux Juifs de son temps, brouillés et exaspérés par de nombreuses divisions, de même, dans les jours des derniers temps, Élie ôtera ce mur qui sépare, des enfants de l'Église de Jésus-Christ, le peuple de Dieu, dispersé, mais non rejeté pour toujours, et Israël obtiendra le droit de cité dans la nouvelle et libre Jérusalem, et il n'y aura qu'un bercail et un pasteur.

Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre royaume nous arrive ! qu'il nous arrive bientôt ! Cependant que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.

Lorsque le Sauveur descendait avec ses trois disciples favoris de la montagne de la transfiguration, où Moïse et Élie leur avaient apparu, ils lui demandèrent : « Pourquoi donc les scribes disent-ils qu'Élie doit venir auparavant ? » Jésus leur répondit et dit : « Élie viendra sans doute auparavant et rétablira toutes choses. » Ici il parle évidemment de l'avènement d'Élie, encore à venir alors, comme aujourd'hui<sup>1</sup>. Mais immédiatement

<sup>1</sup> Matth., 17.

après il parle ainsi de Jean-Baptiste : « Cependant je vous dis : Élie est déjà venu, et ils ne l'ont point reconnu, mais il lui ont fait comme ils ont voulu ; c'est ainsi que souffrira d'eux le Fils de l'homme. » Alors les disciples comprirent qu'il leur avait parlé de Jean-Baptiste. Un des trois disciples auxquels il dit cela était son bien-aimé Jean, qui, quelques années plus tard, eut une révélation plus manifeste sur l'avènement encore à venir d'Élie.

Ici finissent les prophètes de l'Ancien Testament. Le dernier rappelle le premier, Malachie rappelle Moïse : « Souvenez-vous de la loi que j'ai donnée sur le mont Horeb à Moïse, mon serviteur, pour tout Israël. » Ainsi le premier et le dernier ne font qu'un. De plus, le dernier de l'Ancien Testament prédit le premier du Nouveau, Malachie prédit Jean-Baptiste. L'ancienne et la nouvelle alliance n'en font ainsi qu'une. Le principe, le moyen et la fin de cette alliance éternelle, ce même prophète les résume en peu de mots. Il annonce que dans le second temple qu'on venait de rebâtir paraîtrait le Dominateur attendu, l'Ange de l'alliance, qu'Israël désirait, et qu'alors un sacrifice sans tache serait offert à l'Éternel en tout lieu. Tout est dit, tout est écrit. Un jour quelqu'un dira : « Tout est consommé. »

## LIVRE VINGTIÈME

## Les philosophes, les poètes et les historiens de la gentilité.

Où cessent les prophètes d'Israël là commencent les philosophes, les poètes et les historiens des nations. Les prophètes se suivent, depuis Adam jusqu'à Malachie, à travers un espace de trente à quarante siècles; ils cessent quand ils ont tout dit.

Les sages, communément appelés philosophes, ont commencé environ six siècles avant Jésus-Christ et ont fini environ six siècles après. Les principaux sont : Lao-tseu, Cong-fu-tseu, ou Confucius, et Meng-tseu, chez les Chinois; Zoroastre et Hostanes, chez les Perses; Thalès, Héraclite, chez les Grecs d'Asie; Anaxagore, chez les Grecs d'Europe; Pythagore, Xénophane, chez les Grecs d'Italie; Empédocle, chez les Grecs de Sicile; Socrate, dans Athènes, ainsi que Platon, Aristote, Zénon, Aristippe, Diogène, Épicure, Pyrrhon, etc.; Cicéron, chez les Romains.

À la prédication du Christianisme plusieurs philosophes l'embrassèrent. Saint Pantène, que les peuples de l'Inde firent venir d'Alexandrie pour les instruire dans l'Évangile, avait été philosophe stoïcien; saint Aristide, qui présenta une apologie de la religion chrétienne à l'empereur Adrien, était un philosophe d'Athènes; le saint martyr Justin, qui présenta également une apologie à l'empereur Marc-Aurèle, était platonicien et continuait, aussi bien que saint Aristide, à porter le manteau de philosophe. Ceux qui n'embrassèrent pas le Christianisme s'en rapprochèrent plus ou moins dans leurs doctrines, comme Sénèque, Épicète, Marc-Aurèle, Plo-tin, Jamblique, Proclus.

Cette espèce de succession se termine au sixième siècle par deux illustres catholiques, Boèce et Cassiodore, l'un et l'autre consuls romains.

Aux individus il faut joindre les castes ou corporations entières, les brahmanes ou brahmes de l'Inde, qui subsistent encore, les mages de Perse, les Chaldéens de l'Assyrie, les prêtres de l'Égypte, d'autant plus que plusieurs des philosophes nommés plus haut allaient consulter ces corporations.

Mais surtout la race d'Abraham tout entière était une race de vrais sages; aussi un philosophe d'Athènes, Théophraste, disciple et successeur d'Aristote, et, après lui, Porphyre, philosophe grec de Phénicie, comptait-il les Juifs parmi les philosophes. « Ils ne s'entretiennent, dit-il, que de la Divinité <sup>1</sup>. » C'est à Abraham et à son arrière-petit-fils, Joseph, que l'Égypte dut ce qu'il y a de plus vrai dans sa sagesse. Job, son descendant par Ésaï, philosophait avec ses amis de Théman, de Sué, de Naamath, mille ans avant la Grèce. La sagesse de Salomon faisait l'admiration de l'Égypte, des îles de la Méditerranée ou de l'Europe, et de l'Asie, jusqu'au delà de l'Euphrate, cinq siècles avant qu'il fût question de Socrate. Lorsque s'élève cet empire universel, qui doit contribuer, par la force, à ramener tous les peuples à l'unité, un prophète ou sage d'Israël, Jonas, est envoyé à Ninive, sa première capitale, pour y prêcher la pénitence ou le retour à la sagesse véritable, et sa parole est plus efficace que ne sera jamais celle des sages d'Athènes et de Rome. Tobie, à la cour de Salmanasar, y enseigna de même, et par ses discours et par ses exemples. Cet empire est-il transporté à Babylone: Daniel et ses compagnons y viennent, qui l'emportent sur tous les sages de l'Orient. Daniel devient le chef des mages; sa renom-

<sup>1</sup> Porph., de *Abstin.*, l. 2, § 26; l. 4, § 11.



mée se répand partout ; il est reproché au roi de Tyr, comme un excès d'orgueil, de s'être comparé en sagesse à Daniel. Ce prophète et ses compagnons se montrent philosophes ou amateurs de la sagesse, non-seulement en paroles, mais en œuvres. Au faite des honneurs ils se laissent jeter dans la fournaise ardente, dans la fosse aux lions, plutôt que de retenir la vérité captive et de transporter à la créature le culte qui n'est dû qu'au Créateur, et les édits du roi annoncent le triomphe de leur sagesse à tous les peuples de la monarchie universelle. Enfin cette monarchie a-t-elle passé des Babyloniens aux Perses : Esther et Mardochée, dont aujourd'hui encore l'Orient révère les tombeaux, succèdent à Daniel ; ils publient la sagesse des Hébreux dans les cent vingt-sept provinces, parmi lesquelles sont nommément comprises l'Inde et l'Éthiopie.

La grande gloire de ce peuple vraiment philosophe, vraiment amateur de la sagesse, c'est que, pendant les quinze siècles avant la venue de la Sagesse incarnée, il fut le seul peuple de la terre à professer publiquement le culte du vrai Dieu et son vrai culte. « Il est vrai, dit Bossuet, que, depuis la loi de Moïse, les païens avaient acquis une certaine facilité plus grande de connaître Dieu par la dispersion des Juifs et par les prodiges que Dieu avait faits en leur faveur, en sorte que le nombre des particuliers qui l'adoraient parmi les Gentils est peut-être plus grand qu'on ne pense ; mais que des peuples entiers aient ouvert les yeux à la vraie religion, c'est de quoi l'on ne voit aucun exemple <sup>1</sup>. » Si des rois de Perses ou de Syrie rendent des ordonnances pour rebâtir le temple de Jérusalem ou pour y offrir des sacrifices au vrai Dieu, cela ne prouve pas que leurs peuples ni qu'eux-mêmes professassent son vrai culte ; car, dit Bossuet, « c'est ignorer les premiers principes de la théologie que de ne pas vouloir entendre que l'idolâtrie adorait tout, et le vrai Dieu comme les autres <sup>2</sup>. » Saint Paul établit la même vérité dans son épître aux Romains. « La force de l'argument de cet apôtre, dit encore Bossuet, consiste en ce

qu'il a fait voir d'un côté que les Gentils étaient criminels en ne servant pas le Dieu qu'ils connaissaient, ce qui leur a attiré tous les autres crimes dont le même apôtre fait le dénombrement, et, de l'autre, que les Juifs n'étaient pas moins coupables pour avoir été prévaricateurs de la loi, ce qui montre que tout ce qui n'est pas Juif est idolâtre, malgré le témoignage de sa conscience, puisque Dieu s'est fait connaître également à toutes les nations par les ouvrages de la sagesse <sup>1</sup>. » Saint Augustin résume et distingue excellemment tout cela dans son commentaire sur ces paroles du psaume, *Dieu connu dans la Judée*. « Telle est la force de la vraie Divinité qu'elle ne peut être tout à fait cachée à la créature raisonnable parvenue à l'usage de la raison ; car, excepté un petit nombre dans qui la nature est par trop dépravée, tout le genre humain confesse Dieu auteur de ce monde. En tant donc qu'il a fait ce monde où l'on voit le ciel et la terre, Dieu était connu de toutes les nations, même avant qu'elles fussent instruites dans la foi du Christ ; mais, en tant qu'il ne doit pas être adoré injurieusement avec les fausses divinités, Dieu était connu dans la Judée <sup>2</sup>. »

Ces vérités diverses vont être constatées en détail par l'examen des principaux peuples de l'antiquité.

#### LA CHINE.

Environ cent ans après que les dix tribus d'Israël, parmi lesquelles se trouvait Tobie, eurent été dispersées jusque dans l'Inde, peut-être même jusque dans la Chine ; pendant les longues années que le prophète Daniel, chef des sages de la Chaldée et de la Perse, gouvernait l'empire d'Assyrie, et que la puissance du vrai Dieu était fréquemment annoncée par des édits publics à toute la

<sup>1</sup> Bossuet, *Lettre 257*, à M. Brisacier. — <sup>2</sup> *Lettre 256*, au même.

<sup>1</sup> *Lettre 257*. — <sup>2</sup> « Hæc est enim vis veræ Divinitatis ut creaturæ rationali, jam ratione utenti, non omnino ac penitus possit abscondi. Exceptis enim paucis, in quibus natura nimium depravata est, universum genus humanum Deum mundi hujus fatetur auctorem. In hoc ergo quod fecit hunc mundum cælo terraque conspicuum, et ante quam imbuerentur in fide Christi, notus omnibus gentibus Deus. In hoc autem quod non est injuriis suis cum diis falsis colendus, notus in Judæa Deus. » *La Johann. tractat.* 106, n. 4.

terre, alors florissait à la Chine et voyagea vers l'Occident le plus ancien des philosophes chinois. Son nom est Lao-tseu, qui veut dire fils de l'antiquité. Il naquit vers 600 avant Jésus-Christ et vécut jusque vers 500, contemporain des prophètes Daniel et Ézéchiël, ainsi que du philosophe Thalès et des sept sages parmi les Grecs.

Comme il y avait eu en Israël des écoles de prophètes, ainsi, en Chine, il y avait eu ce que l'on y appelait *Yu-kiao*, maison de sages. Ce mot de *maison* doit se prendre ici non pour une demeure matérielle, mais, comme il arrive souvent dans l'Écriture sainte, pour famille, société. Ces sages vivaient la plupart, au moins un certain temps, dans la solitude, au milieu des montagnes, livrés à la contemplation. Ils étaient souvent consultés des princes, et les aidaient, par leurs conseils et leurs efforts, à bien gouverner.

Le principal objet de leur contemplation était le *Tao*, qui, en chinois, présente absolument le même sens que le *logos* en grec et dans l'Évangile de saint Jean, c'est-à-dire *Verbe, raison, parole*. Un des premiers empereurs, Hoang-ti, ayant demandé à l'un de ces anciens solitaires ce qu'était le Tao, il répondit, après trois mois de réflexion : « Le Tao (le Verbe) est obscur et caché; vous ne pouvez le voir ni l'entendre; il est toujours en repos et toujours pur; il ne travaille point avec un corps; il ne se meut point, quoiqu'il soit ce qu'il y a de plus subtil; il prévoit tout au dedans de lui-même; il est profondément caché au dehors; il fait tout ce qui naît et périt <sup>1</sup>. »

Voici quelle idée les antiques monuments de la Chine nous donnent du sage.

Le Tao, le Verbe, étant le principe, le milieu et la fin de toutes choses, le sage ou l'*Yu* s'y tient constamment comme dans l'invariable milieu; il est content de tout parce qu'il a toujours ce qu'il désire (savoir ce qui est raisonnable). « Les anciens enseignent, dit le *Li-ki* : Le sage (l'*Yu*) ne s'applique qu'à connaître la vérité et à croître dans la vertu. Parler de lui est une tâche infinie; quelques traits seulement l'indiqueront. Le regard du

sage est continuellement dirigé sur la vérité; nuit et jour il la suit afin d'épurer ses connaissances et ses actions à ses rayons célestes. Disposé à se dévouer au prince, il emploie ses talents pour chacun de ses semblables et pour la patrie; mais il ne les estime point assez haut pour vouloir les imposer à personne; il attend une vocation. Un *Yu* ne cherche dans ses habits que de quoi se couvrir convenablement et dans sa maison qu'un abri. Il méprise le choix délicat dans les mets, oublie même quelquefois des journées entières de manger, endure patiemment le froid et le chaud; il aime et attend la mort; il travaille sans cesse à sa perfection. La vertu est son trésor : voilà ce qu'il travaille à augmenter, non les biens extérieurs; son âme, voilà le champ qu'il cultive. Un *Yu* vit avec les hommes de son temps, mais il suit la doctrine du monde primitif; il est dans son siècle le modèle des siècles suivants. Dans les temps de désordre et de corruption on ne saurait lui faire accepter un emploi; on ose à peine lui en offrir un; tous les ennemis de l'empire et de la vertu sont les siens et conspirent contre lui. Ni leur nombre ni leur rage ne sauraient le faire entrer dans leurs vues. Autant son âme est tendre et ouverte au malheur public, autant elle est fermée au vice. Il voit la mort d'un œil tranquille; on peut le tuer, mais non le ployer à ce qui est indigne de lui. Dans le bonheur et dans le malheur l'*Yu* est le même; il s'avance lentement, mais il ne recule pas et ne se détourne pas même à l'aspect du péril. La franchise est son casque, la confiance sa cuirasse; l'obéissance à la loi et la bonne conduite, sa lance et sa massue; aussi n'a-t-il pas peur, même du tyran le plus sanguinaire. L'*Yu* est sensible et tendre. Il rougit de ses fautes, mais non pas des reproches de l'ami. Les peines et les joies de l'ami sont les siennes; il les porte en son cœur et expose, quand il le faut, sa vie pour elles. La science de l'*Yu* est grande, mais il ne cherche point à l'étendre au delà de ce qui est fructueux et ne perd point son temps à des rêves. Assuré dans sa méthode de penser, il ne risque rien légèrement; il sait craindre l'illusion. On peut le contredire sans lui déplaire. Modeste sans bassesse, il dimi-

<sup>1</sup> Windischmann, *la Philosophie dans la progression de l'histoire du monde*, t. 1, p. 410 (en allemand).



nue sa grandeur en se cachant en lui-même ; au premier aspect il paraît sans talent, tant il craint de parler, tant il aime à se taire. Il est complaisant, cède volontiers, pardonne, oublie les offenses, compatit aux faiblesses d'autrui sans faire violence à son caractère, etc. » « Le chemin du Ciel, dit l'*Y-king*, est simple et pur ; le chemin du sage est appliquant et demande de la persévérance. » « Les sages, ajoute une glose, ont toujours regardé la privation comme une félicité et les douceurs de la vie comme un malheur. » « Le sage, dit plus loin l'*Y-king*, doit se purifier et se renoncer <sup>1</sup>. »

Tel est le portrait idéal que les anciens Chinois nous ont laissé du sage et de ses devoirs.

Mais comme en Israël il y avait eu de faux prophètes, qui, au lieu de reprendre de leurs égarements les peuples et les rois, ne songeaient qu'à les flatter pour s'attirer leurs faveurs, ainsi vit-on de faux sages ou des sophistes dans la Chine, surtout pendant l'anarchie féodale qui la divisait et la désolait au temps de Lao-tseu. Il se forma un nouveau Yu-kiao, une nouvelle maison de sages, qui devint de plus en plus une école de cour et d'administration. La puissance du Ciel ou de Dieu était mise en oubli, l'antiquité était dédaignée ; il fut dit : « Le sage n'emprunte point sa politique, il la trouve dans son cœur ; s'il bâtissait sur les pensées d'autrui il bâtirait sur le sable. Le sage est LUI-MÊME ; la prééminence de ses vues le distingue de la foule, et sa conduite exprime sa grandeur <sup>2</sup>. »

Au milieu des funestes innovations qu'enfantait cet esprit d'orgueil, Lao-tseu entreprit de rétablir le véritable mystère de l'antique sagesse, la doctrine du Tao ou du Verbe éternel, son rejaillissement dans la nature et dans l'esprit de l'homme, et de s'opposer à la nouvelle école des lettrés de cour, comme un sage de l'école primitive. Désolé de voir tous ses efforts sans succès, il quitta la cour impériale des Tcheou, où il était historiographe, et enfin l'empire même, pour suivre la sagesse dans l'Occident. C'était le temps où Daniel était le chef des Chaldéens et des mages. Un

des plus savants orientalistes de nos jours a pensé qu'il a pu venir jusque dans la Grèce et dans Athènes, comme y vint vers ce temps le Scythe Anacharsis.

Toutefois, à la prière d'un de ses amis, il acheva son *Livre de la Raison et de la Vertu*, Tao-te-king, comme un monument de profonde spéculation à la manière des anciens. Ce livre existe encore. Comme dans le *Chou-king* de Confucius, le Tao ou le Verbe y est la condition fondamentale de l'existence, le principe et la vérité de toutes choses. Tao veut dire aussi parole ; de plus, d'après son caractère écrit, qui se compose du caractère du mouvement et de celui de la tête, il signifie encore chef qui meut tout, le premier moteur, le principe et le commencement. « Ce que l'*Y-king* nomme la coupole, dit un savant chinois, ce que Confucius nomme principe, Lao-tseu le nomme, également d'après l'ancienne manière, Tao, la raison. » Dans quel sens ceci se prend, on le voit dès le commencement du *Tao-te-king*, où il est dit : « Le Tao peut être nommé, mais avec un nom inouï. Sans nom, il est le principe du ciel et de la terre ; avec un nom, il est la mère de toutes choses. C'est pourquoi soyons toujours sans passion pour méditer sa gloire. » Sur ces mots, avec un nom et sans nom, le commentaire chinois donne l'explication suivante : « En soi-même et dans son essence le Tao (le Verbe) n'a point de nom, parce qu'il est avant tout ; il était avant tous les êtres ; mais, lorsque le mouvement (le temps) eut commencé et que l'être eut jailli du néant, il put recevoir un nom. Il faut être sans passion dans l'âme pour concevoir l'essence du Tao (du Verbe), ce qu'il était avant la naissance des choses, lorsqu'il n'avait encore ni pensé ni opéré (au sens des créatures). Mais nos passions mêmes nous font voir un second état moins parfait du Tao (du Verbe) dans les êtres, dont il est la mère. »

« Avant le chaos qui a précédé la naissance du ciel et de la terre, dit encore Lao-tseu, un seul être existait, immense et silencieux, immuable et toujours agissant, sans jamais s'altérer. On peut le regarder comme la mère de l'univers. J'ignore son nom, mais je le désigne par le mot de Tao (Verbe, raison).

<sup>1</sup> Windischmann, t. 1, p. 237 et seqq. *Mém. concern. les Chinois*, t. 8, 9 et 10. — <sup>2</sup> Windischmann, t. 1, p. 391.

« L'homme se règle d'après la mesure de la terre, la terre d'après la mesure du ciel, le ciel d'après la mesure du Tao (du Verbe), le Verbe d'après la mesure de lui-même. L'univers entier se règle ainsi d'après le Verbe, la raison éternelle, qui, ne se rapportant qu'à elle-même, est sa propre mesure et son propre modèle, aussi bien que la mesure et le modèle du ciel et de la terre.

« Les sages du premier ordre entendent le Tao (la raison) et s'y conforment dans leurs actions. Ceux du second ordre l'écoutent, mais tantôt ils y pensent, tantôt ils s'en éloignent. Ceux du dernier rang en entendent parler, mais ils en rient, ou, s'ils n'en rient pas, ils ne pensent point assez que c'est le Tao (la raison).

« Le Tao (la raison) a produit un ; l'Un a produit le deux ; les deux ont produit le trois ; les trois ont produit toutes choses. » Un commentateur ajoute : « L'Un est le Tao (la raison), qui a changé le néant en être ; les deux sont les deux règles primordiales, et les trois, cette même dualité avec le souffle qui les unit, ou l'harmonie ; l'unité de ces trois constitue toutes choses.

« Celui que vous regardez et que vous ne voyez pas se nomme *J* ; celui que vous écoutez et que vous n'entendez pas se nomme *Hi* ; celui que votre main cherche et qu'elle ne peut saisir se nomme *Wei*. Ces trois sont incompréhensibles, unis, et ne font qu'un. Celui qui est au-dessus n'est pas plus brillant ; celui qui est au-dessous n'est pas plus obscur. Se suivant sans interruption, ils ne peuvent être nommés... C'est ce qui s'appelle forme sans forme, image sans image, et impénétrable. Vous allez au-devant de lui et ne voyez point sa face ; vous le suivez et ne voyez point son dos. »

Le savant qui le premier nous a fait connaître ce passage remarque que les trois caractères employés pour former les mots, *J*, *Hi*, *Wei*, n'ont aucun sens ; qu'ils sont simplement les signes de sons étrangers à la langue chinoise, soit qu'on les articule tout entiers, soit qu'on prenne séparément les initiales *J*, *H*, *V*, que les Chinois ne savent pas isoler en écrivant ; et il arrive à démontrer que le nom *J-Hi-Wei*, ou *Jhy*, est identiquement le nom

de *Jéhova*, le nom sacré que Dieu se donne lui-même dans l'Écriture.

« Celui qui s'unit au Tao (Verbe), dit de plus Lao-tseu, est un sage véritable et saint. Il doit être sans passion, estimer peu tous les biens et honneurs, n'être pas même sensible à la bienveillance de l'homme ni à l'amour de ses propres enfants ; son occupation est dans la profondeur de l'Esprit ; sa loi, le silence. Il ne doit point affliger ce qui existe, vivre comme s'il ne vivait pas, être pénétré de compassion pour les autres et pour tout ce qui vit <sup>1</sup>. »

Dans un Livre des *Récompenses et des Peines*, attribué à Lao-tseu, mais qui est de quelqu'un de ses disciples, on lit entre autres choses ce qui suit :

« La route au bonheur ou au malheur n'est point indifférente ; l'homme lui seul attire l'un et l'autre sur sa tête. La récompense du bien et la punition du mal sont comme l'ombre qui suit le corps, et aussi justes à la forme et à la taille.

« On suit la raison (le Verbe) lorsqu'on ne s'aveugle point par le mal, qu'on ne s'opiniâtre point dans un mauvais conseil, lorsqu'on est sincèrement pieux et amical, qu'on se reprend soi-même et qu'on cherche à se plier aux autres, qu'on est rempli d'une tendre compassion pour les veuves et les orphelins, qu'on souffre du malheur du prochain et qu'on se réjouit de son bonheur, qu'on lui aide dans le besoin, qu'on détourne de lui les périls, qu'on regarde le bien qui lui arrive comme arrivant à soi-même, que l'on considère son préjudice comme le sien propre, qu'on ne révèle pas ses défauts, qu'on ne se vante pas de sa propre perfection ; lorsque dans le partage on laisse le plus grand aux autres et qu'on garde pour soi le plus petit ; lorsqu'on ne se fâche pas des offenses et qu'on reçoit avec une crainte salutaire les réprimandes de la bienveillance ; alors on est honoré de tous et protégé par le Tao ou le Verbe céleste, accompagné du bonheur et de la véritable richesse. Fuyez tout ce qui est impur. Les bons esprits veillent et secondent chaque action. Qui agit de cette manière

<sup>1</sup> Abel Rémusat, *Mémoire sur Lao-tseu*. Windischmann, p. 399 et suivantes.



deviendra lui-même un esprit ou du moins un immortel.

« Au contraire, se révolter contre la justice, tourner le dos à la raison, être puissant et rusé dans le mal, tendre aux vertueux des pièges cruels et funestes dans les ténèbres, désobéir dans le secret du cœur aux princes et aux pères et mères, et blesser ainsi sa propre chair et ses propres os; abuser de la foi des simples, répandre de vains mensonges et se plaire dans la tromperie; être sans cesse en deçà ou au delà de la mesure de ce qui convient, maltraiter en dessous et flatter en dessus, recevoir la bienveillance sans sensibilité et couvrir la vengeance dans le cœur, mépriser le peuple du Ciel (les veuves et les orphelins), troubler l'ordre de l'empire, récompenser des indignes et punir des innocents, immoler ceux qui se soumettent et tuer ceux qui se rendent à merci, humilier les gens de bien et déposer les sages, reconnaître ses vices et ne penser point à les corriger, connaître la vertu et ne la mettre point en pratique, enlacer autrui dans ses propres péchés; trahir les secrets des autres, les ravalier, les tromper ou épouvanter, les offenser, se quereller avec eux et vouloir toujours avoir raison; endommager les fruits des champs; persécuter d'innocents animaux, en particulier tuer leurs femelles lorsqu'elles portent ou qu'elles couvent, ou seulement déranger leurs nids; être ingrat et sans pudeur, avoir un cœur perfide, offrir et préparer des sacrifices sans égard aux anciens usages, entretenir de mauvais désirs dans le cœur et jeter d'impudiques regards sur la femme d'autrui, souhaiter la mort de ceux à qui l'on doit ou de qui l'on a quelque chose à attendre, attribuer aussitôt le malheur des autres à leurs fautes, se moquer de leurs défauts corporels, dissimuler leurs bonnes qualités; s'élever contre les traditions des anciens et résister à son père, ou en général à un plus âgé, et exciter leur colère; aimer la violence, le vol, la dissipation et le mensonge; être injuste dans la récompense et dans le châtiment; semer des terreurs, blasphémer le Ciel et accuser les hommes, gourmander le vent et s'emporter contre le temps (lorsque soi-même l'on a tort), oublier l'antiquité

pour des innovations, dire *oui* avec la bouche et *non* dans le fond du cœur, porter dans le cœur le venin et sur le visage la bienveillance, prendre le ciel et la terre à témoin des plus mauvaises pensées et commettre des actions criminelles sous les yeux des Esprits, s'abandonner sans mesure aux voluptés; salir, au contraire, la nourriture des autres et les faire souffrir de la faim ou les repaître de fausses doctrines; avoir faux poids et fausse mesure, demander toujours et être insatiable; se vanter et se donner des airs de grandeur, et porter sans cesse l'envie dans le cœur; aimer et haïr par intérêt propre; faire du mal aux enfants et maltraiter des nouveau-nés, ce sont là des actions qui méritent d'être punies suivant leur degré de résistance au Tao, des actions qui abrègent la vie et avancent la mort; même après la mort, la punition, si tout n'est pas expié, passe aux fils et aux petits-fils; l'esprit décédé lui-même erre aussi longtemps autour des tombeaux ou dans les éléments, et apparaît en divers fantômes. Les Esprits recueillent les bonnes pensées tout comme ils reprochent et poursuivent les mauvaises. Le bien suit le repentir et l'amendement; c'est ce qu'on appelle la conversion du mal au bien. L'homme vraiment heureux et bon voit du bien, dit du bien, fait du bien, et se réunit après la mort aux saints; le malheureux, au contraire, le méchant, voit du mal, dit du mal, fait du mal, et se réunit aux esprits mauvais. Comment ne pratiquerait-on pas la vertu <sup>1</sup>? »

Nous verrons plus loin ce que la philosophie de Lao-tseu est devenue entre les mains de ses disciples.

Confucius ou Cong-fu-tseu, et, par abréviation, Coung-tseu, dont les descendants subsistent encore à la Chine, naquit l'an 551 et mourut l'an 479 avant l'ère chrétienne, contemporain des prophètes Daniel, Ézéchiél, Aggée, Malachie, Esdras, et du philosophe grec Anaxagore. Il voyagea beaucoup, remplit à différentes fois les hautes magistratures, éprouva des disgrâces, manqua quelquefois du nécessaire, vécut dans la solitude et y mourut à l'âge de soixante-treize ans,

<sup>1</sup> Abel Rémusat, *des Récompenses et des Peines*, traduit du chinois. W indischmann, p. 414 et suivantes.

après avoir rédigé ou mis en ordre les livres canoniques de la Chine. Il s'était proposé le même but que Lao-tseu, rétablir la doctrine des anciens et y ramener les mœurs publiques et privées ; mais il prit une voie différente. Lao-tseu avait commencé par ce qu'il y a de plus élevé, par la doctrine du Tao ou du Verbe dans toute sa sublimité. Mais les hommes de son temps n'étaient plus capables de ces hautes contemplations. Il n'y eut que quelques individus de la maison des sages qui les goûtèrent. Koung-tseu résolut de prendre ses contemporains où ils en étaient, de les porter d'abord, par ses paroles et ses exemples, à une réforme morale et rituelle, pour les élever ensuite graduellement aux hauteurs de l'intelligence.

A l'âge de trente ou trente-cinq ans il alla trouver Lao-tseu pour le consulter sur les rites des anciens. Le vieillard, qui connaissait et méprisait son siècle, lui répondit ironiquement : « Il y a longtemps que les hommes dont vous parlez ne sont plus ; il y a longtemps que leurs ossements sont tombés en poussière, et il ne reste plus d'eux que des maximes stériles. Le sage doit suivre le temps et se plier aux circonstances, en profiter si elles sont favorables et se dérober à la tempête dans le cas contraire. On cache avec soin un trésor qu'on vient de découvrir et on n'en laisse rien apercevoir ; ainsi la vertu principale consiste à paraître comme un insensé. Quittez cet extérieur superbe, ces prétentions excessives, ces projets qui, après tout, ne mènent plus à rien. Voilà ce que je puis vous dire ; profitez-en. » L'on ne sait quel effet produisit sur l'âme de Confucius cette réponse amère et sévère. Lui-même s'en expliqua là-dessus d'une manière énigmatique avec ses disciples, quand il dit : « Je ne m'étonne point que les oiseaux volent, que les poissons nagent et que les bêtes des champs marchent. Je sais qu'on prend les poissons avec des filets, les bêtes fauves avec des rets, et qu'on tue les oiseaux à coups de flèche. Mais, quant à ce qui regarde le dragon, j'ignore comment il est porté à travers les vents et les nuages et s'élève jusqu'au ciel. J'ai vu Lao-tseu ; il est semblable au dragon <sup>1</sup>. »

Quand on pense que, dans l'antique symbolisme des Chinois, le dragon était un emblème célèbre des esprits célestes, Lao-tseu n'est point ravalé par cette comparaison, et Confucius avoue en même temps qu'il n'est pas capable de le suivre partout dans ses hauteurs et ses profondeurs.

Confucius eut jusqu'à trois mille disciples ; dans ce nombre il en distingua soixante-douze, et puis douze autres plus spécialement encore. Ces disciples étaient la plupart des hommes faits, qui venaient le consulter quand ils voulaient et sur quoi ils voulaient. Il n'était pas nécessaire qu'ils demeurassent avec lui ; c'était assez qu'ils lui eussent parlé et qu'ils se fussent déclarés pour la doctrine des anciens.

« Je n'exige des hommes que ce qu'il faut en exiger, disait-il. La doctrine que je tâche de leur inculquer est celle que nos anciens ont enseignée et qu'ils nous ont transmise ; je n'y ai rien ajouté et n'en ôte rien ; je la transmets à mon tour dans sa pureté primitive. Elle est immuable ; c'est le Ciel même qui en est l'auteur. Je ne suis, par rapport à elle, que ce qu'est un agriculteur par rapport à la semence qu'il confie à la terre. Il ne dépend pas de lui de donner à la semence une forme différente de celle qu'elle a, de la faire germer, croître et fructifier ; il la met en terre telle qu'elle est, il l'arrose et lui donne ses soins ; c'est tout ce qu'il peut faire ; le reste n'est pas en son pouvoir. Depuis Yao et Chun la sainte doctrine a coulé sans interruption jusqu'à nous ; faisons-la couler à notre tour pour la transmettre à ceux qui viendront après nous ; eux, à notre exemple, la transmettront à leurs descendants, et, de génération en génération, elle répandra sa lumière et ses influences sur la terre, jusqu'à ce qu'elle remonte au Ciel où elle a pris sa source. Attachons-nous au trône ; plutôt mourir que de nous en séparer <sup>1</sup>. »

Il enseignait, non point à des heures fixes ni dans une forme déterminée, mais suivant les occurrences et par manière de conversation. Un jour qu'il était ainsi à discourir sur certains usages de la haute antiquité, le

<sup>1</sup> Windisch., *Mém. sur Lao-tseu*, p. 394.

<sup>1</sup> *Vie de Confucius ou Koungtsee*, par le P. Amiot, t. 12 des *Mémoires sur les Chinois*, p. 344.



roi de sa province lui demanda pourquoi les anciens empereurs avaient établi l'usage de joindre les ancêtres au Ciel dans les sacrifices qu'ils offraient.

« Le Ciel, lui répondit Koung-tseu, est le principe universel ; il est la source féconde de laquelle toutes choses ont découlé. Les ancêtres, sortis de cette source féconde, sont eux-mêmes la source des générations qui les suivent. Donner au Ciel des témoignages de sa reconnaissance est le premier devoir de l'homme ; se montrer reconnaissant envers les ancêtres en est le second. Pour s'acquitter en même temps de ce double devoir et en inculquer l'obligation aux générations futures, le saint homme Fou-hi établit des cérémonies en l'honneur du Ciel et des ancêtres ; il détermina qu'immédiatement après avoir offert au *Chang-ti* on rendrait hommage aux ancêtres ; mais, comme le *Chang-ti* et les ancêtres ne sont pas visibles aux yeux du corps, il imagina de chercher, dans le ciel qui se voit, des emblèmes pour les désigner et les représenter.

— Avant que vous alliez plus loin, interrompit Ting-koung, dites-moi, je vous prie, pourquoi l'on n'honore pas le *Chang-ti* (l'empereur auguste) de la même manière partout ?

— Par la raison, répondit Koung-tseu, qu'il faut que, dans le cérémonial qui s'observe, il y ait une différence marquée entre le fils du Ciel (l'empereur) et les autres souverains. Le fils du Ciel, en offrant au *Chang-ti*, représente le corps entier de la nation ; il lui adresse ses prières, au nom et pour les besoins de toute la nation. Les autres souverains, ne représentant chacun que cette portion particulière de la nation qui a été confiée à ses soins, ne prient le *Chang-ti* qu'au nom et pour les besoins de ceux qu'ils représentent. Je reviens à ce que je vous disais : le *Chang-ti* est représenté sous l'emblème général du ciel visible ; on le représente aussi sous les emblèmes particuliers du soleil, de la lune et de la terre, parce que c'est par leur moyen que les hommes jouissent des bienfaits du *Chang-ti* pour l'entretien, l'utilité et les agréments de la vie.

« Par sa chaleur bienfaisante le soleil donne l'âme à tout, vivifie tout. Il est à nos

yeux ce qu'il y a de plus brillant dans le ciel ; il nous éclaire pendant le jour, et, comme s'il ne voulait pas cesser un instant de nous éclairer, il semble avoir substitué la lune pour suppléer à son absence et tenir sa place pendant la nuit. En observant leurs cours et en les combinant l'un avec l'autre, les hommes sont parvenus à distinguer le temps pour les différentes opérations de la vie civile, et à fixer les saisons pour ne pas confondre l'ordre des cultures qu'ils doivent à la terre, afin d'en tirer avec plus de profit la subsistance dont elle les gratifie si libéralement.

« Dans l'intention de témoigner leur sensibilité de leur reconnaissance d'une manière qui eût quelque analogie aux bienfaits et qui fût propre à en rappeler le souvenir, les anciens, en établissant l'usage d'offrir solennellement au *Chang-ti*, déterminèrent le jour du solstice d'hiver, parce que c'est alors que le soleil, après avoir parcouru les douze palais que le *Chang-ti* semble lui avoir assignés pour sa demeure annuelle, recommence de nouveau sa carrière pour recommencer à distribuer ses bienfaits.

« Après avoir satisfait en quelque sorte à leurs obligations envers le *Chang-ti*, auquel, comme au principe universel de tout ce qui existe, ils étaient redevables de leur propre existence et de ce qui sert à l'entretenir, leurs cœurs se tournaient comme d'eux-mêmes vers ceux qui, par voie de génération, leur avaient transmis successivement la vie. Ils fixèrent en leur honneur des cérémonies respectueuses pour être comme le complément du sacrifice offert solennellement au *Chang-ti*, et c'est par là que se terminait cet acte auguste de la religion de nos premiers pères. Les Tcheou jugèrent à propos d'ajouter quelque chose à ce cérémonial ; ils instituèrent un second sacrifice qui devait être offert solennellement au *Chang-ti*, dans la saison du printemps, pour le remercier en particulier des dons qu'il fait aux hommes par le moyen de la terre, pour le prier d'empêcher que les insectes, qui commencent alors à se mouvoir et à chercher leur nourriture, ne nuisissent à la fécondité de la mère commune. Ces deux sacrifices ne peuvent être offerts dans le *Kiao*,

avec solennité, que par le fils du Ciel ; le roi de *Lou* ne doit ni ne peut les offrir. C'est par cette prérogative attachée à sa dignité que le fils du Ciel diffère des souverains.

— Je comprends tout cela, dit Ting-Koung ; continuez-moi vos instructions sur cet article important, et mettez-moi au fait de ce qui concerne le *Kiao*, le *Tan* ; les victimes, les utensiles et les autres choses qui servent au fils du Ciel lors des grands sacrifices.

— Ce qu'on appelle *Kiao*, répondit Koung-tseu, est aujourd'hui un édifice entouré de murailles, dans l'enceinte duquel est une élévation à laquelle on a donné le nom de *Tan*. On a choisi, pour la construction de cet édifice, un endroit hors des murailles de la ville, du côté du sud, parce que le Chang-ti est représenté sous l'emblème du soleil et que le soleil se montre et paraît faire son cours dans cette partie du Ciel. On a adressé dans l'enceinte de cet édifice le *Tan*, et on lui a donné une forme ronde, pour faire entendre que les opérations du ciel et de la terre, dirigées par le Chang-ti pour l'avantage de tout ce qui existe, étaient sans fin, se suivant et se succédant sans interruption, recommençant ensuite pour se suivre et se succéder encore avec la même régularité.

« Pour le grand sacrifice que le fils du Ciel offre le jour du solstice d'hiver, un jeune taureau, dont les cornes commencent seulement à pousser, qui soit sans aucun défaut extérieur et d'une couleur tirant sur le rouge, est la seule victime qu'on doit immoler, après qu'elle aura été nourrie pendant l'espace de trois mois dans l'enceinte du *Kiao*. Un bœuf, quel qu'il soit, suffit pour le sacrifice moins solennel que, depuis les *Tcheou* seulement, le fils du Ciel offre au Chang-ti dans la saison du printemps, en reconnaissance des bienfaits dont il nous comble en particulier par le moyen de la terre.

« Par tout ce que je viens de rappeler à Votre Majesté, elle comprendra sans doute que, sous quelque dénomination qu'on rende le culte, quel qu'en soit l'objet apparent et de quelque nature que soient les cérémonies extérieures, c'est toujours au Chang-ti qu'on le rend ; c'est le Chang-ti qui est l'objet direct et principal de la vénération.

— Je n'ai pas le moindre doute sur cet article, reprit Ting-Koung. Achevez, je vous prie, et dites-moi surtout pourquoi le fils du Ciel fait les cérémonies en l'honneur de ses ancêtres dans l'enceinte même du *Kiao*.

— L'usage de rendre hommage aux ancêtres dans l'enceinte même du *Kiao*, repartit Koung-tseu, est de temps immémorial. On a eu en vue, en l'établissant, de prendre à témoin ceux à qui on était redevable et de la vie, et de ce que l'on était dans l'ordre civil, qu'on n'avait rien changé à leurs sages institutions. Avant le sacrifice on les avertit de ce que l'on va faire ; après le sacrifice on leur annonce ce que l'on a fait. En les avertissant de ce que l'on va faire on est censé demander leurs ordres pour ne le faire que dans le temps et de la manière dont ils l'auront eux-mêmes prescrit, et, en leur annonçant ce que l'on a fait, on est censé leur donner la preuve d'une entière soumission à leur volonté, puisqu'il ne s'est fait que ce qu'ils avaient ordonné, dans le temps et de la manière dont ils l'avaient ordonné <sup>1</sup>. »

On voit ici de quelle manière Confucius entendait le culte rendu aux esprits et aux ancêtres.

Interrogé par un autre roi sur la nature de l'homme, il distingua trois choses, le corps, le souffle de vie et la substance intellectuelle, et termina ainsi sa réponse : « L'homme n'était parvenu au terme de la plénitude de la vie que par degrés et par voie d'expansion ; il n'arrive de même que par degrés et par voie de dépérissement au terme de la destruction. Cette destruction, toutefois, n'est pas une destruction proprement dite ; c'est une décomposition qui remet chaque substance dans son état naturel. La substance intellectuelle remonte au Ciel, d'où elle était venue ; le *Ki* ou le souffle se joint au fluide aérien, et les substances humides et terrestres redeviennent terre et eau. L'homme, disent nos anciens sages, est un être à part, dans lequel se réunissent les qualités de tous les autres êtres. Il est doué d'intelligence, de perfectibilité, de liberté, de sociabilité ; il est capable de discerner, de comparer, d'agir pour une fin et

<sup>1</sup> Vie de Confucius, p. 202-207.



de prendre les moyens nécessaires pour arriver à cette fin. Il peut se perfectionner ou se dépraver, suivant l'usage bon ou mauvais qu'il fera de sa liberté ; il connaît des vertus et des vices, et sent qu'il a des devoirs à remplir envers le Ciel, envers soi-même et envers ses semblables. S'ils s'acquittent de ces différents devoirs il est vertueux et digne de récompense ; il est coupable et mérite châtement s'il les néglige. Voilà, seigneur, un très-court abrégé de ce que je pourrais vous dire sur la nature de l'homme<sup>1</sup>. »

Nous avons vu ailleurs que les antiques sages de la Chine n'ignoraient pas que l'homme était déchu ; ils n'ignoraient pas non plus qu'il devait venir un Saint, un Rédempteur, envoyé du Ciel pour réparer toutes choses.

« Qu'elle est grande la voie du Saint ! s'écrie Confucius. Elle est comme l'Océan, elle produit et conserve toutes choses ; sa sublimité touche au ciel. Qu'elle est grande et riche ! Attendons un homme qui soit tel qu'il puisse suivre cette voie ; car il est dit que, si l'on n'est doué de la suprême vertu, on ne peut parvenir au sommet de la voie du Saint<sup>2</sup>. »

Après avoir plusieurs fois rappelé ce *saint homme qui doit venir*, il ajoute : « Il n'y a dans l'univers qu'un saint qui puisse comprendre, éclairer, pénétrer, savoir et suffire pour gouverner ; dont la magnanimité, l'affabilité, la bonté contiennent tous les hommes ; dont l'énergie, le courage, la force et la constance puissent suffire pour commander ; dont la pureté, la gravité, l'équité, la droiture suffisent pour attirer le respect ; dont l'éloquence, la régularité, l'attention, l'exactitude suffisent pour tout discerner. Son esprit vaste et étendu est une source profonde de choses qui paraissent chacune en leur temps. Vaste et étendu comme le ciel, profond comme l'abîme, le peuple, quand il se montre, ne peut manquer de le respecter ; s'il parle il n'est personne qui ne le croie ; s'il agit il n'est personne qui ne l'applaudisse. Aussi son nom et sa gloire inonderont bientôt l'empire et se répandront jusque chez les

barbares du Midi et du Nord, partout où les vaisseaux et les chars peuvent aborder, où les forces de l'homme peuvent pénétrer ; dans tous les lieux que le ciel couvre et que la terre supporte, éclairés par le soleil et la lune, fertilisés par la rosée et le brouillard. Tous les êtres qui ont du sang et qui respirent l'honoreront et l'aimeront et l'on pourra le comparer au ciel (à Dieu)<sup>1</sup>. »

Un jour le ministre d'un roi consulta Confucius et lui dit : « O maître, n'êtes-vous pas un saint homme ? » Il répondit : « Quelque effort que je fasse, ma mémoire ne me rappelle personne qui soit digne de ce nom. — Mais, reprit le ministre, les trois rois (fondateurs des trois premières dynasties) n'ont-ils pas été des saints ? — Les trois rois, répondit Confucius, doués d'une excellente bonté, ont été remplis d'une prudence éclairée et d'une force invincible ; mais moi, *Khiéou* (petit), je ne sais pas s'ils ont été des saints. » Le ministre reprit : « Les cinq seigneurs n'ont-ils pas été des saints ? — Les cinq seigneurs, dit Confucius, doués d'une excellente bonté, ont fait usage d'une charité divine et d'une justice inaltérable ; mais moi, *Khiéou*, je ne sais pas s'ils ont été des saints. » Le ministre lui demanda encore : « Les trois Auguste n'ont-ils pas été des saints ? — Les trois Auguste, répondit Confucius, ont pu faire usage de leur temps ; mais moi, *Khiéou*, j'ignore s'ils ont été des saints. » Le ministre, saisi de surprise, lui dit enfin : « S'il en est ainsi, quel est donc celui que l'on peut appeler saint ? » Confucius, ému, répondit pourtant avec douceur à cette question : « Moi, *Khiéou*, j'ai entendu dire que, dans les contrées occidentales, il y avait (ou il y aurait) un saint homme, qui, sans exercer aucun acte de gouvernement, préviendrait les troubles ; qui, sans parler, inspirerait une foi spontanée ; qui, sans exécuter de changements, produirait naturellement un océan d'actions (méritoires). Aucun homme ne saurait dire son nom ; mais moi, *Khiéou*, j'ai entendu dire que c'était là le véritable saint<sup>2</sup>. »

Cette parole remarquable de Confucius, d'après laquelle le Saint devait paraître à l'occident de la Chine, précisément du côté

<sup>1</sup> Vie de Confucius, p. 277. — <sup>2</sup> L'Invariable Milieu, traduit par Abel Rémusat, p. 94.

<sup>1</sup> L'Invariable Milieu, note, p. 102. — <sup>2</sup> Ibid., p. 144, etc.

où se trouve la Judée, est consignée jusque dans quatre ouvrages chinois.

Voici qui n'est pas moins curieux. Dans l'écriture chinoise il est une classe propre d'anciens caractères prophétiques et typiques que les sectateurs de Fo, Boudda, ont appliqués à son incarnation. Ils se servent en particulier d'un caractère principal de cette espèce; mais ce caractère, combiné avec le signe *descendre, s'humilier*, et celui de *naître, prendre vie*, est, comme le dit Tschang-tsien, très-ancien, et les sectaires l'ont appliqué à Fo, mais ils ne l'ont point inventé. Il ajoute : « Les anciens ont employé ce caractère d'écriture pour désigner Celui qui par sa richesse enrichit les autres, et par sa dignité et son excellence les ennoblit. » « Le nom de SAINT, dit Wan-Ki, désigne Celui qui connaît tout, voit tout, entend tout. Ses pensées sont parfaitement vraies, ses actions parfaitement saintes. Sa parole est doctrine, son exemple est règle. Il réunit trois ordres d'êtres, possède tout bien. Il est tout céleste et merveilleux. » Le livre *Tchao-sin-tu-hoei* dit : « Le Saint est si élevé et si profond qu'il est inscrutable. Il est le seul dont la sagesse n'ait point de bornes. L'avenir est clair devant ses yeux. Son amour embrasse l'univers et le vivifie comme le printemps. Il est un avec le Thian (le Ciel, Dieu). » Suivant le livre *Lunhen*, le cœur du Thian est dans la poitrine du Saint et la doctrine du Thian sur ses lèvres. Le monde ne peut pas connaître le Thian sans le Saint. Suivant l'*Y-King*, il n'y a que le Saint qui puisse offrir au Chang-ti un sacrifice agréable. « Les peuples attendent le Saint, dit Meng-tseu, comme des plantes flétries les nuées et la pluie. »

On pourrait peut-être dire qu'on entend par là un saint comme Yao, Chun ou Confucius; mais comment entendre alors ces paroles qui se lisent dans la préface d'un célèbre ouvrage de philosophie, composé par un empereur : « Avant la naissance du Saint le Tao (le Verbe) résidait dans le ciel et dans la terre; depuis la naissance du Saint c'est en lui que le Verbe réside? » Comment entendre les paroles du grand commentaire sur le *Chou-King* : « Le Thian est le Saint invisible, le Saint est le Thian devenu visible et ensei-

gnant les hommes? » Comment cette glose sur l'*Y-King* : « Cet homme est le Thian, et le Thian est cet homme? » Comment, en outre, ces expressions : l'homme divin, l'homme céleste, l'homme unique, l'homme par excellence, le plus beau des hommes, le vrai homme, l'admirable, le premier-né, etc.? Comment enfin ces expressions si souvent usitées et par tant d'écrivains : « Il renouvellera le monde, changera les mœurs, expiera les péchés du monde, mourra dans l'opprobre et la douleur, ouvrira le ciel, etc. ? »

Outre ce caractère principal du genre typique, il en est encore beaucoup d'autres qui ne doivent pas moins être considérés comme des combinaisons, suivant une tradition primitive; par exemple l'image d'une nuée de pluie de laquelle sort l'image d'un enfant dans le sein maternel signifie *désiré*, et à côté se voit le personnage qui attend; c'est l'image de l'homme, d'un sage, selon l'ancienne doctrine. De plus, une figure humaine sur le signe dix (qui est une croix +), placé au-dessus d'un cœur, signifie *amour, miséricorde*. Un grand nombre de caractères typiques se groupent autour de l'image de l'agneau; avec celle de nourriture cela veut dire *nourriture du peuple*; avec le signe de moi, *justice*; avec le signe dix (une croix), au-dessus du vase du sacrifice, *grande justice*; combiné avec l'image de l'homme, *celui qui pardonne dans son cœur*; dans l'image de la prison, *chargé d'iniquités*. Le *Chouven* ajoute : « C'est aussi le nom d'un peuple dans le Ta-tsin (la grande Chine, l'Occident, l'empire romain), qui est plein de charité; or la charité est le germe d'une longue vie, et ce peuple a un roi qui ne meurt jamais. »

L'idée d'une vierge, mère du Saint, revient fréquemment, non-seulement dans la tradition chinoise, mais encore dans les *Kings*, livres canoniques rédigés par Confucius. Les saints, les sages, les libérateurs des peuples naissent de vierges. « Les saints et les sages, dit le *Chouven*, furent appelés fils de Dieu (fils du Ciel, Thian-tseu), parce que leurs mères les avaient conçus par la puissance du Ciel. » Kog-yang-tseu dit encore plus clairement : « Le Saint n'a point de père, il est conçu par



l'opération du Ciel. » On attachait tant de prix à cette idée que chaque dynastie attribue volontiers cette prérogative à son fondateur. Enfin, dans la Chine comme dans l'Inde, on reconnaît qu'il faut une conception et une naissance pures. Aussi les noms de la vierge sans tache sont-ils remarquables ; elle est appelée la beauté attendue, la vierge qui s'élève, la vierge pure, la félicité universelle, la grande fidélité, qui a sa parure en elle-même. Le *Chi-King* chante de la mère de Hoang-ti, un des empereurs à moitié fabuleux : « Elle offrit sa prière et son sacrifice pour que le Désiré vînt, et, pendant qu'elle était remplie de cette grande pensée, le souverain Seigneur (Chang-ti) l'exauça, et, dans le moment et le lieu même, elle sentit ses entrailles ébranlées et fut pénétrée d'un respectueux frémissement. Elle conçut ainsi Hoang-ti et enfanta, lorsque son temps fut venu, son premier-né, comme un tendre agneau, sans lésion, sans effort, sans douleur et sans tache. Merveille céleste ! Mais le souverain Seigneur n'a qu'à vouloir... La tendre mère l'enfanta dans une cabane près du chemin ; des bœufs et des agneaux le réchauffèrent de leur haleine ; les habitants du bocage accoururent malgré la rigueur du froid ; les oiseaux volèrent auprès de l'enfant pour le couvrir de leurs ailes ; mais lui-même fit entendre sa voix au loin, etc. » Ces chants et d'autres semblables du *Chi-King*, en l'honneur de mères-vierges et de leurs célestes fils, ne sont, suivant toutes les apparences, que des applications d'une antique prophétie dont les vestiges se rencontrent chez les peuples les plus civilisés de l'Orient et jusques en Amérique. Une glose du *Chi-King* ajoute : « Le Thian (le Ciel) veut manifester sa puissance et montrer combien le Saint est au-dessus des autres hommes. » Le nom de la mère de Hoang-ti est composé, au reste, de deux caractères ; le premier contient un agneau et une vierge, l'autre une source et une vierge. Le caractère *niu*, qui y revient deux fois, désigne une fille d'une vertu pure, les mains jointes, modestement assise, calme et réfléchissant<sup>1</sup>.

Quant à la morale, voici quelle était en

substance celle de Confucius. « Je ne vous enseigne rien, disait-il au grand nombre, que ce que vous apprendriez de vous-mêmes si vous ne faisiez qu'un légitime usage des facultés de votre esprit. Rien de si naturel, rien de si simple que les principes de cette morale dont je tâche de vous inculquer les salutaires maximes. Tout ce que je vous dis, nos anciens sages l'ont pratiqué avant nous, et cette pratique, qui, dans les temps reculés, était universellement adoptée, se réduit à l'observation des trois lois fondamentales de relation entre les souverains et les sujets, entre les pères et les enfants, entre l'époux et l'épouse, et à la pratique exacte des cinq vertus capitales qu'il suffit de vous nommer pour vous faire naître l'idée de leur excellence et de la nécessité de les exercer. C'est l'humanité, c'est-à-dire cette charité universelle entre tous ceux de notre espèce, sans distinction ; c'est la justice, qui donne à chaque individu de l'espèce ce qui lui est légitimement dû, sans favoriser l'un plutôt que l'autre ; c'est la conformité aux cérémonies et aux usages établis, afin que ceux qui vivent ensemble aient une même manière de vivre et participent aux mêmes avantages comme aux mêmes inconvénients ; c'est la droiture, c'est-à-dire cette rectitude d'esprit et de cœur qui fait qu'on cherche en tout le vrai et qu'on le désire, sans vouloir se donner le change à soi-même ni le donner aux autres ; c'est enfin la sincérité ou la bonne foi, c'est-à-dire cette franchise, cette ouverture de cœur, mêlée de confiance, qui excluent toute feinte et tout déguisement, tant dans la conduite que dans le discours. Voilà ce qui a rendu nos premiers instituteurs respectables pendant leur vie et ce qui a immortalisé leurs noms après leur mort. Prenons-les pour modèles, faisons tous nos efforts pour les imiter<sup>1</sup>. »

De retour dans son pays natal, le royaume de Lou, Confucius s'occupait constamment du soin de mettre en ordre les cinq *Kings* ou livres sacrés des Chinois. L'*Y-King* est un commentaire sur une espèce d'écriture algébrique en lignes brisées ou entières, attri-

<sup>1</sup> Windischmann, p. 363 et suivantes. Mémoire manuscrit des RR. PP. Jésuites de la Chine.

<sup>1</sup> *Vie de Confucius*, p. 139.

buée à Fo-hi; le *Chou-King*, traité de morale politique, tiré de l'histoire de la Chine, depuis Yao jusqu'au temps de Confucius; le *Chi-King*, recueil d'anciens cantiques; le *Li-King*, recueil des anciens rites; l'*Yo-King*, traité de l'ancienne musique. Ce dernier est perdu. Outre ces cinq ouvrages, qui sont devenus les livres canoniques de tout l'empire chinois, Confucius en fit un sixième sur l'histoire du royaume de *Lou*, sa province natale, ce qui fait que l'on compte quelquefois six *Kings*.

Quand il eut conduit ce grand travail au degré de perfection où il le voulait Confucius cessa d'écrire et ne pensa plus qu'à se disposer à la mort; mais en terminant sa carrière littéraire il crut qu'il était de son devoir de remercier le Ciel de lui avoir donné assez de vie et de force pour pouvoir la fournir jusqu'au bout. Il rassembla ceux de ses disciples qui lui étaient les plus attachés et sur lesquels il comptait le plus pour la publication de sa doctrine après sa mort, et, les ayant conduits au pied de l'un de ces antiques tertres près duquel on avait construit un *Ting* ou pavillon pour en conserver la mémoire, il leur enjoignit d'y dresser un autel. L'autel dressé, il y déposa les six *Kings*; puis, se mettant à deux genoux, la face tournée du côté du nord, il adora le Ciel, et le remercia, avec les sentiments de la plus sincère reconnaissance, du bienfait insigne qu'il lui avait accordé en prolongeant le cours de sa vie autant de temps qu'il en fallait pour pouvoir compléter l'objet qui seul lui faisait désirer de vivre. Il s'était disposé à cette pieuse cérémonie par la purification et par le jeûne; il la termina par l'offrande entière et sans réserve de son travail<sup>1</sup>.

Après les cinq livres canoniques du maître viennent quatre livres de son école : 1<sup>o</sup> le *Ta-hio* ou la grande science, qui traite en particulier de la nécessité de se connaître et de se gouverner soi-même avant de penser à éclairer les peuples et à gouverner les empires. Le premier chapitre est le propre texte de Confucius; les dix autres n'en sont que des développements par son disciple Tseng-

tseu; 2<sup>o</sup> l'*Invariable Milieu*, rédigé par un petit-fils de Confucius, Tseu-sse, d'après les instructions de son grand-père. Il y est traité avec profondeur de l'éternel milieu ou de la raison et de la sagesse véritables, des moyens de s'y affermir et d'éviter ou de vaincre tous les extrêmes dans la route de la science et de la vertu; 3<sup>o</sup> le *Lun-yu* ou livre des Entretiens, qui renferme des entretiens de Confucius avec ses disciples; 4<sup>o</sup> les écrits de Meng-tseu ou Mencius.

Meng-tseu naquit l'an 398, environ quatre-vingts ans après la mort de Confucius, et mourut l'an 314 avant l'ère chrétienne, contemporain de Platon et d'Aristote. Il recueillit l'héritage de Confucius en développant ses principes, comme Confucius avait recueilli l'héritage des plus anciens; aussi est-il honoré à la Chine comme le deuxième saint, Confucius étant regardé comme le premier. Sa manière d'argumenter est une espèce d'ironie. Il ne conteste rien à ses adversaires; mais en leur accordant leurs principes il s'attache à en tirer des conséquences absurdes qui les couvrent de confusion. Il ne ménage même pas les grands et les princes de son temps, qui souvent ne feignaient de le consulter que pour avoir occasion de vanter leur conduite ou pour obtenir de lui les éloges qu'ils croyaient mériter.

Le roi de Wei, un de ces princes dont les dissensions et les guerres perpétuelles désolaient la Chine à cette époque, exposait avec complaisance à Meng-tseu les soins qu'il prenait pour rendre son peuple heureux, et lui marquait son étonnement de ne voir son petit État ni plus florissant ni plus peuplé que ceux de ses voisins. « Prince, lui répondit le philosophe, vous aimez la guerre; permettez-moi d'y puiser une comparaison. Deux armées sont en présence; on sonne la charge, la mêlée commence; un des partis est vaincu; la moitié des soldats s'enfuit à cent pas, l'autre moitié s'arrête à cinquante. Ces derniers auraient-ils bonne grâce à se moquer des autres qui ont fui plus loin qu'eux? — Non, répondit le roi; pour s'être arrêtés à cinquante pas ils n'en ont pas moins pris la fuite; la même ignominie les attend. — Prince, reprit vivement Meng-tseu,

<sup>1</sup> *Vie de Confucius*, p. 379.



cessez donc de vanter les soins que vous prenez de plus que vos voisins; vous avez tous encouru les mêmes reproches, et nul de vous n'est en droit de se moquer des autres. »

Poursuivant ensuite ses mordantes interpellations : « Trouvez-vous, dit-il au roi, qu'il y ait quelque différence à tuer un homme avec un bâton ou avec une épée ? — Non, répondit le prince. — Y en a-t-il, continua Meng-tseu, entre celui qui tue avec une épée ou par une administration inhumaine ? — Non, répondit encore le prince. — Eh bien ! reprit Meng-tseu, vos cuisines regorgent de viandes, vos haras sont remplis de chevaux, et vos sujets, le visage hâve et décharné, sont accablés de misère et sont trouvés morts de faim au milieu des champs et des déserts. N'est-ce pas là élever des animaux pour dévorer les hommes ? Et qu'importe que vous les fassiez périr par le glaive ou par la dureté de votre cœur ? Si nous haïssons ces animaux féroces qui se déchirent et se dévorent les uns les autres, combien plus devons-nous détester un prince qui, devant, par sa douceur et sa bonté, se montrer le père de son peuple, ne craint pas d'élever des animaux pour le leur donner à dévorer ! Quel père du peuple que celui qui traite si impitoyablement ses enfants et qui a moins de soin d'eux que des bêtes qu'il nourrit ! »

Un jour le roi de Tsi, s'informant près du philosophe des événements qui s'étaient passés à des époques déjà anciennes alors, lui parlait du dernier prince de la première dynastie, détrôné par Tching-thang, et du dernier prince de la seconde dynastie, mis à mort par Wou-wang, fondateur de la troisième. « Ces faits sont-ils réels ? demanda-t-il à Mencius. — L'histoire en fait foi, répondit celui-ci. — Un sujet mettre à mort son souverain ! Cela se peut-il ? répliqua le prince. — Le rebelle, repartit Meng-tseu, est celui qui outrage l'humanité; le brigand est celui qui se révolte contre la justice. Le rebelle, le brigand n'est qu'un simple particulier. J'ai ouï dire que le châtement était, dans la personne de Cheou, tombé sur un particulier. Je ne vois pas qu'on ait en lui fait périr un prince. »

Près de dix-sept siècles plus tard, vers la fin du quatorzième de l'ère chrétienne, Houng-wou, le fondateur de la dynastie des Ming, lisant un jour Meng-tseu, tomba, dit-on, sur ce passage : « Le prince regarde ses sujets comme la terre qu'il foule aux pieds ou comme les graines de sénévé dont il ne fait aucun cas; ses sujets, à leur tour, le regardent comme un brigand ou comme un ennemi. » Ces paroles choquèrent le nouvel empereur. « Ce n'est point ainsi, dit-il, qu'on doit parler des souverains; celui qui a tenu un pareil langage n'est pas digne de partager les honneurs qu'on rend au sage Confucius. Qu'on dégrade Meng-tseu et qu'on ôte sa tablette du temple du prince des lettrés ! Que nul ne soit assez hardi pour me présenter à ce sujet des représentations, ni pour m'en transmettre avant qu'on ait percé d'une flèche celui qui les aura rédigées ! »

Ce décret jeta la consternation parmi les lettrés; un d'entre eux, nommé Tshian-tang, président de l'une des cours souveraines, résolut de se sacrifier pour l'honneur de Meng-tseu; il composa une requête dans laquelle, après avoir exposé le passage en entier et expliqué le vrai sens dans lequel il fallait l'entendre, il faisait le tableau de l'empire au temps de Meng-tseu et de l'état déplorable où l'avaient réduit tous ces petits tyrans sans cesse en guerre les uns avec les autres, et tous également révoltés contre l'autorité légitime des princes de la dynastie des Tcheou. « C'est de ces sortes de souverains, disait-il en finissant, et nullement du fils du ciel que Meng-tseu a voulu parler. Comment, après tant de siècles, peut-on lui en faire un crime ? Je mourrai, puisque tel est l'ordre; mais ma mort sera glorieuse aux yeux de la postérité. »

Après avoir dressé cette requête et préparé son cercueil Tshian-tang se rendit au palais, et, étant arrivé à la première enceinte : « Je viens, dit-il aux gardes, pour faire des représentations en faveur de Meng-tseu; voici ma requête. » Et, découvrant sa poitrine : « Je sais quels sont vos ordres, dit-il, frappez. » A l'instant un des gardes lui décoche un trait, prend la requête et la fait parvenir jusqu'à l'empereur, à qui l'on raconta ce qui venait

d'arriver. L'empereur lut attentivement l'écrit, l'approuva ou feignit de l'approuver, et donna ses ordres pour soigner Thsian-tang de la blessure qu'il avait reçue. En même temps il décréta que le nom de Meng-tseu resterait en possession de tous les honneurs dont il jouissait<sup>1</sup>.

Maintenant la doctrine de Confucius et de Meng-tseu a-t-elle toujours été observée à la Chine ? Quels effets y a-t-elle produits ?

Voici d'abord un fait que racontent les historiens chinois : « Un siècle après la mort de Meng-tseu il s'éleva, pendant plus de vingt ans, une violente persécution contre les lettres et les lettrés. L'an 247 avant l'ère chrétienne, un nouvel empereur, Chiboangti, réunit en un seul empire la Chine, jusqu'alors divisée en plusieurs royaumes qui se faisaient presque toujours la guerre. C'est lui qui bâtit la grande muraille de quatre cents lieues de long pour défendre le pays contre les incursions des Tartares. Afin de gouverner plus à son gré il entreprit, dit-on, la trente-quatrième année de son règne, d'abolir les anciennes histoires et les anciennes doctrines en détruisant les anciens livres, particulièrement ceux de Confucius. Comme ces livres étaient écrits alors sur des tablettes de bois, la découverte et la destruction en étaient plus faciles. Plusieurs ouvrages périrent ainsi tout à fait, comme l'*Yo-King* du philosophe ; d'autres ne furent retrouvés qu'en partie, comme le *Chou-King*. »

Quant à l'empire moral de la doctrine elle-même sur les esprits, un des plus fameux lettrés va nous l'apprendre.

« Le *Ta-hio*, ou la *Grande Science*, dit Tchou-hi, n'est autre chose que la doctrine des anciens sages ; elle apprend aux hommes ce qu'il leur importe le plus de savoir.

« *Fou-hi*, *Chinnoung*, *Hoang-ti*, *Yao* et *Chun* reconnaissaient un maître, arbitre souverain de tout ce qui est, et ils lui rendaient hommage. Placés par ce souverain à la tête de la nation, ils la gouvernaient en pères. Ils avaient à cœur les cérémonies, la musique et les rites, et ils en firent la base de leur législation... Les trois familles qui gouvernèrent

après eux, je veux dire les fondateurs des trois dynasties, *Hia*, *Chang* et *Tcheou*, les imitèrent et les surpassèrent même à certains égards. Dans ces temps heureux le bon ordre régnait également dans la cour du souverain, dans les palais des grands et dans les maisons des simples particuliers.

« Et si la dynastie des *Tcheou*, d'où sont sortis tant d'illustres personnages, a produit aussi de méchants princes, des princes indignes de régner, s'il s'est pratiqué tant de vertus sous les bons rois qui l'ont illustrée, et s'il s'est commis tant de crimes sous les princes iniques qui l'ont déshonorée, c'est uniquement parce que les uns se conduisaient suivant les principes de la *grande science* et que les autres se laissaient conduire par leurs passions.

« Cependant, dans ces temps nébuleux où la dynastie des *Tcheou* était sur son déclin pour avoir négligé la grande science, le Ciel ne voulut pas abandonner tout à fait les hommes à leur sens pervers ; il fit naître Koung-tsée, pour qu'il tâchât de rappeler sur la terre l'innocence et la vertu, qui semblaient en être bannies, en y renouvelant le souvenir de la *grande science*, qui était presque entièrement perdu.

« Après la mort de Koung-tsée et de ses disciples l'ignorance et la corruption éteignirent le flambeau dont les sages s'étaient servis pour éclairer la nation. Meng-tsée le ralluma, mais ce ne fut pas pour le faire briller longtemps ; il s'éleva quantité de fausses doctrines qui en obscurcirent l'éclat. Les sectateurs de ces fausses doctrines se multiplièrent à l'infini et prévalurent sur le petit nombre de sages qui cultivaient la science des mœurs, la grande science, la seule vraie science. Les sectaires, en débitant des choses qui sont, en apparence, bien au-dessus de celles qu'on trouve dans le *Ta-hio*, attirèrent à eux la multitude. La plupart d'entre eux n'admettent aucun être intellectuel pour premier principe des choses et ne cherchent sur la terre qu'à se procurer un honteux repos ; ce sont des hommes méprisables et vils, inutiles au genre humain, et qui n'ont d'humanité que ce dont ils ne peuvent se dépouiller.

<sup>1</sup> Abel Rémusat, *Now. Mélang. asiatiques*, t. 3, art. MENG-TSEU.



« Il en est d'autres qui, pour se procurer des richesses et des honneurs, séduisent le peuple par leurs prestiges, leurs artifices et leurs vains raisonnements.

« Après Meng-tsée, les semences de la saine doctrine que ce sage avait fait germer de nouveau furent étouffées par les mauvais grains que les différents sectaires répandirent de toutes parts. Ces sectaires, multipliés à l'infini, prévalurent sur les véritables sages dans l'esprit de la populace et des ignorants; ils firent presque oublier Koung-tsée et la doctrine des anciens, jusqu'au temps où parurent les deux *Tcheng-tsée* dans le *Ho-nan*. Ces deux illustres personnages, tant par leurs discours que par leurs écrits, mirent en vigueur les préceptes de la *grande science*, et tâchèrent de porter les hommes à l'accomplissement de leurs devoirs; mais ces deux brillantes lumières ont disparu, et, malheureusement pour nous, leurs ouvrages ont été dispersés ou mutilés. Je ne suis pas assez habile pour suppléer en entier ce qui nous manque; mais, comme j'ai toujours aimé l'étude, que je me suis appliqué surtout à l'étude de nos grands livres, je suis tout pénétré des maximes de Koung-tsée et des sages de la haute antiquité, qui sont celles de la *grande science*<sup>1</sup>. »

Voilà donc la philosophie chinoise qui, par la bouche d'un de ses plus illustres défenseurs, confesse avoir été impuissante à réaliser le bien qu'elle avait entrepris. Tout ce qu'a pu l'école de Confucius, c'est de conserver parmi les savants de la Chine la lettre de la doctrine ancienne; mais depuis le milieu du quinzième siècle ces mêmes savants en ont fait une lettre de mort, comme nous verrons plus au long dans le livre 88 de cette Histoire. Sous les noms de *Chang-ti*, souverain empereur, et de *Tien*, Ciel, ils n'entendent plus le Seigneur et le Créateur du Ciel, le vrai Dieu, mais le ciel matériel, de sorte qu'ils sont à la fois et athées et idolâtres : athées, en ce qu'ils ne reconnaissent point le Dieu vrai et unique, qu'ils persécutent même ses adorateurs; idolâtres, en ce qu'ils rendent et font rendre au ciel matériel, à la

créature, les hommages et les adorations qui ne sont dus qu'au Créateur. Les disciples de Lao-tseu ont dégénéré bien plus encore; au lieu de marcher sur les traces de leur maître ils en ont fait une espèce de divinité fabuleuse; au lieu d'étudier avec lui la raison divine ils se livrent à des extravagances sans nombre. Sous le nom superbe de Tao-sse ou docteurs de la raison, ce n'est plus qu'une secte de jongleurs, de magiciens et d'astrologues, cherchant le breuvage d'immortalité et les moyens de s'élever au ciel en traversant les airs. Enfin, pour la Chine comme pour le reste du monde, il n'y a d'espoir que dans le Saint que Confucius attendait du côté de l'Occident.

Un savant homme de nos jours, qui a fait une histoire approfondie de la philosophie en Chine, conclut par les réflexions suivantes :

« Tourner le regard sur la vérité, principalement dans sa manifestation naturelle comme ordonnance céleste de tous les événements du monde pour annoncer la volonté souveraine, tel est le caractère fondamental de l'ancienne sagesse. Le fondement tout entier est théocratique. Les temps de la première législation sont trop peu connus pour pouvoir déterminer combien de temps les ancêtres du peuple chinois restèrent liés avec les saints patriarches du monde primitif, ni ce qui les porta spécialement à s'acheminer vers l'Orient. En principe l'empereur était regardé comme le fils du Ciel, le vicaire de Dieu, comme le père et la mère du peuple; la volonté du Ciel était sa règle; mais, comme il n'y avait point de puissance intermédiaire pour interpréter la volonté céleste, il y avait danger que l'empereur n'appelât volonté du Ciel sa volonté à lui seul, son intérêt, sa passion. Ce qui ne manqua pas d'arriver. Souvent on vit, sous l'apparence de l'humilité, le plus extrême orgueil assis sur le trône. Les dominateurs s'annonçaient comme des dieux, et le peuple se prosterna devant eux, non plus dans l'ancien esprit d'une vénération filiale, mais proprement en esclaves et en idolâtres. Mais comme les gouvernants de cette espèce tenaient moins que personne du caractère théocratique, et que leur vie ne mon-

<sup>1</sup> *Vie de Confucius*, p. 503-506.

trait que trop combien peu ils étaient accrédités du Ciel, très-souvent aussi, derrière cet esprit servile et cette fausse dévotion, fermentait une aversion intérieure, de sorte que de tous les côtés le mensonge se cachait sous le masque de l'antique vérité. Pendant que d'ambitieux seigneurs font de longs discours et publient des édits dans le style de l'antiquité, mais dont chaque affidé sait bien que tout n'est que mensonge et que le vrai fond c'est la volonté arbitraire de l'empereur, l'ambition et l'intérêt particulier des grands, le peuple, à son tour, est devenu de plus d'une manière surnois et méfiant, et, tandis que celui-là regarde la conscience individuelle, quoiqu'il n'y ait plus ce vieux respect pour la volonté du Ciel, comme le plus haut et dernier tribunal, celui-ci également suit ses petites vues et cherche à gagner sur le gouvernement tout ce qu'il peut. L'administration paternelle est devenue le système de la plus vigilante police. Ce *gouvernement de justice*, que représente le *Chou-King*, s'est changé en injustice; ce monument autrefois si révérentiel n'a plus qu'un rapport abstrait à la vie publique; on lui fait la révérence en passant, mais il n'est plus dans le cœur. Il se parle toujours de la grande famille; mais ce ne sont, le plus souvent, que des mots sonores. La réalité a disparu, il ne reste qu'une forme vide. C'est l'orgueil nobiliaire d'une vieille extraction et de vieux documents, mais sans les sentiments nobles dont ces antiques documents témoignent. La force prend la place de l'ancienne dignité; la ruse, l'hypocrisie, la place de la vénération et des mœurs anciennes. Agir avec le Ciel, se conduire d'après la volonté du Chang-ti, est encore le langage officiel; mais on interroge par des arts astrologiques les arrêts du destin ou bien l'on écoute les devins qui annoncent la bonne fortune. Hors le cercle étroit de la famille, où, principalement dans l'intérieur de l'empire et loin des villes, la piété règne encore et apparaît comme le plus ancien et aussi le dernier pilier de l'ensemble, les anciennes vertus ont disparu de plus en plus de la vie publique au point que, particulièrement dans les villes de commerce, les étrangers ont souvent et amèrement à se plaindre de voir l'hu-

manité et la justice changées tout à fait en leurs contraires.

« De là aussi et naturellement le regard d'intuition, ce trait fondamental de l'antique sagesse, s'est évanoui; à sa place s'est introduit le calcul physique et moral que le grand nombre des lettrés met sa gloire à exécuter subtilement; tout ce qu'on peut leur présenter de plus élevé, ils le dédaignent avec un pharisaïsme enraciné de mieux-savoir. Au moral et au politique on a trouvé depuis longtemps l'art d'éluder toutes les lois et d'avoir cependant pour soi la lettre, d'entreprendre en secret tout ce qui avait été défendu précédemment sous les peines les plus sévères, et, lorsqu'une entreprise de cette sorte devient publique, de la justifier par la loi même et de se faire ainsi illusion à soi et aux autres; mais cette illusion étant réciproque, elle se détruit elle-même, et l'un ne permet à l'autre son jeu secret qu'autant qu'il ne le peut déjouer. C'est une guerre silencieuse de tous contre tous, qui se fait souvent avec une ruse admirable, et que la force publique empêche seule d'éclater et de perdre entièrement l'empire.

« Les Chinois, toujours avec quelques honorables exceptions, ont donc perdu le regard sur ce qu'il y a de primordial, sans pouvoir d'eux-mêmes acquérir de nouveau les idées anciennes ni se tirer d'où ils sont; car la paix intérieure a fui leur cœur depuis longtemps; on se contente de la jouissance du moment et l'on abandonne avec indifférence les vrais biens de la vie. L'orgueilleux parle de vertu et d'ancienne grandeur remplit les heures de loisir, et c'est l'unique essor que prend l'âme; encore, à vrai dire, n'est-ce point prendre l'essor, mais flotter dans le torrent de la vieille coutume. L'ancienne grandeur perce encore ici et là, mais la platitude ne sait plus la saisir. Moins l'antiquité subsiste réellement, plus on s'en montre sentimentalement amoureux. La Chine, voilà tout; hors de là rien qui mérite d'être vu, si ce n'est pour y trouver à reprendre et pour dire qu'on sait et qu'on fait mieux, tout cela avec une insupportable suffisance. L'usage pour la vie est partout la règle; l'utile seul décide le prix d'une chose, car il n'y a



d'estimé que la vie terrestre, et le but plus élevé s'est abaissé tout à fait aux objets sensibles dont on est entouré; le spirituel est devenu l'empire des ombres où habitent les ancêtres; on lui donne ici et là un regard par une ancienne habitude.

« Le noble empereur Kang-hi censura sévèrement tout ce qu'une pareille vie a de creux et de mensonger et recommanda vivement l'harmonie du dedans avec le dehors; mais les temps approchent de l'accomplissement; depuis longtemps s'est achevé ce qui était possible dans cet état de choses et qui a réellement existé. Le peuple chinois attend la rédemption et l'éducation dans l'esprit de la vérité, qui précédemment déjà lui a été connu en figure <sup>1</sup>. »

Ainsi parle cet écrivain. Mais il y a plus; non-seulement la Chine connaissait la rédemption future, non-seulement elle savait que le Rédempteur devait venir du côté de l'Occident, non-seulement elle pouvait l'appréhender des Juifs, qui ont, suivant une ancienne tradition, depuis deux cent six ans avant Jésus-Christ, une synagogue au centre de son empire, où se conservent précieusement la loi de Moïse, avec quelques Prophètes, ainsi que les livres de Josué, des Juges, de Samuël et des rois <sup>2</sup>; la Providence lui a donné encore plusieurs fois de connaître la rédemption accomplie, de savoir que le Rédempteur était venu d'où ses anciens sages l'attendaient. Vers la grande époque où l'Évangile fut annoncé dans toutes les langues et par toute la terre, l'empire chinois touchait à l'empire romain et dut ainsi nécessairement entendre de près la bonne nouvelle. Dans un ancien bréviaire de l'Église de Malabar, dans l'Inde, écrit en chaldéen, il est dit que la conversion des Chinois au Christianisme fut commencée par l'apôtre saint Thomas <sup>3</sup>. Les constitutions synodales du patriarche Théodose parlent du métropolitain de la Chine, et cette qualité faisait partie du titre du patriarche qui gouvernait les chrétiens de Cochin quand les Portugais abordèrent à la côte de Malabar. Arnobe, qui vivait au troisième siècle, compte les Sères

ou Chinois parmi les peuples qui, de son temps, avaient embrassé la foi. Au septième siècle et au huitième le Christianisme était non-seulement connu, mais florissant à la Chine. Il en existe un monument curieux, et que les premiers savants ont reconnu pour authentique <sup>4</sup>.

En 1625 on déterra, dans le voisinage de la ville de Sianfou, province de Chensi, une table de marbre de dix pieds de long sur cinq de large. On y trouva, sur la partie supérieure, une croix bien gravée, et, plus bas, une inscription en caractères chinois, accompagnée, sur les bords, de plusieurs signatures en caractères syriaques. Cette inscription contient l'histoire du Christianisme en Chine depuis l'an 635 jusqu'en 781, où ce monument fut érigé, c'est-à-dire pendant cent quarante-six ans. Il est dit qu'en 635 Olopen, homme d'une éminente vertu, vint du Ta-thsin ou de l'empire romain à Sianfou. L'empereur envoya ses officiers au-devant de lui jusqu'au faubourg occidental, le fit introduire dans son palais et ordonna qu'on traduisit les saints livres qu'il avait apportés. Ces livres ayant été examinés, l'empereur jugea que la doctrine en était bonne et qu'on pouvait les publier. Le décret qu'il donna en cette circonstance est cité dans l'inscription. On y dit, à la louange de la doctrine enseignée par Olopen, que la loi de vérité, éclipse à la Chine au temps de la dynastie des Tcheou et portée dans l'Occident par Lao-tseu, semble revenir à sa source primitive pour augmenter l'éclat de la dynastie régnante. Cette doctrine est rapportée en substance; il est dit qu'*Aloho*, c'est-à-dire Dieu en langue syrienne, créa le ciel et la terre, et que, Satan ayant séduit le premier homme, Dieu envoya le Messie pour délivrer les hommes du péché originel; qu'il naquit d'une vierge dans le pays de Ta-thsin et que des Persans vinrent l'adorer, afin que la loi et la prédiction fussent accomplies. Les caractères syriaques, formant quatre-vingt-dix lignes, contiennent les noms des prêtres syriens qui étaient venus en Chine à la suite d'Olopen.

<sup>1</sup> Windischmann, t. 1. — <sup>2</sup> *Choix de Lettres édif.*, t. 1, p. 232. — <sup>3</sup> Assémani, *Biblioth. orient.*, t. 4.

<sup>4</sup> Deguignes, *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. 54, in-12, p. 299. Abel Rémusat, *Mél. Asiat.*, t. 1, p. 33. *Nouv. Mél.*, t. 2, p. 190.

D'autres relations nous apprennent que beaucoup de chrétiens périrent, en 877, à la prise de la ville de Cumdan, aujourd'hui Cantong, par un chef de rebelles <sup>1</sup>. A la fin du treizième siècle un religieux franciscain, Jean de Montecorvino, envoyé dans l'Orient par le Pape Nicolas IV, étant arrivé à Khan-balckh ou la ville royale, aujourd'hui Péking, y trouva un grand nombre de chrétiens attachés aux erreurs de Nestorius. Il y baptisa lui-même plusieurs milliers de personnes et y éleva une église, convertit un prince des Mongols, qui régnait alors en Chine, traduisit en leur langue le Nouveau Testament et les Psaumes, fut établi archevêque de Péking, en 1314, par le Pape Clément V, y mourut en 1330, et eut pour successeur un religieux du même ordre. Les relations des musulmans confirment tout cela, car elles nous apprennent qu'il y avait en effet beaucoup de chrétiens chez les Kéraïtes, tribu mongole de laquelle était le prince converti, et elles citent plusieurs princesses de cette nation comme ayant professé hautement la religion de Jésus-Christ <sup>2</sup>.

A la fin du dix-septième siècle des religieux de Saint-Ignace, de Saint-Dominique et d'autres congrégations commencèrent à prêcher de nouveau l'Évangile à la Chine, et actuellement il y a dans ce pays plusieurs évêques titulaires avec un clergé catholique d'indigènes. La Chine, bien qu'elle soit à deux mille lieues du centre de la catholicité, ne peut donc pas se plaindre de la Providence.

Depuis l'an 1850 une grande révolution s'annonce à la Chine. Une multitude innombrable de Chinois indigènes se sont mis en insurrection pour expulser la dynastie tartare qui occupe leur pays depuis deux ou trois siècles. Cette insurrection a un chef qui s'est emparé de plusieurs villes et provinces importantes. Dans ses proclamations ce chef se vante de professer et de ramener la doctrine primitive des ancêtres, laquelle n'est autre pour le fond que la religion de Jésus. Il y parle de Dieu et des dix comman-

dements; il y parle de Jésus-Christ, qu'il appelle le Fils de Dieu, son Premier-Né. A cela se mêlent des propositions douteuses, suspectes, qui ne permettent pas encore, en 1854, de se former une idée bien nette sur le caractère précis de cette révolution.

### L'INDE.

L'Inde est le berceau de la philosophie, le paradis des philosophes. Si haut que remonte l'histoire profane elle nous montre la philosophie florissante dans l'Inde; nous voyons les philosophes indiens, les brahmanes, révévés de leurs compatriotes et admirés des étrangers. L'ancienne Grèce les regarde comme des oracles de la sagesse; Pythagore, Démocrite, Anaxarque, Pyrrhon iront les consulter. Depuis ces temps primitifs jusqu'à nos temps ces philosophes sont les maîtres de l'Inde, ils y règnent sur les esprits et les volontés; ce qu'ils disent, on le croit; ce qu'ils ordonnent, on le fait. Depuis vingt à trente siècles rien ne leur manque pour faire de cette immense population ce qu'ils jugent à propos. Nous verrons donc, par cet exemple, ce que peut et veut la philosophie, ce que peut et veut l'homme sans le Christ.

Les doctrines indiennes sont contenues principalement dans les quatre *Védas* et les dix-huit *Pouranas*.

Suivant la tradition reçue parmi les Hindous, les *Védas* ayant été révélés par Brahma, le Dieu créateur, furent d'abord transmis de bouche en bouche jusqu'à l'époque où Vyasa, c'est-à-dire le *compilateur*, les recueillit et les distribua en livres. Le premier Véda s'appelle *Rig-Véda* et contient des prières et des hymnes en vers; le second, *Yadjour-Véda*, renferme des prières en prose; le troisième, ou *Sama-Véda*, les prières qui sont destinées à être chantées; le quatrième Véda, *Atharvan*, consiste principalement en formules de consécration, d'expiation et d'imprécation. Chaque Véda se compose en général de deux parties distinctes, des prières, *mantras*, et des préceptes ou dogmes, *brahmanas*.

Au dix-septième siècle de l'ère chrétienne un abrégé de ces livres a été fait ou traduit

<sup>1</sup> Abel Rémusat, *Nouv. Mém.*, t. 2, p. 190. — <sup>2</sup> *Ibid.*, t. 2, art. JEAN DE MONTECORVINO.



en persan, sous le nom d'*Oupnekhat*, par l'ordre de Darachekouh, frère aîné de l'empereur mogol Aurengzeb. Au dix-huitième un Français, Anquetil-Duperron, le rapporta de l'Inde et le traduisit en latin.

Aux Védas se rattachent immédiatement les *Pouranas*, qui renferment la théologie et la cosmogonie des Hindous ; ils sont encore attribués à Vyasa et l'on en compte dix-huit. Chaque *Pourana* traite des cinq objets suivants : 1° la création du monde, ses âges et son renouvellement ; 2° la génération des dieux et des héros ; 3° la chronologie d'après un système mythique ; 4° l'histoire des demi-dieux et des héros ; 5° la cosmogonie avec une histoire mythique et héroïque. Les *Pouranas* peuvent donc être comparés aux cosmogonies des Grecs ; ils comprennent la mythologie proprement dite des Hindous, tandis que les Védas développent principalement les idées de Dieu, de la création primitive des choses, de l'âme et de son rapport avec la Divinité.

Viennent en troisième lieu les grands poèmes épiques ou historiques, le *Ramayan* et le *Mahabharat*. Le *Ramayan*, attribué à Valmiki, dont la légende indienne fait une incarnation de Brahma, chante les actions de Rama, une des incarnations de Vichnou. Le *Mahabharat*, ou le grand *Bharata*, a pour auteur Vyasa, autre incarnation de Brahma, suivant les uns, de Vichnou, suivant les autres, et consiste en dix-huit chants qui racontent les guerres allumées dans la race des enfants de la lune, et dont le héros principal est Crichna, huitième incarnation de Vichnou.

A la période des poètes épiques succède celle des législateurs. Le plus ancien code des Hindous est le *Manava Dharma Sastra*, c'est-à-dire le recueil sacré des lois de Menou, ou Manou, le Noé indien, recueil qui, au jugement des savants, n'est l'ouvrage ni d'un seul homme, ni même d'un seul siècle.

Après les législateurs viennent les philosophes spéculatifs. Dogmatisme, scepticisme, et jusqu'au nihilisme complet, tous les points de vue, tous les développements, toutes les formes de la spéculation ont été épuisés par les Hindous. On compte six différents sys-

tèmes philosophiques, qui se distribuent deux à deux : les deux philosophies *Nyaya*, les deux *Mimansa* et les deux *Sankhya*.

Il faut ajouter à tous ces livres et à tous ces systèmes des poèmes dramatiques et un grand nombre d'apologues.

Ce qui étonne d'abord dans cet empire de philosophes, dans cette richesse littéraire, c'est l'absence de toute histoire. Il n'y a pas une époque, pas un personnage historique. C'est jusqu'à présent un chaos informe et ténébreux. Au milieu de cette multitude de livres que les brahmanes possèdent et que l'ingénieuse persévérance des Anglais est parvenue à connaître, il n'existe rien qui puisse nous instruire avec ordre sur l'origine de leur nation, sur les vicissitudes de leur société ; ils prétendent même que la religion leur défend de conserver la mémoire de ce qui se passe dans l'âge actuel, dans l'âge du malheur.

L'on y découvre cependant, ainsi que nous l'avons vu, l'histoire incontestable de Noé et du déluge, mais avec des allégories d'une imagination prodigieuse. Au lieu de dire simplement que Dieu, voyant que les hommes avaient oublié ou méconnaissaient tout à fait sa loi, résolut de les châtier par le déluge, mais qu'il fit grâce à Noé ou Manou et lui ordonna de bâtir une arche, dont lui-même, par sa providence, serait le pilote, voici ce que raconte la poésie indienne : Brahma, le créateur, se reposant après une longue suite d'âges, le fort démon *Hayagriva*, s'approcha de lui et déroba les Védas, livres de la loi divine, qui avaient coulé de sa bouche. Non content de les dérober, il les avala et alla se cacher dans les abîmes les plus profonds de la mer. Pour réparer ce malheur Vichnou, le Dieu sauveur, s'incarna en poisson. *Satyavrata*, le septième menou, régnait dans ce temps-là ; c'était un serviteur de l'esprit qui plane sur les eaux, si pieux que les eaux faisaient sa seule nourriture. Un jour que ce prince s'acquittait de ses ablutions dans une rivière, Vichnou lui apparut sous la figure d'un petit poisson, qui, recueilli par le saint monarque, devint successivement si gros, dans les diverses demeures qu'il lui donna, qu'à la fin *Satyavrata*

fut obligé de le placer dans l'Océan. De là le dieu adressa ces paroles à son adorateur, qui l'avait reconnu : « Encore sept jours et toutes choses seront plongées dans une mer de destruction ; mais, au milieu des vagues meurtrières, un grand vaisseau, envoyé par moi, paraîtra devant toi. Tu prendras alors toutes les plantes médicinales, toute la multitude des graines, et, accompagné des sept saints (*Richis*), entouré de couples de tous les animaux, tu entreras dans cette arche spacieuse et tu y demeureras... Tu connaîtras alors ma véritable grandeur, et ton esprit recevra des instructions en abondance. » En effet la mer, franchissant ses rivages, inonda toute la terre, et bientôt elle fut accrue par les pluies que versaient des nuages immenses. Le roi, méditant les commandements qu'il avait reçus, vit le vaisseau s'approcher et y entra avec les chefs des brahmanes. Le dieu parut sur le vaste Océan comme un poisson resplendissant, armé d'une corne énorme, à laquelle Satyavrata attacha le vaisseau en faisant un câble d'un grand serpent. Plus tard le dieu-poisson plongea dans l'abîme, attaqua le démon, lui ouvrit le ventre, en retira les quatre livres, qu'il rendit à Brahma. Ce n'est pas tout. La terre étant ainsi submergée dans les eaux, Vichnou se transforme ensanglier, plonge de nouveau dans la mer, tue le chef des géants et soulève la terre sur ses défenses afin qu'elle devienne de nouveau habitable. L'imagination indienne ne s'en est pas tenue là. La terre est ainsi noyée chaque fois que Brahma s'endort, et, pareil à l'homme, il s'endort chaque nuit. Il y a seulement cette différence que, pour l'homme, le jour et la nuit ne durent ensemble que vingt-quatre heures, tandis que le jour et la nuit de Brahma sont de huit milliards six cent quarante millions d'années solaires <sup>1</sup>.

Ce que les Hindous ont fait de l'histoire de Noé et du déluge, ils l'ont fait de tout, de Dieu, de la création, de la chute des anges et de l'homme, du Rédempteur, de son incarnation, de la nécessité de faire pénitence, de

l'immortalité de l'âme, du paradis, de l'enfer, du purgatoire.

On lit çà et là dans les *Védas* et les *Oupnekhat* : « Brahm est l'Éternel, l'Être par excellence, se révélant dans la félicité et dans la joie. Le monde est son nom, son image ; mais cette existence première, qui contient tout en soi, est seule réellement subsistante. Tous les phénomènes ont leur cause dans Brahm ; pour lui il n'est limité ni par le temps ni par l'espace ; il est impérissable, il est l'âme du monde, il est l'âme de chaque être en particulier.

« Cet univers est Brahm, il vient de Brahm, il subsiste dans Brahm, et il retournera dans Brahm.

« Brahm, ou l'Être existant par lui-même, est la forme de la science et la forme des mondes sans fin. Tous les mondes ne font qu'un avec lui, car ils sont par sa volonté. Cette volonté éternelle est innée en toutes choses ; elle se révèle dans la création, dans la conservation et dans la destruction, dans le mouvement et dans les formes du temps et de l'espace. »

La doctrine, sauf l'exagération de quelques termes, est magnifique ; mais, au lieu de ramener ces hyperboles à un sens modéré, les Indiens les poussent à toute outrance. Brahm ou l'Être suprême, se révélant comme créateur, devient Brahma ; comme conservateur, Vichnou ; comme destructeur, Siva. Telle est la Trimourti ou trinité indienne, dont chaque personne est appelée plus d'une fois l'Être suprême ou Brahm. Il y a peut-être là quelque vestige de la Trinité véritable ; mais à chacun de ces dieux l'imagination des Hindous attribue une femme, avec des aventures tantôt honorables, tantôt encore plus scandaleusement étranges que celles de Jupiter dans les poètes grecs et latins ; enfin les trois couples ont une postérité de trois cent trente millions de divinités subalternes <sup>1</sup>.

Tous les mondes, tous les êtres ne font qu'un avec l'Être suprême, car ils sont par sa volonté. Ces paroles pourraient se tolérer, entendues au sens de saint Paul : « C'est en Dieu que nous vivons, que nous nous mou-

<sup>1</sup> *Recherches asiatiques. Symbolique de Creuzer. Mœurs des peuples de l'Inde*, par M. Dubois.

<sup>1</sup> Dubois, *Mœurs des peuples de l'Inde*, t. 2, p. 395.



vons et que nous sommes <sup>1</sup>. » Mais l'Hindou abusera de cette vérité jusqu'à adorer non-seulement le soleil, la lune, la mer, mais encore la pelle, le couteau, le bassin, etc., dont il se sert pour offrir le sacrifice.

Dieu seul étant la réalité essentiellement subsistante, et le reste, comparé à lui, étant comme un néant, la raison, la vertu veulent qu'on se détache de tout le reste pour s'unir à Dieu et devenir avec lui un même esprit <sup>2</sup>. Cette union avec Dieu, moyennant sa grâce, est le but du chrétien. Le brahmane de l'Inde prétend le pousser jusqu'à devenir Dieu lui-même. Il dira chaque jour dans sa prière du matin : « Je suis Dieu ! il n'en est pas d'autre que moi. Je suis Brahma ! je jouis d'un bonheur parfait, et je ne suis point sujet au changement. » Il dira : « Je suis moi-même la divinité à laquelle je vais sacrifier <sup>3</sup>. »

Les moyens pour arriver à l'union avec Dieu sont le renoncement à soi-même, le recueillement, la prière, la contemplation des perfections divines. Voilà ce qui a peuplé les déserts et les cloîtres. Les Hindous disent la même chose, mais en exagérant tout ; ainsi, d'après les *Oupnekhat* et l'enseignement actuel des brahmanes, voici un moyen infaillible de faire des progrès rapides dans la spiritualité. On se confine tout seul dans un lieu où l'on n'entende aucun bruit ; on retire, comme une tortue, tous ses membres en soi ; on tient toutes les ouvertures du corps si exactement closes qu'aucun des cinq vents qui s'y trouvent ne puisse en échapper. A cet effet on introduit les deux pouces dans les oreilles ; on ferme les lèvres avec le petit doigt et l'annulaire de chaque main, les yeux avec les deux index, et on appuie les doigts du milieu sur chaque narine, et, pour boucher les ouvertures inférieures, on croise les jambes et on s'assoit bien perpendiculairement sur un de ses talons. Dans cette attitude, tenant une de ses narines fortement comprimée et laissant l'autre libre, on respire par celle-ci aussi longtemps et aussi violemment que possible ; puis, la fermant aussitôt, on ouvre l'autre, et on rend l'air aspiré en

faisant des efforts prolongés de même <sup>4</sup>.

D'autres fois, toujours dans la même attitude, on prononce à chaque respiration quatre-vingts fois le mot *oum*, douze fois en aspirant et le reste en expirant. Le mot *oum*, formé de trois lettres, est un symbole de la trinité indienne : la première lettre représente Brahma, la seconde Vichnou, la troisième Siva. Quiconque fait cette cérémonie pendant trois mois voit, au quatrième, les anges ; au cinquième il acquiert toutes leurs qualités, et au sixième il devient la forme de l'Être suprême <sup>5</sup>.

Une autre pratique non moins efficace pour se garantir de tout péril et voir la Divinité, c'est, toujours dans la même posture, de regarder fixement le bout de son nez et de prononcer le mot *oum* <sup>6</sup>.

Quelque chose de plus puissant encore, c'est de connaître la veine qui est au bout du nez, entre les deux narines ; qui la connaît bien, celui-là s'est élevé jusqu'à Para-Brahm, jusqu'à l'Être suprême, et il en est devenu la forme <sup>7</sup>.

Pour pratiquer la vie mystique d'une manière plus parfaite des brahmanes se retirent dans la solitude et prennent le nom de Sannyasi. Voici comme les *Védas* et les *Oupnekhat* parlent de leur genre de vie.

« Qui connaît Brahm est Brahm ; il est la lumière des lumières, il est la science des sciences ; il s'élève au-dessus des œuvres ; les bonnes ne lui servent pas et les mauvaises ne lui nuisent pas ; méditer sur Brahm lui suffit ; c'est là son œuvre, sa vie, sa science. Celui qui veut atteindre à ce grand but et marcher dans cette voie doit, avant tout, lire les *Védas* et y conformer ses œuvres ; puis, quand il a résolu de renoncer à tout désir, à toute volonté, à tout lien, quitter sa femme, ses enfants, ses amis, ses proches, le monde entier ; prendre pour tout vêtement un morceau de drap dont il couvre sa nudité, pour toute arme un bâton, pour tout meuble une tasse de bois ou d'argile, et n'accepter d'aumône que ce qui est nécessaire pour l'entretien de sa vie. Du reste, plus de

<sup>1</sup> Act., 17, 28 : « In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus. » — <sup>2</sup> « Qui autem adhæret Domino unus spiritus est. » 1 Cor., 6, 17. — <sup>3</sup> Dubois, t. 1, p. 328 et 314.

<sup>4</sup> *Oupnekhat*, t. 2, p. 274, 359 et seqq. Dubois, t. 2, p. 273. — <sup>5</sup> *Oupnekhat*, t. 2, p. 363. — <sup>6</sup> *Ibid.*, p. 197. — <sup>7</sup> *Ibid.*, p. 277.

lecture, plus de méditation que celle des *Oupanichadas*, c'est-à-dire les *Oupnekhat*, extrait mystique des Védas. Voilà le petit *Sannyasi*, voilà le premier degré de sainteté. Mais le grand *Sannyasi* repousse bien loin tout objet extérieur, toute pensée étrangère, ne lit plus même les *Oupanichadas*, ne garde plus même de quoi couvrir ses parties honteuses ; les six états de la vie, l'existence, la naissance, la croissance, la vieillesse, la décrépitude, la mort, tout cela ne le regarde point ; le corps et tout ce qui y touche n'est rien pour lui ; il a dompté toutes ses passions, étouffé en soi tous les sentiments, détruit le *moi* ; il n'y a pour lui ni jour, ni nuit, ni toi, ni moi, rien, absolument rien qu'Atma ou l'âme universelle ; il dit ou plutôt il sait : Atma, c'est moi ; sa maison est la mienne, son nom c'est mon nom. Enfin toute sa prière c'est de savoir que son âme et la grande âme ne font qu'un. Tel est le *Sannyasi*, le *Yogui*, le saint par excellence <sup>1</sup>. »

Tels sont, du moins dans les livres, ces sages que l'Inde, que les anciens connaissaient sous le nom de gymnosophistes ou philosophes nus.

A la mort les âmes saintes se réunissent à Dieu dans le ciel, les âmes imparfaites expient le reste de leurs fautes, et les âmes tout à fait méchantes vont en enfer. Les livres des Hindous enseignent la même doctrine pour le fond. Les âmes parfaitement pures se réunissent à l'Être suprême pour toujours. Quant aux âmes coupables de certains crimes énormes, elles sont précipitées dans le *Naraca* ou l'enfer et y souffrent d'horribles tourments. Mais, au dire des Indiens, ces tourments ne sont pas tout à fait éternels ; ils ne durent que cent ans de Brahma, au bout desquels l'Être suprême retire à lui la réalité de toutes les créatures pour commencer une création nouvelle. Toutefois il est à remarquer qu'un seul jour de Brahma équivaut à huit milliards six cent quarante millions d'années solaires, autrement quatre-vingt-six millions quatre cent mille siècles <sup>2</sup>, ce qui donne, pour une année entière, trente et un milliards cinq cent trente-six millions de

siècles, et, pour les cent ans de Brahma, trois mille cent cinquante-trois milliards six cents millions de siècles, sans compter les jours bissextiles. Tout cela ne laisse pas d'être assez long. Mais, ce que les Hindous ont imaginé, Dieu l'accomplira-t-il ? Réabsorbera-t-il vraiment tout ce qu'il y a d'êtres dans la création pour la recommencer après ? Lui-même a dit en parlant des méchants dans l'enfer : « Leur ver n'y mourra point, leur feu ne s'y éteindra point <sup>1</sup>. »

Quant aux âmes intermédiaires, suivant la doctrine de l'Inde, elles sont récompensées du bien qu'elles ont fait ; mais en même temps, pour expier le mal dont elles se trouvent encore souillées, elles sont condamnées à revenir sur la terre et à y animer de nouveau soit des corps humains, soit des corps de bêtes, jusqu'à ce qu'elles arrivent à une pureté complète. C'est ce que l'on connaît sous le nom de métempsycose ou transmigration des âmes. Les Hindous l'envisagent comme un effroyable malheur ; pour y échapper il n'est rien qu'ils ne fassent. C'est le but principal de leurs pratiques religieuses, même de leurs sciences. C'est pour être exemptés de cette transmigration posthume que les uns se condamnent à d'incroyables pénitences, que les autres font des pèlerinages de cinq à six cents lieues de loin ; ceux-ci, immobiles sur une colonne, s'efforcent d'anéantir leur esprit dans la contemplation de l'essence divine ; ceux-là épuisent le leur à produire des raisonnements sans fin. Qui connaît Brahm ou l'Être suprême le devient par là même : tel est le grand principe des *Védas* et des *Oupnekhat*. Pour arriver à cette connaissance déifiquée les uns emploient la simplicité de l'intuition, les autres la multiplicité du raisonnement. C'est cette dernière méthode qui a produit les six différents systèmes de philosophie, regardés en un sens comme orthodoxes : les deux *Sankhya*, les deux *Nyaya* et les deux *Mimansa*. Le premier de chaque couple enferme ce qu'il y a de capital dans le second, et le second une application du principe fondamental ou plus avancée, ou différente, ou plus élevée. De sorte que, dans le

<sup>1</sup> *Oupnek.*, t. 2, p. 279. Creuzer, t. 1, p. 283. — <sup>2</sup> *Asia polyglotta*, p. 21.

<sup>1</sup> Marc, 9, 43 : « Ubi vermis eorum non moritur et ignis non exstinguitur.



vrai, il n'y a que trois directions intellectuelles qui forment l'ensemble de la philosophie indienne.

Le premier couple part de la nature ; le second, de la pensée ou du *moi* pensant ; le troisième s'attache entièrement à la révélation contenue dans les Védas.

La philosophie qui part de la nature comme premier principe s'appelle système de San-khya ou philosophie des nombres, parce qu'on y énumère les principes de toute chose, au nombre de vingt-quatre ou vingt-cinq. Parmi ces premiers principes la nature tient le premier rang ; l'intelligence, même l'intelligence infinie, seulement le second. Ce système a été soupçonné pour cela d'athéisme ; mais il paraît que les doutes y tombent plutôt sur la création et sur le sens de la création que sur Dieu. La preuve en est dans la seconde partie, nommée philosophie Yogha ou philosophie de l'union, parce qu'elle développe les moyens d'unir l'âme à la Divinité et de l'absorber en elle.

La seconde espèce de philosophie, qui part, non de la nature, mais du principe pensant, de l'acte le plus élevé de l'intelligence et du *moi* pensant, est contenue dans le système Nyaya, dont l'inventeur ou le fondateur fut Gotama. Dans sa deuxième partie elle renferme l'application ultérieure du principe, dans la doctrine des unités et des différences. On y voit tout ce que les Grecs ont appelé logique, dialectique, entre autres l'art et les règles du syllogisme. On y remarque même une tendance à la doctrine des atomes, telle qu'Épicure l'imagina chez les Grecs.

La troisième espèce de philosophie indienne s'attache entièrement aux Védas et à la tradition qu'ils renferment. La première partie, Mimansa, ne s'occupe directement que de l'interprétation. Le système complet s'appelle Védanta, c'est-à-dire fin, complètement des Védas ; il expose l'esprit intime, le vrai sens, le but propre de ces livres et de l'antique révélation de Brahma, qu'ils contiennent. La philosophie du Védanta domine généralement dans toute la littérature et la vie indiennes.

Comme les Hindous ont poussé à bout les conséquences de tous les systèmes, il se

trouve, outre les philosophies orthodoxes, d'autres qui ne le sont pas ; mais, d'après les savants européens qui ont commencé à débrouiller cette nouvelle antiquité, jusqu'à présent toutes les philosophies de l'Inde s'accordent plus ou moins en ceci que leur but est tout à fait pratique, savoir : de délivrer l'âme pour toujours du funeste destin de la métempsycose <sup>1</sup>.

Une autre croyance universelle du genre humain, c'est que Dieu doit être adoré par la prière et le sacrifice. Les Hindous ont sur ce point des idées d'autant plus étonnantes qu'elles se trouvent réalisées pour le fond dans le sacrifice adorable des chrétiens. D'après la doctrine des Védas et des *Oupnekhat* l'univers entier est un sacrifice infini, où l'Être suprême est tout ensemble et le sacrificateur, et l'oblation, et le feu qui la consume, et la prière qui l'accompagne, et la divinité à qui elle est offerte, tout, en un mot, et chaque partie <sup>2</sup>.

Pour sortir de l'état de dégradation où il est tombé l'homme avait besoin d'un rédempteur. Dieu le promit, le genre humain l'attendit, et il est venu dans la plénitude des temps. C'est le Verbe, la seconde personne de la Trinité véritable. Avant de s'incarner réellement il s'était déjà manifesté aux patriarches sous une figure humaine, comme pour s'essayer à se faire homme. Ces idées se retrouvent dans l'Inde, mais, comme presque toujours, poussées à l'extrême. Non-seulement Vichnou, la seconde personne de la trinité indienne, doit s'incarner, il s'est incarné déjà huit à neuf fois : une première en poisson, pour sauver Manou du déluge ; une seconde en sanglier, pour soulever la terre du fond des eaux ; une troisième en tortue, pour aider à retrouver l'*amrita*, l'ambrosie ou breuvage d'immortalité ; une quatrième en homme-lion, pour vaincre le géant *Hiranya* ; une cinquième en brahmane nain, pour renverser le tyran Bali ; une sixième en brahmane armé d'une hache, pour châtier l'insolence des rois de la race du soleil ; une septième

<sup>1</sup> Fréd. de Schlegel, *Philosophie de l'Histoire*, sixième leçon. Colebrooke, *Essai sur la Philosophie des Hindous*. Abel Rémusat, *Nouveaux Mém.*, t. 2, p. 331. Windischmann. — <sup>2</sup> *Oupnek.*, t. 1, p. 200 et 336.

en la personne de Rama, pour délivrer la terre des tyrans qui l'opprimaient; une huitième en la personne de Crichna, pour combattre le mal sous toutes les formes.

Ces deux dernières incarnations sont célébrées par deux immenses épopées, le *Ramayana* et le *Mahabharat*, par des poèmes dramatiques, par des peintures et des sculptures sans nombre. Dans l'histoire poétique de Crichna il y a des particularités singulières : sa mère devient toujours plus belle à mesure qu'avance sa grossesse; à l'heure même où l'enfant divin est donné au monde, à minuit, ses parents sont illuminés tout à coup d'une gloire céleste, et les chœurs des devatas, ou divinités inférieures, font retentir leurs sacrés concerts. Crichna paraît avec tous les caractères de la divinité; il se fait transporter dans un autre pays par son père et sa mère, pour éviter les embûches d'un tyran cruel qui cherche à le faire périr et qui fait périr à sa place les nouveau-nés. On raconte fort diversement sa mort. Une tradition remarquable et avérée le fait expirer sur un bois fatal, un arbre, où il fut cloué d'un coup de flèche, et du haut duquel il prédit les maux qui allaient fondre sur la terre. Pour expliquer ces détails surprenants les savants pensent que, les évangiles apocryphes ayant été portés dans l'Inde et communiqués aux Hindous, ceux-ci les greffèrent en quelque sorte sur l'ancien mythe de Crichna<sup>1</sup>.

Une neuvième incarnation de Vichnou, sous le nom de Bouddha et en la personne de Chakia-Mouni, apparaît encore plus importante; car elle a produit, ou plutôt elle a été, dans une grande portion de l'Asie, une révolution religieuse à laquelle se sont mêlées des institutions incontestables de Christianisme.

Les traditions asiatiques varient beaucoup sur la naissance de Bouddha; les uns la placent plus de dix siècles avant Jésus-Christ, les autres moins de six. D'après une encyclopédie japonaise Chakia-Mouni, à qui l'on donna postérieurement le nom de Bouddha ou de sage, naquit l'an 1029 avant l'ère chrétienne et fut ainsi contemporain de David et

de Salomon. Étant mort en 950, il renaît successivement dans les patriarches; l'encyclopédie japonaise, depuis la mort de Chakia jusqu'à 713 de Jésus-Christ, en compte trente-trois; elle marque leurs noms et presque toujours les années de leur naissance et de leur mort. Un des plus actifs fut le douzième, qui mourut l'an 332 avant Jésus-Christ. Les premiers patriarches qui héritèrent de l'âme de Bouddha vivaient d'abord dans l'Inde, à la cour des rois du pays, dont ils étaient les conseillers spirituels, sans avoir, à ce qu'il semble, aucune fonction particulière à exercer. Le dieu se plaisait à renaître tantôt dans la caste des brahmanes ou dans celle des guerriers, tantôt parmi les marchands ou parmi les laboureurs, conformément à son intention primitive, qui avait été d'abolir la distinction des castes et de ramener ses partisans à des notions plus saines sur la justice divine et les devoirs des hommes. Le lieu de sa naissance ne fut pas moins varié; on le vit paraître tour à tour dans l'Inde septentrionale, dans le midi, à Ceylan, conservant toujours, à chaque vie nouvelle, la mémoire de ce qu'il avait été dans ses existences antérieures. La plupart de ces pontifes, quand ils se voyaient parvenus à un âge avancé, mettaient eux-mêmes fin aux infirmités de la vieillesse, et hâtaient, en montant sur un bûcher, le moment où ils devaient goûter de nouveau les plaisirs de l'enfance. Cet usage s'est transmis jusqu'à nos jours; seulement, au lieu de ce brûler vifs, ils ne sont livrés aux flammes qu'après la mort. Au cinquième siècle de notre ère Bouddha, alors fils d'un roi de Mabar, dans l'Inde méridionale, jugea à propos de quitter l'Hindoustan pour n'y plus revenir et d'aller fixer son séjour à la Chine. On peut croire que cette démarche fut l'effet des persécutions des brahmanes et de la prédominance du système des castes. Une fois établis à la Chine les patriarches bouddhistes y reçurent différents titres, entre autres ceux de *grands maîtres de la doctrine* et de *princes spirituels de la loi*. Des princes qui embrassèrent le bouddhisme trouvèrent glorieux d'en posséder les pontifes à leur cour, et les titres de *précepteur du royaume* et de *prince de la doctrine* furent décernés tour à

<sup>1</sup> Crenzer, t. 1, p. 183-212.



tour à des religieux nationaux ou étrangers, qui se flattaient d'être animés par autant d'êtres divins et subordonnés au Bouddha, vivant sous le nom de patriarches. C'est ainsi que la hiérarchie des bouddhistes naquit sous l'influence de la politique.

Pendant huit siècles ces patriarches furent ainsi réduits à une existence précaire et dépendante ; mais, au treizième siècle, sous Gengis-Khan et ses premiers successeurs, qui régnaient du Japon à l'Égypte et à la Sibérie, ils reçurent des titres plus magnifiques que jamais ; le Bouddha vivant fut élevé au rang des rois, et, comme le premier qui se vit honoré de cette dignité terrestre était un Tibétain, on lui assigna des domaines dans le Tibet, et le mot de *lama*, qui signifie *prêtre* dans sa langue, commença en lui à acquérir quelque célébrité. La fondation du grand siège lamaïque de Poutala n'a pas d'autre origine que cette circonstance tout à fait fortuite, et elle ne remonte pas à une époque plus reculée. Au seizième siècle, vers l'époque du règne de François I<sup>er</sup>, le patriarche du Tibet reçut le titre encore plus magnifique de lama pareil à l'Océan, en mongol, *dalaï lama*, par lequel on entend, non pas sa domination effective, qui n'a jamais été très-étendue ni complètement indépendante, mais l'immensité des facultés surnaturelles qu'on lui suppose.

À l'époque où les patriarches bouddhistes s'établirent dans le Tibet les parties de la Tartarie qui avoisinent cette contrée étaient remplies de chrétiens. Les Nestoriens y avaient fondé des métropoles et converti des nations entières. Plus tard les conquêtes des enfants de Genhis-Khan y appelèrent des étrangers de tous les pays, des Géorgiens, des Arméniens, des Russes, des Français, des musulmans, des moines catholiques chargés de missions importantes par le Pape et par saint Louis. Ces derniers portaient avec eux des ornements d'église, des autels, des reliques, *pour veoir*, dit Joinville, *se ils pourroient attirer ces gens à nostre créance*. Ils célébrèrent les cérémonies religieuses devant les princes tartares. Ceux-ci leur donnèrent un asile dans leurs tentes et permirent qu'on élevât des chapelles jusque dans l'enceinte de leurs

palais. Un archevêque italien, établi dans la ville impériale, à Péking, par ordre de Clément V, y avait bâti une église, où trois cloches appelaient les fidèles aux offices, et il avait couvert les murailles de peintures représentant des sujets pieux. Chrétiens de Syrie, Romains, schismatiques, musulmans, idolâtres, tous vivaient mêlés et confondus à la cour des empereurs mongols, toujours empressés d'accueillir de nouveaux cultes et même de les adopter, pourvu qu'on n'exigeât de leur part aucune conviction et surtout qu'on ne leur imposât aucune contrainte. On sait que les Tartares passaient volontiers d'une secte à l'autre, embrassaient aisément la foi, et y renonçaient de même pour retomber dans l'idolâtrie. C'est au milieu de ces variations que fut fondé, au Tibet, le nouveau siège des patriarches bouddhistes. Il est naturel qu'intéressés à multiplier le nombre de leurs sectateurs, occupés à donner plus de magnificence au culte, ils se soient appropriés quelques usages liturgiques, quelques-unes de ces pompes étrangères qui attiraient la foule ; qu'ils aient introduit même quelque chose de ces institutions de l'Occident que leur vantaient les ambassadeurs du roi de France et du Pape et que les circonstances les disposaient à imiter. De là, sans aucun doute, et ce que plus tard l'on n'a pas été peu surpris de retrouver au centre de l'Asie, des monastères nombreux, des religieux gardant un célibat perpétuel, portant la tonsure, récitant en chœur une espèce de bréviaire ; des processions solennelles, des pèlerinages, des fêtes religieuses, une cour pontificale, des collèges de lamas supérieurs, élisant leur chef, souverain ecclésiastique et spirituel des Tibétains et des Tartares<sup>1</sup>.

De là encore, et de communications antérieures, des traces visibles de Christianisme dans la légende de Bouddha, telle qu'elle est racontée dans les livres bouddhistes. « Bouddha, disent-ils, descendit du séjour céleste dans le sein de Maya, épouse de Soutadama, roi du nord de l'Hindoustan et membre de la

<sup>1</sup> Abel Rémusat, *Mél. asiat.*, t. 1, p. 113 et 129. Son Mémoire, plus étendu, se trouve dans la collection de l'Académie. Lettre du P. Desideri, parmi les *Lettres édif. et curieuses*.

famille Chakia, la plus illustre de la caste des brahmanes. Sa mère, qui l'avait conçu sans souillure, le mit au monde sans douleur. (Saint Jérôme écrit que, suivant les philosophes samanéens, Bouddha, leur maître, était né d'une vierge.) Des prophètes et des savaux reconnurent dans ce merveilleux enfant tous les caractères de la Divinité, et à peine avait-il vu le jour qu'il fut surnommé dieu des dieux. Un roi qui était une incarnation divine lui conféra le baptême avec l'eau sainte. A l'âge de dix ans il fut confié à des sages pour l'instruire; mais bientôt il leur proposa des questions insolubles, qu'ensuite il leur expliquait lui-même. C'était le plus beau des enfants des hommes. Quand il s'asseyait sous un figuier, le peuple, rassemblé autour de lui, ne se lassait pas de l'admirer. Ému de compassion sur les maux de ses semblables, il ne respire que pour les délivrer. Il se retire dans le désert, où doit commencer sa mission divine. Là il s'ordonne prêtre, se rase la tête de ses propres mains, et, entouré de ses cinq disciples de prédilection, se livre à la vie la plus austère durant plusieurs années. Enfin, après qu'il eut surmonté plus d'une tentation, les dieux eux-mêmes descendent du ciel pour l'inviter à répandre sa doctrine, et, rayonnant de gloire, il se rend à la ville sainte, à Bénarès, pour y occuper le trône des saints qui avaient enseigné la loi dans les âges précédents. Il fit avec ses disciples un voyage sur le bord de l'Océan, traversa plusieurs déserts et y pratiqua des exorcismes. Sa morale consistait en dix commandements : 1° ne pas tuer ; 2° ne pas voler ; 3° la chasteté ; 4° éviter le faux témoignage ; 5° ne pas mentir ; 6° ne pas jurer ; 7° éviter toutes les paroles deshonnêtes ; 8° être désintéressé ; 9° ne point conserver de ressentiment ; 10° n'être point superstitieux <sup>1</sup>. »

Chakia-Mouni, c'est-à-dire le moine ou le pénitent de la maison de Chakia, porte le nom de Bouddha en sanskrit, de Fotho, Fo ou Foé en chinois, de Somonacodom en siamois, de Bourkan en mongol. Parmi ses divers surnoms on trouve les suivants : *celui*

*qui sort pour remporter la victoire, celui qui rend à chacun selon ses mérites, le dieu des dieux, celui qui sait tout, le maître universel, celui qui est de lui-même toutes les lois, celui en qui tous mettent leur confiance, celui qui balaye les péchés, celui qui dissipe les crimes, le suprême bienfaiteur, le dispensateur de la vraie gloire* <sup>1</sup>.

Les bouddhistes étaient connus des auteurs grecs et latins, tels que Mégasthène, Strabon, Clément d'Alexandrie, sous le nom de philosophes samanéens, qu'ils portent encore aujourd'hui dans certaines contrées <sup>2</sup>. Les brahmanes en étaient également connus sous le nom de brahmanes et de gymnosophistes ou philosophes nus. Depuis vingt à trente siècles ces deux sectes de philosophes règnent dans l'Inde, non pas sur l'esprit d'une seule ville, comme le demandait Platon pour la philosophie grecque, mais sur l'esprit de bien des millions d'hommes. Voyons donc ce qu'ils ont fait pour Dieu, pour l'humanité, pour eux-mêmes.

Ce dernier article est, dans la réalité, le principal. Le chef des philosophes samanéens, le grand-lama, se fait adorer comme une incarnation divine ; les autres, à proportion.

Les brahmanes, ces philosophes si vantés, s'appellent volontiers les dieux de la terre. Pour justifier ce titre voici la généalogie qu'ils se donnent ; tantôt ils descendent de ces sept Richis ou pénitents qui furent sauvés du déluge avec Manou, et qui, pour leur extrême sainteté, ont été transportés au ciel et sont les sept étoiles de la Grande-Ourse ; tantôt, et c'est la fable la plus en vogue, lorsque Brahma voulut créer les hommes, il tira les brahmanes de sa tête, les kchatrias ou guerriers de ses épaules, les veissiahs ou marchands de son ventre, les sudras ou artisans de ses pieds. Telles sont les quatre castes que les philosophes de l'Inde ont établies et consacrées comme le fondement de la constitution religieuse et politique. Pour mieux assurer leur domination eux seuls ont le droit de lire les *Védas* ; les guerriers ou nobles n'ont que le droit de se les faire lire et de faire des présents aux brahmanes ; les deux autres castes n'ont que ce dernier droit. La caste des phi-

<sup>1</sup> Klaproth, *Asia polyglotta*. Creuzer, *Symbolique*, t. 1, p. 288 et 653. Abel Rémusat, *Mél. asiat.*, t. 1, p. 107 et seqq. Deguignes, *Mém. de l'Acad. des Inscriptions*, t. 45.

<sup>1</sup> *Mél. asiat.*, t. 1, p. 163, etc. — <sup>2</sup> Strab., l. 15. Clém. Al., *Strom.*, l. 3.



losophes regarde les trois autres comme impures ; tout ce que celles-ci peuvent faire de plus méritoire, c'est de combler de présents ceux-là, de leur donner des festins, sans jamais oser s'asseoir à la même table. La vénération pour ces sages augmente suivant les quatre degrés de leur caste ; ce sont d'abord les jeunes brahmanes, avant qu'ils soient initiés par le triple cordon ; ensuite ceux qui, nés une fois par leur initiation, et mariés, vivent dans des villes ou des bourgades ; en troisième lieu ceux qui se retirent dans la solitude avec leurs femmes et leurs enfants, et se nomment Vanaprasthas ; enfin les Sannyasi, qui, restés célibataires ou quittant leur famille, vivent tout seuls dans la retraite, adonnés à la contemplation. Ceux de ces philosophes qui se font gourous ou prêtres sont les plus vénérables de tous ; se prosterner devant eux, ou simplement les voir, suffit pour remettre tous les péchés.

Un pharisien ayant invité Jésus-Christ à dîner s'étonnait de ce qu'il ne se lavait point auparavant les mains. Le Seigneur lui dit : « Vous autres pharisiens, vous nettoyez le dehors de la coupe, mais votre intérieur est plein de rapine et d'iniquité ; vous payez la dîme de la menthe et du cumin, et vous négligez ce que la loi a de plus grave, la justice, la miséricorde, la fidélité. Conducteurs aveugles, vous passez au couloir ce que vous buvez, de peur d'avaler un moucheron, et vous engloutissez le chameau. Malheur à vous ! » Les brahmanes sont les pharisiens de l'Inde. Même affectation dans le genre de vie, même appréhension des souillures extérieures ; même usage continu des ablutions et du bain, même zèle pour des minuties, même négligence de ce qu'il y a de plus essentiel, même orgueil, même ostentation, même hypocrisie. Il y en a qui font à la lettre ce dont parle le Sauveur, qui boivent à travers un linge, de peur d'avaler un insecte ; en même temps ils engloutissent le chameau, foulent aux pieds la justice, l'humanité, la miséricorde. Ce qui suit en est une preuve entre mille.

Bien au-dessous de la dernière caste, bien

au-dessous des sudras, croupit dans la servitude, l'opprobre et la misère, le quart de la population indienne, sous le nom de pariahs. Manger avec ces malheureux ou toucher à des vivres apprêtés par eux, et même boire de l'eau qu'ils auraient puisée, se servir des vases de terre qu'ils ont tenus dans leurs mains, mettre le pied dans leurs maisons ou leur permettre d'entrer dans la sienne, ce sont là, aux yeux des philosophes, autant de crimes qui excluent un Indien de sa caste. Dans bien des endroits l'approche seule des pariahs ou la trace de leurs pieds est considérée comme capable de souiller tout le voisinage. Il leur est interdit de jamais traverser la rue où logent les brahmanes. Un pariah qui pousserait l'audace jusqu'à entrer dans la maison d'un de ces sages pourrait être mis à mort sur-le-champ, et on en a vu plus d'un exemple, sans que personne y trouvât à redire.

Les philosophes samanéens ou bouddhistes ont réformé en ceci la philosophie brahmanique ; ils rejettent la distinction des castes et les *Védas*, sur lesquels cette distinction est fondée. Aussi y a-t-il eu guerre entre les deux sectes ; au septième siècle de l'ère chrétienne, les philosophes samanéens se virent expulsés de l'Inde et se réfugièrent parmi les Chinois et les Tartares, où leur doctrine est parvenue à humaniser quelque peu ces derniers.

Mais, pas plus que les brahmanes, les samanéens n'ont facilité au peuple la connaissance de la vérité. Moïse, pour instruire les enfants d'Israël, écrivit, d'un style simple et clair, l'histoire du genre humain et leur propre histoire, avec la loi qu'ils devaient observer. Non-seulement il ne leur défendait pas, mais il leur commandait expressément de la lire, de la méditer nuit et jour, en d'autres mots, d'en faire leur philosophie, sauf à consulter les prêtres dans les questions difficiles. Joignez-y les prophètes et les autres livres de l'Ancien Testament ; ajoutez-y enfin tout le Nouveau Testament ; ce sera toujours un volume que chacun peut lire, étudier, méditer, et dans le texte original, et dans des versions authentiques. De plus, de toute la doctrine qui s'y trouve contenue, il existe un

<sup>1</sup> Luc, 11. Matth., 23.

abrégé très-court et très-simple, sous le nom de catéchisme, sans compter l'enseignement toujours vivant et partout présent de l'Eglise.

Il n'en est pas ainsi des religions philosophiques de l'Inde. Les brahmanes seuls peuvent lire les *Védas* ; ils les tiennent si secrets que, jusqu'à présent, on n'en a pu avoir encore un exemplaire complet. Le seul abrégé mystique, connu sous le nom d'*Oupnekhat*, forme deux gros volumes. Parmi les dix-huit *Pouranas* il en est un qui, tout seul, contient plus de trente mille vers, le tout écrit dans une langue morte, que les brahmanes eux-mêmes ont de la peine à bien entendre. On peut donc dire de ces philosophies ce qui a été dit des scribes et des pharisiens chez les Juifs : « Malheur à vous, docteurs de la loi, parce qu'ayant pris la clef de la science vous n'y entrez pas vous-mêmes et vous empêchez d'y entrer ceux qui le voudraient ! »

Les samanéens ou bouddhistes sont moins jaloux ; comme ils ne reconnaissent point de caste privilégiée, se fait lettré qui veut. Mais une autre difficulté se présente : c'est la quantité et l'étendue prodigieuse des livres. A la vérité il existe un abrégé sommaire de leur doctrine ; mais cet abrégé n'a pas moins de cent huit gros volumes. Qu'on juge des autres. Il en est surtout un, qui n'existe que dans le palais fabuleux des dragons. Ce livre, intitulé en chinois *Pou-yan*, tout œil, contient toutes les *portes* ou paragraphes de la loi. Quand on changerait l'Océan en encre et les herbes du mont *Sou-merou* en pinceaux ou plumes, on ne pourrait parvenir à écrire une seule phrase de ce livre, prise dans un seul sens, dans une seule doctrine, dans une seule porte, dans une seule action. A plus forte raison ne saurait-on transcrire en entier ce miraculeux ouvrage. Dans l'Occident il n'y a que les successeurs des pharisiens et des scribes, les rabbins juifs, qui puissent aller de pair avec les philosophes du bouddhisme ; car ils font des contes pareils au sujet de leur Talmud.

Le savant français à qui nous devons ces curieux renseignements ajoute : « On ces-

<sup>1</sup> Luc, 11, 52 : « Vae vobis legisperitis, quia tulistis clavem scientiæ, ipsi non introistis, et eos qui introibant prohibuistis. »

sera d'être surpris de la prodigieuse étendue de ces livres si l'on se rappelle qu'ils sont composés en grande partie de litanies, de formules de prières, d'invocations qu'on répète un grand nombre de fois de suite sans y rien changer et sans même chercher à y mettre un sens. On ne doit pas oublier non plus que les trois doctrines des bouddhistes forment un système de philosophie aussi complet qu'on puisse l'attendre de la part des Hindous, et qu'elles comprennent les principes de la morale, les fables cosmogoniques et la description tant du monde réel que du monde fantastique, une foule de traditions allégoriques et mythologiques, et par-dessus tout une métaphysique dont il est impossible d'atteindre le fond. Je ne crains pas d'être démenti en assurant que qui n'a pas lu quelques-uns des livres des bouddhistes ne connaît pas toute l'étendue de l'extravagance humaine et n'a pas une idée complète du degré d'absurdité où peuvent conduire l'abus des méditations sans objet et l'emploi désordonné des abstractions appliquées à des sujets où l'intelligence ne saurait atteindre <sup>1</sup>. »

« Le spectacle des folies humaines, dit-il encore, n'est pas entièrement perdu pour les esprits méditatifs, et, comme toutes les nations plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie se le sont alternativement donné les unes aux autres, l'innocente satisfaction qu'il procure est une de celles dont on doit le moins craindre de voir tarir la source. La religion samanéenne, une des plus célèbres de l'Asie orientale, présente peut-être, à un plus haut degré que toute autre, ces divers avantages réunis. Ceux qui l'ont instituée étaient de ces sages de l'antique Orient qui aimaient à s'exprimer par énigmes et par symboles, qui dédaignaient de dire raisonnablement des choses raisonnables, et qui, pour rien au monde, n'auraient voulu émettre une vérité sans l'avoir préalablement déguisée en extravagance. Quelques dogmes très-ingénieux, une morale assez épurée pouvaient recommander le Bouddhisme auprès des hommes sensés ; mais des fables absurdes devaient surtout lui faire trouver grâce aux yeux du

<sup>1</sup> Abel Rémusat, sur l'*Étendue de quelques-uns des Livres sacrés de Bouddha*. *Mél. asiat.*, t. 1.



vulgaire. Le système mythologique le plus embrouillé qui soit né en Asie s'y trouve combiné avec des subtilités métaphysiques telles que jamais aucune école d'Occident n'en a enseigné d'aussi complètement intelligibles, même depuis cinquante ans<sup>1</sup>. »

Quant aux *Védas*, voici comment en parle un homme qui a vécu trente ans parmi les brahmanes, parlant leur langue et ne négligeant aucune occasion pour découvrir ce qu'ils ont de plus secret. « Qu'on ne s'imagine pas que ces livres contiennent des choses de quelque intérêt. Leur antiquité seule, réelle ou prétendue, est tout ce qui les rend recommandables. Une exposition prolixue du polythéisme indien, tel qu'il existait dans l'origine; les fables les plus pitoyables et les plus ridicules, concernant les pénitences chimériques de leurs solitaires; les métamorphoses de Vichnou, le culte de ce qu'il y a de plus infâme, etc., c'est là, j'en ai acquis la preuve, ce qui constitue la base des textes dont les brahmanes font un si grand mystère. Le quatrième de ces livres est le plus funeste de tous pour un peuple livré aux plus grossières superstitions; c'est une sorte de grimoire où est enseigné l'art magique de nuire aux hommes par les sortilèges et les enchantements; les sacrifices sanglants y sont aussi prescrits. C'est dans ces livres que les brahmanes ont puisé la plupart de ces mantrams ou formules de prières qui font pleuvoir sur eux l'argent et la considération, et c'est là, dans la réalité, ce qui les leur rend si précieux<sup>2</sup>. »

Enfin, depuis tant de siècles, ni les uns ni les autres n'ont fait un pas de progrès. Ils ne voient dans l'étude des astres que l'astrologie, dans l'étude de la nature que la magie. Voici un échantillon de leur histoire naturelle. « Quatre principaux nuages donnent la pluie et remplissent cet office chacun une année. Le premier et le dernier sont favorablement disposés pour les hommes, ils procurent des pluies fécondantes; les deux autres, au contraire, ne produisent que des tempêtes et des

ouragans. La fréquence des pluies dépend aussi beaucoup de la bonne ou mauvaise volonté de sept éléphants, connus chacun par un nom qui leur est propre, et dont la fonction annuelle consiste à porter l'eau aux nuages, chacun à tour de rôle. Quatre mettent une grande activité dans leur service et fournissent à la pluie une ample provision; mais les trois autres ne s'en acquittent qu'avec nonchalance, la terre reste aride et la disette se fait sentir. Des serpents, au nombre de sept, et qui ont aussi un nom particulier, exercent successivement, une année chacun, un empire souverain sur toutes les espèces de serpents. Le serpent *Ananta*, qui est le premier, est le plus puissant de tous; c'est lui qui soutient la terre sur sa tête. L'année de son règne est funeste en ce que les serpents sont alors extrêmement venimeux et que la mort suit ordinairement de près leur morsure. Le règne du serpent *Karkata* n'est pas moins à craindre. Quant aux cinq autres, ils ne sont pas à beaucoup près si méchants. Il est rare qu'on soit mordu des serpents sous leur règne, ou, lorsqu'on l'est, le venin n'est pas mortel. Le serpent *Maha-Padma*, en particulier, est l'ami des hommes; non-seulement il empêche les autres serpents de leur nuire, mais encore, si par hasard quelqu'un en était mordu, il envoie le médecin *Darmanantary* pour le guérir<sup>1</sup>. »

Pour ce qui regarde la connaissance et le culte de Dieu, voici une sentence, entre autres, que les brahmanes font apprendre dans la plupart des écoles : « Avant que la terre, l'eau, l'air, le vent, le feu, Brahma, Vichnou, Siva, le soleil, les étoiles et autres objets sensibles existassent, le Dieu unique et éternel, *Suayambou* (Celui qui est par lui-même) existait<sup>2</sup>. » Et avec cela le peuple dont les brahmanes sont les philosophes et les docteurs est le plus superstitieusement idolâtre qui fût jamais; il adore tout à la fois et l'oiseau Garouda, espèce d'aigle, et le serpent Capel, que cet oiseau mange; au lieu de tuer ces venimeux reptiles, qui lui donnent souvent la mort, il va leur offrir en sacrifice les mets

<sup>1</sup> Abel Rémusat, sur *l'Origine de la Hiérarchie la-maïque*, *Mél. asiat.*, t. 1, p. 130. Paris, 1825. — <sup>2</sup> Dubois, *Mœurs et Institutions des peuples de l'Inde*, t. 1, p. 235.

<sup>1</sup> Dubois, *Mœurs et Institutions des peuples de l'Inde*, t. 2, p. 51. — <sup>2</sup> *Ibid.*, t. 2, p. 436 et suivantes.

les plus délicats au bord de leurs trous<sup>1</sup>; il adore des pierres et des plantes, et célèbre une fête annuelle en l'honneur d'une herbe très-commune, nommée *darba*<sup>1</sup>.

Cependant un missionnaire français vient de découvrir, dans les livres originaux de l'Inde sur l'astrologie et l'astronomie traditionnelles du pays, que, fort avant Descartes, Galilée et peut-être Pythagore, les Indiens appliquaient l'algèbre à la géométrie; discutaient dans leurs écoles la question du mouvement de la terre provenant de sa rotation diurne sur son axe au milieu de l'espace; s'entretenaient de la cause de la chute des graves et comparaient la terre à une pierre d'aimant; calculaient des sinus et des cosinus et en dressaient des tables; faisaient, comme chose ordinaire et toute simple, la somme du carré de chacun des côtés d'un angle droit, dans un triangle, égale au carré de l'hypoténuse<sup>2</sup>.

Il y a cinquante ans passés, la philosophie du dix-huitième siècle, maîtresse des affaires en France, imagine un calendrier où chaque jour était consacré, non plus à un saint ou à une sainte, mais à une bête, une plante, un outil; cette œuvre convenait mieux aux philosophes de l'Inde, où, dans plus d'une occasion, l'on adore jusqu'à sa pelle et sa bêche, où, à une certaine fête, chacun offre un sacrifice à tous les outils de sa profession. Dans le calendrier philosophique la vache et le bœuf tenaient un rang fort distingué; ce dernier était le principal personnage d'une des grandes fêtes de l'année: nous en avons été témoin. Dans l'Inde il y a des fêtes semblables en l'honneur de l'une et de l'autre; la vache surtout y est quelque chose de si sacré qu'en tuer une ou manger de sa chair est un crime beaucoup plus grand que de tuer un homme, fût-ce même son père ou sa mère. Enfin le plus grand bonheur, le moyen infailible d'aller tout droit en paradis, pour un brahmane, pour un de ces fameux philosophes de l'Inde, c'est de mourir en tenant une vache par la queue<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Dubois, *Mœurs et Institutions des peuples de l'Inde*, t. 2, p. 203. — <sup>2</sup> *Annales de Philosophie chrétienne*, 3<sup>e</sup> série, t. 17, p. 26. *Astronomie indienne*, d'après la doctrine et les livres anciens et modernes des Brahmes, par l'abbé Guérin. — <sup>3</sup> Dubois, t. 2, p. 203.

Il y a cinquante ans passés, en France, la philosophie triomphante adorait la raison, c'est-à-dire s'adorait elle-même dans la personne d'une prostituée. Eh bien! depuis des siècles, la philosophie de l'Inde, unissant ensemble ce qu'il y a de plus obscène dans la prostituée et le libertin, en fait un objet d'adoration sur les autels, un ornement de dévotion que les femmes portent à leur cou. Il n'y a pas de temple un peu considérable qui n'ait à son service un certain nombre de courtisanes. La distinction des castes, l'abstinence de viande, etc., si sévèrement prescrite d'ailleurs, disparaît tout à fait à certaines fêtes abominables où brahmanes et pariahs, pêle-mêle, commettent en public toutes les infamies que les premiers chrétiens étaient accusés de commettre en secret<sup>1</sup>.

Voilà donc, sans parler de plusieurs autres sectes répandues dans l'Inde, voilà où en sont les brahmanes et les samanéens, ces philosophes si vantés de l'antiquité, ces oracles qu'allaient consulter les philosophes de la Grèce! Ce que dit saint Paul, on le reconnaît en eux: « Ils sont inexcusables, parce qu'ayant connu Dieu ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, ni ne lui ont rendu grâces; mais ils se sont évanouis dans leurs raisonnements et leur cœur insensé s'est obscurci; se disant sages ils sont devenus fous, et ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en la ressemblance d'un homme corruptible, ainsi que d'oiseaux, de quadrupèdes et de reptiles. C'est pourquoi Dieu les a livrés aux convoitises de leur cœur, en sorte qu'ils s'abandonnent à l'impureté et à l'infamie. Ils ont travesti la vérité de Dieu en mensonge et ont adoré et servi la créature plutôt que le Créateur, qui est béni dans tous les siècles, amen. C'est pourquoi Dieu les a livrés à des passions d'ignominie<sup>2</sup>. »

Les philosophes de l'Inde sont d'autant plus inexcusables que la Providence leur a ménagé plus de moyens de connaître la vérité. Parmi les fils de Noé Sem reçut les plus grandes bénédictions; le nom de Sem est connu et révérend des brahmanes, ils s'en

<sup>1</sup> Dubois, t. 2, p. 403. — <sup>2</sup> Rom., 2, 20-26.



parent comme d'un titre glorieux, il est invoqué dans les occasions solennelles ; il y a même des savants qui pensent que les anciens samanéens tiraient leur nom de Sem et qu'ils étaient ainsi de la race privilégiée du monde patriarcal<sup>1</sup>. Lorsque les enfants d'Israël furent dispersés dans toute l'Asie pour faire connaître les merveilles de Dieu aux nations qui l'ignoraient, lorsque Daniel fut si longtemps à la tête des sages de la Chaldée et de la Perse, l'Inde pouvait facilement se renouveler dans la connaissance et le culte du Dieu de Sem ; lorsque, sous Esther et Mardochée, la gloire du Dieu vivant est annoncée par des édits publics aux cent-vingt-sept provinces de l'empire persan, l'Inde y est nommément comprise. Il paraîtrait même, d'après ses informées traditions, que tout cela ne fut pas sans quelque effet ; car c'est vers cette époque que les samanéens y apparaissent comme faisant le plus d'efforts pour ramener la doctrine des brahmanes à quelque chose de moins imparfait. Voisins de la Perse, dont les pèlerins étaient à Jérusalem à la première prédication de saint Pierre, il est impossible que les Hindous n'aient dès lors entendu parler de Jésus-Christ. Il est dit de l'apôtre saint Thomas qu'il prêcha dans l'Inde, de l'apôtre saint Barthélemy qu'il porta dans l'Inde un exemplaire de l'Évangile de saint Matthieu ; cet Évangile y fut retrouvé entre les mains de plusieurs fidèles, cent ans après, par le philosophe saint Pantène, qui, sur la demande des peuples de l'Inde, y alla défendre le Christianisme contre la doctrine des brahmanes<sup>2</sup>. Comme les samanéens étaient les adversaires de ce dernier, il n'est pas improbable qu'ils adoptèrent le Christianisme, sinon dans sa totalité, du moins en partie. De là ces traits si reconnaissables de la vie de Jésus-Christ dans la légende de Bouddha ou de Fo. Aussi un savant orientaliste est-il porté à regarder le bouddhisme comme un Christianisme dégénéré. Il lui a paru que, dans les historiens chinois, les chrétiens sont souvent confondus avec les bouddhistes, et que, lorsqu'en l'année 65 de

l'ère chrétienne un empereur de la Chine envoya des ambassadeurs vers l'Occident, pour s'informer de la venue du Saint dont avait parlé Confucius, et qu'à cette occasion le culte de Fo s'introduisit à la Chine, il s'agit là de la prédication du Christianisme, qui dès lors fut introduit dans la Chine par l'Inde, mais, faute de missionnaires qui se succédassent, dégénéra peu à peu en superstitions<sup>1</sup>.

Aujourd'hui l'Inde voit sur ses côtes quelques évêchés catholiques et plusieurs missions dans l'intérieur des terres. Il est des provinces où la moitié des congrégations chrétiennes se compose de pariahs. Il semblerait que Dieu veut faire pour ce pays ce qu'il a fait pour le reste de l'univers, « choisir ce qu'il y a d'insensé selon le monde pour confondre les sages ; ce qu'il y a d'ignoble, de méprisable et de néant, pour détruire ce qui est, afin que nulle chair ne se glorifie en elle-même, mais en lui<sup>2</sup>. »

#### LA CHALDÉE ET LA PERSE.

Les Chaldéens étaient les philosophes de Babylone ; ils ont eu à leur tête le prophète Daniel, qui leur avait sauvé la vie lorsque Nabuchodonosor eut ordonné de les faire mourir ; ils ont vu ses compagnons jetés dans la fournaise, et lui-même deux fois dans la fosse aux lions, pour ne point adorer les idoles et rester fidèles au culte du Dieu vivant. Ils ne pouvaient donc ignorer le Dieu véritable. Aussi l'on convient assez unanimement qu'ils reconnaissaient un Être suprême, père et maître de toutes choses. Nous avons vu comment le Chaldéen Bérose raconte que Dieu, qu'il nomme Bel ou Seigneur, créa le ciel et la terre. Saint Justin, Eusèbe, Porphyre citent un oracle où les Chaldéens vont de pair avec les Hébreux pour la sainteté du culte qu'ils rendaient au Roi éternel. *Les Chaldéens seuls, y est-il dit, ont eu la sagesse en*

<sup>1</sup> Deguignes, *Recherches sur les Chrétiens établis à la Chine dans le septième siècle. Mém. de l'Académie des Inscript.*, t. 54, in-12. — <sup>2</sup> 1 Cor., 1, 27-29 : « Sed quæ stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat sapientes, et infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia ; et ignobilia et contemptibilia elegit Deus ut ea quæ sunt destrueret, ut non gloriaretur omnis caro in conspectu ejus. »

<sup>1</sup> Windischmann, p. 735. — <sup>2</sup> Eusèbe, *Hist. eccl.*, 1, 5, c. 10.

*partage, ainsi que les Hébreux, rendant un culte pur au Dieu qui est le Roi subsistant par lui-même*<sup>1</sup>.

Mais cet éloge ne peut être admis qu'avec bien des restrictions. Au temps même de Daniel l'on voit adorer à Babylone, sous le nom de Bel, une idole de bois qui, au dire des Chaldéens qui en étaient les prêtres, consommait chaque jour douze mesures de farine, quarante brebis et six amphores de vin ; l'on y voit ensuite le dragon ou grand serpent ; on voit surtout, dans la lettre de Jérémie, qu'il y avait en grand nombre des dieux d'or, d'argent, de pierre, de bois, portés sur les épaules et adorés par la multitude ; ces idoles étaient couronnées, habillées de pourpre et parfumées d'encens. Leurs prêtres, qui étaient des philosophes chaldéens, étaient assis dans leurs temples, la barbe coupée, la tête rasée et découverte, leurs habits déchirés, et jetant de grands cris comme s'ils eussent pleuré la perte de quelque personne décédée. L'on voit en particulier, dans cette lettre, ainsi que dans les auteurs profanes, qu'il y avait à Babylone une infâme idole en l'honneur de laquelle toutes les femmes devaient, au moins une fois en leur vie, et cela dans le temple même, se prostituer à des étrangers<sup>2</sup>.

La gloire des philosophes chaldéens était la connaissance des astres ; ils s'y appliquaient depuis un temps immémorial ; mais leur objet dans cette étude n'était pas précisément ce que nous appelons astronomie, science des astres et de leurs phénomènes naturels ; Diodore de Sicile<sup>3</sup> témoigne que, de son temps, soixante ans avant Jésus-Christ, ces philosophes ne se sentaient pas encore capables de prédire une éclipse de soleil. C'était ce que nous appelons astrologie, ou l'art de prédire, par les aspects, les positions, les influences des corps célestes, les événements futurs, non-seulement ceux qui avaient quelque rapport à l'atmosphère, tels que les changements de temps, les vents, les tempêtes, mais encore et surtout ce qui n'y avait aucun rapport, tel que le succès d'une

guerre, le sort d'un empire, le destin d'un enfant qui vient de naître, les jours favorables ou non pour entreprendre telle ou telle affaire. Ils avaient, dans cette prétendue science, une si grande réputation que tous ceux qui s'y distinguaient s'appelaient Chaldéens, quelle que fût leur patrie. Ils faisaient en outre profession de s'entendre non moins bien au vol et au cri des oiseaux, à l'interprétation des songes, à toute espèce de divinations et de présages, et aux enchantements pour détourner le malheur et attirer le bonheur. Tels nous apparaissent les philosophes de la Chaldée dans les auteurs grecs et latins. Les prophètes les dépeignent sous les mêmes traits. Isaïe dit à Babylone : « Ta sagesse, ta science t'ont perdue, et tu as dit dans ton cœur : Je suis, et il n'y a que moi. Les maux t'accableront avant que tu puisses les pressentir. Tu ne sauras d'où te vient la plus affreuse infortune. Parais avec tes enchanteurs et ces sortilèges que tu cultives dès ta jeunesse ; tu verras s'ils ajoutent à ta force. Tu t'es épuisée en conseils. Qu'ils se montrent donc, qu'ils te sauvent, ceux qui regardaient le ciel, qui observaient les étoiles, qui calculaient les nouvelles lunes pour t'annoncer ton avenir<sup>4</sup>. »

Depuis la venue du Christ les descendants des anciens habitants de la Chaldée sont devenus chrétiens ; ils étaient engagés la plupart dans quelques erreurs, plus par ignorance que par mauvaise volonté. L'an 1606 deux Chaldéens se trouvèrent du nombre des pauvres à qui le Pape Paul X lava les pieds le jeudi saint. De retour dans leur pays ils racontèrent à leur patriarce, qui porte le titre de patriarche de Babylone, avec quelle tendresse paternelle ils avaient été reçus par le successeur de saint Pierre, lui remirent de sa part quelques présents, avec la profession de foi que l'on présente aux pèlerins d'Orient qui viennent à Rome. Le patriarche, de concert avec les évêques et les archevêques de sa nation, envoya le supérieur général des religieux chaldéens pour renouveler, avec la mère des Églises, les relations de piété filiale qui, fréquentes autrefois, comme il

<sup>1</sup> Justin, *Cohort. ad gentes*. Eusèbe, *Dem. ev.*, 1. 3. Porph., *Vita Pythag.* — <sup>2</sup> Baruch, 6. — <sup>3</sup> Diodore, 1. 2, c. 31.

<sup>4</sup> Isaïe, 47.



était marqué, disait-il, dans les annales du pays, avaient été interrompues par la difficulté des temps. Il écrivait dans sa lettre : « Voilà, ô Père ! que ma profession de foi arrive à Votre Sainteté ; voyez s'il y a quelque fraude, quelque erreur, si elle s'éloigne en quelque chose de notre mère l'Église romaine ; avertissez, et nous ferons ; enseignez, et nous obéirons. » Son légat, arrivé à Rome, y demeura trois ans ; il reconnut que, d'accord avec l'Église romaine pour le fond, ses compatriotes se servaient par ignorance de quelques expressions hétérodoxes, et s'en retourna dans sa patrie avec des présents considérables en ornements, en livres chaldéens et arabes, pour le patriarche et ses suffragants, qui approuvèrent tout ce qui s'était fait <sup>1</sup>.

De nos jours l'évêque catholique de Babylone, qui est un Européen résidant à Bagdad, est comme le représentant du Saint-Siège dans la Chaldée et la Perse. Les Chaldéens catholiques, au nombre d'environ cent cinquante mille, ont un patriarche, quatre archevêques et cinq évêchés <sup>2</sup>.

La Perse antique avait aussi ses sages ou philosophes ; c'étaient les mages, qui formaient une espèce de corporation, originaire, à ce qu'il paraît, de la Médie et de la Bactriane, proche de l'Inde. Selon d'anciens auteurs leur nom signifiait *savant, prêtre, théologien*, parce qu'ils étaient à la fois philosophes, théologiens et sacrificateurs <sup>3</sup>. Leur autorité était grande. Le roi ne pouvait monter sur le trône qu'après avoir été initié à leur doctrine et agrégé à leur ordre <sup>4</sup> ; ils étaient de ses principaux conseillers et les précepteurs de ses enfants. Darius, fils d'Hystaspe, un des plus grands rois de Perse, ordonna que l'on mît sur son tombeau, entre autres titres, qu'il avait été docteur dans l'ordre des mages. Ils ont eu également Daniel pour chef pendant les règnes de Darius le Mède et de Cyrus. Sous celui de Cam-

byse, un d'entre eux, Smerdis, se plaça sur le trône comme étant Smerdis, fils de Cyrus, auquel il ressemblait beaucoup, et que son frère Cambyse avait fait mourir. L'imposture ayant été découverte, le mage fut tué avec un grand nombre des siens. Pendant le règne de Darius, fils d'Hystaspe, un autre parvint à réparer cet échec et à rétablir le crédit de l'ordre. Ce fut Zoroastre, Zerdocht ou Zérétestro. Parmi les Orientaux les uns en font un disciple de Daniel, les autres d'Ézéchiël ou d'Esdras ; il y en a même qui en font un Juif <sup>1</sup>. Il est regardé comme le restaurateur du magisme. Lorsque Xerxès entra en Europe et en Grèce il était accompagné du chef des mages, qui s'appelait Hostanes, et qui, au rapport de Pline, répandit parmi les Grecs la passion de la magie <sup>2</sup>. Des mages vinrent de l'Orient adorer le Christ nouveau-né ; le premier des hérésiarques se nommait Simon le mage ou le magicien, ce qui nous montre à la fois le bon et le mauvais côté de cette corporation de savants. Au septième siècle de l'ère chrétienne, les mahométans s'étant emparés de la Perse, ceux des Persans qui restèrent attachés à la doctrine de Zoroastre se réfugièrent dans l'Inde, où ils subsistent encore en petit nombre sous le nom de Parsis, Gaures ou Guèbres. C'est parmi eux qu'un savant français recueillit, il y a soixante ans, quelques livres sur leur croyance et leur culte. Une partie en est attribuée à Zoroastre ; mais le tout est interpolé de morceaux du septième siècle, en sorte qu'on ne peut savoir au juste ce qui appartient réellement à cet ancien philosophe. On y voit seulement qu'il vivait au temps de Darius Hystaspe.

Maintenant quelle était la doctrine des mages et en particulier de leur réformateur ?

Deux des premiers apologistes du Christianisme, Minucius Félix et saint Cyprien, comptent le mage Hostanes parmi les anciens philosophes qui reconnaissent le vrai Dieu. « Le premier des mages par l'éloquence et l'autorité, disent-ils, Hostanes traite le vrai Dieu avec la majesté convenable ; il proclame que sa forme est invisible. Il connaît également les anges, c'est-à-dire les ministres et

<sup>1</sup> Petri Strozæ, de *Dogmatibus Chaldæorum*. Romæ, 1617. — <sup>2</sup> Pour l'état actuel de la religion catholique en Chaldée, en Perse, dans l'Inde, dans la Chine et autres pays de l'Orient, voir le *Tableau général des principales Conversions qui ont eu lieu parmi les protestants et autres religionnaires*, par l'auteur de cette Histoire, t. 2. — <sup>3</sup> Porph., de *Abst.*, l. 4. Apul., l. 1. Hésych., etc. — <sup>4</sup> Cic., de *Divinat.*, l. 1.

<sup>1</sup> D'Herbelot, *Bibl. orient.* — <sup>2</sup> Pline, *Hist. nat.*, l. 30, c. 1.

les messagers de Dieu, mais du Dieu véritable ; il sait qu'ils se tiennent en sa présence pour l'adorer et qu'ils tremblent au moindre signe, au seul aspect du Seigneur. Il signale aussi les démons terrestres, qui vont de côté et d'autre et sont ennemis de l'humanité <sup>1</sup>. »

Quant à Zoroastre, Eusèbe cite comme de lui un passage où il est dit que Dieu est le premier, incorruptible, éternel, sans origine, sans parties, auteur de tout bien, le meilleur de ce qu'il y a de bon, le père de l'équité et de la justice <sup>2</sup>. Photius nous apprend, d'après Théodore de Mopsueste, que le dogme des Perses, établi par Zaradès ou Zoroastre, c'est que Zarouam est le principe de toutes choses ; que, s'adorant lui-même pour produire Ormuzd, il produisit aussi Satan <sup>3</sup>. Les livres zends, recueillis par Anquetil-Duperron, ont éclairci les paroles de Photius ; ils nous apprennent que, dans la doctrine de Zoroastre, le premier principe est *Zérouane Akéréné*, le Temps sans bornes ou l'Éternel ; que c'est lui qui a produit ou créé Ormuzd, l'auteur du bien, le prince de la lumière, et Ahriman, l'auteur du mal, le prince des ténèbres, que ces livres appellent aussi Sheitan ou Satan.

On voit par là que les anciens Perses n'admettaient pas deux principes coéternels, comme on le suppose quelquefois, mais un seul principe éternel et suprême, et ensuite deux principes subalternes, l'un du bien, l'autre du mal. C'est entre ces deux qu'est le combat, qui, suivant leur opinion, doit durer douze mille ans et se terminer par la victoire du bon sur le mauvais. Manès ou Maniché, qui enseignait deux principes éternels et indépendants, a été regardé en Perse même comme hérétique et puni comme tel.

On voit encore dans ces livres qu'Ahriman n'a pas été créé mauvais par nature, mais qu'il l'est devenu par sa propre volonté ; que son empire ne subsistera pas toujours, mais qu'il sera détruit à la résurrection générale. Il est même tels passages de ces livres où il est dit qu'il se convertira lui-même à la fin.

Dans son monde de lumière Ormuzd, par

la parole divine, créa six amchaspands, desquels il paraît lui-même quelquefois le chef. Ils sont comme les présidents généraux de la création. Ils ont beaucoup de rapport avec les sept archanges que l'Écriture sainte nous montre debout devant le trône de Dieu <sup>1</sup>. Il fit en outre un grand nombre d'izeds, chefs et soldats de l'armée céleste, et les fervers, génies tutélaires, anges gardiens des hommes. Dans les ruines de Persépolis, et autres cités antiques, on voit des tombes royales où, au-dessus de la figure du roi, plane celle de son ferver ou ange protecteur.

De son côté, dans son monde de ténèbres, Ahriman a ses dews, ses darvands ou diables, parmi lesquels il y en a aussi sept principaux. C'est lui qui, sous la forme de serpent, a séduit Meschia et Meschiané, le premier homme et la première femme ; c'est lui qui, par le péché de l'homme, a introduit la mort dans le monde.

Telles sont les deux armées qui, d'après la doctrine de Zoroastre, doivent se combattre pendant douze mille ans, combat où l'homme lui-même doit prendre part pour Ormuzd contre Ahriman, afin de n'être point puni avec celui-ci, mais récompensé par celui-là.

Un homme est-il mort, à l'instant les dews cherchent à s'emparer de son âme, qui devient leur proie s'il a fait le mal ; mais, s'il a été droit et pur, les izeds sont là pour le défendre. Ensuite l'âme se présente au grand pont *Tchinevad*, qui forme la barrière entre ce monde et l'autre. Là elle est jugée par Ormuzd, et, selon ses œuvres et leur justice, ou elle est conduite au delà du pont par les saints izeds dans une terre de bonheur, ou elle reste en deçà pour expier ses crimes.

Enfin, quand le temps est venu où doit cesser la lutte du mal contre le bien, commence la résurrection générale. Les bons et les méchants se lèvent à la fois, reprennent leurs corps, et tout reparaît comme au premier jour de la création. Les bons se rangent avec le bon, les méchants avec le méchant ; Ahriman est précipité dans l'abîme de ténèbres et dévoré par l'airain fondu. Alors la terre chancelle comme un homme malade ;

<sup>1</sup> Minuc. Féli., *Octave*, n. 26. S. Cypr., *de Idol. vanit.*, n. 4. — <sup>2</sup> Eusèbe, *Præp. ev.*, l. 1, c. 10. — <sup>3</sup> Phot., *Bibl.*, col. 199.

<sup>1</sup> Tobie, 12, 15.



les montagnes décomposées s'écoulent en torrents de feu avec les métaux qu'elles enfermaient dans leur sein ; les âmes passent à travers ces flots brûlants pour effacer leurs dernières souillures par cette dernière et terrible purification et se rendre dignes de la félicité sans fin qui les attend.

Et alors la nature entière est renouvelée : plus de ténèbres, plus de tourments, plus d'enfer ; le royaume d'Ahriman a passé, et désormais Ormuzd règne seul ; tout est devenu lumière. Ormuzd, à la tête des amchaspands, et Ahriman lui-même, redevenu bon, avec les princes des deus, offrent à l'Éternel un commun sacrifice, et toutes choses sont consommées.

Voilà ce qu'on trouve çà et là dans le *Zend-Avesta* ou la parole vivante, ouvrage attribué à Zoroastre par les Perses de l'Inde<sup>1</sup>.

Quant à la nature propre d'Ormuzd, tantôt il paraît identique à l'Éternel, tantôt non. Lui-même dit quelque part : « Mon nom est : Le principe et le centre de toutes choses ; mon nom est : Celui qui est, qui est tout, qui conserve tout. » Ailleurs il est le Verbe de bonté, né de la semence de l'Éternel ; il est nommé le premier-né des êtres, image resplendissante et vase de l'Infini, toujours lumière et lumière immense, dont la volonté infiniment sainte a sa source profonde dans l'être. Il fut produit par le mélange de l'eau primitive et du feu primitif. Il s'appelle *Ehore Mezdao*, c'est-à-dire le grand roi, tout parfait, tout-puissant, tout sage, corps des corps, qui vivifie et nourrit toutes choses. Il est le fond et le milieu de tous les êtres, le principe des principes, la science et le dispensateur de la science, la raison (le Verbe) de tout ; l'Éternel l'a préposé comme roi, limitant son empire à une période de douze mille ans, et il exerce sa domination sur cette période<sup>2</sup>.

Il en est à peu près de même de Mithras, le dieu médiateur des Perses ; tantôt il paraît une production d'Ormuzd, tantôt l'auteur du soleil et son guide. Il porte aussi le nom de démiurge ou de créateur. « Mithras, est-il dit expressément, a formé le monde ; il est

l'auteur du monde et l'auteur de la création<sup>1</sup>. »

On peut croire, les doctes du moins le pensent, que les Persans, aussi bien que les Hindous, leurs voisins, n'admettaient au fond qu'un Dieu unique et suprême, mais qui se manifestait en plusieurs formes ou personnes. Ce qui le rend presque certain, c'est que le Parse moderne, chaque fois qu'il noue sa ceinture, dit en lui-même : *Dieu est un*<sup>2</sup>, et que, parmi les péchés qu'il professe dignes de mort, est celui de *dire qu'il y a plus d'un Dieu*, et d'*adorer les deus* ou les démons<sup>3</sup>.

Maintenant les anciens Perses étaient-ils proprement idolâtres ? Si l'on entend par idolâtrie adorer comme dieux des images de bois, de pierre, de métal, il ne le paraît point ; car, suivant Hérodote, les Perses ne croyaient pas, comme les Grecs, que les dieux eussent des formes humaines, et il assure, de concert avec Xénophon, Strabon et d'autres anciens, que ce peuple ne leur élevait ni statues, ni temples, ni autels. Nous avons vu, au contraire, que Xerxès renversait les temples de la Grèce, attendu que le vrai temple de la Divinité était l'univers.

Il est vrai que, dans les ruines de Persépolis, d'Ecbatane, de Suse, de Pasagarde et autres cités de la Perse, on trouve des figures d'animaux très-semblables à ceux dont il est parlé dans les prophètes Daniel et Ézéchiel, ainsi que dans l'Apocalypse ; mais on convient généralement que ce ne sont là, non plus que dans les prophètes, que des figures symboliques, desquelles on n'a pas encore pu découvrir tout à fait le sens.

Mais les Perses n'adoraient-ils pas les éléments, comme le feu, l'eau, la terre, le soleil et la lune ? Hérodote le dit formellement. Leurs descendants réfugiés dans l'Inde, les Parses ou Parsis de nos jours, et avec eux bien des savants européens, prétendent que leurs adorations ne s'arrêtaient point à ces créatures, mais remontaient jusqu'au Créateur ; qu'ils adoraient Dieu dans le feu et dans le soleil, et non le feu et le soleil même, comme si c'étaient des dieux. Le feu sacré qu'ils invoquaient, en présence duquel s'ac-

<sup>1</sup> *Zend-Avesta*, traduit par Anquetil-Dup. *Symbolique* de Creuzer, t. 2, surtout les notes. Windischmann, t. 3. — <sup>2</sup> Creuzer, p. 321 et 699. *Zend-Avesta*.

<sup>1</sup> Creuzer, p. 363 et 735. — <sup>2</sup> *Zend-Avesta*, t. 2, p. 4. Paris, 1731. — <sup>3</sup> *Ibid.*, p. 30.

complissaient tous leurs sacrifices et les principales cérémonies prescrites par la loi, n'était pour eux qu'un emblème de la volonté ou parole divine qui a créé l'univers et le vivifie incessamment. Le *dadgah*, ou le foyer qui entretenait cette flamme symbolique, avant d'être placé sur un autel, brûla longtemps sur la terre nue, et ce fut plus tard encore que l'on éleva des *ateschgahs* ou temples du feu, nommés *pyrées* par les Grecs, et dont les dômes, tout en préservant des injures de l'air l'élément sacré, étaient censés représenter la voûte céleste; ils devaient être construits de telle sorte que les vents pussent librement répandre, dans les différentes parties du monde, l'agréable odeur du feu d'Ormuzd. Ce n'étaient point des temples ni des autels tels que les entendaient les Grecs; ceux-ci, du reste, font observer les savants, ne paraissent guère avoir compris le sens profond de ce culte, non plus que des rites nombreux qui s'y rattachaient<sup>1</sup>.

Mais si des Grecs, qui n'étaient pas de médiocres esprits, n'ont pu pénétrer le sens de ce culte symbolique, le vulgaire persan en était-il plus capable? Il est malaisé de le croire. Combien donc ne lui était-il pas facile de s'arrêter au symbole, aux éléments, sans remonter jusqu'au Créateur! Aussi n'est-il pas surprenant de lire, dans Esther<sup>2</sup>, que les Perses attribuaient la gloire de leur empire à la puissance de leurs idoles, soit qu'il faille entendre par ce mot les éléments mêmes qu'ils adoraient ou bien des images qu'ils pouvaient s'en être faites.

Toutefois, si l'on ne peut pas dire en général que les anciens Perses ne fussent aucunement idolâtres, on peut dire au moins qu'ils ne l'étaient point aussi grossièrement que beaucoup d'autres. Ils n'adoraient point les génies mauvais ou les démons; au contraire, dans les livres de leurs descendants, les Parses, toutes les prières, tous les vœux sont dirigés contre Ahriman et les siens. Ainsi, dans leurs prières du matin, ils disent à Ormuzd: « Juge du monde, puissant, savant, maître de l'univers, vous qui le nour-

rissez, qui l'avez créé, qui ne faites que le bien et qui donnez l'abondance; Ahriman qui ne sait rien, Schetan qui ne sait rien, Schetan qui ne peut rien, ô Ormuzd, juste juge, brisez cet Ahriman<sup>1</sup>. » Et encore: « Au nom de Dieu, qui sait tout, juste juge, Ormuzd, roi, qu'Ahriman et les dewes ne soient pas! Tenez-le éloigné; qu'il soit frappé et brisé, cet Ahriman! Les dewes, les daroudis, les magiciens, les darvands, qu'ils soient frappés et brisés! Que ces méchants n'existent plus! que l'ennemi soit affaibli, que l'ennemi n'existe plus, ni même son nom<sup>2</sup>! » Le Perse ne se contentait pas de prier, il agissait. Tandis que l'Hindou se concentrait et s'absorbait dans la contemplation, lui se proposait de combattre, avec Ormuzd et ses anges, contre Ahriman et les siens. La maxime de Job était sa maxime: « La vie de l'homme sur la terre est un combat continuel<sup>3</sup>. » De là cette activité, cet esprit chevaleresque, cette noble générosité qu'on remarque dans les anciens Persans.

Cette lutte contre l'auteur du mal commence dès la naissance et dure jusques après la mort. Dans le rituel des Parsis il y a des prières, avec une espèce d'aspersion ou de baptême, pour purifier de la tache originelle l'enfant nouveau-né<sup>4</sup>; il y a des prières pour les âmes des défunts, où l'on fait des actes de foi à la résurrection générale des corps et à la future destruction de l'empire d'Ahriman<sup>5</sup>. Il y a surtout en grand nombre des formules de confession pour s'accuser de ses péchés, soit seul en la présence de Dieu, soit devant le destour ou le prêtre. En voici une: « Ormuzd, roi, je me repens de tous mes péchés, j'y renonce. Je renonce à toute mauvaise pensée, à toute mauvaise parole, à toute mauvaise action; à ce que, dans le monde, j'ai pensé, ou dit, ou fait, ou cherché à faire de mal. Ces péchés de pensée, de parole, d'action, je m'en repens, ô Dieu! Ayez pitié de mon corps et de mon âme, dans ce monde et dans l'autre<sup>6</sup>. » On y voit jusqu'à des examens de conscience, avec le détail des péchés qu'il faut confesser au destour et de

<sup>1</sup> Creuzer-Guigniaut, p. 333 et 716. Anquetil-Duperron, dans son *Zend-Avesta*, *Hist. univ.* des savants anglais, t. 6, p. 247. — <sup>2</sup> Esther, 14, 8 et 10.

<sup>1</sup> *Zend-Avesta*, t. 2, p. 126. — <sup>2</sup> *Ibid.*, p. 2. — <sup>3</sup> Job, 7, 1. — <sup>4</sup> *Zend-Avesta*, t. 2, p. 551. — <sup>5</sup> *Ibid.*, p. 35. — *Ibid.*, p. 2.



ceux qui sont punissables de mort. Parmi les premiers se comptent l'obstination à soutenir que le mensonge est la vérité, l'opposition à la paix, n'écouter que soi, empêcher le bien ; parmi les seconds, faire le mal, dire qu'il y a plus d'un Dieu, désobéir à son père et à son maître, adorer les dews, semer la discorde parmi les hommes, contredire la loi, affliger l'homme pur, ne pas guérir le malade, détourner de la pénitence, faire le mal avec les femmes <sup>1</sup>.

Voilà ce qu'il y a de plus remarquable dans les livres des Parsis ou Guèbres. On peut croire qu'il y a là plus d'un emprunt fait aux Juifs et aux chrétiens. Il s'y trouve aussi mêlées quelques superstitions, mais moins que chez d'autres peuples. Par exemple, comme les Hindous ils emploient l'urine de vache ou de bœuf en guise d'eau lustrale ; ensuite, comme le feu est pour eux un élément sacré, c'est un énorme sacrilège de le polluer en le soufflant de son haleine. On sait aussi, par d'autres monuments, que le culte de Mithras, du moins à une certaine époque, était accompagné de sacrifices humains.

Quant à ceux des Perses qui, au septième siècle, ne quittèrent point leur pays, ils embrassèrent la plupart le mahométisme, lequel n'est au fond qu'une hérésie ou secte chrétienne, catholique sur l'unité de Dieu, arienne sur la trinité des personnes, judaïsant en plusieurs de ses rites.

Pour ce qui est des mages, leurs anciens philosophes, ils dégénérèrent de bonne heure en magiciens ; on serait même tenté de croire que dès l'origine la magie formait une de leurs principales études. Ce qu'il y a de sûr, c'est que presque tous les anciens auteurs qui parlent de Zoroastre et d'Hostanes n'en parlent qu'à propos d'arts et d'opérations magiques. Finalement, comme le nom propre des philosophes de Babylone, le nom de Chaldéen, devint, pour les Grecs et les Latins, synonyme d'astrologue, de devin, de tireur d'horoscope, de même le nom des sages de la Perse, le nom de mage, devint, pour les mêmes, synonyme de magicien et de sorcier.

La honteuse dégradation de ces philosophes fut d'autant plus criminelle de leur part que Dieu leur ménagea plus de lumières. Depuis Tobie, Daniel, Mardochée, Esdras, qui avaient brillé parmi eux comme des flambeaux éclatants, ils savaient ce qu'était la sagesse véritable, ils savaient où s'en trouvait la pure doctrine. Ceux d'entre eux qui vinrent à Bethléhem adorer le Christ le prêchèrent sans doute de parole comme d'exemple. Les Élamites, province centrale de la Perse, qui avaient assisté à la merveilleuse prédication de saint Pierre, furent pour eux de nouveaux messagers de salut. Plusieurs apôtres annoncèrent la bonne nouvelle dans leur pays. La première épître de saint Jean portait autrefois, dans son inscription, *aux Parthes*, les mêmes que les Perses. Au quatrième siècle il y avait au milieu d'eux une chrétienté florissante. Un évêque persan siégea au concile de Nicée en 325, un autre au concile de Jérusalem en 335. Que font alors les mages ? Jaloux de voir triompher une doctrine autre que la leur, ils accusent les chrétiens auprès de Sapor, roi de Perse ; ils les accusent d'être d'intelligence avec les empereurs de Constantinople et de ne pas suivre la religion du roi. Sapor les écoute. Près de trente évêques sont martyrisés, entre lesquels l'évêque de Suse et l'archevêque de Séleucie ou Ctésiphon ; avec eux plusieurs grands officiers de la couronne, deux princes, dont l'un, Hormisdas, était de la famille des Achéménides, la plus ancienne dynastie de Perse ; de plus, un si grand nombre de fidèles qu'on en connaissait seize mille par leurs noms et qu'un historien persan les porte à deux cent mille. Cette persécution dura trente à quarante ans ; une seconde recommença un siècle après, sous le roi Vararanes. Dans les actes des martyrs de Perse on voit les mages se faire tout à la fois délateurs, témoins, juges et bourreaux. « Bientôt, disaient-ils à Sapor, on n'adorera plus le soleil, ni l'air, ni l'eau, ni la terre ; car les chrétiens les méprisent et les insultent. » Ce n'est pas que ni le roi ni les mages ne convinssent au fond que tout cela n'était que des créatures. « Quoi ! misérable ! dit le deuxième persécuteur, Vararanes, à un martyr, saint Jacques, surnommé l'Intercis,

<sup>1</sup> *Zend-Avesta*, t. 2, p. 30 et 33.

parce qu'il fut coupé morceau par morceau, vous n'adorez ni le soleil, ni la lune, ni le feu, ni l'eau, ces illustres productions de la Divinité ? » Il savait donc, et lui et ses philosophes, que c'est Dieu qui a créé tout cela, et que, par conséquent, tout cela n'était pas Dieu ; et cependant ils adorent la créature plutôt que le Créateur, et ils veulent que tout le monde soit absurde et impie comme eux ! et ils font périr dans les plus affreux tourments ceux qui s'y refusent<sup>1</sup> !

Mais est-il incroyable que des philosophes agissent de la sorte ? Un philosophe du dix-huitième siècle nous dit de ceux de son temps : « Quand les philosophes seraient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendrait intérêt à elle ? Chacun sait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres, mais il le soutient parce qu'il est à lui. Il n'y a pas un seul qui, venant à connaître le vrai et le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où est le philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperait volontiers tout le genre humain ? » Ainsi parlait-il de ses collègues en sagesse. Et trente ans après nous les avons vus, arrivés au pouvoir, traiter les chrétiens en France comme les mages les avaient traités en Perse.

Pour en revenir à ce dernier pays, à la fin du dix-septième siècle, il y avait encore un évêque catholique à Ispahan, capitale de la Perse actuelle. De nos jours, et par suite des révolutions qui l'ont bouleversé, ce pays est sous la juridiction de l'évêque européen de Babylone.

### L'ÉGYPTE ET L'ÉTHIOPIE.

Les brahmanes ou philosophes de l'Inde, les Chaldéens ou philosophes de Babylone, les mages ou philosophes de la Perse ont été pour les philosophes de la Grèce comme des maîtres et des oracles, beaucoup moins cependant que les prêtres ou philosophes de l'Égypte. Ceux-ci, plus près, ont été consul-

tés plus souvent. Ils regardaient les Grecs comme leurs novices. « O Solon ! Solon ! disait à ce sage un prêtre de Saïs, vous autres Grecs vous êtes toujours enfants ; il n'y a point de vieillard en Grèce. Vous êtes tous jeunes quant à l'esprit ; car vous n'y avez aucune opinion ou doctrine ancienne, transmise par l'antique tradition, aucune science blanchie par le temps<sup>1</sup>. »

Il n'en était pas ainsi de l'Égypte ; sa sagesse était déjà renommée mille ans avant Solon ; car il est dit que Moïse fut instruit dans toute la sagesse des Égyptiens<sup>2</sup>. Elle remontait encore plus haut. Deux siècles avant Moïse, le patriarche Joseph, arrière-petit-fils d'Abraham, enseignait, par ordre du pharaon, aux princes de l'Égypte, la sagesse et la prudence dont Dieu l'avait lui-même doué<sup>3</sup>.

Mais que devint cette sagesse entre les mains de ces sages ?

À l'exception de quelques fragments épars dans les auteurs grecs et latins, la philosophie proprement dite, la doctrine scientifique de l'Égypte, était ensevelie sous le voile des hiéroglyphes. Ce voile vient d'être levé. Les doctes se convainquent de plus en plus que, dans l'antique Mizraïm, la philosophie était au fond la même qu'elle est encore actuellement dans l'Inde. Un Être suprême et unique, se manifestant sous trois formes principales ou personnes ; un Verbe créateur, intelligence souveraine ; la chute des âmes, l'espoir et le travail de la rédemption, des incarnations divines ; un paradis, un enfer, un purgatoire par la métempsycose ; des allégories, des personnifications du soleil, de la lune, du ciel, de la terre, de l'Égypte, du Nil, des années, des saisons, des mois, des vents, des déserts, etc., ou plutôt la Divinité se transformant, se manifestant, se reproduisant en tout cela ; en un mot, toutes les vérités servant de fond à toutes les erreurs, tel apparaît, comme déjà nous l'avons vu ailleurs, le système, l'ensemble de la philosophie égyptienne.

Les livres où on le trouve écrit, peint, sculpté, sont des palais, des temples, des colonnes, des obélisques, des momies, des tom-

<sup>1</sup> Tillemont, *Hist. eccl.*, t. 7 et 10. Étienne Assémani, *Acta Mart. Orient.* Joseph Assémani, *Biblioth. Orient.* Godescard, *Martyrs de Perse*, etc. — <sup>2</sup> *Emile*, de J.-J. Rousseau. Suite du l. 4.

<sup>1</sup> Plat., *Tim.*, t. 9, p. 290, éd. bip. — <sup>2</sup> Act., 7, 22. — <sup>3</sup> Ps. 104, 22.



beaux qui tantôt s'élèvent en pyramides, tantôt sont creusés dans le roc comme des villes souterraines. Ces monuments, feuillets d'une histoire ancienne et nouvelle, se trouvent répandus non-seulement dans toute l'Égypte, mais dans l'Éthiopie, dans la Nubie, dans les déserts de Libye et d'Arabie, au milieu des oasis ou îles de verdure qui apparaissent ici et là dans ces mers de sable. Les savants mêmes inclinent à croire que cette merveilleuse dynastie des sciences et des arts est entrée en Égypte par l'Éthiopie.

On a découvert, en outre, des livres écrits sur du papier ou papyrus. Il en existait de cette sorte où les philosophes exposaient et commentaient leur doctrine. Un Père de l'Église, Clément d'Alexandrie, en parle en décrivant une de leurs processions religieuses. « A la tête marche le chantre, portant un des symboles de la musique ; il doit posséder deux des livres d'Hermès, dont l'un renferme les hymnes des dieux, l'autre les règles pour la conduite du roi. Après le chantre vient l'horoscope, qui tient dans sa main l'horloge et la branche de palmier, emblèmes de l'astrologie. Il doit avoir présents les livres d'Hermès relatifs à l'astrologie, au nombre de quatre : l'un traite de l'ordonnance des étoiles fixes ; un autre des conjonctions et des illuminations du soleil et de la lune ; les deux autres des levers. Marche ensuite le scribe sacré (ou l'hiérogrammate) ; il a des plumes sur la tête, un livre et une règle dans les mains, avec de l'encre et un roseau pour écrire. Il doit savoir l'hiéroglyphique, la cosmographie, la géographie, la marche du soleil, de la lune et des cinq planètes ; connaître la chorographie de l'Égypte, la description du Nil, le détail complet de ce dont se compose l'appareil des cérémonies religieuses et des lieux qui leur sont consacrés, la mesure et la nature de toutes les choses nécessaires aux sacrifices. Ces personnages sont suivis du stoliste, qui porte dans ses mains la coudée de justice et la coupe pour les libations. Il est instruit dans tout ce qui concerne l'éducation et dans l'art de préparer et d'immoler les victimes. Dix objets constituent les honneurs que l'on doit aux dieux et embrassent la religion égyptienne : les sacrifices, les pré-

mices, les hymnes, les prières, les processions, les fêtes et autres choses semblables. Après tous les autres s'avance le prophète, portant dans les plis de sa robe l'urne sacrée découverte à tous les yeux ; derrière lui sont ceux qui portent les pains d'exposition. Le prophète, président du temple, est obligé d'apprendre les dix livres sacerdotaux proprement dits, qui traitent des lois, des dieux et de toute la discipline du sacerdoce. C'est encore lui qui surveille la distribution des revenus. Il y a en tout quarante-deux livres d'Hermès essentiellement nécessaires ; de ces quarante-deux les prêtres nommés ci-dessus en étudient trente-six, qui contiennent la philosophie entière des Égyptiens. Les six autres sont laissés aux pastophores ; ce sont ceux qui traitent des différentes parties de l'art de guérir, c'est-à-dire de la structure du corps, des maladies, des instruments, des médicaments, des yeux, et enfin des femmes <sup>1</sup>. »

Dans ce passage le philosophe chrétien d'Alexandrie nous apprend qu'il y avait quarante-deux livres d'Hermès essentiellement nécessaires, ce qui suppose qu'ils n'étaient pas les seuls, et, en effet, l'on en trouve beaucoup d'autres cités dans les auteurs. Il y en a qui en comptent vingt mille ; Jamblique, philosophe néo-platonicien, en porte le nombre jusqu'à trente-six mille cinq cent vingt-cinq <sup>2</sup>. Si cela est, les Égyptiens ne le cédaient guère aux bouddhistes pour le nombre de livres.

Suivant la doctrine égyptienne, telle que la conçoivent aujourd'hui les plus savants, Hermès ou Thoth est l'intelligence divine ; comme Verbe éternel il est appelé Hermès Trismégiste ou Hermès trois fois très-grand ; comme Verbe incarné il est appelé Hermès deux fois très-grand ou le second Hermès.

Plusieurs Pères de l'Église ont cité des livres d'Hermès ou Mercure Trismégiste en faveur de l'unité de Dieu et autres vérités chrétiennes. Un auteur qui paraît être du cinquième siècle, Jean Stobée, nous en a conservé des extraits plus nombreux encore et plus considérables, où se retrouve la même

<sup>1</sup> Clém. Alex., *Strom.*, 6, p. 633, édit. du Vaisseau.  
— <sup>2</sup> Jambl., *Myst. égypt.*

doctrine pour le fond. Il existe un livre tout entier d'Hermès, sous le titre de *Pimandre*, conforme pour le sens à ce qu'on voit cité dans Stobée et dans les Pères ; mais jusqu'à ces derniers temps on croyait généralement tout cela apocryphe, inventé après coup et faussement attribué aux anciens Égyptiens. Aujourd'hui les plus savants tombent d'accord que ces livres, en quelque temps qu'ils aient été rédigés ou traduits en grec et en latin, contiennent réellement l'ancienne doctrine de l'Égypte, la doctrine enseignée dans les hiéroglyphes, et que, par conséquent, les auteurs chrétiens ni ne trompaient ni ne se trompaient lorsqu'ils s'appuyaient de cette sorte de témoignages<sup>1</sup>.

Mais comment alors l'Égypte a-t-elle pu devenir idolâtre au point de se prosterner devant des bœufs, des boucs et des crocodiles ? L'exemple actuel de l'Inde est là pour nous le montrer ; avec les idées les plus magnifiques sur l'unité de Dieu, dans les livres, l'Inde se prosterne devant la vache, devant le serpent, devant l'herbe *darba*, devant les ustensiles de cuisine. C'est que, entre beaucoup d'autres causes, les sages de l'Égypte, non plus que les sages de l'Inde, au lieu de chercher la gloire de Dieu, ne cherchaient que leur propre gloire. Dans l'Égypte comme dans l'Inde ils formaient une caste héréditaire et privilégiée, dans l'Égypte comme dans l'Inde ils se réservaient à eux seuls la lecture des livres de sciences. Dans l'Égypte ils avaient même un moyen de plus pour conserver à jamais ce monopole : ils avaient deux langues mystérieuses inconnues au vulgaire.

La vérité était en Égypte, mais captive ; Dieu la délivre avec Israël ; il la délivre des hiéroglyphes en la faisant écrire dans une langue et avec des caractères que chacun pouvait connaître facilement ; il la délivre de la multiplicité des symboles astronomiques, astrologiques, physiques et autres, en la faisant écrire dans toute sa simplicité ; il la délivre du secret où on la retenait en la publiant du haut d'une montagne et au bruit du tonnerre ; il la délivre de l'oppression de la caste savante en la donnant en héritage à tout un peuple

pour la méditer et la faire connaître à tous les peuples.

L'Égypte et l'Éthiopie conservent toujours des relations avec ce peuple dépositaire de la vérité. La reine du Midi ou d'Éthiopie vient admirer la sagesse de son roi Salomon ; Pharaon lui donne sa fille. Jérémie prophétise en Égypte. Des colonies juives s'établissent en Égypte et en Éthiopie, du sixième au troisième siècle avant Jésus-Christ, et forment dans ce dernier pays un royaume<sup>1</sup>. Sous Alexandre les Juifs obtiennent droit de cité dans Alexandrie. Le Christ, enfant, est transporté en Égypte. L'eunuque de la reine Candace vient adorer à Jérusalem, et, de là, remporte dans l'Éthiopie le germe du Christianisme, qui s'y est développé depuis et y règne encore à présent. Saint Marc le prêche dans Alexandrie. De pieux solitaires peupleront la Thébaïde. Alexandrie verra son école chrétienne devenir une des lumières du monde. Aujourd'hui même, après tant de revers, les chrétiens forment encore plus de la moitié de la population en Égypte, la plupart, il est vrai, engagés dans l'erreur ou le schisme, mais plus par ignorance que par opiniâtreté. Plusieurs d'entre eux, les Coptes, descendent des anciens Égyptiens et ont conservé leur langue dans l'office divin, ce qui n'a pas servi peu à la découverte des hiéroglyphes<sup>2</sup>.

#### LA GRÈCE ET L'ITALIE.

La Grèce, où nous abordons maintenant, a hérité sa philosophie de l'Asie et de l'Égypte, mais elle lui a imprimé son caractère particulier. Dans tout l'Orient, à commencer par la Chine, l'Inde, la Perse, la Chaldée, pour finir par l'Égypte et l'Éthiopie, la philosophie présente quelque chose d'immobile et d'uniforme, aussi bien que toutes les autres institutions, les lois, les gouvernements, les mœurs, les arts, les usages. Dans la Grèce il en est différemment. Colonisée par des peuplades venues de divers pays, habitée par des races de diverse origine ; découpée par la mer en îles, en presqu'îles, en promontoires ;

<sup>1</sup> Champollion, *Panthéon égyptien*, Creuzer-Guignault, l. 3, surtout les notes.

<sup>2</sup> *Nouveau Journal asiatique*, juin 1829. — <sup>2</sup> *Lettre* du P. Sicard au comte de Toulouse.



divisée en une multitude de petits États ayant chacun sa forme de gouvernement différente, la Grèce a imprimé sa mobilité et sa variété natives à la philosophie comme à tout le reste. La sagesse n'y sera plus le privilège d'une caste, mais un bien sans maître que chacun pourra cultiver à son gré; elle ne sera plus renfermée dans le secret des temples : elle se montrera dans les rues, dans les places, dans les promenades, dans les boutiques; elle ne s'exprimera plus en une langue inconnue et hiéroglyphique : elle parlera la langue vulgaire, la langue des servantes et des artisans, langue douce et harmonieuse qui est à elle seule une volupté; elle ne prétendra plus dominer en souveraine : elle voudra plaire à un peuple spirituel, mobile, curieux, et, dans ce but, changera souvent de ton, de manières, de costume, de docteurs, quelquefois même de doctrine, sans rompre toutefois au fond avec l'Orient.

Thalès, qui passe communément pour le premier sage de la Grèce, n'était pas Grec, mais Phénicien; nous le savons d'Hérodote et de Diogène Laërce. Ce dernier cite encore, à l'appui de son témoignage, Duris, Démocrite et Platon. Celui-ci le fait descendre de Cadmus, qui, le premier, apporta en Grèce les lettres de l'alphabet. Quant à Plutarque, il reproche à Hérodote, comme un trait de malignité, d'avoir fait du premier sage de la Grèce un Phénicien et un barbare; mais Hérodote n'ayant vécu qu'un siècle après Thalès est un témoin plus croyable que Plutarque, qui vécut sept siècles après Hérodote. Plutarque, d'ailleurs, ne donne aucune preuve du contraire; il convient même que Thalès ne vint à Milet, en Ionie, que dans un âge fort avancé <sup>1</sup>.

Ce fut donc en Phénicie que naquit Thalès, l'an 639 avant Jésus-Christ, lorsque le saint roi Josias commençait à régner en Judée. Il vécut près de cent ans et fut ainsi contemporain de Lao-tseu et Confucius à la Chine; de Gotama, une des principales incarnations de Bouddha ou bien l'un des principaux philosophes du bouddhisme dans l'Inde; de Zoroastre dans la Perse, ainsi que des prophètes Jérémie, Daniel et Ézéchiel.

Il avait quarante ans à l'époque où Jérusalem, si près de la Phénicie, fut prise et le temple brûlé. Étant d'une famille illustre, il dut naturellement avoir connaissance des prophéties menaçantes que Jérémie envoyait aux rois de Tyr et de Sidon. Comme sa langue était la même que celle des Hébreux et que les deux peuples avaient ensemble des relations intimes depuis des siècles, il est également naturel de penser qu'il connut les livres de Moïse. Sa philosophie paraît empruntée aux premiers versets de la Genèse; il dit que l'eau fut l'élément primitif des choses, et que Dieu est cette intelligence qui a formé toutes choses de l'eau <sup>1</sup>. Les anciens Grecs donnaient à l'eau le nom de chaos et réciproquement. Le prince des apôtres s'exprime à cet égard comme le prince des sages; saint Pierre, comme Thalès, dit que le monde, produit de l'eau, subsistait par l'eau <sup>2</sup>. Moïse parle le même langage quand il dit que l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux ou le chaos primitif.

Thalès définissait Dieu un être qui n'a ni commencement ni fin.

Il avait voyagé en Égypte sous les règnes de Psammétique et de Néchao et s'était attaché aux prêtres de ce pays. De son temps les rois d'Égypte et d'Éthiopie s'envoyaient des énigmes à deviner, des questions à résoudre, comme on voit par l'exemple de la reine de Saba que c'était l'usage au temps de Salomon. L'an 568, étant revenu en Grèce, Périandre, tyran de Corinthe, lui donna un banquet célèbre, où Plutarque, qui en a composé le récit, fait assister les sages contemporains : Solon d'Athènes, Pittacus de Mitylène, dans l'île de Lesbos, Bias de Priène, en Asie Mineure, Cléobule de l'île de Rhodes, Chilon de Sparte, et le maître du festin, Périandre, avec le Scythe Anacharsis, Ésope et quelques autres.

Durant ce banquet, qui est appelé le *Ranquet des sept Sages*, on vint dire à Thalès que le roi d'Égypte, Amasis, avait adressé plusieurs

<sup>1</sup> Cic., *de Nat., deor.*, l. 1, n. 10 : « Thales aquam dixit esse initium rerum; Deum autem eam mentem quæ ex aqua cuncta fingeret. » — <sup>2</sup> 2 Pierre, 3, 5... « Coeli erant prius et terra de aqua et per aquam consistentes Dei verbo. »

<sup>1</sup> Diog. Laërt., *Vie de Thalès*. Plut., *de Malign. Herodot.*

questions au roi d'Éthiopie et qu'il en avait reçu les réponses suivantes : « Qu'y a-t-il de plus ancien ? — Le temps ; — de plus grand ? — Le monde ; — de plus sage ? — La vérité ; — de plus beau ? — La lumière ; — de plus commun ? — La mort ; — de plus utile ? — Dieu ; — de plus nuisible ? — Le démon ; — de plus fort ? — La fortune ; — de plus facile ? — Le plaisir. — Aucune de ces réponses n'est admissible, dit Thalès ; toutes sont marquées au coin de l'erreur et de l'ignorance. D'abord, comment le temps peut-il être ce qu'il y a de plus ancien, puisqu'on le divise en passé, présent et avenir ? Ce dernier est certainement moins ancien que les hommes et que les événements actuels. Dire que la vérité est la sagesse, c'est, ce me semble, confondre l'œil avec la lumière. Si d'ailleurs la lumière est, selon le roi d'Éthiopie, ce qu'il y a de plus beau, pourquoi ne pas nommer le soleil lui-même ? Quant aux autres réponses, celles qu'il a faites sur les dieux et les démons sont aussi hardies que dangereuses. Ce qu'il dit de la fortune est tout à fait déraisonnable ; si elle est réellement si forte et si puissante, comment change-t-elle avec tant de facilité ? Enfin la mort n'est pas ce qu'il y a de plus commun puisqu'elle n'existe point parmi les vivants. » Thalès ne se contenta point de blâmer les réponses qui avaient été faites, il crut devoir en faire d'autres, que tous les convives approuvèrent et qui méritent d'être rapportées : « Qu'y a-t-il de plus ancien ? — Dieu, car il est éternel ; — de plus grand ? — L'espace : il contient le monde, qui lui-même renferme tout ; — ce qu'il y a de plus beau ? — Le monde, parce qu'il est l'ouvrage de Dieu ; — de plus sage ? — Le temps : il a découvert ou découvrira tout ; — de plus commun ? — L'espérance : elle reste à ceux même qui n'ont rien ; — de plus utile ? — La vertu : elle fait bien user de tout ; — de plus nuisible ? — Le vice : il corrompt tout par sa présence ; — de plus fort ? La nécessité : elle seule est invincible ; — de plus facile ? — Ce qui est selon la nature : on se lasse souvent du plaisir même <sup>1</sup>. »

La nécessité dont parle Thalès n'était, dans

les principes de ce sage, que la résolution fixe et la puissance immuable d'un Être prévoyant. Cette observation est de Stobée <sup>1</sup>. Plutarque la fait également lorsqu'il ajoute à la parole de Thalès : « Démocrite et Parménide disaient que tout se faisait par les lois de la nécessité, mais que cette nécessité était la même chose que le destin, la justice, la providence, la puissance qui a fait et entretient le monde <sup>2</sup>. »

La maxime favorite de Thalès était : « Connais-toi toi-même. » Il est le premier que l'histoire nous montre prédisant une éclipse de soleil. Il vécut près d'un siècle. Il fut, dans l'ancienne philosophie grecque, le chef de ce qu'on a nommé l'école ionique, à cause qu'il passa les dernières années de sa vie à Milet, en Ionie.

L'on a trouvé sur l'une des portes de cette ville une inscription curieuse et qui fait voir que le nom du vrai Dieu n'était pas inconnu dans ce pays. Cette inscription, qui est en grec, porte en toutes lettres : *Jéhova, toujours saint, gardez la ville de Milet ainsi que tous ses habitants* <sup>3</sup>.

Pendant que Thalès commençait le règne de la philosophie dans l'Asie Mineure un autre sage le fondait en Italie ; c'était Pythagore, né, suivant quelques-uns, dans une île de la mer de Toscane, suivant le plus grand nombre dans l'île de Samos, vers l'an 580 avant Jésus-Christ, d'après l'opinion la plus accréditée ; car il n'y a rien d'absolument certain ni sur le lieu ni sur l'époque de sa naissance. Après avoir été pendant quelque temps disciple de Phérécyde de Scyros il habita longtemps en Égypte, parcourut la Phénicie, l'Asie Mineure, alla jusque dans la Perse, la Chaldée et dans l'Inde. C'était le temps où Daniel était le chef des sages de Babylone. Au dire de Jamblique il séjourna plusieurs fois sur le mont Carmel, où il y avait eu une école de prophètes. Porphyre, dans la vie de Pythagore, dit expressément qu'il consulta des Hébreux. Hermippus, dans sa vie du même philosophe, ajoute qu'il transporta dans sa philosophie plusieurs opinions et usages des

<sup>1</sup> Plut., *Banquet des sept Sages*.

<sup>2</sup> Stob., *Eclog. Phys.*, c. 8. — <sup>3</sup> Plut., de *Placit. phil.*, l. 1, c. 24. — <sup>3</sup> Spon, *Voyage d'Italie et du Levant*, t. 1, p. 423.



Juifs <sup>1</sup>. Revenu de ses voyages il se fixa dans l'Italie inférieure, nommée alors la Grande-Grèce, dans la ville de Crotone, chez le fameux athlète Milon. Il y fonda une école de philosophie connue sous le nom d'école italique. C'était encore moins une école qu'une congrégation religieuse, dont Pythagore était le supérieur général. Pour y être reçu il fallait subir des épreuves longues et diverses; ces épreuves embrassaient à la fois et le régime du boire et du manger, les vêtements, le sommeil et les exercices gymnastiques; tout y tendait à fortifier l'âme en la purifiant, à dompter les sens, à faire supporter les privations et vaincre la douleur, à façonner l'esprit aux habitudes de la méditation. Les postulants devaient garder le silence pendant deux, trois ou cinq ans, selon qu'ils étaient plus ou moins enclins à parler. C'est alors seulement qu'ils étaient initiés à la doctrine secrète; car il y avait une doctrine publique pour l'universalité des auditeurs. Ce qu'il y avait de mystérieux ne se confiait que sous le serment du secret le plus inviolable. Tous les disciples mettaient leurs biens en commun; ils habitaient tous ensemble dans un vaste édifice, et y suivaient, pendant la journée, une règle dont l'austérité était tempérée par la promenade, le chant, la musique instrumentale, la danse, la lecture des poètes. La frugalité de leurs repas n'admettait ni la viande ni le poisson; le vin était interdit aux contemplantifs; tous étaient vêtus d'une tunique blanche; les cérémonies religieuses et les sacrifices se mêlaient aux travaux de l'étude.

Quant à la doctrine de Pythagore sur Dieu, saint Justin, Clément d'Alexandrie, Lactance, saint Cyrille d'Alexandrie, la résument en ces termes : « Écoutons ce que dit Pythagore : Dieu est un; il n'habite point, comme quelques-uns se l'imaginent, hors des limites du monde; mais, résidant tout entier en lui-même, il contemple, dans l'orbite universel, toutes les générations; il est le centre de tous les siècles, l'ouvrier de toutes ses puissances et de toutes ses œuvres, le principe de toutes choses; il est la lumière dans les cieus, le père de tous, l'esprit et la vie de

tous, le moteur de tous les orbites. Ainsi parle Pythagore <sup>1</sup>. »

Saint Justin cite encore du même ces autres paroles : « Si quelqu'un dit : Je suis Dieu, outre celui qui est un, celui-là doit faire un monde pareil à celui-ci et dire : Ce monde est à moi. Non-seulement il doit dire et faire ainsi, mais il doit encore habiter le monde qu'il aurait fait comme celui qui est un le fait dans le monde présent <sup>2</sup>. »

Mais où l'on voit plus détaillée la doctrine de Pythagore et de son école sur Dieu et sur la création, c'est dans le traité du pythagoricien Timée de Locres, intitulé *de l'Ame du monde*, et dans le dialogue de Platon, intitulé : *Timée*, parce qu'il est un développement de l'autre écrit. On lit dans le premier :

« Avant la formation du ciel il avait l'idée, la matière et Dieu, démiurge ou artisan du mieux.

« Le Dieu éternel, le Dieu père et chef de tous les êtres, ne peut être conçu que par l'esprit. Il est toujours le même, non engendré, non produit.

« L'idée est improduite, immuable, permanente, toujours la même, intelligible, modèle de tous les êtres engendrés, sujets au changement.

« La matière est la pâte, la mère, la nourrice, ce qui engendre la troisième nature ou l'être sensible. Par elle-même elle est sans forme et sans figure, mais elle reçoit en elle toutes les figures et toutes les formes; elle devient divisible en devenant corps : c'est l'être toujours autre ou changeant. On l'appelle matière, lieu, capacité.

« Comme ce qui est plus ancien vaut mieux que ce qui est plus nouveau, ce qui est réglé mieux que ce qui ne l'est pas, Dieu, bon par essence, voyant la matière qui recevait toutes les formes et se livrait de toute manière, sans aucune règle, à toutes sortes de variations, voulut la soumettre à l'ordre et à des variations régulières plutôt qu'irrégulières, afin que les différences des corps se correspondissent et ne fussent plus abandonnées au hasard.

<sup>1</sup> S. Just., *Coh. ad Græc.*, ed. Henr. Steph. Clem. Alex., *Admonit. ad gentes*, p. 47. Lact., *Inst. div.*, l. 5. S. Cyr. Alex., *contra Jul.*, l. 1. — <sup>2</sup> S. Justin, *de Monarchia*.

<sup>1</sup> Apud Joseph., *contra Appion.*, l. 1.

« Dieu fit donc ce monde de toute la matière, le constituant la limite de la nature des êtres parce qu'il renferme tout en lui ; il le fit un, unique, parfait, animé et raisonnable, parce que ce qui est animé et raisonnable vaut mieux que ce qui ne l'est point ; il lui donna un corps sphérique parce que c'est la plus parfaite des figures.

« Dieu ayant donc voulu faire une production excellente fit ce dieu produit (le monde), qui ne pourra jamais être détruit par une autre cause que par Celui qui l'a formé, si jamais il le voulait. Mais il n'est pas d'un être bon de se porter à détruire un ouvrage excellent fait par lui-même. Le monde subsistera donc toujours, tel qu'il est, incorruptible, indestructible, heureux.

« Des êtres produits, c'est celui qui a le plus de stabilité et de force, parce qu'il a été fait par l'auteur le plus puissant, non d'après un modèle fragile, mais d'après l'idée et l'essence intelligible, sur laquelle il a été tellement exécuté et fini qu'il est devenu très-beau et qu'il n'aura jamais besoin d'être réparé.

« Il est complet dans ce qui concerne les êtres sensibles, parce que le modèle dont il est l'expression comprenait en lui les formes idéales de tous les animaux possibles sans exception. Le modèle était l'univers intelligible ; le monde est l'expression sensible du modèle. »

Après avoir parlé de la formation du soleil, de la lune, des étoiles errantes ou fixes, ainsi que de leurs diverses révolutions, Timée ajoute :

« On appelle parties du temps ces périodes que Dieu a ordonnées en composant le monde ; car les astres n'étaient point avant le monde, ni par conséquent l'année, ni les retours périodiques des saisons par lesquelles se mesure la durée de ce temps engendré. Ce temps est l'image du temps improduit, que nous appelons éternité ; car, de même que ce monde a été formé à l'image du monde éternel et intelligible, de même le temps a été produit avec le monde sur le modèle de l'éternité <sup>1</sup>. »

On voit ici que, dans la pensée de Timée,

<sup>1</sup> Timée de Locres, édit. de Lebatteux. *Item*, inter *Opera Platon*.

comme le dira expressément Platon, le temps n'a commencé qu'avec l'organisation du monde, avec les révolutions du soleil et de la lune. Tout ce qui existait auparavant, comme la matière première, est au delà du temps. C'est pour cela que, d'une part, Timée dit que cette matière est éternelle, mais non pas immuable, et que, d'une autre part, il nous montre Dieu plus ancien que la matière.

Il parle ensuite de la terre, de la création des animaux et de l'homme, de son corps et de son âme, des vertus et des vices, des récompenses et des châtimens qui l'attendent après la mort, et termine son récit par ces mots : « C'est la juste Némésis qui règle tout cela dans une seconde vie avec les génies terrestres, vengeurs des crimes dont ils ont été les témoins. Le Dieu arbitre de toutes choses leur a confié l'administration de ce monde inférieur, composé de dieux, d'hommes, d'animaux de toutes espèces, qui ont été formés d'après le modèle parfait de l'idée improduite, éternelle, purement intelligible. »

Dans cet exposé de la doctrine pythagoricienne on voit donc un Dieu éternel, plus ancien que tout, visible à l'esprit seul, qui crée le monde d'une matière informe, comme il est dit au livre de la Sagesse <sup>1</sup>. Ce monde est très-bon et très-beau, comme il est dit au premier chapitre de la Genèse <sup>2</sup>. Pythagore fut le premier qui appela l'univers du nom de *cosmos*, qui signifie ordre, arrangement, harmonie. C'est l'équivalent du mot hébreu *Séba*, pluriel *Sabaoth*, que le latin rend par *ornement, armée* <sup>3</sup>.

Mais qu'est-ce que cette idée éternelle, in- créée, immuable, toujours la même, exemplaire intelligible de toutes les créatures ? N'est-ce pas cette intelligence, cette sagesse vivante dans laquelle sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu <sup>4</sup> ? sagesse conçue de Dieu avant tous les temps et qui était avec lui arrangeant toutes choses <sup>5</sup> ; sagesse, raison éternelle, par qui tout a été fait et sans qui rien n'a été fait <sup>6</sup> ; qui contient en elle, par conséquent, les idées de tous les être possibles.

<sup>1</sup> Sag., 11, 18, suivant le grec. — <sup>2</sup> Gen., 1, 31. —

<sup>3</sup> *Ibid.*, 2, 1. — <sup>4</sup> Coloss., 2, 3. — <sup>5</sup> Prov., 8, 30. —

<sup>6</sup> Jean, 1, 3.



Mais que peut-il y avoir de vrai touchant cette âme du monde dont parle Timée et qui fait même le titre de son livre ? C'est peut-être là une notion obscure de cet Esprit de Dieu qui planait sur les eaux, qui les couvrait, les fomentait, c'est-à-dire, comme parle saint Ambroise, les vivifiait pour les tourner en créatures nouvelles, et, par sa chaleur, les animer à la vie ; qui acheva la perfection de la création, selon ce qui est écrit : « Les cieus ont été affermis par le Verbe de Jéhova et leur armée par l'Esprit de sa bouche <sup>1</sup>. » Esprit de l'Éternel qui remplit l'univers et contient toutes choses <sup>2</sup> ; Esprit vivificateur de tout, et par conséquent créateur, car il est dit : « Envoyez votre Esprit, et toutes choses seront créées <sup>3</sup>. »

Timée distingue du Dieu créateur l'âme du monde ; d'autres philosophes diront que cette âme est Dieu même. Comme on peut attribuer la puissance créatrice au Père, l'intelligence au Fils, l'amour ou la vie à l'Esprit-Saint, les deux sentiments s'accorderaient dans un fond de vérité. L'esprit qui anime le monde par son souffle vivifiant est distinct du Père et cependant le même Dieu avec lui. « Cette proposition : Dieu ou l'Esprit-Saint est l'âme du monde, prise dans le sens rigoureux que l'on y attache maintenant, est inadmissible ; elle suppose que Dieu et le monde ne forment qu'un seul être composé, de même que l'âme et le corps ne font qu'un seul homme. Mais, dans le sens des anciens philosophes, elle offre quelque chose de tolérable. Suivant eux, comme saint Thomas l'a remarqué sur Platon, l'âme n'est unie au corps que comme le pilote au navire, en sorte que l'homme n'est pas un être composé d'une âme et d'un corps, mais une âme se servant du corps <sup>4</sup>. Dans ce sens Dieu pourrait être appelé l'âme du monde, parce que le monde est pour lui comme un vêtement, un char, un pavillon. Pour parler exactement il faut se borner à dire que Dieu est comme l'âme du monde. Ce n'est plus là qu'une comparaison qui insinue qu'il y a ressemblance, mais non parité.

Une chose est encore possible. Plus d'un philosophe ancien distinguait, dans l'homme, l'âme raisonnable d'avec l'âme sensitive, telle qu'elle est dans les animaux, et d'avec l'âme végétative, telle qu'elle est dans les plantes. Il paraîtrait que plusieurs ont distingué pareillement deux âmes dans l'univers : l'une incréée, première, Dieu lui-même, animant cet univers, comme le roi anime tout un empire ; l'autre secondaire, instrumentale, créée, comme le principal ressort pour le gouvernement de ce monde. Dans chaque plante, outre la providence créatrice de Dieu et sous sa main, il est un principe végétal, une âme végétative qui pousse les racines en bas, la tige en haut, et répand la sève dans toutes les parties ; dans chaque animal, outre cette même providence et sous sa main, il y a un principe sensitif, une âme sensitive qui voit, qui entend, qui palpe, qui flaire, qui savoure par les organes extérieurs ; de même, dans l'univers entier, sous la main de la providence divine qui le soutient et lui communique l'être, plus encore que l'âme ne fait au corps, il y a, d'après l'opinion de quelques philosophes, un principe commun de vitalité, une espèce d'âme universelle, un réservoir primitif d'esprit vital, de fluide électrique, magnétique, etc., cause immédiate du principe de cohésion dans le minéral, du principe de végétation dans la plante, du principe de sensibilité dans l'animal ; océan mystérieux dont les flots circulent dans toute la création, du soleil à la terre, d'un soleil à un autre, pour opérer, sous la direction des anges à qui Dieu a confié l'administration de ce monde, mille et mille phénomènes divers. Nous avons vu ailleurs que le char mystérieux et vivant qui, dans les visions d'un prophète, sert de trône à l'Éternel, pourrait s'entendre à peu près de la sorte. On concevrait alors que Dieu ait réellement créé cette âme avec quelque chose d'analogue aux proportions harmoniques d'éléments célestes et terrestres dont les pythagoriciens ont cru que Dieu l'avait composée.

Nous disons, avec quelque chose d'analogue ; car, prise littéralement, l'explication de Timée est la plupart du temps inintelligible ou

<sup>1</sup> Ps. 32. — <sup>2</sup> Sag., 1, 7. — <sup>3</sup> Ps. 103. Hieron., *Quæst. Hebr. in Gen.* — <sup>4</sup> S. Thom., *contra Gentes*, l. 2, c. 27. *Summa*, q. 10, a. 3.

absurde. Dieu composa l'âme du monde, dit-il, en mêlant l'essence indivisible avec la divisible, de sorte que des deux il ne s'en fit qu'une, dans laquelle furent réunies les deux forces, principes des deux mouvements, l'un toujours le même, l'autre toujours divers. Le mélange de ces deux essences était difficile et ne se fit pas sans beaucoup d'art et d'efforts. Les rapports des parties mêlées suivent ceux des nombres harmoniques que Dieu a choisis ainsi afin qu'on n'ignorât pas de quoi et par quelle règle l'âme avait été composée. Il parle ensuite de ces nombres ; mais les anciens mêmes ne connaissaient rien de plus obscur. Timée ajoute que Dieu composa l'âme humaine des mêmes rapports et des mêmes qualités, et que, l'ayant divisée, il en remit la distribution à la nature altératrice. Celle-ci, prenant la place de Dieu dans cette partie, composa les animaux mortels et éphémères, et versa sur eux, comme par infusion, les âmes, extraites les unes de la lune, les autres du soleil, ou de quelque autre des astres errants dans la région de l'être changeant, excepté une parcelle de l'être toujours le même, qui fut mêlée dans la partie raisonnable de l'âme pour être un germe de sagesse dans les individus privilégiés. Car dans les âmes humaines il y a une partie qui a l'intelligence et la raison, et une partie qui n'a ni l'une ni l'autre. Or ce qu'il y a de plus exquis dans la partie raisonnable vient de l'être immuable, et ce qu'il y a de vicieux, de l'être changeant. Ces idées paraissent empruntées aux prêtres de l'Égypte, que Pythagore avait consultés dans ses voyages.

Comme les brahmes de l'Inde, et peut-être grâce à eux, Pythagore et ses disciples avaient, sur le système du monde, des idées dont les découvertes modernes ont constaté la justesse. Ils disaient que la terre était ronde, habitée tout autour ; qu'il y avait des antipodes ; que le centre du globe était le bas, et ce qui s'en éloignait le haut ; que la terre tournait sur elle-même et autour du soleil, qui lui-même se mouvait circulairement ainsi que la lune<sup>1</sup>. Ceux-là donc se trom-

pent beaucoup qui s'imaginent que de pareilles notions étaient inouïes dans le monde avant Copernic.

Jusqu'à Pythagore les hommes qui s'appliquaient aux connaissances intellectuelles s'appelaient sophi ou sophistes, c'est-à-dire sages. Pythagore, le premier, prit un nom plus modeste et s'appela philosophe, c'est-à-dire amateur de la sagesse ; mais moins il prétendait par le nom, plus il prétendait par la chose même. Son école, avec ses épreuves, ses mystères, ses serments, devait être une vaste corporation, non-seulement scientifique et religieuse, mais politique. Il voulait, selon toute apparence, introduire en Occident quelque chose de semblable aux castes savantes de l'Orient, aux lettrés de la Chine, aux brahmanes de l'Inde, aux mages de la Perse, aux prêtres de l'Égypte, pour dominer à la fois les doctrines, le culte et le gouvernement. Voilà sans doute la cause secrète des oppositions violentes qui s'élevèrent contre cette institution et qui la firent disparaître dans l'espace de deux siècles.

L'autorité de Pythagore était grande parmi les siens ; ces seuls mots : « Le maître l'a dit, » étaient pour eux une preuve sans réplique. Pour les amener là il employa plus d'un moyen, non-seulement les sciences, où on lui attribue des découvertes importantes, mais cet air de mystère qu'il mettait en tout. On n'était pas facilement admis à le voir ; lui parler était une faveur dont on se vantait. Ce n'est pas tout ; il avait rapporté de l'Orient la doctrine de la métempsycose. Dans cette transmigration l'âme oubliait tout ce qu'elle avait été dans un état précédent. Par la faveur de Mercure Pythagore conservait une mémoire fidèle de tout. Il se souvenait donc bien, disait-il, qu'il avait été autrefois *Æthlide* et qu'il avait passé pour le fils de *Mercur*, qui lui accorda pour cette raison le don de mémoire. Il devint ensuite *Euphorbe*, se trouva au siège de *Troie*, où il fut dange-reusement blessé par *Ménélas*. Depuis son âme passa dans *Hermotimus*, et dans ce temps-là, pour convaincre tout le monde du don que *Mercur* lui avait fait, il s'en alla dans le pays des *Branchides*, entra dans le temple d'*Apollon*, et fit voir son bouclier

<sup>1</sup> Diog. Laert., *Vie de Pyth.* Plut. de *Placit. philos.*, 1. 4, c. 13.



tout pourri, que Ménélas, en revenant de Troie, avait consacré à ce dieu pour marque de sa victoire. Après Hermodotus il devint le pêcheur Pyrrhus, et enfin le philosophe Pythagore, sans compter qu'il avait encore été auparavant le coq de Mucyle et le paon de je ne sais qui.

Il assurait que, dans les voyages qu'il avait faits aux enfers, il avait remarqué l'âme du poète Hésiode attachée avec des chaînes à une colonne d'airain, où elle se tourmentait fort; que, pour celle d'Homère, il l'avait vue pendue à un arbre, où elle était environnée de serpents, à cause de toutes les faussetés qu'il avait inventées et attribuées aux dieux, et que les âmes des maris qui avaient mal vécu avec leurs femmes étaient rudement tourmentées dans ce pays-là.

Une autre fois Pythagore fit faire une profonde caverne dans sa maison. On dit qu'il pria sa mère d'écrire exactement tout ce qui se passerait pendant son absence. Il s'enferma dans sa caverne, et, après y être demeuré une année entière, il en sortit sale, maigre et hideux à faire peur. Il fit assembler le peuple et dit qu'il revenait des enfers; et, afin qu'on ajoutât foi à ce qu'il voulait faire croire, il commença par raconter tout ce qui était arrivé pendant son absence. Le peuple fut fort touché; on s'imagina aussitôt qu'il y avait quelque chose de divin dans le philosophe; chacun se mit à pleurer et à jeter de grands cris. Les hommes le prièrent de vouloir bien instruire leurs femmes; c'est de là que les femmes de Crotone ont été appelées pythagoriciennes. Pythagore se trouva un jour à des jeux publics; il fit venir à lui, par de certains cris, un aigle qu'il avait apprivoisé sans qu'on n'en sût rien; tout le peuple fut fort étonné. Le philosophe, pour rendre la chose plus précieuse, fit voir à toute l'assemblée une cuisse d'or attachée à sa jambe.

Il faisait profession de s'entendre aux présages et aux augures. Il avait surtout un respect extraordinaire pour les fèves; non-seulement il n'en mangeait point, mais, fuyant un jour devant des ennemis qui le poursuivaient, il rencontra dans son chemin un champ de ce légume qu'il fallait traverser; jamais il ne put s'y résoudre. « Il vaut mieux

mourir ici, dit-il, que de faire périr toutes ces pauvres fèves-là. » D'autres racontent sa mort d'une autre manière; car il n'y a pas plus d'accord là-dessus que sur l'époque et le lieu de sa naissance<sup>1</sup>.

Les principaux disciples de Pythagore ont été :

1° Timée de Locres, dont nous avons vu plus haut la doctrine;

2° Ocellus de Lucanie, sous le nom duquel il existe un petit traité de *la Nature de l'univers*. On y voit, pour prouver que l'univers est éternel, plusieurs raisonnements qui prouvent bien qu'il est un être éternel, immuable, c'est-à-dire Dieu, mais nullement que ce soit l'univers que nous voyons. Ce qu'il dit sur la sainteté de l'union conjugale est singulièrement remarquable, surtout dans la bouche d'un païen.

« Pour ce qui est de la procréation des hommes entre eux et des lois de sainteté et de modestie qui doivent la régler, quant à l'objet et aux personnes, il me semble, dit-il, qu'il faut d'abord statuer que l'homme ne doit se proposer que de donner la vie à des hommes; toute autre vue est illégitime. Dieu n'a point donné aux hommes les facultés, les organes et les désirs pour leur procurer des sensations agréables, mais pour assurer la perpétuité de leur espèce; car comme il n'était pas possible, selon les lois de la nature, que chaque individu, né mortel, jouît des prérogatives de la Divinité, Dieu, pour y suppléer, a établi les générations dont la suite infinie remplit l'éternité qui manque aux individus. La première considération à faire, c'est donc que la volupté n'est point le but de l'union conjugale. Il faut considérer ensuite le rapport de chaque homme dans cet état avec le tout; étant partie d'une famille, d'une ville, et surtout du monde, il doit aider à réparer les pertes journalières de l'espèce, sans quoi il est déserteur de son poste dans son foyer, dans sa patrie, dans l'univers, qui est la cité de Dieu. Ceux qui auront une seule fois un autre objet violeront manifestement les droits les plus sacrés de la société, et, s'il arrive que ces hommes deviennent pères

<sup>1</sup> Diog. Laert., *Vie de Pythag.*

dans leur brutalité, leurs enfants seront vicieux, méchants, dignes objets de la haine des familles, des hommes, des dieux, des démons et des villes. Soyons donc pénétrés de ces principes; ne ressemblons point aux bêtes que le seul instinct conduit; ne voyons que la beauté de l'effet et sa nécessité. Car, selon la pensée des sages, il est beau et nécessaire que les maisons soient remplies de familles nombreuses et que la terre soit couverte d'hommes le plus qu'il est possible (et surtout d'hommes vertueux), l'homme étant le plus parfait et le plus doux des animaux. Que la sainteté règne dans les mariages; les villes seront bien réglées par les lois, les maisons particulières par les mœurs, et les peuples seront amis des dieux. Il est aisé de voir que les nations, soit grecques, soit barbares, ont été admirées dans leur gouvernement et leur conduite, non lorsqu'elles ont été nombreuses en habitants, mais quand elles ont été remplies de gens de bien<sup>1</sup>. »

D'après ces paroles du philosophe, le plus important n'est point le nombre des enfants produits, mais le nombre des enfants conservés et bien élevés. Celui-là donc qui, comme le prêtre catholique, renonce à devenir l'homme d'une femme, pour être à jamais l'homme de Dieu et l'homme du peuple, adorer plus parfaitement celui-là, servir plus entièrement celui-ci, lui inspirer des inclinations vertueuses, la sainteté conjugale aux époux, une vigilante sollicitude aux pères et mères, une respectueuse docilité aux enfants, la paix, la concorde, la charité à tous, celui-là, sans aucun doute, remplit complètement et au delà les vœux d'Ocellus de Lucanie. L'improbation de cet ancien sage ne tombe que sur le libertin qui ne s'éloigne d'un légitime mariage ou n'y entre que pour assouvir plus librement de brutales passions.

3<sup>e</sup> Philolaüs de Crotone, dont Philon, le Juif, a conservé ce passage : « Dieu est le chef et le souverain de toutes choses, toujours un, éternel, immuable, semblable à lui-même et différent de tout le reste<sup>2</sup>; » et Clément d'Alexandrie cet autre, relatif au péché originel de l'homme : « Tous les an-

ciens théologues et devins attestent que l'âme est unie au corps en punition de quelque crime et qu'elle y est ensevelie comme dans un tombeau<sup>1</sup>. »

4<sup>e</sup> Empédocle d'Agrigente, en Sicile, à la fois philosophe, poète, historien et médecin. Dans ceux de ses vers que Clément d'Alexandrie nous a conservés il dit de Dieu : « Nous ne pouvons ni l'apercevoir avec les yeux, ni le saisir avec la main; la foi est comme le grand chemin par lequel il descend dans l'esprit des hommes<sup>3</sup>. » Il distinguait quatre éléments, l'eau, le feu, l'air et la terre, avec deux principes qui les combinent, la haine et l'amitié. Quant à la métempsychose, il assurait qu'il se souvenait clairement d'avoir été petit garçon, petite fille, arbuste, oiseau et enfin poisson. Il y en a qui lui attribuent les *Vers dorés* de Pythagore. Ce qui est sûr, c'est que ces vers contiennent la morale des pythagoriciens; il y est dit que celui qui les prendra pour règle deviendra, à sa mort, un dieu immortel et incorruptible. On raconte généralement que, pour obtenir cette immortalité plus tôt, ou du moins en avoir la renommée sur la terre, Empédocle se jeta dans le cratère enflammé du mont Etna; mais un ancien auteur soutient qu'il se retira dans le Péloponèse, où il termina ses jours on ne sait comment ni à quelle époque.

5<sup>e</sup> Archytas de Tarente, savant géomètre, qui prit une grande part au gouvernement de sa patrie, ainsi que fit Empédocle dans la sienne; on lui confia la suprême autorité jusqu'à sept fois, et il commanda les armées avec succès. Contemporain de Platon, il lui sauva la vie par une lettre qu'il écrivit à Denys, tyran de Syracuse, qui avait résolu sa mort. Archytas enseignait que, de tout ce que la nature a mis dans l'homme, il n'y a rien de plus pernicieux ni de plus mortel que la volupté; que c'est ce qui soulève les passions dans les jeunes gens et qui les fait courir, à bride abattue, à tout ce qui flatte leurs convoitises; que de là viennent les trahisons à la patrie, les bouleversements des États, les intelligences secrètes avec l'ennemi, et qu'enfin il n'y a point de crimes ni d'attentats aux-

<sup>1</sup> Ocellus Lucanus, trad. par Lebatteux, c. 4. — <sup>2</sup> Phil., de *Mundi offic.*

<sup>1</sup> Clem. Alex., *Strom.*, l. 3, p. 433. — <sup>2</sup> *Ibid.*, l. 5, p. 587.



quels la volupté ne porte, sans compter les adultères et toutes les autres sortes d'impudicité dont elle est la seule amorce ; que rien n'est si ennemi de la raison ni si capable d'étouffer en nous cette divine lumière, qui est le plus grand présent que Dieu ou la nature aient fait à l'homme ; que, tant que la volupté nous domine, il ne faut point parler de tempérance, et que ni cette vertu ni aucune autre n'ont de lieu dans le royaume de la volupté.

Pour le faire mieux comprendre il voulait qu'on se représentât un homme dans un sentiment de plaisir le plus vif dont le corps soit capable. « On ne saurait douter, disait-il, qu'un homme dans un tel transport de plaisir ne soit absolument hors d'état de rien penser et de faire aucun usage de son esprit et de sa raison ; d'où il résulte qu'il n'y a rien de plus détestable ni de plus pestilentiel que la volupté, puisque, lorsqu'elle est à son dernier point et tant que sa violence dure, elle éteint toutes les lumières de l'esprit <sup>1</sup>. »

Tandis que Pythagore fondait l'école italique à Crotone, dans la Calabre, sur le golfe de Tarente, Xénophane fondait l'école éléatique à Élée ou Vélie, sur la mer de Toscane, dans la province actuelle de Salerne. Élée était une colonie de Phocéens qui avaient abandonné l'Asie Mineure pour ne point subir le joug des Mèdes et des Perses. Xénophane, de Colophon, en Ionie, était né six cent dix-sept ans avant Jésus-Christ et vécut plus d'un siècle. Il fut ainsi contemporain de Daniel. Il écrivit sa philosophie en vers. Clément d'Alexandrie nous en a conservé quelques-uns, où il est dit : « Il est un seul Dieu, supérieur aux dieux et aux hommes, et qui ne ressemble aux mortels ni par la figure ni par l'esprit. Mais les humains s'imaginent que les dieux sont engendrés, qu'ils ont des vêtements, une voix, un corps comme eux. Si les bœufs ou les lions avaient des mains et qu'ils sussent peindre comme les hommes, ils les peindraient semblables à eux-mêmes, les chevaux semblables aux chevaux, les bœufs semblables aux bœufs <sup>2</sup>. » A ces vers il faut en joindre deux autres, rapportés par Sextus

Empiricus et par Simplicius : « Dieu voit tout, entend tout, connaît tout ; sa sagesse conduit toutes choses sans effort ; » et enfin cette phrase de son biographe, Diogène de Laërce : « Dieu est toute intelligence et toute sagesse. » Il blâmait Hésiode et Homère du langage qu'ils s'étaient permis à l'égard de la Divinité. « Homère et Hésiode, disait-il, ont attribué aux dieux tout ce qui est déshonorant parmi les hommes : le vol, l'adultère, la trahison. »

Xénophane ne se bornait point à énoncer sa croyance sur Dieu, il en établissait les principaux attributs par des raisonnements que nous ont conservés Aristote, Simplicius et Théophraste. En voici quelques-uns : « Si Dieu est il ne peut être né ; car il serait né du non-être, ce qui est impossible. Il est donc éternel. Si Dieu est ce qu'il y a de plus puissant il doit être un ; car, s'il était deux ou plusieurs, il ne serait pas ce qu'il y a de plus puissant et de meilleur. Ces différents dieux, étant égaux entre eux, seraient chacun ce qu'il y a de plus puissant et de meilleur ; car ce qui constitue un dieu c'est d'être le plus puissant et non d'être surpassé en puissance ; de sorte que, si Dieu n'est pas ce qu'il y a de plus puissant, il n'est pas par cela même. Si l'on suppose qu'il y en a plusieurs, ou il y a entre eux des inférieurs et des supérieurs, et alors il n'y a pas de Dieu, car la nature de Dieu est de ne rien admettre de plus puissant que soi ; ou ils sont égaux entre eux, et alors Dieu perd sa nature, qui est d'être ce qu'il y a de plus puissant ; car l'égal n'est ni meilleur ni pire que son égal. De sorte que, s'il y a un Dieu et s'il est tel que doit être un Dieu, il faut que Dieu soit un et unique ; car, si l'on admet plusieurs dieux, Dieu ne pourra pas tout ce qu'il voudra <sup>1</sup>. »

Xénophane continue de conclure de la même manière que, Dieu étant un, il est en tout semblable à lui-même, partout vision, partout ouïe, partout tous les sens ; autrement il y aurait en Dieu des parties inférieures ou supérieures les unes aux autres, ce qui est impossible. En tant qu'absolument semblable à lui-même il est tel qu'une sphère, car il n'est pas semblable à lui-même par un côté

<sup>1</sup> Cic., *de Senectute*, c. 12. — <sup>2</sup> Clem., *Strom.*, l. 5, p. 601.

<sup>1</sup> Aristote, *de Xenoph.*, c. 3.

et dissemblable par un autre ; il est semblable à lui-même en tout. Étant éternel, un et sphérique, il n'est ni infini ni fini ; car d'être infini, c'est n'être pas, c'est n'avoir ni milieu, ni commencement, ni fin, ni aucune autre partie ; c'est ainsi qu'est l'infini ; or l'être ne peut pas être comme le non-être. D'un autre côté, pour qu'il fût fini, il faudrait qu'il fût plusieurs ; or l'unité n'admet pas plus la pluralité que la non-existence ; l'unité n'a rien qui la limite. Il conclut enfin, par des raisons analogues, qu'on ne peut ni appliquer à Dieu le mouvement, ni dire non plus qu'il soit immobile ; en sorte que, d'après tout cela, Dieu, éternel et un, semblable et sphérique, n'est ni infini, ni fini, ni immobile ni en mouvement <sup>1</sup>.

Comme Xénophane est le premier des anciens qui ait raisonné avec ordre sur ces matières élevées, il est juste de prendre en bonne part certaines de ses expressions qui aujourd'hui ne seraient point exactes. Ainsi quand il dit : « Dieu est sphérique, » il faut l'entendre au sens que lui-même explique, savoir que Dieu est de tous les côtés semblable à lui-même, comme une sphère ou boule l'est en son genre. Pareillement, quand il conclut que Dieu n'est ni fini ni infini, ni en mouvement ni immobile, il faut entendre qu'il ne l'est point à la manière des corps, qu'il ne l'est point à la manière de la terre et de l'air, auxquels, dans le chapitre précédent, Xénophane attribue une base infinie : physique erronée, mais qu'il est bon de connaître pour bien apprécier son langage métaphysique. Ses connaissances de la nature n'étaient pas moins fautives sur d'autres points ; il disait que les astres sont composés de nuages enflammés, qu'ils s'éteignent et se rallument comme des charbons ; que, lorsqu'ils s'allument, nous nous figurons qu'ils se lèvent, et qu'ils se couchent lorsqu'ils s'éteignent <sup>2</sup>.

Empédocle lui ayant dit un jour qu'il était difficile de rencontrer un homme sage : « Vous avez raison, répondit-il ; car pour en trouver un il faut être sage soi-même <sup>3</sup>. »

Les principaux disciples et les successeurs de Xénophane furent Parménide et Zénon,

l'un et l'autre d'Élée. Ils développèrent la doctrine de leur maître et la firent connaître dans Athènes. Xénophane, ainsi que nous l'avons vu, avait logiquement établi l'unité de Dieu. Parménide, subtilisant ce dogme, le traduisit par *unité de l'être*, ou l'*un*. On trouve un exposé de ses idées à cet égard dans un dialogue de Platon où Parménide est censé les développer à Socrate, alors fort jeune. La conclusion finale de ses raisonnements, c'est que, si l'*un* n'existe pas, rien n'existe <sup>4</sup>. Proclus, philosophe platonicien, dans son commentaire sur ce dialogue, remarque que Parménide, et il le prouve par ses propres paroles, ne méconnaît point qu'il y eût des êtres en grand nombre ; mais il s'arrêtait à cette considération que la pluralité provient de l'unité, ces êtres si nombreux de l'être un, en qui est leur exemplaire et la source de leur être, et dont l'intelligence créatrice contient *uniment* le multiple, indivisiblement le divisible, inséparablement le séparable. Comme Parménide insistait beaucoup sur cette unité originelle de toutes choses, ses adversaires s'attachèrent à tourner sa doctrine en ridicule en disant que, d'après elle, un chien serait la même chose qu'un homme, le ciel la même chose que la terre, tout en un mot serait un, le blanc et le noir, le chaud et le froid, le mortel et l'immortel, l'irraisonnable et le raisonnable, etc. Zénon défendit la doctrine de Parménide en montrant à ses adversaires que partout l'unité se voyait dans la pluralité, que dans chaque être, non moins que dans l'univers entier, l'unité était le fond et le lien. Les adversaires, s'imaginant que Parménide, en soutenant l'unité, rejetait la pluralité, soutinrent à leur tour que la pluralité était partout et l'unité nulle part. Zénon, partant de leur hypothèse, leur prouva que, si dans la nature il n'y avait que pluralité, divisibilité à l'infini, sans aucune unité quelconque, il s'ensuivrait des conséquences beaucoup plus absurdes que celles qu'ils imputaient à la doctrine de l'unité ; entre autres, que le mouvement et le repos seraient la même chose, que le mouvement et le repos seraient également impossibles, at-

<sup>1</sup> Aristote, de *Xenoph.*, c. 3. — <sup>2</sup> Achilles Tatius, sur *Aratu.*, c. 3. — <sup>3</sup> Diog. Laert.

<sup>4</sup> Plat., *Parmenid.*, in fine.



tendu que le mouvement et le repos supposent une continuité d'espace et de temps, et qu'il ne pourrait y avoir rien de continu où il n'y aurait aucune unité. Enfin, s'il n'y a d'unité nulle part, il n'y a point de pluralité; car où il n'y a pas un il ne saurait y avoir plusieurs <sup>1</sup>.

On voit à travers ces discussions subtiles que Parménide insistait tellement sur l'unité de l'Être souverain qu'il semblait nier la réalité des êtres subalternes; ses adversaires insistaient tellement sur la réalité de ces derniers qu'ils semblaient nier l'existence du premier. Un philosophe a dit fort bien, en parlant de ces deux systèmes qui divisaient l'école d'Élée et l'école d'Ionie : « Entre ces deux abîmes il y a longtemps que le bon sens du genre humain fait sa route; il y a longtemps que, loin des écoles et des systèmes, le genre humain croit avec une égale certitude à Dieu et au monde. Il croit au monde comme à un effet réel, certain, ferme et durable, qu'il rapporte à une cause, non pas à une cause impuissante et contradictoire à elle-même, qui, délaissant son effet, le détruirait par cela même, mais à une cause digne de ce nom, qui, produisant et reproduisant sans cesse, dépose, sans les épuiser jamais, sa force et sa beauté dans son ouvrage; il y croit comme à un ensemble de phénomènes qui cesserait d'être à l'instant où la substance éternelle cesserait de les soutenir; il y croit comme à la manifestation visible d'un principe caché qui lui parle sous ce voile et qu'il adore dans la nature et dans sa conscience. Voilà ce que croit en masse le genre humain. L'honneur de la vraie philosophie serait de recueillir cette croyance universelle et d'en donner une explication légitime; mais, faute de s'appuyer sur le genre humain et de prendre pour guide le sens commun, la philosophie, s'égarant jusqu'ici à droite ou à gauche, est tombée tour à tour dans l'une ou l'autre extrémité de systèmes également vrais sous un rapport, également faux sous un autre, et tous vicieux au même titre, parce qu'ils sont également exclusifs et incomplets. C'est là l'écueil éternel de la philosophie <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> *Procli Opera*, t. 4, p. 120, 123, 140, 151, 154, etc., édit. Cousin. — <sup>2</sup> Cousin, *Biogr. univ.*, art. XÉNOPHANE.

Pendant que Parménide et Zénon, Empédocle et Timée florissaient en Italie, Héraclite d'Éphèse renonçait au trône ou à la souveraine magistrature de sa ville pour s'appliquer uniquement à l'étude de la sagesse.

Il disait que cette sagesse ne consiste point en un grand nombre de connaissances, mais à connaître la loi qui les gouverne toutes. Suivant lui tout dans la nature est régi par des lois constantes; les phénomènes eux-mêmes qui paraissent discordants concourent à l'harmonie du tout; c'est un accord qui résulte des dissonances. Ainsi les êtres divers, quelle que soit leur variété, sont unis, coordonnés dans le même plan, ne forment qu'un seul ensemble, tendant au même but <sup>1</sup>.

Le destin, d'après Héraclite, n'est que cette grande harmonie, ou plutôt son principe; c'est la loi générale imposée à l'univers, la puissance intelligente de laquelle émane cette loi, l'expression de la raison qui est l'attribut de cette puissance <sup>2</sup>.

Cependant tous les êtres sont sujets à des variations continuelles; chaque instant ne les trouve plus tels qu'ils étaient l'instant précédent: c'est un torrent qui roule incessamment ses flots <sup>3</sup>. Comment, du milieu d'une telle mobilité, concevoir des lois générales et fixes? « Au milieu de ces révolutions, répond Héraclite, la nature suit une marche constante; les parcelles élémentaires et indivisibles se combinent, se séparent; l'attraction, la répulsion opèrent ce double changement; une sorte de condensation et d'évaporation en résulte. Une activité aussi universelle que persévérante met en jeu ces deux grands ressorts. On ne peut donc dire proprement que les choses *sont*, mais seulement qu'elles *passent*, qu'elles naissent et disparaissent <sup>4</sup>. »

Héraclite établit, d'une manière plus expresse et plus explicite qu'on n'avait fait, la distinction de deux ordres de choses, de deux mondes: l'un invisible, intellectuel, accessible à la raison seule; l'autre physique, accessible aux sens <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Plat., *Symp.*, c. 12. Arist., *de Mundo*, c. 5. Nicom., 8, 1. Plut., *de Placit. philos.*, 1, 27. Diog. Laert., 9, 7. — <sup>2</sup> Plut., *de Placit.*, 1, 23. Stob., t. 1, p. 56. — <sup>3</sup> Plat., *Cratyl.* Arist., *Physic.*, 8, 3. Plut., 1, 3. — <sup>4</sup> Plat., *Symp.*, c. 10. Arist., *de Mundo*, 5. Diog., 8 et 9. Plut., 1, 3. — <sup>5</sup> Arist., *de Cælo*, 3, 1. *Metaph.*, 3, 5.

L'âme numaine, en tant qu'elle est douée de raison, est une émanation de l'âme universelle, de l'intelligence suprême; mais elle est unie à une autre substance animée, celle qui nous est commune avec les animaux, d'une nature différente, d'une origine matérielle <sup>1</sup>. L'homme respire l'âme universelle; uni sans obstacle à cette intelligence suprême, il est dans l'état de veille; le sommeil est une suspension de cette communication immédiate <sup>2</sup>.

C'est sur ce fondement qu'Héraclite établit l'autorité du sens commun. « La raison commune et divine, dont la participation constitue la raison individuelle, dit-il, est le critérium de la vérité. Ce qui est cru universellement est certain, car cette croyance est empruntée à la raison commune et divine, et, par le motif contraire, toute opinion individuelle est dépourvue de certitude. Telle étant donc la raison, l'homme demeure dans l'ignorance tant qu'il n'a pas joui du commerce de la parole, et ce n'est que par ce moyen qu'il commence à connaître. Il faut donc déférer à la raison commune. Or, cette raison commune n'étant autre chose que le tableau de l'ordre universel, toutes les fois que nous empruntons à la mémoire commune, nous possédons la vérité, et, quand nous n'interrogeons que notre raison individuelle, nous tombons dans l'erreur <sup>3</sup>. »

Fénelon s'exprime dans le même sens qu'Héraclite. « Voilà donc deux raisons que je trouve en moi; l'une est moi-même, l'autre est au-dessus de moi. Celle qui est moi est très-imparfaite, fautive, incertaine, prévue, précipitée, sujette à s'égarer, changeante, opiniâtre, ignorante et bornée; enfin elle ne possède jamais rien que d'emprunt. L'autre est commune à tous les hommes et supérieure à eux; elle est parfaite, éternelle, immuable, toujours prête à se communiquer en tous lieux et à redresser tous les esprits qui se trompent, enfin incapable d'être jamais ni épuisée ni partagée, quoiqu'elle se donne à tous ceux qui la veulent. Où est cette raison parfaite, qui est si près de moi et si différente

de moi? où est-elle? Il faut qu'elle soit quelque chose de réel, car le néant ne peut être parfait ni perfectionner les natures imparfaites. Où est-elle cette raison suprême? N'est-ce pas le Dieu que je cherche <sup>1</sup>? »

Héraclite ne s'est pas toujours exprimé aussi clairement; on le surnommait le ténébreux. Socrate, ayant lu un de ses ouvrages, répondit à Euripide, qui le lui avait envoyé: « Ce que j'en ai compris est fort beau, et je ne doute pas que le reste, que je n'ai pu concevoir, ne soit de la même force; mais pour l'entendre il faudrait être un nageur de Délos, » ille où il était difficile d'aborder en nageant.

Darius, roi de Perse, ayant lu son *Traité de la Nature*, lui écrivit la lettre suivante:

« Le roi Darius, fils d'Hystaspe, au sage Héraclite d'Éphèse, salut.

« Vous avez composé un livre sur la nature, mais en termes si obscurs et si couverts qu'il a besoin d'explication. En quelques endroits, si on prend vos expressions à la lettre, il semble que l'on ait une théorie de l'univers, des choses qui s'y font, et qui néanmoins dépendent d'un mouvement de la puissance divine. On est arrêté à la lecture de la plupart des passages, de sorte que ceux mêmes qui ont manié le plus de volumes ignorent ce que vous avez précisément voulu dire. Ainsi le roi Darius, fils d'Hystaspe, souhaite de vous entendre et de s'instruire par votre bouche de la doctrine des Grecs. Venez donc au plus tôt, et que je vous voie dans mon palais. C'est assez la coutume en Grèce d'être peu attentif au mérite des grands hommes et de ne pas faire beaucoup de cas des fruits de leurs veilles, quoiqu'ils soient dignes qu'on y prête une sérieuse attention et qu'on s'empresse d'en profiter. Il n'en sera pas de même chez moi; je vous recevrai avec toutes les marques d'honneur possibles; j'aurai tous les jours avec vous des entretiens d'estime et de politesse; en un mot, vous serez témoin du bon usage que je ferai de vos préceptes. »

Voici quelle fut la réponse du philosophe: « Héraclite d'Éphèse, au roi Darius, fils d'Hystaspe, salut.

« Tous les hommes, quels qu'ils soient,

<sup>1</sup> Aristote, *de Anima*, 1, 3. Diogène, 9, 7. — <sup>2</sup> Sextus Empiricus, *advers. Logic.*, 7, § 127. — <sup>3</sup> *Id.*, *ibid.*, §§ 131 et 132.

<sup>1</sup> Fénel., *Exist. de Dieu*, 1<sup>re</sup> partie, ch. 2, n. 60.



s'écarterent de la vérité et de la justice. Ils n'ont d'attachement que pour l'avarice, ils ne respirent que la vaine gloire par un entêtement qui est le comble de la folie. Pour moi, qui ne connais point la malice, qui évite tout sujet d'ennui, qui ne m'attire l'envie de personne; moi, dis-je, qui méprise souverainement la vanité qui règne dans les cours, jamais il ne m'arrivera de mettre le pied sur les terres de Perse. Content de peu de chose je jouis agréablement de mon sort et vis à mon gré<sup>1</sup>. »

Peut-être plus d'un lecteur trouvera-t-il que même un philosophe pouvait être tant soit peu plus modeste et plus honnête.

Contemporain d'Héraclite, Anaxagore de Clazomène, ville d'Ionie, disciple d'Anaximène, qui le fut d'Anaximandre, qui le fut de Thalès, naquit l'an 500 avant Jésus-Christ et mourut l'an 428, après avoir eu lui-même pour disciples Périclès et Socrate. C'est dans cette période que Mardochée gouverna l'empire des Perses, que Néhémias et Esdras rebâtirent les murs de Jérusalem et y établirent une bibliothèque. Anaxagore voyagea en Égypte, alors province de l'empire persan. Il était distingué non-seulement par la noblesse de son extraction et par ses richesses, mais encore par sa grandeur d'âme, qui lui fit abandonner son patrimoine à ses proches. Ceux-ci le blâmant du peu de soin qu'il avait de son bien : « Quoi donc, leur dit-il, est-ce que je ne vous en ai pas chargés ? » Enfin il quitta ses parents mêmes pour ne s'occuper que de la contemplation de la nature, ne voulant pas s'embarasser des affaires publiques. Quelqu'un lui ayant reproché qu'il ne se souciait point de sa patrie, il lui répondit en montrant le ciel : « Ayez meilleure opinion de moi; je m'intéresse à ma patrie, et beaucoup. »

Voici comment il commençait son ouvrage sur la genèse du monde : « Toutes les choses étaient dans la masse primitive; l'Intelligence porta son action sur cette masse et y mit l'ordre dont le monde est le résultat<sup>2</sup>. » C'est au fond, comme on voit, le récit de Moïse.

« Anaxagore sépara avec une précision jusqu'alors inconnue, dit Aristote, les droits de l'intelligence et ceux de la matière, reconnaissant que Dieu est une nature simple, sans mélange, pure, ayant en soi la connaissance et le principe du mouvement pour tous les êtres de l'univers<sup>1</sup>. »

Les Grecs lui donnèrent, comme par acclamation, le nom d'Esprit, *Nous*, parce qu'il avait rendu un témoignage nettement articulé à l'Esprit auteur du monde, et Athènes, où il s'était fixé, éleva deux autels en son honneur, l'un à l'*intelligence*, l'autre à la *vérité*<sup>2</sup>. Suivant Aristote et Proclus les philosophes qui avaient précédé Anaxagore parurent, en comparaison de lui, comme des hommes endormis.

Thalès avait dit que le principe matériel de l'univers était l'eau. Si, comme il paraît, il entendait par cette eau la confusion liquide des éléments primitifs, il avait raison; s'il entendait que cette eau fût elle-même le seul élément primitif et simple, il se trompait. Ni l'eau, ni le feu, ni l'air, ni la terre, qu'on appelle vulgairement les quatre éléments, ne sont des éléments simples et primitifs, mais des composés d'un plus grand nombre.

Anaxagore s'expliqua plus nettement que Thalès. Il posait le chaos ou la confusion première, en y supposant une infinité de parcelles ou molécules différentes, mais semblables, que l'intelligence divine combina de manière à former les diverses espèces des corps, ainsi que les divers phénomènes de la végétation et de la nutrition. En quoi il ne se trompait point; car Dieu fit en effet sortir de la même masse confuse la terre, l'eau, les plantes, les animaux. Mais le philosophe allait plus loin dans ses explications; il prétendait, suivant quelques-uns, que les molécules composantes d'un corps étaient la plupart, en petit, ce corps même; ce qui ne s'est pas trouvé conforme à l'expérience.

Ce philosophe enseignait que ni le soleil, ni la lune, ni aucun des astres n'étaient des dieux; que le soleil n'était qu'une masse incandescente; que les corps des premiers animaux, et par conséquent celui de l'homme,

<sup>1</sup> Diog. Laert. — <sup>2</sup> *Idem*.

<sup>1</sup> Arist., *de Anima*, l. 1, c. 2. — <sup>2</sup> Élien, 1, cap. ult.

ont été formés du limon de la terre, détrempe, échauffé; qu'ensuite les individus se sont formés les uns des autres; que Dieu veille sur les hommes avec une attention particulière, que c'était pour eux qu'il avait fait le monde, et que leur patrie est le ciel <sup>1</sup>.

Les premiers sages de la Grèce avaient éveillé l'attention d'un peuple naturellement curieux et spirituel; ils s'étaient acquis de plus une grande réputation. Bientôt il s'éleva une foule d'hommes qui ambitionnaient plutôt de paraître sages que de l'être véritablement et qui faisaient un trafic pécuniaire de cette sagesse apparente. C'est ainsi que Xénophon, Platon et Aristote nous représentent ce qu'ils appellent les sophistes. Ce nom se prenait d'abord en bonne part, mais il devint alors une injure.

Les sophistes étaient aux sages ce que les faux prophètes étaient aux prophètes véritables. « Ne considérez point la vérité, disaient les Juifs, mais dites-nous des choses qui nous plaisent, voyez-nous d'agréables illusions <sup>2</sup>. » « Et les faux prophètes leur en devinaient pour de l'argent <sup>3</sup>. » C'est ce que nous apprennent les prophètes Isaïe et Michée.

Les Grecs ne demandaient pas moins que les Juifs à être amusés et flattés. Pour les satisfaire et obtenir ainsi des applaudissements et de l'argent, les sophistes s'appliquaient à prendre toutes sortes de formes, faisaient gloire de ne rien ignorer, parlaient de tout avec une confiance imperturbable, s'offraient à tous venants pour discourir ou disputer sur quelque matière que ce fût, et avaient pour maxime capitale de ne rester jamais court. Ils s'étudiaient pour cet effet à s'exprimer facilement et dans les plus beaux termes, de manière à étonner l'imagination des auditeurs, et, même en ne disant que des choses communes, à passer pour des hommes bien au-dessus du commun.

Philosophes et orateurs tout à la fois, ils se vantaient d'enseigner l'art de persuader aux dépens de la vérité et de dominer dans les assemblées du peuple; ils avaient pour principe qu'il n'y a point de vérité ni de faus-

seté réelle, mais seulement apparente; que la science et la sagesse consistent à connaître, dans toutes sortes de sujets, les rapports qui peuvent les faire paraître vrais ou faux, selon nos intérêts, et que la vertu n'est qu'un beau nom propre à en imposer au peuple.

Tel est le portrait que Platon nous a laissé d'eux dans un grand nombre de ses dialogues.

Vingt-deux siècles après Platon Jean-Jacques Rousseau nous donne la même idée des philosophes de son temps. « Où est le philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperait volontiers tout le genre humain? Où est celui qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre objet que de se distinguer? Pourvu qu'il s'élève au-dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrents, que demande-t-il de plus? L'essentiel est de penser autrement que les autres <sup>1</sup>. »

Les plus fameux sophistes des temps anciens étaient Protagoras et Gorgias.

Le premier enseignait que la science n'est que la sensation, que savoir n'est que sentir; que l'homme est la mesure de toutes choses, de celles qui sont en tant qu'elles sont, de celles qui ne sont pas en tant qu'elles ne sont pas. De ce principe il résultait que toutes les opinions étaient vraies, puisque chaque homme restait le juge des siennes; qu'ainsi tout devenait arbitraire et sujet à la fantaisie, les lois, la vertu, le juste et l'injuste; que l'on pouvait, par conséquent, soutenir le pour et le contre sur quelque sujet que ce fût, et même, si l'on voulait, contester la possibilité de disputer pour et contre <sup>2</sup>.

Gorgias allait encore plus loin; il enseignait d'abord que rien n'existe, ou simplement qu'il n'y a rien; ensuite que, si quelque chose existe, on ne peut le comprendre; et enfin qu'en supposant qu'on le puisse comprendre on ne peut l'expliquer <sup>3</sup>.

D'autres, pareils à des maîtres d'escrime, allaient de ville en ville donner des leçons et faire assaut de raisonnements subtils, capiteux, qui ont pris d'eux le nom de sophismes. Ce n'étaient, le plus souvent, que des

<sup>1</sup> Plut., de Placit., l. 1, c. 7. Diog. Laert. Xénophon, Memorab., l. 4. — <sup>2</sup> Isaïe, 30, 10. — <sup>3</sup> Michée, 3, 11.

<sup>1</sup> Émile, de Rousseau, suite du l. 4. — <sup>2</sup> Platon, dans le Théétète, le Ménon et le Protagoras. Diog. Laert., Vie de Protag. — <sup>3</sup> Aristote, sur Gorgias.



équivoques, de misérables jeux de mots. En voici un, d'une foule que cite Platon « : Vous avez un chien. — Oui. — Ce chien a des petits. — Oui. — Il est donc père. — Oui. — De plus il est vôtre. — Oui. — Il est donc votre père, et c'est votre père que vous battez quand vous battez votre chien<sup>1</sup>. »

Il n'est pas malaisé de concevoir que, si de pareils hommes et un pareil esprit venaient à régner sans obstacle, vérités, vertus, société, bon sens, tout périssait dans un commun naufrage. Cette anarchie intellectuelle ne venait pas seulement des sophistes ; ceux-là mêmes qu'on appelle communément philosophes n'y avaient pas contribué peu. Nous avons vu les principaux parmi les plus anciens ; ils sont généralement d'accord pour le fond sur l'existence d'un Être suprême, auteur et souverain seigneur de toutes choses ; mais, quand ils entreprennent d'expliquer la nature de cet Être souverain, surtout la nature de l'univers, les causes de ses divers phénomènes, choses que l'on croirait plus faciles comme plus accessibles aux sens, alors ils se divisent, alors l'un dit oui, l'autre non, alors il n'y en a pas deux qui soient d'accord entre eux. Thalès dira que le premier principe c'est l'eau ; Héraclite, le feu ; Anaximène, l'air ; Anaximandre, l'infini, sans ajouter lequel ; Empédocle, l'eau, le feu, l'air, la terre, avec l'amitié et la discorde ; Démocrite, les atomes et le vide ; Leucippe, les atomes, la pesanteur et les tourbillons. Quant à la terre elle-même, suivant les pythagoriciens elle était ronde, suivant Anaxagore elle était plate, suivant Xénophane c'était un cône dont la base s'étendait à l'infini. De la physique ces contradictions passaient dans la morale et y répandaient également le doute. Rousseau a dit des philosophes du dix-huitième siècle après Jésus-Christ : « A les entendre, ne les prendrait-on pas pour une troupe de charlatans qui crient chacun de leur côté sur une place publique : Venez à moi ; c'est moi seul qui ne trompe point ! L'un prétend qu'il n'y a point de corps et que tout est en représentation ; l'autre, qu'il n'y a d'autre substance

que la matière. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vices ni vertus, et que le bien et le mal ne sont que des chimères ; celui-là, que les hommes sont des loups et peuvent se manger en sûreté de conscience<sup>1</sup>. » Nous entendrons tout à l'heure un philosophe du cinquième siècle avant Jésus-Christ parler de même des philosophes et des sophistes de son temps ; il fera plus, il entreprendra la guérison du mal, il entreprendra la restauration de la philosophie véritable, il y consacra toute sa vie et il mourra victime de son zèle. Son nom est Socrate<sup>2</sup>.

Fils d'un sculpteur nommé Sophronisque et d'une sage-femme nommée Phénarète, Socrate naquit à Athènes l'an 470 avant Jésus-Christ et vécut plus de soixante-dix ans. Il fut ainsi contemporain de Mardochée, d'Esdras et de Néhémias. Aristote, suivant Diogène de Laërce, racontait qu'un certain mage étant venu de Syrie à Athènes reprit Socrate sur différents sujets et lui prédit une fin tragique.

Il suivit, dit-on, quelque temps les leçons du philosophe Archélaus, disciple d'Anaxagore ; mais bientôt il se fit à lui-même une philosophie nouvelle, avec ce que l'on avait négligé jusqu'alors. On s'attachait à découvrir les secrets de la nature, non point par des expériences précises et multipliées, mais par des hypothèses et des systèmes, et on négligeait presque entièrement ce qui nous touche de plus près, la science des choses humaines, la morale. Socrate s'en empara. Il ne discourait donc point, comme les autres philosophes et les sophistes, sur la nature de l'univers, la constitution du monde, les lois nécessaires qui régissent les choses du ciel. Il regardait comme atteints de folie ceux qui, au lieu d'étudier d'abord les choses humaines, commençaient par vouloir expliquer les choses divines ; ce lui était merveille qu'ils ne vissent point, par leur propre expérience, que la découverte de ces dernières était impossible aux hommes. En effet ceux qui se croyaient les plus habiles là-dessus ne pensaient pas de la même manière ; ils étaient même comme des fous les uns à l'égard

<sup>1</sup> Platon, *Euthydème*.

<sup>2</sup> Rousseau. — <sup>2</sup> *Vie de Socrate*.

des autres ; car ainsi que parmi les fous les uns ne craignent pas ce qui est à craindre, et que d'autres redoutent ce qui n'est point à redouter, de même, parmi ceux-là, les uns disaient qu'il n'y a rien qu'il fût honteux de dire ou de faire en public ; les autres, qu'il ne faut pas même aller parmi les hommes ; ceux-ci ne respectent ni temple, ni autel, ni quoi que ce soit des choses divines ; ceux-là adorent les pierres, le bois et les animaux. Quant à ceux qui s'occupent de la nature de l'univers, suivant les premiers il n'y a qu'une chose, suivant les seconds il y en a une infinité ; suivant les uns tout se meut toujours, suivant les autres rien ne se meut jamais ; suivant ceux-ci tout naît et périt, suivant ceux-là il ne naît et ne périt rien. Voilà comment Socrate dépeint les philosophes de son temps. Pour lui il discourait des choses humaines, il examinait ce que c'est que la piété et l'impiété, l'honnête et le honteux, le juste et l'injuste, la prudence et la folie, le courage et la timidité, la cité et l'homme politique ; ce que c'est que le gouvernement parmi les hommes et quel homme est capable de gouverner, ainsi que les autres choses dont il lui semblait que la connaissance rendait vertueux et que l'ignorance ne convenait qu'à des esclaves<sup>1</sup>.

Le nouveau philosophe s'écartait des autres, non-seulement par la nature des doctrines, mais encore par la manière de les enseigner. Il ne montait point sur un trône, ne se faisait point préparer des sièges, n'observait point de temps pour lire en public, n'assignait point à ses amis des heures pour la conférence et pour la promenade ; mais il philosophait en buvant, en mangeant, en se promenant au milieu des rues, avec une merveilleuse adresse à prendre toutes sortes de formes, suivant l'état et le caractère de ceux avec lesquels il s'entretenait<sup>2</sup>.

Était-ce avec des hommes de son âge, ou même plus âgés que lui : il marquait de la déférence pour leur opinion, il les louait toujours par l'endroit qui leur était le plus sensible ; ensuite il exposait ses doutes, et

tourneait si adroitement la conversation qu'il les amenait à lui rendre compte de leurs actions et de leurs véritables sentiments. C'était une espèce de confession générale, qui devait être pour eux le premier pas vers une vie meilleure. Ainsi, dans un dialogue de Platon, où deux pères viennent le consulter sur l'éducation de leurs fils : « Je m'aperçois bien, ô Lysimaque ! dit Nicias, que tu ne connais Socrate que par son père et que tu ne l'as jamais fréquenté, car tu parais ne pas savoir qu'il suffit de causer avec cet homme pour qu'il vous traite comme son parent ; il ne faut qu'entrer en conversation avec lui ; quand même on commencerait à parler de toute autre chose, il vous retourne sans relâche jusqu'à ce qu'il vous amène irrésistiblement à lui parler de vous-même et à lui dire de quelle manière on vit et comment on a vécu ; et, quand une fois on en est là, Socrate ne vous quitte pas qu'il ne vous ait examiné à fond. Je suis déjà accoutumé à sa manière ; je sais qu'il faut absolument en passer par là et que moi-même je n'en serai pas quitte à meilleur compte ; cependant, Lysimaque, je m'y sou mets volontiers, car je ne pense pas que ce soit un mal pour nous que l'on nous fasse réfléchir aux fautes que nous avons commises ou à celles que nous pouvons commettre ; loin de là, je suis convaincu qu'un moyen de s'assurer pour l'avenir d'une vie plus sage, c'est de ne pas redouter cette enquête et de la désirer plutôt. Ainsi il ne sera pas nouveau ni désagréable pour moi que Socrate me fasse passer à son examen, et je savais presque d'avance que, puisqu'il était ici, il ne serait point question de nos enfants, mais de nous-mêmes<sup>1</sup>. »

Ce qu'il y avait, à cette époque, le plus à craindre pour Athènes, c'étaient les sophistes. Avec des paroles séduisantes ils allaient à confondre toutes les notions du juste et de l'injuste. Socrate n'omit rien pour démasquer leur faux savoir. Voici comment il s'y prenait ordinairement. Il assistait à leurs discours oratoires et paraissait un des plus empressés à leur marquer la satisfaction qu'il avait goûtée à les entendre. Il n'y avait qu'une

<sup>1</sup> Xénophon, *Mémoires de Socrate*, l. 1, c. 1. — <sup>2</sup> Plut., *Si un vieillard doit se mêler de gouverner l'État*, in fine.

<sup>1</sup> Plut., *Lachès*.



petite chose qui l'embarrassait encore ; il la proposait, et ordinairement la question était si claire qu'elle ne paraissait pas pouvoir former de difficulté. Le sophiste s'efforçait d'en donner l'explication, et il ne pouvait décemment s'y refuser, puisqu'une des choses dont se vantaient les sophistes c'était de répondre à toutes les questions qu'on pouvait leur faire. Ce premier point gagné, Socrate lui demandait s'il ne se glorifiait pas d'être dialecticien aussi profond qu'orateur habile, et s'il ne lui était point aussi facile de resserrer une matière en peu de mots que de l'orner et de l'étendre. Le sophiste n'avait garde d'en disconvenir. Alors il le pria de réserver pour une autre occasion les richesses de son éloquence et de ne se servir avec lui que de ce style serré et concis. « Car je suis sujet, disait-il, à un grand défaut de mémoire, et, lorsqu'on me fait de longs discours, je perds de vue la chose dont il est question. De même donc que, si j'étais un peu sourd, vous croiriez nécessaire, pour converser avec moi, de parler plus haut que vous ne feriez avec d'autres, ainsi, puisque vous avez maintenant affaire à un homme oublieux, abrégez-moi vos réponses pour que je vous suive. D'ailleurs j'ai toujours cru que s'entretenir familièrement et faire des harangues sont deux choses tout à fait différentes <sup>1</sup>. » Dès que le sophiste avait consenti à ce qu'on lui demandait il se sentait bientôt embarrassé et ne tardait point à se contredire. Alors Socrate se plaignait malicieusement de ce qu'après lui voir promis si solennellement de l'instruire il avait la dureté de lui cacher sa sagesse et de l'abandonner à l'erreur. Il lui laissait ordinairement apercevoir quelque faux-fuyant que celui-ci ne manquait point de saisir ; mais ce n'était que pour retomber dans de nouvelles contradictions qui mettaient dans un plus grand jour sa présomption et son ignorance.

Les plus exposés à la séduction des sophistes étaient les jeunes gens ; aussi Socrate s'attachait-il particulièrement à eux, espérant davantage d'une âme encore tendre. Deux causes seulement formaient obstacle à

ses desseins, l'ambition et la flatterie. Dans la mobile démocratie d'Athènes, chacun pouvant prétendre à tout, l'imagination des jeunes gens s'enflammait de bonne heure. Ensuite, dès qu'un jeune homme de quelque distinction commençait à se produire, un grand nombre s'associait à sa fortune et à ses espérances et s'attachait à sa personne sous le nom d'amis ou d'éraustes. On estimait un jeune homme à proportion du mérite et du nombre de ceux qui s'attachaient ainsi à lui. Socrate ne dédaigna point de se conformer à l'usage. Comme plus d'une fois cette sorte d'amitié dégénérât en passion contre nature, il s'en est trouvé qui ont voulu rendre le philosophe suspect sur cet article ; mais comme ses ennemis, qui le firent condamner à mort, n'ont jamais rien dit contre ses mœurs, il est naturel de penser que c'est une calomnie. Socrate fréquentait donc les lieux des exercices et tous les endroits où la jeunesse avait coutume de s'assembler. Il étudiait les caractères et s'attachait de préférence à ceux en qui il remarquait les passions les plus fortes. Il semblait n'être occupé que du soin de leur avancement ; il leur faisait entrevoir la gloire qui les attendait s'ils remplissaient l'idée qu'on se formait déjà de leur mérite, mais il leur montrait à côté la honte dont ils se couvriraient s'ils trompaient les vœux de leurs concitoyens et de leurs amis. « Ne trouvez-vous donc pas, ajoutait-il, qu'il serait à propos, pendant qu'il en est temps encore, que nous cherchassions en commun quelles choses sont propres à mériter l'estime ou le blâme ? » A peine avait-il commencé cet examen que le jeune homme, qui ne pouvait plus déguiser sa faiblesse et son ignorance, confus et troublé, avait peine à retenir ses larmes. Quelques-uns restaient si humiliés qu'ils n'osaient plus l'aborder ni le voir ; mais les esprits généreux n'en devenaient que plus ardents à rechercher son entretien. Il continuait de les examiner et d'arracher sans pitié toutes les semences contagieuses qui auraient pu étouffer les germes de la raison ; il les accoutumait ensuite à réfléchir et à produire leurs propres pensées, sans leur épargner, disait-il, les douleurs de l'enfantement. Tout le monde sait que, faisant allusion au mé-

<sup>1</sup> Plat., *Protagoras*.

tier de sa mère, il se disait accoucheur d'esprits.

Il ne mettait pas grande façon au choix des matières ; les plus communes et celles qui sont les plus ordinaires dans le commerce de la vie étaient toujours celles auxquelles il donnait la préférence ; il empruntait ses comparaisons des professions les plus abjectes, des cuisiniers, des tailleurs, des bergers, etc. Les beaux esprits et les sots étaient choqués de cette simplicité apparente qu'ils nommaient grossièreté ; mais les bons esprits perçaient l'enveloppe et découvraient une sagesse profonde et une éloquence auxquelles l'art ne pouvait atteindre. Alcibiade comparait ces discours à ces sortes de boîtes que l'on fabriquait alors à Athènes, qui ne présentaient au dehors que des figures grotesques de satyres et de silènes, mais qui au dedans renfermaient les images des dieux. « Quand quelqu'un, ajoute-t-il, s'avise de nous répéter les discours de nos plus fameux orateurs, il ne nous touche pas beaucoup et souvent il nous ennuie ; mais, s'il nous répète les discours de Socrate, tout le monde reste extasié, hommes, femmes, enfants. Pour moi, quand je l'entends, le cœur me bat, des larmes coulent de mes yeux, et je vois qu'il fait la même impression sur beaucoup d'autres. J'ai entendu Périclès et tous nos plus fameux orateurs, mais ils m'ont toujours laissé dans le même état où j'étais auparavant. Les discours de cet enchanteur produisent sur moi un effet bien différent ; j'ai honte de moi-même, je rougis de ma bassesse ; il faut que je m'arrache de sa présence et que je me bouche les oreilles pour ne pas vieillir assis à ses côtés. Je le fuis, je l'évite ; il y a des moments où je voudrais le savoir mort, et je sens pourtant que, si ce malheur m'arrivait, j'en serais inconsolable <sup>1</sup>. » Alcibiade n'était pas le seul sur qui les discours de Socrate fissent une si profonde impression ; Eschine, Antisthène, Apollodore ne pouvaient le quitter ; Simmias et Cébès avaient abandonné Thèbes, leur patrie, pour jouir de sa présence. Euclide de Mégare, connaissant la loi qui portait peine

de mort pour tous les Mégariens pris sur le territoire d'Athènes, se déguisait en femme et entraît de nuit dans Athènes pour entendre Socrate, au péril de ses jours.

Quant à la manière dont notre philosophe inculquait à ses auditeurs les fondements de la morale, voici comme il rappelle l'existence de Dieu et de sa providence à un jeune homme qui passait pour douter de l'un et de l'autre. « Dis-moi, Aristodème, s'il y a des hommes que tu admires pour leur sagesse. — Oui. — Apprends-nous leurs noms. — Pour l'épopée, Homère ; pour les dithyrambes, Ménalippide ; pour la tragédie, Sophocle ; pour la statuaire, Polyclète ; pour la peinture, Zeuxis. — Lesquels te paraissent plus admirables, ou ceux qui font des idoles sans intelligence et sans mouvement, ou ceux qui font des êtres vivants, intelligents et agissants ? — Sans comparaison ceux qui font des êtres vivants ; car c'est là une œuvre non pas du hasard, mais de l'intelligence. — Entre un ouvrage dont on ne voit pas le but et un autre qui est évidemment fait pour être utile, lequel crois-tu plutôt que l'autre un effet de l'intelligence ou du hasard ? — Il est naturel que ce qui a été fait pour être utile soit un effet de l'intelligence. — Ne te semble-t-il pas que celui qui dès l'origine fait les hommes leur donne, dans un but d'utilité, les organes par lesquels ils sentent, les yeux pour voir les couleurs, les oreilles pour entendre les sons ? De quoi nous serviraient les odeurs si avec cela nous n'avions des narines ? Quel sentiment aurions-nous de ce qui est doux ou aigre, ainsi que de tout ce qui est agréable au palais, s'il n'y avait en même temps une langue pour le faire connaître ? De plus, ne te semble-t-il pas qu'il y a en ceci quelque chose qui ressemble à une œuvre de prévoyance ? Comme la vue est délicate elle a été enclose de paupières qui s'ouvrent quand il faut voir et se ferment pendant le sommeil ; pour que les vents ne lui fassent aucun mal des cils y sont ajoutés comme une passoire ; les sourcils arrêtent ce qui est au-dessus des yeux, afin que la sueur de la tête ne leur porte aucun dommage. L'ouïe reçoit tous les sons et cependant ne se remplit jamais. Dans tous les animaux les dents de devant sont propres

<sup>1</sup> Plat., in *Symp.*



à couper, les molaires sont propres à broyer ce qu'elles reçoivent de celles-là. La bouche par laquelle les animaux introduisent ce dont ils ont appétit a été placée près des yeux et des narines. Ensuite, comme ce qu'ils évacuent est désagréable, les conduits en ont été placés à l'écart et se déchargent le plus loin qu'il se peut des sens. En voyant tout cela construit avec tant de prévoyance, doutes-tu encore si c'est l'œuvre du hasard ou d'une intelligence ? — Certainement non ; mais, en le considérant de la sorte, cela ressemble tout à fait à l'œuvre d'un ouvrier qui aime les êtres vivants. — Et d'avoir inspiré aux parents l'inclination d'avoir des enfants, aux mères l'inclination de les nourrir, aux enfants le plus grand désir de vivre, la plus grande crainte de mourir ? — Cela ressemble encore, sans contestation, à l'œuvre de quelqu'un qui veut que les êtres vivants subsistent. — Tu crois avoir toi-même quelque chose d'intelligent, et tu t'imaginerais qu'il n'y a rien d'intelligent nulle part ailleurs, et cela sachant bien que tu n'as dans le corps qu'une petite parcelle de la terre, qui est si grande, qu'une petite goutte de l'élément humide, qui est si considérable, et ainsi du reste ? Mais pour l'intelligence seule, qui cependant ne serait nulle part, comment ! tu croirais l'avoir attrapée par un heureux hasard, et ces êtres immenses et infinis ne seraient si bien arrangés que par la déraison ? — Non, certes ; mais je n'en vois pas les maîtres, comme je vois les ouvriers de ce qui se fait ici. — Mais tu ne vois pas non plus ton âme, qui est la maîtresse du corps ; on pourrait donc te dire, d'après cela, que tu ne fais rien avec intelligence, mais tout au hasard. — Je ne néglige point la Divinité, mais je la crois trop élevée pour qu'elle ait besoin de mes hommages. — Plus tu la crois élevée, plus tu la dois servir et honorer. »

Socrate lui montre ensuite les soins particuliers de la Providence pour l'homme. Seul de tous les êtres vivants elle lui a donné, avec la vue, l'ouïe et la bouche, une stature droite, moyennant laquelle il peut voir d'avance plus de choses, regarder plus facilement en haut et souffrir moins. Aux autres créatures qui rampent elle accorde des pieds qui ne servent

qu'à marcher ; mais à l'homme elle ajoute encore des mains qui exécutent un grand nombre d'ouvrages qui nous rendent plus heureux. Parmi tous les animaux qui ont une langue il n'y a que celle de l'homme qu'elle ait rendue capable, en touchant tantôt un côté, tantôt un autre de la bouche, d'articuler la voix et de signifier aux autres tout ce que nous voulons. Il n'a pas suffi à Dieu de prendre soin du corps ; mais, ce qui est le plus, il a donné à l'homme une âme. Puis, après avoir fait, sur l'excellence de ce dernier don, quelques considérations où il parle de dieux au pluriel, il conclut par ces mots : « Apprends donc, mon ami, que, de même que ton esprit gouverne ton corps comme il veut, de même aussi la sagesse qui est dans le monde le gouverne comme il lui plaît. Ne pense pas que, si ton œil peut embrasser plusieurs stades, l'œil de Dieu ne puisse apercevoir à la fois toutes choses ; ne pense pas que, si ton intelligence est capable de s'occuper et de ce qui se passe ici et de ce qui se passe en Égypte et en Sicile, la providence de Dieu soit incapable de prendre soin de tout à la fois<sup>1</sup>. »

Ailleurs, s'entretenant avec un autre jeune homme, il revient sur le même sujet. Il y parle également de dieux au pluriel ; mais, après avoir montré, dans un intéressant détail, leur providence spéciale pour l'homme, il termine ainsi : « Que je dise vrai, tu le connaîtras, ô Euthydème ! si tu n'attends pas à voir les formes des dieux, mais qu'il te suffise de les honorer et de les adorer en voyant leurs œuvres. Considère qu'eux-mêmes se font voir de la sorte. Les autres, quand ils nous font du bien, n'en manifestent rien en public ; quant à celui qui ordonne et contient tout le monde, où est tout ce qu'il y a de beau et de bon, et qui, pour notre usage, le conserve toujours entier, sain, ne vieillissant point, accomplissant son ministère sans faute et plus vite que la pensée, ce Dieu-là, en tant qu'il opère les plus grandes choses, on le voit ; cependant, gouvernant tout cela, il nous est invisible. Considère encore ceci : le soleil paraît manifester à tous les hommes, néanmoins il ne leur permet pas de le regarder fixement ; si quel-

<sup>1</sup> Xénoph., *Mém.*, l. 1, c. 4.

qu'un l'ose, il perd la vue. Tu trouveras également que les ministres des dieux sont invisibles. On voit bien que la foudre vient d'en haut, qu'elle maîtrise tout ce qu'elle rencontre; mais on ne la voit ni venir, ni frapper, ni s'en aller. De même les vents ne se voient pas; mais ce qu'ils font est visible, et on les sent venir. S'il est une chose humaine qui participe à ce qu'il y a de divin, c'est l'âme de l'homme; or il est manifeste qu'elle règne en nous, mais on ne la voit pas elle-même. Quiconque réfléchit à tout cela ne doit point mépriser les êtres invisibles; mais, apprenant leur puissance par les effets, il doit honorer la Divinité<sup>1</sup>. »

On voit par ces entretiens que Socrate reconnaissait et enseignait un Dieu suprême, invisible en soi, visible en ses œuvres, souveraine intelligence qui a formé l'univers et le conserve, qui a créé l'homme et le traite avec une bonté toute paternelle; au-dessous de lui des dieux subalternes, également invisibles, qui secondent sa providence par le ministère des éléments, la foudre et les tempêtes. La conclusion naturelle de tout ceci, c'est que rien de ce qui tombe sous les sens, ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles, ni la terre, ni les plantes, ni les animaux, encore moins des statues de bois, de pierre, de métal, n'étaient des dieux ni ne devaient être adorés.

Il paraîtrait même que Socrate avait quelque idée de la Trinité en Dieu, comme nous en avons trouvé un vestige dans Lao tseu, à la Chine, chez les brahmanes de l'Inde et en Égypte. Voici ce que Platon écrit, comme quelque chose de très-mystérieux, sur la nature du premier Être, à Denys, tyran de Syracuse, ajoutant que Socrate l'avait dit : « Autour du Roi de toutes choses sont toutes choses, et toutes choses sont à cause de lui; et c'est la cause de tout ce qu'il y a de bon et de beau. Le second est autour des choses secondes, le troisième autour des troisièmes. L'âme humaine désire apprendre ce qu'est cela, en regardant les choses qui ont une certaine affinité avec elle; mais aucune de ces choses ne suffit. Pour ce qui est du Roi et de ce que j'ai dit, il n'y a rien de pareil.

Ce qui vient après, l'âme peut le dire<sup>1</sup>. »

Sans doute ce langage n'est pas clair. Platon lui-même dit qu'il l'écrivit par énigme, afin que, si la lettre tombait entre les mains d'un autre, il ne pût rien y comprendre. Il recommande même à Denys, quand il l'aura lue deux ou trois fois, de la brûler. Comme cependant, d'après ses propres expressions, Platon donne ce passage comme une explication plus divine touchant la nature du premier Être, on ne peut guère s'empêcher d'y voir, avec la plupart des savants et des Pères de l'Église, un vestige de la Trinité. « Pour moi, dit Clément d'Alexandrie, je n'entends ces paroles que comme un indice de la Trinité sainte, à savoir que le troisième est le Saint-Esprit, le second le Fils, par qui tout a été fait d'après la volonté du Père<sup>2</sup>. »

Quant au culte divin, voici ce que Platon fait dire de plus remarquable à Socrate. Ayant rencontré un jour Alcibiade qui s'en allait offrir un sacrifice, et qui paraissait préoccupé de la manière dont il prierait la Divinité, il entra en conversation avec lui, lui dit qu'une prière que tout le monde pouvait faire sans danger était celle d'un poète : « O roi Zeus ! donnez-nous ce qui est bien, et lorsque nous le demandons et lorsque nous ne le demandons pas, et éloignez de nous le mal lors même que nous le demanderions. » C'est dans ce sens que les Lacédémoniens priaient les dieux de leur accorder, avec ce qui était bon, ce qui était beau, sans que jamais on les entendît demander davantage; prière qui fut louée par l'oracle d'Ammon. Pour demander des biens particuliers il faut en avoir une science parfaite; autrement on risque de demander des maux au lieu de biens. La Divinité regarde moins aux dons et aux sacrifices qu'à l'âme, à savoir si quelqu'un est saint et juste. Le dialogue se termine ainsi : « Te souviens-tu, Alcibiade, de m'avoir dit que tu étais dans une grande perplexité, craignant de demander, sans le savoir, quelque chose de mauvais au lieu de quelque chose de bon ? — Je m'en souviens. — Tu vois donc qu'il n'est pas sans danger pour toi d'aller ainsi prier le dieu; il se pourrait que, t'entendant blasphémer, il ne reçût

<sup>1</sup> Xénoph., *Mém.*, l. 4, c. 3.

<sup>2</sup> *Epist. 2 ad Dionys.*, circa med. — <sup>2</sup> Clem., *Strom.*, l. 5, p. 598. Eusèbe, *Præp. ev.*, l. 11, c. 20.



pas ton sacrifice ; peut-être même t'arriverait-il quelque chose de plus funeste. Il me semble donc que le mieux c'est que tu demeures en repos ; car je ne pense pas que l'exaltation actuelle de tes sentiments, c'est le nom le plus honnête qu'on puisse donner à la folie, te permette de te servir de la prière des Lacédémoniens. Il faut donc nécessairement attendre jusqu'à ce que quelqu'un nous apprenne quels doivent être nos sentiments envers les dieux et envers les hommes. — Quand viendra-t-il ce temps-là, ô Socrate ! et quel sera le maître ? Je verrai avec grande joie cet homme, quel qu'il soit. — C'est celui à qui dès à présent tu es cher. Mais il me semble que, comme, dans Homère, Minerve dissipe le nuage qui couvrait les yeux de Diomède, afin qu'il pût voir si c'était une divinité ou un homme, de même il faut, avant toutes choses, qu'il dissipe les ténèbres qui couvrent ton âme, et qu'ensuite il t'applique les choses par lesquelles tu pourras discerner le bien d'avec le mal. Présentement tu ne me parais pas capable de le faire. — Qu'il dissipe donc, s'il lui plaît, soit ce brouillard, soit toute autre chose, car je suis prêt à faire tout ce qu'il ordonnera pourvu que je devienne meilleur. — Je te le dis encore, celui dont nous parlons désire infiniment ton bien. — Alors il me semble que je ferai mieux de remettre mon sacrifice jusqu'au temps de sa venue. — Tu as bien raison ; cela est plus sûr que d'aller courir un si grand danger. — Eh bien, ô Socrate ! puisque tu m'as donné, ce me semble, un bon conseil, je placerai cette couronne sur ta tête ; quant aux dieux, nous leur offrirons des couronnes et tout ce que la loi ordonnera lorsque je verrai ce jour désiré, et j'espère de leur bonté qu'il ne tardera pas à venir <sup>1</sup>. »

On entrevoit dans ce discours comme l'attente d'un sauveur qui semble devoir être un dieu sous une figure humaine ; on y voit aussi que Socrate ne disait pas d'abord tout à ses disciples. Il leur fallait ôter le brouillard, puis recevoir quelque chose de nouveau, pour discerner enfin Dieu d'avec l'homme.

Malgré ces précautions le bruit se répandit dans le public que Socrate ne reconnaissait

pas les dieux de la ville et qu'il pervertissait l'esprit des jeunes gens. Le poète Aristophane en fit une comédie sous le titre de *Nuées*.

Un père avare voudrait un moyen de ne pas payer ses dettes ; il engage son fils à se faire pour cela disciple de Socrate. « Voici, dit-il en lui montrant la maison, voici l'école de ces âmes sages, qui disent que le ciel est un four et que nous en sommes les charbons ; ces hommes enseignent, si quelqu'un leur donne de l'argent, à pérorer de manière à l'emporter sur le juste et l'injuste. Ils ont pour cela deux sortes de discours : l'un pour soutenir ce qui est juste, l'autre ce qui ne l'est pas. Si tu m'apprends ce dernier, je ne payerai pas une obole de toutes les dettes que j'ai contractées pour toi. » Le fils, qui aime les chevaux et les chars, ne veut pas fréquenter un misérable à la face blême et marchant nu-pieds, tel que Socrate. Le père y va alors lui-même. Parmi des instruments d'astronomie et de géographie, il voit des disciples, la tête penchée sur des trous en terre, examinant ce qu'il y a dans le Tartare ; Socrate, au contraire, suspendu en l'air dans un panier, pour avoir l'esprit plus libre, examine ce qu'il y a dans les cieux. Ce maître lui apprend qu'il n'y a d'autres dieux que le chaos, les nuées et la langue. Jupiter n'est pas ce qui pleut, ce qui tonne, ce sont les nuées ; ce qui pousse les nuées, c'est le tourbillon. Pour lui communiquer toutes les connaissances qu'il souhaite, les nuées elles-mêmes, se métamorphosant en femmes, arrivent sur la scène, lui apprennent à devenir invincible dans la dispute, à étourdir son adversaire de telle sorte qu'il ne saura plus où se tourner. Elles lui en montrent un échantillon. Le juste et l'injuste apparaissent en personne et plaident l'un contre l'autre de manière que celui-ci triomphe. Charmé de si beaux secrets il revient à son fils et le persuade enfin d'aller trouver Socrate, lui recommandant toutefois de ne dire à personne que les dieux ne sont pas. Aussitôt arrivent les créanciers ; il leur soutient en face qu'il ne leur doit rien, en prend à témoin tous les dieux et les renvoie confus. Pendant qu'il s'applaudit le fils revient de chez Socrate, se met à régenter et à battre son

<sup>1</sup> Plat., 2<sup>e</sup> Alcibiade.

père, et lui démontre, par le discours de la seconde espèce, que c'est par amitié et pour son bien. Furieux de se voir ainsi la dupe et la victime, le père finit par mettre le feu à la maison du sophiste.

Au milieu de la licence que se donne le poëte il est à remarquer qu'il ne dit rien contre les mœurs de Socrate; ensuite il le représente pauvre, ce qui montre bien qu'il ne recevait point d'argent pour ses leçons, ainsi que Xénophon et Platon le témoignent. Quant à l'art de confondre le juste et l'injuste, cela retombe sur les sophistes, que Socrate attaquait pour cela sans ménagement. Pour lui il travaillait à inculquer aux jeunes gens les principes de la vraie morale.

Dans presque tous les dialogues de son disciple, Platon, il ramène tout à ce grand principe que la vérité et la justice ne sont pas une chose arbitraire, changeante, mais quelque chose d'éternel, d'immuable, ayant son type dans l'entendement de Dieu. Nulle part cette idée n'est appliquée avec autant de rigueur ni sanctionnée plus solennellement que dans le dialogue de Gorgias ou de la Rhétorique. Gorgias, rhéteur et sophiste, était venu à Athènes avec son disciple Polus et logeait chez Calliclès, orateur et philosophe. Socrate, ayant lié conversation avec eux, demanda au premier ce que c'était que la rhétorique dont il faisait profession. Il fut convenu que c'était l'art de persuader. « Mais de persuader quoi? » insista Socrate; le juste ou l'injuste? » Gorgias ne put s'empêcher de dire que c'était le juste et de renverser ainsi le pompeux éloge qu'il venait de faire de la rhétorique comme de l'art de persuader à la multitude tout ce que l'on veut. Polus ayant pris la parole pour tirer son maître d'embarras, Socrate lui fait voir que, si la rhétorique n'est pas l'art de persuader ce qui est juste et bon, mais simplement l'art de plaire, ce n'est ni plus ni moins qu'une espèce de flatterie, comme le talent du cuisinier pour les ragôts. Le disciple se mit à vanter le pouvoir que donne la rhétorique de faire dans une ville tout ce que l'on juge à propos. Socrate lui répond que, si ce pouvoir est exercé justement, c'est un bien; mais que, s'il l'est injustement, c'est un grand malheur; car le

plus grand de tous les maux est de commettre l'injustice. « Est-ce là le plus grand mal? reprit Polus; souffrir une injustice, n'en est-ce pas un plus grand? — Nullement. — Aimerais-tu donc mieux recevoir une injustice que de la faire? — Je ne voudrais ni l'un ni l'autre; mais, s'il fallait absolument commettre une injustice ou la souffrir, j'aimerais mieux la souffrir que de la commettre. Je pense de plus que l'homme injuste et criminel est malheureux de toute manière, mais qu'il l'est encore davantage s'il ne subit aucun châtement et si ses crimes demeurent impunis, et qu'il l'est moins s'il reçoit des hommes et des dieux la juste punition de ses fautes. — Tu avances là d'étranges paradoxes, Socrate. — Je vais essayer, mon cher, de te faire dire les mêmes choses que moi; car je suis convaincu que, toi et moi, et les autres hommes, nous pensons tous que c'est un plus grand mal de commettre l'injustice que de la souffrir et de n'être point puni de ses crimes que d'en être puni. — Je soutiens, au contraire, que ce n'est ni mon sentiment ni celui d'aucun autre. Toi-même aimerais-tu mieux qu'on te fit injustice que de faire injustice à autrui? — Oui, et toi aussi, et tout le monde. »

Il prouve la première partie de sa proposition par une suite de raisonnements qu'il conclut de cette sorte : « La plupart des hommes ne reconnaissent-ils point et n'as-tu pas toi-même avoué précédemment qu'il est plus laid de commettre une injustice que de la souffrir? — Oui. — Et ne venons-nous pas de voir que c'est une chose plus mauvaise? — Il paraît que oui. — Préférerais-tu ce qui est plus laid et plus mauvais à ce qui l'est moins? — Je ne le préférerais pas, Socrate. — Est-il quelqu'un au monde qui le préférerait? — Il me semble que non, d'après ce qui vient d'être dit. — Ainsi j'avais raison de dire que ni moi, ni toi, ni qui que ce soit n'aimerait mieux faire une injustice que de la recevoir, parce que c'est une chose plus mauvaise. — Il y a apparence. »

Résumant la discussion sur la deuxième partie il dit : « Quiconque châtie à bon droit ne châtie-t-il pas justement? — Oui. — Fait-il en cela une action juste ou non? — Il fait



une action juste. — Ainsi celui qui est châtié, lorsqu'on le punit d'une faute, pâtit justement? — Apparemment. — N'avons-nous pas avoué que tout ce qui est juste est beau? — Sans contredit. — Ce que fait la personne qui châtie et ce que souffre la personne châtiée est donc beau? — Oui. — Mais si c'est beau, c'est en même temps bon; car le beau est ou agréable ou utile. — Nécessairement. — Ainsi ce que souffre celui qui est puni est bon. — Il paraît que oui. — Il lui en revient par conséquent quelque utilité. — Oui. — Est-ce l'utilité que je conçois, savoir, de devenir meilleur quant à l'âme, s'il est vrai qu'il soit châtié à juste titre? — Cela est vraisemblable. — Ainsi celui qui est puni est délivré du mal de l'âme? — Oui. — N'est-il pas délivré du plus grand des maux?»

La réponse ayant été discutée affirmativement, Socrate conclut : « Ainsi la punition procure la délivrance du plus grand de tous les maux, du mal de l'âme. — J'en conviens; car elle rend sage, elle oblige à devenir plus juste, et elle est une sorte de médecine morale. — Oui. — Le plus heureux, par conséquent, est celui qui n'a admis dans son âme aucun mal, puisque nous avons vu que le mal de l'âme est le plus grand de tous. — Sans difficulté. — Le second est d'en être délivré. — Il y a apparence. — C'est-à-dire celui qui a reçu des avis, des réprimandes, qui a subi la punition. — Oui. — Ainsi celui qui est malade de l'injustice, et qui n'en a pas été délivré, mène la vie la plus malheureuse. — Selon toute vraisemblance. — Ne suit-il pas de là que l'injustice est le plus grand de tous les maux? — Il me le semble du moins. — N'avons-nous pas vu que la punition procure la délivrance de ce mal? — Vraisemblablement. — Et que l'impunité ne fait que l'entretenir? — Oui. — L'injustice n'est donc que le second mal pour la grandeur; mais l'injustice impunie est le premier et le plus grand de tous les maux. — Tu as bien l'air d'avoir raison. »

Venant enfin à la conclusion pratique pour l'art oratoire et les orateurs : « Mais si cela est vrai, dit Socrate, quelle est donc la grande utilité de la rhétorique? Car c'est une conséquence de nos aveux qu'il faut avant toutes

choses se préserver de toute action injuste, parce qu'elle ne nous rapporterait que du mal. N'est-ce pas? — Assurément. — Et que si on a commis une injustice, ou soi-même, ou quelque autre personne à qui l'on s'intéresse, il faut aller se présenter là où l'on recevra au plus tôt la correction convenable, et s'empresse de se rendre auprès du juge comme auprès d'un médecin, de peur que la maladie de l'injustice, venant à séjourner dans l'âme, n'y engendre une corruption secrète qui devienne incurable. Que pouvons-nous dire autre chose, Polus, si nos premiers aveux subsistent? N'est-ce pas la seule manière d'accorder ce que nous disons avec ce que nous avons établi précédemment? — Comment, en effet, tenir un autre langage, Socrate? — La rhétorique, Polus, ne nous est donc d'aucun usage pour nous excuser d'une injustice que nous aurions commise, nous, nos parents, nos amis, nos enfants, notre patrie; je ne vois guère qu'un moyen de la rendre utile, c'est de s'accuser soi-même avant tout autre, ensuite ses proches et ses amis, dès qu'on a commis quelque injustice; de ne point tenir le crime secret, mais de l'exposer au grand jour, afin qu'il soit puni et réparé; c'est de se faire violence à soi ainsi qu'aux autres pour s'élever au-dessus de toute crainte, et de s'offrir à la justice les yeux fermés et de grand cœur, comme on souffre au médecin pour s'offrir les incisions et les brûlures, s'attachant au bon et beau, sans tenir compte de la douleur; en sorte que si, par exemple, la faute qu'on a faite mérite des coups de fouet, on se présente pour les recevoir; si les fers, on leur tend les mains; une amende, on la paye; le bannissement, on s'y condamne; la mort, on la subisse; c'est enfin d'être le premier à déposer contre soi-même et contre ses proches, de ne pas s'épargner, et pour cela de mettre en œuvre toutes les ressources de la rhétorique, afin de parvenir, par la manifestation de ses crimes, à être délivré du plus grand des maux, de l'injustice. Accorderons-nous cela, Polus, ou le nierons-nous? — Cela me paraît bien étrange, Socrate. Toutefois, peut-être est-ce une conséquence de ce que nous avons dit plus haut.

— Ainsi il faut ou renverser nos discours précédents, ou convenir que ceci en résulte nécessairement. — Oui ; la chose est ainsi.

— Et l'on fera tout le contraire lorsqu'on voudra faire du mal à quelqu'un, soit à son ennemi, soit à tout autre ; il faut seulement n'avoir rien à souffrir soi-même de son ennemi ; on doit bien y prendre garde ; mais, s'il commet une injustice envers un autre, il faut s'efforcer de toute manière, et d'action et de paroles, de le soustraire au châtement et empêcher qu'il ne paraisse devant les juges, et, au cas qu'il y paraisse, il faut tout mettre en œuvre pour qu'il échappe et ne soit pas puni. »

A une pareille conclusion l'orateur Calliclès prit la parole. « Mais dis-moi, Socrate, croirons-nous que tout ceci est sérieux de ta part ou que ce n'est qu'un badinage ? Car si c'est tout de bon que tu parles, et si ce que tu dis est vrai, la conduite que nous tenons, tous tant que nous sommes, qu'est-ce autre chose qu'un renversement de l'ordre et une suite d'actions toutes contraires, ce me semble, à nos devoirs ? » Socrate fit observer que, pour Calliclès, qui ambitionnait, comme orateur, de plaire au peuple d'Athènes, il n'était pas surprenant qu'il parlât tantôt d'une façon, tantôt d'une autre ; « mais, ajouta-t-il, la philosophie a toujours le même langage. Ce qui te paraît, à ce moment, si étrange, est d'elle : tu viens de l'entendre. Ainsi réfute ce qu'elle disait tout à l'heure par ma bouche, et prouve-lui que commettre l'injustice et vivre dans l'impunité après l'avoir commise n'est pas le comble de tous les maux ; ou, si tu laisses cette vérité dans toute sa force, je te jure, Calliclès, par le dieu des Égyptiens (le chien Anubis), que Calliclès ne s'accordera point avec lui-même et sera toute sa vie dans une contradiction perpétuelle. » Calliclès avança que, par la nature des choses, le droit n'est que la force et la puissance, et que ce sont les plus faibles et les plus nombreux qui ont introduit les idées de justice et d'équité et fait les lois. Mais, après bien des faux-fuyants où il se voit toujours pris, il est réduit à faire les mêmes aveux que Gorgias et Polus. Quant à Socrate, il proteste que, dût-il souffrir la mort pour cette doctrine sur

le juste et l'injuste, il la souffrira de bonne grâce. « Aussi bien, ajoute-t-il, personne ne craint-il la mort à moins qu'il ne soit tout à fait insensé et lâche. Ce qui fait peur, c'est de commettre l'injustice, puisque le plus grand des malheurs est de descendre dans l'autre monde avec une âme chargée de crimes. Je veux, si tu le trouves bon, te prouver par un récit que la chose est ainsi ; tu prendras, à ce que j'imagine, ce récit pour une fable, mais moi je le crois plein de vérité.

« Jupiter, Neptune et Platon partagèrent ensemble, comme Homère le rapporte, l'empire qu'ils tenaient des mains de leur père. Or, du temps de Saturne, il y avait sur les hommes une loi qui a toujours subsisté et subsiste encore parmi les dieux, que celui des mortels qui avait mené une vie juste et sainte allait après sa mort dans les îles Fortunées, où il jouissait d'un bonheur parfait, à l'abri de tous les maux ; qu'au contraire celui qui avait vécu dans l'injustice et l'impiété allait dans un séjour de punition et de supplice, appelé Tartare. Sous le règne de Saturne, et dans les premières années de celui de Jupiter, ces hommes étaient jugés vivants par des juges vivants, qui prononçaient sur leur sort le jour même où ils devaient mourir. Aussi ces jugements se rendaient-ils mal ; c'est pourquoi Pluton et les gardiens des îles Fortunées, étant allés trouver Jupiter, lui dirent qu'on leur envoyait des hommes qui ne méritaient ni les récompenses ni les châtements qu'on leur avait assignés. « Je ferai cesser cette injustice, répondit Jupiter. Ce qui fait que les jugements se rendent mal aujourd'hui, c'est qu'on juge les hommes tout vêtus, car on les juge lorsqu'ils sont encore en vie. » Il régla donc qu'ils ne seraient jugés qu'après leur mort et dépouillés de tout, par des juges également nus et morts. Il établit trois de ses fils, Rhadamanthe pour juger les hommes de l'Asie, Éaque pour juger ceux d'Europe, et Minos pour décider en dernier ressort dans le cas où ils se trouveraient embarrassés l'un ou l'autre.

« En raisonnant sur ce discours, conclut Socrate, voici ce qui me paraît en résulter.



La mort n'est rien, à mon avis, que la séparation de deux choses, l'âme et le corps. Au moment où elles sont séparées l'une de l'autre, chacune d'elles n'est pas beaucoup différente de ce qu'elle était du vivant de l'homme. Le corps garde son caractère et les vestiges bien marqués des soins qu'on a pris de lui ou des accidents qu'il a éprouvés. Il me paraît qu'il en est de même à l'égard de l'âme, et que, quand elle est dépouillée de son corps, elle garde les marques évidentes de son caractère et des accidents que chaque âme a éprouvés, en conséquence du genre de vie qu'elle a embrassé. Lors donc que les hommes arrivent devant leur juge, par exemple ceux d'Asie devant Rhadamanthe, Rhadamanthe, les faisant approcher, examine l'âme de chacun sans savoir de qui elle est, et souvent, ayant entre les mains le grand roi, ou quelque autre roi ou potentat, il ne découvre rien de sain en son âme; il la voit toute cicatrisée de parjures et d'injustices par les empreintes que chaque action y a gravées; ici les détours du mensonge et de la vanité, et rien de droit, parce qu'elle a été nourrie loin de la vérité; là les monstruosité et toute la laideur du pouvoir absolu, de la mollesse, de la licence et du désordre. Il la voit ainsi, et tout de suite il l'envoie ignominieusement à la prison, où elle ne sera pas plus tôt arrivée qu'elle éprouvera les châtimens convenables. Or quiconque subit une peine et est châtié d'une manière raisonnable en devient meilleur et gagne à la punition, ou il sert d'exemple aux autres, qui, témoins des tourmens qu'il souffre, en craignent autant pour eux et s'améliorent. Mais, pour gagner à la punition et satisfaire aux dieux et aux hommes, les fautes doivent être de nature à pouvoir s'expier. Toutefois, même alors, ce n'est que par les douleurs et les souffrances que l'expiation s'accomplit et profite ici ou dans l'autre monde; car il n'est pas possible d'être délivré autrement de l'injustice. Pour ceux qui ont commis les derniers crimes, et qui, pour cette raison, sont incurables, on fait sur eux des exemples. Leur supplice ne leur est d'aucune utilité, parce qu'ils sont incapables de guérison; mais il est utile aux autres, qui contemplant

les tourmens douloureux et effroyables qu'ils souffrent à jamais pour leurs crimes, en quelque sorte suspendus dans la prison des enfers, et servant tout à la fois de spectacle et d'instruction à tous les criminels qui y abordent sans cesse. »

Qui ne serait surpris de voir, dans un philosophe de la gentilité, une doctrine si vraie sur la mort, le jugement, le paradis, l'enfer et le purgatoire ?

Socrate termine la conférence par ces paroles : « J'ajoute, ô Calliclès ! une foi entière à ces discours, et je m'étudie à paraître devant le juge avec une âme irréprochable. Je méprise ce que la plupart des hommes estiment ; je ne vise qu'à la vérité et tâcherai de vivre et de mourir, lorsque le temps en sera venu, aussi vertueux que je pourrai. J'invite tous les autres hommes, autant qu'il est en moi, et je t'invite toi-même à mon tour à embrasser ce genre de vie et à t'exercer à ce combat, le meilleur, à mon avis, de tous ceux d'ici-bas, et je te reproche que tu ne seras point en état de te défendre lorsqu'il faudra comparaître et subir le jugement dont je parle <sup>1</sup>. »

Tout ce dialogue a comme trois parties distinctes. La rhétorique est l'art de persuader ; mais de persuader le juste et l'injuste ? Le juste. C'est la première partie, contre Gorgias. Est-il meilleur de recevoir l'injustice que de la commettre, de subir la punition qu'on mérite que de s'y soustraire ? Oui. C'est la seconde, contre Polus. Échappât-on à la punition dans cette vie, peut-on y échapper dans l'autre ? Non. C'est la troisième contre Calliclès. D'où il résulte, en premier lieu, que la rhétorique qui se borne à soustraire en ce monde le coupable à la punition méritée ne fait qu'augmenter son malheur : c'est la rhétorique de l'ennemi des hommes ; en second lieu, que celle-là seule est digne d'être étudiée, louée, mise en pratique, qui se propose de persuader aux hommes d'être justes, et, s'ils ont commis quelque mal, d'aller s'en accuser au juge spirituel, au médecin de l'âme, pour en recevoir pénitence, remède et absolution : c'est la rhétorique des apôtres,

<sup>1</sup> Plat., *Gorgias*, t. 4, édit. bip., traduct. de Cousin, t. 3.

des prêtres et des missionnaires catholiques. Eux seuls remplissent toutes les conditions développées par Socrate. On conviendra sans doute qu'il n'était guère possible à ce philosophe d'imaginer un ensemble de morale mieux lié et plus puissant.

Socrate ne se contentait pas d'enseigner, il donnait l'exemple. Né avec des penchants mauvais, il sut les vaincre. Sa figure n'était pas des plus heureuses; elle offrait l'image d'un satyre, un nez relevé, les lèvres épaisses, des yeux à fleur de tête, le cou gros et court. Le physionomiste Zopire, ayant examiné ses traits, jugea qu'il avait les dispositions les plus vicieuses et un naturel indocile. Les disciples du philosophe, qui étaient présents, éclatèrent de rire, parce qu'ils avaient remarqué tout l'opposé dans sa conduite. Socrate les reprit et avoua qu'il était né avec les inclinations perverses qu'on venait de lui imputer, mais qu'il s'en était corrigé par la réflexion et la vigilance. Son propre ménage était pour lui une école journalière de patience et de douceur. On connaît l'humeur fâcheuse de sa femme. « J'ai choisi Xantippe, disait-il, pour me donner des habitudes de modération et d'indulgence, convaincu qu'en vivant bien avec elle je m'accoutumerais à supporter tous les autres hommes et à me plaire dans leur société <sup>1</sup>. » Socrate était pauvre; il portait hiver et été le même habit, marchait nu-pieds, ne mangeait et ne buvait que ce qu'il y a de plus commun; avec cela il n'accepta jamais aucun salaire de ses disciples et refusa les offres d'hommes puissants, entre autres d'Archélaüs, roi de Macédoine, qui tâcha de l'attirer à sa cour. Il porta les armes et donna l'exemple de la valeur et de l'obéissance dans plusieurs campagnes. Au siège de Potidée il arracha Alcibiade des mains de l'ennemi et lui céda le prix de la bravoure qu'il avait mérité lui-même; à la bataille malheureuse de Délium, en Béotie, il contribua, de l'aveu du général, à sauver les débris de l'armée, et emporta sur ses épaules le jeune Xénophon, épuisé de fatigue et renversé de cheval. Son courage civil n'était pas moindre; il avait été élu sé-

nateur par le sort lorsque le peuple, ameuté par ses flatteurs, voulut, par un jugement illégal, condamner à mort dix généraux, menaçant du même sort les opposants. Déjà les autres sénateurs avaient cédé à la crainte; Socrate seul, intrépide au milieu des clameurs, refusa de violer le serment qu'il avait prêté et persista à voter conformément aux lois. Au temps de l'asservissement d'Athènes, lorsque tout tremblait devant les trente tyrans, il refusa avec la même fermeté, en dépit de leurs ordres et de leurs menaces, de se rendre complice de la mort injuste d'un citoyen.

Cependant, outre l'envie des sophistes ou trafiquants de sagesse, dont il s'attachait à démasquer le faux savoir et à ruiner la pernicieuse influence, deux points principalement devaient lui susciter des ennemis : sa doctrine sur la Divinité et ses principes sur le gouvernement.

Quant au premier point Xénophon assure qu'il honorait en particulier et en public les dieux de la ville et qu'il disait que chacun devait les honorer suivant les lois de sa patrie. Également Platon, dans un de ses dialogues, nous le montre revenant de prier une déesse dont on célébrait la fête au Pirée. Cependant, d'après le même Xénophon, nous l'avons vu, il enseignait que, comme l'âme qui gouverne le corps est invisible, ainsi le sont les dieux, surtout le Dieu suprême qui a fait le ciel et la terre : on ne le voit que dans ses œuvres. Cela seul, sans ce qu'il pouvait dire en secret à ses plus affidés disciples, suffisait pour mettre en péril l'idolâtrie vulgaire.

Pour ce qui est de la politique, il est certain que Socrate n'approuvait pas en tout le gouvernement d'Athènes. Il regardait, par exemple, comme une extravagance qu'on y tirât au sort les magistrats publics, tandis que personne ne voudrait d'un homme désigné de cette manière ni pour pilote, ni pour architecte, ni pour musicien, ni pour rien de semblable, quoiqu'il y eût beaucoup moins d'inconvénient à confier à un homme pris au hasard le gouvernail d'un navire que le gouvernail de tout un État. Xénophon ne nie point que Socrate ne s'expliquât ainsi devant

<sup>1</sup> Xénoph., *Banquet*, ch. 2, § 10.



ses disciples ; il dit seulement que, pour la réforme des abus, il ne voulait pas qu'on employât aucune violence, mais uniquement la persuasion <sup>1</sup>. Dans le fait, le principe fondamental de la politique et de la législation de Socrate, aussi bien que de sa morale et de toute sa philosophie, c'est que, dans la société comme dans l'individu, il faut donner l'autorité et la force à ce qu'il y a de plus divin et lui subordonner ce qu'il y a de plus animal. On voit le germe de cette doctrine dans la *Cyropédie* de Xénophon <sup>2</sup> ; Platon l'a développé dans sa *République*, dont nous avons vu ailleurs que les idées principales se trouvaient réalisées et au delà dans l'Église catholique.

Vingt-quatre ans après la comédie d'Aristophane, Socrate, qui en avait alors plus de soixante-dix, fut accusé devant le tribunal public d'Athènes. Les accusateurs étaient Anytus, longtemps son ami ; Mélitus, poète, et Lycon, orateur. L'accusation était la même que dans Aristophane. « Socrate se rend coupable en recherchant d'un œil curieux et ce qui se passe sous terre et ce qui se passe dans le ciel, en rendant bonne une mauvaise raison et en enseignant ces choses à d'autres. Socrate s'est rendu coupable en corrompant la jeunesse, et en ne reconnaissant pas les dieux que reconnaît la ville, et en introduisant d'autres nouvelles divinités. »

Une circonstance politique empirait la cause de Socrate. On venait de chasser les trente tyrans que les Spartiates, après la prise d'Athènes, à la fin de la guerre du Péloponnèse, l'an 404 avant Jésus-Christ, avaient établis pour gouverner la ville, et qui, en huit mois, selon Xénophon, firent périr plus de citoyens que n'en avait moissonnés la guerre précédente. Deux anciens disciples de Socrate, Hippias et Cariclès, étaient du nombre de ces tyrans. Quoique Socrate leur eût résisté avec courage et qu'il n'eût pas craint de les comparer publiquement à de mauvais pâtres qui, ayant des vaches à garder, les ramèneraient tous les jours plus maigres et en plus petit nombre, il restait toujours une fâcheuse prévention dans l'esprit du peuple après la réac-

tion démocratique. De plus Alcibiade, autre de ses disciples, était exilé parce qu'il avait aspiré à la souveraineté de sa patrie.

Socrate parut devant ses juges, ne dit ni ne fit rien pour exciter leur compassion, ne dit ni ne fit même rien pour se concilier leur bienveillance. Dans sa réponse il distingue ses accusateurs en deux sortes : les uns l'accusent depuis longues années, les autres tout récemment. Il en sera ce qu'il plaira à Dieu, mais il plaidera sa cause pour obéir à la loi.

Il remonte à la calomnie d'Aristophane, proteste qu'il ne s'est point occupé de sciences curieuses, comme le dit l'accusation, en prend à témoin ceux qui l'ont entendu ; ce sont les sophistes qui se vantent d'enseigner ces choses pour de l'argent. Pour lui, ce qui lui a valu une réputation de sagesse, c'est un oracle de Delphes qui l'avait déclaré le plus sage des hommes ; non pas qu'il sût plus que les autres, seulement il savait qu'il ne savait rien ; tandis que ceux qui primaient dans les magistratures, dans les sciences, les lettres, les arts, paraissaient sages aux autres et surtout à eux-mêmes, mais au fond ils ne l'étaient pas, attendu qu'ils s'imaginaient tous savoir ce qu'ils ne savaient point. Par respect pour l'oracle il avait pris à tâche de le leur faire voir ; delà des inimitiés sans nombre. Les jeunes gens qui venaient l'entendre auront suivi son exemple et démasqué comme lui le faux savoir ; de là une conjuration générale qui déchaîne contre lui Mélitus pour les poètes, Anytus pour les courtisans et les hommes d'État, Lycon pour les orateurs. Quant à Mélitus, qui l'accuse de corrompre la jeunesse, il lui prouve par ses propres réponses qu'il ne sait ce qu'il dit. Comment, au reste, la corromprait-il ? Est-ce en enseignant qu'il n'y avait aucune divinité ? « Oui, » répondit Mélitus. Socrate lui montre que son accusation se contredit, puisqu'elle lui impute d'introduire des divinités nouvelles. Il croyait donc à quelque divinité. Le vrai motif, c'est qu'il découvrait leur ignorance à ceux qui croyaient savoir quelque chose. Le renvoyât-on absous, il recommencerait à faire de même pour obéir à l'oracle, dût-il souffrir mille morts. Il ne la craint point, au reste ; il ne l'a point crainte à Potidée, à Amphipolis,

<sup>1</sup> Xénoph., *Mém.*, 1, 1, c. 2. — <sup>2</sup> *Cyrop.*, 1, 6, c. 1. *Discours d'Araspe.*

à Délium ; il ne l'a point crainte quand seul il résista comme sénateur à tout le peuple, quand seul il se refusa à l'ordre des Trente. Pour savoir au juste s'il corrompait ou non la jeunesse, rien n'était plus aisé ; il y avait dans l'assemblée un grand nombre d'hommes qui depuis tant d'années étaient venus l'entendre ; on n'avait qu'à les interroger, eux et leurs parents. Quant à ses juges, il a cru plus honorable pour eux et pour lui de ne pas chercher à les attendrir par le spectacle de sa femme et de ses enfants. « Et je vous laisse, conclut-il, à vous et à Dieu, le soin de prendre à mon égard la décision la plus avantageuse pour vous et pour moi. »

Les juges, qui étaient au nombre de cinq cent cinquante-six, le déclarèrent coupable à une majorité de trois voix.

Selon la jurisprudence d'Athènes, quand la loi ne déterminait pas la peine, on laissait au coupable la faculté d'indiquer lui-même celle à laquelle il se condamnait. Sur sa réponse on opinait une seconde fois, et ensuite il recevait son dernier arrêt. Socrate pouvait faire changer la punition de mort, proposée par Mélitus, en un exil, en une détention ou en une amende pécuniaire. Ne voulant pas, en se taxant lui-même, se reconnaître coupable : « Athéniens, dit-il, à quelle peine me condamnerai-je ? Je dois choisir ce qui m'est dû ; et que m'est-il dû ? Quelle peine afflictive ou quelle amende mérité-je, moi qui me suis fait un principe de ne connaître aucun repos pendant toute ma vie, négligeant ce que les autres recherchent avec tant d'empressement, les richesses, le soin de ses affaires domestiques, les emplois militaires, les fonctions d'orateur et toutes les autres dignités ; moi qui ne suis jamais entré dans aucune des conjurations et des cabales si fréquentes dans la république, me trouvant réellement trop honnête homme pour ne pas me perdre en prenant part à tout cela ; moi qui, laissant de côté toutes les choses où je ne pouvais être utile ni à vous ni à moi, n'ai voulu d'autre occupation que celle de vous rendre à chacun en particulier le plus grand de tous les services, en vous exhortant tous individuellement à ne pas songer à ce qui vous appartient accidentellement plutôt qu'à ce qui

constitue votre essence et à tout ce qui peut vous rendre vertueux et sages ; à ne pas songer aux intérêts passagers de la patrie plutôt qu'à la patrie elle-même, et ainsi de tout le reste ? Athéniens, telle a été ma conduite ; que mérite-t-elle ? Une récompense, si vous voulez être justes, et même une récompense qui puisse me convenir. Or qu'est-ce qui peut convenir à un homme pauvre, votre bienfaiteur, qui a besoin de loisir pour ne s'occuper qu'à vous donner des conseils utiles ? Il n'y a rien qui lui convienne plus, Athéniens, que d'être nourri dans le Prytanée, et il le mérite bien plus que celui qui, aux jeux Olympiques, a remporté le prix de la course à cheval ou de la course des chars à deux ou à quatre chevaux ; car celui-ci ne vous rend heureux qu'en apparence ; moi je vous engage à l'être véritablement ; celui-ci a de quoi vivre et moi je n'ai rien. Si donc il me faut déclarer ce que je mérite, en bonne justice je le déclare, c'est d'être nourri au Prytanée. » C'était un lieu où s'assemblaient les principaux magistrats, nommés prytanes, et où ils étaient nourris aux frais de l'État, ainsi que ceux qui avaient rendu des services importants à la patrie et les vainqueurs aux jeux Olympiques. Socrate finit toutefois par dire que, s'il avait de l'argent, il se serait condamné à une amende aussi forte qu'il aurait pu la payer ; mais il n'avait rien. « Cependant, si on voulait se contenter de ce qu'il lui était possible, je pourrais peut-être vous payer une mine d'argent (92 francs en monnaie décimale). Voilà la punition que je m'inflige. Mais, Athéniens, Platon que voici, Critobule et Apollodore exigent que je me condamne à trente mines et veulent me servir de caution. Je m'y résigne ; ils vous répondront de la somme et ce sont des repondants solvables. »

Après cette réplique quatre-vingts des juges qui avaient été favorables lors du premier jugement adhérèrent aux conclusions de Mélitus, et la sentence de mort fut prononcée.

Socrate reprit la parole, rappela les espérances immortelles d'une autre vie et termina ainsi : « Je n'ai aucun ressentiment contre mes accusateurs ni contre ceux qui m'ont condamné, quoique leur intention n'ait pas été de me faire du bien et qu'ils



n'aient cherché qu'à me nuire ; en quoi j'aurais bien quelque raison de me plaindre d'eux. Je ne leur ferai qu'une seule prière : lorsque mes enfants seront grands, si vous les voyez rechercher les richesses ou toute autre chose plutôt que la vertu, punissez-les en les tourmentant comme je vous ai tourmentés, et, s'ils se croient quelque chose, quoiqu'ils ne soient rien, faites-les rougir de leur insouciance et de leur présomption ; c'est ainsi que je me suis conduit avec vous. Si vous faites cela, moi et mes enfants nous n'aurons qu'à nous louer de votre justice. Mais il est temps que nous nous quittions, moi pour mourir et vous pour vivre. Qui de nous a le meilleur partage ? Personne ne le sait, excepté Dieu <sup>1</sup>. »

Apollodore s'étant avancé pour lui témoigner sa douleur de ce qu'il mourait innocent : « Voudrais-tu, lui répliqua-t-il en souriant, que je mourusse coupable ? » Son visage, ses discours, sa démarche, en se rendant à la prison, respiraient le calme ; il semblait dire : « Anytus et Mélitus peuvent me tuer, mais ils ne peuvent me faire de mal. »

L'exécution fut différée pendant trente jours. Le lendemain du jugement un navire avait été mis en mer, qui portait les offrandes des Athéniens pour le temple d'Apollon à Délos. Il était défendu de mettre à mort avant que ce navire fût de retour. Socrate continua, dans cet intervalle, ses entretiens accoutumés avec ses disciples.

La veille du jour où l'on attendait la rentrée du navire dans le port, Criton, un de ses disciples, vint trouver Socrate de grand matin pour lui annoncer cette triste nouvelle et le conjurer de sortir de la prison, dont les portes lui étaient ouvertes. Criton lui avait ménagé ce moyen de salut en gagnant le geôlier. Il lui offrit de plus une retraite sûre en Thessalie. Socrate lui demanda en riant s'il connaissait un lieu hors de l'Attique où l'on ne mourût point. Criton, désespéré, lui fit entendre que, s'il ne profitait de cette occasion, il paraîtrait se trahir lui-même, trahir ses enfants, trahir ses amis. Socrate lui montra d'un autre côté la patrie et ses lois :

il n'en avait reçu que du bien ; le mal lui venait des hommes seuls. Envers ceux-ci même ce serait mal de rendre le mal pour le mal ; envers la patrie et ses lois, combien plus criminel ne serait-il point de rendre le mal pour le bien ? Or, si maintenant, après le jugement prononcé, il faisait malgré les lois ce qu'avant le jugement il pouvait faire selon les lois, en se retirant ailleurs, ne détruirait-il pas autant qu'il est en lui et les lois et la patrie ? Ne donnerait-il pas lieu de conclure que tout ce qu'il avait philosophé pendant soixante-dix ans sur le juste et l'injuste n'était que des propos en l'air ? Ne serait-il pas honteux d'agir de cette sorte à son âge pour vivre encore quelque peu de jours incertains ? Voilà ce qu'il entendait sans cesse résonner au dedans de lui-même comme un écho, tellement qu'il ne pouvait entendre autre chose. Criton n'ayant rien trouvé à répondre, Socrate conclut : « Ne parlez donc plus de cela ; mais marchons par où Dieu nous conduit <sup>1</sup>. »

On voit que ce Dieu est la voix qui retentissait au fond de son âme, cette lumière qui éclairait son intelligence et qui lui dictait ce qu'il avait à faire. C'est ce que l'on connaît vulgairement sous le nom de démon de Socrate. Le mot démon, en grec *daimonion*, n'avait point alors l'acception exclusive qu'il a maintenant ; il signifiait souvent la Divinité en général. Socrate y revient fréquemment comme à une sorte de directeur spirituel, l'appelant tantôt *daimonion*, tantôt Dieu. Partout il paraît le prendre au sérieux, surtout ici, où il s'en rapporte à lui pour la vie et la mort. C'est sans doute cela qui le fit accuser d'introduire des divinités nouvelles. Suivant plusieurs Socrate entendait par là le Dieu véritable ; d'autres sont d'un sentiment différent. Reste à conclure que Socrate n'a point manifesté en public, d'une manière assez nette, sa croyance à cet égard.

Le fatal vaisseau était arrivé. Les onze magistrats qui avaient l'intendance des prisons annoncèrent à Socrate qu'il devait mourir ce jour-là et lui firent ôter les fers. Plusieurs de ses disciples entrèrent ensuite ; ils trou-

<sup>1</sup> Plat., *Apolog. Socrat.*

<sup>1</sup> Plat., *Crito.*

vèrent auprès de lui sa femme Xantippe, tenant entre ses bras le plus jeune de ses enfants. Dès qu'elle aperçut les amis de son mari elle s'abandonna aux lamentations que les femmes ont coutume de faire. Socrate pria Criton de la faire ramener chez elle. Pour lui il avait composé dans sa prison un petit poëme en l'honneur d'Apollon, dont la fête retardait sa mort, et mis en vers quelques fables d'Ésope; et cela, disait-il, pour obéir à une voix nocturne. De là un entretien sur la mort et sur l'immortalité. « Personne ne doit se faire mourir soi-même, car nous sommes à Dieu; il nous a placés ici-bas comme dans un poste, nous ne devons le quitter que par ordre. La philosophie n'est au fond que l'étude pour mourir ainsi. La mort n'est que la séparation de l'âme d'avec le corps. Le vrai philosophe méprise tout ce qui regarde ce dernier et cherche le plus qu'il peut à en détacher son âme. Le corps est un obstacle à la sagesse; l'âme ne parvient à la vérité qu'en se recueillant en elle-même. Il faut donc s'occuper du corps le moins possible, jusqu'à ce que Dieu lui-même nous en délivre tout à fait; c'est le seul moyen d'arriver à la vraie sagesse, soit en la vie, soit après la mort. Ceux qui ont établi les mystères ne sont point à mépriser; suivant eux, quiconque s'en va aux enfers sans être initié ni purifié y est plongé dans la boue; mais qui va là purifié y habite avec les dieux. Le nombre en est petit, disent-ils. Ce sont, à mon avis, les vrais philosophes. J'ai fait mon possible pour le devenir. Si j'y ai réussi nous le verrons tout à l'heure, s'il plaît à Dieu que nous arrivions là. L'âme ressemble tout à fait à ce qui est divin, immortel, intelligible, uniforme, indissoluble, toujours le même; le corps ressemble, au contraire, à ce qui est humain, mortel, non intelligible, multiforme, dissoluble, jamais le même. L'âme donc, si elle sort pure, sans entraîner rien du corps avec elle, comme celle qui, durant la vie, n'a eu avec lui aucune communication volontaire, mais l'a fui au contraire et s'est recueillie en elle-même, faisant de cette occupation son unique soin; cette âme, immatérielle qu'elle est, va dans un autre lieu semblable à elle, excellent, pur, immatériel,

auprès d'un Dieu bon et sage, où bientôt, s'il plaît à Dieu, mon âme doit se rendre aussi. Là cette âme est heureuse, délivrée de l'erreur, de la folie, des craintes, des amours déréglées et de tous les autres maux des humains, et, comme on le dit des initiés, elle passe véritablement l'éternité avec les dieux. »

Un des assistants ayant objecté que, si l'âme est une harmonie, comme quelques-uns disent, il s'ensuit qu'elle périt avec les organes corporels dont elle est le produit, Socrate répond que cette comparaison n'est point exacte, que l'âme n'est point une simple harmonie du corps, puisque souvent elle est en opposition avec le corps, qu'elle le maîtrise; que, quand elle veut, elle l'empêche de boire lors même qu'il est brûlé de soif, de manger lors même qu'il est dévoré de faim. Lors donc que la mort arrive ce qu'il y a de mortel se meurt; mais ce qu'il y a d'immortel s'en va sauf et incorruptible et se soustrait à la mort. L'âme est donc immortelle et impérissable, et nos âmes subsisteront dans une autre vie. C'est donc un risque terrible que de n'en avoir pas soin; car, si la mort était la dissolution de tout, le profiterait pour les méchants; mais, puisque l'âme paraît une chose immortelle, il n'y a qu'un moyen d'échapper aux maux : c'est de la rendre la meilleure qu'il se peut. Car elle n'emporte en l'autre vie que l'éducation qu'elle a reçue, laquelle, dit-on, dès le moment de son passage, lui fait beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Car on dit que, dès que quelqu'un meurt, le génie qu'il avait eu pour gardien pendant sa vie le conduit dans un lieu où tous doivent se rassembler et être jugés. Ceux qui sont trouvés avoir vécu de manière qu'ils ne sont ni entièrement criminels, ni entièrement innocents, et ceux qui ont commis des fautes expiables, quoique fort grandes, et qui s'en sont repentis toute leur vie, ceux-là subissent la peine de leurs fautes, sont délivrés plus tôt ou plus tard, suivant l'indulgence de ceux qu'ils ont offensés, et reçoivent enfin la récompense de leurs bonnes actions, chacun selon son mérite. Ceux qui sont trouvés incurables, à cause de l'énormité de leurs crimes, l'équitable destinée les préci-



pite dans le Tartare, d'où ils ne sortent jamais. Mais ceux qui sont reconnus pour avoir passé toute leur vie dans la sainteté, ceux-là sont délivrés de ces lieux terrestres comme d'une prison et s'en vont là-haut dans l'habitation pure au-dessus de la terre. Qu'il prenne donc confiance pour son âme celui qui, pendant sa vie, a rejeté les plaisirs et les biens du corps comme lui étant étrangers et portant au mal ; celui qui a aimé les plaisirs de la science, qui a orné son âme, non d'une parure étrangère, mais de celle qui lui est propre, comme la tempérance, la justice, la force, la liberté, la vérité, celui-là doit attendre tranquillement l'heure de son départ pour l'autre monde, comme étant prêt au voyage quand la destinée l'appellera<sup>1</sup>.

C'est ce qui nous a paru de plus remarquable dans ce que Platon fait dire à Socrate sur l'immortalité de l'âme. On y voit la croyance expresse au paradis, à l'enfer et au purgatoire. Dans la description qu'il fait de l'enfer il y a des détails poétiques. Aussi ajoute-t-il : « Soutenir que toutes ces choses sont précisément comme je les ai décrites ne convient pas à un homme de sens ; mais que tout ce que je vous ai raconté des âmes et de leurs demeures soit comme je vous l'ai dit, ou d'une manière approchante, l'âme étant immortelle, comme il paraît, je pense qu'on peut l'assurer convenablement et que la chose vaut la peine qu'on hasarde d'y croire ; c'est un hasard qu'il est beau de courir, c'est une espérance dont il faut comme s'enchanter soi-même ; voilà pourquoi je prolonge si longtemps ce discours. » Le reste du dialogue est entremêlé de raisonnements subtils qu'il n'est pas toujours aisé de suivre, et, après avoir tout lu, on ne peut qu'applaudir à l'observation d'un des interlocuteurs, qu'il fallait, parmi tous les raisonnements humains, choisir celui qui est le meilleur et admet le moins de difficultés, et, s'y embarquant comme sur une nacelle plus ou moins sûre, traverser ainsi la vie, à moins qu'on ne puisse trouver pour ce voyage un vaisseau plus solide, autrement une parole divine. Ce dernier mot est digne d'attention<sup>2</sup>.

Quand Socrate eut achevé de parler : « N'aurais-tu rien à nous prescrire à l'égard de tes enfants et de tes affaires ? lui demanda Criton. — Ce que je vous ai toujours recommandé, rien de plus, répondit Socrate. Ayez soin de vous ; ainsi vous me rendrez service, à moi, à ma famille, à vous-mêmes, alors même que vous ne me promettiez rien présentement, au lieu que, si vous vous négligez vous-mêmes, et si vous ne voulez pas suivre comme à la trace ce que nous venons de dire, ce que nous avons dit il y a longtemps, me fissiez-vous aujourd'hui les promesses les plus vives, tout cela ne servira pas à grand' chose. » Il passa ensuite dans une chambre voisine pour y prendre un bain, afin d'épargner aux femmes la peine de laver son cadavre. Après qu'il en fut sorti on lui amena ses enfants, deux en bas âge, Sophroniscus et Ménexenus, et un qui était déjà assez grand, Lamproclès, et l'on fit entrer les femmes de sa famille. Quand il fut rentré dans la salle et assis sur son lit, le serviteur des Onze, s'approchant de lui : « Socrate, dit-il, j'espère que je n'aurai pas à te faire le même reproche qu'aux autres ; dès que je viens les avertir, par l'ordre des magistrats, qu'il faut boire le poison, ils s'emportent contre moi et me maudissent ; mais pour toi je t'ai toujours trouvé le plus courageux, le plus doux et le meilleur de ceux qui sont jamais venus dans cette prison, et en ce moment je suis bien assuré que tu n'es pas fâché contre moi, mais contre ceux qui sont la cause de ton malheur et que tu connais bien. Maintenant tu sais ce que je viens t'annoncer. Adieu, tâche de supporter avec résignation ce qui est inévitable. » Et en même temps il se détourna en fondant en larmes et se retira. Socrate, le regardant, lui dit : « Et toi aussi reçois mes adieux ; je ferai ce que tu dis. » Et se tournant vers ses disciples : « Voyez, leur dit-il, quelle honnêteté dans cet homme ; tout le temps que j'ai été ici il m'est venu voir souvent et s'est entretenu avec moi ; c'était le meilleur des hommes, et maintenant comme il me pleure de bon cœur ! Mais allons ! obéissons-lui de bonne grâce, et que quelqu'un m'apporte le poison s'il est broyé, sinon qu'il le broie lui-même. » Quand il fut

<sup>1</sup> Plat., *Phædo*, t. 1, édit. bjp. — <sup>2</sup> Id., *ibid.*, p. 194.

prêt Socrate prit la coupe sans aucune émotion, sans changer de couleur ni de visage; mais, regardant d'un œil ferme et assuré, comme à son ordinaire, l'homme qui la lui avait apportée : « Est-il permis, lui demandait-il, de répandre un peu de ce breuvage pour en faire une libation ? — Socrate, répondit cet homme, nous n'en broyons que ce qu'il est nécessaire d'en boire. — J'entends, dit Socrate ; mais au moins il est permis et il est juste de faire ses prières aux dieux afin qu'ils bénissent notre voyage et le rendent heureux ; c'est ce que je leur demande. » Après avoir dit cela il porta la coupe à ses lèvres et la but avec une tranquillité et une douceur merveilleuses. Alors les personnes présentes s'étant livrées à l'expression de la plus vive douleur, Socrate, qui se promenait, s'écria : « Que faites-vous, ô mes bons amis ? N'était-ce pas pour cela que j'avais renvoyé les femmes, pour éviter des scènes aussi peu convenables ? car j'ai toujours ouï dire qu'il faut mourir avec de bonnes paroles. Tenez-vous donc en repos et montrez plus de fermeté. » Sentant ses jambes s'appesantir il se coucha sur le dos. L'homme qui lui avait donné le poison avertit les amis de Socrate que leur maître les quitterait dès que le froid aurait gagné le cœur. Déjà tout le bas-ventre était glacé lorsque, se découvrant, car il était couvert : « Criton, dit-il, et ce furent ses dernières paroles, nous devons un coq à Esculape ; n'oublie pas d'acquitter cette dette. — Cela sera fait, répondit Criton ; mais vois si tu as encore quelque chose à nous dire. » Il ne répondit rien, et, peu de temps après, il fit un mouvement convulsif. Alors l'homme le découvrit tout à fait ; ses regards étaient fixes. Criton, s'en étant aperçu, lui ferma la bouche et les yeux.

Les dernières paroles de Socrate ont été diversement interprétées, ou comme ironie ou comme chose sérieuse. Esculape passait pour le dieu de la médecine ; on lui offrait un coq lorsqu'on relevait de maladie. Comme Socrate allait guérir des maux de la vie actuelle, il fait allusion à cet usage. Était-ce au sérieux ou en plaisantant ? Il est fâcheux qu'il reste tant d'équivoque à cet égard. Un

Père de l'Église, le philosophe et martyr saint Justin, compte Socrate avec Héraclite au nombre des chrétiens primitifs qui, ainsi qu'Abraham, Ananias, Azarias et Misaël, ont confessé le Dieu véritable. Mais, quand on considère tout ce qu'il y a de louche dans sa conduite sur cet article principal, il est difficile de ne pas le ranger parmi les hommes qui, ayant connu Dieu, ne l'ont pas, du moins tout à fait, glorifié comme Dieu.

Qu'elle est bien différente la conduite de Daniel et de ses compagnons, à Babylone ! Eux aussi étaient des savants, des sages, des philosophes ; mais ils ne retenaient point la vérité captive, ils la publiaient devant les rois et devant les peuples. Sur le point d'être jetés dans la fournaise ardente, dans la fosse aux lions, ils ne tergiversent point, ils disent nettement qu'ils adorent ou n'adorent pas. « Voilà que notre Dieu que nous adorons, disent les trois compagnons de Daniel à Nabuchodonosor, peut nous sauver de la fournaise enflammée et nous délivrer de vos mains, ô roi ! Que s'il ne le veut pas, sachez, ô roi, que nous ne servons pas vos dieux ni n'adorons la statue d'or que vous avez dressée <sup>1</sup>. » « Je n'adore pas les idoles faites de main d'homme, dit Daniel même au successeur de Nabuchodonosor, mais le Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre et qui a puissance sur toute chair <sup>2</sup>. »

Mais qu'est-il besoin de chercher des comparaisons à Babylone ? Dans Athènes même viendra un philosophe ; il disputera, comme Socrate, avec ceux qui se rencontrent sur les places publiques ; comme Socrate il travaillera à rendre meilleurs les hommes ; mais, plus hardi que Socrate, il ne se bornera point à Athènes seule ; l'univers sera son école, le genre humain sera son disciple. Comme Socrate il est accusé d'introduire des divinités nouvelles et traduit devant l'Aréopage. Après avoir entendu le plus sage des philosophes grecs écoutons un apôtre. Debout au milieu de l'aréopage : « Athéniens, dit saint Paul, je vous vois en tout comme plus religieux que d'autres ; car, passant et voyant les objets que vous adorez, j'ai trouvé même un autel où

<sup>1</sup> Dan., 3, 17. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 14, 4.



était écrit : Au Dieu inconnu. Celui-là donc que vous adorez sans le connaître, c'est lui que je vous annonce. Ce Dieu, qui a fait le monde et tout ce qu'il y a dans le monde, lui, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point dans les temples que des mains ont faits. Il n'est point honoré par les mains des hommes, comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne tout à tous, et la vie et la respiration. Il a fait naître d'un même sang toute la race des hommes pour habiter sur toute la face de la terre, déterminant les temps de leur durée et les limites de leur demeure, afin qu'ils cherchent le Seigneur et qu'ils s'efforcent de le trouver comme en tâtonnant, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous ; car c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes, et, comme quelques-uns de nos poètes ont dit, nous sommes de sa race. Puis donc que nous sommes la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la Divinité soit semblable à l'or, à l'argent ou aux pierres qui ont pris des figures par l'invention de l'homme. Or Dieu, regardant par-dessus ces temps d'ignorance, annonce maintenant à tous les hommes de faire partout pénitence, parce qu'il a établi un juge pour juger le monde selon la justice, par Celui qu'il a destiné à en être le juge, faisant de cela foi à tous en le ressuscitant d'entre les morts <sup>1</sup>. »

Tel fut le plaidoyer de Paul. Ce barbare, on le voit, ni ne dissimule ce qu'il enseigne, ni n'offense ses juges par des mots arrogants ; un d'eux devient même son disciple.

Ce barbare vient d'Éphèse et de Milet, patrie d'Héraclite et de Thalès ; mais ce que ceux-ci n'ont pas même tenté, lui l'a fait. Il y a enseigné la sagesse, non pas à quelques disciples choisis, mais à des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants qui en font une profession ouverte.

Ce barbare vient de la Macédoine et de la Thrace. Ce que la fable attribue à Orphée il l'a fait, non par la douceur de son chant, mais par une prédication rude et austère. Il a formé des populations de sages à Philippes et à Thessalonique.

Ce barbare ira de la curieuse Athènes à la voluptueuse Corinthe. Les sept sages de la Grèce y avaient philosophé autrefois chez Périandre, l'un d'entre eux ; Périandre était le maître absolu de la ville ; rien ne leur manquait donc pour en faire une ville de sages. Leur réunion n'a produit que le récit de leur banquet ; Périandre resta le tyran de Corinthe, et Corinthe la plus corrompue des villes. Le philosophe barbare y fondera seul une société d'époux chastes, de vierges pures, d'hommes pieux, qui finira par convertir la ville entière.

Ce barbare ira de Corinthe à Rome, à Rome où Cicéron a parlé sagesse aussi vainement qu'élégamment, à Rome où le précepteur de Néron, le philosophe Sénèque, combine des antithèses sur la morale, le désintéressement, la générosité, tandis qu'il ruine les provinces par ses usures. Le barbare y viendra, à la suite d'un autre barbare, fonder pour l'univers entier une société plus parfaite que n'en a rêvé Socrate ou Platon pour une cité idéale. Et ces deux barbares sont de plus Juifs, disciples d'un Juif crucifié, qui ne leur a donné de leçons que pendant trois ans. Ce Juif crucifié se nomme le Christ ! Et depuis dix-huit siècles l'univers est chrétien ! Et ces deux disciples qui ont fondé son empire à Rome sont honorés et invoqués depuis dix-huit siècles sous le nom de saint Pierre et de saint Paul. Et depuis dix-huit siècles leur Maître crucifié est adoré par toute la terre comme le Dieu de l'univers, par qui tout a été fait ; comme la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde ; comme la voie, la vérité et la vie ; comme la sagesse primordiale, par qui est sage tout ce qui est sage ; comme la raison souveraine, par qui est raisonnable tout ce qui est raisonnable !

Socrate est le plus sage de la Grèce, Pierre et Paul sont les chefs des apôtres ; dans Socrate on voit tout ce que peut l'homme, dans Pierre et dans Paul on voit ce que peut Dieu. D'un côté quelques disciples dissertant sur la sagesse, voilà tout ; de l'autre le monde entier éclairé d'une sagesse que Socrate entrevoyait à peine. Bien aveugle qui ne discernerait ici l'homme et Dieu !

La mort injuste de Socrate ne nuit point à

<sup>1</sup> Acta Apost., 17.

la philosophie grecque ; elle lui imprima, au contraire, quelque chose de sacré. Athènes même se ravisa bientôt ; Mélitus, le principal accusateur, fut condamné à mort, les autres à l'exil. Cette philosophie, d'ailleurs, ne fut point délaissée. Socrate eut pour disciple Platon, Platon eut pour disciple Aristote, Aristote eut pour disciple Alexandre le Grand, qui ne voulait pas être moins distingué dans les sciences que dans tout le reste. Gloire, génie, savoir, éloquence, puissance, tout fut donné à la sagesse humaine. Ce qu'elle n'a pas fait elle ne peut pas le faire.

Platon naquit l'an 430 avant Jésus-Christ. Esdras et Néhémias gouvernaient la Judée ; Esther et Mardochée vivaient probablement encore. Il descendait du Phénicien Cadmus, par son père, et d'un frère de Solon, par sa mère. Ses talents surpassaient encore sa naissance et son éducation répondait à ses talents. Grammaire, gymnastique, géométrie, peinture, musique, poésie, il apprit tout. La lecture des poètes avait fait les délices de sa jeunesse ; il s'était essayé lui-même dans les genres lyrique, épique, dramatique. Il avait composé des tragédies, qu'il brûla lorsqu'il eut entendu Socrate. Déjà précédemment il avait étudié la philosophie d'Héraclite, dans les leçons de Cratyle. Il entendit Socrate pendant huit ans. Indigné de l'accusation portée contre son maître, il monta à la tribune pour entreprendre son apologie ; mais les juges le forcèrent de l'interrompre. Il voyagea depuis en Italie, y fréquenta les disciples de Pythagore et fut admis aux traditions secrètes de cette école. De là il se rendit à Cyrène en Afrique et se perfectionna dans la géométrie. Il visita enfin l'Égypte, dépositaire de tant de traditions antiques, à laquelle la Grèce avait emprunté les germes des sciences et des arts. Suivant Clément d'Alexandrie il fut instruit, à Héliopolis, dans la doctrine des Égyptiens<sup>1</sup>. Comme, entre l'an 600 et l'an 300 avant Jésus-Christ, il s'établit une colonie de Juifs en Éthiopie, il est naturel de penser qu'il y en avait également beaucoup en Égypte. Platon aura pu les voir et apprendre d'eux la substance des livres

saints. Peut-être que dès lors quelques-uns de ces livres, ou quelques-unes de leurs parties, étaient traduits en grec. Il n'est pas impossible que Platon ait vu les Juifs de Palestine. Ce qu'il y a de certain, c'est que le philosophe platonicien Porphyre nous assure que Théophraste, disciple à la fois de Paton et d'Aristote, rangeait au nombre des philosophes les Juifs établis en Syrie<sup>1</sup>. Numénius, autre philosophe de la même école, disait de leur maître même : « Qu'est-ce que Platon, si ce n'est Moïse parlant attique ? » Platon s'était même proposé d'aller jusque dans la Perse et dans l'Inde, consulter les mages et les brahmanes ; mais les guerres d'Asie y mirent obstacle. Il fit aussi trois voyages en Sicile. La première fois, Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, devant lequel il avait exposé, avec une courageuse éloquence, les droits de la justice, le fit vendre comme esclave par l'ambassadeur de Sparte, qui le ramenait dans sa galère ; mais il fut racheté par un philosophe de Cyrène. La seconde fois il eut espoir d'inspirer des sentiments plus humains à Denys le Jeune ; mais ce prince n'accomplit point ce qu'il avait promis. La troisième il faillit être mis à mort par le tyran et dut à l'intervention d'Archytas de Tarente d'obtenir son retour en Grèce. Lorsque le tyran incorrigible eut été chassé et réduit à se faire maître d'école à Corinthe, Platon envoya aux Syracusains un plan de gouvernement dans lequel la royauté devait être unie au sacerdoce, partagée entre trois princes et tempérée par divers conseils législatifs, politiques et judiciaires. Les habitants de Cyrène, les Arcadiens et les Thébains lui demandèrent aussi des lois ; il les refusa aux premiers parce qu'ils étaient trop attachés aux richesses, aux autres parce qu'ils étaient trop ennemis de l'égalité. Plutarque raconte qu'il donna douze livres de lois aux Crétois pour la fondation de Magnésie, qu'il envoya Phormion aux habitants d'Élée, Ménédème à ceux de Pyrrha, pour ordonner leurs républiques. Python et Héraclide, ayant rendu la liberté à la Thrace, se guidèrent aussi par ses conseils. Archélaüs, roi de Macédoine, rechercha

<sup>1</sup> Strom., l. 1, p. 303.

<sup>1</sup> Porphyre, *de Abst.*, l. 2, § 26. — <sup>2</sup> Cl m Alex., Strom., l. 1, p. 342.



et obtint son amitié. Du reste il ne voulut jamais prendre une part active et directe aux affaires publiques, même dans sa patrie.

Il se voua tout entier à l'étude de la sagesse, établit une école dans un endroit d'Athènes nommé Académie, auprès duquel il y avait un jardin. De là le nom d'Académie pour l'école ou la doctrine de Platon. Il y mourut l'an 347 avant Jésus-Christ, sans avoir été marié.

Thalès et les philosophes d'Ionie s'étaient adonnés spécialement aux connaissances physiques, Pythagore et les philosophes d'Italie aux connaissances intellectuelles, Socrate aux connaissances morales. Platon les réunit toutes les trois, et elles se trouvèrent une espèce de trinité dont saint Augustin fait voir la profonde justesse <sup>1</sup>. Dieu est par son essence ; il se connaît, ils l'aime ; Dieu est l'Être suprême, la vérité, le bien. Dieu s'est manifesté par la création ; un vestige de sa triple splendeur est empreint partout ; une image de cette triple splendeur reluit dans l'homme. L'homme est, il connaît, il aime. Toutes ses connaissances se rapportent à ces trois ordres : connaître la nature des êtres, connaissances naturelles dans le sens le plus large ; connaître la vérité et les moyens de s'en assurer, connaissances logiques ou rationnelles ; connaître le bien et les règles pour y parvenir, connaissances morales. Et ces trois sortes de connaissances ne font qu'une seule et même sagesse, parce que la vérité n'est que l'être en tant qu'objet de l'intelligence ; le bien n'est que l'être en tant qu'objet de la volonté, et parce que la source de tout être, de toute vérité, de tout bien, est Dieu.

Dieu, suivant la doctrine de Platon, est l'Être qui est, l'Être qui est toujours et toujours le même. Nous avons tort de dire, en parlant de l'éternelle essence : « Elle fut, elle sera ; » ces formes du temps ne conviennent pas à l'éternité ; elle est, voilà son attribut. Notre passé et notre avenir sont deux mouvements ; or l'éternellement immuable ne peut être de la veille ni du lendemain ; on ne peut dire qu'il fut ni qu'il sera. Les accidents des créatures sensibles ne sont pas faits pour lui, et des ins-

tants qui se calculent ne sont qu'un vain simulacre de ce qui est toujours <sup>1</sup>.

Le reste est quelque chose qui n'est pas, mais qui se fait, qui devient, qui passe du non-être à l'être, d'un état à un autre, et qui n'est jamais le même. Platon met constamment en opposition les mots grecs *einai*, *ousia*, être, essence, qu'il applique à Dieu seul, avec les mots *genesthai*, *genesis*, qu'il dit des créatures, et qui, sans aucun vrai synonyme en français, renferment à la fois l'idée d'être fait, de devenir, d'être engendré, de naître, d'être créé. La *Genèse* de l'Écriture, pour la création ou la génération du monde, vient de là.

C'est Dieu qui, d'une matière informe, a créé le ciel et la terre ; c'est lui qui, par sa parole et sa pensée, plaça dans le ciel et y alluma le soleil, la lune et les étoiles, pour créer et marquer le temps. Et quand il eut contemplé son ouvrage il en fut réjoui. Et en ordonnant tout cela il n'était pas sorti de son éternel repos.

Le temps naquit donc avec le ciel pour finir avec lui, s'ils doivent finir. Dieu le créa pour rendre le monde encore plus semblable à son modèle intelligible et lui donner quelque chose de cette nature impérissable. Comme la création ne pouvait ressembler en tout à l'idée éternelle, il fit une image mobile de l'éternité, et, gardant pour lui la durée indivisible, il nous en donna l'emblème divisible que nous appelons le temps, le temps créé avec le ciel, dont la naissance fit tout à coup sortir du néant les jours, les nuits, les mois et les années, ces parties fugitives de la vie mortelle.

Mais d'où venait la matière informe ? Elle existait avant le temps, qui n'a commencé qu'avec le soleil. Platon l'oppose à Dieu, que seul il dit être éternel ; elle ne l'était donc pas, du moins au même sens. Dans *le Sophiste* et *le Philèbe* il dit assez nettement que toutes choses, l'eau, le feu, l'air, sont des productions de Dieu. C'était l'opinion des platoniciens que Dieu avait créé la matière même <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Leclerc, *Pensées de Platon*, p. 73. Plat., *Timée*, édit. bip., t. 9, p. 301 et seq. Cicéron, *Timée*. — <sup>2</sup> *Sophist.*, p. 286, édit. bip. Clem. Alex., *Strom.*, l. 5, p. 592. Jambl., *de Myst. Egypt.*, l. 5, c. 23 ; l. 8, c. 2. Hiéroclès, apud Phot., col. 214, 242. Proclus, t. 1, p. 246 et seqq.

<sup>1</sup> *De Civit. Dei*, l. 11, c. 25, et l. 8, c. 4 et seq.

Quant à la nature intime du souverain Être, nous avons vu que Platon, dans sa lettre à Denys de Syracuse, semble y reconnaître comme trois personnes. Dans d'autres de ses écrits plusieurs Pères de l'Église ont vu également des traces de ce mystère. « Celui que nous appelons le Père, dit Théodoret, Platon l'appelle souverain bien; notre Verbe est chez lui l'intelligence, et il appelle âme du monde cette force qui anime et vivifie tout et que les divines Écritures nomment *Saint-Esprit*. Il a fait ces larcins à la philosophie et à la théologie des Hébreux <sup>1</sup>. »

Dieu a fait le monde suivant le modèle qui est dans son intelligence, dans son Verbe, modèle exemplaire, idée parfaite, éternelle, toujours la même. Toutes choses y sont d'une manière plus vraie et plus réelle qu'en elles-mêmes. Là elles sont intelligibles, éternelles, immuables comme Dieu; ici elles sont imparfaites, temporelles, continuellement variables. L'homme ne connaît donc parfaitement la vérité qu'à mesure que son intelligence communique avec l'intelligence divine et qu'elle y contemple les types éternels de toutes choses. La connaissance expérimentale des créatures dans leur existence propre ne produit qu'une science du second ordre, parce que cette existence n'a par elle-même rien de fixe ni de stable, mais qu'elle est dans un changement continu.

La science humaine est à la science divine ce que le temps est à l'éternité; celle-ci existe à la fois tout entière; celui-là tâche à l'imiter en succédant continuellement à lui-même. L'intelligence divine rayonne de l'éternité dans le temps; de là ces irradiations qui se trouvent toujours et partout les mêmes, et qui, incorporées en la parole, forment le sens commun, le fond divin de la raison humaine.

Telle est la doctrine de Platon sur la source et la règle de l'intelligence; doctrine enseignée longtemps avant lui par Salomon <sup>2</sup>, doctrine rectifiée et développée par les saints Pères, embrassée par les plus habiles théologiens; doctrine qu'on retrouve dans les auteurs mystiques de la plus haute contem-

plation. « L'homme juge droitement, dit Bossuet, lorsque, sentant ses jugements variables de leur nature, il leur donne pour règles ces vérités éternelles que tout entendement aperçoit toujours les mêmes, par lesquelles tout entendement est réglé, et qui sont quelque chose de Dieu ou plutôt qui sont Dieu même <sup>1</sup>. » « Dieu, écrivait une bonne religieuse, sainte Hildegarde, à ses compagnes, Dieu est la raison même par laquelle est raisonnable tout ce qui l'est <sup>2</sup>. »

C'est encore de cette source élevée que Platon dérive la morale. Dieu est par essence le bien, le beau, éternel, inaltérable. C'est la participation à cette beauté et bonté suprêmes qui rend beau et bon tout ce qui l'est. La vertu, la sainteté consistent à devenir semblable à Dieu. Telle est la voie du souverain bonheur.

Non-seulement il cherche, dans tous ses écrits, à établir la science et la vertu de l'homme sur ce fondement divin; il fait voir encore qu'elles ne peuvent subsister que là, et que vouloir en poser la base et la règle dans l'homme c'est les détruire par là même.

Des sophistes enseignaient déjà de son temps ce que des sophistes des temps modernes ont voulu nous donner pour une nouveauté de leur crû : que savoir n'est que sentir, et que la science n'est que la sensation. Platon démontre aux uns et aux autres que leur principe détruit toute science et contient le doute absolu. C'est où aboutissent les propositions suivantes, que Socrate développe dans le *Théétète* <sup>3</sup>.

1<sup>o</sup> Si la sensation est la science, il ne faut pas dire seulement, avec Protagoras, que l'homme est la mesure de toutes choses; il faut le dire aussi de tout être capable de sensation, du dernier des animaux, du pourceau, par exemple.

2<sup>o</sup> Si la sensation est la règle unique, chaque être est juge de ce qui lui paraît, et, dans ce sens, tous nos jugements sont toujours vrais, ou plutôt ils ne sont ni vrais ni faux, et personne n'est juge du faux et du vrai.

<sup>1</sup> Bossuet, *de la Connaiss. de Dieu et de soi-même*, t. 34 de ses Œuvres, p. 283, édit. de Vers. — <sup>2</sup> Apud Martenne. — <sup>3</sup> Platon, *Theæt.*, t. 2, édit. bipont., trad. de Cousin, t. 2.

<sup>1</sup> Théodoret, *Thérapeut.*, l. 2. S. Cyrille d'Alex., *contra Jul.*, l. 3 et 8. — <sup>2</sup> Prov., 8. Sap., 7.



« Alors, dit Socrate, pourquoi Protagoras serait-il savant au point de se croire en droit d'enseigner les autres et de mettre ses leçons à un si haut prix, et nous des ignorants condamnés à aller à son école, chacun étant à soi-même la mesure de sa propre sagesse? »

3° Si la science n'est que la sensation, la sensation étant bornée à l'instant présent, il suit qu'il ne peut y avoir aucune science du passé, que la mémoire n'a aucune certitude et ne fonde aucune connaissance, qu'un homme qui voit un objet en a la science, mais que, dès qu'il ferme les yeux, il n'en sait plus rien.

4° Si la science n'est que la sensation, la sensation se composant de plus et de moins, il suivrait, en appliquant ceci à tous les sens, que la science varierait, augmenterait ou diminuerait à chaque instant; qu'elle serait soumise aux plus frivoles circonstances, et que le même homme, par le moindre changement de position, saurait ou ne saurait pas la même chose; enfin, le même homme, regardant d'un œil et fermant l'autre, saurait et ne saurait pas la même chose à la fois.

5° Il faudrait dire, en morale, dans la science du juste, que ce qui est juste c'est ce qui paraît tel à chacun, que la morale publique ou privée est toute relative, qu'une loi est juste là où elle est établie et tant qu'elle est établie, mais pas au delà. Et dans la politique, dans la science de l'utile, si la science est la sensation, tout individu, en tant que sensible, est constitué juge absolu de l'utile en général, et la législation entière est soumise aux caprices de la sensibilité individuelle.

Il y a plus; non-seulement le principe de Protagoras : « La science est la sensation, » détruit toute science; mais le principe dont il émane, celui d'Héraclite, savoir, que toute chose est dans un mouvement perpétuel, détruit le principe même de Protagoras, qu'il semble fonder. En effet tout mouvement est extérieur et intérieur à la fois. Comme extérieur c'est un mouvement de translation qui fait passer les choses d'un lieu à un autre ou les fait tourner sur elles-mêmes. Le mouvement intérieur est un mouvement d'altération qui décompose leur organisation et leurs formes

et les renouvelle sans cesse, convertit, par des dégradations insensibles, le blanc en noir, le jeune en vieux, et toujours de même à l'infini. Or tout participe à ce double mouvement, de sorte que tout change de lieu et s'altère en même temps. Tout changeant et s'altérant donc à la fois, on ne peut fixer, même par la parole, l'état de ce qui change et s'altère sans cesse, et la perpétuelle mobilité de toutes choses s'oppose même à la détermination des mots. Dans ce système il n'y a plus lieu à aucune appellation positive. « *Oui et non, ceci ou cela, et de cette manière,* » dit Socrate, n'ont plus d'emploi légitime dans les langues humaines; la seule expression qui lui reste est *rien et d'aucune manière.* » Chose étrange, c'est seulement en vertu de ce principe : Tout est en mouvement, que l'on conclut que la science est la sensation; et cependant c'est précisément en vertu de ce principe qu'il est impossible de dire que la science est la sensation; car on ne peut pas plus dire qu'une sensation existe qu'elle n'existe pas.

Ces conséquences, bien établies, accablent et ruinent le principe de Protagoras. A ces conséquences et à leur principe qu'oppose Platon? C'est un fait incontestable que tous les hommes pensent que tout n'est pas arbitraire, que tout n'est pas faux et vrai à la fois, juste ou injuste, mais qu'il y a du vrai et du faux, de la justice et de l'injustice, de la sagesse et de la folie, de la science et de l'ignorance. Or une saine philosophie ne peut protester contre le sentiment universel, car ce serait protester contre la nature humaine. Et avec quoi protesterait-on? Avec elle-même.

Les défenseurs de Protagoras disaient que, pour le réfuter, il fallait partir de ses principes à lui, et non pas, comme Socrate, de l'usage ordinaire des mots, autrement du sens commun. Socrate les prend encore par là<sup>1</sup>. « Ce qu'il y a de plus plaisant, dit-il à son interlocuteur, le voici. Protagoras, en reconnaissant que ce qui paraît tel à chacun est, accorde que l'opinion de ceux qui contredisent la sienne, et par laquelle ils croient qu'il se trompe, est vraie. — En effet. — Ne

<sup>1</sup> Platon, t. 2, p. 104, édit. bip.

convient-il donc pas que son opinion est fausse s'il reconnaît pour vraie l'opinion de ceux qui pensent qu'il est dans l'erreur ? — Nécessairement. — Et les autres ne conviennent pas qu'eux se trompent ? — Non vraiment. — Eh bien ! le voilà qui reconnaît aussi cette opinion pour véritable, d'après son système. — Il le faut bien. — Par conséquent c'est une chose révoquée en doute pour tous, à commencer par Protagoras lui-même, ou plutôt lui-même avoue, en admettant que celui qui est d'un avis contraire au sien pense vrai, oui, Protagoras accorde que ni un chien, ni le premier homme venu n'est la mesure d'aucune chose qu'il n'a point étudiée. N'est-ce pas ? — Oui. — Donc, puisqu'elle est contestée par tout le monde, la vérité de Protagoras n'est vraie ni pour personne ni pour lui-même. »

Dans ce même dialogue se voit un admirable sommaire de toute la morale. Après que Socrate a tracé du philosophe, tel qu'il le concevait, un portrait qui ressemble beaucoup plus à un solitaire chrétien de la Thébaïde, à un parfait religieux de Saint-Antoine ou de Saint-Benoît, qu'à ce qu'on entend communément par philosophe dans le monde, un des interlocuteurs lui dit : « Si tu pouvais persuader à tous les autres, comme à moi, la vérité de ce que tu viens de dire, il y aurait plus de paix et moins de maux parmi les hommes. — Mais, reprend Socrate, il n'est pas possible que le mal soit détruit, parce qu'il faut toujours qu'il y ait quelque chose de contraire au bien ; on ne peut pas non plus le placer parmi les dieux ; c'est donc une nécessité qu'il circule sur cette terre et autour de notre nature mortelle. C'est pourquoi nous devons tâcher de fuir au plus vite de ce séjour à l'autre. Or, cette fuite, c'est la ressemblance avec Dieu, autant qu'il dépend de nous, et on ressemble à Dieu par la justice, la sainteté et la sagesse. Mais, mon cher ami, ce n'est pas une chose aisée à persuader qu'on ne doit point s'attacher à la vertu et fuir le vice par le motif du commun des hommes ; ce motif est d'éviter la réputation de méchant et de passer pour vertueux. Tout cela n'est, à mon avis, que contes de vieille, comme l'on dit. La vraie

raison, la voici. Dieu n'est injuste en aucune circonstance ni en aucune manière ; au contraire il est parfaitement juste, et rien ne lui ressemble davantage que celui d'entre nous qui est parvenu au plus haut degré de justice. De là dépend le vrai mérite de l'homme, ou sa bassesse et son néant. Qui connaît Dieu est véritablement sage et vertueux ; qui ne le connaît pas est évidemment ignorant et méchant <sup>1</sup>. »

Mais les mêmes sophistes qui posaient en principe que la science est la sensation concluaient naturellement de là que toute la morale se réduit à la sensation agréable ou pénible, que le mal est dans la peine, et que le plaisir est le bien et le but unique de l'existence. Platon a réfuté le principe dans le *Théétète* ; il réfutera la conséquence dans le *Philèbe* <sup>2</sup>.

Le bien, pour tous les êtres animés, ne consiste pas dans la joie, le plaisir et l'agrément, et dans les autres choses de ce genre ; la sagesse, l'intelligence, la mémoire, et tout ce qui est de même nature, comme le jugement droit et les raisonnements vrais, sont meilleurs et plus précieux que le plaisir pour tous ceux qui les possèdent. Cependant ni le plaisir ni la sagesse n'est le bien ; ce nom appartient à une troisième chose, différente de celles-là et meilleure que toutes les deux. La sagesse lui ressemble néanmoins beaucoup plus que le plaisir. Son image la plus parfaite est un mélange de sagesse accomplie et de joies pures. Telles sont les propositions que Platon développe dans ce dialogue entre Philèbe, Protarque et Socrate. Voici comment ce dernier déduit avec le second que ni le plaisir ni la sagesse, considérés séparément, n'est le souverain bien.

« Examinons à présent et jugeons la vie de plaisir et la vie sage, les prenant chacune à part. — Comment dis-tu ? — Que la sagesse n'entre pour rien dans la vie de plaisir, ni le plaisir dans la vie sage ; car, si l'un de ces deux états est le bien, il faut qu'il n'ait plus absolument besoin de rien, et, si l'un ou l'autre nous paraît avoir besoin de quelque chose, il n'est pas le vrai bien pour nous. —

<sup>1</sup> Platon, t. 2, p. 121, édit. bip. — <sup>2</sup> T. 4, édit. bip. ; t. 2, trad. de Cousin.



Comment le serait-il? — Veux-tu que nous fassions sur toi-même l'épreuve de ce qui en est? — Volontiers. — Consentirais-tu, Protarque, à passer toute ta vie dans la jouissance des plus grands plaisirs? — Pourquoi non? — S'il ne te manquait rien de ce côté-là, croirais-tu avoir besoin de quelque autre chose? — D'aucune. — Examine bien si tu n'aurais besoin ni de penser, ni de concevoir, ni de raisonner juste, ni de rien de semblable: quoi! pas même de voir? — A quoi bon? Avec le bien-être j'aurais tout. — N'est-il pas vrai que, vivant de la sorte, tu passerais tes jours dans les plus grands plaisirs? — Sans doute. — Mais, n'ayant ni intelligence, ni mémoire, ni science, ni jugement vrai, c'est une nécessité qu'étant privé de toute réflexion tu ignores même si tu as du plaisir ou non. — Cela est vrai. — Et puis, étant dépourvu de mémoire, c'est encore une nécessité que tu ne te souviennes point si tu as eu du plaisir autrefois, et qu'il ne te reste pas le moindre souvenir du plaisir que tu ressens dans le moment présent; et même que, ne jugeant pas vrai, tu ne croies pas sentir de la joie dans le temps que tu en sens, et qu'étant destitué de raisonnement tu sois incapable de conclure que tu te réjouiras dans le temps à venir; enfin que tu mènes la vie, non d'un homme, mais d'une éponge marine ou de ces espèces d'animaux de mer qui vivent enfermés dans des coquillages. Cela est-il vrai? ou pouvons-nous nous former quelque autre idée de cet état? — Et comment s'en formerait-on une autre idée? — Eh bien! une pareille vie est-elle désirable? — Ce discours, Socrate, me met dans le cas de ne savoir absolument que dire. — Ne nous décourageons pas encore: passons à la vie de l'intelligence et considérons-la. — De quelle vie parles-tu? — Quelqu'un de nous voudrait-il vivre, ayant en partage toute la sagesse, l'intelligence, la science, la mémoire, qu'on peut avoir, à condition qu'il ne ressentirait aucun plaisir, ni petit, ni grand, ni pareillement aucune douleur, et qu'il n'éprouvât absolument aucun sentiment de cette nature? — Ni l'un ni l'autre état, Socrate, ne me paraît digne d'envie, et je ne crois pas qu'il paraîsse jamais tel à personne. — Mais

quoi? si l'on réunissait ensemble ces deux états, Protarque, et que de leur mélange on en fit un seul qui tint de l'un et de l'autre? — Parles-tu de celui où le plaisir, l'intelligence et la sagesse entreraient en commun? — Oui, je parle de celui-là même. — Il n'est personne qui ne le choisisse préférablement à l'un ou à l'autre des deux; je ne dis pas tel ou tel homme, mais tout le monde sans exception. — Concevons-nous ce qui résulte à présent de ce qu'on vient de dire? — Oui; c'est que, de trois genres de vie qu'on a proposés, il y en a deux qui ne sont ni suffisants par eux-mêmes, ni désirables pour aucun homme, ni pour aucun être. — N'est-ce pas désormais une chose évidente à l'égard de ces deux genres de vie que le bien ne se rencontre ni dans l'un ni dans l'autre, puisque, si cela était, ce genre de vie serait suffisant, parfait, digne du choix de tous les êtres, plantes ou animaux, qui auraient la faculté de vivre toujours de cette manière, et que, si quelqu'un de nous s'attachait à une autre condition, ce choix serait contre la nature de ce qui est véritablement désirable, et un effet involontaire de l'ignorance ou de quelque fâcheuse nécessité? — Il paraît effectivement que la chose est ainsi. — J'ai donc, ce me semble, suffisamment démontré que la déesse de Philèbe (la volupté) ne doit pas être regardée comme étant la même chose que le bien. — Ton intelligence, Socrate, répliqua Protarque, n'est pas le bien non plus; car elle est sujette aux mêmes reproches. — Oui, la mienne, peut-être, reprit Socrate; mais, pour l'intelligence véritable, l'intelligence divine, je ne pense pas qu'il en soit de même<sup>1</sup>. »

Par cette dernière réponse il ramène la discussion au grand principe qui domine dans tous les écrits de Platon, savoir, que Dieu est à la fois le souverain être, la souveraine sagesse et le souverain bien. L'homme en est une image; l'homme est une âme immortelle qui se sert d'un corps et qui lui commande, de même que Dieu commande à l'univers; mais c'est une image imparfaite, qui, de plus, est dégradée par les passions.

<sup>1</sup> Platon, *Philèbe*.

Le devoir de l'homme est d'y rétablir, d'y augmenter de jour en jour la divine ressemblance. C'est ce que les livres saints appellent l'homme intérieur. Cette dernière idée n'était point inconnue à Platon ; il la développe même dans une magnifique allégorie où il distingue dans l'âme comme trois parties : la partie raisonnable ou l'intelligence, la partie irascible ou les passions qui tiennent du courage, la partie concupiscible ou les passions qui tiennent de la convoitise.

« Formez-vous en esprit, dit-il, une image de l'âme. Prenez pour modèles ces créations des anciens poètes, la Chimère, Scylla, Cerbère, ou quelque autre figure fantastique, mélange de plusieurs natures. Et d'abord figurez-vous un monstre changeant, dont les têtes multipliées représentent tantôt des bêtes féroces, tantôt des animaux paisibles, qu'il puisse faire naître lui-même et varier à son choix. Imaginez ensuite un lion, puis un homme, pourvu que les deux premiers l'emportent et que l'homme soit le plus faible des trois. Réunissez-les maintenant dans un seul et même tout, et donnez une forme humaine à ces trois natures confondues. Les yeux, pour qui l'intérieur est caché, s'en tiendront à l'enveloppe : cet assemblage est un homme.

« Disons maintenant à celui qui soutient que l'injustice est utile et qu'il ne sert de rien d'être juste : Ne vois-tu pas que tu nous conseilles de nourrir aveuglément le monstre et ses têtes innombrables, le lion et sa fureur, mais d'abandonner l'homme, languissant et faible, au caprice des tyrans qui l'entraînent ? Qu'on t'obéisse, et leur concorde est à jamais détruite, ils se battent et ils se dévorent.

« Celui qui soutient que l'utile est dans la justice nous dira, au contraire, qu'il faut dire et faire ce qui rendra cet homme intérieur le plus fort. C'est à lui de veiller sur le monstre à plusieurs têtes, comme l'agriculteur sur ses campagnes ; qu'il nourrisse et cultive ce qui est bon, qu'il coupe tout ce qui est sauvage, qu'il s'aide avec art de la force du lion ; enfin que ses soins infatigables entretiennent parmi ses rivaux une heureuse paix qui le sauvera lui-même.

« D'où vient que, parmi nos actions, les unes sont réputées honorables et les autres déshonorantes ? C'est que les unes soumettent la partie animale de notre nature à l'homme, ou plutôt à Dieu, tandis que les autres font de nous des bêtes féroces. Ainsi les mœurs licencieuses ont toujours encouru l'opprobre ; c'est qu'elles laissent prendre un fatal essor à ce monstre redoutable dont les têtes changent avec nos vices. On blâme l'orgueil et la fureur ; c'est qu'alors le naturel sauvage du lion et du serpent triomphe dans notre âme et la maîtrise. Une vie de mollesse et de volupté énerve ce lion superbe, devenu lâche et timide ; aussi déshonore-t-elle. Nous condamnons encore la flatterie et la bassesse, qui rendent ce lion, emblème du courage, l'esclave du monstre, emblème du désordre de l'âme ; nous ne voulons pas que la soif insatiable de l'argent fasse peu à peu succéder un singe au lion dégénéré. Enfin pourquoi les arts mécaniques et mercenaires n'ont-ils point de noblesse à nos yeux ? C'est que nous croyons y voir la faiblesse honteuse de la plus belle partie de nous-mêmes, et que l'âme, soumise alors aux facultés animales qui l'asservissent, ne sait plus que leur obéir<sup>1</sup>. »

Platon tire de tout cela cette conséquence qu'il est de l'intérêt de chacun d'être gouverné par ce qu'il y a de divin en lui, ou bien, s'il n'a pas ce bonheur, d'être gouverné par un autre qui jouit dans son intérieur de ce glorieux empire.

Mais ce qui, selon saint Augustin<sup>2</sup>, élève la morale de Platon par-dessus celle de tous les autres philosophes, c'est que, d'après ses principes, la sagesse consiste à aimer Dieu. En effet, dans un de ses dialogues, Socrate raconte avoir appris d'une sorte de prophétesse la loi et les règles suivantes de l'amour. Des beautés corporelles qu'on est porté à aimer dans l'enfance il faut s'élever aux beautés morales qui résultent des inclinations vertueuses, et de celles-ci aux beautés intellectuelles, à la beauté des sciences. Quiconque sera parvenu, en aimant, jusque-là, atteindra bientôt le but de l'amour ; il verra tout d'un coup une beauté d'une nature mer-

<sup>1</sup> Plat., *Républ.*, l. 7. — <sup>2</sup> S. Aug., *de Civit.*, l. 8, c. 8. Plat., *Conviv.* vers la fin.



veilleuse. D'abord elle est toujours, ne naît ni ne périt, n'augmente jamais ni ne diminue; elle n'est pas belle d'un côté et laide de l'autre; elle n'est pas tantôt belle et tantôt plus; elle n'est pas belle pour ceci et laide pour cela, belle ici, laide là, belle à ceux-ci, laide à ceux-là. Elle n'est pas belle parce qu'elle tient d'un autre; mais elle-même, par elle-même et avec elle-même, elle est belle, et seule, et toujours. Toutes les autres belles choses ne sont belles que par sa participation, de telle sorte cependant que, les autres venant à naître et à périr, elle ne perd ni ne gagne rien, ni n'éprouve aucune altération. Quel bonheur pour celui qui peut ainsi voir la beauté même, la voir pure, nette, sans mélange de chairs, de couleurs et autres bagatelles humaines et mortelles; voir enfin la beauté divine elle-même! Qui voit cette beauté de l'œil dont elle peut être vue produit non plus des images de vertus, mais les vertus elles-mêmes; car il ne s'attache plus à une ombre, mais à la réalité, et, produisant la vertu véritable et la nourrissant, il sera aimé de Dieu et jouira de l'immortalité.

Après cela il nous est pénible d'ajouter que Platon, qui avait des idées si belles et si grandes sur Dieu, n'a pas glorifié Dieu comme il devait. On ne voit pas que, dans les législations que lui demandèrent plusieurs villes, il ait rien tenté pour le faire mieux connaître et établir son culte. Il dit, au contraire : « Trouver le créateur et le père de toutes choses est une entreprise difficile, et, quand on l'a trouvé, il est impossible de le dire à tous<sup>1</sup>. » Telle est l'impuissance de la philosophie, suivant le plus éloquent et le plus sublime des philosophes. Ce n'est pas tout; il a peur de s'en expliquer par lettres avec ses intimes. De là ses expressions énigmatiques à Denys de Syracuse, de crainte que sa lettre ne tombât entre les mains de quelqu'un qui ne fût pas initié. Enfin, dans son *Timée*, où il parle si admirablement du Dieu véritable qui a fait le monde, il pose néanmoins le fondement du polythéisme idolâtrique. Il appelle dieux célestes le monde, le ciel, la terre, les astres. Pour les génies ou démons,

tels que l'Océan et Téthys, nés du Ciel et de la Terre; Saturne et Rhée, nés de l'Océan et de Téthys; Jupiter et Junon, nés de Saturne et de Rhée, ainsi que leur postérité sans nombre, il faut en croire, dit-il, les enfants de ces dieux mêmes. C'est à ces dieux subalternes, suivant Platon, que le Dieu suprême confia la création de l'homme. Pour former les âmes humaines il prit les restes du mélange avec lequel il avait formé l'âme du monde, et en sema sur la terre, dans le soleil, la lune et les astres. Les dieux inférieurs firent les corps et y emprisonnèrent de ces âmes, qu'ils enlevaient à leur séjour primitif. Celles de ces âmes qui font le bien retournent à leur demeure céleste pour y mener une vie heureuse; celles qui ne le font pas sont condamnées à loger dans des corps de femmes ou même de brutes. En quoi Platon abandonne son maître Socrate, qui attribue au Dieu suprême la création même du corps humain; au lieu de corriger les idées étranges que les pythagoriciens avaient empruntées aux prêtres d'Égypte, il les pousse encore plus loin; au lieu de détromper les idolâtres, il les confirme dans la pensée qu'ils devaient adorer les génies et les démons, desquels ils dépendaient immédiatement, plutôt que le Dieu suprême, trop éloigné d'eux; enfin il prépare dès lors aux hérésies à venir, sous le nom général de gnostiques, une ample matière aux plus grandes extravagances<sup>1</sup>.

Aristote, disciple et successeur de Platon, naquit, l'an 384 avant Jésus-Christ, à Stagire, dans la Macédoine. Son père était médecin du roi Amyntas, père de Philippe et aïeul d'Alexandre. Sa généalogie remontait jusqu'à Esculape. Il s'appliqua lui-même à la médecine dans sa première jeunesse; mais, ayant perdu son père et sa mère à l'âge de dix-huit ans, il vint à Athènes et suivit pendant vingt ans les leçons de philosophie de Platon. Telle fut dès lors sa renommée que Philippe de Macédoine lui écrivit, peu de temps après la naissance d'Alexandre, l'an 356 avant Jésus-Christ, la lettre suivante : « Philippe, roi de Macédoine, à Aristote, salut. Sachez qu'il

<sup>1</sup> Plat., *Timée*, t. 9, édit. bip., p. 303.

<sup>1</sup> Quant aux idées de Platon, de Confucius et de Cicéron, sur la meilleure des législations et des sociétés, elles ont été résumées dans le livre 7 de cette histoire.

m'est né un fils; je remercie les dieux, non pas tant de me l'avoir donné que de l'avoir fait naître du temps d'Aristote. J'espère que vous en ferez un roi digne de me succéder et de commander aux Macédoniens. » Aristote commença cette éducation vers l'an 343; Alexandre avait alors treize ans. Ce prince, étant monté sur le trône l'an 337, rétablit, par affection pour son maître, la ville de Stagire, que Philippe avait détruite. Aristote l'engagea pareillement plus tard à épargner la ville d'Éressos, patrie de Théophraste, son disciple de prédilection. On lit dans une des vies d'Aristote qu'il suivit Alexandre jusque dans la Perse et dans l'Inde. Cléarque, un de ses disciples, qui vivait environ cinquante ans après, ajoute qu'étant en Asie son maître eut des entretiens avec un savant juif qui lui apprit plus de choses qu'Aristote ne lui en apprit<sup>1</sup>. Revenu à Athènes, il établit une école dans un lieu d'exercices gymnastiques nommé Lycée. Comme il enseignait en se promenant, ses disciples furent appelés péripatéticiens ou promeneurs. Il se rendait au Lycée deux fois par jour. Le matin était destiné à ses disciples, et il leur expliquait ce que les sciences offrent de plus difficile. Le soir il admettait tous ceux qui désiraient l'entendre, se mettait à la portée de tout le monde, et raisonnait sur les connaissances qui sont d'un usage plus habituel dans le cours de la vie. Après la mort d'Alexandre, en 324, ayant été accusé d'impiété, comme Socrate, il se retira à Chalcis dans l'Eubée, avec la plupart de ses disciples, et y mourut l'an 322, à l'âge de soixante-trois ans. Plusieurs lui attribuent à la mort ces paroles : « Je suis entré dans le monde au milieu des souillures; j'y ai vécu dans l'anxiété; j'en sors dans le trouble; Cause des causes, ayez pitié de moi ! »

Alexandre conquiert l'empire des peuples, Aristote conquiert et organisa l'empire des sciences. Toutes les connaissances des siècles précédents, auxquelles il ajouta lui-même d'immenses découvertes, Aristote les classa par ordre, assignant à chacune son ressort, comme un législateur qui règle le gouvernement des provinces. Il écrivit plus de cent

quarante ouvrages; Diogène de Laërte met près de quatre cents. Plusieurs, de ce nombre, quoique les premiers sur les matières qu'ils traitent, sont admirés encore aujourd'hui comme des chefs-d'œuvre. La méthode d'Aristote, adoptée, rectifiée, complétée par les docteurs chrétiens, a passé dans l'enseignement de la doctrine chrétienne et en a fait un ensemble distribué avec clarté et précision en ses différentes parties comme une armée rangée en bataille, chose qu'on chercherait vainement dans l'Inde et à la Chine. L'empire d'Alexandre a passé avec lui; l'empire d'Aristote traverse les siècles.

Cicéron remarque qu'Aristote et Platon, le Lycée et l'Académie, ne diffèrent que de nom, que la doctrine est la même et forme toujours une espèce de trinité : les natures ou les êtres, la vérité et ses règles, le bien et ses lois, autrement la morale<sup>1</sup>.

Les natures ou les êtres que considère cette philosophie une et trine, c'est Dieu, avec les principales de ses créatures.

Aristote dit dans une lettre à Alexandre :

« Le monde est l'ensemble du ciel et de la terre et de tous les êtres qu'ils renferment. On le définit encore : l'ordre et l'arrangement de toutes choses, maintenu par l'action et le moyen de la Divinité.

« C'est une tradition ancienne transmise partout des pères aux enfants que c'est Dieu qui a tout fait et que c'est lui qui conserve tout. Il n'est point d'être dans le monde qui puisse se suffire à lui-même et qui ne périsse s'il est abandonné de Dieu. C'est ce qui a fait dire à quelques-uns des anciens que tout est plein de dieux, qu'ils entrent en nous par les yeux, par les oreilles, par tous nos sens : discours qui convient à la puissance active de Dieu plutôt qu'à sa nature. Oui, Dieu est véritablement le générateur et le conservateur de tous les êtres quels qu'ils soient, dans tous les lieux du monde; mais il ne l'est pas à la manière du faible artisan dont l'effort est pénible et douloureux; il l'est par sa puissance

<sup>1</sup> « Qui, rebus congruentes, nominibus differebant. Nihil enim inter Peripateticos et illam veterem Academiam differebat. » Cic., *Acad.*, l. 1, n. 4 et 5. « Sed et forma ejus disciplinæ, sicut fere cæterarum, triplex : una pars est natura, disserendi altera, vivendi tertia. » *De Finib. bon. et mal.*, l. 5, n. 4.

<sup>2</sup> Apud Euseb., *Præp. ev.*, l. 9, c. 5.



infinie, qui atteint, sans aucune peine, les objets les plus éloignés de lui. Assis dans la première et la plus haute région de l'univers, au sommet du monde, comme l'a dit le poète, il se nomme le Très-Haut. Il agit sur le corps le plus voisin de lui, et ensuite sur les autres corps, à proportion de leur proximité, descendant par degrés jusqu'aux lieux que nous habitons. C'est pour cela que la terre et toutes les choses terrestres sont si faibles et si inconstantes, si remplies de troubles et de désordres, parce qu'elles sont à une distance qui leur donne la plus petite part possible à l'influence de la Divinité. Toutefois, cette influence pénétrant tout l'univers, la région que nous habitons participe à ses bienfaits aussi bien que les régions supérieures, qui toutes y participent plus ou moins selon qu'elles se trouvent plus ou moins éloignées de Dieu.

« Par l'impression que donne d'en haut ce coryphée du monde, le ciel et les astres sont ébranlés pour se mouvoir à jamais. Le soleil, tout lumineux, s'avance par un double mouvement, dont l'un marque les jours et les nuits au point du lever et du coucher ; l'autre, du midi au septentrion et du septentrion au midi, amène les quatre saisons. De là naissent, toujours par l'action de la première cause, les pluies fécondes, les vents, les rosées et tous les autres phénomènes de l'air, desquels naissent ensuite les courants des rivières, les gonflements des mers, les accroissements des plantes, la maturité des fruits, la fécondation des animaux, la nourriture de tout, sa perfection, son dépérissement, en y joignant le concours de la disposition particulière de chacun des êtres, comme nous l'avons dit.

« Quand donc le Chef suprême, le Régénérateur, qu'on ne voit que par l'esprit, a donné le signal aux natures qui se meuvent entre le ciel et la terre, toutes, sans s'arrêter jamais, s'avancent dans leurs cercles, selon les bornes qui leur sont prescrites, disparaissant et reparaissant tour à tour, sous mille formes qui s'élèvent et qui s'abaissent, toujours par l'impression du même principe.

« Comme notre âme, par qui nous vivons, nous bâtissons des villes, des maisons... on

ne la voit point ; elle ne se manifeste que par ses œuvres. C'est elle toutefois qui a dressé le plan régulier de la vie humaine, qui le suit, qui le remplit ; c'est elle qui a montré à cultiver les terres, à les ensemercer ; c'est elle qui a inventé les arts, établi les lois, réglé la police, distribué les fonctions de la vie civile ; enfin c'est elle qui a montré à faire la guerre au dehors et à conserver la paix au dedans. Il en est de même de Dieu, dont la puissance est supérieure à toute autre puissance, la beauté à toute autre beauté ; dont la vie est immortelle, la vertu infinie. Sa nature, incompréhensible à toute nature mortelle, ne peut se montrer à nous que par ses œuvres. Aussi tout ce qui se fait dans l'air, sur la terre, dans les eaux, on peut dire avec vérité que c'est l'ouvrage de Dieu, par qui, dit le poète physicien Empédocle, tout fut, est, sera dans le monde, humains, plantes, oiseaux, poissons qui fendent l'onde.

« Dieu, qui est un, a plusieurs noms, par rapport aux différents effets qu'il produit. Il a tous les noms de la nature et de la fortune parce qu'il en produit tous les effets. Je pense que ce qu'on appelle *nécessité* n'est autre chose que Dieu, parce que sa nature est immuable ; que c'est lui qu'on appelle *fatalité*, parce que son action a toujours son cours ; *destin*, parce qu'il conduit chaque chose à sa destination et qu'il n'y a point d'être qui n'aille à une fin. L'allégorie des Parques et de leur fuseau a encore le même sens ; elles sont trois pour signifier les trois temps ; le fil qui est sur le fuseau est le passé, celui qu'on y met est le présent, celui qu'on va y mettre est l'avenir. Une des Parques règne sur le passé : c'est Atropos (ou *sans retour*), parce que le passé est irrévocable ; Lachésis (ou *le sort*) règne sur l'avenir, parce que le sort le garde en ses mains ; l'instant présent appartient à Clotho (ou *la fileuse*), parce qu'elle distribue et file à chaque être ce qui lui convient. Cette image ingénieuse n'est autre chose que la Divinité ; car, selon l'ancienne tradition des hommes, dit Platon, Dieu, comprenant en soi le commencement, le milieu et la fin de toutes choses, traverse en ligne droite toute la nature, toujours accompagné de la justice, qui punit les violateurs de la loi divine. Heureux celui

qui s'est attaché à cette loi dans tous les temps de sa vie <sup>1</sup> »

Au deuxième siècle de l'ère chrétienne, saint Justin, dans son Exhortation aux gentils, parle de cette lettre d'Aristote à Alexandre et la nomme un abrégé de sa philosophie; ce qu'elle est en effet. Au même siècle le philosophe Apulée la traduisit en latin, en déclarant que c'était la philosophie d'Aristote et de Théophraste. Plus tard Stobée en transcrit, comme d'Aristote, des morceaux considérables. Le rhéteur Démétrius la présente comme une preuve de l'éloquence de ce philosophe. Cicéron compare cette éloquence à un fleuve d'or; la lettre à Alexandre justifie cet éloge <sup>2</sup>.

On distinguait trois ciels au temps d'Aristote : le ciel atmosphérique avec ce qu'il renferme; le ciel du soleil, de la lune et des planètes; le ciel ultérieur, limite de l'univers et comprenant toute la création. Au delà de ce dernier ciel, suivant notre philosophe, il n'y a ni lieu, ni vide, ni temps. C'est là qu'habite la Divinité, immuable, éternelle, se suffisant souverainement à elle-même et communiquant de là le mouvement et la vie à tout le reste <sup>3</sup>.

Tous les anciens disaient que ce ciel, qui sert comme de trône à la Divinité, avait été physiquement produit, aussi bien que les deux autres; mais plusieurs prétendaient qu'avec cela il était éternel et incorruptible. Aristote prouve, contre ceux-ci, que, si ce ciel a été produit comme le sont généralement les corps, il n'est ni incorruptible ni éternel. Lui pense qu'il est à la fois l'un et l'autre, mais aussi qu'il n'a pas été produit comme le reste <sup>4</sup>. Ce n'était cependant pour lui qu'une espèce de probabilité; car il dit formellement ailleurs :

« Il est des problèmes si grands et si ardues que nous ne pouvons en rien décider, tant il est difficile d'en expliquer la cause; par exemple, le monde est-il éternel ou non <sup>5</sup> ? » Dans Aristote les noms de ciel et de monde sont synonymes.

Ce philosophe rappelle et examine également les opinions des anciens touchant la terre. Les uns, tels que les pythagoriciens,

pensaient qu'elle était ronde et qu'elle se mouvait autour d'un centre; les autres pensaient différemment. Aristote croit qu'elle est ronde, mais immobile <sup>1</sup>.

Enfin, quant à la physique générale du ciel et de la terre, la science moderne a trouvé qu'Aristote s'est trompé plus d'une fois, parce que les faits qui servaient de base à ses raisonnements n'avaient été observés ni assez exactement ni en assez grand nombre. Les savants ont eu le tort, à une certaine époque, de s'attacher là-dessus à l'autorité d'Aristote, au point de ne pas observer ni voir par eux-mêmes; en quoi ils allaient et contre l'exemple et contre les principes de leur maître. Aristote n'en recevait point aveuglément les opinions des philosophes antérieurs; il les examinait toutes. Il ne disait pas que les sciences naturelles reposassent sur l'autorité d'aucun d'entre eux, ni non plus sur la sienne, mais sur des expériences nombreuses et bien faites <sup>2</sup>. Ils auraient dû suivre l'exemple des théologiens catholiques; quelle que fût l'estime de ceux-ci pour le philosophe de Stagire, quel que fût l'empressement avec lequel ils adoptèrent sa méthode, son ordre, sa clarté, sa précision, ils ne le prirent pas néanmoins pour règle de la doctrine chrétienne; c'est d'après celle-ci, au contraire, qu'ils admettaient, rectifiaient ou rejetaient ses opinions particulières. Les physiciens auraient dû faire toujours de même, ne jamais s'en tenir à l'opinion d'Aristote comme à quelque chose d'infailible, mais la confronter avec la grande règle des sciences physiques, l'observation exacte et multipliée des faits.

Quant à l'histoire naturelle des animaux, science qu'Aristote a créée pour ainsi dire à lui seul, tout y est d'observation. L'anatomie du corps humain y sert de point de comparaison. A chaque partie de ce corps il compare la partie correspondante du corps des divers animaux, en y entremêlant des remarques curieuses sur leurs mœurs. Alexandre avait donné des ordres et fait des dépenses considérables pour rassembler des animaux de tous les pays, afin que le philosophe pût les bien observer. Aussi, après vingt-deux siè-

<sup>1</sup> Arist., *de Mundo*, ad Alex., c. 2, 6 et 7. — <sup>2</sup> *Acad.*, 4, n. 116. — <sup>3</sup> *De Cælo*, l. 1, c. 9. — <sup>4</sup> *Ibid.*, l. 1, c. 10; l. 2, c. 1. — <sup>5</sup> *Top.*, l. 1, c. 9.

<sup>1</sup> *De Cælo* l. 1, c. 14. — <sup>2</sup> *Métaph.*, l. 1, c. 11.



cles, ce grand ouvrage du philosophe est-il encore admiré comme un chef-d'œuvre que rien n'a surpassé ni même égalé<sup>1</sup>.

Pour ce qui est de l'homme, Aristote le définit un animal raisonnable. Le mot *animal* en latin et le mot *zôon* en grec signifient littéralement un être vivant et ne présentaient peut-être pas, dans l'origine, l'idée d'abjection qui s'attache au mot français. Platon le définit, de son côté : une âme se servant du corps et lui commandant<sup>2</sup>. La manière d'envisager l'homme est différente. Dans les idées de Platon c'est une intelligence animant un corps ; dans les idées d'Aristote c'est un corps animé par une intelligence. La définition est au fond la même ; seulement, pour y arriver, l'un part d'en haut, l'autre d'en bas. Aussi celle de Platon : L'homme est une âme se servant d'un corps, paraît-elle plus noble ; mais, comme le remarque saint Thomas<sup>3</sup>, elle n'exprime point l'union intime et substantielle de l'âme et du corps qui constitue néanmoins la personne humaine ; elle ne la suppose pas plus étroite que celle qu'il y a entre l'homme et son vêtement, entre l'ouvrier et son outil, entre le pilote et son navire. Il nous semble qu'on éviterait tous les inconvénients en définissant l'homme une intelligence incarnée.

Dans ses trois livres *de l'Âme*, Aristote, examinant les opinions des anciens, établit au long que l'âme n'est pas un feu, ni une harmonie, ni un composé d'éléments subtils, mais une substance actuelle, parfaite, sans mélange, incorruptible, incorporelle, immortelle ; principe de la vie, du sentiment et de l'intelligence. Il montre en particulier que penser n'est pas sentir. Suivant lui les sens perçoivent les formes des objets sans la matière ; ces formes intellectualisées arrivent jusqu'à l'âme, qui se les assimile, en sorte que l'âme devient comme toutes choses sans être pourtant aucune d'elles<sup>4</sup>.

N'est-ce pas là une certaine image de Dieu ? Toutes choses sont en Dieu d'une manière divine, de telle sorte cependant que Dieu n'est aucune d'elles et qu'aucune d'elles n'est Dieu.

Un philosophe chrétien d'Arménie, David,

qui traduisit au cinquième siècle plusieurs ouvrages d'Aristote qui subsistent encore en arménien, rappelle par quels arguments ce philosophe établissait l'immortalité de l'âme. Dans ses leçons scientifiques pour ses disciples il usait de raisons nécessaires ; par exemple : « L'âme est impérissable ; car, si elle devait périr, ce serait principalement lorsque le corps se flétrit par la vieillesse. Or elle est comme flétrie lorsque le corps fleurit et elle fleurit lorsque le corps se flétrit. Elle est donc impérissable. » Dans ses leçons familières pour tout le monde il disait : « L'âme est immortelle ; car instinctivement tous les hommes font des libations aux morts et jurent par eux. Or jamais personne ne fait rien de pareil pour ce qui n'est aucunement. » Alexandre d'Aphrodisée, philosophe du deuxième siècle, prétendait que, dans les leçons communes, Aristote enseignait ce que les autres regardaient comme vrai, mais que, dans ses entretiens secrets, il enseignait ce qui lui paraissait vrai à lui-même. Cet Alexandre soutenait que l'âme raisonnable est mortelle ; ne voulant pas avoir contre lui l'autorité d'Aristote, duquel il se donne pour suivre en tout la doctrine, il imagina cette opposition entre les deux enseignements de ce philosophe. Cette remarque est du philosophe David<sup>1</sup>, et elle se trouve justifiée par le texte d'Aristote même. Au premier livre *de l'Âme*, chapitre 4, on lit, entre plusieurs arguments de l'incorruptibilité naturelle de l'âme, celui dont parle le philosophe arménien, savoir : que l'âme est impérissable, attendu qu'elle ne se flétrit point par la vieillesse du corps. La supposition du philosophe Alexandre est donc une calomnie, et cette calomnie se voit reproduite dans plusieurs dictionnaires encyclopédiques de nos temps.

Ce qui est arrivé à Platon et Aristote pour la définition de l'homme leur est arrivé en général pour toutes les connaissances humaines. L'un part d'en haut, l'autre d'en bas ; mais ils finissent par se rencontrer dans un certain milieu. Platon reporte l'origine et la certitude de nos connaissances jusques en

<sup>1</sup> Tel est le jugement de Cuvier. — <sup>2</sup> Plat., 1 *Alcib.* — <sup>3</sup> *Contra Gentes*, c. 57. — <sup>4</sup> *De Anima*, l. 3, c. 8.

<sup>1</sup> *Mémoire sur la vie et les ouvrages de David, philosophe arménien*, par C.-F. Neumann. *Nouveau Journal asiatique*, 14 février 1829, p. 114.

Dieu, dont l'intelligence contient les types intelligibles, éternels, de tous les êtres, types plus vrais et plus réels que les êtres eux-mêmes. Nos intelligences ne participent à cette vérité essentielle des choses que par une irradiation de l'intelligence divine, lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Cette illumination commune et supérieure constitue la raison commune de l'humanité, le sens commun. C'est de là que Platon et Socrate prennent leurs arguments pour réfuter les sophistes, les pousser à l'absurde, les mettre en contradiction avec eux-mêmes. Aristote part de ce que nous avons de commun avec les animaux, des sens. Dans l'homme ces sens, en percevant les objets matériels, en envoient des formes immatérielles à l'âme raisonnable, qui se les assimile; plusieurs de ces sensations spiritualisées produisent une expérience; plusieurs expériences produisent dans l'intelligence ou l'esprit des formules générales ou premiers principes que tout le monde croit et connaît. C'est de là que, pour réfuter les mêmes sophistes, Aristote tire la base et la règle du raisonnement, la base et la règle de toutes les sciences. Partis des deux extrémités opposées, Platon et Aristote se rejoignent ainsi dans le sens commun pour combattre les mêmes ennemis.

Il y a plus; Plutarque et Simplicius ont remarqué une grande ressemblance entre les *formes* d'Aristote et les *idées* de Platon. « Aristote, dit le premier, conserve les notions universelles ou les idées sur lesquelles ont été modelés les ouvrages de la Divinité, avec cette différence seulement que, dans la réalité, il ne les a point séparées de la matière <sup>1</sup>. » La *matière*, selon Aristote, est ce dont se compose quelque ouvrage, comme de l'airain on tire une statue; la *forme* est un moule; elle est la raison d'après laquelle cet ouvrage est exécuté; elle en détermine le genre <sup>2</sup>. La *forme* et l'*idée* ont au fond le même caractère, avec la différence que Platon la sépare de l'objet pour la placer dans l'intelligence divine, tandis qu'Aristote l'imprime sur l'objet et ne l'en détache que par

une opération de la pensée humaine <sup>1</sup>. Enfin il est tel endroit de ses écrits où Aristote paraît entièrement d'accord sur ce point avec Platon. « Ce que c'est que la science, on le voit manifestement, dit-il, par ceci. Tous nous sommes persuadés que ce que nous savons ne peut être différemment. La science comprend donc ce qui est nécessaire, par conséquent ce qui est éternel; car tout ce qui est absolument nécessaire est éternel aussi, et ce qui est éternel est par là même improduct et incorruptible <sup>2</sup>. » Tout cela ressemble très-fort aux types intelligibles, éternels, dont la connaissance produit seule, suivant Platon, une science véritable.

Comme les sophistes ambitionnaient de paraître sages plutôt que de l'être véritablement, ils ne cherchaient point la vérité, mais l'apparence, ne s'appliquaient point à raisonner juste, mais subtilement. Ils s'y prenaient pour cela de plus d'une façon. Les uns faisaient apprendre à leurs disciples un grand nombre de discours composés d'avance sur toutes sortes de matières. Interrogés, ils surprenaient par une averse de paroles élégantes et de raisonnements plausibles <sup>3</sup>. D'autres, c'étaient principalement ceux d'Ionie, au lieu de répondre à ce qu'on leur demandait, décochaient à leurs interrogateurs quelques petits mots énigmatiques. Voulait-on savoir pourquoi : on était sur-le-champ frappé d'un autre mot équivoque; impossible de rien conclure avec eux <sup>4</sup>. D'autres enfin se glorifiaient d'argumenter pour et contre sur quoi que ce fût et inventaient à cet effet les subtilités les plus étranges. Platon les combat les uns et les autres dans plusieurs de ses dialogues, les derniers principalement dans son Euthydème. On y voit combien les sophistes de toute espèce étaient peu à craindre pour un Platon et un Socrate; mais on n'y trouve pas, mis à la portée de tout le monde, l'art de constater la vérité et de démasquer l'erreur, l'art de raisonner juste et de découvrir les vices d'un raisonnement faux. Ce qui n'existait point jusque-là, Aris-

<sup>1</sup> De Gérando, *Hist. comparée des Syst. de phil.*, c. 12, p. 352. — <sup>2</sup> De Morib., l. 6, c. 3. — <sup>3</sup> Arist., de Repreh. Sophist., l. 2, c. ult. — <sup>4</sup> Platon, Théétète, t. 2, p. 129, éd. bjp.

<sup>1</sup> Plut., de Placit. phil., l. 1, c. 10. — <sup>2</sup> Phys., l. 2, c. 1, 3.



tote le fait, et il le fait de telle sorte que vingt-deux siècles ne trouvent rien à reprendre pour la justesse dans ses règles du raisonnement et de la discussion, autrement dans sa logique et sa dialectique ; il le fait de telle sorte que les mauvais raisonnements qui se rencontrent dans ses propres ouvrages pèchent toujours contre quelqu'une des règles qu'il a constatées, et tombent toujours dans quelqu'un des défauts qu'il a signalés dans sa *Réfutation des Sophistes*.

Et comment s'y prend-il pour exécuter ce grand œuvre ? Il considère attentivement le langage commun des hommes ; il observe quelle idée ils attachent généralement à telle ou telle expression qui revient fréquemment dans les discussions scientifiques ; il s'étudie à déterminer cette idée d'une manière bien nette et précise. Par exemple : Qu'est-ce que substance, quantité, relation, qualité, genre, espèce, nom, verbe, discours, etc. ? Voilà ce qu'il éclaircit, d'après le sens commun, dans ses *Catégories* ou appellations. Une bonne partie de ce travail sert de fond à ce que l'on connaît sous le nom de grammaires. Il est même telle définition, entre autres celle du verbe, dont les grammairiens modernes n'ont pu atteindre la brève justesse. La base de sa métaphysique ou de la science des idées universelles n'est pas d'un autre genre. Qu'est-ce qu'on entend par expérience, art, science, sagesse ? En combien de manières se dit principe, cause, éléments, nature, contraire, un, être, substance, et ainsi de suite ? Telles sont les questions fondamentales qu'il commence par résoudre dans son ouvrage de la *Métaphysique*. La méthode dont il se sert se voit dès les premier et second chapitres du premier livre, où il cherche à définir ce que c'est que la philosophie.

« Tous les hommes, dit-il, désirent naturellement savoir, non pas tant pour l'usage qu'ils peuvent en faire que pour le plaisir même de savoir. La connaissance qu'ils estiment le plus est ce qu'ils appellent sagesse ou philosophie ; tous sont persuadés qu'elle s'occupe des premières causes, des premiers principes. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à considérer l'idée que nous avons d'un sage ou d'un philosophe. Nous pensons

d'abord qu'un philosophe sait tout, autant que cela est possible, sans avoir cependant la science des détails ; ensuite, qu'il sait ce qu'il y a de plus difficile ; sentir, par exemple, est une chose commune à tous ; aussi est-elle facile et n'y a-t-il rien de philosophique là dedans. Puis nous regardons comme plus sage dans une science celui qui la sait avec plus de certitude et qui est plus capable d'en développer les causes. Parmi les sciences nous appelons plutôt sagesse et philosophie celle qui a pour but elle-même et le savoir que celle qui se rapporte à une autre, celle qui commande plutôt que celle qui sert. Telles sont les idées que nous avons de la sagesse et des sages. Or tout cela se trouve réuni dans la science des premières causes, des premiers principes, des notions universelles. Elle connaît tout en quelque sorte ; elle connaît ce qu'il y a de plus difficile, de plus éloigné des sens ; elle connaît avec plus de certitude, elle est le plus capable d'enseigner, elle est ce qu'il y a de plus scientifique, parce qu'elle connaît les premiers principes de toutes les sciences ; c'est à elle à commander, parce qu'elle sait pourquoi chaque chose doit se faire, elle en connaît le bien final. L'histoire vient à l'appui. On avait les choses nécessaires pour une vie commode lorsqu'on se mit à cultiver la sagesse ; ce qui fait bien voir que c'est pour elle-même, et non pour une autre utilité, que nous la cherchons. Comme nous appelons libre un homme qui existe pour lui et non pour un autre, de même, parmi les sciences, la philosophie seule est la science libre, parce que seule elle n'existe que pour elle. Aussi la possession en sera-t-elle justement regardée comme une chose non humaine ; car la nature de l'homme est esclave en bien des choses. Simonide a dit, en conséquence, que Dieu seul a ce don précieux ; mais, comme la Divinité n'est point jalouse, les hommes ne doivent pas perdre l'espoir d'y participer. Il n'y a donc aucune science plus honorable ; car la plus divine est sans doute la plus honorable aussi ; or la philosophie l'est de deux manières. En effet, celle que Dieu possède principalement, et qui est la science des choses divines, est certainement la plus divine des sciences. La sagesse a

ces deux avantages : s'occupant des causes, elle s'occupe de Dieu, que tous regardent comme cause et principe; ensuite Dieu la possède ou bien lui seul, ou bien principalement. Les autres sciences peuvent donc être plus nécessaires en la vie, mais aucune n'est meilleure<sup>1</sup>. »

On voit que, pour trouver la définition de la sagesse ou de la philosophie, et il en est ainsi de tout, Aristote ne fait que résumer les notions communes que tout le monde en a. On voit aussi que, suivant Aristote comme suivant Platon, la sagesse habite en Dieu seul, et que ce n'est que par la bonté divine que nous y avons part. Ils semblent l'un et l'autre un lointain écho de Salomon, qui nous montre la Sagesse engendrée de l'Éternel avant tous les siècles, arrangeant avec lui toutes choses, se jouant devant lui dans l'univers, faisant ses délices d'être avec les enfants des hommes et élevant sa voix jusqu'aux portes des cités<sup>2</sup>.

En considérant le langage commun des hommes avec cette attention réfléchie, Aristote fit une découverte qui, petite en apparence, a eu d'immenses résultats en donnant à l'intelligence et à la parole humaine quelque chose de plus suivi, de plus nerveux, de plus ferme qu'auparavant. Le premier il remarqua la forme naturelle et complète du raisonnement, le syllogisme, en constata les règles et les abus. Chose étonnante ! Cicéron et saint Augustin ont trouvé, dans la philosophie d'Aristote et de Platon, une espèce de trinité scientifique : l'être, la vérité, le bien. Une trinité analogue se révèle dans le raisonnement complet. On y distingue trois propositions : la majeure, la mineure, la conclusion, et trois idées principales ou troistermes : les deux extrêmes et le moyen terme ou le médiateur. Le syllogisme est parfait lorsque, la première proposition subsistant par elle-même, la seconde procède de la première, et que la troisième procède à la fois de la première et de la seconde; autrement encore, lorsque le moyen terme ou le médiateur, quoique personnellement distinct des deux extrêmes, est cependant de même nature que

l'un et l'autre. Au fond toutes les règles du syllogisme reviennent à cette unité dans la trinité, à cette trinité dans l'unité.

De plus, suivant Aristote, les propositions fondamentales, desquelles émane la conclusion, reposent uniquement sur la foi... « Il y a démonstration, dit-il, lorsque le syllogisme procède de propositions vraies et premières, ou bien de propositions émanées de celles-ci. Sont vraies et premières celles qui obtiennent créance, qui persuadent par elles-mêmes et non par d'autres; car, dans les principes scientifiques, il ne faut pas chercher le pourquoi; mais chacun des principes doit être cru, doit être de foi par lui-même<sup>1</sup>. « Il tire de là cette conséquence que c'est une nécessité de croire aux principes et aux prémisses plus qu'à la conclusion<sup>2</sup>. « J'appelle principes démonstratifs, dit-il encore, les opinions communes par lesquelles tous les hommes démontrent, par exemple, qu'il n'y a pas de milieu entre le oui et le non; qu'il est impossible qu'une chose soit tout à la fois et ne soit pas, et autres propositions semblables<sup>3</sup>. » Ainsi donc Aristote fonde les premiers principes, non sur l'évidence, comme on le lui fait dire dans bien des livres, mais sur la foi, la persuasion commune, mais sur le sens commun. La science n'exclut donc pas la foi, mais la suppose au contraire. Cela est tellement vrai qu'Aristote dit dans un passage : *Quiconque croit et connaît les principes, celui-là sait*<sup>4</sup>. Et ailleurs il approuve qui définirait la science *une conception très-digne de foi*<sup>5</sup>.

Il s'appuie toujours sur le même fondement pour établir sa dialectique ou son art

<sup>1</sup> Ἀποδείξεις δὲ ἐστὶν ὅταν ἐξ ἀληθῶν καὶ πρώτων ὁ συλλογισμὸς ᾗ, ἡ ἐκ τοιούτων ἂ διὰ τινων πρώτων καὶ ἀληθῶν τῆς περὶ αὐτὰ γνώσεως τὴν ἀρχὴν εἴληφε. Ἔστι δὲ ἀληθὴ μὲν καὶ πρώτα τὰ μὴ δι' ἐτέρων, ἀλλὰ δι' αὐτῶν ἔχοντα τὴν πίστιν. Οὐ δεῖ γὰρ ἐν ταῖς ἐπιστημονικαῖς ἀρχαῖς ἐπιζητεῖσθαι τὸ διὰ τί, ἀλλ' ἐκάστην τῶν ἀρχῶν αὐτὴν καθ' ἑαυτὴν εἶναι πιστὴν. 1 *Top.*, 1. — <sup>2</sup> Μᾶλλον γὰρ ἀνάγκη πιστεῦειν ταῖς ἀρχαῖς τοῦ συμπεράσματος. *Analyt. post.*, 1. 1, c. 2, sub finem. — <sup>3</sup> Λέγω δὲ ἀποδεικτικὰς, καὶ τὰς κοινὰς δόξας, ἐξ ὧν ἅπαντες δεικνύουσιν, οἷον, ὅτι πᾶν ἀναγκαῖον, ἡ φάναι, ἡ ἀποφάναι, καὶ ζῆναι καὶ μὴ εἶναι. *Métaph.*, 1. 2, c. 2. — <sup>4</sup> Ὅταν γάρ τις πιστεύῃ, καὶ γνώριμοι αὐτῶν ὦσιν αἱ ἀρχαί, ἐπίσταται. *De Morib.*, ad Nicomach., 1. 6, c. 3. — <sup>5</sup> Ὑπόληψιν πιστοτάτην. *Top.*, 1. 5, c. 2.

<sup>1</sup> Arist., *Métaph.*, 1. 1, c. 1 et 2. — <sup>2</sup> Prov., 8.



de discuter scientifiquement. Examinant quelles propositions il convient de discuter ou non, il s'exprime en ces termes remarquables : « Personne, ayant du sens, n'entreprend de prouver ce qui n'est approuvé de personne, ni ne révoque en question ce qui est manifeste à tous ou à la plupart ; car ceci ne présente aucun doute, et cela nul ne l'admettrait. La proposition dialectique est donc une question qui paraît probable, soit à tous, soit à la plupart, soit aux sages, et à ceux-ci, soit à tous, soit à la plupart, soit aux plus renommés, pourvu toutefois qu'elle ne soit pas un paradoxe ; car on admet volontiers le sentiment des sages dès qu'il n'est pas contraire au sentiment du grand nombre <sup>1</sup>. Se mettre en peine de ce que le premier venu avance de contraire au sentiment commun est une sottise. Il ne faut pas examiner tout problème ni toute proposition, mais celle-là seulement au sujet de laquelle pourrait avoir des doutes un homme ayant besoin de raison, et non pas de châtimement ou de sensation. Car ceux qui douteraient s'il faut honorer la Divinité, aimer ses parents ou non, ceux-là ont besoin d'être châtiés ; ceux qui doutent si la neige est blanche ou non ont besoin de voir. Il ne faut pas non plus s'occuper de problèmes dont la démonstration est trop près ou trop loin ; dans le premier cas il n'y a point de doute ; dans le second une discussion n'en viendrait point à bout <sup>2</sup>. » Ainsi parle Aristote. Ceux-là donc qui ont perdu leur temps en de vaines disputes étaient certainement bien loin de suivre les préceptes de ce philosophe.

On a beaucoup vanté en France la méthode et les règles du doute scientifique, inventées, dit-on, par Descartes. La vérité est que c'est Aristote le premier qui a remarqué la nécessité et les bornes légitimes du doute méthodique pour acquérir une science véritable. Dans la *Métaphysique* on lit un chapitre intitulé : *Usage du doute et où il faut douter*. « Pour parvenir à la science que nous cherchons, dit-il, c'est une nécessité d'examiner d'abord en quelles choses il faut douter ; ce sont celles où quelques-uns pensent différemment des autres, et celles encore où, sans

cela, il a été omis quelque chose de principal <sup>3</sup>. » Ainsi donc Aristote, d'accord avec le bon sens, n'entend pas qu'on doive ni même qu'on puisse douter de tout, mais là seulement où les avis sont partagés et où l'on s'aperçoit qu'une considération importante a été négligée.

Longtemps on a cru, non sans des motifs plausibles, que Descartes voulait l'universalité du doute, et qu'il ne donnait à chacun d'autre règle pour en sortir que sa propre raison, son évidence individuelle, raison qu'il supposait doutant d'elle-même aussi bien que de tout le reste. Aristote a évité le premier inconvénient et il combat le second. Au dixième livre de sa *Métaphysique* il y a un chapitre, c'est le sixième, qui a pour inscription : *Ce qui paraît à chacun n'est pas certain pour cela*. « Ce que soutient Protagoras, dit-il, à savoir que l'homme est la mesure de toutes choses, revient à ce que disent d'autres sophistes, que la même chose peut à la fois être et n'être pas. En effet c'est dire : Ce qui paraît à chacun est certain. Cela étant, il arrivera que la même chose est, et, en même temps, n'est pas, qu'elle est en même temps mauvaise et bonne, et ainsi de beaucoup d'autres contradictions, attendu que telle chose paraîtra bonne à ceux-ci et mauvaise à ceux-là, et que la mesure pour chacun sera ce qui lui paraît. Vouloir donner la même créance aux opinions et aux imaginations de gens qui se contredisent, c'est le fait d'un sot. Cela est manifeste d'après ce qui arrive dans les sensations. Jamais la même chose ne paraît douce aux uns et le contraire aux autres lorsque les sens et le discernement de ceux-ci ou de ceux-là ne sont pas corrompus ou dérangés. D'où il faut tirer la conséquence que les uns sont la mesure et que les autres ne la sont pas. J'en dis autant du bien et du mal, de l'honnête et du deshonnête, et autres objets semblables <sup>4</sup>. » Ailleurs il résume le tout en deux mots : « Ce qui paraît à tous, nous disons que cela est ; qui ôterait cette croyance ne dirait rien de plus croyable <sup>5</sup>. » C'est-à-dire : Si l'on ne croit point au sens commun, à l'ensemble des premiers principes com-

<sup>1</sup> *Top.*, l. 1, c. 8. — <sup>2</sup> *Ibid.*, c. 9, in fine.

<sup>3</sup> *Mét.*, l. 1, c. 1. — *Ibid.*, l. 10, c. 16. — <sup>4</sup> *De Morib.*, ad Nicomach., l. 10, c. 2.

muns à tous les hommes, on ne peut plus rien croire; il n'y a plus de certitude, plus de vérité pour l'homme; c'est le doute universel et la mort de l'intelligence. Plus loin, dans un chapitre intitulé : *de la Méthode d'enseigner*, il donne cette règle générale : « Pour établir la foi de ce qu'on avance il faut apporter des raisons, des témoignages, avec des exemples analogues; car la plus forte preuve c'est qu'il soit constant que tous les hommes confessent ce que l'on dit. Si l'on ne peut pas réussir jusque-là il faut au moins s'appuyer de quelque vraisemblance; car chacun a quelque chose de vrai que l'on peut tirer en preuve. Ce qui se dit avec vérité, mais obscurément, deviendra clair si l'on substitue des expressions mieux connues à celles qui sont confuses <sup>1</sup>. »

Finalement Aristote part du sens commun comme base, il y revient comme règle, et dans sa *Logique* ou l'art de raisonner, et dans sa *Dialectique* ou l'art de discuter, et dans sa *Métaphysique* ou la science des idées universelles. Ce n'est pas qu'il ne se trompe quelquefois en route; mais il enseigne lui-même comment se redresser.

Ce qui est surtout remarquable, c'est que Descartes lui-même a fini par revenir aux idées d'Aristote; car, d'après ses réponses authentiques aux objections de ses amis, que nous verrons en détail au quatre-vingt-septième livre de cette histoire, il est certain que Descartes ne prétendait nullement révoquer en doute, ne fût-ce que momentanément, les premiers principes qu'il croyait même innés dans l'homme, ni non plus les conséquences pratiques et morales qui en découlent naturellement, mais uniquement les jugements et conclusions ultérieurs et métaphysiques qui constituent la science proprement dite et dans lesquels seuls peut se trouver l'erreur <sup>2</sup>. En quoi il est d'accord avec Aristote, qui dit que la science n'est pas des premiers principes, mais des conclusions, et qui appelle premiers principes les propositions qui obtiennent créance, qui persuadent par elles-mêmes et non par d'autres.

Si maintenant on restreint, comme cela se doit, la signification du *sens commun* à l'ensemble de ces premiers principes de la raison naturelle et de leurs principales conséquences, les divers systèmes de philosophie sur la certitude scientifique pourront aisément se concilier et même se fondre en un.

Chose étonnante, après tant de siècles d'études, de raisonnements et d'expériences, la logique, la dialectique et la métaphysique d'Aristote se trouvent encore l'ensemble le plus clair, le plus précis et le plus complet sur ces matières!

Qui posséderait ces trois sciences, mais s'en tiendrait là, aurait sans doute de la force et de la concision dans l'esprit; ce serait comme un corps tout os et tout nerfs, mais n'ayant peut-être point de chair, point de peau, point de couleur, point de grâce. Il est un art qui aide la nature à y joindre ces autres avantages, à donner à la justesse et à la vigueur de la pensée l'expression convenable pour la faire entrer plus facilement dans les cœurs; on l'appelle rhétorique ou l'art de bien dire, l'art de persuader. C'est encore Aristote le premier qui en a écrit un traité complet. Il regarde cet art comme une suite et un complément de la dialectique. Tous les hommes participent à l'un et à l'autre; il n'y en a pas un qui ne se mêle de raisonner et de discuter, qui n'entreprenne d'accuser un ennemi ou de se défendre soi-même. Dans le grand nombre les uns le font au hasard, les autres par une certaine habitude. Observer pourquoi tantôt ils réussissent, tantôt ils ne réussissent pas, tout le monde convient que c'est là une œuvre de l'art. La rhétorique est ainsi, selon Aristote, l'art qui enseigne à trouver sur chaque objet ce qu'il y a de plus propre à persuader. Ces objets sont de trois sortes, qui rentrent au fond l'une dans l'autre : 1° le juste et l'injuste, pour accuser ou défendre : c'est le genre judiciaire; 2° l'utile et le dangereux, pour savoir si ce qu'on veut faire l'est ou ne l'est pas : c'est le genre délibératif; 3° l'honnête et le honteux, pour louer ou blâmer : c'est ce qu'on appelle le genre démonstratif. Mais il est facile de voir combien le Christianisme a rehaussé la vocation de l'éloquence. Il s'agit

<sup>1</sup> *De Morib.*, ad Nicomach., l. 1, c. 6. — <sup>2</sup> Descartes, *Réponses aux secondes objections. Réponses aux sixième objections.*



de persuader à tous et à chacun de pratiquer la justice comme ce qu'il y a de plus beau, de plus utile, de plus honorable, et d'éviter l'injustice comme ce qu'il y a de plus laid, de plus funeste, de plus honteux, et en ce monde et en l'autre. Sans avoir de tout cela une idée bien nette Aristote sentait néanmoins, comme Platon, que cela devait être ainsi. Il démontre que la rhétorique est utile par la raison que la vérité et la justice sont naturellement meilleures que leurs contraires ; ce qui suppose que la rhétorique ne doit persuader aucune chose mauvaise, comme il le dit lui-même <sup>1</sup>, mais uniquement la justice et la vérité, comme nous l'avons vu dire à Platon et à Socrate. Il n'y a que l'éloquence chrétienne qui se propose ce but et qui ne se propose que celui-là.

Au-dessus de ce qu'on appelle communément éloquence oratoire s'élève quelque chose de plus magnifique encore, la poésie. Si le raisonnement est comme les os et les nerfs, l'éloquence comme la chair, le sang et les couleurs qui produisent la beauté et les grâces, la poésie est comme une transfiguration surhumaine de tout le corps par une participation plus abondante à la nature divine, tels à peu près que seront nos corps à la résurrection glorieuse. Ainsi tous les siècles et tous les peuples ont-ils supposé dans la poésie quelque chose de plus divin, soit pour le principe qui l'inspire, soit pour le langage qu'elle parle, soit pour le sujet de ses chants. La gentilité, l'antiquité en général, à qui Dieu ne s'était pas manifesté autant qu'il l'a fait depuis, ne pouvait que pressentir obscurément tout ce que la poésie devait être ; ses poèmes les plus beaux ne sont à considérer que comme des essais, des ébauches ; les observations d'Aristote à cet égard, que comme des notions élémentaires. Car Aristote est encore le premier qui ait écrit sur cette matière un traité complet, et il y suit la même marche que dans tout le reste. Il remarque ce que, dans les poèmes de son temps, on trouvait généralement beau ou défectueux ; il tâche d'en découvrir les causes, et réunit le tout, avec sa netteté et

sa concision ordinaires, dans un livre qu'il nomme *Poétique* et dont il ne nous est parvenu qu'un fragment. Ses observations ne se rapportent qu'aux poèmes grecs ; il n'en connaissait point d'autres. Aujourd'hui que les différentes nations de la terre ont autant de communications les unes avec les autres qu'en avaient jadis entre eux les petits États de la Grèce ; aujourd'hui que la foi nous fait entrevoir, et pour le corps et pour l'âme, une vie, un monde, une éternité surnaturels et divins ; aujourd'hui, pour faire une poétique dans les vrais principes d'Aristote, il faudrait observer d'abord ce qu'on trouve généralement beau ou non dans tous les poèmes connus de l'univers, en découvrir les causes, y joindre les vues nouvelles et infinies qui s'ouvrent devant la contemplation chrétienne, et exposer le tout avec ordre, clarté et précision. Vouloir qu'il n'y ait de beau que ce qu'Aristote a observé dans les poèmes grecs et dans la mesure où cela s'y trouve, c'est pécher non moins contre Aristote que contre le bon sens.

Être, vérité, bien, telles sont les trois grandes relations sous lesquelles la philosophie considère toutes choses. L'être, considéré en soi, s'appelle simplement l'être ; considéré comme objet de notre intelligence, il s'appelle vérité ; comme objet de notre volonté, il s'appelle bien. Dieu, étant l'Être suprême, est par conséquent aussi la souveraine vérité et le souverain bien. Le soleil du monde visible est son image, suivant la comparaison de Socrate et de Platon. Sans le soleil non-seulement rien ne se voit, mais rien ne naît ni ne vit. C'est lui qui fait naître, qui fait voir, qui fait vivre. Et cependant cette naissance, cette vision, cette vie n'est pas encore le soleil. Pareillement le souverain Bien, le Soleil du monde intelligible, non-seulement nous fait connaître les choses que nous connaissons, c'est lui encore qui leur donne l'être et l'essence ; et cependant ce n'est pas une essence que le souverain Bien, mais il surpasse l'essence même en dignité et en puissance <sup>1</sup>. Ce sont les paroles de Socrate et de Platon. Elles reviennent à cette pensée :

<sup>1</sup> Arist., *Rhét.*, l. 1, c. 1.

<sup>1</sup> *De Rep.*, l. 6, p. 119 et 120, t. 7, éd. bip.

tout ce que les créatures ont de beau, de bon, d'aimable, vient de Dieu ; et cependant tout cela n'est encore rien en comparaison de Dieu, qui est infiniment plus encore, et bon, et beau, et aimable ; de Dieu, qui est la bonté, la beauté, l'amabilité mêmes. Les moyens d'arriver à ce bien, qui surpasse toute essence créée, s'appellent vertus. Les trois principales s'élancent directement vers lui et s'y attachent : ce sont la foi, l'espérance et la charité divines. La religion ou la piété lui rend tous les hommages qui lui sont dus ; la justice, la tempérance, la force, la prudence nous aident à surmonter tous les obstacles qui s'opposent à l'accomplissement de sa loi. Plus l'homme est animé de ces vertus, plus il ressemble à Dieu, plus il s'unit au souverain bien, plus il est heureux. Ce bonheur ne sera parfait que quand notre intelligence contempera face à face la vérité suprême, que notre volonté s'unira substantiellement à ce bien ineffable, et que notre corps, ressuscité glorieux, spirituel, incorruptible, participera lui-même à la gloire de l'âme. En attendant, l'espérance de ce bonheur soutient le juste au milieu des plus rudes épreuves. Oui, disait un sage de mille ans plus ancien que Socrate, oui, disait Job, « je sais que mon Rédempteur est vivant et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre. Et je serai revêtu de nouveau de ma peau, et je verrai mon Dieu dans ma chair. Je le verrai moi-même, et non un autre, et je le contemplerai de mes propres yeux : cette espérance repose dans mon sein<sup>1</sup>. »

Telle est la science complète du bien, la morale catholique. Socrate et Platon en avaient pressenti ce qu'il y a de plus élevé : que Dieu est le souverain bien, la cause unique de tout ce qui est bon ; que toutes les vertus se résument à devenir semblables à Dieu par la sainteté, la justice et la sagesse ; que, pour produire des vertus non pas seulement apparentes, mais réelles, l'unique moyen est d'aimer Dieu par-dessus toutes choses<sup>2</sup> ; que l'injustice sera punie infailliblement ou dans ce monde ou dans l'autre. Leur rhétorique même et leur poli-

tique reposent sur ces bases. Aristote, leur disciple, sans être contraire à ces doctrines, ne s'élève point aussi haut dans sa morale ; il la commence par la question du souverain bien, examine les caractères qu'il doit avoir pour rendre l'homme souverainement heureux, quels sont les moyens ou les vertus qui peuvent nous conduire à ce bonheur ; mais il n'examine tout cela que pour la vie présente. Son éthique ou sa morale se divise, d'après cela, en *éthique* ou morale proprement dite, pour se conduire soi-même ; *économique*, pour conduire sa maison ou sa famille ; *politique*, pour conduire une cité, un État. Il ne voit rien au-dessus d'une politique nationale ; ses idées ne s'élèvent pas jusqu'au genre humain, jusqu'à la société humaine, encore moins jusqu'à la société des hommes avec Dieu, telle que l'Église catholique l'a réalisée. Il ne parle d'aucune vertu qui ressemble à la foi, à l'espérance et à la charité divines ; d'aucune vertu qui ressemble à l'humanité, à l'amour des hommes comme hommes, comme enfants du même Père, habitants de la même cité et appelés au même bonheur éternel. Il est aisé de concevoir combien une pareille morale doit être incomplète, inconsistante, froide, impuissante. Aussi Aristote lui-même dit-il que les philosophes peuvent bien engager à la vertu quelques jeunes gens bien nés, et encore sera-ce beaucoup s'ils y parviennent, mais, pour la multitude, il est impossible d'y réussir ; son naturel est d'obéir non point à ce qui est honnête, mais plutôt à la crainte. C'est l'affaire de la politique et des lois<sup>1</sup>.

Impuissante sur l'esprit des hommes si elle n'est qu'humaine, la morale ne trouve de consistance et de force qu'en Dieu. Aristote en est témoin. Quelque effort qu'il fasse pour fonder une morale purement terrestre, ses propres raisonnements le ramènent à Dieu sur tous les points principaux. On le voit dans sa définition du souverain bonheur, principe et fin de toute la morale. Résumant ses dix livres de Morale à Nicomaque, où il a montré que le souverain bien n'est ni dans la volupté, ni dans les honneurs, ni dans les

<sup>1</sup> Job, 19. — <sup>2</sup> Plat., *Conviv.* S. Aug., *de Civ.*, l. 8, c. 8.

<sup>1</sup> *De Morib.*, ad Nicom., l. 10, c. 10.



richesses, ni même dans une vertu active, il conclut que le bonheur suprême de l'homme consiste dans la contemplation de l'intelligence, accompagnée de plaisir à cause de la beauté qu'elle contemple, la sagesse. Ce bonheur suppose que l'homme ne manque de rien, qu'il jouit du repos et du calme, qu'il a l'assurance d'une parfaite longueur de vie; car le souverain bonheur ne souffre rien d'imparfait. Aristote avoue finalement que c'est là quelque chose au-dessus de l'homme, quelque chose de divin, et il en tire la conséquence que, bien loin de suivre cette maxime : « Le mortel ne doit rien ambitionner d'immortel, » il faut tendre, au contraire, à tout immortaliser, afin de vivre selon ce qu'il y a de divin et trouver ainsi le bonheur auquel tout le monde aspire <sup>1</sup>.

La béatitude chrétienne remplit toutes ces conditions, et au delà; elle consiste dans la claire vue, dans la contemplation immédiate de Dieu, souverain être, souveraine sagesse, souveraine amabilité. Cette contemplation est accompagnée d'une joie ineffable, d'un repos délicieux; le corps ressuscité, exempt de tout besoin et de toute peine, participe à cette gloire; l'homme ainsi glorifié, le saint, est assuré d'une parfaite longueur de vie, d'une éternité sans fin. Partout ailleurs l'on manque toujours ou l'on craint toujours de manquer de quelque chose; partout ailleurs le bonheur ne saurait être parfait. Voilà qui certainement est au-dessus de l'homme. Pour s'en approcher dès cette vie il faut, autant que possible, tout immortaliser, pensées, paroles, actions, affections, et vivre, non plus selon ce qu'il y a d'humain et de terrestre, mais selon ce qu'il y a de divin et de céleste. Lors donc qu'Aristote cherche à tout borner à la terre, à ne remonter pas plus haut que la politique, il pèche non-seulement contre la vérité, mais encore contre lui-même.

On peut tirer la même conséquence du raisonnement qu'il fait un peu plus loin. « Celui qui agit selon l'esprit, qui le soigne, qui est parfaitement disposé, semble devoir être très-chéri de la Divinité et par là même

très-heureux. Or, que tout cela appartienne au sage, il n'y a point de doute. Le sage serait donc le plus chéri de la Divinité et par conséquent le plus heureux <sup>1</sup>. »

Le plus grand bonheur, suivant Aristote, est donc d'être aimé de Dieu. Ailleurs il nous apprend que Dieu seul possède la sagesse ou du moins qu'il la possède principalement, et que l'homme ne peut y participer que par la grâce divine. Dieu est donc, de toutes les manières, le souverain bien, la source du bonheur suprême. Pourquoi donc ce même Aristote, au lieu de parler comme Socrate et Platon, qu'il nomme ses amis, au lieu de dire nettement avec eux que le souverain bien est l'Être subsistant par lui-même, cause unique de tout ce qui est bon, va-t-il s'envelopper dans de subtils raisonnements pour amener tout à la terre, sans pouvoir y réussir, sans pouvoir s'empêcher d'avouer la même chose à la fin ? Pourquoi oppose-t-il à ses deux amis que, si le souverain bien est un être subsistant par lui-même, la possession n'en est pas faite pour l'homme, lorsque lui-même conclut que le suprême bonheur, tel que lui-même imagine qu'il doit être, est une chose au-dessus de l'homme ? Puisque, bon gré, mal gré, le souverain bonheur est de Dieu et en Dieu, pourquoi ne pas parler des vertus qui tendent plus directement à Dieu, et par là même au bonheur ? Puisque le comble du bonheur pour le sage est d'être aimé de Dieu, pourquoi ne pas conclure que le principal devoir et du sage et de tout homme, c'est d'aimer Dieu ?

Heureux le chrétien qui est délivré de toutes ces incertitudes; qui dit tous les jours avec l'Église catholique : « Je crois la vie éternelle; » qui apprend de son catéchisme que cette éternelle vie est la claire vue de Dieu, la jouissance parfaite de tous les biens; qui tous les jours produit les actes des vertus les plus méritoires de ce bonheur infini, la foi, l'espérance et la charité. Heureux le chrétien qui, aimant Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, et le prochain comme soi-même, pour l'amour de Dieu, accomplit toute la loi

<sup>1</sup> De Morib., ad Nicom., l. 10, c. 7.

<sup>1</sup> Ibid., c. 9.

et les prophètes ; le chrétien qui, en aimant le prochain comme soi-même, accomplit par là même toute vertu et toute justice à l'égard de ses semblables ! Telle est la divine morale où Aristote n'a pas atteint, mais que Platon et Socrate ont entrevue.

Où l'on retrouve Aristote avec tous ses avantages, avec sa netteté et sa précision, c'est dans ce qu'il dit sur les vertus moins élevées et connues plus généralement de tous les gentils : la tempérance, la justice, la force, la prudence. Il a deux livres admirables sur l'amitié. Quelquefois il redresse ses maîtres. « Socrate se trompait, dit-il, quand il soutenait que la prudence était toutes les vertus ; mais il avait raison de dire qu'il n'y a point de vertu sans la prudence. En voici la preuve. Tous les hommes, quand ils définissent la vertu, disent que c'est une habitude conforme à la droite raison ; or la droite raison est celle que la prudence dirige. Tous les hommes devinent donc en quelque sorte que la vertu est une habitude conforme à la prudence <sup>1</sup>. » Il n'approuvait pas non plus Socrate enseignant que les vertus n'étaient que des sciences ; car les sciences ne sont que dans la partie intellectuelle de l'âme, et non dans la partie affective et sensitive ; si donc la vertu n'est qu'une science, il n'y aura point de vertu dans les sentiments, les affections, le cœur, la volonté <sup>2</sup>. Le sens commun est encore ici pour Aristote. Il n'est personne qui ne sache par expérience qu'il ne suffit pas de connaître le bien pour le faire ; il n'est personne qui n'ait éprouvé plus d'une fois la vérité de ce que dit le poète : « Je vois ce qui est meilleur, et je l'approuve ; je suis cependant ce qui est plus mauvais <sup>3</sup>. »

Aristote parle fort bien du libre arbitre, distingue avec soin ce qui est volontaire et ce qui ne l'est pas, ce que l'on fait spontanément et avec connaissance de ce que l'on fait par violence ou sans le savoir. « Nous confessons tous, dit-il entre autres, que, ce que l'on fait volontairement et à dessein, l'on en est cause, mais qu'on ne l'est pas de ce que

l'on fait involontairement. En conséquence, si quelqu'un fait le bien ou le mal volontairement et à dessein, nous le louons ou le blâmons ; s'il le fait sans le vouloir ou sans le savoir, il n'y a ni louange ni blâme. Bien plus, celui qui fait le mal sans le vouloir et contre son intention, au lieu de le blâmer nous le plaignons. En un mot, conclut-il, qui que ce soit que nous louions ou que nous blâmons, nous regardons moins à ce qu'il a fait qu'au dessein qu'il a eu <sup>4</sup>. » Il ajoute que ces principes méritent une grande attention de la part des législateurs, pour distribuer avec justice les récompenses et les châtimens.

Parlant du droit qui régit ou doit régir les États, il ne distingue pas avec moins de justesse le droit naturel et le droit légal. « Le droit naturel, dit-il, est celui qui a partout la même force, qu'il ait été décrété ou non. Le droit légal est celui qui, dans le principe, peut être indifféremment d'une manière ou d'une autre, mais non plus quand il est décrété ; tels sont les poids et mesures <sup>5</sup>. » « Le juste est la coutume non écrite de tous les hommes ou du moins de la plupart, qui définit ce qui est honnête et ce qui est honteux, par exemple, honorer ses parents, faire du bien à ses amis, être reconnaissant envers ses bienfaiteurs ; les lois écrites ne commandent pas ces sortes de choses, mais cela est ordonné par la coutume non écrite et par la loi commune. Voilà ce que c'est du juste. La loi, au contraire, est le commun consentement de la cité, ordonnant par écrit ce qu'il faut faire en particulier <sup>6</sup>. » Il y a donc deux espèces de lois, la loi commune et la loi particulière, celle-là non écrite, celle-ci écrite. La loi commune est la loi naturelle ; c'est ce quelque chose que tous les hommes augurent être de sa nature universellement juste ou injuste, lors même qu'ils n'auraient aucune société, aucun pacte les uns avec les autres. « Il n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier, dit Euripide, mais il vit toujours ; nul ne saurait dire de qui il est <sup>7</sup>. »

Quant à l'application de sa morale à la famille et aux États, voici la substance de ce que dit Aristote.

<sup>1</sup> *De Mor.*, ad *Nicom.*, l. 6, c. 13. — <sup>2</sup> *Ibid.*, et *Maqn. moral.*, l. 1, c. 1. — <sup>3</sup> Ovide :

« ... Video meliora, proboque ;  
Deteriora sequor.... »

<sup>4</sup> *Eudem.*, l. 2, c. 6 et 11. — <sup>5</sup> *Ibid.*, l. 4, c. 5. — <sup>6</sup> *Rhet.*, ad *Alex.*, c. 2. — <sup>7</sup> *Ibid.*, l. 1, c. 13.



La communauté de l'homme et de la femme, la société domestique ou la famille, est naturelle et nécessaire : naturelle, parce que c'est là que l'homme naît et qu'il devient homme ; nécessaire, parce que l'homme ne naît et ne devient homme que là.

La communauté de plusieurs familles ou maisons est une bourgade. La bourgade se forme naturellement par des colonies de la famille.

La communauté parfaite de plusieurs bourgades est une cité, un État, une société politique. Il appelle communauté parfaite celle qui se suffit généralement à elle-même. La cause qui la fait naître, c'est de vivre ; la cause qui la fait subsister, c'est de vivre bien.

Toute cité, toute société politique est donc naturelle, puisque les communautés premières le sont, la famille et la bourgade, et qu'elle en est la fin. Or, la fin, c'est la nature ; car ce qu'est une chose lorsque sa formation est achevée, homme, cheval, maison, nous disons que c'est sa nature. De plus, ce pourquoi une chose est, et ce qui en est la fin, c'est ce qu'il y a de meilleur. Or, se suffire à soi-même, c'est la fin et par conséquent ce qu'il y a de meilleur. Tout cela fait voir que la cité est naturelle et que l'homme est naturellement un animal politique, un être fait pour la cité, pour une société complète, beaucoup plus encore que l'abeille ou d'autres animaux qui aiment à vivre ensemble. Car, comme nous le disons, la nature ne fait rien en vain. Or, de tous les êtres vivants, l'homme seul a la parole. La voix est bien le signe du plaisir et de la peine ; aussi se trouve-t-elle aux autres animaux, leur nature allant jusqu'à sentir la peine et le plaisir et à s'en donner des signes les uns aux autres. La parole est faite, au contraire, pour manifester ce qui est utile ou nuisible, par conséquent aussi ce qui est juste ou injuste. Ensuite, parmi tous les animaux, l'homme seul a le sentiment du bien et du mal, du juste et de l'injuste, et autres choses semblables. Or c'est la communion de ces choses-là qui fait la famille et la cité<sup>1</sup>.

Une famille ou maison complète se compose d'esclaves et de personnes libres. Ces dernières sont l'homme, la femme et les enfants. Chez les barbares la femme et l'esclave étaient au même rang. Aristote reconnaît que, suivant quelques-uns, l'esclavage n'était pas selon la nature ni selon la justice, mais un effet de la violence. Pour lui il est d'avis qu'il y en a de naturellement esclaves.

Le droit de commander et le devoir d'obéir, ayant pour fin le salut commun, sont déterminés par la nature. Qui est dans la société ce que l'âme est dans l'individu, qui est capable de prévoir par son intelligence, celui-là est naturellement chef et maître ; qui est dans la société ce que le corps est dans l'individu qui peut exécuter par son corps ce qui a été prévu, celui-là est naturellement sujet ou esclave. Il y a donc des esclaves par nature<sup>2</sup>. Aristote prétend même que la nature distingue physiquement les esclaves des hommes libres ; aux uns elle donne des corps robustes, tels qu'il en faut pour les travaux mécaniques ; aux autres des corps inaptes à ces sortes de travaux, mais propres à la vie politique<sup>3</sup>.

Il ne met aucune différence entre maître, despote, souverain, chef, commandant, d'une part, ni entre serviteur, esclave, sujet, subordonné, commandé, de l'autre. Est esclave quiconque ne commande pas ; n'est libre que qui participe à la souveraineté, comme dans les démocraties<sup>4</sup>.

D'après cela il définit l'esclavage une espèce de propriété animée. Naturellement il n'est point à lui, mais à un autre. Son service diffère peu de celui des animaux domestiques<sup>5</sup>.

Une difficulté l'embarrasse. Outre les vertus instrumentales et ministérielles, en faut-il aux esclaves encore d'autres, telles que la tempérance, le courage, la justice ? Si oui, en quoi diffèrent-ils des personnes libres ? si non, comment seront-ils hommes ? Aristote répond qu'il leur en faut le peu qui leur est nécessaire pour ne pas négliger leur besogne. En conséquence, il n'approuve pas ceux qui dépouillaient les esclaves de la rai-

<sup>1</sup> *De Rep.*, l. 1, c. 2.

<sup>2</sup> *De Rep.*, l. 1, c. 2, 3, 5. — <sup>3</sup> *Ibid.*, c. 5. — <sup>4</sup> *Ibid.*, c. 4 et 5.

son et qui prétendaient qu'ils n'avaient qu'à recevoir des ordres<sup>1</sup>.

Il y a quelque chose de plus fort : c'est cette réflexion qu'il fait ailleurs. « Si les hommes s'étaient réunis en cité simplement pour vivre, et non pas pour vivre heureux, les esclaves et les animaux en seraient. Or ils n'en sont point, parce qu'il ne leur est pas donné de participer au bonheur et de vivre à leur choix<sup>2</sup>. »

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, pour soutenir la naturalité de l'esclavage, Aristote va contre ses propres principes. « Le père doit commander à la femme et aux enfants, dit-il, non comme à des esclaves, mais comme à des personnes libres<sup>3</sup>. » Or lui-même déclare que la bourgade se forme naturellement par l'établissement des enfants autour de la maison paternelle. Par conséquent, selon la nature, ni dans la famille, ni dans la bourgade, ni dans la cité, il ne devrait y avoir d'esclaves.

« Voici, du reste, le traitement qu'il veut que leur fasse le père de famille. Il ne doit leur souffrir ni insolence ni paresse ; les faire travailler, suivant le proverbe : « Il n'y a point de loisir pour l'esclave ; » user de réprimandes et de châtimens lorsqu'ils en méritent ; leur donner toutefois suffisamment à manger, car le salaire de l'esclave est la nourriture. « Il faut même, conclut-il, fixer à tous un terme ; car il est juste et avantageux que la liberté leur soit proposée comme un prix. Ils travaillent de bonne volonté lorsque le prix et le temps sont déterminés<sup>4</sup>. » Platon ne porte pas son humanité aussi loin dans ce qu'il dit des esclaves au sixième livre des *Lois*.

Aujourd'hui cette seule idée nous révolte qu'un homme vende ou achète un autre homme comme il ferait un bœuf ou un âne ; anciennement on ne voyait rien d'extraordinaire à cela. A l'époque où nous sommes de notre histoire, la Grèce était la contrée la plus libre et la plus policée du monde, et les Athéniens, les Lacédémoniens, les Thessaliens, les peuples les plus libres et les plus policés de la Grèce. Or, dans la seule ville

d'Athènes et ses environs, il y avait quatre cent mille esclaves pour trente mille personnes qui ne l'étaient pas<sup>1</sup>. Encore, de ces trente mille, y en avait-il dix mille qui, sans être esclaves, n'avaient pas tous les droits de cité ; ce qui faisait, au bout du compte, quarante esclaves pour deux citoyens ou vingt pour un. A Lacédémone les esclaves étaient encore plus nombreux, mais surtout ils y étaient traités plus durement. Un peuple tout entier, les Ilotes, s'y voyait réduit à un esclavage privé et public. Tous les ans les Ilotes recevaient un certain nombre de coups de fouet, sans qu'ils les eussent mérités, pour les empêcher d'oublier leur servitude. Si l'un de ces malheureux semblait, par la noblesse de sa figure ou l'élégance de sa taille, s'élever au-dessus de sa condition, on le condamnait à mort ou à être estropié. Quelquefois même, pour prévenir leurs révoltes, quand ils devenaient trop nombreux, les magistrats de Lacédémone choisissaient parmi les jeunes citoyens les plus braves et les plus hardis, et les envoyaient tout armés pour tuer les Ilotes comme des bêtes féroces<sup>2</sup>. C'est ainsi qu'ils en massacrèrent une fois, dit-on, jusqu'à deux mille en une seule nuit. Les Thessaliens, qui se vantaient d'être les plus libres des Grecs, paraissent avoir eu le plus d'esclaves ; ils en avaient également tout un peuple, les Pénestes. Ces derniers étaient en si grand nombre que leurs maîtres en faisaient un objet de commerce et qu'ils les vendaient aux autres nations. S'il en était ainsi dans la Grèce que devait-ce être ailleurs ? Si, dans la république d'Athènes, les dix-neuf vingtièmes de la population étaient esclaves, que devait-ce être chez les peuples que les Grecs appelaient barbares ?

Mais, au lieu d'augmenter, diminuons ; ne supposons que les neuf dixièmes. Il s'ensuivra toujours que ce que nous nommons peuple aujourd'hui dans chaque contrée, que la masse du genre humain était esclave, que la condition commune était l'esclavage, et que la liberté n'était que le privilège d'un très-petit nombre. Qui donc a changé nos idées là-dessus ? Qui donc, dans une portion

<sup>1</sup> De Rep., c. 11. — <sup>2</sup> Ibid., l. 3, c. 9. — <sup>3</sup> Ibid., l. 1, c. 8. — <sup>4</sup> Économiq., l. 1, c. 5.

<sup>1</sup> Athénée, l. 6. — <sup>2</sup> Thucyd., l. 4. Pausan., Lacon.



considérable de la terre, a délivré l'homme de l'homme? Ce n'est point la philosophie; ses pères et ses princes, Socrate, Platon, Aristote, dans les constitutions et les lois qu'ils imaginent pour leurs républiques idéales, n'ont pas un mot qui laisse pressentir ni même qui semble désirer ce merveilleux changement. Aristote fait des syllogismes pour prouver que l'esclavage est une chose naturelle; Platon, vendu lui-même comme esclave, ne dit rien, ni de près ni de loin, contre un pareil trafic. Des philosophes monteront sur le trône, ils ne diront pas plus, ils ne feront pas plus que Platon ni Aristote. L'homme ne sera délivré de la servitude de l'homme, ainsi que des autres servitudes, que par l'Homme-Dieu, qui les rachètera tous et chacun au prix de son sang, qui leur donnera un commandement nouveau : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même. Quiconque voudra devenir le plus grand d'entre vous sera votre ministre, et qui voudra être le premier sera votre serviteur <sup>1</sup>. »

Aristote, ayant défini la société politique une communauté pour vivre heureux, examine jusqu'où cette communauté doit s'étendre pour arriver à son but. Il critique à ce sujet, et avec raison, la communauté de femmes et de biens que Platon pensait introduire dans sa république idéale. Entre autres inconvénients, ce ne serait plus une communauté, mais une confusion. Il examine de même les républiques idéales de quelques autres, ainsi que les gouvernements réels de Lacédémone, de Crète, d'Athènes. Pour procéder en ses comparaisons d'une manière plus sûre et plus pratique il avait décrit, dans un ouvrage à part, qui n'est point venu jusqu'à nous, les institutions politiques de cent cinquante États différents.

Il distingue trois sortes de gouvernements : la royauté, l'aristocratie, la démocratie, suivant que c'est un seul qui gouverne, ou quelques-uns, ou le grand nombre. Toutes les trois sont bonnes et légitimes quand elles se proposent l'utilité commune, et non pas l'intérêt particulier des gouver-

nants. Lorsque le contraire arrive elles se corrompent et dégénèrent toutes trois, la royauté en tyrannie, l'aristocratie en oligarchie, la démocratie en démagogie <sup>1</sup>.

De ces trois formes la royauté lui paraît la meilleure, l'aristocratie la seconde, la démocratie la dernière; mais aussi la corruption de la royauté, ou la tyrannie, est à ses yeux ce qu'il y a de pire, et celle de la démocratie ce qu'il y a de plus modéré. On serait tenté de croire le contraire; c'est qu'on juge ordinairement d'après le bruit que l'on entend, et que le peuple-tyran fait beaucoup plus de bruit que de mal, tandis que le tyran qui porte le nom de roi fait plus de mal et moins de bruit.

Ce que c'est qu'un roi, voici comment l'entend Aristote. Celui qui est capable de prévoir par son intelligence ce qui est utile à la communauté, celui-là en est le chef de par la nature. Ainsi le père dans la famille, qui est une espèce de royauté. Aussi, dans l'origine, toutes les cités étaient gouvernées par des rois, car elles étaient alors une extension naturelle de la famille <sup>2</sup>. Lors donc qu'il apparaîtrait un individu plus vertueux à lui seul que tous les autres ensemble, il est juste, il est naturel que celui-là soit roi; car il est probable que c'est un dieu parmi les hommes. Tous lui obéiront spontanément; ce sera un roi perpétuel dans la cité <sup>3</sup>.

Aristote donne peu à l'imagination; ce qu'il vient de dire est d'autant plus étonnant; car cela se trouve réalisé au pied de la lettre dans la personne de l'Homme-Dieu, dans le Christ, qui est ainsi, d'après la justice et la nature, le seul roi légitime et éternel de tous.

Que s'il se trouve une race tout entière ou une classe d'hommes qui l'emporte en vertu sur tout le reste de la multitude, il est également juste, également naturel qu'elle devienne la classe royale et gouvernante, la maîtresse de tout. C'est là, d'après la force du mot, la véritable aristocratie ou le gouvernement des meilleurs <sup>4</sup>. Ces idées paraissent un commentaire philosophique de ces paroles de Daniel : « Et le jugement fut

<sup>1</sup> Matth., 20, 26.

<sup>1</sup> L. 3, c. 6 et 7. — <sup>2</sup> L. 1, c. 2. — <sup>3</sup> L. 3, c. 13 et 17. — <sup>4</sup> *Ibid.*

donné aux saints du Très-Haut, et ils obtinrent la royauté <sup>1</sup>. »

D'après ces principes on pourrait douter que le gouvernement dût jamais être confié à la multitude, comme cela se fait dans les démocraties. Aristote, qui se fait cette difficulté, y répond de cette manière : « Il se peut que le grand nombre, parmi lequel chaque individu n'est pas un homme vertueux, devienne cependant, lorsqu'il est assemblé, meilleur qu'un petit nombre d'hommes excellents, non pas considérés individuellement, mais pris tous ensemble; de même que les repas où chacun paye sa part sont plus splendides que ceux dont un seul fait la dépense; car, le nombre étant considérable, chacun a une portion de vertu et de prudence; en sorte que cette multitude, en s'assemblant, devient comme un seul homme ayant plusieurs pieds, plusieurs mains et plusieurs sens. Il en sera de même pour les mœurs et pour l'intelligence. C'est pourquoi le grand nombre juge mieux des œuvres musicales et des œuvres poétiques, celui-ci une partie, celui-là une autre, et tous le tout. La multitude est d'ailleurs moins accessible à la corruption que quelque peu d'hommes ou qu'un seul. Aussi la foule juge-t-elle mieux de beaucoup de choses que quelque individu que ce soit <sup>2</sup>. »

Bien que ces trois formes de gouvernement soient bonnes et légitimes en elles-mêmes, il ne faut pas croire cependant que toutes conviennent partout. Il y a des peuples naturellement royalistes, d'autres naturellement aristocratiques, d'autres enfin naturellement démocratiques, suivant que leur caractère naturel les incline à supporter une de ces formes de gouvernement plutôt que l'autre <sup>3</sup>.

Les gouvernements dégénèrent par les mêmes causes que les individus; car les mêmes vertus forment l'homme de bien et le bon citoyen, le bon magistrat. Lors donc que le monarque règne, selon la loi, sur des hommes qui le veulent bien et pour leur utilité commune, il porte le nom de roi; mais si, entraîné par ses passions ou par ses flatteurs, il se met à gouverner d'après son ca-

price, pour son propre intérêt et par la violence, des gens qui ne veulent pas de lui, alors il devient tyran. C'est la pire espèce de gouvernement; il ne peut subsister que par la violence et la corruption. Sa politique poursuit trois choses : réduire ses sujets à n'avoir que des sentiments bas et serviles, entretenir la défiance parmi eux, leur ôter tout moyen de rien faire; dans ce but, étouffer tout ce qui a de la tête et du cœur, ainsi que tout ce qui peut en donner, les associations, les assemblées, les repas publics, les écoles, les réunions littéraires; employer tout au monde pour que les citoyens restent inconnus les uns aux autres, car la connaissance produit la confiance mutuelle; avoir partout des espions pour savoir ce qui se fait ou se dit jusque dans l'intérieur des familles; semer partout la discorde, indisposer le peuple contre les nobles, les esclaves contre les maîtres, les femmes contre les maris, car les femmes et les esclaves ne veulent guère de mal aux tyrans; éloigner des emplois tous les hommes de bien; n'avoir pour amis que des flatteurs; se faire garder, non par ses sujets, mais contre ses sujets par des étrangers. Enfin il n'est aucune espèce de méchanceté qui manque à la tyrannie <sup>1</sup>.

L'aristocratie dégénère pareillement en ce qu'on appelle oligarchie lorsqu'au lieu de se distinguer par la vertu et de se proposer l'utilité commune ceux qui gouvernent n'estiment que les richesses, ne pensent qu'à se distinguer par les richesses, n'envisagent l'autorité que comme un moyen d'amasser plus de richesses, et se permettent pour cela tout ce que font les tyrans.

La démocratie légitime dégénère en démagogie lorsque ce qu'il y a de plus bas dans le peuple, ceux qui n'ont aucune fortune et encore moins de vertu, voyant qu'ils sont les plus nombreux, se laissent entraîner par des flatteurs à dépouiller et à tyranniser les autres; car le peuple est aussi un monarque, non pas individuel, mais collectif. Il cherche donc aussi à faire de la monarchie, lui, à régner seul, sans la loi et en despote. Il prend les allures et les mœurs des tyrans; comme

<sup>1</sup> Dan., 7, 22. — <sup>2</sup> *De Rep.*, 1, 3, c. 11 et 15. — <sup>3</sup> *L.* 3, c. 17.

<sup>1</sup> *L.* 5, c. 11.



ceux-ci il a des flatteurs qu'on appelle démagogues ; ces flatteurs grandissent en puissance et en richesse, parce que le peuple dispose de tout et qu'eux disposent de l'opinion du peuple <sup>1</sup>.

Mais, finalement, quel est le meilleur gouvernement, quelle est la meilleure vie pour la plupart des États et pour la plupart des hommes, non pas en prenant pour type de comparaison le gouvernement fondé sur la plus grande vertu, ni celui qu'on pourrait souhaiter en imagination, mais en considérant ce qui est possible, ce qui est praticable à la plupart des hommes et en la plupart des cités ou États ? A cette question que se fait Aristote voici quelle solution il donne. La vie la plus heureuse est celle qui empêche le moins de suivre la vertu. La vertu est dans un certain milieu ; la vie du milieu est donc la meilleure, d'autant plus que chacun peut y parvenir. Il en est de même de la vertu, du vice et du gouvernement d'un État. La vie d'un État, c'est son gouvernement. Dans tous les États il y a trois classes : les très-riches, les très-pauvres et les hommes entre les deux. Puisque tout le monde confesse que le milieu, la modération, vaut le mieux, une fortune moyenne sera la meilleure ; elle est plus disposée à écouter la raison. Mais ce qui est extraordinairement beau, extraordinairement fort, extraordinairement noble, extraordinairement riche, aussi bien que ce qui est extraordinairement pauvre, extraordinairement faible et par trop ignoble, écoute la raison difficilement ; ceux-là se portent à l'insolence et aux grands forfaits, ceux-ci deviennent fourbes et très-méchants dans de petites choses. Les injures se commettent d'un côté par violence, de l'autre par malice. Les uns ne veulent ni ne savent endurer d'autorité, ils ne savent que commander en despotes ; les autres, inhabiles à gouverner, ne savent qu'obéir en esclaves. Il y aura donc une cité d'esclaves et de despotes, mais non pas d'hommes libres ; les uns porteront envie aux autres, ceux-ci mépriseront ceux-là. Or rien n'est plus éloigné de l'amitié et de la communauté politique ; car la communauté est une es-

pèce d'amitié. La cité demande à se composer, autant que possible, de membres égaux et semblables. Cela se trouve le plus dans la fortune moyenne. Les gens de cette sorte, n'étant pas pauvres, ne convoitent pas le bien d'autrui ; n'étant pas riches non plus, les pauvres ne leur envient pas le leur ; sans dresser d'embûches et sans en avoir à craindre ils vivent en sécurité. C'est donc un bon souhait que celui de Phocylide : « Il y a beaucoup d'avantages à la classe moyenne ; je veux être un citoyen du milieu. » Il est donc évident que cette société politique est la meilleure, qui se compose d'hommes de la moyenne classe, et que ces cités-là peuvent être bien gouvernées où cette classe est nombreuse et où elle l'emporte, surtout si elle l'emporte sur les deux autres à la fois, sinon sur l'une et l'autre séparément, en sorte qu'elle donne la prépondérance au parti qu'elle secondera et qu'elle puisse empêcher les excès des deux parts <sup>1</sup>.

En résultat général l'on trouve dans la *République* d'Aristote beaucoup de détails et d'observations curieuses fondées sur l'expérience des constitutions politiques d'alors ; mais pour l'ensemble il ne s'élève pas au-dessus de l'idée d'une ville ; il est par conséquent très-incomplet pour la société actuelle. Aujourd'hui, le moins qu'on envisage, c'est une nation. Le genre humain est dans tous les esprits ; Dieu l'a visiblement constitué dans l'unité par l'Église catholique. Des idées, des sentiments auxquels l'imagination de Socrate et de Platon ne pouvait atteindre sont devenus des idées vulgaires, des sentiments de tout le monde. Pour faire aujourd'hui une politique véritable il faudrait partir de cette constitution divine de l'humanité et y coordonner les constitutions humaines des nations.

Aristote finit par la manière dont il convient d'élever les enfants. Son plan d'éducation est conforme à ses principes, c'est-à-dire purement politique : la grammaire, la gymnastique, la musique, la peinture ; rien de ce que nous appelons proprement religion et morale. On y rencontre même des choses qui nous

<sup>1</sup> L. 4, c. 4, in fine.

<sup>1</sup> L. 4, c. 12.

font horreur ; s'il naît un enfant mal conformé la loi défendra de le nourrir ; s'il naît à un père plus d'enfants que la loi ne lui permet d'en avoir il les fera mourir avant leur naissance par l'avortement. Pour ceux qu'on se décidera à laisser vivre et à élever, il veut qu'on éloigne et de leurs yeux et de leurs oreilles toute parole et toute peinture déshonnêtes. Les magistrats veilleront à ce qu'il n'y ait nulle part d'images ou de statues de cette espèce, si ce n'est dans les temples de certains dieux auxquels la loi décrète ces infamies et qu'elle permet de fréquenter aux personnes plus âgées. Pour les jeunes gens elle ne doit pas même souffrir qu'ils soient spectateurs de farces ni de comédies avant l'âge où ils ont le droit d'assister aux repas publics et de s'enivrer <sup>1</sup>.

On le voit, Aristote, et avec lui la philosophie tout entière, n'a pas mieux défendu les droits de l'humanité que les droits de la Divinité. Ce qu'il y a de plus digne de commisération sur la terre, la faiblesse et le malheur, les enfants et les esclaves, la philosophie en a légitimé le meurtre et l'oppression. Le Dieu véritable qu'elle connaissait, le Dieu qui a créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment, elle ne lui a rendu aucun culte ; mais, tout en les désapprouvant au fond du cœur, elle a autorisé les plus infâmes turpitudes pour honorer les esprits impurs de l'enfer. Au milieu des avantages que lui donnait l'amitié d'Alexandre on ne voit pas qu'Aristote en ait profité pour faire mieux connaître aux hommes et leur faire mieux respecter soit ce qui est dû à l'homme, soit ce qui est dû à Dieu. Pour Alexandre il aurait voulu être le seul à savoir ce qu'il y avait de plus élevé dans l'enseignement de son maître. Le philosophe ayant publié, sur la physique et la métaphysique, les leçons qu'il avait faites à ses disciples les plus affidés, le conquérant lui écrivit en ces termes : « Alexandre à Aristote, salut. Vous n'avez pas bien fait de publier les discours acroatiques ; car en quoi différerons-nous des autres si ce que vous nous avez enseigné en particulier devient commun à tout le monde ? Moi j'aimerais encore mieux

être supérieur aux autres dans la connaissance des choses les plus relevées que de les surpasser en puissance. Portez-vous bien. » Le philosophe lui répondit : « Aristote au roi Alexandre, salut. Vous m'avez écrit touchant les discours acroatiques, persuadé qu'il faut les conserver secrets. Sachez qu'ils ont été publiés et qu'ils ne l'ont pas été ; car ils ne sont intelligibles qu'à ceux qui nous ont entendu. Portez-vous bien <sup>1</sup>. » Ainsi ni l'un ni l'autre ne cherchait vraiment à éclairer les hommes, mais à se distinguer de la foule et à s'en faire admirer. C'est pour cela qu'ils ont entrepris de si grandes choses, l'un de conquérir le monde, l'autre de conquérir les sciences. Ils ont reçu leur salaire ; ils ont travaillé pour la gloire, la gloire s'est attachée à leur nom. Aujourd'hui encore l'univers les admire ; mais cette gloire, qui leur survit où nous sommes, de quoi leur sert-elle où ils sont ?

Platon et Aristote sont comme les princes de la philosophie ; tous deux ils l'ont embrassée tout entière, tous deux ils en ont approfondi toutes les parties. Ceux qui sont venus à côté d'eux ou après eux n'en ont pris que quelques lambeaux détachés, ou ils n'ont le plus souvent d'autre mérite que d'avoir outré la chose ou de l'avoir exprimée en d'autres mots.

Socrate, nous l'avons vu, menait une vie assez dure ; il marchait nu-pieds, portait hiver et été le même habit, mangeait et buvait de ce qu'il y a de plus commun, observant du reste toutes les bienséances sociales. Antisthène, un de ses disciples, s'étant mis à l'imiter, poussa les choses encore plus loin. Non-seulement il marchait pieds nus, portait en toute saison le même manteau : ce manteau lui servait encore de lit pour dormir. Il se mit de plus une besace sur les épaules. Tout cela sentait l'ostentation plus que la véritable vertu, qui est d'un naturel modeste. Socrate le lui fit bien entendre. Le voyant un jour qui tournait son manteau de manière à faire voir à tout le monde qu'il était déchiré : « O Antisthène, s'écria-t-il, j'aperçois ta vanité à travers les trous de ton manteau. » On a du

<sup>1</sup> L. 7, c. 16 et 17.

<sup>1</sup> Inter *Fragm. Arist.*



disciple quelques bons mots, mais nul ensemble de doctrine. Ses idées sur la Divinité paraissent avoir été celles de son maître. « Il y a, disait-il, plusieurs dieux de la religion vulgaire; mais la Divinité est une. Elle ne ressemble à aucun objet sensible, elle ne peut être représentée par aucune image <sup>1</sup>. »

Antisthène eut pour disciple Diogène, qui s'était enfui de sa ville natale, Sinope, dans l'Asie Mineure, pour avoir fabriqué de la fausse monnaie avec son père. Il outra encore les singularités de son maître. Non content de coucher dans son manteau, de porter la barbe longue et la besace avec une cuiller et une écuelle, il prit encore un bâton, se mit à mendier et à loger dans un tonneau. Ayant été pris par des corsaires il fut vendu comme esclave à un habitant de Corinthe, qui le traita humainement et lui donna ses enfants à élever. On cite de lui une foule de mots piquants, mordants même; car il se distinguait surtout par une grande effronterie de paroles et de mœurs, ne respectant ni pudeur ni convenance, faisant en public les choses les plus obscènes. On lui donna pour cela le nom de chien, qu'il prenait d'ailleurs lui-même volontiers. Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il avait fait pour être appelé de la sorte il répondit : « C'est que je caresse ceux qui me donnent quelque chose, que j'aboie après d'autres qui ne me donnent rien, et que je mords les méchants. » Les philosophes qui embrassèrent le même genre de vie furent nommés et se nommèrent eux-mêmes cyniques ou philosophes de chien. Ils méritaient ce titre; car ils n'avaient honte de rien, non pas même des choses les plus infâmes, ne connaissaient aucune bienséance et n'avaient aucun égard pour personne. D'être mendiants et impudents, c'était à peu près toute leur philosophie. Tel est du moins le portrait que nous en font tous les anciens <sup>2</sup>.

Aristippe de Cyrène, en Afrique, autre disciple de Socrate, ne suivit guère ni les exemples ni les avis de son maître; il fut le philosophe de la sensualité, de la bonne chère, de la volupté, fréquentait les lieux de

prostitution et les palais des tyrans, se faisant tout à tout pour faire tout servir à ses plaisirs. Ses disciples furent nommés les Cyrénaïques, parce qu'ils étaient la plupart de Cyrène. Aristippe méprisait la connaissance de la nature ou la physique, la connaissance de la raison ou la logique; il ne s'occupait que de la morale, mais sa morale n'était que le plaisir. Il eut un fils qu'il abandonna. Blâmé à ce sujet il répondit : « La phtisie et la vermine ne s'engendrent-elles pas de nos corps? Cependant nous les jetons comme des ordures. » Par ce seul trait l'on peut juger du reste <sup>1</sup>.

Épicure, d'Athènes, adopta la morale d'Aristippe, mais non pas avec la même franchise. On a prétendu qu'il faisait consister le souverain bien, non dans le plaisir sensuel, mais dans la tranquillité d'esprit et dans la santé du corps; l'on s'est trompé. La morale d'Épicure est tout bonnement ce que tout le monde entend par la morale d'Épicure. Le plaisir des sens, voilà le souverain bien; ce qu'Épicure appelle santé du corps, tranquillité d'âme, sagesse, vertu, ne sont que des moyens d'assurer, de prolonger et de raffiner ce plaisir. Ainsi en a jugé toute l'antiquité, ainsi en faut-il juger encore, d'après tout ce qu'elle nous a conservé des paroles et des actions, soit d'Épicure, soit de ses principaux disciples.

Cicéron nous apprend qu'Épicure disait en propres termes qu'il ne pouvait pas même concevoir qu'il y eût un autre bien que celui qui vient du manger, du boire, de la délectation des oreilles et des voluptés obscènes <sup>2</sup>. Métrodore, celui de ses disciples dont Épicure fait le plus grand éloge dans son testament, résumait ainsi la morale de son école : « Le bien se rapporte au ventre et à tous les autres organes de la chair par lesquels entre le plaisir et non la douleur; tout ce qu'il y a d'inventions belles et sages n'a été fait que pour le plaisir du ventre et dans la bonne espérance d'y réussir, et toute œuvre qui ne tend pas là est une œuvre vaine <sup>3</sup>. » C'est Plutarque qui nous a conservé ces curieuses

<sup>1</sup> Cic., *De Nat. Deor.*, l. 1, n. 23. Lact., *Div. Inst.*, l. 1, n. 4. Clém. d'Alex., *Admon.*, § 46. — <sup>2</sup> Diog. Laert. Lucien.

<sup>1</sup> Diog. Laert. — <sup>2</sup> Cic., *de Finib.*, l. 2, n. 3. — <sup>3</sup> Plut., *Ne suaviter*, etc., p. 1087, et *adv. Colot.*, p. 1125, t. 2, édit. in-fol., Francfort, 1599.

paroles. Le même Métrodore écrivait à son frère : « Il n'est pas besoin de s'aller exposer aux dangers de la guerre pour le salut de la Grèce, ni de se tuer le cœur et le corps pour obtenir des Grecs une couronne en témoignage de sagesse, Timocrate ; mais il faut boire de bon vin, se traiter bien et manger, de sorte que le corps en reçoive tout plaisir et point de dommage. Oh ! que je suis joyeux, et comme je me glorifie d'avoir appris d'Épicure à gratifier à mon ventre, ainsi comme il faut ! Car, à la vérité, le bien souverain de l'homme, ô physicien Timocrate, consiste au ventre <sup>1</sup>. » Épicure lui-même écrivait à Anaxarque : « Je vous exhorte à des voluptés continuelles, non à des vertus stériles, des fruits desquelles l'espérance est vaine et pleine de trouble <sup>2</sup>. » Diogène de Laërte, épicurien, panégyriste d'Épicure, rapporte de lui ces maximes : « Toute sorte de volupté n'est point un mal en soi ; celle-là seulement est un mal qui est suivie de douleurs beaucoup plus violentes que ses plaisirs n'ont d'agréments. Si tout ce qui flatte les hommes dans la lasciveté de leurs plaisirs arrachait en même temps de leur esprit la terreur qu'ils conçoivent des choses qui sont au-dessus d'eux, la crainte des dieux et les alarmes que donne la pensée de la mort, et qu'ils y trouvaient le secret de savoir désirer ce qui leur est nécessaire pour bien vivre, j'aurais tort de les reprendre, puisqu'ils seraient au comble de tous les plaisirs et que rien ne troublerait en aucune manière la tranquillité de leur situation <sup>3</sup>. » Enfin l'épicurien Horace confirme tout cela lorsqu'il s'appelle lui-même plaisamment un pourceau du troupeau d'Épicure.

Il est vrai, les épicuriens disent que la conduite de leur maître était un modèle de tempérance et de sagesse. Cicéron leur répond que, dans ce cas, il valait mieux que ses principes, mais que ses principes n'en sont pas moins ce qu'ils sont. De plus il n'y a que les épicuriens qui fassent ainsi l'éloge d'Épicure ; Plutarque en parle différemment ; il nomme plusieurs prostituées qu'il entre-

tenait et nourrissait dans son verger de plaisance, celle en particulier qui servait aux plaisirs du maître <sup>1</sup>. Au rapport de Diogène de Laërte, Denys d'Halicarnasse et une foule d'autres en parlaient sur le même ton. En particulier Timocrate, frère de Métrodore et lui-même disciple d'Épicure, s'étant séparé de son école, a laissé dans ses livres, intitulés *de la Joie*, qu'il vomissait deux fois par jour à cause qu'il mangeait trop, que lui-même avait échappé avec beaucoup de peine à sa philosophie nocturne, qu'Épicure avait été si cruellement affligé par les maladies qu'il avait passé plusieurs années sans pouvoir sortir du lit ni se lever de la chaise sur laquelle on le portait, que la dépense de sa table se montait par jour à la valeur d'une mine, environ 90 francs, et que Métrodore et lui avaient toujours fréquenté des femmes de la dernière débauche <sup>2</sup>.

Quoi qu'il en soit de la conduite personnelle d'Épicure, voici de ses maximes que nous a conservées son panégyriste Diogène : « La justice n'est rien en soi ; la société des hommes en a fait naître l'utilité dans les pays où les peuples sont convenus de certaines conditions pour vivre sans offenser et sans être offensés. L'injustice n'est point un mal en soi ; elle est seulement un mal en ceci qu'elle nous tient dans une crainte continue, par le remords dont la conscience est inquiétée, et qu'elle nous fait appréhender que nos crimes ne viennent à la connaissance de ceux qui ont droit de les punir. Il est impossible que celui qui a violé, à l'insu des hommes, les conventions qui ont été faites pour empêcher qu'on ne fasse du mal ou qu'on n'en reçoive, puisse assurer que son crime sera toujours caché ; car, quoiqu'il n'ait pas été découvert en mille occasions, il peut toujours douter que cela dure jusqu'à la mort <sup>3</sup>. »

Lors donc que l'épicurien est assez adroit pour cacher aux hommes ce qu'il a fait, ou assez puissant pour n'avoir rien à craindre de leur part, comme les rois, les grands, non-seulement il peut se permettre le vol, l'adultère, mais, dès que cela lui fait plaisir,

<sup>1</sup> Plut., *Ne suaviter quidem*, etc., p. 1098, trad. d'Amiot. — <sup>2</sup> Plut., *adv. Colot.*, p. 1117. — <sup>3</sup> Diog., *Vie d'Épicure*.

<sup>1</sup> Plut., *Ne suaviter*, etc., p. 1097. — Diog. L., *Vie d'Ép.* — <sup>3</sup> *Ibid.*



il le doit; car il n'y a de bien que le plaisir, et la vertu consiste à se le procurer. C'est la réflexion que fait Épictète à un épicurien <sup>1</sup>.

Autre maxime d'Épicure : « L'amitié doit être contractée pour l'utilité qu'on espère, de la même manière qu'on cultive la terre pour recueillir l'effet de sa fertilité <sup>2</sup>. » Aristote pensait bien différemment. Examinant la nature de l'amitié : « Aimer, dit-il, c'est vouloir du bien à quelqu'un, pour lui-même, et non pour soi, et l'effectuer selon son pouvoir <sup>3</sup>. » Ainsi l'amitié d'Aristote consiste à aimer son ami, celle d'Épicure à n'aimer que soi. C'est par le même calcul que ce dernier étouffe la tendresse paternelle; il ne voulait pas que le sage élevât des enfants ni ne remplît aucune fonction publique. Tout cela ne peut que troubler la tranquille indolence de son âme. La brebis ni même le loup n'abandonne ses petits; comment l'homme abandonnerait-il les siens? Ainsi le sage même, s'il avait des enfants, ne pourrait point ne pas s'inquiéter pour eux. C'est le raisonnement d'Épicure à ses disciples pour les détourner d'élever leurs enfants <sup>4</sup>.

Quant à ce qui est de la Divinité, la sagesse consiste, suivant Épicure, à se bien persuader qu'elle ne s'est jamais en rien mêlée de l'univers, ni pour le former, ni pour le gouverner. L'univers s'est fait de lui-même au hasard, avec des atomes qui se précipitaient dans le vide, et il se gouverne de même. Ce vide et ces atomes, Épicure les avait empruntés à Démocrite. La physique de ces deux philosophes peut se réduire ainsi à sa plus simple expression : « Un jour, je ne sais quand, il vint, je ne sais d'où, d'immenses tourbillons, je ne sais de quelle poussière, qui, tournant, je ne sais dans quel sens, formèrent tout d'un coup ou à la longue, je ne sais comment ni pourquoi, les uns le soleil, la lune, les étoiles; les autres la terre, les plantes, les animaux, et enfin l'homme, notamment Démocrite et Épicure. »

Il y a, selon ce dernier, une infinité de mondes; d'un monde à l'autre il y a des intervalles où il n'y a rien; c'est là qu'habitent

les dieux dans une éternelle indolence, ne pensant pas plus à récompenser les bons qu'à punir les méchants. Voilà comment les épicuriens se rassurent contre la Divinité. Pour n'avoir rien à craindre de la superstition du peuple le maître leur enseigne à faire les hypocrites en pratiquant extérieurement les cérémonies du culte, bien qu'ils les regardent comme absurdes dans leur cœur. L'observation est de Plutarque.

Pour ce qui est de l'homme il est composé d'un corps et d'une âme; mais son âme n'est que la partie la plus subtile de son corps, ce n'est qu'une réunion d'atomes plus déliés; à la mort tout se dissout, et le corps et l'âme; il n'y reste plus de sentiment. La sagesse, la vertu consistent donc à ne point croire la providence divine, à ne point croire l'immortalité humaine, mais à se bien persuader que l'homme n'est que son corps, et que par conséquent il n'y a de bien pour lui que le plaisir de son corps. C'est ainsi que tous les hommes, suivant le témoignage de Plutarque, ont entendu la doctrine d'Épicure; c'est ainsi que l'épicurien Lucrèce l'expose, la préconise, dans son poème *de la Nature des choses*.

Les épicuriens convenaient, se vantaient même qu'aucun philosophe n'avait parlé comme Épicure, et que sa doctrine était contraire au sentiment universel du genre humain. Aussi le maître citait-il à l'appui de sa morale, non l'autorité d'aucun homme, mais l'exemple des animaux, qui ne connaissent d'autre bien que la volupté; aussi fut-il le premier et le seul qui se nommât lui-même sage; aussi traitait-il avec grand mépris les philosophes qui l'avaient précédé. Ce mépris s'étendait aux sciences mêmes. Pour les sciences de raisonnement il ne voulait pas qu'on définit ni qu'on précisât rien; il a observé cette règle dans ses écrits. Quant aux sciences physiques elles ne sont bonnes que pour se défaire de la crainte de la Providence et de la crainte de la mort, ou plutôt de la vie après la mort. Hors de là elles sont parfaitement inutiles. En un mot, quiconque ne croit pas plus que la bête à la providence divine et à l'immortalité de l'âme, quiconque ne cherche pas moins que la bête

<sup>1</sup> Arrien, *Épictète*, l. 3, c. 7. — <sup>2</sup> Diog. L., *Vie d'Ép.* — <sup>3</sup> *Rhét.*, l. 2, c. 4. *De Morib.*, ad Nicom., l. 8. — <sup>4</sup> Arrien, *Épictète*, l. 1, c. 23.

le bonheur souverain dans le plaisir des sens, celui-là n'a plus besoin d'aucune science; il est au sommet de la sagesse, de la vertu et du bonheur.

Du reste, pour Épicure et les épicuriens, les sens étaient les seuls juges du vrai comme ils étaient les seuls juges du bien. De là Épicure enseignait que le soleil, et, en général, tous les astres ne sont pas plus grands qu'ils ne paraissent.

Ainsi donc, suivant Épicure et les épicuriens, les sciences de toute espèce, astronomie, physique, chimie, histoire naturelle, étude des langues, logique, psychologie, histoire des choses humaines, ne sont bonnes, utiles et nécessaires que pour persuader à l'homme qu'il n'est qu'une bête. Toutes les vertus, justice, tempérance, sagesse, amitié, société même, ne sont bonnes, utiles, nécessaires que pour procurer à l'homme le bonheur de la bête. C'est là l'unique fin de toutes choses.

Mais quoi? L'universalité du genre humain, depuis que genre humain il y a, ne regarde-t-elle pas un pareil sort comme ce qu'on peut imaginer de plus fâcheux pour l'homme? Quoi! n'être pendant sa vie qu'une bête, n'en être pas même une après sa mort, n'être plus rien du tout! Se peut-il rien de plus triste qu'une pareille joie, rien de plus malheureux qu'un pareil bonheur?

Encore l'épicurien peut-il espérer d'y parvenir? Plutarque fait voir, dans un traité tout entier, qu'on ne saurait vivre joyeusement selon la doctrine d'Épicure. En effet on conçoit que la brute, qui ne prévoit pas de lendemain, qui jouit du moment, vive dans cette incurie sensuelle où Épicure fait consister le souverain bien. L'huître peut servir ici de modèle. Mais l'épicurien le plus achevé, qui ne voit en tout que son corps, peut-il s'empêcher de prévoir que ce même corps peut devenir malade, souffrant, instrument de douleur au lieu de plaisir? Le plus parfait épicurien atteindra-t-il jamais à la félicité de l'huître?

Et si la fièvre, la goutte le tourmentent, que deviendra son souverain bien? Épicure viendra le consoler avec son fameux dilemme : « Ou votre douleur est grande, ou

elle est petite. Si elle est grande, elle ne durera pas; si elle est petite, elle est facile à supporter. Ainsi réjouissez-vous de toute manière. — Mais, lui répond Plutarque, c'est tout l'opposé de ce que vous dites. Quant à la volupté, oui, si elle est grande, elle ne dure qu'un instant, autrement le corps y succomberait; mais pour la douleur il n'en est pas de même; elle peut durer des années, la vie entière, telle que la goutte. Il ne lui reste donc que la mort, l'anéantissement, c'est-à-dire ce qu'il y a au monde de plus triste. C'est comme si l'on disait à des navigateurs luttant contre la tempête : Consolez-vous <sup>1</sup> dans un instant votre navire s'abîmera. »

Du reste, qui est-ce qui assure à l'épicurien qu'il n'est en tout que son corps et qu'après cette vie il n'y a ni justice, ni récompense, ni châtiment? Sera-ce l'autorité d'Épicure? Mais Socrate et Platon croyaient à des récompenses et à des peines éternelles. Sera-ce l'autorité des épicuriens? Mais le genre humain croit comme Platon et Socrate. Les épicuriens eux-mêmes en conviennent, entre autres le poète Lucrèce et Celse le philosophe.

« Mais il faut croire, dit Épicure, que notre esprit, notre âme, n'est qu'une réunion d'atomes plus subtils qui se séparent à la mort. » Tout cela fût-il admis, n'y aura-t-il pas encore à craindre? Ces atomes plus subtils qui se sont accrochés ensemble pour former notre intelligence, notre mémoire, et devenir le centre de nos peines et de nos plaisirs, ne pourraient-ils pas se réunir de nouveau, si tant est qu'ils se séparent, avec les atomes plus grossiers de notre corps? Ne seront-ils pas d'autant plus portés à cette réunion qu'ils auront été plus longtemps ensemble? Ne faut-il pas juger que c'est là leur inclination naturelle et inévitable, puisqu'ils disent et font croire à tous les hommes qu'ils subsisteront après la mort et qu'ils recevront la punition ou la récompense de ce qu'ils auront fait pendant la vie? Si les atomes doivent être crus, des milliers d'atomes sont plus croyables qu'un seul.

<sup>1</sup> Plut., au traité indiqué.



Épicure a donc beau se tourner et se retourner, nier la Providence, nier les peines et les récompenses d'une autre vie ; ne faire de la justice, de l'amitié, de toutes les vertus qu'un calcul de volupté ; réduire l'intelligence humaine à des combinaisons d'atomes, convoiter comme le souverain bonheur la condition de la brute, toujours il se retrouve au même point, seul contre tous, seul contre tous les lieux, contre tous les temps, contre tous les hommes ; toujours le genre humain continue de proclamer un Dieu rémunérateur et vengeur, l'immortalité de l'âme, la distinction éternelle du bien et du mal, et de flétrir ainsi le système d'Épicure comme aussi faux que honteux.

Pyrrhon, qui vivait à la même époque, avait pour maxime principale que rien n'était certain ; mais il est incertain jusqu'où il poussait cette incertitude. Suivant les uns il se fiait si peu à ses sens que, lorsqu'il se promenait, il allait toujours devant lui sans se détourner ni reculer, même à la rencontre d'un chariot ou d'un précipice, et ses amis, qui le suivaient toujours, lui sauvèrent plus d'une fois la vie. On ajoute qu'Anaxarque, son maître, étant un jour tombé dans un fossé, il passa outre sans daigner lui tendre la main. Une autre fois, étant sur le point de faire naufrage, il fut le seul que le danger n'effraya point, et, comme il vit ses compagnons saisis de crainte, il les pria d'un air tranquille de regarder un pourceau qui était à bord et qui mangeait comme à son ordinaire. « Voilà, dit-il, quelle doit être l'insensibilité du sage. » Selon d'autres Pyrrhon ne rejetait point la vérité ; il déclarait seulement que les philosophes ne l'avaient pas encore trouvée. Il voulait que le sage suspendît son assentiment, sans lui défendre de persévérer dans la recherche de cette vérité, qu'il croyait obscure. Il admettait comme un fait notre confiance involontaire dans les impressions des sens ; il reconnaissait la nécessité d'agir, l'autorité pratique du sens commun, celle des lois et des usages, celle de la morale.

Au reste il se peut qu'il y ait du vrai dans les deux récits. Comme Pyrrhon n'avait d'autre principe que celui de n'en avoir point, il a pu, sans inconséquence, parler et

agir tantôt d'une manière, tantôt d'une autre.

Ce philosophe ne laissa point d'école à proprement parler, mais de temps en temps il s'éleva des hommes d'incertitude comme lui. Outre les noms de pyrrhoniens et de sceptiques, ou gens qui examinent, qu'on leur donna généralement, ils s'appelaient encore *chercheurs*, parce qu'ils cherchaient toujours la vérité ; *incertains*, parce qu'ils ne la trouvaient jamais ; *doutants*, parce qu'après leurs recherches ils persévéraient dans leurs doutes ; *hésitants*, parce qu'ils balançaient à se ranger parmi les dogmatiques ou philosophes à principes fixes. On sent qu'avec un pareil système il n'y a plus, dans le fond, ni science ni vérité. Ce qui poussait à cet excès quelques esprits, c'était souvent l'envie de combattre et de mettre en contradiction avec eux-mêmes certains philosophes qui se vantaient de prouver tout. Ils oubliaient, les uns et les autres, la condition première de l'humanité ; ils oubliaient que, pour pouvoir raisonner sur quoi que ce soit, chaque homme est obligé d'en croire la raison humaine sans qu'il lui soit jamais possible de la démontrer ni de la réfuter ; car il n'a pour cela que cette raison même. Or la raison humaine, l'intelligence humaine, n'est pas la raison de tel ou tel individu, mais la raison commune à l'espèce, le sens commun. C'est sur cette base que Socrate, Platon, Aristote ont fondé leur philosophie. Nous avons entendu dire à ce dernier : « Ce qui paraît à tous, nous disons que cela est. Qui ôterait cette croyance ne dirait rien de plus croyable. » Et encore : « Personne, s'il a du sens, ne cherche à prouver ce qui n'est approuvé de personne, ni ne révoque en question ce qui est manifeste à tous ou à la plupart ; car ceci ne présente aucun doute, et cela nul ne l'admettrait. » Ce peu de paroles contiennent la base et la règle nécessaires de toute certitude. A côté de cela le pyrrhonisme ou le scepticisme, s'il n'est pas un pur badinage de l'esprit, n'est qu'une inconséquence et une contradiction ; car de deux choses l'une : ou le pyrrhonien dit qu'il croit à la raison commune, et alors il n'est plus sceptique ; ou bien il dit qu'il n'y croit en aucune manière, et alors il se contredit ; car

en disant qu'il n'y croit pas il croit être entendu de ceux auxquels il parle, il croit que la parole réveillera en eux la même pensée qu'en lui ; en d'autres termes il croit à la communication et à la communauté de parole et de pensée parmi les hommes. Pour dire, sans inconséquence et sans contradiction, qu'il n'y croit pas, il n'a qu'un moyen : c'est de garder un silence absolu.

Zénon, fondateur du stoïcisme, ainsi nommé de la *Stoa* ou du portique sous lequel ce philosophe enseignait à Athènes, était né dans l'île de Chypre, l'an 372, et mourut à Athènes l'an 274 avant Jésus-Christ.

Ce qui, suivant Cicéron et Plutarque, distingue Zénon et les stoïciens, c'est que, pour le fond des doctrines, ils pensaient comme Platon et Aristote, mais ils laissèrent les mots usités pour en inventer de nouveaux. Quant à leurs opinions particulières, elles contredisent non-seulement la doctrine d'Aristote et de Platon, mais le sens commun de tout le monde.

Commençons par la morale, le fort des stoïciens.

Platon, Aristote et leurs premiers disciples appelaient biens et maux tout ce que le monde appelle biens et maux. Le principal bien est celui de l'âme, la vertu ; le plus grand mal est celui de l'âme, le vice. Mais après le bien de l'âme il y a les biens du corps, comme la santé et les biens extérieurs, comme le vêtement, la nourriture, le logement, des parents, des amis. Ces biens ne sont point à comparer avec la vertu ; cependant ce sont encore des biens. De même, après le mal de l'âme viennent les maux du corps et les maux extérieurs ; ces maux ne sont point à comparer au vice ; cependant ce sont encore des maux. Sans la vertu on ne saurait être heureux, avec la vertu on l'est toujours ; cependant le bonheur ne sera point complet si le corps souffre ou que l'on manque des choses nécessaires. Telle est la pensée commune de tout le monde. Le Christianisme y a mis le sceau divin ; car il nous apprend que le bonheur même des saints dans le ciel ne sera complet que quand le corps ressuscité participera à la gloire de l'âme.

Les stoïciens soutenaient qu'il n'y a de bien

que la vertu, de mal que le vice. Les biens du corps et les biens extérieurs ne sont pas des biens, mais seulement des choses avantageuses, convenables à la nature, préférables en cas de choix. La douleur du corps, la pauvreté, le délaissement ne sont pas des maux, parce qu'il n'y a rien là de déshonnête ; ce sont seulement des choses fâcheuses, après, que la nature évite quand elle peut. Qui ne voit combien ce mot de Cicéron est juste : « Zénon parlait autrement que tous, et il pensait comme les autres<sup>1</sup> ? »

Enfin le sage des stoïciens n'est qu'une contrefaçon du juste de Platon ; ce dernier l'emporte et en vérité et en sublimité. Méconnu, calomnié, honni, bafoué, pendu à un gibet, il ne dit point avec emphase que la douleur n'est point un mal ; il la souffre sans rien dire, pour l'amour de la justice et de la vertu. Il ne se vante ni ne se plaint, comme font les héros d'Homère. « L'homme de bien, disait à cette occasion Socrate, ne regardera pas la mort comme quelque chose de terrible pour un homme de bien, son ami ; il ne s'en affligera point comme si cet ami avait éprouvé quelque épouvantable malheur. Nous disons, au contraire, que c'est surtout un homme de cette sorte qui se suffit à lui-même pour vivre heureux, et que moins que personne il a besoin d'autrui pour cela. Ce lui sera donc moins accablant qu'à nul autre de perdre un fils, un frère, un trésor ou autre chose semblable. Il se lamentera moins que personne ; mais, s'il lui arrive un malheur de ce genre, il le supporte avec la plus grande douceur qui se puisse<sup>2</sup>. » Socrate ne dit point, non plus que le bon sens, que l'homme vertueux ne souffre point dans ces cas, mais seulement qu'il souffre avec le calme de la vertu, sans jamais se livrer à ces lamentations efféminées qu'Homère prête à ses héros. Zénon a donné dans l'excès opposé à celui du poète en exigeant du sage, non plus seulement le calme et la modération dans la douleur, mais l'insensibilité.

Quant aux maximes particulières des stoïciens, telles que celles-ci : « Tous ceux qui

<sup>1</sup> Cic., de *Finib.*, l. 4, n. 20 : « Hic loquebatur aliter atque omnes ; sentiebat idem quod caeteri. » — <sup>2</sup> Plat., de *Rep.*, l. 3.



ne sont pas sages sont également misérables ; tous les sages sont souverainement heureux, toutes les bonnes actions sont égales, tous les péchés sont égaux, » Cicéron dit que « le sens commun et la nature y répugnent, et que la vérité réclame contre<sup>1</sup>. » Plutarque a fait un ouvrage tout entier sous ce titre : *des Notions communes*, ou du sens commun, contre les stoïciens. Les raisonnements de Cicéron et de Plutarque sont d'autant plus justes que les stoïciens reconnaissaient formellement, comme on le voit par Épictète, que les notions communes sont la règle, que tout le monde est d'accord là-dessus, mais qu'on peut se tromper dans l'application et qu'on ne peut se tromper que là<sup>2</sup>.

Pour ce qui est de la logique et de la dialectique, Aristote en avait si bien déterminé les règles, l'art, l'abus, contre les sophistes, que les stoïciens ne purent rien y changer ; ils raffinèrent. Chrysippe se rendit fameux en ce genre ; il écrivit sept cent cinq volumes pour ne le point céder à Épicure, qui en avait écrit trois cents. Il poussait si loin la subtilité qu'on disait ordinairement que, s'il y avait une dialectique parmi les dieux, c'était sans doute celle de Chrysippe. La recherche de la vérité n'était cependant pas ce qui l'occupait le plus ; il attachait beaucoup plus d'importance à enlacer ses adversaires en des arguments captieux, tels que ceux-ci : « Ce qui est à Mégare n'est point à Athènes ; il y a des hommes à Mégare ; donc il n'y en a point à Athènes. — Vous avez ce que vous n'avez pas perdu ; vous n'avez pas perdu de cornes ; donc vous avez des cornes. »

Quant à ce qu'on appelait alors physique ou connaissance de la nature et de son auteur, les stoïciens reconnaissaient avec Platon un Dieu souverain qui a produit toutes choses et qui gouverne toutes choses par sa providence. « Est-il possible, demanda quelqu'un à Zénon, de cacher nos fautes à Dieu ? — Non, répondit-il, on ne peut même lui en cacher la pensée. »

Cependant, pour ne point parler en tout comme Platon, les stoïciens représentaient

Dieu comme un feu intelligent, âme du monde, principe de toute génération et de toute sagesse ; ils mettaient au rang des dieux émanés de ce principe les astres, toute la nature visible, et cet esprit invisible et céleste qui anime l'être raisonnable ; ils enseignaient qu'après une longue période de siècles ce Dieu souverain, feu, éther, embraserait l'univers et retirerait à soi tout ce qu'il a départi d'être aux différentes créatures, pour produire après cela un nouveau monde ou un monde renouvelé. En quoi il y a quelque chose de vrai ; car le Christianisme nous apprend que le monde présent sera dissous par le feu, qu'il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et qu'en un sens Dieu sera toutes choses en toutes choses.

Les stoïciens ont joui d'une grande renommée ; plusieurs d'entre eux se sont vus au faite des honneurs et de la puissance. Le stoïcien Sénèque fut le précepteur d'un empereur romain et le premier de sa cour, ou du moins un des premiers. Cependant l'élève du philosophe devint Néron, et, quand ce monstre eut empoisonné son frère, Sénèque accepta la dépouille de la victime, et, quand le monstre eut tué sa mère, Sénèque fit l'apologie du parricide. Sénèque parlait élégamment du mépris des richesses et il ruinait les provinces par ses usures. En quatre années de faveur il s'enrichit, dit-on, de près de soixante millions de notre monnaie. Il connaissait ou du moins il pouvait connaître la religion des Juifs, puisqu'il se plaint que leur superstition envahissait l'univers. Il devait connaître saint Paul et sa prédication, puisque cet apôtre fut amené à la cour de Néron lorsqu'il y tenait le premier rang et que sa cause fut connue dans tout le prétoire. Cependant quel usage Sénèque a-t-il fait de tout cela ? Voici comment parle de lui Dion Cassius : « Il condamnait la tyrannie et élevait un tyran. Il blâmait les courtisans et n'abandonnait jamais la cour. Il méprisait les flatteurs et flattait les princesses et les affranchis jusqu'à composer des discours à leur louange. Il parlait contre les grandes richesses et possédait dix-sept millions cinq cent mille drachmes. Il déclamaient contre le luxe et avait cinq cents tables de bois de cèdre

<sup>1</sup> Cic., *de Finib.*, l. 4, c. 19 : « Sensus enim cujusque, et natura rerum, atque ipsa veritas clamabat quodam modo. » — <sup>2</sup> Arrien, *Épictète*, l. 1, c. 22 ; l. 3, c. 26.

montées d'ivoire, toutes pareilles, où il prenait de délicieux repas. L'excès de cette dépense et de cette vanité peut faire juger de celui de ses autres dérèglements. Il fit une alliance illustre en épousant une personne de qualité et ne laissa pas de s'adonner à des amours de Sodome et d'engager Néron dans cette infâme débauche<sup>1</sup>. » D'après ce témoignage, ce que saint Paul a dit de ces hommes qui, ayant connu Dieu et ne l'ayant pas glorifié comme Dieu, ont été livrés à des passions d'ignominie, tombe directement sur son contemporain, le stoïcien Sénèque.

Celui de tous les disciples de Zénon qui paraît avoir le plus fidèlement pratiqué sa morale a été un esclave. Épictète, né en Phrygie, fut d'abord esclave d'Épaphrodite, qu'on croit un affranchi de Néron; puis il obtint la liberté. Son grand principe était : « Supporte et abstiens-toi; supporte la douleur et abstiens-toi du plaisir. » On cite de lui plusieurs traits de patience et de douceur. Il vécut pauvre et modeste. Arrien, l'un de ses disciples, recueillit ses maximes dans un petit livre connu sous le nom de *Manuel d'Épictète*. Ce recueil, moyennant quelques corrections, a servi longtemps de manuel ascétique aux moines chrétiens.

Vers ce même temps un autre stoïcien s'est vu empereur : ce fut Marc-Aurèle. Il avait plus d'une belle et grande qualité. Il connaissait les chrétiens, car il parle de leur constance à souffrir la mort; il connaissait leur doctrine, car un d'entre eux, le philosophe Justin, la lui exposa dans une célèbre apologie qui lui est adressée. Cependant qu'a-t-il fait pour seconder les chrétiens à sauver le monde et à faire connaître la véritable sagesse, non plus à quelques individus, mais à tous les peuples? Il fut le plus superstitieux de tous les idolâtres; les idolâtres eux-mêmes en ont fait la remarque. L'empereur Adrien avait vécu péniblement en sodomite; Marc-Aurèle en fit un dieu. Il décerna les mêmes honneurs à son frère Lucius Vérus, dont la conduite n'avait pas été moins infâme. Sa propre femme était une prostituée dont les scandales retentissaient jusque sur les théâtres; on l'exhortait à la répudier. « Il

<sup>1</sup> Dion Cassius.

faudra donc, répondit le tant vanté philosophe, lui rendre la dot!» C'était l'empire. Non-seulement il la garda, mais, dans un opusculé qui nous reste de lui, il remercie les dieux de lui avoir donné une femme aussi vertueuse. Vivante il en récompensa les complices par des consulats; morte il en fit la déesse des nouveaux mariés. Son fils Commode annonçait un second Néron; il mit tout en œuvre pour lui assurer l'empire. Le philosophe Justin, qui lui avait présenté une apologie au nom des chrétiens, fut mis à mort avec un grand nombre de ses frères. Voilà ce qu'a fait la philosophie stoïcienne sur le trône!

Les successeurs ou disciples de Platon et d'Aristote ne donnèrent pas plus d'espoir. Au lieu d'imiter leurs maîtres, de parcourir les différents pays de la terre pour en recueillir une masse toujours plus considérable d'observations et de traditions; au lieu de profiter, pour compléter leurs idées sur Dieu et sur l'homme, de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, en particulier des livres hébreux qu'un grand homme d'Athènes, Démétrius de Phalère, disciple de Théophraste, avait portés les Ptolémées d'Égypte à faire traduire en grec, les nouveaux académiciens, à la suite d'Arcésilas et de Carnéade, s'adonnaient à des phrases et à des subtilités. Pour confondre mieux les sophistes qui prétendaient savoir tout Socrate professait ne savoir rien; mais cette modestie ironique ne l'empêchait point de prouver, ainsi que nous l'avons vu, l'existence de Dieu, sa providence, l'immortalité de l'âme, l'éternité des récompenses et des peines dans une autre vie. Les nouveaux académiciens employaient toute leur science à prouver qu'on ne pouvait rien savoir.

De leur nombre on peut compter à peu près Cicéron, qui, du reste, comme philosophe, n'a fait que traduire en latin les divers systèmes de la philosophie grecque. Il avait cependant sous la main de quoi s'élever bien au-dessus. De son temps un philosophe juif, Aristobule, avait commencé l'alliance entre la sagesse des Grecs et celle des Hébreux; de son temps il y avait un grand nombre de Juifs à Rome. Il les connaissait bien, puis-



qu'il plaïda contre eux pour le proconsul Flaccus, mis en jugement pour avoir défendu à ceux d'Asie de porter leur offrande annuelle au temple de Jérusalem. Qui donc l'empêchait de s'enquérir mieux de leur religion et de leurs livres et d'y trouver la base historique de la vérité? Mais, à vrai dire, en étudiant la philosophie il cherchait moins la connaissance de la vérité et de la sagesse que de nouveaux moyens d'éloquence. Pour les principes il vivait au jour le jour, suivant sa propre expression <sup>1</sup>. S'il a composé des traités philosophiques, c'est que, depuis que la république avait disparu sous la dictature de César, il n'avait rien de mieux à faire et qu'il ne voulait pas moins être le premier dans ce genre d'écrire que dans l'art oratoire. C'est ainsi que lui-même s'en explique, et il a réussi. Lors même que le fond n'est pas bien solide, lors même que les raisonnements sont défectueux, la forme est toujours agréable, le style toujours parfait.

Bref, la philosophie humaine, avec ce qu'elle a eu de plus glorieux et de plus puissant, avec ses Pythagore, ses Socrate, ses Platon, ses Aristote, ses Zénon, ses Cicéron, ses Sénèque, ses Marc-Aurèle, n'a rien pu, n'a rien osé ni pour Dieu ni pour l'homme; rien pour faire rendre à Dieu le culte qui lui est dû, rien pour abolir l'esclavage qui pesait sur les trois quarts du genre humain. Athènes, la patrie des philosophes, comptait quatre cent mille esclaves sur vingt mille citoyens, et pas un de ses sages n'éleva la voix contre cet asservissement de leurs semblables; il en est, au contraire, Aristote, par exemple, qui l'ont démontré naturel. A Rome et en Italie le nombre des esclaves était encore plus grand, leur condition encore plus dure, et jamais ni Cicéron, ni Sénèque, ni Marc-Aurèle n'ont trouvé pour eux un mot de compassion. Il y a plus; et les stoïciens, et Cicéron avec eux, rangeaient la pitié et la miséricorde parmi les vices dont le sage doit se garder avec le plus de soin<sup>2</sup>. Combien est différente la parole du Christ : « Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés! Bienheureux les miséricor-

dieux parce qu'ils obtiendront miséricorde! »

Voilà ce qu'il en est des princes mêmes de la philosophie. Quant à la populace des philosophes, comme parle Cicéron, un contemporain de Marc-Aurèle, le philosophe Lucien, nous les fait connaître au long. Dans une dizaine de ses dialogues il nous les montre flatteurs et parasites des grands ou des riches, le jour dans les festins, la nuit dans les lieux de débauche, le matin trompant la jeunesse pour de l'argent à propos de sagesse, faisant consister toute leur philosophie dans le manteau et dans la barbe; le cynique au ton rude, au visage refrogné, à la mine barbare, à l'extérieur farouche et sauvage, se glorifiant de son impudence, aboyant après tout le monde pour se faire admirer de tout le monde, déclamant contre le plaisir et la richesse, et cachant dans sa besace de l'or, du parfum et un miroir, et n'attendant pas les ténèbres pour se livrer aux plus sales voluptés, injuriant qui ne lui donne rien et jetant le masque de philosophe lorsqu'il s'est enrichi à faire le philosophe mendiant; le stoïcien, avec la vertu sans cesse à la bouche, corrompant la femme de son disciple, prostituant la sienne, prêtant à usure, par la raison que les intérêts sont la conséquence du capital et que c'est au philosophe à tirer les conséquences des principes; le platonicien et le péripatéticien, sous des dehors plus vénérables, couvrant des amours de Sodome. Lucien a même un dialogue dont la conclusion est que les amours de cette espèce sont le privilège des philosophes. Tous enfin, jaloux d'être invités aux bons repas, s'y gorgeant de vin et de viande, faisant emporter chez eux ce qu'ils ne peuvent avaler, se disputant les morceaux les plus friands, s'injuriant les uns les autres par les plus grossières invectives, se reprochant mutuellement des infamies, et finissant par se jeter les verres et les assiettes à la tête et par se prendre aux cheveux <sup>1</sup>.

Finalement, à considérer tout l'ensemble de la philosophie humaine, on y trouve toutes les erreurs, mais aussi, du moins à peu près, toutes les vérités.

<sup>1</sup> Lucien, *Vitarum auctio. Piscator. Hermotim. Amores. Icaromenip. Bis accusatus. Fugitivi. Convivium seu La-pithæ.*

<sup>2</sup> Cic., *Tuscul.*, l. 5, n. 11. — *Ibid.*, l. 3 et 4.

« Je ne sais comment il se fait, dit d'un côté Cicéron, qu'il n'y a point d'absurdité au monde qui n'ait été dite par quelque philosophe. » D'un autre côté, « il est facile de montrer, dit Lactance, que la vérité presque tout entière a été divisée entre les philosophes et les sectes ; car nous ne renversons pas la philosophie, comme le font les académiciens, qui ont la prétention de répondre à tout ; ce qui n'est, dans la réalité, que mensonge et déception. Nous soutenons, au contraire, qu'il n'y a jamais eu secte si éloignée de la vérité ni philosophe si vain qui n'en ait aperçu quelques rayons. Mais, pendant qu'ils poussent jusqu'à l'extravagance leur envie de contredire, pendant qu'ils soutiennent opiniâtrément cela même qu'ils ont avancé de faux et qu'ils renversent cela même que les autres ont découvert de vrai, la vérité, qu'ils font semblant de chercher, leur échappe, ou plutôt ils la perdent par leur faute. S'il se fût rencontré quelqu'un qui, ramassant la vérité disséminée parmi les divers philosophes, éparse dans les différentes sectes, en eût formé un seul corps, sans doute il ne se trouverait pas en dissentiment avec nous ; mais celui-là seul peut le faire qui a l'expérience et la science de la vérité, et celui-là seul peut en avoir la science qui est enseigné de Dieu ; car nul autre moyen de rejeter ce qui est faux, de choisir et d'embrasser ce qui est vrai. Les philosophes ont ainsi touché à la vérité tout entière, ainsi qu'à tous les mystères de la religion divine ; mais, réfutés les uns par les autres, ils n'ont pu défendre ce qu'ils avaient découvert, parce que la manière dont ils le concevaient ne cadrerait pas avec le reste, et les vérités qu'ils avaient senties ils n'ont pu les ramener à un ensemble, comme nous avons fait <sup>1</sup>. »

Dans ce pêle-mêle de la philosophie ancienne les hérétiques des divers siècles et les philosophes du dix-huitième ont pris les erreurs et les absurdités ; les Pères et les docteurs de l'Église y ont pris les vérités ; au deuxième siècle saint Justin, Athénagore, saint Théophile d'Antioche ; au troisième Tertullien, Origène, Clément d'Alexandrie,

suivant lequel la philosophie a été pour les Grecs ce que la loi de Moïse a été pour les Juifs, une préparation à l'Évangile ; au quatrième Arnobe, Lactance, Eusèbe ; au cinquième saint Augustin, saint Cyrille d'Alexandrie, Synésius, évêque de la Cyrénaïque ; au sixième deux consuls romains, Boèce et Cassiodore. Le premier réunissait dans sa tête, comme dans une bibliothèque vivante, tout ce qu'il y a de plus substantiel dans Pythagore, Platon, Aristote, Zénon, Plotin, Porphyre. Il s'était proposé de traduire en latin les ouvrages entiers de Platon, d'Aristote, et de montrer la concordance de ces deux grands maîtres ; mais il ne put qu'ébaucher un si vaste dessein. Le second, après s'être retiré dans un monastère qu'il avait fondé en Calabre, y réunit une grande bibliothèque où les moines s'instruisaient et transcrivaient des livres ; il abrégéa les travaux philosophiques de Boèce, s'unit à lui pour faire connaître la logique d'Aristote aux Latins. C'est à ces deux philosophes catholiques que l'Occident dut, au moyen âge, la connaissance de la philosophie grecque, et, du moins en partie, cette méthode plus concise et plus serrée qui d'Aristote a passé dans l'enseignement scientifique de la doctrine chrétienne, sous le nom de théologie scolastique. Au treizième siècle vint saint Thomas d'Aquin, qui, dans sa *Somme* et dans son *Traité contre les Gentils ou les manichéens*, cite et rectifie à la fois et Platon et Aristote, égalant et même surpassant le premier par l'élévation de la pensée et le second par la précision du langage.

## LES POÈTES.

Ce que nous avons dit des philosophes nous pouvons le dire des poètes : on y trouve toutes les vérités, mais aussi toutes les erreurs. Les Pères de l'Église, à l'exemple de saint Paul, ont recueilli les premières. Nous désirons faire comme eux.

L'Inde, que l'on commence à mieux connaître depuis quelque temps, possède entre autres deux immenses épopées, le *Ramayan* et le *Mahabharat*. Le sujet en est la septième et la huitième incarnation de Vischnou,

<sup>1</sup> Lact., *Inst.*, l. 7, c. 7.



deuxième personne de la trinité brahmanique, sous le nom de Rama et de Crichna. On y trouve toutes les croyances indiennes que nous avons rapportées précédemment : l'unité absolue de l'Être suprême, sa manifestation dans une trinité de personnes, qui se reproduit elle-même dans toutes les créatures. De là une multitude innombrable de divinités subalternes qui ont des histoires et des aventures pareilles à celles de la mythologie grecque et latine. On y trouve la création de l'homme, sa chute, le déluge, l'attente de la rédemption par un Dieu incarné; la nécessité de la prière, du sacrifice, de la pénitence, de l'abnégation de soi-même. Les poétiques hiéroglyphes de l'Égypte nous présentent au fond la même doctrine, un Dieu, un être unique, s'émanant, se manifestant en une trinité souveraine, qui s'émane et se reproduit en tout et partout. De sorte que, dans l'Égypte comme dans l'Inde, l'unité de Dieu sert comme de base au plus étrange polythéisme, et le plus étrange polythéisme comme de vestibule à l'unité de Dieu.

La Grèce ayant reçu de l'Égypte et de l'Orient la plupart de ses traditions religieuses et poétiques, on y voit quelque chose d'approchant. Parmi les hymnes d'Orphée il en est plusieurs à des divinités particulières que l'on a retrouvés presque mot pour mot dans des inscriptions hiéroglyphiques. D'un autre côté, dans un ouvrage dédié au roi d'Égypte, Ptolémée-Philométor, par son précepteur, le philosophe juif Aristobule, du temps des Machabées, environ un siècle et demi avant Jésus-Christ, on lisait cet hymne du même poète sur l'unité de Dieu : « Je parlerai à qui il est permis d'entendre; loin d'ici, profanes ! Mais toi, petit-fils de la brillante lune, toi, Musée, écoute ; car je chante ce qui est vrai. Que tes opinions précédentes ne te détournent point de la vie heureuse ! Fixant tes regards sur la parole divine, attache-toi à elle sans cesse et redresse la capacité intelligible de ton cœur ! Marche dans le droit sentier ! n'envisage que l'immortel Créateur du monde ! Voici ce qu'en dit l'ancienne parole : Il est un, il est de lui-même et parfait ; tout a été fait par lui ; il est présent partout ; nul des mortels ne le voit, il les voit tous et

n'est visible qu'à l'esprit<sup>1</sup>. » Comme Orphée passe pour avoir transporté en Grèce les doctrines secrètes de l'Égypte, ces paroles, adressées aux seuls initiés et citées par les premiers apologistes de la religion chrétienne, n'ont rien d'incroyable de sa part<sup>2</sup>. D'ailleurs un philosophe païen, Proclus, nous a conservé d'Orphée un hymne semblable : « L'univers a été produit par Zeus. A l'origine tout était en lui, l'étendue éthérée et son élévation lumineuse, la mer, la terre, l'Océan, l'abîme du Tartare, les fleuves, tous les dieux et toutes les déesses immortelles, tout ce qui est né et tout ce qui doit naître ; tout était renfermé dans le sein du Dieu suprême<sup>3</sup>. » Dans d'autres fragments Orphée dit nettement que Zeus est un, que c'est un seul Dieu en toutes choses<sup>4</sup>. Enfin, dans un hymne cité par Aristote il définit ainsi ce Dieu souverain : « Zeus, le premier et le dernier, le commencement et le milieu, de qui toutes choses tirent leur origine, est l'esprit qui anime toutes choses, le chef et le roi qui les gouverne<sup>5</sup>. » Quant à l'antiquité précise de ces poésies et conséquemment de leur auteur, l'on n'a rien de certain ; seulement on est généralement persuadé que ces hymnes, originellement écrits en un langage qui, sous Pisistrate, au sixième siècle avant Jésus-Christ, n'était déjà plus intelligible pour les Grecs, furent retouchés alors par le poète Onomacrite, ce qui ne suppose pas une petite antiquité.

On trouve des idées semblables sur Dieu dans les fragments de Simonide, de Linus, d'Archiloque et de Callimaque.

Eschyle, le premier des poètes tragiques parmi les Grecs et contemporain d'Anaxagore, disait en plein théâtre : « Il faut bien distinguer Dieu des mortels et ne pas t'imaginer qu'il est de chair comme toi. Tu ne le connais pas. Mouvement impalpable, tantôt il prend l'apparence de feu, de ténèbres ou de l'élément liquide ; tantôt il se rend semblable à des animaux, aux vents, aux nuées, à la foudre, au tonnerre, à la pluie. La mer

<sup>1</sup> Eusèbe, *Præp. ev.*, l. 13, c. 12. — S. Justin, *de Monarch.* Clém. Alex., *ad Gentes*. — <sup>2</sup> Proclus, édit. Cousin, t. 5, in *Parmenid.*, 22 et 23 ; t. 6, in *Tim.* — <sup>3</sup> Orphic., frag. 4, p. 364, édit. Gessner. — <sup>4</sup> Arist., *de Mundo*, c. 7.

est à ses ordres, les rochers, les fontaines, les amas d'eaux. L'œil terrible du maître regarde-t-il l'univers : la terre tremble des profondeurs effroyables de l'Océan jusqu'aux sommets inaccessibles des montagnes, car il peut tout. La gloire est au Dieu très-haut <sup>1</sup>. »

Sophocle, contemporain de Socrate, était encore plus formel. « Dans la vérité il n'y a qu'un Dieu, qui a fait le ciel et la terre, et la mer azurée, et les vents impétueux. La plupart des mortels, dans l'égarement de leur cœur, dressent des statues des dieux, comme pour trouver dans ces images de bois, d'airain, d'or, d'ivoire, une consolation de leurs maux. Ils leur offrent des sacrifices, ils leur consacrent des fêtes, s'imaginant qu'en cela consiste la piété <sup>2</sup>. »

Euripide, l'ami du même philosophe, faisait dire à un de ses personnages : « Comment veux-tu donc que je conçoive Dieu ? — Comme celui, répond l'autre, qui voit tout et qui lui-même n'est pas vu <sup>3</sup>. » Ailleurs il l'invoque en ces termes : « O toi qui es né de toi-même, qui dans la pluie éthérée as enveloppé la nature de toutes choses ; toi autour duquel la lumière et la sombre nuit, la variété des couleurs et la multitude innombrable des astres ne cessent de se mouvoir en chœur <sup>4</sup> ! »

Il faut adorer ce Dieu avec un cœur pur. « Si quelqu'un, dit le poète comique Ménandre, croit, par de nombreux sacrifices et de riches présents, se rendre Dieu favorable, il s'abuse, son esprit est aveuglé. Le devoir de l'homme, c'est d'être bon, de respecter la pudeur des vierges et des épouses, de s'abstenir du meurtre et du vol, de ne pas même désirer l'aiguille d'autrui ; car Dieu est près de vous, il vous voit. O mes amis ! Dieu aime les œuvres justes, il déteste l'iniquité. Soyez donc justes jusqu'à la fin et sacrifiez à Dieu avec un cœur pur <sup>5</sup>. »

Le méchant ne saurait échapper à la justice de Dieu. « Pensez-vous, disaient d'autres

poètes sur la scène, que ceux qui ont passé leur vie dans les festins et dans les plaisirs puissent échapper, après leur mort, à la justice divine ? Il y a un œil qui voit tout, et nous savons qu'il existe deux chemins à l'entrée des enfers, l'un qui conduit au séjour des justes et l'autre à la demeure des impies. Allez donc, dérobez, ravissez, ne respectez rien ; mais ne vous y trompez pas, il y a un jugement dans l'autre monde, un jugement qu'exercera Dieu, le maître souverain de l'univers, dont je n'oserais prononcer le nom formidable. Il prolonge quelquefois la vie du méchant ; que le méchant ne pense pas pour cela que ses crimes lui soient cachés ou qu'il les regarde avec indifférence ; car cette pensée serait un nouveau crime. Vous qui croyez que Dieu n'est pas, prenez garde ; il existe, oui, il existe un Dieu ! Si quelqu'un, né mauvais, a fait le mal, qu'il profite du temps qui lui est laissé ; car plus tard il subira des châtiments terribles <sup>1</sup>. »

Tout le monde connaît, du moins de nom, cet hymne ou prière du poète et philosophe Cléanthe : « Roi glorieux des immortels, adoré sous des noms divers, éternellement tout-puissant, auteur de la nature, qui gouvernes le monde par tes lois, je te salue ! Il est permis à tous les mortels de t'invoquer ; car nous sommes tes enfants, ton image, un faible écho de ta voix, nous qui vivons un moment et rampons sur la terre. Je te célébrerai toujours, toujours je chanterai ta puissance. L'univers entier t'obéit comme un sujet docile. Tes mains invincibles sont armées de la foudre ; elle part, et la nature frémit de terreur. Tu diriges la raison commune, tu pénètres et fécondes tout ce qui est. Roi suprême, rien ne se fait sans toi, ni sur la terre, ni dans le ciel, ni dans la mer profonde, excepté le mal que commettent les mortels insensés. En accordant les principes contraires, en fixant à chacun ses bornes, en mélangeant les biens et les maux, tu maintiens l'harmonie de l'ensemble ; de tant de parties diverses tu formes un seul tout, soumis à un ordre constant, que les infortunés et coupables humains troublent par leurs dé-

<sup>1</sup> S. Justin, de *Monarch.* Clém. Alex., *Strom.*, l. 5, p. 610. — <sup>2</sup> S. Just., de *Mon.* Clém. Alex., *Strom.*, l. 5, p. 603. — <sup>3</sup> Clém. Alex., ad *Gentes*, p. 45. — <sup>4</sup> Clém. Alex., *Strom.*, l. 5, p. 603. — <sup>5</sup> S. Just., de *Mon.* Clém. Alex., *Strom.*, l. 5, p. 605.

<sup>1</sup> S. Just., de *Mon.* Clém. Alex., *Strom.*, l. 5, p. 606.



sirs aveugles. Ils détournent leurs regards et leurs pensées de la loi de Dieu, loi universelle qui rend heureuse et conforme à la raison la vie de ceux qui lui obéissent. Mais, se précipitant au gré de leurs passions dans des routes opposées, les uns cherchent la gloire, les autres les richesses ou les plaisirs. Auteur de tous les biens, toi qui lances le tonnerre du sein des nuées, père des hommes, délivre-les de cette triste ignorance, dissipe les ténèbres de leur âme, fais-leur connaître la sagesse par qui tu gouvernes le monde, afin que nous t'honorions dignement et que sans cesse nous chantions tes œuvres, comme il convient aux mortels; car il n'est rien de plus grand pour l'homme et pour les dieux que de célébrer dans la justice la loi universelle <sup>1</sup>. »

Les poètes ont chanté le chaos, la confusion primitive des éléments, d'où est sorti l'univers actuel. Homère nous montre ses dieux mêmes nés de l'Océan et de Thétis, autrement de l'ancien chaos <sup>2</sup>. Hésiode nous représente le chaos comme la matière primordiale et l'amour comme le principe créateur <sup>3</sup>. Dans Ovide surtout, avant qu'il y ait la mer, la terre et le ciel qui renferme tout le reste, on voit tous les éléments confondus dans une masse informe et liquide, que l'on a nommée, dit-il, le chaos. Nul soleil n'éclairait encore le monde. Dieu soumet à l'ordre cette confusion. Il sépare du ciel la terre et de la terre les eaux. Le ciel est peuplé d'étoiles, l'air de volatiles, la mer de poissons, la terre de plantes et d'animaux. Mais il manquait encore cet animal divin, capable d'une intelligence supérieure, qui pût dominer les autres. L'homme naquit. Prométhée le forma d'une terre détrempée et d'une étincelle céleste, à l'image de la Divinité; au lieu que le reste des animaux est courbé vers la terre, il donna à l'homme une attitude droite et un regard élevé vers le ciel <sup>4</sup>. Nous sommes ainsi de la race de Dieu, comme le dit le poète grec Aratus dans son poème sur les phénomènes célestes. « Commençons par Zeus! Hommes, ne faisons jamais rien sans parler de lui! Tout est plein de Zeus, et les

rues, et les assemblées publiques, et la mer, et les ports. Tous et partout nous avons besoin de Zeus; car nous sommes sa race <sup>1</sup>. » Ces dernières paroles, saint Paul les cite et les approuve dans son discours devant l'aréopage d'Athènes <sup>2</sup>.

« A chaque homme, dit Ménandre, il est donné un génie au moment de sa naissance, pour l'initier aux mystères de la vie <sup>3</sup>. » « Nul homme, dit Théognide, riche ou pauvre, bon ou méchant, qui n'ait un génie ou démon <sup>4</sup>. »

Eschyle, dans son *Prométhée*, parle d'une sédition qui eut lieu dans le ciel parmi les dieux, les uns voulant chasser Kronos de son trône afin que Zeus régnât, les autres ne voulant pas, au contraire, que Zeus régnât sur les dieux. Ceux-ci furent précipités avec Kronos, leur chef, né très-anciennement, dans les noires profondeurs du Tartare <sup>5</sup>. Il est difficile de ne pas reconnaître en ceci une tradition altérée de la chute des anges rebelles.

« Les dieux immortels de Zeus, gardiens des hommes mortels, dit de son côté Hésiode, sont au nombre de trois myriades sur la terre féconde; revêtus d'air et sans cesse parcourant tous les lieux, ils observent les œuvres justes et injustes <sup>6</sup>. »

Le même Hésiode a aussi une allégorie historique de la chute de l'homme par la femme. Prométhée ayant formé le premier homme avec un corps de terre et une âme céleste, et lui ayant enseigné l'usage du feu, avec tous les arts nécessaires, Zeus créa la première femme et l'orna de toutes les grâces. Elle fut nommée pour cela Pandore, c'est-à-dire *tous les dons*. Elle avait reçu une boîte mystérieuse, qu'elle ouvrit par curiosité; aussitôt en sortirent les maux de toute espèce qui depuis ce temps inondent la terre. Il ne resta au fond de la boîte fatale que l'espérance <sup>7</sup>.

La chute de l'homme se fit sentir en lui-même par une dégénération progressive. Jusque-là c'était l'âge d'or. Les hommes

<sup>1</sup> Apud Stob. — <sup>2</sup> *Iliade*, 14, v. 201. — <sup>3</sup> *Théog.*, v. 114 et seq. — <sup>4</sup> Ovide, *Métam.*, l. 1.

<sup>1</sup> Clém. Alex., *Strom.*, l. 5, p. 597. — <sup>2</sup> Act., 17, 28. — <sup>3</sup> Apud Stob., *Ecl. phys.*, l. 1, n. 9. — <sup>4</sup> Théogn., *Sent.*, v. 167 et 168. — <sup>5</sup> Eschyle, *Prométhée*, sc. 3. — <sup>6</sup> Hésiode, *Op. et Dies*, l. 1. — <sup>7</sup> *Ibid.*

avaient vécu dans l'innocence et la piété; la terre leur offrait d'elle-même tout ce qu'ils pouvaient désirer. La mort n'était pour eux qu'un doux sommeil, après lequel ils devenaient, par la volonté du Dieu suprême, les dieux tutélaires du genre humain. Vient ensuite l'âge d'argent. La piété et l'innocence diminuent. L'enfance de l'homme durait encore cent ans. Ceux qui meurent deviennent, par la volonté de Zeus, dieux souterrains. Dans l'âge d'airain les uns descendent aux enfers sans gloire; les autres, plus justes, héros et demi-dieux, habitent les îles Fortunées. Dans l'âge de fer chacun se fait justice à soi-même; il n'y a plus de droit que la force; la pudeur et l'équité s'enfuient au ciel; il n'y a plus de remède au mal. Ainsi parle Hésiode <sup>1</sup>. Ovide y ajoute la punition du crime triomphant, le déluge <sup>2</sup>.

Voilà comment les poètes représentent les funestes effets de la dégradation originelle dans l'humanité entière; ils ont remarqué ce désordre jusque dans l'individu; ils ont vu comment il est sans cesse en guerre avec lui-même. « Autre est ce que persuade la convoitise, dit Ovide, autre est ce que persuade la raison. Je vois bien ce qui est meilleur, et je l'approuve, et cependant je me laisse aller à ce qui est pire <sup>3</sup>. » Il n'y a personne qui n'ait fait plus d'une fois cette expérience; il n'y a personne qui ne sente encore la justesse de cette autre parole du même poète : « Nous tendons avec effort à ce qui nous est défendu, et nous convoitons ce qu'on nous refuse <sup>4</sup>. » Dans ce peu de mots il y a une connaissance plus vraie de l'homme, et conséquemment plus de véritable philosophie, que dans la plupart des anciens philosophes. Ceux-ci, principalement les stoïciens, avaient la présomptueuse persuasion qu'il suffit à l'homme de connaître le bien et le mal pour pratiquer l'un et éviter l'autre. Cette vanité philosophique les empêchait de voir et de convenir que la connaissance seule, sans l'humilité de cœur et la prière à Dieu, ne fait qu'irriter la convoitise et que lui donner plus de force, ainsi que le montre saint Paul dans son Épître aux Romains <sup>5</sup>.

A l'entrée de l'autre monde les poètes placent un tribunal et un juge devant lequel paraissent tous les morts. Les justes sont envoyés dans l'Élysée, lieu de repos, de paix et de bonheur; les grands coupables, précipités dans l'enfer pour y subir éternellement des supplices proportionnés à leurs crimes; ceux qui n'ont pas été méchants jusqu'à l'excès endurent diverses sortes de châtiments, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement purifiés de leurs fautes et réunis dans l'Élysée avec les justes. Le bonheur qu'ils y goûtent, suivant le tableau qu'en font les poètes de la gentilité, ne nous paraît pas bien relevé; c'est qu'au fond, lorsque ces poètes traçaient leurs peintures, le véritable ciel n'était point encore ouvert, les vrais justes mêmes étaient encore retenus dans des lieux souterrains, dans les limbes; ils y jouissaient de la paix et du bonheur, mais ce bonheur n'était point encore complet, parce qu'ils ne voyaient point encore Dieu. Les idées des anciens poètes étaient alors plus vraies qu'on ne pense.

Un trait surtout est à remarquer dans la description que Virgile nous fait de l'enfer. S'il y a quelque chose au monde qui réveille en nous l'idée de l'innocence, assurément c'est l'enfant, qui n'a pu encore ni commettre le mal, ni même le connaître, et supposer qu'il soit soumis à des châtiments, des souffrances, est une pensée qui révolte toute l'âme. Cependant Virgile, le tendre Virgile, place les enfants *moissonnés à la mamelle, avant d'avoir goûté la vie, à l'entrée des royaumes tristes*, où il les représente dans un état de peine, pleurant et poussant un long gémissement, *vagitus ingens* <sup>1</sup>. Pourquoi ces pleurs, ces voix douloureuses, ce cri déchirant? Quelles fautes expient ces jeunes enfants à qui leurs mères n'ont point souri? qui a pu suggérer au poète cette étonnante fiction? quel en est le fondement? D'où vient-elle, sinon de la croyance antique que l'homme naît dans le péché?

Non-seulement les poètes supposent et proclament partout l'immortalité de l'âme, ils ont même imaginé une résurrection des

<sup>1</sup> Hésiode, *Op. et Dies*, l. 2. — <sup>2</sup> Ovide, *Métam.*, l. 1. —

<sup>3</sup> *Ibid.*, 7-20. — <sup>4</sup> *Id.*, *Am.*, 3, él., 4, v. 17. — <sup>5</sup> Rom., 7.

<sup>1</sup> *Énéide*, l. 6, v. 426-429.



corps. Orphée descendit, suivant eux, dans les enfers et en ramena sa femme Eurydice. Hercule y descendit également, suivant Euripide, y combattit la mort, lui arracha Alceste, femme d'Admète, roi de Thessalie, qui venait d'en célébrer les funérailles; la rendit vivante à son époux, pour récompenser celui-ci de son hospitalité généreuse et celle-là de son amour conjugal qui l'avait portée à mourir à la place d'Admète<sup>1</sup>. Aussi lit-on dans les vers de Phocylide : « Les parties qui composent le corps humain forment une harmonie qu'il n'est pas permis de détruire. Nous espérons que ceux qui ont abandonné leur dépouille à la terre en sortiront bientôt pour venir dans la lumière ; ils seront un jour des *dieux*, car les âmes des morts sont incorruptibles. L'esprit est l'image de Dieu ; pour le corps il vient de la terre et s'en retourne en terre. Nous ne sommes que cendre ; mais l'esprit remonte au ciel<sup>2</sup>. »

Quant au grand événement qui est comme le centre de tous les siècles, l'attente et la venue du Rédempteur, il fait le sujet d'immenses poèmes dans l'Inde. En Occident Virgile, appliquant d'anciens oracles à la naissance de je ne sais quel enfant, chante les mêmes espérances. Le dernier âge prédit par la sibylle de Cumès est arrivé ; le grand ordre des siècles recommence ; une race nouvelle descend du haut des cieux ; un enfant va naître qui fera cesser le siècle de fer et revenir l'âge d'or ; tous les vestiges de notre crime étant effacés, la terre sera pour jamais délivrée de la crainte. L'enfant divin qui doit régner sur le monde pacifié recevra pour premiers présents de simples fruits de la terre, et le serpent expirera dès son berceau. A l'approche de cet enfant chéri des dieux, de ce noble rejeton du Dieu suprême, toute la machine de l'univers s'ébranle, toutes les régions de la terre, toutes les mers et la voûte profonde des cieux. Toute la nature se réjouit dans l'attente du siècle à venir<sup>3</sup>. D'un autre côté Eschyle, dans une de ses tragédies, nous montre un dieu souffrant, et souffrant de la part du Dieu suprême ; un dieu lié, enchaîné et mis comme en croix sur le haut d'une montagne, et cela

parce qu'il a trop aimé les hommes, parce qu'il a eu pitié de leurs maux et qu'il y a porté remède<sup>1</sup>. La poésie indienne, pour chanter les incarnations de Vischnou, réunit à la fois les idées gracieuses de Virgile, et les idées de travaux, de pénitence, d'expiation d'Eschyle.

Quant aux sibylles, presque tous les anciens Pères de l'Église, et saint Augustin lui-même, les ont crues véritablement inspirées. On a tout lieu de croire que sous ce nom, qui ne désigne aucun personnage certainement connu, de vraies prophéties avaient cours chez les Grecs et chez les Romains. Quoiqu'on en ignorât les auteurs elles ne laissaient pas de produire leur effet en dirigeant la foi et l'espérance des justes vers le Sauveur attendu et en préparant les peuples à le reconnaître. Il est possible qu'on ait attribué faussement plusieurs prophéties aux sibylles ; cependant Lactance, après en avoir cité de très-frappantes, assure que quiconque a lu Cicéron, Varron, et d'autres écrivains qui vivaient avant Jésus-Christ, ne pensera point qu'elles soient supposées<sup>2</sup>.

Pour ce qui est de la morale, voici le résumé qu'on en lit dans le poète Phocylide :

« Honore premièrement Dieu et ensuite tes parents. Sois équitable envers tous, sans acception de personne. Ne repousse point le pauvre. Ne rends point de jugements injustes ; car, si tu juges mal, Dieu à son tour te jugera. Fuis le faux témoignage. Dis ce qui est vrai. Conserve la chasteté. Sois bienveillant envers tous les hommes. N'use point d'une mesure trompeuse ; que ta balance n'incline d'aucun côté. Ne te parjure point, ni volontairement, ni par inconsideration ; car Dieu a le parjure en horreur. Ne dérobe point les semences, c'est un crime exécrable. Paye à l'ouvrier son salaire et n'afflige point le pauvre. Veille sur ta langue ; ne révèle point le secret qui t'est confié. Ne commets point d'injustice et ne souffre pas qu'on en commette. Donne tout de suite au mendiant et ne le remets point au lendemain ; donne à pleines mains à l'indigent. Reçois l'exilé dans ta maison. Sois le conducteur de l'aveugle. Aie pitié des naufragés, car la navigation est incertaine.

<sup>1</sup> Eurip., *Alceste*. — <sup>2</sup> Phocylide, *Nouthet*. — <sup>3</sup> Virg., *Eclog.*, 4.

<sup>1</sup> Esch., *Prométh.* — <sup>2</sup> S. Aug., *Ep.* 258, ad Martian. Lact., *Div. Inst.*, l. 4, c. 15.

Tends la main à celui qui tombe; secours l'homme abandonné. Tous boivent à la coupe des maux; la vie ressemble à la roue d'un char : il n'est point de bonheur stable. Es-tu riche : partage avec l'indigent, rends-lui ce que Dieu t'a donné, et ne fais point de différence entre l'étranger et le concitoyen; car la pauvreté voyage sans cesse, elle nous visite tous, et il n'y a pas un coin de terre où les hommes puissent poser le pied solidement. Dieu seul est sage, puissant; seul il possède des richesses infinies et impérissables <sup>1</sup>. »

Ce sommaire de morale est si beau que plusieurs ont mis doute qu'il fût de Phocylide, qui florissait au sixième siècle avant Jésus-Christ; mais il est facile d'en recueillir un semblable de poètes aussi anciens et plus anciens encore, par exemple d'Hésiode, qu'on fait remonter communément au huitième siècle. Dans son poème *les Travaux et les Jours* il commence par invoquer Zeus, le Dieu suprême. C'est lui qui fait devenir les mortels ou célèbres ou obscurs, qui les environne de gloire ou d'ignominie; il lui est facile d'élever l'un et d'abaisser l'autre, de redresser le méchant et d'abattre le superbe <sup>2</sup>. Par sa providence la justice parcourt la terre; ceux qui la repoussent, elle leur inflige des maux; ceux, au contraire, qui font droit aux étrangers et aux citoyens, elle fait fleurir leur ville et leur peuple dans la paix et la prospérité. Souvent toute une ville est punie à cause d'un méchant homme. Prenez donc garde, ô rois (il appelle ainsi tous les juges), à cette justice d'en haut; car les dieux de Zeus, qui sont les gardiens des hommes mortels, parcourent incessamment la terre, observant les jugements et les œuvres mauvaises. La justice, cette vierge vénérable née de Zeus, si on l'offense, se plaint aussitôt à son père et demande que le peuple expie les péchés des rois qui corrompent les jugements. Considérant ceci, redressez vos pensées, ô rois affamés de présents! oubliez tout à fait les jugements iniques. Qui veut faire du mal à autrui en fait à soi-même, et un mauvais dessein n'est à personne plus mauvais qu'à celui qui le forme. L'œil de Zeus, qui voit et pénètre tout, n'ignore pas

comment se rend la justice dans la cité. La loi que Zeus a imposée aux poissons, aux bêtes sauvages et aux oiseaux, c'est de se dévorer les uns les autres, attendu que la justice n'est point connue d'eux; mais il l'a donnée pour règle aux hommes. Celui donc qui conseille et qui pratique ce qui est juste, Zeus le récompense, et lui et sa postérité; mais qui pervertit le droit par le parjure et de faux témoignages, celui-là se fait un préjudice irréparable; sa postérité en tombera dans l'opprobre. Commettre le mal, même à l'excès, c'est facile; le chemin n'est pas long, car le mal habite tout près; mais les immortels ont placé devant la vertu le travail et la sueur; le sentier qui y mène est long et roide; de plus il est âpre au commencement, mais quand on est arrivé en haut il devient facile. L'homme parfait est celui qui a l'intelligence de tout ce qui le regarde, comprenant ce qui est le meilleur et dans la suite et jusqu'à la fin; celui-là aussi est bon qui obéit à qui le conseille bien; mais celui qui ni n'est sage lui-même, ni ne veut écouter autrui, celui-là n'est bon à rien <sup>1</sup>. Des richesses qui ne sont pas mal acquises, mais que Dieu nous donne, sont de beaucoup meilleures; mais qui en ramasse par violence ou par fraude, il est facile aux immortels d'annéantir cet homme; sa famille déclinera, ses richesses ne lui resteront que peu de temps. C'est un crime égal de maltraiter le suppliant et l'étranger, de déshonorer la couche nuptiale de son frère, de tromper méchamment des orphelins, d'injurier un vieux père sur le seuil de la vieillesse; Zeus s'irrite contre un tel homme, et à la fin il lui rendra sévèrement la pareille <sup>2</sup>.

Les tragédies grecques présentent cette morale en action; on y voit presque toujours la justice divine poursuivant par des voies surprenantes l'impiété, le mépris de l'hospitalité, le parricide, l'inceste, le parjure. La plupart de ces tragédies, et les plus belles, semblent un commentaire de cette parole de Dieu dans les livres saints : « Je visiterai l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération, dans

<sup>1</sup> Phocylide, *Nouthet*. — <sup>2</sup> *Opera et Dies*, 1-10.

<sup>1</sup> *Opera et Dies*, 215-296. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 318-332.



ceux qui me haïssent<sup>1</sup>. » On y voit un ancêtre qui a commis un crime ; ce crime, non expié, s'attache à sa famille comme un autre péché originel. Des crimes nouveaux, des catastrophes épouvantables en sont la suite. La vengeance du Ciel n'arrête ses coups que quand la postérité du coupable est anéantie ou qu'elle a été purifiée par une grande expiation.

En un sens, tous les anciens poètes, tant grecs que latins, forment dans leur ensemble une sorte de commentaire profane de la sainte Écriture. Ce qui étonne quelquefois dans la lecture des livres saints, c'est que le langage et les mœurs y soient si différents des nôtres. Dans le siècle dernier l'impiété a tiré de là plus d'une objection contre ces livres. C'est qu'on ignore l'antiquité. Pour qui connaît les poètes et les autres anciens auteurs l'étonnement cesse. Un écrivain anglais a fait voir qu'une foule de locutions, en particulier du Nouveau Testament, que certains critiques traitaient d'hébraïsmes, de barbarismes, de solécismes, sont des locutions familières aux poètes et aux historiens classiques des Grecs<sup>2</sup>. Plus le poète est ancien, plus son langage est semblable à celui de la Bible, plus les mœurs qu'il dépeint sont semblables aux mœurs des patriarches. A l'étonnement du doute succède l'étonnement de l'admiration. Ce que les Grecs ont de plus ancien en ce genre peut nous servir d'exemple. Les poésies d'Homère paraissent, du moins quant au fond, des histoires nationales transmises par la tradition, mises en vers par des poètes, principalement par Homère, que l'on place communément au huitième siècle avant Jésus-Christ, chantées épisodiquement par des rhapsodes, recueillies de la bouche de ces derniers, et rangées en ordre par les soins de Pisistrate, au sixième siècle avant l'ère chrétienne. Or le style d'Homère a tant de ressemblance avec celui de la Bible qu'un érudit en a fait un ouvrage sous le nom d'*Homère hébraïsant*<sup>3</sup>. Cette ressemblance n'est pas moins frappante pour les mœurs.

Dans la Bible Abraham et Sara servent

eux-mêmes leurs hôtes ; dans Homère Achille et Patrocle servent eux-mêmes les amis qui viennent les voir ; Patrocle allume le feu, dresse la table ; Achille découpe les viandes et les met en broche<sup>4</sup>. Dans la Bible presque chaque ville a son roi ; il en est de même dans Homère. Dans la Bible on voit les patriarches et leurs fils gardant eux-mêmes leurs troupeaux ; dans Homère on en voit faire autant à plusieurs fils du roi des Troyens. Dans la Bible les filles et les femmes des patriarches vont à la fontaine et vaquent à toutes les œuvres de ménage ; dans Homère on voit une fille de roi se rendre à la fontaine hors de la ville, une autre présider à la lessive, et les reines manier le fuseau ou l'aiguille au milieu de leurs servantes. Dans Moïse les armées se composent de fantassins et de chars ; de même dans Homère on n'y voit point encore de cavaliers proprement dits. Dans Moïse le meurtrier involontaire s'enfuit dans un lieu d'asile pour se dérober au premier ressentiment des parents du mort ; dans Homère il subit un exil au moins temporaire ; Patrocle, bien que fils de roi, est de ces fugitifs. Dans la Bible il est souvent question d'esclaves ; dans Homère et les autres poètes on rencontre des esclaves sans nombre ; et ce ne sont pas seulement des gens du peuple, mais des épouses, des fils et des filles de rois ; Achille a vendu comme esclaves plusieurs fils de Priam ; Eumée, esclave d'Ulysse et le pasteur de ses porcs, était fils du roi de Scyros. Dans les comédies de Plaute et de Térence, imitées presque toutes du grec, la plupart des personnages sont des esclaves mâles et femelles ; celles-ci, prostituées ou sur le point de l'être, se trouvent habituellement issues d'une famille honnête et libre ; cette reconnaissance fait plus d'une fois le dénouement. Térence lui-même, noble Carthaginois, avait été réduit en esclavage ; cependant il n'a pas un mot contre cet asservissement de l'homme par l'homme. A peine nous est-il venu un fragment du comique Philémon, où il est dit : « Tout esclave qu'il est, il est de la même chair que toi ; car il n'est pas d'homme que la nature ait fait

<sup>1</sup> Exode, 20. — <sup>2</sup> Blackwall, *the Sacred Classics defended and illustrated*. — <sup>3</sup> *Homerus ἑβραϊζων* de Zacharie Bogan.

<sup>4</sup> *Iliade*, 9, v. 205-217.

esclave ; c'est la fortune seule qui nous dégrade ainsi <sup>1</sup>. »

Dans la Bible on voit venir le genre humain, et avec lui les arts et les sciences, de l'Orient en Occident ; la même chose se remarque dans Homère ; quoique Grec, il représente les Troyens plus civilisés et plus humains que les Grecs. On voit des sacrifices d'hommes chez ceux-ci ; Achille immole douze jeunes Troyens sur le bûcher de Patrocle, autour duquel il traîne pendant douze jours le cadavre d'Hector. Rien de semblable chez les Troyens. L'aïeul maternel d'Ulysse, par la grâce de Mercure, surpassait tous les autres en volet en parjure<sup>2</sup> ; Ulysse lui-même était allé au loin chercher du poison pour envenimer ses flèches ; trait de sauvages, dont on ne voit rien d'approchant chez Priam et ses alliés<sup>3</sup>. Nestor demande à Télémaque, comme une chose tout ordinaire, s'il n'était pas voleur de mer ou pirate, ajoutant que les Grecs avaient fait longtemps ce métier sous la conduite d'Achille<sup>4</sup>. Jamais Homère ne fait tenir aux Troyens un langage pareil.

La Bible nous montre les païens, méconnaissant le vrai Dieu, se faire des dieux des éléments, des astres, des rois, de leurs proches et même des animaux. Homère et Hésiode ont été, pour les Grecs, les grands fabricateurs de ces dieux-là. « Dans les temps primitifs, et c'est une observation d'Hérodote, les Pélasges appelaient généralement dieux les êtres qui avaient soumis l'univers à l'ordre et qui engouvornaient les différentes parties ; mais ils ne leur donnaient point de noms particuliers, parce qu'ils n'en avaient point entendu. Ce ne fut qu'après un temps bien long qu'ils en apprirent les noms de l'Égypte. Plus tard les Grecs les apprirent des Pélasges. De dire d'où chacun de ces dieux est venu, si tous ont été toujours, quelle est leur forme, comment ils sont faits, on ne le savait point ni avant-hier ni hier, pour ainsi dire ; car je pense qu'Hésiode et Homère n'ont pas vécu plus de quatre cents ans avant moi. Or ce sont eux qui ont composé aux

Grecs une théogonie, donné des noms aux dieux, assigné des honneurs, attribué des fonctions et signalé leurs formes <sup>1</sup>. » Hérodote écrivait ceci vers l'an 450 avant Jésus-Christ ; en y ajoutant 400 ans pour Homère et Hésiode, on aura 850, époque vers laquelle mourut le prophète Élisée. Jusque-là donc, suivant le premier de leurs historiens, les Grecs avaient généralement appelé dieux les êtres supérieurs qui ont formé l'univers et qui le gouvernent ; mais ils n'en connaissaient ni nom, ni généalogie, ni fonctions particulières, ni figure. Homère et Hésiode leur apprirent tout cela. Dans la théogonie du dernier <sup>2</sup> les éléments de la nature sont visibles. Il y avait d'abord, suivant lui, le Chaos, ensuite la Terre, puis le Tartare et enfin l'Amour. Du Chaos naquirent l'Èrèbe (en hébreu le soir) et la Nuit, qui engendrèrent l'Éther et le Jour. La Nuit engendra elle-même ensuite la Mort, le Sommeil, les Songes, le Rire, l'Affliction, les Parques, la Fraude, l'Amitié, la Vieillesse, la Discorde. Les enfants de cette dernière furent le Travail, l'Oubli, la Faim, les Douleurs, les Combats, les Meurtres, les Batailles, les Destructures d'hommes, les Disputes, les trompeuses Paroles, les Contestations, l'Injustice, l'Iniquité, le Serment. La Terre produisit d'elle-même Uranus ou le Ciel, puis les Montagnes ; unie au Ciel elle enfanta l'Océan, Iapet, Rhéa, Thétis ou la mer, enfin Chronos ou le Temps. Chronos ou Saturne, uni à Rhéa, eut trois fils et trois filles, d'abord Hestia ou Vesta, Déméter ou Cérès, Héré ou Junon ; ensuite Aïdès ou Hadès (Pluton), Poseidon ou Neptune, et Zeus ou Jupiter. On voit que le fond de cette théogonie est la personnification des éléments naturels et même des idées morales. Quant à Zeus son caractère varie chez les poètes : chez les uns, et nous en avons cité, il apparaît comme l'Être suprême, et, en un sens, unique, de qui proviennent le ciel et la terre, les dieux et les hommes ; chez d'autres il apparaît comme un roi de Crète, déifié après sa mort ou même dès son vivant. En ce nom semblent se confondre et l'idée du Dieu suprême, et l'idée d'un élément, et

<sup>1</sup> Compar. de Men. et de Philémon, p. 361. *Théâtre des Grecs*, t. 13, p. 239. — <sup>2</sup> *Odyssée*, 19, v. 395. — <sup>3</sup> *Ibid.*, l. 1, v. 260-265. — *Ibid.*, l. 2, v. 72-106.

<sup>1</sup> Hérodote, l. 2, c. 52 et 53. — <sup>2</sup> Hésiode, *Théogonie*, v. 211-232.



l'idée d'un homme. Cette dernière apothéose se rencontre fréquemment. Dans Euripide Oreste et Électre invoquent comme un dieu leur père Agamemnon, tué par leur mère. Cicéron, affligé de la mort de sa fille, en fait une divinité. Un César était-il mort ou tué : les Romains en faisaient un dieu.

La Bible nous montre cette idolâtrie devenant la source de tous les crimes, des sacrifices humains, de la plus abominable prostitution. Les poètes et les autres écrivains profanes nous font voir la même chose.

Leurs principaux dieux et déesses se rendent coupables d'adultère, d'inceste, de rapt, de séduction, de vol. A tel on immolait le sang humain, à tel autre la pudeur des vierges. Dans Euripide un personnage s'écrie : « Les dieux punissent chez les mortels celui dont le cœur est pervers; est-il donc juste que vous, qui avez écrit les lois qui nous gouvernent, vous soyez vous-mêmes les violeurs des lois? S'il arrivait qu'un jour les hommes vous fissent porter la peine de vos violences et des vos criminelles amours, bientôt Neptune, Apollon et vous, Jupiter, roi du ciel, vous seriez contraints de dépouiller vos temples pour payer le prix de vos injustices. Quand d'indignes passions vous entraînent, faut-il s'étonner que des mortels y succombent? et, lorsque nous imitons vos vices, est-ce nous qui sommes coupables ou ceux dont nous suivons l'exemple et que nous prenons pour modèles ? » Dans Térence on voit un séducteur s'autorisant de l'exemple de Jupiter pour exécuter son criminel dessein.

Cependant les poètes eux-mêmes faisaient entendre que ce n'étaient là que des fictions. Outre les témoignages qu'en ont cités les Pères de l'Église, on en trouve un bien remarquable dans Euripide. Un des personnages, Thésée, dit à Hercule : « Aucun des mortels, aucun même des dieux n'est exempt des outrages de la fortune, si du moins les récits des poètes ne sont pas mensongers. N'ont-ils pas souillé la couche nuptiale et formé entre eux des nœuds que réprouvent toutes les lois? Ne les a-t-on pas vus, pour posséder un trône, charger leurs pères de honteux liens? Tou-

tefois ils habitent l'Olympe et soutiennent la pensée des attentats qu'ils ont commis. Que diras-tu donc, toi qui, né mortel, supportes impatiemment les coups du sort auxquels les dieux se montrent soumis ? » Hercule répond : « Hélas ! tous ces exemples sont étrangers à mes malheurs. Non, je ne pense point que les dieux se livrent à des amours incestueux, qu'ils chargent de liens les mains de leurs pères; je ne l'ai jamais cru, je ne le croirai jamais, et l'on ne me persuadera point que l'un d'eux se soit rendu maître de l'autre. Un dieu, s'il est dieu en effet, n'a besoin de personne; ce sont les poètes qui ont inventé ces misérables récits<sup>1</sup>. »

Plutarque a fait un ouvrage exprès sur la manière de lire utilement les poètes. La maxime fondamentale dont il part est un vers qui dit : « Les poètes mentent souvent. » Aux fictions qu'ils étalent dans un endroit il veut qu'on oppose les vérités qu'ils proclament dans un autre. Sa dernière ressource est l'autorité de la philosophie.

Avant lui Platon est allé plus loin. Non content de blâmer Hésiode et Homère d'avoir attribué aux dieux des choses qui ne sont ni vraies ni d'un bon exemple, il les bannit de sa république. Voici comme il raisonne : « Un dieu est essentiellement bon, parfait, immuable. Tout ce qui en donne des idées contraires est faux, impie, et ne peut que corrompre l'esprit et le cœur de la jeunesse. Hésiode et Homère sont pleins de ces fables scandaleuses; il faut donc les bannir, ainsi que la comédie qui ne cherche qu'à faire rire. La seule poésie que nous pouvons admettre est celle qui est propre à nous donner de la divinité une idée juste et à nous rendre solidement vertueux<sup>2</sup>. »

Voilà ce que disait Platon; mais qui l'exécutera? Il bannissait de sa cité imaginaire Homère et Hésiode avec leurs fables; mais qui les bannira du monde réel? Il voulait que la poésie chantât ce qui est vrai, ce qui est juste, ce qui est bon, ce qui est honnête; mais qui lui fera connaître tout cela? qui la débarrassera de ses langes, de ses vaines illusions? qui lui donnera de connaître et de

<sup>1</sup> Euripide, *Ion*, v. 452-463.

<sup>1</sup> Euripide, *Hercule furieux*, v. 1317-1329. — <sup>2</sup> *Id.*, *ibid.*, v. 1343-1349. — <sup>3</sup> Plat., *de Republ.*, l. 2 et 3.

chanter avec assurance le vrai Dieu ? Ce ne sera ni Platon ni Socrate, mais Dieu seul. Ou plutôt la chose est déjà faite ; sans bannir Homère ni ses fables, la Providence a fait beaucoup mieux ; elle les a rendues non-seulement sans péril, mais utiles encore ; elle nous les a laissées comme un jouet de l'enfance humaine, qui rappelle à l'homme fait la naïveté, la grâce, les illusions du jeune âge, et lui insinue ce qu'il doit être maintenant dans l'âge viril du catholicisme.

Ce que Platon souhaitait, la poésie peut maintenant le faire ; Dieu s'est manifesté et par lui-même et par ses œuvres ; la poésie peut savoir ce qu'il est et ce qu'il a fait ; elle peut le prendre même pour modèle. Poème veut dire littéralement création ; poète, créateur. En ce sens Dieu est le vrai poète ; la création, le poème de Dieu. Le but de ce poème est la glorification de Dieu dans les créatures ; sa durée est le temps ; l'univers en est le lieu ; l'action marche d'une éternité à l'autre. Elle semble quelquefois suspendue, rétrograde même ; mais elle avance toujours, emportant avec elle les siècles et les peuples. Des obstacles se présentent qui paraissent tout renverser : la révolte d'une partie des anges, la chute de l'homme ; mais ces obstacles deviennent des moyens. Le Christ s'annonce et paraît : c'est le personnage principal. Il crée, il rachète ; il combat, il triomphe. Dieu et homme, esprit et corps, il unit et réconcilie tout en sa personne. Il est le principe, le milieu, la fin de toutes choses. Qui le connaît bien entend facilement le poème de Dieu ; qui le connaît mal l'entend mal ; qui ne le connaît pas du tout ne l'entend pas du tout et se perd dans un petit fragment. Qui le connaîtrait et l'aimerait jusqu'à s'identifier en quelque sorte avec lui, jusqu'à le contempler déjà, pour ainsi dire, dans son essence, celui-là comprendrait parfaitement tout le poème ; il en comprendrait non-seulement l'ensemble, mais encore les détails ; il verrait que tout, jusqu'à un iota et un point, y est esprit et vie. La création entière lui serait une poésie, une musique, où chaque mot, où chaque note est vivante et parlante. Ravi au-dessus de lui-même, il enten-

drait, il verrait, un saint nous l'a dit<sup>1</sup>, comment toutes les créatures ont en Dieu la vie, le mouvement et l'être. Il verrait comment, dans le Christ, si diverses qu'elles soient, si dissonantes qu'elles paraissent, elles forment une harmonie ineffable. La vue d'un oiseau, d'un brin d'herbe, suffirait pour éveiller en lui, comme en François d'Assise, le sentiment de ce divin concert. Son âme en extase, comme il est arrivé à sainte Thérèse, s'exhalerait spontanément en stances poétiques.

Ah ! quand est-ce que nous verrons des poètes répondre à leur sublime vocation ? Quand s'élèveront-ils, par la vivacité de leur foi et de leur amour, jusque dans le sein du Poète éternel ? Quand se disposeront-ils, par la pureté de leur cœur, au souffle divin de l'Esprit vivant qui anima les prophètes ? Ils se plaignent qu'il ne leur reste plus rien à chanter, et les plus célèbres jusqu'ici n'ont fait que bégayer quelques vers du poème infini de Dieu.

#### LES HISTORIENS.

Ce qu'est le Christ pour la philosophie et pour la poésie il l'est pour l'histoire : le centre d'où tout rayonne et où tout vient se réfléchir.

Tout a été créé par lui et pour lui ; toutes choses ont en lui leur ensemble ; il est la sagesse qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec douceur ; il est la vraie lumière qui luit dans ce monde et qui éclaire tout homme venant dans ce monde. Nul ne peut donc être vraiment éclairé, vraiment sage ou philosophe si ce n'est par lui et qu'autant qu'il le connaît.

Unissant dans sa personne et Dieu et l'homme, et l'esprit et la matière, étant le médiateur pour glorifier Dieu dans toutes les créatures et toutes les créatures en Dieu, transfigurer, diviniser en quelque sorte la création entière, il est la vraie source de cette harmonie surhumaine de pensées, de sentiments et de langage, qui constitue la poésie parfaite.

<sup>1</sup> S. Jean de la Croix.



Dieu son père, ayant fait pour lui les siècles, ayant résumé, récapitulé en lui tous ses desseins, toutes ses œuvres, l'histoire ne peut trouver qu'en lui l'ensemble des siècles et des événements. Et, de fait, cet ensemble ne se voit dans aucune histoire non chrétienne.

Pour l'antiquité des temps, un savant orientaliste de nos jours a classé ainsi les époques où commence la certitude de l'histoire indigène chez les principaux peuples de l'Asie.

Les Chinois,	au 9 <sup>e</sup> siècle av. J.-C.
Les Japonais,	au 7 <sup>e</sup>
Les Géorgiens,	au 3 <sup>e</sup>
Les Arméniens,	au 2 <sup>e</sup>
Les Tibétains,	au 1 <sup>er</sup> siècle apr. J.-C.
Les Perses,	au 3 <sup>e</sup>
Les Arabes,	au 5 <sup>e</sup>
Les Hindous et les	
Mongols,	au 12 <sup>e</sup>
Les Turcs,	au 14 <sup>e</sup> <sup>1</sup> .

Il est bon de remarquer qu'il n'est ici question que de l'histoire indigène de chacun de ces peuples, et nullement d'une histoire générale de l'humanité.

Voilà pour l'Orient. Quant au reste du monde, un autre savant de nos jours résume ainsi ses antiquités historiques.

« La chronologie d'aucun de nos peuples d'Occident ne remonte, par un fil continu, à plus de trois mille ans. Aucun d'eux ne peut nous offrir, avant cette époque, ni même deux ou trois siècles depuis, une suite de faits liés ensemble avec quelque vraisemblance. Le Nord de l'Europe n'a d'histoire que depuis sa conversion au Christianisme ; l'histoire de l'Espagne, de la Gaule, de l'Angleterre, ne date que des conquêtes des Romains ; celle de l'Italie septentrionale, avant la fondation de Rome, est aujourd'hui à peu près inconnue. Les Grecs avouent ne posséder l'art d'écrire que depuis que les Phéniciens le leur ont enseigné, il y a trente-trois ou trente-quatre siècles ; longtemps encore depuis leur histoire est pleine de fables, et ils ne font remonter qu'à trois cents ans plus haut les premiers vestiges de leur réunion

en corps de peuples. Nous n'avons de l'histoire de l'Asie occidentale que quelques extraits contradictoires qui ne vont, avec un peu de suite, qu'à vingt-cinq siècles, à Cyrus, environ six cent cinquante ans avant Jésus-Christ, et, en admettant ce qu'on en rapporte de plus ancien avec quelques détails historiques, on s'élèverait à peine à quarante, en partant de nos jours.

« Le premier historien profane dont il nous reste des ouvrages, Hérodote, n'a pas deux mille trois cents ans d'ancienneté. Il vivait quatre cent quarante ans avant Jésus-Christ. Les historiens antérieurs qu'il a pu consulter, Cadmus, Phérécyde, Aristée de Proconnèse, Arcésilaüs, Hécatee de Milet, Charon de Lampsaque, etc., ne datent pas d'un siècle avant lui.

« On peut même juger de ce qu'ils étaient par les extravagances qui nous restent extraites d'Aristée de Proconnèse et de quelques autres.

« Avant eux on n'avait que des poètes, et Homère, le plus ancien que l'on possède, Homère, le maître et le modèle éternel de tout l'Occident, n'a précédé notre âge que de deux mille sept cents ou deux mille huit cents ans.

« Quand ces premiers historiens parlent des anciens événements, soit de leur nation, soit des nations voisines, ils ne citent que des traditions orales et non des ouvrages publics. Ce n'est que longtemps après eux que l'on a donné de prétendus extraits des annales égyptiennes, phéniciennes et babyloniennes. Béroze n'écrivit que sous le règne de Séleucus-Nicator ; Hiéronyme, que sous celui d'Antiochus-Soter, et Manéthon que sous le règne de Ptolémée-Philadelphie. Ils sont tous trois seulement du troisième siècle avant Jésus-Christ.

« Que Sanchoniaton soit un auteur véritable ou supposé, on ne le connaissait point avant que Philon de Byblos en eût publié une traduction sous Adrien, dans le second siècle après Jésus-Christ ; et, quand on l'aurait connu, l'on n'y aurait trouvé, pour les premiers temps, comme dans tous les auteurs de cette espèce, qu'une théologie puérile ou une métaphysique tellement déguisée

<sup>1</sup> Klaproth, *Asia polyglotta*, p. 17.

sous des allégories qu'elle en est méconnaissable<sup>1</sup>. »

Voilà, d'après ces deux savants, tout ce que l'antiquité profane nous offre en fait d'histoire.

Encore, quand le premier fait remonter, pour les Chinois, le commencement de la certitude historique jusqu'au neuvième siècle avant Jésus-Christ, cela ne veut pas dire qu'ils aient une histoire écrite depuis ce temps-là. Le *Chou-King* est le plus ancien monument de l'histoire nationale de la Chine; il fut rédigé par Confucius, avec des lambeaux d'ouvrages antérieurs, vers le milieu du cinquième siècle avant l'ère chrétienne. Ce n'est pas même une histoire proprement dite, mais une sorte de traité de morale historique à l'usage des rois et de leurs ministres. Cuvier n'y voit qu'un roman moral et politique<sup>2</sup>. Deux cents ans plus tard arriva, disent les Chinois, la persécution des lettrés et la destruction des livres sous l'empereur Chihoangti, qui voulait détruire les traces du gouvernement féodal établi sous la dynastie antérieure à la sienne. Quarante ans plus tard, sous la dynastie qui avait renversé celle à laquelle appartenait Chihoangti, une partie du *Chou-King* fut restituée de mémoire par un vieux lettré et une autre fut retrouvée dans un tombeau; mais près de la moitié fut perdue pour toujours. Ce fut seulement un siècle avant Jésus-Christ que Ssema-thsian commença le premier une histoire proprement dite de la Chine. Aussi est-il des savants qui ne reconnaissent d'histoire tout à fait certaine à ce pays que depuis l'incendie des livres, environ deux cent cinquante ans avant Jésus-Christ<sup>3</sup>.

Quant à ce que savaient d'histoire ancienne les Grecs et les Romains, le plus savant des Romains, Varron, y distinguait trois périodes : la première, qu'il appelle obscure, incertaine, depuis l'origine du genre humain jusqu'au grand cataclysme ; la seconde, qu'il appelle fabuleuse, attendu qu'elle est remplie de fables, depuis le premier cataclysme jusqu'à la première olympiade, 776 ans avant Jésus-Christ ; la troisième, qu'il nomme his-

torique, parce que les événements y sont rapportés dans des histoires vraies, depuis la première olympiade jusqu'à son temps, qui était celui de César et d'Auguste<sup>1</sup>. Ainsi donc l'histoire certaine de l'antiquité profane ne remonte pas au delà de huit siècles avant Jésus-Christ, deux siècles après Salomon.

Le Christ seul embrasse tous les temps. Sa génération divine est de l'éternité ; sa généalogie humaine remonte sans interruption, par Salomon et par David, à Abraham, à Noé, à Seth, qui fut d'Adam, qui fut de Dieu. L'Écriture marque les années qu'ont vécu ces patriarches, ainsi que les principaux événements qui concernent la race humaine. Le plus grand de ces événements est la venue même du Christ ; tous les autres s'y rattachent ou comme causes occasionnelles, ou comme préparatifs, ou comme figures, ou comme effets. Un de ces effets est le Christianisme, qui a régénéré le genre humain, et qui, à lui seul, prouve tout le reste. Le Christ est ainsi le point culminant des siècles et des événements, par conséquent de toute l'histoire.

Aussi les anciens, qui, sans connaître ce grand événement, ont entrepris une histoire universelle du genre humain, tels qu'Hérodote, Diodore de Sicile, chez les Grecs, n'ont pu lui donner un ensemble naturel, une unité véritable. Hérodote prend pour centre la Grèce. Le premier qui eut des rapports avec les Grecs fut Crésus, roi des Lydiens ; de là l'histoire de ce roi et de son peuple. Crésus fut vaincu par Cyrus, roi des Perses ; de là l'histoire de Cyrus, ainsi que des Perses et des Mèdes. Cambyse, fils de Cyrus, envahit l'Égypte ; de là l'histoire de ce pays, ainsi que des pays limitrophes, l'Éthiopie et la Libye. Darius, fils d'Hystaspe et successeur de Cambyse, fait la guerre aux Scythes ; de là l'histoire des Scythes et des Indiens. Darius et Xerxès, son fils, entrent dans la Grèce ; de là une histoire détaillée des peuples grecs et de leurs mœurs. Tel est le plan d'Hérodote. L'unité artificielle, c'est la Grèce ; l'unité naturelle, c'est l'empire des Perses, deuxième dynastie de l'empire universel, la-

<sup>1</sup> Cuvier, *Discours sur les Révolutions de la surface du globe*. — <sup>2</sup> Id., *ibid.*, p. 218, éd. 1825. — <sup>3</sup> Goguet.

<sup>1</sup> Censorin, de *Die natali*, c. 21.



quelle vient de renverser la première, celle de Babylone, et prépare les voies à la troisième, celle des Grecs. Hérodote avait encore fait ou du moins s'était proposé de faire une histoire des Assyriens. Si elle nous était parvenue nous aurions peut-être quelques renseignements plus certains sur cette première dynastie ou cette première période de la grande monarchie. Nous disons peut-être; car, dans ces temps reculés, le souvenir des événements s'altérerait assez vite. Touchant Cyrus lui-même, ce prince si remarquable, et dont l'histoire aurait dû être si connue, si populaire, Hérodote, qui ne vivait que cent ans après lui, avoue qu'il existait déjà trois sentiments différents; et, en effet, soixante ans plus tard, Xénophon nous donne de ce prince une biographie tout opposée à celle d'Hérodote. En quoi ce dernier excelle, c'est dans l'art de conter. Son histoire est pleine de récits merveilleux et attachants, mais qu'il donne pour tels qu'il les a reçus; d'une foule d'observations curieuses sur la nature des divers pays, les mœurs de leurs habitants; observations traitées souvent de fables, mais dont les voyageurs modernes ont reconnu plus d'une fois la surprenante justesse.

Diodore de Sicile, venu quatre siècles après Hérodote, sous les règnes de César et d'Auguste, fit une histoire universelle en quarante livres : les trois premiers, sur les antiquités des Barbares; les trois suivants, sur les antiquités des Grecs jusqu'à la guerre de Troie; ensuite onze, depuis cette guerre jusqu'à la mort d'Alexandre, et les vingt-trois derniers depuis cette mort jusqu'à l'an 60 avant Jésus-Christ. Pour les temps qui ont précédé la guerre de Troie il dit qu'on n'en peut rien assurer, attendu qu'il n'en est resté aucun monument authentique. De cette guerre fameuse à la centquatre-vingtième olympiade, soixantième année avant Jésus-Christ, il compte onze cent vingt-huit ans<sup>1</sup>; ce qui reporterait cette guerre, moitié fabuleuse, moitié historique, vers le temps de Jephté. L'histoire de Diodore, de l'aveu de son auteur, n'a donc aucune certitude pour les premiers temps. A

une époque postérieure on y voit la suite de l'empire des Perses; on y voit cet empire passer entre les mains des Grecs, dans la personne d'Alexandre de Macédoine. On y verrait enfin la quatrième dynastie de l'empire universel, les Romains, succéder aux Grecs; mais depuis le livre vingt, où il est question des guerres que se firent les généraux d'Alexandre après sa mort, on n'a plus que quelques fragments des vingt autres.

Troque Pompée, natif des Gaules, avait aussi fait, sous Auguste et en latin, une sorte d'histoire universelle en quarante-quatre livres; mais il ne nous en est parvenu qu'un petit extrait par Justin.

Appien, Grec d'Alexandrie, composa deux histoires, universelles en un sens. L'une commençait à la guerre de Troie et finissait au temps de Trajan, sous le règne duquel il vivait; l'autre renfermait l'histoire de tous les peuples conquis par les Romains. Il ne nous reste que quelques livres de l'une et de l'autre.

Les autres historiens de l'antiquité profane qui sont venus jusqu'à nous, soit en totalité, soit en partie, n'ont écrit que des histoires particulières : Xénophon, la vie de Cyrus; Arrien et Quinte-Curce, l'expédition d'Alexandre; Thucydide, la guerre d'environ trente ans entre Athènes et Sparte, connue sous le nom de guerre du Péloponèse; Tite-Live et Dion Cassius, une histoire romaine depuis sa première origine jusqu'à leur temps, le premier sous Auguste, le second sous Alexandre Sévère; Denys d'Halicarnasse, les antiquités de cette histoire; Polybe, la période depuis le commencement des guerres puniques jusqu'à la fin de la guerre de Macédoine; Salluste, deux événements; Jules César, des Mémoires sur ses propres guerres; Suétone, la biographie des douze premiers Césars; Tacite, l'histoire de leurs règnes, ainsi que de quelques autres. A ces historiens on peut ajouter Strabon, qui, au commencement de l'ère chrétienne, fit une géographie historique de tout l'univers alors connu, et Pausanias, qui, deux siècles plus tard, écrivit un *Voyage scientifique en Grèce*.

Toutes ces histoires se rapportent plus ou moins directement aux quatre grandes na-

<sup>1</sup> Diodore, l. 1.

tions qui se sont succédé dans la domination universelle : les Assyriens, les Perses, les Grecs, les Romains. L'histoire chinoise paraît destinée à nous donner quelques renseignements sur l'origine et les migrations de ces peuples barbares qui renversèrent par les fondements cet empire des siècles et servirent eux-mêmes d'éléments à la régénération du genre humain par le Christianisme. Toutes les histoires humaines ne formeront ainsi qu'une seule histoire.

Le premier qui nous ait révélé ce magnifique ensemble, c'est le prophète Daniel, dans la statue prophétique de Nabuchodonosor : une, mais composée de quatre métaux qui se suivent ; un empire, mais de quatre dynasties successives ; statue renversée, mise en poudre par une pierre qui devient une montagne ; empire mis à néant et faisant place à l'empire

du Christ, qui, faible d'abord, remplit bientôt l'univers. Après le prophète ce sont les Pères de l'Église, saint Justin, saint Théophile d'Antioche, Jules Africain, Clément d'Alexandrie, Eusèbe de Césarée, qui, les premiers, complétant, rectifiant les chronologies profanes par les Écritures divines, ont montré l'histoire humaine comme une chaîne immense qui, partant du trône de l'Éternel, se prolonge, à travers les siècles, depuis Adam jusqu'au Christ, depuis le premier avènement du Christ jusqu'à son avènement final, et rejoint ainsi par les deux bouts le temps à l'éternité. Pour la durée totale du genre humain, pour la Providence cachée qui en fait un tout vivant, nul ne l'a mieux fait ressortir que saint Augustin dans son grand ouvrage *de la Cité de Dieu*, autrement de l'Église catholique.



## LIVRE VINGT ET UNIÈME

DE 442 A 141 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Accomplissement des prophéties sur l'empire des Perses et sur celui des Grecs. — Machabées.**

Les prophètes avaient achevé de prédire, les philosophes commençaient à dissenter, les historiens à écrire; Dieu continuait à faire, changeant les temps et les âges, réjetant des rois et des royaumes, suscitant des royaumes et des rois pour mêler ensemble l'Europe et l'Asie, l'Occident et l'Orient, et préparer l'univers à l'avènement du Christ.

L'empire d'Assur ou d'Assyrie, qui avait eu tour à tour pour capitale Babylone et Ninive, Ninive et Babylone, avait fait son temps. Depuis Nabonassar, qui régnait en la dernière de ces villes sept cent quarante-sept ans avant Jésus-Christ, jusqu'à Nabonad ou Baltassar, le géographe et astronome Ptolémée compte dix-huit rois, avec deux interrègnes, formant en tout deux cent neuf ans, qui se terminent à l'an 538 avant Jésus-Christ. Le plus fameux de ces rois fut Nabuchodonosor le Grand; il servit de verge à la justice de Dieu pour châtier les nations, en particulier le peuple d'Israël. Sorti de Babylone et déjà maître de l'Orient, il parcourut en triomphateur, suivant Mégasthène<sup>1</sup>, l'Égypte, la Libye ou l'Afrique, l'Espagne, les Gaules, et rentra, par la Macédoine et la Thrace, en Asie. Jamais conquérant n'a fait depuis rien d'égal. Mais au temps prédit la verge est brisée; la dynastie de Nabuchodonosor et l'empire des Assyriens meurent avec son petit-fils.

Cyrus est appelé d'avance par son nom pour exécuter la sentence. Il prend Babylone, délivre le peuple d'Israël et fait rebâtir le temple de Jérusalem.

Ptolémée compte ainsi la succession des rois de Perse dans l'empire universel: Cyrus, neuf ans; Cambyse, huit, y compris les six mois d'usurpation du mage Smerdis; Darius 1<sup>er</sup>, ou Darius, fils d'Hystaspe, trente-six; Xerxès, vingt et un; Artaxerxès I<sup>er</sup> ou Artaxerxès Longue-Main, quarante et un, y compris les deux règnes de ses fils, Xerxès II et Sogdien, qui ne durèrent ensemble que huit mois; Darius II ou Darius-Nothus, dix-neuf; Artaxerxès II ou Artaxerxès-Memnon, quarante-six; Artaxerxès-Ochus ou simplement Ochus, vingt et un; Arogus ou Arsès, deux; Darius III ou Darius-Codoman, quatre; en tout deux cent sept ans, depuis 538 jusqu'à 331 avant Jésus-Christ<sup>1</sup>.

Cyrus et le premier Darius accomplirent en particulier les prédictions des prophètes sur Babylone. Cyrus la prit avec toutes les circonstances que les prophètes avaient annoncées. A la mort de Cambyse elle secoua le joug des Perses; mais, malgré la défense la plus désespérée, Darius la reprit, ainsi que nous l'avons vu, et lui imposa un joug encore plus dur. Aujourd'hui encore, parmi les ruines de Babylone, on rencontre des briques avec des caractères en forme de coins ou de clous, où l'on a cru connaître les noms de Darius et de son fils Xerxès.

Cambyse, Artaxerxès Longue-Main et Artaxerxès-Ochus accomplirent les prédictions des prophètes sur l'Égypte. Cambyse, l'ayant envahie, la traita durement, brûla ses temples, détruisit ses idoles. Elle se révolta à la

<sup>1</sup> Mégasth., apud Strab., l. 15.

<sup>1</sup> Ptolém., *Canon.*, édit. de l'abbé Halma.

mort de Xerxès. Son fils, Artaxerxès Longue-Main, la subjuguait de nouveau. Elle se révolta de nouveau sous son successeur, l'an 414 avant Jésus-Christ, eut une suite de neuf rois indigènes, jusqu'en 349, où elle fut de nouveau conquise par Artaxerxès-Ochus. Depuis ce temps jusqu'à nos jours, suivant la prophétie d'Ézéchiel, elle n'a plus eu aucun roi d'origine égyptienne<sup>1</sup>.

Les prédictions de miséricorde sur Israël furent accomplies par Cyrus, qui délivra le peuple de la captivité de Babylone et ordonna la reconstruction du temple ; par le premier Darius, qui fit achever cet édifice et assigna des revenus pour les sacrifices qu'il voulait qu'on y offrît et pour lui et pour ses enfants ; par Artaxerxès Longue-Main, qui fit rebâtir les murs de Jérusalem. De tous les rois de Perse ce sont les trois dont les auteurs grecs parlent avec le plus grand éloge. Le premier a eu pour principal ministre le prophète Daniel ; le troisième, Mardochée, et pour femme Esther.

Les Perses ou Élamites descendaient de Sem, par Élam, son premier-né. Les Mèdes descendaient de Japhet, par Madaï, son troisième fils. Ces deux peuples, limitrophes, habitaient l'un et l'autre des pays de montagnes. Ils ne formaient le plus souvent qu'un seul État. Les Mèdes apparaissent d'abord comme la partie dominante, et, en même temps, comme adonnés de bonne heure au luxe et à la bonne chère. Les Perses, jusqu'à pauvres et endurcis comme leurs montagnes, deviennent les plus puissants sous Cyrus et obtiennent l'empire universel pendant deux siècles.

Chez les Mèdes la caste ou la tribu la plus célèbre étaient les mages ; à la mort de Cambyse ils tentèrent de ramener le pouvoir souverain aux Mèdes. Cambyse, par jalousie et sur la foi d'un songe, avait fait mourir son frère Smerdis ; un des mages, qui avait le même nom, la même taille, la même figure, se donna pour Smerdis, fils de Cyrus, et monta sur le trône. Sa fourbe ayant été découverte par sept des principaux seigneurs persans, ils le mirent à mort, et avec lui un

grand nombre de mages. Darius, fils d'Hystaspes, un des sept, fut proclamé roi.

Chez les Perses il y avait douze tribus. La plus illustre étaient les Pasargades, qui formaient comme la haute noblesse de la nation. Les Achéménides étaient la race royale. Le nom de l'ancêtre, *Achéménès*, chez les Grecs, *Dschemdschid* chez les Persans modernes, pourrait bien être celui de *Sem* ou *Schem*.

Dans l'origine le roi des Perses était obligé de gouverner suivant la loi et d'après le conseil des anciens. Chaque fois qu'il parle de ce gouvernement Xénophon fait dire au père de Cyrus la *commune* ou la *communauté* des Perses<sup>1</sup>.

Ce même auteur, ainsi que Platon et Hérodote, nous tracent un tableau merveilleux de l'éducation chez les anciens Perses. Cette éducation était publique et durait toute la vie. Il y avait une place, nommée place de la Liberté, où étaient bâtis le palais du roi et les hôtels des magistrats. Les marchands en étaient bannis. Cette place était divisée en quatre parties : une pour les enfants, une pour les adolescents, une pour les hommes faits, une enfin pour ceux qui avaient passé l'âge de porter les armes. Chacune de ces quatre classes était gouvernée par douze chefs, suivant le nombre des douze tribus. Les enfants avaient pour chefs des vieillards ou sénateurs choisis entre ceux qu'on croyait les plus propres à les bien élever ; les adolescents, ceux d'entre les hommes faits qui paraissaient les plus capables de les former à la vertu ; les hommes faits, ceux de leur classe qu'on jugeait avoir le plus de talent pour exciter les autres à bien exécuter les ordres de l'autorité souveraine. Les anciens eux-mêmes, afin qu'eux également accomplissent les devoirs convenables à leur âge, avaient pour surveillants quelques-uns de leurs égaux.

Depuis l'âge de cinq ans à dix-sept les enfants se rendaient, avec le jour, au lieu qui leur était assigné ; ils apportaient leur manger, qu'ils prenaient au signal de leurs maîtres ; c'était du pain, du cresson, avec une

<sup>1</sup> Ézéchi., 30, 13.

<sup>1</sup> Xénoph., *Cyrop.*



coupe pour puiser de l'eau à la rivière, quand ils avaient soif. Ils apprenaient à tirer de l'arc, à lancer le javelot. On leur enseignait surtout la justice, la modestie, l'obéissance, la tempérance, ainsi qu'à dire la vérité. Ce qu'on punissait le plus sévèrement, c'était le mensonge et l'ingratitude. Pour les enfants du roi on en prenait encore plus de soin ; on choisissait, pour les instruire, les quatre hommes les plus vertueux et les plus sages de la nation.

De dix-sept ans à vingt-sept était la classe des adolescents ; ils continuaient les exercices de la classe précédente, mais ils passaient la nuit même à la porte des magistrats et du roi, employés soit à faire la garde, soit à exécuter certaines commissions qui demandent de la vigueur et de la célérité, comme la recherche des malfaiteurs et la poursuite des brigands. Souvent le roi en emmenait une partie à la chasse, comme à un apprentissage de la guerre, afin de les habituer à la fatigue et aux périls. Sauf le gibier qu'ils tuaient en ces rencontres, ils n'avaient pas d'autre nourriture que les enfants ; la quantité en était seulement plus grande.

Après la vingt-septième année on passait dans la classe des hommes faits. Comme les adolescents ils étaient aux ordres des magistrats. A la guerre ils faisaient la partie principale de l'armée. C'est de cet ordre que l'on tirait tous les magistrats, hormis ceux qui présidaient à l'éducation des enfants.

Au bout de vingt-cinq ans, et lorsqu'ils en avaient plus de cinquante, ils passaient dans la classe des anciens. Ceux-ci avaient le privilège de ne point porter les armes hors de la patrie ; ils demeuraient pour décider et des affaires publiques et de celles des particuliers. Ils jugeaient même à mort ; c'étaient encore eux qui choisissaient tous les magistrats. Lorsqu'un adolescent ou un homme fait était dénoncé par le chef de sa tribu ou par tout autre comme ayant violé quelque une des lois, ils entendaient l'accusation ; si le délit était constaté ils chassaient de sa classe celui qui l'avait commis, et cette flétrissure le rendait infâme pour le reste de sa vie.

A la naissance de Cyrus on comptait dans la Perse environ cent vingt mille hommes.

Tous naissaient avec un droit égal aux charges et aux honneurs ; tous pouvaient envoyer leurs enfants aux écoles publiques, où l'on enseignait la justice. Ceux qui étaient en état de nourrir les leurs sans les faire travailler les y envoyaient ; les autres les gardaient chez eux. Il fallait avoir été élevé dans ces écoles pour pouvoir être admis dans la classe des adolescents ; quiconque n'avait pas reçu la première éducation en était exclu. Les adolescents qui avaient fourni leur carrière complète, et en avaient rempli exactement les obligations, pouvaient prendre place parmi les hommes faits, pour partager avec eux l'avantage d'être promus aux dignités ; mais ceux qui n'avaient point passé par les deux premières classes ne pouvaient entrer dans la troisième, qui conduisait, quand on y avait vécu sans reproche, à celle des anciens. Celle-ci se trouvait ainsi composée de personnages qui avaient parcouru successivement tous les degrés de la vertu. Telle était alors la constitution politique et morale des Perses.

Xénophon nous la montre en pleine vigueur sous Cambyse, père de Cyrus, et sous Cyrus même<sup>1</sup>. Cyaxare, roi des Mèdes, pour obtenir le secours des Perses, envoie des ambassadeurs et à leur communauté et à Cambyse, leur roi. Au milieu des victoires de Cyrus, tandis que les Mèdes et les autres auxiliaires se livrent à la bonne chère, les Perses gardent leur antique frugalité ; à la table même du conquérant ils ne boivent que de l'eau. La piété filiale est tellement en honneur parmi eux que Cyrus, vainqueur de toute l'Asie et âgé de soixante ans, fait exprès le voyage de Perse pour demander à son père et à sa mère leur consentement à son mariage avec l'héritière unique du roi des Mèdes.

Mais, une fois en possession de l'empire universel et n'ayant plus d'ennemi à craindre, les Perses dégénérèrent de leurs antiques vertus. Avec l'habit plus somptueux des Mèdes ils adoptèrent aussi leur vie plus voluptueuse. S'ils conservèrent quelques-unes de leurs anciennes institutions, l'ancien esprit ne les animait plus. D'ailleurs ces institutions, appropriées à un petit peuple renfermé dans

<sup>1</sup> Xénoph., *Cyrop.*

ses montagnes, étaient-elles également praticables à un peuple maître du monde? De plus, le caractère naturellement généreux, sociable et communicatif des Perses, les exposait à la contagion du mauvais exemple. La corruption de Babylone dut leur être funeste. Nous savons d'Hérodote qu'ils apprirent des Grecs le péché de Sodome<sup>1</sup>. Joignez-y la mollesse, les cabales que fomentaient dans le palais des rois la multitude des eunuques et des femmes. La plupart des meurtres qui, dans l'espace de deux siècles, ensanglantèrent la cour persane, furent commis par des eunuques. L'eunuque Mithridate livra Xerxès 1<sup>er</sup> au capitaine de ses gardes, qui le tua dans son lit et voulait tuer avec lui toute sa famille, pour régner à sa place. L'eunuque Pharnacias livra Xerxès II au poignard de son frère, Sogdien, qui fut lui-même condamné à mort par son frère Darius-Nothus. Bagoas, l'eunuque favori d'Ochus, empoisonne son maître, met sur le trône Arsès, fils du roi, et fait mourir tous ses autres enfants, assassine ensuite Arsès et détruit toute sa famille, lui donne pour successeur Darius-Codoman, et se voit enfin obligé d'avalier le poison qu'il avait préparé pour se défaire de Darius même.

Malgré toutes ces causes de corruption et toutes ces révolutions de sérail le gouvernement des rois de Perse, à l'exception de celui d'Ochus, fut généralement assez doux envers les peuples. Ils se faisaient gloire surtout de récompenser magnifiquement les services qu'on leur rendait; étrangers ou indigènes, il n'y avait aucune distinction. Même les nations qu'ils subjuguèrent par la force des armes, ils les traitaient avec une générosité qu'on ne voit point avant eux. Les Assyriens les exterminaient, les transplantèrent d'un pays dans un autre; les Perses les laissaient dans leurs pays et dans leurs villes, avec leurs coutumes et leurs lois. Il en était de même des rois vaincus. Crésus, roi de Lydie, de captif qu'il était d'abord, devint l'ami et le conseiller de Cyrus et de son fils Cambyse. Pour peu que les enfants de ces princes fussent capables de s'accommoder avec les vainqueurs, ceux-ci les laissaient commander

dans leur pays avec presque toutes les marques de leur ancienne grandeur. Ceux mêmes de leurs ennemis qui leur avaient fait essuyer les plus grandes pertes n'étaient pas exclus de cette noble générosité. Ainsi Thémistocle, qui avait détruit la flotte de Xerxès à Salamine, se voyant banni d'Athènes qu'il avait sauvée, se réfugia à la cour de Xerxès, qui non-seulement ne se permit aucune vengeance, mais, pour le protéger contre le ressentiment de sa propre sœur, dont les enfants avaient péri à Salamine, le fit absoudre par un tribunal de seigneurs persans, lui donna pour femme une des premières personnes de son royaume et pour entretien trois villes opulentes, où, suivant Diodore de Sicile, il termina paisiblement sa carrière<sup>1</sup>. Enfin les rois de Perse n'étaient ni étrangers ni indifférents aux sciences et aux arts des Grecs. Nous avons vu avec quelle politesse le grand Darius, père de Xerxès, écrivit au philosophe Héraclite pour l'engager à venir à sa cour, afin d'y expliquer certains passages difficiles de son *Traité sur la Nature*. Ce n'est pas tout; sur l'article le plus important de la philosophie, l'article de la Divinité, les Perses et leurs rois étaient réellement plus sages et plus philosophes que tous les Grecs. Nous avons vu l'Assyrien Nabuchodonosor, nous verrons les rois grecs d'Égypte et de Syrie se faire adorer comme des dieux et contraindre leurs sujets à l'adoration des idoles. Jamais les rois perses n'ont donné dans ces excès; ils se faisaient adorer à la manière des Orientaux, d'une adoration civile, extérieure, comme souverains, mais jamais comme dieux. Il n'en est pas dit un mot ni dans l'Écriture ni dans les auteurs profanes. Bien loin d'adorer ou de faire adorer des idoles faites de main d'homme, ils les détruisaient, avec un zèle religieux, et en Égypte et en Grèce. Ce fut même le principal grief des Grecs contre eux.

Parmi tous les rois de Perse, Darius-Codoman, le dernier pour la date, n'était pas le dernier pour le mérite; mais le temps était venu où l'empire du monde devait passer à un autre peuple, les Grecs.

Les Grecs étaient un mélange de plusieurs

<sup>1</sup> Hérod., l. 1, c. 135.

<sup>1</sup> Diod. de Sic., l. 11, c. 57 et 58.



colonies, les unes venues de l'Égypte, les autres de la Phénicie, les autres de la Thrace. Les auteurs traditionnels de leur civilisation décèlent ces trois origines. Les Égyptiens Cécrops et Danaüs leur enseignèrent, dit-on, les arts de la vie matérielle; le Phénicien Cadmus, les lettres de l'alphabet et les éléments de la littérature; le Thrace Orphée, la poésie religieuse.

Dans ce mélange, deux races dominaient : les Ioniens, dont la ville la plus célèbre était Athènes, et les Doriens, dont la ville la plus célèbre était Sparte. Les Ioniens ou *Iaones*, comme écrivent Homère et Eschyle, descendaient de Iavan, quatrième fils de Japhet. Les Indiens appellent généralement tous les Grecs Iavanas. Les Spartiates, d'après la lettre d'un de leurs rois au grand-prêtre des Juifs, descendaient d'Abraham. Les Spartiates et les Juifs se regardaient comme frères. Il y avait donc parmi les Grecs, comme chez les Perses et les Mèdes, et des descendants de Japhet et des descendants de Sem.

Au cinquième siècle avant Jésus-Christ les Grecs occupaient non-seulement la Grèce proprement dite, mais encore la partie inférieure de l'Italie nommée la Grande-Grèce, ainsi que la Sicile; en Afrique, le pays de Cyrène; en Asie, les côtes de l'Asie Mineure, et enfin des colonies sur la mer Noire et jusque sur la mer Caspienne. D'après les indications d'Hérodote on peut croire qu'ils poussaient leur négoce jusqu'à la Chine.

Issus d'origine diverse, émigrés de diverses régions, habitant une multitude d'îles, de presqu'îles, de côtes maritimes, de petits pays entrecoupés de montagnes, de rivières, les Grecs présentent un aspect tout différent des Asiatiques. Ceux-ci sont comme perdus dans un continent si vaste que l'Europe tout entière n'en serait qu'une province; plaines, montagnes, fleuves, déserts, Océan, tout y est immense, immuable, monotone. C'est le berceau des grandes monarchies, la patrie des populations innombrables, mais stationnaires, inertes, telles aujourd'hui qu'elles étaient il y a deux et trois mille ans. Chez les Grecs, au contraire, l'on voit des États, des gouvernements aussi nombreux et aussi variés que leurs îles et leurs côtes. Monarchies,

aristocraties, démocraties, non-seulement tout cela y existe, mais tout cela y est étudié, comparé, combiné de mille manières différentes. Un esprit actif, curieux, mobile, s'exerce continuellement sur tout. Divinité, humanité, religion, philosophie; gouvernement des États, des familles, des individus; parole, raisonnement, éloquence, poésie; santé, beauté, force du corps; peinture, sculpture, musique; guerre, navigation, commerce, il se fait de tout une science, un art, ayant ses principes et ses règles. Et tout cela se discutait librement, et dans les écoles, et sur les places, et à la tribune aux harangues, et jusque dans les boutiques des artisans.

Ce qui maintenait une sorte d'unité dans cette multiplicité variable, c'était un même nom et une même langue : le nom de Grecs ou d'Hellènes, en opposition à celui de Barbares, nom qui devenait ainsi synonyme de politesse, de gloire, de patrie; la langue grecque, la langue d'Homère, d'Hésiode, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Ménandre, de Pindare, de Platon, d'Aristote, de Xénophon, d'Hérodote, de Thucydide, de Démosthène; la langue enrichie de chefs-d'œuvre en tout genre; langue éminemment harmonieuse et poétique, dans laquelle les rapsodes chantaient de ville en ville l'*Iliade* et l'*Odyssée*, c'est-à-dire le triomphe de la Grèce sur l'Asie. Joignez-y les jeux et les fêtes qui rassemblaient fréquemment tous les habitants d'une ville, mais surtout les jeux Isthmiques et les jeux Olympiques, où se rassemblait toute la Grèce, où les athlètes se disputaient le prix du saut, de la course, du disque, du ceste, du pugilat; où les vainqueurs étaient couronnés aux acclamations de tout le monde, chantés par les odes de Pindare et de Simonide, reconduits sur un char de triomphe dans leur cité natale, et leurs noms inscrits dans les fastes publics pour servir de titre aux époques de chronologie, nommées de là olympiades. Outre ces assemblées générales de jeux, de plaisir et de gloire, où se trouvait indistinctement toute la Grèce, elle se réunissait encore deux fois par an en assemblée religieuse ou concile général, près du temple de Del-

phes, dans la personne de ses députés ou amphictyons.

Athènes était le centre de la politesse, des lettres et des beaux-arts. Fondée, dit-on, par l'Égyptien Cécrops, au temps de Moïse, vers l'an 1582 avant Jésus-Christ; agrandie par Thésée vers l'an 1235, quelque temps après Gédéon; rebâtie par Thémistocle après avoir été détruite par les Perses en 480; dévastée par Sylla, réparée par Adrien, ravagée par Alaric, anéantie par les Turcs, cette ville sort actuellement de ses ruines pour devenir la capitale du royaume de Grèce. Son premier gouvernement fut la royauté; son premier roi, l'Égyptien Cécrops. Seize autres lui succédèrent dans l'espace d'environ 480 ans. Le plus célèbre de tous fut le dixième, Thésée, mais tout ce que l'on en dit appartient à la Fable et nous fait voir qu'alors les Grecs n'avaient point encore d'histoire. Le dernier fut Codrus, qui mourut en 1070 avant Jésus-Christ. A sa mort la monarchie fut abolie et remplacée par des présidents ou archontes perpétuels, mais sujets à rendre compte de leur administration; cette magistrature devint héréditaire dans la famille du dernier roi. En 754 on la réduisit à dix ans, tout en la conservant dans la famille de Codrus. Enfin, l'an 684, les archontes ne furent plus qu'annuels; on en nomma neuf, dont chacun avait des fonctions particulières, et tous les citoyens y furent admissibles. En 623 les Athéniens voulurent avoir des lois; Dracon leur en fit, mais de trop sévères; elles ne furent pas gardées, et l'État retomba dans l'anarchie. Sur une nouvelle demande Solon leur en fit de plus douces, en 594, et établit un gouvernement presque entièrement démocratique, qui n'éprouva que de courtes interruptions sous Pisistrate, vers l'an 550, et sous les trente tyrans, en 404. L'institution la plus célèbre d'Athènes fut le tribunal de l'aréopage; il connaissait des principaux crimes; il s'assemblait et jugeait pendant la nuit, pour n'être point ému par la vue de l'accusateur ou de l'accusé; dans ce même but il prescrivait aux avocats d'exposer simplement les faits, sans employer aucun artifice d'éloquence. La renommée de sa justice et de son

impartialité était telle qu'on en appelait à ses décisions de toute la Grèce.

Ce fut dans le cinquième et le quatrième siècle avant Jésus-Christ, dans la période de Cyrus à Darius-Codoman, qu'Athènes parvint à son plus haut degré de gloire; elle produisit presque à la fois un nombre prodigieux de grands hommes dans tous les genres, des hommes d'État et des guerriers, tels que Solon, Miltiade, Thémistocle, Aristide, Périclès, Alcibiade, Xénophon; des philosophes, tels que Socrate, Platon; des poètes, tels qu'Eschyle, Sophocle, Euripide, Ménandre; des artistes, tels que Phidias; des orateurs, tels que Démosthène, Eschine, Phocion. Elle attirait en même temps tout ce qu'il y avait de beaux esprits dans le reste de la Grèce: les poètes, Anacréon, Aristophane; les philosophes, Aristote, Théophraste, Épicure, Pyrrhon, Diogène, Zénon. C'était le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus poli et de plus spirituel dans la plus polie et la plus spirituelle de toutes les races humaines. Aussi cette ville était-elle regardée comme l'arbitre de la renommée et de la gloire. Alexandre s'écriait jusqu'au fond de l'Inde, en traversant à la nage un grand fleuve, au milieu de la nuit et de la tempête: « Croiriez-vous, ô Athéniens! à quels dangers je m'expose pour obtenir votre approbation et vos éloges<sup>1</sup>? »

Sparte, autrement Lacédémone, présentait quelque chose de tout opposé; c'était moins une ville qu'un camp occupé par une congrégation militaire, le tout sévèrement discipliné par Lycurgue. L'anarchie y régnait depuis longtemps; au neuvième siècle avant Jésus-Christ Lycurgue y voulut mettre un terme. Aux deux généraux ou rois héréditaires il joignit un conseil de vingt-huit sénateurs, la décision souveraine restant toujours au peuple. Deux siècles après, un des rois établit, entre le sénat et le peuple, cinq éphores ou inspecteurs. La ville était composée de cinq bourgades, séparées les unes des autres et occupées chacune par une des cinq tribus; elle n'avait d'autres murs ni d'autre citadelle que la valeur de ses habitants; toutes les institutions de Lycurgue tendaient à la leur ins-

<sup>1</sup> Plut., *Alex.*, c. 60.



pirer. Il partagea le territoire de Sparte en neuf mille héritages inaliénables, le reste de la Laconie en trente mille. Défense aux hommes libres de s'occuper d'agriculture : c'était la besogne des esclaves ; les citoyens ne devaient connaître que les armes et la guerre. Leurs maisons ou plutôt leurs cabanes étaient petites ; la toiture et le plancher ne se construisaient qu'avec la hache, les portes qu'avec la scie. Peine de mort contre quiconque aurait de la monnaie d'or ou d'argent ; la seule monnaie spartiate était de fer passé au feu et trempé dans du vinaigre pour n'être plus bon à aucun autre usage ; monnaie si massive que, pour transporter la valeur de dix mines, environ 800 francs, il fallait une paire de bœufs. Les repas étaient réglés avec la même austérité ; les hommes les prenaient en commun dans des édifices publics et n'y mangeaient que les mets ordonnés par la loi. Aucune de ces lois n'était écrite ; Lycurgue voulut qu'elles fussent gravées dans le cœur par l'éducation. Cette éducation commençait dès avant la naissance de l'enfant. Les vierges, à demi vêtues, s'exerçaient à la course, à la lutte, au disque et au javelot, pour acquérir une santé plus robuste et se rendre plus propres à leur futur office de mères. L'enfant nouveau-né n'était point au pouvoir de ses parents ; le chef de la tribu l'examinait ; s'il était bien constitué il ordonnait de le nourrir, sinon on le jetait dans une fondrière désignée pour cela. A sept ans commençait l'éducation publique, qui n'était qu'un apprentissage d'obéissance. Partagés en petites troupes, les garçons marchaient nu-pieds et la tête rasée ; ils couchaient la nuit sur des roseaux qu'ils avaient arrachés eux-mêmes de la rivière ; pendant l'hiver ils y mêlaient une espèce de glaïeul, comme plus chaud. A l'âge de douze ans on ne leur donnait qu'un vêtement pour toute l'année. Leurs jeux étaient des combats. Ils apprêtaient leurs repas eux-mêmes. Pour cela les plus grands volaient du bois, les plus petits des légumes, les plus adroits des viandes, jusque sur les tables des hommes. Étaient-ils pris sur le fait : on les punissait, non parce qu'ils avaient volé, mais parce qu'ils n'avaient pas été plus adroits. A certaines fêtes, uniquement pour les endurcir,

on les fustigeait jusqu'au sang, près d'un autel de Diane ; celui qui donnait un signe de douleur était déshonoré. Adolescents, un de leurs principaux exercices était la chasse, non-seulement la chasse aux bêtes fauves, mais encore la chasse aux Ilotes. C'étaient les habitants de la ville d'Hélos, que les Lacédémoniens avaient réduits en esclavage. A certaines époques et par l'ordre des magistrats les jeunes Spartiates se répandaient dans les campagnes en armes, se cachaient pendant le jour, et tuaient la nuit tous les Ilotes qu'ils surprenaient hors de leurs maisons. Souvent ils n'attendaient pas la nuit pour commencer cette chasse. Enfin le citoyen de Sparte était tellement occupé d'exercices militaires pendant la paix que la guerre devenait pour lui un temps de relâche. Dans les combats ils avaient pour maxime de ne poursuivre l'ennemi qui fuyait qu'autant qu'il était nécessaire pour assurer la victoire ; en lui rendant la fuite sans péril ils voulaient lui en faire naître l'idée. Ils ne faisaient pas non plus la guerre plusieurs fois de suite au même peuple, de peur de lui apprendre à la faire. Leurs victoires étaient souvent cruelles, témoin la servitude où ils réduisirent les Ilotes et les Messéniens. Il n'était point permis aux Lacédémoniens de voyager au dehors, ni aux étrangers de séjourner à Sparte longtemps ou en grand nombre. En général, dans ce caractère du Spartiate, il y a quelque chose de farouche, d'insociable, même de barbare. Sans commerce avec les autres peuples, sachant à peine lire, écrire et calculer, jamais il ne s'occupe d'aucune science ni d'aucun art, et Sparte, sans histoire, sans annales, sans littérature, n'a jamais produit ni un écrivain, ni un poète, ni un artiste. Athènes était une académie où tout s'apprenait, même la guerre ; Sparte n'a jamais été qu'une caserne.

Athènes et Sparte furent toujours rivales ; chacune cherchait à dominer dans toute la Grèce. Les Athéniens étaient naturellement plus doux et plus agréables ; il n'y avait rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les fêtes et les jeux étaient perpétuels, où l'esprit, où la liberté et les passions donnaient tous les jours de nouveaux spectacles. Mais

leur conduite inégale déplaisait à leurs alliés et était encore plus insupportable à leurs sujets. Celle des Lacédémoniens était plus uniforme, mais trop austère, trop impérieuse ; leur empire était aussi dur que leur vie. Sparte, d'ailleurs, ayant été formée pour la guerre et ne pouvant se conserver qu'en la continuant sans relâche, il fallait, pour s'assujettir à elle, renoncer pour jamais à la paix. Lorsque, cinq siècles après Lycurgue, elle essaya de changer son naturel et de s'humaniser un peu, elle ne le put sans violer ses lois constitutives et préparer ainsi sa propre décadence.

La rivalité de ces deux villes, c'est à peu près toute l'histoire de la Grèce au cinquième et au quatrième siècle avant Jésus-Christ. Toutes les autres villes se rangeaient tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre. On ne voit que guerres, que trêves, que paix, que coalitions, qu'alliances jurées, rompues, jurées et rompues de nouveau. L'invasion des Perses vint quelquefois suspendre ce mouvement perpétuel, mais il reprenait aussitôt après. Dans le fond toujours Athènes et Sparte voulaient dominer chacune sans rivale, et toujours les autres villes grecques ne voulaient pas plus de la domination d'Athènes ou de Sparte que de celle des Perses.

Cyrus avait soumis par ses lieutenants tous les Grecs des côtes et des îles de l'Asie Mineure, à l'exception des Phocéens, qui s'expatrièrent et vinrent fonder Marseille. Ces Grecs d'Asie accompagnaient son fils Cambyse lorsqu'il envahit l'Égypte, qui avait d'autres Grecs pour auxiliaires. Le premier Darius, successeur de Cambyse, étendit sa domination sur les Grecs d'Europe, en Thrace et en Macédoine, et faillit l'étendre sur tous les autres. Tandis que Cyrus descendait des montagnes de Perse pour faire la conquête de l'Asie, Pisistrate, neveu de Solon, usurpait la souveraineté d'Athènes. Chassé deux fois, revenu deux fois, il régna trente-trois ans, moins en usurpateur qu'en père. Il embellit la ville, y fit fleurir les lettres et les arts et y fonda une bibliothèque publique ; le premier il présenta les chants d'Homère aux Athéniens et réunit en corps d'ouvrage les fragments dispersés que chantaient les rapsodes. A sa mort, en

527, il laissa deux fils, Hipparque et Hippias, qui lui succédèrent. Le premier, ayant insulté la sœur d'Harmodius, fut tué par celui-ci et par son ami Aristogiton, l'an 510. Son frère Hippias, après quelques actes de vengeance, est obligé de s'enfuir sur les terres de Darius. Le satrape de l'Asie Mineure engage les Athéniens à rappeler Hippias. Au lieu de l'écouter ils déclarent une guerre ouverte aux Perses, excitent les Ioniens à la révolte et brûlent la ville de Sardes. Darius jure de se venger. Il envoie une armée considérable par mer<sup>1</sup>. Cent dix mille hommes, suivant Plutarque, ayant abordé dans l'Attique, s'avancent dans les plaines de Marathon. L'Athénien Miltiade, précédemment au service de Darius, mais alors de retour dans sa patrie, les défait à la tête de dix mille Athéniens, en 490. Les Perses laissent sur le champ de bataille environ six mille quatre cents hommes, selon Hérodote, auteur contemporain<sup>2</sup>. Justin, venu six siècles après, leur en tue deux cent mille<sup>3</sup>. Hippias se trouva du nombre des morts. Darius se promit de venger cet affront à la tête d'une armée encore plus puissante ; mais il meurt en 485, au milieu des préparatifs. Xerxès, son fils, les achève. Pendant ce temps les Athéniens condamnent à une amende, qu'il ne peut payer, et laissent mourir en prison leur libérateur Miltiade ; ils condamnent à l'exil le compagnon de ses armes et de sa victoire, Aristide, surnommé le Juste ; mais ils le rappellent en 480 quand ils apprennent que Xerxès s'avance à la tête d'une armée innombrable.

Jamais peut-être on ne vit autant d'hommes rassemblés. Ausortir de l'Asie Xerxès compta, dans une revue, dix-sept cent mille hommes de pied, quatre-vingt mille de cavalerie, douze cent sept navires montés par deux cent soixante-dix-sept mille six cents hommes ; ce qui faisait en tout plus de deux millions de combattants. Les peuples d'Europe augmentèrent sa flotte de cent vingt vaisseaux, montés chacun de deux cent trente soldats, ce qui faisait encore vingt-quatre mille hommes. Outre la flotte, composée de

<sup>1</sup> Plut., *Miltiade*. — <sup>2</sup> Hérod., l. 6, n. 117. — <sup>3</sup> Just., l. 2, c. 9.



trirèmes, les vaisseaux de transport, qui portaient les vivres, montaient à trois mille. Finalement Hérodote, auteur contemporain, additionnant une à une les troupes d'Asie et celles d'Europe, lorsque Xerxès arriva par la Thrace et la Macédoine aux Thermopyles, trouve deux millions six cent quarante et un mille six cent dix combattants, auxquels il estime qu'il faut ajouter un nombre pour le moins égal de valets, d'eunuques, de femmes, de marchands, et compter pour tout l'ensemble au moins cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt hommes<sup>1</sup>.

Xerxès avait dans cette armée, outre les Grecs de l'Asie, Démarate, roi fugitif de Sparte, les descendants de Pisistrate, fugitifs d'Athènes, les Macédoniens avec le roi Alexandre, dont il avait considérablement augmenté les États, les Thessaliens qui lui avaient envoyé des ambassadeurs jusqu'à Suse pour le déterminer à cette expédition, tous les Grecs enfin qui se trouvaient dans son empire ou sur sa route. Daniel avait dit que le quatrième roi de Perse surpasserait tous les autres en richesses, et qu'il soulèverait tout le monde contre le royaume de Javan ou contre la Grèce<sup>2</sup>.

Mais la grandeur et l'imminence du péril avaient réuni les Athéniens et les Lacédémoniens. Léonidas, roi de Sparte, occupait le défilé des Thermopyles avec trois cents Spartiates et six mille autres Grecs. Ce défilé, qu'il fallait nécessairement traverser pour arriver dans la Grèce proprement dite, de soixante pas dans sa plus grande largeur, laissait, par endroits, à peine la place du passage d'un char ; Léonidas l'avait encore fortifié de solides retranchements. Trois fois les Perses attaquèrent les Grecs pour forcer le passage, trois fois les Grecs repoussèrent les Perses en leur tuant beaucoup de monde. Xerxès ne savait à quoi se résoudre lorsqu'un homme du pays lui indiqua un sentier pardessus la montagne. Léonidas, averti par des transfuges qu'il allait être cerné, reconnut qu'il lui était impossible de résister plus longtemps ; il renvoya les six mille Grecs, garda les trois cents Spartiates, les fit dîner

pour la dernière fois, en leur disant qu'ils souperaient chez Pluton. La nuit venue ils se jetèrent à l'improviste dans le camp des Perses, suivant Diodore de Sicile<sup>1</sup>, y répandent le tumulte et l'effroi, pénétrèrent jusque dans la tente de Xerxès, qui en était sorti, et ne succombent qu'au jour et que sous le grand nombre. Hérodote, qui écrivait plus de quatre siècles avant Diodore et peu après l'événement, les fait combattre et mourir dans le défilé même<sup>2</sup>. Les victoires des Grecs s'embellissent presque toujours avec le temps.

Les Perses, qui dans ces derniers combats avaient perdu environ vingt mille hommes, s'avançaient sans obstacle dans la Grèce et dans l'Attique. Les Thébains et toute la Béotie s'étaient déclarés pour eux. Athènes, abandonnée de ses habitants, fut livrée aux flammes en punition de l'incendie de Sardes. C'était le but principal de l'expédition. De ceux qui ne voulaient pas se soumettre les uns se cachaient dans les montagnes et les cavernes ; la plupart s'étaient réfugiés dans le Péloponèse, où ils fortifiaient à la hâte l'isthme de Corinthe comme leur dernier boulevard. Dans le Péloponèse même plusieurs villes penchaient pour les Perses. Une ressource demeurait encore au reste des Grecs : c'était leur flotte, réunie près de l'île de Salamine ; mais, à la vue d'Athènes en feu, les divers chefs de la flotte craignaient chacun le même sort pour sa ville, pour sa patrie. Quelques-uns s'étaient déjà retirés avec leurs vaisseaux, les autres parlaient d'en faire autant, et ils l'auraient certainement fait si Xerxès avait marché droit au Péloponèse, et la Grèce entière devenait une province persane. L'Athénien Thémistocle en fut le sauveur. Commandant des vaisseaux athéniens, au nombre de cent quatre-vingts, il représenta aux autres commandants, surtout à celui de Sparte, qui commandait en chef, que, si l'on se divisait, il n'y aurait nul espoir de vaincre, mais que c'était fait de la Grèce. En même temps il fit avertir secrètement Xerxès que les Grecs, frappés de terreur, avaient résolu de s'enfuir, et que, pour les soumettre tous à la fois, il n'avait qu'à les

<sup>1</sup> L. 7, c. 184. — <sup>2</sup> Dan., 11, 2.

<sup>1</sup> Inst., 11, c. 10. — <sup>2</sup> Hérod., l. 7, c. 223 et 224.

attaquer de suite. Le lendemain matin, 20 octobre 480, les commandants grecs apprirent qu'ils étaient cernés de toutes parts. Le combat était inévitable. Xerxès voulut en être témoin du haut d'une montagne, sur la côte. Ses vaisseaux étaient au nombre de deux mille ; mais, comme le lieu était étroit, leur grand nombre même les embarrassa les uns dans les autres. Les Grecs, qui n'en avaient que trois cent quatre-vingts, et qui pouvaient manœuvrer par cela même avec plus de liberté, lui en coulèrent à fond deux cents et lui en prirent un plus grand nombre. Consterné de cet échec Xerxès laissa dans la Grèce son beau-frère Mardonius, avec trois cent mille hommes des meilleures troupes, parmi lesquelles cinquante mille Grecs, et s'en retourna avec le reste en Asie. L'année suivante Mardonius, après avoir de nouveau saccagé Athènes, fut défait et tué à la bataille de Platée, que gagnèrent sur lui le Lacédémonien Pausanias et l'Athénien Aristide <sup>1</sup>. Le même jour la flotte combinée d'Athènes et de Sparte défit celle des Perses à Mycale, sur les côtes de l'Asie Mineure.

Thémistocle, après avoir sauvé et rebâti Athènes, en fut banni et trouva un généreux asile chez Xerxès, dont il avait causé les revers. Pausanias eut un sort encore plus déplorable ; convaincu plus tard de vouloir livrer la Grèce à ce même Xerxès dont il avait défait les armées, il fut condamné à mourir de faim. Athènes et Sparte étaient au plus haut point de leur puissance et de leur gloire ; Athènes surtout se surpassait elle-même. Deux Athéniens, Cimon, fils de Miltiade, et le juste Aristide, lui faisaient la conquête de plusieurs villes dans la Macédoine, de la presqu'île de Thrace tout entière, de l'île de Thasos, entre autres, où il y avait des mines d'or ; ils soulèvent contre Artaxerce Longue-Main tous les Grecs de l'Asie Mineure, battent ses troupes par mer et par terre, lui prennent en peu de jours tantôt deux cents, tantôt quatre-vingts vaisseaux, après avoir détruit les autres, et le forcent enfin à signer un traité qui déclare libres les Grecs d'Ionie et fixe des limites au delà desquelles ne doi-

vent point s'avancer, dans la Méditerranée, les vaisseaux du grand roi. En triomphant ainsi des Perses ils triomphèrent des Lacédémoniens d'une autre façon. Ceux-ci avaient eu jusque-là le commandement en chef des Grecs réunis ; leur général Eurybiade avait commandé à Salamine, et non l'Athénien Thémistocle ; leur général Pausanias à Platée, et non l'Athénien Aristide. Mais, dans les expéditions maritimes sur les côtes d'Asie qui suivirent ces victoires, le même Pausanias, ainsi que ses Spartiates, usèrent de beaucoup de hauteur envers les autres confédérés grecs ; Aristide, au contraire, et Cimon joignaient la politesse et la générosité à la valeur et au succès. La plupart des alliés se retirèrent du commandement des Spartiates et se mirent sous celui des Athéniens. Dans le fait jamais Athènes n'eut à la fois deux hommes plus capables de lui mériter cet honneur. Orateur éloquent, habile général, Aristide, après avoir eu une des plus grandes parts aux victoires de Salamine et de Platée, ainsi qu'à celles qui suivirent, après avoir été choisi par toutes les villes grecques pour déterminer, lui seul, ce que chacune d'elles devait contribuer à la guerre des Perses, Aristide vécut et mourut pauvre. L'ostracisme auquel il avait été condamné n'avait en soi rien de flétrissant ; c'était un exil de dix ans, auquel le peuple jaloux d'Athènes condamnait quelquefois les plus influents des citoyens, non pas qu'il les accusât toujours de quelque crime, mais il craignait que leur crédit et leur puissance ne leur fit naître la volonté, comme autrefois à Pisisstrate, d'usurper l'autorité souveraine. Cimon, après une jeunesse orageuse, avait été ramené à la vertu par Aristide, qui lui avait vu un naturel généreux. Il acquit d'immenses richesses dans ses expéditions, mais il en envoya la plus grande partie à Athènes, pour rebâtir la ville, et employa le reste non moins bien. Quoiqu'il tint pour le parti de la noblesse, sa maison et ses jardins étaient ouverts à tout le peuple ; tous les pauvres y trouvaient la nourriture et le vêtement.

Tandis que ces deux hommes, par une gloire aussi pure, rendaient Athènes la ville

<sup>1</sup> Plut., *Aristide*.



la plus puissante de la Grèce, un troisième en faisait la plus belle et la plus brillante. C'était Périclès. Issu d'une des plus illustres familles, doué des plus rares qualités que secondèrent les plus habiles maîtres, initié dans la philosophie par Anaxagore, dans la dialectique par Zénon d'Élée, vaillant, circospect, magnifique, éloquent, il gouverna Athènes durant quarante ans par la seule persuasion. Cimon s'était fait le chef de la noblesse; Périclès se fit le chef du peuple, en augmenta la puissance, et surtout les fêtes et les plaisirs. Au dehors une partie de la population formait une marine redoutable, rehaussait la gloire d'Athènes, fondait des colonies dans la Chersonèse, dans la Thrace, dans plusieurs îles et jusques en Italie; au dedans l'autre partie de la population était occupée à embellir la ville. Des chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture, de peinture, s'élevaient de toutes parts avec une promptitude qui tenait de l'enchantement. Phidias dirigeait l'ensemble des travaux; Polygnote, Parrhasius et Zeuxis étaient les peintres. Avec les chefs-d'œuvre de l'art on voyait naître des chefs-d'œuvre d'un ordre plus élevé. Eschyle, Sophocle, Euripide composaient leurs tragédies; Socrate enseignait le bon sens à la jeunesse; Platon écrivait ses *Dialogues*; Xénophon sa *Vie de Cyrus*; Thucydide se préparait à écrire les guerres du Péloponèse. En un mot, bien au-dessus de la prééminence politique qui allait lui être ravie, Athènes conquérait une prééminence littéraire que les révolutions des siècles n'ont fait que lui confirmer.

Tant de puissance et d'éclat réveilla la jalousie de Sparte. Les Athéniens, d'ailleurs, abusaient de leur prépondérance envers leurs alliés. Autrefois, lorsque Aristide eut dit, d'un projet de Thémistocle : « Rien ne serait plus utile, mais rien ne serait plus injuste, » tout le peuple s'écria qu'il ne fallait point y penser. Plus tard, le même Aristide ayant dit, à l'occasion d'un projet semblable : « Il n'est pas juste, mais il est utile, » le même peuple s'écria qu'on le mît à exécution. Dans l'un et l'autre cas il s'agissait d'abuser de la confiance des alliés. L'ambition croissait avec le succès. Fier de ses colonies et de sa nom-

breuse marine, le peuple d'Athènes, malgré la guerre que venait de lui déclarer Sparte, parlait de faire la conquête de l'Égypte, de Carthage, de la Sicile et même de l'Italie. Périclès, tant qu'il vécut, contint cette ambition par sa prudence; mais il laissait un neveu, Alcibiade. C'était le peuple d'Athènes fait homme. Beau, spirituel, séduisant, brave, magnifique, touché jusqu'aux larmes des sévères leçons de Socrate, puis se plongeant avec fureur dans la volupté, plusieurs hommes dans un seul, surpassant tour à tour, quand il veut, les Athéniens en urbanité, les Spartiates en austérité et en rudesse, les Thraces en ivrognerie, les Thessaliens dans l'équitation, les Ioniens en mollesse, les satrapes en magnificence, Alcibiade rêvait la conquête du monde. Avec moins de légèreté et plus de suite dans ses plans il aurait pu l'entreprendre et l'exécuter. Envoyé en Sicile avec deux autres généraux, à peine débarqué il prend la ville de Catane et dispose tout pour le succès de l'expédition, lorsqu'il est rappelé, accusé d'impiété pour avoir joué autrefois avec des camarades les mystères de Cérès dans un festin. Condamné à mort il s'enfuit à Sparte, disant : « Je leur ferai bien voir que je suis en vie. » Sous son inspiration les armes lacédémoniennes, jusque-là sans beaucoup de succès, triomphent à la fois et en Sicile et dans le Péloponèse. Le roi Agis et les autres généraux de Sparte sont envieux de sa gloire. Pour échapper à leurs embûches il se réfugie auprès de Tissapherne, satrape persan de l'Asie Mineure, dont il gagne aussitôt les bonnes grâces et qu'il dissuade de rendre les Lacédémoniens trop puissants. Rappelé dans sa patrie par un décret public, il n'y retourne qu'après avoir battu les Lacédémoniens en plusieurs rencontres et les avoir forcés à demander la paix. Déposé une seconde fois du commandement parce qu'un de ses lieutenants s'était laissé battre pour avoir combattu contre ses ordres, il se retire en Thrace. Les Athéniens eurent bientôt sujet de regretter son absence. N'éprouvant presque plus que des revers, ils virent enfin l'ennemi aux portes de leur ville, se trouvèrent forcés de se rendre, d'abattre une partie de leurs murs, de livrer tous leurs vaisseaux de

guerre, à l'exception de douze, et de se soumettre au gouvernement de trente tyrans. Ils les chassèrent dans l'année même, il est vrai, mais leurs affaires avaient de la peine à se rétablir. Ils espéraient toujours dans Alcibiade et ils n'avaient pas tort, car il pensait à eux. Ce qui avait rendu les Lacédémoniens maîtres d'Athènes et de la Grèce, c'étaient les secours de Cyrus le jeune, gouverneur général de l'Asie Mineure et frère d'Artaxerxès-Memnon, qu'il se préparait à renverser du trône avec le secours des Grecs, réunis sous le commandement de Sparte. Alcibiade pénétra ses desseins ; il était sur le point d'aller trouver le roi pour lui dévoiler le danger qui le menaçait et le disposer en faveur d'Athènes lorsqu'il fut assassiné par les ordres d'un satrape persan, sur la demande du général lacédémonien Lysandre.

Cyrus marcha contre son frère avec cent mille Barbares et treize mille Grecs, qui, à l'exception du chef lacédémonien qui les commandait, ignoraient d'abord le but de l'expédition. La bataille se donna non loin de Babylone ; les Grecs remportèrent la victoire ; mais Cyrus fut tué après avoir lui-même blessé son frère. Malgré les obstacles sans nombre, malgré les ruses et les attaques du général persan, les Grecs se retirèrent en bon ordre à travers six cents lieues de pays ennemi et rentrèrent en Grèce au nombre de dix mille. L'Athénien Xénophon, qui commandait à la fin cette retraite, en a écrit l'histoire. Ce prodige de la valeur et de la discipline grecques inspira aux Lacédémoniens la hardiesse d'aller attaquer eux-mêmes en Asie le grand roi sur son trône encore mal affermi. Leurs armes eurent d'abord de grands succès, sous la conduite de leur roi Agésilas ; mais Artaxerce envoya des émissaires avec des sommes considérables aux villes de Béotie et à Athènes, qui bientôt firent marcher une armée de terre dans le Péloponèse contre Sparte, tandis que le satrape Pharnabaze et l'Athénien Conon lui faisaient essuyer de grandes pertes sur mer. De part et d'autre il arrivait au roi de Perse des députés pour demander la paix ; il la fit proposer par un satrape en ces termes : « Le roi Artaxerce croit juste que les villes de l'Asie

lui appartiennent, ainsi que les îles de Clazomène et de Chypre, mais que les autres villes grecques, et petites et grandes, se gouvernent elles-mêmes, à l'exception de Lemnos, d'Imbros et de Scyros, qui appartiendront à Athènes comme par le passé. Tous ceux qui ne reçoivent pas cette paix, je leur ferai la guerre avec ceux qui la reçoivent ; je la leur ferai et par terre et par mer, et par des vaisseaux et par des subsides <sup>1</sup>. » Après avoir entendu ce plan de pacification toutes les villes y consentirent. Elles se faisaient la guerre depuis plus de quarante ans et durent ainsi la paix et le repos à l'intervention du roi de Perse. C'était un acheminement naturel à le reconnaître un jour tout à fait pour souverain. Déjà les Grecs l'appelaient le grand roi ou simplement le roi. La puissance de Sparte, déjà si diminuée, s'affaiblit encore par une injustice. Contre la foi du traité ils s'emparèrent par trahison de la ville de Thèbes et y établirent un gouvernement tyrannique ; mais, avec le secours des Athéniens et autres villes limitrophes, deux illustres Thébains, Pélopidas et Épaminondas, rendirent la liberté à leur patrie, battirent deux fois complètement les Lacédémoniens, et portèrent la guerre et l'effroi jusque dans Lacédémone. Dans cet état de choses il ne fallait à un roi de Perse qu'une valeur, une générosité, une prudence ordinaires pour devenir comme naturellement souverain de la Grèce. Darius-Codoman annonçait ces qualités à un degré éminent. Dans une guerre contre les Cadusiens, sous Artaxerxès-Memnon, un soldat ennemi, d'une taille et d'une force extraordinaires, provoqua les Perses à un combat singulier. Darius osa seul se mesurer avec le géant et le tua <sup>2</sup>. Proclamé dès lors le plus brave des Perses, il fut nommé satrape de l'Arménie, qu'il gouverna sagement, et enfin élevé sur le trône. L'eunuque Bagoas, pour se défaire de lui comme de son prédécesseur, lui offrit à boire une coupe empoisonnée ; mais Darius, qui s'en défiait, la lui fit avaler à lui-même. Tout cela le faisait aimer des Perses ; les Grecs eux-mêmes étaient loin de le haïr ; il en eut plus de cinquante mille à sa

<sup>1</sup> Xénoph., *Hellen.*, l. 5, c. 1. — <sup>2</sup> Diod., l. 17, c. 6.



solde<sup>1</sup>, parmi lesquels un très-habile général, Memnon le Rhodien.

Mais, au nord de la Grèce, dans un pays de montagnes, pays demi-grec, demi-barbare, tantôt tributaire des Perses, tantôt des Illyriens, dans la Macédoine, s'était élevé un roi qui, moitié par ruse, moitié par force, non-seulement s'était rendu indépendant, mais avait conquis tous ses voisins, s'était rendu l'arbitre de la Grèce et s'était fait nommer généralissime des Grecs contre les Perses. Il allait conquérir sur le dernier successeur de Cyrus la monarchie universelle. Ses préparatifs s'achevaient; déjà une partie de ses troupes passaient en Asie, lorsqu'il fut assassiné par un jeune homme dont il avait refusé de venger l'honneur outragé par un de ses courtisans.

Mais Philippe laissait un fils, et ce fils était Alexandre. Né en 355, il avait vingt ans à la mort de son père. D'une taille médiocre, mais robuste, infatigable au travail et formé sous les plus habiles maîtres à tous les exercices corporels, d'un esprit avide et pénétrant, ardent et réfléchi, initié par Aristote dans toutes les connaissances humaines, surtout dans la science de régner, Alexandre n'avait qu'une passion, la gloire. Encore enfant, à chaque nouvelle que son père venait de prendre une ville ou de remporter une victoire : « Mais il nous enlève tout, disait-il à ses jeunes camarades; il ne me laissera rien à faire qui vaille! » Il n'avait que seize ans lorsque son père, partant pour le siège de Byzance, lui confia le gouvernement de tout le royaume. Dès lors il s'en montra digne. Les Médares, peuple nouvellement soumis, s'étant révoltés, il les subjuguait de nouveau, prit d'assaut leur ville, en chassa les Barbares, y envoya d'autres habitants et l'appela, de son nom, Alexandropolis. Étant allé rejoindre son père, il lui sauva la vie dans une bataille. Lorsqu'il fut monté sur le trône, les peuples voisins, le regardant comme un jeune homme, se soulevèrent presque tous à la fois; mais il les réduisit avec une promptitude incroyable, et jusqu'au delà du Danube. Sa jeunesse et la fausse nouvelle de sa mort avaient pareil-

lement fait prendre les armes à plusieurs villes de la Grèce, particulièrement aux Thébains, mais à peine avaient-ils appris qu'il était en marche qu'ils le virent, avec toute son armée, campé sous leurs murs. Il leur laissa quelques jours pour faire leur soumission, puis emporta leur ville d'assaut, et, sur la demande de ses alliés grecs, la détruisit de fond en comble, hormis la maison de Pindare, vendit comme esclaves trente mille de ses habitants, après qu'il en eut péri plus de six mille dans l'assaut même. Jamais les Perses n'avaient infligé à une ville grecque un traitement pareil. La Grèce, frappée de terreur, le nomma son généralissime contre les Perses.

Darius-Codoman était monté sur le trône la même année qu'Alexandre, l'an 335 avant Jésus-Christ. Le prophète Daniel avait décrit leur combat plus de deux siècles auparavant et lorsque les Perses n'avaient point encore ravi l'empire universel aux Assyriens.

« La troisième année du règne du roi Baltassar j'eus une vision à Suse, métropole de la province d'Élam, et il me parut dans cette vision que j'étais sur le bord du fleuve Ulai (Eulés et Choaspes chez les Grecs). Je levai donc les yeux et je regardai; et voilà un béliet debout devant le fleuve; il avait deux cornes, et ces cornes étaient élevées, et l'une était plus élevée que l'autre, et celle qui était plus élevée s'était accrue la dernière. Je vis le béliet donnant des coups de cornes contre l'occident, contre l'aquilon et contre le midi; et toutes les bêtes ne pouvaient lui résister ni se délivrer de sa puissance; et il fit selon son plaisir, et il devint très-grand<sup>1</sup>. »

D'après l'interprétation donnée à Daniel lui-même, le béliet représente les rois ou les royaumes unis des Mèdes et des Perses; les deux cornes sont les deux peuples qui ne font plus qu'un empire depuis Cyrus jusqu'à Darius; la corne qui surpasse l'autre et qui s'est accrue la dernière, ce sont les Perses, d'abord soumis aux Mèdes et ensuite leurs maîtres, mais ne faisant toujours qu'un les uns et les autres. Jusque dans les derniers temps les Grecs appelaient Médistes ceux

<sup>1</sup> Vingt mille au Granique, trente mille à Issus, sans compter ceux des garnisons.

<sup>1</sup> Daniel, 8.

d'entre eux qui tenaient pour les Perses. Ce bélier à deux cornes, cet empire à deux nations avaient donné des coups de cornes à l'Égypte et à l'Inde vers le midi, aux Scythes vers l'aquilon, à la Grèce vers l'occident, et, malgré d'éclatantes victoires, la Grèce elle-même ne pouvait plus se défendre de sa puissance et dépendait de lui pour la guerre et pour la paix.

« Mais pendant que je considérais, voilà qu'un bouc vint de l'occident sur la face de toute la terre; et il ne touchait point la terre; et ce bouc avait une corne fort grande entre les deux yeux. Et il vint jusqu'à ce bélier qui avait deux cornes et que j'avais vu debout sur le bord du fleuve; et il courut sur lui dans l'impétuosité de sa force. Et je le vis arrivant tout près du bélier; et il entra en fureur, et il frappa le bélier, et il lui rompit les deux cornes. Et le bélier n'avait aucune force pour tenir devant lui; l'autre, au contraire, le jeta par terre, le foula aux pieds, et il n'y avait personne qui délivrât le bélier de sa puissance<sup>1</sup>. »

« Ce bouc, fut-il dit à Daniel, c'est le roi de Javan (ou de Grèce), et la grande corne qu'il a entre les deux yeux est lui-même ce premier roi<sup>2</sup>. »

Le Dieu des armées avait ainsi tracé le plan de campagne deux siècles d'avance; Alexandre l'exécute, comme le soldat fait sa consigne. C'est cet animal vigoureux et bondissant, aux sauts hardis, à la démarche légère, qui s'avance par vives et impétueuses saillies et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices; sa corne est entre les deux yeux, sa force est centuplée par le regard perçant du génie. Il part de l'Occident, franchit l'Hellespont, arrive sur le Granique, traverse le fleuve à la vue de l'armée ennemie, la taille en pièces, tue de sa main le gendre de Darius, entre à Sardes et à Éphèse, reçoit la soumission de Magnésie et de Tralles, prend de vive force Milet et Halicarnasse, fait la conquête de la Lycie, de l'Ionie, de la Carie, de la Pamphlie, de la Cappadoce, en moins de temps qu'un autre n'eût mis à les parcourir.

Mais il va être arrêté dans sa marche. Parmi les généraux de Darius le plus habile était Memnon de Rhodes; il avait conseillé, dès le commencement, de ne pas livrer de bataille, mais de ravager le pays, afin que l'armée d'Alexandre ne trouvât point à y subsister, et, en second lieu, de porter la guerre dans la Grèce même. Ce conseil ne pouvait être plus opportun. Les ambassadeurs de Lacédémone, d'Athènes et de plusieurs autres villes, sollicitaient actuellement le secours de Darius pour secouer le joug des Macédoniens; à l'apparition d'une flotte persane la Grèce entière allait se soulever et la soutenir. Et de fait, sans cela même, le soulèvement eut lieu quelque temps après. La dernière parole de Thèbes n'était pas restée sans écho. Invités par Alexandre de venir à lui pour jouir de la paix commune à tous les Grecs, les Thébains crièrent du haut d'une tour que quiconque voulait, avec eux et avec le grand roi, délivrer les Grecs et renverser le tyran de la Grèce, n'avait qu'à venir à eux<sup>1</sup>. Cependant le conseil de Memnon fut rejeté; les satrapes persans voulurent livrer bataille et la perdirent sur le Granique. Après cette expérience Darius nomma Memnon généralissime de ses armées de terre et de mer, avec plein pouvoir d'exécuter le plan qu'il avait conçu. Le succès paraissait inmanquable. Une circonstance devait encore le favoriser: Alexandre tomba gravement malade, mais il guérit; et c'est Memnon qui meurt, et avec lui la fortune de Darius.

Ce prince, ne voyant personne qui pût remplacer l'homme qu'il venait de perdre, se met lui-même à la tête de ses troupes. Il part de Babylone avec une armée de six cent mille combattants, parmi lesquels trente mille Grecs, et vient camper dans les plaines de la Cilicie. Le choix du lieu était sage; il y pouvait déployer son armée immense et envelopper celle d'Alexandre, qui n'était que de quarante mille hommes. Mais Alexandre, soit à cause de sa maladie, soit pour d'autres raisons, tardait à s'avancer. Les courtisans de Darius y virent de la peur et poussèrent leur maître à le chercher à travers le passage

<sup>1</sup> Dan., 8, 5-7. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 21.

<sup>1</sup> Diod. de Sic., l. 17, c. 9.



resserré entre les montagnes de Cilicie et la mer. C'est là que l'attendait Alexandre. La multitude même de ses troupes y devenait pour Darius une cause d'embarras et de confusion, tandis qu'Alexandre y pouvait aisément faire agir toutes les siennes. La bataille s'engagea près de la ville d'Issus. Alexandre, ayant aperçu Darius sur son char, s'élança vers lui à la tête de ses cavaliers d'élite ; les plus braves des Perses se jetèrent devant leur roi ; on combattit avec acharnement de part et d'autre ; un monceau de morts s'élevait devant le char ; Alexandre lui-même y fut blessé, et cela, suivant un ancien auteur, de la main de Darius<sup>1</sup>. Mais les chevaux de ce dernier, blessés à leur tour, se cabrèrent. Il fut obligé de monter sur un autre char. Cet incident occasionna du trouble ; ce fut le commencement d'une fuite qui devint bientôt générale. Cent mille Asiatiques périrent dans la déroute, tant par le fer de l'ennemi qu'en s'écrasant les uns les autres et en se poussant dans les précipices. Darius, toujours poursuivi par Alexandre, se sauva à peine sur un cheval, en laissant dans son char son bouclier, son arc et son manteau royal. Tout le camp fut pris avec d'immenses richesses. Parmi les captifs se trouvaient les familles des plus grands seigneurs de Perse, mais surtout la mère de Darius, sa femme, ses deux filles et son tout jeune fils. Tout le monde sait avec quelle humanité Alexandre se conduisit envers ses royales prisonnières ; elles furent traitées avec le même respect et la même magnificence que dans leur palais. Informé de cette noble conduite, Darius, touché jusqu'aux larmes, leva les mains au Ciel et le supplia de lui conserver à lui-même l'empire, ou bien, si absolument il devait en être privé, de ne l'accorder du moins qu'à Alexandre. Il écrivit à son vainqueur pour traiter de la paix et lui offrir une rançon considérable pour sa mère, sa femme et ses enfants. Alexandre répondit : « Venez à moi comme au maître de toute l'Asie, et vous recevrez votre mère, votre femme, vos enfants et tout ce que vous demanderez de plus. Que si vous me disputez l'empire, demeurez donc

en place pour vider la querelle et ne fuyez pas. Pour moi j'irai à vous, quelque part que vous soyez<sup>1</sup>. » Darius lui envoya plus tard de nouveaux ambassadeurs ; lui offrit, avec son amitié, une de ses filles en mariage, pour dot toute l'Asie en deçà de l'Euphrate, et pour rançon de sa famille dix mille talents, plus decinquante-cinq millions de notre monnaie. « Si j'étais Alexandre, dit à ce sujet Parménion, un des vieux généraux macédoniens, j'accepterais ces offres. — Et moi aussi, répliqua Alexandre, si j'étais Parménion. » Quant aux ambassadeurs, il leur dit qu'étant maître de toutes les richesses et de toutes les possessions de Darius il n'avait pas besoin que Darius lui en cédât une partie ; que, si cela lui plaisait, il épouserait la fille de Darius, lors même que Darius ne la lui donnerait pas ; qu'enfin, s'il voulait éprouver quelque générosité de sa part, il n'avait qu'à venir lui-même<sup>2</sup>. Après avoir ouï cette réponse Darius se prépara de nouveau à la guerre.

Alexandre continuait pendant ce temps ses conquêtes. Parti d'Issus, il occupa la Syrie et la Phénicie. Damas lui fut livré par la trahison de son gouverneur. Darius y avait envoyé, comme en un lieu sûr, ses trésors, ses concubines et les femmes d'un grand nombre de seigneurs persans. Parmi elles était la veuve de Memnon le Rhodien, qu'Alexandre épousa dans la suite. Sidon ouvrit ses portes, Tyr ferma les siennes. Alexandre l'assiégea pendant sept mois. Dans cet intervalle il fit des excursions sur le Liban et dans la Palestine. Tout se soumit. Tyr fut pris après d'incroyables efforts. Le vainqueur s'avança vers l'Égypte. Sur la route toutes les villes se rendirent, à l'exception de Gaza, qui fut emportée de vive force après s'être vaillamment défendue. L'Égypte ne fit aucune résistance. Alexandre y fonda une ville et l'appela, de son nom, Alexandrie. Il pénétra jusque dans les déserts de Libye pour consulter l'oracle d'Ammon. Puis, traversant de nouveau l'Égypte, la Palestine, la Syrie, il passa l'Euphrate à Tapsaque, le Tigre près des ruines de l'ancienne Ninive,

<sup>1</sup> Plut., *Alex.*, n. 20.

<sup>1</sup> Arrien, *Exped. Alex.*, l. 2, c. 14. — <sup>2</sup> Id., *ibid.*, c. 25.

pour joindre enfin Darius qui l'attendait dans la Syrie, non loin de la ville d'Arbèle, à la tête de plus d'un million de combattants et de deux cents chariots armés de faux. Étonnés de cette multitude les généraux macédoniens conseillèrent à Alexandre d'attaquer la nuit. « Je ne veux pas dérober la victoire, » dit-il ; puis il donna ses ordres et s'endormit d'un profond sommeil. La bataille se donna le lendemain. Alexandre, ayant aperçu Darius sur son char et entouré de ses troupes d'élite, se précipita de nouveau vers lui avec ses cavaliers. Le carnage fut horrible. Alexandre lança son javelot jusque sur Darius ; il le manqua, mais tua son cocher à côté de lui. Le bruit se répandit parmi les Perses que le roi était tué ; ce fut le commencement d'une déroute qui entraîna bientôt Darius lui-même<sup>1</sup>. Alexandre le poursuivait à outrance et allait peut-être l'atteindre lorsqu'il fut appelé au secours de Parménion, qui, de son côté, pliait sous le nombre des Barbares et voyait déjà en leur pouvoir le camp des Grecs. Sur le champ de bataille et dans la fuite périrent, suivant Diodore, plus de quatre-vingt-dix mille hommes, suivant Arrien près de trois cent mille ; un plus grand nombre encore fut fait prisonnier<sup>2</sup>. D'Arbèle Alexandre vint à Babylone, qui ouvrit ses portes ; à Suse, où Daniel avait vu ses triomphes deux siècles auparavant ; à Persépolis, capitale de la Perse proprement dite ; à Pasagarde, où était le tombeau de Cyrus et de ses successeurs. De là, se mettant à la poursuite de Darius, il vole à Ecbatane, capitale de la Médie, à Ragès, sur la frontière opposée du même pays. Là il apprend que Bessus, satrape de la Bactriane, venait de priver l'infortuné Darius de sa liberté et le menait enchaîné à sa suite ; il accélère sa marche dans l'espoir de le sauver, et fait, suivant Plutarque, cent trente-deux lieues en moins de onze jours. Arrivé sur les confins de la Bactriane il aperçoit une charrette, et sur cette charrette un homme couvert de blessures ; cet homme était Darius ; Bessus venait de l'assassiner. Quelques instants auparavant il respirait encore ; un soldat macédonien lui avait donné à boire de

l'eau dans son casque. Ses dernières paroles furent : « Le comble de tous mes malheurs, c'est de recevoir un bienfait et de ne pouvoir témoigner ma reconnaissance ; mais Alexandre vous récompensera, et les dieux récompenseront Alexandre de son humanité envers ma mère ; ma femme et mes enfants. Je lui donne ma main par vous. » En prenant la main du soldat il expira. Alexandre pleura sur lui, l'enveloppa de son manteau et lui fit faire des funérailles de roi. Darius laissait un frère ; Alexandre le prit au nombre de ses amis et lui remit plus tard le traître Bessus.

Pour lui il continua le cours de ses victoires et de ses conquêtes, subjuguait l'Hyrkanie sur la mer Caspienne, la Parthie, la Bactriane, la Sogdiane ; pénétra jusque chez les Scythes, se jeta dans l'Inde, s'empara de force d'un grand nombre de villes, en fonda plusieurs autres, passa le grand fleuve de l'Indus, conquit au delà plus d'un royaume, vainquit le roi indien Porus, et, charmé de sa bravoure et de sa grandeur d'âme, non-seulement lui rendit ses États, mais y ajouta plusieurs provinces. Il allait traverser l'Inde, passer au delà du Gange jusqu'à la Chine ; mais ses soldats refusèrent d'aller plus loin. Il descendit l'Indus jusqu'à l'Océan ; là les Grecs virent pour la première fois le flux et le reflux de la mer. Des embouchures de l'Indus il revint par terre à Pasagarde et à Persépolis, tandis que sa flotte longeait les côtes de l'Indus à l'Euphrate. Dans toutes ces expéditions il faisait non moins le soldat que le général. Le premier il monta à l'assaut d'une ville indienne ; les échelles s'étant rompues il resta seul sur la muraille ; longtemps il se défendit contre toute la garnison. Il allait succomber à une grave blessure lorsque ses soldats s'emparèrent de la ville. Chargé ainsi de gloire et de richesses, il rentra triomphant au centre de son vaste empire. Arrivé à Suse il y épousa Statire, fille aînée de Darius, et fit épouser d'autres princesses persanes à la plupart de ses généraux, afin d'unir plus intimement les deux peuples. Son entrée à Babylone surpassa tout ce qu'on avait vu de plus magnifique. Il marchait à la tête de son armée victorieuse ; toute la population était

<sup>1</sup> Diod., l. 17, c. 60. — <sup>2</sup> *Ibid.*, c. 61. Arrien, l. 3, n. 15.



allée à sa rencontre; ce n'étaient que festins et cris de joie dans les rues; les ambassadeurs de l'Asie, de l'Europe et d'Afrique, l'attendaient avec des couronnes d'or pour le féliciter sur ses triomphes; son nom avait retenti jusqu'aux régions les plus éloignées. Et son cœur était encore plus grand que tout cela, et il formait alors le projet de descendre avec son armée et sa flotte jusqu'aux bouches de l'Euphrate; de faire le tour de l'Arabie, de l'Éthiopie, de toute l'Afrique; de rentrer par le détroit de Cadix dans la Méditerranée, de conquérir Carthage et la Libye, de pénétrer ensuite par l'Hellespont dans la mer Noire, d'en explorer les côtes; de voir si elle ne communiquait point à la mer Caspienne et celle-ci à la mer des Indes, comme on le croyait alors. Sa passion était non-seulement d'être connu, mais encore de connaître. Tout était prêt pour cette expédition gigantesque lorsqu'il tomba malade et mourut, à l'âge de trente-deux ans.

« Et le bouc devint extraordinairement grand, avait dit le prophète, et lorsqu'il était le plus fort sa grande corne se rompit <sup>1</sup>. »

Et, après avoir vécu en héros, Alexandre mourut en ivrogne. Sa dernière maladie fut l'effet de son intempérance. Deux fois de suite il s'était mis à boire, à qui plus, avec un homme de débauche. Cette intempérance lui avait déjà fait commettre plus d'une action indigne. Ce fut dans une orgie que, sur la proposition d'une courtisane athénienne, il mit lui-même le feu au palais de Persépolis; ce fut dans une orgie qu'il tua son ami Clitus. Enivré par le vin, et plus encore par les flatтерies de certains courtisans, il reniait son père, Philippe, afin de passer pour le fils de Jupiter-Ammon. Les vieux Macédoniens étaient indignés; Clitus se lève au milieu d'eux, fait tout haut l'éloge de Philippe et la satire d'Alexandre. Celui-ci crie à la trahison et appelle ses gardes; mais ses gardes, les voyant tous dans le vin, ne remuent pas. Les assistants se contentent de mettre Clitus hors de la salle; mais Clitus, passant toute mesure, rentre par une autre porte, continuant ses invectives contre Alexandre, qui saisit

enfin une lance et le perce d'outre en outre. A peine a-t-il commis le meurtre qu'il se livre au désespoir, qu'il veut se tuer lui-même, et que pendant trois jours il refuse de boire et de manger.

Dans ceci, on le voit, il fut encore plus malheureux que coupable. Ce qu'il avait fait dans la colère et dans l'ivresse, il était loin de l'excuser; un philosophe lui tint un autre langage. Le philosophe Anaxarque, le voyant inconsolable de ce qui lui était arrivé, se prit à rire et lui dit que, comme on donne à Jupiter la Justice pour compagne, pour faire entendre que tout ce que Jupiter fait il le fait avec justice, de même, quoi que fasse un grand roi, et ce roi lui-même le premier et avec lui tous les hommes doivent croire que cela est juste <sup>1</sup>. Ce fut encore le même philosophe qui induisit Alexandre à se faire adorer. Chez les Orientaux l'adoration ou le prosternement pouvait n'être qu'une cérémonie civile. Abraham adora le peuple d'Hébron lorsqu'il en acheta un sépulcre <sup>2</sup>; Jacob adora sept fois son frère Ésaü lorsqu'ils se réconcilièrent ensemble <sup>3</sup>. On adorait en ce sens les rois d'Israël et les rois de Perse, sans que jamais aucun d'eux se fit passer pour dieu. Alexandre pouvait exiger cette cérémonie en Orient, quoique les Grecs et généralement tous les Occidentaux la réservassent pour leurs divinités seules. Encore Alexandre valait-il plus d'un dieu grec; il surpassait les exploits fabuleux de Bacchus et d'Hercule; il valait surtout beaucoup mieux que les dieux de l'Égypte, que le bœuf de Memphis qu'il avait adoré lui-même, que le bouc de Mendès, que le chien de Cynopolis et que les chats de Bubaste. Ceux qui adoraient des divinités pareilles ne pouvaient guère se refuser à mettre de ce nombre Alexandre. Le philosophe Anaxarque tirait effectivement cette conséquence <sup>4</sup>. Dans la vérité Alexandre ne méritait pas plus les honneurs divins que de pareils dieux, et de pareils dieux pas plus qu'Alexandre; un mot d'Alexandre lui-même aurait pu amener à cette découverte. Étant en Égypte, il approuva fort ce que lui dit le philosophe Psammon, savoir, que Dieu est le

<sup>1</sup> Daniel, 8, 8.

<sup>1</sup> Arrien, 1. 3, c. 9. — <sup>2</sup> Gen., 23. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 33. —

<sup>4</sup> Arrien, 1. 3, c. 10.

roi de tous les hommes, attendu que ce qui domine en toutes choses est divin ; « mais, ajoute Plutarque, il raisonnait lui-même là-dessus avec plus de sagesse encore ; car il disait que Dieu est le père commun de tous les hommes, mais qu'il adopte spécialement les plus gens de bien <sup>1</sup>. »

C'est ce Dieu, c'est le Roi et Père de tous les hommes, qu'il importait donc avant tout de connaître et d'adorer dignement, et Alexandre, et ses philosophes, et son armée entière avaient eu pour cela l'occasion la plus favorable. Pendant les longs sièges de Tyr et de Gaza ils avaient fait des incursions, ils campaient même au milieu d'un peuple qui connaissait et adorait ce Dieu-là et qui n'en adorait point d'autre ; un peuple qui, dans ses livres sacrés, possédait, avec la sainte loi de ce Dieu suprême, l'ensemble de sa providence sur le genre humain, l'histoire du passé, du présent et de l'avenir, en particulier l'histoire d'Alexandre lui-même et de sa monarchie. Nous verrons comment Alexandre eut réellement connaissance de tout cela, ce qui pouvait devenir pour lui et pour les siens une semence de salut éternel. Mais son malheur fut d'être trop heureux en ce monde.

Depuis l'âge de vingt à trente-deux ans <sup>2</sup>, marcher de victoire en victoire, de conquête en conquête, subjuguer par l'admiration en terrassant par les armes, voir à ses pieds presque tout l'univers connu alors, toutes les délices de l'Asie prévenant ses désirs, les sages mêmes de la Grèce justifiant les fautes qui lui causent le plus de regret, en vérité, quand on considère tout cela, ce qui étonne le plus, c'est que, si jeune, il ait supporté si bien cette terrible prospérité et qu'il ne soit pas de-

venu pire ; on conçoit qu'à sa mort il ait été pleuré de tous les peuples, en particulier de ceux qu'il avait vaincus. Content de la gloire il leur rendait justice. A son retour de l'Inde il punit du dernier supplice plusieurs satrapes qui avaient abusé de leur pouvoir. Mais personne ne le pleura plus que la mère de Darius. Sysigambis avait supporté le massacre de ses quatre-vingts frères et de son père par Ochus, elle avait supporté sa propre captivité, elle avait supporté les effroyables revers de son fils et sa mort cruelle ; mais à la mort d'Alexandre elle se couvre d'un voile funèbre et se laisse mourir de faim et de douleur.

« Et quand le bouc était le plus fort, avait dit le prophète, sa grande corne se rompit, et à sa place il s'éleva quatre cornes considérables, vers les quatre vents du ciel <sup>1</sup>. »

Après la mort d'Alexandre son vaste empire se divisa en quatre royaumes principaux : la Syrie, l'Égypte, la Grèce et la Thrace.

Quant à la manière dont cela se fit, les historiens profanes nous apprennent que les commencements offrent beaucoup d'incertitude. Voici peut-être comment les divers témoignages pourraient se concilier. L'auteur sacré du premier livre des Machabées dit formellement qu'Alexandre, étant tombé malade et connaissant qu'il allait mourir, appela ses nobles compagnons, qui avaient été nourris avec lui dès leur jeunesse, et leur partagea son royaume lorsqu'il vivait encore, et que ses compagnons obtinrent la royauté et prirent tous le diadème après sa mort <sup>2</sup>.

Il y a là deux faits distincts : Alexandre, encore vivant, partage son empire entre les grands de sa cour ; ensuite, après sa mort, ces grands prennent eux-mêmes le titre de rois.

Quant au premier Quinte-Curce nous apprend que des auteurs plus anciens que lui assuraient effectivement qu'Alexandre avait fait par testament ce partage des provinces <sup>3</sup> ; Diodore de Sicile, certainement plus ancien que Quinte-Curce, rapporte comme une chose indubitable que ce testament avait été

<sup>1</sup> Plut., *Alex.*, n. 27. — <sup>2</sup> D'après un calcul qui explique et concilie merveilleusement bien les témoignages divers des anciens, Alexandre vécut onze mille six cent vingt-neuf jours, trente-deux années lunaires ou macédoniennes, neuf mois et six jours, trente et une années solaires ou juliennes, dix mois et six jours ; d'où il est arrivé que les uns lui ont donné, en nombre rond, trente ans de vie, les autres trente-deux et quelques-uns trente-trois. Il mourut, suivant le même calcul, le 28 du mois macédonien Dœsius, le 6 du mois athénien Thargélion, quatrième année de la cent treizième olympiade, le 19 du mois égyptien Phamenoth, quatre cent vingt-quatrième année de Nabonassar, 30 mai 323 avant l'ère chrétienne. *Annales des Lagides*, par Champollion-Figeac, t. 1.

<sup>1</sup> Dan., 8, 8. — <sup>2</sup> 1 Mach., 1, 6-10. — <sup>3</sup> Quinte-Curce, l. 10, c. 10.



déposé chez les Rhodiens <sup>1</sup>. Ammien-Marcellin en parle dans le même sens <sup>2</sup>. S'ensuit-il que ce testament fut religieusement exécuté ? Nullement. Comme Alexandre ne laissait, pour lui succéder par droit de naissance, qu'un frère imbécile, Aridée, fils de Philippe et d'une danseuse, et qu'un enfant qui n'était pas encore né, les grands modifièrent ses dernières volontés comme ils jugèrent à propos. Aridée fut reconnu roi ; Roxane, fille d'un satrape persan et femme d'Alexandre, étant accouchée d'un fils qu'on appela du nom de son père, cet enfant partagea la royauté nominale avec Aridée ; mais le pouvoir réel était entre les mains des grands, chacun dans sa province. Roxane, craignant que Statire, fille de Darius et autre femme d'Alexandre, ne mit également au monde un héritier, la fit égorger ainsi que sa sœur. Après avoir régné de nom pendant sept ans Aridée fut mis à mort, avec sa femme Eurydice, par Olympias, mère d'Alexandre. Olympias, à son tour, ainsi que Roxane et le jeune Alexandre, après douze ans de royauté titulaire, Barsine, autre veuve d'Alexandre, et son fils Hercule furent mis à mort par le nouveau roi de Macédoine. Alexandre avait régné douze ans ; douze ans après sa mort toute sa famille était disparue. Ce fut alors que ses gouverneurs de provinces prirent ouvertement le titre de rois. Auparavant déjà ils faisaient entre eux la guerre et la paix, comme n'ayant point de maître. Dès l'année qui suivit la mort d'Alexandre Perdicas, auquel il avait remis son anneau en mourant et qui avait été nommé régent de tout le royaume sous le roi Aridée, avait péri dans une bataille contre Ptolémée, gouverneur de l'Égypte. Antigone et son fils Démétrius Poliorcète succombèrent de même plus tard. Il n'y en eut finalement que quatre qui se maintinrent sur le trône et dont la royauté se perpétua : Antipater en Macédoine, Lysimaque en Thrace et puis à Pergame, Ptolémée en Égypte, Séleucus dans l'Asie ou la Syrie.

Daniel l'avait dit : « Un roi fort s'élèvera, et il dominera avec une grande puissance, et il fera ce qu'il lui plaira. Et lorsqu'il se sera

élevé, son empire sera détruit et divisé vers les quatre vents du ciel, mais non entre ses descendants ni selon la puissance avec laquelle il a dominé lui-même ; son empire sera même dépecé à d'autres que ceux-là <sup>1</sup>. »

En effet, outre les quatre royaumes possédés par les lieutenants d'Alexandre et leurs successeurs, on vit encore se former, des débris de son empire, le royaume de Bithynie, que son dernier monarque, Nicomède III, laissa au peuple romain l'an 75 avant Jésus-Christ ; le royaume de Cappadoce, tombé au pouvoir des Romains en 42 ; le royaume du Pont, envahi par les mêmes à la mort de son plus grand roi, Mithridate VI, en 64. Les quatre royaumes grecs de Macédoine, de Thrace ou de Pergame, d'Égypte et de Syrie, à cause de l'unité d'origine, de langage et d'idées, ne formaient, jusqu'à un certain point, qu'un seul empire avec celui d'Alexandre <sup>2</sup>.

C'est là la troisième bête symbolique de Daniel. La première était comme une lionne avec des ailes d'aigle, empire assyrien ; la seconde, semblable à un ours, empire des Persans. « Après cela je regardais, et en voilà une autre comme un léopard, qui avait sur le dos quatre ailes comme celles d'un oiseau ; cette bête avait quatre têtes, et la puissance lui fut donnée <sup>3</sup>. » Les quatre têtes marquent les quatre rois ; ces ailes d'oiseau, la promptitude, la légèreté ; la peau tachetée du léopard, la variété de leur caractère national ; néanmoins c'est une même bête, une même domination, la domination grecque. Mais tout cela deviendra la proie de la quatrième ; nous verrons la Macédoine province romaine en 147, le royaume de Thrace ou de Pergame en 126, la Syrie en 63, l'Égypte en 29.

La Palestine, avec le peuple de Dieu et son temple, était située entre le royaume de l'Égypte et le royaume de Syrie et devait dépendre successivement de l'un et de l'autre. Aussi Daniel avait-il prédit l'histoire de ces deux royaumes avec plus de détails, et les historiens profanes nous la font-ils connaître avec plus d'exactitude.

<sup>1</sup> Dan., 11, 3 et 4. — <sup>2</sup> « Quatuor reges de gente ejus consurgent. » Daniel, 8, 22. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 7, 6.

<sup>1</sup> Diod., l. 20, n. 81. — <sup>2</sup> Amm., l. 23, c. 6.

Le premier roi macédonien de l'Égypte fut Ptolémée, fils de Lagus, d'où ses successeurs furent surnommés Lagides. Le nom de Ptolémée, devenu commun à tous les rois d'Égypte, signifie en grec à peu près la même chose que Darius et Xerxès en persan, *guerrier, martial*. Ptolémée fut un des meilleurs généraux d'Alexandre et le capitaine de ses gardes. A la mort de ce prince il eut l'Égypte en partage et la gouverna pendant trente-neuf ans. Dans son canon astronomique Ptolémée, le géographe, ne lui compte que vingt ans de règne et distribue les dix-neuf autres entre Aridée et Alexandre II ; c'est qu'en effet ce ne fut qu'après la dix-neuvième année de son gouvernement que le fils de Lagus prit solennellement le titre de roi et frappa de la monnaie à son nom et à son image. Le géographe astronome met ensuite ses successeurs, avec la durée de leurs règnes, dans l'ordre suivant : Ptolémée-Philadelphie, trente-huit ans ; Ptolémée-Évergète, vingt-cinq ; Ptolémée-Philopator, dix-sept ; Ptolémée-Épiphanes, vingt-quatre ; Ptolémée-Philométor, trente-cinq ; Ptolémée-Évergète II, vingt-neuf ; Ptolémée-Soter, trente-six ; Denys, vingt-neuf ; Cléopâtre, vingt-deux ; ce qui, à compter de la mort d'Alexandre, fait en tout deux cent quatre-vingt-quatorze ans ; après quoi l'Égypte fut réduite en province romaine par Auguste, l'an 29 avant l'ère vulgaire.

L'astronome Ptolémée ayant consigné les règnes de ces rois, non pour en faire l'histoire, mais pour avoir des époques ou rapporter les observations astronomiques, il néglige les mois et les jours et ne compte que par années complètes. Pour cela il donne au roi précédent toute l'année où il meurt et n'attribue au suivant que l'année suivante. Par la même raison il ne mentionne que dix rois, dont les règnes embrassent toute l'ère macédonienne et forment comme une succession légitime ; mais outre ces dix on en trouve encore cinq ou six autres qui régnèrent concurremment avec les premiers et quelquefois entre deux. Ainsi Évergète II, à qui le canon astronomique ne donne que vingt-neuf ans de règne, en avait déjà régné précédemment quatre pendant l'absence de

son prédécesseur et de son frère Philométor, deux avec lui et dix-huit à côté de lui dans la Libye et la Cyrénaïque. Le même canon donne à Soter, fils d'Évergète II, trente-six ans de règne continu ; mais après les onze premières années il fut déposé par sa mère Cléopâtre et remplacé pendant dix-huit ans par son frère puîné, Ptolémée-Alexandre, à la mort duquel il régna de nouveau huit ans. A Soter le canon fait succéder immédiatement son fils illégitime Ptolémée-Denys ou Bacchus, nommé encore Ptolémée-Aulète, et lui donne vingt-neuf ans de règne ; mais les huit premières années furent occupées par Ptolémée-Alexandre II, fils de Ptolémée-Alexandre I<sup>er</sup>, qui monta sur le trône en épousant et puis en faisant mourir Bérénice, fille unique et légitime de Soter. Enfin dans les vingt-deux de la dernière Cléopâtre le canon ne parle point de ses deux frères Ptolémée, qu'elle épousa, et qu'elle fit périr l'un après l'autre pour régner seule. D'après cela, si on voulait additionner les règnes dont le canon ne parle pas et les ajouter à ceux dont il parle, on donnerait soixante ans de plus à la dynastie macédonienne d'Égypte. Ce n'est pas tout : outre le nom commun de Ptolémée chaque roi avait encore un surnom, quelquefois deux ; tel historien en parle sous tel nom, tel autre sous tel autre. Si l'on voulait maintenant, sous ces noms différents, entendre des personnes différentes, on augmenterait encore de beaucoup et le nombre des rois et la durée de toute la dynastie. Ce sont des causes de ce genre qui ont si fort embrouillé les annales des anciens pharaons.

Parmi les surnoms que portent les Ptolémées d'Égypte il en est qu'ils ont pris eux-mêmes et d'autres qui leur ont été donnés par le peuple. Ainsi le premier Ptolémée porte quelquefois celui de *Soter* ou sauveur, parce qu'il sauva les Rhodiens d'une irruption de leurs ennemis. Son fils reçut, par antiphrase, celui de *Philadelphie* ou aimant ses frères, parce qu'il en avait fait mourir deux ; son successeur, celui d'*Évergète* ou de bienfaisant, parce qu'il rapporta en Égypte les idoles que Cambyse en avait enlevées ; le suivant, celui de *Philopator* ou aimant son père, parce qu'il était soupçonné de l'avoir



empoisonné, et celui de *Tryphon* ou dissolu, parce que telle était réellement sa vie; le cinquième, celui d'*Épiphané* ou d'illustre, à cause de la gloire de ses ancêtres; le sixième, par antiphrase, celui de *Philométor* ou aimant sa mère, parce qu'il la haïssait à la mort; le septième, par antiphrase, celui d'*Évergète* ou de bienfaisant, par sobriquet celui de *Kakergète*, ou malfaisant, et de *Physcon*, ou ventru. Le huitième prit le surnom de *Soter* et reçut celui de *Lathyre* ou pois-chiche, à cause d'une excroissance qu'il avait au nez. Le dernier enfin prit le nom de *Denys* ou de Bacchus et reçut celui d'*Aulète* ou de joueur de flûte, parce que c'était son plus grand talent et sa plus sérieuse occupation.

Le royaume de Syrie ou d'Asie présente quelque chose de semblable. Séleucus, un des plus vaillants généraux d'Alexandre, avait été nommé gouverneur de Babylone et des pays circonvoisins. Il en fut chassé par Antigone et son fils Démétrius, mais il y rentra dans l'automne de l'année 312 avant Jésus-Christ, et c'est là le commencement de l'ère des Séleucides, dont se servent encore aujourd'hui les chrétiens de l'Orient. Dans l'automne de l'année suivante (311) le fils d'Alexandre et de Roxane, dernier héritier naturel du conquérant, ayant été mis à mort, les gouverneurs survivants prirent généralement le titre de rois, et ce fut le commencement de l'ère de l'empire des Grecs, ainsi que la nomme le premier livre des Machabées<sup>1</sup>. L'auteur de ce premier livre aussi bien que l'auteur du second se servent également de cette ère-là, mais avec cette différence que le premier compte par les années ecclésiastiques des Juifs, qui commençaient au printemps, et l'autre par leurs années civiles, qui commençaient à l'automne. Ceci explique pourquoi les événements arrivés du printemps à l'automne sont rapportés à une année différente dans les deux livres.

Séleucus reconquit en peu de temps toute l'Asie; ses succès lui firent donner le surnom de Nicator ou vainqueur. Pour assurer ses possessions dans l'Inde il fit alliance avec le roi indien Sandrocottus et épousa sa fille.

D'un caractère généreux et bon, il gouvernait en père, aimait les sciences et les arts, renvoya aux Athéniens les monuments que Xerxès leur avait enlevés, et fonda lui-même un très-grand nombre de villes, qu'il peupla de colonies grecques pour communiquer leur industrie aux habitants efféminés de l'Asie. A sept de ces villes ainsi fondées ou rétablies il donna le nom de sa mère Laodicée, à trois le nom de sa première femme Apamée. Il en appela seize Antioche, en l'honneur d'Antiochus, son père; la plus fameuse était Antioche sur l'Oronte, qui devint la capitale de ses États, et où, plus tard, les disciples du Christ furent nommés pour la première fois chrétiens. Il en appela aussi neuf, de son propre nom, Séleucie; la plus considérable était Séleucie sur le Tigre, non loin de Babylone, qui dès lors, à cause de ce voisinage, ne fit plus que déchoir<sup>1</sup>.

Voici dans quel ordre les rois de Syrie ou d'Asie se succédèrent, après la mort de Séleucus I<sup>er</sup> ou Nicator.

Antiochus I<sup>er</sup> ou Soter, qui avait déjà régné deux ans avec son père, monta sur le trône en 279 avant Jésus-Christ : Antiochus II ou Théos, en 262; Séleucus II ou Callinicus, en 246; Séleucus III ou Céraunus, en 225; Antiochus III ou le Grand, en 222; Séleucus IV ou Philopator, en 186; Antiochus IV ou Épiphané, en 174; Antiochus V ou Eupator, en 164; Démétrius I<sup>er</sup> ou Soter, en 161; Alexandre Bala, en 150; Démétrius II ou Nicator, en 146; Antiochus VI ou Bacchus, en 144; Diodote Tryphon, en 143; Antiochus VII ou Sidète, en 139; Démétrius II ou Nicator rétabli, en 130; Alexandre Zébina, en 126; Séleucus V, en 124; Antiochus VIII ou Grypus, en 124; Antiochus IX ou de Cyzique, en 112; Séleucus VI, en 96; Philippe I<sup>er</sup> et Démétrius III, en 94; Antiochus X, en 93; Antiochus XI, en 93; Antiochus XII, en 90; Tigrane, roi d'Arménie, en 83; Antiochus XIII ou Asiaticus, en 69, lequel ayant été détrôné par Pompée l'an 63, la Syrie fut réduite en province romaine, après avoir subsisté comme royaume près de deux siècles et demi.

La dynastie de Ptolémée a été sur le trône

<sup>1</sup> 1 Mach., 1, 10 et 11.

<sup>1</sup> Appien, *in Syr.*

d'Égypte deux cent quatre-vingt-quatorze ans ; la dynastie de Séleucus sur le trône de Syrie deux cent quarante-neuf, c'est-à-dire quarante-cinq ans de moins. Cependant la Syrie a vu vingt-sept rois, tandis que l'Égypte n'en a que dix dans le canon astronomique, ce qui fait pour la Syrie beaucoup plus du double de rois dans un temps moins considérable. Si maintenant l'on divise les deux cent quarante-neuf ans par les vingt-sept règnes et les deux cent quatre-vingt-quatorze par les dix, on aura, d'une part, neuf ans avec un peu plus d'un mois pour chaque règne des Séleucides et plus de vingt-neuf ans pour chaque règne des Lagides. Il est vrai que, dans la liste des rois égyptiens conservée par l'astronome Ptolémée, il faut ajouter un règne intermédiaire avec deux usurpations qui interrompirent des règnes légitimes ; mais il restera toujours une différence énorme ; il y aura toujours vingt-sept rois dans un temps moins long contre treize dans un temps plus long ; il n'y aura toujours que neuf ans pour chaque règne de Syrie tandis qu'il y aura près de vingt-trois ans pour chaque règne d'Égypte. La cause en est aux révolutions et aux meurtres qui ensanglantèrent plus fréquemment le trône de Séleucus.

Ainsi Séleucus lui-même, le fondateur de la dynastie, fut immolé par un de ses protégés au milieu d'un sacrifice ; Antiochus I<sup>er</sup>, tué par un Gaulois ; Antiochus II, surnommé Théos ou le dieu, empoisonné par sa femme Laodice ; Séleucus III ou Céraunus le fut par un de ses officiers ; Antiochus III ou le Grand, massacré par ses sujets d'Élymaïs, dont il voulait piller le temple ; Séleucus VI, empoisonné par son ministre Héliodore ; Antiochus IV, frappé de la main de Dieu ; Antiochus V, mis à mort par son successeur Démétrius I<sup>er</sup>, qui périt lui-même dans une bataille ; Alexandre Bala, poignardé ; Démétrius II, assassiné par ordre de sa femme Cléopâtre ; Séleucus V, assassiné par ordre de la même Cléopâtre, sa mère ; Antiochus VI, tué par Diodote Tryphon, qui le fut par Antiochus VII, qui le fut par ses sujets d'Élymaïs ; Alexandre Zébina, tué par Antiochus VIII, qui le fut par un de ses favoris ;

Séleucus VI, brûlé vif par les habitants de Mopsueste ; Antiochus IX, suicidé dans une bataille perdue ; Philippe, tué ; Démétrius III, mort prisonnier de guerre ; Antiochus X, mort fugitif et en exil ; Antiochus XI, noyé dans l'Oronte ; Antiochus XII, tué dans une bataille ; Tigrane, dépouillé de la Syrie par le Romain Lucullus, et Antiochus XIII par Pompée. Finalement, dans l'espace de deux siècles et demi, à peine, sur vingt-sept rois, s'en trouve-t-il deux à mourir de leur mort naturelle et sur le trône. Lorsque, dans l'histoire du moyen âge, nous voyons des catastrophes pareilles aux dynasties des Goths, des Francs, des Lombards, des Saxons, nous criions à la barbarie ; cependant, sous ce rapport, ces Barbares étaient bien moins barbares que les Grecs si polis de l'Égypte et de la Syrie.

Les Séleucides affectaient encore plus les titres pompeux que les Lagides. Parmi ces titres il y en a très-peu qui fussent mérités, si ce n'est par antiphrase. Ainsi Séleucus II fut nommé ironiquement Callinicus ou beau vainqueur à cause des malheurs de son règne, par suite desquels il mourut lui-même prisonnier des Parthes. Son fils, Séleucus III, reçut le surnom de Céraunus, ou la foudre, parce qu'il était d'un caractère faible, timide et irrésolu. Antiochus IV prenait le titre d'Épiphanes ou illustre ; mais le peuple lui donnait celui d'Épimane ou de fou, qu'il méritait pour ses extravagances. Démétrius II ne sut ni se soutenir sur le trône par l'amour de son peuple, ni défendre sa couronne contre les usurpateurs qui voulurent s'en saisir ; il fut vaincu à la guerre, fait prisonnier, chassé par ses sujets, tué par ordre de sa femme ; et cependant il se donne le titre de Théos-Nicator, c'est-à-dire dieu vainqueur. Antiochus VI, qui ne fut qu'un enfant et n'eut pendant les deux années de son règne que le vain nom de roi, porte cependant les titres superbes de dieu, de Bacchus, d'Épiphanes. Enfin Démétrius III, qui ne possédait qu'une moitié de la Syrie et qui mourut prisonnier chez les Parthes, prend néanmoins, sur ses médailles, les noms magnifiques de fortuné, de dieu, de sauveur, de beau vainqueur, de bienfaisant. Plus ces rois



devenaient petits, plus ils se donnaient de grands noms.

Un bien que produisit la domination grecque en Égypte et en Asie, ce fut d'y naturaliser la langue, les sciences et les arts des Grecs. L'Afrique, l'Asie et l'Europe commencèrent à parler une langue commune. La communication et la comparaison des idées et des doctrines devenaient plus faciles, aussi bien que les relations de commerce. L'Orient et l'Occident se préparaient à ne faire qu'un. Les rois d'Égypte surtout secondèrent cette tendance des événements à une sorte de communauté universelle. Alexandrie, leur capitale, était le centre du commerce de l'Asie et de l'Europe ; on y affluait de toutes les parties du monde. Les premiers Ptolémées y fondèrent une bibliothèque qui devint bientôt la plus fameuse de l'univers ; ils y rassemblèrent à grands frais les ouvrages de toutes les littératures connues. Ils firent plus ; ils consacrèrent une partie de leur propre palais, sous le nom de Musée, à l'habitation d'un certain nombre de gens de lettres, de savants et de philosophes, qui n'avaient d'autre occupation que de se livrer entièrement à l'étude des sciences et d'en donner des leçons à ceux qui venaient les entendre. Ce musée royal avait ses revenus particuliers, et pour l'entretien de l'édifice et pour l'entretien des personnes qui l'habitaient. L'homme qui paraît avoir inspiré aux rois d'Égypte l'idée d'une si magnifique institution fut un Athénien célèbre, Démétrius de Phalère. Philosophe, orateur, homme d'État et disciple de Théophraste, il obtint, par son éloquence et la sagesse de ses mœurs, un si grand crédit à Athènes qu'il fut élu archonte décennal l'an 317 avant Jésus-Christ. Il employa ses grands biens à l'embellissement de la ville. Les Athéniens, charmés de sa munificence, lui élevèrent trois cent soixante statues d'airain. Il était depuis dix ans à la tête des affaires lorsque ses ennemis excitèrent une sédition contre lui, le firent condamner à mort et renversèrent toutes ses statues. Il se réfugia en Égypte, où Ptolémée-Lagus l'accueillit fort bien et l'admit dans sa plus intime confiance. Démétrius enrichit de deux cent mille volumes ou rou-

leaux manuscrits la bibliothèque d'Alexandrie, et il en est regardé comme le premier bibliothécaire.

Parmi les savants et les littérateurs que produisit ou que réunit le musée alexandrin, les plus célèbres sont : au troisième siècle avant Jésus-Christ, le mathématicien Euclide, dont on a encore les éléments de géométrie ; le poète Théocrite, dont on a également les idylles ; le poète Aratus, qui a décrit en vers les phénomènes du ciel et dont saint Paul cite un endroit dans son discours à l'aréopage d'Athènes ; le poète Callimaque, et Zoile, critique excessif d'Homère ; au deuxième siècle Ératosthène, à la fois grammairien, philosophe, poète et mathématicien ; Hipparque, le plus grand astronome de l'antiquité, le premier qui, après Thalès, calcula les éclipses avec justesse ; Aristarque, critique judicieux d'Homère, de Pindare et d'Aratus ; au premier siècle, le philosophe Aristobule, le géographe Strabon ; l'astronome Sosigène, qui aida Jules-César dans la réforme du calendrier ; dans les deux siècles suivants, le philosophe Philon, l'historien Appien, l'astronome et géographe Ptolémée, le mathématicien Diophante, inventeur de l'algèbre, et le grammairien Athénée. L'exemple des rois d'Égypte excita l'émulation des rois de Pergame ; Attale I<sup>er</sup> établit à Pergame une bibliothèque également fameuse et un musée. Les Ptolémées en devinrent jaloux. Comme le papyrus ou papier végétal sur lequel on transcrivait les livres ne croissait que dans le limon du Nil, ils défendirent d'en exporter ; mais Eumène, roi de Pergame, trouva le moyen de fabriquer du papier de peau, connu depuis sous le nom de papier de Pergame ou parchemin.

Cependant la philosophie grecque se consumait plus que jamais en vaines subtilités. Un philosophe du musée alexandrin, nommé Diodore, mourut de chagrin parce qu'il n'avait pas su répondre sur-le-champ à des sophismes d'un autre philosophe nommé Stilpon. La sagesse humaine allait expirer dans le vide lorsque la sagesse divine vint jusqu'à elle quelques-uns de ses rayons. Dans le musée même d'Alexandrie la philosophie des Grecs fit connaissance avec la

philosophie des Hébreux. Il y avait plus de cinquante mille Juifs établis dans cette ville avec le droit de bourgeoisie. Les plus célèbres philosophes de son école furent deux Juifs, Aristobule et Philon. Sans même aller en Égypte, le philosophe Théophraste, contemporain d'Alexandre, disciple, comme lui, d'Aristote et de plus son successeur, avait des Juifs la plus haute idée ; il les appelait un peuple de philosophes, qui ne se plaisait que dans la contemplation de la Divinité. C'est le philosophe Porphyre qui nous l'apprend<sup>1</sup>.

Ce peuple avait vécu généralement heureux et tranquille sous l'empire des rois de Perse. Ces rois, qui détruisaient les temples des idoles dans l'Égypte et dans la Grèce, avaient relevé le temple du vrai Dieu à Jérusalem. Cyrus en avait ordonné la reconstruction ; Darius, fils d'Hystaspe, le fit achever ; Artaxerxe Longue-Main fit rebâtir les murs de la ville sainte. Ces trois monarques, les plus grands qu'aient eus les Perses, faisaient offrir dans ce temple des sacrifices pour eux et pour leurs enfants. Aussi les Juifs leur furent-ils toujours fidèles.

Alexandre paraît avoir connu les Juifs avant d'être dans leur pays. Après la bataille du Granique il permit à tous ceux de son armée qui s'étaient mariés cette année-là de retourner en Macédoine passer l'hiver avec leurs femmes, pourvu qu'ils revinssent au printemps. Cette pratique pleine d'humanité était ordonnée dans la loi de Moïse<sup>2</sup>, et, comme elle ne se trouve chez aucun autre peuple du monde, il est à croire qu'Aristote l'avait apprise du Juif avec lequel il eut de longs et doctes entretiens en Asie, et que, la trouvant fort belle, il l'avait conseillée à son élève<sup>3</sup>.

Tyr, que le conquérant assiégea pendant sept mois, et Gaza, qu'il assiégea pendant deux autres, sont aux deux extrémités de la Judée. Il est impossible que, pendant ces neuf mois qu'il campait au milieu des Juifs, il ne les connût point particulièrement, et eux et leur religion. Il est impossible que les Juifs ne reconnussent pas en lui le conquérant grec

prédit par Daniel et qu'ils ne profitassent pas de cette circonstance pour se le rendre favorable. Ce que raconte Josèphe, historien juif, est tout à fait naturel, sauf peut-être quelques accessoires. Alexandre étant au siège de Tyr envoya demander au grand-prêtre des Juifs trois choses, des troupes auxiliaires, des vivres pour son armée, et enfin tous les services qu'il rendait auparavant à Darius, l'assurant que, s'il le faisait, il n'aurait pas lieu de s'en repentir. Comme le pays de Tyr, et généralement toute la Phénicie, uniquement occupée de commerce et non point d'agriculture, tirait ses subsistances de la Palestine, on conçoit qu'Alexandre envoyât de ce côté-là pour en fournir son armée. Le grand-prêtre répondit que les Juifs avaient promis à Darius avec serment de ne porter jamais les armes contre lui et qu'ils ne pouvaient y manquer tant qu'il serait en vie. Irrité de cette réponse Alexandre lui fit dire qu'après la prise de Tyr il marcherait contre lui, pour apprendre à tout le monde à qui il fallait garder le serment.

Il paraîtrait même qu'il n'attendit pas la prise de cette ville pour exécuter cette menace. Arrien nous apprend que, durant le siège, il fit une expédition dans le Liban et contre les Arabes, et qu'il soumit tout de gré ou de force dans l'espace de onze jours<sup>1</sup>. Il est très-possible qu'il soit allé surprendre Jérusalem dans cette excursion ou dans une autre pareille qu'il aura pu faire durant les sept mois qu'il fut devant Tyr.

A la nouvelle que le conquérant s'avançait sur la ville sainte le grand-prêtre Jaddus fut saisi de frayeur ; il ordonna des prières publiques pour implorer l'assistance du Ciel. Une vision divine le rassura la nuit suivante. Il commanda, et les rues furent jonchées de fleurs, et les portes de la ville s'ouvrirent, et le peuple, vêtu de blanc comme aux jours de grandes fêtes, s'avança dans une pompe religieuse, suivi des prêtres dans leurs ornements sacrés, enfin du grand-prêtre dans son majestueux costume, sa tiare sur la tête, avec une lame d'or où était gravé le nom de l'Éternel. A la vue de cette sainte pompe

<sup>1</sup> Porph., *de Abst.*, l. 2, § 26 ; l. 4, § 11. — <sup>2</sup> Deut., 24, 3. — <sup>3</sup> Josèphe, *contra Appion.*, l. 1.

<sup>1</sup> Arr., *Exped. Alex.*, l. 2, c. 20.



Alexandre fut étonné d'abord ; mais, quand il aperçut le grand-prêtre avec le nom de Dieu sur le front, il s'approcha tout seul, adora le Nom, et le premier salua le grand-prêtre. Les Juifs poussaient des acclamations de joie, les étrangers étaient stupéfaits. Parménion, un des généraux d'Alexandre, lui demanda comment, lui qu'adoraient tous les autres, il adorait maintenant le grand-prêtre des Juifs. Alexandre répondit : « Je n'ai pas adoré le grand-prêtre, mais j'ai honoré le Dieu dont il est le pontife. Lorsque j'étais encore en Macédoine et que je délibérais comment je pourrais conquérir l'Asie, il m'apparut en songe avec ce même habit, m'exhorta à ne rien craindre, me dit de passer hardiment l'Hellespont, et m'assura qu'il serait à la tête de mon armée et me ferait conquérir l'empire des Perses. C'est pourquoi, n'ayant jamais auparavant vu personne qui fût revêtu d'un habit semblable, je ne puis douter que ce ne soit par la conduite de Dieu que j'ai entrepris cette guerre, et qu'ainsi je vaincrai Darius, détruirai l'empire des Perses et réussirai en tout comme je le désire. » Ayant ainsi parlé il présenta amicalement la main au pontife et aux autres prêtres, s'avança au milieu d'eux à Jérusalem et au temple, où il offrit des sacrifices à Dieu en la manière que le grand-prêtre lui dit qu'il devait faire. Le pontife lui fit voir ensuite le livre de Daniel, dans lequel il était écrit qu'un prince grec détruirait l'empire des Perses, ajoutant qu'il ne doutait point que ce fût de lui que cette prophétie devait s'entendre. Alexandre en témoigna beaucoup de joie, fit assembler le lendemain tout le peuple, et lui commanda de dire quelles grâces ils désiraient recevoir. Le pontife l'ayant supplié qu'il leur fût permis de vivre selon les lois de leurs pères et qu'ils fussent exempts de tributs la septième année ou l'année sabbatique, il le leur accorda. Ils le prièrent d'en user de même avec leurs frères qui étaient à Babylone et dans la Médie ; il le promit avec bonté, et dit que, si quelques-uns voulaient le servir dans ses armées, il leur permettait d'y vivre selon leur religion et d'y observer toutes leurs coutumes. Sur quoi un grand nombre s'enrôla.

Les Samaritains, voyant avec quelle dou-

ceur Alexandre avait traité les Juifs de Jérusalem, vinrent le supplier de faire le même honneur à leur ville et à leur temple. C'était le temple de la montagne de Garizim, bâti apparemment sous Darius-Nothus, que Josèphe confond mal à propos avec Darius-Codoman. Alexandre répondit qu'il irait les voir à son retour d'Égypte. Ils lui demandèrent alors d'être exempts de tribut la septième année. Les Samaritains étaient un mélange de colons asiatiques et de Juifs le plus souvent apostats. Quand les affaires des Juifs allaient bien ils se faisaient passer eux-mêmes pour Juifs ; quand elles allaient mal c'était tout le contraire. Alexandre leur demanda de quelle nation ils étaient ; ils répondirent qu'ils étaient Hébreux ; mais, interpellés s'ils étaient Juifs, ils n'osèrent pas dire oui, et Alexandre remit l'examen de leur affaire à une autre fois. Cependant il emmena avec lui en Égypte les huit mille hommes qu'ils lui avaient envoyés à Tyr, et il les établit dans les garnisons de la Thébaïde, où il leur donna des terres <sup>1</sup>.

Tel est, en substance, le récit de Josèphe. Il y mêle quelques circonstances secondaires qui présentent de la difficulté, mais dont le plus grand nombre peut encore s'expliquer. Il dit, par exemple, qu'Alexandre était accompagné non-seulement de Phéniciens, mais encore de Chaldéens. Cependant la Chaldée était encore au pouvoir des Perses ; mais, comme il avait fait une multitude infinie de prisonniers au passage du Granique et surtout à la bataille d'Issus, il pouvait y avoir dans sa suite quelques seigneurs persans ou chaldéens. On trouve encore de la difficulté à cette parole de Parménion : « Comment, vous qu'adorent tous les autres, adorez-vous le grand-prêtre ? » Alexandre, dit-on, n'exigea cette sorte d'hommage qu'après son arrivée à Babylone. Il est vrai qu'il ne l'exigea qu'alors des Macédoniens mêmes, mais il n'empêchait point auparavant les Syriens, les Juifs et les autres Asiatiques de suivre là-dessus leur ancien usage, qui était de se prosterner devant les rois, ce qu'on appelait les adorer. Jacob adora ainsi sept fois son frère Esaü lorsqu'il alla au-devant de lui pour

<sup>1</sup> Josèphe, *Antiq.*, l. 11, c. 8.

apaiser sa colère. Il n'y a point à douter que, dans un cas tout à fait pareil, tout le peuple de Jérusalem ne se soit prosterné de même devant Alexandre et c'est de cela qu'aura voulu parler Parménion. On dit encore qu'Alexandre ne voulait dans son armée que des Grecs; cependant Josèphe lui fait enrôler des Samaritains et des Juifs; mais nous voyons, dans Arrien, que les rois d'Arad, de Byblos et de Sidon, lui amenèrent, au siège de Tyr, quatre-vingts vaisseaux, et les rois de Chypre cent vingt autres <sup>1</sup>; mais Quinte-Curce nous apprend qu'après la prise de Gaza il envoya faire de nouvelles levées en Macédoine, parce que ses victoires mêmes épuisaient ses forces, et qu'il avait moins de confiance aux soldats qu'il tirait des nations vaincues qu'à ceux de sa propre nation <sup>2</sup>. Il avait donc d'autres soldats que des Grecs, mais il n'attendait pas d'eux la victoire; il les employait à de lointaines garnisons, comme il fit les huit mille Samaritains au fond de la Thébaïde. On trouve encore étrange que les Juifs de Jérusalem le supplient de traiter également avec bonté les Juifs de Babylone et de Médie. Mais qu'y a-t-il d'étrange qu'un peuple qui sait, par ses prophètes, que le conquérant auquel il parle doit s'emparer de toute l'Asie, lui demande de traiter partout favorablement ses compatriotes? Quant à ce que l'historien fait marcher Alexandre de Gaza sur Jérusalem, c'est sans doute une erreur; car pour aller de Tyr à Gaza il lui fallut nécessairement traverser la Judée, et il n'aurait pas laissé derrière lui une ville aussi forte que Jérusalem, si elle avait refusé de se soumettre. D'ailleurs Arrien dit positivement que, quand il marcha de Tyr sur Gaza, toute la Palestine lui était déjà soumise <sup>3</sup>.

Tandis qu'Alexandre était en Égypte les Samaritains se mutinèrent contre le gouverneur qu'il avait donné à la Syrie et le brûlèrent vif dans un voyage qu'il fit au milieu d'eux. Alexandre punit les meurtriers du dernier supplice, peupla Samarie d'une colonie de Macédoniens et donna le reste des terres aux Juifs <sup>4</sup>.

A son retour de l'Inde il voulut faire de Babylone la capitale de tous ses États. Pour l'embellir il entreprit surtout de relever le temple de Bélus, que Xerxès avait détruit. Dix mille hommes travaillaient tous les jours à déblayer les décombres. Quand fut venu le tour des Juifs qui étaient dans son armée, jamais on ne put les engager à y mettre la main, attendu qu'il s'agissait de bâtir un temple idolâtre. On employa inutilement la violence et les punitions. Alexandre admira leur constance, les congédia et les renvoya chez eux <sup>1</sup>.

A la mort du conquérant, un de ses capitaines, Laomédon, était gouverneur de la Syrie. Ptolémée-Lagus, qui souhaitait fort joindre la Syrie à l'Égypte, n'ayant pu gagner Laomédon, lui déclara la guerre et le fit prisonnier. Jérusalem seule résistait encore. Comme la ville était très-forte, le siège allait traîner en longueur lorsque Ptolémée s'aperçut que les Juifs ne prenaient pas les armes le jour du sabbat. Il en profita pour se rendre le maître de la place, et un rude maître, dit l'historien grec Agatharclide. L'historien juif raconte la chose un peu différemment. Suivant lui Ptolémée vint à Jérusalem le jour du sabbat, sous prétexte de vouloir offrir des sacrifices, et, comme les Juifs ne se défiaient pas de lui et que ce jour était pour eux un jour de repos, ils le reçurent sans difficulté <sup>2</sup>. Ainsi maître de la ville, il la traita d'abord cruellement; car il emmena du pays plus de cent mille captifs en Égypte; mais, dans la suite, considérant avec quelle fidélité ils avaient gardé les serments jurés à leurs anciens maîtres, il les jugea d'autant plus dignes de sa confiance. Il en choisit trente mille auxquels il donna la garde de ses places les plus importantes, leur confirmant à tous le droit de citoyens d'Alexandrie que leur avait déjà octroyé Alexandre lui-même. Les lettres de ces deux princes à ce sujet existaient encore du temps de l'historien Josèphe <sup>3</sup>. Ptolémée, ayant fait en outre la conquête de la Libye et de la Cyrénaïque, y établit également un grand nombre de Juifs. De ceux-là descendi-

<sup>1</sup> Arrien, l. 2, c. 20. — <sup>2</sup> Quinte-Curce, l. 4, c. 6. —

<sup>3</sup> Arrien, l. 2, c. 25. — <sup>4</sup> Quinte-Curce, l. 4, c. 8. Eusèbe, *Chron.*, 2. Josèphe, *contra Appion.*, l. 2.

<sup>1</sup> Josèphe, *contra Appion.*, l. 1. — <sup>2</sup> Id., *Antiq.*, l. 12, c. 1. — <sup>3</sup> Id., *contra Appion.*, l. 2, c. 2.



rent les Juifs cyrénéens, entre autres Jason, qui écrivit l'histoire des Machabées en cinq livres, dont le second livre des Machabées est un abrégé, et Simon, qui porta la croix du Sauveur.

La douceur avec laquelle Ptolémée traita les Juifs, qu'il avait d'abord emmenés de force, fut cause que, plus tard, un grand nombre d'autres le suivirent en Égypte de leur plein gré. Parmi eux était un homme distingué par son mérite aussi bien que par sa naissance, le prêtre Ézéchias. L'historien Hécatee d'Abdère en parlait dans son histoire comme d'un homme très-estimé de sa nation, très-éloquent, et si habile que nul autre ne le surpassait dans l'expérience des affaires les plus importantes. Il ajoutait qu'ayant fait connaissance avec lui ils eurent un grand nombre de conversations, où il apprit de lui la religion, le gouvernement et les coutumes des Juifs. Ézéchias avait tout cela par écrit ; c'était sans doute la loi de Moïse. Cet Hécatee était d'Abdère, ville grecque de Thrace ; il avait été élevé avec Alexandre et l'avait suivi dans ses expéditions. A sa mort il se mit sous la protection de Ptolémée et le suivit en Égypte. Là, par les liaisons qu'il eut avec le savant prêtre et avec d'autres de la même nation, il s'instruisit à fond de leurs lois, de leurs mœurs et de leur culte, et composa une histoire des Juifs depuis Abraham jusqu'à son temps. Cette histoire était fort exacte et se voit souvent citée par Josèphe. Hécatee y racontait entre autres ce fait : « Un jour que j'allais vers la mer Rouge, il se trouva parmi les cavaliers de notre escorte un Juif nommé Mosollam, homme de cœur et reconnu pour le meilleur archer qu'il y eût parmi les Grecs et les Barbares. Au milieu de la marche un devin qui prenait les auspices pria tout le monde d'arrêter. Mosollam en demanda la cause. Le devin lui montra un oiseau et dit : « S'il reste, nous devons rester ; s'il s'avance, nous devons avancer ; s'il retourne, nous devons retourner. » Le Juif, sans rien dire, prend son arc, décoche une flèche et abat l'oiseau. Le devin et quelques autres, fort en colère, se mirent à faire contre lui bien des imprécations. « Êtes-vous fous, leur dit Mosollam, de

prendre ainsi le parti d'un misérable oiseau ? Et comment, ne prévoyant pas ce qui regardait sa propre vie, pouvait-il nous prédire ce qui regarde notre voyage ? Certes, s'il avait pu connaître d'avance l'avenir, il ne serait pas venu en ce lieu se faire tuer par la flèche du Juif Mosollam <sup>1</sup>. »

On le voit, en dispersant les enfants de Jacob parmi les gentils la Providence ménageait à ceux-ci plus d'une leçon salutaire pour se désabuser de leurs vaines superstitions et se ressouvenir de l'Éternel. Quelque chose d'inattendu vint faciliter cette réminiscence chez le peuple le plus sérieux et le plus sage de la Grèce. Le grand-prêtre Jaddus, qui avait reçu Alexandre à Jérusalem, était mort ; son fils Onias, premier du nom, lui avait succédé. Un roi de Sparte envoya au nouveau pontife un ambassadeur avec la lettre suivante : « Aréus, roi des Spartiates, au grand-prêtre Onias, salut. Il a été trouvé ici, dans un écrit touchant les Spartiates et les Juifs, qu'ils sont frères et qu'il sont tous de la race d'Abraham. Maintenant donc que nous connaissons ces choses, vous ferez bien de nous écrire si tout est en paix parmi vous. Et voici ce que nous vous avons écrit, nous autres : nos troupeaux et nos possessions sont à vous, et les vôtres sont à nous. C'est ce que nous avons ordonné qu'on vous déclare de notre part <sup>2</sup>. » Onias reçut honorablement et l'ambassadeur et la lettre. L'alliance et l'amitié furent reconnues de part et d'autre. On pria publiquement à Jérusalem pour les Spartiates. Le grand-prêtre Jonathas renouvela cette alliance très-longtemps après, suivant son expression. Ce qui montre bien que Josèphe se trompe quand il dit que la lettre du roi Aréus fut adressée à Onias III, car ce dernier ne précéda Jonathas que d'une douzaine d'années. Il y a tout à croire que ce fut à Onias I<sup>er</sup> ; car on trouve de son temps, de 323 à 300 avant Jésus-Christ, parmi les rois de Sparte, un Arétus ou Aréus I<sup>er</sup>. Pour ce qui est du grand-prêtre Onias II et du roi de Sparte Arétus ou Aréus II, ils ont bien vécu dans le même temps ; mais, d'après les calculs de la chronologie, le roi

<sup>1</sup> Josèphe, *contra Appion*, l. 1, c. 8. — <sup>2</sup> 1 Mach., c. 12.

était mort sept ans avant que le pontife fût entré en charge. Quoi qu'il en soit de l'époque précise, ainsi que de la manière dont se constatait la parenté des deux peuples, toujours est-il qu'il y avait alliance et amitié entre les Juifs et les Lacédémoniens, et que ceux-ci, et avec eux les autres Grecs, pouvaient en profiter pour connaître le vrai Dieu et son vrai culte.

Vers ce temps Mégasthène écrivait son histoire des Indes. Il avait accompagné Séleucus-Nicator dans ses grandes expéditions et lui avait servi d'ambassadeur près du roi indien Sandrocottus. Il est bien à regretter que son histoire ne soit pas venue jusqu'à nous. Ce que Strabon en cite sur Nabuchodonosor s'accorde merveilleusement avec l'Écriture. Il parlait fort bien des Juifs; il disait, dans son troisième livre : « Tout ce que les anciens ont dit sur la nature est dit aussi par ceux qui s'occupent de philosophie hors de la Grèce, comme par les brahmanes de l'Inde et par ceux de Syrie, qu'on appelle Juifs <sup>1</sup>. »

Au premier Onias succéda son fils, Simon le Juste. Il y en a qui pensent qu'il mit la dernière main au canon ou catalogue authentique des livres sacrés, dressé, dit-on, par Esdras; mais, à vrai dire, il n'est rien d'absolument certain sur tout cela. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est que la règle pour discerner les livres divins était la tradition de la synagogue ou Église judaïque.

Une nouvelle source d'instruction s'ouvrit vers ce temps pour les gentils : ce fut la version de la sainte Écriture d'hébreu en grec, connue sous le nom de version des Septante. Elle eut lieu sous le pontificat d'Éléazar, successeur et frère de Simon le Juste. Parmi les anciens qui en parlent les uns la placent sous Ptolémée-Soter, les autres sous son fils, Ptolémée-Philadelphie; mais ces deux récits peuvent fort bien s'accorder. Comme Ptolémée-Philadelphie régna deux ans du vivant de son père, qui avait abdicqué en sa faveur, cette version se sera faite au temps de l'un et de l'autre. Démétrius de Phalère en fut le promoteur. En effet il était encore en crédit, tandis qu'après la mort du premier Ptolémée

il fut, dit-on, relégué dans une sorte d'exil. Consulté par le père sur le choix d'un successeur, il lui avait conseillé de choisir son fils aîné Ptolémée-Céraunus, plutôt que son cadet Ptolémée-Philadelphie. Ce dernier lui sut donc mauvais gré et le disgracia après la mort de son père. Tout porte ainsi à croire que la célèbre version eut lieu du vivant du père et sous le règne du fils.

Au désir d'enrichir leur bibliothèque d'une littérature étrangère et ancienne se joignait alors un grand intérêt politique. Ptolémée-Céraunus, irrité de se voir privé de la succession, était allé solliciter les secours de Lysimaque, roi de Thrace, et de Séleucus, roi de Syrie, pour faire valoir les droits que la primogéniture pouvait lui donner au trône. Il importait donc souverainement à Philadelphie de s'assurer la fidélité des Juifs, qui occupaient la route de la Syrie et de l'Asie Mineure en Égypte, et pouvaient ainsi à leur gré ou faciliter ou traverser les entreprises de son frère. Cette grave conjoncture rend tout à fait naturel, du moins pour le fond, ce que racontent Aristée, Aristobule, Josèphe et Philon. Ptolémée racheta d'abord tous les Juifs qui étaient encore captifs en Égypte et en Libye par suite des guerres précédentes, où les soldats les avaient vendus comme esclaves. Ensuite il députa trois ambassadeurs au grand-prêtre Éléazar, avec de magnifiques présents pour le temple, et lui demanda un exemplaire authentique de la loi des Juifs, avec soixante-douze interprètes pour la traduire en grec. Éléazar envoya un exemplaire écrit en lettres d'or, avec les soixante-douze interprètes, six de chaque tribu. Quoiqu'il n'y eût à revenir en masse de la captivité de Babylone que les tribus de Juda et de Lévi, il en revint cependant un bon nombre d'individus des autres. Les interprètes, accueillis avec honneur par Ptolémée, furent logés loin du tumulte, dans l'île de Pharos, vis-à-vis d'Alexandrie, et ils y traduisirent en grec, suivant les uns, seulement les cinq livres de Moïse, suivant d'autres à peu près tout l'Ancien Testament. Quand leur travail fut achevé Ptolémée les récompensa avec une magnificence toute royale. Il dépensa, soit pour le rachat des captifs, soit en présents au temple,

<sup>1</sup> Clém. Alex., *Strom.*, l. 1, p. 305.



soit en récompenses aux interprètes, près de trois millions de notre monnaie; somme bien extraordinaire sans doute s'il ne s'agissait que de la traduction d'un livre, mais somme fort convenable quand on réfléchit qu'il s'agissait pour lui de s'affermir sur le trône contre un redoutable compétiteur. Les Juifs d'Alexandrie établirent une fête annuelle en mémoire de cette version; ils la célébraient encore du temps de Philon, qui en fut témoin au commencement de l'ère chrétienne. Ils ajoutèrent même aux anciens récits des circonstances plus ou moins merveilleuses, qui ont fini par jeter de l'incertitude sur plusieurs détails. Plus tard d'autres Juifs ont fait de ce jour un jour de deuil, quand ils virent quel avantage les chrétiens tiraient de cette version contre eux. En effet la version grecque des Septante obtint un grand crédit parmi les Juifs et ensuite parmi les chrétiens; c'est d'après elle que l'Ancien Testament est généralement cité par les Apôtres et par les premiers Pères de l'Église; elle est encore la seule en usage parmi les Grecs.

» Ptolémée-Philadelphie, le roi le plus magnifique de son temps, fonda ou releva un grand nombre de villes; il rebâtit, entre autres, à l'orient de la Palestine, la ville de Rabba, nommée dans l'Écriture Rabba des fils d'Ammon et Rabattamana dans Polybe, ce qui revient à Rabbath-Ammon<sup>1</sup>. Ptolémée lui donna le nom de Philadelphie. Il en rebâtit une autre sur le bord de la mer et lui donna le nom de Ptolémaïs. Du temps de Josué déjà elle était connue sous le nom d'Acon et s'appelle aujourd'hui Acre parmi les Turcs. Ce fut encore sous le règne de Ptolémée-Philadelphie, de 284 à 246 avant Jésus-Christ, que le prêtre égyptien Manéthon composa son histoire d'Égypte, dont Josèphe et Eusèbe nous ont conservé quelques fragments.

Évergète succéda à son père Philadelphie et régna de 246 à 221. Pour venger le meurtre de sa sœur Bérénice il déclara la guerre à Antiochus-Théos, parcourut en conquérant la Syrie, la Babylonie, la Susiane, la Perse, et poussa même jusqu'à la Bactriane, soumettant les peuples et leurs chefs et leur impo-

sant des tributs. « A son retour, dit l'historien Josèphe, il ne rendit pas des actions de grâces de ses victoires aux dieux de l'Égypte, mais il vint à Jérusalem offrir à Dieu un grand nombre de victimes en la manière que nous en usons et fit de riches présents à son temple<sup>1</sup>. » Onias II, fils de Simon le Juste, était alors grand-prêtre. Pendant sa minorité il avait été remplacé successivement par Éléazar, son oncle paternel, et par Manassé, son grand-oncle, fils de Jaddus. Dans sa vieillesse il négligea de payer au roi d'Égypte les tributs accoutumés, ce qui allait lui attirer de mauvaises affaires ainsi qu'à tout le peuple; mais un de ses neveux, nommé Joseph, s'étant rendu à la cour, non-seulement obtint le pardon de son oncle, mais gagna si bien pour lui-même les bonnes grâces du roi qu'il devint fermier général des tributs de la Célésyrie, de la Phénicie, de la Judée et de la Samarie<sup>2</sup>.

Après Ptolémée-Évergète régna son fils, Ptolémée-Philopator, de 221 à 204. C'était un prince cruel et dissolu. La voix publique l'accusait d'avoir empoisonné son père, et, ce qui rend la chose bien croyable, c'est qu'il fit mourir sa mère, et plus tard sa femme. Antiochus, surnommé le Grand, roi de l'Asie, lui fit la guerre, dans l'espoir de reprendre la Syrie, la Phénicie et la Judée, et remporta effectivement de grandes victoires; mais enfin, dans une dernière bataille, il eut le dessous et conclut la paix. La veille de cette bataille décisive Ptolémée faillit être assassiné dans sa tente et ne dut son salut qu'à un Juif nommé Dosithée.

Des sénateurs juifs étant venus, au nom de toute la nation, le féliciter de sa victoire, il conçut un violent désir de passer en Judée, et, sans délibérer davantage, vint à Jérusalem, y sacrifia au vrai Dieu, et s'acquitta de tout ce que la reconnaissance et la sainteté du lieu pouvaient exiger de lui. Entré dans le temple il en admira la structure et la magnificence; mais il voulut pénétrer jusque dans le sanctuaire. En vain les Juifs représentèrent-ils que ce lieu auguste était interdit non-seulement à tous ceux de leur nation,

<sup>1</sup> Polybe, l. 5.

<sup>1</sup> Josèphe, *contra Appion.*, l. 2, c. 2. — <sup>2</sup> *Ibid.*, *Ant.*, l. 12, c. 4.

mais même à leurs prêtres, à la réserve du souverain pontife, et qu'encore n'y pouvait-il entrer qu'une seule fois l'année ; en vain lui montrait-on dans les livres saints l'endroit où cette loi était marquée ; il répondit fièrement que cette loi n'était pas faite pour lui et qu'il entrerait, le voulassent-ils ou ne le voulassent-ils pas. Alors les prêtres, revêtus de leurs ornements, se prosternèrent sur le pavé, conjurant Dieu de venir à leur aide. Au bruit de leurs gémissements toute la ville est en alarmes ; les vierges, les jeunes femmes sortent de leur retraite habituelle et remplissent les places et les rues de leurs cris lamentables ; les mères et les enfants, tout le monde accourt au temple saint. Parmi les hommes plusieurs crient aux armes, et à peine peuvent-ils être contenus par les prêtres, qui ne cessaient d'environner le prince et de mettre tout en usage pour le détourner d'une entreprise si téméraire ; ses propres officiers joignaient leurs prières aux leurs ; mais Ptolémée, plus aigri par toutes ces résistances, fait quelques pas pour entrer. A ce moment tout le peuple pousse des cris d'effroi, que multiplient encore de toutes parts les échos du temple. Le grand-prêtre Simon, fils d'Onias, conjura à haute voix l'Éternel de ne pas se ressouvenir de leurs iniquités, mais de venger, pour sa propre gloire, l'honneur de son sanctuaire. Aussitôt le roi, frappé de Dieu, tombe sans force, sans mouvement et sans parole ; ses gardes l'emportent, craignant qu'il n'expire à leurs yeux. Quand il fut revenu peu à peu à lui-même, tout brisé qu'il était, il n'eut point de regret de son crime, mais se retira en faisant d'horribles menaces <sup>1</sup>.

C'est ce que nous lisons dans une ancienne relation connue sous le nom de troisième livre des Machabées. Quoique cette relation ne soit pas reçue dans le canon des livres divins, rien ne nous oblige cependant d'en révoquer en doute la vérité ; elle se trouve dans les plus anciens manuscrits de la Bible des Septante, entre autres dans celui du Vatican. Ce qu'elle nous dit des mœurs de ce Ptolémée est tout à fait conforme à ce que nous en di-

sent les auteurs profanes <sup>1</sup>. De retour en Égypte il s'abandonna plus que jamais à la cruauté et à la débauche ; sa femme venait de lui donner un fils unique lorsqu'il la fit mettre à mort pour vivre publiquement avec une courtisane. Les Juifs d'Alexandrie se virent surtout exposés aux caprices de sa tyrannie.

Pour se venger de l'affront qu'il croyait avoir reçu à Jérusalem il défendit l'entrée de son palais à quiconque ne sacrifierait pas auparavant à ses dieux, condamna tous les Juifs à être réduits à la condition d'esclaves et marqués, avec un fer chaud, d'une feuille de lierre, pour preuve de leur consécration à Bacchus et de leur servitude. Qui refusait de se soumettre à ce décret devait être puni de mort. Cependant, si quelques-uns d'entre eux voulaient se faire initier aux mystères de ses dieux, ils jouiraient des mêmes privilèges que les citoyens d'Alexandrie. Il n'y eut que trois cents à embrasser la religion du prince, dans l'espoir des honneurs et des dignités. Tous les autres, au nombre de bien des milliers, furent inébranlables. Les uns se rachetaient à prix d'argent auprès des magistrats, les autres trouvèrent assistance dans l'humanité des Grecs de la ville, qui les cachèrent chez eux.

Quand il se vit ainsi trompé dans ses cruels desseins Philopator entra en fureur et résolut d'exterminer, non pas seulement les Juifs d'Alexandrie, mais encore tous ceux de l'Égypte. Il y eut peine de mort contre quiconque en cacherait un seul.

On amenait donc ces malheureux de toutes parts, vieillards et enfants. Ils furent renfermés dans l'hippodrome, vaste enceinte pour la course des chevaux et des chars ; ils devaient être foulés aux pieds des éléphants pour l'amusement du roi et du peuple. Le premier jour que tout fut prêt le roi ne vint pas ; il avait tant bu la nuit qu'il ne s'éveilla que l'heure du spectacle passée. Le second jour il en fut de même. Le troisième jour, au milieu d'une débauche de table, il demanda d'une voix terrible à Hermon, l'intendant des jeux, pourquoi on ne

<sup>1</sup> 3 Mach., 1 et 2.

<sup>1</sup> Polybe.



l'avait pas encore débarrassé des Juifs. Hermon lui ayant fait entendre qu'il n'y avait pas de sa faute, il lui commanda de préparer les éléphants pour le lendemain matin. Mais le lendemain, à l'heure du spectacle, ne se souvenant plus de ce qu'il avait dit, il demanda pourquoi il voyait tout le monde se mettre en route. Hermon lui ayant dit que tout était prêt pour le supplice des Juifs : « Malheureux ! s'écria subitement Philopator, s'il eût été question de quelques-uns de vos enfants ou de vos parents, eussiez-vous préparé les éléphants avec autant de soin que vous l'avez fait aujourd'hui contre les Juifs, qui ont toujours eu pour mes prédécesseurs une fidélité inviolable ? Sachez bien que, sans les services que vous m'avez rendus et les liens étroits qu'une éducation commune a formés entre vous et moi, je vous ferais mourir en leur place. » Hermon et les grands de la cour se retirèrent confus et ordonnèrent à tout le peuple de retourner chacun chez soi.

Quelques jours après, au milieu de la joie d'un festin, le roi apostropha de nouveau Hermon : « Indigne serviteur, quand enfin respecteras-tu mes ordres ? Que demain, sans différer, les éléphants soient en état de me délivrer des Juifs. » Les conviés lui ayant représenté l'inconvenance et le danger de ses fréquentes irrésolutions, il jura qu'il ferait périr tous les Juifs sous les pieds des éléphants ; que, retournant ensuite en Judée, il mettrait tout à feu et à sang ; qu'il détruirait le temple dont on lui avait défendu l'entrée et qu'il empêcherait qu'on y offrit davantage des sacrifices. Hermon prépara les éléphants, au nombre de cinq cents, en leur faisant avaler certains breuvages pour augmenter leur férocité naturelle. Le peuple était assemblé à l'hippodrome ; le roi arrivait. Alors les Juifs se crurent au dernier instant de leur vie ; pères, mères, enfants s'embrassaient pour la dernière fois et fondaient en larmes. Un vieillard vénérable, le prêtre Éléazar, s'élevant du milieu de la foule, fit cesser les cris de ceux qui l'entouraient et adressa une prière touchante à Dieu pour le conjurer d'avoir pitié de cette multitude de petits enfants, ainsi que de leurs pères

et mères. A peine Éléazar eut-il cessé de prier que le roi entra dans l'hippodrome avec les éléphants et toute son armée. A cet aspect les Juifs poussèrent leurs cris vers le Ciel, et tous les lieux voisins en retentirent. Ce triste spectacle arracha des pleurs à toute l'armée ; elle aperçut en même temps deux anges, d'un éclat formidable, qui s'avançaient vers elle et répandirent dans ses rangs le trouble et la terreur ; les éléphants, se tournant contre ceux qui les suivaient, les foulaient et les écrasaient sous leurs pieds. Le roi lui-même, ébranlé par les cris affreux que jetaient les Juifs qui s'étaient prosternés par terre dans l'attente de la mort, en eut pitié et se repentit de tout ce qu'il avait fait contre eux, et, s'adressant à ses favoris avec une voix menaçante et entrecoupée de sanglots : « Vous m'avez trompé, leur dit-il, et, par une cruauté plus noire que celle des tyrans, et digne enfin de votre ingratitude, vous avez cherché à m'ôter en même temps la vie et la couronne en formant secrètement des entreprises si funestes à l'État. Par quel ordre injuste se trouvent rassemblés ici de toutes parts, pour y périr par de honteux supplices, des hommes qui n'ont jamais troublé la tranquillité de cet empire et qui de tout temps nous ont témoigné plus d'attachement et d'affection qu'aucun autre peuple, en s'exposant pour nous à des périls extrêmes et sans nombre ? Rompez au plus tôt ces injustes liens, et, pleins de regret de ce qui s'est passé, renvoyez-les en paix dans leurs maisons ; car ils sont les enfants du Dieu tout-puissant qui vit au plus haut des cieux, et par qui cet empire est resté inébranlable depuis le premier de mes ancêtres jusques à moi. »

Rentré dans son palais le roi fit venir l'intendant de sa maison, lui ordonna de fournir aux Juifs, pendant sept jours, du vin et toutes les autres choses nécessaires pour leur nourriture, voulant qu'ils célébrassent leur délivrance dans le lieu même où s'étaient faits les tristes apprêts de leurs supplices. Il leur permit de mettre à mort les apostats, attendu que des gens qui renient leur Dieu pour leur ventre ne seront pas plus fidèles à leur roi. Les Juifs célébrèrent leur délivrance pendant

sept jours et en perpétuèrent le souvenir par une fête annuelle. Après quoi ils s'en retournèrent chacun dans leur pays, chantant des hymnes sur la route et publiant partout la puissance et la miséricorde de Dieu.

Ils étaient précédés de la lettre suivante du roi : « Le roi Ptolémée-Philopator à tous les gouverneurs et officiers de L'Égypte salut et prospérité. Nous et nos enfants jouissons tous d'une santé parfaite, le Dieu souverain ayant fait réussir nos affaires selon nos désirs. Quelques-uns de nos favoris, prévenus d'une haine injuste contre les Juifs, avaient obtenu de nous, après plusieurs instances, la permission de faire une exacte recherche de tous ceux de ce peuple qui vivent sous notre domination, et de les faire périr, comme des rebelles, par de nouveaux genres de supplices, disant qu'il n'y avait que ce moyen qui pût assurer la tranquillité de l'empire contre un peuple naturellement ennemi de tous les autres. Après donc les avoir rassemblés ici de toutes parts avec une rigueur inouïe et les avoir traités non pas même comme des esclaves, mais comme les plus criminels de tous les hommes, ils n'ont observé à leur égard aucune forme de justice ; mais, par une cruauté plus horrible que n'est celle des Scythes, ils ont tâché d'assouvir leur haine dans la perte entière de cette nation. Pour nous, au contraire, suivant la tendresse paternelle que nous ressentons pour tous les hommes, nous avons conçu une vive indignation contre les auteurs de ces noirs desseins, et nous n'avons rien épargné pour tirer les Juifs de leurs mains cruelles ; car nous avons reconnu en toutes choses qu'ils étaient sous la protection du Dieu du ciel et qu'il les défendait comme un père défend ses propres enfants. Ayant donc rappelé la fidélité inviolable qu'ils ont toujours eue pour nous et pour nos prédécesseurs, nous les avons déclarés innocents, et nous avons ordonné qu'on les laissât retourner dans les lieux ordinaires de leur résidence, sans qu'on leur fit la moindre insulte ou qu'on leur reprochât jamais les traitements qu'ils avaient soufferts avec tant d'injustice. Sachez donc que, si nous formons contre eux quelques mauvais desseins, ou que nous les

inquiétions en quelque manière que ce soit, nous en répondrons, non à un homme, mais à un Dieu terrible et tout-puissant, qui étendra sur nous un bras vengeur sans que nous puissions l'éviter. Adieu, portez-vous bien<sup>1</sup>. »

Cette lettre et les événements qui l'occasionnèrent durent faire une profonde impression dans l'Égypte et dans les pays circonvoisins. C'était une occasion favorable pour les hommes qui cherchaient sincèrement Dieu de le reconnaître et de lui rendre le culte qui lui était dû.

Philopator étant mort l'an 204, sans être regretté de personne, son fils Épiphanes lui succéda, n'étant âgé que de cinq ans et demi. Antiochus le Grand, qui dans l'intervalle avait eu de brillants succès jusques au fond de l'Inde, voulut profiter de la conjoncture pour reprendre sur un roi mineur la Célésyrie et la Palestine ; ce qu'il exécuta dans deux campagnes. Mais, pendant qu'il était occupé contre Attale, roi de Pergame, Scopas, général grec de Ptolémée, regagna plusieurs villes, reprit de force la Judée, mit une garnison dans la citadelle de Jérusalem et s'enrichit lui-même de pillage. Mais, quelque temps après, Antiochus, étant revenu sur ses pas, le défit dans une grande bataille près des sources du Jourdain et recouvra la Célésyrie et la Samarie. Alors les Juifs se rendirent volontairement à lui, reçurent son armée dans leur ville, nourrirent ses éléphants, et assistèrent celles de ses troupes qui attaquaient la garnison que Scopas avait laissée dans la citadelle. Polybe, un des plus judicieux historiens grecs et ami du second Scipion, parlait ainsi de ces événements dans son livre sixième : « Après sa victoire sur Scopas Antiochus prit Batanée (l'ancien Bathan), Samarie, Abila et Gadara. Peu après se rendirent également à lui les Juifs qui habitent autour du temple, qu'on appelle Jérusalem. J'en aurais beaucoup de choses à dire, principalement à cause de la manifestation de la Divinité dans le temple ; mais j'en parlerai dans une autre occasion<sup>2</sup>. » Il est à regretter ou que Polybe ait oublié sa promesse, ou bien que sa relation ait péri avec tant

<sup>1</sup> 3 Mach., 2-7. — <sup>2</sup> Polybe, *Fragm.*, 1. 16.



d'autres parties de son excellente histoire.

Pour récompenser les Juifs de leurs services Antiochus, dans un décret à un de ses gouverneurs, du nom de Ptolémée, ordonna de rendre la liberté et leurs biens à tous ceux qui en avaient été privés par suite de la guerre ; exempta de tout tribut, pour trois ans, tous les habitants de Jérusalem, et pour toujours les prêtres et les autres ministres du culte divin ; assigna des revenus pour la réparation du temple et l'oblation des sacrifices, avec pleine liberté de vivre selon leurs lois et leur religion. Dans un autre décret il défendit à tout étranger d'entrer dans le temple sans le consentement des Juifs ; ce qui se rapporte visiblement à l'attentat de Philopator, qui avait voulu y entrer de force.

Plus d'un motif portait le roi de Syrie à se montrer favorable aux Juifs ; ils avaient toujours été bien traités par ses prédécesseurs ; en s'attachant ceux de la Palestine il s'assurait la possession de ce pays, ainsi que de toute la Célésyrie ; enfin, dans ses expéditions d'Orient, les Juifs de la Babylonie et de la Mésopotamie lui avaient rendu les plus grands services. Il avait une si haute opinion de leur fidélité qu'à l'occasion d'un soulèvement dans ses provinces d'Asie Mineure il écrivit à Zeuxis, vieux général à qui il en avait confié le gouvernement, et qu'il appelle son père, qu'ayant appris qu'on remuait dans la Phrygie et dans la Lydie il avait jugé à propos, avec son conseil, d'y envoyer en garnison, dans les lieux que l'on jugerait les plus propres, deux mille familles des Juifs qui habitaient en Mésopotamie et à Babylonie, « parce que leur piété envers Dieu et les preuves que les rois nos prédécesseurs ont reçues de leur affection et de leur fidélité nous donnent sujet de croire qu'ils nous serviront fort utilement. Ainsi nous voulons que, nonobstant toutes difficultés, vous les y fassiez passer ; qu'ils y vivent selon leurs lois, et qu'on leur donne des places pour bâtir et des terres pour cultiver et pour y planter des vignes, sans qu'ils soient obligés, pendant dix ans, de rien payer des fruits qu'ils recueilleront. Nous voulons aussi que vous leur fassiez fournir le blé dont ils auront besoin pour vivre jusqu'à ce qu'ils aient re-

cueilli du fruit de leur travail, afin qu'après avoir reçu tant de preuves de notre bonté ils nous servent encore de meilleur cœur. Nous vous recommandons de prendre un si grand soin d'eux que personne n'ait la hardiesse de leur faire de la peine <sup>1</sup>. » Ce fut de cette colonie de Juifs que vinrent la plupart de ceux que nous trouverons en si grand nombre dans l'Asie Mineure, surtout vers les temps de la prédication de l'Évangile. Ils furent ainsi, pendant deux siècles avant Jésus-Christ, comme un essai d'apôtres pour les nations de ce pays.

Antiochus, engagé dans d'autres entreprises contre Philippe de Macédoine et contre Rome, fit la paix avec le jeune Ptolémée et lui donna pour femme sa fille Cléopâtre, avec la Célésyrie et la Palestine pour dot, sauf les revenus, qui devaient se partager par moitié entre les deux rois. Il comptait que sa fille lui aiderait à s'emparer même de l'Égypte ; il y fut trompé ; en épousant Ptolémée Cléopâtre épousa aussi ses intérêts. Ce n'est pas tout ; s'étant attaqué aux Romains jusque dans la Grèce, Antiochus fut complètement défait et condamné à perdre plusieurs provinces et à payer des sommes énormes. Pour faire de l'argent il rentra en Asie, pilla le temple d'Élymais et périt on ne sait trop comment, car les historiens varient. Son fils Séleucus-Philopator lui succéda.

Dans ce temps Jérusalem jouissait d'une paix profonde, et les lois étaient fidèlement observées à cause de la piété et de la fermeté du grand-prêtre Onias III, fils et successeur de Simon II. Les rois mêmes et les princes honoraient ce lieu et ornaient le temple de leurs dons les plus magnifiques. Séleucus, marchant sur les traces de son père, fournissait, de son revenu, toute la dépense qui regardait le ministère des sacrifices ; mais Simon, qui était de la tribu de Benjamin, et qui avait l'intendance du temple, eut un différend avec le prince des prêtres touchant l'administration de la ville. Voyant qu'il ne pouvait l'emporter sur Onias, il vint vers Apollonius, qui commandait en ce temps-là dans la Célésyrie et dans la Phénicie. Il lui

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 12, c. 3.

annonça qu'il y avait dans Jérusalem des sommes infinies d'argent ramassées dans un trésor, que ces sommes étaient immenses et destinées pour les affaires publiques, et non pour la dépense des sacrifices, et qu'on pourrait bien trouver le moyen de faire tomber tous ces trésors entre les mains du roi. Apollonius en ayant donné avis à son maître, celui-ci fit venir Héliodore, qui était son premier ministre, et l'envoya avec ordre d'enlever tout cet argent.

Héliodore partit aussitôt, comme pour visiter les villes de Célésyrie et de Phénicie, mais, en effet, pour remplir les ordres du roi. Étant arrivé à Jérusalem et ayant été reçu dans la ville, par le grand-prêtre, avec toute sorte d'honnêtetés, il lui déclara l'avis qu'on avait donné au roi touchant cet argent et le vrai sujet de son voyage, et il demanda si ce que l'on avait dit était véritable. Alors le grand-prêtre lui représenta que cet argent n'était qu'un dépôt gardé dans le temple ; que c'était la subsistance des veuves et des orphelins ; qu'une partie même de cet argent, dont l'impie Simon avait donné avis, appartenait à Hyrcan, fils de Joseph et petit-fils de Tobie, gouverneur des pays au delà du Jourdain, et que toute cette somme consistait en quatre cents talents d'argent et en deux cents talents d'or ; qu'au reste il était absolument impossible de tromper ceux qui s'étaient confiés à un lieu et à un temple qui était en vénération à toute la terre pour sa sainteté. Mais Héliodore, insistant sur les ordres qu'il avait reçus, répondit qu'il fallait, à quelque prix que ce fût, que cet argent fût porté au roi. Il entra donc dans le temple le jour qu'il avait marqué pour exécuter cette entreprise.

Cependant toute la ville était remplie de crainte et d'effroi. Les prêtres se prosternaient au pied de l'autel avec leurs robes sacerdotales, et ils invoquaient Celui qui est dans le ciel et qui a fait la loi touchant les dépôts, le priant de conserver les dépôts de ceux qui les avaient confiés à son temple. Mais nul ne pouvait regarder le visage du grand-prêtre sans être blessé jusqu'au cœur ; car le changement de son visage et de sa couleur marquait clairement la douleur intérieure de son âme. Plusieurs accouraient

aussi en foule de leurs maisons, conjurant Dieu, par des prières publiques, de ne permettre pas qu'un lieu si saint fût exposé au mépris. Les femmes, couvertes de cilices, affluaient dans les rues ; les vierges mêmes, qui, auparavant, demeuraient enfermées, couraient, les unes vers Onias, sous les portiques du temple, les autres vers les murailles, et d'autres regardaient du haut de leurs demeures. Et toutes adressaient leurs prières à Dieu en étendant leurs mains vers le ciel.

Héliodore poursuivait son dessein, debout avec ses gardes à la porte du trésor ; mais l'Esprit du Dieu tout-puissant se manifesta alors par des signes sensibles, en sorte que tous ceux qui avaient osé obéir à Héliodore, renversés par une vertu divine, furent tout d'un coup frappés de crainte et d'abattement ; car un cheval couvert d'ornements magnifiques, et sur lequel était monté un cavalier terrible, leur apparut, et il frappa impétueusement Héliodore des pieds de devant ; et celui qui était dessus semblait avoir des armes d'or. Deux autres jeunes hommes parurent en même temps, pleins de force et de beauté, brillants de gloire et richement vêtus, et, debout auprès d'Héliodore, ils le fouettaient chacun de son côté et le frappaient sans relâche. Héliodore tomba donc tout d'un coup enveloppé d'obscurité et de ténèbres, et on l'enleva dans une litière, et on le porta hors du temple. Et celui qui était entré dans le trésor précédé d'un grand nombre de coureurs et de gardes était emporté sans que personne pût le secourir, la vertu de Dieu s'étant manifestée. Frappé par cette vertu divine, il était gisant, muet, sans espérance, sans vie ; mais les autres bénissaient l'Éternel, parce qu'il avait glorifié sa demeure, et le temple, qui était rempli auparavant de frayeur et de tumulte, fut rempli d'allégresse et de cris de joie, l'Éternel y ayant fait paraître sa toute-puissance.

Alors quelques-uns des amis d'Héliodore supplièrent Onias d'invoquer le Très-Haut afin qu'il donnât la vie à celui qui allait rendre le dernier soupir. Le grand-prêtre, considérant que le roi pourrait peut-être soupçonner les Juifs d'avoir commis quelque attentat contre son ministre, offrit pour sa



guérison une hostie salutaire ; et, lorsque le grand-prêtre pria, les mêmes jeunes hommes, revêtus des mêmes habits, se présentèrent à Héliodore et lui dirent : « Rends grâces au grand-prêtre Onias, car l'Éternel t'a donné la vie à cause de lui. Mais toi, châtié ainsi par Dieu, annonce à tous les merveilles de Dieu et sa puissance. » Et après ces paroles ils disparurent.

Héliodore ayant offert une hostie à Dieu, et fait des vœux et de grandes promesses à Celui qui lui avait accordé la vie, rendit grâces à Onias, alla rejoindre ses troupes et retourna vers le roi. Et il rendit témoignage à tout le monde des œuvres merveilleuses du Dieu suprême, qu'il avait vues de ses yeux. Et le roi lui demandant qui lui paraissait propre pour être encore envoyé à Jérusalem, il lui répondit : « Si vous avez quelque ennemi ou quelqu'un qui ait formé des desseins contre votre royaume, envoyez-le en ce lieu, et vous le reverrez déchiré de coups, si toutefois il échappe à la mort, parce qu'il y a vraiment dans ce lieu quelque vertu divine ; car Celui qui habite dans le ciel est lui-même présent en ce lieu-là, il en est le protecteur, et il frappe et il perd ceux qui y viennent pour faire le mal <sup>1</sup>. »

Une remarque qui n'est point à dédaigner, c'est que le texte grec du livre des Machabées, pour désigner le merveilleux événement dont il s'agit, se sert de la même expression que l'historien Polybe dans l'endroit où il parle du temple de Jérusalem ; c'est le mot *épiphanie*, c'est-à-dire manifestation. Polybe florissait à l'époque même de l'événement et vint en Égypte peu de temps après.

En Égypte Ptolémée-Épiphane était mort, empoisonné, en 180, à l'âge de vingt-neuf ans et après en avoir régné vingt-quatre. Il laissa pour successeur son fils aîné Ptolémée-Philométor, à peine âgé de cinq ans, qui fut, comme l'avait été son père, sous la tutelle d'une régence et la protection de Rome jusqu'à l'âge de quatorze ans, époque de majorité pour les rois d'Égypte. Il en régna trente-cinq, mais qui furent interrompus par un interrègne de son frère Évergète II ou

Physcon. Philométor eut pour précepteur Aristobule, prêtre de la race d'Aaron et philosophe de l'école d'Aristote. Le maître dédia à son élève une espèce de commentaire sur les livres sacrés des Hébreux. Il regardait comme une chose incontestable que Pythagore et Platon en avaient eu connaissance. Déjà avant Démétrius de Phalère, et même avant l'empire d'Alexandre et des Perses, on avait traduit en grec ce qui concernait la sortie d'Égypte, les manifestations ou épiphanies de la Divinité, l'entrée de la Terre promise et le sommaire de toute la loi. « Depuis, ajoutait-il, sous Ptolémée-Philadelphie, votre aïeul, et par les soins de Démétrius, on fit de tout une interprétation complète. Quand il s'y parle de la voix de Dieu, il ne faut pas s'imaginer un son qui passe, mais la création même de la chose. Pythagore, Socrate et Platon me paraissent l'avoir bien senti lorsqu'ils disaient entendre la voix de Dieu en contemplant l'univers qu'il a produit et qu'il conserve. Orphée s'exprimait dans le même sens. » Sur quoi il cite les vers de ce poète, que nous avons déjà vus ailleurs ; il cite également ceux d'Aratus, cités depuis par saint Paul. « Ce que ces poètes disent de Zeus ou Jupiter, nous le recevons avec certains retranchements. Leur pensée s'élève vers Dieu ; mais, de l'aveu unanime des philosophes, il faut avoir de Dieu des notions saintes. C'est ce que notre loi fait à merveille ; car elle se rapporte là tout entière. » Il y parle ensuite de la création des six jours et du repos du septième, dont il montre la sainteté reconnue par les poètes. C'est ce qu'il y a de plus remarquable dans le fragment qu'Eusèbe nous a conservé de son ouvrage <sup>1</sup>.

Quand on pense que tout cela s'écrivait, que tout cela s'enseignait, par un descendant d'Aaron, à la cour des Ptolémées, dans ce palais même où étaient réunis les premiers savants du monde, on ne peut qu'admirer les soins de la Providence à faire luire la vérité où l'erreur pouvait faire le plus de mal.

Plus tard, sous le gouvernement de Judas

<sup>1</sup> 2 Mach., 3.

<sup>1</sup> Eusèbe, *Præp.*, l. 13, c. 12

Machabée, de l'année 166 avant Jésus-Christ à l'année 161, Philométor ayant de vingt à vingt-six ans, nous verrons et Judas et le peuple de Jérusalem écrire une lettre à son précepteur Aristobule.

Sous le règne du même prince l'Égypte reçut du Ciel une faveur encore plus singulière : un temple du vrai Dieu s'éleva au milieu d'elle.

Onias, fils du grand-prêtre Onias III, ayant été empêché par ses oncles de succéder à son père, exilé à Antioche, se retira en Égypte, gagna les bonnes grâces de Philométor et de sa femme Cléopâtre, commanda les armées, administra d'importantes affaires avec le plus grand succès. Au comble de la faveur il demanda et obtint la permission de bâtir un temple pour les Juifs d'Égypte, semblable à celui de Jérusalem, et dont lui-même et ses descendants seraient grands-prêtres. Jérusalem étant alors au pouvoir des rois de Syrie, il était de l'intérêt de Ptolémée de présenter aux Juifs, en Égypte même, les avantages religieux qu'ils allaient sans cela chercher en Judée. Onias était alors gouverneur de la province d'Héliopolis; il y bâtit donc un temple sur le plan de celui de Jérusalem, mais un peu moins grand et moins magnifique; il y mit un autel des holocaustes, un autel des parfums, une table des pains sanctifiés, avec tous les ustensiles nécessaires; seulement il remplaça par une lampe le chandelier d'or à sept branches. Quand le temple fut achevé il l'environna d'une enceinte de murailles fort hautes, y plaça des prêtres et des lévites pour y faire tout comme dans celui de Jérusalem. Enfin il peupla de Juifs toute la province <sup>1</sup>. Ce singulier événement, le prophète Isaïe l'avait prédit cinq siècles auparavant en ces termes : « En ce jour-là il y aura cinq villes au pays de Mizraïm qui parleront la langue de Chanaan et qui jureront par Jéhova-Sabaoth, et l'une se nommera ville du Soleil ou Héliopolis. En ce jour-là il y aura un autel à Jéhova au milieu du pays de Mizraïm et un monument à Jéhova sur la frontière <sup>2</sup>. »

Pendant qu'un descendant d'Aaron, le

prêtre Aristobule, enseignait à la cour des Ptolémées la sagesse divine et la sagesse humaine; pendant qu'un successeur légitime d'Aaron même élevait à l'Éternel un temple dans l'Égypte, un autre sage vint de Jérusalem dans le même pays et y composa un livre que l'Église révère au nombre des livres divinement inspirés; ce fut Jésus, fils de Sirac. Il avait beaucoup lu la loi et les prophètes, ainsi que les autres écrits des Pères en Israël. Il avait, en divers voyages, remarqué bien des coutumes différentes et acquis beaucoup d'expérience. Il avait été plusieurs fois en danger de perdre la vie, mais Dieu l'avait toujours délivré. Après avoir ainsi longtemps recherché la sagesse de tous les anciens, relu les prophètes, retenu les récits des hommes célèbres, pénétré les mystères des paraboles, étudié les secrets des proverbes, éprouvé le bien et le mal parmi les nations étrangères, imploré du Très-Haut, par des prières assidues, l'esprit d'intelligence, il se sentit enfin rempli comme d'une sainte fureur et écrivit lui-même des instructions pleines de sagesse et de science. Il les écrivit en hébreu. Un de ses petits-fils les traduisit en grec, la trente-huitième année du règne de Ptolémée-Évergète ou Physcon, qui en régna cinquante-trois, partie avec son frère, partie tout seul. Le petit-fils fait observer que la traduction ne répondait point à la beauté et à la force de l'original, et qu'il en était de même de la loi, des prophètes et des autres livres, fort différents dans leur version de ce qu'ils étaient dans leur propre langue. Ce qui fait voir qu'au temps du traducteur, un siècle et demi avant Jésus-Christ, non-seulement les cinq livres, mais généralement tout l'Ancien Testament était traduit en grec.

Le fils de Sirac commence par nous apprendre que toute sagesse vient de Jéhova, qu'elle est toujours avec lui, qu'elle est avant les siècles, qu'elle a été créée, c'est-à-dire engendrée avant tout <sup>1</sup>. Le mot *creare* qu'emploie ici la version latine, ainsi qu'au huitième chapitre des Proverbes, pour parler de la génération de l'éternelle Sagesse, ne

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 13, c. 6. — <sup>2</sup> Is., 19, 18 et 19.

<sup>1</sup> Ecclés., 1.



doit pas nous surprendre ; les meilleurs auteurs latins, Virgile, Horace, Ovide, l'emploient fréquemment pour dire *engendrer*, et en hébreu le mot correspondant du livre des Proverbes, chapitre 8, verset 22, est absolument le même qu'emploie la première femme à la naissance de son premier-né : « J'ai possédé, c'est-à-dire engendré un homme de par Jéhova, » autrement qui est Jéhova<sup>1</sup>.

Mais écoutons cette Sagesse nous révélant elle-même ce qu'elle est, quel est son empire, quelle est sa demeure de prédilection, quelles sont ses œuvres à venir.

« Moi, dit-elle, je suis sortie de la bouche du Très-Haut, je suis née avant toutes les créatures ; c'est moi qui ai fait naître dans le ciel une lumière qui ne s'éteindra jamais et qui ai couvert toute la terre comme d'un nuage. J'ai habité dans les lieux très-hauts, et mon trône est dans une colonne de nuées. Seule j'ai parcouru le cercle des cieux, pénétré la profondeur des abîmes, marché sur les flots de la mer ; je me suis assise dans tous les lieux de la terre et parmi tous les peuples ; j'ai possédé l'empire sur toutes les nations. Au milieu de tout cela j'ai cherché un lieu de repos, j'ai cherché en l'héritage de qui je demeurerais. Alors le Créateur de l'univers m'a parlé et m'a fait connaître sa volonté ; Celui qui m'a créée ou engendrée a fait reposer ma tente et il m'a dit : « Habitez dans Jacob, soyez l'héritage d'Israël, étendez vos racines au milieu de mes élus. » J'ai été créée, engendrée dès le commencement et avant les siècles ; je ne cesserai pas d'être dans la suite des âges, et j'ai exercé devant lui mon ministère, dans la maison sainte. Et j'ai été affermie en Sion, et j'ai trouvé mon repos dans la cité sainte, et ma puissance est établie dans Jérusalem. J'ai pris racine dans un peuple qui a été honoré par-dessus les autres, le peuple dont l'héritage est la part de mon Dieu, et j'ai fixé ma demeure dans l'assemblée de tous les saints. Je me suis élevée comme le cèdre du Liban, comme le cyprès de la montagne de Sion. J'ai poussé mes branches en haut, comme le palmier de Cadès et comme les plants des

rosiers de Jéricho. J'ai grandi comme un bel olivier dans la campagne et comme le platane placé dans un grand chemin, sur le bord des eaux. Tels que le cinnamome et le baume, j'ai répandu un doux parfum ; telle que la myrrhe la plus précieuse j'ai répandu l'odeur la plus suave. Tels que l'onyx, le storax, la goutte d'encens qui a coulé d'elle-même, j'ai rempli mon habitation de vapeurs aromatiques et mes parfums sont un baume très-pur et sans mélange. J'ai étendu mes rameaux comme un térébinthe, et mes rameaux sont des rameaux d'honneur et de grâce. Telle qu'une vigne dont les bourgeons sont la grâce même, mes fruits sont des fruits de gloire et d'abondance. Venez à moi, vous tous qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous des fruits que je porte ; car mon esprit est plus doux que le miel et mon héritage surpasse en douceur le miel le plus exquis. Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif. Celui qui m'écoute ne sera pas confondu, et ceux qui agissent par moi ne pécheront point. Ceux qui m'éclaircissent auront la vie éternelle. Tout cela c'est le livre de vie, l'alliance du Très-Haut, la loi que Moïse nous a donnée, héritage des églises de Jacob ; la promesse, confirmée à David, de faire sortir de lui le Roi et le Puissant qui doit être assis sur un trône de gloire à jamais ; lui qui répand la sagesse comme le Phison répand ses eaux, et comme le Tigre au temps des nouveaux fruits ; lui qui répand l'intelligence comme l'Euphrate et qui se déborde comme le Jourdain durant les moissons ; lui qui fait rejaillir la science comme la lumière, avec l'abondance du Géhon au jour de la vendange. Le premier qui s'est appliqué à la sagesse n'a point achevé de la connaître, et le dernier n'a pu suivre toutes ses traces ; car sa pensée est plus vaste que la mer, son conseil plus profond que le grand abîme. C'est moi, la Sagesse, qui répands les fleuves. Je suis entrée ruisseau et canal dans le paradis. J'ai dit : J'arroserai mon jardin, j'enivrerai mon parterre. Et voilà que mon ruisseau est devenu un fleuve et mon fleuve une mer. Je ferai resplendir la science comme l'aurore et je la manifesterai jusques au loin. Je péné-

<sup>1</sup> Gen., 4, 1.

trera jusqu'au plus profond de la terre, je regarderai tous ceux qui dorment, et j'éclairerai tous ceux qui espèrent au Seigneur. Je répandrai la doctrine comme une prophétie, et je la laisserai dans les générations des siècles<sup>1</sup>. »

Ainsi donc la Sagesse divine, née avant tous les temps, a passé chez tous les peuples, et voilà pourquoi l'on retrouve partout de ses vestiges. Mais sa demeure a été Jacob ; c'est là son jardin de délices ; elle y entre faible ruisseau, mais ce ruisseau devient un grand fleuve, et ce fleuve une mer sans rivage, et ce jardin embrasse maintenant, comme autant de carreaux, tous les peuples du monde.

C'est à l'école de cette sagesse adorable que le fils de Sirac a puisé tant de belles maximes. « Honore ton père de tout ton cœur, et n'oublie point les douleurs de ta mère. Souviens-toi que sans eux tu ne serais pas né ; et que pourrais-tu leur rendre de pareil ? Crains le Seigneur de toute ton âme et révère ses prêtres. Aime de toutes tes forces Celui qui t'a créé et n'abandonne point ses ministres<sup>2</sup>. »

Il connaissait le prix de l'amitié et quel en est le vrai fondement. « L'ami fidèle est une forte protection ; celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor. Rien n'est égal à l'ami fidèle, et l'or et l'argent ne sont point à comparer à la sincérité de sa foi. L'ami fidèle est un remède de vie et d'immortalité et ceux qui craignent le Seigneur en trouveront un tel. Celui qui craint le Seigneur sera heureux en amitié ; car ceux qui l'approchent lui seront semblables<sup>3</sup>. »

Il avait bien remarqué l'esprit du monde. « L'onagre est la proie du lion dans le désert ; ainsi les pauvres sont la proie des riches. Comme l'humilité est en abomination aux superbes, ainsi le pauvre est en horreur au riche. Si le riche est ébranlé ses amis le soutiennent, mais si le pauvre tombe ses amis mêmes le poussent dehors. Si le riche se trompe plusieurs expliquent ses discours ; s'il dit des choses qui ne doivent pas se dire plusieurs le justifient ; mais si le pauvre a été trompé on l'accuse encore, s'il parle sage-

ment on ne l'écoute pas. Ce riche a parlé, et tous se sont tus, et tous ont élevé ses paroles jusqu'aux nues ; le pauvre a parlé, et ils disent : Qui est celui-là ? Et s'il chancelle on le précipite<sup>4</sup>. »

Telle n'est point la morale du sage. « Le Seigneur ne fera point acception de personnes contre le pauvre, et il exaucera la prière de l'opprimé. Il ne méprisera point la prière de l'orphelin, ni la veuve qui répand ses gémissements devant lui. Les larmes de la veuve ne descendent-elles pas sur son visage et ne crient-elles pas contre celui qui les fait couler ? Du visage de la veuve elles montent jusqu'au Ciel, et le Seigneur les exauce<sup>5</sup>. »

Les philosophes de la gentilité n'ont pas trouvé un mot de compassion pour les esclaves ; il n'en est point ainsi du fils de Sirac. « Ne blesse ni le serviteur qui travaille avec fidélité, ni le mercenaire qui prodigue son âme pour toi. Que le serviteur sensé te soit cher comme ton âme ; ne le prive pas de la liberté et ne le laisse point dans l'indigence<sup>6</sup>. » Les mêmes philosophes ont encore autorisé la vengeance ; le sage de Jérusalem dira au contraire : « Celui qui veut se venger trouvera la vengeance de l'Éternel, et l'Éternel garde à jamais ses péchés. Pardonne à ton prochain le mal qu'il t'a fait, et, à ta prière, tes péchés seront remis. L'homme garde sa colère contre un homme, et il ose demander à Dieu qu'il le guérisse ! Il n'a pas pitié d'un homme semblable à lui, et il prie pour ses propres péchés ! Lui, qui n'est que chair, garde sa colère, et il implore la clémence de Dieu ! Qui lui obtiendra le pardon de ses péchés ? Souviens-toi de tes derniers jours et cesse d'en haïr<sup>7</sup>. »

Voulons-nous savoir à quoi tient le sort des nations ? « Le juge ou magistrat sage redressera son peuple, et l'administration de l'homme intelligent sera réglée. Selon le juge du peuple, ainsi ses ministres, et tel est le chef de la cité, tels sont tous ses habitants. Un roi insensé perdra son peuple, et la cité se peuplera par la prudence des puissants. Dans la main de l'Éternel est le pouvoir de la terre ; il y suscitera en son temps un gouvernement

<sup>1</sup> Eccl., 24. — <sup>2</sup> Ibid., 7, 29-32. — <sup>3</sup> Ibid., 6, 14-17.

<sup>4</sup> Eccl., 13, 23-29. — <sup>5</sup> Ibid., 35, 16-19. — <sup>6</sup> Ibid., 7, 22 et 23. — <sup>7</sup> Ibid., 28, 1-6.



utile. Le royaume sera transféré d'une nation à une nation à cause des injustices, des outrages et des fraudes. L'Éternel a renversé des trônes des chefs superbes et il a fait asseoir à leur place ceux qui sont doux. L'Éternel a extirpé la racine des nations et il a planté les humbles à leur place. L'Éternel a détruit les terres des nations, et il les a renversées jusque dans leurs fondements. Il les a desséchées et il les a exterminées, et il a fait cesser leur mémoire sur la terre. Les grands, les juges, les puissants sont en honneur; mais nul n'est plus grand que celui qui craint Dieu<sup>1</sup>. »

Ces nations desséchées jusque dans leurs racines, ce sont les peuples de Chanaan; les humbles mis à leur place, ce sont les enfants d'Israël. Tout porte le fils de Sirac à glorifier le Seigneur, et l'histoire de la terre et l'histoire du ciel.

« Ce qu'il y a de plus magnifique au-dessus, c'est le firmament : il est l'ornement du ciel, il en manifeste la gloire. Le soleil en paraissant annonce le jour; c'est un instrument admirable, l'œuvre du Très-Haut. Il dessèche la terre en son midi, et qui peut soutenir l'aspect de son ardeur? On souffle la fournaise pour les ouvrages que l'on chauffe; le soleil brûle trois fois plus les montagnes; il souffle des vapeurs ignées et éblouit les yeux par l'éclat de ses rayons. Admirable est l'Éternel qui l'a fait; à sa parole il a hâté sa marche. La lune, dans toutes ses révolutions, est la marque des temps et le signe des changements de l'année. Une armée campe au-dessus et respandit dans l'étendue du ciel. La beauté du ciel, c'est la splendeur des étoiles; mais ce qui éclaire le monde, c'est Jéhova au plus haut des cieux. A la parole du Saint elles se tiennent à leur poste et sont infatigables dans leurs veilles. Considère l'arc-en-ciel et bénis Celui qui l'a fait. Qu'il est beau dans son éclat! Il forme dans le ciel un cercle de gloire; les mains du Très-Haut l'ont étendu. A son ordre la neige s'est hâtée, ainsi que la foudre et les éclairs, pour remplir ses jugements. Dans sa grandeur il a condensé les nuées, et la grêle

en est sortie avec fureur. A son aspect les montagnes ont été ébranlées; la voix de son tonnerre a secoué la terre. A sa parole le vent souffle, à sa parole le vent se tait; sa pensée calme l'abîme, l'abîme où il a planté les îles. Ceux qui naviguent sur la mer racontent ses périls, et, en les écoutant, nous sommes saisis d'admiration. Là sont les grands ouvrages et les merveilles, les animaux divers, les énormes baleines. C'est par lui que tout marche à sa fin, et sa parole règle toutes choses. Nous multiplierons nos discours et nous épuiserons les paroles; mais tout est en ces mots : Il est lui-même tout<sup>1</sup>. Que pouvons-nous pour sa gloire? Il est grand par-dessus toutes ses œuvres. L'Éternel est terrible, il est incomparablement grand et sa puissance est merveilleuse. Glorifiez l'Éternel autant que vous pourrez; sa gloire l'emportera encore et sa magnificence. En l'exaltant fortifiez-vous, ne vous lassez point; car vous n'atteindrez jamais. Qui pourra le voir et le représenter? qui le glorifiera comme il est? Beaucoup de ses ouvrages nous sont cachés qui sont plus grands que ceux que nous connaissons; car nous n'en voyons qu'un petit nombre. Mais l'Éternel a fait toutes choses, et il donne la sagesse à ceux qui vivent dans la piété<sup>2</sup>. »

Après cette magnifique louange de Dieu vient l'éloge des hommes qu'il a fait participer à sa gloire. Il commence par Adam, Seth, Hénoch, Noé, Sem, Abraham, et finit par le grand-prêtre Simon, fils d'Onias. Ce dernier est loué pour avoir agrandi Jérusalem, construit des canaux et des fontaines, réparé le temple, jeté les fondements d'une nouvelle enceinte, délivré le peuple d'un grand péril. On le représente dans toute sa majesté de souverain pontife, environné d'un nombreux cortège de prêtres, offrant à l'Éternel le sang des victimes, et bénissant, au son des trompettes, toute la nation prosternée devant lui. Tout cela convient particulièrement au grand-prêtre Simon II, fils d'Onias II et père d'Onias III. La deuxième année de son pontificat, l'an 216 avant Jésus-Christ, Ptolémée-Philopator vint à Jérusalem, y offrit des sa-

<sup>1</sup> Eccl., 10.

<sup>1</sup> C'est bien le sens du grec τὸ πᾶν ἐστὶν αὐτός; le latin dit : Il est lui-même en tout. — <sup>2</sup> Eccl., 43.

crifices solennels au vrai Dieu, mais voulut ensuite pénétrer jusque dans le sanctuaire; ce qui, ainsi que nous l'avons vu, mit toute la ville en alarme et finit par l'humiliation du roi et à la gloire du pontife. Il n'est point parlé d'Onias III, dont nous voyons cependant que le livre des Machabées loue les vertus. C'est que le fils de Sirac ne parle que de ceux qui étaient morts à l'époque où il écrivait et qu'Onias III vivait encore, quoiqu'il fût déjà en butte aux persécutions qui accablèrent les six dernières années de sa vie, depuis 176 à 171 avant Jésus-Christ. Ce qui laisse à conclure que le fils de Sirac a composé son livre, du moins la dernière partie, dans l'intervalle de ces six ans.

L'écrivain sacré lui-même eut part à ces persécutions; on le voit par la prière qui termine son livre : « Je vous rendrai grâces, ô Seigneur Roi ! Je vous louerai, Dieu, mon sauveur. Je confesserai votre nom, parce que vous êtes mon secours et mon protecteur. Et vous avez délivré mon corps de la perdition, des pièges de la langue inique et des lèvres des artisans de mensonges ; et vous avez été mon défenseur contre ceux qui m'accusaient. Et vous m'avez délivré, selon la multitude de vos miséricordes, des lions rugissants prêts à me dévorer, des mains de ceux qui recherchaient mon âme et des angoisses qui m'environnaient, de la violence de la flamme dont j'étais entouré, et, au milieu du feu, je n'en ai pas ressenti l'ardeur ; de la profondeur des entrailles de l'enfer, et des lèvres souillées, et des paroles de mensonge, et d'un roi injuste, et des langues médisantes. Mon âme s'approchait de la mort et ma vie de l'enfer ; ils m'avaient environné de tous côtés, et nul n'était là pour me secourir ; j'attendais le secours des hommes, et il n'en était point pour moi. Alors je me suis souvenu, Seigneur, de votre miséricorde et de vos œuvres, dès le commencement du monde. Vous délivrez, Seigneur, ceux qui vous attendent et vous les arrachez aux mains des nations. J'ai élevé mes supplications de dessus la terre où j'étais prosterné, et je vous ai prié de me délivrer de la mort. J'ai invoqué le Seigneur, père de mon Seigneur, afin qu'il ne me délaisse point au jour de ma tribulation et durant les jours

des superbes. Je louerai sans cesse votre nom et je le glorifierai dans mes louanges, parce que vous avez exaucé ma prière, et vous m'avez délivré de la perdition, et vous m'avez arraché au temps de l'iniquité. C'est pourquoi je vous rendrai grâces, je chanterai vos louanges, et je bénirai le nom de Jéhova<sup>1</sup>. »

On le voit, le fils de Sirac avait lu avec fruit les psaumes et les prophètes ; il avait compris ces paroles de David : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. Je vous ai engendré de mon sein avant l'aurore. » Il prie, en conséquence, le Seigneur, père de son Seigneur, de venir à son aide.

Cette prière était pour lui-même ; mais il en avait fait une autre pour tout son peuple et la sainte cité, où l'on voit clairement quelle était cette persécution.

« Ayez pitié de nous, Seigneur, Dieu de toutes choses, et regardez-nous ; et montrez-nous la lumière de vos miséricordes ; et envoyez votre terreur sur les nations qui ne vous ont point cherché, afin qu'elles sachent qu'il n'y a point de Dieu que vous et qu'elles racontent vos merveilles ! Élevez votre main sur les nations étrangères, et qu'elles voient votre puissance ; car, comme à leurs yeux vous avez été sanctifié parmi nous, ainsi, à nos yeux, soyez glorifié parmi eux, afin qu'ils vous connaissent comme nous vous avons connu, savoir, qu'il n'y a point de Dieu que vous, ô Jéhova ! Renouvelez vos prodiges et réitérez vos merveilles. Glorifiez votre main et votre bras droit. Éveillez votre fureur et répandez votre colère. Détruisez l'adversaire et brisez l'ennemi. Hâtez le temps, souvenez-vous du serment, afin que les hommes racontent vos merveilles. Que celui qui aura échappé soit dévoré par l'ardeur de la flamme, et ceux qui tyrannisent votre peuple trouvent la perdition ! Brisez la tête des princes ennemis, qui disent : Il n'y en a point d'autre que nous. Rassemblez toutes les tribus de Jacob afin qu'elles connaissent qu'il n'y a de Dieu que vous et qu'elles racontent vos miracles ; qu'elles soient votre héritage comme au

<sup>1</sup> Eccl., 51, 1-17.



commencement. Ayez pitié de votre peuple, sur qui a été appelé votre nom, et d'Israël, que vous avez traité comme votre premier-né ! Ayez pitié de la ville que vous avez sanctifiée, de Jérusalem, de la ville de votre repos ! Remplissez Sion de vos paroles ineffables et votre peuple de votre splendeur. Rendez témoignage à ceux qui ont été dès la création du monde, et suscitez les oracles que vos prophètes ont publiés en votre nom. Récompensez ceux qui vous ont attendu, afin que vos prophètes soient trouvés fidèles, et exaucez les prières de vos serviteurs, selon la bénédiction d'Aaron sur votre peuple ; et dirigez-nous dans la voie de la justice, et que tous ceux qui habitent la terre sachent que vous êtes l'Éternel, le Dieu qui contemple tous les siècles <sup>1</sup>. »

Cet adversaire ou Satan, ce prince ennemi, ce peuple tyrannisé, Jérusalem devenue un objet de compassion, tout cela indique le commencement de la persécution d'Antiochus-Épiphanes, lorsque Onias III, pontife légitime, était captif à Antioche ; lorsque son frère, Jason, usurpa la souveraine sacrificature et fut lui-même supplanté par Ménélaius, de la tribu de Benjamin, et son frère Lysimaque. La bénédiction, la glorieuse promesse faite à Aaron que le sacerdoce ne sortirait point de sa race, était en péril. C'est pour cela que l'écrivain sacré conjure le Seigneur que la parole de ses prophètes soit trouvée fidèle.

Cette parole se trouvait fidèle en ces malheurs mêmes ; elle les avait prédits. Avec la mort d'Alexandre et le partage de son empire en quatre royaumes Daniel avait annoncé d'avance les guerres, les alliances, les révolutions de deux de ces royaumes, l'Égypte et la Syrie, entre lesquels était placée la terre d'Israël ou le pays de gloire.

Il avait dit : « Et le roi du midi deviendra puissant, mais un des princes deviendra encore plus puissant que lui ; car très-grande sera sa domination. Quelques années après ils feront alliance ensemble ; et la fille du roi du midi viendra vers le roi de l'aiglon pour cimenter l'amitié ; mais elle n'acquerra pas

un bras fort, et sa race ne subsistera point ; elle sera livrée, ainsi que son fils, avec ceux qui l'avaient amenée ou qui l'avaient soutenue en divers temps <sup>1</sup>. »

Et au midi de la Judée, après la mort d'Alexandre, un de ses princes, Ptolémée-Lagus, devint roi de l'Égypte et des pays circonvoisins ; mais, au nord, un autre de ses princes, Séleucus-Nicator, roi de Syrie ou d'Asie, devint encore plus puissant ; car son royaume s'étendait de la mer Méditerranée jusque dans les Indes. Et les rois d'Égypte et de Syrie, Ptolémée-Philadelphes et Antiochus-Théos, se firent pendant plusieurs années la guerre, et ensuite ils conclurent la paix moyennant un mariage, et Antiochus répudia sa première femme, Laodice, dont il avait deux fils, pour épouser Bérénice, fille de Ptolémée. Mais la nouvelle reine n'acquiesça pas une grande autorité. A la mort de son père Philadelphes Antiochus la renvoya et reprit Laodice. Celle-ci empoisonna son mari et plaça sur le trône son fils aîné, Séleucus-Callinique. Bérénice s'enfuit avec les siens à Daphné, près d'Antioche, comme dans un asile inviolable ; mais elle y fut livrée avec son fils et sa suite d'Égyptiens, et mise à mort.

Daniel avait dit : « Mais il s'élèvera un rejeton de sa tige à elle ; et il viendra avec une grande armée, pénétrera dans le pays du roi de l'aiglon, le ravagera et s'en rendra maître. Leurs dieux mêmes et leurs statues, ainsi que leurs précieux vases d'or et d'argent, il les emmènera en Égypte ; et il prévaudra sur le roi d'aiglon. Et quand il en aura traversé le royaume, le roi du midi reviendra dans son pays <sup>2</sup>. »

Et, accomplissant la parole de Daniel, Ptolémée-Évergète, frère de Bérénice et successeur de Philadelphes, marche au secours de sa sœur pour la délivrer ; et, après sa mort, pour la venger, il entre en Syrie, pénètre jusqu'à Babylone, fait tuer Laodice, prend Séleucie, se rend maître de la Médie, de la Perse, pousse jusque dans l'Inde, revient chez lui chargé de trésors, rapporte aux Égyptiens les idoles que Cambyse leur avait enlevées autrefois.

<sup>1</sup> Eccl., 36, 1-49.

<sup>1</sup> Dan., 11, 5 et 6. — <sup>2</sup> Ibid., 7, 8 et 9.

Daniel avait dit : « Mais les fils de celui-là s'irriteront et lèveront de puissantes armées. L'un d'eux s'en viendra fondre comme un torrent qui se déborde, il s'en viendra irrité et combattrà contre la puissance de celui-ci<sup>1</sup>. »

Et, accomplissant la parole de Daniel, les deux fils de Callinique, Séleucus-Céraunus et Antiochus surnommé le Grand, lèvent des armées. L'un d'eux, Antiochus, après la mort de son frère, marche contre Ptolémée-Philopator, fils et successeur d'Évergète, reprend Séleucie et la Célésyrie, bat les généraux de son adversaire, s'empare d'une partie de la Phénicie et pénètre jusqu'aux frontières d'Égypte.

Daniel avait dit : « Alors le roi du midi étant provoqué se mettra en campagne et combattrà contre le roi de l'aquilon; il lèvera une grande armée, et l'autre troupe lui sera livrée entre les mains; il en prendra un grand nombre, et son cœur s'élèvera. Il en abattra des dix mille, mais il ne prévaudra pas; car le roi de l'aquilon viendra de nouveau; il rassemblera encore plus de troupes qu'auparavant, et, après un certain nombre d'années, il s'avancera en grande hâte avec une armée nombreuse et de grandes richesses. En ce temps-là plusieurs s'élèveront contre le roi du midi. Également les enfants prévaricateurs de votre peuple seront exaltés, accompliront la prophétie et tomberont. Et le roi de l'aquilon viendra, et il fera des terrasses et des remparts, et il prendra les villes les plus fortes; et les bras du midi n'en soutiendront point l'effort; ses plus vaillants s'élèveront pour lui résister, mais ils ne se trouveront point de force. Il fera contre le roi du midi tout ce qu'il lui plaira, et il n'y aura personne qui ait pouvoir de lui résister. Il entrera même dans la terre de gloire, et elle sera consommée par sa main<sup>2</sup>. »

Et, accomplissant la parole de Daniel, Ptolémée-Philopator remporte sur Antiochus une grande victoire près de Raphia, entre Rhinocorure et Gaze; et Antiochus y perd dix mille hommes tués et quatre mille prisonniers; et la Célésyrie et la Judée se

rendent au vainqueur; et le roi d'Égypte ne se soutient pas, et il meurt dans la débauche, laissant pour successeur un enfant de cinq ans, Ptolémée-Épiphanes; et Antiochus fait alliance avec Philippe de Macédoine contre le monarque pupille, déjà en butte à des factions intestines; et Scopas, général de Ptolémée, est vaincu dans une bataille par Antiochus et obligé de se rendre sans armes et sans vêtement; et les villes de Phénicie et de Judée ouvrent leurs portes au monarque syrien; et plusieurs Juifs courent au-devant de lui, le reçoivent dans Jérusalem, lui aident à prendre la citadelle, et commencent ainsi la domination des rois de Syrie, qui, favorable d'abord, devait, sous son fils Antiochus-Épiphanes, et comme Daniel va le prédire tout à l'heure, devenir si funeste à la cité sainte et à tout le peuple, et faire tomber dans l'apostasie un si grand nombre.

Daniel avait dit : « Et il tournera ses desseins à s'emparer de tout son royaume; il feindra d'agir avec lui de bonne foi, et il lui donnera sa fille pour épouse afin de le perdre; mais son dessein ne lui réussira pas, et elle ne sera pas pour lui<sup>1</sup>. »

Et, accomplissant la parole de Daniel, Antiochus donne sa fille Cléopâtre au jeune Ptolémée-Épiphanes; il ajoute pour dot la Célésyrie et la Palestine, mais c'est pour s'emparer de l'Égypte même; et Cléopâtre, au lieu de servir la perfide ambition de son père, embrasse les intérêts de son époux.

Daniel avait dit : « Ensuite il se tournera vers les îles, et il en prendra plusieurs; mais le général fera cesser l'outrage qui lui aura été fait et le fera retomber sur celui-là<sup>2</sup>. »

Et, accomplissant la parole de Daniel, Antiochus prend plusieurs villes maritimes en Thrace et en Grèce, ainsi que les îles de Rhodes, de Samos, d'Eubée et de Délos, toutes alliées des Romains; et il se moque de l'ambassadeur Lucius-Scipion; et bientôt ce même Scipion, à la tête de l'armée romaine, l'attaque, le défait, le force à une paix honteuse, à évacuer non-seulement la Grèce, mais encore toute l'Asie en deçà du mont Taurus.

<sup>1</sup> Dan., 11-10. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 10.

<sup>1</sup> Dan., 17. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 11, 18.



Daniel avait dit : « Il reviendra donc aux forteresses de sa terre, et il se heurtera, et il tombera, et on ne le trouvera point <sup>1</sup>. »

Et, accomplissant la parole de Daniel, Antiochus parcourt ses provinces d'Orient, cherchant de quoi payer les Romains, et, pillant le temple d'Élymais, il est tué par les habitants suivant les uns, par ses propres officiers suivant les autres, et l'on ne sait pas ce qu'il en est.

Daniel avait dit : « Et à sa place il s'élèvera un qui enverra l'exacteur et obscurcira la gloire du royaume, et après peu de jours il périra, non dans une émeute ni dans un combat <sup>2</sup>. »

Et, accomplissant la parole de Daniel, Séleucus-Philopator succède à son père Antiochus le Grand ; et il règne une dizaine d'années sans gloire ; et il ne s'occupe qu'à ramasser tous les ans les mille talents dus aux Romains ; et il envoie Héliodore à Jérusalem pour piller le temple ; et il meurt par le poison de cet exacteur.

Daniel avait ainsi prédit ; les rois de Syrie et d'Égypte, sans le savoir, accomplissaient la prédiction, et, sans le savoir, Polybe, Diodore, Tite-Live, Justin en ont enregistré l'accomplissement. Mais où tout cela se trouve avec le plus merveilleux détail c'est dans l'histoire d'Antiochus-Épiphanes ou le persécuteur. Daniel avait dit : « Et à sa place il s'élèvera un homme méprisable ; on ne lui donnera point la dignité royale ; mais il s'en viendra furtivement et s'emparera de la souveraineté par ses artifices <sup>3</sup>. »

Et, accomplissant la parole de Daniel, Antiochus IV s'élève à la place de son frère Séleucus-Philopator ; et il se rend souverainement méprisable ; et, suivant le témoignage de Diodore, de Tite-Live et de Polybe <sup>4</sup>, souvent il s'échappe de son palais, sans que ses ministres le sachent, et, suivi de deux ou trois domestiques, va courir les rues d'Antioche ; il s'arrête dans les boutiques des orfèvres, dispute avec eux sur leur art, qu'il prétend connaître aussi bien qu'eux ; il se mêle aux attroupements dans les rues, boit avec des étrangers et des gens de la lie du

peuple. Quand il sait que des jeunes gens font quelque partie de plaisir, il y vient, sans rien dire, faire le fou, chanter et boire avec eux, sans aucun égard à la bienséance. D'autres fois, se dépouillant de la pourpre, et pratiquant ce qu'il avait vu faire à Rome dans les élections des magistrats, il va sur la place publique, fait la cour à ceux qu'il rencontre, donne la main à celui-ci, embrasse celui-là, leur demandant leurs suffrages pour les places d'édile ou de tribun du peuple ; puis il s'assoit sur la chaise curule, entend les petits procès qui surviennent au marché, et prononce la sentence avec autant de sérieux que s'il eût été question de l'affaire la plus importante. Bizarre dans ses générosités, il donne aux personnages les plus honorables des dés à jouer, des dattes et d'autres choses de nulle valeur, et fait à d'autres des présents magnifiques sans les connaître. Souvent, lorsque le vin lui monte à la tête, il court les rues, jetant l'argent à poignées et criant : « Attrape qui peut. » D'autres fois, couronné de roses et portant une robe à la romaine, il marche tout seul par la ville, et, si quelqu'un s'avise de le suivre, il lui jette des pierres dont il s'était rempli les poches. Il se plaît à se baigner dans les bains publics et s'y fait apporter les huiles odorantes les plus précieuses. Quelqu'un ayant dit un jour que les rois étaient bienheureux de pouvoir faire usage de parfums pareils, le lendemain il lui en fit répandre un grand vase sur la tête. En montant sur le trône il avait pris le surnom de Théos-Épiphanes (dieu présent ou dieu manifeste) ; ses extravagances firent qu'on le changea en celui d'Épimane, c'est-à-dire fou.

« On ne lui donnera pas la dignité royale. » Au fond elle ne lui appartenait pas, mais à son neveu Démétrius, en ôtage pour lui à Rome. De plus Héliodore, en Syrie, et Ptolémée-Philométor s'étaient entendus pour exclure également et l'oncle et le neveu. Mais Antiochus se rendit auprès d'Eumène, roi de Pergame, et de son frère Attale, les gagna par ses flatteries, et, avec leur assistance, renversa Héliodore et se mit à sa place.

Quelques années auparavant le grand-prêtre Onias, étant allé trouver le roi Séleu-

<sup>1</sup> Dan., 11, 19. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 20. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 21. —

<sup>4</sup> Polybe, *Fragm.*, 1, 26, c. 10.

cus-Philopator, en avait obtenu l'éloignement de Simon le Benjamite, qui ne cessait de cabaler à Jérusalem et d'y occasionner même des meurtres ; mais à peine Antiochus fut-il sur le trône que Josué, indigne frère d'Onias, convoitant le souverain sacerdoce, se rendit auprès du nouveau roi, lui promit trois cent soixante talents d'argent, environ deux millions de notre monnaie, avec un revenu de quatre-vingts autres talents, ou 444,800, francs ; de plus cent cinquante talents, ou 1,668,000, si on lui donnait le pouvoir d'établir un gymnase où les hommes et les jeunes gens s'exerceraient nus à la manière des Grecs, et de faire les habitants de Jérusalem citoyens de la ville d'Antioche. Le roi, qui avait besoin d'argent, lui accorda tout ce qu'il demandait, et, de plus, que son frère Onias, le pontife légitime, serait éloigné de Jérusalem et amené à Antioche, pour que sa présence ne gênât point l'usurpation. Le faux pontife, car ainsi parle l'Écriture<sup>1</sup>, changea son nom de Josué ou Jésus au nom grec de Jason, renversa les lois de ses concitoyens, introduisit les mœurs grecques, bâtit un gymnase sous la citadelle même et près du temple, et exposa les enfants des meilleures familles en des lieux infâmes. Des prêtres mêmes, abandonnant les fonctions de l'autel, méprisant le temple et négligeant les sacrifices, se hâtaient de participer aux exercices de la palestine. L'année suivante on célébra à Tyr, en présence du roi, des jeux publics en l'honneur de l'Hercule tyrien, comme parlaient les Grecs ; mais les Tyriens eux-mêmes l'appelaient Melc-Arth ou roi de la ville, et c'était, suivant toutes les apparences, le Baal ou seigneur dont Jézabel apporta le culte de Tyr à Samarie. L'impie Jason députa de Jérusalem, pour assister à ces jeux, des hommes qu'il avait faits citoyens d'Antioche, et qui portaient de sa part trois mille trois cents didrachmes pour le sacrifice d'Hercule ; mais les envoyés eurent honte de cette destination et employèrent la somme à d'autres dépenses.

Cependant Ptolémée-Philométor, ayant atteint sa quatorzième année, fut déclaré majeur. On fit de grands préparatifs à Alexan-

drie pour la solennité de son couronnement, comme on le pratiquait en Égypte. Antiochus, étant son oncle maternel, envoya Apollonius, un des seigneurs de sa cour, avec le caractère d'ambassadeur, pour féliciter de sa part le jeune roi. Dans la vérité c'était pour découvrir les desseins qu'on avait sur les provinces de Célésyrie et de Palestine, qu'on lui avait déjà redemandées. Lorsqu'il sut qu'on se disposait à la guerre, Antiochus vint lui-même à Joppé, visita la frontière d'Égypte pour mettre tout le pays en état de défense, et se rendit, en passant, à Jérusalem, où il fut reçu magnifiquement par Jason et par toute la ville, faisant son entrée à la lumière des flambeaux et parmi les acclamations publiques. De là il retourna en Phénicie avec son armée.

Après trois ans Jason envoya Ménélaus, frère de Simon le Benjamite, dont il a été parlé auparavant, porter de l'argent au prince et savoir sa réponse sur des affaires importantes ; mais Ménélaus s'insinua si bien dans l'esprit d'Antiochus, en flattant sa vanité par une pompeuse description de sa puissance, qu'il fit tomber entre ses propres mains la souveraine sacrificature, en offrant trois cents talents de plus que Jason. Lors donc qu'il eut reçu les ordres du roi, il revint à Jérusalem, n'ayant rien qui fût digne du souverain sacerdoce, et n'apportant que le cœur d'un tyran cruel et la rage d'une bête farouche. Jason, qui avait surpris son propre frère, fut ainsi trompé lui-même par un étranger et contraint de s'enfuir au pays des Ammonites.

Ce qui faisait ainsi convoiter la souveraine sacrificature à ces impies usurpateurs, c'était moins la sacrificature en elle-même que la puissance temporelle qui y était attachée alors.

Ménélaus s'étant ainsi emparé de la principauté négligea d'envoyer l'argent qu'il avait promis, quoiqu'il en fût pressé par Sostrate, qui commandait dans la forteresse et avait l'intendance des tributs. Ils furent mandés pour cela tous deux à la cour, et laissèrent, pour les remplacer en attendant, Ménélaus son frère Lysimaque, et Sostrate Cratès, gouverneur de Chypre.

<sup>1</sup> 2 Mach., 4, 13.



Ils ne trouvèrent pas le roi ; il était parti pour réprimer la sédition des deux villes de Cilicie, Tarse et Mallo, qui s'étaient révoltées parce qu'il les avait données en cadeau à une deses concubines. Il avait désigné comme son lieutenant Andronique, gouverneur d'Antioche ; Ménélaüs gagna celui-ci en lui offrant une partie des vases d'or qu'il avait dérobés du temple, après avoir vendu les autres à Tyr et dans les villes voisines. Le grand-prêtre Onias, qui était retiré dans un lieu sûr d'Antioche, fit faire de vifs reproches au sacrilège profanateur. Ménélaüs, marchant de crime en crime, persuade au gouverneur de tuer le saint vieillard. Andronique, par les serments les plus solennels, attire Onias hors de son asile et l'égorge aussitôt. Ce meurtre exécrable indigna non-seulement les Juifs, mais encore toutes les nations, tant Onias était universellement aimé et respecté. Quand le roi fut revenu de Cilicie les Juifs et les Grecs allèrent lui en faire leurs plaintes. Antiochus même fut contristé au fond du cœur de cette mort, et, touché de compassion, il répandit des larmes, se souvenant de la sagesse et de la modération du défunt, et, entrant dans une grande colère contre Andronique, il commanda que, dépouillé de la pourpre, il fût conduit à travers toute la ville, et que ce sacrilège fût tué au même lieu où il avait commis cette impiété contre Onias, le Seigneur lui rendant la punition qu'il avait méritée.

Pendant ce temps Lysimaque commit plusieurs sacrilèges dans le temple, par le conseil de Ménélaüs, et en fit enlever une grande quantité d'or. Le bruit s'en étant répandu, la multitude s'attroupa. Lysimaque arma environ trois mille hommes, sous les ordres d'un certain Tyran, homme avancé en âge et consommé en malice, et commença à employer la violence. Mais la multitude, enflammée d'une grande colère, et saisissant les uns des pierres, les autres des bâtons, quelques-uns même jetant de la cendre contre Lysimaque, ils tombèrent sur les siens, en blessèrent une partie, en tuèrent une autre, mirent tout le reste en fuite, et tuèrent enfin le sacrilège lui-même près du trésor.

On commença donc à accuser Ménélaüs de

tous ces désordres, et, le roi étant venu à Tyr, trois députés, envoyés par le sénat, lui portèrent leurs plaintes. Ménélaüs était convaincu, lorsqu'il offrit une somme considérable à un courtisan, du nom de Ptolémée, qui persuada au roi de changer la sentence, de déclarer Ménélaüs innocent, quoiqu'il fût coupable de tous les crimes, et de condamner à la mort des malheureux qui auraient été jugés innocents s'ils avaient plaidé leur cause devant les Scythes mêmes. Il n'y eut pas jusqu'aux Tyriens qui ne fussent indignés d'une iniquité pareille, et ils donnèrent une sépulture honorable aux députés mis à mort. Quant à Ménélaüs, resté ainsi au pouvoir par l'avarice des courtisans, il croissait en malice et travaillait de plus en plus à tendre des pièges à ses concitoyens <sup>1</sup>.

Antiochus fit une seconde expédition en Égypte. Nous avons déjà vu cette guerre au dix-neuvième livre, lorsque nous en avons comparé l'histoire avec les prédictions si détaillées et si précises de Daniel.

Or, pendant qu'Antiochus était en Égypte, on vit à Jérusalem, durant quarante jours, des cavaliers qui allaient à travers les airs, avec des vêtements d'or et des lances, comme des cohortes armées, et des courses de chevaux rangés par escadrons, et des rencontres tumultueuses, et des boucliers agités, et une multitude armée de casques et d'épées nues, et des dards lancés et des armes d'or brillantes, et toutes sortes de cuirasses. C'est pourquoi tous priaient Dieu que ces prodiges tournassent en bien.

Un faux bruit se répandit qu'Antiochus était mort. Jason sortit de sa retraite avec mille hommes, attaqua tout à coup Jérusalem, escalada les murailles. Ménélaüs se sauva dans la forteresse. Jason poursuivit avec fureur le carnage de ses concitoyens, ne considérant pas que le plus grand malheur est d'être heureux contre les siens. Cependant il ne put s'emparer de la principauté ; sa trahison tourna à sa honte. De nouveau fugitif au pays des Ammonites, il fut pris par Arétas, prince des Arabes, s'échappa de prison, et, fuyant de ville en ville, haï et poursuivi de tout le monde comme un

<sup>1</sup> 2 Mach., 4.

apostat, abhorré comme l'ennemi de sa patrie et de ses compatriotes, alla se cacher en Égypte, où, ne se croyant pas encore en sûreté, il se réfugia à Lacédémone, à cause de la parenté entre les Lacédémoniens et les Juifs. Après avoir banni tant de personnes de leur patrie il périt ainsi lui-même dans une terre étrangère; et, comme il avait fait jeter le corps de plusieurs sans sépulture, il fut jeté de même sans être ni pleuré ni enseveli, et sans qu'il eût pu trouver de tombeau ni dans sa patrie ni parmi les étrangers.

Les choses s'étant ainsi passées, Antiochus s'imagina que les Juifs abandonneraient son alliance. Il partit donc de l'Égypte plein de fureur, prit la ville d'assaut, commanda à ses soldats de tuer tout ce qu'ils rencontreraient, de continuer même le massacre jusque dans les maisons. Il se fit donc un grand carnage des jeunes hommes et des vieillards, des femmes et des enfants, des vierges et des enfants à la mamelle. Dans les trois jours il en périt quatre-vingt mille, quarante mille tués et quarante mille vendus comme esclaves. Ce ne fut pas tout; conduit par Ménélaüs, ce traître à la patrie et à ses lois, Antiochus osa même entrer dans le temple, le lieu le plus saint de toute la terre, profaner par ses mains criminelles les vases sacrés que les autres rois et les villes avaient placés dans ce sanctuaire pour en être l'ornement et la gloire. Il prit l'autel des parfums, le chandelier d'or, la table de proposition, tous les vases et ornements précieux, brisa et enleva tout, ainsi que les trésors cachés, parlant au milieu de tout cela avec un orgueil extrême. Il ne considérait pas, aliéné d'esprit qu'il était, que Dieu faisait éclater pour un peu de temps sa colère contre les habitants de cette ville à cause de leurs péchés; autrement, comme Héliodore, il eût été frappé à son arrivée et confondu dans son audace. Mais Dieu n'a pas choisi la nation à cause du temple, mais le temple à cause de la nation. C'est pourquoi ce lieu a participé aux maux du peuple comme il aura part aussi à ses biens. Ces réflexions sont de l'auteur sacré, ainsi que tout le reste <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> 1 Mach., 1, 21-25.

Antiochus ayant emporté du temple pour la valeur de dix-huit cents talents, environ dix millions de notre monnaie, retourna promptement à Antioche, s'imaginant, dans son orgueil, qu'il pourrait naviguer sur la terre et faire marcher ses troupes sur la mer. Il laissa des gouverneurs pour tourmenter le peuple: dans Jérusalem, Philippe, originaire de Phrygie, plus cruel que celui qui l'y avait établi; Andronique, à Garizim; et, outre ces deux, Ménélaüs, plus acharné que tous les autres à faire du mal à ses concitoyens <sup>1</sup>.

Alors il y eut un grand deuil parmi le peuple d'Israël et dans tout leur pays. Et les princes et les anciens gémirent, les vierges et les jeunes gens furent abattus, et la beauté des femmes fut changée. Tous les maris s'abandonnèrent aux lamentations, et les femmes, assises sur le lit nuptial, pleuraient; et la terre s'émut sur ses habitants, et la maison de Jacob revêtit la confusion <sup>2</sup>.

Dans sa quatrième expédition contre l'Égypte Antiochus vit arriver sur des vaisseaux macédoniens des ambassadeurs romains, Popilius à leur tête, qui lui ordonnèrent, de la part du sénat, d'évacuer les terres du roi d'Égypte, allié de Rome. On sait avec quelle hauteur Popilius l'obligea de répondre sur-le-champ; Antiochus se soumit avec dépit et en gémissant, dit Polybe <sup>3</sup>. Daniel l'avait prédit. « Au temps marqué il retournera et reviendra vers le midi; mais ce dernier voyage ne sera pas comme le premier. Des vaisseaux viendront contre lui de Céthim (ou de Macédoine); il en sera atterré et retournera chez lui. Alors il s'emportera contre l'alliance du sanctuaire, et il agira contre elle, et il remarquera ceux qui ont abandonné l'alliance sainte. Ses bras se tiendront là; ils violeront le sanctuaire du Fort, ils feront cesser le sacrifice perpétuel et dresseront une abomination de la désolation <sup>4</sup>. »

Et, accomplissant la prédiction de Daniel, Antiochus, à l'instigation de l'apostat Ménélaüs, envoya Apollonius avec vingt-deux mille hommes en Judée, lui donnant ordre

<sup>1</sup> 2 Mach., 5. — <sup>2</sup> 1 Mach., 1, 26-29. — <sup>3</sup> Polybe, *Legat.*, 92. — <sup>4</sup> Dan., 11, 30.



de tuer tous les hommes faits et de vendre les femmes et les enfants. Apollonius vint à Jérusalem avec des paroles de paix, et l'on y crut. Il attendit jusqu'au jour du sabbat. Lorsqu'il vit tous les Juifs uniquement occupés de la fête, il fit prendre les armes à ses troupes, se jeta dans la ville, tua un grand nombre d'hommes, pilla et brûla les maisons, renversa les murs et emmena captifs une multitude de femmes et d'enfants. Il fortifia de murailles et de tours nouvelles la cité de David, y mit une garnison qui exerça toute espèce de tyrannie, empêcha de force le culte divin, versa beaucoup de sang et profana le sanctuaire. Le reste des habitants s'enfuit, et Jérusalem devint la demeure des étrangers et étrangère à ses citoyens<sup>1</sup>.

Dans le même temps Antiochus écrivit des lettres à tout son royaume, afin que tous les peuples n'en fissent plus qu'un et que chaque nation abandonnât sa loi; et toutes les nations obéirent à cette parole du roi Antiochus, et plusieurs d'Israël même consentirent à cette servitude, sacrifièrent aux idoles et violèrent le sabbat<sup>2</sup>.

Les Samaritains, qui voyaient les Juifs accablés de maux, écrivirent à Antiochus qu'il ne devait pas les confondre avec eux. Leur lettre portait pour inscription: « Au roi Antiochus, dieu Épiphanes. » Ils lui représentaient que leurs ancêtres étaient descendus des Mèdes et des Perses; qu'affligés autrefois par de grandes et fréquentes pestes ils s'étaient engagés par une ancienne superstition à célébrer le sabbat des Juifs et avaient bâti sur la montagne de Garizim un temple en l'honneur d'un dieu anonyme; mais que, maintenant, eux suppliaient le roi de nommer à l'avenir ce temple le temple de Jupiter hellénique<sup>3</sup>. Antiochus envoya, peu après, un sénateur d'Antioche, pour forcer les Juifs d'abandonner les lois de Dieu et de leurs pères, et pour profaner le temple de Jérusalem et le consacrer à Jupiter Olympien, et pour donner au temple de Garizim le nom de Jupiter hospitalier, parce que ceux qui habitaient en ce lieu étaient étrangers.

C'est alors que les maux furent à leur

comble. Le temple saint était rempli de dissolutions et de festins des gentils, d'hommes impudiques et de prostituées. L'autel était plein de viandes immondes. On ne gardait plus de sabbat; on n'observait plus les jours solennels de la patrie; nul n'osait avouer qu'il était Juif. Ils étaient conduits par une cruelle nécessité, chaque mois, aux sacrifices profanes, le jour de la naissance du roi, et, lorsqu'on célébrait les Bacchanales, on les contraignait de marcher couronnés de lierre, en l'honneur de Bacchus. D'après les conseils de ceux de Ptolémaïde, un édit fut publié dans les villes des gentils, voisines de la Judée, pour les obliger d'agir de la même sorte contre les Juifs. On ne voyait donc partout que désolation. Deux femmes, ayant été accusées d'avoir circoncis leurs enfants, furent conduites publiquement à travers toute la ville, avec ces enfants pendus à leurs mamelles, et ensuite précipitées du haut des murailles<sup>4</sup>.

Porphyre nous apprend, dans saint Jérôme, que l'idole qu'Antiochus fit placer sur l'autel, dans le temple de Jérusalem, était son propre simulacre. Daniel l'avait prédit. « Et le roi fera selon qu'il lui plaira; il s'élèvera, il se grandira au-dessus de tout dieu. Il parlera insolemment contre le Dieu des dieux, et il réussira jusqu'à ce que la colère soit accomplie, car ce qui est décidé s'exécutera. Il n'aura aucun égard aux dieux de ses pères, mais il s'abandonnera à la passion des femmes; il ne se souciera de quelque dieu que ce soit, car il s'élèvera au-dessus de tout. Il glorifiera à sa place le dieu Maozim (le dieu de la force), un dieu que ses pères n'ont point connu; il le glorifiera avec l'or, l'argent, les pierres précieuses et ce qu'il y a de plus beau. Et il fera des lieux forts pour Maozim, auprès de ce dieu étranger. Quiconque le reconnaîtra il le comblera de gloire, leur donnera beaucoup de puissance et leur partagera gratuitement la terre<sup>5</sup>. »

Antiochus ne reconnaissait au fond d'autre dieu, d'autre loi que la force, et, comme il se croyait le plus fort, il se faisait adorer

<sup>1</sup> 4 Mach., 1. 2 Mach., 5. — <sup>2</sup> 1 Mach., 1, 43-45. — <sup>3</sup> Josèphe, *Ant.*, 1. 12, c. 7.

<sup>4</sup> 1 Mach., 1. 2 Mach., 6. Hieron., *in Dan.*, 11. — <sup>5</sup> Dan., 11, 36-39.

sous le nom de Jupiter olympien ou d'Hercule de Tyr. Ces Maozim ou dieux de la force tenaient sa place. Au près du temple où était la principale de ces idoles il bâtit une forteresse, et élevait aux honneurs et comblait de richesses ceux qui adoraient son dieu.

« L'abomination de la désolation n'était pas seulement à Jérusalem ; dans toutes les villes de Juda on voyait des autels élevés aux idoles et des gens qui brûlaient de l'encens en leur honneur, devant les portes des maisons et au milieu des rues. Partout on déchirait et on jetait aux flammes les livres de la loi de Dieu ; partout on égorgeait tous ceux chez qui l'on trouvait ces livres ou qui en observaient les commandements. Plusieurs se laissèrent entraîner dans l'apostasie ; mais plusieurs aussi aimèrent mieux souffrir la mort que de violer la sainte loi de Dieu.

Parmi ceux-ci fut un des premiers docteurs de la loi, homme avancé en âge et d'un visage vénérable. Son nom était Éléazar. On le pressait de manger de la chair de pourceau, ce que la loi défendait. On alla jusqu'à lui ouvrir la bouche de force. Mais lui, préférant une mort glorieuse à une vie criminelle, marcha volontairement et de lui-même au supplice. Quelques-uns, touchés d'une compassion impie, à cause de l'ancienne amitié qu'ils avaient pour lui, le prirent à part et le supplièrent de laisser apporter des viandes dont il était permis de manger, afin qu'on pût feindre qu'il avait mangé des viandes du sacrifice, selon le commandement du roi, et qu'on le sauvât ainsi de la mort. Le saint vieillard répondit aussitôt qu'il aimait mieux descendre dans la tombe. « A notre âge, dit-il, il ne convient pas de feindre. Plusieurs jeunes gens s'imaginaient qu'Éléazar, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, aurait passé à la vie des étrangers ; ils seraient trompés par cette feinte dont j'aurais usé pour me conserver un faible reste de vie corruptible, et j'attirerais la honte et l'exécration sur ma vieillesse. Et quand même j'échapperais maintenant aux supplices des hommes, je ne pourrais fuir la main du Tout-Puissant, ni durant ma vie, ni après ma mort, au lieu que, mourant courageusement, je paraîtrai digne de ma vieillesse

et je laisserai aux jeunes gens un exemple de fermeté, en souffrant avec constance et avec joie une mort généreuse pour nos lois saintes et vénérables. » A ces mots ceux qui lui avaient témoigné de la compassion un instant auparavant entrèrent en fureur et le conduisirent eux-mêmes au supplice de la bastonnade. Mais, au moment d'expirer sous les coups, il soupira et dit : « Seigneur, qui avez une science sainte, vous savez qu'ayant pu éviter la mort j'endure dans mon corps de cruelles douleurs, mais que, dans l'âme, je souffre avec joie, à cause de votre crainte <sup>1</sup>. »

La persécution ne sévissait pas uniquement dans la Judée ; Antioche même vit d'illustres martyrs, dont les tombeaux se montraient encore du temps de saint Jérôme.

Sept frères, entre autres, furent pris avec leur mère et amenés devant Antiochus, qui voulut, contre la loi, les forcer à manger de la chair de pourceau, en les faisant déchirer avec des fouets et des lanières.

Mais l'un d'eux, qui était le premier, lui dit : « Que demandes-tu, et que veux-tu apprendre de nous ? Nous sommes prêts à mourir plutôt que de violer les lois de Dieu et de nos pères. » Le roi, irrité, ordonna qu'on fit rougir sur le feu des poêles et des chaudières, et, lorsqu'elles furent brûlantes, il commanda qu'on arrachât la langue à celui qui avait parlé le premier, et qu'enlevant la peau de sa tête on lui coupât l'extrémité des mains et des pieds à la vue de ses frères et de sa mère. Et, après avoir fait ainsi mutiler son corps, il ordonna qu'on l'approchât du feu et qu'on le fit brûler vivant dans une chaudière. Pendant qu'il était ainsi torturé ses autres frères et la mère s'excitaient l'un l'autre à mourir avec courage, disant : « Le Seigneur Dieu considérera la vérité ; il sera consolé en nous, selon que Moïse l'a déclaré par ces paroles de son cantique : Et il sera consolé dans ses serviteurs. »

Le premier étant donc mort, on conduisit le second pour le livrer aux outrages, et, lui ayant arraché la peau de la tête avec les cheveux, on lui demandait s'il mangerait plutôt

<sup>1</sup> 2 Mach., 6, 18-31.



que d'être déchiré de tous ses membres. Il répondit, dans la langue de ses pères : « Je n'en ferai rien; » et souffrit à son tour le même supplice que le premier. Sur le point d'expirer il dit : « Certes, homme pervers, tu nous fais mourir en la vie présente; mais le Roi du monde nous ressuscitera en la résurrection de la vie éternelle, nous qui sommes morts pour ses lois. »

Après celui-ci on livra le troisième aux outrages, et quand on lui demanda sa langue il l'offrit aussitôt, et il étendit ses mains avec fermeté; et, plein de confiance, il dit : « J'ai reçu ces membres du Ciel, mais je les dédaigne maintenant à cause des lois de Dieu, car j'espère qu'il me les rendra. » En sorte que le roi et ceux qui étaient avec lui s'étonnaient du courage d'un jeune homme qui comptait pour rien les tourments.

Quand celui-là fut mort ils déchirèrent le quatrième par de semblables tortures. Et, comme il était près de mourir, il parla ainsi : « Il est avantageux de mourir par la main des hommes, avec l'espoir que Dieu nous ressuscitera; mais toi tu ne ressusciteras point à la vie. »

Lorsqu'ils eurent pris le cinquième ils le tourmentaient; mais lui, le regardant, il dit : « Tu as la puissance parmi les hommes, quoique tu ne sois qu'un mortel, et tu fais ce que tu veux; mais ne crois pas que notre nation soit délaissée de Dieu. Attends patiemment et tu verras quelle est sa puissance et comme il te tourmentera, toi et ta race. »

Après celui-ci ils conduisirent au supplice le sixième; et, comme il commençait à mourir, il parla ainsi : « Ne te trompe pas, car nous souffrons à cause de nous-mêmes, parce que nous avons péché contre notre Dieu; c'est pour cela que ces choses terribles sont venues sur nous. Mais toi, ne crois pas rester impuni après avoir entrepris de faire la guerre à Dieu. »

Or la mère, plus admirable qu'on ne peut dire et digne de la mémoire des justes, voyant ses sept fils périr en un même jour, souffrait avec constance, à cause de l'espoir qu'elle avait en Dieu, et elle exhortait fortement chacun de ses enfants dans la langue de ses pères; et remplie de sagesse, et ayant un

courage mâle avec la tendresse d'une femme, elle leur disait : « Je ne sais comment vous avez paru dans mon sein, car ce n'est pas moi qui vous ai donné l'esprit, ni l'âme, ni la vie, et je n'ai pas moi-même assemblé tous vos membres; mais le Créateur du monde, qui a fait l'homme dès sa naissance, et qui a trouvé le commencement de toutes choses, vous rendra l'âme et la vie avec miséricorde, parce que maintenant vous vous méprisez vous-même à cause de ses lois. »

Antiochus croyait qu'on le méprisait et qu'on lui insultait. Il prit donc le plus jeune, qui restait encore, l'exhorta par ses paroles, et lui jura qu'il le rendrait riche et heureux, et que, quand il aurait abandonné les lois de son pays, il le prendrait pour son ami et lui donnerait tout ce qui lui serait nécessaire. Mais, parce que le jeune homme n'était nullement ébranlé, le roi appela la mère et l'engagea à sauver son jeune fils. Et, après qu'il lui eût dit beaucoup de paroles pour la persuader, elle promit qu'elle exhorterait son fils. C'est pourquoi, se baissant vers lui et se moquant de ce cruel tyran, elle dit dans le langage de ses pères : « Mon fils, aie pitié de moi, qui t'ai porté neuf mois en mon sein, qui t'ai allaité trois ans, qui t'ai nourri et amené jusqu'à cet âge. Je te conjure, mon enfant, de regarder le ciel et la terre et toutes les choses qu'ils renferment, et de comprendre que Dieu a fait toutes ces choses de rien, ainsi que la race humaine. Tu ne craindras donc point ce bourreau, mais tu seras digne de tes frères; reçois la mort afin que je te reçoive, avec tes frères, dans le sein de la miséricorde. »

Elle parlait encore lorsque l'enfant dit : « Qu'attendez-vous? Je n'obéirai point au commandement du roi, mais au commandement de la loi qui nous a été donnée par Moïse. Et toi, l'inventeur de toutes malices contre les Hébreux, tu n'échapperas point à la main de Dieu; car nous souffrons pour nos péchés. Et si, afin de nous châtier et de nous corriger, le Seigneur, notre Dieu, s'est irrité pour un peu de temps contre nous, toutefois il se réconciliera de nouveau avec ses serviteurs. Mais toi, ô méchant et le plus criminel de tous les hommes, ne t'élève point en

vain par de fausses espérances, enflammé de colère contre ses serviteurs. Tu n'as pas encore échappé au jugement du Dieu tout-puissant qui voit toute chose ; car mes frères, en souffrant une légère douleur, sont maintenant dans l'alliance de la vie éternelle, et toi tu subiras, au jugement de Dieu, les peines de ton orgueil. Moi donc je livre mon corps et mon âme, comme mes frères, pour les lois de nos pères, en invoquant Dieu, afin qu'il soit propice à notre nation et que tu confesses dans les tourments que lui seul est Dieu. Mais en moi et en mes frères cessera la colère du Tout-Puissant, qui est tombée justement sur toute notre race. »

Alors le roi, enflammé de colère, sévit plus cruellement contre lui que contre tous les autres, ne pouvant souffrir d'être ainsi méprisé. C'est pourquoi celui-là aussi passa de cette vie à l'autre, dans la pureté et avec une pleine confiance en Dieu. Enfin la mère fut aussi mise à mort après ses fils <sup>1</sup>.

Vers le même temps Antiochus célébrait des jeux publics à Daphné, près d'Antioche ; il y avait fait venir à grands frais les meilleurs acteurs et les ouvriers les plus renommés de l'Europe et de l'Asie, et y avait invité de tous côtés une foule innombrable de spectateurs. Jamais les Syriens n'avaient vu de fête plus magnifique. Dans une pompeuse parade on vit d'abord se succéder diverses troupes de gens de guerre, la première vêtue et armée à la romaine, et chacune des autres à la manière d'une autre nation. Venaient ensuite, portées par des hommes richement vêtus et précédées par huit cents jeunes hommes ayant des couronnes d'or, des idoles de tous les dieux, génies et héros que l'on connaissait et que l'on honorait quelque part que ce fût. Suivaient les pages du roi, qui portaient sa vaisselle d'or et d'argent, parmi laquelle il y avait sans doute les vases sacrés du temple de Jérusalem ; car Polybe remarque expressément à cette occasion que la plupart de ces richesses étaient des vols sacrilèges de temples <sup>2</sup>. La pompe se terminait par quatre-vingts concubines du roi, portées sur des litières à pieds d'or, et par cinq cents autres

portées sur des litières à pieds d'argent. Le roi lui-même, monté sur un petit cheval, galopait de côté et d'autre, et faisait comme le bedeau de cette espèce de procession. Dans les festins lui-même servait tantôt à une table, tantôt à une autre, et précédait ceux qui apportaient les plats, revêtu de tous les ornements royaux et le diadème sur la tête. Un jour il se fit apporter dans la salle par des bouffons et poser à terre, enveloppé de draps comme un mort ; mais tout à coup, au son de la musique, il se lève tout nu et danse à la tête des bouffons, avec les attitudes les plus indécentes, au point que les spectateurs s'enfuirent de honte. A voir l'ordre et la magnificence de l'ensemble des fêtes on reconnaissait un roi ; mais à voir le roi lui-même on n'apercevait qu'un fou, et l'on ne pouvait concevoir que ces deux hommes ne fissent qu'un. C'est la réflexion de Diodore de Sicile <sup>1</sup>. Nous verrons le premier et le plus furieux persécuteur des chrétiens ressembler au premier et au plus furieux persécuteur des Juifs. Néron, comme Antiochus, sera un mélange hideux de cruauté, de débauche, d'extravagance et de quelques bonnes qualités.

Cependant la persécution continuait à Jérusalem. Il s'y trouvait encore un prêtre fidèle ; c'était Mathathias, de la famille de Joarib, la première des vingt-quatre familles sacerdotales. Il avait cinq fils : Jean, surnommé Gaddis ; Simon, surnommé Thasi ; Judas, appelé Machabée ; Éléazar, surnommé Abaron, et Jonathas, surnommé Apphus. Quand ils virent les maux que l'on faisait souffrir au peuple de Juda et de Jérusalem ils se retirèrent sur la montagne de Modin, non loin de Joppé. « Malheur à moi ! s'écriait Mathathias ; pourquoi suis-je né pour voir l'affliction de mon peuple et le renversement de la ville sainte, et pour y demeurer pendant qu'elle est livrée aux mains de ses ennemis ? Son sanctuaire est entre les mains des étrangers, son temple est comme un homme dans l'ignominie ; les vases de sa gloire ont été emportés dans une terre étrangère, ses vieillards ont été massacrés dans les rues, et ses

<sup>1</sup> 2 Mach., 7. — <sup>2</sup> Polybe, *Fragm.*, l. 31.

<sup>1</sup> Diod., *Fragm.*, c. 31.



jeunes hommes sont tombés sous le glaive des ennemis. Quelle nation n'a point hérité de son royaume et n'a pas obtenu ses dépouilles ? Toute sa magnificence lui a été enlevée ; elle était libre, elle est devenue esclave, et tout ce que nous avons de saint, de beau et d'éclatant, a été désolé et profané par les nations. Pourquoi donc vivons-nous encore ? » Et parlant ainsi ils déchirèrent leurs vêtements, se couvrirent de cilices et furent dans un grand deuil.

Mais les émissaires d'Antiochus vinrent jusque dans la ville de Modin pour forcer ceux qui s'y étaient retirés de sacrifier aux idoles et d'abandonner la loi de Dieu. Plusieurs succombèrent encore, mais Mathathias et ses fils demeurèrent fermes. Les émissaires dirent à Mathathias : « Tu es le prince en cette ville, le plus grand et le plus considéré, et tes fils et tes frères ajoutent à ta gloire. Viens donc le premier et accomplis le commandement du roi, comme ont fait toutes les nations, les hommes de Juda et ceux qui sont demeurés dans Jérusalem, et tu seras, toi et tes fils, au rang des amis du roi, comblé d'argent, d'or et de présents. » Mais Mathathias répondit à haute voix : « Quand toutes les nations obéiraient au roi Antiochus et que tous ceux d'Israël abandonneraient la loi de leurs pères et consentiraient à ses ordonnances, moi, et mes fils, et mes frères, nous marcherions dans l'alliance de nos pères. Dieu nous garde d'abandonner sa loi et ses justices ! Nous n'obéirons point au commandement du roi Antiochus, de manière à nous écarter de notre culte ni à droite ni à gauche. »

Il avait à peine achevé qu'un Juif s'avança, devant tout le monde, pour sacrifier aux idoles sur l'autel de Modin. Mathathias fut embrasé de zèle, ses reins tremblèrent, sa fureur s'alluma selon le jugement de la loi, et, se précipitant sur cet homme, il le tue, ainsi que l'officier, renverse l'autel, animé du zèle de la loi comme Phinées, lorsqu'il tua Zamri, fils de Salomi. Puis il cria à haute voix dans toute la ville : « Quiconque a le zèle de la loi et veut garder l'alliance, qu'il sorte après moi ! » Et il s'enfuit, lui et ses fils, sur les montagnes, et ils abandonnèrent tout ce qu'ils avaient dans la ville.

Alors plusieurs, qui cherchaient la loi et la justice, descendirent au désert et y demeurèrent, eux et leurs fils, leurs femmes et leurs troupeaux, se nourrissant de l'herbe des champs, afin de ne prendre point de part à ce qui souillait les autres. Les officiers du roi qui commandaient dans la forteresse de Jérusalem, l'ayant su, vinrent les attaquer un jour de sabbat, dans un endroit naturellement fortifié des montagnes. Sommés de se rendre et de se soumettre à l'édit du roi, ils répondirent qu'ils n'en feraient rien et qu'ils ne violeraient point le jour du sabbat ; et, de fait, sans jeter une seule pierre, sans fermer leurs retraites, mais disant : « Mourons tous dans la simplicité de notre cœur, et le ciel et la terre seront témoins que vous nous faites mourir injustement, » ils se laissèrent tuer, eux, et leurs femmes, et leurs enfants, et leurs troupeaux, jusqu'au nombre de mille.

Mathathias et les siens en furent profondément affligés ; et ils se disaient l'un à l'autre : « Si nous faisons tous comme nos frères, et que nous ne combattons point contre les nations pour nos vies et nos lois, ils nous extermineront en peu de temps de la terre. » Ils prirent donc la résolution de combattre contre quiconque les attaquerait le jour du sabbat, afin de ne pas périr tous comme leurs frères.

Alors les Assidéens, les mêmes, selon toute apparence, que les Esséniens ou peut-être les Réchabites, se joignirent à eux. C'étaient les plus vaillants d'Israël. Tous ceux qui s'étaient attachés volontairement à la loi et tous ceux qui fuyaient les maux dont ils étaient menacés vinrent à leur secours. Ils formèrent donc une armée, frappèrent les prévaricateurs dans leur colère, et tout le reste s'enfuit vers les nations pour s'échapper. Mathathias allait partout avec ses amis, détruisant les autels des idoles, faisant circoncire les enfants, poursuivant les impies ; et, tout prospérant en leurs mains, ils délivrèrent la loi de l'asservissement des nations et de la puissance des rois.

Mais Mathathias était fort âgé. Le jour de sa mort s'approchant, il dit à ses fils : « Le règne de l'orgueil est affermi ; voici un temps de châtement et de ruine, d'indignation et de

colère. Maintenant donc, mes fils, soyez zélateurs de la loi et donnez votre vie pour l'alliance de vos pères, et souvenez-vous des œuvres de vos pères en leurs générations, et vous laisserez une grande gloire et un nom éternel. Abraham n'a-t-il pas été trouvé fidèle dans la tentation, et cela ne lui a-t-il pas été imputé à justice ? Joseph, dans le temps de la détresse, a gardé les commandements, et il est devenu le Seigneur de l'Égypte. Phinéas, notre père, brûlant de zèle pour la loi de Dieu, a reçu la promesse d'un sacerdoce éternel. Josué, accomplissant la parole, est devenu chef en Israël. Caleb, rendant témoignage dans l'assemblée du peuple, a reçu un héritage dans la Terre promise. David, par sa douceur, a obtenu un trône à jamais. Élie, embrasé de zèle pour la loi, a été enlevé dans le ciel. Ananias, Azarias et Misaël, croyant, ont été sauvés des flammes. Daniel, à cause de la simplicité de son cœur, a été délivré de la gueule des lions. Ainsi considérez tout ce qui s'est passé de race en race, tous ceux qui espèrent en Dieu ne s'affaiblissent point. Et ne craignez pas les paroles de l'homme pécheur, parce que sa gloire sera de la pourriture et des vers ; il s'élève aujourd'hui, et demain on ne le trouvera plus, parce qu'il est retourné en sa poussière et que ses pensées se sont évanouies. Vous donc, mes fils, soyez forts et agissez vaillamment pour la loi, car par elle vous serez dans la gloire. Et voilà Simon, votre frère ; je sais qu'il est homme de conseil, écoutez-le toujours, et il vous tiendra lieu de père. Et Judas Machabée a été fort et vaillant dès sa jeunesse ; qu'il soit le chef de votre armée, et il conduira la guerre des nations. Et vous joindrez à vous tous les observateurs de la loi, et vous vengerez votre peuple de ses ennemis. Rendez aux nations leur salaire, et soyez attentifs aux préceptes de la loi. »

Et il les bénit, et il fut réuni à ses pères, et il mourut en la cent quarante-sixième année de l'ère des Grecs, cent soixante-six ans avant Jésus-Christ, et ses fils l'ensevelirent à Modin, dans le sépulcre de ses pères, et tout Israël le pleura d'un grand deuil <sup>1</sup>.

Mathathias prit les armes et les prit légitimement. Comme chef de la première famille sacerdotale il était, depuis la mort du dernier pontife légitime, Onias III, le chef naturel de la nation juive. Une nation a le droit naturel de se défendre contre qui veut l'égorger ; Mathathias n'a fait qu'user de ce droit. « Si des sujets ne doivent plus rien à un roi qui abdique la royauté et qui abandonne tout à fait le gouvernement, dit à ce propos Bossuet, que penserons-nous d'un roi qui entreprendrait de verser le sang de tous ses sujets, et qui, las de massacres, en vendrait le reste aux étrangers ? Peut-on renoncer plus ouvertement à les avoir pour sujets, ni se déclarer plus hautement, non plus le roi et le père, mais l'ennemi de tout son peuple ? C'est ce que fit Antiochus à l'égard de tous les Juifs, qui se virent non-seulement abandonnés, mais exterminés en corps par leur roi, et cela sans avoir fait aucune faute, comme Antiochus lui-même est contraint à la fin de le reconnaître <sup>1</sup>. »

D'ailleurs, supposé, avec Bossuet, que les rois de Syrie fussent les souverains ou suzerains légitimes de la Judée, il y avait à cela une condition bien connue. Sous les Assyriens, sous les Perses, sous les Ptolémées d'Égypte, les Juifs avaient toujours vécu selon leurs lois ; Antiochus le Grand, père d'Épiphanes, leur avait formellement garanti ce droit lorsqu'il entra dans leur pays ou plutôt lorsqu'ils l'y reçurent. Son fils, violant la promesse, n'avait plus droit à la soumission fondée sur cette promesse.

Nous avons dit, supposé que les rois de Syrie fussent les souverains ou suzerains légitimes de la Judée ; car la chose est plus que douteuse. Il y avait seulement trente ans qu'Antiochus le Grand avait occupé pour la première fois d'une manière permanente la Palestine, durant la minorité du jeune roi d'Égypte, Ptolémée-Épiphanes. Il n'y avait pas plus de vingt-cinq ans qu'il la lui avait rendue, avec la Célésyrie, comme dot de sa fille Cléopâtre. C'était donc contre la foi des traités que son fils Antiochus la gardait.

Mathathias avait ainsi, sous plus d'un rap-

<sup>1</sup> 1 Mach., 2.

<sup>1</sup> Bossuet, *Politique tirée de l'Écrit.*, 1. 6, art. 3, prop. 2.



port, le droit naturel de défendre sa nation contre le roi de Syrie. Il n'est pas besoin de recourir pour cela à une inspiration extraordinaire ; aussi l'Écriture n'en montre-t-elle point. Elle dit bien qu'il y fut poussé par le zèle de la loi ; mais ce zèle, cet amour n'était-ce pas un devoir pour tout le monde ? Il le fait entendre lui-même assez hautement quand il s'écrie : « Quiconque a le zèle de la foi, qu'il me suive ! » Lorsqu'il tue le Juif idolâtre et l'officier qui l'y contraint, il ne faisait qu'exécuter la loi, qui était formelle à cet égard. Les miracles que Dieu opère dans la suite prouvent bien que l'entreprise de Mathathias était juste et légitime, mais elle ne fut pas commencée à cause de ces miracles. L'exemple des premiers chrétiens, qui se laissent égorger plutôt que de prendre les armes, ne va point à la question. Les chrétiens répandus dans l'empire romain étaient des individus plus ou moins nombreux, mais nullement une nation ou un corps politique. L'empire romain, comme l'a fort bien remarqué Bossuet <sup>1</sup>, demeura idolâtre, en tant qu'empire ou société politique, jusqu'à sa ruine au cinquième siècle. Or l'on conçoit que des individus se laissent égorger plutôt que de mettre en péril toute une nation, tout un empire ; mais qu'une nation entière doive se laisser égorger parce que tel sera le bon plaisir d'un individu qu'on appelle roi, jamais personne ne l'a rêvé. On voit la preuve du contraire dès la fin du troisième siècle de l'ère chrétienne. La nation des Arméniens avait, tout entière, embrassé le Christianisme ; ses princes étaient habitués à recevoir le diadème des empereurs romains ; elle se trouvait ainsi à peu près dans la même position que les Juifs à l'égard des rois de Syrie. L'empereur Maximin voulut la forcer de revenir au paganisme ; elle prit les armes et le battit honteusement <sup>2</sup>. D'après le même droit nous verrons les nations chrétiennes de l'Occident ; dès que nation chrétienne il y aura, rejeter les princes hérétiques ou apostats, et cela pendant plus de dix siècles, et avec l'approbation expresse des Papes, des conciles et des autres rois eux-mêmes.

<sup>1</sup> Bossuet, sur l'*Apocalypse*. — <sup>2</sup> Sozom., l. 2, c. 8. Eusèbe, l. 9, c. 8.

C'est toujours la même règle au fond : Dieu seul est Dieu ; il ne faut adorer que lui seul et comme il veut qu'on l'adore. Antiochus se fait dieu et maître absolu de tous les cultes, il veut qu'on adore son image, il veut qu'on adore ses idoles et qu'on les adore comme il veut. Une mère et ses sept fils, n'étant que des individus isolés, souffrent la mort avec courage plutôt que d'adorer ni Antiochus ni ses idoles. Mathathias et ses fils, étant les chefs de la nation, prennent les armes, détruisent les autels sacrilèges d'Antiochus et rétablissent le culte du vrai Dieu. Comme Antiochus Néron et ses successeurs se faisaient dieux et souverains pontifes ; ils voulaient qu'on adorât leurs images, comme on le voit par la lettre de Pline à Trajan. Les chrétiens répandus dans leur empire, n'étant que des individus politiquement isolés, souffrent la mort avec patience plutôt que de les reconnaître ni pour dieux ni pour souverains pontifes. Les Arméniens, formant une nation, prennent les armes et repoussent la violence par la force. Comme Antiochus et Néron quelques souverains du moyen âge veulent s'ériger eux-mêmes en souverains pontifes, en lois et en dieux. Les individus isolés souffrent la mort plutôt que de condescendre à leurs volontés impies ; les nations prennent les armes et les chassent du trône. Les individus chrétiens meurent, les nations chrétiennes combattent pour la même cause, pour la vérité, l'ordre, la justice, en un mot, pour la loi de Dieu ; non pas telle que voudrait l'interpréter à son gré chaque individu, mais telle que, depuis l'origine du monde, elle se développe elle-même, à travers les siècles, par les patriarches, par les prophètes, par le Christ, par ses apôtres et son Église universelle. Vouloir que chaque individu interprète à son gré cette loi, ce qui est l'essence de toute hérésie, c'est faire de chaque individu un Antiochus et un Néron ; c'est faire de chaque individu un souverain Pontife et un dieu ; c'est détruire toute loi, toute vérité, tout ordre, toute justice ; c'est vouloir tous les désordres et tous les crimes. L'hérétique, individu ou nation, qui meurt et combat pour la cause de l'hérésie, ne meurt donc et ne combat

que pour la révolte et l'anarchie. L'hérétique, individu ou nation, qui prend les armes pour défendre ces inventions particulières, n'est jamais qu'un disciple d'Antiochus, qui prit le glaive pour faire adorer les siennes. La nation catholique qui prend les armes pour défendre la religion de tous les siècles ressemble, elle seule, aux illustres Machabées, et combat comme eux les combats de l'Éternel.

Après la mort de Mathathias son fils Judas, surnommé Machabée, s'éleva en sa place, et ses frères l'aidaient, et tous ceux qui s'étaient unis à son père, et ils combattaient avec joie pour la défense d'Israël. Et il agrandit la gloire de son peuple; et il se revêtit de la cuirasse comme un géant, et il se couvrit de ses armes dans les combats, et il protégeait le camp de son épée. Il devint semblable à un lion et à un lionceau qui rugit à l'aspect de sa proie; et il poursuivit les impies, les cherchant de toutes parts, et il livra aux flammes ceux qui troublaient son peuple. Et la terreur de son nom mit en fuite ses ennemis, et tous les artisans d'iniquité furent dans le trouble, et le salut du peuple fut l'œuvre de son bras. Et il irritait plusieurs rois, et il réjouissait Jacob par ses œuvres, et sa mémoire sera à jamais bénie. Et il parcourut les villes de Juda, et il en extermina les impies, et il détourna d'Israël la colère. Et son nom parvint jusqu'aux extrémités de la terre, et il rassembla ceux qui étaient près de périr.

Tel est l'éloge que l'Écriture sainte nous fait de ce héros, qui commença la guerre avec six mille hommes.

Apollonius, gouverneur de Samarie, crut pouvoir arrêter ses progrès; il assembla une puissante armée; mais Judas, l'ayant su, marcha contre lui, le battit, le tua, lui et une grande partie de ses troupes, et mit le reste en fuite. Parmi les dépouilles il prit l'épée d'Apollonius et s'en servit dans les combats tous les jours de sa vie.

Séron, commandant de la Célésyrie, ayant appris ces nouvelles, se dit en lui-même : « Je me ferai un nom, et je serai glorifié dans le royaume; car je prévaudrai sur Judas et sur tous ceux qui sont avec lui et qui mé-

prisent la parole du roi. » Il se mit en marche avec une armée formidable. Judas sortit à leur rencontre, non pas avec tous les siens, mais seulement avec un petit nombre, qui encore jeûnèrent ce jour-là. Mais quand ceux-ci virent l'armée qui venait au-devant d'eux, ils dirent à leur général : « Comment pourrions-nous, en si petit nombre, combattre contre une armée si grande et si forte, fatigués comme nous le sommes du jeûne d'aujourd'hui? » Judas leur dit : « Il est facile à un petit nombre de vaincre une multitude, et, devant le Dieu du ciel, il n'y a point de différence à vaincre par beaucoup ou par peu; car la victoire n'est point dans la multitude des armées, mais la force vient du Ciel. Ils s'avancent contre nous avec une multitude orgueilleuse et superbe pour nous perdre, nous, et nos femmes; et nos enfants, et pour nous dépouiller; mais nous nous combattons pour nos âmes et pour nos lois. Le Seigneur lui-même les brisera devant notre face. Vous donc ne les craignez pas. » Il dit, et, s'élançant à l'improviste sur Séron, il le défit, lui tua huit cents hommes, et fit fuir le reste jusqu'au pays des Philistins.

Et la crainte de Judas et de ses frères se répandit sur toutes les nations voisines, et tous les peuples parlaient des combats de Judas.

Lorsqu'il apprit ces deux défaites Antiochus entra en fureur. Il fit aussitôt assembler toutes ses forces; mais, quand il s'agit de les payer, il ne trouva plus assez d'argent dans ses coffres; il les avait épuisés dans les folles dépenses qu'il venait de faire. De plus, suivant la prédiction de Daniel, des nouvelles de l'orient et de l'aquilon venaient le troubler<sup>1</sup>. Au nord Artaxias, roi d'Arménie, s'était révolté; à l'orient la Perse ne lui payait plus régulièrement ses taxes. Il résolut de marcher lui-même de ce côté, avec la moitié de ses troupes, pour dompter le rebelle, lever des tribus et amasser des trésors. Il établit Lysias, prince de la maison royale, lieutenant du royaume depuis le fleuve de l'Euphrate jusqu'au fleuve de l'Égypte; lui confia l'éducation d'Antiochus, son fils, qui

<sup>1</sup> Dan., 11, 24.



n'avait encore que sept ans, avec la moitié de son armée et de ses éléphants, pour exterminer jusqu'au souvenir des Juifs et distribuer leur terre à des étrangers. C'était l'an 147 de l'empire des Grecs, 164 avant Jésus-Christ.

Lysias nomma trois généraux parmi les amis du roi : Ptolémée, fils de Dorymène, Nicanor et Gorgias, et leur donna une armée de quarante mille fantassins et de sept mille cavaliers. Ils vinrent camper dans les plaines d'Emmaüs. Nicanor s'était vanté qu'il payerait les deux mille talents que le roi devait aux Romains avec l'argent de la vente des esclaves juifs ; il avait même envoyé vers les villes maritimes pour inviter les marchands à venir en acheter, promettant de leur en donner quatre-vingt-dix pour un talent. Il ne songeait point à la vengeance du Tout-Puissant qui devait bientôt tomber sur lui.

Machabée avait rassemblé sa petite troupe et ranimé son courage en lui rappelant la puissance de l'Éternel, qui pouvait détruire par un seul regard, non-seulement tous ceux qui venaient les attaquer, mais encore le monde entier. Il les fit aussi souvenir des secours que Dieu avait autrefois donnés à leurs pères, et des cent quatre-vingt-cinq mille hommes qui périrent au temps de Sennachérib, et de la bataille qu'ils avaient donnée contre les Galates ou Gaulois en Babylonie, dans laquelle, les Macédoniens et leurs alliés étant ébranlés, six mille d'entre eux seulement avaient tué cent vingt mille hommes, à cause du secours qu'ils avaient reçu du Ciel<sup>1</sup>.

On ne sait point à quelle époque précise eut lieu cette bataille contre les Gaulois. Justin nous dit seulement que, sous les successeurs d'Alexandre, les Gaulois inondèrent non-seulement l'Italie, mais la Macédoine et toute l'Asie. Les rois de l'Orient ne faisaient plus aucune guerre sans une armée de Gaulois à leur solde, et, quand ils étaient chassés de leur royaume, ils ne recouraient à d'autres qu'aux Gaulois. Telle était la terreur de leur nom, tel était le bonheur invincible

de leurs armes que les monarques croyaient impossible, sans leur valeur, soit de soutenir leur majesté, soit de la récupérer quand ils l'avaient perdue. Ainsi, appelés au secours du roi de Bithynie, ils partagèrent le royaume avec lui, après la victoire, et appelèrent ce pays Gallo-Grèce<sup>1</sup>. C'est la Galatie, aux habitants de laquelle saint Paul a écrit une de ses épîtres.

Machabée, voyant sa petite armée de six mille hommes prête à mourir pour les lois et pour la patrie, la divisa en plusieurs corps, et, se mettant lui-même à la tête du premier, donna le commandement des autres à trois de ses frères. Chacun avait sous lui quinze cents hommes<sup>2</sup>. Il les conduisit à Maspha, vis-à-vis de Jérusalem, parce qu'autrefois, avant que le temple eût été bâti, il y avait eu à Maspha un lieu de prières pour Israël. Et ils jeûnèrent en ce jour-là, et ils se revêtirent de cilices, et ils couvrirent leur tête de cendre et déchirèrent leurs vêtements. Et ils ouvrirent les livres de la loi, où les nations cherchaient à découvrir quelque similitude de leurs simulacres ; et ils apportèrent les ornements sacerdotaux, et les prémices et les dîmes, comme pour suppléer aux sacrifices qu'ils ne pouvaient offrir hors de Jérusalem ; et ils firent venir les nazaréens qui avaient accompli leurs jours, et qui ne pouvaient se présenter au temple, qui était entre les mains des gentils. Et, élevant la voix jusqu'au ciel, ils dirent : « Que ferons-nous à ceux-ci et où les conduirons-nous ? Votre sanctuaire a été souillé et foulé aux pieds ; vos prêtres sont dans les larmes et dans l'humiliation. Et voilà que les nations se sont assemblées pour nous perdre ; vous savez ce qu'elles méditent contre nous. Comment pourrons-nous subsister devant leur face si vous, ô Dieu ! ne nous assistez pas ? » Et ils firent retentir les trompettes avec un grand bruit.

Après cela Judas établit des chefs du peuple, des commandants de mille hommes, de cent, de cinquante et de dix. Quelque petite que fût son armée, il ne laissa point de publier, comme l'ordonnait la loi, que tous

<sup>1</sup> 2 Mach., 8.

<sup>1</sup> Justin, l. 25, c. 2. — <sup>2</sup> 2 Mach., 8, 21 et 22.

ceux qui avaient bâti une nouvelle maison, planté une nouvelle vigne, épousé récemment une femme, ou étaient d'un naturel timide, pouvaient s'en retourner chez eux. Par suite de cette proclamation ses six mille hommes se trouvèrent réduits à trois mille ; encore n'avaient-ils ni boucliers ni épées, tels qu'ils eussent voulu. Il ne s'en alla pas moins camper vis-à-vis de l'ennemi, disant aux siens : « Prenez vos armes, soyez braves, tenez-vous prêts pour le matin, afin de combattre ces nations assemblées pour nous perdre, nous et notre sanctuaire ; car il vaut mieux pour nous mourir dans le combat que de voir les maux de notre peuple et du sanctuaire. Après tout, arrive sur nous ce que le Ciel en a résolu ! » Ensuite, Éléazar leur ayant lu le livre saint, le général leur donna pour mot d'ordre : *Le secours de Dieu*, et se plaça au premier rang <sup>1</sup>.

Il apprit que Gorgias, avec cinq mille fantassins et mille cavaliers d'élite, voulait le surprendre la nuit. En grand capitaine il profita de la circonstance, sortit de son camp, tomba sur l'autre partie de l'armée syrienne, la mit en déroute et lui tua trois mille hommes. Revenu de la poursuite, il ne permit point aux siens de ramasser les dépouilles du camp ennemi avant d'avoir encore vaincu Gorgias. Celui-ci étant venu dans le camp de Judas, et n'y trouvant personne, s'était dit : « Ils fuient devant nous. » Mais lorsqu'il fit jour il aperçut, du haut d'une montagne, la fumée qui s'élevait de son propre camp, reconnut qu'il avait été brûlé et que les siens avaient fui. Dans le même temps Judas s'avavançait avec sa troupe victorieuse. A cet aspect les Syriens, saisis de frayeur, s'enfuirent dans la plaine des Philistins. Tant dans cette déroute que dans l'autre, il y en eut neuf mille tués, et la plupart de ceux qui se sauvèrent étaient blessés ou estropiés. Judas ramena les siens pour recueillir les dépouilles du camp ; ils y trouvèrent de grandes richesses, surtout l'or que les marchands avaient apporté, et plusieurs de ceux qui étaient venus comme à une foire pour acheter les Juifs furent pris et vendus eux-mêmes.

Le lendemain, qui était le sabbat, fut célébré avec beaucoup de piété et d'actions de grâces. Après la fête ils partagèrent les dépouilles entre les infirmes, les orphelins et les veuves, et gardèrent le reste pour eux et pour les leurs <sup>1</sup>.

La défaite de l'armée syrienne fut bientôt annoncée à Lysias par les fuyards, entre lesquels était Nicanor lui-même. Cet homme, qui avait promis de payer le tribut aux Romains par la vente des habitants de Jérusalem, voyant son armée perdue, avait quitté sa magnifique parure pour se déguiser sous des habits d'esclave et s'enfuir à travers le pays jusques à Antioche, où il arriva tout seul. Là il publiait que les Juifs avaient Dieu pour protecteur et qu'ils étaient invulnérables, parce qu'ils suivaient les lois qu'il leur avait données <sup>2</sup>.

Lysias fut consterné. Néanmoins, à cause de l'importance que le roi mettait à cette entreprise, il leva, l'année suivante, une armée de soixante mille hommes d'infanterie et de cinq mille cavaliers, tous gens d'élite, se mit lui-même à leur tête et les conduisit en Judée, résolu de ruiner le pays et d'exterminer les habitants. Il campait à Bethsura, dans la tribu de Juda, non loin de la frontière de l'Idumée, par laquelle il était venu.

Judas vint à sa rencontre avec dix mille hommes, et, invoquant le secours de Dieu, lui livra bataille, lui tua cinq mille hommes et mit le reste en fuite. Lysias, voyant la déroute des siens et le courage des Juifs, et qu'ils étaient résolus à vivre avec honneur ou à mourir généreusement, s'en retourna à Antioche et y leva de nouveaux soldats pour revenir en Judée plus fort qu'auparavant.

« Voilà que nos ennemis sont vaincus, dirent alors Judas et ses frères ; allons maintenant purifier les saints lieux et en faire la dédicace. » Et toute l'armée s'assembla, et ils montèrent à la montagne de Sion ; et ils virent les lieux saints déserts, et l'autel profané, et les portes brûlées, et, dans le parvis, des ronces et des arbrisseaux, comme dans les bois ou sur les montagnes, et les appartements attenants au temple détruits. Et ils dé-

<sup>1</sup> 1 Mach., 8. 2 Mach., 8.

<sup>2</sup> 1 Mach., 4. 2 Mach., 8. — 2 Mach., 8, 34-36.



chirèrent leurs vêtements, et ils firent un grand deuil, et ils répandirent de la cendre sur leur tête ; et ils tombèrent la face contre terre, et ils firent résonner les trompettes du signal et poussèrent des cris jusqu'au ciel.

Alors Judas commanda une troupe d'élite pour tenir en échec la garnison de la forteresse et l'empêcher de faire aucune sortie pendant qu'on purifierait le temple.

Pour cette purification il choisit des prêtres sans tache et fidèles observateurs de la loi de Dieu. Ils nettochèrent le sanctuaire, abattirent les autels que les païens y avaient élevés, emportèrent les pierres dans un lieu impur. Comme l'autel des holocaustes avait été profané on délibéra sur ce que l'on en ferait, et on résolut de le détruire, mais d'en placer les pierres sur la montagne du temple jusqu'à ce qu'un prophète vînt déclarer ce qu'il fallait en faire. Ils prirent des pierres nouvelles, selon la loi, en bâtirent un autel nouveau, semblable au premier. Ils rebâtirent également le sanctuaire et ce qui était dans l'intérieur du temple, firent de nouveaux vases sacrés, un nouvel autel des parfums, un nouveau chandelier d'or à sept branches, une nouvelle table de pains de proposition, un nouveau voile pour mettre devant le Saint des saints. Lorsque tout fut prêt on suspendit les voiles, on alluma les sept lampes du chandelier avec du feu nouveau tiré d'une pierre ; on mit les pains sur la table sacrée, l'encens sur l'autel des parfums, et l'on offrit le sacrifice sur le nouvel autel des holocaustes, dont on fit la dédicace au bruit des cantiques, des harpes, des cinnors et des cymbales. Et tout le peuple se prosterna la face contre terre, et ils adorèrent, et ils bénirent jusques au ciel Celui qui les avait sauvés. C'était l'an 148 de l'empire des Grecs, 163 ans avant Jésus-Christ, le même jour que l'autel avait été profané par l'idole de l'abomination trois ans auparavant, trois ans et demi après la désolation de la ville et du temple par Apollonius, et deux ans après que Judas eut pris le commandement en chef après la mort de son père. On célébra cette dédicace de l'autel pendant huit jours, avec beaucoup de réjouissances, et on décréta qu'on la célébrerait de même chaque année.

Elle tombait en hiver ; nous verrons le Christ lui-même y assister. En même temps Judas fortifia la montagne de Sion, l'environna de hautes murailles et de fortes tours, pour garantir le temple de toute profanation, soit de la part des ennemis qui étaient dans la citadelle, soit de la part de ceux qui pourraient venir d'ailleurs. Il fortifia également Bethsura, pour défendre le peuple contre l'Idumée.

Lorsque les nations d'alentour, qui s'attendaient à la ruine des Juifs et à l'extension de leur propre territoire, eurent appris que l'autel et le sanctuaire avaient été rebâtis comme auparavant, elles en ressentirent un violent dépit et résolurent d'exterminer ceux de la race de Jacob qui étaient parmi eux. Judas parut se multiplier pour venir au secours de ses frères. Il attaqua Timothée et Bacchide, qui commandaient au delà du Jourdain, leur tua vingt mille hommes, se rendit maître de plusieurs places fortes, fit un butin immense, qu'il partagea également entre les malades, les orphelins, les veuves et même les vieillards. Les armes des ennemis furent mises en réserve dans des lieux fortifiés et le reste des dépouilles transporté à Jérusalem. Pendant qu'on y rendait des actions de grâces pour cette victoire, on découvrit qu'un certain Callisthène, qui avait brûlé les portes sacrées, s'était réfugié dans une maison, et on l'y brûla, lui rendant ainsi le digne salaire de ses impiétés<sup>1</sup>. Judas marcha ensuite contre les Iduméens et contre les Ammonites, et, après de brillantes victoires, revint en Judée.

A peine y était-il que les Juifs de Galaad lui envoyèrent des lettres pour réclamer son secours, parce que toutes les nations de ce pays s'étaient rassemblées pour les perdre, que déjà elles avaient tué près de mille hommes et emmené en captivité leurs femmes et leurs enfants. Ces lettres n'étaient pas encore lues lorsqu'il arriva d'autres messagers de Galilée, qui avaient leurs habits déchirés, et qui apportaient de semblables nouvelles, disant que ceux de Ptolémaïde, de Tyr et de Sidon, s'étaient assemblés contre eux, et que toute la Galilée était pleine d'étrangers qui les voulaient perdre. Judas, ayant assemblé

<sup>1</sup> 2 Mach., 8, 30-33.

le peuple pour délibérer là-dessus, dit à son frère Simon : « Prends des guerriers d'élite avec toi, et va, et délivre tes frères qui sont dans la Galilée; moi et mon frère Jonathas nous irons en Galaad. » Et il laissa Joseph, fils de Zacharie, et Azarias, chefs du peuple, pour garder la Judée avec le reste des troupes, et il leur donna cet ordre : « Gouvernez le peuple, mais ne combattez point contre les nations jusqu'à ce que nous soyons revenus. »

Simon, avec trois mille hommes choisis, s'en alla dans la Galilée, battit plusieurs fois les ennemis, leur tua trois mille hommes, poursuivit le reste jusqu'à la porte de Ptolémaïde, emporta leurs dépouilles, prit avec lui les Juifs de la Galilée, avec leurs femmes et leurs enfants, et tout ce qui leur appartenait, et les amena en Judée avec de grandes réjouissances.

Judas Machabée et son frère Jonathas, avec huit mille hommes, passa le Jourdain; prit la ville et la citadelle de Bosor ou Bosra, les villes de Maspha, Casbon, Mageth et autres de Galaad; battit une seconde fois Timothée et les Arabes, emporta d'assaut les villes de Carnaïm et d'Éphron; rassembla tous les Israélites qui étaient en Galaad, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, avec leurs femmes et leurs enfants; les amena sains et saufs sur les montagnes de Sion, où ils offrirent des holocaustes en actions de grâces de ce qu'ils étaient revenus en paix sans qu'aucun d'eux eût péri.

Pendant que Judas était avec Jonathas au delà du Jourdain et Simon dans la Galilée, devant Ptolémaïde, Joseph, fils de Zacharie, et Azarias voulurent aussi se faire un nom, et, malgré la défense qu'ils avaient reçue, ils attaquèrent la ville de Jamnia. Gorgias, qui y commandait, fit une sortie, leur tua deux mille hommes et mit tout le reste dans une entière déroute. Ils n'étaient pas de la race de ces hommes par qui le Seigneur a sauvé Israël. Les guerriers de Judas, au contraire, furent en grand honneur dans tout le peuple et parmi toutes les nations où leur nom se fit entendre, et l'on accourait à leur rencontre avec de grandes acclamations de joie <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> 1 Mach., 5, 1-64.

Tandis que tout cela se passait en Judée, Antiochus, après avoir vaincu Artaxias, roi d'Arménie, s'était rendu en Perse pour recueillir le tribut qu'on avait négligé de payer. Il apprit que la ville d'Élymaïs avait de grandes richesses en or et en argent, que dans son temple surtout il y avait des trésors immenses laissés par Alexandre. Il y alla dans le dessein de prendre la ville et de la piller avec son temple, comme il avait fait à Jérusalem; mais, avertis de son dessein, les habitants prirent les armes et le repoussèrent honteusement. Outré de cette disgrâce il se retira à Ecbatane. Là il reçut, pour surcroît de douleur, la nouvelle de ce qui venait d'arriver en Judée à Nicanor et à Timothée. Transporté de rage il se met en chemin pour venir faire sentir à cette nation les effets les plus terribles de sa colère. En s'avancant ainsi vers Babylone, qui se trouvait sur sa route, il reçoit de nouveaux messagers qui lui apprennent la défaite et la fuite de Lysias, et comment les Juifs avaient repris le temple, abattu les autels et les idoles qu'il y avait placés et rétabli leur ancien culte. Sa rage redouble; il commande à celui qui conduit son char de le mener à toute bride afin d'arriver plus tôt sur les lieux, pour assouvir sa vengeance et faire de Jérusalem le tombeau de tous les Juifs. Pendant qu'il proférait ces paroles orgueilleuses la vengeance de Dieu l'atteignit. A peine sont-elles sorties de sa bouche qu'il se sent frappé d'un mal incurable qui le saisit dans les entrailles, avec des tourments que rien ne peut adoucir. Il ne veut toutefois ni s'arrêter ni aller plus lentement. Au contraire, ne respirant que feu et flammes contre les Juifs, il commande qu'on précipite son voyage; mais dans sa course rapide il tombe de son char, tout son corps est froissé, tous ses membres meurtris. Lui, qui croyait, dans son orgueil, pouvoir commander aux flots de la mer et peser dans une balance les montagnes les plus hautes, on est obligé de le coucher dans une litière, dont il ne peut pas même longtemps supporter le branle; il faut la faire arrêter à Tabes, petite ville dans les montagnes de la Parétacène, sur les frontières de la Perse et de la Babylonie. On le met au lit et il y souffre des douleurs horribles. Un



abcès se crève dans la partie inférieure de son corps ; des vers en sortent sans nombre, qui le rongent vivant ; sa chair pourrie tombe en lambeaux, avec une infection qui se répand jusque dans son armée. Alors il commence à descendre de ce grand orgueil à la connaissance de lui-même, averti de ce qu'il était par la plaie de Dieu ; et, lorsqu'il ne lui fut plus possible de supporter sa propre puanteur, il dit enfin : « Il est juste que l'homme soit soumis à Dieu et que celui qui est mortel ne s'égale pas au Dieu souverain. » Ce méchant priait l'Éternel, de qui il ne devait pas obtenir miséricorde, du moins pour ce monde. Cette même ville qu'il se hâtait naguère d'aller raser, il fait vœu de la rendre populeuse et libre ; ces mêmes Juifs qu'il avait jugés indignes de la sépulture et qu'il voulait donner en proie, ainsi que leurs petits enfants, aux oiseaux du ciel et aux bêtes farouches, il promet de les égaier aux Athéniens ; ce temple qu'il avait pillé auparavant, il s'engage à l'orner de dons précieux, à y multiplier les vases sacrés et à fournir, de ses revenus, les dépenses nécessaires aux sacrifices, et même à se faire Juif et à parcourir la terre pour publier la toute-puissance de Dieu. A la fin, ses douleurs ne cessant point et n'espérant plus de guérir, il écrivit aux Juifs la lettre suivante, en forme de supplication.

« Aux excellents Juifs, ses concitoyens,  
« Salut, santé et prospérités de tout genre,  
« Le roi et prince Antiochus.

« Si vous êtes en santé, vous et vos enfants, et si tout vous réussit comme vous le souhaitez, j'en rends de très-grandes grâces à Dieu, mettant mes espérances dans le ciel.

« Étant maintenant dans la langueur, et n'ayant pour vous que des sentiments d'affection, à cause de l'honneur et de la bienveillance que je me souviens que vous m'avez témoignés autrefois dans cette grande maladie dont je me suis trouvé surpris lorsque je revenais de Perse, j'ai cru nécessaire de pourvoir à la sûreté commune de tous. Ce n'est pas que je désespère de ma santé : j'ai, au contraire, une grande confiance que je reviendrai de ma maladie ; mais ayant considéré que mon père lui-même, lorsqu'il marchait avec son armée dans les provinces supé-

rieures, déclara qui devait régner après lui, afin que, s'il arrivait quelque malheur, ou si on venait à publier quelque fâcheuse nouvelle, ceux qui étaient dans les provinces ne pussent être troublés, sachant à qui étaient confiées les affaires ; considérant de plus que ceux qui sont proches de nous et les plus puissants de nos voisins observent les temps favorables à leurs desseins et se préparent à profiter des conjonctures qui leur seront propices, j'ai désigné mon fils Antiochus pour régner après moi, lui que j'ai souvent recommandé à plusieurs d'entre vous lorsque j'étais obligé de me transporter dans les hautes provinces de mes États. Je lui ai écrit ce qui est joint ci-dessous. Je vous prie donc et vous conjure, vous souvenant des bienfaits que vous avez reçus de moi en public et en particulier, de garder chacun sa bienveillance envers moi et envers mon fils ; car j'ai confiance qu'il sera doux et humain, selon mes intentions, et qu'il vous donnera des marques de sa bonté. »

Après avoir écrit cette lettre et confessé dans les tourments que Dieu seul est Dieu, ainsi que le lui avait prédit le plus jeune des sept martyrs, cet homicide et ce blasphémateur, frappé d'une terrible plaie, comme il avait lui-même frappé les autres, mourut sur des montagnes, dans une terre étrangère, d'une mort misérable <sup>1</sup>.

Le bruit public apprit bientôt sa mort aux Juifs de Jérusalem ; ce premier bruit y ajoutait certaines circonstances qui ne se sont pas trouvées tout à fait exactes. On disait qu'il avait péri dans le temple même de Nanéa, trompé par la ruse des prêtres de cette idole. Nanéa paraît un nom de Diane, autrement Anaïs ou Anaï, honorée dans le temple d'Élymais. Ce temple étant extrêmement riche, en particulier des dons d'Alexandre le Grand, Antiochus y vint pour épouser la déesse et recevoir toutes ces richesses comme sa dot. Les prêtres les lui montrèrent ; mais, quand il fut entré dans le temple avec un petit nombre des siens, ils fermèrent les portes, l'accablèrent, lui et ceux qui l'accompagnaient, d'une grêle de pierres, déchirèrent

<sup>1</sup> 2 Mach., 9.

leurs corps, leurs coupèrent la tête et les jetèrent dehors. Voilà ce que publiait la renommée dans le premier moment. Judas Machabée, le sénat et le peuple de Jérusalem en écrivirent au prêtre Aristobule, précepteur du roi d'Égypte, Ptolémée-Philométor, pour l'inviter à remercier le Seigneur avec eux de leur délivrance et à célébrer également la fête de la purification du temple et de la dédicace de l'autel nouveau. Il y avait un puissant motif pour mander promptement la nouvelle en Égypte. Philométor avait eu bien à souffrir d'Antiochus; il pouvait espérer, après cette mort, de récupérer la Palestine et la Célésyrie. Lui transmettre les premiers cette nouvelle, c'était non-seulement lui faire plaisir, mais s'assurer sa bienveillance.

Cette lettre est citée dans le premier chapitre du second livre des Machabées, à la suite d'une autre écrite plus tard par les Juifs de Jérusalem et de la Judée à leurs frères d'Égypte<sup>1</sup>. Entre les deux lettres se trouve la date de l'année 188 de l'empire des Grecs, 123 avant Jésus-Christ. Comme les anciens ne mettaient point la date au commencement de leurs lettres, l'année 188 n'est point la date de la seconde, écrite par Judas Machabée l'année même de la mort d'Antiochus, 149 de l'empire des Grecs, mais celle de la première, écrite trente-neuf ans plus tard et trente-cinq ans après la mort de Judas. Ceux qui ont appliqué la date de 188 à la seconde se sont fait mal à propos une difficulté insoluble de chronologie.

Peu avant sa mort Antiochus appela Philippe, qui avait été élevé avec lui, le nomma régent du royaume, lui remit les insignes de la royauté, le diadème, le manteau et l'anneau, et lui recommanda l'éducation de son fils Antiochus, âgé de neuf ans<sup>2</sup>. Mais l'exécution de tout cela n'était pas facile. Avant de partir pour l'Orient Antiochus avait nommé Lysias lieutenant des provinces depuis l'Euphrate jusqu'à l'Égypte, lui avait recommandé son fils et confié la moitié de son armée. Philippe ne crut donc pas prudent de retourner tout droit à Antioche; mais, portant avec

lui le corps du roi, il se rendit en Égypte, auprès de Ptolémée-Philométor, dont la mère Cléopâtre avait été sœur d'Antiochus-Épiphanes. Il espérait que Philométor lui donnerait du secours contre Lysias, qui ne tarda pas, aussitôt qu'il apprit la mort du roi, de placer sur le trône le jeune Antiochus, avec le surnom d'Eupator, c'est-à-dire né d'un père illustre. Dans la vérité ce trône n'appartenait pas plus au fils qu'il n'avait appartenu au père, mais à Démétrius, fils de Séleucus-Philopator, qui était encore à Rome, où son père l'avait envoyé en otage à l'âge de dix ans. Séleucus étant mort cette année-là même, Démétrius aurait dû alors déjà parvenir à la couronne; mais les Romains favorisèrent Antiochus, frère du roi défunt, parce qu'il avait été élevé à Rome et qu'il était grand admirateur des coutumes romaines. Ils le laissèrent en conséquence monter sur le trône, sous prétexte que son neveu, Démétrius, était un enfant. Maintenant qu'ils voient dans ce même Démétrius, âgé de vingt-trois ans, un jeune homme plein d'esprit et de courage, ils favorisent l'enfant de neuf ans, refusent à Démétrius la permission d'aller en Asie, déclarent Antiochus-Eupator pupille du peuple romain, et envoient même des ambassadeurs ou plutôt des tuteurs pour régler les affaires du royaume de Syrie.

Ptolémée-Macron, fils de Dorymène, gouverneur de Célésyrie, qui auparavant avait été un ennemi acharné des Juifs, réfléchit à l'injustice qu'on leur avait faite et conseilla la paix; mais ses ennemis le rendirent suspect à la cour de Syrie. Il avait livré au roi défunt, par trahison, l'île de Chypre, dont le roi d'Égypte lui avait confié le gouvernement; et c'est une punition naturelle des traîtres que ceux-là mêmes pour lesquels ils ont trahi leur devoir ne se fient pas en eux. On lui ôta son commandement pour lui en donner un moindre, ce qui le piqua et lui fit prendre du poison. Gorgias fut nommé à sa place.

Les Iduméens, renforcés par des Juifs apostats, recommencèrent en même temps à inquiéter les vrais Israélites et leur prirent quelques forteresses; mais Judas les surprit, leur enleva beaucoup de places fortes et leur

<sup>1</sup> 2 Mach., 1, 10-18. — <sup>2</sup> 1 Mach., 6.



tua près de vingt mille hommes. Neuf mille Iduméens s'étant jetés dans deux lieux très-fortifiés, il envoya contre eux trois capitaines avec autant de corps de troupes; mais une de ces troupes se laissa corrompre par l'ennemi, ce qui fit manquer l'entreprise. Judas le sut, punit les coupables et prit d'assaut les deux forts.

Alors Timothée, ce général syrien que Judas avait déjà vaincu précédemment, marcha avec une armée considérable contre Jérusalem. Judas pria l'Éternel avec ses guerriers, ils répandirent de la cendre sur leurs têtes, se couvrirent de cilices et se prosternèrent devant l'autel afin que l'Éternel leur fût propice, et que, comme dit la loi, il fût l'ennemi de leurs ennemis et l'adversaire de leurs adversaires. Après quoi ils marchèrent à l'ennemi. Au plus fort de la bataille cinq cavaliers apparurent du ciel aux adversaires, sur des chevaux ornés de brides d'or, et ils précédaient les Juifs. Deux étaient aux côtés de Machabée et le protégeaient de leurs armes. Ils lancaient des traits et des foudres contre les ennemis, qui, frappés d'aveuglement et mis en désordre, tombaient les uns sur les autres. Il y en eut de tués vingt mille cinq cents fantassins et six cents cavaliers. Timothée s'enfuit à Gazara, citadelle fortifiée que commandait son frère Chéréas. Judas les assiégea. Les ennemis, se confiant en la force du lieu, vomissaient des malédictions et des paroles infâmes; vingt jeunes gens, irrités de ces blasphèmes, se lèvent, escaladent la muraille, tuent ce qui se rencontre devant eux; d'autres les suivent, la citadelle est prise; Timothée, qui s'était caché dans une citerne, est mis à mort avec Chéréas et un autre capitaine nommé Apollophane. Après cet exploit les vainqueurs, au milieu de leurs hymnes et de leurs acclamations, bénirent l'Éternel qui avait fait de si grandes choses en Israël et leur avait donné la victoire<sup>1</sup>.

Lysias, régent du royaume de Syrie et lui-même de la famille royale, supportait avec peine tant de revers; il marcha de nouveau en personne contre les Juifs avec une armée formidable de quatre-vingt mille fantassins, toute la cavalerie syrienne et quatre-vingts

éléphants. Il comptait prendre Jérusalem, en faire une demeure pour les gentils, tirer de l'argent de son temple comme de tous les autres temples des gentils, et vendre tous les ans la dignité de grand-prêtre. Il campa devant Bethsura, qui était à peu près à six lieues de Jérusalem.

Lorsque Judas et les siens reconnurent que les ennemis attaquaient cette forteresse ils prièrent le Seigneur avec larmes d'envoyer un bon ange pour le salut d'Israël. Ils sortirent avec un courage assuré de Jérusalem. A peine avaient-ils quitté la ville qu'un cavalier parut avec une robe blanche, des armes d'or, marchant devant eux et agitant sa lance. A cet aspect tous ensemble bénirent la miséricorde de l'Éternel et se précipitèrent sur les ennemis comme des lions, en tuèrent onze mille fantassins et seize cents cavaliers; tous les autres furent mis en déroute; la plupart ne se sauvèrent que blessés et sans armes. Lysias lui-même s'enfuit honteusement.

Après tant de défaites Lysias ne put méconnaître que ce peuple était sous la protection de Dieu; il envoya donc vers eux, leur offrit la paix, promit des conditions équitables et l'amitié du roi. En effet toutes les demandes que Judas fit pour le peuple lui furent accordées. Lysias écrivit une lettre de bienveillance aux Juifs, ainsi que le roi lui-même, permettant à ceux qui en auraient envie de voyager librement dans les provinces de son empire, d'y vaquer à leurs affaires, avec l'assurance de n'être pas gênés dans leurs usages. Les ambassadeurs de Rome même écrivirent des lettres en ces termes : « Quintus-Memmius et Titus-Manlius, ambassadeurs des Romains, au peuple des Juifs, salut. Ce que Lysias, le cousin du roi, vous a promis, nous vous le promettons nous-mêmes; mais quant à ce qu'il a jugé devoir être rapporté au roi, envoyez en hâte quelqu'un, après en avoir conféré aussitôt entre vous, afin que nous en délibérions comme il vous convient; car nous allons à Antioche. C'est pourquoi hâtez-vous de nous récrire, afin que nous soyons informés de ce que vous souhaitez. Portez-vous bien<sup>1</sup>. »

Cette lettre, ainsi que celle du roi, est da-

<sup>1</sup> 2 Mach., 10, 12-38.

<sup>1</sup> 2 Mach., 11.

tée, non pas au commencement, mais à la fin, du quinzième du mois de Xantique, l'an 148 ; celle de Lysias, du vingt-quatrième du mois de Dioscore, de la même année. Ce nom de Dioscore ou Dioscorus, équivalent de Gémeaux, paraît un surnom que les Macédoniens donnaient au mois du printemps qui commençait à l'entrée du soleil dans le signe des Gémeaux. L'an 148 de l'ère des Grecs désigne l'année 163 avant Jésus-Christ, cette ère ayant commencé l'année 311. Mais ici se présente une difficulté en apparence très-grave. Dans le premier livre des Machabées <sup>1</sup> il est dit qu'Antiochus-Épiphanes mourut l'an 149 des Grecs, c'est-à-dire l'an 162 avant Jésus-Christ et voilà que, dans le second livre, la lettre de son fils, qui parle de cette mort, est datée de l'année 148, c'est-à-dire de l'année d'après. Pour voir la difficulté disparaître il suffit de se rappeler que l'auteur du premier livre commence ses années au printemps et l'auteur du second à l'automne. Antiochus étant mort à l'entrée du printemps, il mourut, pour l'auteur du premier livre, au commencement de l'année 149, tandis que les six mois suivants, durant lesquels la paix se fit avec les Juifs, sans doute assez promptement, et à cause de la volonté expresse du roi défunt, et à cause de l'état incertain du nouveau, appartiennent encore tout entiers, pour l'auteur du second livre, à l'année 148 <sup>2</sup>.

Après la conclusion de la paix et le départ de Lysias les Juifs se mirent à cultiver leurs terres ; mais il parut bientôt que cette paix ne serait pas de longue durée ; car les gouverneurs syriens de ces provinces ne leur laissaient point de repos. Les habitants de Joppé, qui comptaient sans doute sur l'impunité de la part de ces hommes, noyèrent traîtreusement deux cents Juifs de tout sexe et de tout âge, qu'ils avaient invités à monter sur de petits navires, probablement sous prétexte d'une fête publique ou d'un banquet qu'ils voulaient leur offrir. Judas, l'ayant appris, marcha contre les meurtriers de ses frères, mit de nuit le feu au port, brûla les navires, et fit périr par le glaive ceux qui

avaient échappé au feu. Ensuite, ayant su que ceux de Jamnia, ville maritime des Philistins, voulaient en faire autant aux Juifs qui habitaient parmi eux, il surprit également leur port pendant la nuit, y mit le feu et incendia les vaisseaux. De là il marcha contre le général syrien, Timothée, que l'on croit le fils de Timothée, tué à Gazara, fut assailli en route par une troupe de cinq mille cinq cents Arabes, les battit, leur accorda la paix sur leur demande, passa le Jourdain, prit Hesbon, nommé aussis Caspis, atteignit Timothée qui s'avancait contre lui avec une armée considérable ; mais, aussitôt que cette armée aperçut la première cohorte de Judas, elle fut saisie d'une terreur soudaine, se mit à fuir en désordre, et les Juifs en tuèrent près de trente mille. Timothée tomba entre les mains de deux capitaines de Judas, Dosithée et Sosipater, qui, sur ses instantes prières, lui laissèrent la vie, en lui faisant promettre avec serment de rendre la liberté aux prisonniers juifs. Par cette victoire Judas fut maître de tout le pays de Galaad. Il conquiert encore plusieurs villes, épargna, remercia même la ville des Scythes ou Scythopolis de l'humanité qu'elle avait toujours témoignée aux Juifs qui demeureraient dans son enceinte, et revint à Jérusalem célébrer la fête de la Pentecôte.

Après la fête il marcha contre les Iduméens et leur commandant syrien Gorgias. Celui-ci, dans un combat, fut pris par un cavalier juif, du nom de Dosithée, qui le saisit par le manteau ; mais un cavalier thrace s'élança sur lui et lui coupa l'épaule. Gorgias s'échappa ainsi. Son armée résistait encore ; mais Judas invoqua l'Éternel, enflamma les siens par des chants de guerre. L'ennemi fut mis en fuite. Cependant quelques Juifs avaient péri. Judas conduisit sa troupe dans la cité d'Odollam, où ils se purifièrent, selon la coutume, et solennisèrent le sabbat.

Le jour suivant, étant venus pour enlever les morts et les déposer dans le sépulchre de leurs pères, ils trouvèrent sous les tuniques de ceux qui avaient été tués des choses qui avaient été consacrées aux idoles de Jamnia et auxquelles la loi défendait aux Juifs de toucher ; il fut donc manifeste à tous que

<sup>1</sup> 1 Mach., 6, 16. — <sup>2</sup> *Chronologie des Mach.*, par M. Gilbert, *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. 43.



c'est pour cela qu'ils avaient été tués. Et tous bénirent le juste jugement de l'Éternel, qui avait révélé les choses secrètes, et ils le supplièrent d'effacer le péché qui avait été commis. Judas exhortait le peuple à se préserver du péché, en voyant devant leurs yeux ce qui était arrivé à cause du péché de ceux qui avaient succombé. Puis, après avoir fait une collecte, il envoya à Jérusalem douze mille drachmes d'argent, afin qu'on offrit un sacrifice pour le péché des morts, marquant ainsi sa foi à la résurrection<sup>1</sup>.

Telles sont les paroles et les réflexions de l'écrivain sacré, traduites du grec, et les mêmes, à la tournure près, que dans le latin. On y voit, avec la foi de la résurrection, la piété pour les morts : piété touchante, dont on trouve la pratique chez les païens mêmes, la doctrine chez leurs plus grands philosophes, Socrate et Platon, mais qui nous révèle toute sa beauté dans l'Église catholique. Cette Église embrasse les vivants et les morts, le temps et l'éternité. Ceux de ses enfants qui triomphent dans le ciel prient pour ceux qui combattent encore sur la terre, et ceux-ci pour leurs frères qui expient par leurs souffrances les restes de leurs fautes dans le lieu de purification. C'est vraiment la communion ou la commune et fraternelle union des saints. Aussi, dans cette Église, la fête de tous les saints est-elle immédiatement suivie de la fête des morts. Les hérétiques, qui ont calomnié cette dévotion, n'ont prouvé qu'une chose : c'est qu'ils ignorent encore plus la charité que la vérité.

La charité de Judas Machabée était complète. Après avoir prié pour ceux de ses frères qui, bien que coupables en quelque chose, étaient cependant morts pour Dieu et la patrie, il entreprit de délivrer entièrement la cité sainte. Les Syriens occupaient toujours la forteresse, d'où ils incommodaient extrêmement ceux qui venaient au temple. Judas résolut de les assiéger, et il éleva des terrasses et dressa des machines. Quelques Juifs apostats qui étaient dans la place, la voyant si vivement pressée, et sachant bien qu'il n'y aurait point de quartier pour eux si

elle était prise, trouvèrent le moyen de s'en échapper et allèrent à Antioche représenter au roi et à son conseil l'extrémité où ils étaient réduits. Le roi et Lysias rassemblèrent une armée de cent mille fantassins, vingt mille cavaliers, trois cents chariots de guerre et trente-deux éléphants dressés aux combats. Ces animaux étaient partagés par légions. Chaque éléphant était accompagné de mille hommes armés de cuirasses et de casques d'airain, et de cinq cents cavaliers d'élite. Et sur chaque animal était une forte tour de bois, destinée à le mettre à couvert, ainsi que des machines; et, dans chaque tour, trente-deux des plus vaillants hommes, qui combattaient d'en haut, et un Indien conduisait l'animal.

Pline nous parle de vingt éléphants que César fit combattre dans l'arène contre cinq cents fantassins et cinq cents cavaliers. Chaque éléphant portait une tour avec soixante combattants<sup>1</sup>.

Le perfide Ménélaüs était dans le camp syrien, excitant de plus en plus le jeune roi à la guerre, dans l'espoir d'être élevé à la principauté; mais Lysias, ayant appris à connaître le fourbe, fit entendre au roi qu'il était la cause de tous les maux. Il fut condamné à un supplice emprunté des Perses; on le précipita dans une tour creuse, qui était remplie de cendres jusqu'à une certaine hauteur, et où la cendre était mise en mouvement par une roue, jusqu'à ce que le criminel fût étouffé. Ainsi périt dans la cendre ce sacrilège qui avait commis tant de crimes contre l'autel de Dieu, dont le feu était saint et la cendre sainte.

Judas, ayant appris l'arrivée du roi, commanda au peuple d'invoquer l'Éternel nuit et jour; car ils avaient à craindre d'être privés de la loi, de la patrie et du saint temple. Ensuite, de l'avis des sénateurs, il marcha au-devant de l'ennemi, et, exhortant les siens à combattre jusqu'à la mort pour les lois, pour le temple, pour la cité, pour la patrie et pour les citoyens, il établit son camp auprès de Modin. Puis, leur donnant pour mot d'ordre : *Victoire de Dieu*, il choisit

<sup>1</sup> 2 Mach., 12.

<sup>1</sup> Pline, l. 8, c. 7.

les jeunes gens les plus forts, attaquâ de nuit la tente du roi et tua quatre mille hommes. Avec le jour commença une action régulière, où Éléazar, un des frères de Judas, mourut de la mort des héros. Parmi les éléphants il en remarqua un couvert des ornements royaux et plus grand que les autres. Croyant que le roi était dessus, et se sacrifiant pour délivrer son peuple, il pénétra à travers les rangs ennemis, tuant à droite et à gauche, transperce le ventre de l'éléphant, qui tombe sur lui et l'écrase en mourant.

Les Juifs tuèrent encore six cents Syriens. Toutefois, cédant au grand nombre, ils se retirèrent en bon ordre sur Jérusalem. Le roi vint assiéger Bethsura. Les habitants repoussèrent plusieurs fois ses troupes et brûlèrent ses machines. A deux reprises il leur offrit une capitulation honorable, qu'ils acceptèrent enfin, faute de vivres, parce que c'était la septième année, l'année du sabbat et du repos de la terre.

Antiochus conduisit son armée devant Jérusalem, qui soutint un long siège, opposa machines à machines ; mais, pour la même raison qu'à Bethsura, les vivres y manquaient. Un incident inattendu vint assurer le triomphe des Juifs. Lysias apprit tout à coup que Philippe, nommé par Antiochus-Épiphanes, peu avant sa mort, régent du royaume et de son fils, marchait sur Antioche. Philippe avait été chercher du secours en Égypte contre Lysias, mais s'était vu trompé dans son attente, à cause de la discorde qui divisait les deux Ptolémées, Philométor et Physcon, régnant à la fois. Ne comptant plus sur une assistance étrangère, il s'était mis à la tête de l'armée qu'Épiphanes avait conduite en Orient et marchait vers la capitale. Cette nouvelle consterna Lysias. Afin de pouvoir comprimer Philippe avant qu'il devînt trop puissant, il persuada au jeune roi de conclure la paix avec les Juifs. On n'usa donc plus que de supplications et de soumissions à leur égard, on jura toutes les conditions qui parurent justes, et, après cette réconciliation, le roi offrit un sacrifice, honora le temple, y fit des dons, embrassa Machabée, lui remit la forteresse, le déclara prince et commandant de tout le pays, de-

puis Ptolémaïde jusqu'à la frontière d'Égypte. Cependant, avant de partir, il fit abattre, contre sa parole donnée, les murs qui environnaient la montagne de Sion et qui étaient très-forts. Il retourna en grande hâte à Antioche, où Philippe s'était déclaré roi, reprit la ville et fit mettre Philippe à mort. C'était l'an 150 des Grecs, 161 avant Jésus-Christ<sup>1</sup>.

Cependant le peuple romain avait envoyé au jeune roi de Syrie trois ambassadeurs, ou plutôt trois tuteurs. Le premier était Octavius, un des ancêtres de l'empereur Octave ou Auguste. Il trouva que la Syrie avait plus de vaisseaux et plus d'éléphants qu'il ne lui était permis, d'après le traité conclu entre Antiochus le Grand et les Romains ; il fit couper le nerf aux éléphants et incendier les vaisseaux qui dépassaient le nombre. Ces procédés soulevèrent l'indignation publique. Un certain Leptine le surprit et le tua. Lysias fut soupçonné d'être son complice ; il envoya aussitôt une ambassade à Rome pour justifier le roi d'avoir eu aucune part à ce meurtre ; mais le sénat renvoya les ambassadeurs sans leur faire aucune réponse.

Démétrius, à qui le trône de Syrie appartenait légitimement, mais qui était retenu comme otage à Rome, crut l'occasion favorable. Une seconde fois il demanda au sénat la permission de retourner dans le royaume de son père ; une seconde fois le sénat lui refusa cette permission. Alors, d'après le conseil de l'historien Polybe, qui était en même temps un homme d'État et de guerre, il se sauva secrètement et vint débarquer à Tripoli en Syrie. Le bruit se répandit aussitôt que c'était le sénat même qui l'avait envoyé prendre possession de ses États. On regarda Eupator comme perdu ; tout le monde l'abandonna pour prendre le parti de Démétrius. Enfin ses propres soldats l'arrêtèrent, ainsi que Lysias, pour les amener au nouveau roi, et, celui-ci ayant refusé de les voir, ils les mirent à mort, en sorte que Démétrius monta sans opposition et en peu de jours sur le trône de ses pères. Les Babyloniens lui donnèrent le nom de Soter ou

<sup>1</sup> 1 Mach., 6. 2 Mach., 13.



Sauveur, parce qu'il les délivra de deux oppresseurs qu'Antiochus-Épiphanes leur avait imposés.

A peine était-il sur le trône que les Juifs apostats vinrent implorer son secours. A leur tête était un certain Alcime, qui auparavant avait été grand-prêtre, mais s'était profané volontairement dans les temps de la confusion. Voyant que, du côté des Juifs, il n'y avait plus de ressource pour lui, ni d'accès à l'autel, il vint vers le roi Démétrius, lui offrant une couronne d'or, une palme et des rameaux d'olivier, qui semblaient appartenir au temple. Le premier jour il garda le silence; mais bientôt, appelé au conseil du roi, il lui représenta Judas et ses frères comme les ennemis de son empire, comme ayant tué ou chassé tous ses amis : « Car j'ai moi-même été dépouillé de la gloire de mes pères, c'est-à-dire du souverain sacerdoce, et c'est ce qui m'a obligé de venir ici, premièrement pour garder la fidélité que je dois au roi en ce qui regarde ses intérêts, et pour procurer aussi l'avantage de mes concitoyens. Car, tant que Judas vivra, il est impossible qu'il y ait aucune paix dans l'État. » A ces paroles les courtisans, qui haïssaient Machabée, joignirent les leurs, et animèrent ainsi le roi contre lui.

Démétrius nomma Bacchide gouverneur des provinces en deçà de l'Euphrate et l'envoya avec Alcime à la tête d'une armée en Judée. Les deux chefs tentèrent, par de fausses négociations de paix, de surprendre Judas et ses frères; mais ils n'eurent aucun égard à leurs paroles, voyant qu'ils étaient venus avec une puissante armée. Cependant plusieurs prêtres et scribes, et autres hommes pieux, se laissèrent tromper par Alcime; ils se disaient : « C'est un prêtre de la race d'Aaron qui vient à nous, il ne nous trompera pas. » En effet Alcime leur disait avec serment : « Nous ne vous ferons aucun mal, à vous ni à vos amis. » Mais sitôt qu'il les eut en son pouvoir il en égorga soixante. Cette perfidie révolta tout le peuple. « Il n'y a ni vérité ni justice parmi eux, s'écriait-on; car ils ont violé la parole qu'ils avaient donnée et le serment qu'ils avaient juré. » Et un grand nombre se retirèrent de leur parti.

Bacchide en fit prendre quelques-uns du peuple, qu'il mit à mort et jeta dans un grand puits. Il assiégea ensuite une forteresse nommée Betzecha, probablement sans beaucoup de succès; car il se rendit bientôt vers le roi, laissant l'armée à Alcime, auprès duquel se rassemblèrent tous les Juifs apostats. Ce dernier devint le fléau de sa patrie; mais Judas réprima si bien ses violences qu'il s'en retourna pour animer le roi par de nouvelles plaintes contre les Juifs.

Démétrius envoya Nicanor, un des grands de son empire, avec des forces considérables et avec l'ordre de prendre Judas et d'établir Alcime souverain prêtre du grand temple. Nicanor, probablement le même que nous avons déjà vu en Judée sous Antiochus-Épiphanes, essaya d'abord de prendre Judas par la ruse; mais il n'y réussit pas. Une action s'engagea entre les troupes de Simon, frère de Judas, et celles de Nicanor, dans laquelle, après un combat opiniâtre, la victoire paraît s'être déclarée pour les Syriens, mais de telle sorte que Nicanor perdit l'envie de tenter de nouveau le sort d'une bataille. Étonné de la valeur des Juifs, il leur envoya trois députés pour leur donner la main droite et recevoir la leur, c'est-à-dire traiter de la paix. La délibération ayant duré longtemps, Machabée en référa à la multitude, et l'avis de tous fut de consentir à l'alliance. Les deux généraux prirent un jour pour en traiter secrètement entre eux et des sièges furent apportés à chacun. Cependant Judas commanda aux siens de rester armés en des lieux opportuns, de peur de quelque surprise de la part des ennemis. La conférence se tint en la manière convenable. Nicanor vint demeurer à Jérusalem, sans y faire aucun mal, et renvoya les grandes troupes qui s'étaient assemblées. Il voyait toujours volontiers Judas et se sentait une inclination particulière pour sa personne; il le pria même de se marier et de songer à avoir des enfants. Judas se maria, jouit d'un grand repos, et ils vivaient l'un et l'autre familièrement ensemble.

Alcime, se voyant trompé dans son criminel espoir par l'amitié et la bonne intelligence des deux généraux, vint vers Démé-

trius, et dit que Nicanor favorisait les intérêts de ses ennemis et qu'il lui avait donné pour successeur, dans la souveraine sacrificature, Judas, l'ennemi du royaume. Le roi écrivit à Nicanor qu'il était très-courroucé de l'alliance qu'il avait faite et qu'il lui commandait d'envoyer au plus tôt Machabée prisonnier à Antioche. Nicanor fut consterné. Il supportait avec peine de rompre l'alliance convenue sans avoir à se plaindre. Cependant, comme il ne pouvait résister au roi, il attendait le moment favorable pour accomplir son commandement ; mais, Machabée s'étant aperçu que Nicanor le traitait plus durement qu'à l'ordinaire, et que lorsqu'ils s'abordaient il lui paraissait plus fier qu'il n'avait accoutumé, il jugea bien que cette fierté ne pouvait avoir une bonne cause. C'est pourquoi, ayant rassemblé un petit nombre des siens, il se déroba de Nicanor et se montra bientôt à la tête de son héroïque armée. Nicanor l'attaqua, fut battu, perdit près de cinq mille hommes, et le reste se sauva dans la citadelle de Jérusalem.

Quelque temps après, Nicanor monta sur la montagne de Sion. Quelques-uns des prêtres et des anciens du peuple vinrent le saluer dans un esprit de paix et lui montrèrent les holocaustes qui s'offraient pour le roi ; mais il les méprisa, se moqua d'eux, les traita comme des personnes profanes, et, plein d'orgueil, leur dit en colère et en jurant : « Si on ne me livre Judas et son armée, aussitôt que je serai revenu vainqueur, je brûlerai ce temple, je le raserai jusques aux fondements, je détruirai cet autel et j'élèverai en place un temple à Bacchus. » Et il s'en alla plein de fureur, tandis que les prêtres, rentrés dans le lieu saint, disaient en pleurant : « O Seigneur, vous avez choisi cette maison afin que votre nom y fût invoqué et qu'elle devint une maison d'oraison et de prières pour votre peuple. Faites éclater votre vengeance contre cet homme et contre son armée, et qu'ils tombent sous le tranchant du glaive. Souvenez-vous de leurs blasphèmes, et ne permettez pas qu'ils subsistent longtemps sur la terre. <sup>1</sup> »

Dans ces conjonctures Razias, l'un des plus anciens de Jérusalem, homme d'une bonne renommée, qui aimait la ville et qui, pour son affection, fut appelé le père des Juifs, fut accusé devant Nicanor. Il avait persévéré dans la loi des Juifs aux temps de la confusion, et il était prêt à donner son corps et son âme pour y persévérer jusqu'à la fin. Nicanor, voulant manifester sa haine contre les Juifs, envoya plus de cinq cents soldats pour le prendre. Il pensait qu'en se rendant maître de lui il ferait un grand mal aux Juifs ; mais, tandis que la multitude se précipitait en sa maison, rompait sa porte et y mettait le feu, lorsque déjà on était près de le saisir, il se frappa d'un glaive, aimant mieux mourir généreusement que d'être livré à des mains impies et de souffrir des outrages indignes de sa naissance. Mais comme, à cause de sa précipitation, il ne s'était point frappé d'un coup assuré, et que la foule entraînait dans sa maison, il courut hardiment vers la muraille et se précipita lui-même au milieu de la foule, laquelle s'écartant tout à coup il tomba sur la tête. Comme il respirait encore, plein du même courage, il se leva, et, quoique son sang coulât en abondance et qu'il fût couvert de plaies, il courut et traversa la multitude, et, se tenant debout sur une pierre escarpée, ayant déjà perdu son sang, il saisit ses entrailles, et de ses deux mains les jeta sur la foule, demandant au souverain Maître de la vie et de l'esprit de vouloir les lui rendre ; et il mourut ainsi <sup>1</sup>.

Cette action de Razias a été jugée diversement ; les uns l'ont condamnée comme un homicide de soi-même ; les autres l'ont justifiée en lui supposant une inspiration particulière de Dieu ; d'autres l'ont excusée sur le trouble et l'exaspération où le jeta cette irruption soudaine. Tous conviennent que s'ôter à soi-même la vie, sans l'ordre de Celui qui nous l'a donnée, c'est le même crime que de l'ôter à son prochain.

Nicanor, ayant su que Judas était en Samarie forma le dessein de l'attaquer de toutes ses forces un jour de sabbat. Les Juifs, qui le suivaient par nécessité, lui dirent : « N'agis-

<sup>1</sup> 1 Mach., 7. 2 Mach., 14.

<sup>1</sup> 1 Mach., 7. 2 Mach., 14.



sez pas d'une manière si féroce et si barbare; mais honorez le jour qu'a sanctifié Celui-là même qui voit toutes choses. » Le malheureux demanda : « Est-il Seigneur dans le ciel, Celui qui a commandé de garder le jour du sabbat? — Oui, répondirent-ils, il est le Seigneur vivant, il est le Seigneur dans le ciel, Celui qui a commandé de fêter le septième jour. — Eh bien ! répliqua l'impie, moi je suis seigneur sur la terre et je vous commande de prendre les armes et d'accomplir les ordres du roi. » Toutefois il ne put venir à bout de son entreprise.

Pendant qu'il était campé à Bethzoron, petite ville de la tribu d'Éphraïm, il reçut des renforts de Syrie, ce qui porta son armée à trente-cinq mille hommes. Judas vint camper vis-à-vis avec une petite troupe de trois mille. Il priaït avec foi, en même temps il exhortait les siens à ne pas s'épouvanter à la venue des nations, mais à se souvenir des secours qui leur avaient été donnés du Ciel, et à espérer que la victoire leur viendrait encore de Celui qui est tout-puissant. Il leur parla de la loi et des prophètes et leur inspira ainsi une nouvelle ardeur. Il leur montra de plus la fourberie des nations et leur oubli des serments. Il les arma enfin tous, non point de lances, ni de boucliers, mais d'excellentes exhortations, particulièrement en leur racontant un songe digne de foi, qui les réjouit tous. Voici quelle était sa vision. Onias, le grand-prêtre, sans doute le troisième du nom, qui avait été égorgé à Antioche, lui était apparu tendant les mains et priant pour tout le peuple des Juifs. Après était venu un autre homme, vénérable par son âge, tout éclatant de gloire et environné d'une grande majesté. Et Onias avait dit : « C'est là l'ami de ses frères et du peuple d'Israël ; voilà celui qui prie beaucoup pour le peuple et pour toute la sainte cité ; c'est Jérémie le prophète de Dieu. » Et Jérémie, étendant sa main droite, donna à Judas un glaive d'or, disant : « Prends cette sainte épée, qui est un don de Dieu, et avec elle tu extermineras les ennemis de mon peuple d'Israël. »

Ainsi animés par les discours généreux de Judas, ils résolurent de livrer la bataille et de

combattre vaillamment, parce que la sainte cité et le temple étaient en péril. L'inquiétude qu'ils avaient de leurs femmes, et de leurs enfants, et de leurs frères, était la moindre. Ceux qui étaient en la cité ne s'inquiétaient pas moins pour ceux qui allaient au combat.

Vis-à-vis se rangeait l'armée des Syriens. Machabée, voyant les armes diverses des ennemis, et les éléphants dressés, et la cavalerie sur les ailes, tendit ses mains vers le ciel, invoqua le Seigneur qui fait les merveilles, qui ne donne point la victoire selon la puissance des armes, mais comme il lui plaît, à ceux qui en sont dignes. Et, priant, il dit : « O Seigneur ! qui avez envoyé votre ange au temps d'Ézéchias, roi de Juda, et qui avez tué cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée de Sennachérib, maintenant, Dominateur des cieux, envoyez votre bon ange devant nous avec la crainte et la terreur de votre bras, afin qu'ils tremblent ceux qui viennent en blasphémant contre votre saint peuple. »

Cependant Nicanor et les siens s'approchèrent au bruit des trompettes et des chants ; et Juda et les siens, invoquant Dieu dans leurs prières, engagèrent la bataille ; ils combattaient de la main, mais ils priaient Dieu dans leurs cœurs. Nicanor fut tué des premiers. Le voyant mort ses soldats jetèrent leurs armes et s'enfuirent. Les Juifs les poursuivirent durant une journée de chemin, depuis Adazer jusqu'à Gazara, sonnant des trompettes derrière eux pour annoncer leur victoire. Et les peuples de tous les villages de la Judée, qui étaient aux environs, sortirent, et, revenant attaquer de front ceux qui étaient demeurés derrière, ils les frappèrent du glaive, en sorte qu'il n'en échappa pas un seul. Il n'y eut pas moins de trente-cinq mille hommes tués ce jour-là.

Quand le combat fut fini et qu'ils s'en retournèrent joyeux, ils aperçurent Nicanor qui était tombé avec ses armes. Alors, poussant des cris, ils bénirent le Tout-Puissant dans la langue de leurs pères. Judas fit couper la tête à Nicanor et sa main avec son épée. Arrivé à Jérusalem il rassembla les Juifs et les prêtres, appela même ceux qui étaient dans la forteresse, leur montra la tête

de l'impie, la fit suspendre à leurs yeux, ainsi que la main criminelle qu'il avait étendue contre la sainte maison du Dieu tout-puissant, et jeter aux oiseaux de proie la langue qui avait proféré ses blasphèmes. Et tous bénirent le Seigneur du ciel, disant : « Béni soit Celui qui a gardé son temple sans être profané ! » Et ils décidèrent d'un commun accord qu'on célébrerait tous les ans cette victoire, le treizième jour du mois d'Adar ; ce que font encore maintenant les restes dispersés d'Israël<sup>1</sup>.

La Judée jouit alors de quelque repos ; mais plus la victoire de Machabée était éclatante, plus il était à prévoir que Démétrius, jeune, ardent et capable, lorsqu'il ne se livrait point à l'intempérance, ferait de nouveaux et de plus grands efforts pour accomplir sa résolution de subjuger les Juifs. Judas, non moins prudent que valeureux, chercha un appui à son peuple dans l'alliance des Romains, dont les ambassadeurs s'étaient déjà une fois intéressés à sa cause.

La renommée publiait partout leurs victoires contre l'Espagne, contre les Gaulois, contre Philippe et Persée, roi de Céthim ou de Macédoine, contre Antiochus le Grand, qu'ils avaient réduit à payer tribut et à donner des otages, et contre plusieurs autres rois et peuples qui étaient venus les attaquer des extrémités de la terre. Ils avaient enfin exterminé et subjugué tous les royaumes et toutes les îles qui leur avaient résisté autrefois. En même temps ils gardaient leurs alliances avec leurs amis et avec ceux qui se confiaient en eux. Ceux qu'ils voulaient faire régner régnaient ; ceux qu'ils ne veulent pas qui règnent, ils les dépouillent de la royauté. Cependant nul d'entre eux ne porte le diadème ; mais ils ont établi un conseil où trois cent vingt sénateurs délibèrent toujours sur les affaires de la multitude. Ils confient, chaque année, leur souveraine magistrature à un seul homme pour commander dans tous leurs États, et ainsi tous obéissent à un seul sans qu'il n'y ait d'envie ni de jalousie parmi eux. Voilà ce que publiait la renommée. Son récit, comme d'ordinaire, n'était peut-être

pas tout à fait exact. Cependant ce qu'elle disait de la domination annuelle d'un seul peut bien s'entendre des consuls, qui, quoiqu'ils fussent deux, ne commandaient chacun qu'à leur tour.

Judas choisit donc Eupolème, fils de Jean, et Jason, fils d'Éléazar, et il les envoya à Rome pour faire alliance et amitié avec eux, et afin qu'ils les délivrassent du joug des Grecs qui réduisaient en servitude le royaume d'Israël. Et ils allèrent à Rome par un très-long chemin, et ils entrèrent dans le sénat, et ils dirent : « Judas Machabée et ses frères, et le peuple des Juifs, nous ont envoyés vers vous pour établir société et paix avec vous et pour nous inscrire parmi vos alliés et vos amis. » Et cette parole leur plut. Et voici la réponse qu'ils envoyèrent sur des tables d'airain à Jérusalem, afin qu'il y eût là un monument de paix et d'alliance envers eux : « Que les Romains et la nation des Juifs « prospèrent à jamais sur mer et sur terre, « et que le glaive et l'ennemi s'éloignent « d'eux ! Que s'il survient une guerre aux « Romains d'abord, ou à tous leurs alliés en « toute leur domination, la nation des Juifs « leur portera du secours de tout son cœur, « selon ce que le temps ordonnera ; et les « Romains ne donneront rien à ceux qui « font la guerre, et ne leur fourniront ni « blé, ni armes, ni argent, ni navires, comme « il a plu aux Romains ; et les Juifs garderont ce qu'ils ont à garder, sans rien recevoir d'eux. Et de même, si la guerre « survient d'abord aux Juifs, les Romains « les aideront de tout leur cœur, selon que « le temps le permettra. Et il ne sera donné « aux auxiliaires ni blé, ni armes, ni argent, « ni navires, comme il a plu aux Romains. « Et ils garderont sincèrement ce qu'ils ont « à garder. C'est là l'accord que les Romains « font avec les Juifs. Que si à l'avenir les uns « ou les autres y veulent ajouter ou diminuer, ils le feront selon leur volonté, et « tout ce qu'ils y ajouteront ou ôteront sera « ratifié. Et quant aux maux que Démétrius « leur a faits, nous lui en avons écrit, disant : Pourquoi as-tu appesanti ton joug « sur les Juifs, nos amis et nos alliés ? S'ils « viennent de nouveau vers nous en se plai-

<sup>1</sup> 1 Mach., 7. 2 Mach., 15.



« gnant de toi, nous leur rendrons justice et « ferons la guerre contre toi, par mer et par « terre<sup>1</sup>. »

Un ancien auteur païen, Justin, parle de cette négociation en ces termes : « Les Juifs, s'étant détachés de Démétrius et ayant sollicité l'amitié des Romains, furent les premiers de tous les Orientaux qui recouvrèrent la liberté, les Romains faisant alors volontiers des largesses de ce qui était à autrui<sup>2</sup>. »

Pendant que cette alliance se concluait à Rome Démétrius avait envoyé en Judée une armée nouvelle et d'élite, sous le commandement de Bacchide et d'Alcime. Ces deux chefs avaient vingt mille hommes, avec deux mille chevaux, devant Jérusalem, et Judas était campé auprès, avec trois mille hommes seulement, tirés des meilleures troupes. Comme ils virent la multitude de l'armée ennemie ils en furent effrayés. Cette crainte dissipa l'armée, où il ne demeura que huit cents hommes. Judas, dont l'armée s'était écoulée, pressé de combattre en cet état, sans avoir le temps de ramasser ses forces, eut le courage abattu : c'est le premier sentiment, qui est celui de la nature ; mais on le peut vaincre par celui de la vertu. Judas dit à ceux qui restaient : « Prenons courage ; marchons à nos ennemis et combattons-les. » Ils l'en détournèrent en disant : « Il est impossible ; sauvons-nous quant à présent ; rejoignons nos frères, et, après, nous reviendrons au combat ; nous sommes trop faibles et en trop petit nombre pour résister maintenant. » Mais Judas reprit ainsi : « A Dieu ne plaise que nous fassions une action si honteuse et que nous prenions la fuite ! Si notre heure est venue et qu'il nous faille mourir, mourons courageusement en combattant pour nos frères, et ne laissons point cette tache à notre gloire. » A ces mots il sort du camp ; l'armée marche au combat en bon ordre. L'aile droite de Bacchide était la plus forte ; Judas l'attaque avec ses meilleurs soldats et la met en fuite. Ceux de l'aile gauche voyant la déroute, prirent Judas par derrière pendant qu'il poursuivait l'ennemi ; le combat s'échauffa ; il y eut d'abord beaucoup de

blessés de part et d'autre ; Judas fut tué et le reste prit la fuite<sup>1</sup>.

Jonathas et Simon emportèrent leur frère et l'ensevelirent au sépulcre de leurs pères, en la cité de Modin. Et tout le peuple d'Israël le pleura dans un grand deuil, et ils gémissaient durant plusieurs jours ; et ils disaient : « Comment est tombé l'homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël<sup>2</sup> ? »

Ainsi vécut et mourut le modèle des héros ; généreux, vaillant, hardi, circonspect, infatigable, préférant une mort glorieuse à la vie, il combattit pour ses frères, pour sa patrie, ses lois, sa liberté, sa religion. Sa valeur, son patriotisme remontaient au-dessus de l'homme, en Dieu, source première de toute force et de toute patrie. Unissant la prudence au courage, il n'attendait toutefois que de Dieu seul le succès. En combattant et en mourant pour sa patrie, ce qu'il a de commun avec plusieurs, il combattit et mourut pour l'humanité entière, honneur que très-peu d'hommes ont partagé. Si Antiochus-Épiphanes avait réussi dans son projet impie, de faire changer, à son gré, de croyance et de culte à tous les peuples, et de ne leur faire reconnaître au fond d'autre dieu que lui ; si le peuple juif, le seul qui, avec la connaissance précise du vrai Dieu et les annales authentiques du genre humain, avait en dépôt l'ensemble des vérités religieuses et morales qui devaient opérer un jour la régénération universelle, s'était lâchement prosterné avec les autres devant l'idole du tyran, c'en était fait de l'humanité ; les peuples s'abrutissaient à jamais, comme de vils troupeaux, sous la verge des dieux Antiochus et Néron. Le Dieu véritable ne l'a point permis. Après lui c'est à Judas Machabée et à ses frères que le genre humain doit son salut.

Après la mort de Judas les ennemis de la patrie et de la religion levèrent la tête. Il survint de plus une grande famine, et le peuple, découragé, se donna à Bacchide, qui choisit des hommes impies et les établit maîtres de la contrée. Les vrais Israélites, qui avaient tenu avec Judas, furent recher-

<sup>1</sup> 1 Mach., 8. — <sup>2</sup> Justin, l. 36, c. 3.

<sup>1</sup> Bossuet, *Polit.*, l. 9, art. 5. — <sup>2</sup> 1 Mach., 9.

chés et amenés au Syrien, qui leur fit ressentir sa vengeance. Alors tous les amis de Judas s'assemblèrent et dirent à Jonathas : « Depuis que ton frère Judas est mort il n'y a point d'homme semblable à lui pour aller contre Bacchide et les ennemis de notre nation ; c'est pourquoi nous te choisissons aujourd'hui, afin que tu sois notre prince et notre chef pour nous conduire dans les combats. »

Jonathas reçut ainsi le commandement et se leva à la place de Judas, son frère. Bacchide, l'ayant su, cherchait à le tuer. Jonathas, accompagné de ses frères et de tous les siens, se retira au désert de Thécué. Comme il avait un grand appareil de guerre, il envoya son frère Jean prier les Nabuthéens, ses amis, de le recevoir en dépôt ; mais les fils de Jambri, tribu d'Arabes, qui occupaient alors Médaba, ville des anciens Moabites, surprirent Jean et son escorte, les tuèrent et enlevèrent tout le butin. La vengeance ne tarda pas ; bientôt Jonathas et Simon apprirent que ces mêmes Arabes célébraient les noces d'un de leurs princes ; ils les attendirent dans une embuscade. Lorsque le cortège de l'époux, d'une part, et le cortège de l'épouse, de l'autre, vinrent à se rencontrer au bruit des tambours et des instruments de musique, ils tombèrent dessus, en tuèrent le plus grand nombre, prirent toutes leurs dépouilles et changèrent ainsi les noces en deuil, pour venger le sang de leurs frères ; après quoi ils retournèrent sur la rive du Jourdain.

Bacchide, en ayant eu nouvelle, vint les attaquer avec une armée considérable un jour de sabbat. Jonathas dit aux siens : « Levons-nous et combattons contre nos ennemis ; car il n'en est point aujourd'hui comme hier et avant-hier, où nous pouvions éviter le combat. Voici la bataille devant nous et derrière nous, et les eaux du Jourdain de tous côtés, et les marais et un bois ; il n'y a pas moyen d'échapper. Maintenant donc criez vers le Ciel, afin que vous soyez délivrés de la main de vos ennemis. » La bataille engagée, Jonathas étendit la main pour frapper Bacchide, qui évita le coup en reculant. Jonathas et les siens, après lui avoir tué mille hommes, se

jetèrent dans le Jourdain et le passèrent à la nage. Bacchide n'osa pas les poursuivre, mais revint à Jérusalem, où il fortifia la citadelle, ainsi que plusieurs autres villes, et prit les enfants des principaux Juifs pour otages.

L'an 153 du règne des Grecs, 158 avant Jésus-Christ, le second mois de l'année religieuse, qui commençait au printemps, Alcime, parvenu à la souveraine sacrificature par la puissance des gentils, commanda d'abattre les murailles de la partie intérieure du temple qui séparaient les gentils d'avec les Juifs et de détruire les ouvrages des prophètes Aggée et Zacharie ; mais à peine avait-il commencé que la punition tomba sur lui. Frappé de paralysie, sa bouche se ferma ; il ne put plus dire un mot ni rien ordonner dans sa maison, et mourut dans de grandes douleurs.

Quant à Bacchide, lorsqu'il vit qu'Alcime, en faveur de qui on l'avait envoyé en Judée, était mort, il s'en retourna vers le roi Démétrius à Antioche, et le pays fut tranquille pendant deux ans. La lettre du sénat romain en faveur des Juifs put y contribuer pour beaucoup ; Démétrius devait l'avoir reçue, et il lui importait d'autant plus de ménager le sénat que, malgré ses ambassades et ses sollicitations, il n'en avait pas encore été reconnu comme roi.

Après ce temps les Juifs de la défection, voyant Jonathas en repos, mandèrent à Bacchide qu'il serait facile de le surprendre, lui et les siens, dans une seule nuit. Bacchide écrivit des lettres en conséquence à ses alliés en Judée et vint bientôt lui-même avec une armée considérable. Mais la trame fut découverte. Jonathas prit cinquante chefs du complot et les mit à mort ; ensuite il se retira avec les siens à Bethbessen, ville du désert, dont ils réparèrent les ruines et qu'ils fortifièrent. Bacchide vint en faire le siège avec toute son armée, ainsi que les Juifs de son parti ; mais Jonathas, ayant confié la défense de la forteresse à son frère Simon, attaqua les Juifs alliés des Syriens, tandis que Simon fit une sortie, brûla les machines des assiégeants et remporta sur Bacchide une victoire décisive. Celui-ci, profondément affligé, s'irrita contre les méchants qui lui



avaient conseillé de venir dans leur patrie, en fit mourir plusieurs, et résolut de s'en retourner en son pays avec ce qui lui restait de troupes. Jonathas, l'ayant su, lui envoya des ambassadeurs pour faire la paix et rendre de part et d'autre les prisonniers et le butin qu'on avait faits. Bacchide y consentit volontiers, jura que de sa vie il ne lui ferait aucun mal, lui rendit les prisonniers, s'en retourna dans son pays et ne revint plus.

Le glaive cessa ainsi en Israël. Jonathas demeura à Machmas, commença à juger le peuple, et extermina les impies de la terre d'Israël<sup>1</sup>. Des révolutions au dehors vinrent inopinément consolider et augmenter son pouvoir.

Démétrius s'était rendu méprisable à ses sujets par sa paresse et son ivrognerie; d'un autre côté son caractère remuant et bizarre avait indisposé contre lui les rois d'Égypte, de Pergame et de Cappadoce; les Romains, qui l'avaient enfin reconnu roi, ne lui étaient pas pour cela plus favorables. Dans cet état de choses un individu se rencontre du nom de Balas, de basse extraction suivant les auteurs grecs et latins, fils d'Antiochus-Épiphanes suivant Josèphe et le premier livre des Machabées. L'un et l'autre peuvent être vrais; Antiochus promenant ses adultères partout, il pouvait laisser des fils dans la lie du peuple. Quoi qu'il en soit, Balas s'annonce comme Alexandre, fils d'Antiochus-Épiphanes; il est reconnu comme tel par les trois monarques que Démétrius avait offensés; le sénat romain, devant lequel il se présente, non-seulement lui permet de revendiquer ses droits au trône d'Antiochus, mais lui promet encore son appui. Dès lors Alexandre n'a plus de peine à trouver des soldats; il débarque à Ptolémaïde, est reçu dans la ville et commence à régner comme roi de Syrie.

Cette nouvelle fit sortir Démétrius de son indolence, et il marcha contre lui avec une puissante armée. L'assistance de Jonathas devenait importante dans cette conjoncture. Démétrius, qui avait le plus à craindre sa désaffection, à cause du mal qu'il lui avait fait, ainsi qu'à tous les Juifs, lui écrivit le premier

avec de grandes louanges, lui donna le pouvoir d'assembler une armée, de fabriquer des armes, d'être même son allié, et ordonna que les otages qui étaient en la forteresse lui fussent rendus. Jonathas s'en alla aussitôt à Jérusalem, lut les lettres en présence de tout le peuple et de ceux qui étaient dans la forteresse. Ceux-ci eurent une grande frayeur quand ils ouïrent que le roi lui avait donné pouvoir d'assembler une armée; ils lui rendirent des otages qu'il rendit à leurs parents. Les étrangers qui étaient dans les forteresses que Bacchide avait élevées s'enfuirent chacun dans leur pays. Il n'y eut que les garnisons de Bethsura et de la citadelle de Jérusalem qui demeurèrent, parce qu'elles étaient composées presque entièrement de Juifs apostats, qui ne savaient où trouver une retraite assurée. Jonathas fixa sa résidence à Jérusalem, fit rebâtir la ville et travailler à de nouvelles fortifications tout autour. Il fit aussi relever la muraille de la montagne du temple, qu'Antiochus-Eupator avait fait abattre.

Alexandre, à qui l'on avait raconté les batailles et les grandes actions des Machabées, ainsi que les maux qu'ils avaient soufferts, apprit bientôt les promesses que Démétrius avait faites à Jonathas; il dit: « Pourrions-nous jamais trouver un tel homme? Faisons-en notre ami et notre allié. » Et il lui envoya, avec la pourpre et la couronne d'or, une lettre conçue en ces termes: « Le roi Alexandre à son frère Jonathas, salut. Nous avons appris de toi que tu es un homme fort et puissant, et digne d'être notre ami. C'est pourquoi nous t'établissons aujourd'hui grand-prêtre de ta nation avec le titre d'ami du roi, afin que tu sois attaché à nos intérêts et que tu gardes l'amitié avec nous. »

L'an 160 du règne des Grecs, 151 avant Jésus-Christ, au septième mois, en la fête solennelle des Tabernacles, Jonathas se revêtit, non de la pourpre qu'il avait reçue d'Alexandre, mais de la robe sainte qu'il avait droit de porter comme grand-prêtre; ce qu'il était de droit ainsi que son frère Judas l'avait été, comme chef de la première famille sacerdotale<sup>1</sup>. La lettre du roi ne fit que lui assurer plus

<sup>1</sup> Mach., 9.

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 12, c. 17.

de respect au dehors. Il leva en même temps une armée et prépara des armes en abondance.

Démétrius ayant appris tout cela en fut profondément affligé. « Comment, se dit-il, avons-nous permis qu'Alexandre nous ait prévenus, et que, pour fortifier son parti, il ait gagné l'amitié des Juifs ? Je veux leur écrire aussi d'une manière obligeante et leur offrir des dignités et des dons, afin qu'ils se joignent à moi pour me secourir. » Il leur écrivit donc en ces termes : « Le roi Démétrius à la nation des Juifs, salut. Nous avons appris avec joie que vous avez gardé l'alliance que vous aviez faite avec nous, que vous êtes demeurés dans notre amitié et que vous ne vous êtes point unis à nos ennemis. Continuez donc maintenant à nous conserver toujours la même fidélité, et nous vous rendrons avantageusement ce que vous aurez fait pour nous. Nous vous remettons beaucoup de choses qui vous avaient été imposées et nous vous ferons de grands dons. Et dès à présent je vous remets, et à tous les Juifs, les tributs que vous aviez accoutumé de payer. Je veux aussi que Jérusalem soit sainte et libre avec tout son territoire, et que les dîmes et les tributs lui appartiennent. Je remets aussi entre vos mains la forteresse qui est dans Jérusalem, et je la donne au grand-prêtre, afin qu'il y établisse, pour la garder, les gens que lui-même aura choisis. Je donne encore la liberté, sans aucune rançon, à tous les Juifs qui ont été emmenés captifs du pays de Juda. Je veux aussi que toutes les fêtes solennelles, avec les trois jours d'avant et les trois jours d'après, soient des jours d'immunités et de franchises pour tous les Juifs qui sont en mon royaume, et qu'il ne soit permis alors à personne d'agir en justice contre eux, ni de leur faire aucune peine pour quelque affaire que ce puisse être. J'ordonne de plus qu'on fera entrer dans les troupes du roi jusqu'à trente mille Juifs, qu'on leur confiera les forteresses les plus considérables et les affaires les plus importantes, et que trois villes de Samarie soient réunies à la Judée pour ne dépendre plus que du souverain prêtre. Je donne aussi Ptolémaïde et son territoire au sanctuaire de Jérusalem, pour l'entretien des choses saintes. » Il ajoutait, de ses propres revenus,

quinze mille sicles d'argent, 30,000 francs de notre monnaie, protestait que le temple de Jérusalem serait un asile inviolable. « On donnera enfin, de l'épargne du roi, de quoi fournir aux bâtiments ou aux réparations des lieux saints, et on prendra encore, des mêmes deniers, de quoi bâtir et fortifier les murailles de Jérusalem et des autres villes qui sont en Judée. »

Quand Jonathas et le peuple eurent ouï ces paroles ils ne les crurent pas et ne les reçurent point ; car ils se souvenaient des grands maux qu'il avait faits en Israël et des tribulations dont il les avait accablés. Ils se portèrent donc à favoriser plutôt Alexandre, parce qu'il leur avait parlé le premier sincèrement de paix, et ils l'assistèrent toujours dans la suite.

Les deux rois se donnèrent une première bataille, où Démétrius eut l'avantage ; mais Alexandre, soutenu par les rois de Cappadoce, de Pergame et d'Égypte, ainsi que par les Romains et par les Juifs, fut bientôt en état de livrer une seconde bataille, où, après quelques actions de bravoure, Démétrius perdit la couronne et la vie.

Pour consolider les fruits de sa victoire Alexandre envoya des ambassadeurs à Ptolémée-Philométor, roi d'Égypte, pour lui notifier son avènement au trône de Syrie et lui demander en mariage sa fille Cléopâtre. Elle lui fut accordée ; son père la conduisit lui-même jusqu'à Ptolémaïde, où se célébrèrent les noces. Alexandre y invita Jonathas, qui s'y rendit avec un grand éclat, fit aux deux rois des présents considérables, ainsi qu'à leurs amis, et s'assura leurs bonnes grâces. Quelques méchants tentèrent de l'accuser ; mais, au lieu de les écouter, Alexandre commanda qu'on ôtât à Jonathas ses vêtements ordinaires et qu'on le revêtît de pourpre ; il le fit asseoir à côté de lui, le plaça au nombre de ses principaux amis, et le fit commandant militaire et gouverneur de province. En sorte que Jonathas revint à Jérusalem en paix et avec joie. C'était l'an 162 du règne des Grecs, 149 avant Jésus-Christ.

Trois ans après, en 165, une nouvelle révolution éclata en Syrie. Démétrius 1<sup>er</sup> ou Soter, craignant l'issue de la guerre, où il périt en effet, avait envoyé ses deux fils, Démétrius et



Antiochus, avec des trésors considérables, à Gnide, ville de Carie, chez un ami du nom de Lasthénès. Pendant ce temps Alexandre, une fois assuré du trône, s'abandonna au luxe, à l'oisiveté et à la débauche, laissant exercer toute sorte de cruautés à son favori Ammonius. Cette conduite lui attira bientôt le mépris et la haine des peuples. Le jeune Démétrius crut l'occasion favorable. Avec quelques mercenaires crétois, que lui avait procurés Lasthénès, il débarqua en Cilicie, où bientôt les mécontents, qui affluaient de toutes parts, lui formèrent une armée. Alexandre était en Phénicie lorsqu'il apprit cette nouvelle; il retourna promptement à Antioche, pour prévenir l'ennemi; mais aussitôt le gouverneur qu'il avait laissé dans la Célésyrie se déclara pour son compétiteur. Il rassembla une armée, vint camper devant Jamnia, fit des reproches à Jonathas de ce que seul il tenait pour Alexandre et de ce qu'il se confiait en ses montagnes, le défiant insolemment de venir le combattre dans la plaine. Jonathas se mit en marche avec dix mille hommes d'élite; Simon le suivit; ils campèrent devant Joppé, où Apollonius avait mis garnison; Jonathas fit donner l'assaut et la ville ouvrit ses portes. Apollonius vint alors devant Joppé avec une nombreuse infanterie et trois mille chevaux, assiégea Jonathas, fit semblant ensuite de marcher sur Azot pour attirer Jonathas dehors; celui-ci le poursuivit, mais en ordre de bataille; rendit vaine, avec le secours de Simon, une embuscade de mille cavaliers; battit toute l'armée syrienne, prit Azot et brûla le fameux temple de Dagon, où beaucoup d'ennemis s'étaient réfugiés. La perte entière des Syriens fut environ de huit mille hommes. Ascalon ouvrit également ses portes à Jonathas, qui s'en retourna chargé de dépouilles à Jérusalem. Lorsque le roi Alexandre ouït ces nouvelles, il le combla de nouveaux honneurs, lui envoya une agrafe d'or telle que les rois en avaient pour assurer le manteau de pourpre sur l'épaule, et lui donna en propriété une autre ville des Philistins, Ascalon, avec tout son territoire<sup>1</sup>.

Alexandre Balas avait imploré le secours de son beau-père, Ptolémée-Philométor; celui-ci se mit en route avec une grande armée et envoya une puissante flotte; mais c'était pour s'emparer du royaume d'Alexandre par ruse et l'ajouter à son royaume. Toutes les villes de Syrie lui ouvrirent les portes et le reçurent avec de grands honneurs; Alexandre l'avait ainsi ordonné, parce que c'était son beau-père; mais, en attendant, le beau-père mettait garnison égyptienne dans toutes les villes. Près d'Azot on lui montra le temple de Dagon en cendres, la ville en ruines, les cadavres jetés sur la terre, les tombeaux de ceux qui avaient été tués en la bataille et qu'on avait entassés le long du chemin. On lui dit que c'était Jonathas qui était l'auteur de tous ces désastres; mais il ne répondit rien, reçut amicalement Jonathas qui vint le voir à Joppé et l'accompagner jusqu'au fleuve Éleuthère, d'où il retourna tranquillement à Jérusalem.

Ptolémée obtint ainsi la domination des cités jusqu'à Séleucie, près de la mer. De là il envoya des ambassadeurs dire à Démétrius : « Viens, et faisons la paix entre nous, et je te donnerai ma fille qu'Alexandre a épousée, et tu régneras dans le royaume de ton père; car je me repens de lui avoir donné ma fille parce qu'il a cherché à me faire périr. » Il l'accusait parce qu'il désirait s'emparer de son royaume. Il prit donc sa fille, la donna à Démétrius, s'éloigna d'Alexandre, et sa haine fut manifeste. Entré dans Antioche, il mit deux couronnes sur sa tête, et la couronne d'Égypte et la couronne de Syrie.

Pendant ce temps Alexandre était en Cilicie, parce que les habitants de ces provinces s'étaient révoltés. Quand il apprit ce qui s'était passé il marcha contre son beau-père; mais il fut vaincu et s'enfuit en Arabie, près d'un chef d'Arabes, nommé Zabdiel, qui lui coupa la tête et l'envoya à Ptolémée. Celui-ci en témoigna beaucoup de joie; mais sa joie ne fut pas longue, car il mourut trois jours après des blessures qu'il avait reçues dans le combat. Démétrius, monté ainsi sur le trône, prit le surnom de Nicanor ou vainqueur, fit égorger toutes les garnisons égyptiennes

<sup>1</sup> 3 Mach., 10.

de Syrie et de Phénicie et ne conserva que les éléphants. C'était l'année 167 de l'ère des Grecs, 144 avant Jésus-Christ.

Jonathas, qui ne pouvait se promettre rien de favorable de la part du nouveau roi de Syrie, rassembla une armée, amena des machines de guerre devant la forteresse de Jérusalem, pour s'en rendre maître. Quelques Juifs apostats le dénoncèrent à Démétrius, qui vint très-irrité à Ptolémaïde, écrivit à Jonathas de ne plus assiéger la forteresse, mais de venir promptement lui parler. A la réception de cette lettre Jonathas ordonna de continuer le siège ; puis, prenant avec lui quelques-uns des sénateurs d'Israël et des prêtres, ainsi que des présents considérables en or, en argent et autres choses précieuses, il s'abandonna au péril, vint trouver Démétrius, qui, changé tout d'un coup à son égard, non-seulement le confirma dans tous ses honneurs, mais le déclara le premier de ses amis. Jonathas lui demanda même de donner la franchise et l'immunité à la Judée ; aux trois toparchies dont Lydda, Ramatha et Aphéréma étaient les capitales ; à Samarie et à tout son territoire, moyennant trois cents talents une fois payés ; c'était plus de 1,600,000 francs, monnaie décimale. Le roi y consentit et fit expédier, concernant toutes ces affaires, des lettres patentes conçues en ces termes : « Le roi Démétrius à son frère Jonathas et à la nation des Juifs, salut. Nous vous avons envoyé la copie de la lettre que nous avons écrite sur vous à Lasthénès, notre parent, afin que vous la connaissiez (Lasthénès était cet ami fidèle à qui son père l'avait confié avant sa mort) : « Le roi Démétrius à Lasthénès, « son père, salut. Nous avons résolu de faire « du bien à la nation des Juifs, qui sont nos « amis, et qui nous conservent la fidélité « qu'ils nous doivent, à cause de la bonne « volonté qu'ils ont pour nous. Nous avons « donc ordonné que toute la Judée, et les « trois villes Aphéréma, Lydda et Ramatha, « réunies de la Samarie à la Judée, et que « toutes leurs dépendances soient destinées « pour tous ceux qui sacrifient en Jérusalem, « au lieu des tributs que la loi en recevait « tous les ans et des fruits de la terre et des « arbres ; et nous leur remettons dès à pré-

« sent tout ce qui nous appartenait, les di-  
« mes et les tributs, et les impôts des salines,  
« et les couronnes qui nous étaient appor-  
« tées. Nous leur donnons toutes ces choses,  
« et cette concession sera entière dès ce jour  
« et à jamais. Maintenant donc ayez soin de  
« faire une copie de cette ordonnance, et  
« qu'elle soit remise à Jonathas et déposée  
« sur la montagne sainte, en un lieu où elle  
« soit vue de tout le monde. »

Pareil à ses prédécesseurs Démétrius paraît avoir regardé le trône, dès qu'il en fut assuré, comme le siège de l'indolence et de la débauche ; il laissa tout faire à Lasthénès, qui fit beaucoup de mal ; il renvoya son armée syrienne, se confia à ses mercenaires grecs, et s'aliéna ses sujets par des recherches cruelles contre ceux qui, dans toutes ces révolutions politiques, avaient suivi un autre parti que celui de son père et le sien.

Cependant Jonathas lui écrivit et le pria de rappeler enfin ceux qui étaient dans la forteresse de Jérusalem et dans quelques autres. Démétrius le lui promit et beaucoup plus encore, dès que la chose serait possible ; mais il le supplia pour le moment de lui envoyer du secours, attendu que toute son armée l'avait abandonné et qu'il était en péril. Jonathas lui envoya trois mille hommes d'élite. Démétrius, réjoui de leur arrivée, entreprit un coup d'État bien hasardeux : ce fut de désarmer tous les habitants d'Antioche. Ils se soulevèrent au nombre de cent vingt mille hommes, l'investirent dans son palais, avec l'intention de le mettre à mort. Les Juifs, appelés à son secours, repoussèrent les assaillants, se répandirent dans les rues, mirent le feu à la ville et tuèrent près de cent mille habitants. Le reste, intimidé, demanda la paix en jetant les armes. Le roi la leur accorda, tout rentra dans l'ordre et les Juifs s'en retournèrent à Jérusalem, chargés de gloire et de richesses. Démétrius, se voyant affermi sur le trône, n'accomplit aucune des promesses qu'il avait faites à Jonathas ; il lui rendit, au contraire, le mal pour le bien ; mais il eut bientôt lieu de s'en repentir.

Un certain Diodote, surnommé Tryphon, qui avait été général d'Alexandre Balas et son gouverneur d'Antioche, s'était rendu auprès



de Zabdiel, le chef d'Arabes entre les mains duquel était encore le jeune Antiochus, fils d'Alexandre. Il lui avait raconté comment Démétrius s'était attiré la haine de son armée, et il avait cherché à lui persuader de lui remettre le jeune prince pour le placer sur le trône de Syrie. L'ayant enfin obtenu, il revint avec lui dans le pays et lui mit le diadème sur la tête. L'armée licenciée par Démétrius passa au jeune roi. Une bataille fut livrée, Démétrius défait et obligé de fuir. Tryphon se rendit maître des éléphants et s'empara d'Antioche.

Le jeune Antiochus écrivit à Jonathas, disant : « Je t'accorde la dignité de grand-prêtre, je t'établis sur les quatre villes (les trois nommées plus haut et Ptolémaïde), afin que tu sois des amis du roi. » En même temps il lui envoya des vases d'or pour son usage, lui donna le pouvoir de boire dans une coupe d'or et de se vêtir de pourpre et d'avoir une agrafe d'or, et il établit son frère Simon commandant militaire depuis la côte de Tyr jusqu'aux frontières d'Égypte.

Jonathas marcha au secours d'Antiochus contre les troupes de Démétrius. Toute l'armée de Syrie se réunit à lui pour le soutenir. Ascalon ouvrit ses portes et le reçut avec de grands honneurs ; Gaza fut assiégée et forcée de se rendre ; il en prit des otages, les envoya à Jérusalem et continua de parcourir toute la contrée jusqu'à Damas. Là il apprit que les généraux de Démétrius avaient fait une irruption dans la Galilée pour l'empêcher de se mêler davantage de ce qui regardait le royaume de Syrie. Il marcha contre eux, laissant dans la Judée Simon, son frère, qui prit Bethsura et y mit garnison. Près du lac de Génésareth les Juifs furent mis en déroute par les ennemis, dont une partie s'était mise en embuscade. Jonathas, abandonné de tous les siens, à l'exception de deux hommes, déchira ses vêtements, répandit de la terre sur sa tête, pria, fondit sur l'ennemi ; ses troupes, qui fuyaient, retournèrent à leur chef, remportèrent la victoire et tuèrent trois mille hommes. Après quoi Jonathas revint à Jérusalem <sup>1</sup>.

Pour affermir la tranquillité dont il jouissait alors il envoya des ambassadeurs à Rome, où fut renouvelée l'alliance conclue déjà du temps de Judas, son frère. Il en fit autant avec d'autres peuples, nommément avec les Spartiates. Les lettres à ces derniers étaient conçues en ces termes : « Jonathas, le souverain prêtre, et le sénat de la nation, et les prêtres, et le reste du peuple juif, aux Spartiates, leurs frères, salut. Déjà depuis longtemps des lettres ont été envoyées à Onias, le souverain prêtre, par Arius, qui régnait chez vous, pour témoigner que vous êtes nos frères, comme on peut le voir par la copie de ces lettres, que nous avons jointe à celle-ci ; et Onias reçut honorablement l'homme qui avait été envoyé, ainsi que les lettres dans lesquelles il était parlé de cette amitié et de cette alliance. Pour nous, quoique nous n'ayons pas besoin de ces choses, ayant pour consolation les saints livres qui sont en nos mains, nous avons mieux aimé néanmoins envoyer vers vous pour renouveler cette amitié et cette union fraternelle, de peur que nous ne devenions comme, étrangers à votre égard, parce qu'il s'est déjà passé beaucoup de temps depuis que vous avez envoyé vers nous. Nous n'avons donc jamais cessé depuis ce temps-là de nous souvenir de vous dans les fêtes solennelles et les autres jours où cela se doit, dans les sacrifices que nous offrons et dans toutes nos saintes cérémonies, comme il convient de se souvenir de ses frères. Nous nous réjouissons de votre gloire. Quant à nous, de grandes tribulations et de nombreuses guerres nous ont environnés, et les rois qui sont autour de nous ont combattu contre nous. Cependant nous n'avons voulu être à charge ni à vous, ni à nos autres alliés et amis dans toutes ces guerres ; car nous avons reçu des secours du Ciel, et nous avons été délivrés, et nos ennemis sont abattus. Ayant donc choisi Numénus, fils d'Antiochus, et Antipater, fils de Jason, pour les envoyer vers les Romains renouveler l'alliance et l'amitié anciennes que nous avons avec eux, nous leur avons donné ordre d'aller aussi vers vous, de vous saluer de notre part, et de vous rendre nos lettres sur le renouvellement de notre fraternité. C'est

<sup>1</sup> 1 Mach., 11, principalement d'après le grec.

pourquoi vous ferez bien de répondre à ce que nous avons écrit <sup>1</sup>. »

Ainsi, cent quarante ans avant Jésus-Christ, les Juifs étaient alliés et amis des Romains, des Spartiates et de plusieurs autres peuples ; ils faisaient mémoire de ces alliés dans leurs sacrifices et leurs prières solennelles ; ils ne craignaient point de leur dire, dans les instructions de leurs ambassadeurs, que leurs livres saints, livres alors traduits en grec, étaient leur principale consolation ; selon toute apparence il y avait dès lors des Juifs établis à Rome et dans les principales villes de la Grèce ; les Juifs, témoins les noms grecs que portent un grand nombre d'entre eux, ne faisaient pas difficulté d'apprendre aux gentils ce qui était contenu dans ces livres et les gentils n'étaient pas indifférents à les lire. Nous avons vu précédemment que les uns y cherchaient l'origine et la similitude de leurs simulacres ; d'autres pouvaient y chercher et y trouver le vrai Dieu et son vrai culte. C'était une grâce de plus pour les hommes de bonne volonté.

Jonathas avait joui d'un court repos quand il apprit que les généraux de Démétrius voulaient le surprendre avec des forces plus grandes qu'auparavant. Suivant la manière prudente et hardie des Machabées, il marcha au-devant de l'ennemi. Les Syriens, n'ayant pu le surprendre durant la nuit, se retirèrent au delà du fleuve Éleuthère. Jonathas se tourna contre des Arabes qui tenaient le parti de Démétrius et les battit. Ensuite il passa dans la province de Damas, tandis que Simon marcha vers Ascalon et d'autres villes, s'empara de Joppé et y mit garnison.

Lorsque Jonathas fut de retour à Jérusalem il assembla les sénateurs du peuple pour délibérer sur les moyens de défense. On fortifia plusieurs villes, on exhaussa les murs de Jérusalem, on éleva une nouvelle muraille très-haute entre la ville et la citadelle, pour assurer celle-là contre les attaques de la garnison syrienne et intercepter à celle-ci les vivres. Simon bâtissait en même temps des forteresses du côté des Philistins, ces éternels ennemis du nom juif.

<sup>1</sup> 1 Mach., 12.

Tryphon, peu satisfait de régner sous le nom du jeune roi, convoitait une plus haute splendeur et une puissance plus durable ; il résolut la mort du jeune Antiochus ; mais, comme il savait que Jonathas aurait ce crime en horreur et qu'il ne reconnaîtrait jamais pour roi l'assassin de son allié, il lui parut prudent de se défaire d'abord de celui-là, et il marcha contre lui vers Bethsan, ville de la tribu de Manassé. Mais Jonathas étant venu au-devant de lui avec quarante mille hommes, Tryphon le reçut en grand honneur, le recommanda à tous ses amis, lui fit des présents, ordonna à ses troupes de lui obéir comme à lui-même. Ensuite il lui dit : « Pourquoi as-tu fatigué tout ce peuple, puisque nous n'avons point de guerre ? Maintenant donc renvoie-les dans leurs maisons ; choisis-en seulement quelques-uns pour être avec toi, et viens avec moi à Ptolémaïde, et je te la donnerai, et toutes les autres forteresses, et toutes les troupes, et tous les gouvernements, et je m'en retournerai ; car c'est pour cela que je suis venu. »

Jonathas crut aux paroles de Tryphon, congédia son armée, à l'exception de trois mille hommes, dont il envoya deux mille en Galilée et ne retint avec lui que mille ; mais à peine était-il entré dans Ptolémaïde que Tryphon en ferma les portes, le fit prisonnier, et ordonna de massacrer sa petite troupe. Puis il envoya de l'infanterie et de la cavalerie contre les deux mille en Galilée. Mais ceux-ci avaient appris ce qui était arrivé à Jonathas et à leurs frères ; ils s'encouragèrent à se défendre jusqu'à la mort, et marchèrent à l'ennemi avec tant de résolution qu'il n'osa pas les attaquer et s'en retourna d'où il était venu. Les deux mille revinrent sains et saufs en la terre de Judée, pleurant Jonathas, et tout Israël le pleurait avec eux. Les nations du voisinage, au contraire, cherchèrent à les détruire ; elles se disaient : « Ils n'ont ni chef ni secours ; faisons donc maintenant la guerre contre eux et effaçons leur mémoire d'entre les hommes <sup>1</sup>. »

Mais la famille des Machabées était une famille de héros. Simon, frère de Judas et de Jonathas, voyant Tryphon près d'envahir la

<sup>1</sup> 1 Mach., 12.



Judée avec une armée puissante, monta à Jérusalem, assembla le peuple consterné, et, l'exhortant, il dit : « Vous savez combien moi et mes frères, et la maison de mon père, nous avons livré de combats pour nos lois, pour les choses saintes, et quelles angoisses nous avons souffertes. C'est pour cela que tous mes frères sont morts, c'est pour Israël, et je suis demeuré seul. Et maintenant à Dieu ne plaise que je veuille épargner ma vie en quelque temps de tribulation que ce soit ; car je ne suis point meilleur que mes frères. Je vengerai donc ma nation et le sanctuaire, nos enfants et nos femmes, parce que toutes les nations se sont rassemblées pour nous détruire, par la seule haine qu'elles nous portent. » Ces paroles enflammèrent le courage du peuple ; ils lui répondirent à haute voix : « Tu es notre chef à la place de Judas et de Jonathas, ton frère. Conduis-nous dans les combats, et nous ferons tout ce que tu diras. » Aussitôt il assembla tous les hommes de guerre, se hâta d'achever les murs de Jérusalem, envoya vers Joppé un certain Jonathas, fils d'Absalomi, qui en chassa les ennemis et se rendit maître de la ville.

Tryphon s'avança de Ptolémaïde avec une grande armée pour surprendre la terre de Juda, conduisant Jonathas prisonnier avec lui. Simon marcha à sa rencontre. Tryphon lui envoya dire : « Nous avons retenu Jonathas, ton frère, pour de l'argent qu'il devait à cause des revenus du roi qu'il a eus entre les mains. Maintenant donc envoie cent talents d'argent et ses deux fils pour otages, de peur que, quand il sera libre, il ne passe à nos ennemis, et nous le renverrons. »

Simon connut bien qu'il le trompait ; toutefois il commanda que l'argent lui fût livré et les enfants, pour ne pas attirer la haine du peuple d'Israël, qui aurait dit : « Jonathas a péri parce qu'il ne lui a point envoyé l'argent et les enfants. » Simon voyait bien que Tryphon en imposait quand il parlait des dettes de Jonathas ; il prévoyait peut-être encore qu'il ne le renverrait pas ; mais pouvait-il prévoir que ce Grec perfide égorgerait à la fois et les enfants et le père ?

Tryphon ne rendit point Jonathas et marcha plus avant ; mais Simon le suivait par-

tout avec son armée ; quelque part qu'il voulût faire irruption il trouvait Simon en tête. La garnison syrienne de la citadelle de Jérusalem l'envoya prier de venir promptement à leur secours et de leur procurer des vivres. Il voulut prendre une route détournée avec sa cavalerie ; mais il tomba la nuit une quantité de neige qui l'en empêcha et le contraignit de passer au pays de Galaad. Là il égorgea Jonathas et ses deux fils dans un lieu nommé Bascaman, où ils furent enterrés. Après quoi il retourna en Syrie,

Simon envoya prendre les ossements de son frère et les ensevelit dans le tombeau de ses pères, à Modin, et tout Israël pleura Jonathas pendant longtemps. Simon éleva sur le sépulcre de son père et de ses frères un édifice qu'on voyait de très-loin, en pierre polie devant et derrière ; et il plaça sept pyramides l'une contre l'autre, pour son père et sa mère et pour ses quatre frères ; la septième était sans doute pour lui-même ; et il éleva tout autour de grandes colonnes, et sur les colonnes des faisceaux d'armes, pour être un monument éternel, et, auprès des armes, des navires sculptés. Eusèbe et saint Jérôme attestent que ce monument subsistait encore de leur temps, c'est-à-dire au quatrième siècle de notre ère. On le voyait de la mer, quoiqu'il fût à plus de trois lieues du rivage.

Après tant de crimes pour arriver au trône Tryphon commit le dernier : il tua le jeune Antiochus. Cet enfant, fantôme de roi, n'en porte pas moins dans ses médailles les titres pompeux de dieu Épiphane et de Bacchus. Le perfide meurtrier ceignit le diadème et joignit le nom de roi à la puissance qu'il avait déjà.

Simon ne devait rien à cet usurpateur du trône des Séleucides, assassin d'un roi pupille, assassin de son frère. Pour se prémunir contre sa tyrannie il fortifia un grand nombre de villes dans la Judée et les pourvut abondamment de vivres. En même temps il envoya vers Démétrius des ambassadeurs, avec des présents considérables, pour traiter de la paix. Démétrius lui répondit par la lettre suivante : « Le roi Démétrius à Simon, souverain prêtre et ami des rois, et aux an-

ciens et à la nation des Juifs, salut. Nous avons reçu la couronne d'or et la palme que vous avez envoyées, et nous sommes prêt à faire avec vous une paix solide, et à écrire à nos intendants qu'ils vous remettent ce que nous vous avons accordé ; car tout ce que nous avons ordonné en votre faveur demeure ferme et inviolable. Les forteresses que vous avez bâties seront à vous. Nous vous remettons aussi les fautes qui auraient pu se commettre jusqu'à ce jour, ainsi que la couronne que vous deviez, et s'il y avait en Jérusalem quelque autre tribut, que dès aujourd'hui il ne soit plus payé. Et si quelques-uns d'entre vous sont propres à être enrôlés avec les nôtres, qu'ils soient inscrits et que la paix soit entre nous. »

C'est ainsi qu'après bien des guerres, où la nation parut plus d'une fois près de sa perte, les Juifs parvinrent à une complète liberté. Depuis la captivité de Babylone ils avaient été contraints de s'en passer plus ou moins. A commencer par cette année de leur entière indépendance, qui était l'an 170 du règne des Grecs, 141 avant Jésus-Christ, ils cessèrent d'employer l'ère des étrangers et commencèrent à écrire sur les tables et les registres publics : « La première année de Simon, le grand-prêtre, commandant et prince des Juifs. »

Vers ce temps Simon assiégea Gaza, qui, ayant appris la mort de Jonathas, s'était révoltée contre lui. Il y fit donner l'assaut. Déjà il s'était rendu maître d'une tour, déjà plusieurs des siens s'étaient élancés d'une machine de guerre dans l'intérieur de la ville, lorsqu'une foule éplorée, de tout sexe et de tout âge, accourut sur les murailles, implorant à grands cris la clémence de Simon et disant : « Ne nous traitez point selon nos méchancetés, mais selon votre miséricorde. » Il en eut pitié, les laissa sortir de la ville, y entra lui-même en bénissant l'Éternel par des cantiques, la purifia, la peupla de Juifs fidèles, et s'y bâtit à lui-même une demeure.

Les Syriens occupaient toujours la citadelle de Jérusalem ; mais, depuis que Jonathas avait élevé la grande muraille, ils étaient si étroitement bloqués qu'un bon

nombre étaient déjà morts de faim. Le reste se rendit à Simon, qui les laissa partir. Il purifia la citadelle, y fit son entrée solennelle, en louant Dieu, au milieu des rameaux de palmes, et des harpes, et des cymbales, et des nébels, et des hymnes, et des cantiques. C'était le vingt-troisième jour du second mois, l'an 171 du règne des Grecs, 140 avant Jésus-Christ. Et il ordonna que ces jours seraient célébrés tous les ans dans l'allégresse. Il fortifia de plus la montagne du temple et y demeura lui et les siens. Enfin, voyant son fils Jean rempli de talents militaires, il le nomma général de toutes ses armées. Le nouveau général s'établit à Gazara, la même ville que Strabon appelle Gadaris<sup>1</sup>.

Sous le gouvernement de Simon toute la terre de Juda fut en paix. Les rois étaient abattus, il n'y avait plus d'ennemis ; les frontières du pays avaient été reculées ; Joppé était un port de mer qui les mettait en communication avec les peuples d'Europe ; les villes étaient pourvues d'armes et de vivres ; les anciens, assis dans les places publiques, s'entretenaient des biens du pays, et les jeunes gens se revêtaient de gloire et d'habits guerriers ; chacun, cultivant en paix sa terre, s'asseyait sous sa vigne et sous son figuier, sans que personne pût lui inspirer de crainte<sup>2</sup>.

Pour assurer de plus en plus cet état de tranquillité et de bonheur le sage Simon avait envoyé des ambassadeurs à Rome avec un grand bouclier d'or, pour renouveler l'ancienne amitié et alliance. L'usurpateur Tryphon y avait pareillement envoyé les siens, avec une statue d'or de la Victoire, se flattant que le sénat, en acceptant ce don, le reconnaîtrait pour roi. Le sénat fut plus fin ; il reçut la Victoire d'or, comme étant de bon augure ; mais, au lieu du nom de Tryphon, il y fit graver celui du jeune Antiochus, qu'il avait mis à mort et dont il usurpait le trône.

Les ambassadeurs de Simon furent reçus bien différemment. Quand on sut qu'ils y arrivaient on envoya au-devant d'eux, et, à

<sup>1</sup> 1 Mach., 13. Strab., l. 16. — <sup>2</sup> 1 Mach., 14, 4-16.



leur départ, le consul leur donna des lettres, aux rois et aux divers peuples, conçues en ces termes : « Lucius, consul des Romains, au roi Ptolémée, salut. Les ambassadeurs des Juifs, nos amis et nos alliés, sont venus vers nous, envoyés par Simon, le grand-prêtre, et par le peuple des Juifs, pour renouveler l'amitié et l'alliance anciennes, et ils ont apporté un bouclier d'or de mille mines. C'est pourquoi il nous a plu d'écrire aux rois et aux peuples de ne leur faire aucun mal et de ne pas les attaquer, eux, ni leurs villes, ni leurs contrées, et de ne pas secourir ceux qui leur feraient la guerre. Et il nous a semblé bon de recevoir le bouclier. Si donc quelques hommes pervers s'enfuient vers vous de leur contrée, livrez-les à Simon, le prince des prêtres, afin qu'il se venge d'eux selon la loi. » Des lettres semblables furent adressées à Démétrius, roi de Syrie ; Attale, roi de Pergame ; Ariarathe, roi de Cappadoce ; Arsace, roi des Parthes, et dans toutes les régions ; à Lampsaque, aux Spartiates, en Délos, en Myndos, en Sicyone, en Carie, en Samos, en Pamphylie, en Lycie, en Halicarnasse, en Rhodes, en Phasélide, en Cos, en Sidon, en Arade, en Gortine, en Gnide, en Chypre et en Cyrène.

Les mêmes ambassadeurs s'étaient rendus à Sparte ; lorsqu'on y eut appris, ainsi qu'à Rome, que Jonathas était mort, tous en furent très-affligés ; mais, quand ils surent que Simon, son frère, était souverain prêtre à sa place et qu'il était maître de toute la contrée et de toutes les villes, ils lui écrivirent sur des tables d'airain, pour renouveler l'amitié et l'alliance qu'ils avaient faites avec Judas et Jonathas, ses frères.

Ces lettres de Rome et de Sparte ayant été lues à Jérusalem, tout le peuple s'écria : « Quelles actions de grâces rendrons-nous à Simon et à ses fils ? Car il s'est comporté avec valeur lui et ses frères, et la maison de son père ; ils ont combattu contre les ennemis d'Israël et lui ont acquis la liberté. » On fit donc alors une inscription gravée sur des tables d'airain, et on l'attacha à des colonnes sur la montagne de Sion. Voici la copie de cet écrit :

« Le dix-huit du mois d'Élul, l'an cent

soixante-douze, la troisième année de Simon, grand-prêtre, à Jérusalem, en la grande assemblée des prêtres, et du peuple, et des princes de la nation, et des anciens du pays.

« Tout le monde sait que, de nombreux combats ayant été livrés dans notre terre, Simon, fils de Mathathias, des fils de Joarib, et ses frères, se sont abandonnés au péril, et ont résisté aux ennemis de leur nation pour que leur temple restât debout, et leur loi, et ils ont couvert leur nation d'une grande gloire.

« Et Jonathas assembla sa nation, et devint leur grand-prêtre, et il a été réuni à son peuple. Et leurs ennemis ont voulu les fouler aux pieds, et détruire leur pays, et étendre la main sur les lieux saints.

« Alors Simon a résisté et a combattu pour sa nation, et il y a dépensé une grande partie de sa propre fortune, et il a armé les plus vaillants de son peuple, et il leur a donné une solde. Et il a fortifié les villes de Judée, et Bethsura sur la frontière, où les ennemis avaient auparavant leur place d'armes, et il y a mis une garnison de soldats juifs. Et il a fortifié Joppé, sur la mer, et Gazara, sur les confins d'Azot, où demeuraient auparavant les ennemis ; et il y a transplanté des Juifs, et il les a pourvus de tout ce qui était propre à leur établissement et à leur défense.

« Et le peuple a vu la conduite de Simon, et la gloire qu'il méditait pour sa maison ; et il l'a établi son chef, et le prince des prêtres, parce qu'il avait fait toutes ces choses, et rendu la justice, et gardé la foi à sa nation, et parce qu'il avait sans cesse cherché à exalter son peuple. Et durant ses jours tout a prospéré entre ses mains ; et les nations qui étaient en Israël ont été chassées, ainsi que ceux qui étaient en la cité de David, à Jérusalem, en la forteresse, d'où ils sortaient pour profaner tout ce qui est autour du sanctuaire et pour faire une grande plaie à la sainteté du culte. Et il y a établi des Juifs, et il l'a fortifiée pour la sûreté du pays et de la ville, et il a relevé les murailles de Jérusalem. De plus le roi Démétrius lui a octroyé la souveraine sacrificature, l'a mis au nombre de ses amis et l'a élevé à une grande gloire ; car il a su que les Romains appelaient les Juifs leurs amis, leurs

alliés et leurs frères, et qu'ils avaient envoyé honorablement au-devant des ambassadeurs de Simon ; et que les Juifs et leurs prêtres avaient trouvé bon qu'il fût leur chef et leur souverain prêtre à jamais, jusqu'à ce qu'il s'élevât un prophète fidèle ; qu'il fût ainsi leur général, qu'il prît soin des lieux saints, qu'il établît des intendants sur tous leurs ouvrages, sur le pays, sur leurs armes et sur les forteresses ; qu'il fût écouté de tous, que tous les actes publics fussent écrits en son nom et qu'il fût revêtu de pourpre et d'or.

« Et il ne sera permis à personne du peuple, ni des prêtres, de violer aucune de ces choses, ni de contredire ce qu'il aura ordonné, ni de convoquer des assemblées dans le pays sans lui, ni de se revêtir de pourpre et de porter une agrafe d'or.

« Quiconque agira contre les présentes ou en violera quelque chose sera coupable. »

Et il plut à tout le peuple de constituer ainsi le pouvoir de Simon et de faire suivant ces paroles.

Et Simon accepta, et il lui plut de remplir les fonctions de souverain prêtre, d'être le général et l'ethnarque des Juifs et des prêtres, et de présider à tout.

Et on voulut que cette écriture fût mise sur des tables d'airain et placée dans les galeries du temple, en un lieu exposé à la vue de tout le monde, et qu'une copie fût déposée dans le trésor pour servir à Simon et à ses fils de titre perpétuel<sup>1</sup>.

C'est ainsi que les livres divins nous racontent l'inauguration de Simon Machabée dans l'autorité souveraine. C'est une pièce unique dans l'histoire ; on y voit comment une famille, un homme, arrive naturellement et légitimement à la souveraineté. Tout y contribue : la noblesse et l'antiquité de son origine, des fonctions élevées, la gloire des armes, le sang versé pour la patrie, des conquêtes utiles, une administration sage, l'alliance des nations étrangères, la renonciation

du ci-devant souverain ou suzerain, qui octroie ce qu'on a déjà, et enfin, par-dessus tout, le consentement formel de toutes les classes de la nation, des prêtres, des sénateurs, des magistrats, ainsi que du reste.

Voilà comment s'établit la légitimité ordinaire et humaine ; mais les Juifs en connaissaient une autre. Lorsqu'ils voulurent pour la première fois avoir un roi, ils le demandèrent à un prophète fidèle du Seigneur, à Samuël. Ce cas était prévu dans la loi de Moïse ; il y était dit que les enfants d'Israël ne prendraient pour roi que celui que l'Éternel lui-même aurait choisi. Saül est choisi de cette manière, et puis réprouvé par le ministère du prophète Samuël ; David est sacré par le ministère du même prophète, et ensuite confirmé sur le trône, lui et sa race, par le ministère du prophète Nathan. Dans le royaume d'Israël ou de Samarie ce sont d'autres prophètes qui désignent et sacrent les dynasties nouvelles, qui en prédisent et en commandent la destruction quand elles se sont perverties. Les Juifs savaient tout cela ; ils savaient que, d'après la loi, c'était à Dieu seul à leur choisir un souverain ; ils savaient que Dieu s'était toujours expliqué sur ce sujet par le ministère des prophètes. C'est pour cela qu'en conférant à Simon l'autorité souveraine ils y mettent cette clause remarquable : *Jusqu'à ce qu'il s'élève un prophète fidèle*, pour déclarer la volonté de l'Éternel à cet égard.

Ces paroles présentent encore ce sens : *Jusqu'à ce que s'élève le Prophète fidèle*, le prophète par excellence, le grand prophète, le prophète comme Moïse, le prophète qu'il faut écouter sous peine de mort, le prophète annoncé et figuré par tous les prophètes ; le Roi d'Israël, le grand roi figuré par tous les autres rois ; le prince, le chef figuré par tous les autres princes ; le roi, le Pontife éternel ; en un mot, le Christ, à qui est donnée toute puissance au ciel et sur la terre, de qui seul, par conséquent, émane toute puissance sur la terre et dans le ciel.

<sup>1</sup> 1 Mach., 14.



## LIVRE VINGT-DEUXIÈME

DE 144 A L'AN 7 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Accomplissement des prophéties sur l'empire des Romains. — Préparation du monde à l'avènement du Christ.**

La première année de Baltassar, roi de Babylone, Daniel eut un songe et une vision, étant dans son lit; il écrivit le songe et le résuma en ces termes :

« Je voyais dans ma vision pendant la nuit; et voilà que les quatre vents du ciel se combattaient sur la grande mer. Et quatre grandes bêtes sortirent de la mer, différentes les unes des autres. La première était comme une lionne, et elle avait des ailes d'aigle; et, comme je regardais, ses ailes lui furent arrachées; elle fut ensuite relevée de terre, et elle se tint sur ses pieds comme un homme, et un cœur d'homme lui fut donné. Et voici une autre bête, la seconde, semblable à un ours, et elle se tint sur un côté; elle avait dans sa gueule et entre ses dents trois grandes défenses; et on lui disait : Lève-toi, mange beaucoup de chair. Après cela je regardais, et en voilà une autre, comme un léopard, qui avait sur le dos quatre ailes comme celles d'un oiseau; cette bête avait aussi quatre têtes; et la puissance lui fut donnée<sup>1</sup>. »

La grande mer, nous l'avons déjà remarqué, c'est tout le genre humain; les flots, ce sont des peuples; les tempêtes, de grandes révolutions politiques; les quatre vents ou esprits du ciel qui soulèvent et agitent ce vaste océan sont entre les mains des quatre anges auxquels il a été donné de nuire à la terre et à la mer<sup>2</sup>. Les quatre grandes bêtes qui surgissent de cette mer orageuse sont les quatre grands empires; ils sont assimilés à des bêtes

parce que leur instinct politique est la brutalité de la force, et non pas l'intelligence et l'amour. Nous avons vu le premier, l'empire assyrio-babylonien, fier et puissant comme le lion, rapide dans ses conquêtes comme l'aigle, privé de ses ailes lorsque Nabuchodonosor est dépouillé de sa puissance, se relevant avec lui, prenant une attitude humaine et recevant un cœur d'homme. Nous avons vu le second, l'empire Médo-perse, irrité par les Chaldéens, descendre de ses âpres montagnes, comme un ours irrité par des chasseurs; s'appuyant plus d'un côté que de l'autre, plus sur les Perses que sur les Mèdes, et ayant trois défenses, la triple puissance des Perses, des Mèdes et des Chaldéens. Nous avons vu le troisième, l'empire macédonien, se partager, à la mort d'Alexandre le Grand, en quatre puissantes monarchies et subir les révolutions annoncées par le prophète. Nous allons voir avec lui la quatrième et dernière.

« Je regardais ensuite dans cette vision nocturne, et voilà une quatrième bête, terrible, épouvantable et prodigieusement forte; elle avait de grandes dents de fer, et elle mangeait, et elle broyait, et elle foulait aux pieds ce qui restait; elle était fort différente des autres bêtes que j'avais vues avant elle, et elle avait dix cornes. Mais, pendant que je considérais ces cornes, voilà qu'une autre petite corne s'élevait d'entre elles, et trois des premières cornes furent arrachées de devant sa face; et, voilà, cette corne avait des yeux comme des yeux d'homme, et une bouche qui disait de grandes choses.

« Je regardais jusqu'à ce que des trônes

<sup>1</sup> Dan., <sup>II</sup> 7, 1-6. — <sup>2</sup> Apocal., 7, 1 et 2

furent placés et que l'Ancien des jours s'assit ; son vêtement était blanc comme la neige et les cheveux de sa tête comme une laine très-pure ; son trône était des flammes ardentes, et les roues de ce trône un feu ardent. Un fleuve rapide de feu se répandait de devant sa face ; mille fois mille lui servaient de ministres, et dix mille fois cent mille étaient debout devant lui. Le jugement se tint, et les livres furent ouverts.

« Je regardais attentivement, à cause du bruit des grandes paroles que cette corne prononçait ; je regardais jusqu'à ce que la bête eût été tuée, son corps détruit et livré au feu pour être brûlé, et que la puissance des autres bêtes leur eût été ôtée ; car la durée de leur vie leur avait été donnée jusqu'à un temps et un temps.

« Je regardais dans cette vision de nuit, et voilà qu'avec les nuées du ciel venait comme le Fils de l'homme, qui s'avança jusqu'à l'Ancien des jours ; et on le présenta devant lui, et il lui donna la puissance, et l'honneur, et le royaume ; et tous les peuples, toutes les nations et toutes les langues le serviront ; sa puissance est une puissance éternelle, qui ne lui sera point ôtée, et son royaume est impérissable.

« Alors mon esprit frémit dans mon corps. Moi, Daniel, je fus épouvanté, et les visions de ma tête me jetèrent dans le trouble. Je m'approchai d'un des assistants et lui demandai la vérité sur tout cela. Il me parla et m'enseigna la signification de ces choses.

« Ces quatre grandes bêtes sont quatre royaumes qui s'élèveront de la terre ; mais les saints du Très-Haut obtiendront l'empire et le posséderont jusque dans le siècle des siècles.

« J'eus ensuite un grand désir d'apprendre la signification de la quatrième bête, qui était très-différente de toutes les autres, excessivement effroyable, avec des dents de fer et des ongles d'airain <sup>1</sup>, mangeant, broyant et foulant aux pieds ce qui restait, ainsi que des dix cornes qu'elle avait à la tête, et de cette autre qui lui poussa, en présence de laquelle trois cornes étaient tombées ; et de cette

corne qui avait des yeux et une bouche prononçant de grandes choses, corne plus grande que les autres. Et je vis cette corne faisant la guerre contre les saints et prévalant sur eux, jusqu'à ce que vint l'Ancien des jours et qu'il donnât le jugement aux saints du Très-Haut, et que le temps arrivât où les saints obtinrent l'empire.

« Il parla ainsi : La quatrième bête sera le quatrième royaume sur la terre et très-différent de tous les royaumes ; il dévorera toute la terre, il la foulera aux pieds et la broiera. Les dix cornes signifient dix rois qui s'élèveront de ce même royaume. Un autre s'élèvera après eux, qui sera différent des premiers, il humiliera trois rois. Il préférera contre (sur ou touchant) le Très-Haut des paroles, il écrasera les saints du Très-Haut, et il s'imaginera qu'il pourra changer les temps et les lois ; et ils seront livrés entre ses mains jusqu'à un temps, deux temps et la moitié d'un temps. Ensuite se tiendra le jugement, où la puissance lui sera ôtée, en sorte qu'il soit détruit et qu'il périsse à jamais. Et l'empire, et la puissance, et la grandeur des royaumes qu'il y a sous tout le ciel sera donnée au peuple des saints du Très-Haut ; et son empire est un empire éternel, et toutes les souverainetés (en hébreu sultannies) le serviront et lui obéiront.

« Là finit le discours. Mais, moi, Daniel, je fus fort troublé dans mes pensées ; mon visage en fut changé ; mais je conservai ce discours dans mon cœur <sup>1</sup>. »

Lorsque Daniel voyait ces choses, c'était en 555 avant Jésus-Christ, la quatrième bête vivait depuis plus de deux siècles. Rome avait été fondée l'an 753, suivant l'opinion commune ; mais, au jugement des savants, elle remonte encore plus haut. Son empire a subsisté, en Occident, jusqu'en 476 après Jésus-Christ, en tout mille deux cent trente-neuf ans ; en Orient, jusqu'en 1453, en tout deux mille deux cent sept ans, à peu près deux mille ans de plus que l'empire des Grecs et que celui des Perses. Babylone seule, qui, à compter depuis sa fondation par Nemrod jusqu'à son entière décadence, sous les suc-

<sup>1</sup> Les ongles d'airain sont exprimés dans le texte original.

<sup>1</sup> Dan., 7, 7-28.



cesseurs d'Alexandre, a subsisté environ vingt siècles, peut être comparée pour la durée avec Rome. Mais il y a de grandes différences. Comme cité Rome subsiste depuis vingt-six siècles, devenue, depuis dix-huit, la capitale d'un empire spirituel qui n'aura ni fin ni bornes. Comme empire Babylone, après avoir brillé tout au plus cent ans, depuis le père du grand Nabuchodonosor jusqu'à Cyrus, a péri tel qu'un arbre déraciné, sans pousser un seul rejeton. Rome, au contraire, avant qu'elle succombe en Occident comme empire matériel et idolâtre, nous lui verrons pousser une dizaine de cornes ou de puissances; nous verrons une dizaine de rois barbares, qu'elle avait pris à sa solde et qui recevaient d'elle les titres romains de comtes, d'ucs, de consuls, de patrices, transformer ses provinces en autant de royaumes qui subsistent encore et qui se gouvernent encore la plupart d'après ses lois. Parmi cette dizaine de cornes ou de puissances nous lui en verrons pousser une, un peu plus tard que les autres, mais qui, petite d'abord, en humiliera bientôt trois. Ce seront les Sarrasins, employés depuis quelque temps dans les armées romaines, mais qui, en 622, sous Mahomet, feront une puissance à part, laquelle anéantira celle des Perses en Asie, celle des Visigoths en Espagne, celle des Grecs de Constantinople. Cette nouvelle corne ou puissance aura des yeux : Mahomet se donnera pour un voyant et un prophète. Cette corne parlera superbement pour, sur ou contre le Très-Haut; car le texte original peut avoir ces divers sens. Mahomet fera tout cela. Il parlera de Dieu ou fera parler Dieu éloquentement; mais ce sera pour lui faire condamner les chrétiens comme corrupteurs de sa loi, déclarer Mahomet son plus grand prophète, dévouer au glaive quiconque ne l'en croira pas sur parole. Il parlera honorablement de Jésus-Christ comme Messie, Verbe, prophète; mais il condamnera d'impiété et d'idolâtrie quiconque le reconnaît Fils de Dieu; mais l'unique but de la religion et puissance mahométane sera d'exterminer ceux qui adorent le Christ. Les empires idolâtres de Babylone et de Rome étaient pour ainsi dire des empires *anti-Dieu*, en ce

qu'à la place du Dieu véritable ils en adoraient d'autres; l'empire mahométan sera, par son essence même, l'empire antichrétien. C'est toujours la guerre contre Dieu; seulement, depuis que Dieu s'est manifesté dans le Christ, cette guerre se manifestera dans une forme d'antechrist. Cette corne fera la guerre aux saints et prévaudra sur eux. Le mahométisme ne cessera de faire la guerre aux chrétiens, appelés saints dans le langage de l'Écriture, et prévaudra sur eux dans tout l'Orient. Cette nouvelle corne, ce nouveau roi s'imaginera pouvoir changer les temps et les lois. Le mahométisme introduira une nouvelle manière de compter les années; au lieu de célébrer ou le samedi avec les Juifs, ou le dimanche avec les chrétiens, il célébrera le vendredi; à la loi de Moïse et à la loi de Jésus-Christ il substituera l'Alcoran comme une réformation de l'une et de l'autre. Cette corne, cet empire aura ainsi la puissance jusqu'à un temps, deux temps et la moitié d'un temps, c'est-à-dire, dans le langage apocalyptique, un an, deux ans et la moitié d'une année. Le prophète de la nouvelle alliance, saint Jean, se sert des mêmes expressions; de plus, il les traduit tantôt par quarante-deux mois, tantôt par douze cent soixante jours. Or les mahométans, pour se retrouver dans les embarras de leur comput, emploient une période ou un cycle de trente ans, autrement un mois d'année. Sur ce pied les quarante-deux mois ou douze cent soixante jours auxquels Daniel et saint Jean bornent la durée de la dernière corne ou puissance feraient douze cent soixante ans. Comme le mahométisme a commencé en 622, il finirait donc en 1882.

Il y a plus; ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs, dans ces expressions de Daniel et de saint Jean, *un temps, deux temps et la moitié d'un temps*, on pourrait même découvrir, pour la puissance mahométane, comme trois époques : une première d'accroissement, une seconde de lutte, une troisième de décadence. Pendant *un temps*, douze mois d'années ou trois cent soixante ans, depuis 622 jusqu'en 982, vers la fin du dixième siècle, le mahométisme triomphera partout sans beaucoup d'obstacles. Pendant *deux temps*, deux

ans d'années ou sept cent vingt ans, depuis la fin du dixième siècle, où les chrétiens d'Espagne commenceront à repousser les mahométans et feront naître les croisades, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, il y aura une lutte à peu près égale entre le mahométisme et la chrétienté. Depuis la fin du dix-septième siècle, où Charles de Lorraine et Sobieski de Pologne, achevant ce que Pie V avait commencé à la journée de Lépante, briseront tout à fait la prépondérance des sultans, le mahométisme sera en décadence. Enfin il est non-seulement possible, mais très-probable, qu'à dater de cette dernière époque, le commencement du dix-huitième siècle, après la moitié d'un temps, six mois d'années, ou cent quatre-vingts ans, vers 1882, c'en soit fait de cette puissance.

*Alors se tiendra le jugement.* Déjà nous avons vu le Très-Haut, avec ses vaillants et ses saints, juger le roi de Babylone; nous le verrons pareillement, dans l'Apocalypse, juger, avec les anges et les saints, Rome idolâtre et ivre du sang des martyrs; ici nous le voyons jugeant l'empire antichrétien et les autres restes politiques de la quatrième bête ou de Rome idolâtre. Lorsque la sentence contre cette dernière s'exécute par la main des Barbares, la puissance fut donnée aux saints du Très-Haut, aux chrétiens, qui formèrent dès lors de nouveaux royaumes, un nouveau genre humain nommé chrétienté. Lorsque la sentence finale s'exécutera contre l'empire antichrétien de Mahomet et les autres restes politiques de la quatrième bête, alors sera donnée au peuple des saints la souveraineté, la puissance, la grandeur de tous les royaumes qui sont sous le ciel.

Telle est, dans l'ensemble de l'histoire humaine, la part de l'empire romain.

Quant à sa première origine, les anciens auteurs varient; mais il y a moyen de les concilier. Voici comment s'exprime à cet égard un des plus célèbres, Salluste.

«La ville de Rome, selon ce que j'ai appris, a eu pour fondateurs et pour premiers maîtres des Troyens fugitifs qui, sous la conduite d'Énée, erraient sans habitation certaine, et, avec eux, les Aborigènes, nation agreste, sans loi, sans gouvernement, entièrement libre et

indépendante. Ces deux peuples, d'origine diverse, de langage différent, vivant les uns d'une manière, les autres d'une autre, dès qu'ils se furent rassemblés dans la même enceinte, se fondirent en un avec une facilité incroyable; mais lorsque, devenus plus nombreux, plus policés, possesseurs de plus grands domaines, leur fortune parut assez prospère et assez solide, selon la destinée ordinaire aux choses mortelles, l'opulence excita la jalousie. Les rois et les peuples voisins leur firent donc la guerre; un petit nombre de leurs amis vint à leur secours; les autres, frappés de terreur, se tinrent loin du péril. Mais les Romains, attentifs au dedans et au dehors, usaient de diligence, faisaient leurs préparatifs, s'animaient les uns les autres, marchaient au-devant des ennemis; liberté, patrie, famille, leurs armes mettaient tout à couvert. Après avoir écarté les dangers par leur valeur, ils portaient du secours à leurs alliés et à leurs amis, et ils s'en faisaient plus par les services qu'ils rendaient que par ceux qu'ils recevaient.

« Ils avaient un gouvernement légitime ou réglé par les lois; on l'appelait royauté. Des hommes choisis, dont le corps était affaibli par les années, mais dont l'esprit était fortifié par la sagesse, formaient le conseil public; ou leur âge ou l'analogie de leur emploi leur fit donner le nom de *pères*. Dans la suite, lorsque le gouvernement royal, qui avait été établi d'abord pour la conservation de la liberté et l'accroissement de la chose publique, eut dégénéré en orgueil et en tyrannie, ils changèrent l'usage et se firent des gouvernements annuels, avec deux gouvernants. Ils pensaient que, de cette manière, le cœur humain serait le moins susceptible des sentiments de hauteur qu'inspire une puissance illimitée <sup>1</sup>. »

Ce que rapporte Denys d'Halicarnasse, dans ses *Antiquités romaines*, explique et confirme le récit de Salluste. Il nous apprend qu'on lisait dans les annales sacrées des Romains qu'Énée eut trois fils, Ascagne, Romus et Romulus; qu'Ascagne bâtit Albe et quelques autres villes; que Romus fonda Capoue

<sup>1</sup> Salluste, *Catilina*, n. 6.



et Rome; que cette dernière ville, s'étant trouvée déserte plus tard, Albe y envoya une nouvelle colonie sous la conduite d'un autre Romulus et d'un autre Romus, qui la fondèrent de nouveau, en sorte que Rome a été fondée deux fois, la première peu après la guerre de Troie, la seconde quinze générations après la première<sup>1</sup>. Comme c'est la seconde fondation qui a donné naissance à l'empire romain, l'on conçoit que la plupart des historiens ne parlent que de celle-là.

Par les Aborigènes qui, suivant Salluste, se joignirent aux Troyens fugitifs pour bâtir et peupler Rome, l'on entend généralement les anciens habitants du pays. Denys d'Halicarnasse distingue parmi eux plusieurs émigrations de la Grèce, les Pélasges, les Arcadiens, les Sicules ou Siciliens.

Quant à la seconde fondation de cette fameuse cité, l'histoire en a été tournée de manière à être comme une allégorie poétique. Romulus et Rémus, Romus chez les auteurs grecs, naissent de la conjonction violente du dieu de la guerre avec une vestale ou vierge sacrée; ils sont exposés dans les eaux débordées du Tibre par ordre de leur grand-oncle Amulius, usurpateur du trône sur leur grand-père Numitor; le Tibre, en se retirant, les laisse sur le rivage; une louve vient les allaiter; ils sont recueillis par des pâtres; ils passent leur jeunesse à lutter contre les bêtes féroces et contre les brigands, ou à faire les brigands eux-mêmes; ils sont reconnus de leur aïeul Numitor, tuent l'usurpateur Amulius, vont fonder une ville aux lieux où on les avait exposés, se disputent à qui lui donnera son nom; Romulus tue son frère, ouvre un asile à tous les mécontents, esclaves fugitifs, débiteurs insolvable, établit un sénat et des assemblées du peuple; pour procurer des femmes aux nouveaux venus il enlève, au milieu d'une fête, les filles des peuples voisins; des guerres s'ensuivent; il tue un roi de sa propre main, s'empare de trois villes, en incorpore les habitants au peuple romain; les Sabins envahissent Rome, se rendent maîtres du Capitole; la nouvelle ville est noyée dans le sang; les filles sabines, devenues femmes

romaines, s'interposent entre leurs pères et leurs maris; les deux peuples réconciliés n'en font plus qu'un, et, au moment de périr, Rome se relève deux fois plus forte. Tatius, roi sabin, meurt assassiné; Romulus règne de nouveau seul et disparaît enfin lui-même, au milieu d'une tempête, sous le poignard des sénateurs, dit-on, qui en firent ensuite un dieu.

A ces premiers traits qui ne reconnaîtra la quatrième bête de Daniel, cette bête terrible, effroyable? Elle ne fait que de naître, et déjà sa couche regorge de sang et de carnage, et déjà elle engloutit dans son sein le peuple de quatre villes, et déjà elle met en pièces son premier conducteur. Le deuxième, qui fut le Sabin Numa-Pompilius, tâcha d'appriivoiser par la religion son naturel féroce; mais à peine est-il mort que, sous son troisième, Tullus-Hostilius, elle s'attaque à sa propre mère, la ville d'Albe. Trois frères se battent contre trois frères pour l'empire de la mère ou de la fille; Albe est détruite, son dictateur écartelé, et tous ses habitants transportés à Rome, qui voit ainsi doubler sa population. Sous Ancus-Martius, son quatrième conducteur, la terrible bête saisit de ses griffes quatre villes latines et se les incorpore comme sa nourriture; sous son cinquième, Tarquin l'Ancien, qui mourut assassiné par les fils de son prédécesseur, elle en use de même avec huit autres villes; sous le sixième, Servius-Tullius, elle se trouve plus de quatre-vingt mille citoyens en état de porter les armes et agrandit considérablement son enceinte. Servius meurt assassiné par son gendre et successeur, Tarquin le Superbe, et par sa propre fille, Tullie.

Tarquin, qui, le premier, s'était donné pour conducteur à la bête sans la consulter, cherchait à lui rogner ses dents de fer et ses ongles d'airain. Les principaux du sénat sont mis à mort, les assemblées du peuple interdites; tout se fait par la volonté d'un seul; il ne tient sous les armes que la partie de la population qui lui est dévouée; l'autre est employée à des travaux publics, entre autres à creuser et à construire ces immenses égouts qui subsistent encore. De puissantes alliances au dehors le rassurent contre les émeutes du

<sup>1</sup> Dion. Halic., l. 1, c. 73.

dedans. Cependant la bête murmure, elle s'ennuie de fouiller la terre; il faut absolument la conduire contre trois ou quatre cités. Mais Lucrèce est violée par un fils de Tarquin; elle se tue; Brutus fait serment de venger sa mort; il entraîne tout le peuple; la royauté est abolie et les Tarquins proscrits à jamais. C'est ainsi que la bête, après avoir exercé son enfance, pendant deux cent quarante-quatre ans, à faire sa proie des villes circonvoisines, termine son premier âge par expulser ses conducteurs.

Dans son deuxième âge, dans son adolescence de deux siècles, elle étendra ses griffes d'airain sur toute l'Italie. Ses luttes y seront encore plus terribles et plus opiniâtres; plusieurs fois elle paraîtra sur le point d'y succomber.

En expulsant Tarquin le Superbe et sa famille les Romains, au lieu d'un roi à vie, s'en firent deux à l'année, sous le nom de consuls. Les premiers furent Brutus et le mari de Lucrèce. Une conspiration se forma pour le rappel des Tarquins. Au nombre des conjurés étaient deux fils du premier consul et des neveux du second. Brutus monta sur son tribunal devant tout le peuple, appela ses deux fils, fit lire les preuves de leur complicité, leur demanda s'ils avaient quelque chose à répondre, et, sur ce qu'ils ne répondirent que par des larmes, surmontant lui-même, comme consul, sa tendresse de père, il ordonna aux licteurs de les décapiter avec la hache après les avoir battus de verges. L'autre consul, qui était parent des Tarquins, ayant voulu sauver ses neveux, se rendit suspect et fut obligé de s'exiler lui-même. Peu après, Brutus, à la tête de l'armée romaine, et Aruns, fils du roi détrôné, à la tête de la sienne, coururent l'un sur l'autre avec tant d'impétuosité qu'ils se percèrent l'un l'autre de leurs lances. Porsenna, roi d'Étrurie, venu au secours des Tarquins, faillit prendre Rome; Horatius Coclès la sauva par sa valeur; Mucius-Scévola manqua d'assassiner Porsenna dans son camp. Rome capitula et se rendit; Tacite nous le dit en toutes lettres<sup>1</sup>. Les conditions furent même

assez dures, comme nous le voyons par ces mots de Pline : « Dans le traité qu'après l'expulsion des rois Porsenna accorda au peuple romain, nous trouvons nommément compris qu'on ne se servirait de fer que pour la culture des champs. De très-anciens auteurs ajoutent qu'il fut même défendu de se servir d'un *style* de fer pour écrire<sup>1</sup>. » Ces faits, si nettement avoués par ces deux écrivains, mais dissimulés par Tite-Live, nous font bien voir à quelle extrémité Rome s'était vue réduite.

Dans les temps qui suivent on la voit presque toujours en guerre avec les peuples voisins, mais sans faire, pendant bien des années, aucun progrès considérable. La cause en était à des divisions intestines.

Le passage de l'enfance à l'adolescence est pour tous les êtres vivants une époque de crise et de changement. La voix, la taille, les formes, les proportions, les goûts, les pensées même deviennent autres. Tout l'individu est en fermentation, jusqu'à ce que ses divers éléments aient pris un certain équilibre. Rome éprouva cette crise naturelle.

Dès les commencements la puissance publique y était partagée en trois : le roi, le sénat et le peuple. Le roi nommait les sénateurs; à la mort du roi le sénat proposait de lui donner un successeur; le peuple le nommait, et le sénat ratifiait la nomination. Dans les condamnations à la peine capitale il y avait appel au peuple.

Les comices ou assemblées du peuple romain se tenaient de trois manières : 1° par tribus ou arrondissements territoriaux, qui montèrent successivement de trois à trente-cinq et comprenaient tous les citoyens romains; chaque tribu n'avait que sa voix, et il n'y avait que quatre tribus dans la ville; 2° par curies, au nombre de trente, où les citoyens de Rome étaient seuls admis à donner leurs suffrages, qui se comptaient par têtes; 3° par centuries, qui étaient au nombre de cent quatre-vingt-neuf et divisées en six

<sup>1</sup> Tacite, *Hist.*, l. 3, n. 72 : « Dedita urbe. »

<sup>1</sup> Pline, *Hist. nat.*, l. 34, c. 14 : « In fœdere quod, expulsis regibus, populo Romano dedit Porsenna, nominatim comprehensum invenimus ne ferro, nisi in agricultura, uterentur. Etiam stylo scribere vetitum vetustissimi auctores prodiderunt. »



classes, d'après le plus ou moins de propriété. La première classe, composée des citoyens qui possédaient au moins la valeur de cent mille as, monnaie romaine qui a valu d'abord 8 et ensuite 5 centimes, monnaie décimale, était subdivisée en quatre-vingt-dix-huit centuries, qui avaient chacune leur voix. Les seconde, troisième et quatrième classes, formées de citoyens qui possédaient soixante-quinze, cinquante ou vingt-cinq mille as, renfermaient chacune vingt centuries. La cinquième, composée de ceux qui possédaient dix mille as, en avait trente. Enfin la sixième, composée de ceux qui ne possédaient rien ou seulement de quoi nourrir leur famille, ne formait qu'une centurie, quoiqu'elle surpassât de beaucoup en nombre toutes les autres classes réunies. Ainsi, dans les comices par centuries, sur cent quatre-vingt-neuf voix, la classe des pauvres ou la masse de la population n'en avait qu'une, tandis que la classe des riches en avait quatre-vingt-dix-huit ; en sorte que, dès qu'elle était d'accord, elle était toujours sûre de la majorité, qui n'était que de quatre-vingt-quinze.

Après l'expulsion des rois les consuls qui les remplaçaient étaient élus dans les comices par centuries ; de plus ils ne pouvaient l'être que parmi les patriciens ou familles sénatoriales. Les riches ou les nobles étaient ainsi deux fois maîtres de ces élections, et parce qu'on ne pouvait choisir que parmi eux, et parce qu'au fond c'étaient eux qui choisissaient. Eux seuls occupaient en outre les dignités de prêtres, de pontifes et d'augures ; eux seuls commandaient les armées ; eux seuls rendaient la justice et connaissaient les lois et les formules de la jurisprudence, en sorte que les plébéiens, pour pouvoir se défendre devant les tribunaux, étaient obligés de se mettre sous le patronage de quelque patricien et de se faire ses clients. Or, les patriciens étant hommes, il était impossible qu'ils n'abusassent point de tant de prérogatives. Pour étouffer les murmures des plébéiens ils les engageaient sans cesse dans de nouvelles guerres, mais les guerres augmentaient encore le mal. Souvent, au retour d'une campagne malheureuse, le plébéien, qui était

obligé de servir à ses dépens, se voyait ruiné de dettes, livré entre les mains d'un usurier impitoyable, qui avait droit de le vendre comme esclave et même de le couper en pièces. Après avoir vainement demandé au sénat le redressement de ses griefs, le peuple, sans se livrer à d'autre excès, se retire, en différents temps, trois fois hors de Rome. Il obtient ainsi l'abolition des dettes, l'abolition de la loi qui permettait au créancier de vendre son débiteur, la création de cinq et ensuite dix magistrats inviolables, nommés tribuns du peuple et tirés de son sein, pour défendre ses droits. Ces tribuns obtinrent successivement que toutes les lois romaines fussent rédigées par écrit et exposées publiquement sur douze tables, afin que tout le monde pût les connaître ; que les décrets du peuple assemblé par tribus, où les riches étaient confondus avec les pauvres, et où il y avait trente et une tribus de la campagne contre quatre de la ville, auraient par eux-mêmes force de loi ; que les plébéiens fussent admissibles à toutes les magistratures de la république ; que le mariage fût permis entre patriciens et plébéiens, etc. D'un autre côté, pour apaiser la classe si nombreuse des pauvres, qui, dans les premiers temps, était exempte du service militaire, mais y fut ensuite admise à sa grande satisfaction, le sénat lui distribua, à différentes époques, des terres conquises, soit aux environs de Rome, soit dans des colonies plus éloignées ; mais surtout il établit une paye régulière pour l'infanterie, ce qui porta remède à la plupart des maux engendrés jusque-là par les dettes et les usures. Quant aux cavaliers ou chevaliers, ils étaient tirés de la classe des riches et leurs chevaux entretenus aux frais du public. C'est ainsi que la puissance romaine se forma ce vigoureux tempérament qui lui fit supporter les plus rudes épreuves et dompter enfin toutes les nations.

Dans cette période critique la première magistrature éprouva quelques variations ; les deux consuls furent quelquefois remplacés par trois et six tribuns militaires, et pendant deux années par les décemvirs.

C'étaient dix hommes choisis par le peuple d'entre les patriciens pour rédiger le

code des lois romaines. Afin qu'ils eussent toutes les facilités pour le bien faire, on leur donna une puissance absolue sur tous les citoyens ; on suspendit de leurs fonctions tous les autres magistrats, et on les nomma administrateurs uniques de la république. Ainsi revêtus en même temps des deux dignités consulaire et tribunitienne, par l'une ils eurent le droit de convoquer le sénat, par l'autre celui d'assembler le peuple. En outre, pour qu'ils pussent plus aisément rectifier et compléter l'ancienne législation de Rome, une ambassade solennelle était allée recueillir en Grèce les lois de Solon et des autres législateurs célèbres. Avec ces secours les décevirs rédigèrent, la première année, un code en dix titres, dont toutes les dispositions furent ratifiées par le consentement du peuple et l'approbation des prêtres et des augures, et ensuite gravées sur dix tables d'airain. On était si satisfait de leur travail et de leur manière de gouverner qu'on nomma encore dix hommes l'année suivante pour compléter la législation par deux tables nouvelles, ce qui en fit douze. On choisit à peu près les mêmes. Mais, à la fin de la seconde année, ils n'abdiquèrent pas leur puissance, n'assemblèrent ni le peuple ni le sénat, s'entourèrent d'une garde formidable et étouffèrent toutes les plaintes comme séditieuses. Leur chef, Appius-Claudius, ayant vainement tenté de corrompre une vierge plébéienne, entreprend, comme magistrat, de la déclarer l'esclave d'un de ses clients. Le père, ne voyant d'autre moyen de sauver l'honneur de sa fille, la poignarde au pied du tribunal. Le peuple et l'armée se soulèvent, les décevirs sont contraints d'abdiquer et d'aller en exil ; les consuls et les tribuns du peuple sont rétablis.

Dans les circonstances extraordinaires les Romains instituaient souvent un magistrat extraordinaire ; on l'appelait dictateur, parce que tous les citoyens obéissaient à ce qu'il avait une fois dit ou ordonné. Il était nommé par un des consuls et nommait lui-même le général de la cavalerie, pour lui servir de lieutenant. Aussitôt après la nomination du dictateur les consuls et les autres magistrats déposaient leur autorité, excepté les tribuns

du peuple. Il ne connaissait aucun supérieur dans la république ; il était même au-dessus des lois. Il avait le droit de faire la paix et la guerre, de lever des armées, de les mener à l'ennemi et de les licencier à son gré. Il distribuait les châtimens et les peines et avait droit de vie et de mort sans appel. Cependant le peuple avait droit de lui faire rendre compte lorsqu'il avait cessé ses fonctions, qui ne duraient jamais plus de six mois.

Avec le temps et la multiplication des affaires certaines fonctions des consuls furent attribuées à de nouveaux magistrats. Ainsi, lorsque les consuls s'absentaient pour commander les armées, le préteur les remplaçait dans la ville, principalement en ce qui était de rendre la justice. Les édiles étaient chargés d'avoir soin des édifices publics et particuliers. Mais la magistrature la plus importante que l'on institua pour soulager les consuls, ce fut celle des censeurs. Ils étaient deux, et nommés primitivement pour cinq ans, plus tard seulement pour dix-huit mois. Leur principale attribution était de faire le recensement du peuple, recensement qui, chez les Romains, comme autrefois chez les Hébreux, prenait un caractère de solennité religieuse. Après certaines cérémonies expiatoires pour purifier la ville et le peuple, les censeurs, assis dans leurs chaises d'ivoire au champ de Mars, passaient en revue, tribu par tribu, tout le peuple romain. Chacun leur déclarait l'état de sa famille et de ses biens ; s'il y avait à reprendre dans sa conduite ils avaient droit de le dégrader de son rang, de le chasser du sénat s'il était sénateur, de lui ôter son cheval s'il était cavalier, et même de le priver de tous ses privilèges de citoyen, sans être obligés d'en rendre compte à personne. C'est dans cette revue qu'ils divisaient tous les citoyens en classes et en centuries, suivant l'état de leur fortune. C'étaient encore eux qui répartissaient les taxes et qui réglaient les formalités d'après lesquelles se devaient faire les recensements particuliers dans les colonies.

Les questeurs étaient les magistrats chargés de l'administration des revenus publics.

Pendant que la constitution romaine s'élaborait ainsi au milieu des secousses intes-



tines, Rome courut plus d'un danger, outre celui des décemvirs. Un jeune patricien, Marc-ius-Coriolan, qui s'était couvert de gloire dans les armes, n'ayant pas été nommé consul, se conduisit avec tant de hauteur à l'égard du peuple qu'il fut condamné à l'exil. Pour se venger il se mit à la tête des Volsques, peuple ennemi des Romains, battit les troupes et ravagea les terres de sa patrie. Le peuple eut beau décréter son rappel, le sénat eut beau lui députer ses principaux membres, les prêtres et les pontifes eurent beau se présenter devant lui avec toutes les marques de leurs dignités, rien ne put le fléchir que la vue de sa mère et de sa femme, suivies de toutes les dames romaines. Plus tard Spurius-Cassius, qui avait été consul, aspirait à se faire roi de Rome avec le secours des étrangers, en flattant le peuple ; il fut découvert et puni de mort. Un autre, Spurius-Mélius, chevalier romain, fut convaincu du même crime et subit la même peine. Enfin Manlius, qui avait été consul, qui avait eu les honneurs du triomphe, qui avait sauvé le Capitole contre les Gaulois, d'où lui était resté le glorieux surnom de Capitolinus, s'étant laissé entraîner à la même ambition, fut condamné à être précipité du haut de ce même Capitole dont il avait été le sauveur.

Mais le plus grand danger que Rome ait jamais couru fut de la part des Gaulois, dont il vient d'être fait mention. Cette famille de peuples, nommés Gaulois par les Latins, Celtes et Galates par les Grecs, était, suivant Josèphe, Eustache d'Antioche, saint Jérôme et saint Isidore de Séville, la postérité de Gomer, premier-né de Japhet, et s'appelait originairement Gomariens ou Gomarites. Aujourd'hui encore, s'il faut en croire les auteurs anglais d'une histoire universelle, les Gallois ou Gaulois d'Angleterre se donnent le nom de Gomerai<sup>1</sup>. Le nom de Cimbres ou Cimmériens, qui veut dire guerriers, paraît un des surnoms de cette race aventureuse. Elle-même nous apparaît dans l'histoire humaine comme l'avant-garde de ces émigrations de peuples qui, du centre de l'Asie et de la plaine de Sennaar, s'en viendront, l'une

après l'autre, se jeter sur l'Europe. Si haut que remonte l'histoire en Occident, les Galates, Gaulois ou Celtes, remplissent le pays connu aujourd'hui sous le nom de France, mais que les Latins nommaient Gaule et les Grecs Galatie. De là des essaims innombrables de leur population exubérante se répandent en Italie, en Grèce et en Asie. Nous les avons déjà rencontrés dans l'histoire des successeurs d'Alexandre, et appris de Justin quelle était la terreur de leur nom et de leurs armes. Tite-Live nous parle de quatre invasions de Gaulois, en Italie, sous le règne de Tarquin l'Ancien, environ 600 ans avant Jésus-Christ. La première était composée de Gaulois de Bourges, d'Auvergne, de Sens, d'Autun, de Châlon-sur-Saône, de Chartres et du Mans ; ils traversèrent les Alpes sous la conduite de Bellovèse, chassèrent les Étrusques, fondèrent la ville de Milan, et appelèrent le pays d'alentour Insubrie, du nom d'une bourgade au pays d'Autun. Les trois suivantes, composées principalement de Gaulois du Maine, du Bourbonnais et du pays de Langres, bâtirent les villes de Côme, de Bresce, de Vérone, de Bergame, de Trente et de Vicence<sup>1</sup>. Les noms de ces peuples gaulois se sont conservés dans cette portion de l'Italie, sous les noms latins de *Cenomanni*, *Boii* et *Lingones*. Les Gaulois occupaient tout ce pays, de telle sorte que les Romains ne l'appelaient point Italie, mais Gaule en deçà des Alpes.

Deux cents ans après cette première invasion eut lieu la cinquième, celle des Sénonais ou Gaulois de Sens ; ils pénétrèrent jusque dans l'Étrurie et assiégèrent la ville de Clusium, qui implora le secours des Romains. Ceux-ci envoyèrent des ambassadeurs demander aux Gaulois de quel droit ils envahissaient l'Étrurie ; Brennus répondit que son droit était à la pointe de son épée ; que c'était le même droit par lequel les Romains avaient enlevé aux Sabins, aux Fidénates, aux Albains, aux Éques et aux Volsques la meilleure partie de leur territoire ; qu'au fond les Gaulois ne demandaient aux Clusiens que le surplus des terres qu'ils ne pouvaient cultiver. Les ambassadeurs, oubliant leur caractère

<sup>1</sup> *Hist. univ.*, l. 4, c. 13, sect. 1, t. 30, p. 336.

<sup>1</sup> Tite-Live, l. 5, c. 34 et 35. Just., l. 20.

de médiateurs, combattirent dans les rangs ennemis. Brennus, après avoir vainement demandé satisfaction au sénat, marcha sur Rome, tailla en pièces l'armée romaine près de la rivière d'Allia, prit Rome d'assaut, en resta maître pendant sept mois, à l'exception du Capitole ou de la citadelle, la remit ensuite, sous les conditions qu'il lui plut, aux Romains, qui recouvrèrent ainsi leur patrie contre tout espoir. La rançon fut de mille livres pesant d'or. Ce qui détermina les Gaulois à se retirer fut la nouvelle que les Vénètes avaient fait une irruption sur leur propre territoire.

Tel est le récit du judicieux Polybe, qui, de tous les historiens, vécut le plus près de l'événement<sup>1</sup>. Justin rappelle également que les Romains rachetèrent leur ville de la main des Gaulois, non par le fer, mais par l'or<sup>2</sup>. Suétone parle de la même tradition<sup>3</sup>. Tite-Live fait tenir le même langage aux Samnites<sup>4</sup>. Pour lui il nous apprend de plus que les Gaulois furent sur le point de prendre le Capitole même, que Rome ne dut son salut qu'à ses oies ; qu'à la fin la garnison, abattue par la faim et la fatigue, résolut de se rendre ou de se racheter ; que le prix du rachat fut de mille livres pesant d'or ; que, pendant qu'on pesait la somme, Brennus jeta son épée dans la balance, en s'écriant : « Malheur aux vaincus ! » mais que, dans ce moment-là juste, arriva Camille, nommé dictateur dans son exil même, qu'il défendit de payer la rançon, attaqua les Gaulois avec son armée et les massacra tous.

Il y a tout lieu de croire que ces dernières circonstances sont une invention poétique de Tite-Live pour pallier le désastre de sa patrie. Lui-même raconte peu après que, par suite de la prise de Rome par les Gaulois, le nom romain tomba dans le mépris ; que tous les peuples d'alentour, même les anciens alliés, s'insurgèrent à la fois. Mais s'il eût été vrai que Rome, au lieu de se racheter au poids de l'or, avait exterminé par le fer jusqu'au dernier Gaulois, le nom romain, bien loin de tomber dans le mépris, eût inspiré

plus de terreur que jamais. Nous voyons, au contraire, dans Tite-Live même, que, pendant plus d'un siècle, le nom qui inspirait le plus de terreur et à Rome et à toute l'Italie, c'était le nom gaulois. Chaque fois que le bruit se répandait, ce qui arriva six ou sept fois, qu'une armée gauloise se mettait sur pied, soit en deçà, soit au delà des Alpes, le sénat romain proclamait, non pas la guerre, mais ce que les Latins appelaient le tumulte ou la consternation. Toutes les affaires étaient suspendues ; on enrôlait tout ce qui pouvait prendre les armes, soit parmi les Romains, soit parmi les alliés. Dans une de ces occasions on enrôla, d'après le dénombrement de Polybe, jusqu'à sept cent mille fantassins et soixante-dix mille cavaliers<sup>1</sup>. On créait ordinairement un dictateur. Deux fois, les armées étant déjà levées ou même en campagne, on apprit que le bruit était faux et que les Gaulois n'avaient pas remué<sup>2</sup>. Rien ne fait mieux voir quelle terreur cette nation inspirait à Rome. Aussi Salluste assure-t-il que, depuis les premiers temps jusqu'au sien, les Romains avaient cette persuasion que tout le reste était facile à leur valeur, mais qu'avec les Gaulois ils avaient à combattre, non pour la gloire, mais pour l'existence<sup>3</sup>. « La nature a fortifié l'Italie par les Alpes, dit Cicéron, non sans une providence spéciale de la Divinité ; car, si ce chemin eût été ouvert à la férocité et à la multitude des Gaulois, jamais Rome ne fût devenue le siège de l'empire<sup>4</sup>. »

Longtemps habitués à être battus par les Gaulois, comme dit Polybe<sup>5</sup>, les Romains apprirent enfin à les battre ; ils l'apprirent en restant toujours unis, tandis que les Gaulois souvent se divisaient et se faisaient la guerre entre eux ; ils l'apprirent en persévérant dans leurs desseins avec une constance invariable, tandis que les Gaulois n'agissaient que par des fougues passagères. Quand ils eurent appris une fois à vaincre ces redoutables ennemis et même à s'en faire des alliés, ils crurent n'avoir plus rien à craindre. En effet dès lors rien ne résista plus. Le peuple le

<sup>1</sup> Polybe, l. 1, c. 6 ; l. 2, c. 22. — <sup>2</sup> Justin, l. 28, c. 2 ; l. 38, c. 4. — <sup>3</sup> Suét., *Tib.*, n. 3. — <sup>4</sup> Tite-Live, l. 10, c. 16.

<sup>1</sup> Polybe, l. 2, c. 24. — <sup>2</sup> Tite-Live, l. 8, c. 17 et 20. — <sup>3</sup> Salluste, *Jug.*, n. 114. — <sup>4</sup> Cic., *Prov. cons.*, n. 14. — <sup>5</sup> Polybe, l. 2, c. 20.



plus indomptable de l'Italie, les Samnites, qui avaient réduit une armée romaine, avec son consul, à mettre bas les armes et à passer sous le joug, finirent bientôt par être totalement subjugués, après une guerre sanglante de soixante-douze ans et qui avait procuré aux généraux romains trente et un triomphes. Pyrrhus, roi d'Épire, avait passé la mer pour venir au secours de Tarente ; mais ce fut plutôt pour apprendre aux Romains l'art de la guerre, tel qu'il avait été perfectionné par Alexandre et ses successeurs ; car Pyrrhus n'empêcha point Tarente de tomber au pouvoir des Romains, non plus que les autres contrées jusqu'au détroit de Sicile. Enfin, dès l'année 267 avant Jésus-Christ, la puissance romaine, cette bête terrible qu'avait vue Daniel, tenait sous ses ongles d'airain tous les peuples d'Italie et de là menaçait le reste du monde. Elle entraînait alors dans son âge viril.

Vis-à-vis de l'Italie et de Rome était une race de Chanaan, échappée au glaive de Josué. C'étaient les Phéniciens ou Puniques d'Afrique ; car ceux que les Latins appellent Puniques, les Grecs les appellent Phéniciens. Eux-mêmes, cinq siècles et demi après l'époque où nous sommes, interrogés par saint Augustin sur leur origine, lui répondaient qu'ils étaient Chananéens<sup>1</sup>. Plus tard encore, au temps et suivant le témoignage de l'historien Procope, on voyait à Tingis, en Mauritanie, une colonne avec cette inscription : *C'est nous qui avons fui devant le brigand Josué, fils de Navé*<sup>2</sup>. La capitale de ces émigrés de Chanaan était Carthage. Elle avait de nombreuses colonies le long des côtes de l'Afrique, en Sicile, en Sardaigne, en Corse et sur les côtes de l'Espagne. Chanaan, en hébreu ou phénicien, veut dire marchand. Les Phéniciens de Carthage étaient une race de Chanaan de toute manière ; ils ne vivaient que pour le négoce. L'unique but de chaque individu, comme de la république entière, c'était l'argent, la richesse. S'ils faisaient la guerre, ce n'était pas précisément pour étendre leur puissance, encore moins pour acquérir de la gloire, mais pour conquérir de nouveaux

marchés, mais pour le profit en argent. Ce profit, ils l'appelaient Mammon ; c'était dans le fond leur unique dieu et leur unique loi. Maîtres de la Sardaigne, ils défendirent d'en cultiver les terres afin de mieux vendre leur blé de Sicile. Pour faire la guerre ils marchandaient les soldats de louage de toute nation, Espagnols, Gaulois, Italiens, Grecs, Africains. Quand une expédition n'avait rien rapporté ils crucifiaient ordinairement le général et tâchaient de payer les soldats d'une monnaie semblable. Leurs affaires allaient-elles encore plus mal : ils brûlaient leurs enfants en l'honneur de Baal ou Moloch et prostituaient leurs filles en l'honneur d'Astarté ; c'étaient leurs deux principales idoles. Mais leur vrai dieu était Mammon ; car c'est pour lui que tout cela se faisait.

Cependant Noé avait dit : *Maudit est Chanaan ; il sera, pour ses frères, l'esclave des esclaves*<sup>1</sup>. La sentence avait été exécutée en partie par le glaive de Josué ; elle le sera complètement par le glaive des Romains.

Rome et Carthage se connaissaient depuis longtemps. Dès le consulat de Junius-Brutus, qui avait chassé les rois, 509 ans avant Jésus-Christ, elles avaient fait un traité de commerce. C'était, suivant Polybe, vingt-huit ans avant l'irruption de Xerxès dans la Grèce, autrement la douzième année du règne de son père Darius, fils d'Hystaspe<sup>2</sup>. D'après ce traité, ainsi que d'après un second qui, avec les Carthaginois, comprend nommément les Tyriens et ceux d'Utique, un Romain pouvait faire ou vendre, dans la Sicile carthaginoise et à Carthage, tout ce que pouvait un citoyen ; un Carthaginois avait le même droit à Rome ; mais il n'était pas permis aux Romains de trafiquer dans la Sardaigne ou dans l'Afrique, ni de s'y bâtir une ville ; ils n'y pouvaient aborder que pour prendre des vivres ou pour radouber leurs vaisseaux ; s'ils y étaient portés par la tempête ils devaient partir au bout de cinq jours. D'autres clauses règlent les conditions et les limites dans lesquelles l'une et l'autre pouvaient exercer la piraterie. On voit que c'est Carthage qui dictait les traités.

<sup>1</sup> S. Aug., *Exposit. in cap. 4 Epist. ad Rom.* — <sup>2</sup> Proc., *Hist. Vandal.*, l. 2, c. 10.

<sup>1</sup> Gen., 6, 25. — <sup>2</sup> Polybe, l. 3, c. 22.

Plus tard, lorsque Pyrrhus eut débarqué en Italie, les Carthaginois, qui craignaient pour leurs possessions de Sicile, que ce roi vint attaquer en effet, envoyèrent au secours des Romains une flotte de cent vingt navires. Les Romains n'acceptèrent pas ces offres; cependant ils renouvelèrent les anciens traités, auxquels on ajouta les articles suivants: que, soit que les Romains ou les Carthaginois fissent un traité avec Pyrrhus, il y serait nommément exprimé que ces deux peuples pourraient s'entr'aider mutuellement lorsqu'un d'eux serait attaqué; qu'en ce cas les Carthaginois fourniraient les vaisseaux; que chaque peuple stipendierait ses troupes; que celles des Carthaginois aideraient les Romains par mer, mais qu'elles ne seraient pas obligées de débarquer malgré elles<sup>1</sup>.

La bonne intelligence des deux peuples dura ainsi près de deux siècles et demi.

Mais, lorsque Rome eut conquis l'Italie jusqu'au détroit de Sicile, elle vit Carthage qui allait s'emparer de la Sicile tout entière. Les Mamertins, soldats mercenaires de Campanie, pareils aux routiers du moyen âge, s'étaient rendus maîtres d'une manière très-déloyale de la ville de Messine. Ils furent assiégés par Hiéron, roi de Syracuse, et réduits à la dernière extrémité. Ils étaient convenus de se rendre lorsque le général des Carthaginois leur envoya un corps de troupes qu'ils mirent en possession de la citadelle. Dès lors les uns voulaient se donner à Carthage, les autres à Hiéron; les autres envoyèrent implorer le secours du sénat romain. Le sénat, qui venait de punir du dernier supplice ceux de leurs camarades qui s'étaient emparés de la ville de Rhégium d'une manière semblable, ne savait à quoi se résoudre. Les secourait-il: il démentait sa propre conduite; ne les secourait-il pas: Messine tombait entre les mains des Carthaginois, qui, de là, n'avaient qu'un pas à faire pour être en Italie, et qui déjà, contrairement aux anciens traités, avaient assisté d'une flotte la ville de Tarente, lorsque les Romains l'assiégeaient pour venger l'insulte qu'y avaient reçue leurs ambassadeurs. Le

peuple décréta le secours. Un simple tribun de légion débarque avec une petite flotte à Messine et en chasse les Carthaginois par son audace. Carthage, ayant crucifié le général qui s'était ainsi laissé intimider, en envoya un autre qui fit alliance avec Hiéron pour reprendre Messine sur les Romains. Le différend eût pu encore s'arranger à l'amiable; ni le sénat ni le consul n'avaient encore paru dans cette affaire; les démarches d'un tribun auraient pu être désavouées. Mais, sur le refus de celui-ci de livrer Messine, le général carthaginois, par une atroce vengeance, massacre tous les Italiens qui servaient dans son armée. A cette nouvelle un des consuls débarque inopinément à Messine, défait d'un côté Hiéron et les Carthaginois de l'autre. Hiéron, se voyant entre deux peuples ennemis, fit sa paix avec les Romains, qui dès lors n'eurent plus que les Carthaginois à combattre. Dans l'intérieur de l'île la plupart des villes ouvrirent d'elles-mêmes leurs portes; quelques-unes tuèrent leur garnison africaine. Mais les villes maritimes n'étaient pas faciles à prendre; les Carthaginois étaient partout maîtres de la mer. Il eût fallu aux Romains beaucoup de vaisseaux de guerre, et ils n'en avaient pas un seul. Une galère carthaginoise vint à échouer sur les côtes d'Italie; les Romains la prirent pour modèle, et, dans l'espace de deux mois, suivant le témoignage de Polybe, ils en eurent fabriqué cent vingt, dont cent à cinq rangs de rames et vingt à trois rangs. Dix-sept de ces navires, avec le consul qui les commandait, furent pris par l'ennemi dans une embuscade; mais le reste de la flotte, après un premier succès, remporta bientôt, sous la conduite de Duillius, l'autre consul, une victoire si complète que l'amiral carthaginois se sauva avec peine dans une chaloupe. Dans cette première bataille navale, ainsi que dans le petit combat qui avait précédé, les Romains tuèrent sept mille hommes, firent sept mille prisonniers, coulèrent à fond treize vaisseaux et en prirent quatre-vingts. Le sénat et le peuple érigèrent en l'honneur de Duillius une colonne rostrale, c'est-à-dire une colonne ornée des divers insignes de la marine; elle subsiste

<sup>1</sup> Polybe, l. 2, c. 22, 24 et 25.



encore à Rome avec une inscription, qui porte que ce fut lui le premier consul qui triompha sur mer, et qui le premier, dans l'espace de soixante jours, prépara une flotte avec ses rameurs. Après cette première victoire Rome s'empara de la Corse et de la Sardaigne, puis envoya une flotte en Afrique sous le commandement du consul Régulus, qui battit les Carthaginois et se vit, en peu de jours, maître de quatre-vingts villes, qui se rendirent volontairement. Carthage était dans la consternation ; mais il y avait parmi ses auxiliaires un Lacédémonien nommé Xanthippe ; il disait hautement, à qui voulait l'entendre, par quelles fautes les Carthaginois avaient été battus. On l'écoula ; il fut mis à la tête de l'armée, et en effet il battit l'armée de Régulus et le fit lui-même prisonnier. Pour prix de ses services les Carthaginois le renvoyèrent à Lacédémone, avec ordre de le noyer en route ; mais il échappa à leur perfide ingratitude. Carthage, ayant bientôt éprouvé de nouveaux revers, crucifia un de ses meilleurs généraux, nommé Asdrubal, et envoya son captif, Régulus, à Rome pour traiter de la paix. Régulus conseilla la guerre au sénat et revint dans sa prison subir la mort cruelle qui l'attendait. Rome cependant avait essuyé bien d'autres pertes ; deux de ses flottes avaient péri successivement par la tempête, le consul Claudius en perdit une troisième par sa faute, la tempête en détruisit une quatrième. Le sénat n'en voulut plus faire aux dépens du public ; mais, avec sa permission, des particuliers en équipèrent une cinquième, qui, après des succès éclatants, périt encore sous les coups de la tempête. Les particuliers en équipèrent une sixième, qui, sous le commandement du consul Lutatius, surprit une flotte carthaginoise chargée d'armes et d'argent, en coula à fond cinquante vaisseaux et en prit soixante-dix, avec plus de dix mille prisonniers.

La guerre durait depuis vingt-quatre ans. Les Romains avaient perdu sept cents navires, les Carthaginois n'en avaient perdu que cinq cents ; de plus ils avaient dans la Sicile une armée formidable de mercenaires, sous la conduite d'Amilcar, digne père du

grand Annibal. Mais ils n'eurent pas la constance des Romains ; ils demandèrent la paix. Elle leur fut accordée aux conditions suivantes : qu'ils évacueraient toute la Sicile ; qu'ils payeraient immédiatement mille talents ou cinq millions et demi de francs et deux mille deux cents talents dans l'espace de dix années ; qu'ils rendraient aux Romains sans rançon leurs prisonniers et rachèteraient les leurs ; qu'ils sortiraient de toutes les îles qui sont entre la Sicile et l'Italie et n'en approcheraient jamais avec des vaisseaux de guerre ni n'y enrôlèrent de soldats ; qu'enfin ils ne feraient point la guerre à Hiéron, roi de Syracuse, ni à ses alliés. Les Romains les forcèrent encore, peu après, d'évacuer la Sardaigne et de payer douze cents autres talents.

Après cette paix Rome ferma le temple de Janus, l'an 236 avant Jésus-Christ. C'était un temple bâti par Numa, que l'on ouvrait en temps de guerre et que l'on fermait en temps de paix. Il n'avait encore été fermé qu'une seule fois, sous le règne de son fondateur ; depuis ce temps Rome n'avait cessé d'être en guerre, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, pendant près de cinq siècles.

Carthage avait acheté la paix avec les Romains ; elle eut chez elle la guerre la plus atroce que l'on ait peut-être jamais vue. Les mercenaires étaient revenus de Sicile ; ils demandèrent la solde et les récompenses qu'on leur avait promises. Giscon, qui les commandait à la place d'Amilcar, avait eu la prudence de les envoyer bande par bande, afin qu'on pût les payer plus aisément et les renvoyer chacun chez eux. L'amour de l'argent rendit Carthage aveugle ; elle voulut attendre que tous les mercenaires fussent réunis pour marchander avec eux et rabattre quelque chose du prix dont on était convenu ; mais, quand ces aventuriers se virent rassemblés dans la capitale au nombre de plus de vingt mille, quand ils en eurent aperçu les immenses richesses, de terribles desirs s'éveillèrent en eux. Déjà des meurtres et d'autres violences se commettaient le jour et la nuit ; un pillage universel était à craindre. La tremblante Carthage pria les chefs des mercenaires de les mener à Sicca, en

donnant à chaque homme une pièce d'or pour les besoins les plus urgents. L'aveuglement alla au point qu'on les força d'emmener leurs femmes et leurs enfants, qu'on eût pu garder comme otages. Là, dans la plus complète inaction, ils se mirent à supputer, à exagérer ce qu'on leur devait, ce qu'on leur avait promis dans les occasions périlleuses. Hannon, un des deux suffètes ou premiers magistrats de Carthage, leur fut envoyé ; c'était le chef du parti mercantile. Il leur dit humblement que la république ne pouvait pas leur tenir parole, qu'elle était écrasée d'impôts, que dans sa détresse elle leur demandait la remise d'une partie de ce qu'elle leur devait. Il croyait les toucher par ces aveux ; il porta leur ressentiment et leur hardiesse à son comble. Après un tumulte effroyable ils marchèrent sur Carthage au nombre de vingt mille hommes et campèrent à Tunis, qui n'en est qu'à quatre ou cinq lieues. Les Carthaginois, épouvantés et reconnaissant trop tard leur imprudence, firent tout au monde pour les adoucir. On leur envoya tous les vivres qu'ils voulurent et au prix qu'ils voulurent. Chaque jour venaient des députés du sénat pour les prier de demander quelque chose : on avait peur qu'ils ne prissent tout. Leur audace devint sans bornes. Dès qu'on leur eut promis leur solde ils demandèrent qu'on les indemnisât de leurs chevaux tués ; qu'on leur payât les vivres qu'on leur devait au prix exorbitant où ils s'étaient vendus pendant la guerre ; puis ils demandèrent sans cesse une chose nouvelle, de manière à rendre tout arrangement impossible. Dans cette extrémité on leur envoya non plus Hannon, qui jamais ne les avait vus combattre et ne savait rien des promesses qu'on leur avait faites, mais Giscon, un de leurs généraux de Sicile, qui avait toujours pris leurs intérêts à cœur. Il arrive à Tunis bien muni d'argent, les harangue séparément, Espagnols, Gaulois, Liguriens, Baléares, Grecs, Italiens, Africains : ces derniers étaient le plus grand nombre. Il blâme le passé, les instruit du présent, mais surtout les exhorte et les prie pour l'avenir, et enfin se dispose à leur payer leur solde par na-

tions. Il allait heureusement terminer cette malheureuse affaire lorsque tout vint à manquer.

Un certain Spendius, Campanien, esclave fugitif de Rome, d'une force et d'une audace extraordinaires, qui craignait d'être rendu à son maître, se mit à dire et à faire tout ce qu'il put pour empêcher l'accordement. Un Africain, nommé Mathos, se joignit à lui dans la crainte d'être puni comme un des principaux auteurs de l'insurrection. Celui-ci tire à part les Africains et leur fait entendre qu'une fois les autres nations payées et licenciées les Carthaginois éclateront contre eux et les puniront de manière à épouvanter leurs compatriotes. Là-dessus s'élèvent des cris ; si quelqu'un veut parler ils l'accablent de pierres avant de savoir s'il parlera pour ou contre. C'était encore pis après le repas, et, quand ils avaient bu, au milieu de tant de langues, il n'y avait qu'un mot qu'ils entendissent tous : *Frappe* ; et, dès que quelqu'un avait dit *frappe*, cela se faisait si vite qu'il n'y avait pas moyen d'échapper. Giscon, qui voyait sa patrie menacée des derniers malheurs, voulut la sauver au péril de sa vie ; tantôt il s'abouchait avec les chefs, tantôt il assemblait et exhortait les nations. Il osa répondre aux Africains, qui lui demandaient des vivres avec hauteur : *Allez les demander à Mathos*. Alors ils se jettent furieux sur l'argent apporté par Giscon, sur lui, sur ses Carthaginois, et ils les chargent de fers.

Ce n'était encore que la moitié du mal. Spendius et Mathos avaient envoyé des émissaires dans toute l'Afrique pour appeler toutes les villes à la liberté et à leur secours ; leur appel fut entendu. Les Africains se réunirent à eux jusqu'au nombre de soixantedix mille. Le gouvernement de Carthage, habituellement dur, était devenu intolérable pendant la dernière guerre ; il avait exigé la moitié des fruits et doublé les impôts ; aussi la défection fut-elle spontanée et générale. Utique et Hippone, qui d'abord avaient hésité, finirent par massacrer les soldats qu'y tenait Carthage et les laissèrent sans sépulture. On en fit autant en Sardaigne et en Corse. Le général qu'on y envoya fut saisi par ses troupes, qui le mirent en croix ; une partie



des naturels de l'île y appela les Romains, qui n'en profitèrent pas pour le moment, mais un peu plus tard.

Les Carthaginois, accoutumés à vivre des tributs de l'Afrique et à faire la guerre par des étrangers, voyaient alors et l'Afrique et les étrangers réunis contre eux. Pour comble de malheur, leurs deux généraux, Hannon et Amilcar, se haïssaient tellement que, par jalousie l'un de l'autre, non-seulement ils laissèrent échapper plus d'une occasion de vaincre l'ennemi, mais qu'ils lui en fournirent de les battre. Hannon, après un premier avantage, croyait avoir tout fait, lorsque les mercenaires, revenant à l'improviste, taillèrent en pièces son armée, prirent son camp avec toutes ses provisions et ses machines. Amilcar, chargé enfin seul de la guerre, la poussa avec plus de suite et de vigueur. Il gagna les Numides, remporta sur les mercenaires une première victoire, traita les prisonniers avec douceur, admit dans ses rangs ceux d'entre eux qui le voulurent bien, et renvoya les autres entièrement libres, sous la seule condition de ne point porter les armes contre Carthage. Cette humanité, jointe à une valeur universellement reconnue, devait naturellement avoir les suites les plus heureuses et mettre bientôt fin à l'insurrection. Spendius, Mathos et les autres chefs le sentirent bien ; ils résolurent de pousser la multitude à des excès après lesquels il n'y a plus d'accommodement. Par des discours insidieux et de faux messages ils l'exaspérèrent au point que l'on prit Giscon et les siens, qu'on tenait dans les fers au nombre de sept cents ; on les mena hors du camp, on leur coupa la main et les oreilles, on leur cassa les jambes, et on les jeta encore vivants dans une fosse. Quand Amilcar envoya demander au moins les cadavres, les Barbares déclarèrent que tout député serait traité de même, et proclamèrent comme loi que tout prisonnier carthaginois périrait dans les supplices, que tout allié de Carthage serait renvoyé les mains coupées. Alors commencèrent d'épouvantables représailles ; Amilcar fit écraser sous les pieds des éléphants tous les prisonniers. Carthage reçut des secours d'Hiérop et même de Rome. Amilcar, chas-

sant les mercenaires des plaines par sa cavalerie numide et les poussant dans les montagnes, parvint à enfermer une de leurs deux armées dans un défilé nommé *la Hache*, où ils ne pouvaient ni fuir, ni combattre, et ils se trouvèrent réduits par la famine à l'exécration nécessaire de se manger les uns les autres. Les prisonniers et les esclaves y passèrent d'abord ; mais, quand cette ressource manqua, il fallut bien que Spendius et les autres chefs, menacés par la multitude, demandassent un sauf-conduit pour aller trouver Amilcar. Il ne le refusa point, et convint avec eux que, sauf dix hommes à son choix, il renverrait tous les autres en leur laissant à chacun un habit. Le traité fait Amilcar dit aux envoyés : *Vous êtes des dix*, et il les retint. L'armée, ne voyant pas revenir ses chefs, courut aux armes ; mais elle était si bien enveloppée que, de plus de quarante mille, il ne s'en sauva pas un seul. Spendius fut crucifié à la vue de l'autre armée ; mais elle surprit bientôt un général carthaginois, avec trente des principaux de la ville, attacha le général à la place de Spendius et égorgea sur le corps de celui-ci les trente. Ce revers inattendu replongea Carthage dans la consternation. Les députés du sénat pressèrent plus vivement que jamais Amilcar et Hannon de se réconcilier et d'agir de concert ; ils le firent et gagnèrent une grande bataille, qui mit fin à l'insurrection. Cette guerre, dont Polybe nous a conservé les affreux détails, avait duré trois ans et quatre mois ; dès lors, à cause des atrocités inouïes qui s'y commirent, elle fut appelée la guerre inexpiable<sup>1</sup>.

Amilcar, dont le crédit devint alors plus grand que jamais, était à Carthage le chef du parti de la guerre. C'était malgré lui qu'on avait fait la paix avec les Romains ; son dépit se changea en haine implacable lorsque les Romains forcèrent les Carthaginois d'évacuer la Sardaigne et de payer douze cents talents de plus. Après l'entière défaite des mercenaires révoltés il passa en Espagne, subjuguait les peuples les plus belliqueux de cette contrée, et y bâtit, dit-on, la ville de Barcelone ou Barcinone, qu'il appela ainsi de son

<sup>1</sup> Polybe, l. 1, c. 66-68. Michelet, *Histoire romaine*.

nom de famille, Barca. Ayant été tué dans une bataille, il fut remplacé par son gendre, Asdrubal, qui continua ses succès et bâtit Carthage-la-Nouvelle ou Carthagène. Asdrubal ayant été tué à son tour par un esclave gaulois dont il avait fait mourir le maître, Annibal, fils d'Amilcar, fut proclamé général, à peine âgé de vingt-cinq ans. Il en avait neuf lorsque, ayant prié son père de le mener avec lui en Espagne, celui-ci lui fit jurer, au pied des autels, d'être l'ennemi implacable de Rome. Général il tint parole. Maître de toute l'Espagne par la prise et la destruction de Sagonte, ville alliée des Romains, il laissa dans ce pays son frère Asdrubal avec une armée, envoya son frère Magon avec une autre en Afrique; puis, se mettant lui-même à la tête d'une troisième, il traverse les Pyrénées, la Gaule, le Rhône, les Alpes, et arrive inopinément en Italie avec trente-six mille hommes, de cinquante-neuf mille qu'il avait en sortant de l'Espagne. Il prend Turin en trois jours; reçoit un renfort considérable de Gaulois; défait le consul Scipion sur les bords du Tésin, le consul Sempronius sur les bords de la Trébie, le consul Flaminius près du lac de Trasimène; est arrêté quelque temps par les temporisations de Fabius, le dictateur; défait enfin les deux consuls Paul-Émile et Téntentius-Varron à la bataille de Cannes, où cinquante mille Romains restèrent sur la place, avec le consul Paul-Émile et quatre-vingts sénateurs. La nouvelle vint à Rome que les deux consuls étaient tués, et que, de soixante-dix-huit mille hommes, il en restait à peine un seul en vie.

C'est alors que le sénat romain se montra dans toute sa grandeur. Rome était en alarmes, l'Italie paraissait au pouvoir d'Annibal; la Sicile, qu'on sut menacée par une flotte carthaginoise; le sénat défendit tout avec un calme et une grandeur d'âme qui ne se peuvent comprendre. Le consul Varron était un plébéen; il avait été élevé à la magistrature suprême en dépit du sénat; il avait perdu la bataille par son imprudence; à Carthage il eût été mis en croix; quand il approcha de Rome le sénat en corps sortit à sa rencontre et le remercia solennellement de n'avoir pas

désespéré du salut de la république. Les débris de l'armée de Cannes furent menés par Marcellus, ancien consul, contre ce même Annibal qui venait de la battre et qui se reposait alors dans les délices de Capoue; elle remporta quelques avantages, puis se rendit en Sicile jusqu'à la fin de la guerre. Dans la seule ville de Rome on leva en peu de temps quatre légions, chacune de cinq mille hommes, et dix mille chevaux. Dans des circonstances pareilles Carthage était abandonnée de tous ses alliés et réduite à ses seules murailles. Les alliés de Rome, les colonies et les villes municipales lui restèrent fidèles dans le malheur et envoyèrent leur contingent de troupes. La république enrôla de plus huit mille esclaves des plus robustes qu'elle acheta de leurs maîtres; avant de les inscrire comme soldats on leur demanda s'ils prenaient les armes de bonne volonté; ils furent appelés volontaires. Peu après ils battirent une division de Carthaginois et furent affranchis sur le champ de bataille. Annibal avait un grand nombre de prisonniers romains, il eût été bien aise de les rendre pour de l'argent; le sénat refusa de les racheter, faisant entendre qu'il n'avait pas besoin d'eux, et que, dans cette guerre surtout, un Romain devait vaincre ou mourir dans l'esclavage.

Il n'avait pas attendu jusque-là pour déployer cette fermeté indomptable. Au milieu même des revers du Tésin, de la Trébie et du Trasimène, il avait envoyé une armée en Espagne sous la conduite de deux Scipions, qui conquièrent la plus grande partie de ce pays; ayant appris, vers le même temps, que Philippe, roi de Macédoine, avait fait alliance avec Annibal, il envoya une autre armée en Macédoine, sous le commandement du consul Lévinus, qui battit Philippe et le contraignit d'accepter la paix aux conditions qu'on voulut bien lui prescrire. Annibal voulut épouvanter Rome, il vint camper devant ses murs; mais, dans ce moment-là même, le champ où était sa tente fut vendu aussi cher que s'il n'y avait pas eu d'Annibal. Le sénat envoyait de nouvelles troupes en Espagne, les Romains reprenaient Capoue et Tarente en dépit et à la vue d'Annibal; ils



prenaient Syracuse malgré les inventions d'Archimède.

Cependant les deux Scipions, après des prodiges de valeur, avaient succombé dans deux batailles. Le peuple romain était assemblé<sup>e</sup> pour leur envoyer un successeur ; il ne se présente qu'un jeune homme de vingt-quatre ans ; les deux généraux dont il s'agissait de venger la mort étaient l'un son père, l'autre son oncle ; le jeune Scipion est élu proconsul à la complète unanimité par tous ceux qui avaient droit de suffrage. Il arrive en Espagne, prend Carthagène en un jour, tue, dans une seule bataille, cinquante-quatre mille hommes aux Carthaginois commandés par le frère d'Annibal, et soumet toute l'Espagne en quatre ans, moins encore par la force des armes que par l'admiration de son noble et généreux caractère. Il passa même secrètement en Afrique et gagna aux Romains l'amitié de deux rois numides, Syphax et Massinissa. Rome le rappela pour combattre Annibal en Italie. Nommé consul d'une voix unanime, quoiqu'il n'eût pas encore vingt-neuf ans, il transporte la guerre en Afrique même, défait complètement les armées carthagoises, incendie leur camp pendant la nuit, et fait prisonnier le roi Syphax, qui s'était tourné contre les Romains. Carthage, alarmée de ces pertes, demande une trêve pour envoyer des ambassadeurs à Rome et traiter de la paix ; mais c'était pour avoir le temps de faire de nouveaux préparatifs de guerre, rappeler Annibal d'Italie et engager Philippe de Macédoine à reprendre les armes. Quand elle crut avoir réussi elle chercha traîtreusement à faire périr les ambassadeurs que Scipion lui avait envoyés ; Scipion s'en vengea à sa manière ; ayant eu en son pouvoir les ambassadeurs de Carthage à Rome, il les protégea contre le ressentiment de sa propre armée, et les renvoya libres après les avoir traités avec toute la bonté possible. Cependant Annibal avait quitté l'Italie en égorgeant tous les soldats italiens qui n'avaient pas voulu le suivre. Débarqué en Afrique, il reçut ordre d'arrêter les progrès de Scipion, qui continuait à ravager le territoire de Carthage et à prendre des villes d'assaut. Annibal alla camper près de la ville

de Zama, et de là envoya des espions pour reconnaître les mouvements de l'ennemi. Ces espions furent arrêtés et reconnus. Scipion, bien loin de les faire maltraiter, donna ordre qu'on leur laissât tout voir et tout examiner à leur aise ; ensuite il les renvoya avec quelque argent pour subvenir aux frais de leur voyage. Ce procédé remplit d'admiration Annibal ; il demanda une entrevue avec Scipion pour négocier la paix. La conférence eut lieu à la vue des deux armées. Les deux généraux ne s'étaient jamais vus. Annibal proposa que Carthage garderait l'Afrique et que Rome aurait tout le reste. Scipion répondit qu'il était trop tard, et que, pour avoir la paix, Carthage devait la recevoir aux conditions que Rome voudrait bien la donner. Ils se séparèrent pour décider leur querelle par la voie des armes. La bataille se donna le lendemain. Les Carthaginois furent défaits ; ils perdirent quarante mille hommes, dont vingt mille tués et vingt mille faits prisonniers. Au nombre de ceux-ci se trouvèrent plusieurs Macédoniens, avec Sosipater, leur général. Annibal lui-même se sauva avec peine à la faveur des ténèbres, et, après deux jours et deux nuits de marche continue, atteignit la ville d'Adrumète, accompagné d'un seul homme. S'étant rendu à Carthage il déclara au sénat qu'il ne restait d'autre ressource que la paix. Trente des principaux allèrent la demander à Scipion, qui dicta les conditions suivantes : 1<sup>o</sup> les Carthaginois garderont leurs lois et resteront en possession des villes et des provinces qui leur appartenaient en Afrique avant le commencement de la guerre ; mais les Romains garderont l'Espagne avec toutes les îles dans la Méditerranée ; 2<sup>o</sup> les Carthaginois livreront aux Romains tous les prisonniers et tous les transfuges, aussi bien que tous ceux qu'Annibal a emmenés avec lui malgré eux ; 3<sup>o</sup> excepté dix galères à trois rangs de rames, ils remettront entre les mains de Scipion tous leurs vaisseaux de guerre et tout ce qu'ils ont d'éléphants domptés, et ils n'en dompteront plus dans la suite ; 4<sup>o</sup> il ne leur sera pas permis de faire la guerre, ni dans l'Afrique, ni hors de l'Afrique, sans le consentement du peuple romain ; 5<sup>o</sup> ils rendront

à Massinissa (le fidèle allié des Romains) tout ce qu'ils ont enlevé, soit à lui, soit à ses ancêtres, et contracteront même alliance avec ce prince; 6° ils fourniront du blé aux légions romaines et payeront leurs troupes auxiliaires jusqu'au retour des ambassadeurs qui doivent se rendre à Rome pour obtenir la ratification du présent traité; 7° ils payeront aux Romains dix mille talents (55 millions de francs) partagés en portions égales; 8° pour assurance de leur fidélité ils donneront cent otages, que Scipion choisira dans leur jeunesse, depuis quatorze ans jusqu'à trente; 9° il n'y aura ni paix ni trêve pour les Carthaginois qu'après qu'ils auront restitué les vaisseaux et les effets pris aux Romains pendant la dernière suspension d'armes; 10° les armées romaines quitteront l'Afrique au plus tard cinquante jours après la conclusion du traité.

Ces conditions ayant été portées au sénat de Carthage, Annibal déclara hautement qu'il fallait adorer la fortune et remercier le Ciel de les avoir obtenues aussi favorables. Elles furent donc acceptées et exécutées. Cinq cents vaisseaux de guerre furent livrés à Scipion qui les fit brûler à la vue de Carthage. Ainsi finit la seconde guerre punique, l'an 201 avant Jésus-Christ. Elle avait duré dix-huit ans.

Lorsque le jeune vainqueur eut débarqué en Italie, sa marche jusqu'à Rome, au milieu de l'affluence des populations, fut un triomphe continu. Le peuple romain voulut lui accorder des honneurs extraordinaires; il ne prit que le surnom d'*Africain*.

En domptant Carthage Rome avait dompté le monde. Les guerres suivantes ne furent que des prises de possession. Philippe de Macédoine avait une seconde fois envoyé des secours à Carthage; Philippe sera défait par le consul Flaminius; son successeur, Persée, le sera par le consul Paul-Émile, et enfin la Macédoine et la Grèce réduites en province romaine. Le roi de Syrie, Antiochus le Grand, viendra au secours des Grecs; Antiochus sera vaincu, et, en Grèce et en Asie, son royaume sera tributaire des Romains et ses successeurs sous la tutelle de Rome. Les rois d'Égypte s'y étaient mis d'eux-mêmes.

Carthage est encore debout; mais une voix retentit sans cesse dans le sénat romain : *Il faut détruire Carthage*; c'est la voix de Caton; et Carthage sera détruite. Les deux consuls font de formidables préparatifs de guerre; Carthage, qui se doute que c'est contre elle, envoie une humble ambassade pour se mettre à la discrétion du sénat romain; le sénat demande trois cents otages; les otages sont livrés. Carthage croyait avoir échappé au péril par sa soumission lorsqu'elle vit arriver aux pieds de ses murs les deux consuls avec leur flotte et leur armée. Ils ordonnent que Carthage leur remette toutes ses armes; elle n'en a plus besoin, étant sous la protection de Rome. La remise des armes se fit, accompagnée d'un grand nombre de vieillards vénérables et de prêtres en habits de cérémonie, pour tâcher d'exciter la compassion des Romains. Alors un des consuls dit ces paroles : « Nous sommes contents des premières marques de votre obéissance, et nous vous félicitons de les avoir données. Je n'ai plus qu'une chose à exiger de vous au nom du peuple romain. Rome m'ordonne de vous déclarer que sa dernière volonté est que vous sortiez de Carthage, qui doit être détruite, et que vous transportiez votre demeure dans tel endroit qu'il vous plaira de votre domaine, pourvu que ce soit à dix milles de la mer, et que l'endroit soit sans murailles et sans fortifications. Un peu de courage vous fera surmonter cet attachement que vous avez pour votre ancienne demeure, et qui est plus fondé sur l'habitude que sur la raison. »

Le désespoir rendit le courage aux Carthaginois; ils résolurent tous de défendre leur capitale ou bien de s'ensevelir sous ses ruines. Ils mirent en liberté les prisonniers et les esclaves et en firent des soldats. Ils manquaient d'armes; les temples, les palais, les places publiques furent changés en autant d'ateliers. On faisait chaque jour cent quarante boucliers, trois cents épées, cinq cents piques ou javelots et mille traits. Leur industrie leur fournit les matériaux pour des machines de guerre. A défaut de fer et de cuivre ils se servirent d'or et d'argent, et firent fondre des statues, des vases et même



des ustensiles appartenant à des particuliers. Les plus avarés devinrent prodigues ; tout fut sacrifié, jusqu'aux ornements. On manquait de matière pour faire des cordes ; les femmes coupèrent leurs cheveux et en fournirent abondamment.

Les deux consuls ne se pressaient pas ; ils voulurent laisser aux Carthaginois le temps de se résigner. Ils y furent trompés. Quand ils approchèrent de la ville les murs se trouvèrent remplis de combattants. Les Romains montèrent deux fois à l'assaut, et deux fois ils furent repoussés. Leur flotte fut brûlée en grande partie, et leur armée entière allait être perdue sans la valeur d'un jeune Scipion, petit-fils de Scipion l'Africain. Le petit-fils, qui devait acquérir le même surnom que son aïeul, fut nommé consul avant l'âge. Alors la malheureuse Carthage se vit bloquée par terre et par mer. Elle avait eu trois généraux ; le premier avait passé aux Romains avec son corps de troupes ; le second accusa le troisième de vouloir en faire autant et le fit massacrer en plein sénat. Resté seul maître, Asdrubal, tel était son nom, se conduisit en tyran. Il avait une table splendide pendant que ses concitoyens mouraient de faim par milliers ou se rendaient à l'ennemi. Scipion ayant emporté la ville, il en fut si irrité qu'il fit mener sur les remparts de la citadelle tout ce qu'il y avait de prisonniers romains, et là, à la vue de l'armée romaine, il les mutila de la manière la plus barbare et les précipita encore vivants du haut en bas. Cette atrocité fit horreur aux Carthaginois mêmes ; bien loin de relever leur courage elle l'anéantit tout à fait. Des sénateurs ayant osé exprimer leur blâme, Asdrubal les fit égorger à leur tour. Cependant Scipion, déjà maître de la ville, attaquait la citadelle. Ceux qui s'y étaient renfermés se voyaient si exténués par la faim qu'ils pouvaient à peine soutenir leurs armes ; ils demandèrent la vie sauve ; Scipion la leur accorda, à l'exception des transfuges. Plus de cinquante mille Carthaginois échappèrent ainsi à la mort. La femme d'Asdrubal le supplia de lui permettre, ainsi qu'à ses deux enfants, de profiter, eux aussi, de la clémence du vainqueur ; il ne le voulut pas, et se retira avec eux et avec les transfuges, qui étaient au

nombre de neuf cents, au fond d'un temple élevé. Mais bientôt ce misérable, se dérobant à sa femme et à ses enfants, s'en va seul, un rameau à la main, se prosterner aux pieds de Scipion et lui demander la vie. Sa malheureuse femme l'aperçoit du haut du temple, auquel les transfuges venaient de mettre le feu ; elle le charge des plus horribles imprécations et se jette avec ses deux enfants au milieu des flammes.

Ainsi périt Carthage, l'an 146 avant Jésus-Christ. Elle avait subsisté environ sept cents ans. Sa population était de sept cent mille âmes. Elle fut livrée au pillage, puis aux flammes, et enfin ruinée de fond en comble, et le pays réduit en province romaine.

La même année Corinthe eut le même sort en Grèce, et, quelques années plus tard, Numance en Espagne.

Il est aisé de voir maintenant combien ce que Daniel avait vu est frappant de justesse : une quatrième bête, terrible, épouvantable et prodigieusement forte, ayant des dents de fer et des ongles d'airain, mangeant, broyant et foulant aux pieds ce qui reste. Cette quatrième bête, lui avait-il été dit, sera le quatrième empire sur la terre, et, très-différent de tous les empires, il dévorera toute la terre, il la foulera aux pieds et la broiera<sup>1</sup>.

Et nous la voyons dès maintenant, cette quatrième bête, qui a dévoré toute l'Italie, la Sicile, la Sardaigne, la Corse, toutes les îles, toute l'Espagne ; la Grèce, cette patrie de tant de héros, est une de ses provinces ; la Macédoine, autrefois maîtresse de l'univers, est une de ses provinces ; le dernier successeur d'Alexandre le Grand, Persée, a été mené, lui et ses fils, les pieds et les mains liés de chaînes, devant le char triomphal du consul Paul-Émile ; l'aîné de ses fils, qui devait hériter du trône d'Alexandre, gagne sa vie comme greffier de la municipalité d'Albe ; les successeurs de Nemrod, de Nabuchodonosor, de Cyrus, les rois de Babylone ou de Syrie, ainsi que les successeurs des Pharaons, les Ptolémées d'Égypte, sont sous la tutelle de Rome ; ils sont, entre les griffes de cette terrible bête, comme des jouets dont elle s'amuse, en at-

<sup>1</sup> Daniel, 7.

tendant qu'il lui plaise de déclarer provinces romaines l'antique empire d'Assur et l'antique empire de Mizraïm. Carthage semblait pouvoir se défendre ; Carthage sera broyée, foulée aux pieds, non-seulement avec la plus brutale violence, mais avec la plus amère dérision. Lorsqu'elle invoqua la foi des traités qui lui garantissaient la cité, la terrible bête répondit avec un effroyable sourire qu'elle avait bien promis de respecter la cité, c'est-à-dire les citoyens, mais non pas la ville ; et elle détruisit la ville jusque dans ses fondements.

Cette bête aux dents de fer et aux ongles d'airain dévore au pied de la lettre ; elle englutit au dedans de soi et les richesses de l'Asie, et l'abondance de l'Égypte, et les chefs-d'œuvre de la Grèce, jusqu'aux lions d'Afrique, qu'elle égorge pour son passe-temps. Les peuples mêmes, elle les broie entre ses dents de fer ; elle réduit en pâte ce qu'ils ont de ferme, elle les absorbe dans son sein toujours affamé, elle s'en nourrit pour les identifier à soi et pour que, finalement, elle seule soit l'univers.

Mais, si elle dévore, elle enfante aussi ; elle enfante des colonies, elle les enfante à son image ; ce sont pour elle autant de griffes d'airain pour saisir le monde. Carthage, qu'elle a détruite et qu'elle a défendu de rebâtir, elle-même la rebâtira trente ans après, en fera une colonie romaine, demeure du proconsul qui, de là, régira l'Afrique comme une province.

Cette quatrième bête diffère des autres bêtes que Daniel a vues. Celles-ci ont une forme déterminée, qu'elles conservent toujours la même ; la forme de la quatrième n'a de propre que d'être terrible. Sous des rois, sous des consuls, sous des tribuns, sous des décemvirs, sous des dictateurs, sous des triumvirs, sous des empereurs, Rome est en effet toujours terrible. Ses spectacles, ses amusements seront du carnage et du sang. Pour lui faire plaisir les ours, les lions, les tigres seront amenés de toutes parts pour déchirer des hommes dans le grand cirque, et des milliers de gladiateurs s'y tueront les uns les autres. Et il faudra que des milliers de chrétiens, hommes, femmes, enfants, y soient torturés

pendant trois siècles, pour lui faire passer cette soif de sang et de carnage.

Elle diffère des autres principalement en ceci. Dans l'empire des Assyriens, dans l'empire des Perses, dans l'empire des Grecs, tout dépend d'un seul homme, le roi. Souvent cet homme se laisse gouverner par les eunuques et par les femmes : à part cela même il vieillit, il meurt ; le plus accompli peut être remplacé par un fou, un imbécile ou un enfant, et les entreprises les mieux concertées se tourner en désastres. Il n'en est pas de même à Rome ; il y a là un conseil qui ne vieillit ni ne meurt, le sénat. Il se recrute sans cesse de tout ce que le peuple romain produit de plus puissant en paroles et en œuvres. Le peuple romain s'incorpore le monde, le sénat s'incorpore le peuple romain.

Comme le sénat ne vieillit ni ne meurt, il embrasse dans ses conseils tous les lieux, tous les temps, toutes les affaires ; son but, c'est la gloire, c'est l'empire ; ses desseins sont vastes, profondément combinés dans leur ensemble et dans leurs détails ; les sentiments qui y dominent sont le courage, la constance, la grandeur d'âme, la générosité, épargner le faible, abattre le fort ; les moyens d'exécution sont préparés par la plus habile expérience, par des généraux consommés dans l'art de la guerre, par les plus profonds jurisconsultes, par les orateurs les plus éloquents, par les plus habiles administrateurs, le sénat renfermant tout cela. Ceux qui exécutent en temps et lieu, ce sont ses présidents mêmes, les consuls, élevés à cette dignité par le suffrage public et initiés au secret de toutes les affaires ; une fois à la tête de l'armée ils ont tout-pouvoir. Ces armées ne sont point, comme à Carthage, des mercenaires, des étrangers qui trafiquent de leur sang et de leur vie ; ce sont les citoyens mêmes, qui respirent l'âme du sénat, l'empire et la gloire. Ce n'est point, comme à Carthage, un peuple de marchands, qui ne rêve que profit ; c'est un peuple conquérant, un peuple-roi, qui fera du monde son domaine. Ce qui l'occupe, c'est la guerre. Dans un espace de plus de sept cents ans il ne ferme que trois fois, et encore pour peu de temps, le temple de Janus. Sa tactique surpasse tout ce qui a précédé.



Les Assyriens, les Perses l'emportaient par le nombre ; les Macédoniens, par la phalange, bataillon carré de seize mille hommes, invincible par sa masse, mais qui une fois rompue se reformait difficilement. Les Romains l'emportent par la légion ; corps de trois, quatre et cinq mille hommes d'infanterie et de trois cents chevaux, l'infanterie armée de quatre manières différentes, et le tout combiné de sorte à unir la force et la souplesse. Le général avait-il remporté d'éclatantes victoires, reculé les limites de l'empire, terminé heureusement la campagne : il y avait pour lui et pour son armée une récompense quine se rencontrait que chez les Romains ; c'était le triomphe. Le sénat et le peuple décernaient cet honneur. Le jour arrivé, le général, revêtu de la robe triomphale, ayant une couronne de laurier sur la tête, monté sur un char magnifique, attelé de quatre chevaux blancs, était conduit en pompe au Capitole, à travers la ville, précédé du sénat et d'une foule de citoyens tous habillés de blanc. On portait devant lui les dépouilles des ennemis et les tableaux des villes qu'il avait prises et des provinces qu'il avait subjuguées. Devant son char marchaient, chargés de chaînes d'or et d'argent, les rois et les chefs ennemis qu'il avait vaincus et faits prisonniers. Ceux qui suivaient le triomphateur de plus près étaient ses parents et ses alliés. Ensuite marchait l'armée, avec toutes les marques d'honneur que chaque militaire avait obtenues du général. Parmi toutes les grandeurs du monde il n'y a rien de si éclatant ; le triomphateur pouvait être tenté de s'élever au-dessus de la condition humaine ; aussi était-il suivi d'un esclave qui avait charge de lui dire de temps en temps : « Regarde derrière toi, et souviens-toi que tu es homme. »

Et ce sénat, et ce peuple, et ce triomphe ne se voient que dans un seul endroit de l'univers. L'empire d'Assyrie a eu successivement deux capitales, Ninive et Babylone ; l'empire des Perses en avait trois ou quatre, Babylone, Suse, Ecbatane, Persépolis ; l'empire des Macédoniens, divisé en quatre royaumes, n'avait point de capitale commune. Ces trois empires étaient plus faits pour mêler ensemble les diverses nations. L'empire des

Romains a une capitale et n'en a qu'une ; il est plus propre à unir ce que les autres ont mêlé. Et de fait il a donné à l'univers une certaine unité matérielle, dans Rome une idée de patrie commune, dans le citoyen romain une idée de l'homme. Ce n'étaient que des éléments, mais c'étaient au moins des éléments avec lesquels la Providence préparait la grande *unification* spirituelle.

Déjà de son temps, et c'est une des observations les plus remarquables de ce grand observateur, Polybe écrivait que la fortune, autrement la Providence, avait ramené de force à l'unité toutes les choses humaines, jusque-là isolées, et que l'histoire devenait une. Il fixe l'époque de cette merveilleuse opération aux cinquante ans qui s'écoulèrent depuis l'expédition du premier Scipion en Afrique jusqu'à celle du second, qu'il accompagna lui-même à la ruine de Carthage<sup>1</sup>. C'est en effet dans cet intervalle que l'Illyrie, la Macédoine, la Grèce, l'Asie, l'Égypte, l'Afrique, l'Espagne, en un mot à peu près toute la terre habitable tomba au pouvoir unique de Rome. Cette tendresse irrésistible à l'unité continua sous d'autres rapports après Polybe ; la guerre des alliés, les guerres des esclaves et des gladiateurs, les guerres civiles en furent des crises. Rome était une, Rome était la ville souveraine, le peuple souverain. Toute l'Italie voulut être de ce peuple-là, de cette ville-là, de cette unité-là. Une partie prit les armes pour obtenir de force ce privilège suprême ; elle sera vaincue ; mais ce privilège est accordé à la partie demeurée fidèle et ensuite étendu à l'autre : toute l'Italie devient Rome, et Rome devient toute l'Italie. Dès lors et les villes et les peuples ne cesseront d'ambitionner cette haute prérogative jusqu'à ce que l'univers entier soit devenu Rome et Rome l'univers entier. A la vue de cet homme libre, à la vue du citoyen

<sup>1</sup> Polybe, l. c. 4 : Τὸ γὰρ τῆς ἡμετέρας πραγματείας ἴδιον, καὶ τὸ θαυμάσιον τῶν καθ' ἡμᾶς καιρῶν, τοῦτό ἐστιν, ὅτι, καθάπερ ἡ τύχη σχεδὸν ἅπαντα τὰ τῆς οἰκουμένης πράγματα πρὸς ἓν ἐκλίνε μέρος, καὶ πάντα νεύειν ἠνάγκασε πρὸς ἓνα καὶ τὸν αὐτὸν σκοπὸν, οὕτω καὶ διὰ τῆς ἱστορίας ὑπὸ μίαν σύνοψιν ἀγαγεῖν τοῖς ἐντυχάνουσι τὸν χειρισμὸν τῆς τύχης, ᾧ κέχρηται πρὸς τὴν τῶν ὅλων πραγμάτων συντέλειαν.

romain, les gladiateurs et les esclaves, qui formaient alors la grande masse de ce que nous appelons peuple aujourd'hui, s'irriteront de ne l'être point; ils prendront les armes pour le devenir, mais ils succomberont; il faudra qu'ils attendent que Rome devienne autre, qu'elle conquière sur le monde un autre empire, pour participer tous à la liberté, à l'égalité et à la fraternité chrétienne et universelle.

Enfin, si Rome sent le travail de l'unité dans ses vastes profondeurs, elle le sentira bien plus encore dans ses sommités. L'univers devenant un avec l'Italie, l'Italie devenant une avec Rome, la nature des choses voulait que Rome elle-même devînt tout à fait une par l'unité de son chef. Jusque-là elle en avait habituellement deux, qui ne l'étaient encore que pour un an; cette dualité engendrait naturellement l'émulation, cette courte durée provoquait une activité prodigieuse. Tout cela était nécessaire pour exécuter le grand œuvre que Rome avait à faire, réduire de force tous les peuples en un. Des rois à vie, comme elle en avait eu dans les commencements, n'auraient pas eu cette énergie continue de quatre siècles. Mais, la tâche finie, cette prodigieuse énergie est de trop, cette dualité de chefs devient nuisible; un seul chef convient mieux à un état de repos. Rome se façonnera ce chef, ou plutôt elle s'y façonnera, toujours à sa manière, c'est-à-dire d'une manière effroyable et sanglante, pendant laquelle, toujours plus terrible au dehors, elle achèvera de subjuguier tous les peuples, de détruire tous les rois qui restaient encore. Marius, qui a fait ses premières armes sous le dernier Scipion, commencera; Sylla, qui a fait ses premières armes sous Marius, continuera. Ennemis implacables l'un de l'autre, tous deux ils tireront du sang à la terrible bête pour lui changer le tempérament et la rendre patiente au joug. Marius, ignorant plébéien, général victorieux, homme féroce, tuera dans Rome comme un furieux; Sylla, patricien élégant, général heureux, homme froidement cruel, proscrira ses concitoyens avec ordre et méthode. Le premier succombera dans la lutte; le second pourra déjà abdiquer sans péril et s'en aller mourir tran-

quillement dans son lit. Après ces deux en viendront trois, Crassus, Pompée et César. Crassus n'a pour lui que ses richesses; Pompée règne par le succès et la faveur; César, c'est Rome incarnée, c'est Rome faite homme, actif, vigilant, hardi, infatigable, éloquent, d'une ambition immense, ferme et suivi dans ses desseins, dissolu, généreux, superbe. Il triomphe de ses rivaux, mais il succombe sous le poignard de Brutus. La terrible bête a encore trop de sa ferocité native. De nouveaux triumvirs, Lépide, Antoine, Octave, lui tireront encore du sang. Vainqueur de ses collègues, Octave, devenu César-Auguste, trouvera la bête plus traitable, et, par sa prudence, la façonnera pour des siècles à la soumission et même à la servitude. Il fermera le temple de Janus et gouvernera en paix le monde devenu un en devenant romain.

Mais, si le peuple romain devait ramener le monde à l'unité matérielle, un autre peuple devait insensiblement le préparer à l'unité spirituelle: c'est le peuple juif. Là tout porte à la communion des intelligences; une seule capitale, un seul temple, un seul pontife, un seul corps d'Écritures et de doctrines, traduit dès lors dans la langue la plus répandue dans l'univers. Dans ce livre unique un seul Dieu qui a tout créé par sa puissance, qui gouverne tout dans sa sagesse, qui jugera tout dans sa justice, qui embrasse d'un regard tous les siècles, tous les peuples, tous les événements, et fait servir les obstacles mêmes à l'accomplissement de ses desseins; tout le genre humain né d'un seul homme, les diverses branches de cette famille formant les diverses nations; une chute commune dans l'origine, une rédemption commune dans l'avenir; un Rédempteur Dieu-Homme, Homme-Dieu, que toutes les nations attendent pour se joindre à la maison de Jacob, ne faire plus qu'un seul peuple, reconnaître la vanité des idoles et adorer le seul vrai Dieu, dont alors la connaissance inondera toute la terre. Et ce peuple, avec ces Écritures, avec ces espérances, est dispersé chez tous les peuples, dans la Perse, dans l'Inde, dans la Babylonie, dans l'Égypte, dans l'Éthiopie, dans la Cyrénaïque, dans l'Asie Mi-



neure, dans la Grèce, où les Spartiates se reconnaissent ses frères. Et, comme l'a remarqué Justin, de tous les peuples de l'Orient, c'est le premier qui, faisant alliance et amitié avec le peuple-roi, avec le peuple romain, obtienne de lui l'entière liberté ou l'indépendance<sup>1</sup>. Il était juste que les deux peuples qui devaient contribuer le plus à préparer la régénération divine de l'univers se donnassent de bonne heure la main. Cette alliance est conclue pour la première fois par Judas Machabée, renouvelée par son frère Jonathas et ensuite par son frère Simon. Il n'est pas douteux que dès lors il vint des Juifs s'établir à Rome, où ils devaient être regardés comme des amis et des frères. Un ancien abrégiateur de Valère-Maxime nous apprend qu'ils furent persécutés en 139 ; le préteur Cornélius-Hispalus les obligea de retourner chez eux, à cause qu'ils avaient entrepris d'infecter les Romains du culte de Jovis Sabazius (Jéhova Sabaoth)<sup>2</sup>. Mais nous les reverrons plus tard si nombreux à Rome et si hardis qu'ils feront peur à l'orateur romain<sup>3</sup>.

Le peuple juif avait déferé le souverain pouvoir à Simon et à ses descendants, jusqu'à ce que s'élevât le prophète fidèle ou le Messie. Simon en était digne ; sous son gouvernement la Judée, considérée au dehors, jouissait d'une profonde paix au dedans. Il n'en était pas de même dans le royaume de Syrie ; là les révolutions succédaient aux révolutions. Tryphon venait de tuer son pupille Antiochus VI et régnait à sa place en tyran ; Démétrius-Nicator, après avoir languï bien des années dans la mollesse et la débauche, s'était réveillé un instant, avait remporté quelques avantages contre les Parthes, lorsque leur roi le fit prisonnier et finit par lui donner en mariage sa fille Rodogune ; sa première femme, Cléopâtre, se voyant ainsi délaissée, envoya au frère puîné de son mari, Antiochus-Sidète ou le chasseur, pour lui offrir à la fois et sa main et la couronne de Syrie. Antiochus, qui était dans l'île de Rhodes, accepta ces offres et prit le titre de roi, avec des mesures pour le soutenir. Sentant

combien lui importait l'alliance des Juifs, il écrivit de Rhodes la lettre suivante : « Le roi Antiochus à Simon, grand-prêtre et ethnarque, et à la nation des Juifs, salut. Comme des hommes pestilentiels se sont rendus maîtres du royaume de nos pères, je veux le recouvrer et le rétablir tel qu'il était auparavant ; c'est pourquoi j'ai recruté un grand nombre de troupes et préparé des vaisseaux de guerre. Je veux débarquer au pays, pour me venger de ceux qui ont ravagé nos provinces et désolé plusieurs villes dans mon royaume. Maintenant donc je ratifie toutes les remises de tributs et de dons que vous ont faites les rois mes prédécesseurs ; je vous permets de faire battre monnaie à votre coin dans votre pays. Jérusalem et le sanctuaire seront libres ; toutes les armes que vous avez fait faire, toutes les forteresses que vous avez élevées vous demeureront. Tout ce qui est dû ou pourrait être dû au roi vous est remis depuis ce temps et à jamais. Et lorsque nous aurons conquis notre royaume, nous relèverons de telle sorte votre gloire, celle de votre peuple et de votre temple, qu'elle éclatera dans toute la terre<sup>4</sup>. »

Cette révolution se fit l'an 174 de l'empire des Grecs, 137 avant Jésus-Christ. Antiochus ayant pris terre, toutes les troupes vinrent se donner à lui, de sorte qu'il n'en demeura que très-peu avec Tryphon. Antiochus le poursuivit, l'assiégea dans Dora, ville maritime, l'investit par terre avec cent vingt mille fantassins et huit mille cavaliers, et par mer avec ses vaisseaux, sans laisser entrer ni sortir personne.

Simon y envoya au secours d'Antiochus deux mille hommes d'élite, avec beaucoup d'or, d'argent et de machines de guerre. Mais Antiochus, qui probablement ne s'était pas attendu à un si prompt succès, se montra tout changé ; il se repentait sans doute d'avoir fait de si grandes promesses aux Juifs ; il n'accepta ni les troupes ni les présents de Simon, mais dépêcha, au contraire, à Jérusalem, un certain Athénobius, qui tint un langage bien inattendu. « Vous occupez, dit-il à Simon, vous occupez Joppé et Gazara, et la citadelle de Jé-

<sup>1</sup> Just., I, 37, c. 3. — <sup>2</sup> *Scriptorum veterum nova collectio*, apud Angelo Maio, t. 3, pars 3. Jul. Parid., *Epitome*, p. 7. — <sup>3</sup> Cic., *pro Flacco*, n. 28.

<sup>4</sup> 1 Mach., 15.

rusalem, qui sont des villes de mon royaume. Vous avez désolé leurs environs, vous avez fait un grand ravage dans le pays, et vous vous êtes rendus maîtres de beaucoup de lieux de mon empire. Maintenant donc ou rendez les villes que vous avez prises et les tributs des lieux sur lesquels vous avez dominé hors des frontières de la Judée, ou donnez-moi cinq cents talents d'argent, et, pour le dégât que vous avez fait, et pour les tributs des villes, cinq cents talents encore ; autrement nous viendrons et nous ferons la guerre. »

Simon fit une réponse courte et précise : « Nous n'avons point usurpé le pays d'un autre, nous ne retenons point le bien d'autrui ; mais nous avons repris, lorsque nous l'avons pu, l'héritage de nos pères, qui avait été possédé injustement par nos ennemis pendant quelque temps. Pour ce qui est des plaintes que vous faites touchant Joppé et Gazara, c'étaient elles-mêmes qui causaient beaucoup de maux parmi le peuple et dans tout notre pays ; cependant nous sommes prêts à donner, pour ces villes-là, cent talents. »

Athénobius ne répondit pas un seul mot, mais s'en revint en colère près du roi, lui rapporta les paroles de Simon et dit la royale magnificence dans laquelle il vivait ; ce qui irrita extrêmement Antiochus.

Cependant Tryphon s'était échappé de Dora ; Antiochus se mit à sa poursuite, l'atteignit dans la ville d'Apamée, où il le fit mettre à mort ; suivant d'autres il se sauva encore plus loin et finit par se tuer lui-même.

En se mettant lui-même à la poursuite de Tryphon Antiochus établit Cendébée gouverneur des côtes maritimes et lui laissa une armée, avec ordre de fortifier la ville de Gédor et de ravager la Judée. Jean, fils de Simon, qui ne demeurait pas loin de Gédor, à Gazara, vint lui-même avertir son père des dangers que courait le pays<sup>1</sup>. Simon ayant appelé ses deux fils les plus anciens, Judas et Jean, il leur dit : « Moi et mes frères, et la maison de mon père, avons combattu contre les ennemis d'Israël depuis notre jeunesse jusqu'à ce jour, et, les affaires

ayant réussi entre nos mains, nous avons délivré Israël diverses fois. Maintenant me voilà devenu vieux ; pour vous, par la miséricorde de Dieu, vous êtes en âge ; soyez donc à ma place et à la place de mon frère ; allez combattre pour notre nation, et que l'aide du Ciel soit avec vous. » En même temps il choisit dans la contrée vingt mille combattants et des cavaliers.

Les deux frères marchèrent avec ces troupes contre l'ennemi, et passèrent la nuit à Modin, cité de leurs pères, où se voyaient les trophées de leurs oncles. Le lendemain, dès qu'ils se furent rendus dans la plaine, Cendébée s'avança contre eux avec une armée considérable d'infanterie et de cavalerie. Un torrent les séparait. Jean résolut l'attaque. Voyant que ses gens hésitaient à traverser l'eau, il leur en donna le premier exemple ; ses troupes le suivirent ; il les rangea en bataille sur le rivage, fit sonner les trompettes sacrées, mit l'ennemi en fuite et le poursuivit jusqu'à Gédor. Judas avait été blessé dans le combat. Jean mit le feu à plusieurs forteresses, tua encore deux mille hommes à l'ennemi et revint en paix dans la Judée. Le pays jouit alors de trois ans de repos, soit parce qu'Antiochus eut assez à faire dans son royaume, soit parce qu'il craignait les Romains, ces terribles alliés des Juifs.

Trois ans après la victoire des Juifs contre Cendébée, le vieux pontife fit la visite des villes de la Judée, prenant beaucoup de soin à y bien régler toutes choses. Deux de ses fils, Mathathias et Judas, l'accompagnèrent à Jéricho, où il avait marié une de ses filles à Ptolémée, gouverneur de la province. Enorgueilli de cette alliance avec le grand-prêtre et le prince du peuple, Ptolémée aspirait à la souveraineté. Au milieu d'un festin qu'il donna à son beau-père et à ses beaux-frères, dans une petite forteresse, il les égorga traîtreusement, eux et leur suite.

Ainsi mourut Simon, ce grand homme, grand comme pontife, comme prince et comme général, lumière brillante du sanctuaire, père du peuple et boulevard contre les ennemis d'Israël.

Ptolémée envoya aussitôt des hommes à Gazara pour tuer Jean, et des troupes à Jéricho.

<sup>1</sup> Front. *Stratag.*, l. 2, c. 13. Josèphe, l. 13, c. 12. Strab., l. 14. — <sup>2</sup> 1 Mach., 15.



rusalem pour s'emparer de la ville et du temple; mais Jean avait été prévenu par quelqu'un de ce qui était arrivé; il fit saisir les meurtriers, et, les ayant convaincus, les fit mettre à mort. En même temps il se rendit en toute hâte à Jérusalem, avec une juste confiance dans la faveur du peuple, qui devait tant à son père. Ptolémée parut bientôt après devant les portes, mais le traître ne fut point admis. Il avait écrit à Antiochus afin de lui demander du secours, lui promettant de le mettre en possession du pays et des villes <sup>1</sup>.

Jean, surnommé Hyrcan, succéda à son père dans sa double dignité, comme grand-prêtre et comme prince. L'on ne sait pas trop d'où lui vient le surnom qu'il porte. Pour ce qui est du traître Ptolémée, n'ayant pas réussi dans son entreprise sur Jérusalem et ne se sentant pas assez fort pour entreprendre autre chose avant l'arrivée de l'armée de Syrie, il s'enferma dans sa forteresse près de Jéricho, où Hyrcan l'assiégea. Cependant il parvint à s'échapper et se réfugia auprès de Zénon, tyran de Philadelphie, l'ancienne Rabbat-Ammon. L'on ne connaît pas ce qu'il devint depuis.

Antiochus ne paraît pas s'être beaucoup intéressé au traître; mais il profita de la trahison; car, l'année suivante, il s'avança dans la Judée avec une armée considérable, ravagea le pays et força Hyrcan à se retirer dans Jérusalem, où il l'assiégea. L'on se battit de part et d'autre avec beaucoup de valeur, jusqu'au temps de la grande fête des Tabernacles. Alors Hyrcan demanda une trêve de sept jours pour célébrer dignement cette fête. Non-seulement le roi y consentit, il témoigna encore sa vénération pour la divinité du temple en envoyant, pour les sacrifices, un grand nombre de bœufs dont les cornes étaient dorées, et plusieurs vases d'or et d'argent remplis de parfums précieux. Il y joignit même de quoi régaler les soldats. Les Juifs lui donnèrent, par reconnaissance, le surnom de Pieux. Hyrcan fut si touché de cette conduite généreuse qu'il entama des négociations avec lui; il demanda principalement la permission, pour les Juifs, de vivre selon les lois de leurs pères. Diodore de Sicile, ainsi

que Josèphe, nous apprend que les amis d'Antiochus l'excitèrent à profiter de cette occasion, soit pour exterminer la nation entière, soit du moins pour lui faire changer de culte, d'autant plus que la ville manquait de vivres <sup>1</sup>; Antiochus, au contraire, usant de générosité et de clémence, accorda la demande d'Hyrcan, mais aux conditions suivantes : que les assiégés lui remettraient leurs armes, qu'on lui payerait un tribut annuel pour la ville de Joppé et les autres places hors de la Judée, et enfin que l'on recevrait garnison syrienne. Hyrcan et le grand conseil acceptèrent les deux premières, mais ils ne voulurent point consentir à la troisième et s'en rachetèrent en offrant des otages et cinq cents talents, dont trois cents payés aussitôt. On abattit aussi les créneaux des murailles. Parmi les otages était un frère d'Hyrcan.

Ce traité de paix finit par devenir un traité d'amitié et d'alliance. Hyrcan reçut le roi dans la ville et l'y traita magnifiquement, lui et toute l'armée syrienne. Il marcha ensuite avec lui contre le roi des Parthes et rendit de grands services. Nicolas de Damas, contemporain et ami particulier de César-Auguste, disait, en parlant de cette expédition : « Le roi Antiochus, ayant fait ériger un arc de triomphe sur le fleuve Lycus, où il avait remporté une victoire sur Indate, général des Parthes, y séjourna deux jours à la prière d'Hyrcan, Juif, à cause d'une fête de cette nation qui arriva dans ce même temps, et durant laquelle leurs lois ne leur permettaient pas de se mettre en campagne. » Josèphe, qui cite ces paroles, ajoute que cette fête était la Pentecôte, qui, cette année-là, venait immédiatement après le sabbat <sup>2</sup>. Peu après Antiochus fut défait et tué. Hyrcan, en revenant à Jérusalem, prit Alep et rendit cette ville tributaire. Les troubles de Syrie le déterminèrent à y faire une invasion et à s'emparer de tout ce qu'il pourrait conquérir. La première place qu'il prit fut Madéba, après un siège de six mois; il emporta ensuite Saméga et d'autres villes d'Arabie et de Phénicie. C'est alors que les Juifs brisèrent tout à fait le joug des étrangers; aucun des descendants d'Hyrcan

<sup>1</sup> 1 Mâch., 16.

<sup>2</sup> Diod., *Fragm.*, l. 34. *Biblioth. Phot.*, p. 1150. Josèphe, *Ant.*, l. 13, c. 16. — <sup>2</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 13, c. 16.

ne rendit hommage au roi de Syrie. Après de si glorieux exploits il tourna ses armes contre les Samaritains, prit Sichem et détruisit le temple de Garizim, après qu'il eut subsisté deux siècles. L'année suivante il conquiert les Iduméens, mais les laissa dans leur pays, sous la condition qu'ils embrasseraient la religion judaïque ; ils y consentirent, reçurent la circoncision, et les deux peuples n'en firent plus qu'un. Outre l'historien Josèphe, le géographe Strabon parle de cette conversion des Iduméens au judaïsme ; il ajoute que ces Iduméens s'appelaient aussi Nabathéens<sup>1</sup>, ce qui est très-croyable. Des Nabathéens ou descendants d'Ismaël par Nabaioth, son premier-né, ont pu aisément se mêler et ne faire plus qu'une même tribu avec des Iduméens ou descendants d'Édom, autrement Ésaü.

La huitième année de son gouvernement Hyrcan envoya Simon, fils de Dosithée, Apollonius, fils d'Alexandre, et Diodore, fils de Jason, renouveler l'alliance avec les Romains. Ces ambassadeurs réussirent d'autant mieux que leur demande était accompagnée de riches présents. Le sénat consentit non-seulement au renouvellement de l'alliance et de l'amitié, mais il accorda aux Juifs la possession de Joppé, de Gazara et autres places que le roi de Syrie leur avait enlevées contre le précédent décret du sénat, et fit défrayer les ambassadeurs aux dépens du public. On leur remit des lettres pour les gouverneurs des provinces qu'ils devaient traverser en retournant chez eux, afin qu'on les traitât avec la distinction due à leur caractère. Les Syriens reçurent ordre de réparer tous les dommages causés par eux aux Juifs. Le sénat porta la bienveillance pour cette nation jusqu'à vouloir la recommander à tous les rois et peuples avec lesquels la république romaine était alliée.

Hyrcan, et avec lui toute la nation juive, ressentit une grande joie à ces nouvelles ; aussi, l'année suivante, neuvième de son gouvernement, envoya-t-il trois autres ambassadeurs, Alexandre, fils de Jason, Numénius, fils d'Antiochus, et Alexandre, fils de

Dorothee, avec de nouveaux présents, entre autres un bouclier de cinquante mille pièces d'or, pour remercier le sénat des grâces obtenues l'année précédente et avoir la ratification des traités favorables à la nation. Ce second acte, que le sénat accorda volontiers, se trouve tout entier dans Josèphe, mais sous le gouvernement d'Hyrcan II. Les savants reconnaissent que c'est une transposition, et que cet acte est de la neuvième année d'Hyrcan I<sup>er</sup>.

L'alliance des Romains affermit l'autorité du prince des Juifs, tandis que des guerres continuelles affaiblissaient l'Égypte et la Syrie. Alexandre Zébina, qui régnait alors à Antioche, rechercha l'amitié d'Hyrcan ; son règne dura peu ; il fut assassiné. Antiochus-Gripus, son successeur, piqué des négociations entamées entre Hyrcan et Zébina, se préparait à envahir la Judée ; Antiochus de Cyzique, son frère, fit avorter ce projet en lui déclarant la guerre. Hyrcan ne prit aucune part à leur querelle ; il s'enrichit des tributs qu'il recevait, tant de son propre pays que de ceux qu'il avait conquis. Quelques hostilités commises par les Samaritains contre les habitants de Maressa, alors amis des Juifs, lui firent renouveler la guerre contre les premiers. Les Samaritains dont il est ici question étaient une colonie macédonienne, établie là par Alexandre le Grand. Hyrcan vint donc à la tête d'une armée avec ses deux fils, Aristobule et Antigone, assiéger Samarie. Pour forcer les Samaritains à se rendre il fit creuser autour de la place un fossé profond, qui, coupant l'entrée des vivres aux assiégés, les réduisit à de si cruelles extrémités qu'ils se nourrissent de chats, de chiens et d'autres animaux. Dans cette détresse ils trouvèrent le moyen d'implorer le secours d'Antiochus de Cyzique, qui occupait alors le trône de Syrie. Ce prince, touché de leur situation, prit le chemin de Samarie avec une nombreuse armée.

Cependant, comme le jour de la grande expiation approchait, Hyrcan fut obligé de se rendre à Jérusalem pour y remplir ses fonctions de grand-prêtre ; il laissa ses deux fils continuer le siège. Quand ces derniers apprirent qu'Antiochus marchait contre eux,

<sup>1</sup> Strab., l. 16, c. 2. *Initio Judææ.*



Aristobule, avec une partie de l'armée, alla à sa rencontre. A peine les deux armées étaient-elles en présence que les Syriens furent vaincus et poursuivis jusqu'à Scythopolis; Antiochus eut peine à sauver sa vie. Après cette défaite le siège fut continué si vigoureusement que les Samaritains se virent forcés de s'adresser une seconde fois à Antiochus; mais ce monarque, n'osant pas risquer une seconde bataille, se contenta d'envoyer six mille hommes faire une diversion en Judée, dans l'espérance d'obliger les Juifs à lever le siège. Ce corps n'était pas même de ses propres troupes, mais de celles du roi d'Égypte, qui ne le lui avait accordé qu'avec répugnance. L'un des deux commandants de ce corps ayant été tué dans un combat où il s'était engagé témérairement, l'autre finit par livrer aux Juifs la ville de Scythopolis ainsi que quelques autres. Samarie, de son côté, fut prise. Hyrcan, devenu tout-puissant, se rendit maître non-seulement de toute la Palestine, mais aussi des provinces de Samarie et de Galilée, conquêtes dont il jouit paisiblement le reste de ses jours. Son règne ne fut pas moins remarquable par sa sagesse que par ses exploits. Jamais la religion et l'état des Juifs n'avaient brillé d'un plus grand éclat depuis le retour de la captivité; mais ce qui donne à ce grand homme la supériorité sur ses prédécesseurs et sur ses successeurs, c'est, selon Josèphe, qu'il réunit en sa personne trois avantages qui ne se trouvèrent qu'en lui seul, savoir : la dignité royale, la souveraine sacri-ficature et le don de prophétie <sup>1</sup>.

Les Juifs de l'Égypte jouissaient également de la paix et de la prospérité; ceux de Jérusalem leur écrivirent, sous le règne d'Hyrcan, une lettre rapportée en ces termes au deuxième livre des Machabées : « Les Juifs qui sont dans Jérusalem et dans le pays de Judée aux Juifs, leurs frères, qui sont en Égypte, salut et heureuse paix. Que Dieu vous comble de biens; qu'il se souvienne de l'alliance qu'il a faite avec Abraham, Isaac et Jacob, ses serviteurs fidèles! Qu'il vous donne à tous un cœur tel que vous l'adoriez et que vous accomplissiez sa volonté avec joie et avec ar-

deur! Qu'il ouvre votre cœur à sa loi et à ses préceptes, et qu'il vous donne la paix! Qu'il exauce vos prières, qu'il se réconcilie avec vous, et qu'il ne vous abandonne point au temps mauvais! Pour nous, nous sommes occupés ici à prier pour vous. Sous le règne de Démétrius, l'an 169, nous vous avons écrit, nous autres Juifs, dans la tribulation et les angoisses qui nous étaient survenues durant ces années, depuis que Jason se fut retiré de la Terre-Sainte et du royaume. Ils brûlèrent la porte du temple et répandirent le sang innocent; et nous priâmes le Seigneur, et nous fûmes exaucés; et nous offrîmes le sacrifice et la fleur de farine, et nous allumâmes les lampes, et nous exposâmes les pains. Et maintenant nous vous écrivons, afin que vous célébriez la fête des Tabernacles du mois de Casleu. L'an cent quatre-vingt-huit <sup>1</sup>. »

L'année 188 de l'empire des Grecs revient à l'an 123 avant Jésus-Christ, treizième du règne d'Hyrcan. Telle est la date de la lettre entière. Quant à l'année 169, où ils avaient écrit une autre lettre rappelée dans celle-ci, elle revint à l'an 142 avant Jésus-Christ, deuxième du règne de Simon, qui, cette année-là même, prit la citadelle de Jérusalem. La fête des Tabernacles dont il est ici question est la fête de la Purification du temple, instituée par les Machabées.

Déjà précédemment, sous Judas Machabée, nous avons vu les Juifs de Jérusalem adresser une lettre semblable au prêtre Aristobule, précepteur du roi d'Égypte Ptolémée-Philométor et un des principaux philosophes d'Alexandrie. Vers ce temps un autre prêtre de la race d'Aaron y jouissait de la faveur royale; c'était Onias, fils du grand-prêtre de ce nom; il commanda les armées, gouverna les provinces et bâtit un temple au vrai Dieu dans son gouvernement d'Héliopolis. Ses deux fils, Helcias et Ananias, ne furent pas en moindre crédit. Cléopâtre, veuve de Ptolémée-Physcon et mère de Ptolémée-Lathyre, en fit ses principaux conseillers, et un auteur païen cité par Josèphe nous apprend qu'elle n'eut qu'à se louer de leur fidélité et de celle des Juifs. Vers ce

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, I. 13.

<sup>1</sup> 2 Mach., I, 1-10.

temps encore le petit-fils de Jésus, fils de Sirac, trouva en Égypte l'ouvrage de son grand-père, que nous connaissons sous le titre de *l'Écclesiastique*, et le traduisit de l'hébreu en grec <sup>1</sup>.

C'est encore sous le règne d'Hyrcau qu'on voit apparaître les saducéens, les pharisiens et les esséniens. Ce que les diverses sectes de philosophes étaient chez les Grecs, les saducéens, les pharisiens, les esséniens le furent chez les Juifs. Aussi Josèphe les appelle-t-il trois espèces de philosophes. On n'a rien d'absolument certain sur leur origine.

Les saducéens étaient les épicuriens du judaïsme ; ils admettaient les Écritures divines, du moins les cinq livres de Moïse, mais ils n'admettaient point la tradition qui en constatait l'authenticité et le sens ; ils s'arrogeaient chacun le droit de les juger et de les interpréter d'après sa raison individuelle. Aussi, du moins avec le temps, finirent-ils par n'admettre, comme les épicuriens, qu'un Dieu indifférent aux actions humaines, par nier l'existence des esprits créés, l'immortalité de l'âme, et par ne reconnaître d'autre félicité que celle des sens et de la vie présente. Ils n'étaient pas en grand nombre, ne formaient pas proprement une école, ne divulguaient pas leur doctrine ; c'étaient des riches, des heureux du siècle, qui, respectant au dehors la croyance publique, se faisaient chacun dans son cœur une doctrine conforme à ses désirs.

Les pharisiens, en général, n'avaient pas une croyance différente de la croyance commune ; ils croyaient, avec tout le peuple, la providence divine, l'existence des esprits, l'immortalité de l'âme, la résurrection des corps, les récompenses et les peines d'une autre vie avec les Écritures ; ils admettaient aussi la tradition, non-seulement la tradition publique, universelle, qui garantissait l'authenticité des Écritures mêmes et leur sens, mais encore les traditions ou opinions particulières de leurs docteurs. Il leur est même arrivé plus d'une fois, par attachement à ces traditions humaines, de contredire la tradition divine et l'Écriture. Ils en ont fait plus tard un recueil, sous le nom de

*Talmud*, ou doctrine, que les pharisiens modernes ou les rabbins mettent au-dessus de la Bible. Leur grande prétention était qu'ils entendaient et observaient la loi beaucoup mieux que les autres, qu'ils étaient conséquemment beaucoup plus saints et plus parfaits ; ils regardaient donc les autres Juifs comme des pécheurs et des profanes ; ils s'en séparaient, ils ne voulaient ni boire ni manger avec eux. De là leur était venu le nom de *pharisiens*, du mot *pharas*, qui, en hébreu, signifie *séparer*. Cette affectation hypocrite d'une sainteté au-dessus du commun en imposait au peuple et lui inspirait de la vénération ; eux, de leur côté, finirent généralement par n'avoir plus d'autre vue dans toutes leurs actions.

Les esséniens formaient proprement ce qu'on appelle un ordre religieux ; ils habitaient ensemble, mais chacun dans sa cellule que Philon appelle *monastère*. Ils n'avaient rien en propre ; ils pratiquaient la chasteté et l'obéissance. On éprouvait les postulants pendant trois années ; quand ils étaient admis ils mettaient leurs biens en commun. Le lever, le coucher, le travail, le repos, les exercices de piété, tout était réglé. Quant aux trois parties de la philosophie, ils négligeaient la logique ou l'art du raisonnement, comme n'étant pas nécessaire pour acquérir la vertu ; ils ne cultivaient la physique ou la science de la nature qu'autant qu'elle nous révèle un Dieu créateur de toutes choses ; leur principale étude était la morale, telle qu'elle est contenue dans les lois de leurs pères. Leurs maximes fondamentales étaient au nombre de trois : l'amour de Dieu, l'amour de la vertu et l'amour du prochain : ce sont les paroles de Philon. Il y en avait près de quatre mille en Judée, un plus grand nombre en Égypte, surtout dans les environs d'Alexandrie ; ceux-ci s'appliquaient presque uniquement à la contemplation et se nommaient thérapeutes. Il y en avait même dans la plus grande partie de la terre habitable. « Il fallait, dit toujours le même auteur, que la Grèce et les régions barbares eussent part, elle aussi, à ce bien parfait <sup>1</sup>. » Outre les esséniens, qui vivaient en communauté et gar-

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 13, c. 18.

<sup>1</sup> Phil., de *Vita contempl.*



daient le célibat, il en était d'autres qui se mariaient, mais qui, dans le mariage même, s'appliquaient à pratiquer, autant que cela était possible, la perfection religieuse.

Trois auteurs nous parlent des esséniens : deux Juifs, Josèphe et Philon, et un païen, Pline<sup>1</sup> ; mais il est à remarquer que tous les trois ont écrit après l'avènement du Christ et pendant la première ferveur du Christianisme. Les deux auteurs juifs, qui ne cherchaient qu'à relever la gloire de leur nation, n'auront-ils pas attribué à leurs anciens compatriotes les idées de perfection qu'ils voyaient pratiquer de leur temps aux premiers chrétiens, particulièrement à ceux de Jérusalem ? Cela nous paraît fort croyable. Eusèbe et saint Jérôme ont même pensé, non pas que tous les esséniens en général, mais que les thérapeutes d'Alexandrie ou d'Égypte étaient des chrétiens que Philon aura pris pour des Juifs, parce qu'ils étaient réellement Juifs d'origine, et que, dans ces premiers temps, ils gardaient encore les observances judaïques<sup>2</sup>. Les communautés d'esséniens nous semblent une imitation des anciennes écoles des prophètes ; sous la persécution d'Antiochus-Épiphanes beaucoup de pieux Israélites se réfugièrent dans les déserts ; là ils auront pu concevoir l'idée d'une vie plus parfaite, comme nous verrons les chrétiens, sous les persécutions des empereurs romains, se retirer également dans les déserts et y mener la vie d'anachorètes, de cénobites. Philon et Josèphe, ayant trouvé ce fond d'histoire avant eux, l'auront embelli avec les idées chrétiennes. Comme les esséniens disparaissent à mesure que le Christianisme se propage, il est à présumer qu'ils l'embrassèrent généralement tous, et, de fait, la vie qu'on leur attribue y était une excellente préparation. Quant aux saducéens et aux pharisiens, ils se sont perpétués ou reproduits jusqu'à nos jours : les Juifs incrédules sont, au fond, des saducéens ; le gros de la nation, ainsi que les rabbins, sont adonnés au pharisaïsme.

Les pharisiens et les saducéens, divisés sur la religion, l'étaient encore plus sur la poli-

tique ; ils formèrent, dès l'origine, deux partis ennemis l'un de l'autre. Hyrcan, élevé par les premiers, les aima toujours et les favorisa ; cependant il se tourna du côté des saducéens vers la fin de sa vie. Josèphe, pharisien lui-même, en rapporte la cause. Hyrcan, ayant réuni dans un festin les chefs du parti, poussa la confiance jusqu'à leur dire que, s'ils remarquaient quelque chose d'irrégulier dans sa conduite ou son gouvernement, il les conjurait de l'en avertir. Les assistants le comblèrent d'éloges ; mais un brouillon, nommé Éléazar, lui dit : « Puisque vous avez demandé à connaître la vérité, si vous voulez être juste, déposez la souveraine sacrificature et contentez-vous d'être prince du peuple. » Hyrcan lui demanda ce qui le portait à lui faire cette proposition. « C'est, répondit-il, parce que nous avons appris de nos anciens que votre mère a été esclave sous le règne d'Antiochus-Épiphanes. » Josèphe assure que c'était une calomnie. Hyrcan en fut très-offensé ; les pharisiens témoignèrent ne l'être pas moins. Un saducéen, nommé Jonathas et ami intime d'Hyrcan, lui insinua que ce n'était pas une boutade d'Éléazar, mais un coup concerté par toute la cabale ; pour s'en convaincre il n'avait qu'à les consulter sur la punition que méritait le calomniateur ; qu'il verrait, par leurs ménagements pour le criminel, qu'ils étaient tous ses complices. Hyrcan suivit cet avis et leur demanda quelle punition méritait un homme qui avait ainsi diffamé le prince et le souverain sacrificateur de son peuple, s'attendant qu'ils le condamneraient à mort. Leur réponse fut que la calomnie n'était pas un crime capital, et que toute la punition qu'elle méritait n'allait qu'au fouet et à la prison. Cette douceur, dans un cas si grave, fit croire à Hyrcan tout ce que Jonathas lui avait insinué ; il devint ennemi déclaré de tout le parti des pharisiens, qui lui rendirent la pareille et travaillèrent à le rendre odieux au peuple, lui et ses enfants.

Hyrcan mourut peu après, dans la vingt-neuvième ou trentième année de son règne, l'an 107 avant l'ère chrétienne. Il laissa cinq fils, suivant Josèphe, qui n'en nomme cependant que quatre : Aristobule, qui portait aussi

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 18, c. 2. Pline, l. 5, c. 17. — Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. 2, c. 17.

le nom de Judas et le surnom de Philhellène ou ami des Grecs ; Antigone, Alexandre ; Absalom, qui était le plus jeune ; il ne dit pas comment se nommait le cinquième.

Aristobule succéda par droit d'aînesse à toutes les dignités de son père ; le premier il prit ouvertement le titre de roi et le diadème. Il ne régna qu'un an. Strabon, cité par Josèphe, disait de lui, d'après un historien grec nommé Timagène : « C'était un homme doux et équitable, et les Juifs lui doivent beaucoup ; car il poussa si avant les bornes de leur pays qu'il l'accrut d'une partie de l'Iturée, et qu'il joignit ce peuple à eux par le lien de la circoncision. » Josèphe, au contraire, lui donne un caractère bien différent <sup>1</sup>.

Sa mère avait été établie régente par la dernière volonté d'Hyrcau ; Aristobule la fit mettre en prison et l'y laissa mourir de faim ; de ses quatre frères il en retint les trois plus jeunes en prison tant qu'il vécut ; mais il aima le plus âgé, Antigone, et partagea le gouvernement avec lui.

Dès le commencement de son règne il marcha contre les Ituréens, qui descendaient d'Itur, fils d'Ismaël, et occupaient une partie de la Céléstyrie, au nord-est de la Terre promise. Une maladie l'obligea de revenir et de remettre à son frère Antigone la conduite de la guerre. Celui-ci dompta ce petit peuple, qui fut traité par Aristobule comme Hyrcan avait traité les Iduméens, c'est-à-dire qu'ils furent obligés d'évacuer le pays ou de se laisser circoncire et de se soumettre à la loi, par où ils obtinrent les mêmes droits que les Juifs. Antigone trouva Aristobule malade lorsqu'il revint de cette expédition. On célébrait précisément à Jérusalem la fête des Tabernacles. Antigone, encore revêtu de son armure guerrière et entouré de ses gardes, monta au temple, tant pour célébrer la fête avec le peuple que pour implorer du Tout-Puissant la guérison de son frère. Cette démarche fut interprétée en mauvaise part auprès d'Aristobule, par des ennemis à la tête desquels était la reine. Antigone, disaient-ils, est entré dans le temple avec une pompe royale, à la vue du peuple assemblé ! Pou-

vait-on douter encore de ses vues ambitieuses ? Le partage de la royauté ne lui suffira plus ! Il attentera à la vie même de son frère ! Aristobule ne crut d'abord point à l'accusation ; cependant elle fit impression sur lui ; il ne voulait pas exposer sa vie, ni non plus immoler son frère sans des indices ultérieurs. Il plaça de ses gardes dans une entrée souterraine de son palais, avec ordre de laisser passer quiconque se présenterait sans armes, mais de tuer Antigone s'il se montrait armé. Ensuite il manda celui-ci, mais en ordonnant expressément au messager de lui dire qu'il vint sans armes. A l'instigation de la reine il lui fut dit, au contraire, au nom d'Aristobule, de paraître dans sa belle armure. Il le fit et fut tué par la garde.

A peine était-il mort qu'Aristobule éprouva les plus violents regrets. Sa conscience bourrelée lui représentait à la fois et le meurtre d'un frère et le meurtre d'une mère. La maladie devint plus violente, au point qu'il vomit du sang. Un domestique qui en emportait un vase plein glissa et le répandit dans l'endroit même où l'on voyait encore les traces de celui d'Antigone. Les assistants, croyant qu'il l'avait fait exprès, poussèrent de grands cris. Aristobule les entendit ; il voulut en savoir la cause ; personne n'osa la lui dire ; sa curiosité n'en devint que plus vive. Enfin il les contraignit par ses menaces à lui dire la vérité ; il en fut atterré, répandit beaucoup de larmes, et dit avec un profond soupir : « Il paraît bien que je n'ai pu cacher à Dieu une action si détestable, puisqu'il exerce sitôt contre moi sa juste vengeance. Jusques à quand ce misérable corps retiendra-t-il mon âme criminelle, et ne vaut-il pas mieux mourir tout d'un coup que de répandre ainsi mon sang goutte à goutte pour l'offrir, comme un sacrifice d'expiation, à la mémoire de ceux à qui j'ai fait si cruellement perdre la vie ? » Il dit et expira, après un an de règne.

Après la mort d'Aristobule, son frère Alexandre, surnommé Jannée, fut tiré de prison et élevé sur le trône. Il avait encore deux frères ; il fit mourir le plus âgé, parce qu'il conspirait contre lui. Il traita avec amitié le plus jeune, dont l'ambition se bor-

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, t. 13, c. 19.



naît à une vie douce et paisible. Sa retraite était même si profonde que l'histoire ne parle plus de lui que comme prisonnier de Pompée, quarante-deux ans après l'époque qui nous occupe.

Alexandre régna de l'année 106 à l'année 79 avant Jésus-Christ. Ce furent à peu près vingt-sept ans de guerre. Dans la Syrie il y avait au moins deux prétendants qui se disputaient le trône. En Égypte Cléopâtre en avait chassé son fils aîné Ptolémée-Lathyre et mis son fils puîné à sa place. Alexandre profita de ces circonstances pour faire des conquêtes au dehors. Il remporta de grandes victoires, éprouva de grandes défaites, dont il se releva toujours. Aux guerres étrangères vint se joindre la guerre civile, que lui suscita l'inimitié des pharisiens. Ils indisposèrent tellement le peuple contre lui qu'ils l'insultèrent au milieu même de ses fonctions de grand-prêtre, et que, quand il leur eut demandé un jour ce qu'ils voulaient donc qu'il fit pour les contenter, ils s'écrièrent tous qu'il n'avait pour cela qu'à se tuer lui-même. Ils finirent même par appeler à leur secours un des rois de Syrie. Mais Alexandre, avec ce qu'il lui restait des sujets fidèles et six mille hommes de troupes étrangères, vint finalement à bout des rebelles ; dans l'espace de six ans il en tua près de cinquante mille, se vengea quelquefois d'eux d'une manière cruelle, comme quand il en fit crucifier huit cents, pendant qu'on égorgeait sous leurs yeux leurs enfants et leurs femmes. Un excès de vin et de fatigue le fit tomber dans une fièvre qui lui dura trois ans ; mais elle ne l'empêcha point de pousser la guerre avec force.

Il assiégeait la forteresse de Ragaba, sur les frontières de la Judée, et se voyait sur le point de la prendre, lorsque sa maladie empira et ne laissa bientôt plus d'espoir. Sa femme Alexandra lui dit alors : « Vous savez les sujets d'inimitié qu'il y a entre vous et les pharisiens ; les deux fils que vous me laissez sont encore des enfants, et, pour moi, je ne suis qu'une femme. Nous ne sommes point en état de résister à nos ennemis ; quel conseil avez-vous donc à nous donner ? » Alexandre lui répondit : « Ce que je vous

conseille de faire est de continuer le siège de cette ville, jusqu'à ce qu'elle tombe enfin sous vos efforts, et, quand vous l'aurez prise, vous en réglerez les affaires comme on a fait à l'égard de toutes les autres villes. Alors, de concert avec ceux qui sont ici présents, vous direz que je suis retenu au lit par la maladie, et qu'en toutes choses vous n'agissez que par mes ordres et par mon conseil. Cependant vous découvrirez ma mort à ceux de mes serviteurs en qui vous avez le plus de confiance ; ensuite vous retournerez à la ville sainte, ayant eu soin auparavant d'embaumer mon corps, de peur que la pourriture et la corruption ne s'y mettent. Vous me ferez porter en cet état dans le palais comme si j'étais encore malade. Lorsque j'y serai déposé, vous enverrez chercher les princes des pharisiens, et, après les avoir reçus avec honneur et avec amitié, vous leur direz : Alexandre est mort, et je le remets entre vos mains, afin que vous le traitiez comme vous le jugerez à propos ; vous ferez ensuite de moi tout ce qu'il vous plaira. Car je suis sûr, ajouta-t-il, que, si vous prenez ce parti, ils n'auront pour vous et pour moi que des sentiments d'humanité, et que le peuple imitera leur exemple ; vous rétablirez par là vos affaires, et vous régnerez en paix jusqu'à ce que vos deux enfants soient en état de me succéder. »

Après ce discours Alexandre mourut ; sa femme tint sa mort cachée, et, aussitôt que la ville de Ragaba fut prise, elle revint à Jérusalem, où, ayant fait assembler les princes des pharisiens, elle leur parla suivant le conseil qu'Alexandre lui avait donné ; mais ils répondirent à la reine avec beaucoup de soumission qu'Alexandre avait été leur roi, qu'ils étaient ses brebis, et ils lui promirent de la rendre maîtresse des affaires. En effet, sortis de là, ils représentèrent au peuple les grandes actions de ce prince, dirent qu'ils avaient perdu en lui un excellent roi, et excitèrent dans leur esprit un tel regret de sa mort qu'on lui fit des funérailles plus magnifiques qu'à nul autre de ses prédécesseurs<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> 4 Mach., 30. Josèphe, *Ant.*, l. 13, c. 23 et 24.

C'est ainsi que nous dépeint les pharisiens le pharisien Josèphe ainsi que le quatrième livre des Machabées. Ce livre n'est point reçu dans le canon des Écritures ; on en ignore l'auteur ; il n'a par lui-même qu'une médiocre autorité. Cependant, lorsqu'il se trouve d'accord, comme ici, avec d'autres histoires, son témoignage sert à confirmer le leur.

Alexandra, ayant été ainsi reconnue reine ou régente, donna la souveraine sacrificature à son fils aîné, Hyrcan, dont le caractère était l'humilité, la douceur, la simplicité. Pour Aristobule, son deuxième fils, comme il avait de la force et de la valeur, elle lui donna le commandement de l'armée. En même temps elle envoya des députés à tous les rois qui avaient été tributaires d'Alexandre, son mari. Ils donnèrent leurs enfants pour servir d'otages, et, fidèles à l'obéissance qu'ils lui devaient, ils payaient tous les ans les tributs ordinaires. Elle gouverna le peuple avec beaucoup de justice ; elle eut même soin qu'on la rendit partout exactement ; c'est pourquoi elle gagna l'amour de ses sujets et fut en paix avec eux. Elle eut un moment à craindre une irruption étrangère. Tigrane, roi d'Arménie, qui s'appelait roi des rois et traînait plusieurs rois captifs à sa suite, était entré dans la Syrie à la tête de cinq cent mille hommes et se disposait à venir attaquer la Judée. La reine, qui n'avait point assez de troupes pour résister à celles de ce prince, lui envoya des ambassadeurs chargés de riches présents. Tigrane les reçut en apparence avec joie et promit l'amitié qu'on lui demandait. La véritable raison, c'est qu'il se voyait obligé de courir à la défense de ses propres États, qui venaient d'être envahis par le général romain Lucullus.

La Judée eût ainsi joui de la paix au dedans et au dehors si les pharisiens avaient voulu rester eux-mêmes en paix. Leur politique vindicative causa une guerre civile qui finit par faire de la Judée une province romaine. Forts du crédit que la reine leur avait accordé, ils obtinrent le rétablissement de leurs traditions et observances particulières, prosrites par Hyrcan 1<sup>er</sup>, ce qui

augmenta encore leur crédit dans l'esprit du peuple. Ils obtinrent ensuite le rappel de tous ceux qui avaient été bannis pour crime de rébellion. Ce ne fut pas tout ; ils entreprirent la destruction des saducéens. Un des principaux de ceux-ci, nommé Diogène, favori du feu roi, était accusé de lui avoir conseillé le crucifiement des huit cents rebelles dont nous avons parlé. Les pharisiens exigèrent sa mort. Ce fut le signal d'une persécution générale contre tous ceux qui s'étaient attiré leur haine. Ces violences durèrent plusieurs années. Enfin les chefs du parti opprimé, ayant Aristobule à leur tête, allèrent trouver la reine, lui représentèrent les services qu'ils avaient rendus au roi son mari et les disgrâces qu'ils éprouvaient maintenant à cause de cela même ; ils voulaient bien oublier le passé, mais au moins les devait-elle garantir de la rage des pharisiens à l'avenir ; que, si elle ne le pouvait par son autorité, ils la priaient de leur permettre de se retirer dans quelque autre pays, ou de leur confier la garde de quelques places fortes, où ils ne craindraient plus leurs ennemis. Aristobule appuya leur demande avec tant de force que la reine les distribua dans les différentes forteresses de la Judée, à l'exception des trois principales, où elle avait déposé ce qu'elle avait de plus précieux.

Dans la neuvième année de son règne Alexandra tomba dangereusement malade. Son fils Aristobule, voyant qu'elle n'en relèverait point, s'en alla secrètement, accompagné d'un seul domestique, trouver les amis de son père, qui commandaient dans les places fortes ; elles se déclarèrent successivement toutes en sa faveur, et il prit les marques de la dignité royale. A cette nouvelle les pharisiens consternés, prenant avec eux le débonnaire Hyrcan, vinrent assiéger de leurs plaintes et de leurs inquiétudes la reine mourante. Elle leur répondit qu'ils avaient des soldats, des armes et de l'argent ; que, pour elle, elle n'était plus en état de s'occuper des affaires de ce monde. Et, en disant ces mots, elle expira, à l'âge de soixante-treize ans.

La guerre éclata entre ses deux fils ; une



bataille fut livrée; Aristobule triompha; mais bientôt, à la médiation des sénateurs et des prêtres les plus vénérables par leur âge, les deux frères conclurent la paix et s'embrasèrent devant tout le peuple. Aristobule eut la royauté, Hyrcan la souveraine sacrificature, suivant le quatrième livre des Machabées; suivant Josèphe il se contenta de vivre comme particulier, avec la jouissance de tous ses biens, et dans le palais qu'avait occupé précédemment son frère <sup>1</sup>.

Comme Hyrcan était d'un caractère doux et pacifique la paix pouvait durer toujours et la nation jouir d'une longue prospérité. Un Iduméen d'origine, mais juif de religion, soutenu par le parti pharisien, ralluma la guerre et fit tomber la Judée au pouvoir de Rome.

Cet Iduméen se nommait Antipater et fut le père du fameux Hérode, qui alors était déjà né et avait sept ans. Son père à lui, nommé Antipas, avait été établi gouverneur de l'Idumée par le feu roi Alexandre et sa femme Alexandra, desquels il avait gagné les bonnes grâces. Son fils Antipater, persuadé que Hyrcan succéderait à son père et à sa mère, avait toujours défendu les intérêts de ce prince. Aussi actif et rusé que le prince était simple et indolent, il espérait gouverner sous son nom. Lorsqu'au lieu d'Hyrcan il vit sur le trône Aristobule, dont il avait toujours été l'adversaire, il s'unit avec des pharisiens, qui étaient dans le même cas que lui, et mit tout en œuvre pour augmenter leurs défiances. Il leur représentait Aristobule comme un usurpateur, qui ne se croirait en sûreté que par la mort de son frère et des amis de son frère. Ces suggestions les déterminèrent à remettre Hyrcan sur le trône. La grande difficulté était d'y faire consentir ce prince; il était trop bon pour croire que son frère voudrait lui ôter la vie et trop peu ambitieux pour lui envier le diadème. L'adroit Antipater sut le circonvenir; il lui répéta tant de fois et lui fit répéter tant de fois par ses affidés que sa vie était exposée à un péril continuel, qu'il devait se résoudre à régner ou à mourir, que le faible prince consentit enfin à se réfugier

auprès d'Arétas, roi d'Arabie, dont Antipater lui avait négocié l'alliance et le secours. Voici quel fut le résultat de cette politique <sup>1</sup>.

Arétas, à la tête de cinquante mille hommes, prit le chemin de la Judée. Aristobule, vaincu dans une première bataille, se retira à Jérusalem. Le vainqueur l'y suivit et l'assiégea dans le temple, où il s'était renfermé; tout le peuple, se laissant conduire par les pharisiens, se déclara en faveur d'Hyrcan.

Les principaux des Juifs se retirèrent en Égypte pour célébrer la fête de Pâque, ne pouvant pas s'acquitter de ce devoir avec les solennités ordinaires pendant le siège du temple. Les assiégés, manquant de victimes, s'adressèrent aux assiégeants et les prièrent de leur en donner, s'engageant à payer mille drachmes, ou cinq cents francs, pour chaque animal, et à fournir l'argent d'avance; mais, quand ils eurent descendu avec une corde la somme convenue, les perfides assiégeants refusèrent les victimes. Les sacrificateurs, indignement joués, se présentèrent devant l'autel les mains vides; ils les levèrent vers le Ciel pour demander vengeance. A ce crime les assiégeants en ajoutèrent un autre, qui ne demeura pas plus impuni.

Un saint homme, du nom d'Onias, vivait alors à Jérusalem; ses prières, disait-on, avaient obtenu de la pluie pendant une extrême sécheresse. Voyant sa patrie abandonnée aux horreurs des guerres civiles il s'était caché dans un désert. On l'y trouva, et on le conduisit au camp pour qu'il fit des imprécations contre Aristobule. Quand il ne put plus s'en défendre il adressa cette prière à Dieu : « O toi ! souverain Monarque de l'univers, puisque ceux qui m'entourent sont ton peuple et que ceux qui sont assiégés sont tes sacrificateurs, je te supplie de n'exaucer ni ceux-ci ni ceux-là dans les prières qu'ils t'adresseront les uns contre les autres. » A peine eut-il prononcé ces mots que plusieurs des assistants le lapidèrent. Ce double crime fut suivi d'un double châtement; un vent impétueux détruisit peu après tous les fruits de la terre, et cette punition ne fit qu'en

<sup>1</sup> 4 Mach., 34. Josèphe, *Ant.*, I. 14, c. 1.

<sup>1</sup> Josèphe, I. 14, c. 2.

précéder une plus terrible ; les Romains imposèrent aux Juifs un joug qu'ils ne purent jamais briser, et sous lequel ils gémirent jusqu'à ce que leur temple et leur ville fussent détruits et eux-mêmes dispersés sur la face de la terre <sup>1</sup>.

Rome étendait sa main de fer sur l'Asie avec plus de rudesse que jamais. Un ennemi digne d'elle s'y était rencontré : Mithridate, roi du Pont, soutenu de son gendre Tigrane, roi d'Arménie. Pendant que Rome avait à combattre chez elle presque toute l'Italie, qui lui demandait le droit de bourgeoisie romaine, Mithridate, à la tête d'une armée formidable de Scythes, de Thraces, de Sarmates, de Cimmériens, battait les proconsuls et leurs légions, envahissait l'Asie Mineure, les îles, la Grèce, Athènes ; partout il était reçu comme un libérateur, tant on était fatigué de la domination romaine. Pour rendre toute réconciliation impossible les Asiatiques, d'après des ordres secrets de Mithridate, égorgèrent en un seul jour plus de cent mille Romains établis dans leurs provinces. Rome, qui eut en Italie, presque tout à la fois, la guerre des alliés, la guerre des esclaves, la guerre des gladiateurs, la guerre civile, poussa en même temps la guerre contre Mithridate. Sylla chassa ses armées de la Grèce, le battit lui-même dans l'Asie Mineure et le réduisit à demander la paix ; Lucullus le poursuivit plus avant et lui enleva ses propres États ; Pompée vint achever les conquêtes de Lucullus et mettre sous la main de Rome toute l'Asie jusqu'à l'Euphrate. Mithridate avait disparu ; on le disait mort, lorsqu'il reparut à la tête d'une nouvelle armée de Barbares, avec le projet hardi de marcher sur l'Italie, par terre, de traverser les Alpes et d'attaquer Rome jusque chez elle ; mais, à l'annonce de cette expédition lointaine, son armée se mutina ; celui de ses fils qu'il aimait le plus se mit à la tête des révoltés ; Mithridate, abandonné, trahi par les siens, se fit tuer par un de ses officiers gaulois, après cinquante-sept ans de règne et de guerre. Son indigne fils livra son cadavre à Pompée, qui le fit ensevelir honora-

blement à Sinope, dans le tombeau de ses ancêtres. Tigrane eut un sort moins funeste. La Syrie s'était donnée à lui, lasse qu'elle était des guerres interminables que se faisaient les derniers Séleucides. Pompée lui enleva la Syrie, ainsi que tous les pays en-deçà de l'Euphrate ; mais, lorsqu'il se fut rendu à discrétion, il lui laissa l'Arménie et la Mésopotamie, avec le titre de roi des rois. Tigrane fut dès lors un fidèle allié des Romains.

Pompée poussa ses conquêtes depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Rouge ; il ôtait et donnait les royaumes ; il faisait et défaisait les rois. On en vit une fois jusqu'à douze à sa suite, pour lui faire la cour. Il rendit l'Arménie à Tigrane, qui avait été l'ennemi des Romains ; il refusa la Syrie au dernier des Séleucides, Antiochus l'Asiatique, qui avait été leur ami, et en fit une province romaine. Il disposa de même des royaumes d'Albanie, d'Ibérie, du Pont, du Bosphore, de Cappadoce, de Bithynie. La Judée eut son tour.

Pendant que les deux frères se faisaient la guerre à Jérusalem, qu'Aristobule était assiégé dans le temple par Hyrcan, deux lieutenants de Pompée, Lollius et Métellus, prirent possession de Damas, qui, depuis dix-huit ans, s'était détaché du royaume de Syrie et avait choisi pour roi Arétas, roi de l'Arabie Pétrée. Émilius Scaurus régla les affaires de ce royaume de Damas au nom de Pompée, dont il était questeur ou trésorier.

Ce fut à lui que les deux frères envoyèrent des ambassadeurs pour réclamer son secours. Aristobule offrit quatre cents talents, 2,200,000 francs ; Hyrcan n'en offrait pas moins ; mais Aristobule était riche et libéral, Hyrcan était pauvre et avare ; Aristobule était résolu à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, Hyrcan, peu guerrier par lui-même, n'avait pour principale force que les Arabes, plus propres à faire des courses qu'à combattre de pied ferme. Scaurus jugea donc à propos d'accepter l'offre d'Aristobule et de terminer cette affaire avant l'arrivée de Pompée. Un autre lieutenant, Gabinus, voulut bien aussi recevoir pour sa part trois cents talents, 1,650,000 francs. Ils firent donc mander à Arétas que, s'il ne se retirait,

<sup>1</sup> Josèphe, l. 14, c. 3.



ils le déclareraient ennemi du peuple romain. Arétas leva le siège et se retira ; mais à peine Aristobule se vit-il dégagé qu'il marcha à la poursuite de l'Arabe ainsi que de son frère, leur livra bataille et leur tua sept mille hommes, entre lesquels se trouva Céphalion, frère d'Antipater <sup>1</sup>.

Vers ce temps Pompée vint à Damas, où il reçut des ambassadeurs des États voisins, surtout de Judée, de Syrie et d'Égypte. Tous les princes de ces pays s'efforçaient de le gagner par la magnificence de leurs présents. Aristobule lui envoya une vigne d'or d'un prix exquis, que son père, Alexandre Jannée, avait fait faire. Pompée, l'ayant portée à Rome, la plaça dans le Capitole. Strabon assure l'y avoir vue, et dit qu'on l'estimait cinq cents talents, 2,750,000 francs. Mais le sénat, ne voulant pas reconnaître Aristobule comme roi de Judée, fit ajouter au présent cette inscription : *Alexandre, roi des Juifs*.

Peu après les deux frères envoyèrent chacun une ambassade au général romain, lors de son arrivée en Céléstyrie, pour lui demander sa protection. Antipater vint de la part d'Hyrkan, et Nicodème de celle d'Aristobule. Pompée les écouta l'un et l'autre avec bonté, et, après l'audience, il ordonna que les deux frères vinssent en personne plaider leur cause devant lui, afin qu'il leur rendit justice. Malheureusement pour Aristobule, son ambassadeur lui attira l'inimitié de Scarus et de Gabinius, en les accusant des sommes qu'ils avaient reçues. L'auteur du quatrième livre des Machabées ajoute que Pompée promit de décider en faveur d'Aristobule, mais qu'il agit sous main en faveur d'Hyrkan.

L'année suivante, Pompée étant revenu à Damas, les deux frères plaidèrent en sa présence. Outre ces plaidoyers il en eut encore un grand nombre à entendre de la part des Juifs, qui lui déclarèrent qu'ils ne voulaient point être gouvernés par des rois, mais obéir, suivant l'ancien usage, aux prêtres du Dieu de leurs pères ; qu'à la vérité les deux frères étaient de la race sacerdotale, mais qu'ils avaient cherché à changer la forme du gouvernement de manière à les réduire en ser-

vitute. Hyrcan se plaignit ensuite qu'Aristobule, le dépouillant de son droit d'ainesse, l'eût réduit à une condition peu honorable, qu'il faisait continuellement des courses par terre et par mer, que c'était lui seul qui causait les troubles et les divisions. Plus de mille Juifs, gagnés par Antipater, fortifièrent ces plaintes par leur témoignage. Aristobule répondit que, si son frère était déchu de la royauté, la cause en était à son inhabileté naturelle, qui l'avait rendu méprisable ; que, pour lui, la crainte de voir l'autorité royale passer dans une famille étrangère l'avait forcé de s'en emparer ; que, par rapport au titre de roi, il ne s'en était décoré qu'à l'exemple de son père. Il prit à témoin de la vérité de ce qu'il disait une foule de jeunes gens dont l'excessive parure et la conduite vaniteuse ne purent que nuire à sa cause. Pompée, après avoir écouté les deux concurrents, différa de prononcer, craignant qu'Aristobule, contre lequel il voulait se déclarer, ne traversât l'expédition qu'il se proposait de faire contre les Nabathéens. Il renvoya les deux frères en leur recommandant de vivre en paix, et en leur disant que, dès qu'il aurait vu les Arabes, il viendrait en Judée pour terminer leur différend. Aristobule, comprenant le sens de ce discours et redoutant de voir Pompée dans ses États, partit brusquement de Damas et se prépara à la guerre.

Pompée, offensé de cette retraite, prit l'armée qu'il avait destinée contre les Nabathéens, avec les troupes auxiliaires de Damas et de Syrie, ainsi que les autres légions romaines sous ses ordres, et entra dans la Judée. Arrivé au pied d'une place très-forte, nommée Alexandrion, il apprit qu'Aristobule s'y était retiré ; il lui manda de le venir trouver. Aristobule, pressé par ses amis de ne pas s'engager dans une guerre avec les Romains, vint jusqu'à deux ou trois fois, prodiguant les promesses et les présents, pour attirer Pompée dans ses intérêts. Ce général le renvoya toujours avec des témoignages d'amitié, en lui permettant de regagner son château fort. Enfin il lui ordonna de remettre entre ses mains toutes les forteresses et d'écrire de sa main aux gouverneurs afin qu'ils n'en fissent aucune difficulté. Aristobule obéit à regret et

<sup>1</sup> Joseph, l. 14, c. 4.

se retira à Jérusalem, résolu de s'y défendre.

Pompée le suivit de près. Aussitôt Aristobule, se repentant de ce qu'il venait de faire, ou bien, comme le dit le quatrième livre des Machabées<sup>1</sup>, sur une nouvelle invitation de Pompée, vint le trouver de nouveau, lui promit une somme considérable d'argent, lui dit qu'il le recevrait dans Jérusalem, et le pria d'ordonner de tout comme il lui plairait sans en venir à la guerre. Pompée lui accorda ses demandes et envoya Gabinius avec des troupes pour recevoir cet argent et entrer dans la ville; mais il s'en revint sans rien faire. On ne lui donna point d'argent, et on lui ferma les portes, parce que les soldats d'Aristobule ne voulurent pas tenir le traité. Pompée s'en irrita tellement qu'il mit Aristobule aux fers et marcha en personne contre Jérusalem.

La ville était si bien fortifiée et par la nature et par l'art que, si elle se fût trouvée d'accord avec elle-même, il eût été difficile aux Romains de s'en emparer; mais ceux qui devaient la défendre étaient désunis. Les amis d'Aristobule voulaient combattre jusqu'à la dernière goutte de leur sang contre un général qui tenait leur roi enchaîné; mais le parti d'Hyrca, beaucoup plus nombreux, prétendait qu'il fallait lui ouvrir les portes et prévenir les suites funestes d'un siège. Les prêtres se déclarèrent pour le premier de ces sentiments; mais la plus grande partie du peuple se détermina pour le second. Le parti d'Aristobule, ne voyant plus de ressource, se retira dans le temple, qui était à lui seul une formidable citadelle, et rompit le pont qui joignait cet édifice à la ville. Les amis d'Hyrca ouvrirent les portes aux troupes de Pompée et leur remirent Jérusalem avec le palais du roi. Le proconsul commença par offrir des conditions de paix à ceux qui avaient résolu de se défendre. Lorsqu'il vit qu'ils les refusaient il fortifia de murailles tout ce qui était autour du temple, Hyrcan fournissant avec joie tout ce qui était nécessaire. Le côté septentrional du temple, qui était le plus faible, quoique défendu par de hautes tours et entouré de bonnes murailles, fut battu avec des machines que Pompée avait fait venir de Tyr.

Déjà depuis trois mois les assiégés se défendaient avec un courage indomptable; ils eussent peut-être contraint Pompée d'abandonner l'entreprise s'ils n'avaient cessé, tous les sabbats, d'empêcher les travaux des Romains, quoiqu'ils se défendissent lorsqu'on les attaquait, d'après une décision prise par les Machabées au temps d'Antiochus-Épiphane. Pompée profita de cette circonstance pour approcher sans obstacle ses machines contre la muraille, renversa une grosse tour, dont la chute fit une large brèche, et il prit le temple d'assaut.

Un effroyable carnage s'ensuivit; près de douze mille Juifs furent tués, le plus grand nombre par leurs compatriotes du parti contraire; d'autres se précipitèrent du haut des rochers; quelques-uns mirent le feu à des maisons et se jetèrent au milieu des flammes.

Pendant tout le siège les prêtres n'avaient jamais cessé d'offrir au Seigneur le sacrifice du matin et du soir, ni négligé aucune des cérémonies saintes. Même l'assaut et la prise du temple ne les dérangèrent point, non plus que le massacre autour d'eux. Plusieurs furent égorgés pendant qu'ils mettaient l'encens sur le feu. Pompée fut étonné de la constance de ces hommes, qui aimaient mieux tomber sous le glaive près de l'autel que d'omettre rien de ce que la sainte loi leur prescrivait comme un devoir. Tite-Live, Strabon et Nicolas de Damas parlaient expressément de ce fait dans ceux de leurs livres que nous avons perdus<sup>1</sup>.

Avec tant de zèle pour la loi les vrais Israélites durent être profondément affligés de ce que Pompée se permit alors; non-seulement il entra dans le temple, mais dans le sanctuaire; non-seulement dans le lieu saint, où les prêtres pouvaient entrer, mais dans le saint des saints, où le grand-prêtre seul entrait une fois par an, le jour de la grande expiation. Cependant, soit qu'il fût touché de la conduite des prêtres au milieu de tout cédestastre, soit que la sainteté du lieu lui inspirât un respect involontaire, il ne toucha point aux vases d'or et d'argent, ni au trésor du temple, où se trouvaient environ deux mille talents en dépôt, 11 millions de francs. Cicéron,

<sup>1</sup> 4 Mach., 36.

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 14, c. 5-8. *De Bello Judaico*, l. 1, c. 5.



en particulier, parle de cette modération de Pompée avec beaucoup d'éloges<sup>1</sup>.

Sans doute que ce général et ceux qui l'accompagnaient furent bien trompés dans leur attente lorsqu'ils ne trouvèrent, ni dans le temple, ni dans le sanctuaire, l'image d'aucune divinité. Il est certain que cette circonstance frappa singulièrement les Romains. Plus de cent cinquante ans après, Tacite en parlait encore en ces termes : « Pompée fut le premier Romain qui dompta les Juifs ; il entra dans le temple par le droit de la victoire. C'est alors qu'on apprit que l'image d'aucune divinité ne remplissait le vide de ces lieux et que cette mystérieuse enceinte ne cachait rien<sup>2</sup>. » Il n'y a point à douter que ce ne fût aussi alors que l'on apprit ce que le même Tacite rapporte également : « Les Juifs ne conçoivent Dieu que par la pensée et n'en reconnaissent qu'un seul. Ils traitent d'impies ceux qui, avec des matières périssables, se fabriquent des dieux à la ressemblance de l'homme. Le leur est le Dieu suprême, éternel, qui n'est sujet ni au changement ni à la destruction ; aussi ne souffrent-ils aucune effigie dans leurs villes, encore moins dans leurs temples<sup>3</sup>. » En effet, qui peut douter un instant que ces prêtres dont la constance religieuse avait étonné Pompée, le voyant plus étonné encore de ne trouver l'image d'aucune divinité dans leur temple, ne lui aient expliqué avec une sainte ardeur ce qu'au reste les Juifs, répandus sur toute la terre, apprenaient à quiconque voulait l'entendre ; que Dieu ne peut être conçu que par la pensée, qu'il n'y en a qu'un seul ; qu'il est éternel, immuable, tout-puissant ; que c'est lui qui a fait le ciel et la terre, et tout ce qu'ils renferment, et que c'est une impiété d'en adorer un autre que lui.

Pompée était alors au plus haut point de sa gloire. Depuis vingt ans il ne cessait de combattre et de vaincre avec un bonheur invincible ; il avait, pour son début, reconquis la Sicile, l'Afrique, l'Espagne, sur les partisans de Marius ; il avait exterminé en quatre-vingts jours l'innombrable multitude de pirates qui infestaient toute la Méditerranée ; il triomphait

actuellement de toute l'Asie, depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Rouge, et dans ce moment il pouvait acquérir une gloire encore plus haute et plus pure ; il pouvait amener à Rome, et, de là, répandre dans le reste du monde quelque chose d'infiniment plus précieux que toutes les richesses de l'Asie : la véritable sagesse, la connaissance complète du vrai Dieu et de son vrai culte, l'histoire certaine de l'origine et des destinées de l'homme. Il était entré dans le secret du temple, le grand-prêtre Hyrcan était son ami ; pendant les trois mois de siège on dut nécessairement lui faire connaître le Dieu qu'on y adorait, la nature de sa loi ; on lui en aura montré un exemplaire : il pouvait facilement en avoir un en grec ; avec du zèle pour la vérité il lui était facile de surpasser la gloire de tous les philosophes et de préparer plus efficacement qu'eux tous ensemble le prochain empire du Christ. Pour que rien ne lui manque il sera pendant dix ans le maître presque absolu de Rome ; le plus éloquent des Romains, Cicéron, sous le consulat duquel il entra dans le temple du vrai Dieu, est son ami ; le plus savant des Romains, Varron, est son ami et son ancien lieutenant. Que ces trois Romains illustres, Pompée, le plus puissant, Varron, le plus savant, Cicéron, le plus éloquent, eussent réuni leurs efforts pour connaître et faire connaître la vérité qui s'offrait à eux de si près, quelles merveilles n'auraient-ils pu produire ? Pompée ne profite point de la faveur du Ciel. Aussi sa gloire s'arrête ; sa victoire sur les Juifs est sa dernière victoire ; son bonheur l'abandonne. Il conclut un triumvirat avec César et Crassus, et, après tant de triomphes, il finira par être vaincu à Pharsale et égorgé sur les bords du Nil.

Avant de quitter Jérusalem Pompée en fit abattre les murailles, remit Hyrcan en possession de sa dignité de souverain pontife, avec le titre de prince, quoique tributaire des Romains ; mais il lui fut défendu de prendre le nom de roi et d'étendre sa domination au delà des bornes de la Judée. Toutes les villes dont ses prédécesseurs s'étaient rendus maîtres, dans la Célésyrie et dans la Phénicie, lui furent enlevées et annexées à la Syrie, dont Pompée donna le gouvernement à

<sup>1</sup> Cic., *pro Flacco*, n. 28. — <sup>2</sup> Tacite, *Hist.*, l. 5, n. 9.

— <sup>3</sup> Id., *ibid.*, l. 5, n. 5.

Scaurus. Il reprit ensuite le chemin de Rome, conduisant avec lui Aristobule, ses deux fils, Alexandre et Antigone, et ses deux filles, pour orner son triomphe.

Hyrcan, n'ayant plus son frère à redouter, retomba dans son indolence naturelle ; il abandonna la direction des affaires à Antipater, qui en profita pour enrichir sa famille. L'habile Iduméen ne négligea aucune occasion pour plaire à ceux qui faisaient et défaisaient les rois. Il servit efficacement Scaurus dans une guerre contre les Arabes ; il aida Gabinius à battre un fils d'Aristobule, Alexandre, qui s'était échappé de prison avant d'arriver à Rome. Aristobule lui-même, après avoir paru au triomphe de Pompée, s'échappa avec son deuxième fils Antigone ; mais il fut vaincu, pris et ramené dans sa prison pour le reste de ses jours. Les Juifs de Rome, qui étaient alors en très-grand nombre, avaient ainsi au milieu d'eux un de leurs pontifes et de leurs princes, un successeur d'Aaron, un descendant des Machabées. Combien alors, dans cette capitale du monde, il était facile, à quiconque voulait, de connaître Dieu et sa loi !

Pompée, César et Crassus avaient fait une ligue à eux trois pour se partager le monde romain. César eut les Gaules en deçà et au delà des Alpes ; Pompée, l'Espagne et l'Afrique ; Crassus, la Syrie. Le plus riche et le plus avide des Romains, Crassus, convoitait les trésors du temple de Jérusalem, que Pompée avait laissés intacts ; un de ses premiers soins fut d'aller s'en emparer. Le trésorier du temple, craignant qu'il ne prit tout, lui offrit un lingot d'or, en forme de poutre, du poids de trois cents mines (plus de trois cents livres), à condition qu'il ne toucherait point au reste. Crassus le promit avec serment ; mais, quand il eut le précieux lingot, il prit encore tout l'or qu'il put découvrir, et dont la valeur montait à dix mille talents ou 55 millions de francs. Outre Strabon, cité par Josèphe <sup>1</sup>, nous verrons plus tard, par Cicéron même, qu'il n'y a rien d'incroyable dans cette richesse du temple de Jérusalem. Crassus avait demandé à faire la guerre aux

Parthes, pour s'enrichir des richesses de l'Asie ; mais il fut défait, pris et tué, et le roi des Parthes lui fit couler de l'or fondu dans la bouche, en disant : « Rassasie-toi donc enfin de ce métal dont tu as été si affamé <sup>1</sup>. »

Après la mort de Crassus César et Pompée se firent la guerre pour savoir qui des deux serait le maître. César, s'étant emparé de Rome, fit sortir de prison Aristobule et l'envoya en Palestine, à la tête de deux légions, pour empêcher la Syrie de se déclarer en faveur de Pompée ; mais les amis de ce dernier empoisonnèrent Aristobule. Son corps fut embaumé avec du miel par les partisans de César, qui l'envoyèrent en Judée pour y être enseveli dans le sépulcre de ses ancêtres. Le sort de son fils Alexandre ne fut pas plus heureux. Dès qu'il eut appris le retour de son père il rassembla des troupes ; mais Pompée, qui veillait sur lui, envoya ordre à son gendre Scipion, commandant en Syrie, de le faire mourir, et le malheureux prince eut la tête tranchée dans Antioche. Ptolémée-Mennée, prince de Chalcide, instruit de la mort d'Aristobule et de celle d'Alexandre, envoya demander à Alexandra, veuve d'Aristobule, qui s'était retirée dans Ascalon, de lui confier son fils Antigone avec ses deux filles. Cette proposition fut reçue avec empressement ; Philippon, fils de Mennée, épousa une des deux filles, nommée Alexandra comme sa mère.

Antipater et Hyrcan furent plus heureux dans cette révolution ; ils rendirent de grands services à César, surtout dans son expédition en Égypte ; on le voit, entre autres, par le décret suivant : « Jules César, empereur, dictateur pour la seconde fois et souverain pontife, nous avons, après en avoir pris conseil, ordonné ce qui suit : Comme Hyrcan, fils d'Alexandre, Juif de nation, nous a de tout temps donné des preuves de son affection tant dans la paix que dans la guerre, ainsi que plusieurs généraux nous en ont rendu témoignage, et que, dans la dernière guerre d'Alexandrie, il mena, par notre ordre, à Mithridate, quinze cents soldats, et ne céda en valeur à nul autre, nous voulons que lui et ses descendants

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 14, c. 10

<sup>1</sup> Dion Cass., l. 40.



soient à perpétuité princes et grands-sacrificateurs des Juifs, suivant les lois et coutumes de leurs pères, comme aussi qu'ils soient nos alliés et du nombre de nos amis, qu'ils jouissent de tous les droits et privilèges qui appartiennent à la grande sacrificature, et que, s'il arrive quelque différend touchant la discipline qui se doit observer parmi ceux de la nation, il en soit juge; qu'enfin il ne soit point obligé de donner des quartiers d'hiver aux gens de guerre ni de payer aucun tribut. » Ce décret fut gravé sur des tables d'airain, suspendu à Rome dans le Capitole, à Tyr, à Sidon, à Ascalon, dans les temples, et notifié partout.

Mithridate de Pergame, dont il est parlé ici, était un lieutenant de César, qui devait lui amener en Égypte, où il se trouvait comme bloqué, les troupes de Syrie et de Cilicie. Ces troupes ne suffisant pas pour forcer le passage, Antipater lui mena un corps de trois mille Juifs bien armés, avec quelques autres renforts qu'il avait tirés d'Arménie, de Syrie et du mont Liban. Suivant le décret de César et le témoignage de deux historiens, Asinius et Hysicrate, cités par Strabon dans Josèphe <sup>1</sup>, Hyrcan y vint lui-même en personne. Un autre service qu'il rendit à César fut de déterminer en sa faveur tous les Juifs d'Égypte par son autorité et ses lettres de souverain pontife. Aussi César lui accorda-t-il encore plusieurs autres grâces : le pouvoir de gouverner la Judée en la forme qu'il jugerait à propos ; la permission de relever les murs de Jérusalem que Pompée avait abattus ; l'exemption du tribut pour les Juifs en la septième année ou l'année sabbatique. Pour les Juifs d'Alexandrie en particulier il fit graver sur une colonne de bronze leur droit de bourgeoisie en cette grande ville.

César témoignait la même bienveillance aux Juifs de tous les pays; on le voit par sa lettre aux magistrats, au conseil et au peuple de Paros. « Les Juifs sont venus de divers endroits nous trouver à Délos, et nous ont fait des plaintes, en présence de vos ambassadeurs, de la défense que vous leur avez faite de suivre les lois et le culte de leurs pères.

Or il ne me plaît pas qu'on fasse de pareils décrets contre nos amis et nos alliés, ni qu'on les empêche de vivre selon leurs lois et coutumes, et de donner de l'argent pour des festins publics et des objets de culte, attendu qu'on le leur permet, même dans Rome, et que, par le même édit où Caius-César, consul, défendit de faire des assemblées et des collectes de ce genre dans les villes, il en excepta les Juifs, et eux seuls. Nous, de même, quoique nous défendions pareillement ces assemblées, nous permettons aux Juifs, et à eux seuls, de continuer les leurs suivant les coutumes et les lois de leurs pères. Si donc vous avez ordonné quelque chose qui blesse nos amis et nos alliés, vous ferez bien de le révoquer, en considération de leurs vertus et de leur affection pour nous <sup>1</sup>. »

Ainsi, dans toute la domination romaine, par les décrets de César, d'abord consul, ensuite dictateur, les seuls Juifs avaient le privilège de tenir publiquement leurs assemblées religieuses et de faire des collectes d'argent. Josèphe nous a conservé le texte même de ces décrets ; mais, outre cela, nous en trouvons une preuve remarquable dans Cicéron.

Sous le premier consulat de César, l'an 59 avant Jésus-Christ, quatre ans après la prise du temple, la seconde année du triumvirat de César, de Pompée et de Crassus, un proconsul de l'Asie Mineure, Flaccus, fut accusé à Rome, par Lélius, lieutenant de Pompée, de plusieurs malversations, en particulier d'avoir défendu aux Juifs de transporter à Jérusalem l'or et l'argent qu'ils avaient recueillis en Asie. Il prit pour ses avocats les deux plus fameux orateurs, Hortensius et Cicéron. Voici comment ce dernier s'exprime sur le point qui nous occupe : « Vient ensuite cette accusation insidieuse de l'or judaïque ; car c'est pour cela que cette cause se plaide non loin de la place Aurélienne (c'était le quartier des Juifs). C'est à cause de ce crime-là, ô Lélius ! que tu as cherché ce lieu à cette multitude. Tu sais combien elle est nombreuse, combien elle est unie, combien

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 14, c. 15.

<sup>1</sup> *Ibid.*, c. 17.

elle est puissante dans les assemblées. Je parlerai à voix basse, afin de n'être entendu que des juges ; car il n'en manque pas pour amener ces gens-là contre moi et contre quiconque est homme de bien ; je ne veux pas leur fournir un moyen de le faire plus facilement encore. Comme chaque année, au nom des Juifs, on avait coutume d'exporter de l'or, et d'Italie et de toutes les provinces, à Jérusalem, Flaccus défendit par un édit d'en exporter hors de l'Asie. Est-il quelqu'un qui ne puisse louer en vérité une telle mesure ? Que l'or ne dût point être exporté, le sénat, plusieurs fois avant que je fusse consul et encore pendant que je l'étais, l'a jugé ainsi pour de très-graves motifs. Or résister à cette barbare superstition a été d'un homme dignement sévère ; mépriser, pour l'honneur de la république, la multitude des Juifs, si souvent orageuse dans les assemblées, a été d'un homme souverainement grave. Mais Pompée, ayant pris Jérusalem, n'a rien touché de ce temple où il était entré en vainqueur. En ceci surtout, comme en beaucoup d'autres choses, il a fait sagement de ne laisser, dans une ville aussi soupçonneuse et aussi médisante, aucune prise aux discours des détracteurs. Car ce n'est pas, je le pense, la religion des Juifs, nos ennemis, qui en a empêché cet excellent général, mais la pudeur de sa renommée. Où donc est le crime ? Car enfin tu n'accuses nulle part de vol ; tu approuves l'édit, tu confesses qu'on a procédé juridiquement, tu ne nies pas que les perquisitions et les saisies se soient faites publiquement ; la chose même démontre que l'opération s'est faite par des hommes les plus distingués. L'or saisi à Apamée, en plein jour, a été pesé aux pieds du prêteur dans la place publique et trouvé un peu moins de cent livres pesant, par Sextus-Casius, chevalier romain, homme de la délicatesse et de l'intégrité la plus parfaite ; à Laodicée, un peu plus de vingt livres, par Lucius-Péducaus, que voilà parmi nos juges ; à Adramyte, par Cnéius-Domitius, lieutenant ; à Pergame il n'y en eut pas beaucoup. Quant à ce qui regarde l'or, il n'y a donc point de difficulté : l'or est dans le trésor public. On n'accuse pas de vol, on cherche à soulever

l'envie ; ce n'est pas aux juges qu'on parle, on lance la voix du côté de la foule qui nous environne. Chaque cité a sa religion, Lélius ; nous avons la nôtre. Jérusalem était debout, les Juifs étaient en paix, et déjà leur religion abhorrait la splendeur de cet empire, la majesté de notre nom, les institutions de nos ancêtres ; c'est encore bien plus maintenant que cette nation a montré par les armes ce qu'elle pensait de notre empire ; elle a fait voir combien elle est chère aux dieux immortels en ce qu'elle a été vaincue, en ce qu'elle a été transférée, en ce qu'elle a été conservée<sup>1</sup>. »

Dans ce discours de l'orateur romain il est plus d'une chose digne de remarque. On voit d'abord combien les Juifs étaient nombreux et même puissants à Rome, puisqu'un lieutenant de Pompée, pour faire condamner plus sûrement un proconsul, fait tenir le jugement près de leur quartier, et que Cicéron, qui quatre ans auparavant avait été consul et avait sauvé Rome de la conjuration de Catilina, prend des précautions pour ne pas les indisposer par ses paroles. On voit que dès lors c'était une coutume ancienne et connue que les Juifs transportassent à Jérusalem de l'or et de l'argent de toutes les parties du monde, et que ces sommes étaient très-considérables ; car, dans quatre villes seulement, le proconsul confisqua près de cent cinquante livres pesant d'or, ce qui, la livre romaine étant de dix onces et l'once d'or valant 100 francs, fait en tout près de 150,000 francs pour la collecte d'une seule année. L'on conçoit d'après cela quelles richesses immenses devaient s'accumuler dans les trésors du temple. On voit que Lélius avait parlé avantageusement de la religion des Juifs et qu'il attribuait à un sentiment de piété l'attention de Pompée de ne toucher point aux richesses de leur sanctuaire, puisque Cicéron s'applique à détruire cette impression-là. On voit enfin et que l'orateur et que ceux qui l'écoutaient savaient bien quelle différence il y avait entre la religion des Juifs et celle des Romains ; ils savaient sans doute, comme Tacite après eux, que les Juifs ne concevaient

<sup>1</sup> Cic., *pro Flacco*, n. 28.



Dieu que par la pensée et qu'ils n'en reconnaissent qu'un seul; qu'ils traitaient d'impies ceux qui, avec des matières périssables, se fabriquaient des dieux à la ressemblance de l'homme; que le leur était le Dieu suprême, éternel, qui n'est sujet ni au changement ni à la destruction; que c'était pour cela qu'ils ne souffraient aucune effigie dans leurs villes, encore moins dans leur temple; point de statues, ni pour flatter leurs rois, ni pour honorer les Césars. Ou bien, si tous les Romains ne savaient pas encore bien tout cela, ils pouvaient l'apprendre sans peine; un peuple tout entier était là pour le leur dire. La sagesse véritable se montrait à eux dans les places et les carrefours de Rome, et Cicéron est tout à fait inexcusable lorsqu'au lieu de la reconnaître devant lui, sur la place Aurélienne, il ferme les yeux pour tâtonner pitoyablement dans ses œuvres philosophiques avec les parleurs de sagesse grecs.

Quant à César, qui était consul en l'année du procès, il paraît que ce fut ce procès même qui lui fit rendre un premier décret où il exceptait les Juifs de la défense générale de tenir des assemblées et de faire des collectes. Les Juifs étant venus à son secours en Égypte, ainsi que nous l'avons vu, il renouvela leur privilège comme dictateur et y ajouta de nouvelles grâces. Antipater surtout eut part à ses faveurs; avant de quitter Alexandrie il l'honora d'un rang distingué dans l'armée, le nomma procureur de la Judée et le fit citoyen de Rome, avec les privilèges attachés à ce titre. Antipater, étant de retour, ordonna de relever les murs de Jérusalem, dont il donna le gouvernement à son fils aîné Phasaël. Hérode, son second fils, fut fait gouverneur de Galilée. Antipater et Hyrcan parcoururent alors la Judée, afin d'y prendre des mesures propres à consolider l'ordre et la paix. Hérode débuta par faire saisir le chef d'une bande de voleurs et le fit mourir avec ses complices. Cette action utile à la patrie lui valut de grands éloges et lui mérita l'amitié de Sextus-César, gouverneur de Syrie. Son frère Phasaël ne négligea rien pour gagner l'affection des habitants de Jérusalem. Antipater eut alors la satisfaction de se voir, lui et ses fils, les délices de la nation,

sans que le grand-prêtre, du moins en apparence, eût rien perdu de son autorité.

Tant de prospérités excitèrent l'envie; on intenta une accusation contre Hérode, parce qu'il avait fait exécuter les voleurs sans forme de procès. Il se réfugia auprès de Sextus-César, qui lui donna le gouvernement de la Céléstyrie, et l'affaire en resta là pour le moment.

Les Juifs continuaient à jouir de la paix sous la protection déclarée du dictateur romain. Cette heureuse situation dura peu. Deux accidents funestes opérèrent une révolution subite. Sextus-César fut tué en trahison, par ordre de Bassus, et Jules-César lui-même périt au milieu du sénat sous le poignard de Cassius et de Brutus. C'était l'an 44 avant l'ère vulgaire. Les Juifs éprouvèrent aussitôt la perte qu'ils avaient faite; ils n'obtinrent plus qu'une seule grâce. Un certain nombre de Juifs d'Asie avaient été enrôlés par force; Hyrcan s'en étant plaint à Dolabella, consul et collègue de Marc-Antoine, le gouverneur d'Éphèse eut ordre de remettre ces Juifs en liberté et de leur accorder la jouissance de tous leurs privilèges.

Pour venger la mort de César un second triumvirat se forma, l'an 43, entre Octave, Marc-Antoine et Lépide. Octave eut en partage l'Occident, Antoine l'Orient, Lépide l'Afrique. Octave et Antoine désirent, l'année suivante, à Philippes, en Macédoine, Brutus et Cassius, qui avaient occupé jusque-là le premier toute la Grèce et le second toute l'Asie romaine. Cassius avait imposé aux Juifs une contribution de guerre de sept cents talents, 3, 850, 000 francs. Hérode fut le premier qui lui apporta les cent talents auxquels son gouvernement était taxé. Charmé de cette promptitude, Cassius lui donna le commandement de son armée. Son père, Antipater, étant mort dans ce temps, empoisonné par un certain Malichus, qui voulait prendre sa place de premier ministre auprès d'Hyrcan, Hérode, avec l'approbation de Cassius, fit poignarder l'empoisonneur. Mais de grandes vicissitudes de fortune devaient alors lui arriver.

Après la défaite de Brutus et de Cassius, pendant que Marc-Antoine perdait son temps

ende folles amours avec Cléopâtre, reine d'Égypte, ou à se raccommo-der avec Octave, en Italie, une armée formidable de Parthes, sous le commandement de Pacore, fils du roi, et d'un général romain, passait l'Euphrate et envahissait toute l'Asie. Antigone, le seul fils du roi Aristobule, frère d'Hyr-can, qui restât encore, sut gagner les bonnes grâces du chef des Parthes. Avec un secours de cavalerie, joint à un nombre considérable de Juifs mécontents, il marcha vers Jérusalem et occupa le temple. Hérode et Phasaël étaient maîtres de la ville. Après plusieurs combats de part et d'autre on proposa un accommodement sous la médiation de Pacore. Phasaël et Hyrcan se rendirent auprès de lui, mais ils furent retenus prisonniers tous les deux. Hyrcan, sur la demande d'Antigone, eut les oreilles coupées afin qu'à raison de ce défaut il ne pût plus remplir les fonctions de grand-prêtre. Phasaël, qui s'attendait à quelque chose de pis, se cassa la tête contre les murs de sa prison. Il y avait ordre d'arrêter également Hérode ; mais il s'échappa et s'enfuit, à travers bien des périls, d'abord en Arabie, puis en Égypte, et enfin à Rome. Là il conta son infortune à Antoine et implora son secours. Il s'était fiancé depuis peu à Mariamne, personne d'une beauté et d'une vertu extraordinaires, petite-fille du roi Aristobule par son père et du grand-prêtre Hyrcan par sa mère. Mariamne, qu'Hérode aimait passionnément et qu'il avait laissée dans un château assiégé, avait un frère, nommé Aristobule, qui réunissait en sa personne, aussi bien que sa sœur, les deux branches des Machabées. Hérode demandait à le voir sur le trône et à être son premier ministre, comme son père l'avait été d'Hyr-can. Antoine lui accorda beaucoup plus ; il résolut, de concert avec Octave, de le faire lui-même roi. Le sénat ayant été convoqué, Hérode fut introduit par deux des principaux sénateurs, qui représentèrent éloquemment les grands services que la famille d'Antipater avait rendus au peuple romain, ainsi que le caractère seditieux d'Antigone, ennemi reconnu de Rome, et qui avait osé accepter la couronne de la main des Parthes. Antoine ajouta que ce serait un avantage important dans son expédition contre

cette nation s'il y avait sur le trône de la Judée un ami aussi fidèle qu'Hérode. Dès qu'il eut achevé de parler le sénat passa un décret par lequel Antigone était déclaré ennemi des Romains et Hérode roi des Juifs. En sortant de l'assemblée Antoine et Octave prirent Hérode au milieu d'eux, et, accompagnés des consuls et des sénateurs, le menèrent au Capitole, pour y offrir des sacrifices et y déposer le décret du sénat. Enfin Hérode, qui était arrivé fugitif à Rome, s'en retourna roi des Juifs, le septième jour après. C'était l'an 40 avant Jésus-Christ.

Après trois ans de guerre il parvint à reprendre Jérusalem sur Antigone, avec le secours de Sosius, un des généraux d'Antoine. Antigone se rendit au général romain. Antoine voulait le garder pour son triomphe ; mais Hérode, qui venait d'épouser Mariamne, nièce d'Antigone, obtint d'Antoine, à prix d'argent, qu'il fût mis à mort. Il fut donc attaché à un poteau, battu de verges et décapité. Trois historiens grecs, Plutarque, Dion Cassius et Strabon, ont remarqué que ce fut le premier roi traité ainsi de la part des Romains<sup>1</sup>.

Ainsi périt le dernier des Machabées qui fût monté sur le trône. Cette illustre maison gouverna la Judée cent trente ans ; elle n'était pas de la tribu de Juda, à qui, suivant la prophétie de Jacob, le sceptre ne devait être ôté que lorsque arriverait Celui qui était l'attente de toutes les nations ; mais cette tribu royale lui avait confié volontairement le sceptre dans la personne de Simon Machabée et de ses descendants. Tant qu'il était donc entre les mains de ceux-ci il ne sortait point de Juda. Cette tribu, d'ailleurs, était tellement dominante qu'elle formait la masse du peuple, qu'elle donna son nom à tout le pays, qui fut appelé Judée, et enfin à tous les enfants d'Israël, qui ne furent plus connus que sous le nom de Juifs. Mais, lorsque le sceptre de Juda est ôté à l'héritier direct de la famille élue pour être transféré à un homme qui n'en est que l'allié ; lorsque cette translation se fait non-seulement sans la nation, mais malgré elle ; lorsque le nouveau roi n'est ni

<sup>1</sup> Plut., in *Anton.* Dion Cass., l. 49. Strab., apud Joseph., l. 15, c. 1.



de la tribu de Juda, ni d'aucune tribu d'Israël, mais un Iduméen, Juif seulement de religion, alors le sceptre commence, pour le moins, à sortir de Juda ; il n'y reste plus que de nom, qu'autant que le nouveau souverain porte le nom de Juif. Or tout cela se rencontre dans la royauté d'Hérode. Les temps n'étaient donc pas loin où le Christ devait paraître et réunir à lui toutes les nations.

Les Machabées avaient repris Jérusalem sur les étrangers avec le secours des Juifs ; Hérode prend Jérusalem sur les Juifs avec le secours des étrangers. Les Juifs avaient élu volontairement les Machabées pour souverains ; Hérode leur est imposé de force. La souveraineté des Machabées avait été confirmée par ceux-là mêmes qui pouvaient y avoir une apparence de prétentions légitimes, les rois de Syrie ; Hérode, pour affermir la sienne, commence par acheter le supplice du Machabée régnant. Tout le sanhédrin ou grand conseil de la nation s'était opposé à son usurpation, à l'exception de deux membres ; il fait égorger tout le sanhédrin, à l'exception de ces deux. C'était non moins pour s'emparer de leurs biens que parce qu'ils étaient amis du dernier roi.

Hérode avait encore un autre concurrent, qui, quoique prisonnier chez les Parthes, pouvait devenir dangereux ; ce rival était Hyrcan, que Pacore avait emmené avec lui chargé de chaînes ; mais Phraates, le nouveau roi, instruit du rang de cet illustre captif, lui fit ôter ses fers et lui permit de faire son séjour à Babylone, où les nombreux Juifs de ces pays le respectaient comme le souverain légitime et leur grand-sacrificateur. Leur vénération s'accrut encore quand ils apprirent qu'Hérode avait conféré le pontificat à un prêtre obscur nommé Ananel, qu'il avait fait venir de Babylone.

On aurait pu attendre que, se voyant traité en pontife et en roi à Babylone, Hyrcan ne pensât plus à retourner dans la Judée ; il n'en fut pas ainsi. Il aimait naturellement les siens ; Mariamne, l'épouse chérie d'Hérode, était sa petite-fille ; il avait sauvé la vie à Hérode lui-même, lorsqu'il était sur le point d'être condamné dans l'affaire des voleurs. Lors donc qu'il le sut sur le trône il

conçut un violent désir de l'aller rejoindre, persuadé qu'il n'y avait rien qu'il ne dût se promettre de sa reconnaissance. Pour le retenir ses amis lui représentèrent vainement les honneurs et les respects dont il était entouré comme pontife et comme roi ; à Jérusalem il ne pouvait plus exercer la souveraine sacrificature, à cause de la mutilation de ses oreilles ; Hérode roi ne penserait guère à reconnaître les services rendus à Hérode particulier. Le débonnaire vieillard n'en aspirait pas moins à revoir sa patrie. Ce désir fut au comble lorsque Hérode même lui écrivit de conjurer le roi des Parthes et les Juifs de Babylone de ne lui point envier la satisfaction de partager avec lui la royauté et de reconnaître les obligations qu'il lui avait de l'avoir élevé et de lui avoir sauvé la vie. Il envoya même un ambassadeur à Phraates, avec de grands présents, pour en obtenir la liberté de son bienfaiteur. Hyrcan, trompé par tant d'artifices, quitta son asile et se rendit à Jérusalem, où il fut reçu avec des démonstrations d'amitié propres à voiler la perfidie qu'on méditait <sup>1</sup>.

Des troubles domestiques tourmentaient alors Hérode. Alexandra, fille d'Hyrcan et mère d'Aristobule et de Mariamne, femme d'un caractère hautain, souffrait impatiemment qu'Ananel, simple prêtre venu de Babylone, fût revêtu, au préjudice de son fils, de la dignité de grand-sacrificateur, qu'Hyrcan ne pouvait plus remplir ; elle reprochait sans cesse à Hérode le tort qu'il faisait à son fils, qui, comme descendant d'Alexandre Jannée, tant du côté de son père que de celui de sa mère, avait seul droit au souverain pontificat. Mais Hérode, n'ignorant pas que le jeune prince avait le même droit à la couronne qu'il lui avait enlevée, craignit qu'en lui cédant une de ces choses il ne lui donnât la facilité de s'emparer de l'autre. Son refus obligea sa belle-mère à écrire à Cléopâtre pour que cette reine agit auprès d'Antoine en faveur de son fils. Hérode fut instruit de cette démarche secrète. Pour parer le coup il consentit à déposer Ananel et à revêtir Aristobule de la dignité de grand-prêtre ; il feignit

<sup>1</sup> Josèphe, *Antiq.*, l. 15, c. 2. *De Bello Judaico*, l. 1.

de n'avoir accordé ce rang au premier que jusqu'à ce que l'âge permit à l'autre de l'occuper.

Cette condescendance d'Hérode, ayant quelque chose de spécieux, produisit une espèce de réconciliation, mais qui ne fut sincère ni d'une part ni de l'autre, surtout de celle d'Hérode; il connaissait le caractère intrigant de sa belle-mère et le mérite d'Aristobule, qui joignait à une haute naissance et aux charmes de sa figure plusieurs autres belles qualités propres à lui faire obtenir l'estime de la nation. Pour empêcher Alexandra de se mêler des affaires du royaume, Hérode la querella et la fit garder dans son palais. Cléopâtre, qu'elle instruisit de sa situation, lui manda de se sauver avec son fils et de se rendre en Égypte. Alexandra, pour exécuter un conseil qui lui plaisait infiniment, ordonna à deux de ses plus fidèles serviteurs de faire faire deux coffres, dans lesquels on renfermerait elle dans un et son fils dans l'autre, et qu'on emporterait la nuit dans un vaisseau prêt à partir pour l'Égypte. Le malheur voulut qu'un des deux serviteurs en parlât à un troisième, qu'il croyait du secret; ce dernier, ravi de trouver une si belle occasion de faire sa cour à Hérode, lui découvrit le projet d'Alexandra. Les coffres furent saisis par ordre de ce prince, qui, pour ne point encourir le ressentiment de Cléopâtre, affecta de pardonner à la mère et au fils, sans renoncer au dessein de perdre Aristobule à quel que prix que ce fût.

Un événement arrivé peu après lui fit hâter la mort de ce prince. La fête des Tabernacles, l'une des trois grands fêtes que les Juifs célèbrent avec le plus de solennité, étant venue, le nouveau grand-prêtre, qui n'avait alors que dix-sept ans, parut à l'autel, revêtu des ornements pontificaux, et s'acquitta de son sacré ministère avec tant de grâce et de majesté qu'il attira sur lui les yeux et l'affection de tous les spectateurs. Ne pouvant plus retenir les transports de leur joie, ils firent retentir le temple de vœux et d'acclamations. Cette indiscretion du peuple irrita tellement Hérode qu'il résolut de ne plus différer l'accomplissement de son horrible dessein. Peu après Alexandra lui

donna une fête à Jéricho, où il combla Aristobule de caresses. Il se promenait amicalement avec lui dans les jardins du palais, quand, arrivé comme par hasard près d'un vivier où des jeunes gens se baignaient après la chaleur du jour, il l'engagea à leur tenir compagnie. Aristobule s'exerçait à nager avec les autres, lorsque quelques-uns, apostés par le roi, s'approchèrent de lui et le firent plonger par manière de divertissement, mais ne le lâchèrent que quand il fut noyé. Pour empêcher qu'on ne le soupçonnât d'avoir eu part à un crime si noir Hérode affecta la plus vive douleur et honora Aristobule d'obsèques magnifiques<sup>1</sup>. Ainsi périt ce jeune prince, le dernier rejeton mâle de la maison des Machabées, à l'âge de dix-huit ans, et après avoir exercé un an la souveraine sacrificature, qui fut rendue à Ananel. Personne ne fut dupe de la tristesse simulée d'Hérode; elle le rendit plus odieux au peuple et à sa famille. Dès qu'Alexandra apprit la mort de son cher fils son premier mouvement fut de se poignarder; mais, modérant enfin l'excès de son désespoir, elle résolut de cacher son ressentiment pour se venger avec plus de sûreté. Elle informa Cléopâtre du crime atroce qu'Hérode venait de commettre et la supplia d'en obtenir le châtiment auprès d'Antoine. Cléopâtre fit la démarche, moins par compassion pour Alexandra que par ambition, se flattant d'obtenir la Judée après la mort d'Hérode. Antoine se rendit et envoya ordre à ce prince de venir se justifier devant lui à Laodicée, où il devait se transporter avec Cléopâtre. Hérode fut obligé de se soumettre à une sommation si humiliante pour son orgueil; mais il apporta des présents si magnifiques qu'il séduisit son juge. Cependant, pour que Cléopâtre n'y perdît rien, elle eut la Célésyrie au lieu de la Judée.

Comme Hérode, malgré sa prudente précaution, ignorait s'il serait absous ou condamné, il avait laissé ordre à son oncle Joseph, qui devait gouverner pendant son absence, qu'en cas qu'on lui donnât la mort il eût aussi à faire mourir sa chère Ma-

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 15, c. 3.



riamne. L'amour même qu'il avait pour cette princesse lui dicta cet ordre barbare ; il savait qu'Antoine avait été charmé de sa beauté à la seule vue de son portrait, et la pensée de la laisser à un pareil rival, même après sa mort, le tourmentait si cruellement que son oncle fut obligé de lui promettre qu'il exécuterait fidèlement l'horrible commission dont il l'avait chargé. Après le départ d'Hérode, Joseph, qui voyait tous les jours Mariamne, l'entretenait souvent de la violente passion que son époux avait pour elle. Comme cette princesse s'en moquait et plus encore sa mère Alexandra, Joseph eut l'imprudence de vouloir les en convaincre en leur révélant l'ordre qu'on lui avait donné, et qui était, selon lui, une preuve éclatante de sa tendresse. Elles n'y virent l'une et l'autre que la jalouse fureur d'un tyran, qui voulait être cruel jusqu'après la mort envers ce qu'il aimait le plus. Un bruit semé par les ennemis d'Hérode, et peut-être par ses agents, fit croire qu'Antoine l'avait fait périr dans d'affreux supplices. Cette nouvelle répandit la consternation dans Jérusalem ; Alexandre pressa Joseph de sortir avec elle et Mariamne pour se mettre sous la protection des aigles romaines d'une légion campée hors de la ville. Des lettres d'Hérode firent renoncer à ce projet ; il y apprenait à sa famille que non-seulement il avait gagné sa cause, mais qu'Antoine le comblait de faveurs et qu'il reviendrait bientôt dans le royaume plus puissant que jamais. Quelque secrète qu'eût été la résolution de se rendre sous les aigles romaines, Salomé, sœur du roi, en fut instruite. Comme elle haïssait Mariamne, qui avait eu l'indiscrétion de lui reprocher la bassesse de sa naissance, elle se hâta d'en informer son frère, dès qu'il fut de retour. Pour compléter sa vengeance elle accusa la reine d'avoir eu un commerce trop familier avec Joseph, quoique ce dernier fût son oncle et son mari.

Mariamne se justifia facilement ; mais, dans le moment où Hérode lui faisait les plus fortes protestations d'amour, elle eut l'imprudence de lui objecter l'ordre barbare qu'il avait donné à Joseph. Ce reproche fut un coup de foudre pour ce monarque jaloux ;

il en conclut que Mariamne et son oncle étaient coupables et que l'accusation de Salomé était fondée. Dans le premier transport il fut près d'immoler la reine à sa fureur ; mais Joseph et Alexandra en furent les premières victimes ; il fit tuer son oncle sur-le-champ, sans vouloir seulement le voir ni l'entendre, et envoya Alexandra en prison, comme la cause de son malheur <sup>1</sup>.

Cependant Octave et Antoine s'étaient déclaré la guerre ; il ne s'agissait entre eux que de l'empire du monde. Octave avait déjà réduit Lépide, le troisième triumvir, à la vie privée. Hérode assembla des troupes pour soutenir Antoine, son protecteur ; mais celui-ci lui manda de marcher contre Malc, roi des Arabes. Hérode le fit ; mais, contrarié, trahi par un corps d'auxiliaires que la reine Cléopâtre lui avait envoyé dans ce perfide dessein, il essuya plusieurs revers. Toutefois il finit par revenir triomphant à Jérusalem, après avoir forcé les Arabes à demander la paix, telle qu'il voulut bien la leur accorder.

La joie que lui causa un si heureux succès fut troublée par la victoire qu'Octave remporta sur Antoine, à Actium, l'an 31 avant l'ère vulgaire. Cette victoire détruisait la puissance de son protecteur et l'exposait au ressentiment du vainqueur. Il se crut perdu, et tout le monde le crut avec lui. Le seul conseil qu'il donna à Antoine fut de faire périr Cléopâtre et de s'emparer de son royaume et de ses trésors, pour pouvoir disputer l'empire une seconde fois à son heureux rival ou en obtenir au moins la paix à des conditions favorables. Il s'engagea, s'il suivait ce conseil, à lui fournir de l'argent, des troupes, des places fortes, des vivres. Mais Antoine, qui avait perdu la bataille surmer, abandonné son armée de terre pour suivre sa royale prostituée en Égypte et s'y donner plus tard la mort comme un héros de comédie, n'eut garde de s'affranchir de ses honteux liens par un aussi cruel expédient. Hérode résolut alors de faire sa paix avec Octave, plus connu depuis cette époque sous le nom de César-Auguste.

Comme l'entreprise était hasardeuse il prit

<sup>1</sup> Joseph, *Ant.*, l. 15. *De Bello Judaico*, l. 1.

ses précautions. Le vieil Hyrcan, dernier mâle de la race des Machabées, avait été autrefois reconnu roi des Juifs et comme tel était devenu l'allié des Romains. L'affection du peuple pour le dernier représentant d'une race illustre pouvait se réveiller dans les circonstances présentes. Hérode fit couper la tête au débonnaire vieillard, dans la quatre-vingtième année de son âge, sous prétexte d'une correspondance avec le roi des Arabes. Il confia sa propre mère, Cypros, et Salomé, sa sœur, aux soins de son frère Phéroras, avec ordre à ce dernier de gouverner le royaume aussitôt qu'il aurait reçu la nouvelle de sa mort. Quant à Mariamne et à sa mère Alexandra, il les confina dans la forteresse de Massada, dont il commit la garde à son trésorier, nommé Joseph, et à Sohème, un de ses plus intimes confidents, auquel il renouvela l'ordre inhumain de faire mourir l'une et l'autre si son voyage lui était fatal.

Après ces mesures sanguinaires, Hérode s'embarqua pour l'île de Rhodes, où se trouvait alors Auguste. Il parut devant lui, revêtu de tous les ornements royaux, à l'exception du diadème, et lui parla avec autant de confiance que s'il eût été sûr d'obtenir ce qu'il venait demander. Il ne dissimula ni son attachement aux intérêts d'Antoine, ni les secours qu'il lui avait donnés ; il avoua même qu'il lui avait conseillé la mort de Cléopâtre, afin que, s'étant emparé de son royaume et de ses trésors, il se vît en état d'exiger des conditions favorables. « Maintenant donc, conclut-il, si le ressentiment contre Antoine vous fait condamner mon affection pour lui, je ne nierai pas pour cela ce que j'ai fait, je n'en publierai pas moins combien je l'ai aimé ; mais si, sans faire attention à la personne, vous considérez quel ami je suis et quelle est ma reconnaissance pour mes bienfaiteurs, vous pourrez en faire l'épreuve ; il n'y aura qu'à changer les noms ; la même amitié méritera les mêmes louanges. » Ainsi parla Hérode. Comme, avant de venir trouver le nouveau César, il avait eu la prudence d'envoyer du secours à Quintus-Didius contre les gladiateurs d'Antoine, Auguste fut très-content de son discours et de son procédé. Il l'en remercia, le reçut au nombre de ses

amis et lui ordonna de reprendre le diadème. Hérode, charmé d'un si heureux succès, fit de magnifiques présents à Auguste et à ses favoris. Depuis cette époque il fut plus considéré qu'aucun autre prince tributaire. Sa faveur ne fit qu'augmenter, tant il savait s'en rendre digne. Lorsque, peu après, Auguste traversa la Syrie pour se rendre en Égypte, il ne se borna point à aller au-devant de lui ; il fournit son armée de pain, de vin et d'autres vivres pendant qu'elle traversait d'arides déserts ; il ajouta un présent de huit cents talents, 4 millions et demi, et l'accompagna jusqu'à Péluse. Une si noble manière d'agir fit penser à Auguste et à son armée que le royaume d'Hérode était beaucoup moindre que son mérite <sup>1</sup>.

Si la puissance et la gloire pouvaient rendre heureux Hérode devait l'être, d'autant plus qu'il était parvenu à cette gloire et à cette puissance d'une façon peu ordinaire. Lui, un Iduméen, avait été placé sur le trône de David et nommé roi lorsqu'il était fugitif ; il avait été confirmé dans la royauté par l'ennemi même du puissant ami auquel il devait la couronne, et cela dans un moment où il désespérait presque autant de sa vie que du reste. César-Auguste était son ami ; cet ami était maître de l'empire romain, n'avait point de rival, n'était point l'esclave d'une Cléopâtre, dont la haine avait été si à craindre pour Hérode. Après la chute d'Antoine le fils d'Antipater se voyait plus assuré que jamais, et il semblait qu'il pouvait maintenant cueillir en repos les fruits mûrs de l'arbre que son rusé père avait planté avec tant de soin, que lui-même avait arrosé avec les larmes et le sang de tant de milliers d'hommes, surtout avec le noble sang des derniers Machabées. Mais « il n'y a point de paix pour les impies, » a dit l'Éternel <sup>2</sup>. Et où cet homme eût-il pu trouver la paix ? Haï du peuple, qui ne voyait en lui que la créature des Romains idolâtres, que le tyran souillé du meurtre des princes, des prêtres et des anciens du peuple, du meurtre du peuple lui-même, il cherchait à affermir son trône par la cruauté, et cette cruauté augmentait en-

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 15, c. 9 et 10. — Isaïe, 48, 22.



core la haine publique. Dans l'intérieur de son palais nulle consolation pour lui. Sa chaste et vertueuse épouse voyait en lui le meurtrier de son frère et de son grand-père, qui déjà, même deux fois, avait prononcé la sentence de mort contre elle ; car elle avait également appris de Sohème l'ordre qu'il avait de la tuer, au cas qu'Hérode vînt à périr.

Lors donc qu'il revint triomphant d'auprès d'Auguste et qu'il raconta l'heureux succès de son voyage, elle l'écouta froidement, ne répondit à ses caresses que par le silence et par des soupirs. Hérode vit que Mariamne ne l'aimait point et s'emporta souvent jusqu'à la fureur ; souvent il prenait la résolution de se venger ; mais l'aspect seul de cette épouse, lors même qu'elle était irritée, le désarmait, et il flottait entre les transports de la haine et de l'amour. Cypros et Salomé, sa mère et sa sœur, envenimèrent son esprit par des paroles insidieuses et des calomnies ; Mariamne, de son côté, les seconda peut-être plus d'une fois par trop de fierté ; sa perte allait se consommer quand un incident vint la suspendre.

Hérode apprit les victoires d'Auguste, la mort d'Antoine et de Cléopâtre et la réduction de l'Égypte en province romaine, l'an 30 avant l'ère chrétienne. Il résolut de faire un voyage dans ce pays, où César lui témoignait non-seulement beaucoup d'honneur, mais encore de l'amitié. Il lui fit présent de quatre cents Gaulois, qui avaient servi de gardes à Cléopâtre, lui rendit le territoire de Jéricho qu'Antoine avait donné à cette princesse, y ajouta les villes de Gadara, d'Hippone et de Samarie, et, sur la mer, Gaza, Anthédon, Joppé et la tour de Straton, nommée plus tard Césarée.

Après avoir accompagné Auguste jusque dans Antioche Hérode revint à Jérusalem, mais pour y retrouver sa jalousie et sa fureur avec tous leurs emportements. Un jour qu'il avait appelé Mariamne et qu'il lui prodiguait les témoignages les plus passionnés de son amour, elle s'en défendit et lui reprocha le meurtre de son frère et de son grand-père. Hérode en fut tellement outré que peu s'en fallut qu'il ne la tuât sur-le-champ. Salomé n'eut garde de négliger une occasion si favo-

nable à sa vengeance ; elle avait gagné l'échanson du roi, qui était prêt à accuser la reine du crime dont on était convenu. Pour exécuter ce noir projet, l'échanson se présenta devant Hérode encore furieux, tenant d'une main une coupe empoisonnée et de l'autre une somme d'argent qu'il feignit avoir reçue de Mariamne pour lui faire boire cette coupe. Dans sa rage Hérode condamna à la plus cruelle torture l'eunuque favori de la reine. Cet homme ne confessa rien ; mais il lui échappa de dire au milieu des tourments que l'aversion de Mariamne venait de ce qu'elle avait appris de Sohème. A ces mots Hérode s'écria que Sohème, qui lui avait toujours été si fidèle, n'aurait jamais révélé son secret s'il n'avait eu un commerce criminel avec Mariamne ; il fut massacré sur-le-champ. On fit alors le procès à la reine. Comme Hérode avait désigné pour juges ses plus dévoués courtisans et qu'il fit lui-même l'office d'accusateur, l'infortunée princesse fut bientôt condamnée et condamnée à mort. Cependant et les juges et le roi lui-même furent d'avis de différer l'exécution de la sentence ; mais l'exécrable Salomé, qui craignait que sa trame infernale ne fût découverte tandis que Mariamne vivait encore, obtint un ordre de la faire exécuter sans délai, sous prétexte que le peuple se disposait à se soulever en sa faveur.

Mariamne reçut la sentence avec une fermeté héroïque ; elle marcha vers le lieu de l'exécution avec un visage serein, jusqu'au moment où elle fut mise à la plus cruelle épreuve. Sa mère Alexandra, qui s'attendait à subir le même sort, crut l'éviter en gagnant la bienveillance d'Hérode. Pour y réussir elle eut la bassesse d'insulter à sa malheureuse fille, jusqu'à feindre de vouloir lui arracher les cheveux, en l'accablant des injures les plus grossières. Mariamne ne daigna point lui répondre et témoigna jusqu'à la mort la noblesse de son caractère <sup>1</sup>.

Hérode, poursuivi par l'image d'une femme qu'il idolâtrait, n'éprouva plus que des remords qui lui rendirent la vie odieuse ; vainement crut-il calmer son désespoir par la

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, I, 15, c. 11.

variété des divertissements; toujours il voyait sa chère Mariamne, il l'appelait à haute voix et ordonnait qu'on la lui amenât. Sa douleur augmenta encore par les ravages d'une peste terrible qui excita les cris de ses sujets. Ce fléau fut regardé comme un interprète du Ciel, qui lui demandait compte du sang innocent qu'il avait répandu, et surtout de celui de Mariamne. Il se retira dans quelques déserts voisins, sous prétexte de chasser, mais dans la réalité pour éviter le regard des hommes. Se sentant enfin attaqué de douleurs violentes dans les intestins, il se rendit à Samarie, où ses médecins firent de vains efforts pour le soulager; ce prince ne se réglant que d'après ses caprices, leurs remèdes irritèrent le mal qu'ils devaient guérir. La force de son tempérament lui rendit enfin la santé; mais son caractère n'en devint que plus farouche; sa barbarie n'épargna plus ni amis ni ennemis, le reste de sa vie.

Alexandra, l'indigne mère de la vertueuse Mariamne, fut une des premières victimes. L'espérance que le roi périrait dans sa maladie avait fait faire à Alexandra tous ses efforts pour engager les gouverneurs des deux principales forteresses de la Judée à les lui remettre entre les mains avec les enfants d'Hérode. L'une de ces forteresses, nommée Antonia, commandait le temple, l'autre commandait la ville. Alexandra feignait de n'avoir d'autre dessein que de vouloir assurer la couronne aux enfants que ce prince avait eus de sa fille, en cas qu'il vînt à mourir; mais ces gouverneurs connaissaient si bien son caractère intrigant qu'ils en informèrent le roi. Ce prince ordonna qu'on la fit mourir; ce qui fut exécuté sur-le-champ. La seconde victime fut un Iduméen, nommé Costobare, qui avait épousé Salomé, après qu'Hérode eut fait périr son premier époux. Cette femme, lasse du second, l'accusa d'un complot auprès de son frère, ainsi que trois autres, y ajoutant le crime d'avoir nourri secrètement les enfants d'un proscrit. Ils furent tous mis à mort.

Après avoir éteint la race des Machabées et leurs plus fidèles partisans, Hérode se montra autant païen que juif. Des temples avaient été élevés à Jules-César après sa mort, des temples furent élevés à César-Octave pendant sa

vie; on leur offrait des sacrifices comme à des dieux. On admira dans le dernier, comme une grande modestie, qu'il ne voulût pas recevoir ces honneurs à Rome, mais seulement dans les provinces, où Suétone nous apprend que c'était la coutume d'ériger des temples même aux proconsuls<sup>1</sup>. Le sénat, pour faire entendre que le nouveau César possédait une dignité au-dessus de l'homme, lui avait donné le surnom d'Auguste, qui veut dire autant que sublime, divin, et c'est de ce nom qu'il fut appelé depuis. Hérode fut un des plus empressés adorateurs du nouveau dieu.

Il bâtit un théâtre dans l'intérieur même de Jérusalem, et, hors des murs de la ville, un vaste amphithéâtre pour les combats des hommes et des bêtes. Comme les païens avaient coutume de consacrer ces combats et ces spectacles à une divinité, il établit, en l'honneur d'Auguste, des jeux qui devaient se célébrer tous les cinq ans. Il présida lui-même à leur première célébration, où il fit venir de bien loin des athlètes, des histrions, des musiciens et autres gens de cette espèce. Outre toute sorte de combats et de spectacles il y avait des courses de chevaux et de chariots. Le théâtre était environné d'inscriptions à la gloire d'Auguste et des trophées des nations qu'il avait vaincues. Dans l'amphithéâtre on ne lâcha pas seulement des bêtes les unes contre les autres, mais encore contre des hommes, qui devaient les combattre à la manière des Romains.

Hérode s'acquît une certaine considération auprès des étrangers par la magnificence de ces jeux, mais il scandalisa les Juifs sous plus d'un rapport. Les honneurs divins rendus à Auguste étaient pour eux une abomination; ils avaient en horreur les jeux homicides de l'amphithéâtre; la nudité effrontée des athlètes leur était un scandale. Les trophées choquèrent surtout, parce que le peuple les prit pour des idoles. Hérode fit ôter les décorations de quelques-uns, pour faire voir que ce n'étaient que des poteaux recouverts; le murmure se convertit en risée. Mais cela ne levait pas le juste scandale que donnaient en général les jeux idolâtres, et le mécontentement

<sup>1</sup> Suét., *Octave*, n. 52.



monta si haut que dix hommes conspirèrent contre Hérode et portèrent des poignards sous leurs vêtements. Parmi eux était un aveugle ; il savait bien qu'il ne pouvait point prendre part à l'action des autres, mais il voulait partager leur péril et enflammer ainsi leur courage. Ils se rendirent au théâtre dans l'espérance de tuer le roi ou du moins quelques-uns de ses courtisans, ou bien, s'ils ne réussissaient point, de le rendre plus odieux par leur supplice. Un espion découvrit ce dessein à Hérode, qui en fit périr les auteurs dans les tourments les plus cruels. La haine du peuple contre le délateur fut si violente que, non content de le tuer, il le mit en pièces et le donna à manger aux chiens. Hérode n'apprit que tard le nom de ceux qui avaient commis cette barbarie ; il les connut enfin par quelques femmes à qui la violence des tortures les arracha ; il les fit tous périr, eux et leurs familles. Ce dernier acte de cruauté combla la mesure. Il sentit lui-même que, devenu odieux, il avait tout à craindre d'une révolte ; il crut pouvoir se défendre contre son peuple par des murailles et des remparts. Non content des deux citadelles qui commandaient Jérusalem et des forteresses considérables qui étaient dans le pays, il fortifia encore d'autres villes, principalement Samarie, qui n'était éloignée de Jérusalem que d'une journée de chemin. Cette ville, détruite par Hyrcan, fils de Simon, avait été rebâtie par Gabinius, gouverneur de Syrie, et appelée, d'après lui, Gabinium. Hérode y mit la dernière main, la rendit aussi forte que belle, et lui donna le nom de Sébaste, nom grec d'Auguste. Il poussa l'adulation jusqu'à l'idolâtrie en érigeant à Auguste un temple dans cette ville. Il en fut de même d'un autre lieu sur le bord de la mer, nommé la Tour de Straton ; il en fit une cité magnifique, qu'il nomma Césarée, en l'honneur du nouveau César <sup>1</sup>. Là se voyait également un temple consacré à Auguste, avec deux statues, l'une de Rome, l'autre de ce prince ; car ce n'est que conjointement avec Rome qu'il voulait être adoré, comme nous l'apprend Suétone <sup>2</sup>.

Vers la treizième année du règne d'Hérode

la Judée fut accablée sous les deux fléaux de la famine et de la peste. Le prince, dont le trésor était épuisé par les sommes qu'il avait employées à la construction de ses forteresses, fit fondre tout ce qu'il avait d'or et d'argent, et l'envoya en Égypte, où Pétronius, son ami, était gouverneur, pour avoir du blé et empêcher le peuple de mourir de faim ; il eut aussi le soin de fournir des habits aux plus indigents. La sécheresse ayant fait périr presque tous les animaux, ils manquaient de laine pour se vêtir. Ce procédé généreux tourna la haine des Juifs en admiration ; mais il perdit bientôt cette bienveillance par de nouveaux accès de fureur.

Peu après ce temps il éleva dans Jérusalem un palais brillant d'or et de marbre, où, parmi les appartements, on en distinguait un qui portait le nom d'Auguste et un autre celui d'Agrippa, son gendre. Ce n'était pas seulement par ces attentions flatteuses qu'Hérode cherchait à se concilier la faveur de Rome ; Gellius, envoyé à la conquête de l'Arabie, en reçut des secours considérables, entre autres cinq cents des plus vaillants de ses gardes. Il est vrai que cette expédition ne réussit point ; mais César ne fut pas moins sensible aux services qu'il rendit alors aux Romains. Hérode épousa cette même année une autre Mariamne, fille d'un prêtre juif d'Alexandrie, nommé Simon, et d'une beauté merveilleuse. Pour contracter cette alliance sans déshonneur il ôta la souveraine sacrificature à Jésus, fils de Phabet, et la donna à son futur beau-père. Après les noces il bâtit en l'honneur de lui-même un magnifique palais, qu'il nomma Hérodion, dans l'endroit même où, dix-sept ans auparavant, il avait vaincu Antigone. La situation en était si avantageuse que des Juifs et même des étrangers vinrent s'y établir, de sorte que ce palais occupa bientôt le centre d'une ville.

Hérode paraissait alors au comble de ses vœux. L'estime déclarée d'Auguste le faisait aimer ou craindre de ses sujets et de ses voisins. Pour se concilier davantage la faveur du César il envoya à Rome deux fils qu'il avait eus de Mariamne, pour y être élevés sous ses yeux. Pollion, son intime ami, eut ordre de leur préparer un logement ; mais

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 15, c. 13. — <sup>2</sup> Suét., *Octave*, 52.

l'empereur lui épargna ce soin en leur donnant un appartement dans son propre palais. Il fut si charmé de la confiance qu'Hérode lui témoigna qu'il lui permit de nommer celui de ses fils qu'il voudrait pour son successeur. Il ajouta même plusieurs provinces à son royaume. Vainement Zénodore, qui recevait le revenu de ces provinces, voulut s'y opposer ; l'empereur étant venu en Syrie, il saisit l'occasion de joindre ses plaintes à celles que les habitants de Gadara devaient faire contre Hérode. Auguste, après leur avoir donné audience, indiqua un jour à Hérode pour répondre à ses accusateurs. Hérode obéit. Son apologie fut écoutée par l'empereur avec une prévention si visible que ses ennemis, craignant d'être livrés à son ressentiment, se tuèrent la nuit suivante. Zénodore fut si effrayé qu'il prit un poison violent qui lui dévora les entrailles et le fit périr le lendemain.

Auguste donna au roi des Juifs une nouvelle preuve de son affection en défendant aux gouverneurs de Syrie de rien entreprendre d'importants sans son avis. Hérode mit à profit une occasion si favorable pour faire obtenir une tétrarchie à son frère Phéroras, qui put alors soutenir son rang sans réclamer la générosité du successeur de son frère. Hérode ensuite accompagna l'empereur jusqu'au lieu de son embarquement. Il bâtit en son honneur un superbe temple de marbre blanc, près de Panium, où le Jourdain a sa source. Il lui en bâtit encore plusieurs autres, non dans la Judée, mais dans d'autres parties de son royaume, s'excusant auprès des Juifs sur ce que c'était la volonté d'Auguste, auquel il ne pouvait désobéir. Dans la réalité il courtisait la faveur d'Auguste et des Romains pour se maintenir sur le trône contre la haine de son peuple. Vers ce même temps il déchargea ses sujets de la troisième partie du tribut, prétextant le désir de les soulager dans la déplorable situation où il les voyait réduits. Son véritable motif était d'adoucir leur esprit, aigri par son peu de respect pour leur religion. Leur mécontentement avait éclaté plusieurs fois à ce sujet. Cependant, pour leur faire sentir qu'il n'ignorait point leurs dispositions secrètes à la révolte, il défendit sévèrement les assemblées et les grands festins

dans Jérusalem. Comme il avait des espions partout et qu'il le devenait quelquefois lui-même pour apprendre, la nuit, ce qu'on pensait de son gouvernement, il crut, pour s'assurer ses sujets, devoir leur faire prêter serment de fidélité ; mais Pollion ou Hillel, et Saméas, à la tête des esséniens, ainsi que les chefs des pharisiens, s'opposèrent si hautement à cette nouveauté qu'Hérode fut contraint d'y renoncer, sans oser même en témoigner son ressentiment.

Ce monarque, pour calmer les esprits et s'immortaliser, trouva un moyen plus heureux : ce fut la restauration du temple de Jérusalem. Le quatrième livre des Machabées n'en parle pas, mais Josèphe en parle dans plusieurs endroits <sup>1</sup>. Quand Hérode en fit la première proposition le peuple témoigna de la surprise et de la défiance. Cependant, les matériaux étant prêts, les prêtres commencèrent par restaurer eux-mêmes, jusque dans ses fondements, la partie intérieure du temple ou le sanctuaire, et la finirent dans l'espace de dix-huit mois. La restauration des autres parties dura huit ans. Il paraît toutefois que l'on continua bien des années encore à y travailler, soit pour embellir, soit pour ajouter de nouveaux parvis ; car Josèphe rapporte que, cinq ans avant la ruine du temple par les Romains, dix-huit mille ouvriers se trouvèrent sans occupation parce que les travaux du temple étaient achevés. D'où il reste à conclure que la restauration complète dura un peu plus de quatre-vingts ans. Elle avait commencé depuis quarante-six ans lorsque les Juifs dirent au Christ : « Il y a quarante-six ans qu'on est à bâtir ce temple <sup>2</sup>. » Car le texte grec peut se traduire ainsi. Hérode déploya dans cette entreprise sa magnificence ordinaire. Cependant ce temple, rebâti sur le même fondement que sous Zorobabel et avec les mêmes matériaux, auxquels on en ajouta d'autres, ne fut point regardé comme un troisième temple, mais seulement comme le second. Jamais les Juifs n'ont parlé ni ne parlent que de deux ; Josèphe lui-même dit en termes exprès que le second temple, bâti au temps de Cyrus et

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 15, c. 14. — <sup>2</sup> Jean, 2, 20.



détruit au temps de Vespasien, avait duré six cent trente-neuf ans <sup>1</sup>.

Pendant qu'on travaillait à cette restauration Hérode fit un voyage à Rome, pour y rendre hommage à son protecteur et pour y voir ses deux fils. Peut-être le motif de son voyage était-il de s'éloigner des murmures qu'excitait une nouvelle loi qu'il venait de faire. Par cette loi, ceux qui entraient par force dans une maison étaient vendus comme esclaves dans les pays étrangers. Cette loi déplaisait à la nation parce qu'un pareil esclavage était éternel, tandis que, d'après la loi divine, il finissait à chaque année sabbatique pour ceux qui étaient vendus à leurs frères. D'ailleurs ces malheureux se trouvaient exposés par là au danger, presque inévitable d'oublier ou d'abandonner la vraie religion. Il paraît donc qu'Hérode, qui voulait réprimer les vols devenus trop fréquents, s'absenta pour n'être plus exposé à des sollicitations importunes. Quand il arriva à Rome Auguste le reçut avec toutes les marques de la plus vive amitié; il le régala splendidement et lui remit ses fils. Ces jeunes hommes furent reçus à Jérusalem avec beaucoup de joie; on voyait en eux, non les fils d'Hérode, mais les fils de l'infortunée et vertueuse Mariamne, et, par elle, les rejetons des Machabées. Le père lui-même parut en être très-content, leur fit rendre les honneurs convenables, et les maria, Alexandre avec Glaphyre, fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce, et Aristobule avec Bérénice, fille de sa sœur Salomé <sup>2</sup>.

L'admiration et l'amour que le peuple témoignait pour ces deux fils d'Hérode excitèrent l'envie et la crainte de l'inquiète Salomé et de ceux de ses complices qui avaient contribué à la mort de Mariamne; ils craignaient avec raison la vengeance des deux princes. Pour se rassurer ils employèrent les mêmes artifices qui leur avaient si bien réussi; ils semèrent le bruit qu'Aristobule et Alexandre haïssaient Hérode, qu'ils regardaient comme l'assassin de leur mère; ils ne doutèrent point que ces calomnies ne parvinssent aux oreilles du roi et qu'elles ne l'engageassent à

sacrifier ses deux fils à son ombrageuse politique.

Agrippa, gendre d'Auguste, étant venu dans l'Asie proprement dite, Hérode l'invita à se rendre en Judée, où, après lui avoir fait voir les villes de Sébaste, Césarée et autres qu'il venait de bâtir, il le conduisit à Jérusalem. Les habitants de cette capitale allèrent au-devant de lui magnifiquement vêtus et le reçurent dans leur ville avec des honneurs proportionnés à la dignité de son rang. Après avoir offert une hécatombe entière dans le temple, Agrippa partit, à cause de l'hiver, très-satisfait de l'accueil qu'on lui avait fait et surtout de la générosité d'Hérode. Philon ajoute qu'il fit des présents considérables aux Juifs, et qu'il ne négligea rien de tout ce qui pouvait les obliger, sans déplaire à leur souverain. Au printemps suivant, Agrippa, avec sa flotte, arriva sur les bords du Bosphore, et fut très-agréablement surpris d'y voir venir Hérode, avec un renfort considérable d'hommes, d'armes et de vivres. Cette attention lui plut tellement qu'il n'entreprit plus rien sans le consulter et partagea tous ses plaisirs avec lui. Il fit en même temps plusieurs décrets en faveur des Juifs d'Ionie, qu'on avait troublés dans la jouissance de leurs privilèges <sup>1</sup>.

Hérode, de retour à Jérusalem, rassembla les Juifs et leur apprit l'heureux succès de ses armes et de celles d'Agrippa. Il ajouta qu'il leur remettait la quatrième partie de leur tribut, générosité qui affaiblit le mécontentement causé par la loi sévère contre les voleurs. Mais, pendant qu'Hérode pouvait s'applaudir de l'état des affaires du royaume, la haine de Salomé contre ses deux fils remplissait son palais de troubles. Il est vrai que les deux princes, jeunes et ardents, ne dissimulaient pas leur aversion pour elle et son frère Phéroras, qui, de leur côté, pour les perdre plus sûrement, travaillaient à les exaspérer encore davantage; leur imprudence s'était quelquefois plainte du sort qu'on avait fait subir à leur mère; enfin ils témoignaient si peu d'affection pour leur père que Salomé réussit facilement à les lui rendre odieux.

<sup>1</sup> Josèphe, *de Bello Jud.*, l. 6, c. 26. — <sup>2</sup> *Id.*, *Antiq.*, l. 16, c. 1 et 2.

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 16, c. 2 et 3.

Hérode, pour chagriner les deux frères, fit venir à sa cour un autre de ses fils, nommé Antipater, et affecta de l'accabler de caresses. Cette conduite éteignit dans le cœur d'Aristobule et d'Alexandre le peu de tendresse qu'ils pouvaient garder encore pour leur père ; leur indiscrétion tint alors des discours qui n'étaient qu'imprudents, mais qu'on rendit outrageants.

Parmi les marques d'affection qu'Hérode prodigua à son fils favori il obtint d'Agrippa la permission que ce jeune prince pût l'accompagner à Rome, pour qu'il l'y présentât à l'empereur. Dès lors il fut regardé comme le successeur de son père. Antipater partit. Pour empêcher que ses deux frères ne profitassent de son absence et ne regagnassent l'affection de son père, il parvint, par ses lettres, à les lui rendre tellement suspects qu'Hérode résolut de les conduire à Rome pour les y accuser en présence de l'empereur. Auguste était alors à Aquilée ; Hérode alla l'y trouver et lui demanda vengeance de la conspiration de ses deux fils contre ses jours. Une accusation si odieuse fit répandre des larmes aux deux princes. Alexandre plaida avec tant d'éloquence sa cause et celle de son frère qu'Auguste, convaincu de leur innocence, ne put s'empêcher de témoigner à leur père qu'il les avait accusés trop légèrement, ce qui produisit une réconciliation. Mais Hérode était trop ombrageux, ses fils trop imprudents et leurs ennemis trop adroits pour que cette réconciliation durât longtemps. Hérode sema lui-même la discorde dans sa famille par un discours qu'il adressa aux habitants de Jérusalem, lorsqu'il revint dans cette ville. Après les avoir instruits du succès de son voyage à Rome, il leur déclara que son intention était que ses fils régnassent après sa mort, et que le trône fût rempli d'abord par Antipater, ensuite par Alexandre, et enfin par Aristobule. Il ajouta qu'aussi longtemps qu'il vivrait ses mains n'abandonneraient point les rênes du gouvernement : c'était bien là le vrai moyen de rendre ses trois fils ennemis irréconciliables <sup>1</sup>.

Cruel envers sa famille, Hérode n'était que

magnifique envers les étrangers ; il fit des largesses incroyables à plusieurs villes de Syrie et de Grèce, et généralement à toutes celles où il passait, payant leurs dettes, y élevant de somptueux édifices ou les aidant à terminer ceux qu'elles avaient commencés. Dans Antioche il fit paver les rues avec une pierre fort polie et entourer la grande place de galeries couvertes. A Rhodes il rebâtit le temple d'Apollon et donna des sommes considérables pour construire des vaisseaux. Comme les jeux Olympiques, auxquels il assista dans un de ses voyages, ne répondaient plus à leur ancienne réputation, parce que les fonds manquaient pour la dépense, il assigna un revenu annuel pour les célébrer dignement. La reconnaissance des Grecs lui décerna le titre de président perpétuel de ces jeux <sup>1</sup>.

Honoré des nations étrangères, craint, sinon respecté des Juifs, protégé par le peuple romain, Hérode pouvait être satisfait ; mais les infernales machinations de son frère et de sa sœur et l'épuisement de ses finances troublaient son repos. Les remèdes dont il se servit pour guérir ces maux furent plus dangereux que les maux mêmes. Le besoin extrême qu'il avait d'argent lui fit jeter les yeux sur les tombeaux de David et de Salomon, dont il feignait de savoir qu'Hircan avait tiré autrefois des sommes immenses. Il se rendit à l'endroit marqué avec quelques-uns de ses plus intimes confidents, et, au lieu de l'or et l'argent qu'il espérait y trouver, il y vit des vases précieux artistement travaillés, qu'il fit emporter. Cette découverte n'ayant servi qu'à allumer la soif de sa cupidité, il fit fouiller jusque dans les cercueils de David et de Salomon ; mais une vapeur empoisonnée, ou, selon Josèphe, une flamme miraculeuse, qui tua deux de ses gardes, arrêta la profanation. Pour expier son sacrilège il fit bâtir à l'entrée du sépulcre un superbe monument de marbre blanc. Les Juifs regardèrent cet ouvrage plutôt comme un monument de son crime que de son repentir <sup>2</sup>.

La haine de la nation s'accrut encore par

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 16, c. 6-8

<sup>1</sup> Jos., *Ant.*, l. 16, c. 9. — <sup>2</sup> *Ibid.*, l. 16, c. 11.



la barbarie avec laquelle il traita ses fils et leurs amis. La détestable Salomé avait tellement irrité sa colère contre eux qu'il cessa d'être père et roi pour n'être plus qu'un tyran furieux, remplissant la ville de sang et faisant une boucherie de son palais. Alexandre avait été accusé d'avoir corrompu, à force d'argent, deux de ses plus chers favoris, son maître d'hôtel et son échanton. Hérode les fit mettre à la torture et leur arracha, par ce moyen, l'aveu qu'ils avaient reçu quelques présents de ce prince; mais ils nièrent constamment qu'il leur eût fait part de quelque mauvais dessein contre le roi. Cette confession n'ayant pu dissiper les soupçons d'Hérode, il fit redonner la question à ces malheureux, et extorqua d'eux, à force de tourments, de quoi faire mettre son fils en prison. Le jeune prince, désespéré à la vue des chaînes dont il était chargé, envoya à son père quatre confessions différentes, dans lesquelles il avoua beaucoup plus que n'avaient fait ceux qu'on avait mis à la torture. Il accusa en même temps Salomé, Phéroras et les deux premiers ministres du roi d'avoir pris part au complot; il ajouta que Salomé était venue secrètement la nuit dans son lit, et qu'elle avait fait tous ses efforts pour le convaincre qu'il n'y aurait pour eux aucun bonheur aussi longtemps que le tyran vivrait. Cette accusation, dont le but était d'augmenter le trouble, produisit son effet. Hérode, ne sachant plus à qui se fier, devint le jouet de ses soupçons et de sa fureur; chaque jour éclairait des supplices nouveaux; le tyran lui-même était autant à plaindre que les victimes de sa cruauté. Le jour et la nuit son imagination lui peignait ses fils armés de poignards et prêts à le frapper. Telle était la situation de cet infortuné monarque quand Archélaüs, roi de Cappadoce, arriva à Jérusalem. Ce sage prince, connaissant le caractère violent et barbare d'Hérode, affecta de le plaindre et condamna la perfidie de son fils, menaçant de lui ôter sa fille et de l'abandonner au juste ressentiment de son père. Il eut ensuite assez d'adresse pour affaiblir peu à peu l'effet qu'avaient produit sur Hérode des confessions arrachées par la violence des tourments. Il parvint enfin à le convaincre que jamais son

fils n'avait formé le projet de lui enlever la couronne et la vie. Phéroras, qui pour lors était banni de la cour, apprenant qu'Alexandre était rentré en grâce, essaya de fléchir Hérode en se présentant devant lui en habits de deuil et en s'avouant l'auteur de toutes les accusations formées contre les deux princes. Après s'être réconcilié avec ses enfants Hérode partit pour Rome afin d'en informer l'empereur. Sur sa route il accompagna Archélaüs jusqu'à Antioche <sup>1</sup>.

Pendant le séjour qu'il fit à Rome les brigands qu'il avait chassés de la Trachonitide, province que lui avait donnée Auguste, s'étaient retirés dans l'Arabie Pétrée, sous la protection du roi Obodas, ou plutôt de son ministre Sylléus. Leurs ravages dans la Judée furent si terribles qu'Hérode fit mourir ceux de leurs parents qui lui tombèrent entre les mains. Leur fureur n'en devint que plus violente. Le printemps suivant Hérode s'adressa à Saturnius et à Volumnius, gouverneurs de la Syrie, pour leur demander qu'ils obligeassent Sylléus à lui rendre soixante talents qu'il lui avait prêtés. Ce dernier, condamné au remboursement, se sauva à Rome. Hérode, ayant obtenu la permission de se faire justice à lui-même par la voie des armes, marcha en Arabie, y défit les brigands, démolit leur forteresse et revint à Jérusalem. Mais cette expédition faillit lui faire perdre la faveur d'Auguste, à qui Sylléus avait eu l'adresse de persuader que les Arabes avaient été attaqués injustement. Hérode avait envoyé deux ambassadeurs à l'empereur; aucun ne parvint à obtenir audience. Il chargea enfin de cette commission délicate Nicolas de Damas, qui, trouvant Auguste prévenu contre son maître, prit une voie détournée. Les ambassadeurs des Arabes nabathéens étaient arrivés en même temps pour accuser Sylléus de plusieurs crimes, entre autres d'avoir empoisonné le roi Obodas. Comme Nicolas était fort éloquent et très-bien vu de l'empereur, il s'offrit d'être leur interprète et de parler en leur nom. En accusant Sylléus il réussit à justifier incidemment Hérode. Auguste, détrompé par ce moyen, allait réparer le tort

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 16, c. 11 et 12.

qu'il croyait avoir fait à ce dernier ; mais les nouvelles plaintes de cet infortuné monarque contre ses fils le détournèrent de son projet<sup>1</sup>.

Salomé et Phéroras, toujours fidèles à leur haine, étaient parvenus à inspirer de nouveaux soupçons à Hérode contre ses fils. Cependant l'examen le plus sévère n'avait trouvé contre eux que le dessein de se retirer dans quelque pays voisin pour se soustraire à la tyrannie de leur père. C'en fut assez pour que le soupçonneux monarque crût tout le reste. Il envoya deux ministres à Rome, avec une lettre pour l'empereur, dans laquelle il formait contre ses deux fils les accusations les plus atroces. Auguste, dans sa réponse, lui dit que, s'ils avaient entrepris sur sa vie, il pouvait les traiter comme des parricides, mais que, s'ils n'avaient pensé qu'à s'enfuir, il était de la tendresse paternelle de se contenter d'un léger châtiment ; il lui conseilla de faire examiner cette affaire à Béryte, en présence de ses amis et autres personnes considérables, des gouverneurs de Syrie et des provinces voisines, en particulier d'Archélaüs, roi de Cappadoce.

Hérode convoqua les personnes désignées ; cependant il se permit d'exclure Archélaüs, auquel il reprochait de la partialité pour ses fils ; mais il n'oublia pas de faire siéger parmi les juges Phéroras et Salomé. Les accusés n'étaient pas présents ; on les tenait dans une ville voisine, sous prétexte qu'il serait facile de les faire venir de là quand on le jugerait à propos. Le père plaida lui-même sa cause devant une assemblée de plus de cinq cents personnes, avec un tel emportement que tous les auditeurs en furent indignés. Il fit tous ses efforts pour faire condamner ses deux fils à l'échafaud, ajoutant qu'en qualité de roi il les y aurait déjà fait monter s'il n'avait préféré faire instruire leur procès dans les formes, afin qu'on ne l'accusât pas d'injustice. Les opinions des juges furent partagées. Saturnius, autrefois consul, déclara que les princes méritaient bien quelque châtiment, mais non pas la mort. Ses trois fils, alors ses lieutenants, opinèrent comme lui ; mais Volumnius condamna les

deux princes au dernier supplice. Son suffrage fut suivi de celui de tous les autres juges ; ils permirent à Hérode de faire exécuter la sentence quand et comme il le jugerait à propos.

Nicolas de Damas, à son retour de Rome, entreprit vainement de le détourner du projet sanguinaire de faire périr ses deux fils ; vainement il lui dit qu'on le condamnait généralement à Rome ; la fureur d'Hérode fut implacable. Tout le monde l'avait en horreur, mais personne n'osait parler. Un vieux soldat, nommé Tyron, osa seul lui faire entendre que sa cruauté envers ses enfants soulevait l'indignation du peuple et des chefs de l'armée ; mais ces chefs furent aussitôt arrêtés et mis à mort. Tyron lui-même, par la malice de Salomé, fut accusé d'avoir sollicité le barbier d'Hérode à lui couper la gorge. Hérode ordonna qu'on mît à la torture ce barbier, Tyron et le fils de ce dernier, jeune homme de l'âge d'Alexandre. Les tourments affreux de Tyron émurent tellement son fils qu'il s'accusa lui-même d'avoir, à l'insu de son père, formé le dessein de tuer Hérode pour sauver la vie à Alexandre. Le roi seul ajouta créance à une pareille déposition. Les deux princes furent menés à Sébaste ou Samarie, et étranglés là par l'ordre de leur père, la septième année avant l'ère chrétienne. Leurs corps furent déposés de nuit au château d'Alexandrie et ensevelis dans le tombeau de leur aïeul maternel et de la plupart de leurs ancêtres<sup>1</sup>.

Ainsi un étranger éteignait-il, jusqu'à la dernière goutte, le sang des Machabées, auquel le peuple de Juda avait confié le sceptre, en attendant que s'élevât le prophète fidèle. Ainsi l'Iduméen Hérode, aussi cruel envers son peuple qu'envers sa famille, régna par la seule volonté de Rome sur des sujets qui l'abhorrent, montrait-il aux moins clairvoyants que le sceptre sortait de Juda, et que par conséquent le temps était proche où devait venir le Messie, le Prince de la paix, pour soumettre toutes les nations à son empire.

Aussi l'univers semblait-il aller au-devant

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 16, c. 13-15.

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 16, c. 16 et 17.



de ce Roi des siècles. Rome, après sept cents ans de guerre, interrompus à peine deux fois, venait de fermer le temple de Janus par la main d'Auguste. Sauf quelques combats sur certaines frontières, tout le monde romain était dans la paix, et ce monde comprenait alors, outre l'Italie, qui lui servait de centre, l'Afrique, l'Espagne, les Gaules, une partie de la Grande-Bretagne et de la Germanie, la Grèce, l'Asie Mineure, l'Égypte, la Judée, la Phénicie et la Syrie jusqu'à l'Euphrate. Le reste de l'univers, s'il n'était pas directement soumis à Rome, sollicitait son amitié et son alliance. Candace, reine d'Éthiopie, envoyait des ambassadeurs à Auguste pour lui demander la paix; Arétas, nouveau roi des Arabes, pour être confirmé sur le trône; Tigrane, roi d'Arménie, venait, pour le même effet, en personne; Phraate, roi des Parthes, pour obtenir la paix et même l'appui de César, lui renvoie les enseignes et les prisonniers de l'armée de Crassus, avec ses quatre fils pour otages; la nation des Mèdes, sur sa propre demande, recevait de lui pour roi Arhaban, fils d'Artabaze <sup>1</sup>. Les Scythes et les Sarmates, que l'on connaissait seulement par ouï-dire, envoyèrent demander à être de ses amis. Les rois de l'Inde lui députèrent jusqu'à deux ambassades pour faire avec lui des traités d'amitié et d'alliance. L'un d'eux, du nom de Porus, disait dans sa lettre que, quoiqu'il fût chef de six cents rois, il mettait cependant un grand prix à être l'ami de César; qu'il lui offrait volontiers un libre passage à travers ses terres et son assistance partout où il conviendrait <sup>2</sup>. Il n'y eut pas jusqu'au peuple le plus reculé de l'Orient, les Sères ou Chinois, qui n'envoyassent demander l'amitié de Rome et d'Auguste. Un auteur romain nous le dit expressément <sup>3</sup>, et les annales de la Chine nous montrent que cela devait être. Vers le temps où Pompée étendait la domination romaine jusqu'au bord occidental de la mer Caspienne, les armées chinoises s'approchaient du bord oriental. Les deux empires furent près de se toucher. Les Chinois connurent l'empire romain; ils en eurent même une si haute idée qu'ils l'appellent, dans leurs

histoires, Ta-thsin ou la grande Chine. « Tout ce qui se trouve de précieux et d'admirable dans les autres royaumes étrangers, y est-il dit, vient de ce pays. On y bat de la monnaie d'or et d'argent; dix pièces d'argent en valent une d'or. Les négociants de Ta-thsin trafiquent par mer avec la Perse et l'Inde; ils gagnent dans ce commerce dix pour un. Ils sont simples et droits et n'ont pas deux prix pour leurs marchandises. Les grains se vendent chez eux à bas prix, et il y a d'immenses capitaux en circulation. Lorsque les ambassadeurs viennent aux frontières de l'empire on leur fournit des voitures pour se rendre dans la capitale; dès qu'ils y sont arrivés on leur donne un certain nombre de pièces d'or suffisant pour leur dépense <sup>1</sup>. » Telle est l'idée que les Chinois prirent des Romains; les Romains, de leur côté, regardaient les Sères ou Chinois comme les plus justes des hommes. Les Latins et les Grecs les connaissaient sous le nom de Sères, parce que la soie, qui leur vint d'eux originairement, s'appelait et s'appelle encore du même nom ou d'un nom approchant dans une grande partie de l'Asie. Les Parthes servaient d'intermédiaires pour ce commerce entre les Romains et les Chinois <sup>2</sup>. Ainsi donc, au moment où Auguste fermait le temple de la guerre, deux empires immenses, Rome en Occident, la Chine en Orient, prévenus d'une estime réciproque, se donnaient pour ainsi dire la main pour tenir l'univers entier comme en silence. La même attente régnait de part et d'autre. La Chine, avec Confucius, attendait le SAINT du côté de l'occident; Rome attendait un DOMINATEUR du côté de l'orient. Ni l'une ni l'autre ne se trompaient. Ce qui fait le sujet des immenses épopées de l'Inde, l'incarnation de la Divinité, allait réellement s'accomplir, entre l'Orient et l'Occident, dans la Judée.

L'attente générale des nations était plus encore l'attente spéciale du peuple juif, et ce peuple, répandu partout, augmentait encore l'attente générale. Nous avons vu un de ses pontifes rois, Aristobule, emprisonné à Rome par Pompée et délivré par Jules-César; un

<sup>1</sup> *Tables d'Auguste*, à la fin. — <sup>2</sup> Strab., l. 5, 2, in fine. Dion Cass., l. 54, n. 9. — <sup>3</sup> Florus, l. 4, c. 12.

<sup>1</sup> Klaproth, *Tableaux historiç. de l'Asie*, p. 68. — <sup>2</sup> *Ibid.*, p. 58.

autre, Hyrcan II, à Babylone, honoré du roi des Parthes et révérend des Juifs de la Perse, de la Médie et du reste de l'Asie. Les Juifs seuls avaient le privilège, dans tout l'empire romain, de tenir des assemblées publiques et de faire des collectes pour leur temple. Nous avons vu combien ils étaient nombreux à Rome. Leur religion était loin d'y être inconnue ou sans faire de prosélytes; un des plus fameux poètes du temps, Horace, nous représente un de ses amis faisant difficulté d'entamer une affaire parce qu'il est de la religion des Juifs et que c'est leur trentième sabbat, ou leur fête de Pâque<sup>1</sup>. Ailleurs il nous les montre usant d'une espèce de violence pour attirer les autres à leur culte<sup>2</sup>. César-Auguste assigna de ses revenus propres pour offrir chaque jour, dans le temple de Jérusalem, un taureau et deux agneaux en holocauste au Dieu très-haut et invisible<sup>3</sup>. L'impératrice sa femme, qui avait une servante juive, honora le même temple d'un grand nombre de vases d'or. Après Rome Athènes était toujours la ville la plus influente sur les opinions humaines; or les Juifs avaient une synagogue à Athènes; les communications entre Athènes et Jérusalem étaient d'une nature si amicale que les Athéniens honorèrent d'une couronne d'or et d'une statue de bronze le pontife et prince des Juifs, Hyrcan II, en reconnaissance de la bienveillance avec laquelle il avait reçu non-seulement leurs ambassadeurs, mais encore tous les particuliers qui étaient allés le voir<sup>4</sup>. Pour ce qui est d'Alexandrie, capitale de l'Égypte et citée la plus commerçante alors de l'univers, nous avons déjà pu remarquer plus d'une fois combien les Juifs y étaient en grand nombre et en grand crédit, puisque souvent ils y commandaient les armées. Enfin Strabon disait, en général, que les Juifs étaient répandus dans toutes les villes, et qu'il n'était pas facile de trouver un lieu en toute la terre qui ne les eût reçus et où ils ne fussent solidement établis; que l'Égypte, la Cyrénaïque et plusieurs autres contrées avaient embrassé leurs coutumes<sup>5</sup>. Strabon écrivait du temps de Pompée et de César.

Or les Juifs ainsi répandus dans toutes les villes de l'univers attendaient le Rédempteur avec une espérance toujours croissante. Ils sentaient, ils voyaient que les temps étaient proches. Daniel leur avait appris qu'avant l'établissement de l'empire du Christ quatre empires devaient se succéder dans le monde. Or le quatrième, qui devait être de fer et qui l'était en effet, l'empire romain, venait de broyer et de dévorer toute la terre. Il y a plus; le même Daniel avait annoncé que, depuis le décret pour rebâtir les murs de Jérusalem jusqu'au Christ faisant sa charge et paraissant comme le conducteur du peuple, il y aurait soixante-neuf semaines d'années ou quatre cent quatre-vingt-trois ans. Or, depuis que Néhémie eut commencé à rebâtir les murs de la ville sainte, sous le règne d'Artaxerce Longue-Main, il s'était écoulé environ quatre cent cinquante ans. C'était donc dans les trente-trois années suivantes que le Christ devait se manifester comme rédempteur d'Israël. La prophétie de Jacob venait à l'appui; le saint patriarche avait prédit que le sceptre ne sortirait point de Juda jusqu'à l'avènement du Messie, qui serait l'attente des nations. Or le sceptre de Juda, malgré Juda lui-même, avait passé dans la main de l'Iduméen Hérode, qui encore ne le tenait que de la main et sous le bon plaisir de Rome. Tout se réunissait donc pour convaincre les Juifs que les temps prédits par les prophètes, figurés par les patriarches, désirés par tous les justes, étaient sur le point de s'accomplir. En effet déjà un saint vieillard a eu révélation qu'il ne verrait point la mort sans avoir vu auparavant le Christ du Seigneur.

Maintenant donc que les Juifs affluaient tous les ans à Jérusalem avec leurs offrandes, non plus seulement de toutes les parties du pays de Chanaan, comme autrefois, mais de toutes les parties du monde, de l'Italie, de la Grèce, de l'Asie Mineure, de l'Afrique, de l'Égypte, de l'Éthiopie, de l'Arabie, de la Babylonie, de la Perse et des régions d'au delà, avec quel empressement et en quelle multitude ne devaient-ils pas accourir lorsqu'ils espéraient tous y voir bientôt celui qu'ils attendaient depuis tant de siècles! Avec quelle sainte joie, quelle ardente curiosité ne de-

<sup>1</sup> *Sat.* 9, l. 1. — <sup>2</sup> *Ibid.* 4, l. 1. — <sup>3</sup> Philon, *Legat. ad Caium*. — <sup>4</sup> *Jos., Ant.*, l. 14, c. 16. — <sup>5</sup> *Ibid.*, l. 14, c. 12.



vaient-ils pas s'entretenir de cette commune et prochaine espérance, et dans leurs familles, et sur la route, et dans la ville sainte, et à leur retour ! Ce mouvement extraordinaire, cette conversation toujours plus retentissante d'un peuple répandu par toute la terre et qui avait partout des prosélytes, dut réveiller chez tous les autres peuples les antiques traditions, les souvenirs à demi effacés d'un rédempteur promis dès l'origine du monde ; de ce fils de la femme qui devait écraser le serpent ; de ce fils d'Abraham en qui devaient être bénies toutes les nations de la terre ; de cette étoile de Jacob, de ce sceptre ou roi d'Israël, qu'un prophète de la gentilité, Balaam, avait annoncé, quinze siècles auparavant, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate. Le ressouvenir de ces antiques traditions était facilité par l'état intellectuel du monde. A la Chine, dans l'Inde comme à Rome, c'était un siècle où florissaient les lettres, les sciences et les arts. La Chine, dont son grand historien Ssemathisian venait d'écrire l'ancienne histoire, pouvait se rappeler plus facilement que Confucius attendait le *Saint* du côté de l'occident, et que, suivant ses anciens hiéroglyphes, le Saint devait naître d'une vierge. L'Inde, qui voyait alors briller plus d'un poète, était portée par là même à se rappeler plus vivement la pensée qui domine dans ses immenses poèmes, l'incarnation de la Divinité. Les sibylles, si accréditées dans l'Occident, quoiqu'elles ne désignent aucun personnage certainement connu, étaient probablement, du moins en partie, les prophéties véritables, répandues chez les Grecs et chez les Romains par les Juifs et leurs prosélytes. Lorsque Virgile, appuyé sur ces prédictions, chantait un enfant qui allait naître,

qui allait faire cesser le siècle de fer et revenir l'âge d'or, qui allait effacer tous les vestiges de notre crime, délivrer la terre de la crainte, régner sur le monde pacifié ; lorsqu'il montrait toute la nature se réjouissant dans l'attente du siècle qui allait venir, il chantait la vérité sans le savoir <sup>1</sup>. Il en est de même de Cicéron lorsqu'il disait dans le même temps : « Il n'y aura point une autre loi à Rome, une autre à Athènes, une autre maintenant, une autre après ; mais une même loi, éternelle et immuable, régira tous les peuples, dans tous les temps ; et celui qui a porté, manifesté, promulgué cette loi, Dieu, sera le seul maître commun et le souverain monarque de tous ; quiconque refusera de lui obéir se fuira lui-même, et, renonçant à la nature humaine, par cela même il subira de très-grandes peines, quand même il échapperait à ce qu'on appelle ici-bas des supplices <sup>2</sup>. » Ces paroles ne semblent-elles pas un commentaire de cette prophétie d'Isaïe : « Et dans les derniers temps toutes les nations accourront, et la foule des peuples se mettra en route et dira : Venez et montons à la montagne de l'Éternel et à la maison du Dieu de Jacob, et il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers ; car la loi sortira de Sion, et la parole de l'Éternel de Jérusalem <sup>3</sup> ? » Ne semblait-il pas enfin que l'humanité entière se joignît à la postérité de Jacob pour s'écrier avec les patriarches et les prophètes : « Cieux, fondez-vous en rosée et que les nuées pleuvent le Juste ! Que la terre s'entr'ouvre et qu'elle enfante le Sauveur <sup>4</sup> ! »

<sup>1</sup> Virg., *Eclog.*, 4. — <sup>2</sup> Cic., *de Rep.*, l. 3, apud Lact., *Inst. div.*, l. 6, c. 8. — <sup>3</sup> Is., 2, 2 et 3. — <sup>4</sup> *Ibid.*, 15, 8.

## LIVRE VINGT-TROISIÈME

## Jésus-Christ.

« Dans le principe était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu.

« Lui était dans le principe avec Dieu.

« Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui il n'a été fait rien de ce qui a été fait.

« En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes; et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise.

« Il y eut un homme envoyé de Dieu; son nom était Jean. Cet homme vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la Lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas lui-même la lumière, mais il était pour rendre témoignage à la lumière.

« Il y avait la Lumière véritable, qui éclaire tout homme venant dans ce monde. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu. Il est venu dans son propre héritage, et les siens ne l'ont point reçu. Tous ceux cependant qui le reçurent, il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu.

« Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire comme la gloire du Fils unique du Père plein de grâce et de vérité <sup>1</sup>. »

C'est ainsi que commence son Évangile, ou son récit de la bonne nouvelle, le disciple bien-aimé du Sauveur, l'apôtre saint Jean. Il avait reposé sur le cœur de son Maître lorsqu'au dernier souper il institua le mystère de son amour; pendant son exil dans l'île de Patmos les cieus s'étaient ouverts à son re-

gard prophétique; mais, lorsqu'il écrit son Évangile, la Divinité elle-même semble se dévoiler à lui. On compare les quatre évangélistes aux quatre êtres symboliques qui, dans Ézéchiël, forment le char mystérieux de l'Éternel: l'homme paraît l'emblème de saint Matthieu, qui commence par la généalogie humaine du Christ; le lion, l'emblème de saint Marc, qui commence par la voix de celui qui crie dans le désert; le bœuf, animal de sacrifice, l'emblème de saint Luc, qui commence par le sacrifice de Zacharie; l'aigle, l'emblème de saint Jean, qui, par son vol hardi, s'élève, au-dessus de toutes les créatures, jusque dans le sein de la Divinité, qu'il semble contempler à l'œil nu. Un philosophe platonicien, ayant lu les premières paroles de cet aigle divin, s'écria qu'elles méritaient d'être écrites en lettres d'or et exposées aux lieux les plus apparents dans toutes les églises <sup>1</sup>. Combien plus précieusement ne devons-nous pas les écrire et les méditer dans nos âmes!

Premières paroles de Moïse, racontant la création du monde: *Dans le principe créa Dieu le ciel et la terre*; premières paroles de saint Jean, racontant la génération du Verbe éternel: *Dans le principe était le Verbe*. Ces trois paroles: *Dans le principe créa Dieu*, et ces trois autres: *Dans le principe était le Verbe*, se correspondent visiblement. La première, *dans le principe*, est la même dans Moïse et dans saint Jean.

Nous avons vu, avec les saints Pères, que la première parole de Moïse, *dans le principe*, a trois sens également vrais: dans le principe ou le commencement des temps; dans

<sup>1</sup> Jean, 1, 1-14.

<sup>1</sup> August., de Civ. Dei, l. 10, c. 29.



le principe ou le commencement des choses ; dans le Principe ou le Verbe éternel, Dieu créa le ciel et la terre.

Nous voyons, avec les saints Pères encore, que la première parole de saint Jean, *dans le principe*, a les trois sens également vrais : dans le principe ou le commencement des temps ; dans le principe ou le commencement des choses ; dans le Principe ou dans le Père *était le Verbe* <sup>1</sup>.

Le Père est le principe du Fils parce que le Fils procède du Père ; le Père et le Fils sont le principe du Saint-Esprit parce que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Notre âme, étant faite à l'image de Dieu, nous offre une certaine ressemblance de cette Trinité adorable ; elle est, elle se connaît, elle s'aime ; elle se connaît parce qu'elle est ; sa connaissance, son idée, sa parole intérieure, son verbe procèdent de son être ; elle s'aime parce qu'elle est et qu'elle se connaît ; son amour procède de son être et de sa connaissance. Et son être, et sa pensée, et son amour, quoique réellement distincts, sont substantiellement la même chose, la même âme. Et cette pensée qui procède de l'être y demeure cependant ; et cet amour qui procède de l'être et de la pensée demeure dans l'un et dans l'autre. Et nous ne comprenons pas ce mystère ; mais il nous fait comprendre que, si nous ne pouvons nous comprendre nous-mêmes, nous ne devons pas nous étonner de ne pouvoir comprendre Dieu.

Le Père est le principe générateur du Fils, qui lui est coéternel ; le Fils est le principe créateur du monde, qui est produit dans le temps. La puissance de notre âme est le principe de notre pensée, qui en est distincte et inséparable ; notre pensée est le principe des œuvres que nous réalisons au dehors, sur le modèle qui est notre pensée même. Aussi le même apôtre appelle-t-il le Verbe divin *le principe de la création que Dieu* <sup>2</sup> a réalisée au dehors. C'est dans ce principe, suivant les saints docteurs, que Dieu a créé le ciel et la terre.

Outre ce sens plus élevé que les Pères de l'Église reconnaissent en la première parole de Moïse et de saint Jean, il en est encore un ou deux autres également dignes d'attention. Moïse a dit : *Dans le principe*, c'est-à-dire dans le commencement des temps et des choses, *Dieu créa le ciel et la terre*. Saint Jean dit, au contraire : *Dans le principe*, dans le commencement des temps ou des choses, *le Verbe était*. Il n'y a jamais eu de temps où le Verbe ne fût pas ; car, au commencement des temps, lorsque le ciel et la terre furent créés, *le Verbe était* ; il ne commençait pas, *il était* ; on ne le créait pas, on ne le faisait pas, *il était*. Et qu'était-il ? *Le Verbe*, la parole intérieure, la pensée, la raison, l'intelligence, la sagesse ; *le Verbe*, la parole, la pensée éternelle et substantielle de Dieu.

*Et le Verbe était en Dieu, avec Dieu, chez Dieu*, comme étant en Dieu une personne, et une autre personne que ce Dieu en qui il est. Et cette personne était une personne divine ; car l'Évangile ajoute : *Et le Verbe était Dieu* ; Dieu en Dieu, Dieu de Dieu, engendré de Dieu, subsistant en Dieu ; *Dieu* comme lui, *au-dessus de tout, béni aux siècles des siècles. Amen*. Il est ainsi, dit saint Paul <sup>3</sup>.

L'Évangile insiste : *Lui, le Verbe, était dans le principe avec Dieu*. Remontez au commencement de toutes choses ; poussez vos pensées le plus loin que vous pouvez ; allez au commencement du genre humain, *il était*. Allez au premier jour lorsque Dieu dit : « Que la lumière soit, » *il était*. Remontez, élevez-vous avant tous les jours au-dessus de ce premier jour, lorsque tout était confusion et ténèbres, *il était*. Lorsque les anges furent créés dans la vérité en laquelle Satan et ses sectateurs ne demeurèrent point, *il était*. Au commencement, avant tout ce qui a pris commencement, *il était*. Il était seul, en son Père, auprès de son Père, au sein de son Père ; *il était*. Et qu'était-il ? Qui le pourra dire ? Qui nous racontera, qui nous expliquera sa génération ? *Il était* ; car comme son Père *il est Celui qui est* ; il est le parfait ; il est l'existant, le subsistant, l'être même. Mais qu'était-il ? Qui le sait ? On ne sait rien autre chose sinon qu'il

<sup>1</sup> Clem. Alex., *ad Gent.*, p. 5. Orig., *Tract. 1 in Johann. Cyrille*, l. 1, *in Johann.*, c. 1. Grég. de Nysse, *Orat. ad Simplicium*. August., *de Trin.*, l. 6, c. 3. Bédæ, etc. —

<sup>2</sup> Apoc., 3, 14.

<sup>3</sup> Rom., 9, 5.

*était* ; mais qu'il était engendré de Dieu, subsistant en Dieu, c'est-à-dire qu'il était Dieu et qu'il était Fils.

*Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait de tout ce qui a été fait.* Concevons, si nous pouvons, la différence de Celui qui était d'avec tout ce qui a été fait. Quelle immense distance de ces deux choses ! *Être*, c'est ce qui convient au Verbe ; *être fait*, c'est ce qui convient à la créature. Il était donc comme Celui par qui devait être fait tout ce qui a été fait et sans qui rien n'a été fait de tout ce qui a été fait. « En lui, dit saint Paul, ont été créées toutes choses, et celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles, soit les Trônes, soit les Dominations, soit les Principautés, soit les Puissances ; toutes choses ont été créées par lui et pour lui ; il est avant toutes choses, et toutes choses ont en lui leur ensemble <sup>1</sup>. » *Sans lui rien n'a été fait. Sans lui !* Un autre faisait donc avec lui et il faisait avec un autre. Cet autre est son Père ; *car toutes les choses que le Père fait, le Fils les fait semblablement* <sup>2</sup>. Il est la Sagesse éternelle que le Père a engendrée en son sein, qui a été conçue et enfantée avant les collines, qui est avec lui, avec lui ordonne et arrange tout, se joue en sa présence, et se délecte par la facilité et la variété de ses desseins et de ses ouvrages <sup>3</sup>. De là, dans Moïse, cette parole du Père au Fils et à l'Esprit-Saint, parole d'égal à égal : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance <sup>4</sup>. »

*En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes.* On appelle vie, dans les plantes, croître, pousser des feuilles, des boutons, des fruits. Que cette vie est grossière ! qu'elle est morte ! On appelle vie voir, goûter, sentir, aller de çà et de là, comme on est poussé. Que cette vie est animale et muette ! On appelle vie entendre, connaître, se connaître soi-même, connaître Dieu, le vouloir, l'aimer, vouloir être heureux en lui, l'être par sa jouissance ; c'est la véritable vie. Mais quelle en est la source ? Qui est-ce qui se connaît, qui s'aime soi-même et qui jouit de soi-même, si ce

n'est le Verbe ? En lui était donc la vie. Mais d'où vient-elle si ce n'est de son éternelle et vive génération ? Sorti vivant d'un Père vivant, dont il a lui-même prononcé : *Comme le Père a la vie en soi, il a aussi donné à son Fils d'avoir la vie en soi* <sup>1</sup>, il ne lui a pas donné la vie comme tiré du néant ; il lui a donné la vie de sa vive et propre substance, et, comme il est source de vie, il a donné à son Fils d'être une source de vie. Aussi cette vie de l'intelligence est *la lumière qui éclaire tous les hommes*. C'est de la vie de l'intelligence, de la lumière du Verbe, qu'est sortie toute intelligence et toute lumière <sup>2</sup>.

Cette lumière de vie a lui dans le ciel, dans la splendeur des saints, sur les montagnes, sur les esprits élevés, sur les anges ; mais elle a voulu aussi luire parmi les hommes, devenus ténèbres par le péché. Elle-même, cette Lumière et Sagesse éternelle, nous dit : « Sortie de la bouche du Très-Haut, née avant toutes les créatures, c'est moi qui ai fait naître dans le ciel une lumière qui ne s'éteindra jamais et qui ai couvert toute la terre comme d'un nuage. J'ai habité dans les lieux très-hauts, et mon trône est dans une colonne de nuées. Seule j'ai parcouru le cercle des cieux, pénétré la profondeur des abîmes, marché sur les flots de la mer ; je me suis assise dans tous les lieux de la terre et parmi tous les peuples ; j'ai possédé l'empire sur toutes les nations. Mais, au milieu de tout cela, j'ai cherché un lieu de repos, j'ai cherché en l'héritage de qui je demeurerais. Alors le Créateur de l'univers m'a dit : Habitez dans Jacob, soyez l'héritage d'Israël <sup>3</sup>. »

Il y a dans ce verset de saint Jean : *En lui était la vie*, une variété de ponctuation qui se trouve non-seulement dans nos exemplaires, mais encore dans ceux des Pères. Plusieurs d'eux ont lu : *Ce qui a été fait était vie en lui : Quod factum est in ipso vita erat.* Recevons toutes les lumières que l'Évangile nous présente. Nous voyons ici que tout, et même les choses inanimées, qui n'ont point de vie en elles-mêmes, était vie dans le Verbe divin, par son idée et par sa pensée

<sup>1</sup> Coloss., 1. — <sup>2</sup> Jean, 5, 19. — <sup>3</sup> Prov., 8, 22, etc. — <sup>4</sup> Gen., 1, 26.

<sup>1</sup> Jean, 5, 26. — <sup>2</sup> Bossuet, *Élévat. sur les Mystères*. — <sup>3</sup> Eccl., 24.



éternelle. Ainsi un temple, un palais, qui ne sont qu'un amas de bois et de pierres, où rien n'est vivant, ont quelque chose de vivant dans l'idée et dans le dessein de leur architecte. Tout est donc la vie dans le Verbe, qui est l'idée sur laquelle le grand Architecte a fait le monde. Tout y est vie parce que tout y est sagesse ; tout y est sagesse parce que tout y est ordonné et mis en son rang. L'ordre est une espèce de vie de l'univers ; cette vie est répandue sur toutes ses parties, et leur correspondance mutuelle entre elles et dans leur tout est comme l'âme et la vie du monde matériel, qui porte l'empreinte de la vie et de la sagesse de Dieu<sup>1</sup>.

En lui donc, dans le Verbe, tout est vie, tout est lumière, tout est intelligence. Là est la vraie intelligence, la vraie lumière, la vraie vie des hommes. C'est là cette lumière véritable qui illumine tout homme venant en ce monde. C'est par son irradiation dans nos âmes que chacun de nous devient effectivement raisonnable. Toutes les vérités, de quelque ordre qu'elles soient, de quelque part qu'elles nous viennent, et, par suite, toutes les sciences, sont des rayonnements de cette lumière une et infinie. « Toutes choses procèdent d'un seul Verbe, dit un pieux auteur, toutes choses parlent de ce Verbe unique ; et c'est là le principe qui nous parle lorsque nous comprenons et que nous jugeons droitement<sup>2</sup>. » L'univers entier, ayant été fait par lui et pour lui, est un livre où il parle sans cesse à nos yeux. Le livre des saintes Écritures est un autre univers où il nous parle plus clairement encore. Mais surtout son Église est un livre, est un univers où il nous parle non plus un langage muet et inanimé, mais une parole vivante et efficace, qui pénètre jusqu'au fond de l'âme. Toujours le Verbe était dans le monde, par son essence, comme créateur ; car le monde a été fait par lui, et c'est lui qui le soutient par un mot de sa puissance. Cependant le monde ne l'a pas connu. Les patriarches, les prophètes, les justes l'ont connu, ont cru en lui, ont espéré en lui, l'ont aimé ; mais le monde en général ne l'a pas connu ;

ce monde qui, suivant l'Apôtre, gît tout entier dans le mal, ce monde duquel un auteur païen a dit : « Se laisser corrompre et corrompre à son tour, voilà ce qui s'appelle le monde<sup>3</sup>. » La lumière a lui jusque dans ces ténèbres, mais ces ténèbres ne l'ont point comprise ; ou plutôt les hommes, aveuglés par leurs passions, n'ont pas voulu la comprendre ; ils lui ont préféré leurs ténèbres, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. A la lueur de la lumière divine ils voyaient bien ce qui était mieux, ils l'approuvaient même, et cependant ils suivaient ce qui était pis. Au milieu de la gentilité quelques-uns de ceux qui s'appelaient philosophes non-seulement ont vu bien des vérités importantes à la clarté de cette lumière qui luit dans les ténèbres, ils ont même entrevu le Verbe, dont cette lumière est un resplendissement. « On en trouve la preuve dans leurs livres, » dit saint Augustin<sup>2</sup>. En effet nous avons vu que, suivant Héraclite, « ce qui constitue la raison individuelle, c'est la participation à la raison commune et divine ; que, cette raison commune n'étant autre chose que le tableau de l'ordre universel, toutes les fois que nous empruntons à la mémoire commune nous possédons la vérité, et, quand nous n'interrogeons que notre raison individuelle, nous tombons dans l'erreur<sup>3</sup>. » Il est difficile de ne pas reconnaître en ces paroles la lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde. Nous avons vu que, d'après Platon, Dieu a fait le monde suivant le modèle qui est dans son intelligence, modèle exemplaire, idée parfaite, éternelle, toujours la même. Toutes choses y sont d'une manière plus vraie et plus réelle qu'en elles-mêmes. Là elles sont intelligibles, éternelles, immuables comme Dieu ; ici elles sont imparfaites, temporelles, continuellement variables. L'homme ne connaît donc parfaitement la vérité qu'à mesure que son intelligence communique avec l'intelligence divine et qu'elle y contemple les types éternels de toutes choses. La connaissance expérimentale des créatures dans leur existence propre

<sup>1</sup> Bossuet, *Élévat.* — <sup>2</sup> *De Imit. Christi*, I, 1, c. 3.

<sup>3</sup> Tacite, *Germ.* : « Corruptere et corrumpi sæculum vocatur. » — <sup>2</sup> *In Johann. Ev. tract.* 2, n. 4. — <sup>3</sup> L. 20

ne produit qu'une science de second ordre, parce que cette existence n'a par elle-même rien de fixe ni de stable, mais qu'elle est dans un changement continu<sup>1</sup>. Ces hommes connaissaient donc Dieu, ainsi que le fait observait saint Paul, ils connaissaient même un peu son Verbe ; ils étaient donc bien inexcusables, ainsi que dit le même apôtre, de n'avoir point glorifié Dieu comme Dieu, de ne l'avoir point confessé courageusement devant les hommes, mais de s'être évanouis dans leurs raisonnements jusqu'à prostituer leurs adorations à des dieux que les hommes avaient faits. La lumière luit dans les ténèbres ; mais les ténèbres, que dis-je ? ceux mêmes qui étaient des lumières ne l'ont point comprise, ne l'ont point embrassée avec amour, n'ont pas voulu la suivre comme la règle souveraine de toute leur vie.

Il est venu chez soi, dans son propre bien, dans Jacob ; il y est apparu aux patriarches, il y a parlé par les prophètes ; il s'y est préfiguré dans toutes les cérémonies de la loi, dans tous les sacrifices ; mais les siens mêmes, les enfants d'Israël, les Juifs, ne l'ont pas reçu généralement avec une foi vive ; ils se glorifiaient de sa loi, et ils le déshonoraient par la transgression de sa loi ; ils se glorifiaient de son nom, et leurs œuvres faisaient blasphémer ce nom parmi les nations. Tous ceux cependant qui l'ont reçu, soit parmi les Juifs, soit parmi les gentils, tous ceux qui l'ont reçu comme Abraham et David dans le peuple choisi, comme Job dans la race d'Ésaü, comme Melchisédech dans la race de Chanaan, il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, enfants et héritiers de Dieu, frères et cohéritiers de son Fils unique, de son Verbe éternel. Ce sont ceux qui ont cru en son nom, au nom du Fils, au nom du Verbe ; qui ont cru, qui ont espéré en son nom, en sa puissance, en sa miséricorde, en sa rédemption, en sa venue ; qui, avec Abraham, avec beaucoup de rois et de prophètes, ont désiré voir son jour, et qui, dans cette attente, l'ont aimé de tout leur cœur et de toute leur âme ; ceux-là sont nés tels, non pas de la com-

mixtion du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme ; non pas de la génération charnelle de Jacob, d'Ésaü ou de Chanaan ; mais de Dieu, mais d'une ineffable participation à la nature divine, participation infiniment au-dessus de toute créature et qu'on appelle grâce.

*Et le Verbe a été fait chair*, il s'est fait homme ; il a pris la nature humaine, non-seulement quant à sa portion la plus noble, l'âme, mais encore dans ce qu'elle a de plus bas, le corps, la chair avec toutes ses faiblesses. *Et il a habité parmi nous*, non plus, comme parmi les enfants d'Israël, d'une manière invisible ou figurative, dans la nuée du sanctuaire, sur le propitiatoire de l'arche sainte, mais visiblement et corporellement, comme un d'entre nous, de manière à être vu de nos yeux, ouï de nos oreilles, touché de nos mains. *Et nous avons vu sa gloire*, nous l'avons vue spécialement sur le Thabor ; Moïse et Élie y étaient dans la gloire avec lui, mais sa gloire surpassait infiniment la leur ; nous y avons vu sa gloire comme celle du Fils unique, gloire que lui témoigna le Père, quand il dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances ; écoutez-le. » *Et il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité* ; non plus comme parmi Jacob, plein d'une majesté terrible, qui faisait trembler la terre, fumer la montagne, éclater la foudre, et dire à tout le peuple : *Nous mourons de frayeur* ; mais plein de grâce, de bonté, de douceur, d'amour, d'humilité, de modestie ; non plus enveloppé d'ombres et de figures, mais plein de vérité, mais la vérité même. Tout en lui est vrai, vraie âme, vraie chair, vrai homme, vrai Dieu, vraie naissance, vraie Passion, vraie mort, vraie résurrection. Ses paroles sont vérité et vie. Les ombres mêmes, les figures, les promesses de la loi, s'accomplissant en lui, deviennent vraies. Les préceptes enfin se réalisent. La loi a été donnée par Moïse, la loi, la règle, la vérité ; mais la vérité impérieuse, mais la règle menaçante, mais la loi de crainte. Le Verbe fait chair ayant habité parmi nous plein de grâce et de vérité, nous avons reçu de sa plénitude grâce sur grâce, et nous observons la loi

<sup>1</sup> Platon, de *Republ.*, 1, 7.



par amour, et elle devient grâce et vérité en nous par le Verbe fait chair.

Le Verbe fait chair s'est montré parmi nous plein de grâce et de vérité jusque dans son saint précurseur. Si le Soleil de justice avait apparu soudain dans toute sa splendeur il nous aurait éblouis ; il envoie devant lui une douce aurore qui l'annonce. *Il y eut un homme envoyé de Dieu ; son nom était Jean. Il vint en témoignage, pour témoigner de la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais pour rendre témoignage à la lumière.* On le voit, c'est l'aube, c'est l'aurore, qui peu à peu dissipe les ténèbres et dispose nos yeux à contempler le soleil levant. Cet homme lui-même était annoncé depuis quatre cent cinquante ans. *Me voici*, avait dit l'Éternel par le dernier des prophètes, *me voici, envoyant mon ange, et il préparera la voie devant ma face. Et aussitôt viendra à son temple le Dominateur que vous cherchez et l'Ange de l'alliance que vous désirez. Le voici qui vient, dit Jéhova-Sabaoth*<sup>1</sup>.

Un archange avait dit à Daniel, en Babylone, que les temps étaient fixés à soixantedix semaines d'années pour abolir la prévarication, finir les péchés, expier l'iniquité, amener la justice éternelle, accomplir la vision et la prophétie, et oindre le Saint des saints. Il avait ajouté que, depuis l'ordre pour rebâtir Jérusalem jusqu'au Messie, le prince, il y aurait soixante-neuf semaines ou quatre cent quatre-vingt-trois ans<sup>2</sup>. Ces années s'accomplissaient. Le même archange est envoyé pour annoncer que le précurseur du Messie va naître, et bientôt après le Messie lui-même.

Dans le temps que le sceptre était sorti de Juda, et que, malgré Juda, il avait passé entre les mains d'un Iduméen, par conséquent dans le temps où, suivant la prophétie de Jacob, le Messie, le Christ devait venir, « dans les jours d'Hérode, roi de Judée, il y eut un sacrificateur, nommé Zacharie, de la famille d'Abia, et sa femme était d'entre les filles d'Aaron, et elle avait nom Élisabeth. Tous deux étaient justes devant Dieu, marchant dans tous les commandements du Seigneur

d'une manière irrépréhensible ; et ils n'avaient point d'enfants parce qu'Élisabeth était stérile, et tous deux étaient avancés en âge. Or, Zacharie remplissant les fonctions du sacerdoce, devant Dieu, dans le rang de sa famille, il arriva par le sort, selon ce qui s'observait parmi les prêtres, que ce fut à lui d'entrer dans le temple du Seigneur pour y offrir les parfums. Cependant toute la multitude du peuple priait au dehors à l'heure où les parfums se brûlaient. Or l'ange du Seigneur lui apparut, debout à la droite de l'autel des parfums ; et Zacharie, le voyant, fut troublé, et la crainte le saisit. Mais l'ange lui dit : « Ne crains point, Zacharie, parce que ta prière est exaucée ; et ta femme Élisabeth t'enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jean. Et il te sera joie et allégresse et plusieurs se réjouiront en sa naissance ; car il sera grand devant le Seigneur ; il ne boira ni vin ni liqueur enivrante, et il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère ; et il convertira plusieurs des enfants d'Israël au Seigneur, leur Dieu ; et il marchera devant lui, dans l'esprit et la vertu d'Élie, afin de convertir les cœurs des pères aux enfants et les incrédules à la prudence des justes, pour préparer au Seigneur un peuple parfait. »

« Et Zacharie dit à l'ange : « D'où connaîtrai-je ceci ? Car je suis vieux et ma femme est avancée en âge. » Et l'ange répondant lui dit : « Je suis Gabriel, qui me tiens devant Dieu, et je suis envoyé pour te parler et t'annoncer ces bonnes nouvelles. Et voilà que tu seras muet, et tu ne pourras parler jusqu'au jour où ces choses arriveront, parce que tu n'as point cru à mes paroles, qui seront accomplies en leur temps. » Et le peuple attendait Zacharie, et il s'étonnait qu'il demeurât si longtemps dans le temple. Mais, quand il fut sorti, il ne pouvait leur parler, et ils connurent qu'il avait eu une vision dans le temple ; car il la leur faisait entendre par signes, et il demeura muet. Et il arriva, quand les jours de son ministère furent accomplis, qu'il retourna en sa maison. Or, après ces jours-là, Élisabeth, sa femme, conçut, et elle se cacha durant cinq mois, disant : « Parce que le Seigneur a fait ainsi pour moi, dans les jours où

<sup>1</sup> Malach., 3, 1. — <sup>2</sup> Dan., 9.

il m'a regardée, pour effacer mon opprobre d'entre les hommes <sup>1</sup>. »

Tout annonce un enfant extraordinaire. Le père, la mère descendent l'un et l'autre d'une illustre famille, de la famille d'Aaron. Leurs noms mêmes semblent indiquer quelque chose de divin : Zacharias, mémoire de l'Éternel ; Élisabeth, Dieu du serment. Ils sont tous deux avancés en âge, comme Abraham et Sara ; Élisabeth est stérile comme la mère d'Isaac et de Samuël. Le père est sacrificateur d'une des vingt-quatre classes ou familles sacerdotales en lesquelles David avait partagé tous les descendants d'Aaron, afin qu'ils servissent à leur tour dans le temple. Ce qui les relève encore plus, tous deux ils sont justes, non-seulement devant les hommes, mais devant Dieu, fidèles à observer tous ses commandements. C'est dans le temple même qu'un fils leur est annoncé ; c'est dans le sanctuaire, au pied de l'autel, où l'encens s'élève devant le Saint des saints. C'est un ange qui l'annonce, un archange qui a nom Gabriel ou *force de Dieu*, parce qu'il est envoyé pour annoncer de grandes choses. Cet enfant se nommera Jean ou plein de grâces. Il sera grand devant l'Éternel, rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère, dès avant sa naissance ; il convertira dans Israël un grand nombre, réconciliera les pères avec les enfants, les enfants avec les pères, et préparera au Seigneur Dieu, devant lequel il marchera dans l'esprit et la vertu d'Élie, un peuple disposé à le recevoir. Le père, qui doute un instant, non de la puissance de Dieu, mais de la mission divine du personnage qui lui parle, est rendu sourd et muet jusqu'à ce que tout s'accomplisse ; il sera un signe de plus pour exciter l'attention du peuple fidèle et le préparer aux merveilles qui vont suivre. Devenue féconde dans sa stérile vieillesse, la mère se cache de joie et de pudeur. Une joie nouvelle, un miracle plus grand révéleront son bonheur.

Ce miracle est le prodige que l'Éternel avait annoncé par Isaïe à la maison de David : « Adonaï lui-même vous donnera un signe ; voici, la Vierge concevant et enfan-

tant un fils, et elle appellera son nom Emmanuel ou *Dieu avec nous* <sup>1</sup>. »

« Au sixième mois depuis qu'Élisabeth eut conçu, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée, qui avait nom Nazareth, à une Vierge que venait d'épouser un homme nommé Joseph, de la maison de David, et le nom de la Vierge était Marie <sup>2</sup>. »

Ce n'est plus dans Jérusalem, la ville royale, ni dans le temple qui en faisait la grandeur, ni dans le sanctuaire qui en est la partie la plus sacrée, ni parmi les exercices les plus saints d'une fonction toute divine, ni à un homme aussi célèbre par sa vertu que par la dignité de sa charge et par l'éclat de sa race sacerdotale, que ce saint ange est envoyé cette fois. C'est dans une ville de Galilée, province des moins estimées, dans une petite ville dont il faut dire le nom à peine connu. C'est à la femme d'un homme qui, comme elle, était à la vérité de la famille royale, mais réduit à un métier mécanique. Ce n'était pas une Élisabeth, dont la considération de son mari faisait éclater la vertu. Il n'en était pas ainsi de la femme de Joseph, qui était choisie pour la mère de Jésus ; femme d'un artisan inconnu, d'un pauvre menuisier, l'ancienne tradition nous apprend qu'elle gagnait elle-même sa vie par son travail. Ce n'est point la femme d'un homme célèbre et dont le nom fût connu ; *elle avait épousé un homme nommé Joseph, et on l'appelait Marie*. Ainsi, à l'extérieur, cette seconde ambassade de l'ange est bien moins illustre que l'autre. Mais voyons le fond, et nous y trouverons quelque chose de bien plus relevé <sup>3</sup>.

« Et l'ange, étant entré chez elle, dit : Je vous salue, ô pleine de grâces ; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes ! »

Ce discours, qui commence par une humble salutation, est d'un ton beaucoup plus haut que celui qui fut adressé à Zacharie. On commence par dire à celui-ci : *Ne craignez point*, et, *vos prières*, ajoute-t-on, *sont exaucées*. Mais ce qu'on annonce à Marie, elle ne pouvait pas même l'avoir demandé,

<sup>1</sup> Luc, 1, 5-25.

<sup>1</sup> Isaïe, 7. — <sup>2</sup> Luc, 1, 26 et 27. — <sup>3</sup> Bossuet, *Élévat.*



tant il y avait de sublimité et d'excellence. Marie, humble, retirée, petite à ses yeux, ne pensait pas seulement qu'un ange le pût saluer, et surtout par de si hautes paroles. Aussi, « dès qu'elle les entend, dès qu'elle voit celui qui les lui adresse, elle est troublée ; elle pense à ce que pouvait cette salutation. »

« Et l'ange lui dit : Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voilà que vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils, et vous l'appellerez du nom de Jésus. Il sera grand, et on l'appellera le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; et il régnera sur la maison de Jacob éternellement, et son règne n'aura point de fin <sup>1</sup>. »

Non, jamais annonce plus glorieuse ne pouvait être faite à une créature ! Ne craignez point, vous avez trouvé grâce devant Dieu, vous concevrez et enfanterez un fils ; vous l'appellerez Jésus, sauveur, parce qu'il sauvera le monde, parce qu'il écrasera la tête du serpent, parce qu'en lui seront bénies toutes les nations de la terre. Il sera grand, il est la grandeur même ; on l'appellera ce qu'il est, on l'appellera le Fils du Très-Haut. Jéhova-Dieu lui donnera le trône de David, son père, ce trône que David même voyait en esprit lorsqu'il disait : *Jéhova a dit à mon Seigneur : Soyez assis à ma droite*. Et il régnera sur la maison de Jacob, non plus quelques siècles, mais tous les siècles, mais éternellement ; et son règne n'aura ni fin ni borne ; il s'étendra sur toutes les nations d'une extrémité du monde à l'autre. Et ce Sauveur, si longtemps attendu, ce Roi éternel, ce Fils du Très-Haut sera votre fils. Quelle gloire ! quelle dignité ! quel bonheur ! Que va répondre celle qui est bénie entre toutes les femmes ?

« Or Marie dit à l'ange : Comment se fera ceci, puisque je ne connais point d'homme ? »

Elle était fiancée à Joseph, elle était son épouse, et elle dit : Je ne connais point d'homme, ou je ne connais pas le mien ; c'est-à-dire : J'ai fait vœu de n'en point

connaître ; j'ai fait vœu de demeurer vierge ; mon époux le sait et y a consenti. Ainsi l'ont entendu les Pères, ainsi faut-il l'entendre. Autrement la difficulté qu'elle oppose n'en eût pas été une, ce qu'on annonçait pouvant s'accomplir naturellement. Mais l'Emmanuel, devant naître d'une vierge, avait inspiré à Marie, dès son enfance, de consacrer sa virginité à Dieu. En même temps, pour qu'elle ne fût pas exposée aux soupçons injurieux du monde, cette virginité est confiée, sous le voile sacré du mariage, à la garde d'un époux vierge. Voilà pourquoi Marie hésite. On lui annonce qu'elle sera la mère de Dieu ; mais elle a promis à Dieu de demeurer vierge ; elle ne voudrait pas même devenir sa mère si elle doit cesser d'être sa vierge très-pure. Son amour de la virginité tient en suspens le ciel et la terre, l'Incarnation du Verbe éternel et la Rédemption des hommes.

« Et l'ange lui répondit : Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; et c'est pourquoi la chose sainte qui naîtra de vous sera nommée le Fils de Dieu. Et voilà qu'Élisabeth, votre cousine, a elle-même conçu un fils en sa vieillesse, et ce mois est le sixième pour celle qui était appelée stérile ; car rien n'est impossible à Dieu. »

Ainsi la toute-puissance de Dieu concilie tout dans Marie, et la pureté virginale et la maternité divine. Elle sera mère sans cesser d'être vierge ; le Saint-Esprit, auteur de sa pureté, viendra en elle et la rendra encore plus pure. Le Très-Haut la couvrira de sa vertu, et ce Fils, que toujours il engendre dans son sein avec une pureté infinie, il l'engendrera avec la même pureté dans le sein de Marie.

« Et Marie dit alors : Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. »

C'est cet humble consentement qu'attendaient les trois personnes de l'adorable Trinité : le Père éternel pour lui communiquer l'honneur ineffable d'engendrer, dans le temps, celui qu'il engendre de toute éternité ; le Fils pour prendre dans son sein virginal la chair innocente qu'il devait immoler sur

<sup>1</sup> Luc, 1, 30-33.

la croix ; le Saint-Esprit pour opérer en elle le plus étonnant de tous les mystères. C'est ce jour, c'est ce moment qu'attendaient depuis tant de siècles nos premiers parents, Adam et Ève, pour voir enfin la réparation de leur faute. €

Que la Providence est admirable dans ses conseils ! L'ouvrage de notre corruption commence par Ève, l'ouvrage de la réparation par Marie ; la parole de mort est portée à Ève, la parole de vie à la sainte Vierge ; Ève était vierge encore, et Marie est vierge ; Ève encore vierge avait son époux, et Marie, la Vierge des vierges, avait son époux ; la malédiction est donnée à Ève, la bénédiction à Marie : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Un ange de ténèbres s'adresse à Ève, un ange de lumière parle à Marie ; l'ange de ténèbres veut élever Ève à une fausse grandeur en lui faisant affecter la divinité : « Vous serez comme des dieux, » lui dit-il ; l'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une sainte société avec Dieu : « Le Seigneur est avec vous, » lui dit Gabriel. L'ange des ténèbres, parlant à Ève, lui inspire un dessein de rébellion : « Pourquoi est-ce que Dieu vous a commandé de ne point manger ce fruit si beau ? » l'ange de lumière, parlant à Marie, lui persuade l'obéissance : « Ne craignez point, Marie, lui dit-il, et rien n'est impossible au Seigneur. » Ève croit au serpent, et Marie à l'ange. « De cette sorte, dit Tertulien, une foi pieuse efface la cause d'une téméraire crédulité, et Marie répare, en croyant à Dieu, ce qu'Ève a ruiné en croyant au diable <sup>1</sup>. » Enfin, pour achever le mystère, Ève, séduite par le démon, est contrainte de fuir devant la face de Dieu, et Marie, instruite par l'ange, est rendue digne de porter Dieu ; Ève nous ayant présenté le fruit de mort, Marie nous présente le fruit de vie, « afin, dit saint Irénée, que la Vierge Marie fût l'avocate de la vierge Ève <sup>2</sup>. »

Des chrétiens dévoyés se scandalisent de notre dévotion envers Marie. Les aveugles ! Qui donc le premier nous en a donné l'exemple ? qui donc a commencé le premier à

honorer cette vierge sans tache ? un Père de l'Église, un apôtre de Jésus-Christ, un prophète inspiré de l'Esprit-Saint ? C'est plus encore. C'est, non un faible mortel, non un habitant de cette terre d'exil, mais un habitant du ciel ; c'est plus qu'un saint Père, plus qu'un apôtre, plus qu'un prophète ; c'est un de ces esprits purs qui voient Dieu continuellement face à face, une de ces intelligences célestes qui, nuit et jour, debout devant le trône du Trois-fois-Saint, chantent sans fin ses louanges éternelles. C'est un ange du Très-Haut, et un ange non pas des rangs inférieurs, mais un des chefs puissants de la milice céleste, un des princes de la cour du Roi des rois, qui, déjà plusieurs siècles auparavant, avait annoncé à Daniel la fin des maux, et le Sauveur des hommes ; en un mot, c'est l'ange Gabriel.

Et dans quelle circonstance ce prince des armées du Seigneur présente-t-il le premier ses hommages à la Vierge sainte ? Est-ce lorsqu'elle entra triomphante au ciel le jour de sa glorieuse assomption, lorsque les portes éternelles s'ouvrirent devant elle, comme devant la Reine des anges et des hommes ? Non ; c'est lorsqu'elle vivait encore dans la retraite, inconnue au monde et à elle-même, lorsqu'elle était encore cachée dans la maison de ses humbles parents. C'est là, dans une pauvre cabane, que ce puissant archange descend du haut des cieux pour honorer le premier cette Vierge pudique et timide, le premier célébrer ses louanges, le premier lui adresser cette salutation respectueuse : « Je vous salue, ô vous qui êtes pleine de grâces ; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes ! »

Ensuite ce bienheureux archange vient-il par hasard ou en son propre nom ? Il était envoyé de Dieu, nous répond l'Évangile. Il vient comme ambassadeur du Très-Haut, au nom de tous les Anges et de tous les Archanges, au nom de tous les Trônes et de toutes les Dominations, au nom de toutes les Principautés et de toutes les Puissances, au nom de tous les Chérubins et de tous les Séraphins. Que dis-je ? il vient au nom de la très-sainte et adorable Trinité. C'est au nom de Dieu en trois personnes et de tous les ha-

<sup>1</sup> De *Carne Christi*, n. 17. — <sup>2</sup> *Contra Hæres.*, l. 5, c. 19. Bossuet, *Sermons*.



bitants du ciel qu'il salue si respectueusement cette Vierge d'Israël, cette fille d'Adam. C'est Dieu lui-même, avec ses anges, qui nous donne le premier exemple d'honorer la plus pure des vierges.

Et pourquoi ce messager du Tout-Puissant est-il envoyé à cette humble fille de Nazareth ? O ciel ! ô terre ! soyez dans l'étonnement. C'est pour traiter avec elle de l'exécution de cet éternel dessein qui devait réparer le passé, le présent et l'avenir ; étonner les anges, les hommes et les démons ; consoler la terre, lui ouvrir le ciel et confondre l'enfer ; pour traiter avec elle de l'accomplissement de cette promesse de miséricorde qui faisait l'unique espérance d'Adam et d'Ève dans leur chute, l'unique objet de tous les désirs des patriarches et des prédictions des prophètes, l'attente générale de toutes les nations, la joie du ciel, la terreur des démons ; pour traiter avec elle de l'incarnation du Fils de Dieu et de la rédemption des hommes. Je dis pour en traiter avec elle et y obtenir son consentement. En effet, nous l'avons vu, lorsque le céleste ambassadeur lui expose l'objet de sa mission et lui annonce qu'elle concevrait dans ses chastes entrailles et qu'elle enfanterait le Sauveur du monde, elle hésite, elle délibère, elle oppose comme un obstacle la virginité qu'elle a promise à Dieu. Il faut que l'archange lui assure de sa part que, par un miracle unique de sa toute-puissance, elle deviendrait mère sans cesser d'être vierge. Ce n'est qu'alors qu'elle consent à l'honneur incomparable de la maternité divine ; ce n'est qu'alors que s'accomplit l'incarnation du Verbe et notre rédemption à tous.

Et maintenant on osera nous dire que nous honorons trop la sainte Vierge ! Mais qui donc l'honore plus, de nous ou de Dieu ? Le Père a une prérogative incommunicable, celle d'engendrer éternellement son Fils ; il la communique néanmoins à Marie, qui l'engendrera temporellement. Le Fils de Dieu sera véritablement son fils, elle sera véritablement sa mère. Pour opérer ce prodige l'Esprit-Saint vient en elle, l'inonde de toutes ses grâces, se fait son époux. Voilà comment Dieu l'honore. Nous, au contraire,

que faisons-nous pour elle ? que faisons-nous avec toutes nos louanges, tous nos cantiques, toutes nos fêtes ? N'est-ce pas de nous représenter, comme nous pouvons, d'une manière imparfaite, grossière peut-être, l'honneur incompréhensible que Dieu lui fait, de nous en réjouir avec elle et d'en bénir l'adorable Trinité ?

On nous reprochera de lui témoigner trop de confiance et d'amour ! Mais que lui témoignait donc le Fils de Dieu ? quel nom lui donnait-il ? N'est-ce pas un nom qui n'est que confiance, qu'amour, que respect, que soumission, le doux nom de mère ? Ne lui a-t-il pas été soumis, pendant les trente ans de sa vie cachée, comme le fils le plus tendre ?

Nous blâmera-t-on d'implorer son assistance dans l'affaire de notre salut ? Mais Dieu lui-même ne nous en donne-t-il pas comme l'exemple ? Quand il s'est agi de la rédemption générale des hommes, n'a-t-il pas sollicité, pour ainsi dire, le consentement de la Vierge de Nazareth ? Et s'il lui a donné une si grande part au fond même de l'œuvre, lorsqu'elle gémissait encore avec nous dans cette vallée de larmes, quelle part ne lui donnera-t-il pas aux suites de cette œuvre, maintenant qu'elle règne auprès de son Fils, assise sur un trône de grâce et de miséricorde ? Ah ! si le Ciel attend le consentement de son humilité, avec quelle confiance la terre n'espérera-t-elle pas dans la puissante intercession de sa charité ?

Mais comment saura-t-elle nos prières ? Comme elle a su la volonté de Dieu ; un ange lui en porte le message. Eh ! ce même Dieu n'a-t-il pas commis de ses anges sur chacun de nous ? ne leur a-t-il pas ordonné de nous garder dans toutes nos voies, de nous porter même dans leurs mains de peur que nous ne heurtions le pied contre la pierre ? Combien plus ne s'empresseront-ils pas de porter nos prières à leur Reine et à la nôtre, afin qu'elle y joigne ses prières et que nous obtenions de son adorable Fils de le voir à jamais avec elle et avec eux !

Non, non ; que l'on médite avec foi et avec amour ce que l'Évangile nous apprend de la sainte Vierge, et l'on ne s'étonnera plus de notre dévotion envers elle ; l'on ne s'éton-

nera plus de nous voir fêter avec tant de joie et de piété tous les événements de sa vie. L'on ne s'étonnera plus que nous appelions sa conception miraculeuse parce que, d'après une pieuse tradition venue d'Orient et répandue dans toutes les Églises, Dieu la donna par un miracle à son père saint Joachim et à sainte Anne, sa mère, qui était stérile. L'on ne s'étonnera même plus que, sans que l'Église, notre mère, nous ordonne de le croire, mais par là seul qu'elle nous le permet, nous croyions généralement que Marie a été conçue sans péché; que, son Fils étant Dieu éternel et l'aimant comme sa Mère, avant même qu'elle fût, il l'a dispensée de la loi commune, séparée de la contagion universelle et prévenue par sa grâce contre la colère qui nous poursuit dès notre origine; qu'il a ainsi pleinement accompli en elle ce qu'il avait dit au serpent : « Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne, et celle-ci l'écrasera la tête. » Cette femme par excellence est Marie, la race de cette femme est Jésus. L'inimitié, l'opposition de la Mère et du Fils pour le serpent est la même, existant dès toujours; dans le Fils c'est un effet de la nature, dans la Mère un effet de la grâce. L'on ne s'étonnera plus que nous célébrions la nativité de cette Vierge bienheureuse comme l'aurore du jour de la Rédemption, comme les premiers rayons du Soleil de justice. L'on concevra sans peine ce que nous assure une pieuse tradition et ce que l'Évangile nous laisse en partie à conclure, que, prévenue par le Ciel de tant de faveurs, Marie fut présentée au temple dès sa première enfance, qu'elle y consacra sa virginité à Dieu et y fut nourrie sous ses ailes, comme un temple vivant où son Fils devait habiter.

Quels effets admirables la voix seule de Marie peut opérer dans les cœurs, la suite de l'Évangile va nous l'apprendre.

« En ces jours-là Marie, se levant, s'en alla en hâte vers les montagnes, dans une ville de Juda. » On croit que c'est Hébron, ville sacerdotale de cette tribu. Là étaient les tombeaux des patriarches. C'est là qu'Abraham, Isaac et Jacob avaient tant de fois reçu de Dieu l'assurance que, dans un de

leur race, seraient bénies toutes les nations de la terre.

« Et elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. Et il arriva que, quand Élisabeth eut ouï la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en son sein; et Élisabeth fut remplie du Saint-Esprit, et elle s'écria à haute voix et dit : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles ! Et d'où me vient ceci que la Mère de mon Seigneur vienne à moi ? Car voici que, dès que la voix de votre salutation est parvenue à mes oreilles, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein. Et bienheureuse êtes vous, qui avez cru; car elles s'accompliront les choses qui vous ont été dites par le Seigneur <sup>1</sup>. »

Après l'ange Gabriel, envoyé de Dieu, voilà donc sainte Élisabeth, ou plutôt le Saint-Esprit qui l'inspire, qui nous apprend à louer, à bénir Marie. Et les choses mêmes la louent encore plus. A la seule voix de son salut ou de sa paix Jean est sanctifié, Jean tressaille de joie dans le sein de sa mère; à la seule voix de son salut ou de sa paix Élisabeth est remplie du Saint-Esprit et reconnaît la Mère de son Seigneur. Sans doute c'est Jésus, caché dans les chastes entrailles de Marie, qui opère toutes ces merveilles; mais il les opère à la voix de Marie. Oh ! que je m'unisse bien vite à l'ange et à Élisabeth, pour dire avec eux : « Je vous salue, Marie ! je vous salue, je vous félicite, je vous bénis, je vous aime. Je vous salue, ô pleine de grâces, et qui remplissez de votre plénitude ceux qui ont le bonheur de vous entendre. Le Seigneur est avec vous, le Seigneur est dans vous, le Seigneur est à vous. Vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes, chérie par-dessus toutes les mères, exaltée par-dessus toutes les reines. Et béni, loué, aimé, adoré à jamais est le fruit de vos entrailles, Jésus, votre Dieu et le nôtre, votre Sauveur et le nôtre, votre amour et le nôtre. O Marie, notre mère ! que la douce voix de votre salutation et de votre paix retentisse souvent aux oreilles de notre cœur, afin que nous aussi nous soyons sanctifiés, afin que nous aussi nous tressaillions d'une sainte joie, afin que nous aussi nous soyons remplis de l'Esprit-Saint ! »

<sup>1</sup> Luc, 1, 39-45.



« Et Marie dit : Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit est ravi de joie en Dieu, mon Sauveur ; parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante ; car voici que désormais toutes les générations me diront bienheureuse ; parce qu'il a fait en moi de grandes choses, Celui qui est puissant, et son nom est saint, et sa miséricorde s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent. Il a déployé la force de son bras ; il a dissipé les orgueilleux dans les pensées de leur cœur. Il a renversé les puissants de leurs trônes et il a élevé les humbles. Il a rempli de biens ceux qui avaient faim et il a renvoyé les riches les mains vides. Il a pris en sa protection Israël, son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde, ainsi qu'il a parlé à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour toujours <sup>1</sup>. »

Apprenons ici à connaître et à imiter Marie. Elle avait entendu un archange lui dire : « La chose sainte qui naîtra de vous s'appellera le Fils du Très-Haut ; » elle ne répondit autre chose sinon qu'elle était la très-humble servante du Seigneur. L'Esprit révèle à Élisabeth la gloire incompréhensible de Marie ; cette sainte admire la dignité incomparable de sa personne. « D'où me vient ce bonheur, s'écrie-t-elle, que la Mère de mon Dieu m'honore de sa visite ? » Elle préconise le miracle de sa voix : « A peine la voix de votre salutation a-t-elle retenti à mes oreilles que l'enfant que je porte dans mon sein a tressailli de joie. » Elle la félicite sur sa foi vive : « Oh ! que vous êtes bienheureuse d'avoir cru avec une docilité si prompte ; car elles s'accompliront certainement les hautes merveilles que le Seigneur vous a dites. » Voilà de grandes et magnifiques louanges, et louanges véritables, inspirées par le Saint-Esprit même. Mais Marie n'en garde rien pour elle ; sa pieuse humilité rapporte tout à Dieu dont elle célèbre les infinies miséricordes. « Vous, répond-elle, vous glorifiez la Mère du Seigneur, mais mon âme glorifie le Seigneur lui seul. Vous dites qu'au son de ma voix votre enfant a tressailli de joie ; mon esprit a tressailli aussi d'une grande allé-

gresse, mais en Dieu, mon Sauveur, mon Jésus. Vous m'appellez bienheureuse, parce que j'ai cru ; mais cette foi et ce bonheur ne sont qu'un effet de la miséricorde du Seigneur qui a regardé favorablement la bassesse de sa servante. Et voilà pourquoi toutes les générations m'appelleront la bienheureuse. C'est Celui qui est puissant par lui-même qui m'a fait ces grandes choses ; c'est lui dont le nom est la sainteté même. Sa miséricorde ne s'arrête point à moi ; elle s'étend de race en race sur tous ceux qui le craignent. Il fera ce qu'il a déjà fait ; il déploiera la puissance de son bras, il dissipera les superbes, il déposera les grands, il exaltera les humbles, il rassasiera les affamés, il renverra dans l'inanition les riches, il recevra favorablement son serviteur Israël ; il se ressouviendra pour lui de ses anciennes miséricordes, des promesses qu'il a faites à Abraham et à sa postérité ; miséricordes, promesses qui sont sans repentance ; miséricordes, promesses qui subsistent à jamais, *in sæcula*. »

C'est ainsi que Marie, louée par les anges et les saints, rapporte à Dieu toutes ces louanges. Plus elle est louée, plus elle loue Dieu. Ne craignons donc point de la louer et de la bénir avec toutes les générations ; car c'est bénir Dieu en elle et par elle.

« Marie demeura avec Élisabeth environ trois mois, puis elle s'en retourna dans sa maison <sup>1</sup>. » Savoir si elle a vu la naissance de saint Jean, l'Évangile ne le dit pas, mais cela est très-possible. On oppose qu'il ne convenait point que la plus pure des vierges se trouvât à pareille circonstance ; mais cette Vierge très-pure était aussi mère et épouse. Sa présence avait été une source de bénédictions pour l'enfant et la mère avant la naissance ; sa présence pouvait être une source de bénédictions pour l'enfant et la mère dans la naissance même.

« Enfin le temps d'enfanter pour Élisabeth s'accomplit, et elle enfanta un fils. Et ses voisins et ses parents apprirent que le Seigneur avait fait éclater sa miséricorde sur elle, et ils la félicitaient. Et il arriva qu'au huitième jour ils vinrent circoncire l'enfant,

<sup>1</sup> Luc, 1, 46-55.

<sup>1</sup> Luc, 1, 56.

et ils l'appelaient Zacharie, du nom de son père. Mais sa mère répondant dit : « Non, mais il sera appelé Jean. » Mais ils lui dirent : « Il n'y a personne en votre parenté qui s'appelle de ce nom. » Et ils demandèrent par signes au père comment il voulait qu'il fût appelé. Et, ayant demandé des tablettes, il écrivit dessus : « Jean est son nom. » Et tous en furent dans l'admiration. Et aussitôt sa bouche fut ouverte et sa langue déliée, et il parlait en louant Dieu. Et la crainte se répandit sur tous leurs voisins, et toutes ces paroles furent divulguées dans tout le pays des montagnes de Judée. Et tous ceux qui les ouïrent les mirent dans leur cœur, disant : Quel pensez-vous que sera cet enfant ? Car la main du Seigneur était visiblement avec lui <sup>1</sup>. »

Zacharie, son père, après être resté longtemps muet, répandit son âme dans un admirable cantique où il célèbre le règne du Christ, qui était venu et qui allait bientôt paraître, et en même temps la part qu'aura son fils à ce grand ouvrage. « Rempli de l'Esprit-Saint, il prophétisa, disant : Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, parce qu'il a visité son peuple et en a opéré la rédemption. Et il nous a élevé un boulevard de salut dans la maison de David, son serviteur, ainsi qu'il l'avait promis par la bouche de ses saints prophètes, qui ont été depuis le commencement des siècles, de nous sauver de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent, pour exercer sa miséricorde envers nos pères et se souvenir de son alliance sainte. Serment qu'il a juré à Abraham notre père, de nous accorder cette grâce, qu'étant délivrés de la main de nos ennemis nous le servions sans crainte, dans la sainteté, dans la justice devant lui, tous les jours de notre vie. Et toi, enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut, car tu marcheras devant la face du Seigneur pour nous préparer ses voies et pour donner la science du salut à son peuple et la rémission des péchés, par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, avec lesquelles l'Orient nous a visités d'en haut pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort,

pour diriger nos pas dans la voie de la paix <sup>1</sup>. »

Ce cantique, appliqué, comme il doit l'être, au Christ et à son précurseur, est facile à entendre. Quant à *l'Orient, qui nous a visités d'en haut*, c'est un des noms de Jésus-Christ, qu'un prophète appelait plusieurs siècles auparavant : *Un homme viendra, et son nom est l'Orient* <sup>2</sup>. Ce prophète, c'est Zacharie, et Zacharie, père de saint Jean, en répète et en explique l'oracle. Jésus-Christ est le vrai Orient, lui qui fait lever sur nous le vrai soleil de justice, comme disait Malachie <sup>3</sup>.

Pour ce qui est du merveilleux enfant, « il croissait et se fortifiait en esprit ; et il demeura dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation en Israël <sup>4</sup>. »

Que les voies de Dieu sont différentes des voies des hommes ! Un enfant est né, prédit par les prophètes. Il sera le précurseur du Christ. Son père et sa mère sont deux saints, élevés au rang des prophètes. Cependant il les quitta dès son enfance pour se retirer dans le désert et y mener une vie encore plus austère que celle d'Élie et d'Élisée. Il y a plus ; lui qui avait senti sur la terre le Verbe incarné dès le sein de sa mère, et à qui son père avait prédit qu'il en serait le prophète et lui devait préparer les voies, il ne quittera point son désert pour l'aller voir parmi les hommes. Il le connaîtra si peu qu'il faudra que le Saint-Esprit lui donne un signe pour le connaître, quand le temps sera venu de le manifester au monde. Tant il est vrai que ce n'est que dans la retraite et le silence que Dieu se communique à ceux qu'il appelle, pour en faire des hommes puissants en œuvres et en paroles. Il y avait retenu Moïse pendant quarante ans ; il y retiendra Jean-Baptiste pendant trente.

Les voies de Dieu sur Marie et Joseph ne sont pas moins surprenantes. A quelle épreuve ne les met-il pas l'un et l'autre ? Joseph se voit obligé à abandonner, comme une épouse infidèle, celle qu'il avait prise comme la plus pure des vierges, et il était prêt à exécuter une chose si funeste à la pureté de la mère et à la vie de l'enfant. Car,

<sup>1</sup> Luc, I, 57-66.

<sup>2</sup> Luc, I, 67-79. — <sup>3</sup> « Ecce vir, Oriens nomen ejus. » Zach., 6, 12. — <sup>4</sup> Mal., 4, 2. — <sup>5</sup> Luc, I, 80.



ne pouvant être longtemps sans découvrir la grossesse de la sainte Vierge, que pouvait-il faire, l'ayant aperçue, sinon la croire une grossesse naturelle? Car soupçonner seulement ce qui était arrivé par l'opération du Saint-Esprit, c'était un miracle dont Dieu n'avait point encore donné l'exemple et qui naturellement ne pouvait tomber dans l'esprit humain.

« Marie ayant épousé Joseph, elle fut trouvée enceinte avant qu'ils eussent été ensemble, ayant conçu du Saint-Esprit. Comme Joseph, son mari, était juste et qu'il ne voulait pas la diffamer, il résolut de la renvoyer sans éclat <sup>1</sup>. »

Joseph était juste, et sa justice ne lui permettait pas de demeurer dans la compagnie de celle qu'il ne pouvait croire innocente. Tout ce qu'on pouvait espérer de plus doux de la bonne opinion qu'il avait conçue avec raison de sa chaste épouse était, comme il le méditait, sans la diffamer, de la renvoyer secrètement. C'était, dis-je, ce qu'on pouvait espérer de plus doux; car, pour peu qu'il se fût livré à la jalousie, qui est dure comme l'enfer, à quel excès ne se fût-il pas laissé emporter? Sa justice même l'aurait flatté dans sa passion, et, sous une loi toute de rigueur, il n'y a rien qu'il n'eût pu entreprendre pour se venger. Mais Jésus commençait à répandre dans le monde l'esprit de douceur, et il en fit part à celui qu'il avait choisi pour lui servir de père.

Joseph, le plus modéré comme le plus juste de tous les hommes, ne songea seulement pas à prendre ce parti extrême et voulait seulement quitter en secret celle qu'il ne pouvait garder sans crime. Cependant quelle douleur de se voir trompé dans l'opinion qu'il avait de sa chasteté et de sa vertu, de perdre celle qu'il aimait, et de la laisser sans secours en proie à la calomnie et à la vengeance publique! Dieu aurait pu lui éviter toutes ces peines en lui révélant plus tôt le mystère de la grossesse de sa chaste épouse; mais la vertu n'aurait pas été mise à l'épreuve qui lui a été préparée, nous n'eussions pas vu la victoire de Joseph sur la plus indomp-

table de toutes les passions, et la plus juste jalousie qui fut jamais n'eût pas été renversée aux pieds de la vertu.

Nous voyons par le même moyen la foi de Marie; elle voyait la peine qu'aurait son époux et tous les inconvénients de sa sainte grossesse; mais, sans paraître inquiétée, sans songer à prévenir ce cher époux ni à lui découvrir le secret du Ciel, au hasard de se voir non-seulement soupçonnée et abandonnée, mais encore perdue et condamnée, elle abandonne tout à Dieu et demeure dans sa paix <sup>1</sup>.

Dans cet état, et « pendant que Joseph était dans ces pensées, l'ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre avec vous Marie, votre épouse; car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit <sup>2</sup>. » Quel calme à ces paroles! quel ravissement! quelle humilité dans Joseph! Laissons-le concevoir à ceux à qui Dieu daigne en donner la connaissance.

« Elle enfantera un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus ou Sauveur; car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés <sup>3</sup>. » Vous lui donnerez le nom de Jésus. Pourquoi vous? Vous n'en êtes pas le père; il n'a de père que Dieu; mais Dieu vous a transmis ses droits; vous tiendrez lieu de père à Jésus-Christ; vous serez son père, en effet, d'une certaine manière, puisque, formé par le Saint-Esprit dans celle qui était à vous, il est aussi à vous par ce titre. Prenez donc, avec l'autorité et les droits de père, un cœur paternel pour Jésus. Dieu, qui fait en particulier tous les cœurs des hommes, fait aujourd'hui en vous un cœur de père; heureux puisqu'en même temps il donne pour vous à Jésus un cœur de fils! Vous êtes le vrai époux de sa sainte Mère; vous partagez avec elle ce Fils bien-aimé et les grâces qui sont attachées à son amour.

« Tout ceci a été fait, ajoute saint Matthieu, pour accomplir ce que le Seigneur avait dit par le prophète : Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils, et on appellera son nom Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous <sup>4</sup>. » Cette prédiction d'Isaïe, faite à la

<sup>1</sup> Matth., 1, 18 et 19.

<sup>1</sup> Bossuet, *Élevat.* — <sup>2</sup> Matth., 1, 20. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 21. — <sup>4</sup> *Ibid.*, 22 et 23.

maison de David, et sa plus grande gloire, n'était sans doute pas ignorée de Joseph, fils de David, et qui n'avait hérité de ses ancêtres que cette magnifique promesse. Elle dut naturellement lui revenir à l'esprit. Plusieurs pensent même que ces paroles appartiennent encore au discours de l'ange.

Ainsi éclairé sur le grand mystère, « Joseph, à son réveil, fit ce que lui avait ordonné l'ange du Seigneur et prit son épouse. Et il ne l'avait point connue lorsqu'elle enfanta son fils premier-né, et il l'appela Jésus <sup>1</sup>. »

Toujours la sainte tradition a tenu comme une vérité de foi que Marie non-seulement a conçu et enfanté vierge, mais qu'elle est demeurée vierge toute sa vie. En vain certains hérétiques ont-ils abusé de quelques locutions hébraïques de l'Évangile pour soutenir le contraire; leur blasphème a toujours été repoussé avec horreur; ils n'ont prouvé que leur ignorance et leur mauvais vouloir. Quand ils objectent que l'Évangile parle des frères et sœurs de Jésus, ne savent-ils donc pas que l'Écriture appelle frères et sœurs tous les proches parents; qu'Abraham dit à Lot, son neveu : « Nous sommes frères; » et que Jacob dit à Rachel qu'il était le frère de son père Laban, c'est-à-dire son neveu? Lorsque de ces paroles : *Et il ne la connaissait ou ne la connut point jusqu'à ce qu'elle enfanta son fils*, ils voudraient conclure qu'il la connut donc dans la suite, ont-ils donc oublié ces paroles du Seigneur à ses apôtres : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles? » ou bien en concluront-ils que, dans la consommation des siècles, au jugement dernier, Jésus-Christ ne sera plus avec ses apôtres, eux qui cependant doivent juger avec lui le monde? Ont-ils oublié ces paroles du Père au Fils : « Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied? » ou bien en concluront-ils que, quand tous les ennemis du Fils lui auront été soumis, il ne sera plus assis à la droite du Père, il ne régnera plus avec lui? Lorsque enfin, de ce que Jésus est appelé le premier-né de Marie, ils veulent

inférer qu'elle a eu des fils puînés, ignorent-ils donc que l'Écriture elle-même définit le premier-né celui qui ouvre le sein de sa mère et qu'elle ordonne de le racheter comme tel, sans attendre si un autre le suivra ou non <sup>1</sup>? Pour nous, enfants de l'Église, nous professerons toujours de cœur et de bouche la foi qu'elle nous a transmise sur l'honneur virginal de la Mère de Jésus. Avec elle nous avons pour garants de notre foi Jésus même et Marie. Lorsque l'ange annonce à Marie qu'elle concevra et enfantera le Fils du Très-Haut, elle oppose comme un obstacle la promesse qu'elle a faite de demeurer vierge : *Comment cela se pourra-t-il puisque je ne connais point d'homme?* Et après que, par cet enfantement virginal et divin, elle sera devenue, s'il est possible, plus vierge encore, elle violera sa sainte promesse! Loin de nous une pareille abomination! Jésus même nous en prie. Pourquoi, du haut de la croix, dit-il à sa mère en lui montrant saint Jean : « Femme, voici votre fils? » Pourquoi, dans ce dernier moment, lui donne-t-il un fils d'adoption si ce n'est qu'elle allait perdre celui qui est son Fils unique, comme il est le Fils unique de Dieu?

C'est à Nazareth en Galilée que demeurerait Joseph; c'est à Nazareth qu'il éprouva ces incertitudes et que l'ange lui apparut pour les dissiper. C'est à Nazareth, suivant toutes les probabilités, qu'allait naître le Christ. Cependant le prophète avait annoncé que c'est de la petite Bethléhem, dans la terre de Juda, que sortirait le Dominateur en Israël, qui étendrait sa puissance jusqu'aux extrémités de la terre. C'est là que devait se détacher de la montagne, sans le secours d'aucune main, sans aucune intervention humaine, cette pierre mystérieuse qui, suivant la prédiction de Daniel, devait frapper aux pieds la grande statue, la statue aux quatre métaux, le colosse aux quatre grands empires, et le réduire enfin tout en poudre. Le colosse même, sans le savoir, fera en sorte que la prophétie s'accomplisse à la lettre et que le Christ naisse à Bethléhem.

Ce qui dominait alors dans ce colosse aux

<sup>1</sup> Matth., 1, 24 et 25.

<sup>1</sup> Exode, 13, 12 et 13.



quatre empires ou métaux, ce n'étaient plus les Assyriens figurés par la tête d'or, les Perses figurés par les épaules et la poitrine d'argent, les Grecs figurés par le ventre et les cuisses d'airain, mais les Romains figurés par les jambes de fer. Pareille au fer, la puissance romaine avait broyé l'univers. L'univers était devenu Rome ; Rome était devenue César-Auguste. César-Auguste était bien aise d'avoir un tableau statistique du monde romain. Un tableau de ce genre est venu en partie jusqu'à nous. Plusieurs recensements eurent lieu à cet effet. Ce fut un de ces recensements qui amena Joseph et Marie à Bethléhem.

« En ces jours-là, dit saint Luc après avoir parlé de la naissance de Jean-Baptiste, il advint qu'il sortit un édit de par César-Auguste, pour décrire toute la terre habitée. Cette première description se fit par Cyrinus, qui gouvernait la Syrie. » Autrement, selon le grec, dans lequel a écrit saint Luc, cette première description se fit pendant que Cyrinus gouvernait la Syrie, ou bien encore cette description se fit avant que Cyrinus gouvernât la Syrie. La dernière version est tout à fait dans le style des Évangiles. Lorsque Jean dit du Christ : *Il est venu après moi et m'a été préféré parce qu'il était avant moi*, il y a littéralement, dans le texte original, *parce qu'il était premier de moi*<sup>1</sup>. La phrase de saint Luc est la même ; on la retrouve jusque dans les vieux auteurs français. L'histoire nous montre un Cyrinus ou Quirinus, consul l'an 12 avant Jésus-Christ, plus tard gouverneur de Syrie et précepteur du petit-fils de l'empereur. Il fit un second recensement de la Judée lorsqu'elle fut réduite en province romaine, huit ou neuf ans après la mort d'Hérode, et lorsque son fils Archélaüs fut déposé et envoyé en exil. Mais il se peut qu'il eût déjà présidé au premier recensement par commission extraordinaire. Les doctes s'y prennent de différentes manières pour expliquer tout cela en détail.

« Au premier dénombrement, tout le monde allant se faire inscrire chacun dans sa ville, Joseph aussi monta de Galilée, de la ville de Nazareth, en Judée, en la cité de

David, qui est appelée Bethléhem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire enregistrer avec Marie, son épouse, laquelle était enceinte. Or il advint, pendant qu'ils étaient là, que les jours s'accomplirent où elle devait enfanter. Et elle enfanta son fils premier-né, et l'enveloppa de langes, et elle le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie<sup>1</sup>. »

C'est ainsi que le Christ, le Roi des siècles, fait son entrée dans le monde. Son palais est une étable, une grotte ; son vêtement royal, des langes ; son trône, une crèche ; lui-même, un petit enfant ! O Jésus ! quand je considère combien vous êtes grand, vous me paraissez infiniment admirable, et je voudrais avoir toutes les langues des hommes et des anges pour célébrer votre gloire ! Mais, quand je considère combien, pour l'amour de nous, vous vous êtes rendu petit, pauvre et humble, alors je vous trouve infiniment aimable, et je voudrais avoir tous les cœurs pour vous aimer dignement et répondre ainsi à votre amour.

Marie, sa mère, l'enfante comme aurait enfanté Ève dans l'état de grâce et d'innocence ; elle l'enfante sans douleur ; elle l'enfante avec une joie ineffable. Elle-même l'enveloppe, elle-même le pose dans la crèche ; elle l'adore comme son Dieu, elle l'aime comme son fils. Oh ! qui pourrait comprendre les délices de son cœur maternel !

Jésus, Marie, Joseph, sainte famille, il n'y a point de place pour vous dans l'hôtellerie ; la foule y est trop grande, vous êtes trop pauvres pour qu'on puisse vous y admettre. Une étable, où sont attachés le bœuf et l'âne, voilà tout ce qui reste pour vous dans la cité de David, votre père. Oh ! qui osera se plaindre encore de n'être pas plus riche que vous, de n'être pas mieux traité que vous ?

« Et des pasteurs étaient dans la même région, qui passaient la nuit dans les champs, et qui veillaient tour à tour sur leur troupeau. Et voici que l'ange du Seigneur parut auprès d'eux, et la clarté de Dieu les environna, et ils furent saisis d'une grande

<sup>1</sup> Jean, 1, 15 : ὅτι πρῶτός μου ἦν.

<sup>1</sup> Luc, 2, 1-7.

crainte. Et l'angeleur dit : « Ne craignez point, car voici que je vous annonce une grande joie, laquelle sera pour tout le peuple, parce qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ Seigneur, dans la cité de David. Et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Et au même instant se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, qui louait Dieu et disait : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté <sup>1</sup>. »

Gloire à Dieu ! gloire à qui seul est ! gloire à qui seul est puissant ! gloire à qui seul est bon, à qui seul est aimable ! Gloire à Dieu, qui accomplit si merveilleusement toutes ses miséricordes ! Un autre lui-même, son Fils unique, s'est abaissé, s'est anéanti pour le louer, le bénir à jamais autant qu'il est digne. Gloire à ce Dieu anéanti ! Il s'humilie jusqu'aux bassesses de la terre ; gloire à lui dans les hauteurs des cieux !

Paix sur la terre aux hommes ! Paix des hommes avec Dieu, paix des hommes entre eux, paix des hommes avec eux-mêmes. Paix aux hommes de bonne volonté, c'est-à-dire, suivant la propriété du mot original, aux hommes de la bonne volonté divine, aux hommes en qui Dieu se complaît jusqu'à se faire homme <sup>2</sup>. Les Grecs lisent aujourd'hui un peu différemment ; mais tous les Pères latins et les plus anciens des Pères grecs, tels qu'Origène et saint Cyrille de Jérusalem, ont lu comme nous lisons et comme nous chantons encore <sup>3</sup>.

Joignons-nous à la multitude innombrable des armées célestes, élevons jusqu'au ciel nos voix et nos cœurs pour chanter avec toute l'Eglise : *Gloria in excelsis Deo* ! Toutes les fois qu'on entonne ce cantique augélique, entrons dans la musique des anges par le concert et l'accord de tous nos desirs. Souvenons-nous de la naissance de Notre-Seigneur qui a fait naître ce chant. Disons de cœur les paroles que l'Eglise ajoute pour interpréter le cantique des anges : « Nous vous louons ; nous vous adorons : *Laudamus te ; adoramus te ;* »

et surtout : « *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam* : Nous vous rendons grâces à cause de votre grande gloire ; nous aimons vos bienfaits, à cause qu'ils vous glorifient, et les biens que vous nous faites, à cause que votre bonté en est honorée <sup>4</sup>. »

« Et, après que les anges se furent retirés dans le ciel, les pasteurs dirent entre eux : « Allons jusqu'en Bethléhem, et voyons cette parole qui est advenue et que le Seigneur nous a manifestée. » Et ils vinrent en hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans la crèche. Et, voyant, ils connurent, ou plutôt, selon le grec, ils firent connaître <sup>5</sup> ce qui leur avait été dit de cet enfant. Et tous ceux qui les entendirent admirèrent ce qui leur était dit par les pasteurs. Or Marie conservait toutes ces paroles, les comparant dans son cœur. Et les pasteurs retournèrent, glorifiant et louant Dieu de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues, comme il leur avait été dit <sup>6</sup>. »

Heureux pasteurs de Bethléhem ! ils paissaient leurs brebis dans les mêmes champs où Jacob paissait autrefois les siennes ; dans les mêmes champs où David paissait les brebis de son père lorsqu'il fut appelé pour être sacré roi et pasteur d'Israël ; dans les mêmes champs où David étouffait les lions et les ours et essayait sur la harpe les premiers cantiques que lui inspirait l'Esprit de Dieu. Heureux pasteurs ! ils se rappelaient sans doute que, dans son temps, Jacob, leur père, endurait comme eux la chaleur du jour et le froid de la nuit, sans laisser dormir ses paupières <sup>7</sup>. Ils se rappelaient, ils chantaient peut-être, dans leurs longues veilles, quelques cantiques de leur compatriote et roi David. Comme ils n'étaient pas loin de la ville de Zacharie, ils auront entendu, sur la naissance de son fils et la prochaine venue du Rédempteur, les récits merveilleux qui s'étaient répandus dans toutes les montagnes de la Judée. Peut-être s'entretenaient-ils en ce moment de cette bonne nouvelle, de ce fils de David, de ce grand pasteur d'Israël, qui devait bientôt paraître. Heureux pasteurs ! les premiers ils sont appelés à sa crèche. Les mages, les sa-

<sup>1</sup> Luc, 2, 8-14. — <sup>2</sup> Ἐδόξιας. — <sup>3</sup> Orig. in Luc. homil. 13. Cyrille, Catéch., 12, n. 32.

<sup>4</sup> Bossuet, *Élévat.* — <sup>5</sup> Διηγώρισαν. — <sup>6</sup> Luc, 2, 15-20. — <sup>7</sup> Gen., 31, 40.



vants viendront après ; mais eux les premiers parce qu'ils sont pauvres, parce qu'ils sont humbles de cœur. Ce n'est pas une étoile qui les instruit ; c'est l'ange même du Seigneur, c'est une multitude innombrable d'anges. Eux les premiers entendent ce cantique du ciel que nous continuons de chanter sur la terre.

Et Marie ne disait rien, et Marie écoutait, et Marie admirait ; elle retenait soigneusement toutes ces paroles, toutes ces choses ; elle les comparait dans son cœur avec ce qu'elle avait entendu, avec ce qu'elle savait elle-même et elle seule ; elle les comparait avec les paroles des prophètes. Et cette contemplation produisait dans son âme quelque chose de si ineffable qu'il ne lui restait que le silence et l'admiration.

« Et, lorsque s'accomplirent les huit jours où devait être circoncis l'enfant, son nom fut appelé Jésus<sup>1</sup> comme il avait été appelé par l'ange avant qu'il eût été conçu dans le sein de sa mère<sup>1</sup>. »

Que le Seigneur est bon ! Parmi tous les noms qui sont au ciel et sur la terre il prend le nom de Jésus ! Isaïe lui en avait annoncé d'autres : « Un petit enfant nous est né, un fils nous est donné ; et son nom s'appellera l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix<sup>2</sup>. » Il portera en effet tous ces noms ; mais son nom propre est le nom de Jésus, de Sauveur, parce qu'il vient en ce monde, non pour appeler les justes, mais les pécheurs, non pour les condamner, mais pour les sauver ; non pour être leur juge, mais leur sauveur, leur Jésus. Ce nom lui coûtera tout son sang. Le jour même où on le lui donne pour la première fois il commence à verser son sang dans la circoncision. S'étant mis à la place des pécheurs qu'il vient sauver, il accomplit pour eux et avec eux ce que la loi a de plus rigoureux. Ils ont mérité la mort : il la subira pour eux sur la croix ; il est leur Jésus ! Ce nom lui aura tout coûté ; ce nom nous vaudra tout. Quelque chose que nous demandions en son nom, nous l'obtiendrons de son Père. Que l'enfer nous attaque, par ce nom

nous repousserons l'enfer. Ce nom est au-dessus de tout nom ; au nom de Jésus tout fléchira le genou, et ce qui est au ciel, et ce qui est sur la terre, et ce qui est dans les enfers. O nom adorable, nom aimable, nom délectable, doux nom de Jésus, soyez toujours dans ma bouche et dans mon cœur !

« Jésus étant donc né dans Bethléhem de Juda, aux jours du roi Hérode, voici que des mages vinrent d'Orient à Jérusalem, disant : « Où est celui qui vient de naître roi des Juifs ? car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. » Ce qu'entendant le roi Hérode, il en fut troublé et toute la ville de Jérusalem avec lui. Et, assemblant tous les princes des prêtres et les scribes du peuple, il leur demanda où devait naître le Christ. Ils lui dirent : « Dans Bethléhem de Juda ; car il a été ainsi écrit par le prophète : Et toi, Bethléhem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre entre les princes de Juda ; car de toi sortira le chef qui gouvernera mon peuple Israël. » Alors Hérode, ayant fait venir secrètement les mages, s'enquit d'eux avec soin du temps auquel l'étoile leur était apparue, et, les envoyant à Bethléhem, il leur dit : « Allez, informez-vous exactement de l'enfant, et, quand vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aie aussi l'adorer moi-même. » Eux, ayant entendu le roi, s'en allèrent ; et voici que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient allait devant eux, jusqu'à ce qu'elle vint et s'arrêta au-dessus du lieu où était l'enfant. Or, quand ils virent l'étoile, ils se réjouirent d'une joie très-grande ; et, entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent. Puis, ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent des présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe ; et, ayant été divinement avertis en songe de ne point retourner vers Hérode, ils retournèrent en leur pays par un autre chemin<sup>1</sup>. »

Après les prémices d'Israël viennent les prémices de la gentilité ; après les pauvres et les ignorants, les savants et les riches ; après les bergers, les rois. Ce que sont les mandarins à la Chine, les brahmanes dans l'Inde,

<sup>1</sup> Luc, 2, 21. — <sup>2</sup> Is., 9, 6.

<sup>1</sup> Matth., 2, 1-12.

les mages l'étaient chez les Perses, la caste savante et le premier corps politique. Les anciens rois de Perse, avant de monter sur le trône, devaient être initiés dans leur ordre, c'est-à-dire devenir mages. Au temps où nous sommes le royaume des Perses s'était rétabli sous le nom de royaume des Parthes et touchait d'un côté à l'empire romain et de l'autre à l'empire chinois. Les mages y tenant toujours le premier rang, plusieurs d'entre eux pouvaient être gouverneurs, princes, rois de quelques contrées particulières. Les Juifs étaient bienvenus chez les nouveaux Perses, comme ils l'avaient été chez les anciens. Nous avons vu naguère, à Babylone, Hyrcan II, grand-prêtre du Dieu d'Israël, vénéré du roi des Parthes aussi bien que de tous les Juifs répandus dans son empire. Les mages, qui avaient eu longtemps pour chef le prophète Daniel, voyaient donc toujours parmi eux le peuple dépositaire des divines Écritures. Il leur avait toujours été facile de connaître les prophéties ; ils en connaissaient sans doute les principales. C'est d'autant plus à croire que plus loin, dans l'Inde et dans la Chine, nous en avons trouvé des vestiges incontestables. Une prophétie surtout devait les intéresser, celle de Balaam, qui était venu de leurs côtés et qui paraît avoir été mage lui-même. Il avait dit, quinze siècles auparavant : « Je le verrai, mais non pas maintenant ; je le contemplerai, mais non pas tout proche. Il naîtra une étoile de Jacob, il s'élèvera un sceptre d'Israël. Ah ! qui vivra quand Dieu fera ces choses <sup>1</sup> ? » Une circonstance avait pu réveiller l'attention des mages sur ces prédictions ; il n'y avait pas plus de quarante ans que le roi des Parthes était venu à Jérusalem pour rétablir sur le trône des Machabées et dans la souveraine sacrificature Antigone, fils d'Aristobule II, dernier prince régnant de cette illustre famille. Tout cela pouvait avoir familiarisé les mages avec l'espérance, toujours plus prononcée des Juifs, de voir prochainement leur Messie.

Chalcidius, philosophe platonicien du troisième siècle, et saint Jérôme les font venir de

la Chaldée, d'autres de la Perse, d'autres de l'Arabie. Comme la Perse, la Chaldée et l'Arabie sont dans la même direction par rapport à la Judée, et que ces trois pays étaient alors, soit totalement, soit partiellement, sous la domination des Parthes, le tout se concilie fort bien. Quant à leur nombre, si l'on veut prendre le mot grec dans sa rigueur grammaticale, comme il est au pluriel et non pas au duel, l'on peut conclure qu'ils étaient au moins trois et c'est l'opinion commune. Les sages de la Perse et de la Chaldée s'occupant spécialement de la connaissance des astres, ils remarquèrent aussitôt l'étoile prophétique. Chalcidius en parle dans son *Commentaire sur le Timée de Platon*. Après avoir cité quelques passages d'Homère où il est question d'étoiles funestes, il ajoute : « Il y a une autre histoire plus sainte et plus vénérable, qui rapporte l'apparition d'une certaine étoile annonçant, non pas des maladies et des mortalités, mais la descente d'un Dieu adorable pour la conservation et le bien-être des mortels. On dit que des sages de la Chaldée, très-versés dans la contemplation des choses du ciel, prenant cette étoile pour guide dans sa route nocturne, se mirent à chercher ce Dieu nouveau-né, et qu'ayant trouvé cette majesté enfantine ils lui rendirent leurs hommages et lui offrirent les vœux qui convenaient à un Dieu si grand. » Plusieurs savants tiennent que Chalcidius était païen <sup>1</sup>.

Nous avons vu, disent les mages, et nous sommes venus. Pendant que l'étoile les éclairait au dehors Dieu les éclairait et les touchait au dedans, et ils obéirent sans délai à l'inspiration divine. Ils offrent des présents : jamais les Orientaux ne paraissent devant leur monarque les mains vides. Ces présents ont quelque chose de symbolique ; c'est encore le génie de l'Orient. Suivant l'explication commune des Pères, ils offrent de l'or comme à un roi, de l'encens comme à un Dieu, de la myrrhe comme à un homme mortel. Ainsi commençaient à s'accomplir ces paroles des prophètes que tous les rois et toutes les nations de la terre reviendraient à l'Éternel.

<sup>1</sup> Nombr., 24, 17.

<sup>1</sup> Chalcid., in *Tim.*, n. 125, édit. Fabric.



Les mages de l'Orient sont amenés au Christ par leur science même : c'est dans l'ordre. Les plus sages de la Grèce, Socrate et Platon, reconnaissent que les idées, les vérités, les êtres, ni par suite les sciences qui s'en occupent, n'ont de réalité, de certitude absolue que dans la pensée de Dieu, dans son intelligence, dans sa raison, dans son Verbe. C'est sur ce fond que subsiste, c'est sur ce modèle qu'est formé l'univers, le ciel, la terre, l'homme. Toutes les sciences qui méritent ce nom doivent donc ramener au Verbe de Dieu ou au Christ. Puissent les mages de l'Occident, les savants et les artistes qui cherchent le vrai, le bon et le beau, faire assez de progrès pour en retrouver la source première!

Les prophètes avaient annoncé que le Christ naîtrait à Bethléhem et le Christ y est né; ils avaient annoncé que le Christ viendrait dans le second temple et qu'il s'offrirait lui-même à Dieu, son Père, à la place des anciens sacrifices; et le Christ accomplira ce que les prophètes ont annoncé. Il sortira de Bethléhem pour venir à Jérusalem dans son temple.

« Et quand les jours de la purification de Marie furent accomplis, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, comme il est écrit en la loi du Seigneur, que tout mâle premier-né sera consacré à Jéhova, et pour offrir, selon qu'il est dit en la loi de l'Éternel, deux tourterelles ou deux petits de colombes <sup>1</sup>. »

La loi de Moïse ordonnait deux choses aux parents des enfants nouvellement nés : la première, s'ils étaient les aînés, de les présenter et de les consacrer au Seigneur, dont la loi rend deux raisons : l'une générale : *Consacrez-moi tous les premiers-nés, car tout est à moi*, et, dans la personne des aînés, tout le reste des familles m'est donné en propre. La seconde raison était particulière au peuple juif. Dieu avait exterminé en une nuit tous les premiers-nés des Égyptiens, et, épargnant ceux des Juifs, il voulut que dorénavant tous les premiers-nés lui demeurassent consacrés par une loi inviolable, en sorte que leurs parents ne pussent s'en réserver la disposi-

tion, ni aucun droit sur eux, qu'ils ne les eussent auparavant rachetés de Dieu par le prix qui était prescrit. Cette loi s'étendait jusqu'aux animaux, et, en général, tout ce qui était premier-né, ou, comme parle la loi, *tout ce qui ouvrait le sein d'une mère* et en sortait le premier, était à Dieu.

La seconde loi regardait la purification des mères, qui étaient impures dès qu'elles avaient mis un enfant au monde. Il leur était défendu, durant quarante ou soixante jours, selon le sexe de leurs enfants, de toucher aucune chose sainte, ni d'approcher du temple et du sanctuaire. Aussitôt qu'elles étaient mères elles étaient comme excommuniées par leur propre fécondité, tant la naissance des hommes était malheureuse. Mais voici que Jésus et Marie venaient la purifier, en subissant volontairement, et pour l'exemple du monde, une loi pénale à laquelle ils n'étaient soumis qu'à cause que le secret de l'enfantement virginal n'était pas connu.

Dans cette purification les parents devaient offrir un agneau, et, s'ils étaient pauvres et n'en avaient pas le moyen, ils pouvaient offrir à la place deux tourterelles ou deux petits de colombes, pour être immolés, l'un en holocauste et l'autre (selon le rite du sacrifice) pour le péché. Et voilà ce que portait la loi de Moïse, à l'opprobre éternel des enfants d'Adam et de toute sa race pécheresse <sup>1</sup>.

La première de ces deux lois paraissait manifestement avoir été faite en figure de Jésus-Christ, qui, étant, comme dit saint Paul, *le premier-né avant toutes les créatures*, était celui en qui tout devait être sanctifié et éternellement consacré à Dieu. Aussi son premier acte en entrant dans le monde fut de se dévouer à Dieu, son Père, et de se mettre à la place de toutes les victimes de quelque nature qu'elles fussent, pour accomplir sa volonté en toute manière. Ce qu'il fit dans le sein de sa mère par la disposition de son cœur, il le fait aujourd'hui réellement en se présentant au temple et se livrant à l'Éternel comme une chose qui est à lui entièrement. Comme il s'offre pour nous, unissons-nous à lui, afin de ne faire avec lui qu'une

<sup>1</sup> Luc, 2, 22-24.

<sup>1</sup> Bossuet, *Élévat.*

même offrande, et, par lui, une offrande agréable à Dieu.

Apprenons de Jésus et de Marie à ne chercher aucun prétexte pour nous exempter de l'observation de sa loi. Par les termes mêmes de la loi de la purification il paraît que la sainte Vierge en était exempte, n'ayant contracté ni l'impureté des conceptions ordinaires, ni celle du sang et des autres suites des vulgaires enfantements. Elle obéit néanmoins ; elle s'y croit obligée pour l'édification publique, comme son fils avait obéi à la loi servile de la circoncision.

On offrira, disait la loi, un agneau d'un an en holocauste pour un fils et une fille, et un petit de colombe ou une tourterelle pour le péché ; que si l'on n'a pas un agneau et qu'on n'en ait pas le moyen, on offrira deux tourterelles ou deux petits pigeons, l'un en holocauste et l'autre pour le péché <sup>1</sup>. Dieu tempère sa loi selon les besoins ; sa rigueur, quoique régulière, est accommodante, et il permet au pauvre, au lieu d'un agneau, qui, dans son indigence, lui coûterait trop, d'offrir des oiseaux de vil prix, mais agréables à ses yeux par leur simplicité et leur douceur. Quoi qu'il en soit, il est constant que les tourterelles et le pigeon sont les victimes des pauvres. Dans l'oblation du Sauveur l'Évangile, excluant l'agneau et ne marquant que l'alternative des colombes ou des tourterelles, a voulu expressément marquer que le sacrifice de Jésus-Christ a été celui des plus pauvres. C'est ainsi qu'il se plaît dans la pauvreté, qu'il en aime la bassesse, qu'il en étale les marques en tout et partout.

La loi de Moïse ordonnait, pour la purification, l'offrande de deux tourterelles ou de deux petits de colombes. L'Évangile ne dit pas laquelle de ces deux offrandes fit la sainte Vierge. Saint Cyrille de Jérusalem nous apprend, dans son douzième catéchisme, que ce furent deux tourterelles.

« Pour moi, disait Origène, j'estime heureuses ces tourterelles et ces colombes d'être offertes pour leur Sauveur ; car il sauve et les hommes et les animaux, et leur donne à tous leur petite vie <sup>2</sup>. Allez, petits animaux et

innocentes victimes, allez mourir pour Jésus. C'est nous qui devons mourir à cause de notre péché ; sauvons donc Jésus de la mort en subissant celle que nous avons méritée. Dieu nous en délivre par Jésus qui meurt pour nous, et c'est en figure de Jésus, notre véritable victime, qu'on immole des animaux ; ils meurent donc pour lui en quelque sorte jusqu'à ce qu'il vienne, et nous sommes exempts de la mort par son oblation <sup>1</sup>. »

« Et voilà qu'un homme était en Jérusalem qui avait nom Siméon ; et cet homme était juste et craignant Dieu, attendant la Consolation d'Israël ; et le Saint-Esprit était en lui, et il avait été averti par l'Esprit-Saint qu'il ne verrait point la mort qu'il n'eût vu le Christ du Seigneur. Conduit par l'Esprit, il vint dans le temple, et, comme le père et la mère apportaient Jésus, afin de remplir pour lui la coutume de la loi, il le prit lui-même entre ses bras, et il bénit Dieu, et il dit : C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez aller votre serviteur en paix, selon votre parole ; car mes yeux ont vu votre salut, le salut que vous avez préparé devant la face de tous les peuples, comme la lumière qui éclairera les nations et la gloire de votre peuple Israël <sup>2</sup>. »

Depuis Adam jusqu'à Noé, depuis Noé jusqu'à Abraham, depuis Abraham jusqu'à Siméon, tous les patriarches, tous les prophètes avaient désiré voir ce que Siméon voyait ; mais il leur fut révélé que ce n'était pas pour leur temps, mais pour une époque plus reculée. Siméon est le premier, Siméon est le seul auquel il soit dit qu'il verrait le Sauveur, non pas de loin, mais de près, non-seulement des yeux de l'âme, mais des yeux du corps. Auparavant déjà l'Esprit-Saint était en lui, le guidait dans ses démarches, le conduisait au temple ; mais combien il dut être inondé des grâces et des lumières de cet Esprit divin lorsqu'il reçut entre ses bras le salut, le Sauveur, lorsqu'il le couvrit de ses baisers et qu'il l'arrosa des larmes de sa joie ! Qu'on en juge par ceci. Ce que les apôtres mêmes ont-eu de la peine

<sup>1</sup> Lévit., 12, 6-8. — <sup>2</sup> Orig., in *Luc. homil.* 14.

<sup>1</sup> Bossuet, *Élévat.* — <sup>2</sup> Luc, 2, 25-32.



à comprendre, le saint vieillard le proclame d'avance : que cet enfant est non-seulement la gloire d'Israël, mais le Sauveur de tous les peuples, la lumière de toutes les nations. Pour lui il n'a plus qu'un désir, c'est d'aller dans le sein d'Abraham raconter aux patriarches et aux prophètes ce qu'il vient de voir.

« Et le père et la mère de l'enfant étaient en admiration de ce qu'on disait de lui. » Pourquoi cette admiration ? Ils en savaient plus que tous ceux qui leur en parlaient. Il est vrai que l'ange ne leur avait pas encore annoncé la vocation des gentils. Marie n'avait ouï parler que du trône de David et de la maison de Jacob ; elle avait senti toutefois, par un instinct manifestement prophétique et sans limitation, que toutes les générations, toutes les races et tous les temps la publieront bienheureuse, ce qui semblait comprendre tous les peuples comme tous les âges ; et l'adoration des mages était un présage de la conversion des gentils. Quoi qu'il en soit, Siméon est le premier qui paraisse l'avoir annoncée, et c'était un grand sujet d'admiration. Cette merveille venant s'ajouter aux merveilles que Marie et Joseph connaissaient déjà, leur âme, étonnée, pénétrée, surmontée de la grandeur, de la magnificence, de la majesté de toutes ces choses, demeurait en silence devant Dieu sans pouvoir dire un seul mot, si ce n'est peut-être avec David, qui s'écrie : « Le silence seul est votre louange <sup>1</sup> ! »

« Et Siméon les bénit et dit à Marie, la mère de l'enfant : Voilà que celui-ci est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël, et pour être un signe de contradiction ; et votre âme à vous-même sera transpercée d'un glaive, afin que soient découvertes les pensées de plusieurs, cachées au fond de leur cœur <sup>2</sup>. »

Voilà de nouveaux et d'étranges étonnements pour Marie. Ce Fils du Très-Haut, qui est venu pour sauver son peuple Israël, sera une occasion de ruine pour plusieurs en Israël. Ce cher Fils, loué, béni jusqu'alors par les anges et les hommes, adoré par les

bergers et les rois, sera en butte à des contradictions de tout genre : contradictions sur sa personne, contradictions sur sa doctrine ; contradictions si violentes qu'elles perceront d'un glaive de douleur l'âme de sa sainte mère ; contradictions qui mettront à découvert le fond des cœurs, et l'on verra qui était vraiment juste et pieux ou qui l'était seulement en apparence.

« Il y avait aussi une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, laquelle était déjà fort âgée et avait vécu avec son mari sept ans depuis sa virginité ; et elle était demeurée veuve jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Elle ne s'éloignait pas du temple, servant Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans les prières. Étant donc survenue à la même heure que Siméon, elle se mit à louer le Seigneur et à parler de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël <sup>1</sup>. »

Anne la prophétesse est le modèle d'une sainte veuve ; vierge, elle a gardé la chasteté virginale ; femme, elle a gardé la chasteté conjugale ; veuve, elle garde la chasteté d'une veuve consacrée à Dieu. Elle ne sort pas de son temple ; ses délices sont le jeûne et la prière. Sa persévérance est récompensée ; elle se rencontre juste au moment où Siméon tient l'enfant entre ses bras et prophétise son histoire ; elle reconnaît dans cet enfant le Seigneur lui-même, et elle parle de lui à tous ceux qui attendent le Libérateur d'Israël ; à ces âmes saintes qui gémissaient de voir l'illustre famille des Machabées détruite jusqu'au dernier rejeton, le trône de David, le sceptre de Juda envahi par un étranger, esclave idolâtre de la puissance romaine, tyran farouche de sa propre famille non moins que de son peuple.

Saint Luc ajoute : « Après qu'ils eurent accompli tout ce qui était selon la loi du Seigneur ils s'en retournèrent en Galilée, en Nazareth, leur ville <sup>2</sup>. » Ils retournèrent à Nazareth, mais non pas immédiatement. Des événements se passèrent dans l'intervalle dont saint Luc ne parle pas, mais qui se trouvent dans saint Matthieu. Il est bon de se rappeler que les évangélistes ne se sont

<sup>1</sup> Ps. 64, 2, selon l'hébreu. — <sup>2</sup> Luc, 2, 33-35.

<sup>1</sup> Luc, 2, 36-38. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 39.

nullement proposé de tout écrire; l'un d'eux dit même expressément que, si l'on avait voulu tout écrire en détail, le monde entier n'aurait peut-être pas contenu tous les livres. A plus forte raison ne doit-on pas s'étonner que l'un passe sous silence ce qui est déjà rapporté par l'autre.

«Après le départ des mages et la présentation dans le temple, voici qu'un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, disant : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Égypte, et soyez là jusqu'à ce que je vous dise ; car il arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le faire périr. Joseph, s'étant levé, prit l'enfant et sa mère durant la nuit et se retira en Égypte. Et il y demeura jusqu'à la mort d'Hérode, afin que fût accompli ce que le Seigneur avait annoncé par le prophète, disant : J'ai rappelé mon Fils de l'Égypte <sup>1</sup>. »

Cette prophétie est d'Osée. La voici tout entière : « Israël est un enfant, et je l'ai aimé. Et j'ai rappelé mon Fils de l'Égypte <sup>2</sup>. » Selon l'écorce de la lettre cet endroit du prophète a rapport à la sortie d'Égypte du peuple d'Israël ; mais, dans un sens plus intime, il se rapporte au Christ ; car, allons à la source : Israël et toute sa famille étaient la figure du Fils de Dieu. L'Égypte, durant la famine, devait lui servir de refuge ; après, elle en devait être la persécutrice, et Dieu la devait tirer de ce lieu de captivité pour la transporter dans la terre promise à ses pères, en laquelle seule elle devait trouver du repos. Tout cela leur arrivait en figure. La terre d'Égypte, qui devait être, durant un temps, le refuge du peuple d'Israël, devait aussi servir de refuge à Jésus-Christ, et Dieu devait l'en tirer dans son temps. C'est donc ici une de ces prophéties qui ont un double sens ; il y en a assez d'autres qui ne sont propres qu'à Jésus-Christ ; ici, pour unir ensemble la figure et la vérité, le Saint-Esprit a choisi un terme qui convient à l'un et à l'autre, et, à regarder les termes précis, plus encore à Jésus-Christ qu'au peuple d'Israël.

Allez donc en Égypte, divin Enfant. Heu-

reuse terre qui vous doit servir de refuge contre la persécution d'Hérode, elle sentira un jour l'effet de votre présence. Dès à présent, à votre arrivée, les idoles sont ébranlées et les démons qu'on y sert tremblent. Viendra le temps où elle sera convertie avec toute la gentilité. Jésus, qui doit naître en Judée, sortira de cette terre pour se tourner vers la gentilité. Paul dira : *Puisque vous ne voulez pas nous écouter, et que vous vous jugez indignes de la vie, nous nous tournons vers les gentils* <sup>1</sup>. Allez donc vous réfugier en Égypte, pendant que vous êtes persécuté en Judée, et découvrez-nous par votre Évangile le sens caché des anciennes prophéties, afin de nous accoutumer à le trouver partout et à regarder toute la loi et la prophétie comme pleine de vous et toujours prête, pour ainsi parler, à vous enfanter <sup>2</sup>.

« Alors Hérode, voyant qu'il avait été joué par les mages, entra dans une grande colère, et il envoya tuer tous les enfants qui étaient dans Bethléhem et dans tout le pays d'alentour, de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était soigneusement enquis des mages. Alors s'accomplit ce qui avait été annoncé par le prophète Jérémie, disant : Une voix a été entendue dans Rama, des pleurs, de grands gémissements, des cris lamentables ; Rachel pleurant ses enfants, et elle n'a pas voulu recevoir de consolation parce qu'ils ne sont plus <sup>3</sup>. »

Il y avait environ trente-sept ans qu'Hérode arrivait fugitif à Rome ; il avait laissé en Judée sa chère épouse Mariamne, de la famille des Machabées, dans un château fort. Mariamne avait un frère, Aristobule III. Hérode venait demander à Rome qu'Aristobule fût reconnu roi et pontife, d'après les traités d'alliance entre le peuple romain et la famille des Machabées. Antoine lui fait donner la couronne de Judée à lui-même ; il la reçoit au Capitole, devant l'idole de Jupiter. Il prend Jérusalem avec le secours des Romains ; il obtient qu'Antigone, dernier prince régnant des Machabées, soit supplicié de la manière la plus ignominieuse ; il fait égorger tout le sénat de la nation ; il fait

<sup>1</sup> Matth., 2, 13-15. — <sup>2</sup> Osée, 11, 1.

<sup>1</sup> Act., 13, 46. — <sup>2</sup> Bossuet, *Élévat.* — <sup>3</sup> Matth., 2, 16-18.



noyer Aristobule III, frère de Mariamne; il fait mourir son oncle Joseph et ses meilleurs amis; il fait mourir le grand-prêtre Hyrcan, grand-père de Mariamne et son propre bienfaiteur; il fait mourir Mariamne elle-même et sa mère Alexandra; il fait mourir ses propres fils Alexandre et Aristobule, qu'il avait eus de Mariamne. Son fils Antipater, qu'il avait envoyé à Rome comme devant être son successeur, conspire pour l'empoisonner; à son retour Hérode le fait jeter en prison. Mais il tombe lui-même malade. Il n'adorait au fond d'autre dieu que lui-même. Il avait bâti des temples en l'honneur d'Auguste et en l'honneur d'Apollon; il avait restauré le temple de Jérusalem, mais le tout pour lui-même, pour se maintenir sur le trône en dépit du peuple qui l'abhorrail. Encore sur la principale porte du temple de Jérusalem avait-il placé une idole romaine, une aigle d'or. Pendant qu'il était malade elle fut abattue; il fit brûler vifs quarante jeunes gens qui déclaraient l'avoir fait pour obéir à la loi de Dieu. Cependant il éprouvait lui-même des douleurs effroyables; son corps tombait en pourriture et fourmillait de vers. L'art des médecins ne faisait qu'augmenter le mal. Dans cet état désespéré une chose vint lui redonner encore de la joie : ce fut la permission, que lui envoyait Auguste, de faire mourir son fils ! Mais, dans un accès de douletir plus terrible, il tente de se tuer lui-même. Apprenant ensuite que son fils s'était flatté dans ce moment d'échapper à la mort, il le fait étrangler aussitôt et meurt lui-même cinq jours après. Sa cruauté ne devait pas finir avec la vie; sachant bien que le jour de sa mort serait un jour de joie pour les Juifs, il avait fait réunir tous les principaux de la nation dans l'hippodrome de Jéricho, avec ordre, à sa digne sœur Salomé et à son mari, de les faire égorger aussitôt après sa mort, afin d'obliger les Juifs à la pleurer malgré eux. Tel est le portrait que nous trace d'Hérode l'historien Josèphe, Juif zélé pour la gloire de sa nation s'il en fut jamais; tel est le portrait qu'il nous en trace d'après Nicolas de Damas, ami et favori d'Hérode <sup>1</sup>.

Ce que ces deux auteurs nous en disent nous fait assez entendre ce qu'ils nous en taisent.

On conçoit qu'un pareil tyran ait été troublé à la demande des mages : « Où est celui qui est né le roi des Juifs ? » On conçoit même que Jérusalem ait été troublée avec lui. Elle avait vu, avec la famille des Machabées, massacrer son sénat et l'élite de la nation; chaque soupçon d'Hérode faisait couler des flots de sang; à plus forte raison l'annonce du nouveau roi, de ce Roi d'Israël si longtemps attendu. On conçoit qu'un monstre composé d'artifice et de barbarie voulût employer la ruse, faire l'hypocrite auprès des mages, pour perdre plus adroitement le nouveau-né; on conçoit que, se voyant trompé dans son espérance de sang, il ait fait tuer, non-seulement à Bethléhem, mais dans tous les alentours, tous les enfants mâles au-dessous de deux ans, pour être plus sûr d'envelopper celui qu'il redoutait. Tout cela se conçoit d'un père qui, dans ce temps-là même, sur son lit de mort, ne sentit d'autre consolation que de pouvoir faire tuer son troisième fils; d'un tyran qui, pour célébrer ses propres funérailles, ordonne, par sa dernière volonté, que l'on égorge tous les chefs du peuple; car ces tragiques événements eurent lieu la même année que le massacre des Innocents. Nous le savons d'un auteur païen. Parlant des bons mots de l'empereur Auguste, Macrobie dit, entre autres : « Ayant entendu que, parmi les enfants qu'Hérode, roi des Juifs, avait fait tuer dans la Syrie, âgés de deux ans et au-dessous, son propre fils avait été mis à mort, il dit : Il vaut mieux être le pourceau d'Hérode que son fils <sup>1</sup>. »

On voit dans Hérode quelle est la politique d'un souverain athée où impie; il n'a d'autre Dieu que lui; d'autre religion, d'autre loi que son intérêt ou sa passion; épouse, enfants, frères, amis, pontifes, roi, peuple, il immole tout à soi. Tous les moyens lui sont bons, embellir le temple du vrai Dieu ou les temples des idoles, faire la guerre à César ou lui ériger des autels. Pour tuer un enfant il en tuera mille. Il a vécu dans le sang, il mourra dans le sang.

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 14 et 15. De *Bello Jud.*, l. 1.

<sup>1</sup> Macrobie, *Saturnal.*, l. 2, c. 4.

L'on y voit aussi comme Dieu se joue du méchant. Par tant de meurtres Hérode voulait la paix dans sa famille, la paix dans son cœur, et il ne fait qu'augmenter dans sa famille les haines, les fureurs, les vengeances, les calomnies, les empoisonnements, les meurtres; et il ne fait qu'augmenter dans son cœur le trouble et le désespoir; et il ne réussit qu'à commencer son enfer dès ce monde. En tuant les enfants de Bethléhem il veut tuer le roi nouveau-né, et il manque précisément celui-là; il veut étouffer dès le berceau ce monarque annoncé par le Ciel, et il ne fait qu'en rendre la naissance plus éclatante. Ainsi Pharaon faisait-il noyer tous les enfants mâles des Hébreux, et un de ces enfants est sauvé du Nil par la fille même de Pharaon et devient le sauveur de tout son peuple.

Le massacre des Innocents est quelque chose qui émeut profondément et la nature et la foi; moissonnés à l'entrée de la vie par un tyran cruel, la nature s'en afflige; la foi qui voit en eux les prémices des martyrs, qui les voit mourant les premiers pour Jésus-Christ, qui les voit à la tête de ces âmes vierges qui suivent l'Agneau dans la céleste Sion, et qui chantent le cantique ineffable, la foi en éprouve une joie amoureuse. Dix-sept siècles auparavant, quelque chose de figuratif était arrivé sur le chemin de Bethléhem. Rachel y mourut en donnant la vie à son dernier fils. Près d'expirer elle l'appela Benoni, ou fils de ma douleur; mais Jacob changea son nom et l'appela Benjamin, ou fils de ma droite. Il en est de même des saints Innocents; leurs mères sont inconsolables de les perdre et les appellent, en plus d'un sens, enfants de ma douleur; mais Abraham, qui les reçoit dans son sein, avec Isaac et Jacob, ainsi que les autres patriarches, les appelle enfants de ma droite, enfants de ma gloire. Rachel était la plus passionnée des mères; déjà elle avait pleuré avec des larmes inconsolables la captivité de ses enfants, les tribus de Benjamin et d'Éphraïm, lorsqu'elles furent emmenées par Salmanasar. Et c'est le sens principal des paroles du prophète. Ici elle se lève de son sépulcre sur le chemin de Bethléhem pour mêler ses cris aux cris des

mères éplorées; on entend sa voix lamentable jusqu'à Rama, dans la tribu voisine de Benjamin, ou, si l'on veut traduire le mot, jusque dans les hauteurs. Mais, après avoir pleuré avec les mères, réjouissons-nous avec les enfants; suivons de nos cris de joie cette bienheureuse troupe jusque dans le sein d'Abraham. Allons la bénir, la glorifier, la célébrer jusque dans le ciel; saluons avec toute l'Église ces premières fleurs, et écoutons la voix innocente de ces bienheureuses prémices des martyrs.

« Or, après la mort d'Hérode, voici qu'un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, en Égypte, disant : « Levez-vous et prenez l'enfant et sa mère, et allez dans la terre d'Israël; car ils sont morts ceux qui cherchaient l'âme de l'enfant. » Joseph, s'étant levé, prit l'enfant et sa mère et s'en vint dans la terre d'Israël. Mais, apprenant qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode, son père, il craignit d'y aller; et, ayant été divinement averti en songe, il se retira dans la Galilée, et, y venant, il habita dans une ville appelée Nazareth, afin que fût accompli ce qui avait été dit par les prophètes : Il sera appelé Nazaréen <sup>1</sup>; » en hébreu Notzer ou Notzri.

Ce nom se trouve dans deux endroits des plus importants de l'Écriture. La personne divine qui apparaît à Moïse, et qui s'appelle *Jéhova, Dieu, miséricordieux, clément, patient, véritable*, prend aussi le nom de *Notzer*; et dans toutes les bibles hébraïques ce nom est écrit avec une lettre majuscule, pour indiquer, disent les docteurs juifs, qu'il renferme un profond mystère. Et ce mystérieux nom commence cette suite de la même invocation : *Gardant la miséricorde jusqu'à mille générations, ôtant l'iniquité, les crimes et les péchés* <sup>2</sup>. Il n'est pas difficile d'entrevoir que les Juifs ont raison et que ce nom renferme effectivement un grand mystère touchant le Christ. L'autre passage est d'Isaïe, quand il dit : « Un rejeton naîtra du tronc de Jessé, et un germe, une fleur (*Notzer*) s'élèvera de ses racines <sup>3</sup>. » Ce rejeton, ce germe, ce *Notzer*, il est dit que l'Esprit de Jéhova reposera sur lui, qu'il sera élevé pour être l'éten-

<sup>1</sup> Matth., 2, 19-23. — <sup>2</sup> Exode, 34, 7. — <sup>3</sup> Isaïe, 11, 1-10.



dard des peuples, que les nations accourront vers lui et que son sépulcre sera glorieux. Comme Jésus a demeuré à Nazareth, les Juifs l'ont appelé par dérision Notzer, Notzri, ou le Nazaréen. Ce titre fut attaché à la croix, et la croix est devenue l'étendard des nations, et ce Nazaréen est adoré par l'univers comme le Notzer de Moïse, comme le Dieu clément et véritable, qui garde la miséricorde jusqu'à mille générations, qui ôte, qui efface les péchés du monde. Sans doute qu'il y a dans ce nom un grand mystère, mais un mystère accompli, mais un mystère éclairci.

« Cependant le petit enfant croissait et se fortifiait; il était rempli de sagesse et la grâce de Dieu était en lui. Son père et sa mère allaient tous les ans à Jérusalem, à la fête de Pâque; et, lorsqu'il eut douze ans, ils y montèrent, selon qu'ils avaient coutume, au temps de la fête. Les jours de la solennité passés, lorsqu'ils s'en retournèrent, l'enfant Jésus demeura dans Jérusalem, sans que son père ni sa mère s'en aperçussent. Pensant qu'il était avec ses compagnons, ils cheminèrent une journée, et ils le cherchaient ensuite parmi leurs parents et ceux de leur connaissance; mais, ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour l'y chercher. Et il arriva que trois jours après ils le trouvèrent au temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient étaient étonnés de sa prudence et de ses réponses. Lors donc qu'ils le virent, ils furent frappés d'étonnement; et sa mère lui dit : « Mon enfant, pour quoi en avez-vous usé ainsi avec nous ? Voilà que nous vous cherchions, votre père et moi, étant tout affligés. » Et il leur dit : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde mon Père ? » Mais ils ne comprirent point la parole qu'il leur disait. Et il descendit avec eux, et il vint en Nazareth, et il leur était soumis. Et sa mère conservait toutes ces paroles en son cœur. Et Jésus croissait en sagesse, et en âge, et en grâce devant Dieu et devant les hommes <sup>1</sup>. »

Le Fils de Dieu ayant voulu se rendre sem-

blable à nous en toutes choses, excepté le péché, il était dans l'ordre que, comme les autres enfants, il sentit les progrès de l'âge. Il croissait donc et se fortifiait, la sagesse même dont il était plein croissait avec l'âge, se déclarait par degrés. Cependant dès le berceau et dès le sein de sa mère il était rempli de sagesse. *Et la grâce de Dieu était en lui.* Qui en doute, puisqu'il était si étroitement uni à la source de la sainteté et de la grâce ? Mais le saint évangéliste veut dire qu'à mesure que l'enfant croissait et commençait à agir par lui-même il reluisait dans tout son extérieur je ne sais quoi qui faisait rentrer en soi-même et qui attirait les âmes à Dieu, tant tout était simple, mesuré, réglé dans ses actions et dans ses paroles.

Joseph et Marie, selon le précepte de la loi, ne manquaient pas, tous les ans, d'aller célébrer la Pâque dans le temple de Jérusalem; ils y menaient leur cher fils, qui se laissait avertir de cette sainte observance et peut-être instruire du mystère de cette fête. Il y était avant que d'y être; il en faisait le fond, puisqu'il était le vrai agneau qui devait être immolé et mangé en mémoire de notre passage à la vie future. Mais Jésus, toujours soumis à ses parents mortels durant son enfance, fit connaître un jour que sa soumission ne venait pas de l'infirmité et de l'incapacité d'un âge ignorant, mais d'un ordre plus profond.

Il choisit, pour accomplir ce mystère, l'âge de douze ans, où l'on commence à être capable de raisonnement et de réflexions plus solides, afin de ne point paraître vouloir forcer la nature, mais plutôt en suivre le cours et les progrès.

La soustraction de Jésus, qui échappe à sa sainte Mère et à saint Joseph, n'est pas une punition, mais un exercice. On ne lit point qu'ils soient accusés de l'avoir perdu par négligence ou par quelque faute; c'est donc une humiliation et un exercice. Ils en furent premièrement dans l'inquiétude et ensuite dans la douleur, parce qu'ils ne le trouvèrent pas parmi leurs parents et leurs amis. Les charmes du saint Enfant étaient merveilleux; il est à croire que tout le monde le voulait avoir, et ni Marie ni Joseph n'eurent peine à

<sup>1</sup> Luc, 2, 40-52.

croire qu'il fût dans quelque troupe de voyageurs ; car les gens de même contrée allant à Jérusalem dans les jours de fête faisaient des troupes pour aller de compagnie. Ainsi Jésus échappa facilement, et ses parents marchèrent un jour sans s'apercevoir de leur perte.

Retournez à Jérusalem ; ce n'est point dans la parenté ni parmi les hommes qu'on doit retrouver Jésus-Christ, c'est dans la sainte cité, c'est dans le temple qu'on le trouvera occupé des affaires de son Père. En effet, après trois jours de recherche laborieuse, quand il eut été assez pleuré, assez recherché, le saint Enfant se laissa enfin trouver dans le temple.

Il était assis au milieu des docteurs ! Il les écoutait, et il les interrogeait, et tous ceux qui l'écoutaient étaient étonnés de sa prudence et de ses réponses. Le voilà donc, d'un côté, assis avec les docteurs, comme étant docteur lui-même et né pour les enseigner, et, de l'autre, nous ne voyons pas qu'il y fasse, comme dans la suite, des leçons expresses. Il écoutait, il interrogeait ceux qui étaient reconnus pour maîtres en Israël, non pas juridiquement, pour ainsi parler, ni de cette manière authentique dont il usa plus tard. C'est pour cela qu'il est dit qu'il écoutait et répondait à son tour aux docteurs qui l'interrogeaient ; et on admirait ses réponses, en sorte qu'on lui laissait prendre sa place parmi les maîtres.

Admirons comme Jésus, par une sage économie, sait ménager toutes choses, et comme il laisse éclater quelque chose de ce qu'il était sans vouloir perdre entièrement le caractère de l'enfance. Allez au temple, enfants chrétiens ; allez consulter les docteurs ; interrogez-les ; répondez-leur ; reconnaissez dans ce mystère le commencement du catéchisme et de l'école chrétienne. Et vous, parents chrétiens, pendant que l'enfant Jésus ne dédaigne pas d'interroger, de répondre et d'écouter, comment pouvez-vous soustraire vos enfants au catéchisme et à l'instruction pastorale ?

Admirons aussi, avec tous les autres, la prudence de Jésus, une prudence non-seulement au-dessus de son âge, mais encore tout à fait au-dessus de l'homme, au-dessus de la

chair et du sang, une prudence de l'esprit. Nous pourrions ici regretter quelques-unes de ces réponses de Jésus qui firent admirer sa prudence ; mais l'Évangile nous en a conservé une qui nous fera assez connaître la nature et la hauteur de toutes les autres.

Ses parents furent étonnés de le trouver parmi les docteurs, dont il faisait l'admiration ; ce qui marque qu'ils ne voyaient rien en lui d'extraordinaire dans le commun de la vie, car tout était comme enveloppé sous le voile de l'enfance ; et Marie, qui était la première à sentir la perte d'un si cher fils, fut aussi la première à se plaindre de son absence. Et, *mon fils*, dit-elle, *pourquoi nous avez-vous fait ce traitement ? Votre père et moi, affligés, nous vous cherchions*. Remarquez : *votre père et moi*. Elle l'appelle son père, car il l'était, comme on l'a vu, à sa manière ; père non-seulement par l'adoption du saint Enfant, mais encore vraiment père par le sentiment, par le soin, par la douceur ; ce qui fait dire à Marie : *Votre père et moi, affligés*, pareils dans l'affliction, puisque, sans avoir part dans votre naissance, il n'en partage pas moins avec moi la joie de vous posséder et la douleur de vous perdre. Cependant, femme obéissante et respectueuse, elle nomme Joseph le premier : *Votre père et moi*. O Jésus ! que tout est réglé dans votre famille ! Comme chacun, sans avoir égard à sa dignité, y fait ce que demandent l'édification et le bon exemple ! Famille bénie, c'est la Sagesse éternelle qui vous règle.

*Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois être occupé des affaires de mon Père ?* C'est ici la réponse sublime de l'Enfant. Est-ce qu'il désavoue Marie, qui avait appelé Joseph son père ? Non sans doute ; mais il leur rappelle le doux souvenir de son vrai Père, qui est Dieu, dont la volonté, qui est l'affaire dont il leur veut parler, doit faire son occupation. La volonté de son Père était qu'il donnât alors un essai de la sagesse dont il était plein et qu'il venait déclarer, et tout ensemble de la supériorité avec laquelle il devait regarder ses parents mortels, sans suivre la chair et le sang, leur maître de droit, soumis à eux par dispensation.

*Et ils ne conçurent pas ce qu'il leur disait.*



Ne raffinons point mal à propos sur le texte de l'Évangile. On dit non-seulement de Joseph, mais encore de Marie même, qu'ils ne conçurent pas ce que voulait dire Jésus. Marie concevait sans doute ce qu'il disait de Dieu, son Père, puisque l'ange lui en avait appris le mystère ; ce qu'elle ne conçut pas aussi profondément, c'étaient ces affaires de son Père dont il fallait qu'il fût occupé. Apprenons que ce n'est pas dans la science, mais dans la soumission, que consiste la perfection. Pour nous empêcher d'en douter, Marie même nous est représentée comme ignorant le mystère dont lui parlait ce cher Fils. Elle ne fut point curieuse, elle demeura soumise ; c'est ce qui vaut mieux que la science. Laissons Jésus-Christ agir en Dieu, faire et dire des choses hautes et impénétrables ; regardons-les, comme fit Marie, avec un saint étonnement ; conservons-les dans notre cœur pour les méditer, et les tourner de tous côtés en nous-mêmes, et les entendre, quand Dieu le voudra, autant qu'il voudra.

*Et il partit avec eux, et alla à Nazareth.* Après s'être un peu échappé pour faire l'ouvrage et le service de son Père, il rentre dans sa conduite ordinaire, dans celle de ses parents, dans l'obéissance. C'est peut-être mystiquement ce que l'Évangile appelle *descendre* ; mais, quoi qu'il en soit, il est vrai que, remis entre leurs mains jusqu'à son baptême, c'est-à-dire jusqu'à l'âge d'environ trente ans, il ne fit plus autre chose que leur obéir.

Je suis saisi d'étonnement à cette parole. Est-ce là donc tout l'emploi d'un Jésus-Christ, du Fils de Dieu ? Tout son emploi, tout son exercice est d'obéir à deux de ses créatures. Et en quoi leur obéir ? Dans les plus bas exercices, dans la pratique d'un art mécanique. Où sont donc ceux qui se plaignent, qui murmurent lorsque leurs emplois ne répondent pas à leur capacité, disons mieux, à leur orgueil ? Qu'ils viennent dans la maison de Joseph et de Marie et qu'ils y voient travailler Jésus-Christ. Nous ne lisons point que ses parents aient jamais eu de domestiques, semblables aux pauvres gens dont les enfants sont les serviteurs. Jésus a dit de

lui-même qu'il *était venu pour servir*. Les anges furent obligés, pour ainsi dire, de le venir servir eux-mêmes dans le désert, et l'on ne voit nulle part qu'il eût des serviteurs à sa suite. Ce qui est certain, c'est qu'il travaillait lui-même à la boutique de son père. Le dirai-je ? Il y a beaucoup d'apparence qu'il perdit Joseph avant le temps de son ministère. A sa Passion il laissa sa mère en garde à son disciple bien-aimé, qui la reçut dans sa maison, ce qu'il n'aurait pas fait si Joseph eût été en vie. Dès le commencement de son ministère on voit Marie conviée avec Jésus aux noces de Cana ; on ne parle point de Joseph. Un peu après on le voit aller à Capharnaüm, lui, sa mère, ses frères et ses disciples ; Joseph ne paraît pas dans un dénombrement si exact. Marie paraît souvent ailleurs ; mais, depuis ce qui est écrit de l'éducation sous saint Joseph, on n'entend plus parler de ce saint homme. Et c'est pourquoi, au commencement du ministère de Jésus-Christ, lorsqu'il vint prêcher dans sa patrie, on disait : *N'est-ce pas là ce charpentier, fils de Marie ?* comme celui qu'on avait vu soutenir par son travail une mère veuve et entretenir le petit commerce d'un métier qui les faisait subsister tous deux. *Samère ne s'appelle-t-elle pas Marie ? N'avons-nous pas parmi nous ses frères Jacques et Joseph, et Simon et Juda, et ses sœurs ?* On ne parle point de son père ; apparemment donc qu'il l'avait perdu ; Jésus-Christ l'avait servi dans sa dernière maladie. Heureux père à qui un tel fils a fermé les yeux ! vraiment il est mort entre les bras et comme dans le baiser du Seigneur. Jésus resta à sa mère pour la consoler, pour la servir ; ce fut là tout son exercice.

Il y en a eu qui ont eu honte pour le Sauveur de le voir ainsi occupé. Que ne dit-on point des merveilles qu'il fit, dès son enfance, en Égypte ? Mais tout cela n'est écrit que dans les livres apocryphes. L'Évangile renferme durant trente ans toute la vie de Jésus-Christ dans ces paroles : *Il leur était soumis* ; et encore : *C'est ici ce charpentier, fils de Marie*. Il y a dans l'obscurité de saint Jean-Baptiste quelque chose de plus grand en apparence ; il ne parut point parmi les hommes, et le *désert fut sa demeure* ; mais Jésus, dans une vie

si vulgaire, connu à la vérité, mais par un vil exercice, pouvait-il mieux cacher ce qu'il était ? Que dirons-nous, que ferons-nous pour le louer ? Il n'y a en vérité qu'à demeurer dans l'admiration et dans le silence.

Ceux qui s'ennuient pour Jésus-Christ et rougissent de lui faire passer sa vie dans une si étrange obscurité s'ennuient aussi pour la sainte Vierge et voudraient lui attribuer de continuels miracles. Mais écoutons l'Évangile : *Marie conservait toutes ces choses en son cœur*. L'emploi de Jésus était de s'occuper de son métier, et l'emploi de Marie, de méditer nuit et jour le secret de Dieu.

Mais quand elle eut perdu son fils changea-t-elle d'occupation ? Où la voit-on paraître dans les Actes ou dans la tradition de l'Église ? On la nomme parmi ceux qui entrèrent dans le cénacle et qui reçurent le Saint-Esprit, et c'est tout ce qu'on en rapporte. N'est-ce pas un assez digne emploi que celui de conserver dans son cœur tout ce qu'elle avait vu de ce cher fils ? Et si les mystères de son enfance lui furent un si doux entretien, combien trouva-t-elle à s'occuper de tout le reste de sa vie ! Marie méditait Jésus ; Marie avec saint Jean, qui est la figure de la vie contemplative, demeurait en perpétuelle contemplation, se fondant, se liquéfiant, pour ainsi parler, en amour et en désir <sup>1</sup>.

Sainte famille de Jésus, Marie et Joseph, ah ! si toutes les familles vous ressemblaient, le ciel commencerait sur la terre ! Plus de guerre, plus de violence, plus d'injustice, plus de procès, plus de haines ; partout la paix, l'union, la concorde, la charité. Tous aimeraient tous en Dieu et Dieu en tous.

Mais il est une autre famille bien différente, et puis encore une autre ; la première est celle d'Hérode, qui pèse sur la Palestine ; la seconde celle des Césars, qui pèse sur le monde.

Hérode avait fondé la sienne sur la perfidie et le meurtre ; la perfidie et le meurtre y furent comme héréditaires. Par son dernier testament il distribua ses États à trois de ses fils : Archélaüs eut le royaume de Judée, Antipas la tetrarchie de la Galilée, et Phi-

lippe celle de la Trachonitide. Ces trois fils s'appelaient encore chacun Hérode, du nom de leur père. Mais ce testament avait besoin d'être ratifié par quelqu'un. Ce roi si redoutable et si cruel à son peuple était l'esclave de César. Le testament fut soumis à Auguste. Archélaüs, accusé de tyrannie, n'obtint que la moitié du royaume et que le titre d'ethnarque ou chef de la nation, avec promesse cependant de recevoir plus tard le titre de roi s'il s'en montrait digne. Après neuf ans de règne il est accusé de nouveau par ses sujets devant César, qui le dépose, l'exile à Vienne dans les Gaules, et réduit la Judée en province romaine, par l'entremise de Cyrénus ou Quirinius, alors gouverneur de Syrie. Le sceptre sortit alors tout à fait de Juda. Philippe avait épousé Hérodiade, sa nièce, petite-fille du vieil Hérode par son fils Aristobule. Antipas s'éprit de la femme de son frère Philippe, la lui fit abandonner, quoiqu'elle en eût des enfants, et l'épousa au mépris de toutes les lois. Archélaüs en avait fait autant de son côté. C'est à la demande de cette fameuse Hérodiade et de sa fille Salomé qu'Hérode-Antipas, au milieu du festin, fera trancher la tête à saint Jean-Baptiste. Le même traitera d'insensé le Christ. Un frère d'Hérodiade, Hérode-Agrippa, fort des bonnes grâces de Caligula, la fera exiler, elle et son mari, à Lyon, dans les Gaules, obtiendra la Judée pour lui-même, tuera par le glaive l'apôtre saint Jacques, emprisonnera saint Pierre, et sera frappé de mort en punition de son orgueil. Son fils, nommé comme lui, aidera Titus à prendre et à détruire Jérusalem. Telle est la famille qui fut imposée aux Juifs comme l'annonce de leur ruine.

Quant à la famille qui pesait sur le monde, la famille de Tibère et de Néron, nous la verrons plus tard ; mais dans ce moment même un autre esprit, une autre famille, une autre société, un autre empire, une autre humanité va s'y former. Écoutons.

« La quinzième année de l'empire de Tibère, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode étant tétrarque de la Galilée, Philippe, son frère, étant tétrarque de l'Idumée et de la Trachonitide, et Lysanias étant tétrarque d'Abilène, sous les grands-prêtres

<sup>1</sup> Bossuet, *Élévat.*



Anne et Caïphe, la parole du Seigneur arriva sur Jean, fils de Zacharie, dans le désert. Et il vint dans toute la région du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés. Et il disait : Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche. C'est de lui qu'il est dit dans les prophètes : Voici que j'envoie mon ange devant votre face, qui préparera votre voie devant vous. Et encore dans Isaïe : Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers. Toute vallée sera remplie, et toute montagne et toute colline seront abaissées ; les chemins tortus deviendront droits et les raboteux unis ; et toute chair verra le salut de Dieu. »

Nous avons vu comment se sont formés, comment se sont gouvernés les royaumes de la terre, les empires de l'homme, l'empire des Assyriens, l'empire des Perses, l'empire des Grecs, l'empire des Romains ; ici nous allons voir comment se forme, comment se gouverne le royaume du ciel, l'empire de Dieu.

« Or Jean avait un vêtement de poils de chameau et une ceinture de cuir autour de ses reins, et sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage.

« Alors et Jérusalem, et toute la Judée, et tout le pays des environs du Jourdain sortit vers lui ; et ils étaient baptisés par lui dans le Jourdain, en confessant leurs péchés. Mais, voyant un grand nombre de pharisiens et de saducéens qui venaient à son baptême avec la foule, il leur dit : Race de vipères, qui vous a montré à fuir la colère à venir ? Faites donc de dignes fruits de pénitence, et n'allez pas dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père ; car je vous dis que Dieu peut susciter de ces pierres mêmes des enfants à Abraham. Déjà la cognée est mise à la racine des arbres ; tout arbre donc qui ne produit point de bon fruit sera coupé et jeté au feu.

« Les pharisiens et les saducéens gardèrent le silence ; mais la multitude l'interrogea, disant : Que devons-nous donc faire ? Il leur répondit : Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger en fasse de même. Or les publicains ou receveurs des impôts

publics vinrent aussi à lui pour être baptisés, et ils lui dirent : Maître, que faut-il que nous fassions ? Il leur dit : N'exigez rien au delà de ce qui vous a été ordonné. Les soldats aussi lui demandaient : Et nous, que ferons-nous ? Il leur répondit : N'usez point de violence ni de fraude envers personne, et contentez-vous de votre paye<sup>1</sup>. »

Les pharisiens et les saducéens, les savants et les riches ne consultent pas ; ils croient n'en avoir pas besoin ; ce sont les pécheurs et les publicains, ce sont les soldats et le commun peuple qui interrogent avec simplicité et reçoivent des réponses de salut. Ce n'est pas l'envie qui domine chez eux, mais l'admiration.

« En effet le peuple avait l'esprit en suspens, et tous pensaient en eux-mêmes si Jean ne serait pas le Christ. Mais Jean leur répondit à tous : Pour moi je vous baptise dans l'eau pour la pénitence ; mais Celui qui va venir après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de lui porter les souliers (comme ferait un esclave à son maître). Non, je ne suis pas digne de me prosterner devant lui pour lui délier la courroie de sa chaussure. C'est lui qui vous baptisera dans l'Esprit-Saint et dans le feu. Il a le van à la main, et il nettoiera son aire ; il amassera le blé en son grenier et il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais. C'est ainsi qu'il évangélisait le peuple, lui adressant encore des paroles d'exhortation<sup>2</sup>. »

Bientôt Celui dont il venait de parler se présente à lui parmi la foule des pécheurs. « Jésus partit de Nazareth en Galilée et vint trouver Jean pour en être baptisé dans le Jourdain. »

Ce fut alors qu'arriva ce que Jean raconte ailleurs aux Juifs : *Je ne le connaissais pas*. Il parle manifestement du temps qui avait précédé le baptême de Jésus-Christ, car il l'avait trop connu dans son baptême, et par des marques trop éclatantes, pour en perdre jamais l'idée. Mais ce fut lorsqu'il l'aborda pour la première fois que saint Jean-Baptiste pouvait dire : *Je ne le connaissais pas, mais je suis venu donnant le baptême d'eau, afin qu'il fût mani-*

<sup>1</sup> Matth., 3, 1-10. Marc, 1, 1-6. Luc, 3, 1-14. —

<sup>2</sup> Matth., 3, 11 et 12. Marc, 1, 7 et 8. Luc, 2, 15-20.

*festé en Israël. Car, outre qu'en baptisant le peuple Jean annonçait, comme on a vu, un meilleur baptême, il devait encore arriver que Jésus-Christ, en se présentant au baptême avec les autres, serait distingué par la manifestation que nous allons voir. Ce fut donc alors que Jean rendit ce témoignage : J'ai vu le Saint-Esprit descendant du ciel comme une colombe et demeurant sur lui ; et je ne le connaissais pas ; mais Celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui vous verrez descendre le Saint-Esprit et demeurer sur lui, c'est Celui qui baptise dans le Saint-Esprit. Et je l'ai vu, et je lui rends témoignage que c'est le Fils de Dieu<sup>1</sup>. »*

Ainsi le Saint-Esprit, descendu du ciel et se reposant sur Jésus-Christ, devait être la marque pour le reconnaître. Cette marque fut donnée à tout le peuple au baptême de Jésus-Christ ; mais saint Jean, qui était l'ami de l'Époux, la vit avant tous les autres ; et, reconnaissant Jésus-Christ, dont il se trouvait indigne de toucher les pieds, « il ne voulait pas le baptiser ; il s'en défendait, il l'en empêchait, en disant : C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par vous, et vous venez à moi ! Mais Jésus lui dit : Laissez-moi faire maintenant ; car il est à propos que nous accomplissions ainsi toute justice. » C'était l'ordre d'en haut que Jésus, la victime du péché, et qui devait l'ôter en le portant, se mit volontairement au rang des pécheurs ; c'est là cette justice qu'il lui fallait accomplir. Et comme Jean, en cela, lui devait obéissance, le Fils de Dieu le devait aux ordres de son Père. *Alors Jean ne résista plus ; et ainsi toute la justice fut accomplie dans une entière soumission aux ordres de Dieu.*

Jésus-Christ est donc caché dans les eaux, et sa tête y est plongée sous la main de Jean. Il porte l'état du pécheur ; il ne paraît plus ; le pécheur doit être noyé, et c'est pour lui qu'étaient faites les eaux du déluge. Mais, si les eaux montrent la justice divine par cette vertu qui ravage et qui abîme, elles ont une autre vertu, et c'est celle de purifier et de laver. Le déluge lava le monde, et les eaux purifièrent et sauvèrent les restes du genre

humain. Jésus-Christ, plongé dans les eaux, leur inspire une nouvelle vertu ; elles laveront les âmes. L'eau du baptême est un sépulcre où nous sommes jetés tout vivants avec Jésus-Christ, mais pour y ressusciter avec lui.

Et voilà que, *Jésus s'élevant de l'eau où il s'était enseveli, le ciel s'ouvre ; le Saint-Esprit, qui n'avait encore été vu que de Jean-Baptiste, descend publiquement sur le Sauveur, sous la figure d'une colombe, et se repose sur lui.* En même temps une voix part d'en haut comme un tonnerre, et on entendit ces mots hautement et distinctement : *Vous êtes mon Fils bien-aimé ; c'est en vous que je me plais.* C'est par là qu'était désigné le Fils unique. « C'est mon serviteur, disait Isaïe, c'est celui que j'ai choisi et en qui mon âme se plaît ; » mais ce serviteur est en même temps le Fils unique à qui il est dit : « Vous êtes mon Fils. Je vous ai engendré aujourd'hui ; » et encore : « Je vous ai engendré de mon sein devant l'aurore. » Mais ce qui était séparé dans la prophétie se réunit aujourd'hui dans la déclaration du Père céleste : « Vous êtes mon Fils bien-aimé, c'est en vous que je me plais. » Je m'y plais uniquement comme dans Celui qui est mon unique ; je me plais dans ses membres qu'il a choisis parce que je me plais en lui, et je n'aime plus rien sur la terre que dans cet unique objet de ma complaisance.

Ici se manifeste l'adorable Trinité toute entière. Le Père céleste a paru sur la montagne où Jésus-Christ s'est transfiguré, mais le Saint-Esprit ne s'y montra pas ; le Saint-Esprit a paru dans celle où il descendit en forme de langue, mais on n'y vit pas le Père ; partout ailleurs le Fils paraît, mais seul. Au baptême de Jésus-Christ, qui donne naissance au nôtre, où la Trinité devait être invoquée, le Père paraît dans la voix, le Fils en sa chair, le Saint-Esprit comme une colombe<sup>1</sup>.

Ce qui s'est fait au baptême de Jésus-Christ d'une manière visible s'est fait à notre baptême d'une manière invisible. Les cieux se sont ouverts sur nos têtes pour faire entendre

<sup>1</sup> Jean, 1, 32-34.

<sup>1</sup> Bossuet, *Élévat.*



qu'ils étaient désormais notre héritage ; Dieu le Père nous a dit, comme autrefois à son Fils unique : « Vous êtes mon fils bien-aimé en qui je me complais dorénavant. » Morts et ensevelis dans les eaux du baptême, nous y sommes nés de nouveau ; nous y sommes ressuscités avec lui, comme ses membres, comme ne faisant plus avec lui qu'une même chose, selon que lui-même a dit : « Que tous ils soient un ; comme vous, ô Père, vous êtes en moi, et moi en vous, qu'eux aussi soient un en nous <sup>1</sup> ; » et selon que dit encore saint Paul : « Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ <sup>2</sup> ? » Enfin le Saint-Esprit est descendu sur nous, est descendu en nous, il a fait de nous sa demeure, en sorte que nous sommes ses temples, selon cette autre parole de saint Paul : « Ne savez-vous pas que vos membres sont les temples du Saint-Esprit <sup>3</sup> ? » Voilà comme nous sommes nés de Dieu, nés ses enfants, nés ses héritiers ; oui, héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ. Glorifions donc Dieu dans notre corps comme dans son temple, et dans notre âme comme dans son sanctuaire ; glorifions-y sans cesse et le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit, comme il a été au commencement, maintenant et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Amen.

L'Évangile nous dit que Jean commença sa prédication la quinzième année du règne de Tibère, et que *Jésus-Christ*, quand il vint recevoir le baptême, *commençait à avoir comme trente ans* <sup>4</sup>. La trentième année de l'âge de Jésus-Christ répondait ainsi à peu près à la quinzième du règne de Tibère. Mais le commencement du règne de ce prince peut se prendre de deux époques : depuis la mort d'Auguste, l'an de Rome 767, quatorzième de l'ère vulgaire, ou bien quatre ans plus tôt, lorsqu'il fut associé à l'empire par le vieil empereur. Si l'on compte la quinzième année de Tibère de l'époque où il commença à régner seul, les trente ans environ qu'avait alors Jésus-Christ remonteront au commencement de l'ère chrétienne, et Jésus-Christ sera né la première année de cette ère, ou plutôt, comme nous ne commençons nos

années que huit jours après la naissance de Jésus-Christ, il sera né le 25 décembre de l'année précédente. La tradition est pour ainsi dire unanime pour ce qui est du jour et le met au 25 décembre, mais il n'en est pas de même pour l'année. On trouve à cet égard cinq ou six opinions différentes. Ce qu'il y a de plus probable aujourd'hui, c'est que la quinzième année de Tibère, dont il est parlé dans saint Luc, doit se compter du moment qu'il fut associé à l'empire, ce qui fait remonter les trente ans de Jésus-Christ quatre ans au-dessus de l'ère vulgaire. En voici les principales raisons.

Nous voyons par l'Évangile que le vieil Hérode ne mourut qu'après la naissance de Jésus-Christ. Or, d'après les dates de l'historien Josèphe, Hérode mourut l'an 750 de Rome, qui est le quatrième avant notre ère <sup>1</sup>. Il ajoute que vers le temps de sa mort il y eut une éclipse de lune, ce qui arriva le 13 de mars, à trois heures après minuit, de l'an de Rome 750, selon le calcul astronomique. En outre Josèphe et Dion s'accordent à dire que son fils Archélaüs fut exilé l'an de Rome 759, la dixième année de son règne ; il avait donc succédé à son père l'an 750 <sup>2</sup>. Selon le même Josèphe, Hérode-Antipas, tétrarque de Galilée, fut exilé l'an de Rome 793. Ce prince était alors dans la quarante-troisième année de son règne, comme il paraît par ses médailles, qui datent jusque-là ; par conséquent il avait commencé à régner dès l'an 750. On tire la même conséquence d'autres médailles concernant son frère, le tétrarque Philippe. Il paraît donc à peu près certain que le vieil Hérode mourut au printemps de l'an 750 de Rome, et que Jésus-Christ naquit le 25 décembre de l'année précédente, quatre ans et huit jours avant l'ère vulgaire. Ce qui ne doit pas trop étonner. L'usage de compter les années par celles de Jésus-Christ n'a commencé que tard ; il n'a été introduit en Italie qu'au sixième siècle, par un particulier, le moine Denys le Petit, et qu'au septième en France, où il ne s'est même bien établi que vers le huitième, sous les rois Pepin et Charlemagne. Ensuite tous ne commençaient pas

<sup>1</sup> Jean, 17, 21. — <sup>2</sup> 1 Cor., 6, 15. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 6, 19.  
— <sup>4</sup> Luc, 3, 23.

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, I, 17, c. 8. — <sup>2</sup> Dion, I, 55.

l'année au même jour ; les uns commençaient le 25 mars ou le jour de l'Incarnation, les autres au jour de Pâques, les autres à Noël, enfin le plus grand nombre le 1<sup>er</sup> janvier. L'on conçoit que, l'ère chrétienne s'étant introduite de cette manière, elle ait pu ne pas commencer par l'année précise de la naissance de Jésus-Christ. Comme maintenant cette ère est vulgairement connue, universellement usitée, ses rapports avec les autres ères bien constatés, la chronologie n'en restera pas moins certaine lors même que Jésus-Christ serait réellement né quelques années plus tôt ou plus tard.

Lorsque Jésus-Christ fut baptisé Dieu le Père rendit témoignage à sa génération éternelle et divine par ces paroles : « Tu es mon Fils bien-aimé ; c'est en toi que je me plais. » Saint Luc y ajoute aussitôt sa généalogie temporelle et humaine, qui remonte encore jusqu'à Dieu. « Jésus avait alors environ trente ans commencés, étant, comme on le croyait, fils de Joseph, qui fut d'Héli, qui fut de Mathat, qui fut de Lévi, qui fut de Melchi, qui fut de Janné, qui fut de Joseph, qui fut de Mathathias, qui fut d'Amos, qui fut de Nahum, qui fut d'Hesli, qui fut de Naggé, qui fut de Nahat, qui fut de Mathathias, qui fut de Siméi, qui fut de Joseph, qui fut de Judas, qui fut de Joanna, qui fut de Résa, qui fut de Zorobabel, qui fut de Salathiel, qui fut de Néri, qui fut de Melchi, qui fut d'Addi, qui fut de Cosar, qui fut d'Elmadan, qui fut d'Her, qui fut de Jésus, qui fut d'Éliézer, qui fut de Jorim, qui fut de Mathat, qui fut de Lévi, qui fut de Siméon, qui fut de Juda, qui fut de Joseph, qui fut de Jona, qui fut d'Éliakim, qui fut de Méléa, qui fut de Menna, qui fut de Mathatha, qui fut de Nathan, qui fut de David, qui fut de Jessé, qui fut d'Obed, qui fut de Booz, qui fut de Salmon, qui fut de Naasson, qui fut d'Aminadab, qui fut d'Aram, qui fut d'Esron, qui fut de Pharès, qui fut de Juda, qui fut de Jacob, qui fut d'Isaac, qui fut d'Abraham, qui fut de Tharé, qui fut de Nachor, qui fut de Sarug, qui fut de Ragaû, qui fut de Phaleg, qui fut d'Héber, qui fut de Salé, qui fut de Caïnan, qui fut d'Arphaxad, qui fut de Sem, qui fut de Noé, qui fut de Lamech, qui fut de Mathusalé, qui

fut d'Hénoch, qui fut de Jared, qui fut de Malalél, qui fut de Caïnan, qui fut d'Hénos, qui fut de Seth, qui fut d'Adam, qui fut de Dieu <sup>1</sup>. »

D'un autre côté, au commencement de son Évangile, saint Matthieu donne la généalogie de Jésus-Christ d'une manière différente, non pas en remontant, mais en descendant, depuis Abraham. « Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham. Abraham engendra Isaac. Isaac engendra Jacob. Jacob engendra Juda et ses frères. Juda engendra, de Thamar, Pharès et Zara. Pharès engendra Esron. Esron engendra Aram. Aram engendra Aminadab. Aminadab engendra Naasson. Naasson engendra Salmon. Salmon engendra Booz, de Rahab. Booz engendra Obed, de Ruth. Obed engendra Jessé. Jessé engendra le roi David. Le roi David engendra Salomon, de celle d'Urie. Salomon engendra Roboam. Roboam engendra Abias. Abias engendra Asa. Asa engendra Josaphat. Josaphat engendra Joram. Joram engendra Ozias. Ozias engendra Joatham. Joatham engendra Achaz. Achaz engendra Ézéchias. Ézéchias engendra Manassé. Manassé engendra Amon. Amon engendra Josias. Josias engendra Jéchonias et ses frères, vers le temps de la transmigration de Babylone. Et, depuis la transmigration de Babylone, Jéchonias engendra Salathiel. Salathiel engendra Zorobabel. Zorobabel engendra Abiud. Abiud engendra Éliacim. Éliacim engendra Azor. Azor engendra Sadoc. Sadoc engendra Achim. Achim engendra Éliud. Éliud engendra Éléazar. Éléazar engendra Mathan. Mathan engendra Jacob, et Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé Christ. C'est donc en tout quatorze générations depuis Abraham jusqu'à David ; quatorze depuis David jusqu'à la transmigration de Babylone, et quatorze depuis la transmigration de Babylone jusqu'à Jésus-Christ <sup>2</sup>. »

Tout le monde convient que, pour égaliser ces trois séries de quatorze générations saint Matthieu a omis, entre Joram et Ozias, les roi Ochozias, Joas et Amasias. On pense qu'il n'a fait, en cela, que se conformer à l'usage

<sup>1</sup> Luc, 3, 23-38. — <sup>2</sup> Matth., 1, 1-17.



des Juifs, pour lesquels il écrivait, qui n'avaient point admis dans leurs registres les trois premiers descendants de Joram et d'Atthalie, fille d'Achab et de Jézabel, à cause de la malédiction prononcée contre la postérité d'Achab ; malédiction qui, suivant la loi de Moïse, devait s'étendre jusqu'à la troisième génération.

Pour ce qui est de concilier les deux généalogies, voici la manière la plus simple et la plus commune. Saint Matthieu donne la généalogie de saint Joseph, et saint Luc celle de la sainte Vierge ; et toutes les deux montrent que Jésus-Christ est fils de David. D'abord, Joseph l'étant, Jésus, fils de son épouse, l'est de droit, suivant les coutumes des Juifs, d'après lesquelles l'enfant suivait la condition du père. Joseph l'étant, Jésus, fils de son épouse, l'était aussi de fait. Car, suivant la remarque d'un docte rabbin converti au Christianisme, un homme de la maison de David ne pouvait se marier hors de sa famille ; la nation s'y serait certainement opposée, jalouse, comme elle était, de conserver dans sa pureté le royal sang de David, de cette dynastie qui faisait sa gloire et dont aujourd'hui encore elle demande plusieurs fois par jour le prompt rétablissement. Saint Matthieu donc, pour donner aux Juifs la généalogie de Jésus-Christ, leur met sous les yeux la descendance de Joseph. Dès lors il suffit d'ajouter que celui-ci était l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus. Il s'ensuit naturellement que Jésus était fils de David, puisque sa mère était épouse de Joseph, qui descendait de David par la branche de Salomon.

Dans la généalogie de saint Luc, Héli, par où elle commence, est le père de la sainte Vierge. On en trouve la preuve jusque dans le Talmud des Juifs, où Marie est appelée fille d'Héli<sup>1</sup>. Héli, Héliachim, Joachim sont synonymes en hébreu. Ces mots de saint Luc, *qui fut d'Héli*, peuvent, dans le texte original, s'entendre de Joseph et de Jésus : de Joseph comme étant son gendre, de Jésus comme étant son petit-fils par Marie. Ces mots, *qui fut d'Héli*, surtout dans le grec, n'indiquent point, par eux-mêmes, une filiation propre et

directe, comme on le voit par ce qui est dit d'Adam, *qui fut de Dieu*. On pourrait traduire le grec d'une manière peut-être encore plus littérale en cette sorte : « Jésus, réputé fils de Joseph, l'était d'Héli, de Mathat, de Zorobabel, de Nathan, de David, de Juda, de Jacob, d'Isaac, d'Abraham, de Noé, de Seth, d'Adam, de Dieu. »

La généalogie de Marie remonte à David par son fils Nathan, tandis que celle de Joseph y remonte par son fils Salomon. Mais ces deux branches s'étant réunies en Salathiel et Zorobabel, il s'ensuit que la sainte famille, Jésus, Marie et Joseph, descend à la fois de David et par Nathan et par Salomon.

Jésus-Christ, en recevant le baptême de Jean, s'était mis au rang des pécheurs et voué à la pénitence ; il va leur en donner l'exemple. « Plein du Saint-Esprit qui s'était reposé sur lui sous la figure sensible d'une colombe, il quitta le Jourdain et fut conduit par l'esprit dans le désert pour être tenté par le diable. Il y passa quarante jours et quarante nuits, pendant lesquels il ne mangea point. Il était tenté par Satan, et il était avec les bêtes. Et quand ces jours furent expirés, il eut faim. Alors le Tentateur s'approchant lui dit : « Si vous êtes Fils de Dieu, dites que ces pierres se changent en pain. » Jésus lui répondit : « Il est écrit : Ce n'est pas de pain seul que vit l'homme, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Alors le diable le prit avec lui dans la ville sainte et le plaça sur le pinnacle du temple, et lui dit : « Si vous êtes Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; car il est écrit : Il a chargé ses anges du soin de votre personne, pour qu'ils vous conservent, et ils vous porteront entre leurs mains de peur que vous ne heurtiez votre pied contre une pierre. — Il est aussi écrit, lui dit Jésus : « Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu. » Le diable le prit encore avec lui sur une montagne fort haute et lui fit voir en un instant tous les royaumes du monde avec leur gloire, et lui dit : « Je vous donnerai toutes ces choses, toute cette puissance et la gloire de ces empires ; car ils m'ont été mis entre les mains, et je les donne à qui je veux. Si donc vous m'adorez en vous prosternant devant moi, tout sera à vous. » Jésus lui répartit : « Retire-toi, Satan ; car il

<sup>1</sup> *Talmud. Hieros.*, cap. Chagigah.

est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul. » Alors le diable, après avoir achevé toutes les tentations, le quitta pour un temps, et, au même moment, les anges s'approchèrent et le servirent <sup>1</sup>. »

Nul n'est couronné s'il n'a légitimement combattu ; la vie de l'homme sur la terre est une milice, un combat. Le premier Adam fut mis à l'épreuve en sortant des mains du Créateur. Placé dans un jardin de délices, d'abord seul parmi des animaux, ensuite avec une compagne, il lui fut donné une loi d'abstinence, et puis le Tentateur survint. Le premier Adam succomba. Le second Adam, en sortant des eaux du baptême où Dieu l'a proclamé son Fils, est conduit, non dans un jardin de délices, mais dans un affreux désert, seul, sans compagne, parmi les bêtes sauvages, afin d'être, lui aussi, soumis à l'épreuve. Ce n'est plus la facile abstinence d'un certain fruit, c'est l'abstinence complète de toute nourriture, pendant quarante jours et quarante nuits. Et Satan le tente pendant tout ce temps ; car les trois tentations dont parlent saint Matthieu et saint Luc paraissent n'être que les dernières et les principales. On y voit, comme dans la tentation du premier homme, les trois concupiscences qui remplissent le monde : la concupiscence de la chair ou la sensualité, la concupiscence des yeux ou la curiosité, enfin l'ambition et l'orgueil répandus dans toute la vie.

Après donc qu'il eut jeûné quarante jours et quarante nuits il eut faim ; car il avait bien voulu se soumettre à cette nécessité. Étant donc pressé de la faim selon la faiblesse de la chair qu'il avait prise, le diable profita de cette occasion pour le tenter : « Si vous êtes le Fils de Dieu, ordonnez que ces pierres se changent en pain ; » ou, comme l'exprime saint Luc : « Dites à cette pierre qu'elle se change en pain. » Étrange tentation, de vouloir persuader au Sauveur qu'il se montrât le Fils de Dieu et fit preuve de sa puissance pour satisfaire aux goûts et aux besoins de la chair. Entendons que c'est là aussi le premier appât du monde ; il nous attaque par les sens, il

étudie les dispositions de nos corps et nous fait tomber dans ce piège. Telle est donc la première tentation, qui est celle de la sensualité.

La seconde tentation, ainsi qu'elle est rapportée par saint Matthieu, est d'enlever Jésus-Christ dans la cité sainte et de le mettre sur le haut du temple, en lui disant : « Si vous êtes le Fils de Dieu jetez-vous en bas ; car il est écrit que les anges ont reçu un ordre de Dieu pour vous garder dans toutes vos voies ; ils vous porteront dans leurs mains de peur que vos pieds ne se heurtent contre une pierre. » Nous éprouvons cette tentation lorsque, séduits par nos sens, sans craindre notre faiblesse, nous nous jetons, comme dans un précipice, dans l'occasion du péché, sous l'espérance téméraire d'un secours extraordinaire et miraculeux. C'est ce qui arrive à tous les pécheurs lorsqu'ils méprisent les précautions qui font éviter les périls où l'on a souvent succombé ; ce qui est tenter Dieu de la manière la plus insolente.

La troisième tentation vint directement flatter l'orgueil. Le démon nous élève sur une montagne, d'où il nous découvre tous les empires du monde, qu'il promet de nous donner si nous l'adorons. Voilà comment il flatte la sensualité, la témérité et l'ambition ; et voyez comme il sait prendre son temps : il attaque par le manger celui qui est comme épuisé par un si long jeûne ; il porte à une téméraire confiance en Dieu celui qui vient de le contenter par le sacrifice d'un jeûne si agréable ; et, dans une preuve de vertu si étonnante, il tente, par l'ambition de commander à tout le monde, celui qui, se commandant si hautement à lui-même, mérite de voir le monde entier à ses pieds et gouverné par ses ordres.

Telles sont les profondeurs de Satan. « Que j'ai peur, dit le saint apôtre, qu'il ne vous déçoive par ses finesses, ainsi qu'il a séduit Ève ! » Et encore : « Ne nous laissons point tromper par Satan ; car nous n'ignorons point ses pensées, ses adresses, ses artifices ; comme il sait prendre le temps et se prévaloir de notre faiblesse <sup>1</sup>. »

« Veillez donc et priez, dit le Seigneur, afin

<sup>1</sup> Matth., 4, 1-11. Marc, 1, 12 et 13. Luc, 4, 1-13.

<sup>1</sup> Bossuet, *Élévat.*



que vous n'entriez pas dans la tentation. » Veillons, soyons sur nos gardes comme des soldats en présence de l'ennemi; veillons sans cesse, parce que sans cesse l'ennemi rôde autour de nous pour nous surprendre; veillons d'autant plus que l'ennemi a des intelligences secrètes au dedans de nous; veillons et prions, parce que, ces intelligences que l'ennemi a au dedans de nous, c'est nous-mêmes, et que nous sommes notre plus grand péril; veillons et prions Dieu pour qu'il nous protège et contre le démon et contre nous. Veillons et prions, quelles que soient les grâces que nous ayons déjà reçues ou les lieux que nous habitons; l'ennemi a osé s'attaquer à Jésus-Christ au sortir de son baptême, lorsque l'Esprit-Saint venait de se reposer en lui, et il l'a osé au milieu de la plus profonde retraite et après un jeûne de quarante jours. Veillons et prions, même après avoir repoussé l'ennemi. « Après que toute la tentation fut accomplie, dit saint Luc, le diable se retira pour un temps. » Il se retire, mais pour revenir, peut-être avec sept autres plus méchants que lui. Veillons et prions sans jamais perdre courage; Jésus-Christ a vaincu pour nous, même en laissant transporter son corps au Tentateur comme il le laissera crucifier aux bourreaux. Veillons et prions sans jamais perdre courage; Jésus-Christ vaincra par nous, abandonnât-il même notre corps au pouvoir de l'ennemi, comme il fit celui de Job. « En un mot, mes frères, s'écrie saint Paul comme un capitaine sur le champ de bataille, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa vertu. Revêtez l'armure complète de Dieu, afin que vous puissiez tenir contre les embûches du diable. Car nous n'avons pas à lutter contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les souverains des ténèbres de ce monde, contre les esprits de malice dans les régions célestes. C'est pourquoi prenez l'armure complète de Dieu, afin que vous puissiez résister dans le jour mauvais et demeurer debout comme de parfaits soldats. Tenez-vous donc prêts, vous ceignant les reins de la vérité, vous revêtant de la cuirasse de la justice et vous chaussant les pieds pour le service de l'Évangile de la

paix, saisissant en tout le bouclier de la foi, afin de pouvoir éteindre tous les traits enflammés du méchant. Prenez encore le casque du salut et le glaive de l'esprit, qui est la parole de Dieu, priant de toute sorte d'oraison et de demande, en tout temps, dans l'esprit, veillant pour cela avec persévérance<sup>1</sup>. »

Jésus-Christ ne dit rien à la vanterie de Satan que tous les empires lui ont été livrés et qu'il les donne à qui il veut, avec toute la gloire qui y est attachée. C'est qu'en cela tout n'était pas faux. Il est vrai qu'en un certain sens il est le maître de l'univers, par le péché qu'il y a introduit, par le règne de l'idolâtrie qui était comme universel. « Sans le péché, remarquent les saints Pères, il n'y aurait eu ni royaumes, ni empires; la seule autorité qu'on eût vue sur la terre eût été l'autorité douce et purement directrice des pères et des patriarches. C'est le péché qui a rendu nécessaire l'emploi de la force. A cette nécessité, fâcheux remède d'un plus grand mal, l'orgueil de l'homme ajouta le faste et la domination. Satan est donc, en un sens, la cause des souverainetés temporelles, mais surtout du faste qui les entoure<sup>2</sup>. » Il est vrai encore qu'en remuant les passions et l'ambition des hommes il donne des fondements à la plupart des conquêtes et des empires qui en ont été l'ouvrage. De plus, Rome païenne, la maîtresse et la déesse des peuples, comme l'appelle un de ses poètes, se faisait adorer avec ses empereurs-pontifes et dieux; elle était ainsi l'empire de l'idolâtrie même, c'est-à-dire l'empire de Satan. Autant en était-il à peu près des autres royaumes que le Tentateur pouvait indiquer à droite et à gauche, du haut de la montagne. L'univers lui était donc livré jusqu'à un certain point. Satan était le fort armé, qui possédait son domaine en paix. Les cours des rois, comme celles de Tibère, de Néron ou d'Hérode, étaient, dans le langage de l'Écriture, les portes de l'enfer, les lieux d'assemblée où Satan ameutait les rois et les princes contre le Seigneur et son Christ. Voilà pourquoi Jésus-Christ lui-même l'appelle le prince de ce monde, et saint Paul,

<sup>1</sup> Éphés., 6, 10-18. — <sup>2</sup> S. Aug., de Civit. Dei, l. 5, c. 12; l. 3, c. 14; l. 19, c. 15. Grég. le Grand, l. 21, in Job, c. 15, n. 22.

le dieu de ce siècle. Mais Satan mentait lorsqu'il se vantait de donner des empires; car et les plus violentes passions des hommes, et la rage même de l'enfer n'ont que l'effet que Dieu veut; c'est lui qui donne la victoire et qui transfère l'empire d'un peuple à un autre. Jésus-Christ laisse donc Satan se repaître de sa fausse gloire en lui rappelant toutefois ce qui doit bientôt la renverser par terre; car à mesure que les hommes observeront ce commandement : *Vous adorerez votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul*, l'empire de Satan ou l'idolâtrie sera détruite et lui-même jeté dehors.

C'est à ce grand œuvre que le Christ va travailler maintenant. C'est pour s'y préparer en quelque sorte qu'il a jeûné quarante jours et quarante nuits, comme autrefois Moïse lorsqu'il donna la loi aux Israélites et comme Élie lorsqu'il allait y rappeler les Israélites prévaricateurs.

Pendant la retraite de Jésus-Christ dans le désert, et après, Jean continuait à lui rendre témoignage. Et ce fut alors que Jérusalem, étonnée de la prédication du saint précurseur, lui députa, pour ainsi dire dans les formes, des prêtres et des lévites qui l'interrogèrent juridiquement. « Qui êtes-vous? lui dirent-ils. Et il le déclara, et il ne le nia point, et il confessa nettement : Je ne suis point le Christ. Et ils lui demandèrent : Quoi donc? Êtes-vous Élie? Et il dit : Je ne le suis point. Êtes-vous prophète? — Non, répondit-il. Sur cela ils lui dirent : Qui êtes-vous donc, afin que nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoyés? Que dites-vous de vous-même? Il répondit : Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe. Or ceux qu'on lui avait envoyés étaient d'entre les pharisiens. Ils lui firent encore cette demande : Pourquoi donc baptisez-vous si vous n'êtes ni le Christ, ni Élie, ni prophète? Jean leur répondit : Pour moi je baptise dans l'eau; mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas. C'est celui qui doit venir après moi, qui m'a été préféré, et je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers. Ceci se passait en Béthanie, au delà du Jourdain, où Jean baptisait. »

« Le lendemain Jean vit Jésus qui venait à lui, et il dit : Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde. C'est là celui dont j'ai dit : Il vient après moi un homme qui m'a été préféré, parce qu'il était avant moi. Pour moi je ne le connaissais pas; mais je suis venu baptiser dans l'eau afin qu'il fût manifesté en Israël. Et Jean rendit ce témoignage, disant : J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et demeurer sur lui. Pour moi je ne le connaissais pas. Mais Celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui vous verrez l'Esprit descendre et demeurer, c'est celui qui baptise dans le Saint-Esprit. Et je l'ai vu, et j'ai rendu témoignage que c'est lui qui est le Fils de Dieu <sup>1</sup>. »

Pour bien comprendre ces paroles : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde, » il faut se rappeler que, tous les jours, soir et matin, on immolait dans le temple un agneau, et c'était là ce qu'on appelait le sacrifice continu ou perpétuel. Ce fut ce qui donna occasion à Jean de prononcer les paroles qu'on vient d'entendre; peut-être même que Jésus s'approcha de lui à l'heure où tout le peuple savait qu'on offrait ce sacrifice. Quoi qu'il en soit, dans ce témoignage qu'il rend au Sauveur, lui qui l'avait fait connaître comme le Fils unique dans le sein du Père, dont il venait déclarer les profondeurs, le fait connaître aujourd'hui comme la victime du monde. Ne croyez pas que cet agneau qu'on offre soir et matin en sacrifice perpétuel soit le vrai agneau, la vraie victime de Dieu; voilà celui qui s'est mis en entrant dans le monde à la place de toutes les victimes; c'est aussi celui qui est la victime publique du genre humain et qui seul peut expier et ôter ce grand péché qui est la source de tous les autres, et qui pour cela peut être appelé le péché du monde, c'est-à-dire le péché d'Adam, qui est celui de tout l'univers. Mais en ôtant ce péché il ôte aussi tous les autres. Cet agneau a déjà été immolé en figure et on peut dire en vérité qu'il a été tué et mis à mort dès l'origine du monde. Il a été massa-

<sup>1</sup> Jean, 1, 19-34.



cré en Abel le juste ; quand Abraham voulut sacrifier son fils il commença en figure ce qui devait être achevé en Jésus-Christ. On voit aussi s'accomplir en lui ce que commencèrent les frères de Joseph. Jésus a été haï, persécuté, poursuivi à mort par ses frères ; il a été vendu en la personne de Joseph, jeté dans une citerne, c'est-à-dire livré à la mort ; il a été avec Jérémie dans le lac profond, avec les enfants dans la fournaise, avec Daniel dans la fosse aux lions. C'était lui qu'on immolait en esprit dans tous les sacrifices. Il était dans le sacrifice que Noé offrit en sortant de l'arche lorsqu'il vit dans l'arc-en-ciel le sacrement de la paix, dans ceux que les patriarches offrirent sur les montagnes, dans ceux que Moïse et toute la loi offraient dans le tabernacle et ensuite dans le temple, et, n'ayant jamais cessé d'être immolé en figure, il vient maintenant l'être en vérité <sup>1</sup>.

« Le lendemain Jean était encore là avec deux de ses disciples, et, regardant Jésus qui passait, il dit : Voilà l'Agneau de Dieu. Ces deux disciples l'ayant entendu parler ainsi suivirent Jésus. Alors Jésus se retournant et voyant qu'ils le suivaient, il leur dit : Que cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Rabbi (c'est-à-dire maître), où demeurez-vous ? Il leur dit : Venez et voyez. Ils allèrent, et ils virent où il demeurait, et ils demeurèrent chez lui ce jour-là. Or il était environ la dixième heure <sup>2</sup>. »

L'agneau du sacrifice perpétuel s'offrait le matin à neuf heures et l'après-midi à trois. Soit qu'on entende par la dixième heure dix heures du matin, car nous verrons plus tard que, suivant toute apparence, saint Jean l'Évangéliste connaissait cette manière de compter, soit qu'on entende la dixième heure du jour depuis le lever du soleil, ou quatre heures après midi, elle donne toujours à entendre que ce fut vers le temps du sacrifice que Jean dit à ses deux disciples en leur montrant Jésus-Christ : « Voici l'Agneau de Dieu. »

« Or André, frère de Simon-Pierre, était l'un des deux qui avaient entendu dire ceci à Jean et qui avaient suivi Jésus. Il rencontra

d'abord son frère Simon, à qui il dit : Nous avons trouvé le Messie (c'est-à-dire le Christ). Et il l'amena à Jésus. Or Jésus l'ayant regardé lui dit : Tu es Simon, fils de Jona ; tu seras appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre <sup>1</sup>. » Jésus le connaît au premier abord et sait à quoi il le destine. Il commence à former son Église, et il en désigne le fondement : « Vous vous appellerez Pierre. Vous serez cet immuable rocher sur lequel je bâtirai mon Église. » Quand un Dieu nomme l'effet suit le nom ; il se fit sans doute quelque chose dans saint Pierre à ce moment, mais qui n'est pas encore déclaré et qui se découvrira dans la suite ; car tout ceci n'était encore qu'un commencement ; ni saint Pierre ne suivit entièrement Jésus-Christ, ni saint André ne demeura alors avec lui qu'un jour. Il suffit que nous entendions que les préparations s'achèvent et que le grand ouvrage se commence, puisque les disciples de Jean profitent de son témoignage pour reconnaître Jésus et lui amener d'autres disciples.

« Le lendemain, Jésus, voulant aller en Galilée, rencontra Philippe et lui dit : Suivez-moi. Or Philippe était de Béthsaïde, la ville d'André et de Pierre. Philippe rencontra Nathanaël et lui dit : Celui de qui Moïse a écrit dans la loi, ainsi que les prophètes, nous l'avons trouvé ; c'est Jésus de Nazareth, fils de Joseph. Et Nathanaël (qu'on croit être saint Barthélemy) lui repartit : Peut-il sortir de Nazareth quelque chose de bon ? Philippe lui dit : Venez et voyez. Jésus, voyant venir Nathanaël, lui dit : Voici un vrai Israélite en qui il n'y a point d'artifice. — D'où me connaissez-vous ? lui dit Nathanaël. Jésus lui répondit : Avant que Philippe vous appelât je vous ai vu sous le figuier. — Maître, lui repartit Nathanaël, vous êtes le Roi d'Israël. Jésus lui répondit : Vous croyez parce que je vous ai vu sous le figuier. Vous verrez quelque chose de plus grand que ceci. Et il ajouta : En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme <sup>2</sup>. »

Dans ces dernières paroles Jésus-Christ fait allusion à l'échelle mystérieuse que le pa-

<sup>1</sup> Bossuet, *Élévat.* — <sup>2</sup> Jean, 1, 35-39.

<sup>1</sup> Jean, 1, 40-42. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 1, 43-51.

triarche Jacob avait vue en songe, sur laquelle les anges montaient et descendaient, et qui allait de lui jusqu'à Jéhova. Cette échelle prophétique, qui unissait ainsi la terre au ciel, signifiait l'union de la nature divine et de la nature humaine dans Celui qui est tout ensemble et le Fils de Dieu et le fils de Jacob ; qui, dans sa personne, a réconcilié le ciel et la terre, et par qui nos prières montent jusqu'à Dieu et les grâces de Dieu descendent jusqu'à nous. Comme tout n'est pas écrit dans les Évangiles, outre les apparitions d'anges à l'occasion du Christ, dont il y est fait mention, les apôtres ont pu en voir dont il n'est point parlé.

« Or, trois jours après, il se fit des noces en Cana de Galilée, et la mère de Jésus y était. Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples. Et, le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont point de vin. Jésus lui répondit : Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue. Alors sa mère dit à ceux qui servaient : Faites tout ce qu'il vous dira. Or il y avait là six grands vases de pierre pour servir aux purifications en usage parmi les Juifs, qui tenaient chacun de deux à trois mesures. Jésus leur dit : Emplissez d'eau les vases ; et ils les emplirent jusqu'au haut. Jésus ajouta : Puisez maintenant et portez-en au maître du festin ; et ils lui portèrent. Quand donc le maître du festin eut goûté l'eau qui avait été changée en vin, ne sachant pas d'où venait ce vin (ce que savaient bien les serviteurs qui avaient puisé l'eau), il appela l'époux et il lui dit : Tout homme sert le bon vin d'abord, et, après qu'on a beaucoup bu, il sert alors celui qui n'est pas si bon ; mais vous vous avez réservé le bon vin jusqu'à cette heure. Ce fut là le premier des miracles de Jésus, qui fut fait en Cana de Galilée ; et il manifesta sa gloire (par lui-même). Et ses disciples crurent en lui <sup>1</sup>, » non plus seulement par le témoignage de saint Jean-Baptiste, mais par lui-même et par les effets de sa puissance.

Il y a dans tout ceci un grand mystère de piété. C'est à la voix de Marie que le Fils de Dieu s'incarne dans ses chastes entrailles pour

racheter les hommes. C'est à la voix de Marie que sainte Élisabeth devient prophétesse et que son enfant tressaille de joie dans son sein et devient plus que prophète. C'est à la charité et aux prières de Marie que se doit ce grand miracle qui manifeste la gloire de Jésus, qui fonde la foi de ses apôtres, qui affermit ces futures colonnes de l'Église. « Mère de notre chef selon la chair, dit à ce sujet saint Augustin, elle est, selon l'esprit, la mère de tous ses membres, en coopérant par sa charité à la naissance spirituelle des enfants de Dieu <sup>1</sup>. » Jésus semble d'abord l'avoir refusée ; il fait néanmoins ce qu'elle lui demande. Que ne peut donc point obtenir une telle mère à qui son fils accorde tout, lors même qu'il semble qu'il la traite le plus rudement ! Et que ne lui donnera-t-il pas quand l'heure sera venue de la glorifier avec lui par toute la terre, puisqu'il avance en sa faveur, comme dit saint Jean Chrysostome, l'heure qu'il avait résolue <sup>2</sup> ? Mais qui n'admira que Jésus n'ait voulu faire son premier miracle qu'à la prière de la sainte Vierge, miracle pour une chose non nécessaire ? Quelle grande nécessité qu'il y eût du vin dans ce banquet ? Marie le désire, c'est assez. Invoquons-la donc avec confiance ; mais écoutons aussi comme elle parle à ceux pour lesquels elle a prié : « Faites ce que mon Fils vous ordonnera. J'ai prié, j'ai intercédé ; mais faites ce qu'il vous dira ; c'est à cette condition que vous verrez le miracle et l'effet de mes prières. » Ainsi attendons tout de Marie si nous sommes bien résolus de faire ce que Jésus nous commandera ; c'est la loi qu'elle nous prescrit elle-même.

A l'âge de douze ans Jésus avait dit à Marie et à Joseph : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois être dans ce qui est de mon Père ? » Il dit ici dans le même sens : « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue. » C'est que désormais il va parler et agir, non plus comme le fils d'une vierge mortelle, dont il a pris une nature sujette à la mort, mais comme l'Auteur de la vie, comme souverain Seigneur de toutes choses, comme Fils du

<sup>1</sup> Jean, 2, 1-11.

<sup>1</sup> De sancta Virg., n. 6, t. 6, col. 343. — <sup>2</sup> In Johann. homil. 22.



Très-Haut, comme Dieu, à qui et Marie, et Joseph, et toutes les créatures doivent louer et adoration.

Après les noces de Cana Jésus descendit à Capharnaüm avec sa mère, ses frères et ses disciples. Cette ville fut, depuis, sa demeure ordinaire et comme le centre de ses missions. Capharnaüm était une cité opulente et fort peuplée, située sur les confins des tribus de Zabulon et de Nephthali, à l'embouchure du Jourdain dans la mer de Galilée ou de Tibériade. Le séjour qu'y fit Jésus et le grand jour qu'il y fit éclore fut l'accomplissement de cette prophétie d'Isaïe : « La terre de Zabulon et la terre de Nephthali, route de la mer au delà du Jourdain, la Galilée des nations, ce peuple qui demeurait dans les ténèbres a vu une grande lumière, et ceux qui étaient dans les régions de l'ombre de la mort, la lumière s'est levée pour eux<sup>1</sup>. »

Mais la première fois qu'il vint dans cette ville Jésus n'y resta pas longtemps. La Pâque des Juifs était proche ; Jésus monta à Jérusalem, la cité du grand roi, pour accomplir ce qu'avait dit le prophète : « Voici que j'envoie mon ange, et il préparera la voie devant ma face. » Déjà tout le peuple et les princes du peuple savaient d'une manière certaine et juridique que cette première parole était accomplie dans la personne de Jean. Mais le prophète ajoute : « Et aussitôt viendra à son temple le Dominateur que vous cherchez et l'Ange du testament que vous désirez ; le voici qui vient<sup>2</sup>. » C'est cette seconde parole que Jésus vient accomplir ; il va se montrer, avec une autorité irrésistible, le dominateur et le maître du temple. Y ayant trouvé, dans le parvis extérieur où pouvaient entrer les gentils mêmes, des gens qui vendaient des bœufs, des moutons et des colombes, comme aussi des changeurs, pour le change des monnaies étrangères, et cela pour la commodité de ceux qui venaient offrir des sacrifices, il se fit une espèce de fouet avec de petites cordes, et les chassa du temple, avec les moutons et les bœufs ; il jeta aussi par terre l'argent des changeurs et il renversa leurs comptoirs. Et il dit à ceux qui vendaient des

colombes : « Otez tout cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père un lieu de marché<sup>1</sup>. »

La maison de son Père, c'est le temple ; comme son Fils il y déploie une autorité qui, à elle seule, est un miracle. De tant de marchands intéressés, qui étaient là par la permission ou la connivence des prêtres, pas un seul ne lui résiste, pas un seul ne dit mot. Peut-être qu'ils voyaient déjà reluire sur son front un rayon de cette majesté souveraine qui accablait les pécheurs au dernier jour. Cette autorité inexplicable montrait le dominateur attendu ; ce zèle pour la sainteté du temple montrait Celui qui dit à Dieu dans les psaumes : « Le zèle de votre maison m'a dévoré. » Ses disciples le surent bien reconnaître.

Il n'en fut pas de même des principaux Juifs, comme les prêtres et les pontifes. C'étaient eux principalement qui eussent dû veiller à la sainteté du temple, et c'étaient eux qui y avaient laissé introduire ce profane commerce. Dans l'origine les animaux nécessaires aux sacrifices se vendaient dans la ville ; ce fut par la connivence des prêtres qu'on se mit à les vendre dans le parvis extérieur ; peut-être même qu'ils y levaient un certain droit. De là pour le moins un tumulte peu convenable au lieu saint, et qui ne pouvait que scandaliser les gentils qui venaient y faire leurs prières. Les Juifs donc, offensés du zèle de Jésus, qui était pour eux un reproche, prirent la parole et lui dirent : « Par quel signe nous montrez-vous que vous pouvez faire ces choses ? » Jésus leur répondit : « Détruisez ce temple-ci, et dans trois jours je le relèverai. » Les Juifs lui repartirent : « Depuis quarante-six ans on a bâti à ce temple, et vous le relèverez dans trois jours ? » Mais lui parlait du temple de son corps. « Lors donc qu'il fut ressuscité d'entre les morts, ses disciples se souvinrent qu'il leur avait dit cela, et ils crurent à l'Écriture et à la parole que Jésus leur avait dite<sup>2</sup>, » c'est-à-dire qu'ils en comprirent tout le sens.

Pour lui reconnaître le droit d'empêcher la profanation du temple les Juifs avaient dé-

<sup>1</sup> Isaïe, 9, 1 et 2. — <sup>2</sup> Malach., 3, 1.

<sup>1</sup> Jean, 2, 13. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 2, 18.

mandé un miracle. C'était une bien mauvaise disposition pour l'obtenir. Jésus leur propose, en un sens, un miracle conditionnel : « Détruisez ce temple, que déjà vous laissez profaner, et dans trois jours je le rétablirai. » Les Juifs, n'ayant pas accepté la condition, n'eurent pas le droit de se plaindre. La parole du Seigneur s'accomplira néanmoins dans un autre sens. Ce temple de pierre était la figure d'un temple beaucoup plus saint, la figure du corps virginal et de l'âme sainte que le Verbe éternel s'est unis dans le sein d'une Vierge; temple adorable, où la Divinité habite corporellement, où la nature divine et la nature humaine sont à jamais unies en la même personne. C'est de ce sanctuaire véritable que Jésus parlait surtout. Détruisez ce temple, tuez ce corps, ou plutôt, vous le tuerez, mais je le relèverai dans trois jours. C'est le grand miracle qu'il annonce plus ouvertement ailleurs aux Juifs curieux : « Cette génération méchante et adultère demande un signe; il ne lui sera donné d'autre signe que le signe du prophète Jonas; car, comme Jonas a été trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi sera le Fils de l'homme trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre. »

Cependant, si Jésus renvoya les Juifs mal intentionnés au grand miracle de sa résurrection, il en fit plusieurs autres à Jérusalem pendant les fêtes de cette même Pâque, et beaucoup, en les voyant, crurent en son nom. Mais ils étaient de ceux qui croient pour un temps et qui se retirent au temps de l'épreuve. Aussi Jésus ne se fiait point à eux, parce qu'il les connaissait tous et qu'il n'avait pas besoin que personne lui rendit témoignage d'aucun homme; car il connaissait par lui-même ce qu'il y avait dans l'homme<sup>1</sup>.

Au nombre de ceux qui, à la vue des miracles de Jésus, crurent en son nom, mais d'une foi imparfaite, se trouvait un homme d'entre les pharisiens, nommé Nicodème, prince des Juifs, c'est-à-dire un des premiers de la nation. Celui-ci vint trouver Jésus, mais la nuit; la crainte des hommes l'empêchait encore de le faire en plein jour, et il lui dit :

« Rabbi, nous savons que vous êtes un docteur venu de la part de Dieu; car personne ne saurait faire les miracles que vous faites si Dieu n'est avec lui. »

On le voit; il ne regarde encore Jésus que comme un docteur approuvé de Dieu, et encore croyait-il dire beaucoup. « Nous savons, » dit-il, et non pas « je sais; » ce qui donne à entendre qu'il y en avait encore d'autres de son rang qui pensaient comme lui, mais qui osaient encore moins se déclarer. Jésus, qui n'achève point de briser le roseau déjà froissé ni d'éteindre la mèche qui fume encore, ne fait aucun reproche à ce disciple imparfait et timide, mais s'applique à élever son intelligence à des vérités plus hautes. Nicodème le reconnaissait pour son maître et demandait sans doute à s'instruire des mystères du Messie et de son empire.

Jésus lui répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. » Nicodème, prenant ces paroles dans un sens tout charnel, quoiqu'il fût un des principaux docteurs de la synagogue, lui dit : « Comment un homme peut-il naître quand il est vieux? Peut-il rentrer dans le sein de sa mère et renaître? » Jésus répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit. Ne vous étonnez pas de ce que je vous ai dit, qu'il faut que vous naissiez encore une fois. L'Esprit souffle où il veut, et vous entendez sa voix; mais vous ne savez d'où il vient ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit. »

Nicodème pensait à la naissance charnelle; Jésus lui fait entendre une naissance spirituelle. Le premier homme a été créé de terre et d'eau; l'homme nouveau sera créé de l'eau et du Saint-Esprit. L'un et l'autre sont un miracle. Sous la main de Dieu, la terre détrempée d'eau ou le limon est devenu nerfs, os, chair, sang, veines, peau, tête, bras, mains, pieds. Aujourd'hui encore la même terre détrempée d'eau se fait vin dans la vigne, sucre dans la canne, miel dans la fleur, farine dans le blé, et autres choses dans d'autres

<sup>1</sup> Jean, 2, 23-25.



plantes. Qui comprend cela? Comment cela se fait-il? Dieu a dit une parole : *Que la terre produise*. Et auparavant déjà l'Esprit de Dieu se mouvait sur les eaux, leur communiquant dès lors ces vertus merveilleuses que nous voyons toujours et ne comprenons jamais. Or, si cette énergie de l'Esprit de Dieu, communiquée dès l'origine à la terre de soi inerte et à l'eau de soi insipide, les fait naître et renaître tous les jours à une vie au-dessus de leur état naturel, à une vie végétale, à une vie de plante, est-il incroyable que le même Esprit, se communiquant à l'eau du baptême, y fasse naître ou renaître l'homme à une vie au-dessus de son état naturel, à une vie divine, à une vie d'enfant de Dieu? Si la chair produit quelque chose de charnel l'Esprit ne produira-t-il pas quelque chose de spirituel? Voyez dans les Écritures, voyez dans les prophètes, comme Élie et les autres : l'Esprit souffle où il veut, inspire et fait parler qui il veut; on entend sa voix, on aperçoit ses effets; mais on ne le voit pas lui-même, on ne sait d'où il vient ni où il va. Le souffle de l'air nous en présente même quelque image; on l'entend, on le sent; mais on ne le voit pas, on ne sait quelle est sa route. Ainsi en est-il de la naissance spirituelle.

Nicodème, toujours attaché à sa première imagination, lui répondit : « Comment cela peut-il se faire ? » Jésus lui dit : « Quoi ! vous êtes maître en Israël et vous ignorez ces choses ? Vous ne concevez pas ce que peut être une naissance spirituelle, vous, le docteur d'Israël, vous qui recourez sans cesse à l'eau pour effacer les souillures légales et renaître pur, vous qui savez que Naaman entra lépreux dans les eaux du Jourdain et en sortit comme un enfant nouveau-né ? vous qui avez lu dans le prophète : Je répandrai sur vous une eau pure, et je vous purifierai de toutes vos souillures; et je vous donnerai un cœur nouveau, je placerai un nouvel esprit au milieu de vous ; j'y placerai mon esprit <sup>1</sup> ? Que si vous ne concevez pas encore, croyez du moins à notre parole; car, en vérité, en vérité, je vous le dis, ce que nous

disons, nous le savons ; ce que nous attendons, nous l'avons vu ; mais vous ne recevez pas notre témoignage. Que si vous ne croyez pas lorsque je vous dis des choses terrestres, comment croirez-vous si je vous dis les choses célestes ? Si vous ne croyez ni ne comprenez lorsque je vous parle de la génération spirituelle de l'homme, comment croirez-vous, comment comprendrez-vous lorsque je vous parlerai de la génération éternelle du Verbe dans le sein du Père ? Cependant de quel autre pourriez-vous l'apprendre ? Personne n'est monté au ciel pour savoir ce qui s'y passe sinon Celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel. C'est donc lui qu'il faut croire. Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle. Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. Qui croit en lui n'est pas jugé, mais qui n'y croit pas est déjà jugé, parce qu'il ne croit point au nom du Fils unique de Dieu. Or voici le jugement : c'est que la lumière est venue dans le monde et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises; car quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient accusées. Mais celui qui fait, qui réalise la vérité, vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu <sup>1</sup>. »

Nicodème était venu à Jésus comme à un docteur ; Jésus lui apprend qu'effectivement il l'est, et que même il n'y en a point d'autre que lui ; qu'étant à la fois au ciel et sur la terre, Fils de Dieu et Fils de l'homme, lui seul connaît les choses du ciel et de la terre, les mystères de Dieu et de l'homme ; que, comme le serpent d'airain avait été élevé dans le désert pour guérir par son aspect ceux qui avaient été mordus par des serpents

<sup>1</sup> Ézéchi., 36, 25.

<sup>1</sup> Jean, 3, 1-21.

venimeux, ainsi lui-même serait élevé sur la croix pour sauver de la mort éternelle à la vie éternelle quiconque croirait en lui ; qu'il ne venait pas cette fois pour juger le monde, mais pour le sauver, tant était grande la miséricorde de son Père ; que cependant quiconque ne croirait pas en lui était jugé et condamné d'avance, comme n'ayant pas voulu croire en celui qui mérite le plus d'être cru, le Fils de Dieu, pendant qu'il ne cessait d'en croire qui le méritent infiniment moins, les hommes et soi-même ; que la cause de cette incrédulité est la corruption du cœur, qui hait la vérité parce qu'elle le condamne et le menace du grand jour. Nicodème ne perdit pas tout à fait le fruit de ces hautes leçons : s'il n'ose pas se déclarer ouvertement son disciple, il le sera en secret, il le défendra indirectement dans le grand conseil de la nation ; enfin, lorsqu'il l'aura vu expirer sur la croix, il ne craindra plus de se montrer au grand jour pour lui donner la sépulture la plus honorable.

« Après les fêtes de Pâque Jésus, étant sorti de Jérusalem, vint avec ses disciples dans le territoire de la Judée, et là il demeurait avec eux et baptisait. Or Jean baptisait aussi à Ennon, près de Salim, parce qu'il y avait là beaucoup d'eau, et on y venait, et on était baptisé. Car Jean n'avait point encore été envoyé en prison. Or il s'éleva une question entre les disciples de Jean et les Juifs sur la purification, c'est-à-dire sur le baptême. Et les disciples de Jean vinrent lui dire : Maître, celui qui était avec vous au delà du Jourdain, et à qui vous avez rendu témoignage, le voilà qui baptise, et tout le monde va à lui. » Ils croyaient qu'étant venu lui-même à Jean pour s'en faire baptiser on ne devait pas quitter Jean pour lui. Dieu permit cette dispute et cette espèce de jalousie des disciples de saint Jean-Baptiste pour donner lieu à cette instruction admirable du saint précurseur : « L'homme ne peut rien recevoir s'il ne lui a été donné du Ciel. Vous me rendez vous-mêmes témoignage que j'ai dit : Je ne suis pas le Christ, mais je suis envoyé devant lui. Celui à qui est l'épouse, voilà l'Époux ; mais l'ami de l'Époux qui l'assiste et qui l'écoute est transporté de joie par la voix

de l'Époux. Et c'est par là que ma joie s'accomplit <sup>1</sup>. »

Qui pourrait entendre la suavité de ces dernières paroles ? Saint Jean nous y découvre un nouveau caractère de Jésus-Christ, le plus tendre et le plus doux de tous : c'est qu'il est l'Époux. Il a épousé la nature humaine qui lui était étrangère ; il en a fait un même tout avec lui ; en elle il a épousé sa sainte Église, épouse immortelle qui n'a ni tache ni ride. Il a épousé les âmes saintes qu'il appelle à la société non-seulement de son royaume, mais encore de sa royale couche, les comblant de dons, de chastes délices, jouissant d'elles, se donnant à elles, leur donnant non-seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est, son corps, son âme, sa divinité, et leur préparant dans la vie future une union incomparablement plus grande. Voilà donc le caractère de Jésus. C'est un époux tendre, passionné, transporté, dont l'amour se montre par des effets inouïs. Et quel est le caractère de Jean ? Il est l'ami de l'Époux qui entend sa voix. C'est ce qui ne lui était pas encore arrivé. Jusqu'ici il l'avait annoncé, ou sans le connaître, ou sans entendre sa parole ; maintenant qu'après s'être fait baptiser par saint Jean il a commencé sa prédication, et qu'ainsi qu'il l'avait toujours désiré le bruit de sa parole retentit jusqu'à lui, saint Jean, ravi de l'entendre, ne sait comment expliquer sa joie <sup>2</sup>.

« Il faut qu'il croisse, continue-t-il, et que moi je diminue. Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous ; celui qui est sorti de la terre est de la terre et parle de la terre, mais Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous. Et ce qu'il atteste, il l'a vu et entendu ; et personne ne reçoit son témoignage. Celui qui reçoit son témoignage atteste que Dieu est véritable ; car Celui que Dieu a envoyé ne dit que des paroles de Dieu, parce que Dieu ne lui donne pas son Esprit avec mesure. Le Père aime le Fils, et il lui a mis toutes choses entre les mains. Celui qui croit au Fils a la vie éternelle, et, au contraire, qui est incrédule au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu sur lui <sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> Jean, 3, 22-29. — <sup>2</sup> Bossuet, *Élévat.* — <sup>3</sup> Jean, 3, 30-36.



« Jésus ayant donc su que les pharisiens avaient appris qu'il faisait plus de disciples et baptisait plus de personnes que Jean (quoique Jésus ne baptisât point lui-même, mais ses disciples), il quitta la Judée et s'en alla de nouveau en Galilée. Or il fallait qu'il passât par la Samarie. » Ce pays, après la transmigration des dix tribus sous le roi Salmanasar, avait été repeuplé par une colonie de Babylone, dont le plus grand nombre s'appelaient Cuthéens. Ils avaient reçu le culte du vrai Dieu et les cinq livres de Moïse, mais en retenant plusieurs superstitions païennes. Un certain nombre d'Israélites, laissés dans le pays lors de la captivité ou revenus après, s'unirent à eux avec le temps et formèrent un mélange de peuple sous le nom de Samaritains. Ainsi que nous l'avons déjà vu, lorsque les affaires des Juifs allaient bien ils prétendaient être Juifs; mais, quand elles allaient mal, ils niaient qu'ils le fussent. C'est pour cette raison entre autres que les Juifs les avaient en aversion.

« Jésus vint donc en une ville de Samarie nommée Sichar, anciennement Sichem, près de l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph. Là était la fontaine de Jacob. Jésus donc, fatigué du chemin, s'assit sur la fontaine; c'était environ la sixième heure ou midi. Une femme samaritaine vint puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donnez-moi à boire (car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter à manger). Cette femme samaritaine donc lui dit : Comment, vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis femme samaritaine ? car les Juifs n'ont point de communication avec les Samaritains. Jésus répondit : Si vous saviez le don de Dieu et qui est Celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, vous lui en eussiez peut-être demandé, et il vous aurait donné une eau vive. — Seigneur, dit la femme, vous n'avez point avec quoi puiser et le puits est profond; d'où avez-vous donc une eau vive ? Êtes-vous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné le puits ? et lui-même en a bu, et ses enfants, et ses troupeaux. Jésus répondit et lui dit : Quiconque boit de cette eau-là aura encore soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus soif à

jamais; mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine d'eau qui rejaillira jusque dans la vie éternelle. » Cette eau vivante est le Saint-Esprit, qui, reçu dans une âme fidèle, y devient une source intarissable de grâces, et la fait jaillir en pieux élans jusqu'en Dieu, le souverain bien, où tous les désirs se trouvent satisfaits. « La Samaritaine, qui ne comprenait pas encore ce mystère, dit à Jésus : Seigneur, donnez-moi cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus en puiser ici. Jésus, qui l'exauçait sans qu'elle s'en doutât, lui dit : Allez, appelez votre mari et revenez. La femme répondit : Je n'ai point de mari. Jésus répliqua : Vous avez bien dit, je n'ai point de mari; car vous avez eu cinq maris, et celui que vous avez maintenant n'est pas votre mari; en cela vous dites vrai. La femme lui dit : Seigneur, je vois que vous êtes prophète. Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites, vous autres Juifs, que c'est dans Jérusalem qu'est le lieu où il faut adorer. — Femme, lui dit Jésus, croyez-moi, l'heure vient que ce ne sera plus sur cette montagne exclusivement, ni dans Jérusalem que vous adorerez le Père. Vous adorez ce que vous ne savez pas; pour nous nous adorons ce que nous savons, car le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient, et elle est maintenant, que de vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; car ce sont de tels adorateurs que cherche le Père. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité. La femme lui dit : Je sais que le Messie vient, qui est appelé Christ; quand il sera venu il nous annoncera toutes choses. Jésus lui dit : C'est moi-même qui vous parle.

« En même temps ses disciples arrivèrent, et ils s'étonnaient de ce qu'il parlait avec une femme. Aucun cependant ne dit : Que lui demandez-vous ? ou : Pourquoi parlez-vous avec elle ? La femme donc laissa là sa cruche et s'en alla à la ville, et dit aux habitants : Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait; ne serait-ce point le Christ ? Ils sortirent donc de la ville et vinrent vers lui.

« Cependant ses disciples le priaient en lui disant : Maître, mangez. Mais il leur dit : J'ai

à manger d'une nourriture que vous ne connaissez point. Les disciples donc disaient entre eux : Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ? Jésus leur dit : Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. Ne dites-vous pas qu'il y a encore quatre mois jusqu'à ce que la moisson vienne ? Voilà que je vous dis : Levez vos yeux et regardez les campagnes, car elles sont déjà blanches pour la moisson ; et celui qui moissonne reçoit un salaire et amasse des fruits pour la vie éternelle, afin que celui qui sème soit dans la joie aussi bien que celui qui moissonne. Car ce que l'on dit d'ordinaire est vrai en cette rencontre : autre est celui qui sème, autre celui qui moissonne. Je vous ai envoyés moissonner ce que vous n'avez pas travaillé ; d'autres, les patriarches et les prophètes, ont travaillé, et vous êtes entrés dans leur travail.

« Or plusieurs Samaritains de cette ville-là crurent en lui, à cause de la parole de cette femme qui avait rendu ce témoignage : Il m'a dit tout ce que j'ai fait. Les Samaritains étant donc venus vers lui le prièrent de demeurer avec eux. Et il demeura là deux jours ; et il y en eut beaucoup plus qui crurent en lui pour avoir entendu ses discours, de sorte qu'ils disaient à cette femme : Ce n'est plus sur ce que vous nous avez dit que nous croyons, car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde, le Christ <sup>1</sup>. »

« Deux jours après, Jésus partit de là et s'en alla en Galilée. Quand il y fut venu les Galiléens le reçurent bien, ayant vu toutes les choses qu'il avait faites à Jérusalem au jour de la fête ; car eux aussi étaient venus à cette fête <sup>2</sup>. »

« Jésus vint donc une seconde fois à Cana de Galilée, où il avait changé l'eau en vin. Or il y avait un officier royal dont le fils était malade à Capharnaüm, lequel, ayant appris que Jésus arrivait de Judée dans la Galilée, alla vers lui et le pria de descendre et de guérir son fils ; car il était près de mourir. Jésus donc lui dit : Si vous ne voyez des signes et des prodiges vous ne croyez point.

Il oppose tacitement à la foi imparfaite de cet homme, qui croyait qu'il avait besoin de venir sur les lieux, la foi si prompte des Samaritains, qui, sans avoir vu aucun miracle, reconnurent en lui le Sauveur du monde. Seigneur, dit cet officier, descendez avant que mon fils meure. Jésus lui dit : Allez, votre fils vit. Cethomme crut à la parole que Jésus lui avait dite et il s'en allait. Et, comme déjà il descendait, ses serviteurs vinrent au-devant de lui et lui annoncèrent que son fils vivait. Il leur demanda à quelle heure il s'était trouvé mieux, et ils lui dirent : Hier, à la septième heure, la fièvre le quitta. Le père donc reconnut que c'était à cette heure-là même que Jésus lui avait dit : Votre fils vit. Et il crut, lui et toute sa maison. Ce second miracle, Jésus le fit à son second retour de Judée en Galilée. Le premier, où il avait changé l'eau en vin, il l'avait déjà fait à son premier retour <sup>1</sup>. »

« Jésus, ayant quitté la ville de Nazareth, près de Cana, alla s'établir tout à fait à Capharnaüm, où il avait déjà séjourné quelque peu de temps avant son dernier voyage de Jérusalem. Dès lors il commença à prêcher et à dire : Le temps est accompli ; le royaume de Dieu est proche ; faites pénitence, et croyez à l'Évangile, à la bonne nouvelle qui vous est annoncée. Et sa renommée se répandit dans tout le pays dalentour ; et il enseignait dans les synagogues ; et tout le monde célébrait ses louanges <sup>2</sup>.

« Or, marchant le long de la mer de Galilée, Jésus vit deux frères, Simon, appelé Pierre, et André, son frère, qui jetaient leur filet dans la mer ; car ils étaient pêcheurs, et il leur dit : Venez après moi et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. Eux aussitôt, abandonnant leurs filets, le suivirent. De là s'avançant il vit deux autres frères dans une barque, Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère, avec Zébédée, leur père, qui raccommodaient leurs filets ; et il les appela. Eux aussitôt le suivirent, abandonnant leur père dans la barque, avec les filets et les ouvriers <sup>3</sup>. »

Voilà ceux qui doivent accomplir les pro-

<sup>1</sup> Jean, 4, 1-42. — *Ibid.*, 4, 43-45.

<sup>2</sup> Jean, 4, 46-54. — <sup>3</sup> Matth., 4, 13-17. — *Ibid.*, 4, 18-22. Marc, 1, 16-20.



phéties, annoncer la nouvelle alliance, faire triompher la croix, établir partout l'empire du Christ. Est-ce qu'il ne veut point des grands de la terre, ni des riches, ni des nobles, ni des puissants, ni même des doctes, des orateurs et des philosophes ? Il n'en est pas ainsi. Voyez les âges suivants ; les grands viendront en foule se joindre à l'humble troupeau du Sauveur ; les empereurs et les rois abaisseront leur tête superbe pour porter le joug ; on verra les faisceaux romains abattus devant la croix de Jésus. Les Juifs feront la loi aux Romains ; ceux-ci recevront dans leurs États des lois étrangères, qui y seront plus fortes que les leurs propres ; ils verront sans jalousie un empire s'élever au-dessus de leur empire, des lois au-dessus de leurs lois. Les orateurs viendront, et on leur verra préférer la simplicité de l'Évangile et ce langage mystique à cette magnificence de leurs discours vainement pompeux. Ces esprits polis de Rome et d'Athènes viendront apprendre à parler dans les écrits des Barbares. Les philosophes se rendront aussi, et, après s'être longtemps débattus et tourmentés, ils donneront enfin dans les filets de nos célestes pêcheurs, où, étant pris heureusement, ils quitteront les rets de leurs vaines et dangereuses subtilités, où ils tâchaient de prendre les âmes ignorantes et curieuses. Ils apprendront, non à raisonner, mais à croire et à trouver la lumière dans une intelligence captivée.

Jésus ne rebute donc point les grands, ni les puissants, ni les sages. « Il ne les rejette pas, dit saint Augustin, mais il les diffère <sup>1</sup>. » Les grands veulent que leur puissance donne le branle aux affaires ; les sages, que leurs raisonnements gagnent les esprits. Dieu veut déraciner leur orgueil, Dieu veut guérir leur enflure. Ils viendront en leur temps, quand tout sera accompli, quand l'Église sera établie, quand l'univers aura vu et qu'il sera bien constant que l'ouvrage aura été achevé sans eux ; quand ils auront appris à ne plus partager la gloire de Dieu, à descendre de cette hauteur, à quitter dans l'Église, au pied de la croix, cette primauté qu'ils affectent ;

quand ils se réputeront les derniers de tous, les premiers partout, mais les derniers dans l'Église ; ceux que leur propre grandeur éloigne le plus du Ciel, ceux que leurs périls et leurs tentations approchent le plus près de l'abîme <sup>1</sup>.

« Accompagné de ses disciples Jésus vint à Capharnaüm, et, entrant aussitôt dans la synagogue le jour du sabbat, il enseignait les assistants. Et eux s'étonnaient de sa doctrine, parce qu'il les enseignait comme ayant puissance, et non pas comme les scribes. Or il y avait dans leur synagogue un homme possédé d'un esprit immonde, qui cria à haute voix : Laissez-nous ! Qu'y a-t-il entre vous et nous, Jésus de Nazareth ? Êtes-vous venu pour nous perdre ? Je sais qui vous êtes, le Saint de Dieu. Mais Jésus lui dit avec menace : Tais-toi et sors de cet homme. Et le démon, l'ayant jeté au milieu de l'assemblée, sortit de lui sans lui faire aucun mal. Et tous en furent épouvantés, et ils se disaient les uns aux autres : Qu'est-ce que ceci ? quel est ce nouvel enseignement ? Car il commande avec autorité, même aux esprits impurs, et ils lui obéissent. Et aussitôt sa renommée se répandit par toute la Galilée <sup>2</sup>. »

« En sortant de la synagogue Jésus vint avec Jacques et Jean en la maison de Simon et d'André. Or la belle-mère de Simon était au lit, ayant une grosse fièvre ; ils le prièrent aussitôt pour elle ; et lui, s'approchant, la prit par la main, commanda à la fièvre ; au même instant la fièvre la quitta ; elle se leva et se mit aussitôt à les servir.

« Sur le soir, après le coucher du soleil (car c'était un jour de sabbat auquel les Juifs ne faisaient rien avant cette heure), on lui apporta tous les malades et tous les possédés. Toute la ville était assemblée devant la porte. Jésus mit la main sur chacun d'eux et les guérit tous, de manière qu'il accomplit ce qui avait été dit par le prophète Isaïe : Il a pris sur lui nos infirmités et il s'est chargé de nos maladies <sup>3</sup>. Les démons sortaient aussi du corps de plusieurs, criant et disant : « Vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. » Mais

<sup>1</sup> Bossuet, *Panég. de S. André*. — <sup>2</sup> Marc, 1, 21-28. Luc, 4, 31-37. — <sup>3</sup> Matth., 8, 14-17. Marc, 1, 29-34. Luc, 4, 38-41.

<sup>1</sup> Aug., *Sermo* 87, n. 12.

il les menaçait et les empêchait de dire qu'ils fussent qu'il était le Christ. Le diable étant le père du mensonge, Jésus ne voulut pas de son témoignage, même vrai.

« Le lendemain, s'étant levé de fort grand matin, il sortit et s'en alla dans un lieu désert, et là il priait. Simon et ceux qui étaient avec lui l'y suivirent. Et, quand ils l'eurent trouvé, ils lui dirent : Tout le monde vous cherche. Et il leur dit : Allons aux villages et aux villes qui sont ici autour, afin que je prêche là aussi ; car c'est pour cela que je suis venu. Et il parcourait toute la Galilée, enseignant dans les synagogues, prêchant l'évangile du royaume et guérissant toute langueur et toute infirmité parmi le peuple. Et sa renommée se répandit par toute la Syrie ; et on lui présenta tous ceux qui étaient malades et affligés de diverses sortes de maux et de douleurs, des possédés, des lunatiques, des paralytiques ; et il les guérit. Et de nombreuses troupes le suivirent de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, de la Judée et d'au delà du Jourdain <sup>1</sup>. » La Décapole était un pays de dix villes au delà du lac ou de la mer de Génésareth ou de Tibériade.

« Or il arriva que la foule se pressait autour de lui pour ouïr la parole de Dieu et qu'il était debout près du lac de Génésareth. Et il vit deux barques qui étaient près du lac, et les pêcheurs étaient descendus et lavaient leurs filets. Montant donc en l'une de ces barques, qui était à Simon, il le pria de la conduire à quelque distance de la terre ; et, s'étant assis, il enseignait la multitude de dessus la barque. Et, quand il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez en pleine mer et jetez vos filets pour pêcher. Simon lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, mais à votre parole je jeterai le filet. L'ayant donc fait ils prirent une grande quantité de poissons, de manière que leurs filets se rompaient. Et ils firent signe à leurs compagnons qui étaient dans l'autre barque de venir les aider. Ils y vinrent et remplirent les deux barques, de sorte qu'elles allaient enfoncer. Simon Pierre ayant donc vu cela tomba aux genoux de Jésus,

disant : Seigneur, éloignez-vous de moi, parce que je suis un homme pécheur. Car il était saisi d'épouvante, et tous ceux qui étaient avec lui, à cause de la capture de poissons qu'ils avaient faite, ainsi que Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient compagnons de Simon. Et Jésus dit à Simon : Ne crains point ; désormais tu seras ainsi preneur d'hommes. Et, quand ils eurent amené les barques à terre, ils abandonnèrent tout et le suivirent <sup>1</sup>. »

Simon avait été amené une première fois à Jésus, par son frère André, et en avait reçu le nom de Pierre. Plus tard Jésus appela à sa suite les deux frères, ainsi que Jacques et Jean. Ils quittèrent alors leurs filets et le suivirent habituellement. Mais, comme ils vivaient de la pêche, ils revenaient encore quelquefois à leurs barques. Peut-être qu'ils y employaient la nuit, afin de suivre le Seigneur pendant le jour. Après cette pêche miraculeuse ils quittèrent non plus simplement leurs filets, mais tout : expression qui fait entendre que c'est ici leur vocation dernière et définitive, et que désormais ils s'attachent inséparablement à Jésus.

Si nous voulons considérer avec attention toutes les circonstances de cette pêche miraculeuse, nous y verrons toute l'histoire de l'Eglise figurée avec les traits les plus frappants. C'est dans la barque de Pierre que Jésus monte ; c'est dans la barque de Pierre qu'il est assis, enseignant la foule des peuples ; c'est de la barque de Pierre qu'il instruit le genre humain. C'est à Pierre qu'il dit d'avancer en pleine mer ; cette mer, c'est le monde, mer profonde et orageuse, pleine de tumulte et d'agitations, où les individus et les peuples flottent çà et là à tout vent de doctrine et se dévorent les uns les autres comme des poissons. C'est à Pierre que Jésus commande de jeter le filet dans cet abîme ; c'est à Pierre qu'il est donné d'y prendre cette multitude innombrable de toute tribu et de toute langue, savants et ignorants, riches et pauvres, peuples et rois, ces grands poissons, ces monstres marins qui fendent les eaux avec grand tumulte. Dans ce grand

<sup>1</sup> Matth., 4, 23-25. Marc, 1, 35-39. Luc, 4, 42-44.

<sup>1</sup> Luc, 5, 1-11.



nombre il y aura des esprits inquiets et impatients qui ne pourront se donner de bornes ni se renfermer dans l'obéissance. La curiosité les agite, l'inquiétude les pousse, l'orgueil les emporte; ils rompent les rets, ils échappent, ils font des schismes et des hérésies, ils s'égarent dans des questions infinies, ils se perdent dans l'abîme des opinions humaines. Mais la multitude n'en remplira pas moins les deux barques, la synagogue et la gentilité : la synagogue d'où Pierre a jeté son filet ; la gentilité restée vide jusque-là, mais qui se remplit de la pêche de Pierre. Elles seront même si pleines qu'elles failliront être submergées. La multitude des fidèles sera si grande, les méchants y seront tellement mêlés aux bons, les scandales y deviendront quelquefois si forts, il sera si difficile d'y porter la correction nécessaire, que l'Église semblera près d'être submergée par son propre poids ; mais non : elle abordera au rivage de l'éternité ; Jésus est avec elle.

« Et il arriva, comme Jésus était dans une ville, qu'un lépreux vint à lui, le priant et se jetant à genoux, et lui disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Jésus eut pitié de lui, et, étendant la main, il le toucha et lui dit : Je le veux, soyez guéri. Et dès qu'il eut dit cette parole la lèpre quitta cet homme, et il fut guéri. Jésus le renvoya aussitôt, en lui disant avec de fortes menaces : Gardez-vous bien de parler de ceci à personne ; mais allez vous montrer aux prêtres et offrez pour votre guérison ce que Moïse a ordonné comme un témoignage pour eux. Mais celui-ci, s'en allant, commença de raconter la chose et de la publier partout, de sorte que Jésus ne pouvait plus entrer publiquement dans une ville ; mais il se tenait dehors dans des lieux déserts où il priait, et on venait à lui de tous côtés <sup>1</sup>. »

« Quelques jours après il revint secrètement à Capharnaüm ; mais, dès que l'on eut ouï dire qu'il était dans la maison, sans doute celle de Pierre, où il avait coutume de loger, il s'y assembla un si grand nombre de personnes que même tout l'espace qui était devant la porte ne pouvait les contenir ; et il

leur prêchait la parole. Et il y avait assis là des pharisiens et des docteurs de la loi, qui étaient venus de tous les villages de la Galilée, de la Judée et de Jérusalem ; et la vertu du Seigneur opérait pour guérir les malades. Et voilà que quatre hommes, portant sur un lit quelqu'un qui était paralytique, cherchaient à le faire entrer et à le poser devant lui. Mais, ne trouvant point de quel côté le faire entrer, à cause de la multitude, ils montèrent sur le toit, qui, suivant l'usage de la Judée, était en plate-forme avec un escalier en dehors, et, y ayant fait une ouverture en ôtant des briques, ils le descendirent par là, avec son lit, au milieu de l'assemblée, devant Jésus ; lequel voyant leur foi dit au paralytique : Mon fils, vos péchés vous sont remis. Alors les scribes et les pharisiens se mirent à raisonner en eux-mêmes et à dire : Qui est celui-ci qui blasphème de la sorte ? Qui peut remettre les péchés sinon Dieu seul ? Mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur répondit : Que raisonnez-vous dans vos cœurs ? Lequel est le plus aisé de dire : Vos péchés vous sont remis, ou de dire : Levez-vous et marchez ? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, il dit au paralytique : Je te dis, lève-toi, emporte ton lit et va en ta maison. Et aussitôt, se levant devant eux, il emporta le lit sur lequel il gisait et s'en alla en sa maison glorifiant Dieu. Et l'étonnement les saisit tous, et ils glorifiaient Dieu de ce qu'il avait donné une telle puissance aux hommes ; et ils furent remplis de crainte, disant : Nous avons vu aujourd'hui des choses merveilleuses, des choses telles que nous n'en avons jamais vues <sup>1</sup>. »

Si le peuple était émerveillé de voir au Fils de l'homme la puissance de remettre les péchés, il ne devait pas être moins émerveillé de voir sa charité pour les pécheurs. « Étant sorti de nouveau vers la mer où il instruisait la multitude qui l'y suivait, il vit en passant un publicain, Lévi, fils d'Alphée, nommé aussi Matthieu, assis au bureau des impôts ; et il lui dit : Suivez-moi. Et celui-ci, quittant tout, se leva et le suivit. Et Lévi lui fit un

<sup>1</sup> Marc, 1, 40-45. Luc, 5, 12-16.

<sup>1</sup> Matth., 9, 1-8. Marc, 2, 1-12. Luc, 5, 17-26.

grand festin dans sa maison. Jésus donc étant à table, il vint beaucoup de publicains et de pécheurs qui se mirent à table avec lui et avec ses disciples, car il y en avait un grand nombre qui le suivaient. Mais les pharisiens et les scribes, voyant qu'il mangeait avec les publicains et les pécheurs, en murmuraient et disaient à ses disciples : Pourquoi votre maître mange-t-il avec les publicains et les pécheurs, et vous avec lui ? » Enorgueillis d'une apparence de piété, ces hommes étaient pleins de mépris pour les autres. « Jésus leur répondit : Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades. Allez, et apprenez ce que veut dire cette parole : J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice. Car ce ne sont pas les justes, mais les pécheurs, que je suis venu appeler à la pénitence <sup>1</sup>. »

Confondus de ce côté, les pharisiens revinrent d'un autre. Ils pratiquaient volontiers des jeûnes de surrogation, qu'ils s'imposaient eux-mêmes ou que leur imposaient leurs maîtres. Les disciples de saint Jean-Baptiste en faisaient autant. « Ils vinrent donc à Jésus avec ces derniers, qu'ils mirent en avant, et qui lui dirent : Pourquoi les pharisiens et nous autres jeûnons-nous fréquemment, et vos disciples ne jeûnent-ils pas, mais mangent et boivent comme les autres ? » Jésus avait dit qu'il était venu appeler les pécheurs à la pénitence ; et cependant il ne leur imposait ni les jeûnes fréquents, ni les longues prières des pharisiens. N'était-ce pas là se contredire ? Et c'est par la bouche des disciples de Jean que les pharisiens lui adressent ce reproche. Pour leur répondre Jésus leur rappelle une image que leur avait expliquée naguère Jean lui-même, l'image de noces et d'époux. « Les enfants des noces, les amis de l'époux peuvent-ils donc jeûner pendant que l'époux est avec eux ? Peuvent-ils être dans le deuil pendant que l'époux est avec eux ? Non. Mais il viendra un temps où l'époux leur sera ôté, et ce sera alors qu'ils jeûneront. Personne ne met une pièce de drap neuf à un vieil habit parce que le neuf emporte une partie du vieux et le déchire

encore davantage. L'on ne met point non plus du vin nouveau dans de vieilles outres ; autrement les outres se rompent, le vin se répand et les outres se perdent. Mais on met le vin nouveau dans des outres neuves, et ainsi le vin et les outres se conservent. Et il n'y a personne qui, buvant du vin vieux, veuille aussitôt du nouveau, parce qu'il dit : Le vieux est meilleur <sup>1</sup>. »

Jésus est la vigne de la vérité, qui produit un vin nouveau, d'une générosité incomparable ; ce vin, pour jeter son feu, demande des vaisseaux qui puissent en soutenir la force. Jésus vient apporter une doctrine nouvelle, plus parfaite que celle des scribes et des pharisiens ; mais il faut que les âmes y soient préparées peu à peu, jusqu'à être entièrement renouvelées. Il dira à ses disciples, la veille même de sa mort : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pouvez les porter maintenant. Lorsque l'Esprit de vérité sera venu, qu'il aura fait de vous des vaisseaux neufs, alors il vous enseignera toute vérité, alors il répandra en vous ce qu'il y a de plus élevé dans ma doctrine. » C'est toujours cette sagesse qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force, mais qui dispose toutes choses avec douceur, suavité, par degrés insensibles, depuis le mouvement le plus imparfait de repentir jusqu'à l'acte du plus parfait amour.

« Après cela était une fête des Juifs : on croit que c'est la Pâque ; et Jésus monta à Jérusalem. Or il y avait à Jérusalem, auprès de la porte des Brebis, une piscine appelée en hébreu Bethesda ou Bethesda, maison de pêche ou maison de miséricorde, qui avait cinq portiques, dans lesquels gisait une grande multitude de malades, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, attendant le mouvement de l'eau ; car un ange du Seigneur descendait à certain temps dans cette piscine et agitait l'eau, et celui qui descendait le premier dans la piscine après que l'eau avait été agitée était guéri, de quelque maladie qu'il fût atteint. Or il y avait là un homme qui était malade depuis trente-huit ans. Lorsque Jésus le vit gisant par terre, sachant qu'il était ma-

<sup>1</sup> Matth., 9, 9-12. Marc, 2, 13-17. Luc, 5, 27-32.

<sup>1</sup> Matth., 9, 14-17. Marc, 2, 18-22. Luc, 5, 33-39.



lade depuis longtemps, il lui dit : Voulez-vous être guéri ? » C'était pour éveiller son attention et lui inspirer l'espérance. « Le malade lui répondit : Seigneur, je n'ai point d'homme qui me jette dans la piscine dès que l'eau est agitée ; car, pendant que je viens, un autre y descend avant moi. Jésus lui dit : Levez-vous, prenez votre lit et marchez. Et aussitôt cet homme fut guéri, et il emporta son lit, et marchait. Or ce jour-là était un jour de sabbat. Les Juifs donc dirent à celui qui avait été guéri : C'est sabbat ; il ne vous est pas permis d'emporter votre lit. Il leur répondit : Celui qui m'a guéri m'a dit : Emportez votre lit et marchez. Ils lui demandèrent donc : Qui est cet homme qui vous a dit : Emportez votre lit et marchez ? Mais celui qui avait été guéri ne savait qui c'était ; car Jésus s'était éloigné de la foule qui était dans ce lieu-là. Depuis Jésus le trouva dans le temple et lui dit : Voilà que vous êtes guéri ; ne péchez plus désormais, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis. Cet homme s'en alla et annonça aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri. C'est pourquoi les Juifs persécutaient Jésus et cherchaient à le faire mourir, parce qu'il faisait ces choses le jour du sabbat. Mais Jésus leur répondit : Mon Père agit jusqu'à présent, et moi j'agis aussi. » C'est-à-dire, mon Père n'ayant point cessé d'agir depuis le commencement du monde jusqu'à présent, sans distinction du jour du sabbat, j'agis aussi avec lui sans cesse, et vous ne pouvez reprendre le Fils que vous ne repreniez aussi le Père. Dieu s'est reposé le septième jour, dans ce sens qu'il cessa de créer de nouveaux ouvrages ; mais il n'a pas cessé pour cela d'agir à tout moment, par la sagesse de sa providence qui gouverne toutes choses et par sa toute-puissance qui les soutient. Car n'est-ce pas lui qui fait lever tous les jours le soleil sur tous les hommes, qui fait tomber sur la terre les pluies qui doivent servir à leur nourriture, et qui fait croître tous les fruits, aussi bien les jours du sabbat que les autres jours de la semaine ? Et comme c'est par son Verbe que Dieu a créé toutes choses, c'est de même par son Verbe qu'il les soutient et les gouverne après les avoir créées.

« Mais les Juifs, » c'est-à-dire les chefs du peuple, les membres du grand conseil, bien loin d'entrer dans cette haute doctrine, « n'en cherchaient que plus à le faire mourir, parce que non-seulement il détruisait le sabbat, mais qu'il disait même que Dieu était son Père propre, se faisant égal à Dieu. C'est pourquoi Jésus répondit et leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire par lui-même qu'il ne le voie faire au Père ; car, quelque chose que celui-ci fasse, le Fils le fait aussi comme lui ; car le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait lui-même, » lui communiquant, avec son essence divine, sa sagesse et sa puissance ; « et lui montrera devant vous des œuvres encore plus grandes que celles-ci, en sorte que vous serez vous-mêmes dans l'admiration. Car, comme le Père ressuscite les morts et les vivifie, de même aussi le Fils vivifie ceux qu'il veut. Car le Père ne juge personne, mais il a donné tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père ; celui qui n'honore point le Fils n'honore point le Père qui l'a envoyé. En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui écoute ma parole et croit à Celui qui m'a envoyé a la vie éternelle et ne vient point en jugement ; mais il a passé de la mort à la vie, du péché à la grâce. En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure vient, et elle est déjà, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront ouïe vivront. Car, comme le Père a la vie en soi, ainsi a-t-il donné aussi au Fils d'avoir la vie en soi. Il lui a aussi donné la puissance de tenir le jugement, parce qu'il est Fils de l'homme, et qu'il peut ainsi le faire d'une manière sensible et convenable à la nature de l'homme. Ne soyez point émerveillés de cela, car il vient une heure en laquelle tous ceux qui sont dans le sépulcre entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui auront bien fait sortiront pour la résurrection de vie, mais ceux qui auront mal fait, pour la résurrection de jugement ou de condamnation. Je ne puis rien faire par moi-même, » étant une même chose avec mon Père ; « ainsi que j'entends je juge, et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais

la volonté du Père qui m'a envoyé. Si je rends témoignage de moi-même, mon témoignage, » selon la loi humaine, « n'est pas véritable. Il est un autre qui rend témoignage de moi, et je sais que le témoignage qu'il rend de moi est véritable. Vous avez envoyé vers Jean, et il a rendu témoignage à la vérité. Pour moi, ce n'est pas d'un homme que je reçois témoignage; mais je dis ces choses afin que vous soyez sauvés. Il était une lampe ardente et luisante, et vous avez voulu vous réjouir un peu de temps en sa lumière; mais, pour moi, j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean; car les œuvres que mon Père m'a données à accomplir, ces œuvres, que je fais, témoignent de moi que mon Père m'a envoyé. Et le Père qui m'a envoyé a lui-même rendu témoignage de moi » sur les bords du Jourdain. « Ni vous n'avez jamais entendu sa voix, ni vous n'avez vu l'éclat de sa majesté; » cette voix, cette majesté terrible, que vos pères, en Horeb, ont demandé à ne plus entendre ni voir de peur de mourir; et Dieu promit de leur susciter un prophète, un médiateur, du milieu d'entre vous. Sa parole est accomplie. « Mais vous n'avez point sa parole demeurant en vous, parce que vous ne croyez point à Celui qu'il a envoyé. Vous scrutez les Écritures parce que vous croyez y avoir la vie éternelle, et ce sont elles qui rendent témoignage de moi! Cependant vous ne voulez point venir à moi pour que vous ayez la vie. Ce n'est pas que je cherche la gloire des hommes; mais je vous connais, je sais que vous n'avez pas l'amour de Dieu en vous. Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas; si un autre vient en son propre nom vous le recevrez. Comment pouvez-vous croire, vous qui cherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres et qui ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul? Ne pensez pas que ce soit moi qui vous accuserai auprès du Père; il est quelqu'un qui vous accuse, Moïse, en qui vous espérez. Car, si vous croyiez à Moïse, peut-être croiriez-vous aussi à moi; car c'est de moi qu'il a écrit. Mais si vous ne croyez point à ses écritures, comment croiriez-vous à mes paroles<sup>1</sup>? »

<sup>1</sup> Jean, 5, 1-17.

Les Juifs cherchaient à faire mourir Jésus parce qu'il avait opéré une guérison le jour du sabbat; Jésus se justifie par un raisonnement tout divin. Il conclut qu'il a eu le droit de guérir un homme le jour du sabbat puisque, depuis la création du monde, il n'a cessé, même le jour du sabbat, d'opérer avec son Père tout ce qui est nécessaire pour la conservation de l'univers. Un prophète, blâmé pour avoir guéri le jour du sabbat, aurait pu se justifier en disant qu'il n'agit point par lui-même; mais il n'y avait que le Verbe, le Fils égal au Père, qui pût dire qu'il ne fait que ce qu'il voit faire au Père, et que, tout ce que fait le Père, le Fils le fait aussi comme lui; c'est-à-dire qu'il a reçu toutes les idées et toute la puissance du Père, et que, comme le Père a la vie et l'essence divines en soi, il a donné au Fils d'avoir en soi cette vie et cette essence divines. C'est de lui que Jean avait rendu ce témoignage : « Le Père aime le Fils et lui a tout donné entre les mains. Qui croit au Fils a la vie éternelle; mais qui est incrédule au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. » C'est à lui que le Père rendait témoignage, et par ses miracles, et par cette voix sur les bords du Jourdain : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me plais. » C'est de lui que les Écritures sont pleines; c'est de lui que Moïse avait dit à Israël : « Jéhova, votre Dieu, vous suscitera de votre nation et d'entre vos frères un prophète comme moi; c'est lui que vous écouterez. Selon que vous avez demandé à Jéhova, votre Dieu, en Horeb, quand tout le peuple fut assemblé, et que vous avez dit : Que je n'entende plus désormais la voix de Jéhova, mon Dieu, et que je ne voie plus ce feu terrible, de peur que je ne meure ! Et Jéhova me dit : Tout ce qu'ils ont dit est bien. Je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète semblable à toi, et je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai. Et celui qui ne voudra pas entendre les paroles qu'il leur dira en mon nom, moi, j'en serai le vengeur<sup>1</sup>. »

« Or il arriva, le jour du sabbat, appelé le second-premier (parce qu'il se rencontrait dans l'octave de la Pentecôte, la seconde des

<sup>1</sup> Deut., 18, 15-19.



trois premières fêtes des Juifs), comme Jésus passait à travers les blés, ses disciples, ayant faim, se mirent à arracher des épis, et, les froissant entre leurs mains, ils les mangeaient. Des pharisiens leur dirent : Pourquoi faites-vous ce qu'il n'est pas permis de faire le jour du sabbat ? Et à lui : Voilà que vos disciples font ce qu'il n'est pas permis de faire les jours de sabbat. Mais il leur dit : N'avez-vous pas lu ce que fit David quand il eut faim, lui et ceux qui étaient avec lui, comment il entra dans la maison de Dieu, du temps d'Abiathar, prince des prêtres, il prit et mangea les pains de proposition, dont il n'était permis de manger ni à lui, ni à ceux qui étaient avec lui, mais aux prêtres seuls ? Ou n'avez-vous pas lu dans la loi que les prêtres, aux jours du sabbat, violent le sabbat dans le temple et néanmoins ne sont pas coupables ? Or je vous déclare qu'il y a ici quelqu'un plus grand que le temple. Si vous saviez ce que signifie : Je veux la miséricorde, et non le sacrifice, vous n'auriez jamais condamné des innocents. Le sabbat a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat ; c'est pourquoi le Fils de l'homme est maître même du sabbat<sup>1</sup>. »

Ici le Sauveur justifie ses disciples par l'exemple de David et des prêtres ; plus haut il s'est justifié lui-même par l'exemple de son Père ; il compare des hommes à des hommes, et un Dieu à un Dieu. Il insinue encore ici cette dernière raison. Le Fils de l'homme étant fils de Dieu, ayant créé l'homme et établi le jour du repos pour l'homme, pour le salut de son corps et de son âme, il est maître absolu de ce jour, surtout quand il s'agit du salut temporel ou spirituel de l'homme, sa créature.

« Un autre jour de sabbat Jésus entra dans la synagogue et se mit à enseigner. Il se trouva là un homme qui avait la main droite desséchée. Or les scribes et les pharisiens prenaient garde s'il ferait une guérison le jour du sabbat, et ils demandaient à Jésus s'il était permis de guérir ces jours-là, et cela pour trouver de quoi l'accuser. Lui, connaissant leurs desseins, dit à l'homme qui avait la main sèche : Levez-vous et tenez-vous debout au

milieu. Il se leva et se tint debout. Alors Jésus, adressant la parole aux pharisiens : Voici, leur dit-il, une question que je vous fais : Est-il permis, les jours du sabbat, de faire du bien ou du mal, de sauver une âme, une personne, ou de la perdre ? Mais ils demeurèrent en silence. Jésus ajouta : Qui est celui d'entre vous qui, ayant une brebis qui vient à tomber dans une fosse le jour du sabbat, ne la prenne et ne la retire ? Or combien un homme n'est-il pas plus excellent qu'une brebis ! Il est donc permis de faire du bien les jours du sabbat. On ne répondit rien. Alors Jésus, jetant tout autour les yeux sur eux avec indignation, et affligé de l'aveuglement de leur cœur, dit à cet homme : Étendez votre main. Il l'étendit et elle redevint aussi saine que l'autre. Les pharisiens furent remplis de fureur ; ils sortirent et firent aussitôt une délibération avec les hérوديens, sur les moyens de le perdre<sup>1</sup>. » Les malheureux ! Jésus guérit un homme le jour du sabbat, non par aucun travail, mais par une seule parole, ce que certainement la loi ne défendait point, et eux lui en font un crime ! et eux ne s'en font point de comploter sa mort le même jour ! Les pharisiens modernes, les rabbins juifs ont encore renchéri sur leurs devanciers, et défendent de tirer de la fosse, le jour du sabbat, un animal qui y serait tombé.

« Jésus, connaissant les mauvais desseins de ses ennemis, se retira avec ses disciples vers la mer. On le suivit en foule, de la Galilée et de la Judée, de Jérusalem, de l'Idumée et d'au delà du Jourdain. Les habitants des environs de Tyr et de Sidon, apprenant les choses qu'il faisait, vinrent aussi à lui en grand nombre. Jésus dit à ses disciples qu'ils lui tinssent là une barque, afin qu'elle lui servît pour n'être pas trop pressé par la foule du peuple ; car, comme il faisait beaucoup de guérisons, tous ceux qui étaient affligés de quelque mal se précipitaient sur lui pour le toucher. Il les guérit tous et leur défendit de le découvrir. Et les esprits immondes, en le voyant, se prosternaient devant lui et s'écriaient : Vous êtes le Fils de Dieu. Mais il leur défendit avec de grandes menaces de le

<sup>1</sup> Matth., 12, 1-8. Marc, 2, 23-28. Luc, 6, 1-5.

<sup>1</sup> Matth., 12, 9-14. Marc, 3, 1-6. Luc, 6, 6-11.

faire connaître, afin que cette parole du prophète Isaïe fût accomplie : Voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé en qui mon âme se complait. Je ferai reposer sur lui mon esprit, et il annoncera la justice aux nations. Il ne contestera point, il ne criera point, et personne n'entendra sa voix dans les places publiques. Il ne brisera point le roseau froissé, et il n'éteindra point la mèche qui fume encore, jusqu'à ce qu'il fasse triompher la justice ; et c'est en son nom que les nations mettront leur espérance <sup>1</sup>. »

« Or il arriva dans ces jours que Jésus alla sur une montagne pour prier, et il passa toute la nuit dans la prière de Dieu. Lorsqu'il fit jour il appela ses disciples, et ils vinrent à lui. Il choisit douze d'entre eux, ceux que lui-même voulut, pour être avec lui et pour les envoyer prêcher. Il leur donna le nom d'apôtres, qui signifie envoyés, et il leur accorda le pouvoir de guérir les maladies et de chasser les démons. C'étaient Simon, qu'il surnomma Pierre, et André, son frère ; Jacques et Jean, fils de Zébédée, qu'il surnomma Boanergès ou enfants du tonnerre ; Philippe et Barthélemy, Matthieu et Thomas ; Jacques, fils d'Alphée, et Judas, son frère, nommé Thaddée ; Simon, le Chananéen, surnommé le Zélé, et Judas Iscariote, celui-là même qui le trahit. Puis, descendant avec eux, ils s'arrêtèrent dans un lieu uni comme une plaine, avec la troupe de ses disciples et une grande multitude de peuple de toute la Judée et de Jérusalem, et de la contrée maritime, et de Tyr, et de Sidon, qui étaient venus pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies. Et ceux qui étaient tourmentés des esprits immondes furent guéris ; et la multitude cherchait à le toucher, parce qu'une vertu sortait de lui et les guérissait tous <sup>2</sup>. »

« Or Jésus, voyant cette foule, monta plus haut sur la montagne ; et, quand il fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui. Alors, élevant les yeux sur ses disciples et prenant la parole, il les enseignait, et avec eux la multitude, en disant :

« Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel est à eux. Bienheu-

reux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre. Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Bienheureux ceux qui sont pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux. Bienheureux serez-vous lorsque les hommes vous maudiront, parce qu'ils vous persécuteront et qu'ils diront faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi ; réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans les cieux ; car c'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui ont été avant vous.

« Malheur à vous, riches, parce que vous avez déjà votre consolation. Malheur à vous qui êtes rassasiés, parce que vous aurez faim. Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous serez dans le deuil et dans les pleurs. Malheur à vous lorsque les hommes vous applaudiront, car leurs pères en usaient ainsi à l'égard des faux prophètes.

« Vous êtes le sel de la terre. Que si le sel s'affadit, avec quoi le salera-t-on ? Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors et à être foulé aux pieds par les hommes.

« Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur la montagne ne peut être cachée, et on n'allume point une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais on la met sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Qu'ainsi luise votre lumière devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans le ciel.

« Ne pensez pas que je sois venu pour détruire la loi ou les prophètes ; je ne suis pas venu les détruire, mais les accomplir ; car, en vérité, je vous le dis, jusqu'à ce que passent le ciel et la terre, un seul iota ou un seul point ne passera jusqu'à ce que tout s'accomplisse. Celui donc qui violera un de ces moindres commandements, et qui ensei-

<sup>1</sup> Matth., 12, 15-21. Marc, 3, 7-12. — <sup>2</sup> Marc, 3, 13-19. Luc, 6, 12-16.



gnera ainsi les hommes, sera appelé le moindre dans le royaume des cieux; mais celui qui fera et enseignera, celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux. Car je vous dis que, si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

« Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point et quiconque tuera méritera d'être condamné par le jugement. » C'était le second degré de juridiction parmi les Juifs. « Mais moi je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère (sans sujet) méritera d'être condamné par le jugement; que celui qui dira à son frère : Raca, méritera d'être condamné par le conseil de la nation ou le sanhédrin, et que celui qui dira : Fou, méritera d'être condamné à la géhenne du feu. Si donc vous présentez votre offrande à l'autel, et que là vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère, et alors venez présenter votre offrande. Accordez-vous promptement avec votre adversaire, pendant que vous êtes en chemin avec lui, de peur que votre adversaire ne vous livre au juge, et que le juge ne vous livre au ministre de la justice, et que vous ne soyez mis en prison. En vérité je vous le dis, vous ne sortirez point de là que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole.

« Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Vous ne commettrez point d'adultère. Mais moi je vous dis que quiconque regardera une femme avec un mauvais désir a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur.

« Que si votre œil droit vous est un sujet de scandale (une occasion de péché), arrachez-le et le jetez loin de vous; car il vaut mieux pour vous qu'un de vos membres périsse que si tout votre corps était jeté dans l'enfer. Et si votre main droite vous est un sujet de scandale, coupez-la et la jetez loin de vous; car il vaut mieux pour vous qu'un de vos membres périsse que si tout votre corps était jeté dans l'enfer.

« Il a été dit encore : Quiconque renverra

sa femme, qu'il lui donne un acte de divorce. Mais moi je vous dis que quiconque renvoie sa femme, si ce n'est pour cause de fornication, la fait devenir adultère, et celui qui épouse une femme répudiée commet un adultère.

« Vous avez encore entendu qu'il a été dit aux anciens : Vous ne vous parjurez point, mais vous vous acquitterez envers le Seigneur des serments que vous aurez faits. Mais moi je vous dis de ne point jurer du tout, ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu, ni par la terre, parce que c'est l'escabeau de ses pieds, ni par Jérusalem, parce que c'est la ville du grand Roi. Vous ne jurerez pas non plus par votre tête, parce que vous ne pouvez en rendre un seul cheveu blanc ou noir. Mais que votre parole soit : Oui, oui; non, non; car ce qui se dit de plus vient du mauvais.

« Vous avez entendu qu'il a été dit : OEil pour œil, dent pour dent. Mais moi je vous dis de ne pas résister au méchant. Mais si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre, et, si quelqu'un veut plaider contre vous pour prendre votre robe, abandonnez-lui encore votre manteau, et quiconque veut vous contraindre de faire mille pas avec lui, faites-en encore deux mille. Donnez à celui qui vous demande et ne vous détournez pas de celui qui veut emprunter de vous. Ne redemandez point le bien à celui qui vous l'emporte; remettez, et il vous sera remis; donnez, et il vous sera donné, et on répandra dans votre sein une bonne mesure, bien pressée et entassée, et qui débordera. Enfin, tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le-leur vous-mêmes; car c'est là la loi et les prophètes.

« Vous avez entendu qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi. Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, et qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle ré-

compense aurez-vous à prétendre ? Les publicains ne le font-ils pas aussi ? Car et les pécheurs aiment ceux qui les aiment. Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous de plus que les autres ? Les païens mêmes ne le font-ils pas ? Si vous faites du bien à ceux qui vous en font, quel mérite y avez-vous ? car les pécheurs le font aussi. Et si vous prêtez à ceux de qui vous espérez recevoir, quel mérite y avez-vous ? car les pécheurs aussi prêtent aux pécheurs afin d'en recevoir autant. Mais, pour vous, aimez vos ennemis ; faites du bien et prêtez sans rien espérer, et alors votre récompense sera très-grande, et vous serez les enfants du Très-Haut, parce qu'il est bon lui-même aux ingrats et aux méchants. Soyez donc miséricordieux comme votre Père est miséricordieux : soyez donc parfait comme votre Père céleste est parfait lui-même <sup>1</sup>.

« Prenez garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés ; autrement vous n'en aurez point de récompense auprès de votre Père qui est dans les cieux. Lors donc que vous faites l'aumône, ne sonnez pas de la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, pour être honorés des hommes ; en vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Mais, lorsque vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite, afin que votre aumône se fasse dans le secret ; et votre Père, qui voit dans le secret, vous rendra (en public).

« Et lorsque vous priez, vous ne serez pas comme les hypocrites qui aiment à prier debout dans les synagogues et au coin des places publiques, afin d'être vus des hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Mais, pour vous, lorsque vous priez, entrez dans votre chambre, et, après en avoir fermé la porte, priez votre Père en secret ; et votre Père, qui voit dans le secret, vous rendra (en public). Or, en priant, ne verbiagez pas comme font les païens ; car ils s'imaginent que c'est dans la multiplicité de leurs paroles qu'ils seront exaucés. Ne leur

ressemblez donc pas ; car votre Père sait de quoi vous avez besoin avant que vous le lui demandiez. Vous prierez donc ainsi : Notre Père, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel ; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; et remettez-nous nos dettes comme nous remettons nous-mêmes à nos débiteurs ; et ne nous induisez point en tentation ; mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. Car, si vous remettez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous remettra aussi vos péchés. Que si vous ne remettez pas aux hommes leurs offenses, votre Père céleste ne vous remettra pas vos péchés non plus.

« Demandez, et il vous sera donné ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert ; car quiconque demande reçoit, et celui qui cherche trouve, et l'on ouvrira à qui frappe. En effet, qui d'entre vous, si son fils lui demande du pain, lui donnera une pierre, ou, s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ? Ou, s'il lui demande un œuf, lui donnera-t-il un scorpion ? Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent !

« Or, quand vous jeûnez, ne soyez point tristes comme les hypocrites, qui affectent de paraître avec un visage défiguré pour faire voir aux hommes qu'ils jeûnent. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense ; mais, pour vous, lorsque vous jeûnez, parfumez-vous la tête et lavez votre visage, afin de ne pas faire paraître aux hommes que vous jeûnez, mais à votre Père qui est présent dans le secret ; et votre Père, qui voit dans le secret, vous rendra (en public).

« Votre œil est la lampe de votre corps ; si votre œil est simple tout votre corps sera éclairé ; mais si votre œil est mauvais tout votre corps sera ténébreux. Si donc la lumière qui est en vous est ténèbres, combien grandes seront les ténèbres mêmes ! (L'œil, le regard de notre âme, c'est notre intention. Bonne ou mauvaise, c'est elle qui décide principalement de toutes nos actions.)

<sup>1</sup> Matth., 5. Luc, 6, 17-36.



« Ne vous amassez point des trésors sur la terre, où la rouille et les vers les consomment et où les voleurs les déterrrent et les dérobent ; mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni la rouille ni les vers ne les consomment, et où il n'y a point de voleurs qui les déterrrent et les dérobent ; car où est votre trésor, là est aussi votre cœur.

« Nul ne peut servir deux maîtres ; car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il soutiendra l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon (les richesses). C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez point, pour votre vie, de ce que vous mangerez, ni, pour votre corps, de quoi vous serez vêtus. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ? Considérez les oiseaux du ciel ; ils ne sèment point, ils ne moissonnent point ni n'amassent dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Qui d'entre vous peut, avec tous ses soins, ajouter à sa taille une seule coudée ? Et, quant au vêtement, pourquoi vous inquiétez-vous ? Considérez les lis des champs, comme ils croissent ; ils ne travaillent point ni ne filent, et cependant je vous dis que Salomon, même dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Or, si Dieu habille de la sorte l'herbe des champs, qui est aujourd'hui et qui demain se jette dans le four, combien plus le fera-t-il pour vous, ô hommes de peu de foi ! Ne vous inquiétez donc point en disant : Que mangerons-nous ? ou : Que boirons-nous ? ou : De quoi nous vêtirons-nous ? comme les païens qui recherchent toutes ces choses ; car votre Père céleste sait bien que vous avez besoin de tout cela. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront ajoutées par-dessus. Ne vous inquiétez donc point pour le lendemain, car le lendemain s'inquiétera pour lui-même ; à chaque jour suffit son mal <sup>1</sup>.

« Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés ; car selon que vous aurez jugé les autres vous serez jugés vous-mêmes,

et on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis. Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère tandis que vous ne voyez pas une poutre qui est dans votre œil ? ou comment dites-vous à votre frère : Laissez-moi ôter la paille qui est dans votre œil, et voilà la poutre que vous avez vous-même dans le vôtre. Hypocrites, ôtez premièrement la poutre qui est dans votre œil, et alors vous verrez comment vous pourrez ôter la paille de l'œil de votre frère.

« Ne donnez cependant pas aux chiens les choses saintes et ne jetez point vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et que, se retournant, ils ne vous déchirent.

« Entrez par la porte étroite ; car elle est large la porte et elle est spacieuse la voie qui mène à la perdition, et il y en a beaucoup qui y entrent. Combien étroite est la porte, combien est resserrée la voie qui mène à la vie ! et qu'il y en a peu qui la trouvent !

« Gardez-vous des faux prophètes, qui viennent à vous vêtus en brebis, et qui au dedans sont des loups ravissants. Vous les connaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur les épines ou des figues sur des chardons ? Ainsi tout arbre bon produit de bons fruits et tout arbre mauvais produit de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut produire des fruits mauvais, ni un mauvais arbre en produire de bons. Tout arbre qui ne produit point de bons fruits sera coupé et jeté au feu. Vous les reconnaîtrez donc par leurs fruits. L'homme qui est bon tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur, et l'homme mauvais tire du mauvais trésor de son cœur des choses mauvaises ; car la bouche parle de l'abondance du cœur.

« Pourquoi m'appellez-vous Seigneur, Seigneur, et ne faites-vous pas ce que je dis ? Ce n'est pas quiconque me dit Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père céleste. Beaucoup me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? n'avons-nous pas, en votre nom, chassé les démons ? n'avons-nous pas, en votre nom, fait beaucoup de

<sup>1</sup> Matth., 6.

miracles ? Et alors je leur déclarerai : Je ne vous ai jamais connu ; retirez-vous de moi, vous qui faites des œuvres d'iniquité.

« Quiconque vient à moi, et entend mes paroles, et les met en pratique, je vais vous montrer à qui il est semblable. Il est semblable à un homme qui, bâtissant une maison, creuse fort avant et pose le fondement sur le roc. Et la pluie est descendue, et les fleuves se sont débordés, et les vents ont soufflé, et ils sont venus fondre sur la maison ; et elle n'est pas tombée parce qu'elle était fondée sur le roc. Mais quiconque entend mes paroles que voici et ne les pratique point, il sera semblable à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable. Et la pluie est descendue, et les fleuves se sont débordés, et les vents ont soufflé, et ils sont venus fondre sur cette maison, et elle est tombée, et la ruine en a été grande.

« Et il arriva que, Jésus ayant achevé ces paroles, les peuples étaient dans l'admiration de sa doctrine ; car il les enseignait comme ayant autorité, et non pas comme les scribes et les pharisiens<sup>1</sup>, » qui procédaient par des gloses et des raisonnements, à peu près comme les philosophes de la gentilité.

Ce sermon de Jésus sur la montagne est un abrégé de toute la doctrine chrétienne.

Tout le but de l'homme est d'être heureux ; Jésus-Christ n'est venu que pour nous en donner le moyen. Mettre le bonheur où il faut, c'est la source de tout bien, et la source de tout le mal est de le mettre où il ne faut pas. Disons donc : « Je veux être heureux. » Voyons comment, voyons la fin où consiste le bonheur, voyons les moyens d'y parvenir.

La fin est à chacune des huit béatitudes ; car c'est partout la félicité éternelle sous divers noms : à la première béatitude comme royaume, à la seconde comme la terre promise, à la troisième comme la véritable et parfaite consolation, à la quatrième comme le rassasiement de tous nos désirs, à la cinquième comme la dernière miséricorde qui ôtera tous les maux et donnera tous les biens ; à la sixième sous son propre nom, qui est la vue de Dieu ; à la septième comme la perfection de notre adoption divine ; à la huitième,

encore une fois, comme le royaume des cieux. Voilà donc la fin partout ; mais, comme il y a plusieurs moyens, chaque béatitude en propose un, et tous ensemble rendent l'homme heureux.

Si le sermon de la montagne est l'abrégé de toute doctrine chrétienne, les huit béatitudes sont l'abrégé de tout le sermon sur la montagne.

Si Jésus-Christ nous apprend que notre justice doit surpasser celle des scribes et des pharisiens, cela est compris dans cette parole : Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car, s'ils la désirent comme leur véritable nourriture, s'ils en sont véritablement affamés, avec quelle abondance la recevront-ils, puisqu'elle se présente de tous côtés pour nous remplir ! Alors aussi nous garderons jusqu'aux moindres des préceptes, comme des hommes affamés qui ne laissent rien, et pas même, pour ainsi parler, une miette de leur pain.

Si l'on vous recommande de ne pas maltraiter de parole votre prochain, c'est un effet de la douceur et de cet esprit pacifique à qui est promis le royaume et la qualité d'enfant de Dieu.

Vous ne regarderez pas une femme avec un mauvais désir : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur !* et vous l'aurez parfaitement pur lorsque vous l'aurez purifié de tous les désirs sensuels.

Ceux-là sont heureux qui passent leur vie plutôt dans le deuil et dans une tristesse salutaire que dans les plaisirs qui les enivrent.

*Ne jurez point ; dites : Cela est, cela n'est pas.* C'est encore un effet de la douceur ; qui est doux et humble, il n'est point trop attaché à son sens, ce qui rend l'homme trop affirmatif ; il dit simplement ce qu'il pense, en esprit de sincérité et de douceur.

On pardonne aisément toutes les injures si l'on est rempli de cet esprit de miséricorde qui nous attire une miséricorde bien plus abondante.

On ne résiste pas à la violence, on se laisse même engager à plus qu'on n'a promis, parce qu'on est doux et pacifique.

On aime ses amis et ses ennemis, non-seulement à cause qu'on est doux, miséricor-

<sup>1</sup> Matth., 7. Luc, 6, 37-49.



dieux, pacifique, mais encore parce qu'on est affamé de la justice et qu'on veut la faire abonder en soi-même plus qu'elle n'est dans les pharisiens et dans les gentils.

Cette faim qu'on a pour la justice fait aussi qu'on la veut avoir pour le besoin, et non pour l'ostentation.

On aime le jeûne quand on trouve sa principale nourriture dans la vérité et dans la justice.

Par le jeûne on a le cœur pur et on se purifie des désirs des sens.

On a le cœur pur quand on réserve aux yeux de Dieu ce qu'on fait de bien, qu'on se contente d'être vu de lui, et qu'on ne fait pas servir la vertu comme un fard pour tromper le monde et s'attirer les regards et l'amour de la créature.

Quand on a le cœur pur on a l'œil lumineux et l'intention droite.

On évite l'avarice et la recherche des biens quand on est vraiment pauvre d'esprit.

On ne juge pas quand on est doux et pacifique, parce que cette douceur bannit l'orgueil.

La pureté du cœur fait qu'on se rend digne de l'Eucharistie et qu'on ne prend pas comme un chien ce pain céleste.

On prie, on demande, on frappe quand on a faim et soif de la justice; on demande à Dieu les vrais biens, et on les attend de lui quand on n'aspire qu'à son royaume et à la terre des vivants.

On entre volontiers par la porte étroite quand on s'estime heureux dans la pauvreté, dans les pleurs, dans les afflictions qu'on souffre pour la justice.

Quand on a faim de la justice on ne se contente pas de dire de bouche : Seigneur, Seigneur, et on se nourrit au dedans de sa vérité.

Alors on bâtit sur le roc, et on trouve le solide pour affermir dessus tout son édifice.

Les béatitudes sont donc l'abrégé de tout le sermon, mais un abrégé agréable, parce que la récompense est jointe au précepte : le royaume des cieux, sous plusieurs noms admirables, à la justice; la félicité à la pratique<sup>1</sup>.

Après avoir ainsi proclamé sa doctrine du haut de la montagne Jésus descend pour la confirmer par des miracles. Également puissant en œuvres et en paroles, il agit comme il enseigne, avec une souveraine autorité.

« Lors donc qu'il fut descendu une grande foule le suivit. Et voilà qu'un lépreux, venant à lui, l'adora en lui disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me purifier. Et Jésus, étendant la main, le toucha et lui dit : Je le veux, soyez purifié. Et sa lèpre fut purifiée à l'instant. Et Jésus lui dit : Gardez-vous de parler de ceci à personne; mais allez vous montrer au prêtre, et offrez le don prescrit par Moïse, afin que cela leur serve de témoignage<sup>1</sup>. »

« Je le veux, soyez purifié. » On le voit, c'est le maître qui commande. La loi défendait de toucher un lépreux, de peur de prendre la maladie par le contact; Jésus le touche, et son contact le guérit. Il ne se montre pas contraire à la loi, mais au-dessus de la loi; s'il en transgresse la lettre, il en accomplit, et beaucoup au delà, l'esprit et le vœu. La loi craignait la contagion de la maladie, et non cette merveilleuse contagion de la santé. La loi ordonnait que le prêtre vérifiât la guérison; Jésus l'observe fidèlement et renvoie au prêtre celui qu'il vient de guérir.

Un peu plus tard Jésus entra dans Capernaüm. Or un centurion avait un serviteur malade et près de mourir, qui lui était fort cher. Et lorsqu'il eut entendu parler de Jésus, il envoya vers lui des sénateurs d'entre les Juifs, le priant qu'il vînt et qu'il guérît son serviteur. Ceux-ci donc étant venus vers Jésus le prièrent instamment, en lui disant : Il est digne que vous fassiez cela pour lui, car il aime notre nation et il nous a même bâti une synagogue. Et Jésus dit : J'irai et je le guérirai. Et il s'en allait avec eux. Mais, comme il n'était plus guère loin de la maison, le centurion lui envoya ses amis, disant : Seigneur, ne vous donnez pas cette peine, car je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison. C'est pourquoi aussi je ne me suis pas cru digne d'aller à vous; mais dites

<sup>1</sup> Bossuet, *Médit. sur l'Évangile*.

<sup>1</sup> Math., 8, 1-4.

seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Car moi qui suis un homme soumis à d'autres, j'ai sous moi des soldats, et je dis à l'un : Va, et il y va ; à l'autre : Viens, et il vient ; et, à mon serviteur : Fais cela, et il le fait. Jésus entendant ces paroles fut dans l'admiration et dit à la foule qui le suivait : En vérité, je vous le dis, je n'ai pas trouvé une si grande foi, même en Israël. Aussi je vous déclare que beaucoup viendront d'Orient et d'Occident et seront placés au festin avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux, mais que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors Jésus dit au centurion, soit dans la personne de ses amis, soit qu'il fût arrivé lui-même dans l'intervalle : Allez, et comme vous avez cru, qu'ainsi vous soit fait. Et le serviteur fut guéri à l'heure même ; et ceux qui avaient été envoyés, étant retournés, le retrouvèrent en santé <sup>1</sup>. »

Ce centurion, dont Jésus loue la foi admirable, n'est pas Juif, mais gentil, Romain peut-être. Il annonçait la multitude de la gentilité qui allait bientôt affluer de toutes parts pour commencer sur la terre le royaume du ciel et remplacer le Juif incrédule dans la postérité spirituelle d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

« Le jour suivant Jésus allait dans une ville nommée Naïm, et ses disciples allaient avec lui et une grande multitude. Et comme il approchait de la ville, voilà qu'on portait un mort, fils unique de sa mère ; et celle-ci était veuve ; et une grande foule de peuple la suivait. Lorsque le Seigneur l'eut vue, touché de compassion envers elle il lui dit : Ne pleurez point. Et il s'approcha et toucha le cercueil. Or ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit : Jeune homme, je te dis, lève-toi ! Et celui qui était mort s'assit et commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère. Or la crainte les saisit tous, et ils glorifiaient Dieu, disant : Un grand prophète s'est levé parmi nous et Dieu a visité son peuple. Et le bruit de ce miracle se répandit

dans toute la Judée et dans toute la région d'alentour <sup>1</sup>. »

*Ne pleurez point !* Que cela est cordial et simple ! mais que cela est sublime, avec le fait qui le suit immédiatement ! Bienheureux celui à qui Jésus dit : Ne pleurez point ! Des saints Pères ont remarqué que, dans ces trois miracles consécutifs, Jésus témoigne sa miséricorde de trois manières différentes : au lépreux sur sa propre prière, au serviteur malade sur l'intercession d'autrui, à la mère sur ses larmes.

« Lorsque Jean, qui était en prison, eut appris de ses disciples les œuvres du Christ, il en envoya deux lui dire : Êtes-vous celui qui doit venir ou en attendons-nous un autre ? » Le dessein de Jean était de guérir ses disciples de la mauvaise disposition où ils étaient à l'égard de Jésus et de leur donner lieu de reconnaître par eux-mêmes qu'il était véritablement le Messie qu'ils attendaient, suivant le témoignage qu'il lui avait rendu lui-même. « Ces hommes étant venus à Jésus lui dirent : Jean-Baptiste nous a envoyés vers vous, disant : Êtes-vous celui qui doit venir ou en attendons-nous un autre ? A l'heure même il guérit de leurs maladies et de leurs plaies, ainsi que des malins esprits, un grand nombre de personnes, et rendit la vue à un grand nombre d'aveugles. Et, répondant, il dit : Allez, rapportez à Jean ce que vous avez vu et entendu, que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les lépreux sont purifiés, que les sourds entendent, que les morts ressuscitent, que l'Évangile, la bonne nouvelle, est annoncé aux pauvres. Et bienheureux quiconque ne sera point scandalisé en moi <sup>2</sup> ! »

Sa réponse montrait l'accomplissement de ces paroles d'Isaïe : « Voici que va venir Dieu lui-même, et il vous sauvera. Alors seront ouverts les yeux des aveugles et les oreilles des sourds ; alors bondira comme un cerf le boiteux et sera déliée la langue des muets. Jéhova m'a envoyé prêcher l'Évangile aux pauvres <sup>3</sup>. » Il ajoute un avertissement, pour eux et pour les Juifs, de ne pas se scandaliser, se heurter en lui, pierre angulaire, fon-

<sup>1</sup> Matth., 8, 5-13. Luc, 7, 1-10.

<sup>2</sup> Luc, 7, 11-18. — <sup>3</sup> Matth., 11, 2-6. Luc, 7, 19-23. — <sup>4</sup> Isaïe, 35, 4-6 ; 61, 1.



dement de salut pour les uns, mais pierre d'achoppement et de scandale pour les autres.

« Lorsque les envoyés furent partis Jésus se mit à parler de Jean à la multitude : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? un roseau agité du vent ? Mais qu'êtes-vous allés voir ? un homme vêtu mollement ? Voilà que ceux qui sont couverts de vêtements précieux et qui vivent dans les délices sont dans les maisons des rois. Mais qu'êtes-vous allés voir ? un prophète ? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète ; car c'est de lui qu'il est écrit : Voilà que j'envoie mon ange devant ta face, qui préparera la voie où tu marcheras. En vérité, je vous le dis, entre ceux qui sont nés des femmes, il n'y a point de prophète plus grand que Jean-Baptiste ; mais tel qui est plus petit dans le royaume de Dieu est plus grand que lui. » C'était Jésus même, moindre que Jean par l'âge, mais plus grand par tout le reste. « Or, depuis le temps de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume des cieux souffre violence et les violents l'emportent ; car, jusqu'à Jean, tous les prophètes et la loi ont prophétisé, » mais lui a montré l'accomplissement. « Et si vous voulez l'entendre, c'est lui, Elie, qui doit venir. Quiconque a des oreilles pour entendre qu'il entende. »

« Et tout le peuple qui l'entendit, et les publicains, rendirent gloire à Dieu, étant baptisés du baptême de Jean ; mais les pharisiens et les docteurs de la loi méprisèrent le conseil de Dieu sur eux, n'ayant pas reçu son baptême. A qui donc comparerai-je les hommes de cette génération ? conclut le Seigneur, et à qui ressemblent-ils ? Ils sont semblables à des enfants assis en une place publique, criant les uns aux autres et disant : Nous avons joué de la flûte, et vous n'avez point dansé ; nous avons fait entendre des lamentations, et vous n'avez point pleuré. Car Jean-Baptiste est venu, ne mangeant point de pain et ne buvant point, et vous dites : Il est possédé du démon. Le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant, et vous dites : C'est un homme de bonne chère, adonné au vin, ami des publicains et des pécheurs. Mais la sagesse a été justifiée par tous ses enfants<sup>1</sup>, » qui

l'ont reconnue et dans la pénitence extraordinaire de Jean, et dans la vie commune du Fils de l'homme.

« Alors il commença à faire des reproches aux villes dans lesquelles la plupart de ses miracles avaient été opérés de ce qu'elles n'avaient point fait pénitence. Malheur à toi, Corozain ! malheur à toi, Bethsaïde ! parce que, si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre. C'est pourquoi je vous déclare qu'au jour du jugement Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous. Et toi, Capharnaüm, élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'aux enfers, parce que, si les miracles qui ont été faits au milieu de toi avaient été faits à Sodome, elle subsisterait peut-être encore aujourd'hui. C'est pourquoi je vous déclare qu'au jour du jugement la terre de Sodome sera traitée moins rigoureusement que toi<sup>1</sup>. »

Corozain et Bethsaïde étaient des villes sur le lac de Génézareth ; la dernière avait été embellie depuis peu par le tétrarque Philippe et nommée Juliade, en l'honneur de Julie, femme de Tibère. Les deux villes ont été ruinées de telle sorte que leur véritable position est devenue incertaine. Capharnaüm a eu le même sort, ainsi que Tibériade, bâtie sur le même lac, en l'honneur de Tibère, par le vieil Hérode.

« Or un des pharisiens le pria de venir manger chez lui, et Jésus étant entré en la maison du pharisien s'assit à table. Et voilà qu'une femme de la ville, qui était pécheresse, ayant appris qu'il était à table en la maison du pharisien, apporta un vase d'albâtre rempli de parfums, et, se tenant derrière lui, à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes, et elle les essuyait avec ses cheveux, et elle les baisait, et elle les embaumait de ce parfum. Or le pharisien qui l'avait invité voyant cela dit en soi-même : Si celui-ci était prophète, certes il saurait qui est cette femme qui le touche, car elle est pécheresse. Et Jésus, répondant, lui dit : Simon,

<sup>1</sup> Matth., 11, 7-19. Luc, 7, 24-35.

<sup>1</sup> Matth., 11, 20-24.

j'ai quelque chose à vous dire. Et il dit : Maître, dites. — Un créancier avait deux débiteurs ; l'un devait cinq cents deniers et l'autre cinquante, et, comme ils n'avaient pas de quoi les lui rendre, il fit grâce à tous deux. Lequel donc l'aimera le plus ? Simon répondit : Je crois que c'est celui auquel il a fait grâce de plus. Jésus lui dit : Vous avez bien jugé. Et se tournant vers la femme il dit à Simon : Voyez-vous cette femme ? Je suis entré dans votre maison et vous ne m'avez point donné d'eau pour mes pieds ; mais celle-ci a arrosé mes pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser ; mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de baiser mes pieds. Vous n'avez point répandu d'huile sur ma tête, mais elle a embaumé de parfums mes pieds. C'est pourquoi je vous dis : Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé, et celui à qui il est moins pardonné aime moins. Puis il dit à la femme : Vos péchés vous sont remis. Et ceux qui étaient à table avec lui commencèrent à dire en eux-mêmes : Qui est celui-ci qui remet les péchés ? Mais Jésus dit à cette femme : Votre foi vous a sauvée ; allez en paix <sup>1</sup>. »

Aimer Dieu, aimer qui est infiniment aimable, c'est ce qu'il y a de plus doux, de plus facile, de plus heureux ; aimer Dieu c'est le bonheur des saints, c'est le bonheur du ciel. Et cependant telle est au fond l'unique pénitence que Dieu demande au pécheur ; toutes les autres ne tendent qu'à nous faire arriver à celle-là. Oui, pour nous pardonner à l'instant tous les péchés que nous aurions pu commettre, la grande peine que Dieu nous inflige, c'est de toutes les choses la plus douce et la plus facile, c'est ce qui fait le bonheur des saints sur la terre et dans le ciel, c'est de l'aimer de tout notre cœur et de toute notre âme.

« Il arriva ensuite que Jésus allait de ville en ville, de village en village, prêchant et annonçant le royaume de Dieu ; et les douze étaient avec lui, et quelques femmes qui avaient été guéries des esprits malins et de maladies, Marie, qu'on appelle Madeleine, de

laquelle sept démons étaient sortis ; et Jeanne, femme de Chusa, procureur d'Hérode ; et Susanne et plusieurs autres, qui l'assistaient de leurs biens <sup>1</sup>. »

C'était la coutume parmi les Israélites, comme nous l'apprenons de saint Jérôme <sup>2</sup>, que les prophètes qui allaient de côté et d'autre pour annoncer la parole de Dieu fussent entretenus de vivres et de vêtements par des femmes pieuses. Nous en avons même vu des exemples dans Élie et dans Élisée.

« Et lorsqu'ils vinrent à la maison, c'est-à-dire à Capharnaüm, il s'assembla encore tant de monde qu'ils ne pouvaient pas même prendre leur repas. Ce que les siens ayant entendu, ils sortirent pour le prendre, car ils disaient qu'il était hors de lui <sup>3</sup>. » Les enseignements nouveaux et divins de Jésus pouvaient paraître une folie à des esprits grossiers. Cependant le texte grec peut aussi dire : « Et les siens sortirent pour le prendre, car ils disaient qu'il était tombé en défaillance. »

« Alors on lui présenta un possédé aveugle et muet, et il le guérit, de telle sorte que l'aveugle et le muet et parla et vit. Et toute la multitude en était dans l'admiration et disait : Celui-ci n'est-il point le Christ, le Fils de David ? Mais les scribes qui étaient venus de Jérusalem, et les pharisiens, entendant cela, disaient, au contraire : Il est possédé de Béelzébub, et il ne chasse les démons que par Béelzébub, prince des démons. Mais Jésus, voyant leurs pensées, les rassembla et leur dit en paraboles : Comment Satan peut-il chasser Satan ? Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et toute ville ou toute maison divisée contre elle-même ne subsistera point. Et si Satan chasse Satan il est divisé contre lui-même ; comment donc son royaume subsistera-t-il ? Il ne pourra plus se maintenir, mais il tire à sa fin. Que si c'est par Béelzébub, comme vous dites, que je chasse les démons, par qui vos enfants les chassent-ils ? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges. » Il voulait parler des exorcistes juifs, qui chassaient les démons par l'invocation du nom de Dieu. « Que si, au

<sup>1</sup> Luc, 7, 36-50.

<sup>2</sup> Hieron., *in cap.* 27 *Matth.* — <sup>3</sup> Marc, 3, 20 et 21.



contraire, c'est par l'Esprit de Dieu que je chasse les démons, le royaume de Dieu est donc venu à vous. Ou bien, comment quel-qu'un peut-il entrer dans la maison du fort et enlever ses meubles s'il ne lie le fort auparavant et ne pille ensuite sa maison? Qui n'est point avec moi est contre moi et qui n'amasse point avec moi dissipe. C'est pourquoi je vous le dis : Tout péché et tout blasphème seront remis aux hommes, mais le blasphème contre l'Esprit-Saint ne sera point remis. Et quiconque aura parlé contre le Fils de l'homme, il lui sera remis, mais qui aura parlé contre l'Esprit-Saint, il ne lui sera remis ni en ce siècle ni en l'autre; il n'aura jamais de rémission et il sera coupable d'un délit éternel. Il leur parlait ainsi, dit saint Marc, parce qu'ils disaient qu'il était possédé de l'esprit immonde. Jésus continua : Ou dites que l'arbre est bon et que son fruit est bon aussi, ou dites que, l'arbre étant mauvais, le fruit aussi est mauvais; car c'est par le fruit que l'on connaît l'arbre. Race de vipères, comment pourriez-vous dire de bonnes choses étant méchants vous-mêmes? L'homme bon tire de bonnes choses d'un bon trésor, et l'homme mauvais en tire de mauvaises d'un mauvais trésor. Or, je vous le dis, qu'au jour du jugement les hommes rendront compte de toute parole oiseuse qu'ils auront dite; car par vos paroles vous serez justifié, et par vos paroles vous serez condamné <sup>1</sup>. »

De tout temps on a été partagé sur la question de savoir ce que c'est que le péché contre le Saint-Esprit et en quel sens il est irrémissible. Le sentiment le plus commun et le mieux fondé sur les circonstances c'est que ce péché désigne la malice affectée de ceux qui, comme les pharisiens, combattent avec un orgueil et une envie opiniâtres la vérité reconnue, et que ce péché est irrémissible dans le cours ordinaire des choses, et qu'il faut une grâce extraordinaire et miraculeuse pour convertir un pécheur qui a abusé de la grâce à ce point. Les scribes et les pharisiens ne pouvaient nier les miracles de Jésus; mais au lieu d'en conclure, avec tout le monde : « Celui-ci n'est-il point le Christ,

le Fils de David? » ils y répondent cette méchanceté infernale : « Il est possédé de l'esprit impur; c'est par le prince des démons qu'il chasse les démons; » et ils pousseront cette méchanceté jusqu'à le faire mourir.

Au lieu de trembler des reproches qu'ils venaient d'entendre et de profiter des miracles qu'ils venaient de voir, « quelques-uns des scribes et des pharisiens lui dirent, pour le tenter : Maître, nous voudrions bien voir un prodige de vous dans le ciel. Le peuple étant accouru, Jésus prit la parole et dit : Cette génération méchante et adulateur demande un signe, et il ne lui sera point donné d'autre signe que le signe du prophète Jonas. Car comme Jonas fut un signe aux Ninivites, ainsi le Fils de l'homme en sera un pour cette génération; car de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre. Les hommes de Ninive ressusciteront au jugement avec cette génération et la condamneront, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas, et voilà plus que Jonas ici. La reine du Midi s'élèvera au jugement avec cette génération et la condamnera, parce qu'elle est venue des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon, et voilà plus que Salomon ici. Lorsque l'esprit immonde est sorti du corps d'un homme il va par des lieux arides cherchant du repos, et il n'en trouve point. Alors il dit : Je retournerai dans la maison d'où je suis sorti. Et, revenant, il la trouve vide, nettoyée et ornée. Il part alors et prend avec soi sept autres esprits plus méchants que lui, et, y étant entrés, ils y établissent leur demeure; et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Ainsi arrivera-t-il à cette génération criminelle <sup>1</sup>. »

En effet la nation juive, si souvent criminelle, si souvent pénitente, ayant mis le comble à ses iniquités par la mort du Christ, son dernier état est devenu pire que le premier.

« Pendant qu'il parlait ainsi, et que sans doute les pharisiens murmuraient, une femme, élevant la voix du milieu de la foule,

<sup>1</sup> Matth., 12, 22-37. Marc, 3, 20-30.

<sup>1</sup> Matth., 12, 38-45.

lui dit : Heureux le ventre qui vous a porté et les mamelles qui vous ont allaités ! Jésus lui dit : Mais plutôt heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent <sup>1</sup> ! »

Dans cette réponse Jésus ne nie point ce qu'avait dit la pieuse femme, il ne nie point que Marie ne fût heureuse d'être sa mère ; mais il nous apprend en quoi elle était plus heureuse encore et en quoi nous pouvions imiter son bonheur ; car c'est comme s'il eût dit : « Bienheureux qui, comme elle, écoute mes paroles ! bienheureux qui, comme elle, les conserve toutes avec soin, et les repasse, les compare, les médite assidûment dans son cœur ! »

« Il parlait encore à la multitude lorsque sa mère et ses frères, c'est-à-dire ses proches, qui étaient dehors, demandèrent à lui parler. Ils n'en pouvaient approcher à cause de la foule. Se tenant donc à la porte, ils l'envoyèrent appeler. Les gens, qui étaient assis en foule autour de lui, lui dirent : « Voilà votre mère et vos frères dehors qui vous demandent. Il leur répondit : Qui est ma mère, et qui sont mes frères ? Alors, jetant les yeux sur ceux qui étaient assis autour de lui, et étendant sa main vers ses disciples, il dit : Voici ma mère et mes frères ; car quiconque fait la volonté de mon Père, qui est au ciel, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère <sup>2</sup>. »

Glorieuse parenté de Jésus, où Marie est encore sa mère plus que tous les saints, mais où nous pouvons devenir ses frères et ses sœurs.

« En ce jour-là Jésus, étant sorti de la maison, s'assit sur le bord de la mer de Galilée, et il s'assembla autour de lui une grande multitude de peuple, de sorte qu'il monta dans une barque, où il s'assit, tout le peuple se tenant sur le rivage. Et il leur enseignait beaucoup de choses en paraboles, suivant sa manière d'enseigner, et il leur disait : Voici que le semeur sortit pour semer. Et comme il semait, une partie de la semence tomba le long du chemin, et les oiseaux du ciel vinrent et la mangèrent. Une autre tomba dans des endroits pierreux, où elle n'avait pas beaucoup de terre, et elle leva aussitôt, parce que

la terre où elle était n'avait point de profondeur. Le soleil donc s'étant levé, elle fut brûlée, et, comme elle n'avait point de racine, elle sécha. Une autre tomba dans des épines, et les épines, venant à croître, l'étouffèrent. Une autre enfin tomba dans de bonne terre et elle porta du fruit, quelques grains rendant cent pour un, d'autres soixante et d'autres trente. Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende.

« Et ses disciples, s'approchant, lui dirent : Pourquoi leur parlez-vous en paraboles ? Il leur répondit et dit : Parce que, pour vous, il vous a été donné de connaître les mystères du royaume des cieux ; mais, pour eux, il ne leur a pas été donné ; car celui qui a, on lui donnera, et il sera dans l'abondance ; mais, pour celui qui n'a point, on lui ôtera même ce qu'il a ou pense avoir. C'est pourquoi je leur parle en paraboles, parce qu'en voyant ils ne voient point et qu'en entendant ils n'entendent ni ne comprennent point. Et en eux s'accomplit la prophétie d'Isaïe, qui dit : Vous ouvrirez des oreilles, et vous ne comprendrez point ; vous regarderez de vos yeux, et vous ne verrez point ; car le cœur de ce peuple s'est appesanti, et ils ont ouï dur de leurs oreilles et ils ont fermé les yeux, de peur qu'ils ne voient de leurs yeux, qu'ils n'entendent de leurs oreilles, que leur cœur ne comprenne, et que, s'étant convertis, je ne les guérisse. Mais, pour vous, heureux vos yeux de ce qu'ils voient et vos oreilles de ce qu'elles entendent ; car en vérité, je vous le dis, beaucoup de prophètes et de justes ont souhaité de voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, et d'entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu. Vous donc écoutez la parabole de celui qui sème. La semence est la parole de Dieu. Quiconque entend la parole du royaume et ne la comprend pas, le malin vient et enlève ce qui avait été semé dans son cœur : c'est ce qui a été semé le long du chemin. Mais ce qui a été semé dans des endroits pierreux, c'est celui qui, écoutant la parole, la reçoit aussitôt avec joie ; mais il n'y a point en lui de racine, et il n'est fidèle que pour un temps, et, lorsqu'il survient des tribulations et des persécutions à cause de la parole, il en prend aussitôt un

<sup>1</sup> Luc, 11, 27 et 28. — <sup>2</sup> Matth., 12, 46-49. Marc, 3, 31-35. Luc, 8, 19-21.



sujet de scandale et succombe. Ce qui a été semé dans les épines, c'est celui qui entend la parole ; mais ensuite les sollicitudes du siècle, l'illusion des richesses et les voluptés de la vie étouffent la parole, et elle demeure sans fruit. Enfin ce qui a été semé dans la bonne terre, c'est celui qui entend la parole avec un cœur droit et bien disposé, qui la conserve, qui la comprend, et qui, par la patience, produit du fruit, l'un cent pour un, l'autre soixante, l'autre trente.

« Il leur proposa une autre parabole, disant : Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avait semé de bon grain dans son champ ; mais, pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint et sema de l'ivraie parmi le blé et se retira. L'herbe ayant donc poussé et étant montée en épi, l'ivraie parut aussi. Alors les serviteurs du père de famille, s'approchant, lui dirent : Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ ? d'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ? Il leur répondit : C'est l'homme ennemi qui a fait cela. Alors ses serviteurs lui dirent : Voulez-vous que nous allions l'arracher ? — Non, dit-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie vous ne déraciniez en même temps le bon grain. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson je dirai aux moissonneurs : Arrachez premièrement l'ivraie et la liez en petites gerbes pour la brûler ; mais, pour le froment, amassez-le dans mon grenier.

« Il disait encore : Il en est de même du royaume de Dieu que quand un homme jette de la semence en terre ; soit qu'il dorme ou qu'il se lève pendant le jour et durant la nuit, la semence germe et croît sans qu'il s'en aperçoive. Car la terre produit d'elle-même premièrement l'herbe, ensuite l'épi, puis le blé tout formé dans l'épi. Et quand le fruit a mûri on y met aussitôt la faucille, parce que le temps de la moisson est venu.

« Et il disait : A qui comparerons-nous le royaume de Dieu et par quelle parabole le représenterons-nous ? Il est comme un grain de sénevé, qui est la plus petite de toutes les semences qui sont dans la terre lorsqu'on l'y sème ; mais, quand il est semé, il monte jusqu'à devenir plus grand que tous les lé-

gumes, jusqu'à devenir un arbre, et il pousse de si grandes branches que les oiseaux du ciel peuvent venir se reposer sous son ombre.

« Il leur dit encore cette autre parabole : Le royaume des cieux est semblable au levain que prend une femme et qu'elle mêle à trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit toute levée.

« Jésus dit toutes ces choses au peuple en paraboles, et il ne leur parlait point sans paraboles, afin que cette parole du prophète fût accomplie : J'ouvrirai ma bouche pour parler en paraboles ; je publierai des choses qui ont été cachées depuis le commencement du monde<sup>1</sup>. »

C'était miséricorde de la part du Sauveur s'il parlait en paraboles à ces hommes dont le cœur endurci se fermait à la vérité ; c'est pourquoi il leur donnait la divine semence sous une écorce qui la cachait, mais aussi la protégeait, afin qu'elle pût germer un jour chez quelques-uns et porter du fruit.

« Après cela Jésus, ayant renvoyé la multitude, vint à la maison. Et ses disciples s'approchèrent de lui, disant : Expliquez-nous la parabole de l'ivraie semée dans le champ. Et, leur répondant, il dit : Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'homme ; le champ, c'est le monde ; le bon grain, ce sont les enfants du royaume ; mais l'ivraie, ce sont les enfants du malin ; l'ennemi qui l'a semée, c'est le diable ; la moisson, c'est la consommation du siècle ; les moissonneurs, ce sont les anges. Comme donc on ramasse l'ivraie et qu'on la brûle dans le feu, ainsi en sera-t-il à la consommation du siècle. Le Fils de l'homme enverra ses anges, qui arracheront du royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise du feu ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende !

« Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ, qu'un homme trouve et qu'il cache ; et, dans la joie qu'il a, il va vendre tout ce qu'il possède et achète ce champ.

<sup>1</sup> Matth., 13, 1-35. Marc, 4, 1-34. Luc, 8, 4-18.

« Le royaume des cieux est encore semblable à un marchand qui cherche de belles perles, et qui, en ayant trouvé une de grand prix, va vendre tout ce qu'il a et l'achète.

« Le royaume des cieux est encore semblable à un filet jeté dans la mer, qui prend toutes sortes de poissons; et, lorsqu'il est plein, les pêcheurs le tirent sur le bord, où, s'étant assis, ils mettent ensemble tous les bons dans des vaisseaux et ils jettent dehors les mauvais. Il en sera de même à la fin du monde; les anges viendront, et ils sépareront les méchants du milieu des justes, et ils les jetteront dans la fournaise du feu; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.

« Et Jésus leur dit : Avez-vous bien compris tout cela ? Ils lui répondirent : Oui, Seigneur. Et il ajouta : C'est pourquoi tout docteur instruit de ce qui regarde le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes<sup>1</sup> ; » c'est-à-dire les vérités de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Nous verrons l'accomplissement de ces diverses paraboles; nous verrons l'Évangile, caché comme un levain dans les trois parties du monde, communiquer bientôt sa vertu secrète à toute la masse de l'univers; nous le verrons devenir insensiblement un arbre à l'ombre duquel se reposeront les peuples et les rois. Nous verrons des milliers de personnes de tout pays, de toute condition, de tout âge, de tout sexe, dès qu'ils auront découvert ce trésor, cette perle inestimable, vendre tout, abandonner tout, sacrifier tout, pour s'en mettre en possession. Fasse le Ciel que, quand nous serons amenés dans le grand filet du temps sur le rivage de l'éternité, les anges nous trouvent dignes d'être du nombre des élus!

« Après que Jésus eut ainsi expliqué ces paraboles à ses disciples, il leur dit de le passer sur l'autre bord du lac de Génézareth. C'était le soir. Et un scribe, s'approchant, lui dit : Maître, je vous suivrai en quelque lieu que vous alliez; et Jésus lui dit : Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux du ciel ont leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête.

« Un autre de ses disciples lui dit : Seigneur, permettez-moi auparavant d'aller ensevelir mon père. Mais Jésus lui dit : Suivez-moi, et laissez aux morts le soin d'ensevelir les morts<sup>1</sup>. » C'est-à-dire laissez à ceux qui sont morts spirituellement le soin d'ensevelir ceux qui sont morts corporellement; votre présence n'y est pas nécessaire; suivez-moi à la vie.

« Et, Jésus étant entré dans la barque, ses disciples le suivirent. Et il y avait encore d'autres petites barques qui l'accompagnaient. Et comme ils naviguaient Jésus s'endormit. Et voilà qu'il s'éleva sur la mer une si grande tempête que la barque était couverte de flots, et ils étaient en péril. Lui cependant était à la poupe, dormant sur un oreiller. Et ses disciples s'approchèrent de lui et le réveillèrent, disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Est-ce que vous ne vous en mettez point en peine ? Et Jésus leur dit : Pourquoi avez-vous peur, hommes de peu de foi ? Et, s'étant levé, il reprima le vent et dit à la mer : Tais-toi, ne dis mot. Et le vent cessa, et il se fit un grand calme. Et il leur dit : Pourquoi êtes-vous ainsi timides ? Comment n'avez-vous pas encore de foi ? Et ils furent saisis d'une extrême crainte, et ils se disaient l'un à l'autre : Quel est donc celui-ci ? car les vents et la mer lui obéissent<sup>2</sup>. »

« Et quand il fut arrivé à l'autre bord du lac, dans le pays des Geraséniens, il vint à sa rencontre deux possédés qui sortaient des sépulcres et qui étaient si furieux que personne n'osait passer par ce chemin-là. Et voilà qu'ils se mirent à crier, disant : Qu'y a-t-il entre vous et nous, Jésus, Fils de Dieu ? Êtes-vous venu ici pour nous tourmenter avant le temps ? » Tel est le récit de saint Matthieu; saint Marc et saint Luc ne parlent que d'un seul possédé, sans doute parce que, comme nous le verrons, il était extraordinairement tourmenté d'esprits malins. « Celui-ci faisait sa demeure dans des sépulcres, cavernes creusées dans le roc, et personne ne pouvait le tenir lié, même avec des chaînes; car, ayant eu souvent les fers aux pieds et ayant été lié de chaînes, il avait rompu ses

<sup>1</sup> Matth., 13, 36-53.

<sup>2</sup> Matth., 8, 18-22. — <sup>2</sup> Ibid., 8, 23-27. Marc, 4, 35-40. Luc, 8, 22-25.



chaines et brisé ses fers ; et nul homme ne pouvait le dompter. Depuis longtemps il était possédé du démon, ne portait point de vêtement, était nuit et jour dans les tombeaux et dans les montagnes, criant et se meurtrissant lui-même avec des pierres. Ayant donc vu Jésus de loin, il accourut et l'adora, et, jetant un grand cri, il dit : Qu'y a-t-il entre vous et moi, Jésus, Fils du Dieu très-haut ? Je vous conjure par le nom de Dieu de ne point me tourmenter. Car Jésus lui disait : Esprit immonde, sors de cet homme ! Et il lui demanda : Comment t'appelles-tu ? Et il répondit : Je m'appelle Légion, parce que nous sommes beaucoup. Et il le pria de ne pas leur commander de s'en aller dans l'abîme et de ne point les chasser de ce pays-là. Or il y avait là un grand troupeau de pourceaux qui paissaient le long de la montagne. Et tous ces démons le suppliaient, disant : Envoyez-nous dans ces pourceaux afin que nous y entrons. Et il leur dit : Allez ! Et, sortis de l'homme, ils entrèrent dans les pourceaux. Et voilà que tout le troupeau courut avec impétuosité se précipiter dans la mer, et ils moururent dans les eaux ; il y en avait environ deux mille. Alors ceux qui les gardaient s'enfuirent, et, étant venus à la ville, ils racontèrent tout ceci et ce qui était arrivé au possédé. Et voilà que toute la ville alla au dehors ; et, étant venus à Jésus, ils trouvèrent l'homme dont les démons étaient sortis assis à ses pieds, habillé et en son bon sens ; ce qui les remplit de crainte. Et ceux qui avaient vu ce qui s'était passé leur racontèrent ce qui était arrivé au possédé et aux pourceaux. Et toute la multitude de la contrée des Geraséniens le pria de s'éloigner d'eux, car ils étaient saisis d'une grande crainte. Et lui monta dans la barque et s'en retourna.

« Et comme il remontait dans la barque, celui qui avait été tourmenté du démon le supplia qu'il lui permit d'aller avec lui ; mais Jésus ne le lui permit pas, et lui dit : Allez dans votre maison, chez les vôtres, et leur racontez quelles grandes choses le Seigneur vous a faites et la miséricorde dont il a usé envers vous. Cet homme s'en alla et commença à publier dans la Décapole les grandes choses que Jésus avait faites en sa

faveur, et tous en étaient dans l'admiration<sup>1</sup>. »

Si les Geraséniens prient Jésus de s'en aller de leur pays, il est à croire que ce fut un effet de la première frayeur. Le temps et la réflexion les amèneront à de meilleurs sentiments. Il est probable qu'ils étaient païens ; ayant vu les démons, qu'ils adoraient, se reconnaître soumis à Jésus comme des criminels à leur juge, et lui demander comme une grâce de se loger dans des pourceaux, ils se seront facilement désabusés de leur culte. La perte temporelle de leur troupeau leur aura valu leur salut éternel. La prédication de l'homme qui avait été délivré changea leur frayeur en admiration. Enfin, lorsque Jésus repassera dans ce même pays de la Décapole, on lui amènera des malades de toutes parts, et la multitude du peuple le suivra jusque dans les lieux déserts, oubliant le boire et le manger ; et Jésus en nourrira plusieurs milliers avec quelques pains.

« Et lorsque Jésus eut repassé dans la barque à l'autre bord du lac, du côté de Capharnaüm, une grande multitude de peuple le reçut ; car tous l'attendaient. Et voilà que vint un chef de synagogue, nommé Jaïr, et, le voyant, il se jeta à ses pieds, et il le suppliait avec une grande instance, disant : Ma jeune fille est à l'extrémité (c'était sa fille unique) ; puissiez-vous venir lui imposer les mains afin qu'elle soit sauvée et qu'elle vive ! Et il s'en alla avec lui, et une grande foule le suivait et le pressait.

« Et il y avait une femme malade d'une perte de sang depuis douze ans, et elle avait beaucoup souffert entre les mains de beaucoup de médecins, et elle y avait dépensé tout son bien, et elle n'avait été soulagée en rien, mais elle s'en trouvait encore plus mal. Ayant entendu parler de Jésus, elle vint dans la foule par derrière et toucha le bord de son vêtement ; car elle disait en elle-même : Si je puis seulement toucher son vêtement je serai guérie. Et aussitôt se dessécha la source de son sang, et elle sentit dans son corps qu'elle était guérie de son infirmité. Et au même instant Jésus, connaissant en lui-même qu'une vertu était sortie de lui, se retourna au milieu

<sup>1</sup> Matth., 8, 28-34. Marc, 5, 1-20. Luc, 8, 26-39.

de la foule et dit : Qui est-ce qui a touché mes vêtements ? Comme tous niaient, Pierre dit, ainsi que ceux qui étaient avec lui : Maître, la foule vous presse et vous accable, et vous dites : Qui m'a touché ? Mais Jésus dit : Quelqu'un m'a touché ; car j'ai reconnu qu'une vertu est sortie de moi. Et il regardait autour de lui pour voir celle qui avait fait cela. Cette femme, se voyant découverte, s'en vint toute tremblante se jeter à ses pieds et lui déclara devant tout le peuple pour quel motif elle l'avait touché et comment elle avait été guérie aussitôt. Mais il lui dit : Ayez confiance, ma fille, votre foi vous a sauvée ; allez en paix et soyez guérie de votre mal.

« Il parlait encore lorsqu'il vint des gens du chef de la synagogue, qui lui dirent : Votre fille est morte ; pourquoi importunez-vous encore le Maître ? Mais Jésus, ayant entendu ce discours, dit à ce chef de synagogue : Ne craignez point ; croyez seulement. Et il ne voulut pas que personne le suivit, hors Pierre, Jacques et Jean, frère de Jacques. Étant arrivés à la maison du chef de la synagogue, il vit les joueurs de flûte et une troupe qui faisaient grand bruit, et ceux qui pleuraient et poussaient des lamentations. Et en entrant il leur dit : Pourquoi faites-vous tant de bruit et qu'avez-vous à pleurer ? La jeune fille n'est point morte ; mais elle dort. Et ils se moquaient de lui, sachant bien qu'elle était morte. Mais lui, ayant fait retirer tout le monde, il prit le père et la mère de la fille et ceux qui étaient avec lui, et il entra dans le lieu où la fille était couchée ; et, la prenant par la main il lui dit : *Talitha, coumi*, c'est-à-dire : Jeune fille, lève-toi. Et aussitôt la jeune fille se leva et se mit à marcher ; car elle avait douze ans. Et il ordonna qu'on lui donnât à manger. Et son père et sa mère en furent dans un étonnement extrême, et il leur commanda très-fortement que personne ne le sût. Mais le bruit s'en répandit dans tout le pays <sup>1</sup>. »

« Comme Jésus s'en allait de là, deux aveugles le suivirent, criant et disant : Ayez pitié de nous, Fils de David ! Et lorsqu'il fut arrivé en la maison, ces aveugles s'approchèrent de

lui ; et Jésus leur dit : Croyez-vous que je puisse faire cela ? Ils lui répondirent : Oui, Seigneur. Alors il leur toucha les yeux, en disant : Qu'il vous soit fait selon votre foi. Et leurs yeux furent ouverts ; et Jésus leur fit défense avec menace, disant : Prenez bien garde que qui que ce soit ne le sache. Mais eux, s'en allant, répandirent sa renommée dans tout ce pays <sup>1</sup>.

« Après qu'ils furent sortis on lui présenta un homme muet, possédé du démon. Le démon ayant été chassé, le muet parla, et le peuple en fut dans l'admiration, et ils disaient : On n'a jamais rien vu de semblable en Israël. Mais les pharisiens disaient : C'est par le prince des démons qu'il chasse des démons <sup>2</sup>.

« Après cela il vint à Nazareth, sa patrie, où il avait été nourri, et ses disciples le suivirent.

« Et quand le jour du sabbat fut venu, il commença d'enseigner dans la synagogue ; et plusieurs de ceux qui l'écoutaient, surpris de sa doctrine, disaient : D'où lui viennent toutes ces choses ? Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée, et comment se fait-il de telles merveilles par ses mains ? N'est-ce pas là ce charpentier, fils de charpentier, fils de Marie, frère de Jacques, de Joseph, de Jude et de Simon ? Ses sœurs aussi ne sont-elles pas ici parmi nous ? Et ils se scandalisaient à son sujet. Mais Jésus leur dit : Un prophète n'est sans honneur que dans son pays, dans sa maison et parmi ses parents. Et il ne put faire là aucun miracle, à cause de leur incrédulité, sinon qu'il guérit un petit nombre de malades en leur imposant les mains. Et il s'étonnait de leur incrédulité <sup>3</sup>. »

« Un autre jour de sabbat, étant entré dans la synagogue, suivant sa coutume, il se leva pour lire. Et on lui donna le livre du prophète Isaïe ; et quand il eut ouvert le livre il trouva le passage où il est écrit : L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour évangéliser les pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le recouvrement de la vue, pour mettre en

<sup>1</sup> Matth., 9, 18-26. Marc, 5, 21-43. Luc, 8, 40-56.

<sup>2</sup> Matth., 9, 27-31. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 9, 32-34. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 13, 54-58. Marc, 6, 1-6.



liberté ceux qui sont accablés sous les fers, pour publier l'année des miséricordes du Seigneur et le jour de la justice. Et quand il eut fermé le livre il le rendit au ministre et s'assit ; et les yeux de tous ceux qui étaient dans la synagogue étaient fixés sur lui. Or il commença à leur dire : Ce que vous entendez aujourd'hui de vos oreilles est l'accomplissement de cette parole de l'Écriture. Et tous lui rendaient témoignage ; et dans l'étonnement où ils étaient des paroles pleines de grâces qui sortaient de sa bouche, ils disaient : N'est-ce pas là le fils de Joseph ? Sur quoi il leur dit : Sans doute vous m'appliquerez ce proverbe : Médecin, guérissez-vous vous-même ; faites ici, en votre pays, d'aussi grandes choses que nous avons ouï que vous en avez fait à Capharnaüm. Mais je vous assure, ajouta-t-il, qu'aucun prophète n'est bien reçu dans son pays. En vérité, je vous le dis, il y avait plusieurs veuves en Israël au temps d'Élie, lorsque le ciel fut fermé trois ans et six mois et qu'il y eut une grande famine dans toute la terre ; et néanmoins Élie ne fut envoyé chez aucune d'elles, mais chez une femme veuve de Sarepta, dans le pays des Sidoniens. Il y avait aussi plusieurs lépreux en Israël au temps du prophète Élisée, et néanmoins aucun d'eux ne fut guéri, mais seulement Naaman, qui était de Syrie. Et tous ceux qui étaient dans la synagogue furent remplis de colère en entendant ces paroles ; et ils s'élevèrent et le chassèrent de la ville, et le conduisirent jusqu'au sommet de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie, pour le jeter du haut en bas. Mais lui, passant au milieu d'eux, s'en alla <sup>1</sup>. »

« Et Jésus parcourait toutes les villes et les bourgades, enseignant dans les synagogues, prêchant l'Évangile du royaume et guérissant toutes sortes de maladies et d'infirmités. Or, voyant la multitude de peuple, il en eut compassion, parce qu'ils étaient accablés de maux et gisants çà et là comme des brebis qui n'ont point de pasteur. Alors il dit à ses disciples : La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le Maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson <sup>2</sup>.

« Et, ayant appelé ses douze disciples, il leur donna puissance sur les esprits impurs, pour les chasser et pour guérir toutes sortes de langueurs et d'infirmités. Or voici les noms des douze apôtres : le premier, Simon, qui est appelé Pierre, et André, son frère ; Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère ; Philippe et Barthélemy ; Thomas et Matthieu, le publicain ; Jacques, fils d'Alphée, et Lebée, surnommé Thaddée ; Simon, Chananéen, et Judas Iscariote, qui est celui qui le trahit. Jésus envoya ces douze, deux à deux, après leur avoir donné ces instructions : N'allez point dans la voie des gentils et n'entrez point dans les villes des Samaritains ; mais allez plutôt aux brebis perdues de la maison d'Israël, et, en allant, prêchez et dites : Le royaume des cieux est proche. Rendez la santé aux malades, purifiez les lépreux, ressuscitez les morts, chassez les démons. Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. Ne possédez ni or ni argent, ni autre monnaie dans vos ceintures ; point de sac pour le voyage, ni deux tuniques, ni plusieurs chaussures, ni des bâtons ; car l'ouvrier est digne de sa nourriture. En quelque ville ou en quelque village que vous entriez, informez-vous qui en est digne et demeurez chez lui jusqu'à ce que vous vous en alliez. Or, en entrant dans la maison, saluez-la, disant : Paix à cette maison ! Et si cette maison en est digne, votre paix viendra sur elle ; que si elle n'en est pas digne, votre paix reviendra à vous. Et lorsque quelqu'un ne voudra pas vous recevoir ni écouter vos paroles, sortez de cette maison ou de cette ville et secouez la poussière de vos pieds. En vérité, je vous le dis, au jour du jugement Sodome et Gomorre seront traitées avec moins de rigueur que cette ville-là. Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes.

« Cependant gardez-vous des hommes, car ils vous feront comparaître dans leurs assemblées, et ils vous fouetteront dans leurs synagogues ; et vous serez conduits, à cause de moi, aux gouverneurs et aux rois, pour me rendre témoignage devant eux et devant les nations. Lors donc qu'on vous fera compa-

<sup>1</sup> Luc, 4, 16-30. — <sup>2</sup> Matth., 9, 35-38.

raître, ne vous mettez point en peine ni comment vous parlerez, ni de ce que vous direz ; car ce que vous devez leur dire vous sera donné à l'heure même. Car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit de votre Père qui parle en vous. Or le frère livrera le frère à la mort, et le père le fils ; les enfants mêmes se soulèveront contre leurs pères et mères et les feront mourir. Et vous serez haïs de tous à cause de mon nom ; mais qui persévéra jusqu'à la fin celui-là sera sauvé. Lors donc qu'ils vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une autre. En vérité, je vous le dis, vous n'en aurez pas fini avec toutes les villes d'Israël que le Fils de l'homme viendra. Le disciple n'est pas au-dessus du maître ni le serviteur au-dessus de son seigneur. S'ils ont appelé le Père de famille Bêelzébub, à combien plus forte raison traiteront-ils ainsi ses domestiques ? Ne les craignez donc point ; car il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni de secret qui ne doive être connu. Ce que je vous dis dans l'obscurité, dites-le dans la lumière ; ce que vous entendez à l'oreille, prêchez-le sur les toits. Et ne craignez point ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme, mais craignez plutôt celui qui peut perdre le corps et l'âme dans l'enfer. N'est-il pas vrai que deux passereaux ne se vendent qu'une obole ? Et cependant il n'en tombe aucun sur la terre sans votre Père. Pour vous, les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc point ; vous valez mieux que beaucoup de passereaux.

« Quiconque donc me confessera devant les hommes je le confesserai aussi moi-même devant mon Père qui est dans les cieux, et quiconque me reniera devant les hommes je le renierai aussi moi-même devant mon Père qui est dans les cieux.

« Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive ; car je suis venu séparer le fils d'avec le père, la fille d'avec la mère, la belle-fille d'avec la belle-mère, et l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison. Qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, et qui aime ses fils ou sa fille plus que moi

n'est pas digne de moi ; et qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi. Qui conserve sa vie la perdra, et qui la perdra pour l'amour de moi la retrouvera.

« Qui vous reçoit me reçoit et qui me reçoit reçoit Celui qui m'a envoyé. Qui reçoit un prophète en qualité de prophète recevra la récompense d'un prophète, et qui reçoit le juste en qualité de juste recevra la récompense d'un juste. Et quiconque donnera seulement à boire un verre d'eau froide à l'un de ces plus petits parce qu'il est de mes disciples, en vérité, je vous le dis, il ne perdra point sa récompense<sup>1</sup>. »

Voilà quels ordres ce nouveau conquérant donne à son armée. Cette armée, ce sont douze hommes, et parmi ces douze hommes, tous pauvres et sans crédit, il y a quatre pêcheurs, un publicain, et même un traître ; et il s'agit de conquérir, non pas un hameau, une bourgade, une ville, une province, mais l'univers ; pour le moment ils vont s'essayer dans la Judée à la conquête du monde. Ils n'ont qu'une arme ; cette arme, c'est la prédication, c'est la parole ; et ils ne savent pas la manier, ignorants et sans lettres ; et encore leur est-il défendu de s'en inquiéter dans les périls les plus graves ; et c'est avec cette arme unique qu'ils doivent faire ce que les Platon, les Cicéron n'ont pas même osé rêver avec toute leur éloquence ; établir le royaume du ciel sur toute la terre, le règne de Dieu sur tous les hommes, de la vérité sur toutes les erreurs, de la vertu sur tous les vices, et faire cela en prêchant aux peuples et aux rois, aux savants et aux ignorants, un Dieu crucifié, dont la morale consiste à porter sa croix. Il leur est commandé d'annoncer, de souhaiter la paix ; mais cette paix, c'est la vérité, c'est la justice ; toutes les erreurs, toutes les passions lui feront la guerre ; la paix qu'ils apportent ne leur vaudra que le glaive. Ils seront haïs, persécutés, fouettés, mis à mort, non-seulement par les magistrats et les princes, mais par leurs parents et leurs amis ; ils seront odieux à tous les hommes. Et quelle défense contre tant de périls ? La douceur de la brebis, la simplicité de la colombe, la fuite

<sup>1</sup> Matth., 10, 1-42. Marc, 6, 7-13. Luc, 9, 1-6.



d'une cité dans une autre. Tel est ce nouveau général, telle est son armée, telle est sa tactique, telle est son entreprise. Tout cela est incroyable, sans aucun doute; mais il est une chose encore plus incroyable; c'est ce que nous voyons : le monde converti par ces douze hommes, le successeur de leur chef à la tête d'un nouveau genre humain, les successeurs des autres à la tête de nouveaux peuples, l'univers enfin au pied de la croix. Quel moyen d'y rien comprendre, d'y rien concevoir ? Il n'y en a qu'un : c'est de nous prosterner au pied de la croix avec l'univers chrétien et d'y adorer Celui qui a voulu triompher et régner par elle.

« Et après que Jésus eut achevé de donner ces instructions à ses douze disciples, il partit de là pour aller enseigner et prêcher dans leurs villes.

« Et eux, de leur côté, s'en allèrent et parcouraient les bourgades, annonçant l'Évangile, prêchant la pénitence, chassant beaucoup de démons, oignant d'huile beaucoup de malades et opérant des guérisons partout <sup>1</sup>. »

« En ce temps-là Hérode, le tétrarque, apprit ce qui se disait de Jésus; car le nom de Jésus était devenu célèbre. Il fut instruit de toutes les choses qu'il opérait, et il ne savait qu'en penser parce que les uns disaient : C'est Jean qui est ressuscité, et c'est pour cela que des miracles s'opèrent en lui. D'autres disaient : C'est Élie qui a paru; et d'autres : C'est un des anciens prophètes qui est revenu au monde. Mais Hérode disait : J'ai coupé la tête à Jean. Qui est donc celui-ci de qui j'apprends de telles choses ? Et il cherchait à le voir. Enfin il dit aux jeunes gens de sa suite : C'est Jean, à qui j'ai coupé la tête, qui est ressuscité. Car ce même Hérode avait envoyé prendre Jean et l'avait fait mettre aux fers dans la prison, à cause d'Hérodiade, femme de Philippe, son frère, qu'il avait épousée, parce que Jean disait à Hérode : Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère. Hérode voulut le faire mourir; mais il craignit le peuple à cause qu'on tenait Jean pour un prophète. Cependant

Hérodiade lui tendait des pièges et voulait le tuer, mais ne pouvait, parce qu'Hérode, qui craignait Jean, sachant que c'était un homme juste et saint, le faisait garder, agissait même en beaucoup de choses par son conseil et l'écoutait volontiers.

« Mais enfin il arriva un jour favorable, le jour de la naissance d'Hérode, auquel il fit un festin aux princes, aux tribuns militaires et aux principaux de la Galilée; car la fille d'Hérodiade, étant entrée et ayant dansé devant Hérode, lui plut tellement, et à ceux qui étaient à table avec lui, qu'il lui dit : Demandez-moi ce que vous voudrez et je vous le donnerai. Et il lui jura : Je vous donnerai tout ce que vous me demanderez, quand ce serait la moitié de mon royaume. Elle, étant sortie, dit à sa mère : Que demanderai-je ? Sa mère lui répondit : La tête de Jean-Baptiste. Et, étant rentrée aussitôt en grande hâte où était le roi, elle lui fit sa demande, disant : Je veux que vous me donniez tout présentement dans un bassin la tête de Jean-Baptiste. Le roi en fut très-affligé; néanmoins, à cause du serment qu'il avait fait et de ceux qui étaient à table avec lui, il ne voulut pas la contrister par un refus. Ainsi, ayant envoyé un de ses gardes, il commanda qu'on apportât la tête de Jean dans un bassin. Et le garde lui coupa la tête dans la prison; et il apporta la tête dans un bassin, la donna à la fille, et la fille la donna à sa mère <sup>1</sup>. »

Les apôtres voyaient dans le sort de saint Jean un commentaire parlant de ce que Jésus venait de leur dire. Jean était venu pour annoncer la paix, réconcilier les pères et les enfants et les préparer tous à l'avènement du Christ. Le peuple croit à sa parole et le révere comme un prophète; mais les pharisiens disent qu'il est possédé du démon. Le tétrarque de la Galilée, Hérode-Antipas, le regarde comme un juste et un saint, mais il en a peur, parce que ce saint le reprend de ses crimes, en particulier de son inceste. Hérode avait épousé la fille d'Arétas, roi des Arabes; mais ayant vu Hérodiade, femme de son frère, Hérode-Philippe, il conçut pour elle une criminelle passion et lui promit de

<sup>1</sup> Matth., 11, 1. Marc, 6, 12 et 13. Luc, 9, 6.

<sup>1</sup> Matth., 14, 1-11. Marc, 6, 14-28. Luc, 4, 7-9.

renvoyer sa première femme pour l'épouser à sa place. La loi de Moïse commandait au frère d'épouser la veuve de son frère mort sans enfants; mais Hérodiade n'était point veuve, son mari vivait, et elle en avait entre autres une fille, Salomé, la danseuse. C'était donc sous tous les rapports un énorme scandale. De plus une guerre s'ensuivit entre Arétas et Hérode, où les Juifs essayèrent une sanglante défaite. Jean défendait donc et la cause de Dieu et la cause de l'humanité lorsqu'il disait : Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère. Le juste est mis en prison par le coupable. Hérode eût bien voulu le faire mourir aussitôt : une chose l'empêche, la crainte du peuple. Arrive la fête de sa naissance, jour de réjouissances et de grâces; il est assis au festin, parmi les délices; une jeune fille, celle-là même dont les reproches de Jean tendaient à venger l'honneur, reçoit l'assurance d'obtenir tout ce qu'elle demandera. Elle demandera peut-être la liberté de Jean, son vengeur, son bienfaiteur? Elle veut sa tête, et sur l'heure même, et à l'heure même on lui apporte la tête de Jean dans un bassin. Au public on eut soin de dire, comme nous le voyons par l'historien Josèphe<sup>1</sup>, que cela s'était fait pour des raisons d'État, par mesure de haute politique, pour la sûreté du royaume, tandis que ce n'était qu'un meurtre au profit de l'adultère et de l'inceste. Et voilà l'histoire de toutes les oppositions que l'Évangile ou la vérité rencontre dans le monde.

« Les disciples de Jean, ayant appris sa mort, vinrent prendre son corps et le mirent dans un tombeau. Ensuite ils allèrent dire à Jésus ce qui était arrivé<sup>2</sup>. »

« Cependant les apôtres, de retour de leur mission, s'étant rassemblés auprès de Jésus, lui racontèrent ce qu'ils avaient fait et ce qu'ils avaient enseigné. Et il leur dit : Venez vous retirer en particulier dans quelque lieu solitaire et vous reposer un peu. Car, comme il y avait beaucoup de personnes qui allaient et venaient, ils n'avaient pas seulement le temps de manger. Étant donc montés dans une barque, ils s'en allèrent à l'écart, dans

un lieu désert du territoire de Béthsaïde, à l'autre bord de la mer de Galilée, qui est celle de Tibériade. Il y en eut qui les virent partir, et beaucoup le surent, de sorte qu'on y courut par terre de toutes les villes, et on y vint avant eux. Ils le suivaient en foule, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait dans la personne de ceux qui étaient malades. Jésus, sortant de la barque, vit cette grande multitude de peuple, et il en eut compassion, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont point de pasteur. Il les reçut et monta sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples. Or la Pâque, qui est la fête des Juifs, était proche. Jésus commença à leur enseigner beaucoup de choses. Il leur parlait du royaume de Dieu, et il rendait la santé à ceux qui avaient besoin de guérison.

« Comme il était déjà tard, ses douze disciples, s'approchant, lui dirent : Ce lieu-ci est désert et l'heure est déjà passée; renvoyez-les, afin qu'ils aillent aux environs dans les villages et les bourgs s'acheter de quoi manger. Il leur répondit : Il n'est pas besoin qu'ils y aillent; donnez-leur à manger vous-mêmes. Et ils lui dirent : Allons donc acheter pour deux cents deniers de pain, et nous leur donnerons à manger. » En monnaie romaine les deux cents deniers faisaient un peu plus de 160 francs. « Alors Jésus, levant les yeux et considérant cette grande multitude qui était venue à lui, dit à Philippe : D'où achèterons-nous du pain afin que ceux-ci aient à manger ? Or il disait cela pour l'éprouver; car lui-même savait bien ce qu'il allait faire. Philippe répondit : Du pain pour deux cents deniers ne suffirait pas pour que chacun en eût un peu. Jésus leur dit : Combien avez-vous de pains ? Allez et voyez. Ayant su ce qu'ils en avaient, André, l'un de ses disciples, frère de Simon Pierre, lui dit : Il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde, à moins que nous n'allions acheter à manger pour tout ce peuple ? Or il y avait environ cinq mille hommes, sans y comprendre les femmes et les enfants. Alors il leur ordonna de les faire tous asseoir par bandes, chacune de cinquante, sur l'herbe verte; car il y avait beaucoup

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 18, c. 7. — <sup>2</sup> *Matth.*, 14, 12. *Marc.*, 6, 29.



d'herbe en ce lieu. Ils obéirent et les firent tous s'asseoir en diverses troupes, les unes de cent, les autres de cinquante.

« Jésus prit donc les cinq pains et les deux poissons, et, levant les yeux au ciel, il les bénit ; il rompit ensuite les pains et les donna à ses disciples, afin qu'ils les missent devant ceux qui étaient assis. Il leur partagea aussi à tous les deux poissons et leur en donna autant qu'ils en voulurent. Tous mangèrent et furent rassasiés. Quand ils le furent il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui restent afin que rien ne soit perdu. Ils les ramassèrent donc, et, des morceaux que laissèrent ceux qui avaient mangé des cinq pains d'orge, ils en emplirent douze corbeilles. On emporta aussi ce qui était resté des poissons. Ces hommes, ayant donc vu le miracle qu'avait fait Jésus, disaient : Celui-ci est vraiment le prophète qui devait venir au monde. Mais Jésus, sachant qu'ils allaient venir pour l'enlever et le faire roi, obligea aussitôt ses disciples d'entrer dans la barque, afin qu'ils passassent avant lui de l'autre côté du lac, vers Bethsaïde, tandis qu'il congédierait la multitude ; et après qu'il l'eut congédiée, il s'enfuit une seconde fois sur la montagne tout seul. Il y monta pour prier ; et, la nuit étant venue, il y demeura seul.

« Il était déjà tard lorsque les disciples descendirent vers la mer. Ils montèrent dans la barque et s'avançaient vers Capharnaüm, à l'autre bord de la mer. Or il était déjà nuit, et Jésus n'était pas encore venu à eux. Cependant la barque au milieu de la mer était agitée des flots ; car, un grand vent étant venu à souffler, la mer s'éleva. Jésus, voyant qu'ils avaient beaucoup de peine à ramer, parce que le vent leur était contraire, vint à eux vers la quatrième veille de la nuit, marchant sur la mer, et il voulait les passer. Lors donc qu'ils eurent fait, à force de rames, vingt-cinq ou trente stades » environ cinq quarts de lieue, « ils aperçurent Jésus qui marchait sur la mer et qui s'approchait de la barque, et ils eurent peur. C'est un fantôme, dirent-ils tout troublés, et la frayeur leur fit pousser un cri ; car ils l'aperçurent tous et l'effroi fut universel. Mais aussitôt il leur parla et leur dit : Rassurez-vous, c'est

moi ; ne craignez point. — Seigneur, lui répondit Pierre, si c'est vous, commandez-moi d'aller à vous sur les eaux. — Venez, lui dit-il. Et Pierre, descendant de la barque, marchait sur l'eau pour aller à Jésus. Mais, voyant que le vent était fort, il eut peur, et, commençant d'enfoncer, il s'écria : Seigneur, sauvez-moi ! Et aussitôt Jésus, étendant la main, le prit et lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? Alors les disciples désirèrent de recevoir Jésus dans la barque, et il y monta. Dès que Jésus et Pierre y furent montés le vent cessa, ce qui les étonna encore davantage ; car, dans le trouble où ils étaient, ils ne firent point réflexion à ce qui était arrivé au sujet des pains, parce que leur cœur était aveuglé. Et aussitôt la barque aborda au lieu où ils allaient. Alors ceux qui étaient dans cette barque, s'approchant de lui, l'adorèrent en lui disant : Vous êtes vraiment le Fils de Dieu.

« Après avoir ainsi traversé le lac ils vinrent au pays de Génézareth. Les habitants reconnurent aussitôt Jésus, et, parcourant toute la contrée, ils apportèrent les malades dans des lits, partout où ils entendaient dire qu'il était. En quelque lieu qu'il entrât, soit bourgs, soit villages ou villes, on mettait les malades dans les places publiques et on le priaient de leur laisser seulement toucher le bord de sa robe. Et tous ceux qui le touchaient étaient guéris <sup>1</sup>. »

Ce miracle de la multiplication des pains, arrivé vers le temps de la Pâque judaïque, figurait le miracle plus grand de la Pâque chrétienne, dont Jésus allait annoncer l'institution.

« Le jour d'après cette multiplication merveilleuse, la foule, qui s'était arrêtée à l'autre côté de la mer, remarqua qu'il n'y avait point eu là d'autre barque que celle où les disciples étaient entrés, et que Jésus n'était point entré avec eux, mais que les disciples seuls s'en étaient allés. Et comme il était depuis arrivé d'autres barques de Tibériade, près du lieu où le Seigneur, après avoir rendu grâces, les avait nourris de pain, et qu'ils connurent enfin que Jésus n'était point

<sup>1</sup> Matth., 14, 13-36. Marc. 6, 30-56. Luc, 9, 10-17. Jean, 6, 1-21.

là, non plus que ses disciples, ils entrèrent dans ces barques et vinrent à Capharnaüm, cherchant Jésus. Et, l'ayant trouvé au delà de la mer, ils lui dirent : Maître, quand êtes-vous venu ici ? Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé du pain et que vous avez été rassasiés. Travaillez pour avoir, non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera ; car c'est lui que Dieu le Père a marqué de son sceau. Ils lui dirent donc : Que ferons-nous pour opérer les œuvres de Dieu ? Jésus répondit et leur dit : L'œuvre de Dieu est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. Ils lui dirent donc : Quel miracle donc faites-vous, afin que nous le voyions et que nous croyions en vous ? quelle œuvre faites-vous ? Nos pères ont mangé la manne dans le désert, selon qu'il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel. Jésus donc leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a point donné le pain du ciel ; car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. Ils lui dirent donc : Seigneur donnez-nous toujours ce pain-là. Mais Jésus leur dit : Je suis le pain de vie ; celui qui vient à moi n'aura pas faim et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. Mais je vous l'ai déjà dit : vous m'avez vu, et vous ne croyez point. Tout ce que me donne le Père viendra à moi, et celui qui vient à moi je ne le jetterai pas dehors ; car je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. Or, la volonté du Père qui m'a envoyé, c'est que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. Et c'est la volonté de mon Père qui m'a envoyé que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour.

« Les Juifs donc murmuraient contre lui parce qu'il avait dit : Je suis le pain vivant descendu du ciel. Et ils disaient : N'est-ce pas là Jésus, fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment donc celui-ci dit-il : Je suis descendu du ciel ?

Jésus donc, répondant, leur dit : Ne murmurez point entre vous. Personne ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire, et je le ressusciterai au dernier jour. Il est écrit dans les prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. Quiconque a donc ouï le Père, et a appris, vient à moi. Non qu'aucun ait vu le Père, si ce n'est Celui qui est de Dieu ; celui-là a vu le Père. En vérité, en vérité, je vous le dis, qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts ; mais voici le pain qui est descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair que je donnerai pour la vie du monde.

« Les Juifs donc se disputaient entre eux, disant : Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ? Jésus leur dit donc : En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour ; car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Comme le Père qui m'a envoyé est vivant, et que je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. C'est là le pain qui est descendu du ciel, non comme la manne dont vos pères ont mangé et n'en sont pas moins morts ; celui qui mange ce pain vivra éternellement.

« Ce fut en enseignant dans la synagogue de Capharnaüm que Jésus dit ces choses. Beaucoup donc de ses disciples, l'ayant entendu, dirent : Ce discours est dur et qui peut l'écouter ? Mais Jésus, sachant en soi-même que ses disciples murmuraient de cela, leur dit : Cela vous scandalise-t-il ? Que sera-ce donc si vous voyez le Fils de l'homme monté où il était auparavant ? C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien ; les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie ; mais il y a quelques-uns parmi vous qui ne



croient pas. Car Jésus savait dès le commencement qui étaient ceux qui ne croyaient point et qui était celui qui le trahirait. Et il disait : C'est pour cela que je vous ai dit que nul ne peut venir à moi s'il ne lui est donné par mon Père. Dès lors beaucoup de ses disciples se retirèrent de sa suite, et ils n'allaient plus avec lui. Jésus dit donc aux douze : Et vous, ne voulez-vous point vous en aller aussi ? Simon Pierre lui répondit : Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle, et nous avons cru, et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus leur répondit : Ne vous ai-je pas choisis vous douze ? Néanmoins un de vous est un démon. Ce qu'il disait de Judas Iscariote, fils de Simon ; car c'était lui qui devait le trahir, quoiqu'il fût l'un des douze <sup>1</sup>. »

C'est ici le mystère de la grâce et de l'amour de Dieu. Dieu aime sa créature d'un amour incompréhensible. Entre Dieu et la créature, même la plus parfaite, il y a une distance infinie, qu'il est d'une infinie impossibilité à la créature de franchir. Ainsi donc, s'unir immédiatement à Dieu, le voir, non plus à travers le voile de la création, mais en lui-même, c'est pour l'homme, même dans son état de nature entière, une impossibilité infinie. Cependant Dieu appelle l'homme à le voir en lui-même, face à face, tel qu'il est, tel que lui-même il se voit ; il l'appelle à être heureux de son bonheur, à faire éternellement une même société immédiate avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; en un mot Dieu l'appelle à une félicité infiniment au-dessus de toute créature, non-seulement existante, mais possible. Qui donc comblera l'immense intervalle ? qui rendra possible à l'homme ce qui lui est naturellement de toute impossibilité ? C'est encore Dieu, par son amour. L'homme ne pouvant monter jusqu'à Dieu, Dieu descendra jusqu'à l'homme par une certaine émanation de sa puissance, de son intelligence et de son amour. Cette ineffable condescendance de Dieu envers l'homme est ce qu'on nomme la grâce, don infiniment au-dessus de la na-

ture ; car, par la nature, Dieu nous donne nous-mêmes à nous-mêmes, et par la grâce il se donne lui-même à nous. Cette donation, lorsqu'elle est pleine et parfaite, s'appelle gloire. La gloire est ainsi la consommation de la grâce, et la grâce le commencement de la gloire. C'est là le royaume de Dieu, le royaume du ciel. La grâce nous élève, nous établit, nous fait vivre dans ce royaume, dans ce monde surnaturel, par la foi, l'espérance et la charité. L'âme de l'homme devait finalement être transfigurée en la gloire de Dieu, son corps devait participer à la gloire de l'âme ; et, comme son corps tient à l'univers matériel, cet univers même devait, par l'homme, participer à la gloire de Dieu et devenir un resplendissement de la lumière éternelle.

Le premier homme rompit cette harmonie admirable. Élevé par la grâce jusqu'à Dieu, il tomba par le péché au-dessous de lui-même. Entre lui et Dieu se rouvrit un infranchissable abîme ; son intelligence fut obscurcie, sa volonté inclinée au mal et son corps rempli de passions basses. Au lieu de dominer la créature matérielle pour l'élever jusqu'à Dieu il fut asservi à elle. L'univers alla se profanant et se prostituant aux démons ; le pain même et le vin furent des attributs de faux dieux.

Ce que l'homme avait rompu, le Fils de Dieu, devenant Fils de l'homme, le renoue, et d'une manière indissoluble. En prenant une âme et un corps comme les nôtres il unit à la Divinité, en sa personne, et le monde des âmes et le monde des corps. Il devient le centre conaturel de tout. En lui, par lui et avec lui, toute la création se régénère, s'élève au-dessus d'elle-même, se divinise ; en lui, par lui et avec lui, Dieu est glorifié dans toutes les créatures et toutes les créatures en Dieu.

En prenant une âme et un corps le Fils de Dieu s'est uni en général toute la création et à toute la création. Mais l'homme est une créature libre ; il faut qu'il entre librement dans cette union. Mais cette union est au-dessus de la nature humaine ; l'homme n'y peut entrer par ses propres forces ; il faut que le Père l'attire au Fils, pour y prendre,

<sup>1</sup> Jean, 6, 22-72.

par la foi, l'espérance et l'amour, une existence, une vie surnaturelle et divine. Mais l'homme peut résister à cet attrait ; alors il reste dans les ténèbres extérieures. Pour monter au-dessus de soi l'homme a besoin d'une force au-dessus de la sienne ; mais, pour descendre, de si haut qu'il puisse être, il n'a qu'à se laisser tomber.

Comme le Verbe s'est uni en général la nature humaine en prenant un corps et une âme semblables aux nôtres, il veut s'unir de même à chacun de nous en particulier, nous donner sa chair et son sang pour nous changer en lui, afin que, devenant avec lui comme une même chose, nous entendions de son entendement, nous voulions de sa volonté, nous vivions de sa vie, nous soyons glorifiés de sa gloire. Les merveilles de la nourriture corporelle il les reproduit plus merveilleuses encore dans la nourriture spirituelle. Il a dit au commencement : « Que la terre produise des plantes, et les plantes des fruits ; » et depuis ce temps le froment et la vigne se nourrissent de la terre, et l'homme se nourrit du fruit de la vigne et du froment. Et cette nourriture s'opère par transsubstantiation. Le froment et la vigne changent en leur substance propre la substance de la terre ; l'homme change en sa substance propre la substance du pain et du vin. Par ce mystérieux changement la substance de la terre, qui, dans son état naturel, est inerte, insipide, sans couleur, prend une certaine vie, beauté et saveur dans le végétal ; le pain et le vin prennent dans l'homme une vie, non-seulement animale, mais raisonnable. La cause de cette surnaturalisation progressive, c'est un principe plus élevé dans la plante que dans la terre, plus élevé dans l'animal que dans la plante, plus élevé dans l'homme que dans le reste. Lors donc que, par une transsubstantiation analogue, le pain et le vin sont changés au corps et au sang, non plus d'un pur homme, mais d'un Homme-Dieu, ils participent nécessairement à une vie toute divine, ils deviennent esprit et vie. Et alors ce corps et ce sang, contenant un principe infiniment plus élevé que l'homme, lui étant donnés pour nourriture, ne doivent pas se changer en lui, mais le

changer en eux, le faire devenir le corps d'un Dieu, le faire demeurer en ce Dieu et ce Dieu en lui. Il est alors naturel que ce Dieu le ressuscite au dernier jour, non pour le jugement et la condamnation, mais pour la gloire, mais pour sa gloire, comme étant un membre de son corps.

Les Juifs de Capharnaüm ne soupçonnaient pas la sublimité de ce mystère ; ils l'envisa-geaient, non des yeux de la foi, mais des yeux du corps. Quand Jésus parle de leur donner sa chair à manger ils n'y voient que la chair d'un homme, la chair du fils de Joseph, une chair morte, mise en lambeaux, et qui, dans ce sens, ne sert de rien ; ils n'y voyaient pas l'Esprit, la Divinité qui la vivifiait d'une vie divine et ineffable. Ils ne pensaient pas que celui qui nous donne à manger notre future chair et notre futur sang dans le pain et dans le vin pouvait nous donner sa propre chair et son propre sang sous les formes accidentelles des mêmes aliments. Ses paroles sont esprit et vie, et eux n'y voyaient que matière grossière et que mort.

Élevons nos esprits et nos cœurs ; croyons, mais surtout aimons, et nous concevrons quelque chose de ce mystère. Celui qui aime passionnément voudrait toujours être avec ce qu'il aime, et, s'il en aime deux, il voudrait être à la fois avec l'un et avec l'autre. Celui qui aime passionnément voudrait se rendre semblable à ce qu'il aime et se le rendre semblable ; son amour ne connaît point de distance, mais affectionne l'égalité. Celui qui aime passionnément voudrait être dans ce qu'il aime et que ce qu'il aime fût dans lui ; il voudrait être ce qu'il aime et que ce qu'il aime fût lui ; il voudrait être deux, pour s'aimer l'un l'autre, et un, pour s'aimer plus intimement et n'avoir qu'une même puissance, qu'une même intelligence, qu'un même amour, qu'une même vie, qu'une même félicité. L'Eucharistie n'est que ce mystère d'amour. Seulement celui qui aime est Dieu, c'est-à-dire quelqu'un qui aime avec une puissance, une intelligence, un amour infinis. Dès lors tout se conçoit, tout se comprend, même ce qu'il y a d'inconcevable et d'incompréhensible ; car on conçoit,



on comprend que cela doit l'être, puisque c'est Dieu qui aime.

« Après cela, dit l'évangéliste saint Jean, Jésus allait de côté et d'autre dans la Galilée ; car il ne voulait pas aller de côté et d'autre dans la Judée, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir<sup>1</sup>. »

Les évangélistes sont très-courts dans leurs récits. Il est probable, le temps de la Pâque étant proche, ainsi que nous l'avons vu, que Jésus alla à Jérusalem, où les Juifs, c'est-à-dire le grand conseil, lui dressèrent des embûches, ce qui l'empêcha de parcourir davantage la Judée et le fit revenir en Galilée.

« Alors des pharisiens et des scribes, qui étaient venus de Jérusalem, vinrent ensemble le trouver, et, s'étant aperçus que quelques-uns de ses disciples prenaient leurs repas avec des mains communes, c'est-à-dire non lavées, ils les en blâmèrent. Car les pharisiens et tous les Juifs ne mangent point qu'ils ne lavent souvent leurs mains, gardant en cela la tradition des anciens. Et lorsqu'ils reviennent de la place publique ils ne mangent point sans s'être baptisés ou plongés dans l'eau. Et ils ont encore beaucoup d'autres coutumes qu'ils ont reçues et qu'ils observent, comme de baptiser les coupes, les pots, les vaisseaux d'airain et les lits. Les pharisiens donc et les scribes lui demandèrent : Pourquoi vos disciples transgressent-ils la tradition des anciens ? car ils ne se lavent point les mains quand ils mangent, mais ils prennent leurs repas avec des mains communes. Il leur répondit : Pourquoi vous-mêmes transgressez-vous le commandement de Dieu pour votre tradition ? Car Dieu a dit : Honorez votre père et votre mère ; et : Que celui qui dira des paroles outrageuses à son père ou à sa mère soit puni de mort. Et vous, au contraire, vous dites : Quiconque dira à son père ou à sa mère : Anathème soit à Dieu tout profit que vous tirerez de moi (formule d'interdiction qui se trouve mot à mot dans le Talmud)<sup>2</sup>, celui-là ne doit point honorer son père ou sa mère ; vous ne lui permettez même plus de rien faire pour les assister. Et ainsi vous rendez vain le commandement de Dieu, la

parole de Dieu, par votre tradition que vous-mêmes avez établie. Hypocrites ! Isaïe a bien prophétisé de vous en disant : Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est bien éloigné de moi. Mais c'est en vain qu'ils m'honorent lorsqu'ils enseignent des doctrines et des ordonnances d'hommes. Car, laissant là le commandement de Dieu, vous observez avec soin la tradition des hommes, le baptême des pots et des coupes, et vous faites beaucoup d'autres choses semblables.

« Puis, ayant rappelé la foule, il leur dit : Écoutez-moi tous et comprenez bien ceci. Rien de ce qui est hors de l'homme et qui entre dans l'homme ne peut le souiller ; mais ce qui sort de l'homme, c'est ce qui le souille. Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais ce qui en sort. Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il entende ! Alors ses disciples, s'approchant, lui dirent : Savez-vous que les pharisiens, ayant entendu cela, se sont scandalisés ? Mais il leur répondit : Toute plante que n'a point plantée mon Père céleste sera arrachée. Laissez-les ; ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles ; que si un aveugle sert de guide à un aveugle, ils tomberont tous deux dans la fosse. Après qu'il eut quitté le peuple et qu'il fut entré dans la maison, ses disciples l'interrogèrent sur la parabole, et Pierre lui dit : Expliquez-nous cette parabole-là. Jésus répondit : Êtes-vous encore, vous autres, sans intelligence ? Êtes-vous donc si peu éclairés ? Ne comprenez-vous pas que tout ce qui entre de dehors dans l'homme ne peut le souiller, parce que cela n'entre pas dans le cœur, mais va dans le ventre et se décharge aux lieux secrets, emportant tout ce que les aliments ont d'impur ? Mais ce qui sort de l'homme, disait-il, c'est ce qui souille l'homme ; car ce qui sort de la bouche part du cœur, et c'est là ce qui souille l'homme. Car c'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les homicides, les larcins, l'avarice, les méchancetés, la fourberie, les faux témoignages, les impudicités, l'œil malin de l'envie, le blasphème, l'orgueil, la folie. Tous ces maux viennent du dedans ; c'est là ce qui souille l'homme. Mais de manger sans

<sup>1</sup> Jean, 7, 1. — <sup>2</sup> Talmud, traité Nedarim fol 47.

laver ses mains, cela ne le souille point<sup>1</sup>. »

On s'étonnera peut-être que Jésus-Christ s'exprime avec tant de force contre les vaines traditions des pharisiens et leurs purifications excessives. C'est que réellement c'est par là qu'ils se sont aveuglés de plus en plus, qu'ils ont aveuglé les Juifs, et qu'ils sont tombés les uns et les autres dans la fosse où nous les voyons plongés. Ils ont étouffé la loi de Dieu sous un amas d'observances vaines, de purifications matérielles, de subtilités incroyables. Celle que rappelle Jésus-Christ se trouve dans le Talmud et se met encore en usage. Celui qui veut empêcher un autre de tirer de lui aucun service n'a qu'à prononcer cette formule : *Corban*, c'est-à-dire, don consacré tout ce qui de moi pourrait vous être utile ! Dès lors ce serait un sacrilège au premier de rendre aucun service au second et au second d'en recevoir du premier. Cette interdiction d'utilité, comme l'appellent les rabbins ou pharisiens modernes, s'étend au père et à la mère. Le Talmud en cite un exemple. Un homme qui avait interdit son père vint à marier son fils. Désirant que son père pût assister au repas des noces, il s'avisa de ce moyen. Il dit à son ami : « Je vous fais don de la salle et du festin, à charge que vous y inviterez mon père. » La donation fut déclarée nulle par les docteurs et le père resta exclu de la maison<sup>2</sup>.

Une chose encore digne de remarque, c'est que, parmi les maux qui sortent du cœur et souillent l'homme, Jésus-Christ compte, immédiatement après l'orgueil, la folie. C'est que la folie est le plus souvent un effet de l'orgueil, et l'homme devient fou par le même principe qu'il est orgueilleux, parce qu'il se préfère aux autres.

Est-il nécessaire de dire, à ceux qui abusent des paroles de Jésus-Christ pour violer les lois de son Église sur l'abstinence et le jeûne, que ce n'est pas la nourriture qui entre dans le corps de l'homme qui souille son âme, mais ce qui sort de son cœur, l'orgueil, la révolte contre l'Église ? Révolte qui s'ajoute le sacrilège lorsque, pour se défendre, elle abuse des paroles de l'Écriture.

« Jésus, étant ensuite parti de là, s'en alla sur les confins de Tyr et de Sidon. Il entra dans une maison et ne voulut pas que personne le sût : mais il ne put demeurer caché ; car une femme chananéenne, sortie de ces confins-là, dont la fille avait un esprit immonde, ayant entendu dire qu'il était là, se mit aussitôt à crier et à lui dire : Ayez pitié de moi, Seigneur, Fils de David ! Ma fille est misérablement tourmentée par le démon. Mais il ne lui répondit pas un mot. Et ses disciples, s'approchant de lui, le priaient, en lui disant : Congédiez-la parce qu'elle crie après nous. Il leur répondit : Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Mais elle entra, se jeta à ses pieds et l'adora, disant : Seigneur, secourez-moi ! Et elle le priait de chasser le démon de sa fille. Mais il lui dit : Laissez premièrement rassasier les enfants ; car il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. — Cela est vrai, Seigneur ! répliqua-t-elle ; cependant les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Alors Jésus lui dit : O femme, votre foi est grande ! Qu'il vous soit fait comme vous le désirez. Allez ! à cause de cette parole le démon est sorti de votre fille. Et sa fille fut guérie à l'heure même. Et lorsqu'elle fut venue en sa maison elle trouva sa fille couchée sur le lit et le démon sorti. Or cette femme était païenne, et Syrophénicienne de nation<sup>1</sup>. »

Jésus avait quitté la Judée, où les Juifs cherchaient à le faire mourir ; il avait quitté la Galilée, où les pharisiens le poursuivaient de leurs embûches et de leurs calomnies ; il s'était avancé sur les confins de la gentilité. Là une femme de la race maudite de Chanaan lui témoigne une foi, une humilité si grandes qu'il ne s'en était jamais vu de pareilles. Elle figurait la gentilité entière, qui, lorsque les Juifs auront repoussé l'Évangile, le recevra avec la foi et l'humilité de la Chananéenne.

« Jésus, quittant ensuite les confins de Tyr, vint par Sidon vers la mer de Galilée, passant au milieu du pays de la Décapole, » le même pays où l'homme qui avait été délivré d'une

<sup>1</sup> Matth., 15, 1-20. Marc, 7, 1-23. — <sup>2</sup> Talmud, traité Nedarim, fol. 48.

<sup>1</sup> Matth., 15, 21-29. — Marc, 7, 24-31.



légion d'esprits immondes avait publié ses merveilles. « On lui amena alors un homme qui était sourd et muet, et on le pria de lui imposer les mains. Jésus donc, le tirant à l'écart hors de la foule, lui mit ses doigts dans ses oreilles et de la salive sur la langue. Puis, levant les yeux au ciel, il jeta un soupir et lui dit : *Ephphetha*, c'est-à-dire ouvre-toi. Et aussitôt ses oreilles furent ouvertes, sa langue fut déliée, et il parlait fort distinctement. Et il leur défendit de le dire à personne ; mais plus il le leur défendait, plus ils le publiaient. Et, l'admirant de plus en plus, ils disaient : Il a bien fait toutes choses ; il a fait entendre les sourds et parler les muets <sup>1</sup>. »

« Ensuite, Jésus étant monté sur une montagne où il s'assit, de grandes troupes de peuple vinrent à lui, ayant avec eux des muets, des aveugles, des boiteux, des estropiés et beaucoup d'autres ; et ils les mirent à ses pieds, et il les guérit ; de sorte que ces peuples étaient dans l'admiration, voyant que les muets parlaient, que les boiteux marchaient, que les aveugles voyaient ; et ils rendaient gloire au Dieu d'Israël.

« Comme il se trouva de nouveau une grande multitude qui n'avait rien à manger, Jésus, ayant appelé ses disciples, leur dit : J'ai compassion de cette multitude, parce qu'il y a déjà trois jours qu'ils demeurent continuellement avec moi, et ils n'ont rien à manger ; et je ne veux pas les renvoyer à jeun, de peur que les forces ne leur manquent en chemin. Ses disciples lui répondirent : Comment pourrions-nous trouver dans ce désert assez de pain pour rassasier tant de peuple ? Jésus leur demanda : Combien avez-vous de pains ? Ils lui dirent : Sept, et quelques petits poissons. Alors il commanda au peuple de s'asseoir sur la terre. Et, prenant les sept pains et rendant grâces, il les rompit et les donna à ses disciples pour les distribuer ; et ils les distribuèrent au peuple. Il bénit aussi les petits poissons et commanda qu'on les distribût. Tous mangèrent et furent rassasiés, et des morceaux qui restèrent on en remporta sept corbeilles pleines. Or

le nombre de ceux qui avaient mangé était d'environ quatre mille hommes, sans compter les petits enfants et les femmes. Et Jésus, les ayant congédiés, monta aussitôt dans une barque avec ses disciples et vint du côté de Dalmanutha, dans la contrée de Magédan ou Magdala <sup>1</sup>.

« Alors les pharisiens et les saducéens vinrent de concert trouver Jésus. Ils commencèrent par disputer avec lui ; ensuite ils le prièrent de leur faire voir quelque prodige dans le ciel, mais à dessein de le tenter. Il leur dit pour réponse : Le soir vous dites : Il fera beau demain, car le ciel est rouge ; et le matin vous dites : Il y aura aujourd'hui de l'orage, car le ciel est sombre et rougeâtre. Hypocrites ! vous savez juger la face du ciel, et vous ne savez pas reconnaître les signes des temps ! Cette race méchante et adultère demande un signe ; et pourquoi ? ajoute-t-il en gémissant profondément. Mais il ne lui sera pas donné d'autre signe que celui du prophète Jonas. Et, les ayant quittés, il s'en alla <sup>2</sup>. »

Les pharisiens et les saducéens étaient ennemis irréconciliables les uns des autres ; ils se réunissaient pour perdre le Sauveur. Jésus ne cessait d'opérer sur la terre les prodiges de miséricorde annoncés par les prophètes ; eux demandent un prodige de curiosité dans le ciel. Jésus repousse leur hypocrisie sur elle-même. Ils faisaient les savants ; que ne reconnaissaient-ils donc les temps marqués dans les prophètes ? Quant au signe qu'ils demandent pour le tenter, avant un an il leur sera donné plus même qu'ils ne demandent. Aux jours de sa mort et de sa résurrection il y aura des signes manifestes et dans le ciel et sur la terre.

« Or, en passant au delà du lac, ses disciples avaient oublié de prendre du pain, et ils n'en avaient qu'un avec eux dans la barque. Cependant Jésus leur donnait cet avis : Ayez soin de vous bien garder du levain des pharisiens et des saducéens, et du levain d'Hérode. Sur quoi faisant réflexion, ils se disaient l'un à l'autre : C'est que nous n'avons pas de pain. Ce que Jésus connaissant il leur

<sup>1</sup> Marc, 7, 31-37.

<sup>1</sup> Matth., 15, 29-39. Marc, 8, 1-10. — <sup>2</sup> Matth., 16, 1-4. Marc, 8, 11-13.

dit : Hommes de peu de foi, pourquoi vous entretenez-vous de cette pensée que vous n'avez point de pain ? Quoi ! vous n'avez encore ni sens ni intelligence, et votre cœur est encore dans l'aveuglement ! Ayant des yeux, vous ne voyez point ! des oreilles, et vous n'entendez point ! N'avez-vous pas non plus de mémoire ? Lorsque je distribuai les cinq pains à cinq mille hommes, combien remportâtes-vous de paniers pleins de morceaux ? — Douze, lui dirent-ils. — Et lorsque je distribuai les sept pains à quatre mille hommes, combien remportâtes-vous de corbeilles pleines de morceaux ? — Sept, lui dirent-ils. — Comment donc ne comprenez-vous point encore que ce n'est pas du pain que je vous ai dit : Gardez-vous du levain des pharisiens et des saducéens ? Alors ils comprirent qu'il ne leur avait pas dit de se garder du levain des pains, mais de la doctrine des pharisiens et des saducéens<sup>1</sup>.

» Quand ils furent arrivés à Bethsaïde on lui présenta un aveugle, qu'on le pria de toucher. Et, prenant l'aveugle par la main, il le mena hors du bourg, lui mit de la salive sur les yeux, et, lui ayant imposé les mains, il lui demanda s'il voyait quelque chose. Cet homme, regardant, lui dit : Je vois marcher les hommes comme des arbres. Jésus lui mit encore une fois les mains sur les yeux et le fit regarder, et il fut tellement guéri qu'il voyait distinctement tout le monde. Après cela Jésus le renvoya dans sa maison, disant : Allez-vous-en chez vous, et, si vous entrez dans le bourg, ne dites ceci à personne<sup>2</sup>.

» De Bethsaïde Jésus s'en alla avec ses disciples dans les villages de Césarée et de Philippe, » auparavant *Panéas*, mais appelée Césarée par Philippe, le tétrarque, qui voulait faire sa cour à l'empereur Tibère. On lui donnait le surnom de *Philippe* pour la distinguer d'une autre Césarée rebâtie et magnifiquement ornée par le vieil Hérode, en l'honneur de l'empereur Auguste. Celle-ci, qui était située sur la mer Méditerranée, s'appelait auparavant *Tour de Straton*.

« Pendant qu'ils étaient en chemin, comme Jésus était en prières, seul avec ses disciples,

il leur fit cette demande : Que disent les gens qu'est le Fils de l'homme ? Ils lui répondirent : Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, les autres Élie, les autres Jérémie, ou un des prophètes ressuscité. — Et vous, leur dit alors Jésus, que dites-vous que je suis ? Pierre, répondant, lui dit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus lui repartit : Tu es bienheureux, Simon, fils de Jona ; car ce n'est point la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans le ciel. Et moi aussi je te dis que tu es Pierre, et que sur cette même pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera aussi lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux<sup>1</sup>. »

C'est un seul qui parle à un seul : Jésus-Christ, Fils de Dieu, à Simon, fils de Jona ; Jésus-Christ, qui est la vraie pierre et fort par lui-même, à Simon, qui n'est pierre que par la force que Jésus-Christ lui communique ; c'est à celui-là que Jésus-Christ parle, et en lui parlant il agit en lui et y imprime le caractère de sa fermeté. « Et moi, dit-il, je te dis à toi, tu es Pierre, et, ajoute-t-il, sur cette pierre j'établirai mon Église ; et, conclut-il, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Pour le préparer à cet honneur Jésus-Christ, qui sait que la foi qu'on a en lui est le fondement de son Église, inspire à Pierre une foi digne d'être le fondement de cet admirable édifice. « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. » Par cette haute prédication de la foi il s'attire l'inviolable promesse qui le fait le fondement de l'Église. La parole de Jésus-Christ, qui de rien fait ce qu'il lui plaît, donne cette force à un mortel. Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de Pierre finisse avec lui ; ce qui doit servir de soutien à une Église éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs ; Pierre parlera toujours dans sa chaire ; c'est ce que disent les Pères, c'est ce que confirment six cent trente évêques au concile de Chalcédoine.

<sup>1</sup> Matth., 16, 5-12. Marc, 8, 14-21. — <sup>2</sup> Marc, 8, 22-26.

<sup>1</sup> Matth., 16, 13-19. Marc, 8, 27-29. Luc, 9, 18-20.



Jésus-Christ poursuit son dessein, et, après avoir dit à Pierre, éternel prédicateur de la foi : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, » il ajoute : « Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Toi qui as la prérogative de la prédication de la foi, tu auras aussi les clefs qui désignent l'autorité du gouvernement; ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. Tout est soumis à ces clefs, tout, rois et peuples, pasteurs et troupeaux. »

C'est ainsi que le plus docte et le plus éloquent évêque de France commentait, devant ses collègues assemblés, la promesse de Jésus-Christ à saint Pierre. Promesse, prédiction, il faut bien le remarquer, promesse inviolable, prédiction infaillible, mais non encore accomplie. Il dit au futur : « Je bâtirai, je te donnerai. » Ces paroles n'auront leur plein effet que quand il dira au présent : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » D'ici là ce que Pierre pourra éprouver de faiblesses ne touche aucunement les prérogatives qui lui sont annoncées, mais qu'il n'avait point encore reçues. Il n'était point encore institué chef de l'Église; mais seulement désigné pour l'être.

Après que Pierre eut confessé si hautement la divinité de son Maître et reçu de lui de si magnifiques promesses, « Jésus défendit fortement à ses disciples de dire à personne qu'il fût le Christ. Dès lors il commença à leur découvrir qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il y souffrit beaucoup, qu'il y fût rejeté par les sénateurs, par les princes des prêtres et les scribes ou docteurs de la loi, qu'il y fût mis à mort et qu'il ressuscitât le troisième jour. Et il tenait ouvertement ce discours. Alors Pierre, l'ayant tiré à part, commença de le reprendre, en lui disant : Ah ! Seigneur, que cela soit loin de vous ! Non, cela ne vous arrivera point ! Mais Jésus, se retournant, dit à Pierre : Va derrière moi, Satan : tu m'es un scandale, parce que tu ne goûtes point les choses de Dieu, mais celles des hommes. Puis, appelant à lui le peuple avec ses disciples, il leur dit : Si quelqu'un veut

venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ; car celui qui voudra sauver son âme (ou sa vie) la perdra, et celui qui perdra son âme pour l'amour de moi et de l'Évangile la sauvera. En effet que sert à un homme de gagner tout le monde et de perdre son âme ? ou par quel échange pourra-t-il la racheter ? Car si quelqu'un rougit de moi et de mes paroles parmi cette race adultère et pécheresse, le Fils de l'homme rougira aussi de lui lorsqu'il viendra, accompagné des saints anges, dans la gloire de son Père. Car le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. Il ajouta : En vérité, je vous le dis, parmi ceux qui sont ici présents, il y en a quelques-uns qui ne goûteront point la mort qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu venir en puissance et le Fils de l'homme dans sa royauté<sup>1</sup>. »

*Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.* Cette parole est bien dure ; oui, au premier abord ; mais, dans le fond, elle n'est que gloire et que récompense. Si un roi mortel disait à des hommes de peine : « Si quelqu'un d'entre vous veut venir après moi dans mon palais, qu'il renonce à ce qu'il est pour devenir ce que je suis, qu'il rejette ses haillons pour prendre mes vêtements et mes armes, et qu'il me suive comme un ami fidèle ; qu'il partage mes travaux pour partager ma gloire et mon royaume, » qui de ces hommes ne se croirait au comble du bonheur ? Et voici le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, qui nous dit à tous : « Si quelqu'un veut venir après moi, non-seulement au combat, mais à la victoire, et à une victoire certaine, à un triomphe éternel après moi au ciel, après moi dans ma gloire, après moi dans mon royaume, qu'il se renonce, qu'il se renonce en soi-même pour se retrouver en moi ; qu'il se renonce méchant pour se retrouver bon ; qu'il se renonce pécheur pour se retrouver juste ; qu'il se renonce imparfait pour se retrouver parfait ; qu'il se renonce esprit borné et incertain pour se retrouver

<sup>1</sup> Bossuet, *Sermon sur l'unité de l'Église*.

<sup>1</sup> Matth., 16, 20-28. Marc, 8, 30-39. Luc, 9, 21-27.

comme infini et infaillible ; qu'il se renonce volonté dépravée et impuissante pour se retrouver droite et toute-puissante ; qu'il se renonce chair terrestre et corruptible pour se retrouver corps céleste, glorieux et incorruptible ; en un mot, qu'il se renonce homme pour se retrouver Dieu, pour se retrouver Jésus-Christ. A cet effet qu'il prenne sa croix, qu'il supporte avec courage les travaux, les souffrances, l'espèce de mort que nécessitera cette divine transformation de lui-même. Qu'il me suive, guidé par mon exemple, soutenu de ma force. » Tel est le mystère de l'abnégation chrétienne. Pierre ne le comprenait point encore. Par un attachement trop humain à son maître il le détourne de ce qui doit opérer la gloire de Dieu et le salut des hommes ; c'est pourquoi il est appelé Satan, c'est-à-dire adversaire. Mais il comprendra plus tard ; alors il se réjouira d'avoir été trouvé digne de souffrir des outrages pour le nom de Jésus et de mourir comme lui sur la croix.

Le seigneur avait ajouté que quelques-uns de ceux qui étaient là ne goûteraient point la mort qu'ils n'eussent été témoins d'une gloire. Cette parole ne tarda point à s'accomplir.

« Environ huit jours après (il y en avait six de complets), Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère, et il les mena seuls, à l'écart, sur une haute montagne, où il monta pour prier. (Saint Cyrille, évêque de Jérusalem, dans sa douzième instruction aux catéchumènes, dit positivement que cette montagne est le Thabor, non loin de Nazareth et de Cana en Galilée.) Et pendant qu'il priait l'aspect de son visage devint autre, et il se transfigura devant eux. Sa face devint resplendissante comme le soleil, ses vêtements devinrent blancs comme la lumière, brillants comme l'éclair, d'une blancheur vive comme la neige, en sorte qu'il n'y a point de foulon au monde qui puisse en faire de si blancs. Et voici qu'il parut deux hommes qui s'entretenaient avec lui. C'étaient Moïse et Élie. Ils parurent dans un état de gloire, et ils disaient sa sortie du monde, qu'il allait accomplir dans Jérusalem. Mais Pierre et ceux qui étaient avec lui étaient accablés de sommeil. En se réveillant ils virent sa gloire et les deux

hommes qui étaient avec lui. Moïse et Élie allaient le quitter lorsque Pierre dit à Jésus : Maître, il est bon pour nous de rester ici ; si vous voulez, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie. Car il ne savait ce qu'il disait, tant ils étaient effrayés. Ils parlaient encore lorsque parut une nuée lumineuse qui les couvrit de son ombre. Et ils eurent peur lorsqu'ils les virent entrer dans la nuée. Et il vint de la nuée une voix, disant : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection ; écoutez-le. Tandis que la voix se faisait entendre il ne se trouva que Jésus tout seul. A ces paroles les disciples, saisis de frayeur, tombèrent le visage contre terre. Mais Jésus, s'approchant, les toucha et leur dit : Levez-vous et ne craignez point. Alors levant les yeux et les jetant de tous côtés, ils ne virent plus avec eux que Jésus seul <sup>1</sup>. »

Dieu et les hommes, le ciel et la terre sont témoins de la transfiguration de Jésus-Christ. Le Père éternel fait entendre sa voix. Moïse et Élie apparaissent : Moïse, par qui avait été donnée la loi que Jésus accomplissait ; Élie, le plus grand thaumaturge parmi les prophètes de l'ancienne alliance, de cette alliance dont Jésus-Christ accomplissait les promesses ; Moïse et Élie, qui avaient vu, l'un et l'autre, la gloire de Dieu sur le mont Horeb ; Moïse et Élie, eux dont l'un n'avait point goûté la mort, et dont l'autre avait été conduit à la mort d'une manière mystérieuse et enseveli par Dieu même. Les trois témoins que Jésus-Christ amène avec lui, et qu'il avait coutume de distinguer parmi les autres apôtres, c'est Pierre, le roc auquel il avait promis huit jours auparavant, de fonder sur lui son Église ; Pierre, le chef des apôtres ; ce sont les enfants du tonnerre, Jacques, le premier martyr parmi les douze, et Jean, que Jésus aimait, qui était destiné à voir l'exécution des jugements de Dieu sur Jérusalem et à recevoir de hautes révélations sur la future histoire de l'Église et du monde. Pierre dira plus tard : « Ce n'est pas en suivant de doctes fables que nous avons fait connaître la puissance et l'avènement de

<sup>1</sup> Matth., 17, 1-8. Marc. 9, 2-9. Luc, 9, 28-36.



Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais c'est après avoir été nous-mêmes les spectateurs de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père l'honneur et la gloire lorsque de la nuée où la gloire souveraine paraissait avec tant d'éclat cette voix fut entendue : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le. Et nous entendîmes nous-mêmes cette voix qui venait du ciel lorsque nous étions avec lui sur la montagne sainte <sup>1</sup>. » Voilà ce que dira Pierre dans sa deuxième épître. Mais sur le Thabor, au moment de la transfiguration, la joie, la surprise, la frayeur le mettent hors de lui-même ; il dit, sans savoir ce qu'il dit : « Faisons trois tabernacles, trois tentes. » Il voudrait mettre et Jésus-Christ, et Moïse, et Élie, chacun à part ; Dieu réunit tout sous un même tabernacle, sous une même nuée lumineuse ; il ramène tout à son Fils et à cette parole : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le. » Moïse et Élie disparaissent ; on ne voit plus que Jésus, fin de la loi et des prophètes ; Jésus, dont Moïse et Élie viennent de dire les souffrances et la mort ; Jésus, qui doit être crucifié, la seule chose que sauront prêcher les apôtres.

« Le lendemain, lorsqu'ils descendaient de la montagne, Jésus commande à ses disciples de ne dire à personne ce qu'ils avaient vu jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité d'entre les morts ; et ils tinrent la chose secrète, s'entre-demandant ce qu'il voulait dire par ce mot : Jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité d'entre les morts. Et ils lui demandèrent : Pourquoi donc les pharisiens et les scribes disent-ils qu'il faut d'abord qu'Élie vienne ? Jésus leur répondit : Il est vrai qu'Élie viendra, et qu'alors il rétablira toutes choses ; et il sera traité comme le Fils de l'homme, dont il est écrit qu'il doit souffrir beaucoup et être rejeté avec mépris. Cependant je vous dis qu'Élie est déjà venu, qu'ils ne l'ont pas connu, et qu'ils lui ont fait souffrir tout ce qu'ils ont voulu, comme il est écrit de lui. Alors les disciples comprirent que c'était de Jean-Baptiste qu'il leur avait parlé <sup>2</sup>. »

Ce qui causait l'embarras des apôtres, c'est qu'ils ne distinguaient pas, non plus que les Juifs, deux avènements du Christ, l'un de souffrances, l'autre de gloire. Élie viendra en personne avant le second ; Jean vint dans la vertu d'Élie avant le premier.

« Lorsque Jésus arriva vers ses disciples, qui étaient restés au bas de la montagne, il vit autour d'eux une grande multitude de personnes et des scribes qui disputaient avec eux. Et aussitôt que la multitude l'eut aperçu elle fut saisie d'étonnement et de crainte, et tous accoururent pour le saluer. Et il demanda aux scribes : De quoi disputez-vous ensemble ? Et un homme de la foule s'approcha de lui, se jeta à genoux et dit : Je vous supplie, ô Seigneur ! ayez pitié de mon fils ! Il est mon unique enfant. Il a un esprit muet, est lunatique, souffre beaucoup ; et voilà, quand l'esprit le saisit, il le jette par terre et il écume, et il grince des dents, et il dessèche ; et à peine l'esprit le quitte-t-il lorsqu'il l'a mis comme en pièces. Et je l'ai présenté à vos disciples, et je les ai priés de le chasser, et ils ne l'ont pu. Jésus répondit alors : O génération incrédule et perverse ! jusqu'à quand serai-je avec vous ? jusqu'à quand vous souffrirai-je ? Amenez votre fils. Lorsqu'on le lui amenait et qu'il l'eut aperçu, aussitôt l'esprit le tourmenta, le jeta par terre, où il se roulait en écumant. Et Jésus demanda au père : Combien y a-t-il que cela lui arrive ? Il dit : Depuis son enfance, et souvent il l'a jeté dans le feu et dans l'eau, pour le faire périr. Mais, si vous pouvez quelque chose, ayez compassion de nous et nous secourez. Et Jésus lui dit : Oui, si vous pouvez croire. Tout est possible à celui qui croit ! Aussitôt le père de l'enfant s'écria avec larmes : Je crois, Seigneur, mais aidez mon incrédule ! Jésus donc, voyant que le peuple accourait en foule, parla avec menaces à l'esprit immonde et lui dit : Esprit sourd et muet, je te le commande, sors de lui et n'y rentre plus. Alors il jeta un grand cri, l'agita violemment et en sortit. Et il était comme mort ; de sorte que plusieurs disaient : Il est mort ! Mais Jésus le prit par la main, le leva, et il était guéri ; et il le rendit à son père. Et tous s'émerveillaient de la grandeur de Dieu. Et

<sup>1</sup> 2 Pierre, 1, 16-18. — <sup>2</sup> Matth., 17, 9-13. Marc, 9, 8-13. Luc, 9, 36.

lorsque Jésus fut entré dans la maison, ses disciples l'abordèrent en particulier et lui dirent : Pourquoi n'avons-nous pas pu le chasser ? Jésus leur répondit : A cause de votre incrédulité. Car, en vérité, je vous le dis, si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi d'ici là, et elle s'y transporterait, et rien ne vous serait impossible. Mais cette espèce de démon ne se chasse que par la prière et par le jeûne.

« Et ils partirent de là et traversèrent la Galilée ; et il ne voulait pas que personne le sût. Au contraire, pendant que tout le monde était dans l'admiration de ses miracles, il dit à ses disciples : Pour vous, mettez bien dans vos cœurs ce que je vais vous dire. Le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes. On le fera mourir, et, après avoir été mis à mort, il ressuscitera le troisième jour. Mais ils ignoraient ce que voulait dire cette parole, elle était voilée pour eux, de manière qu'ils ne la sentaient pas ; et ils craignaient de l'interroger sur cette parole-là, et ils furent extrêmement affligés<sup>1</sup>.

« Et lorsqu'ils furent venus à Capharnaüm, ceux qui recevaient le tribut des deux drachmes vinrent à Pierre et lui dirent : Votre maître ne paye-t-il pas le tribut ? Il leur répondit : Oui. Et quand il fut entré dans la maison, Jésus le prévint et lui dit : Simon, que t'en semble ? De qui est-ce que les rois de la terre reçoivent les tributs et les impôts ? est-ce de leurs propres enfants ou des étrangers ? — Des étrangers, répondit Pierre. Jésus lui dit : Les enfants sont donc libres. Mais afin que nous ne les scandalisons point, va à la mer et y jette l'hameçon ; et le premier poisson qui montera, prends-le ; en lui ouvrant la bouche tu y trouveras un statère (valant quatre drachmes) ; prends-le et le leur donne pour moi et pour toi<sup>2</sup>. »

Dieu avait ordonné par Moïse que, toutes les fois qu'on ferait le dénombrement des enfants d'Israël, chaque homme payerait un demi-sicle ou deux drachmes de capitation, qui devait être employée à l'entretien du tabernacle et qui le fut ensuite à l'entretien

du temple. Il paraît même qu'avec le temps les Juifs payèrent cette capitation tous les ans. De là les grandes sommes que, d'après le témoignage de Cicéron<sup>1</sup>, ils envoyaient chaque année à Jérusalem de toutes les parties de la domination romaine. Il y a toute apparence que c'est de cette collecte qu'il est ici question. La Galilée, dans laquelle était située Capharnaüm, n'était pas encore réduite en province romaine, comme la Judée proprement dite, mais se voyait encore gouvernée par le tétrarque ou roi Hérode-Antipas. On n'y levait donc pas encore de tribut direct pour les empereurs romains, comme à Jérusalem et dans la Judée, qui se trouvaient sous le gouvernement de Ponce-Pilate ; mais on y levait, comme partout ailleurs, le didrachme pour le temple. Et ceci fait sentir toute la justesse du raisonnement que Jésus-Christ fait à saint Pierre ; puisque les rois ne reçoivent de tribut que des étrangers, et non pas de leurs propres enfants, le tribut qu'on levait pour le temple, pour la maison de son Père, ne le regardait donc pas, lui, son Fils propre et unique.

Après que Jésus eut ainsi payé le didrachme pour lui et pour Pierre, « les autres disciples entrèrent dans la maison, s'approchèrent de lui et lui demandèrent : Qui pensez-vous qui est le plus grand dans le royaume des cieux ? Lui leur demanda : De quoi disputiez-vous ensemble pendant le chemin ? Mais ils gardèrent le silence, parce qu'ils avaient disputé pendant le chemin qui d'entre eux était le plus grand. » Jésus leur avait annoncé sa mort et sa résurrection ; ils y entrevoyaient le rétablissement du royaume d'Israël : qui devait y avoir la première place ? Jacques, fils d'Alphée, et Jude, son frère, pouvaient y prétendre, comme frères ou proches parents de Jésus ; Jean, comme le disciple qu'il aimait ; André, comme celui qu'il avait appelé le premier ; Pierre enfin avait pour lui une promesse. « Jésus, qui voyait les pensées de leur cœur, leur dit : Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous et le serviteur de tous. Ensuite, prenant un petit enfant, il le mit au milieu d'eux, et,

<sup>1</sup> Matth., 17, 14-22. Marc, 9, 13-32. Luc, 9, 37-45. —

<sup>2</sup> Matth., 17, 24-26.

<sup>1</sup> Cic., *pro Flacco*.



l'ayant embrassé, il leur dit : Je vous le dis en vérité, si vous ne vous convertissez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Quiconque donc s'humiliera soi-même comme ce petit enfant-ci, celui-là sera le plus grand dans le royaume des cieux ; et quiconque reçoit en mon nom un enfant de cette sorte, c'est moi-même qu'il reçoit ; et celui qui me reçoit ne me reçoit pas, moi, mais Celui qui m'a envoyé. Car celui qui est le plus petit d'entre vous tous est le plus grand.

« Alors Jean prit la parole et lui dit : Maître, nous avons vu quelqu'un qui chasse les démons en votre nom, et nous l'en avons empêché parce qu'il ne vous suit point avec nous. Jésus lui dit : Ne l'empêchez point ; car il n'y a personne qui, ayant fait un miracle en mon nom, puisse aussitôt après parler mal de moi ; car qui n'est pas contre vous est pour vous. Et quiconque vous donnera un verre d'eau en mon nom, parce que vous êtes au Christ, en vérité, je vous le dis, il ne perdra pas sa récompense. Mais quiconque scandalisera un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât une meule de moulin au cou et qu'on le noyât au fond de la mer.

« Malheur au monde à cause des scandales ! car il est nécessaire qu'il arrive des scandales ; mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive ! Que si votre main vous scandalise, coupez-la ; il vaut bien mieux pour vous que vous entriez dans la vie n'ayant qu'une main que d'en avoir deux et d'aller dans la géhenne, dans le feu inextinguible, où leur ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint point. Et si votre pied vous scandalise, coupez-le ; il vaut bien mieux pour vous que vous entriez dans la vie éternelle n'ayant qu'un pied que d'en avoir deux et d'être jeté dans la géhenne, dans le feu inextinguible, où leur ver ne meurt point et le feu ne s'éteint point. Que si votre œil vous scandalise, arrachez-le ; il vaut bien mieux pour vous que vous entriez dans le royaume de Dieu n'ayant qu'un œil que d'avoir deux yeux et d'être jeté dans la géhenne du feu, où leur ver ne meurt point et le feu ne s'éteint point. Car ils doivent tous être sâlés par le feu comme toute victime doit

être salée avec le sel. Le sel est une bonne chose ; mais, si le sel devient fade, avec quoi l'assaisonneriez-vous ? Ayez du sel en vous, et conservez la paix entre vous.

« Prenez bien garde à ne mépriser aucun de ces petits ; car, je vous le dis, leurs anges dans le ciel voient sans cesse la face de mon Père, qui est dans les cieux. Car le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu.

« Que vous en semble ? Si un homme a cent brebis et qu'il s'en égare une, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf sur les montagnes et ne va-t-il pas chercher celle qui s'est égarée ? Et s'il arrive qu'il la trouve, en vérité, je vous le dis, il a plus de joie de celle-là que des quatre-vingt-dix-neuf qui ne sont point égarées. Ainsi n'est-ce point la volonté de mon Père qui est dans les cieux qu'il se perde un seul de ces petits.

« Que si votre frère a péché contre vous, allez, et reprenez-le entre vous et lui seul ; s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère ; que s'il ne vous écoute pas, prenez encore avec vous une ou deux personnes, afin que tout soit appuyé par l'autorité de deux ou trois témoins ; que s'il ne les écoute pas, dites-le à l'Église ; mais, s'il n'écoute pas même l'Église, qu'il vous soit comme un païen et un publicain. En vérité, je vous le dis, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. Je vous dis encore que, si deux d'entre vous s'unissent ensemble sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée par mon Père, qui est dans les cieux ; car, où il y en a deux ou trois assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux<sup>1</sup>.

« Alors Pierre, s'approchant, lui dit : Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère lorsqu'il aura péché contre moi ? Sera-ce jusqu'à sept fois ? Jésus lui répondit : Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois. C'est pourquoi le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs. Et quand il eut commencé à se faire rendre compte, on lui en présenta un qui lui devait

<sup>1</sup> Matth., 18, 1-20. Marc, 9, 32-50. Luc, 9, 46-50.

dix mille talents (plus de 50 millions de notre monnaie). Or, comme il n'avait pas de quoi les lui rendre, son maître ordonna qu'on le vendit, lui, sa femme et ses enfants, et tout ce qu'il avait, pour satisfaire à cette dette. Ce serviteur donc, se jetant à ses pieds, le conjurait en lui disant : Seigneur, ayez un peu de patience et je vous rendrai tout. Alors le maître de ce serviteur, touché de compassion, le laissa aller et lui remit sa dette. Mais ce serviteur, étant sorti, trouva un de ses compagnons qui lui devait cent deniers (environ 50 francs); il le prit à la gorge et l'étranglait, en lui disant : Rends-moi ce que tu me dois. Son compagnon, se jetant à ses pieds, le conjurait en disant : Ayez un peu de patience et je vous rendrai tout. Mais l'autre ne voulut point; et il s'en alla, et le fit mettre en prison, jusqu'à ce qu'il eût payé tout ce qu'il devait. Les autres serviteurs, ses compagnons, voyant cela, en furent extrêmement affligés et vinrent instruire leur maître de tout ce qui s'était passé. Alors son maître, l'ayant fait venir, lui dit : Méchant serviteur, je t'avais remis tout ce que tu me devais parce que tu m'en avais prié; ne fallait-il donc pas que tu eusses aussi pitié de ton compagnon comme j'avais eu pitié de toi? Et son maître, tout en colère, le livra aux bourreaux, jusqu'à ce qu'il lui eût payé tout ce qu'il lui devait. C'est ainsi que mon Père céleste vous fera si vous ne remettez pas, chacun à son frère, du fond de vos cœurs, leurs fautes <sup>1</sup>. »

Les apôtres cherchaient qui serait le plus grand; Jésus leur enseigne à chercher qui serait le plus petit et le plus humble, à imiter la simplicité des petits enfants, à les respecter comme les pupilles des saints anges, à se garder comme du plus grand malheur de les induire au péché par quelque mauvais exemple, à pardonner volontiers les injures, à exercer la correction fraternelle. A ce sujet il établit la souveraine autorité de l'Eglise dans les contestations qui s'élèvent entre les fidèles : quiconque ne l'écoute pas doit être regardé comme un païen et un publicain. La raison en est dans la puissance que Jésus-

Christ a conférée à ses apôtres par ces paroles : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » Ces paroles avaient été adressées précédemment à saint Pierre. « C'était manifestement le dessein de Jésus-Christ, dit Bossuet, de mettre premièrement dans un seul ce que dans la suite il voulait mettre dans plusieurs; mais la suite ne renverse pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place. Cette première parole : *Tout ce que tu lieras*, dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira : Tout ce que vous lierez; car les promesses de Jésus-Christ, aussi bien que ses dons, sont sans repentance, et ce qui est une fois donné indéfiniment et universellement est irrévocable, outre que la puissance donnée à plusieurs porte sa restriction dans son partage, au lieu que la puissance donnée à un seul, et sur tous, et sans exception, emporte la plénitude <sup>1</sup>. »

« Et quand Jésus eut achevé ces discours, il s'en alla de Galilée et vint, par le pays au delà du Jourdain, vers les confins de la Judée. Et une grande multitude le suivait, et il les guérissait et les instruisait, selon sa coutume <sup>2</sup>. »

« Or il arriva, lorsque les jours où il devait être enlevé de ce monde étaient près de s'accomplir, qu'il affermit sa face pour aller à Jérusalem. Et il envoya des messagers devant lui, qui, étant partis, entrèrent dans un bourg des Samaritains, pour lui préparer ce qui était nécessaire. Mais ceux-ci ne le reçurent point, parce qu'il avait la face tournée vers Jérusalem. Ce que voyant ses disciples Jacques et Jean, ils dirent : Seigneur, voulez-vous que nous disions que le feu descende du ciel et les consume, comme a fait Élie? Mais Jésus, se retournant, les reprit, en disant : Vous ne savez de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'homme n'est point venu perdre les âmes, mais les sauver. Et ils s'en allèrent dans un autre bourg.

« Et il arriva, pendant qu'ils allaient par le chemin, que quelqu'un lui dit : Je vous suivrai quelque part que vous alliez. Jésus lui

<sup>1</sup> Matth., 18, 21-35.

<sup>1</sup> Bossuet, *Unité de l'Egl.* — <sup>2</sup> Matth., 19, 1 et 2. Marc, 10, 1.



répondit : Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel des nids ; mais le Fils de l'homme n'a point où reposer sa tête. Et il dit à un autre : Suis-moi ; lequel dit : Seigneur, permettez-moi d'aller d'abord ensevelir mon père. Jésus lui dit : Laisse les morts ensevelir leurs morts ; mais toi, va, et annonce le royaume de Dieu. Et un autre lui dit : Je vous suivrai, Seigneur ; mais permettez-moi d'abord de dire adieu à ceux qui sont dans ma maison. Jésus lui répondit : Qui-conque, ayant mis la main à la charrue, regarde derrière soi, n'est point propre au royaume de Dieu <sup>1</sup>.

« Après cela le Seigneur choisit encore soixante-douze autres disciples, et il les envoya deux à deux devant lui, dans toutes les villes et dans tous les lieux où lui-même devait aller. Et il leur disait : La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le Seigneur de la moisson qu'il envoie des ouvriers en sa moisson. Allez ! voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ne portez ni bourse, ni sac, ni chaussure, et ne saluez personne dans le chemin. En quelque maison que vous entriez dites premièrement : La paix soit à cette maison ! Et si quelque enfant de paix est là, votre paix reposera sur lui, sinon elle retournera à vous. Demeurez en la même maison, mangeant et buvant de ce qu'il y aura chez eux ; car l'ouvrier est digne de son salaire. Ne passez point de maison en maison ; et, en quelque ville que vous entriez, si l'on vous reçoit, mangez de ce qui sera mis devant vous. Et guérissez les malades qui y sont, et dites-leur : Le royaume de Dieu approche de vous. Mais, en quelque ville que vous soyez entrés, s'ils ne vous reçoivent pas, allez dans les rues et dites : Nous secouons contre vous jusqu'à la poussière de votre ville, qui s'est attachée à nos pieds ; sachez cependant que le royaume de Dieu s'est approché de vous. Je vous dis que, dans ce jour-là, Sodome sera traitée moins rigoureusement que cette ville-là. Malheur à toi, Corozain ! Malheur à toi, Bethsaïde ! Car, si les miracles qui ont été faits en vous avaient été faits dans Tyr et

dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence, assises dans le sac et dans la cendre. Mais Tyr et Sidon seront traitées au jour du jugement avec moins de rigueur que vous. Et toi, Capharnaüm, élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'aux enfers. Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise ; or qui me méprise méprise Celui qui m'a envoyé.

« Or les soixante-douze revinrent avec joie, disant : Seigneur, les démons mêmes nous sont soumis en votre nom. Et il leur dit : Je voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair. Voici que je vous ai donné pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, et toute la puissance de l'ennemi, et rien ne vous nuira. Toutefois ne vous réjouissez point de ce que les esprits vous sont soumis, mais réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans les cieus.

« En cette même heure Jésus tressaillit de joie par l'Esprit-Saint et dit : Je vous rends grâces, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents et que vous les avez révélées aux petits ; oui, ô Père ! car il vous a plu ainsi. Toutes choses m'ont été remises par mon père ; et nul ne sait qui est le Fils sinon le Père, ni qui est le Père sinon le Fils, et celui auquel le Fils le voudra révéler.

« Et, se retournant vers ses disciples, il leur dit en particulier : Bienheureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez ; car je vous dis que beaucoup de prophètes et beaucoup de rois ont désiré voir les choses que vous voyez et ne les ont point vues, et entendre les choses que vous entendez et ne les ont point entendues <sup>1</sup>.

« Enfin, adressant la parole à la multitude : Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos à vos âmes ; car mon joug est doux et mon fardeau est léger <sup>2</sup>. »

Le joug du Seigneur est doux, son fardeau est léger, parce qu'ils consistent l'un et

<sup>1</sup> Luc, 9, 51-62.

<sup>1</sup> Luc, 10, 1-24. — <sup>2</sup> Matth., 11, 28-30.

l'autre dans l'amour de Dieu et du prochain.

« Et voilà qu'un docteur de la loi se leva pour le tenter, disant : Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ? Jésus lui répondit : Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi ? comment lisez-vous ? Il repartit : Vous aimez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur, et de toute votre âme, et de toutes vos forces, et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. Jésus lui dit : Vous avez bien répondu ; faites cela et vous vivrez. Mais celui-ci, voulant se justifier lui-même, dit à Jésus : Et qui est mon prochain ? Jésus, prenant la parole, lui dit : Un homme descendait de Jérusalem en Jéricho, et il tomba entre les mains des voleurs, lesquels le dépouillèrent, et, après qu'ils l'eurent couvert de plaies, ils s'en allèrent, le laissant à demi mort. Or il arriva qu'un prêtre descendait par le même chemin, et quand il l'eut vu il passa outre. Pareillement aussi un lévite, étant venu sur le lieu et l'ayant vu, passa outre. Mais un Samaritain, qui voyageait, vint vers lui, et, le voyant, fut ému de compassion, et, s'approchant, il banda ses plaies en y versant de l'huile et du vin ; puis, l'ayant mis sur sa propre monture, il le conduisit en une hôtellerie et en eut grand soin. Et le lendemain il tira deux deniers (le denier valait à peu près 10 sous) et les donna à l'hôte, et lui dit : Ayez soin de lui, et tout ce que vous dépenserez de plus je vous le rendrai à mon retour. Lequel donc de ces trois vous semble avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs ? L'autre répondit : Celui qui a exercé la miséricorde envers lui. — Allez, lui dit Jésus, et faites de même <sup>1</sup>. »

Les Juifs regardaient les Samaritains non-seulement comme des étrangers, mais comme des ennemis. L'on ne peut donc assez admirer la sagesse avec laquelle Jésus-Christ, dans cette histoire ou cette parabole (car on ne le sait pas au juste), amène le docteur juif à conclure que le Samaritain même est son prochain.

« Or, comme ils continuaient leur chemin pour aller à Jérusalem, Jésus, qui allait y cé-

lébrer, croit-on, sa dernière Pentecôte, entra dans un bourg, et une femme, nommée Marthe, le reçut en sa maison. Elle avait une sœur, nommée Marie, laquelle, s'étant assise aux pieds de Jésus, écoutait sa parole. Or Marthe était affairée à beaucoup de soins pour le servir ; elle s'arrêta et dit : Seigneur, ne considérez-vous point que ma sœur me laisse servir toute seule ? Dites-lui donc qu'elle m'aide. Et le Seigneur, répondant, lui dit : Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous embarrassez du soin de beaucoup de choses. Cependant une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée <sup>1</sup>. »

Marthe est l'image de la vie active, Marie l'image de la vie contemplative ; elles sont sœurs, étroitement unies l'une à l'autre ; elles ont le même but, plaire à Jésus ; mais l'une y va par beaucoup d'actions extérieures, l'autre par une voie plus directe, la vue de Jésus même, l'amour de sa parole. Toute vie chrétienne a pour fin dernière de voir, de contempler éternellement Dieu en lui-même. La vie donc qui fait son principal de s'exercer dès ici-bas à cette contemplation divine est la meilleure part ; à qui elle est donnée la mort même ne la lui ôtera point ; elle continuera plus parfaite dans l'éternité. La vie qui fait son principal de servir Dieu par les œuvres extérieures est une part certainement bonne ; mais elle expose l'homme au trouble et à l'embarras ; sous ce rapport elle cessera dans le ciel. Il ne faut pas s'imaginer cependant que la vie contemplative soit sans action, ni la vie active sans contemplation ; on les distingue par ce qui domine en chacune. Quelle vie plus active que celle des apôtres, et cependant quelle vie plus hautement contemplative ? Nous nous appliquerons, diront-ils, à l'oraison et à la prédication : à l'oraison pour contempler la vérité divine, à la prédication pour la faire contempler aux autres. Les bons anges veillent sur nous, voilà une action continuelle, et ils voient sans cesse la face de notre Père qui est au ciel, voilà une continuelle contemplation. Dieu surtout unit en lui l'un et

<sup>1</sup> Luc, 10, 25-37.

<sup>1</sup> Luc, 10, 38-42.



l'autre ; non-seulement il agit toujours en conservant le monde, mais au dedans de lui-même. Le Père, en se contemplant, produit le Fils ; le Père et le Fils, en se contemplant et en s'aimant, produisent l'Esprit-Saint ; le Fils est l'acte d'intelligence du Père, le Saint-Esprit l'acte d'amour du Père et du Fils ; et tout cela est l'action infinie d'une infinie contemplation. La vie du chrétien sera d'autant plus parfaite qu'elle ressemblera plus à la vie de Dieu.

« Un jour que Jésus était en prière en un certain lieu, quand il eut achevé de prier un de ses disciples lui dit : Seigneur, apprenez-nous à prier comme Jean l'a appris à ses disciples. Et il leur dit : Quand vous priez, dites : Notre Père, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien (autrement notre pain au-dessus de toute substance) ; et remettez-nous nos péchés, car nous-mêmes ainsi nous remettons à tous ceux qui nous sont redevables ; et ne nous induisez point en la tentation, mais délivrez-nous du mal.

« Il leur dit encore : Qui est celui d'entre vous qui, ayant un ami, va le trouver au milieu de la nuit et lui dit : Mon ami, prête-moi trois pains, parce qu'un de mes amis m'est venu voir en passant et je n'ai rien à mettre devant lui ? Et celui qui est dans la maison répond, disant : Ne m'importunez pas ; ma porte est fermée et mes enfants sont couchés avec moi ; je ne peux me lever pour vous en donner. Et néanmoins, si l'autre persévère à frapper, je vous assure que, quand celui-ci ne se lèverait point pour lui en donner parce qu'il est son ami, il se lèverait à cause de son importunité et lui en donnerait autant qu'il en aurait besoin. Je vous dis de même : Demandez, et il vous sera donné ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et on vous ouvrira ; car quiconque demande reçoit, et qui cherche trouve, et on ouvrira à celui qui frappe. Si quelqu'un d'entre vous demande du pain à son père, lui donnera-t-il une pierre ? ou, s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ? ou, s'il lui demande un œuf, lui donnera-t-il un scorpion ?

Si donc, tout méchants que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père céleste donnera-t-il le bon Esprit (en grec l'Esprit-Saint) à ceux qui le lui demandent !

« Pendant qu'il parlait un pharisien le pria de dîner chez lui. Il y entra et se mit à table. Le pharisien, voyant cela, s'étonna de ce qu'il ne s'était point baptisé (c'est-à-dire lavé) avant le dîner. Mais le Seigneur lui dit : Vous autres pharisiens vous nettoyez le dehors du plat et de la coupe ; mais votre intérieur est plein de rapines et d'iniquités. Insensés ! celui qui a fait le dehors n'a-t-il pas fait aussi le dedans ? Néanmoins donnez l'aumône de ce que vous avez, et toutes choses seront pures pour vous. (Il s'agit ici principalement de la pureté légale que les pharisiens cherchaient par leurs fréquentes ablutions.) Mais malheur à vous, pharisiens, qui payez la dime de la menthe, de la rue et de toutes les herbes, et qui négligez la justice et l'amour de Dieu ! Il fallait observer ces choses d'abord et ne point omettre les autres. Malheur à vous, pharisiens, qui aimez à avoir les premières places dans les synagogues et à être salués dans les places publiques ! Malheur à vous, scribes et pharisiens, qui êtes comme des sépulchres qui ne paraissent pas, et que les hommes qui se promènent dessus ne connaissent pas !

« Alors un docteur de la loi, prenant la parole, lui dit : Maître, en parlant ainsi vous nous déshonorez aussi nous-mêmes. Jésus lui dit : Malheur aussi à vous, docteurs de la loi, qui chargez les hommes de fardeaux qu'ils ne peuvent porter et qui n'y touchez pas même du bout du doigt ! Malheur à vous qui bâtissez des tombeaux aux prophètes après que vos pères les ont fait mourir ! Vous montrez par là que vous consentez aux œuvres de vos pères ; car ils ont fait mourir ceux dont vous bâtissez les tombeaux (pour faire bientôt pis que vos pères). C'est pourquoi la Sagesse de Dieu a dit : Je leur enverrai des prophètes et des apôtres, et ils tueront les uns et persécuteront les autres, afin qu'on redemande à cette nation le sang de tous les

<sup>1</sup> Luc, 11, 1-13.

prophètes qui a été répandu depuis la création du monde, depuis le sang d'Abel jusqu'au sang de Zacharie, qui a été tué entre le temple et l'autel. Oui, je vous déclare qu'on en demandera compte à cette génération. Malheur à vous, docteurs de la loi, qui, après vous être emparés de la clef de la science, n'y êtes point entrés vous-mêmes, et l'avez encore fermée à ceux qui voulaient y entrer!

« Comme il leur parlait de la sorte, les pharisiens et les docteurs de la loi se mirent à le presser vivement et à l'accabler d'une foule de questions, lui tendant des pièges et cherchant à tirer de sa bouche de quoi l'accuser <sup>1</sup>.

« Cependant des myriades de peuple s'étaient assemblées autour de Jésus, en sorte qu'ils marchaient les uns sur les autres, il commença à dire à ses disciples d'abord : Gardez-vous du levain des pharisiens, qui est l'hypocrisie ; car il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni rien de secret qui ne doive être connu. Ce que vous aurez dit dans les ténèbres se publiera dans la lumière, et ce que vous aurez dit à l'oreille dans une chambre sera prêché sur les toits. Je vous dis donc, à vous qui êtes mes amis : Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui après cela n'ont rien à vous faire davantage ; mais je vais vous apprendre qui vous devez craindre : craignez celui qui, après avoir ôté la vie, a encore le pouvoir de jeter dans l'enfer. Oui, je vous le dis, craignez celui-là. N'est-il pas vrai que cinq passereaux se vendent pour deux oboles ? et néanmoins il n'y en a pas un seul qui soit en oubli devant Dieu. Les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc point ; vous valez mieux que beaucoup de passereaux. Or je vous disque, quiconque me confessera devant les hommes, le Fils de l'homme le confessera devant les anges de Dieu ; mais celui qui me renoncera devant les hommes sera renoncé devant les anges de Dieu. Si quelqu'un parle contre le Fils de l'homme, cela lui sera remis ; mais si quelqu'un blasphème contre le Saint-Esprit, il ne lui sera point remis. Lorsqu'on vous mènera dans les synagogues,

ou devant les magistrats et devant les puissances, ne vous inquiétez point comment vous répondrez ni de ce que vous direz ; car le Saint-Esprit vous enseignera, à cette heure-là même, ce qu'il faudra que vous disiez.

« Alors quelqu'un lui dit, du milieu de la foule : Maître, dites à mon frère qu'il partage avec moi notre héritage. Mais Jésus lui dit : Homme, qui m'a établi juge et faiseur de partage sur vous <sup>1</sup> ? »

Jésus répondit ici : *Qui m'a établi juge ?* comme il dit ailleurs : *Pourquoi m'appellez-vous bon ? Nul ne l'est que Dieu.* Comme on ne peut pas conclure de cette dernière locution qu'il ne se reconnaissait pas la bonté, on ne peut pas inférer de la première qu'il ne se reconnaissait pas l'autorité de juger. Ce que l'on peut en conclure avec les interprètes, c'est que Jésus-Christ ne voulait point s'occuper de cela alors. En effet la demande était bien importune. Le Sauveur prêchait lorsque cet individu vint l'interrompre. Par son interrogation le Sauveur lui fait entendre que, personne ne l'ayant obligé de se mêler de cette affaire, il ne laisserait point la prédication pour un procès ; mais, en même temps, il était si loin de défendre à ses ministres de juger de ces affaires, lorsque le bien des âmes le voulait, que saint Paul en fera une règle aux Corinthiens, et que saint Augustin reconnaitra que, par suite des paroles de l'Apôtre, les évêques ne pouvaient pas dire, comme Jésus-Christ : *Homme, qui m'a établi juge ou faiseur de partage ?*

Jésus profita de cette demande inopportune pour enseigner une doctrine qui produisait la cause même des procès. « Voyez, dit-il à la multitude qui l'environnait, et gardez-vous bien de toute avarice ; car la vie d'un homme n'est point dans l'abondance des choses qu'il possède. Et il leur dit cette parabole : Le champ d'un homme riche avait rapporté une grande abondance de fruits, et il raisonnait en lui-même, disant : Que ferai-je ? car je n'ai point où amasser tous mes fruits. Voici, dit-il, ce que je ferai. J'abattrai mes greniers, et j'en bâtirai de plus grands, et j'y amasserai

<sup>1</sup> Luc, 11, 37-54.

<sup>1</sup> Luc, 12, 1-14. — <sup>2</sup> Aug., in *Psalm.* 118, sermon 24.



toute ma récolte et tous mes biens ; et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour beaucoup d'années ; repose-toi, mange, bois, fais bonne chère. Mais Dieului dit : Insensé, en cette nuit même on va te redemander ton âme ; et les choses que tu as amassées, à qui seront-elles ? Ainsi en est-il de celui qui thésaurise pour lui-même et qui n'est point riche pour Dieu.

« Puis, s'adressant à ses disciples : C'est pour cela que je vous dis : Ne vous inquiétez point pour votre âme de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous serez vêtus. L'âme est plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement. Considérez les corbeaux ; ils ne sèment ni ne moissonnent ; ils n'ont ni cellier ni grenier ; cependant Dieu les nourrit. Combien valez-vous plus que les oiseaux ! Et qui est celui de vous qui, avec tous ses soins, peut ajouter à sa taille une seule coudée ? Si donc les moindres choses sont au-dessus de vous, pourquoi vous inquiéter des autres ? Considérez les lis comment ils croissent ; ils ne travaillent ni ne filent ; je vous le dis cependant que Salomon même, dans toute sa gloire, n'était point vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu prend soin de vêtir l'herbe qui est aujourd'hui dans les champs et qui demain sera jetée dans le four, combien aura-t-il plus de soin de vous, hommes de peu de foi ! Ne cherchez donc point, vous autres, ce que vous mangerez ou ce que vous boirez, et ne vous laissez point emporter à ces soins ; car pour toutes ces choses ce sont les nations du monde qui les recherchent ; mais votre Père sait que vous en avez besoin. Cherchez donc premièrement le royaume et la justice de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par-dessus.

« Ne craignez point, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume. Vendez ce que vous avez et le donnez en aumône. Faites-vous des bourses qui ne s'épuisent point, un trésor dans le ciel qui ne s'épuise jamais, dont le voleur n'approche pas et que les vers ne puissent corrompre ; car, où est votre trésor, là aussi est votre cœur. Que vos reins soient entourés d'une ceinture et que vos lampes soient allumées dans vos mains ; et soyez semblables à des hommes qui at-

tendent que leur maître revienne des noces, afin que, lorsqu'il sera venu et qu'il aura frappé à la porte, ils lui ouvrent aussitôt. Bienheureux ces serviteurs que le maître trouvera veillant quand il viendra ; je vous dis, en vérité, qu'il se ceindra les reins, qu'il les fera mettre à table et qu'il viendra les servir. Et s'il vient à la seconde veille ou à la troisième, et qu'il les trouve ainsi, bienheureux sont ces serviteurs-là. Or sachez que, si le père de famille était averti de l'heure à laquelle le voleur doit venir, il veillerait assurément et ne laisserait point percer sa maison. Vous donc aussi soyez prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous n'y pensez pas.

« Alors Pierre lui dit : Seigneur, est-ce pour nous seuls que vous dites cette parabole ou bien est-ce pour tous ? Le Seigneur, » faisant allusion au ministère qu'il devait lui confier, « lui dit : Quel est, à votre avis, l'économe fidèle et prudent que le maître établira sur sa famille pour distribuer à chacun sa mesure de blé en son temps ? Heureux ce serviteur si son maître, en arrivant, le trouve faisant ainsi ! Je vous dis, en vérité, qu'il l'établira sur tout ce qu'il possède. Que si ce serviteur-là dit dans son cœur : Mon maître ne viendra pas sitôt, et qu'il commence à battre les serviteurs et les servantes, à manger, à boire et à s'enivrer, le maître de ce serviteur viendra au jour où il ne s'y attend pas et à l'heure qu'il ne sait pas, et il le retranchera, et il lui donnera pour partage d'être avec les serviteurs infidèles. Or le serviteur qui a connu la volonté de son maître, et qui néanmoins ne s'est pas tenu prêt, n'a point fait suivant sa volonté, sera frappé de beaucoup de coups ; mais celui qui, ne la connaissant pas, a fait des choses qui méritent châtiment, sera frappé de peu de coups. Car on exige beaucoup de celui à qui on aura beaucoup donné et on demandera plus à celui à qui on a plus confié. Je suis venu jeter le feu sur la terre (le feu de la charité divine), et que désiré-je sinon qu'il soit allumé ? J'ai à être baptisé d'un baptême (c'était le baptême de sa Passion et de sa mort) ; et combien je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ! Pen-

sez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre ? Je vous dis que non, mais la division. Car désormais, dans une famille de cinq personnes, trois seront contre deux et deux contre trois : le père contre le fils et le fils contre le père, la mère contre la fille et la fille contre la mère, la belle-mère contre la belle-fille et la belle-fille contre la belle-mère.

« Il disait aussi au peuple : Lorsque vous voyez s'élever un nuage du côté du couchant vous dites aussitôt : Il va pleuvoir ; et cela arrive ainsi. Et quand vous voyez que le vent du midi souffle vous dites qu'il fera grand chaud ; et cela arrive. Hypocrites, vous savez si bien reconnaître ce que présagent les apparences du ciel et de la terre, comment donc ne reconnaissez-vous point ce temps-ci ? Pourquoi n'avez-vous point aussi de discernement pour reconnaître de vous-mêmes ce qui est juste ? Pendant que vous allez devant le magistrat avec votre adversaire, efforcez-vous en chemin de sortir d'affaire avec lui, de peur qu'il ne vous traîne devant le juge, que le juge ne vous livre à l'exécuteur et que l'exécuteur ne vous jette en prison. Je vous le dis, vous ne sortirez point de là que vous n'ayez payé la dernière obole<sup>1</sup>. »

Cet adversaire paraît ici la loi de Dieu et la conscience, qu'il faut tâcher de satisfaire pendant la vie, de peur qu'à notre mort elles ne nous traînent comme des criminels devant un juge inexorable. Cette mort viendra au moment que nous l'attendrons le moins.

« En ce temps-là même quelques personnes se trouvèrent là qui lui parlèrent des Galiléens, dont Pilate avait mêlé le sang avec leurs sacrifices. Et Jésus, répondant, leur dit : Pensez-vous que ces Galiléens fussent plus pécheurs que tous les autres Galiléens parce qu'ils ont été traités de la sorte ? Non, je vous le dis ; mais, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même manière. Ou bien ces dix-huit, sur lesquels tomba la tour de Siloé, et qu'elle tua, croyez-vous qu'ils fussent plus coupables que tous les habitants de Jérusalem ? Non, je vous le dis ; mais, si

vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même manière.

« Il disait encore cette parabole : Un homme avait un figuier planté en sa vigne, et il vint y chercher du fruit, et il n'en trouva point. Alors il dit au vigneron : Voici trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier et je n'en trouve point ; coupez-le donc ; à quoi bon occupe-t-il inutilement la terre ? L'autre lui répondit : Seigneur, laissez-le encore cette année, afin que je laboure au pied et que j'y mette du fumier ; et s'il porte du fruit, c'est bien ; sinon vous le couperez après<sup>1</sup>. »

Il y avait déjà trois ans que Jésus-Christ continuait ses divins enseignements, et, à l'exception d'un petit nombre, son peuple n'avait pas fait pénitence. Ce peuple était mûr pour le jugement de Dieu. De sinistres symptômes annonçaient que ce jugement n'était pas loin. Depuis l'époque où Archélaüs fut envoyé en exil et la Judée réduite en province romaine, il s'était formé en Galilée, sous la conduite de Judas de Gaulon, une secte nombreuse qui regardait comme une criminelle idolâtrie de payer aux Romains quelque tribut que ce fût. Les Galiléens que Pilate fit tuer dans le temple, au milieu même des sacrifices, étaient peut-être de ce nombre. Cette exécution sacrilège ne fit qu'accroître la fermentation. Sous un tyran comme Tibère, sous un gouverneur cruel et injuste comme Pilate, une révolte pouvait éclater chaque jour, qui dès lors renversait le temple et l'État. Mais les miséricordes de Dieu, mais l'intercession du Pontife éternel suspendaient encore le jugement. Et ils ne le suspendaient pas en vain ! En la quatrième année, aussitôt après l'ascension du Fils de Dieu, il sortit de la racine desséchée de Jérusalem une Église admirable, la mère de toutes les Églises de la chrétienté ; et lorsque le vieux tronc, quand son temps fut venu, fut coupé et brûlé, déjà de nobles rejetons portaient des fruits de salut dans les trois parties du monde.

« Et il enseignait dans une de leurs synagogues le jour du sabbat. Et voilà une femme

<sup>1</sup> Luc, 12, 22-59.

<sup>1</sup> Luc, 13, 1-9.



qui avait un esprit d'infirmité depuis dix-huit ans, et elle était toute courbée et ne pouvait point du tout regarder en haut. Jésus, la voyant, l'appela et lui dit : Femme, vous êtes délivrée de votre infirmité. Et il lui imposa les mains, et à l'instant elle fut redressée et glorifiait Dieu. Mais le chef de la synagogue, indigné de ce que Jésus avait guéri quelqu'un le jour du sabbat, prenant la parole, dit à la foule : Il y a six jours destinés au travail ; venez donc ces jours-là pour être guéris, et non pas au jour du sabbat. Et le Seigneur, répondant, lui dit : Hypocrites ! chacun de vous ne détache-t-il pas son bœuf et son âne de la crèche les jours de sabbat et ne les conduit-il pas s'abreuver ? Mais cette fille d'Abraham, que Satan a liée voilà dix-huit ans, il ne fallait point la délivrer de ce lien le jour du sabbat ! A ces paroles tous ses adversaires demeurèrent confus, et tout le peuple était ravi de toutes les actions glorieuses qu'il lui voyait faire. Et Jésus allait ainsi par les villes et par les villages, enseignant et s'avancant vers Jérusalem<sup>1</sup>. »

« Et quelqu'un lui dit : Seigneur, y en aura-t-il peu de sauvés ? Mais Jésus leur dit : Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite ; car beaucoup, je vous le dis, chercheront à entrer et ne le pourront. Et quand le Père de famille sera entré et qu'il aura fermé la porte, vous vous trouverez dehors, et vous vous mettrez à heurter, en disant : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous ! Mais il vous répondra : Je ne sais d'où vous êtes. Alors vous commencerez à dire : Nous avons bu et mangé en votre présence, et vous avez enseigné dans nos places publiques. Et il vous dira : Je ne sais d'où vous êtes ; retirez-vous de moi, vous tous qui faites des œuvres d'iniquité. Là seront les pleurs et les grincements de dents, quand vous verrez Abraham, Isaac et Jacob, et tous les prophètes, dans le royaume de Dieu, et vous chassés dehors. Et il en viendra d'orient et d'occident, de l'aquilon et du midi, qui entreront au festin dans le royaume de Dieu. Et voilà que les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Luc, 13, 10-17. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 13, 23-30.

Lorsque Jésus dit que beaucoup chercheront à entrer par la porte étroite et ne le pourront, il entend ceux qui, comme les Juifs auxquels il s'adresse directement, voudront y entrer sans cesser de faire des œuvres d'iniquité.

« Le même jour quelques-uns des pharisiens s'approchèrent de lui, disant : Allez-vous-en, sortez de ce lieu, car Hérode veut vous faire mourir. Et il leur dit : Allez, et dites à ce renard que je chasse les démons et guéris les malades aujourd'hui et demain, et le troisième jour je serai consommé. Cependant il me faut marcher aujourd'hui et demain, et le jour suivant ; car il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem. Jérusalem ! Jérusalem ! qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés. combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes ! et tu n'as pas voulu ! Voilà que votre maison vous demeurera déserte. Or je vous dis que vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur<sup>1</sup>. »

« Et il arriva qu'un jour de sabbat Jésus entra dans la maison d'un des principaux pharisiens pour y manger, et ceux qui étaient là l'observaient. Et voilà qu'un homme hydro-pique était devant lui. Et Jésus, s'adressant aux docteurs de la loi et aux pharisiens, leur dit : Est-il permis d'opérer des guérisons au jour du sabbat ? Et ils demeurèrent dans le silence. Mais lui, prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya. Puis, s'adressant à eux, il dit : Qui est celui d'entre vous qui, voyant son âne ou son bœuf tombé dans un puits, ne l'en retire aussitôt, le jour même du sabbat ? Et ils ne pouvaient lui répondre.

« Il proposa une parabole aux conviés, ayant remarqué comme ils choisissaient les premières places, et il leur dit : Quand vous serez convié à des noces ne prenez pas la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés quelqu'un de plus considérable que vous, et que celui qui aura invité l'un et l'autre ne vous dise : Donnez votre place à celui-ci, et qu'alors vous n'ayez la honte d'être mis à la dernière place. Mais quand

<sup>1</sup> Luc, 13, 31-35.

vous aurez été invité, allez vous mettre à la dernière place, afin que, lorsque celui qui vous a invité sera venu, il vous dise : Mon ami, montez plus haut ; et alors ce vous sera une gloire devant ceux qui seront à table avec vous. Car quiconques s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé<sup>1</sup>. »

Le conseil que donne le Sauveur à ces hommes, plus difficiles à guérir de leur vanité que l'hydropique de son enflure, paraît une espèce d'ironie ; il leur faisait sentir que leur vanité manquait le plus souvent son but, et que le moyen le plus infaillible d'acquérir une véritable gloire, surtout devant Dieu, c'est une véritable humilité.

« Il dit aussi à celui qui l'avait invité : Lorsque vous donnez à dîner ou à souper, ne conviez ni vos amis, ni vos frères, ni vos parents, ni vos voisins qui seront riches, de peur qu'ils ne vous invitent aussi à leur tour et qu'ainsi ils ne vous rendent ce qu'ils avaient reçu de vous. Mais, lorsque vous faites un festin, appelez-y les pauvres, les infirmes, les boiteux et les aveugles. Et vous serez heureux, parce qu'ils n'auront pas à vous le rendre ; car il vous sera rendu à la résurrection des justes<sup>2</sup>. »

Les pharisiens faisaient tout dans la vue d'une récompense temporelle, pour être vus et honorés des hommes ; Jésus leur apprend à faire tout dans la vue d'une récompense éternelle. Tel est l'esprit de cette instruction. Celui-là donc qui invitera ses amis, ses parents, ses voisins, même riches, non pour en être invité à son tour, mais pour entretenir l'union chrétienne, celui-là remplira l'intention de Jésus ; mais il sera encore plus sûr et plus parfait de fêter ainsi les pauvres lorsqu'on le fait avec simplicité de cœur et sans ostentation.

« Un de ceux qui étaient à table avec lui, ayant entendu ces paroles, lui dit : Bienheureux celui qui mangera le pain dans le royaume de Dieu ! Or Jésus lui dit : Un homme fit un grand souper où il invita beaucoup de convives, et il envoya son serviteur à l'heure du souper dire à ceux qui étaient invités : Venez, car tout est déjà prêt. Mais tous ensemble commencèrent à s'excuser. Le pre-

mier lui dit : J'ai acheté une terre, il est nécessaire que j'aille la voir ; je vous prie de m'excuser. Le second dit : J'ai acheté cinq attelages de bœufs, et je vais les éprouver ; je vous prie de m'excuser. Un autre dit : J'ai épousé une femme, c'est pourquoi je ne puis venir. Le serviteur étant revenu rapporta tout ceci à son maître. Alors le père de famille, irrité, dit à son serviteur : Allez promptement dans les places publiques et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boiteux. Et le serviteur dit : Maître, il a été fait comme vous l'avez commandé, et il y a encore de la place. Le maître dit au serviteur : Allez dans les chemins et le long des haies, et contraignez d'entrer, afin que ma maison se remplisse ; car je vous dis qu'aucun de ceux qui avaient été invités ne goûtera mon festin<sup>1</sup>. »

Cet homme, c'est Dieu le Père ; le souper est la vie éternelle ; les conviés sont les Juifs, principalement les chefs du peuple ; le serviteur est Jésus-Christ qui a pris la nature d'un esclave ; les différents prétextes allégués par les premiers conviés, ce sont les divers attachements aux choses du monde, qui ont empêché les prêtres, les pharisiens, les riches, de recevoir la grâce du salut ; les pauvres de la ville, c'est le pauvre peuple d'Israël, auquel Jésus annonçait particulièrement son Évangile ; ceux que l'on va chercher sur les grands chemins, le long des haies, et que l'on contraint d'entrer par une amicale violence, ce sont les gentils, que Dieu, par sa parole toute-puissante, a appelés au salut éternel en même temps qu'il en a exclu les premiers conviés.

« Comme une grande multitude marchait après Jésus, il se tourna vers eux et leur dit : Si quelqu'un vient à moi et ne hait point son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre âme, il ne peut être mon disciple ; celui qui ne porte pas sa croix et ne me suit pas ne peut être mon disciple. Car qui d'entre vous, voulant bâtir une tour, ne compte pas auparavant à loisir la dépense nécessaire, pour savoir s'il peut l'achever, de peur que, s'il en jette les fondements et qu'il ne puisse l'achever,

<sup>1</sup> Luc, 14, 1-11. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 14, 12-14.

<sup>1</sup> Luc, 14, 15-23.



tous ceux qui le verront ne commencent à le railler, disant : Voilà un homme qui a commencé à bâtir et qui n'a pu achever ! Ou quel est le roi qui, voulant combattre un autre roi, n'examine pas auparavant à loisir s'il peut marcher avec dix mille hommes contre un ennemi qui vient à lui avec vingt mille ? Sinon il lui envoie des ambassadeurs, lorsqu'il est encore éloigné, et lui fait des propositions de paix. Ainsi donc celui d'entre vous qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. Le sel est bon ; mais, si le sel devient insipide, avec quoi l'assaisonnera-t-on ? Il ne peut plus servir, ni pour la terre, ni pour les engrais ; mais on le jettera dehors. Qui a des oreilles, pour entendre qu'il entende <sup>1</sup>. »

La vie du chrétien est un combat continu. Les ennemis sont le démon, le monde et nous-mêmes. Le monde et le démon cherchent bien souvent à nous séduire par nos amis et nos proches ; nous courons encore plus de risque d'être séduits par nous-mêmes, c'est-à-dire par ce qu'il y a de corrompu en nous et qui nous appartient en propre. En tant donc que, nous et nos amis, nous sommes de Dieu et pour Dieu, nous devons nous aimer en Dieu ; mais, en tant que nous sommes contre Dieu, nous devons nous haïr, être aussi parfaitement détachés de nous que d'une chose que l'on hait. Tel doit être le sel, la vivante énergie du chrétien ; sans cela il n'est bon qu'à être foulé aux pieds.

« Or les publicains et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'entendre ; et les pharisiens et les docteurs de la loi murmuraient, disant : Cet homme reçoit les pécheurs et mange avec eux ! Alors il leur dit cette parabole : Quel est l'homme parmi vous qui a cent brebis ? S'il en perd une, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf dans le désert et ne va-t-il pas après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ? Et lorsqu'il l'a trouvée il la met sur ses épaules, plein de joie ; et, étant retourné en sa maison, il appelle ses amis et ses voisins et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. Je vous

dis de même qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Ou quelle est la femme qui, ayant dix drachmes, si elle en perd une, n'allume sa lampe, ne balaye sa maison, et ne cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle la trouve ? Et lorsqu'elle l'a retrouvée elle assemble ses amies et ses voisines, en disant : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue. Je vous le dis de même qu'il y aura une grande joie parmi les anges de Dieu pour un seul pécheur qui fera pénitence <sup>1</sup>. »

« Il dit encore : Un homme eut deux fils ; et le plus jeune des deux dit à son père : Mon père, donnez-moi la part du bien qui doit me revenir. Et le père leur fit le partage de son bien. Et peu de jours après, emportant tout ce qu'il avait, le fils le plus jeune s'en alla dans une terre éloignée et dissipa son bien en vivant dans la débauche. Et, après qu'il eut tout consumé, une grande famine survint en ce pays, et il commença à être dans l'indigence. Et il s'en alla, et il s'attacha à un des habitants de cette terre, qui l'envoya à sa maison de campagne pour garder les pourceaux. Et là il eût bien voulu remplir son ventre des restes que les pourceaux mangeaient, et personne ne lui en donnait. Enfin, étant rentré en lui-même, il dit : Combien y a-t-il de mercenaires dans la maison de mon père qui ont du pain en abondance, et moi je meurs ici de faim ! Je me lèverai, et j'irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous ; et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ; faites de moi comme l'un de vos mercenaires. Et, se levant, il vint vers son père. Et, comme il était encore loin, son père le vit et fut fort ému de compassion, et, accourant, il se jeta à son cou et le baisa. Et son fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Mais le père dit à ses serviteurs : Apportez promptement la première (la plus belle) robe et l'en revêtez, et mettez-lui un anneau au doigt et une chaussure aux

<sup>1</sup> Luc, 14, 25-35.

<sup>1</sup> Luc, 15, 1-10.

pieds, et amenez le veau gras et tuez-le ; et mangeons, et livrons-nous à la joie du festin, parce que mon fils que voici était mort et il est ressuscité, il était perdu et il est retrouvé. Et ils commencèrent à se réjouir en un festin. Or le fils aîné, qui était dans les champs, revenait et s'approchait de la maison, et il entendit la musique et la danse. Et il appela un des serviteurs et lui demanda ce que c'était. Et celui-ci lui dit : C'est que votre frère est venu, et votre père a fait tuer le veau gras parce qu'il l'a recouvré se portant bien. Et il fut indigné et ne voulait point entrer. Son père sortit donc pour l'en prier ; mais il répondit à son père : Voilà que, depuis tant d'années que je vous sers, je n'ai jamais transgressé vos ordres, et vous ne m'avez jamais donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis ; mais, dès que votre fils que voilà, qui a dévoré son bien avec des courtisanes, est venu, vous faites tuer le veau gras pour lui. — Mon fils, lui dit le père, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous ; mais il fallait un festin et nous réjouir parce que votre frère était mort et qu'il est ressuscité, il était perdu et il est retrouvé<sup>1</sup>.»

Quelle ne dut point être, à ces paroles, la joie des publicains et des pécheurs qui suivaient Jésus ! Les pharisiens, qui en murmuraient, reçurent eux-mêmes une instruction qui respirait encore la miséricorde.

« Jésus disait à ses disciples : Un homme était riche et avait un économe, et celui-ci fut accusé devant lui d'avoir dissipés biens. Et il l'appela et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de toi ? Rends-moi compte de ton administration ; car tu ne pourras plus désormais gouverner mon bien. Alors l'économe dit en lui-même : Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien ? Je ne puis cultiver la terre, et j'ai honte de mendier. J'esais ce que je ferai, afin que, quand on m'aura ôté mon emploi, il y en ait qui me reçoivent dans leurs maisons. Il fit donc venir l'un après l'autre tous les débiteurs de son maître. Il dit au premier : Combien devez-vous à mon maître ? Celui-ci lui dit : Cent tonneaux d'huile. L'économe

lui dit : Tenez, voilà votre écrit ; asseyez-vous là promptement et faites-en un autre de cinquante. Il dit ensuite à un autre : Et vous, combien devez-vous ? Celui-ci répondit : Cent mesures de froment. — Tenez, lui dit-il, voilà votre écrit ; faites-en un autre de quatre-vingts. Et le maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi prudemment ; car les enfants de ce siècle sont plus prudents dans la conduite de leurs affaires que les enfants de lumière. Et moi je vous dis : Faites-vous des amis avec les richesses de l'iniquité, afin que, quand vous viendrez à défaillir, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. Celui qui est fidèle dans les moindres choses l'est aussi dans les grandes, et celui qui est injuste dans les moindres choses l'est aussi dans les grandes. Si donc vous n'avez pas été fidèles dans les richesses injustes, qui vous confiera les véritables ? et si vous n'avez pas été fidèles dans un bien étranger, qui vous donnera le vôtre propre ? Nul serviteur ne peut servir deux maîtres ; car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon<sup>1</sup>.»

Les pharisiens ne servaient Dieu que pour les richesses temporelles ; ces richesses sont appelées injustes parce qu'elles portent injustement le nom de richesses. Elles ne sont point à l'homme ni dans l'homme. Ses richesses véritables sont Dieu même, sa grâce, son esprit ; c'est pour celles-ci qu'il est fait. Jésus engage les pharisiens à bien user des richesses terrestres par l'aumône, afin de mériter les richesses célestes ; il les engage à imiter la prudence de l'économe infidèle, non pas son infidélité. Ils ne profitèrent point de son conseil, car l'Évangile ajoute : « Or les pharisiens, qui étaient avares, écoutaient toutes ces choses et se moquaient de lui. Mais il leur dit : Pour vous, vous avez grand soin de paraître justes devant les hommes, mais Dieu connaît vos cœurs ; car souvent ce qui est grand aux yeux des hommes est une abomination devant Dieu. La loi et les prophètes ont été jusqu'à Jean ; depuis ce temps-là le royaume de Dieu est annoncé, et chacun

<sup>1</sup> Luc, 15, 11-32.

<sup>1</sup> Luc, 16, 1-13.



peut employer la violence pour y entrer. Or le ciel et la terre passeront plutôt qu'un seul point de la loi périsse<sup>1</sup>. »

« Les pharisiens vinrent pour le tenter » sur cette dernière parole, « et ils lui dirent : Est-il permis à un homme de renvoyer sa femme pour quelque chose que ce soit ? Il leur répondit : N'avez-vous pas lu que celui qui créa l'homme au commencement créa un homme et une femme, et qu'il dit : Pour cette raison l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme ; et ils ne seront plus tous deux qu'une seule chair ? Ainsi ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Ce que Dieu a donc uni, que l'homme ne le sépare point. Ils lui dirent : Pourquoi donc Moïse a-t-il ordonné de donner à sa femme un acte de répudiation et de la renvoyer ? Il leur répondit : C'est à cause de la dureté de votre cœur que Moïse vous a permis de renvoyer vos femmes ; mais cela n'a pas été ainsi dès le commencement. Je vous déclare donc que quiconque renvoie sa femme, si ce n'est pour cause de fornication, et en épouse une autre, commet un adultère, et que celui qui épouse celle qu'un autre aura renvoyée commet un adultère.

« Quand ils furent dans la maison ses disciples l'interrogèrent encore sur le même sujet. Et il leur dit : Quiconque renvoie sa femme et en épouse une autre commet un adultère à l'égard d'elle, et si une femme quitte son mari et en épouse un autre, elle commet un adultère<sup>2</sup>. »

Les pharisiens avaient demandé s'il était permis de renvoyer sa femme pour quelque cause que ce fût. C'est qu'en effet ils portaient la chose jusque-là. Suivant leur Talmud il est permis de renvoyer sa femme rien que pour avoir brûlé la soupe, et l'historien Josèphe, prêtre et pharisien, raconte de lui-même qu'après avoir eu trois enfants de la sienne il la renvoya parce que ses manières ne lui convenaient pas et en épousa une autre<sup>3</sup>. Jésus-Christ répond incidemment à cette question qu'il n'était permis de renvoyer sa femme que pour cause d'inconduite ; mais il fait entendre en même temps, ce qu'il répète plus

nettement encore à ses disciples, que celui-là même qui renvoie sa femme pour une pareille cause se rend coupable d'adultère s'il en épouse une autre, aussi bien que celui qui épouse une femme renvoyée et que la femme qui renvoie son mari pour en prendre un autre. Il rétablissait par là non-seulement l'indissolubilité du mariage, mais encore son unité ; car, s'il était encore permis de prendre plusieurs femmes, celui qui en renverrait une pour en épouser une autre ne commettrait point d'adultère pour cela. Jésus ne détruit point la loi ; il la ramène à sa perfection originelle. Le premier mariage fait voir la volonté du Créateur. Si jamais il convenait de multiplier le genre humain, ce fut au commencement ; cependant Dieu ne donne au premier homme qu'une femme, et encore la tire-t-il d'une de ses côtes, pour mieux marquer leur indissoluble unité. L'Église catholique, épouse indissoluble du Christ, a compris ce grand mystère et a toujours maintenu l'unité inviolable du lien conjugal. La synagogue judaïque, qui tant de fois s'est prostituée à de faux dieux et a mérité enfin d'être répudiée par le Dieu véritable, tolérerait la polygamie et le divorce. Les sectes hérétiques, depuis qu'elles ne font plus une même chose avec l'Épouse unique du Christ, permettent, comme autrefois les pharisiens, de renvoyer sa femme pour quelque cause que ce soit. Chaque société religieuse envisage l'union conjugale suivant qu'elle se sent elle-même unie au Fils de Dieu.

« Alors les disciples de Jésus lui dirent : Si la condition d'un homme est telle à l'égard de sa femme, il n'est pas avantageux de se marier. Il leur dit : Tous n'entendent pas cette parole, mais ceux à qu'il a été donné ; car il y a des eunuques qui sont nés tels dès le ventre de leur mère ; il y en a qui ont été faits eunuques par les hommes, et il y en a qui se sont rendus eunuques eux-mêmes à cause du royaume des cieux. Qui peut comprendre qu'il comprenne<sup>1</sup>. »

« C'est la nature qui fait les premiers de ces eunuques, dit saint Hilaire<sup>2</sup> ; » c'est la contrainte qui fait les seconds ; la volonté, les

<sup>1</sup> Luc, 16, 14-17. — <sup>2</sup> Matth., 19, 3-9. Marc, 10, 2-12. Luc, 16, 18. — <sup>3</sup> Josèphe, *in Vita sua*, sub fin.

<sup>1</sup> Matth., 19, 10-12. — <sup>2</sup> Hil., *in hunc locum*.

troisièmes. Ce sont ceux qui, tout en reconnaissant que le mariage est saint, lui préférèrent l'état plus parfait de Jérémie, de Jean-Baptiste, de Jésus-Christ lui-même, afin de gagner plus sûrement le royaume des cieux ou de le prêcher plus efficacement aux autres. Nous en verrons des milliers dans l'Eglise de la terre, nous en verrons des milliers dans l'Eglise du ciel, où ils chantent un cantique que ne peuvent pas chanter les autres saints.

Les pharisiens avaient proposé la question du mariage pour surprendre Jésus dans ses paroles et se venger ainsi du reproche indirect qu'il leur avait fait sur leur avarice dans la parabole de l'économe infidèle. Il leur renouvelle les mêmes avertissements dans la parabole ou plutôt l'histoire suivante, ainsi que l'ont regardée les anciens Pères.

« Il y avait un homme riche, qui était vêtu de pourpre et de byssus, et qui se traitait magnifiquement tous les jours. Il y avait aussi un pauvre, nommé Lazare, étendu à sa porte, tout couvert d'ulcères, qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche, mais personne ne lui en donnait ; mais les chiens venaient et léchaient ses plaies. Or il arriva que ce pauvre mourut et qu'il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Et le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer. Or, élevant ses yeux lorsqu'il était dans les tourments, il vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein. Et, s'écriant, il dit : Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare afin qu'il trempe l'extrémité de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue, parce que je souffre cruellement dans cette flamme. Et Abraham lui dit : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie et Lazare les maux ; or, maintenant, celui-ci est consolé et vous tourmenté ; et, de plus, entre nous et vous il y a pour jamais un grand abîme, en sorte que ceux qui veulent passer d'ici vers vous ne le peuvent, ni venir ici du lieu où vous êtes. Et le riche lui dit : Je vous conjure, mon père, de l'envoyer dans la maison de mon père ; car j'ai cinq frères, afin qu'il leur soit un témoignage et qu'ils ne viennent pas aussi eux-mêmes dans ce lieu de supplices. Et Abraham lui dit : Ils ont

Moïse et les prophètes ; qu'ils les écoutent. Et lui dit encore : Non, Abraham, mon père ; mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils feront pénitence. Mais Abraham lui répondit : S'ils n'écoutent ni Moïse, ni les prophètes, ils ne croiront pas, quand même quelqu'un des morts ressusciterait<sup>1</sup>.

« Jésus dit encore à ses disciples : Il est impossible qu'il n'arrive des scandales, mais malheur à celui par qui ils arrivent. Il serait mieux pour lui qu'on attachât à son cou une meule de moulin et qu'on le jetât dans la mer que de scandaliser un de ces petits. Prenez garde à vous-mêmes. Que si votre frère pèche contre vous, reprenez-le, et, s'il se repent, pardonnez-lui. Et s'il pèche contre vous sept fois le jour, et que sept fois le jour il se tourne vers vous, disant : Je me repens, pardonnez-lui. Et les apôtres dirent au Seigneur : Augmentez-nous la foi. Or le Seigneur leur dit : Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à ce murier : Déracine-toi et transpose-toi au milieu de la mer, et il vous obéirait. Mais qui de vous, ayant un serviteur occupé à labourer ou à paître les troupeaux, lui dit, aussitôt qu'il est revenu des champs : Viens ici et mets-toi à table ? Ne lui dira-t-il pas plutôt : Apprête-moi à souper ; ceins-toi, et sers-moi jusqu'à ce que j'aie mangé et bu ; après cela tu mangeras et tu boiras ? Et aura-t-il de la reconnaissance pour ce serviteur d'avoir fait ce qu'il lui avait commandé ? Je ne le pense pas. Ainsi vous, quand vous aurez fait tout ce qui vous a été commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles ; nous avons fait ce que nous avons dû faire<sup>2</sup>.

« Or la fête des Juifs, dite des Tabernacles, étant proche, ses frères lui dirent : Partez d'ici et allez en Judée, afin que les disciples que vous y avez contemplant aussi les miracles que vous faites ; car personne n'agit en secret lorsqu'il cherche à être connu dans le public. Puisque vous faites ces choses, manifestez-vous au monde. Car ses frères mêmes ne croyaient pas en lui. » Ce qu'il faut entendre d'une foi parfaite, et de quelques-uns ; car il y avait deux de ses frères ou proches

<sup>1</sup> Luc, 16, 19-31. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 17, 1-11



parents parmi ses apôtres, et ceux qui l'engageaient à se faire connaître au monde faisaient voir par là seul qu'ils croyaient de lui quelque chose d'élevé. Ils en espéraient pour eux-mêmes quelque gloire.

« Mais Jésus leur dit : Mon temps n'est point encore venu, mais votre temps est toujours prêt. Le monde ne peut vous haïr ; mais pour moi il me hait, parce que je rends ce témoignage de lui que ses œuvres sont mauvaises. Vous, montez à cette fête ; pour moi je n'y monte point encore, parce que mon temps n'est point encore accompli. Ayant dit ces choses il demeura dans la Galilée. Mais, quand ses frères furent montés, il monta aussi lui-même à la fête, non pas publiquement, mais comme en secret.

« Les Juifs donc le cherchaient à la fête et disaient : Où est-il ? Et il y avait un grand murmure, à cause de lui, dans la foule. Les uns disaient : Il est bon ; et les autres disaient : Non, mais il séduit le peuple. Toutefois nul ne parlait ouvertement de lui, dans la crainte des Juifs, c'est-à-dire du grand conseil. Or, vers le milieu de la fête, Jésus monta au temple et il enseignait. Et les Juifs s'étonnèrent disant : Comment celui-ci sait-il les Écritures, lui qui ne les a point apprises ? Jésus leur répondit et dit : Ma doctrine n'est pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il saura de ma doctrine si elle est de Dieu ou si je parle de moi-même. Qui parle de soi-même cherche sa propre gloire ; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui. Mais ne vous a-t-il pas donné la loi ? Et nul de vous n'accomplit la loi. Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ? La foule répondit : Vous avez un démon ; qui cherche à vous faire mourir ? Jésus leur dit : J'ai fait une œuvre, et tous vous en êtes étonnés. Moïse vous a donné la circoncision, non pas qu'elle soit de Moïse, mais des patriarches, et vous donnez la circoncision au sabbat. Si l'homme reçoit la circoncision du sabbat sans que la loi de Moïse soit violée, pourquoi êtes-vous indignés contre moi parce que j'ai guéri un homme dans tout son corps au jour du sabbat ? Ne jugez point selon l'ap-

parence, mais jugez avec un jugement droit.

« Alors quelques-uns de Jérusalem disaient : N'est-ce pas là celui qu'ils cherchent à faire mourir ? et voilà qu'il parle ouvertement, et ils ne lui disent rien. Les princes auraient-ils vraiment connu que celui-ci est le Christ ? Mais nous savons d'où est celui-ci, au lieu que, quand le Christ viendra, personne ne saura d'où il est. Jésus donc criait à haute voix, enseignant dans le temple et disant : Et vous me connaissez, et vous savez d'où je suis ; et je ne suis pas venu de moi-même, mais Celui qui m'a envoyé est véritable et vous ne le connaissez point. Mais moi je le connais ; car je suis par lui et c'est lui qui m'a envoyé. Ils cherchaient donc à l'arrêter ; mais nul n'étendit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue. Et plusieurs, dans la multitude, crurent en lui et disaient : Quand le Christ sera venu, fera-t-il plus de prodiges que celui-ci n'en a fait ?

« Les pharisiens entendaient la multitude murmurant cela de lui ; et les pharisiens et les princes des prêtres envoyèrent des soldats pour le saisir. Mais Jésus leur dit : Je suis encore un peu de temps avec vous, et je vais vers Celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez et vous ne me trouverez point, et là où je suis vous ne pouvez venir. Les Juifs donc dirent entre eux : Où doit aller celui-ci, que nous ne le trouverons point ? Doit-il aller vers ceux qui sont dispersés parmi les nations et enseigner les gentils ? Quelle est cette parole qu'il a dite : Vous me chercherez et vous ne me trouverez point ; et là où je suis vous ne pouvez venir ?

« Or, en la dernière et grande journée de la fête, Jésus était là, criant et disant : Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi et qu'il boive. Qui croit en moi, suivant ce que dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son sein. Ce qu'il entendait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui. Car le Saint-Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié. Plusieurs donc de la multitude ayant ouï cette parole disaient : Celui-ci est véritablement le prophète. Les autres disaient : Celui-ci est le Christ. Mais d'autres disaient :

Est-ce que le Christ viendra de Galilée ? L'Écriture ne dit-elle pas que le Christ viendra de la race de David et du bourg de Bethléhem, où a été David ? Il y eut donc dissension entre le peuple à cause de lui. Et quelques-uns d'entre eux le voulaient saisir, mais nul n'étendit la main sur lui.

« Les archers vinrent donc vers les princes des prêtres et les pharisiens, et ceux-ci leur dirent : Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ? Les archers répondirent : Jamais homme n'a parlé comme cet homme. Les pharisiens leur répliquèrent : Êtes-vous donc aussi séduits ? Aucun des princes a-t-il cru en lui ou aucun des pharisiens ? Car, pour cette populace qui ne connaît pas la loi, ce sont des maudits. Nicodème, celui qui était venu vers Jésus durant la nuit et qui était un d'entre eux, leur dit : Notre loi juge-t-elle un homme avant de l'avoir ouï et d'avoir connu ce qu'il a fait ? Ils répondirent et lui dirent : Est-ce que vous êtes aussi Galiléen ? Lisez les Écritures et voyez que nul prophète n'a été suscité de Galilée. Et ils s'en retournèrent chacun dans sa maison <sup>1</sup>. »

« Cependant Jésus s'en alla sur la montagne des Oliviers ; et dès la pointe du jour il retourna au temple, et tout le peuple vint à lui, et, s'étant assis, il les enseignait.

« Alors les scribes et les pharisiens lui amenèrent une femme surprise en adultère, la firent tenir debout au milieu et lui dirent : Maître, cette femme vient d'être surprise en adultère. Or, dans la loi, Moïse nous a commandé de lapider cette espèce de coupables. Vous donc que dites-vous ? Or ils disaient cela pour le tenter, afin de pouvoir l'accuser (ou de cruauté aux yeux du peuple s'il la condamnait à mort, ou de contravention à la loi s'il lui conservait la vie). Mais Jésus, se baissant, écrivait du doigt sur la terre. Et, comme ils continuaient à l'interroger, il se releva et leur dit : Que celui d'entre vous qui est sans péché jette contre elle la première pierre. Et, se baissant de nouveau, il écrivit sur la terre. Or, quand ils l'eurent entendu parler de la sorte, convaincus qu'ils étaient par leur propre conscience, ils sor-

tirent l'un après l'autre, à commencer par les plus âgés jusqu'aux plus jeunes ; et Jésus demeura seul, et la femme qui était au milieu. Alors Jésus se relevant, et ne voyant que la femme, lui dit : Femme, où sont ceux qui vous accusaient ? Personne ne vous a-t-il condamnée ? Elle dit : Personne, Seigneur. Et Jésus dit : Je ne vous condamnerai pas non plus ; allez et ne péchez plus désormais <sup>1</sup>. »

Ainsi, par la vertu d'une seule parole, on vit tout à la fois la miséricorde exercée et la loi respectée, la pécheresse délivrée et son libérateur justifié, l'hypocrisie démasquée et la malice confondue, Jésus victorieux et tous ses ennemis en fuite.

« Jésus, parlant de nouveau au peuple, leur dit : Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. Alors les pharisiens lui dirent : Vous vous rendez témoignage à vous-même ; votre témoignage n'est point véritable. Jésus répondit et leur dit : Et si je rends témoignage de moi-même, mon témoignage est véritable ; car je sais d'où je suis venu et où je vais, mais vous ne savez d'où je viens ni où je vais. Vous jugez selon la chair ; moi je ne juge personne, et si je juge mon jugement est véritable, parce que je ne suis pas seul, mais moi et mon Père qui m'a envoyé. Et il est écrit dans votre loi que le témoignage de deux est véritable (ou digne de foi). Je rends témoignage de moi-même, et le Père qui m'a envoyé rend aussi témoignage de moi. Ils lui disaient donc : Où est-il, votre Père ? Jésus répondit : Vous ne connaissez ni moi ni mon Père. Si vous me connaissiez vous connaîtriez aussi mon Père <sup>2</sup>. »

Un homme pouvant se tromper, la loi humaine exige deux ou trois témoins pour croire un fait ; mais celui qui est plus qu'homme, celui qui est essentiellement infaillible, est au-dessus de cette loi, d'après le principe de cette loi même. Son témoignage seul suffit. Il y a plus, les autres témoignages ne sont vrais qu'autant qu'ils sont conformes au sien. Comme, dans l'univers,

<sup>1</sup> Jean, 7, 2-53.

<sup>1</sup> Jean, 8, 1-11. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 8, 12-19.



c'est le soleil, et lui seul, qui nous fait voir et soi-même et tout le reste, ainsi en est-il de Dieu, dont le soleil est une ombre. Dieu le Père est la lumière éternelle, Dieu le Fils en est l'éternelle splendeur, l'Esprit-Saint en est la chaleur vivifiante. C'est en cela que tout subsiste, que tout se connaît, que tout vit. C'est du dire de ces trois témoins que dépend tout.

« Jésus dit ces paroles enseignant dans le temple, au lieu où était le trésor ; et nul ne se saisit de lui, parce que son heure n'était point encore venue. Et Jésus leur dit de nouveau : Je m'en vais, et vous me cherchez, et vous mourrez dans votre péché. Où je vais vous ne pouvez venir. Les Juifs donc disaient : Est-ce qu'il se tuera lui-même, puisqu'il dit : Où je vais vous ne pouvez venir ? Il leur dit : Vous êtes d'en bas, je suis d'en haut ; vous êtes de ce monde, moi je ne suis point de ce monde. C'est pourquoi je vous ai dit que vous mourrez dans votre péché ; car, si vous ne croyez que je le suis, vous mourrez dans vos péchés. Ils lui dirent : Qui êtes-vous donc ? Jésus leur dit : Je suis le principe, moi-même qui vous parle (autrement : Premièrement celui que je vous ai dit que j'étais, savoir, la lumière du monde). J'ai beaucoup de choses à vous dire et à condamner en vous ; mais Celui qui m'a envoyé est véritable, et les choses que j'ai entendues de lui, je les dis au monde. Et ils ne comprirent pas qu'il leur parlait de Dieu, son Père. Jésus donc leur dit : Lorsque vous aurez élevé en haut le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez que je le suis et que je ne fais rien de moi-même, mais que je dis ces choses ainsi que mon Père m'a enseigné. Et Celui qui m'a envoyé est avec moi ; et le Père ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toutes les choses qui lui plaisent.

« Comme il disait ces choses beaucoup crurent en lui. Jésus disait donc aux Juifs qui avaient cru en lui : Si vous persévérez en ma parole vous serez vraiment mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres. Ils lui répondirent : Nous sommes la race d'Abraham, et nous n'avons jamais été esclaves de per-

sonne ; comment donc dites-vous : Vous serez rendus libres ? Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous dis que quiconque commet le péché est esclave du péché. Or l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison, mais le fils y demeure toujours. Si donc le Fils vous met en liberté, vous serez véritablement libres. Je sais que vous êtes enfants d'Abraham ; mais vous voulez me faire mourir parce que ma parole ne prend pas en vous. Je vous dis ce que j'ai vu chez mon Père, et vous aussi faites ce que vous avez vu chez votre père. Ils lui répondirent et lui dirent : Notre père est Abraham. Jésus leur dit : Si vous êtes enfants d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham. Or maintenant vous cherchez à me faire mourir, moi qui suis un homme qui vous ai dit la vérité, laquelle j'ai ouïe de Dieu ; Abraham n'a point fait cela. Vous faites les œuvres de votre père. Ils lui dirent donc : Nous ne sommes pas nés de la prostitution ; nous n'avons qu'un père, qui est Dieu. Jésus donc leur dit : Si Dieu était votre père, certes vous m'aimeriez, parce que c'est de Dieu que je procède et que je viens ; car je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé. Pourquoi ne connaissez-vous pas mon langage ? C'est que vous ne pouvez ouïr ma parole. Vous êtes les enfants du diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été homicide dès le commencement, et il n'est pas demeuré dans la vérité parce que la vérité n'est point en lui. Lorsqu'il dit des mensonges il dit ce qui lui est propre, car il est menteur et le père du mensonge. Pour moi, si je vous dis la vérité vous ne me croyez pas. Qui de vous me convaincra d'aucun péché ? Si donc je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu ; c'est pourquoi vous ne les écoutez point, parce que vous n'êtes point de Dieu. Les Juifs lui dirent donc : Ne disons-nous pas bien que vous êtes un Samaritain et que vous avez un démon ? Jésus répondit : Je n'ai pas un démon, mais j'honore mon Père, et vous me déshonorez. Pour moi je ne cherche point ma gloire ; il est quelqu'un qui la cherche et qui juge. En vérité, en

vérité, je vous dis que, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra point la mort à jamais. — Nous connaissons bien maintenant, dirent les Juifs, que vous avez un démon. Abraham est mort, et les prophètes aussi, et vous dites : Si quelqu'un garde ma parole il ne goûtera point la mort à jamais. Êtes-vous donc plus grand que notre père Abraham, qui est mort ? et les prophètes aussi sont morts. Qui vous faites-vous vous-même ? Jésus répondit : Si je me glorifie moi-même ma gloire n'est rien ; c'est mon Père qui me glorifie, lui dont vous dites qu'il est votre Dieu. Cependant vous ne l'avez point connu ; mais pour moi je le connais, et, si je disais que je ne le connais pas, je serais semblable à vous, un menteur ; mais je le connais et je garde sa parole. Abraham, votre père, a tressailli de voir mon jour ; il l'a vu et il en a été réjoui. Les Juifs donc lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans et vous avez vu Abraham ? Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût fait je suis. Ils prirent donc des pierres pour les lui jeter ; mais Jésus se cacha et sortit du temple en passant au milieu d'eux, et se retira<sup>1</sup>. »

La liberté véritable, c'est d'être libre de toute erreur dans l'esprit, de toute corruption dans la volonté, de toute passion déréglée dans le corps, et d'être soumis et uni à Dieu, vérité souveraine, bien souverain. Cette union de l'âme avec Dieu, c'est la véritable vie. Le premier homme y fut créé ; Satan la lui fit perdre et le rendit esclave de l'ignorance et de la concupiscence. Tous les descendants du premier homme naissent dans cette mort et dans cette servitude ; ils ne peuvent en sortir qu'en renaissant en Jésus-Christ par la foi, l'espérance et la charité. Lui seul, étant Dieu, peut redonner la vie qu'il avait donnée d'abord, refaire sa créature telle qu'il l'avait d'abord faite. Voilà pourquoi il insiste tant sur son éternelle divinité. « En vérité, en vérité, avant qu'Abraham fût fait je suis. » On sent que c'est le même qui a dit à Moïse : « Je suis celui qui suis. »

« Et en passant Jésus vit un homme aveugle dès sa naissance. Et ses disciples l'interrogèrent, disant : Maître, qui a péché, celui-ci, son père ou sa mère, pour qu'il soit ainsi né aveugle ? Jésus répondit : Ni celui-ci, ni son père, ni sa mère n'ont péché ; mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. Il me faut faire les œuvres de Celui qui m'a envoyé tandis qu'il est jour ; la nuit vient, en laquelle personne ne peut agir. Tandis que je suis dans le monde je suis la lumière du monde. Après qu'il eut dit cela il cracha à terre, fit de la boue de sa salive ; il frotta de cette boue les yeux de l'aveugle et lui dit : Va-t'en, et te lave dans la piscine de Siloé (mot qui signifie l'Envoyé). Il y alla donc, et se lava, et revint voyant. Or les voisins et ceux qui auparavant l'avaient vu aveugle et demandant l'aumône disaient : N'est-ce pas celui-ci qui était assis et qui mendiait ? Les uns disaient : C'est celui-ci ; les autres disaient : Il lui ressemble. Mais lui leur disait : C'est moi-même. Ils lui dirent donc : Comment tes yeux ont-ils été ouverts ? Il répondit : Cet homme qu'on appelle Jésus a pris de la boue et a frotté mes yeux, et m'a dit : Va à la piscine de Siloé, et lave-toi. Et j'allai, et je me lavai, et je vois. Et ils lui dirent : Où est-il ? Il dit : Je ne sais pas. Ils l'amènèrent aux pharisiens, lui qui avait été autrefois aveugle. Or c'était le jour du sabbat que Jésus avait fait de la boue et lui avait ouvert les yeux. Les pharisiens donc lui demandèrent de nouveau comment il avait recouvré la vue. Et il leur dit : Il a mis de la boue sur mes yeux, et je me suis lavé, et je vois. Quelques-uns des pharisiens disaient donc : Cet homme n'est point de Dieu, car il ne garde point le sabbat. Mais les autres disaient : Comment un pécheur peut-il faire ces miracles ? Et il y avait division parmi eux. Ils dirent donc de nouveau à l'aveugle : Et toi, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux ? Il dit : C'est un prophète. Mais les Juifs ne crurent point de lui qu'il eût été aveugle, et qu'il eût recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent appelé son père et sa mère. Et ils les interrogèrent, disant : Est-ce là votre fils que vous dites être né aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ? Le père et la mère leur

<sup>1</sup> Jean, 8, 20-59.



répondirent, disant : Nous savons que c'est là notre fils et qu'il est né aveugle ; mais comment voit-il maintenant, nous ne le savons pas ; ou qui lui a ouvert les yeux, nous ne le savons pas. Interrogez-le lui-même ; il a l'âge ; qu'il parle lui-même de ce qui le regarde. Son père et sa mère parlèrent ainsi parce qu'ils craignaient les Juifs ; car les Juifs étaient déjà convenus que, si quelqu'un confessait qu'il était le Christ, il serait chassé de la synagogue. C'est pourquoi son père et sa mère dirent : Il a l'âge, interrogez-le lui-même. Ils appelèrent donc pour la seconde fois l'homme qui avait été aveugle et lui dirent : Rends gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur. Il leur dit donc : S'il est un pécheur je ne sais ; je sais une seule chose : c'est que j'étais aveugle, et maintenant je vois. Ils lui dirent de nouveau : Que t'a-t-il fait ? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ? Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit et vous l'avez entendu ; pourquoi voulez-vous l'entendre encore ? Est-ce que vous aussi vous voulez être ses disciples ? Ils le maudirent donc et lui dirent : Sois son disciple, toi ; mais nous nous sommes disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais celui-ci nous ne savons d'où il est. Cet homme répondit et leur dit : Certes, c'est une chose étrange que vous ne sachiez d'où il est ; et il a ouvert mes yeux ! Or nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs ; mais si quelqu'un est serviteur de Dieu et fait sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce. Depuis le commencement des siècles on n'a point entendu que nul ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si celui-ci n'était de Dieu il ne pourrait rien. Ils répondirent et lui dirent : Tu es né tout entier dans les péchés, et tu nous enseignes ! Et ils le chassèrent.

« Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé, et, l'ayant trouvé, il lui dit : Crois-tu au Fils de Dieu ? Il répondit et dit : Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ? Jésus lui dit : Tu l'as vu, et c'est celui qui te parle. Alors il dit : Je crois, Seigneur. Et, se prosternant, il l'adora. Et Jésus dit : Je suis venu en ce monde pour le jugement, afin que ceux qui ne voient pas voient et que ceux qui voient deviennent aveugles. Et quelques-uns des pharisiens qui

étaient avec lui entendirent cela et lui dirent : Et nous, sommes-nous aussi des aveugles ? Jésus leur dit : Si vous étiez des aveugles vous n'auriez point de péché ; mais maintenant vous dites : Nous voyons ; et votre péché demeure<sup>1</sup>. »

Il est arrivé aux pharisiens ce qui est arrivé aux philosophes ; en se disant sages ils sont devenus fous, en se disant éclairés ils sont devenus aveugles. Ceux, au contraire, qui se reconnaissaient aveugles et égarés, comme les publicains et les pécheurs, ont ouvert les yeux à la lumière et à la sagesse véritables.

« En vérité, en vérité, je vous dis : Celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie des brebis, mais qui y monte d'ailleurs, est un voleur et un larron ; mais celui qui entre par la porte est le pasteur des brebis. Le portier ouvre à celui-là, et les brebis entendent sa voix, et il appelle ses propres brebis par leur nom et les conduit au dehors. Et quand il a fait sortir ses brebis il va devant elles, et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix ; mais elles ne suivent point un étranger et fuient au contraire loin de lui, parce qu'elles ne connaissent point la voix des étrangers. Jésus leur dit cette similitude ; mais ils n'entendirent point ce qu'il leur disait<sup>2</sup>. »

La bergerie, c'est l'Église ; les brebis, ce sont les fidèles et particulièrement les élus ; la porte, Jésus-Christ. Le portier, c'est Dieu même, qui reçoit tous ceux qui entrent par Jésus-Christ, c'est-à-dire en son nom, par son ordre et par le mouvement de son esprit. Le vrai pasteur est celui qui entre par Jésus-Christ ; l'étranger, le voleur, c'est celui qui n'a point de vocation légitime pour conduire les brebis.

« Jésus leur dit donc de nouveau : En vérité, en vérité, je suis la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus avant moi (venus sans être envoyés, comme les faux prophètes et les faux sages) sont des voleurs et des larrons ; mais les brebis ne les ont point écoutés. Je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi il sera sauvé, et il entrera, et sortira, et trouvera des pâturages. Un voleur ne vient

<sup>1</sup> Jean, 9, 1-41. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 10, 1-6.

que pour dérober, et tuer, et détruire ; moi je suis venu afin qu'elles aient la vie et qu'elles l'aient avec plus d'abondance.

« Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis, mais le mercenaire et celui qui n'est point pasteur, à qui n'appartiennent point les brebis, voit venir le loup et délaisse les brebis, et s'enfuit ; et le loup les ravit et les disperse. Or le mercenaire s'enfuit parce qu'il est mercenaire et qu'il ne se met point en peine des brebis. Pour moi je suis bon pasteur et je connais les miennes, et les miennes me connaissent, comme le Père me connaît et que je connais le Père. Et je donne ma vie pour mes brebis ; et j'ai d'autres brebis qui ne sont point de cette bergerie ; il faut aussi que je les amène, et elles entendront ma voix, et il y aura un seul troupeau et un seul pasteur.

« C'est pour cela que le Père m'aime, parce que je donne ma vie afin que je la reprenne de nouveau. Personne ne me l'ôte, mais je la pose de moi-même ; et j'ai le pouvoir de la poser, et j'ai le pouvoir de la reprendre de nouveau. C'est le commandement que j'ai reçu de mon Père.

« Une dispute s'éleva de nouveau entre les Juifs à cause de ces paroles ; et plusieurs d'entre eux disaient : Il a un démon, il a perdu le sens ; pourquoi l'écoutez-vous ? Les autres disaient : Ces paroles ne sont pas d'un démoniaque ; le démon peut-il ouvrir les yeux des aveugles <sup>1</sup> ? »

« Plus tard, pendant l'hiver, ce fut à Jérusalem la fête de la Dédicace, » établie sous les Machabées. « Et il arriva que Jésus, en s'y rendant, passait à travers la Samarie et la Galilée. Et lorsqu'il entra dans un village il rencontra dix lépreux qui s'arrêtèrent loin de lui ; et ils élevèrent la voix, disant : Jésus, notre maître, ayez pitié de nous ! Dès qu'il les eut vus il dit : Allez, montrez-vous aux prêtres. Et il arriva, pendant qu'ils y allaient, qu'ils furent guéris. L'un d'eux, voyant qu'il était guéri, retourna sur ses pas glorifiant Dieu à haute voix ; et il tomba la face contre terre aux pieds de Jésus, lui rendant grâces. Or celui-ci était Samaritain. Alors Jésus dit :

Les dix n'ont-ils pas été guéris ? Où sont donc les neuf ? Il ne s'en est point trouvé qui soit revenu, et qui ait rendu gloire à Dieu, sinon cet étranger. Et il lui dit : Lève-toi, va ; car ta foi t'a sauvé.

« Interrogé par les pharisiens quand viendrait le royaume de Dieu il leur répondit : Le royaume de Dieu ne vient point avec éclat et on ne dira point : Il est ici, il est là ; car voici que le royaume de Dieu est au dedans de vous.

« Alors il dit à ses disciples : Le temps viendra que vous désirerez voir un des jours du Fils de l'homme et vous ne le verrez point ; et ils vous diront : Il est ici et il est là ; n'y allez point et ne les suivez point. Car, comme l'éclair qui part d'un côté du ciel et brille jusqu'à l'autre, ainsi paraîtra le Fils de l'homme en son jour. Mais il faut auparavant qu'il souffre beaucoup et qu'il soit rejeté par cette génération. Et comme il est arrivé dans les jours de Noé, ainsi il arrivera dans les jours du Fils de l'homme. Ils mangeaient et ils buvaient ; les hommes épousaient des femmes et les femmes des maris, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et le déluge vint et les perdit tous. Il en sera de même qu'aux jours de Lot. Ils mangeaient et ils buvaient ; ils achetaient et ils vendaient ; ils plantaient et bâtissaient. Mais, le jour que Lot sortit de Sodome, une pluie de feu et de soufre descendit du ciel et les perdit tous. Il en sera de même le jour où le Fils de l'homme sera révélé. Dans ce jour-là que celui qui sera sur le toit, et qui aura ses meubles dans la maison, ne descende point pour les emporter, et que celui qui sera dans les champs ne revienne point sur ses pas. Souvenez-vous de la femme de Lot. Quiconque cherchera à conserver sa vie la perdra, et quiconque l'aura perdue la sauvera. Je vous dis : En cette nuit-là deux seront dans un même lit ; l'un sera pris et l'autre sera laissé. Deux femmes étant ensemble à la meule, l'une sera prise et l'autre sera laissée. Ils lui répondirent : Où, Seigneur ? Et il leur dit : Partout où sera le corps là s'assembleront les aigles <sup>1</sup>. »

Il y a deux avènements du Christ : le pre-

<sup>1</sup> Jean, 10, 7-21.

<sup>1</sup> Luc, 17, 37-38. Jean, 10, 22.



mier, sans cet éclat temporel de conquérant et de monarque auquel s'attendaient les Juifs charnels, mais commençant par l'intérieur de l'homme; le second, plein de gloire, mais soudain, où se fera la séparation des élus et des réprouvés, et où les élus s'assembleront comme des aigles autour de Jésus.

« Il leur dit aussi une parabole pour montrer qu'il faut toujours prier et ne se lasser jamais. Il y avait un juge dans une ville qui ne craignait point Dieu et qui ne s'inquiétait d'aucun des hommes, et il y avait dans la même ville une veuve, et elle venait vers lui, disant : Faites-moi justice de mon adversaire. Et il ne le voulut pas pendant longtemps. Mais enfin il dit en lui-même : Quoique je ne craigne point Dieu et que je ne m'inquiète d'aucun homme, cependant, parce que cette veuve m'importune, je lui ferai justice, de peur qu'à la fin elle ne vienne et ne me fasse quelque affront. Or le Seigneur dit : Voyez ce que dit ce juge d'iniquité. Et Dieu ne fera pas justice à ses élus, qui crient vers lui jour et nuit, et il souffrira qu'on les opprime ? Je vous dis qu'il leur rendra justice dans peu de temps. Mais quand le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve la foi sur la terre ?

« Il dit aussi cette parabole pour quelques-uns qui, se flattant d'être justes, se confiaient en eux-mêmes et méprisaient les autres. Deux hommes monterent au temple pour prier; l'un était pharisien et l'autre publicain. Le pharisien; étant debout, priait ainsi en lui-même : O Dieu ! je vous rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine; je donne la dîme de tout ce que je possède. Et le publicain, se tenant au loin, ne voulait pas même lever les yeux vers le ciel; mais il se frappait la poitrine, disant : O Dieu ! soyez-moi propice, à moi pécheur ! Moi je vous dis, celui-ci revint en sa maison justifié, et non pas l'autre ; car quiconque s'élève sera abaissé et quiconque s'abaisse sera élevé <sup>1</sup>. »

« Étant donc arrivé à Jérusalem pendant

la fête de la Dédicace, Jésus se promenait dans le temple, sous le portique de Salomon. Les Juifs donc l'environnèrent et lui dirent : Jusqu'à quand tiendrez-vous notre âme en suspens ? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous ouvertement. Jésus leur répondit : Je vous l'ai dit, et vous ne croyez point ; les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. Mais vous ne croyez point parce que vous n'êtes point de mes brebis. Mes brebis entendent ma voix, et je les connais, et elles me suivent ; et moi je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront point à jamais, et nul ne les ravira de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tout, et personne ne peut les ravir de la main de mon Père. Moi et mon Père nous sommes une même chose.

« Les Juifs prirent donc de nouveau des pierres pour le lapider. Jésus leur répondit : Je vous ai montré beaucoup d'œuvres excellentes au nom de mon Père ; pour laquelle me lapidez-vous ? Les Juifs lui répondirent, disant : Nous ne te lapidons pas pour une bonne œuvre, mais pour ton blasphème, et parce qu'étant un homme tu te fais Dieu. Jésus leur répondit : N'est-il pas écrit en votre loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux ? Si elle a appelé dieux ceux auxquels la parole est adressée, et l'Écriture ne peut être vaine, pourquoi dites-vous que je blasphème, moi que le Père a sanctifié et envoyé au monde, parce que j'ai dit : Je suis Fils de Dieu ? Si je ne fais les œuvres de mon Père ne me croyez point ; mais si je les fais, quand vous ne voudriez pas me croire, croyez aux œuvres, afin que vous connaissiez et que vous croyiez que le Père est en moi et moi dans le Père. Ils cherchaient donc de nouveau à le saisir, mais il échappa de leurs mains. Et il s'en alla de nouveau au delà du Jourdain, dans le lieu où Jean baptisait d'abord, et il demeura là. Et beaucoup vinrent à lui et disaient : Jean n'a fait aucun miracle ; mais toutes les choses que Jean a dites de celui-ci étaient véritables. Et beaucoup y crurent en lui <sup>1</sup>. »

Qui ne s'étonnerait de la mauvaise foi des Juifs ? Ils demandent à Jésus qu'il leur dise

Luc, 18, 1-14.

<sup>1</sup> Jean, 10, 23-42.

nettement s'il est le Christ ; il leur répond plus nettement qu'ils ne s'y attendaient : « Moi et le Père nous sommes une même chose ; » et, au lieu d'être satisfaits, ils veulent le lapider. Jésus ne nie pas ce qu'ils lui reprochaient, de dire qu'il fût Dieu ; il leur montre seulement que, d'après leur loi même, ils n'avaient pas droit de le lapider pour ce qu'il avait dit. Il en appelle au témoignage de ses œuvres pour les amener à reconnaître que le Père était en lui et lui dans le Père ; autrement, que lui et le Père sont la même chose. « Moi et le Père nous sommes, » voilà la distinction des personnes ; « une même chose, » voilà l'unité de substance.

« Et on lui présenta des petits enfants, afin qu'il leur imposât les mains et qu'il priât sur eux ; mais ses disciples rebutaient avec des paroles rudes ceux qui les présentaient. Jésus, les voyant faire, le trouva mauvais, et, appelant ces enfants, il dit : Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez point, car c'est à de pareils qu'appartient le royaume de Dieu. Je vous le dis en vérité : Quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un petit enfant n'y entrera point. Puis, les embrassant et leur imposant les mains, il les bénit.

« Lorsqu'il fut parti de là et qu'il se fut remis en chemin, il accourut un jeune homme distingué qui, fléchissant le genou devant lui, l'interrogea, disant : Bon maître, quel bien faut-il que je fasse pour obtenir la vie éternelle ? Jésus lui dit : Pourquoi m'appellez-vous bon ? Nul n'est bon que Dieu seul. Au reste, si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements. — Lesquels ? demanda le jeune homme. Vous les connaissez, dit Jésus : Vous ne tuerez point ; vous ne commettrez point d'adultère ; vous ne déroberez point ; vous ne direz point de faux témoignage ; vous ne frauderez personne ; honorez votre père et votre mère ; enfin vous aimerez votre prochain comme vous-même. Le jeune homme lui dit : J'ai gardé tous ces commandements dès ma jeunesse ; que me manque-t-il encore ? Ce qu'entendant Jésus, il le regarda et l'aima, et lui dit : Il vous manque encore une chose. Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez

et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel. Après cela venez et suivez-moi. Ce jeune homme ayant entendu ces paroles en fut affligé et s'en alla tout triste ; car il avait de grandes possessions. Jésus, le voyant attristé, regarda autour de soi et dit à ses disciples : Qu'il est difficile que ceux qui ont des richesses entrent dans le royaume de Dieu ! En vérité, je vous le dis, difficilement un riche entrera dans le royaume des cieux. Les disciples furent étonnés de ses paroles ; mais Jésus leur répéta de nouveau : Mes enfants, qu'il est difficile que ceux qui mettent leur confiance en leurs richesses entrent dans le royaume de Dieu ! Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. Ses disciples, encore plus étonnés, se disaient l'un à l'autre : Qui pourra donc être sauvé ? Jésus les regarda et dit : Auprès des hommes cela est impossible, mais non pas auprès de Dieu ; car auprès de Dieu toutes choses sont possibles.

« Alors Pierre, répondant, lui dit : Voici que nous avons tout quitté et que nous vous avons suivi ; que nous en sera-t-il ? Jésus leur répondit : Je vous dis, en vérité, qu'au temps de la régénération, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze trônes et vous jugerez les douze tribus d'Israël ; et quiconque aura quitté, pour mon nom et pour l'Évangile, sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses héritages, recevra le centuple dès à présent en maisons, en frères, en sœurs, en mères, en enfants, en héritages, jusque dans les persécutions, et, au siècle à venir, la vie éternelle. Et beaucoup qui avaient été les premiers seront les derniers, et beaucoup qui avaient été les derniers seront les premiers <sup>1</sup>. »

Dieu seul est bon par lui-même ; le reste ne l'est qu'autant qu'il participe de la bonté divine. Le jeune homme ne voyait encore en Jésus-Christ qu'un prophète ; s'il avait suivi le conseil de la perfection il aurait bientôt reconnu et adoré en lui son Dieu et reçu dès lors le centuple en joie.

<sup>1</sup> Matth., 19, 13-30. Marc, 10, 13-31. Luc, 18, 15-30.



« Le royaume des cieux, continua Jésus, est semblable à un homme, père de famille, qui sortit dès la pointe du jour afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Étant convenu avec eux de leur donner un denier (10 sous romains) pour leur journée, il les envoya dans sa vigne. Il sortit de même vers la troisième heure, et, en ayant trouvé d'autres qui se tenaient dans la place sans rien faire, il leur dit : Allez-vous-en aussi à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera juste ; et ils s'y en allèrent. Il sortit encore vers la sixième et vers la neuvième heure, et il fit la même chose. Enfin il sortit vers la onzième heure, et, en ayant trouvé d'autres qui se tenaient là, il leur dit : Pourquoi demeurez-vous là tout le long du jour sans rien faire ? — C'est, lui dirent-ils, que personne ne nous a loués. Il leur dit : Allez-vous-en aussi à ma vigne et vous recevrez ce qui sera juste. Or, le soir étant venu, le maître de la vigne dit à son intendant : Appelez les ouvriers et payez-les, en commençant depuis les derniers jusqu'aux premiers. Ceux donc qui étaient venus vers la onzième heure, s'étant approchés, reçurent chacun un denier. Ceux qui avaient été loués les premiers, venant à leur tour, s'imaginèrent qu'ils allaient recevoir davantage ; mais ils reçurent, eux aussi, chacun un denier ; et en le recevant ils murmuraient contre le père de famille, en disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous les avez rendus égaux à nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Mais il répondit à l'un d'eux : Mon ami, je ne vous fais point de tort. N'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier ? Prenez ce qui vous appartient et vous en allez ; pour moi je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il donc pas permis de faire ce que je veux, et votre œil est-il mauvais parce que je suis bon ? Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers ; car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus <sup>1</sup>. »

Le père de famille, c'est Dieu ; la vigne, c'est l'Église ; les ouvriers, ce sont les hommes appelés à l'Église par la foi ; les douze heures de la journée, ce sont les différents âges du

genre humain, où les divers peuples, Juifs et gentils, sont appelés à l'Église, et encore les divers âges de la vie humaine, où chaque individu est appelé à se convertir ; la place publique, c'est le monde entier ; le denier, c'est la vie éternelle ; le soir, la fin du monde ; l'intendant, le Juge des vivants et des morts.

« Or il y avait un homme malade, appelé Lazare, de Béthanie, du bourg de Marie et de Marthe, sa sœur ; et Marie était celle qui répandit des parfums sur le Seigneur et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux ; et son frère Lazare était malade. Ses sœurs donc envoyèrent vers lui, disant : Seigneur, voilà que celui que vous aimez est malade. Ce que Jésus ayant entendu, il leur dit : Cette maladie n'est point à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. Or Jésus aimait Marthe, et sa sœur Marie, et Lazare. Ayant donc appris qu'il était malade, il demeura deux jours au lieu où il était. Et après cela il dit à ses disciples : Allons de nouveau en Judée. Les disciples lui dirent : Maître, il n'y a qu'un moment les Juifs cherchaient à vous lapider, et vous y allez de nouveau ? Jésus répondit : N'y a-t-il pas douze heures dans le jour ? Si quelqu'un marche pendant le jour il ne heurte point, parce qu'il voit la lumière de ce monde ; mais si quelqu'un marche dans la nuit il heurte parce que la lumière n'est pas avec lui. Il dit ces choses, et après il leur dit : Lazare, notre ami, dort ; mais je vais le réveiller. Ses disciples lui dirent : Seigneur, s'il dort il sera guéri. Or Jésus avait parlé de sa mort ; mais ils crurent qu'il parlait de dormir de sommeil. Jésus donc leur dit alors ouvertement : Lazare est mort, et je me réjouis à cause de vous de n'y avoir pas été, afin que vous croyiez. Mais allons vers lui. Sur quoi Thomas, appelé Didyme, dit à ses condisciples : Allons-y aussi, nous, afin de mourir avec lui. Jésus donc étant venu trouva qu'il était déjà depuis quatre jours dans le sépulcre. Or Béthanie était éloignée de Jérusalem d'environ quinze stades (c'est-à-dire environ une demi-lieue), et beaucoup de Juifs étaient venus vers Marthe et Marie pour les consoler de la mort de leur frère. Quand donc Marthe apprit que Jésus venait, elle alla au-devant de lui ; mais

<sup>1</sup> Matth., 20, 1-16.

Marie se tenait assise en sa maison. Marthe dit donc à Jésus : Seigneur, si vous aviez été ici mon frère ne serait pas mort ; mais je sais maintenant que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous le donnera. Jésus lui dit : Ton frère ressuscitera. Marthe lui dit : Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection au dernier jour. Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi ne mourra point à jamais. Crois-tu cela ? Elle lui dit : Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. Et ayant dit cela elle s'en alla et appela sa sœur Marie en secret, disant : Le Maître est ici et il vous appelle. Aussitôt que celle-ci eut entendu elle se leva en hâte et vint vers lui. Or Jésus n'était point encore venu dans le bourg, mais il était au lieu où Marthe l'avait rencontré. Les Juifs donc qui étaient avec elle en la maison et la consolait, lorsqu'ils virent que Marie s'était levée et qu'elle était sortie, la suivirent, disant : Elle s'en va au sépulcre pour pleurer. Quand donc Marie fut venue au lieu où était Jésus, l'ayant vu elle se jeta à ses pieds et lui dit : Seigneur, si vous aviez été ici mon frère ne serait pas mort ! Quand donc Jésus la vit pleurant, et les Juifs qui étaient venus avec elle, aussi pleurant, il frémit en son esprit et s'émut lui-même ; et il dit : Où l'avez-vous mis ? Ils lui dirent : Seigneur, venez et voyez. Et Jésus pleura. Les Juifs dirent alors : Voyez comme il l'aimait ! Mais quelques-uns d'entre eux disaient : Celui-ci qui a ouvert les yeux à l'aveugle-né ne pouvait-il pas faire aussi que cet homme ne mourût point ? Jésus donc, frémissant de nouveau en soi-même, vint au sépulcre. Or c'était une grotte, et une pierre était placée dessus. Jésus dit : Otez la pierre. Mais Marthe, la sœur de celui qui était mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà, car il y a quatre jours qu'il est là. Jésus lui dit : Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez vous verrez la gloire de Dieu ? Ils ôtèrent donc la pierre. Or Jésus, levant ses yeux en haut, dit : Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. Pour moi je savais bien que vous m'exaucez toujours ; mais je l'ai dit à cause de la multitude qui m'environne, afin qu'ils croient que

c'est vous qui m'avez envoyé. Et ayant dit ces choses il cria à haute voix : Lazare, viens dehors ! Et soudain le mort sortit, ayant les mains et les pieds liés de bandes, et sa face était enveloppée d'un linge. Jésus leur dit : Déliez-le et laissez-le aller. Beaucoup donc d'entre les Juifs qui étaient venus vers Marie et Marthe, et avaient vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui ; mais quelques-uns d'entre eux s'en allèrent vers les pharisiens et leur dirent ce qu'avait fait Jésus.

« Les princes des prêtres et les pharisiens s'assemblèrent donc et ils disaient : Que faisons-nous ? car cet homme-là fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons ainsi tous croiront en lui, et les Romains viendront, et ils détruiront notre ville et notre nation. Mais l'un d'eux, nommé Caïphe, qui était le grand-prêtre de cette année, leur dit : Vous n'y entendez rien et ne considérez point qu'il nous est bon qu'un homme meure pour le peuple, et non pas que toute la nation périsse. Or il ne dit point cela de lui-même ; mais, étant grand-prêtre de cette année, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation, et non pour la nation seulement, mais aussi pour rassembler en un les enfants de Dieu qui étaient dispersés. Depuis ce jour-là ils cherchèrent donc ensemble à le mettre à mort <sup>1</sup>. »

*Cet homme fait beaucoup de miracles*, disent les pontifes et les pharisiens. Ils ne nient point le fait, il est trop constant. *Que ferons-nous ?* La réponse paraît aisée : « Croyez en lui ; » mais leur avarice, leur faux zèle, leur hypocrisie, leur ambition, leur domination tyrannique sur les consciences, que Jésus découvrait, encore qu'ils la cachassent sous le masque du zèle de la religion, les aveuglait. En cet état *ils ne peuvent croire*, comme nous verrons bientôt, et ils aiment mieux résister à Dieu que de renoncer à leur empire.

*Les Romains viendront et ils détruiront notre ville*, notre temple et toute notre nation. On voit ici tous les caractères de la fausse politique, et une imitation de la bonne, mais à contre-sens.

La véritable politique est prévoyante et par là se montre sage.

<sup>1</sup> Jean, 11, 1-53.



Ceux-ci font aussi les sages et les prévoyants : « Les Romains viendront. » Ils viendront, il est vrai, non pas, comme vous pensez, parce qu'on aura reconnu le Sauveur, mais, au contraire, parce qu'on aura manqué de le reconnaître. « La nation périra. » Vous l'avez bien prévu; elle périra en effet, mais ce sera par les moyens dont vous prétendiez vous servir pour la sauver, tant est aveugle votre politique et votre prévoyance.

La politique est habile et capable; ceux-ci font les capables. Voyez avec quel air de capacité Caïphe disait : « Vous n'y entendez rien. » Il n'y entendait rien lui-même. « Il faut qu'un homme meure pour le peuple. » Il disait vrai, mais c'était d'une autre façon qu'il ne l'entendait.

La politique sacrifie le bien particulier au bien public, et cela est juste jusqu'à un certain point. « Il faut qu'un homme meure pour le peuple. » Il entendait qu'on pouvait condamner un innocent au dernier supplice sous prétexte du bien public, ce qui n'est jamais permis; car, au contraire, le sang innocent crie vengeance contre ceux qui le répandent.

La grande habileté des politiques c'est de donner de beaux prétextes à leurs mauvais desseins; mais Dieu les confondit, et leur politique ruina le temple, la ville, la nation qu'ils faisaient semblant de vouloir sauver. Et Jésus-Christ leur dit à eux-mêmes : « Vos maisons seront abandonnées, vous et vos enfants porterez votre iniquité, et tout périra par les Romains que vous faites semblant de vouloir ménager<sup>1</sup>. »

« Jésus ne paraissait donc pas en public parmi les Juifs, mais il s'en alla dans la contrée qui est près du désert, dans une ville appelée Éphrem, et là il s'arrêta avec ses disciples. Or la Pâque des Juifs était proche, et beaucoup de cette contrée-là montèrent à Jérusalem, avant Pâque, pour se purifier. Ils cherchaient donc Jésus et disaient entre eux dans le temple : Que vous semble qu'il ne soit point venu à la fête ? Or les pontifes et les pharisiens avaient donné ordre que, si quelqu'un savait où il était, il le déclarât, afin de le saisir<sup>2</sup>. »

Depuis que le vieil Hérode s'était arrogé de

nommer le grand-prêtre et de le déposer, les choses en étaient venues au point que le pontificat ne se donnait plus que pour un an. De là ce nombre de grands-prêtres ou de pontifes dans l'Évangile. Comme ils étaient tous pris de la race d'Aaron, ils étaient légitimes sous ce rapport et jouissaient du don de prophétie qui était comme annexé à leur charge; mais cette instabilité continuelle, inconnue auparavant, laissait bien entendre que leur sacerdoce touchait à sa fin.

« Lorsque Jésus avec ses disciples se fut mis en chemin pour monter à Jérusalem, il marchait devant eux, et eux étaient saisis d'étonnement et le suivaient avec crainte. Alors, prenant encore en particulier les douze, il commença à leur dire ce qui devait lui arriver. Voici que nous montons à Jérusalem, et toutes les choses qui ont été écrites par les prophètes touchant le Fils de l'homme seront accomplies. Il sera livré aux princes des prêtres, aux scribes et aux sénateurs; et ils le condamneront à mort et le livreront aux nations (aux gentils). Et ils lui insulteront, et ils lui cracheront au visage, et ils le fouetteront, et ils le feront mourir; et il ressuscitera le troisième jour. Mais ils ne comprirent rien à tout cela; et cette parole leur était cachée, et ils n'entendaient pas ce qu'il disait.

« Alors la mère des enfants de Zébédée s'approcha de lui avec ses fils, Jacques et Jean, qui se prosternèrent devant lui et lui dirent : Maître, nous voudrions bien que vous fissiez pour nous ce que nous vous demanderons. Il leur répondit : Que voulez-vous que je fasse pour vous ? — Ordonnez, dit la mère, que mes deux fils que voici soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche. Mais Jésus leur répondit : Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je vais boire et être baptisés du baptême dont je vais être baptisé ? — Nous le pouvons, dirent-ils. Jésus leur dit : Il est vrai que vous boirez le calice que je vais boire et que vous serez baptisés du baptême dont je serai baptisé; mais d'être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est point à moi à vous le donner; ce sera pour ceux à qui il a été préparé par mon Père<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Bossuet, *Médit. sur l'Év.* — <sup>2</sup> Jean, 11, 54-56.

<sup>1</sup> Matth., 20, 17-23. Marc, 10, 32-40. Luc., 18, 31-34.

Les apôtres ambitieux s'offrirent à tout ; mais Jésus, qui voyait bien qu'ils nes'offraient à souffrir que par ambition, ne voulut pas les satisfaire. Il accepta leur parole pour la croix ; mais pour la gloire il les renvoya aux décrets éternels de son Père et à ses secrets conseils. En quoi il faut toujours se souvenir de cette parole que le Sauveur adresse à son Père même : « Tout ce qui est à vous est à moi, et tout ce qui est à moi est à vous. »

« Or les dix, ayant entendu ceci, commencèrent à être indignés contre les deux frères, Jacques et Jean. Mais Jésus, les appelant, leur dit : Vous savez que ceux qu'on regarde comme les maîtres des nations leur commandent avec empire, et que leurs grands les traitent avec un pouvoir absolu. Il n'en sera pas de même parmi vous ; mais quiconque voudra devenir le plus grand sera votre ministre, et quiconque voudra être le premier d'entre vous sera le serviteur de tous. Car le Fils de l'homme même n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie pour la rédemption d'un grand nombre<sup>1</sup>.

« Or il arriva, lorsqu'il approchait de Jéricho, qu'un aveugle était assis le long du chemin et demandait l'aumône ; et, entendant passer une foule de monde, il demanda ce que c'était. Or on lui dit que Jésus de Nazareth passait. Et il cria, disant : Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi ! Ceux qui allaient devant le reprenaient et lui disaient de se taire ; mais il criait encore bien plus fort : Fils de David, ayez pitié de moi ! Or Jésus s'arrêtant commanda qu'on le lui amenât ; et quand l'aveugle se fut approché il lui demanda : Que voulez-vous que je vous fasse ? — Seigneur, répondit l'aveugle, que je voie ! Et Jésus lui dit : Voyez ! votre foi vous a sauvé. Et aussitôt il vit, et il le suivait glorifiant Dieu ; et tout le peuple qui le vit loua Dieu<sup>2</sup>.

« Étant entré dans Jéricho Jésus traversait la ville ; et voilà un homme riche, nommé Zachée, chef des publicains, qui cherchait à voir Jésus pour le connaître ; et il ne le pouvait à cause de la foule, parce qu'il était petit de taille. Il courut en avant et monta sur un sycomore pour le voir, parce qu'il devait passer

par là. Et lorsque Jésus arriva en cet endroit il leva les yeux, et, l'ayant vu, il lui dit : Zachée, hâtez-vous de descendre, parce qu'il faut que je demeure aujourd'hui dans votre maison. Et il descendit à la hâte et le reçut avec joie ; et tous, en voyant cela, murmuraient en disant qu'il était allé loger chez un pécheur. Or Zachée, se tenant devant le Seigneur, lui dit : Seigneur, voilà, je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et, si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui rendrai quatre fois autant. Jésus lui dit : Le salut est arrivé aujourd'hui à cette maison, parce que celui-ci aussi est enfant d'Abraham ; car le Fils de l'homme est venu pour chercher et pour sauver ce qui était perdu.

« Comme ils l'écoutaient parler ainsi, il ajouta une parabole, parce qu'il était près de Jérusalem et qu'ils étaient persuadés que le royaume de Dieu serait bientôt manifesté. Il leur dit donc : Un homme d'une grande naissance s'en alla dans une région lointaine pour recevoir un royaume et revenir. Et appelant dix de ses serviteurs, auxquels il donna dix marcs, il leur dit : Faites-les valoir jusqu'à ce que je revienne. Or ceux de son pays le haïssaient, et ils envoyèrent après lui, disant : Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous. Et il arriva qu'il revint après avoir reçu son royaume, et il ordonna qu'on appelât ses serviteurs auxquels il avait donné de l'argent, afin de savoir combien chacun l'avait fait valoir. Le premier qui se présenta dit : Votre marc en a produit dix autres. Le maître lui dit : Courage, bon serviteur ; puisque vous avez été fidèle en peu de choses, vous aurez le commandement de dix villes. Le second vint disant : Seigneur, votre marc en a produit cinq autres. Et il lui dit : Et vous, commandez à cinq villes. L'autre vint, disant : Seigneur, voici votre marc que j'ai gardé dans un mouchoir ; car je vous ai craint, sachant que vous êtes un homme sévère, qui demandez ce que vous n'avez pas donné et moissonnez ce que vous n'avez pas semé. Le maître lui dit : Je te juge par tes propres paroles, méchant serviteur. Tu savais que je suis un homme sévère, qui demande ce que je n'ai pas donné et qui moissonne ce que je n'ai pas semé. Pourquoi donc

<sup>1</sup> Matth., 20, 24-28. Marc, 10, 41-45. — <sup>2</sup> Luc, 18, 35-43.



n'as-tu pas donné mon argent à la banque afin que, revenant, je pusse l'exiger avec les intérêts? Et il dit à ceux qui étaient présents : Otez-lui le marc qu'il a et donnez-le à celui qui a dix marcs. Et ils dirent : Seigneur, il en a déjà dix. Or je vous dis qu'on donnera à celui qui a et qu'il sera dans l'abondance; mais à celui qui n'a pas on lui ôtera même ce qu'il a. Mais pour mes ennemis qui n'ont pas voulu que je règne sur eux, amenez-les et faites-les mourir devant moi. Ces choses dites il marchait devant eux à Jérusalem <sup>1</sup>. »

Cet homme de grande naissance est Jésus-Christ, Fils de Dieu, Fils de David; le royaume dont il va prendre possession est le ciel; les dix marcs ou mines, dont chacune valait à peu près cent livres, qu'il distribue à ses dix serviteurs, sont les divers grâces et dons qu'il distribue à ses ministres pour lui gagner des âmes; ses compatriotes qui ne veulent pas qu'il règne sur eux, et qui ensuite sont mis à mort, ce sont les Juifs qui l'ont rejeté et qui ont été rejetés à leur tour.

« Comme Jésus sortait de Jéricho une grande multitude de peuple le suivit. Deux aveugles, dont l'un s'appelait Bartimée ou fils de Timée, qui étaient assis près du chemin, entendant dire que Jésus passait, se mirent à crier : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de nous ! Le peuple les reprenait pour les faire taire; mais ils criaient encore plus fort : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de nous ! Et Jésus, s'arrêtant, commanda qu'on les fit venir. Ils appelèrent donc les aveugles et leur dirent : Ayez bonne espérance; levez-vous, il vous appelle. Aussitôt, jetant leurs manteaux, ils se levèrent et vinrent à lui. Il leur demanda : Que voulez-vous que je vous fasse ? Ils lui dirent : Seigneur, que nos yeux soient ouverts ! Et Jésus en ayant pitié leur toucha les yeux. Et ils virent aussitôt, et ils le suivirent <sup>2</sup>. »

« Jésus donc, six jours avant la Pâque, vint à Béthanie, où était mort Lazare, qu'il avait ressuscité. On lui donna là à souper, dans la maison de Simon le Lépreux (ainsi nommé parce qu'il l'avait été). Marthe servait, et Lazare était un de ceux qui étaient à table avec lui. Or Marie prit une livre de vrai nard, par-

fum précieux, et le répandit sur les pieds de Jésus, et elle les essuya avec ses cheveux; puis, ayant cassé le vase, elle répandit ce qui restait de cette liqueur sur sa tête, pendant qu'il était à table, et la maison fut remplie de l'odeur du parfum. Alors un de ses disciples, Judas Iscariote, celui qui devait le livrer, dit : Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers et ne les a-t-on pas donnés aux pauvres ? Or il dit cela, non qu'il s'inquiétait des pauvres, mais parce que c'était un voleur et qu'ayant la bourse il portait l'argent qu'on y mettait. Quelques-uns des disciples s'indignèrent à son exemple et dirent comme lui : Pourquoi perdre ce parfum ? Car on pouvait le vendre plus de trois cents deniers et les donner aux pauvres. Et ils frémissaient contre elle. Ce que connaissant Jésus il leur dit : Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme ? C'est une bonne œuvre qu'elle vient de faire à mon égard; car vous avez toujours des pauvres avec vous, et vous pouvez leur faire du bien quand vous voudrez; mais, pour moi, vous ne m'avez pas toujours. Elle a fait ce qu'elle pouvait; car, en répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour m'ensevelir; elle a embaumé mon corps par avance. Je vous le dis en vérité, dans tout l'univers, en quelque lieu que cet Évangile soit prêché, ce qu'elle a fait se racontera aussi en mémoire d'elle <sup>1</sup>. »

« Les Juifs ayant su qu'il était là y vinrent en grand nombre, non-seulement à cause de Jésus, mais aussi pour voir Lazare, qu'il avait ressuscité d'entre les morts. Cependant les princes des prêtres songèrent à faire mourir Lazare même, parce qu'un grand nombre de Juifs les quittaient à cause de lui et croyaient en Jésus <sup>2</sup>.

« Le lendemain, comme Jésus approchait de Jérusalem et qu'il était déjà à Bethphagé, au pied du mont des Olives, il envoya deux de ses disciples, leur disant : Allez au village qui est devant vous; en y entrant vous trouverez une ânesse attachée, et son poulain avec elle, qui est attaché aussi, sur lequel aucun homme n'est jamais monté. Détachez-le et amenez-le-moi. Que si quelqu'un vous

<sup>1</sup> Luc, 19, 1-28. — <sup>2</sup> Matth., 20, 29-34. Marc, 10, 46-52.

<sup>1</sup> Matth., 26, 6-13. Marc, 14, 3-9. Jean, 12, 1-8. — <sup>2</sup> Jean, 12, 9-11.

dit : Pourquoi le détachez-vous ? vous lui répondrez : C'est que le Seigneur en a besoin ; et aussitôt il vous les laissera. Or tout cela se fit afin que cette parole du prophète fût accomplie : Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse et sur le poulain de celle qui est sous le joug. Les disciples s'en allèrent donc et firent ce que Jésus leur avait commandé. Ils trouvèrent, comme il leur avait dit, le poulain attaché dehors, devant une porte entre deux chemins, et ils le détachèrent. Et, comme ils le détachaient, les maîtres leur dirent : Pourquoi détachez-vous ce poulain ? Ils répondirent, ainsi que Jésus le leur avait ordonné : C'est que le Seigneur en a besoin ; et ils le leur laissèrent. Ils amenèrent donc à Jésus l'ânesse et le poulain et les couvrirent de leurs vêtements ; et il monta dessus, selon qu'il est écrit : Ne craignez point, fille de Sion ; voici votre Roi qui vient, monté sur le poulain d'une ânesse. Ses disciples n'entendaient point cela d'abord ; mais, quand Jésus fut entré dans sa gloire, ils se souvinrent alors que ces choses avaient été écrites de lui et qu'eux-mêmes les avaient accomplies. Cependant une grande multitude qui était venue pour la fête, ayant appris que Jésus venait à Jérusalem, prit des branches de palmier et alla au-devant de lui, criant : Hosanna ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le roi d'Israël ! Pendant qu'il marchait un grand nombre étendaient leurs vêtements sur son passage, d'autres coupaient des branches aux arbres et en jonchaient le chemin. Et comme il approchait déjà de la descente du mont des Oliviers, toutes les troupes de ses disciples, ravis de joie, se mirent à louer Dieu à haute voix pour tous les miracles qu'ils avaient vus, disant : Béni soit le Roi qui vient au nom du Seigneur ! Paix dans le ciel et gloire au plus haut des cieux ! Pareillement les troupes de peuple qui allaient devant et celles qui suivaient criaient : Hosanna au Fils de David ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni soit le règne qui vient, le règne de David, notre père ! Hosanna au plus haut des cieux ! Et la multitude qui était avec lui quand il appela Lazare du tombeau et le ressuscita d'entre les morts

en rendait témoignage. C'est pour cela que le peuple alla en foule au-devant de lui, parce qu'ils avaient appris qu'il avait fait ce miracle. Les pharisiens se dirent donc les uns aux autres : Voyez-vous que nous n'obtiendrons rien. Voilà tout le monde qui court après lui. Alors quelques-uns d'entre eux dirent à Jésus : Maître, faites taire vos disciples. Il leur répondit : Je vous déclare que, si ceux-ci se taisent, les pierres mêmes crieront.

« Et quand il approcha, regardant la ville, il pleura sur elle, disant : Ah ! si tu connaissais, du moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui peut te procurer la paix ! Mais maintenant tout cela est caché à tes yeux ; car des jours viendront sur toi, et tes ennemis t'environneront de tranchées, et ils t'enfermeront, et ils te serreront de toutes parts ; et ils te renverseront sur la terre, toi et tes fils qui sont en toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée<sup>1</sup>.

« Et lorsqu'il fut entré à Jérusalem toute la ville fut émue, disant : Qui est celui-ci ? Mais les peuples disaient : C'est Jésus le prophète, qui est de Nazareth en Galilée !

« Et Jésus entra dans le temple de Dieu ; et des aveugles et des boiteux s'approchèrent de lui dans le temple, et il les guérit. Mais les princes des prêtres et les scribes, voyant les merveilles qu'il venait de faire et les enfants qui criaient dans le temple : Hosanna au Fils de David ! en conçurent de l'indignation, et ils lui dirent : Entendez-vous bien ce que ceux-ci disent ? Jésus leur répondit : Oui ; mais n'avez-vous jamais lu cette parole : C'est de la bouche des petits enfants et de ceux qui sont à la mamelle que vous avez tiré la louange la plus parfaite<sup>2</sup> ?

« Or quelques Hellènes ou gentils, de ceux qui étaient venus pour adorer au jour de la fête, s'approchèrent de Philippe, qui était de Bethsaïde, en Galilée, et le conjurèrent, disant : Seigneur, nous voudrions voir Jésus. Philippe alla le dire à André, et André et Philippe le dirent à Jésus. Jésus leur répondit, disant : L'heure est venue que le Fils de l'homme sera glorifié. En vérité, en vérité,

<sup>1</sup> Matth., 21, 1-9. Marc, 11, 1-10. Luc, 19, 29-44. Jean, 12, 12-19. — <sup>2</sup> Matth., 21, 10-16.



je vous le dis, si le grain de froment ne meurt pas après qu'on l'a jeté en terre il demeure seul ; mais quand il est mort il porte beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie la perdra, et celui qui hait sa vie en ce monde la garde pour la vie éternelle. Si quelqu'un est de mes serviteurs qu'il me suive, et où je serai mon serviteur sera aussi. Si quelqu'un me sert mon Père l'honorera. Maintenant mon âme est troublée. Et que dirai-je ? O Père ! sauvez-moi de cette heure-là ! Mais c'est pour cela même que je suis venu en cette heure. Père, glorifiez votre nom ! Et une voix vint du ciel : Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore. Le peuple qui était là, et qui avait entendu, disait que c'était un coup de tonnerre. D'autres disaient : Un ange lui a parlé. Jésus répondit et dit : Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, mais pour vous. Maintenant est le jugement du monde ; maintenant le prince de ce monde va être chassé dehors. Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. Ce qu'il disait pour marquer de quelle mort il devait mourir <sup>1</sup>. »

A l'approche des gentils qui voulaient le voir Jésus arrête aussitôt sa pensée sur la vocation des gentils, qui devait être le fruit de sa mort. Ces grandes prophéties où les nations lui sont données comme son héritage et sa possession lui sont présentes ; dans le petit il voit le grand. Ce que les mages avaient commencé dès sa naissance, qui était la conversion des gentils en leurs personnes, ceux-ci le continuent et le figurent encore vers le temps de sa mort ; et le Sauveur, voyant concourir dans les gentils le désir de le voir avec celui de le perdre dans les Juifs, voit en même temps, dans cet essai, commencer le grand mystère de la vocation des uns par l'aveuglement et la réprobation des autres. C'est ce qui lui fait dire : « L'heure est venue que le Fils de l'homme va être glorifié. » Les gentils vont venir, et son royaume va s'étendre par toute la terre.

Il voit plus loin, et il voit, selon les anciennes prophéties, que c'était par sa mort qu'il devait acquérir ce nouveau peuple et cette

nombreuse postérité qui lui était promise. C'est après avoir dit : « Ils ont percé mes pieds et mes mains, » que David avait ajouté : « Toutes les contrées se ressouviendront et se convertiront au Seigneur. » C'est après qu'il aurait livré son âme à la mort qu'Isaïe lui promettait qu'il verrait une longue suite d'enfants. Plein de cette vérité, après avoir dit : « L'heure est venue que le Fils de l'homme va être glorifié, » il ajoute : « Si le grain de froment ne tombe et ne meurt, il demeure seul ; mais, s'il meurt, il se multiplie. » C'est ainsi que dans les paroles de Jésus nous voyons le vrai commentaire et la vraie explication des prophéties.

*Maintenant mon âme est troublée.* Voici le commencement de son agonie, de cette agonie qu'il devait souffrir dans le jardin des Olives, de ce combat intérieur où il devait combattre contre son supplice, contre son Père en quelque façon, contre lui-même. *Et que dirai-je ? Mon Père, sauvez-moi de cette heure !* Mais non, *c'est pour cela même que je suis venu en cette heure. Mon Père, glorifiez votre nom.* C'est par ce dévouement à son Père qu'il chassera dehors le prince de ce monde, et que, du haut de la croix, il attirera toutes choses à lui.

« La multitude lui répondit : Nous avons appris de la loi que le Christ demeure éternellement ; et comment dites-vous qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé de la terre ? Qui est ce Fils de l'homme ? Jésus leur dit : La lumière est encore un peu de temps avec vous. Marchez pendant que vous avez la lumière, afin que les ténèbres ne vous surprennent point. Celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Pendant que vous avez la lumière croyez en la lumière, afin que vous soyez enfants de la lumière.

« Jésus parla ainsi, et se retira, et se cacha d'eux ; mais, quoiqu'il eût fait tant de miracles devant eux, ils ne croyaient point en lui, afin que cette parole du prophète Isaïe fût accomplie : Seigneur, qui a cru à notre parole ? et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ? C'est pourquoi ils ne pouvaient croire, parce qu'Isaïe a dit encore : Il a aveuglé leurs yeux et il a endurci leurs cœurs, de peur qu'ils ne voient des yeux et ne comprennent du cœur, et qu'ils ne viennent à se convertir,

<sup>1</sup> Jean, 12, 30-33.

et que je ne les guérisse. Isaïe a dit ces choses quand il a vu sa gloire et qu'il a parlé de lui<sup>1</sup>. »

Dieu endureit l'homme comme le soleil glace et endureit la terre, quand elle se détourne de lui. L'homme qui ne croit pas être malade ne peut croire au médecin qui veut le guérir : c'est la disposition des Juifs.

« Cependant un grand nombre, même des principaux, crurent en lui ; mais, à cause des pharisiens, ils ne le reconnaissaient pas publiquement, de peur d'être chassés de la synagogue ; car ils aimaient la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu.

« Or Jésus s'écria et dit : Qui croit en moi ne croit pas en moi, mais en Celui qui m'a envoyé ; et qui me voit voit Celui qui m'a envoyé. Moi, la lumière, je suis venu dans le monde, afin que quiconque croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres. Et si quelqu'un entend mes paroles et ne les garde pas, ce n'est pas moi qui le juge ; car je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour sauver le monde. Celui qui me rejette et ne reçoit point mes paroles a quelqu'un pour le juger ; la parole que j'ai annoncée, c'est elle qui le jugera au dernier jour. Car je n'ai point parlé de moi-même ; mais le Père qui m'a envoyé, m'a prescrit lui-même ce que je dois dire et comment je dois parler, et je sais que son commandement est la vie éternelle. Les choses donc que je dis, je les dis comme le Père me les a dites<sup>2</sup>.

« Et après qu'il eut tout considéré dans le temple, comme il était tard, Jésus s'en alla à Béthanie avec les douze et y passa la nuit. Le matin, comme il revenait à la ville, il eut faim ; et, voyant de loin un figuier qui avait des feuilles, il alla voir s'il trouverait quelque chose ; et, s'en étant approché, il n'y trouva que des feuilles ; car ce n'était pas le temps des figues. Alors il dit au figuier : Qu'à jamais personne ne mange de toi aucun fruit ! Et ses disciples entendirent cela, et le figuier sécha aussitôt<sup>3</sup>. »

Le temps des figues mûres, dans la Terre promise aussi bien que chez nous, est proprement la fin de l'été ; cependant il y a une es-

pèce de figues qui mûrissent trois fois l'an. De celles-là on en pouvait déjà trouver de mûres vers Pâques. Les saints Pères ont vu dans le figuier l'image du peuple juif. Cette explication est d'autant plus naturelle que déjà cette année-là le Sauveur avait comparé ce peuple à un figuier où le maître avait vainement cherché du fruit pendant trois ans, qu'il avait par conséquent ordonné d'abattre ; mais que, sur l'intercession du jardinier, il laissa encore cette année pour voir s'il porterait du fruit. Pareille à cet arbre, la synagogue s'enorgueillissait de feuilles, mais elle ne portait aucun fruit. Les cérémonies saintes et significatives s'observaient toujours dans le magnifique temple, mais on s'en tenait aux cérémonies extérieures. Le Dominateur que les pères avaient cherché, l'Ange de l'alliance qu'ils avaient désiré, était venu à son temple et cette génération le méconnut. Elle était mûre pour le jugement.

« Et Jésus entra dans le temple de Dieu, et chassa les vendeurs et les acheteurs qui étaient dans le temple, et renversa les tables des changeurs et les sièges de ceux qui vendaient des colombes, et il ne permettait pas que personne transportât aucun meuble par le temple. Et il enseignait et leur dit : N'est-il pas écrit : Ma maison sera appelée une maison de prières parmi toutes les nations ? Mais vous en avez fait une caverne de voleurs. Et il enseignait tous les jours dans le temple. Or les princes des prêtres, les docteurs de la loi et les chefs du peuple cherchaient à le perdre ; mais ils ne savaient que lui faire ; car tout le peuple qui l'écoutait était ravi de sa doctrine et comme suspendu à ses lèvres. Et quand le soir fut venu il sortit de la ville<sup>1</sup>.

« Et le lendemain matin ils virent en passant le figuier qui était devenu sec jusque dans ses racines. Et Pierre, y réfléchissant, lui dit : Maître, voyez comme le figuier que vous avez maudit est devenu sec. Et Jésus, répondant, leur dit : Ayez la foi de Dieu. Je vous dis en vérité que quiconque dira à cette montagne : Ote-toi de là et te jette dans la mer, et cela sans hésiter dans son cœur, mais croyant que tout ce qu'il aura dit arrivera,

<sup>1</sup> Jean, 12, 34-41. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 12, 42-50. — <sup>3</sup> Matth., 21, 17-19. Marc, 11, 11-14.

<sup>1</sup> Matth., 21, 12 et 13. Marc, 11, 15-19. Luc, 19, 45-48.



il le verra en effet arriver. C'est pourquoi je vous dis : Quoi que ce soit que vous demandiez dans vos prières, croyez que vous l'obtiendrez, et il vous sera accordé. Mais, lorsque vous vous présenterez pour prier, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-lui, afin que votre Père qui est au ciel vous pardonne aussi vos offenses. Que si vous ne pardonnez point, votre Père qui est dans le ciel ne vous pardonnera pas non plus vos péchés <sup>1</sup>. »

Le miracle du figuier desséché est encore devant nos yeux ; c'est le peuple juif, peuple sans roi, sans prêtre, sans autel, sans sacrifice, sans forme de peuple ; figuier mort, mais monument vivant des jugements de Dieu. A côté s'élève l'arbre de vie, l'Église catholique, protégeant les nations de son ombre et les nourrissant de ses fruits ; monument des miséricordes de Dieu et de l'alliance éternelle qu'il a jurée aux patriarches.

« Or il arriva, un des jours où il enseignait le peuple dans le temple et où il prêchait l'Évangile, que les princes des prêtres et les scribes y vinrent avec les sénateurs, et ils lui parlèrent ainsi : Dites-nous par quelle autorité vous faites ces choses ou qui vous a donné ce pouvoir. Jésus leur répondit : J'ai aussi une question à vous faire, et, si vous m'y répondez, je vous dirai par quelle autorité je fais ceci. Le baptême de Jean, d'où était-il ? du ciel ou des hommes ? Répondez-moi. Mais eux raisonnaient, disant en eux-mêmes : Si nous répondons : Du ciel, il nous dira : Pourquoi donc ne l'avez-vous pas cru ? et si nous répondons : Des hommes, nous avons à craindre le peuple ; il nous lapidera. Car tous regardaient Jean comme un prophète. Ils répondirent donc à Jésus : Nous ne savons pas. Et Jésus leur répondit : Je ne vous dirai pas non plus par quelle autorité je fais ces choses <sup>2</sup>. »

Voilà donc l'orgueil et l'hypocrisie de ces interrogateurs de mauvaise foi confondus ; ils ne méritaient pas que le Sauveur leur dit davantage ce qu'il leur avait dit cent fois et que cent fois ils n'avaient pas voulu croire.

« Mais que vous en semble ? continua Jésus.

Un homme avait deux fils, et, s'adressant au premier, il lui dit : Mon fils, allez-vous-en aujourd'hui travailler à ma vigne. — Je ne veux pas, répondit-il. Mais après, étant touché de repentir, il y alla. Il s'adressa ensuite à l'autre et il lui dit la même chose. Celui-ci répondit : J'y vais, seigneur ; et il n'y alla point. Lequel des deux a fait la volonté de son père ? — C'est le premier, lui dirent-ils. Et Jésus ajouta : Je vous dis en vérité que les publicains et les prostituées vous devanceront dans le royaume de Dieu ; car Jean est venu à vous dans la voie de la justice, et vous ne l'avez pas cru ; les publicains, au contraire, et les prostituées l'ont cru ; et vous qui l'avez vu, vous n'avez point été touchés de repentir, ni portés à le croire <sup>1</sup>.

« Alors il commença à dire au peuple cette parabole : Il y avait un père de famille qui planta une vigne, l'entourna d'une haie, y creusa un pressoir, y bâtit une tour, la loua à des vigneron, et s'en alla dans un pays étranger, où il fut longtemps. La saison des fruits étant venue, il envoya un de ses serviteurs aux vigneron pour recevoir des fruits de la vigne ; mais, l'ayant pris, ils le battirent et le renvoyèrent les mains vides. Il envoya encore un autre serviteur ; mais ils le battirent aussi, ils lui jetèrent des pierres et ils le blessèrent à la tête, et, après l'avoir chargé d'outrages, ils le renvoyèrent aussi les mains vides. Il en envoya un troisième, qu'ils jetèrent dehors après l'avoir blessé et qu'ils massacrèrent. Il en envoya ensuite plusieurs autres, dont ils battirent ceux-ci et tuèrent ceux-là. Alors le maître de la vigne dit : Que ferai-je ? Je leur enverrai mon fils bien-aimé ; peut-être que, le voyant, ils le respecteront. Ayant donc un fils unique qui lui était extrêmement cher, il le leur envoya le dernier, disant : Ils respecteront mon fils. Mais les vigneron, l'ayant vu, se dirent entre eux : Celui-ci est l'héritier ; allons, tuons-le, afin que l'héritage soit à nous. Et, l'ayant jeté hors de la vigne, ils le tuèrent. Lors donc que le maître de la vigne sera venu, que fera-t-il à ces vigneron ? — Ces misérables, lui dirent-ils, il les fera périr misérablement et louera sa vigne à d'autres

<sup>1</sup> Matth., 21, 20-22. Marc, 11, 20-26. — <sup>2</sup> Matth., 21, 23-27. Marc, 11, 27-33. Luc, 20, 1-8.

<sup>1</sup> Matth., 21, 28-32.

vignerons, qui lui en donneront les fruits dans leur saison. — Oui, reprit Jésus, oui, il viendra, il fera périr les vignerons et donnera sa vigne à d'autres. — A Dieu ne plaise ! s'écrièrent alors les Juifs, s'apercevant qu'il était question d'eux. Mais, les regardant, Jésus leur dit : Qu'est-ce donc qui a été écrit ? N'avez-vous jamais lu dans les Écritures : La pierre qu'ont rebutée ceux qui bâtissaient est devenue la principale pierre de l'angle ? C'est le Seigneur qui a fait cela, et nous le voyons avec admiration. C'est pourquoi je vous dis que le royaume de Dieu vous sera ôté et qu'il sera donné à une nation qui en produise les fruits. Celui qui tombera sur cette pierre sera brisé, et celui sur qui elle tombera sera écrasé <sup>1</sup>. »

Ce père de famille est Dieu le Père ; sa vigne, le royaume du ciel sur la terre ; les vignerons, les pontifes, enfants d'Aaron, les rois d'Israël, les docteurs de la loi ; les serviteurs envoyés à différentes reprises, les prophètes ; le fils unique, Jésus-Christ : il est tué hors de la vigne, hors de Jérusalem. Cette pierre, rebutée par ces architectes, deviendra la principale pierre de l'angle, réunissant en un les deux peuples, les Juifs et les gentils.

« Les princes des prêtres et les pharisiens, ayant entendu ses paraboles, reconnurent bien que c'était d'eux qu'il parlait, et ils cherchèrent à le saisir ; mais ils craignirent la multitude, parce qu'elle le tenait pour un prophète <sup>2</sup>.

« Et Jésus, parlant encore en paraboles, leur dit : Le royaume des cieux est semblable à un roi qui célébra les noces de son fils ; et il envoya ses serviteurs pour appeler aux noces ceux qui y étaient conviés ; mais ils ne voulaient pas venir. Il envoya encore d'autres serviteurs, disant : Dites aux conviés : Voici que j'ai préparé mon festin ; mes bœufs et tout ce que j'avais fait engraisser est tué ; tout est prêt ; venez aux noces. Mais eux, ne s'en mettant point en peine, s'en allèrent, l'un à sa maison des champs et l'autre à son négoce. Les autres se saisirent de ses serviteurs, et, après leur avoir fait plusieurs outrages, ils les tuèrent. Le roi, l'ayant appris,

en fut ému de colère, et, ayant envoyé ses armées, il extermina ces meurtriers et brûla leur ville. Alors il dit à ses serviteurs : Le festin des noces est tout prêt ; mais ceux qui y avaient été invités n'en ont pas été dignes. Allez donc dans les carrefours et appelez aux noces tous ceux que vous trouverez. Et ses serviteurs, s'en allant par les rues, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais, et la salle des noces fut remplie de convives. Le roi entra ensuite pour voir ceux qui étaient à table, et, y ayant aperçu un homme qui n'avait point de robe nuptiale, il lui dit : Mon ami, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale ? Et cet homme demeura muet. Alors le roi dit à ses serviteurs : Liez-lui les pieds et les mains, et le jetez dans les ténèbres extérieures ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Au reste il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus <sup>1</sup>. »

L'époux de cette noce est Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui est venu pour épouser son Église, la recueillir par son sang, la doter de son royaume, la faire entrer en société de sa gloire. Il fait un grand festin quand il donne sa sainte parole pour être la nourriture des âmes et qu'il se donne lui-même à tout son peuple comme le pain de la vie éternelle. Les premiers invités furent les Juifs ; les gentils sont appelés ensuite. Mais, pour entrer au festin, il faut avoir la robe nuptiale. C'était la coutume en Orient que des personnages considérables, à plus forte raison des rois, fissent présent de vêtements blancs à leurs convives dans les festins solennels. Chez les anciens un vêtement blanc et sans tache était la parure des hommes. De là ces comparaisons de l'Écriture, du péché avec un vêtement sale, de la justice avec un vêtement de fête ; de là la confusion du convive qui avait négligé de prendre la robe nuptiale qu'on lui avait offerte. Image frappante du chrétien qui s'assoit au banquet eucharistique sans avoir purifié sa robe baptismale dans le sacrement de Pénitence.

« Les pharisiens, s'en étant allés, tinrent conseil pour surprendre Jésus dans ses pa-

<sup>1</sup> Matth., 21, 33-44. Marc, 12, 1-12. Luc, 20, 9-19.

— <sup>2</sup> Matth., 21, 45 et 46.

<sup>1</sup> Matth., 22, 1-14,



roles. Comme ils en cherchaient l'occasion, ils envoyèrent des hommes insidieux qui contrefaisaient les gens de bien. Ces émissaires étaient quelques pharisiens de leurs disciples avec des hérodiens ; » ceux-ci, des politiques, probablement des courtisans d'Hérode-Agrippa, qui était en ce moment à Jérusalem pour la fête de Pâque. « C'était pour le surprendre dans ses paroles, afin de le livrer à la principauté et à la puissance du gouverneur. Ils vinrent donc lui dire : Maître, nous savons que vous êtes véritable et que vous enseignez la voie de Dieu selon la vérité, sans vous mettre en peine de qui que ce soit ; car vous ne prenez pas garde à la personne des hommes. Dites-nous donc ce qu'il vous semble de ceci : est-il permis de payer le tribut à César, ou non ? »

Question délicate parmi les Juifs. Depuis l'exil d'Hérode-Archélaüs, où la Judée fut réduite en province romaine, ils étaient obligés de payer un tribut à l'empereur romain. Il y eut un soulèvement considérable lorsque Quirinus, gouverneur de Syrie, fit le premier recensement pour établir la taxe. Judas Gaulonite, le chef de l'insurrection, disait qu'il ne fallait reconnaître d'autre maître que Dieu. Son entreprise fut arrêtée, mais ses partisans étaient bien vus du peuple, qui regrettait sa liberté. Les hérodiens, au contraire, aussi bien que les Hérodes, étaient les serviles flatteurs des Romains, dont la faveur seule les maintenait au pouvoir. Si donc le Sauveur répondait : « Cela est permis, » les pharisiens le décriaient parmi le peuple comme un flatteur des gentils et de l'empire infidèle ; s'il disait : « Cela n'est pas permis, » ils le livraient comme un séditieux à Pilate.

« Mais Jésus, connaissant leur malice, leur dit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ? Montrez-moi la monnaie du tribut. Et ils lui présentèrent un denier. Et Jésus leur demanda : De qui est cette image et cette inscription ? Ils lui répondirent : De César. Alors il leur dit : Rendez donc à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Et, l'ayant entendu, ils furent dans l'admiration, ne purent reprendre sa parole devant le peu-

ple, se turent, le laissèrent là et s'en allèrent <sup>1</sup>. »

Cette réponse est admirable. On lui avait posé la question la plus insidieuse, et il y répond de manière que la méchanceté même n'y trouve rien à redire.

De savoir quel en est le sens précis, il y a deux opinions. Suivant la première il n'y a pas une décision proprement dite ; mais, les pharisiens ayant fait une demande captieuse, Jésus confond leur malice par une réponse générale, qui revient à dire : Rendez à chacun ce qui lui est dû. Suivant la seconde, qui est la plus commune, Jésus convainc les Juifs par leur propre aveu que César était leur souverain, puisque sa monnaie était la monnaie légale du pays. C'est alors une décision sur le cas particulier des Juifs à l'égard des Césars romains.

On voit dans la réponse de Jésus-Christ la distinction de ce qu'on appelle les deux puissances : la puissance temporelle ou séculière, celle de César ; la puissance spirituelle, ou celle de Dieu, de Jésus-Christ, de son Église. En rendant à César ce que Dieu a mis sous son ressort Jésus réserve à Dieu ou à son Église ce que Dieu s'est réservé, c'est-à-dire la religion et la conscience. Tout ce qui intéresse donc la religion et la conscience, soit des individus, soit des peuples, dans ce qu'ils doivent au souverain temporel, c'est à l'Église à le décider en dernier ressort, et c'est ce que nous lui verrons faire dans tous les siècles. Dans les premiers, où les Césars romains se prétendaient dieux et souverains pontifes, et exigeaient comme tribut principal l'adoration de leurs images et l'obéissance à leurs édits sur la religion, l'Église enseignera aux chrétiens à plutôt mourir que de se soumettre à leurs ordres impies, et elle traitera d'apostats ceux qui leur payeront ce tribut sacrilège. Plus tard, lorsqu'il y aura non plus seulement des individus chrétiens, mais des nations chrétiennes, ces nations lui soumettront également les doutes de leur conscience à l'égard de leurs chefs temporels, et elle leur répondra avec la même autorité, et cela en vertu même de la parole de Jésus-Christ :

<sup>1</sup> Matth., 22, 15-17. Marc, 12, 13 et 14. Luc, 20, 20-22.

<sup>1</sup> Matth., 22, 18-22. Marc, 12, 15-17. Luc, 20, 23-26.

*Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* Car tout homme, tout peuple ne doit pas à tout César, ni toujours, ni tout ; la loi de Dieu est générale ; il faut que l'autorité chargée de l'interpréter en fasse l'application aux temps, aux lieux et aux personnes.

« Le même jour les saducéens, qui nient la résurrection, vinrent à Jésus et l'interrogèrent, disant : Maître, Moïse nous a prescrit que, si quelqu'un mourait sans enfants, son frère épousât sa femme et suscitât des enfants à son frère. Or il s'est rencontré sept frères parmi nous, dont le premier, ayant épousé une femme, est mort, et, n'en ayant pas eu d'enfants, il l'a laissée à son frère. Il en fut de même du second, du troisième, et de tous, jusqu'au septième. Enfin cette femme est morte aussi après eux tous. Au temps donc de la résurrection, lorsqu'ils seront ressuscités, duquel de ces sept sera-t-elle femme, puisque tous l'ont épousée ? Jésus leur répondit : Ne voyez-vous pas que vous êtes dans l'erreur parce que vous ne comprenez ni les Écritures, ni la puissance de Dieu ? Les enfants de ce siècle épousent des femmes et les femmes des maris ; mais ceux qui seront jugés dignes de ce siècle-là et de la résurrection des morts ne se marieront plus ; car alors ils ne pourront plus mourir, parce qu'ils seront pareils aux anges, et qu'étant enfants de la résurrection ils seront enfants de Dieu. Et pour ce qui est de la résurrection des morts, n'avez-vous pas lu dans le livre de Moïse ce que Dieu dit dans le buisson ? Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob ? Or Dieu n'est point le Dieu des morts, mais des vivants ; car tous vivent devant lui. Vous êtes donc dans une grande erreur. Alors quelques-uns des scribes lui dirent : Maître, vous avez bien parlé. Et le peuple qui l'écoutait était dans l'admiration de sa doctrine <sup>1</sup>. »

Entre beaucoup de preuves de l'immortalité de notre âme que le Fils de Dieu aurait pu tirer de l'Ancien Testament, il choisit la plus sublime et celle qui honore le plus notre espèce, puisque Jéhova s'appelle le Dieu de ces morts qui vivent devant lui. Les malheu-

reux aveugles qui voulaient le prendre dans ses paroles ne savaient pas qu'ils étaient en présence de Celui qui parlait à Moïse du milieu du buisson.

On dira que Jésus ne prouve que l'immortalité des âmes, et non pas la résurrection des corps ; mais la coutume de l'Écriture est de regarder une de ces choses comme la suite de l'autre ; car, si on revient à l'origine, Dieu, avant de créer l'âme, lui a préparé un corps. Il n'a répandu sur nous ce souffle de vie, c'est-à-dire l'âme faite à son image, qu'après qu'il a donné à la boue, qu'il maniait si artistement avec ses doigts tout-puissants, la forme du corps humain. Si donc il a fait l'âme pour la mettre dans un corps, il ne veut pas qu'elle en soit éternellement séparée. Aussi voulut-il d'abord qu'elle y fût unie éternellement, puisqu'il avait fait l'homme immortel et que c'est par le péché que la mort a été introduite sur la terre. Mais le péché ne peut pas détruire à jamais l'œuvre de Dieu ; car le péché et son règne doit être lui-même détruit. Alors donc l'homme sera rétabli dans son premier état ; la mort mourra, et l'âme sera réunie à son corps pour ne le perdre jamais ; car le péché qui en a causé la désunion ne sera plus. Il a donc prouvé aux saducéens plus qu'ils ne voulaient, puisqu'il leur a prouvé non-seulement la résurrection des corps, mais encore la subsistance éternelle des âmes, qui est la racine et la cause fondamentale de la résurrection des corps, puisque l'âme à la fin doit attirer après elle le corps qu'on lui a donné dès son origine pour son éternel compagnon <sup>1</sup>.

« Or les pharisiens, ayant appris qu'il avait fermé la bouche aux saducéens, s'assemblèrent. Et l'un d'eux, docteur de la loi, qui avait entendu comment ils l'interrogèrent et comment il leur répondit bien, s'approcha et lui demanda, pour le tenter : Maître, quel est le plus grand commandement dans la loi, le premier de tous les autres ? Jésus lui répondit : Voici le premier de tous les commandements : Écoute, Israël ! le Seigneur, votre Dieu, le Seigneur est un ; et vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, et

<sup>1</sup> Matth., 22, 23-33. Marc, 12, 18-27. Luc, 20, 27-39.

<sup>1</sup> Bossuet, *Médit. sur l'Évangile.*



de toute votre âme, et de tout votre esprit, et de toutes vos forces. C'est là le plus grand commandement et le premier. Mais il y en a un second qui lui est semblable : Vous aimerez le prochain comme vous-même. Il n'y a point de plus grand commandement que ceux-là. De ces deux préceptes dépendent toute la loi et tous les prophètes. Et le scribe lui dit : Maître, ce que vous avez dit est bien vrai, que Dieu est un, et qu'il n'y en a point d'autre que lui, et que de l'aimer de tout son cœur, et de toute son intelligence, et de toute son âme, et de toutes ses forces, et son prochain comme soi-même, est quelque chose de plus grand que tous les holocaustes et que tous les sacrifices. Or Jésus, voyant qu'il avait répondu sagement, lui dit : Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu. Et depuis ce moment-là personne n'osait plus lui faire de question <sup>1</sup>. »

Voilà donc toute la loi rappelée à ses deux principes généraux, et l'homme est parfaitement instruit de tous ses devoirs, puisqu'il voit en un clin d'œil ce qu'il doit à Dieu, son Créateur, et ce qu'il doit aux hommes, ses semblables. Là est compris tout le Décalogue, puisque dans le précepte d'aimer Dieu toute la première table est comprise, et dans celui d'aimer le prochain est renfermée toute la seconde. Et non-seulement tout le Décalogue est compris dans ces deux préceptes, mais encore toute la loi et tous les prophètes, puisque tout aboutit à être disposé comme il faut envers Dieu et envers les hommes, et que Dieu nous apprend ici non-seulement les devoirs extérieurs, mais encore le principe intime qui nous doit faire agir, qui est l'amour. Car qui aime ne manque à rien envers ce qu'il aime. Nous voyons donc la facilité que Jésus-Christ apporte aujourd'hui à notre instruction, puisque, sans nous obliger à lire et à pénétrer toute sa loi, ce que les faibles et les ignorants ne pourraient pas faire, il réduit toute la loi à six lignes, et que pour ne point dissiper notre attention, s'il nous fallait parcourir en particulier tous nos devoirs, il les renferme tous, et envers Dieu et envers les hommes, dans

le seul principe d'un amour sincère, en disant qu'il faut aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même. De ces deux préceptes, dit-il, dépendent toute la loi et tous les prophètes <sup>1</sup>.

Interrogé si souvent Jésus interroge à son tour. « Les pharisiens étant assemblés auprès de lui, il leur fit cette question : Que vous semble du Christ ? De qui est-il fils ? — De David, lui dirent-ils. Alors, prenant la parole, il dit, enseignant dans le temple : Comment les scribes disent-ils que le Christ est le fils de David ? Car David lui-même, inspiré de l'Esprit-Saint, l'appelle son Seigneur, disant au livre des Psaumes : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marchepied. David donc lui-même l'appelle son Seigneur ; comment donc est-il son fils ? Et personne ne pouvait lui répondre un seul mot ; et depuis ce moment-là qui que ce soit n'osa plus lui faire de questions, et une foule de peuple l'écoutait volontiers <sup>2</sup>. »

Le Christ est fils de David selon son humanité ; il est le Seigneur de David selon sa divinité. Et les miracles, et les prophéties, et la voix du peuple proclamaient Jésus ce fils de David. Les docteurs n'avaient plus qu'à conclure qu'il était, d'après David même, le Seigneur de David, le Fils de Dieu, selon ce que lui avait dit l'Éternel : Je vous ai engendré de mon sein devant l'aurore, dans la splendeur des saints. Ce psaume, auquel Jésus les renvoie, leur apprenait tout ce qu'il est : Dieu et Seigneur, né de Dieu ; roi, mais roi plus élevé que David, puisqu'il est assis à la droite de Jéhova ; pontife, mais pontife plus grand qu'Aaron, mais pontife éternel, à qui Dieu dit avec serment : Tu es prêtre éternellement, selon l'ordre de Melchisédec ; sa puissance invincible, qui sortira de Sion, dominera au milieu de ses ennemis, brisera les rois, jugera les nations ; ses souffrances et ses opprobres : il boira du torrent dans la voie. Il boira le calice de sa Passion, mais ensuite il élèvera la tête <sup>3</sup>.

Après avoir confondu les saducéens, les pharisiens et les docteurs de la loi, « Jésus

<sup>1</sup> Matth., 22, 34-40. Marc, 12, 28-34.

<sup>2</sup> Bossuet, *Médit.* — <sup>3</sup> Matth., 22, 41-46. Marc, 12, 35-37. Luc, 20, 41-44. — <sup>3</sup> Ps. 109.

s'adressa au peuple et à ses disciples, disant : Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. Observez donc et faites tout ce qu'ils vous disent d'observer, mais ne faites pas selon leurs œuvres ; car ils disent et ne font pas. Gardez-vous d'eux ; ils lient des fardeaux pesants et qu'on ne saurait porter, et ils les mettent sur les épaules des hommes, mais ils ne veulent pas les remuer du bout du doigt. Ils font toutes leurs actions afin d'être vus des hommes. C'est pourquoi ils affectent de porter des phylactères plus larges que les autres et d'avoir des franges plus longues. Ils aiment les premières places dans les festins et les premières chaires dans les synagogues ; ils aiment à se promener en longues robes, à être salués dans les places publiques, à être appelés rabbi ou maîtres par les hommes. Ils dévorent les maisons des veuves, sous prétexte qu'ils font de longues prières. Ceux-là subiront une condamnation plus grande. Pour vous ne vous faites point appeler maîtres ; car vous n'avez qu'un seul maître, le Christ, et vous êtes tous frères ; et n'appellez aussi personne sur la terre votre père, parce que vous n'avez qu'un Père qui est dans les cieux. Et n'affectez point d'être appelés docteurs, parce que vous n'avez qu'un docteur, qui est le Christ. Celui qui est le plus grand parmi vous sera le serviteur des autres ; car quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé. Mais malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous fermez le royaume des cieux devant les hommes ; car vous n'y entrez point vous-mêmes et n'y laissez pas entrer ceux qui se présentent ! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous dévorez les maisons des veuves, sous prétexte de vos longues prières ! C'est pour cela que vous recevez une condamnation plus rigoureuse. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous parcourez la terre et la mer pour faire un prosélyte, et, après qu'il l'est devenu, vous en faites un enfant de l'enfer, deux fois plus que vous ! Malheur à vous, conducteurs aveugles, qui dites : Si un homme jure par le temple cela n'est rien ; mais, s'il jure par l'or du temple, il est engagé ! Insensés et aveugles que vous êtes ! lequel est

le plus grand, de l'or ou du temple qui sanctifie l'or ? Et si quelqu'un jure par l'autel cela n'est rien ; mais, s'il jure par le don qui est sur l'autel, il est engagé. Insensés et aveugles que vous êtes ! lequel est le plus grand, du don ou de l'autel qui sanctifie le don ? Celui donc qui jure par l'autel jure par l'autel et par tout ce qui est dessus, et celui qui jure par le temple jure par le temple et par Celui qui y habite ; et celui qui jure par le ciel jure par le trône de Dieu et par Celui qui est assis dessus. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, pendant que vous négligez ce qu'il y a de plus important dans la loi, la justice, la miséricorde et la foi ! Ce sont là les choses qu'il fallait pratiquer, sans omettre les autres. Guides aveugles, qui coulez le moucheron et qui avalez le chameau ! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui nettoyez le dehors de la coupe et du plat pendant que le dedans est plein de rapine et d'impureté ! Pharisien aveugle, nettoie premièrement le dedans de la coupe et du plat, afin que le dehors soit net aussi. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui êtes semblables à des sépulcres blanchis, qui au dehors paraissent beaux aux yeux des hommes, mais qui au dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture ! Ainsi au dehors vous paraissez justes aux yeux des hommes, mais au dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes, qui ornez les monuments des justes, et qui dites : Si nous eussions été du temps de nos pères nous ne nous fussions pas joints avec eux pour répandre le sang des prophètes ! Ainsi vous vous rendez témoignage à vous-mêmes que vous êtes les enfants de ceux qui ont tué les prophètes. Achevez donc aussi de combler la mesure de vos pères. Serpents, race de vipères, comment éviterez-vous d'être condamnés au feu de l'enfer ? C'est pourquoi je vais vous envoyer des prophètes, des sages, des scribes ; et vous tuerez les uns, et vous crucifierez les autres, et vous en fouetterez d'autres dans vos synagogues, et vous les



persécuterez de ville en ville, afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang d'Abel, le juste, jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel. En vérité, je vous le dis, tout cela viendra fondre sur cette génération.

« Jérusalem ! Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu n'as pas voulu ! Voici que votre maison vous demeurera déserte ; car je vous le dis : Vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! »

Plus le Sauveur approche de sa fin, plus il parle avec autorité et puissance. Il a réduit au silence les scribes et les pharisiens ; maintenant il prémunit le peuple contre leurs exemples. Comme ils étaient assis encore sur la chaire de Moïse, tout ce qu'ils enseignaient du haut de cette chaire et d'un commun accord, il fallait l'observer ; mais ce qu'ils faisaient en particulier, il ne fallait pas le faire. Tout ce que Jésus blâme se réduit à ostentation, superstition, hypocrisie, rapine, avarice, corruption, en un mot jusqu'à altérer la saine doctrine en préférant le don du temple et de l'autel au temple et à l'autel même. Mais comment donc vérifier ici ce qu'il a dit : « Faites ce qu'ils vous diront ? » Car ils disaient cela qui était mauvais et ils avaient encore beaucoup de fausses traditions que le Fils de Dieu reprend ailleurs. Tous ces dogmes particuliers n'avaient pas encore passé en décret public, en dogmes de la synagogue. Jésus-Christ est venu dans le moment que tout allait se corrompre ; mais il était vrai jusqu'alors que la chaire n'était pas encore infectée ni livrée à l'erreur, quoiqu'elle fût sur le penchant. On conspirait la mort de Jésus ; mais il n'y avait point de décret public contre sa doctrine, ni même contre sa personne. Il enseignait dans les synagogues et dans le temple. Il en sera de même des apôtres. On les persécutera ; mais il n'y aura point de décret public ni contre leur doc-

trine, ni contre leurs personnes ; ils enseigneront dans le temple et dans les synagogues jusqu'à ce que le temple soit détruit et que l'Église chrétienne s'élève comme une montagne qui remplit toute la terre. La chaire de Moïse disparue, tout le monde verra la chaire du Christ, où sont assis les apôtres et leurs successeurs, parmi lesquels nul ne doit être appelé Père ou docteur qu'autant qu'il est le délégué de Dieu et de son Christ.

« Après ce discours Jésus, s'étant assis vis-à-vis du trésor, regardait comme le peuple y jetait de l'argent. Or beaucoup de riches y jetaient beaucoup. Une pauvre veuve étant venue, elle y mit deux petites pièces de monnaie de la valeur d'un quart de sou. Jésus appela ses disciples et leur dit : Je vous dis, en vérité, que cette pauvre veuve a plus donné que tous ceux qui ont mis dans le trésor ; car tous ont donné de leur superflu, mais celle-ci a donné de son indigence même tout ce qu'elle avait, elle y a jeté tout son vivre <sup>1</sup>.

« Jésus, étant sorti du temple, s'en allait, lorsque ses disciples s'approchèrent de lui pour lui en montrer les bâtiments ; et quelques-uns disant que le temple était fait de belles pierres et enrichi de magnifiques présents, l'un d'eux lui dit : Maître, voyez quelles pierres et quels bâtiments ! Jésus lui répondit : Les voyez-vous tous, ces grands édifices ? Je vous le dis, en vérité, de tout ce que vous voyez là, un temps viendra qu'il ne restera pas pierre sur pierre, toutes seront renversées.

« Lorsqu'il fut assis sur la montagne des Oliviers, vis-à-vis du temple, ses disciples l'abordèrent en particulier, et Pierre, Jacques, Jean et André lui dirent : Maître, dites-nous quand ceci arrivera, et quel signe il y aura que toutes ces choses seront prêtes à être accomplies. Quel sera le signe de votre venue et de la consommation des siècles ?

« Et Jésus, répondant, leur dit : Prenez garde que personne ne vous séduise ; car beaucoup viendront en mon nom, disant : Je suis le Christ, et ce temps-là est proche. Et ils en séduiront beaucoup. Ne les suivez donc point. Vous entendrez aussi parler de guerres

<sup>1</sup> Matth., 23, 1-39. Marc, 12, 38-40. Luc, 20, 45-47.

<sup>1</sup> Marc, 12, 41-44. Luc, 21, 1-4.

et de bruits de guerres ; gardez-vous bien de vous troubler ; car il faut que ces choses arrivent auparavant ; mais ce ne sera pas encore aussitôt la fin ; car il se lèvera nation contre nation et royaume contre royaume, et il y aura des pestes, des famines, et des tremblements de terre en divers lieux ; et il paraîtra au ciel des phénomènes terribles et de grands prodiges.

« Or toutes ces choses sont le commencement des douleurs.

« Mais prenez garde à vous-mêmes ; car avant tout cela on se saisira de vous, on vous persécutera, on vous traînera dans les synagogues et dans les prisons, on vous livrera aux tribunaux, on vous fouettera dans les assemblées ; vous serez menés, à cause de mon nom, devant les gouverneurs et les rois, afin que vous me serviez de témoins auprès d'eux. Mettez-vous donc bien dans l'esprit, lorsqu'on vous mènera pour vous livrer entre leurs mains, de ne point préméditer ce que vous devez répondre ; mais dites ce qui vous sera donné en cette heure-là ; car, moi, je vous donnerai une parole et une sagesse à laquelle tous vos ennemis ne pourront résister ni contredire. Car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit-Saint. Or vous serez livrés par vos pères mêmes et par vos mères, par vos frères, par vos parents, par vos amis, et on fera mourir plusieurs d'entre vous. Oui, alors le frère livrera son frère à la mort, et le père son fils. Les enfants se soulèveront contre leur père et contre leur mère et les feront mourir, et vous serez en haine à tout le monde à cause de mon nom. Et pas un cheveu de votre tête ne se perdra. C'est dans votre patience que vous posséderez vos âmes.

« Alors beaucoup se heurteront, se scandaliseront, se livreront et se haïront les uns les autres ; et il s'élèvera beaucoup de faux prophètes, et ils en séduiront beaucoup. Et parce que l'iniquité sera très-grande, la charité de beaucoup se refroidira ; mais celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.

« Et cet Évangile du royaume sera prêché dans tout l'univers, en témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

« Quand donc vous verrez investir Jérusalem

par une armée, sachez que sa ruine est proche. Quand vous verrez que l'abomination de la désolation, dont a parlé le prophète Daniel, sera debout dans le lieu saint, — que celui qui lit comprenne ! — qu'alors ceux qui sont dans la Judée s'enfuient aux montagnes, que ceux qui sont dans le milieu du pays s'en éloignent, et que ceux qui sont aux environs n'y entrent point. Que celui qui sera sur le toit ne descende point dans la maison et n'y entre point pour prendre quoi que ce soit, et que celui qui sera dans les champs ne retourne point pour prendre son vêtement, parce que ce sont là les jours de la vengeance, afin que tout ce qui est écrit s'accomplisse. Mais malheur aux femmes qui se trouveront enceintes et à celles qui nourriront en ces jours-là ; car une grande tribulation pèsera sur cette terre et la colère sur ce peuple. Et ils tomberont sous le tranchant du glaive, et ils seront emmenés captifs parmi toutes les nations ; et Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations, jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis.

« Priez que vous n'ayez point à fuir en hiver ou le jour du sabbat ; car la tribulation de ces jours-là sera si grande que, depuis que Dieu a créé le monde jusqu'à présent, il n'y en a point eu de pareille et qu'il n'y en aura jamais. Que si le Seigneur n'avait abrégé ces jours, toute chair n'eût point été sauvée ; mais il les a abrégés à cause de ses élus.

« Alors si quelqu'un vous dit : Le Christ est ici ou bien il est là, n'en croyez rien ; car il paraîtra de faux Christs et de faux prophètes, qui feront de grands prodiges et des choses merveilleuses, en sorte que les élus mêmes, si cela se pouvait, seraient induits en erreur. Prenez-y donc garde. Si donc on vous dit : Le voilà dans le désert, n'y allez point ; le voilà dans l'intérieur de la maison, n'en croyez rien. Car, comme l'éclair part de l'orient et se fait voir jusque dans l'occident, de même en sera-t-il de l'avènement du Fils de l'homme. Quelque part que soit le corps là s'assembleront aussi les aigles.

« Mais, aussitôt après la tribulation de ces jours-là, il y aura des prodiges dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, et sur la terre la consternation des peuples, à cause du bruit



tumultueux de la mer et des flots, les hommes séchant de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver à tout l'univers. Le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, et les vertus des cieux seront ébranlées.

« Et alors paraîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel, et alors toutes les tribus de la terre s'abandonneront aux pleurs et aux gémissements, et elles verront le Fils de l'homme qui viendra sur les nuées du ciel, avec une grande puissance et une grande majesté. Et alors il enverra ses anges avec la trompette et une voix éclatante, et ils rassembleront ses élus des quatre coins du monde, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre.

« Or, quand ces choses commenceront à arriver, levez la tête et regardez en haut, parce que votre rédemption approche. Apprenez du figuier une comparaison : lorsque ses branches sont déjà tendres et que ses feuilles ont poussé, vous savez que l'été est proche. De même, lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche et que le Fils de l'homme est à la porte. Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point que toutes ces choses ne soient accomplies. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. Quant à ce jour ou à cette heure-là, nul ne le sait, ni les anges qui sont dans le ciel, ni le Fils, mais le Père seul.

« Prenez garde, veillez et priez ; car vous ne savez pas quand ce temps viendra. Prenez donc garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent dans l'intempérance, dans l'ivresse et dans les soins de cette vie, et que ce jour ne vous surprenne tout à coup ; car il enveloppera comme un filet tous ceux qui habitent sur la face de la terre. Veillez donc et priez en tout temps, afin que vous soyez dignes d'éviter tout ce qui doit arriver et de paraître devant le Fils de l'homme. Ce qui arriva dans les jours de Noé arrivera aussi à l'avènement du Fils de l'homme ; car, de même que dans les jours avant le déluge les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs enfants, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et qu'ils ne

pensèrent au déluge que lorsqu'il survint et les emporta tous, de même en sera-t-il à l'avènement du Fils de l'homme. Alors deux hommes seront dans un champ : on prendra l'un et on laissera l'autre ; deux femmes mourront à un moulin : l'une sera prise et l'autre sera laissée. Veillez donc ; car vous ne savez pas à quelle heure doit venir votre Seigneur. Or sachez que, si le père de famille savait à quelle heure le voleur doit venir, il veillerait sans doute et ne laisserait pas percer sa maison. Vous donc aussi soyez prêts ; car le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne penserez pas<sup>1</sup>. »

Les apôtres, dans leur demande, confondaient tout ensemble la ruine de Jérusalem et celle de tout l'univers à la fin des siècles. C'est ce qui donne lieu à Jésus-Christ de leur parler ensemble de l'une et de l'autre. Au reste il y avait à cela une raison profonde. Nous avons vu ailleurs que Jérusalem et son temple étaient une image de l'univers, qui est lui-même une cité et un temple de Dieu, à différents parvis. La ruine de l'un était donc naturellement une figure de la ruine de l'autre. Il faut donc qu'il y ait dans ces deux événements, dans le dernier jour de Jérusalem, et dans le dernier jour du monde, quelque chose qui soit propre à chacun et quelque chose qui soit commun à l'un et à l'autre.

Ce qui est propre à la désolation de Jérusalem, c'est qu'elle sera investie d'une armée, c'est que l'abomination de la désolation sera dans le lieu saint, c'est qu'alors on pourra encore prendre la fuite, et se sauver des maux qui menaceront Jérusalem ; c'est que cette ville sera réduite à une famine prodigieuse ; c'est que la colère de Dieu sera terrible sur ce peuple particulier, c'est-à-dire sur le peuple juif, en sorte qu'il n'y aura jamais eu de désastre pareil au sien ; c'est que ce peuple périra par l'épée, sera traîné en captivité par toutes les nations et Jérusalem foulée aux pieds par les gentils ; c'est que la ville et le temple seront détruits et qu'il n'y restera pas pierre sur pierre ; c'est que cette génération, celle où l'on était, ne passera point que ces choses-ci ne soient accomplies, et que ceux qui vivent les verront.

<sup>1</sup> Matth., 24, 1-44. Marc, 13, 1-33. Luc, 21, 5-36.

Ce qui sera particulier au dernier jour de l'univers, c'est que le soleil sera obscurci, la lune sans lumière, les étoiles sans consistance, tout l'univers dérangé; que le signe du Fils de l'homme paraîtra; qu'il viendra dans sa majesté; que ses anges rassembleront ses élus des quatre coins de la terre, et le reste qui est exprimé dans l'Évangile; que le jour et l'heure en sont inconnus, et que tout le monde sera surpris.

De là résulte la grande différence entre ces deux événements que Jésus-Christ veut qu'on observe. Pour ce qui regarde Jérusalem il donne une marque certaine. Quand vous verrez Jérusalem investie, et ce qui est, comme nous verrons en l'accomplissement, la même chose, quand vous verrez l'abomination de la désolation dans le lieu saint, où elle ne doit pas être, sachez que sa perte est prochaine, et sauvez-vous. On pouvait donc se sauver de ce triste événement. Mais pour l'autre, qui regarde la fin du monde, comme ce sera, non pas, ainsi que dans la chute de Jérusalem, un mal particulier, mais un renversement universel et inévitable, il ne dit pas qu'on s'en sauve, mais qu'on s'y prépare.

Ce qui sera commun à l'un et à l'autre jour sera l'esprit de séduction et les faux prophètes, la persécution du peuple de Dieu, les guerres par tout l'univers, et une commotion universelle dans les empires, avec une attente terrible de ce qui devra arriver <sup>1</sup>.

La grande leçon que Jésus tire de tout cela, c'est qu'il faut veiller, prier, se tenir prêt, parce que le jour et l'heure sont inconnus. Lorsqu'il ajoute qu'ils sont inconnus même au Fils, il entend le Fils en tant qu'homme, parce qu'il ne les sait point par son humanité, mais par sa divinité; ou bien il entend le Fils en tant qu'envoyé par son Père pour nous instruire de ce qu'il nous convient de savoir : ce qui n'est pas dans ses instructions d'ambassadeur, il ne le sait pas comme tel, parce qu'il ne le sait pas pour nous le dire. C'est pourquoi, lorsque ses apôtres l'interrogeront de nouveau sur le temps où il rétablirait le royaume d'Israël, il leur répondra : « Ce n'est pas à vous à le savoir. »

La vigilance nous est si nécessaire que Jésus-Christ y insiste encore dans la suite de son discours.

« Quel est, à votre avis, le serviteur fidèle et prudent que son maître a établi sur ses domestiques pour leur distribuer dans le temps leur nourriture ? Heureux ce serviteur si son maître, à son arrivée, le trouve agissant de la sorte ! Je vous dis, en vérité, qu'il l'établira sur tous ses biens. Mais si ce serviteur est méchant, et que, disant en son cœur : Mon maître n'est pas près de venir, il se mette à battre les autres serviteurs, à manger et à boire avec les ivrognes, le maître de ce serviteur viendra au jour qu'il ne l'attend pas et à l'heure qu'il ne sait pas; et il le séparera, et lui donnera sa portion avec les hypocrites; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Il en est aussi comme d'un homme qui, partant pour un long voyage, quitta sa maison, marqua à ses serviteurs ce que chacun devait faire et commanda au portier d'être vigilant. Veillez donc puisque vous ne savez pas quand le maître de la maison viendra, si ce sera le soir, ou à minuit, ou au chant du coq, ou au matin, de peur que, survenant tout d'un coup, il ne vous trouve endormis. Au reste, ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez <sup>1</sup>.

« Alors le royaume des cieux sera semblable à dix vierges, qui, ayant pris leurs lampes, s'en allèrent au-devant de l'époux et de l'épouse. Il y en avait cinq d'entre elles qui étaient folles et cinq qui étaient sages. Mais les cinq folles, ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles. Les sages, au contraire, prirent de l'huile dans leurs vases avec leurs lampes. Or, comme l'époux tardait à venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent. Mais sur le minuit on entendit crier : Voici l'époux qui vient; allez au-devant de lui. Aussitôt toutes ces vierges se levèrent et accommodèrent leurs lampes. Mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile parce que nos lampes s'éteignent. Les sages leur répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas suffisamment pour vous et pour nous, allez plutôt à ceux qui en vendent et achetez-

<sup>1</sup> Bossuet *Méditations*,

<sup>1</sup> Matth., 24, 45-51. Marc, 13, 34-37.



en pour vous. Mais, pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux arriva, et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée. Enfin les autres vierges vinrent aussi, disant : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais il leur répondit : Je vous le dis, en vérité, je ne vous connais point. Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure où le Fils de l'homme viendra <sup>1</sup>. »

Ici le royaume des cieux, c'est l'Église prise dans toute son étendue, comme la société de tous les fidèles, soit justes, soit pécheurs. L'époux, c'est Jésus-Christ ; l'épouse est l'Église prédestinée et triomphante. Les dix vierges, ce sont tous les fidèles. Les vierges sages, ce sont les justes, et les pécheurs sont représentés par les folles. Des lampes, c'est la foi, l'huile, ce sont les œuvres. Le sommeil en attendant l'époux, c'est l'oubli de la mort, qui vient de ce qu'on la croit toujours éloignée. Cette espèce de sommeil vient aussi aux justes ; mais ceux-ci, lorsqu'ils sont surpris, ne sont pas trompés, parce qu'ils s'attendaient à être surpris. L'arrivée imprévue de l'époux, c'est le moment de la mort et du jugement qui la suit. La foi accompagnée des œuvres entre avec lui dans la salle nuptiale ; la foi sans les œuvres en est exclue sans retour. Cette vérité est comme le but de toute la parabole et la principale instruction qu'elle nous donne. On y voit des vierges réprouvées, quoique véritablement vierges. C'est qu'il y a des vierges superbes, envieuses, médisantes, anges par la pureté de leur corps, démons par la malignité de leur cœur ; justement appelées folles parce que, victorieuses d'un ennemi plus fort, elles se laissent vaincre par un autre beaucoup plus faible. C'est le moucheron, vainqueur du lion, qui va périr dans une toile d'araignée.

« Le Fils de l'homme, continue le Sauveur, agit comme un homme qui, devant faire un long voyage, appela ses serviteurs et leur mit son bien entre les mains. Et ayant donné cinq talents à l'un, deux à un autre, et un à un autre, selon la capacité de chacun d'eux, il partit aussitôt. Celui donc qui avait reçu

cinq talents s'en alla et les fit valoir, et il en gagna cinq autres. Celui qui en avait reçu deux en gagna de même encore deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un alla faire un trou dans la terre et y cacha l'argent de son maître. Longtemps après, le maître de ces serviteurs étant venu leur fit rendre compte. Celui qui avait reçu cinq talents, s'approchant, en présenta cinq autres et dit : Seigneur, vous m'avez donné cinq talents ; en voici cinq autres que j'ai gagnés de plus. Son maître lui répondit : Bien ! ô bon et fidèle serviteur ; parce que vous avez été fidèle dans de petites choses je vous établirai sur de beaucoup plus grandes ; entrez dans la joie de votre maître. Celui qui avait reçu deux talents s'approcha aussi et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talents ; en voici deux autres que j'ai gagnés. Son maître lui répondit : Bien ! ô bon et fidèle serviteur ; parce que vous avez été fidèle dans de petites choses je vous établirai sur de beaucoup plus grandes ; entrez dans la joie de votre maître. Celui qui n'avait reçu qu'un talent, s'approchant ensuite, dit : Seigneur, je sais que vous êtes un homme dur, que vous moissonnez où vous n'avez pas semé et que vous recueillez où vous n'avez rien répandu ; c'est pourquoi, craignant, j'ai été cacher votre talent dans la terre ; le voici, je vous rends ce qui vous appartient. Mais son maître lui répondit : Serviteur méchant et paresseux, vous saviez que je moissonne où je n'ai pas semé et que je recueille où je n'ai rien répandu ; vous deviez donc mettre mon argent entre les mains des banquiers, et, à mon retour, j'eusse retiré avec intérêt ce qui est à moi. Qu'on lui ôte le talent qu'il a et qu'on le donne à celui qui a dix talents, car on donnera à celui qui a déjà, et il sera dans l'abondance ; mais pour celui qui n'a rien, on lui ôtera même ce qu'il semble avoir. Quant à ce serviteur inutile, qu'on le jette dans les ténèbres extérieures ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.

« Or, quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, et tous ses anges avec lui, alors il sera assis sur le trône de sa gloire ; et toutes les nations seront assemblées devant lui, et il séparera les uns d'avec les autres,

<sup>1</sup> Matth., 25, 1-13.

comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs ; et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père ; possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde ; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez accueilli ; j'ai été nu, et vous m'avez revêtu ; j'ai été malade, et vous m'avez visité ; j'ai été en prison et vous êtes venus me voir. Alors les justes lui répondront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim et que nous vous avons donné à manger ? ou avoir soif et que nous vous avons donné à boire ? quand est-ce que nous vous avons vu étranger et que nous vous avons recueilli ? ou sans habits et que nous vous avons revêtu ? Et quand est-ce que nous vous avons vu malade ou en prison et que nous sommes venus vous visiter ? Et le Roi leur répondra : En vérité, je vous le dis, autant de fois que vous l'avez fait à un des moindres de mes frères que voici, c'est à moi-même que vous l'avez fait. Il dira ensuite à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges ; car j'ai eu faim, et vous ne m'avez point donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez point donné à boire ; j'étais étranger, et vous ne m'avez point accueilli ; j'ai été nu, et vous ne m'avez point revêtu ; j'ai été malade et en prison, et vous ne m'avez point visité. Alors ils lui répondront aussi : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, ou avoir soif, ou être étranger, ou sans habits, ou malade, ou en prison, et que nous avons manqué de vous assister ? Mais il leur répondra : Je vous dis, en vérité, autant de fois que vous avez manqué de le faire à un des plus petits que voici, vous avez manqué de le faire à moi-même. Et ceux-ci iront dans le supplice éternel, et les plus justes dans la vie éternelle <sup>1</sup>. »

Telle fut comme la dernière prédication de Jésus-Christ : la ruine de Jérusalem, la fin du monde, le jugement dernier, l'éternité des

peines pour les méchants, l'éternité de récompenses pour les bons. « Le jour il enseignait, dans le temple, et la nuit il sortait et se retirait sur la montagne des Oliviers. Et tout le peuple venait de grand matin au temple pour l'écouter <sup>1</sup>. » Mais après ces instructions formidables la prédication publique est close. Il ne s'entretient plus qu'avec ses apôtres. Il prêchera encore au peuple, mais d'une autre manière : par sa Passion et par sa mort.

« La fête des Azymes, appelée la Pâque, était proche ; elle devait être à deux jours de là. Après donc que Jésus eut fini tous ces discours, il dit à ses disciples : Vous savez que la Pâque se fera dans deux jours, et le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié.

« Alors les princes des prêtres, les scribes et les anciens du peuple s'assemblèrent dans la salle du prince des prêtres, nommé Caïphe, et ils tinrent conseil ensemble pour se saisir de Jésus par surprise et le faire mourir. Mais ils craignaient le peuple. Ils disaient donc : Que ce ne soit pas durant la fête, de peur qu'il ne s'excite quelque tumulte parmi le peuple <sup>2</sup>.

« Or Satan entra dans Judas, nommé Iscariote, l'un des douze ; et il s'en alla, et parla aux princes des prêtres et aux magistrats du temple de la manière dont il leur livrerait Jésus. Et il leur dit : Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai ? Ils eurent beaucoup de joie à l'entendre, et ils s'engagèrent à lui payer trente pièces d'argent. Lui s'engagea de son côté, et depuis ce moment-là il cherchait l'occasion de le livrer sans que le peuple fit du bruit <sup>3</sup>.

« Or, le premier jour des Azymes, dans lequel il fallait immoler la pâque, les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent : Où voulez-vous que nous allions vous faire les préparatifs pour manger la pâque ? Il envoya deux de ses disciples, Pierre et Jean. Allez, dit-il, nous préparer la pâque, afin que nous la mangions. Ceux-ci dirent encore : Où voulez-vous que nous la préparions ? Il leur dit : Allez dans la ville. Dès que vous y entrerez vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le dans la maison où il

<sup>1</sup> Matth., 25, 14-46.

<sup>2</sup> Luc, 21, 37 et 38. — <sup>3</sup> Matth., 26, 1-5. Marc, 14, 1 et 2. Luc, 22, 1 et 2. — <sup>3</sup> Matth., 26, 14-16. Marc, 14, 10 et 11. Luc, 22, 3-6.



entrera, et, quelque part qu'il entre, vous direz au père de famille de cette maison : Voici ce que dit le Maître : Mon temps approche, je fais la pâque chez vous avec mes disciples ; où est le lieu où je puisse la manger avec eux ? Et il vous montrera une grande salle haute, toute tapissée. Faites-nous là les préparatifs. Ses disciples s'en allèrent à la ville, et, y étant arrivés, ils trouvèrent les choses selon qu'il leur avait dit, et ils firent les préparatifs de la pâque.

« Or, sur le soir, il vint là avec les douze ; et, quand l'heure fut arrivée, il se mit à table, et les douze apôtres avec lui, et il leur dit : J'ai désiré d'un grand désir de manger cette pâque avec vous avant que de souffrir ; car, je vous dis, je ne la mangerai plus qu'elle n'ait son accomplissement dans le royaume de Dieu. Ensuite, prenant la coupe, il fit des actions de grâces, et dit : Prenez-la et la distribuez entre vous ; car je vous dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'à ce que vienne le royaume de Dieu.

« Et pendant qu'ils mangeaient il leur parla ainsi : Je vous dis, en vérité, que l'un de vous, qui mange avec moi, me trahira. Ce qui leur ayant causé une grande tristesse, chacun d'eux commença de lui dire : Est-ce moi, Seigneur ? Il leur répondit : C'est l'un de vous douze qui met la main au plat avec moi. Pour ce qui est du Fils de l'homme, il s'en va selon ce qui a été écrit de lui ; mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera trahi ! Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût pas né. Judas, qui fut celui qui le trahit, prenant la parole, dit : Maître, est-ce moi ? Il lui répondit : Vous l'avez dit <sup>1</sup>. »

C'est ici encore la pâque judaïque, la pâque figurative, la pâque instituée en Égypte, dans cette nuit mémorable où l'ange exterminateur frappa les premiers-nés des Égyptiens et procura ainsi la délivrance du peuple de Dieu. A la vue du sang de l'agneau sur les portes des enfants d'Israël l'ange *passait* leurs maisons et ne les frappait pas. De là le nom de *phasé*, *pâque*, c'est-à-dire *passage*, donné et à l'agneau et à la fête. Agneau, pâque, délivrance figurative d'un autre agneau, d'une

autre pâque, d'une autre délivrance, qui va s'accomplir maintenant, non plus en figure, mais en réalité, mais dans le royaume de Dieu, mais dans le Christ. Recueillons-nous. D'autres préparatifs vont se faire.

« Avant le jour solennel de la pâque ou du *passage*, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. Et le souper fait, le démon ayant déjà mis dans le cœur de Judas Iscariote, fils de Simon, de le livrer, Jésus, qui savait que son Père lui avait donné toutes choses entre les mains, et qu'il était sorti de Dieu, et qu'il retournerait à Dieu, se leva du souper et quitta ses vêtements ; et, ayant pris un linge, il le mit autour de lui. Puis, versant de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait autour de lui. Il vint donc à Simon Pierre ; mais Pierre lui dit : Seigneur, vous me lavez les pieds ? Jésus lui répondit : Tu ne sais pas maintenant ce que je fais, mais tu le sauras dans la suite. Pierre lui dit : Jamais vous ne me laverez les pieds ! Jésus lui répondit : Si je ne te lave tu n'auras point de part avec moi. Alors Simon Pierre lui dit : Seigneur, non-seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête ! Jésus lui dit : Celui qui est déjà lavé n'a plus besoin que de se laver les pieds, et il est pur tout entier. Et vous aussi vous êtes purs, mais non pas tous. Car il savait qui devait le livrer, et c'est pour cela qu'il disait : Vous n'êtes pas tous purs. Après donc qu'il leur eut lavé les pieds et qu'il eut repris ses vêtements, il se remit à table et leur dit : Savez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appellez Maître et Seigneur, et vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi votre Seigneur et votre Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; car je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez vous-mêmes comme je vous ai fait <sup>1</sup>. »

Ah ! que Jésus a vraiment aimé les siens, non-seulement jusqu'à la fin de sa vie, mais jusqu'à un excès d'amour. C'était la coutume en Orient de prendre fréquemment des bains ;

<sup>1</sup> Matth., 26, 17-25. Marc, 14, 12-21. Luc, 22, 7-18.

<sup>1</sup> Jean, 13, 1-15.

celui qui sortait de là n'avait plus besoin que de se laver les pieds : c'était la fonction du plus humble serviteur. Jésus la remplit à l'égard de tous ses disciples, et cet amoureux abaissement pour leur procurer une entière pureté de corps n'était que l'image d'un abaissement, d'un amour beaucoup plus grand, pour leur procurer une entière pureté d'âme, afin de se donner lui-même à eux. Écoutez.

« Or, pendant qu'ils mangeaient encore, Jésus prit du pain, rendit grâces, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples, disant : Prenez et mangez : ceci est mon corps qui est donné pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. Il prit de même le calice après avoir soupé, et il rendit grâces, et il le leur donna, disant : Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour vous et pour beaucoup, en la rémission des péchés ; toutes les fois que vous le boirez, faites-le en mémoire de moi. Et ils en burent tous<sup>1</sup>. »

C'est ici l'accomplissement de cette promesse : « Je suis le pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair que je donnerai pour la vie du monde. En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour ; car ma chair est vraiment nourriture et mon sang vraiment breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. »

Les paroles de la promesse sont claires ; les paroles de l'institution le sont également. « Prenez et mangez ; ceci est mon corps. Prenez et buvez, car ceci est mon sang. » Ce n'est point assez. Ceci est mon corps donné pour vous, mon corps rompu et brisé pour vous. Ceci est mon sang qui sera répandu, ou, selon le texte original, qui est répandu, qui se répand pour vous. Ainsi c'est le même corps qui est froissé de coups, percé de plaies, violemment suspendu à une croix et livré à

la mort ; le même sang qui va être répandu dans le prétoire de Pilate et sur le Calvaire.

Accomplissement et mémorial du passé, ce sacrement est encore une figure et une préparation de l'avenir. Tous les anciens prophètes et les anciens patriarches figuraient et annonçaient Jésus-Christ, et Jésus-Christ, dans son état d'abaissement, où l'on ne voit de lui que l'homme, annonce et prépare son état de gloire, où on le verra tel qu'il est. De même tous les sacrifices et toutes les communions antiques, où le fidèle participait à la chair de la victime, étaient une figure et une prophétie de ce sacrifice et de cette communion où Jésus-Christ se donne à nous sous l'espèce et la forme du pain et du vin ; et ce sacrifice et cette communion, où il se donne à nous sous le voile du sacrement, est un commencement et une préparation de cette communion éternelle où il se donnera à nous sans voile. C'est pour cela qu'après avoir consacré le saint calice Jésus ajoute : « Je vous le dis, je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. » Attendons-nous donc à ce repas éternel, où le Pain des anges nous sera donné à découvert, où nous serons enivrés et transportés de la volupté du Seigneur et des ravissantes délices de son amour. Mais, pour cela, profitons des instructions et des exemples dont il accompagne l'institution de ce grand mystère.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé. Si vous savez ces choses vous êtes heureux, pourvu que vous les pratiquiez. Je ne parle pas de vous tous ; je connais ceux que j'ai choisis. Mais il faut que cette parole de l'Écriture soit accomplie : Celui qui mange le pain avec moi lèvera le pied contre moi. Je vous dis ceci dès maintenant, avant que la chose arrive, afin que, quand elle arrivera, vous me croyiez ce que je suis. En vérité, en vérité, je vous le dis ; quiconque reçoit celui que j'aurai envoyé me reçoit moi-même, et qui me reçoit reçoit Celui qui m'a envoyé.

« Jésus, ayant dit ces paroles, se troubla en son esprit et fit cette déclaration : En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me tra-

<sup>1</sup> Matth., 26, 26-29. Marc, 14, 22-25. Luc, 22, 19-21.



hira. Oui, la main de celui qui me trahit est avec moi à cette table. Pour ce qui est du Fils de l'homme, il s'en va selon ce qui a été déterminé; mais malheur à cet homme par qui il sera trahi! Les disciples se regardaient donc l'un l'autre, ne sachant de qui il parlait, et ils commencèrent à s'entre-demander qui était celui d'entre eux qui devait faire une telle action. Mais comme l'un d'eux, que Jésus aimait, reposait sur le sein de Jésus, Simon Pierre lui fit signe de demander qui était celui dont il parlait. Ce disciple donc, s'étant penché sur le sein de Jésus, lui dit : Seigneur, qui est-ce? Jésus lui répondit : Celui à qui je donnerai un morceau de pain trempé. Et ayant trempé un morceau de pain il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon. Et après qu'il eut pris ce morceau Satan entra en lui. Et Jésus lui dit : Ce que tu fais, fais-le au plus tôt. Mais aucun de ceux qui étaient à table ne comprit pourquoi il lui avait dit cela; car quelques-uns pensaient que, comme Judas avait la bourse, Jésus lui avait dit : Achète ce qui nous est nécessaire pour la fête ou donne quelque chose aux pauvres. Aussitôt donc que Judas eut pris ce morceau il sortit. Or il était nuit.

« Quand il fut sorti Jésus dit : Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu le glorifiera aussi en lui-même, et bientôt il le glorifiera <sup>1</sup>.

« Il s'éleva aussi parmi eux une contestation, lequel d'entre eux devait passer pour le plus grand. Mais il leur dit : Les rois des nations les traitent avec empire, et ceux qui ont pouvoir sur elles sont appelés bienfaiteurs ou évergètes. Or, vous, ne faites pas ainsi; mais que celui qui est le plus grand parmi vous devienne comme le plus petit, et que celui qui gouverne soit comme celui qui sert. Car lequel est le plus grand, de celui qui est à table ou de celui qui sert? N'est-ce pas celui qui est à table? Et moi, cependant, je suis parmi vous comme celui qui sert. C'est vous qui êtes toujours demeurés fermes avec moi dans mes tentations. Aussi je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a

préparé, afin que vous mangiez et que vous buviez à ma table dans mon royaume, et que vous soyez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël.

« Le Seigneur dit ensuite : Simon, Simon, voilà que Satan a demandé à vous cribler comme on crible le froment; mais moi j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point; et toi, quand tu seras converti <sup>1</sup>, affermis tes frères <sup>2</sup>. »

Les apôtres s'étaient disputés qui aurait la première place. Jésus, dans sa réponse, leur apprend que leur ambition les exposait au plus grand péril, qu'il n'y avait d'espérance pour eux qu'en lui seul et que Pierre était leur futur chef. C'est à celui-ci qu'il s'adresse : « Simon, Simon, voilà que Satan vous a demandé, » *vous*, au pluriel, vous tous qui disputez de la prééminence; Satan a demandé à vous cribler, vous agiter, vous jeter en l'air, vous précipiter en bas, faire de vous, en un mot, tout ce qu'il veut. Quel péril ! « Mais moi j'ai prié pour toi, » pour toi en particulier. Non que Jésus ait négligé les autres; mais, comme l'expliquent les saints Pères, parce qu'en affermissant le chef il voulait empêcher par là que les membres ne vacillassent, c'est pourquoi il dit : « J'ai prié pour toi, » et non pas : « J'ai prié pour vous. » Et que l'effet de cette prière qu'il faisait pour Pierre regardât les autres apôtres, la suite du discours le fait paraître manifestement, puisqu'il ajoute aussitôt après : « Et toi, quand tu seras converti, affermis tes frères. »

Quand il dit : « J'ai prié pour toi que ta foi ne défaille pas, » il ne parle pas de cette foi morte qui peut rester dans les pécheurs, parce que celle-là n'empêche pas qu'on ne soit criblé par Satan; c'est cette foi qui opère par la charité, laquelle, dit-il, j'ai demandé qu'elle ne défailût point en toi. Jésus-Christ le demandait ainsi, lui qui dit : « Je sais, mon Père, que vous m'écoutez toujours. » Qui peut douter que saint Pierre n'ait reçu par cette prière une foi constante, invinci-

<sup>1</sup> Jean, 13, 16-32. Luc, 22, 21-23.

<sup>1</sup> Suivant de doctes interprètes, c'est ici un hébraïsme, qui veut dire : *Et toi, à ton tour, Et toi, te tournant vers eux*; comme quand David dit à Dieu : *Deus, tu conversus vivificabis nos*. Jansen. Maldonat. — <sup>2</sup> Luc, 22, 24-32.

ble, inébranlable et si abondante d'ailleurs qu'elle fût capable d'affermir non-seulement le commun des fidèles, mais encore ses frères les apôtres et les pasteurs du troupeau, en empêchant Satan de les cribler <sup>1</sup> ?

Et cette parole revient manifestement à celle où il avait dit : *Tu es Pierre* ; je t'ai changé ton nom de Simon en celui de Pierre, en signe de la fermeté que je te veux communiquer, non-seulement pour toi, mais encore pour toute mon Église ; car je la veux bâtir sur cette pierre. Je veux mettre en toi, d'une manière éminente et particulière, la prédication de la foi, qui en sera le fondement, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, c'est-à-dire qu'elle sera affermie contre tous les efforts de Satan jusqu'à être inébranlable. Et cela qu'est-ce autre chose que ce que Jésus-Christ répète ici : « Satan a demandé à vous cribler ; mais, Pierre, j'ai prié pour toi, ta foi ne défaillera pas ; et toi, confirms tes frères ? »

Il est donc de nouveau chargé de toute l'Église ; il est chargé de tous ses frères, puisque Jésus-Christ lui ordonne de les affermir dans cette foi qu'il venait de rendre invincible par sa prière.

Cette parole : « Affermis tes frères, » n'est pas un commandement qu'il fasse en particulier à saint Pierre ; c'est un office qu'il érige et qu'il institue dans son Église à perpétuité. La forme que Jésus-Christ a donnée aux disciples qu'il rassemblait autour de lui est le modèle de l'Église chrétienne jusqu'à la fin des siècles. Dès le moment que Simon fut mis à la tête du collège apostolique, qu'il fut appelé Pierre, et que Jésus-Christ le fit le fondement de son Église par la foi qu'il y devait annoncer, au nom de tous, dès ce moment se fit l'établissement ou plutôt la désignation d'une primauté dans l'Église en la personne de saint Pierre. En disant à ses apôtres : « Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles, » il montra que la forme qu'il avait établie parmi eux passerait à la postérité. Une éternelle succession fut destinée à saint Pierre, comme il fut aussi destiné une semblable durée aux autres apôtres. Il devait toujours y avoir un Pierre dans l'Église pour

confirmer ses frères dans la foi ; c'était le moyen le plus propre pour établir l'unité des sentiments, que le Sauveur désirait plus que toutes choses, et cette autorité était d'autant plus nécessaire aux successeurs des apôtres que leur foi était moins affermie que celle de leurs auteurs.

Quand Jésus eut ainsi averti ses apôtres du péril qu'ils couraient, et qu'il les eut assurés de son secours pour les raffermir, son langage devint encore beaucoup plus tendre. On y sent un père qui s'entretient pour la dernière fois avec des enfants qu'il aime.

« Mes petits enfants, je n'ai plus que peu de temps à être avec vous. Vous me cherchez, et comme j'ai dit aux Juifs : Vous ne pouvez venir où je vais, je vous le dis aussi à vous présentement. Je vous donne un commandement nouveau : c'est de vous aimer les uns les autres, afin que, comme je vous ai aimés, vous vous aimiez aussi les uns les autres. C'est en cela que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.

« Simon Pierre lui dit : Seigneur, où allez-vous ? Jésus lui répondit : Où moi je vais tu ne peux maintenant me suivre ; mais tu me suivras un jour. Pierre lui dit : Seigneur, pour quoi ne puis-je vous suivre maintenant ? Je donnerai ma vie pour vous. Je suis prêt à aller avec vous, et en prison et à la mort. Jésus lui répondit : Tu donneras ta vie pour moi. En vérité, en vérité, je te le dis, Pierre, le coq ne chantera point aujourd'hui que tu ne nies trois fois de me connaître.

« Ensuite il leur dit : Quand je vous ai envoyés sans bourse, sans sac et sans chaussure, avez-vous manqué de quelque chose ? — De rien, lui dirent-ils. Jésus ajouta : Mais maintenant que celui qui a un sac ou une bourse les prenne, et que celui qui n'en a point vende son vêtement pour acheter une épée. Car je vous dis qu'il faut encore que ce qui est écrit s'accomplisse en moi : Et il a été compté parmi les scélérats. Car les choses qui ont été prédites de moi ont leur fin. Ils lui répondirent : Seigneur, voici deux épées. Et il leur dit : C'est assez <sup>1</sup>. »

Comme ces paroles allégoriques, dont les

<sup>1</sup> Bossuet, *Méditation*.

<sup>1</sup> Jean, 13, 33-38.



apôtres ne comprenaient peut-être pas tout à fait le sens, leur annonçaient assez clairement une époque de souffrances et de persécutions, Jésus-Christ s'attache à ranimer leur confiance.

« Que votre cœur ne se trouble point. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Dans la maison de mon Père il y a plusieurs demeures. Si cela n'était pas je vous l'aurais dit, car je vais vous préparer le lieu. Et quand je serai allé, et que je vous aurai préparé le lieu, je reviendrai, et je vous prendrai avec moi, afin que vous soyez où je suis. Vous savez où je vais, et vous en savez la voie.

« Thomas lui dit : Seigneur, nous ne savons où vous allez, et comment pouvons-nous en savoir la voie ? Jésus lui dit : Je suis la voie, la vérité et la vie ; personne ne vient au Père que par moi. Si vous me connaissiez vous connaîtriez aussi mon Père ; mais vous le connaîtrez bientôt, et vous l'avez déjà vu.

« Philippe lui dit : Seigneur, montrez-nous le Père, et il nous suffit. Jésus lui dit : Il y a si longtemps que je suis avec vous et vous ne me connaissez pas ! Philippe ; celui qui me voit voit aussi le Père. Comment donc dis-tu : Montrez-nous le Père ? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est dans moi ? Ce que je vous dis, je ne le dis pas de moi-même ; mais le Père, qui demeure en moi, fait les œuvres que je fais. Croyez-moi, je suis dans le Père, et le Père est en moi. Du moins croyez-m'en à cause des œuvres mêmes. En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et il en fera encore de plus grandes, parce que je vais à mon Père ; et quelque chose que vous demandiez au Père en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Si vous me demandez quelque chose en mon nom, je le ferai. Si vous m'aimez, gardez mes commandements ; et je prierai le Père, et il vous enverra un autre paraclet (consolateur, avocat), afin qu'il demeure éternellement avec vous ; l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir parce qu'il ne le voit point et qu'il ne le connaît point ; mais pour vous vous le connaîtrez, parce qu'il demeure auprès de vous et qu'il

sera en vous. Je ne vous laisserai point orphelins ; je viendrai à vous. Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus ; mais vous vous me verrez, parce que je vis et que vous vivrez aussi. En ce jour-là vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous. Celui qui a mes commandements et les garde, c'est celui-là qui m'aime. Or celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; je l'aimerai aussi, et je me manifesterai à lui.

« Judas, non pas l'Isariote, lui dit : Seigneur, d'où vient que vous vous manifesterez à nous et non pas au monde ? Jésus lui répondit : Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. Celui qui ne m'aime point ne garde point mes paroles ; et la parole que vous avez entendue n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé. Je vous ai dit ces choses demeurant encore avec vous ; mais le Paraclet, l'Esprit-Saint, qu'enverra le Père en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble point et qu'il ne craigne point. Vous avez entendu que je vous ai dit : Je m'en vais et je reviens à vous. Si vous m'aimiez vous vous réjouiriez de ce que je vous ai dit : Je vais au Père, parce que mon Père est plus grand que moi. Et maintenant je vous le dis avant que la chose arrive, afin que vous croyiez quand elle sera arrivée. Je ne m'entretiendrai plus longtemps avec vous ; car voici le prince de ce monde qui vient, et il n'a rien en moi ; mais, afin que le monde connaisse que j'aime le Père et que je fais ce que le Père m'a ordonné, levez-vous, sortons d'ici <sup>1</sup>.

« Et, ayant dit l'hymne d'actions de grâces, il sortit et allait, selon sa coutume, à la montagne des Oliviers ; et ses disciples le suivirent <sup>2</sup>. »

Le Fils est dans le Père, le Père est dans le Fils. Qui aime le Fils sera aimé du Père, et le Fils l'aimera aussi, et il se manifestera à

<sup>1</sup> Jean, 14, 1-31. — <sup>2</sup> Matth., 26, 30. Marc, 14, 26. Luc, 22, 39.

lui, par conséquent aussi le Père. Et le Père et le Fils viendront à lui et feront en lui leur demeure. Et le Père leur enverra encore un autre consolateur que lui et le Fils : c'est l'Esprit-Saint, qui leur enseignera toutes choses. Voilà où Jésus place la confiance, la paix de ses apôtres. Le fondement est d'aimer Jésus; et, comme le monde ne l'aime pas, il ne participera ni à cette manifestation, ni à cette paix d'en haut. Le Père est plus grand que le Fils en tant que le Fils est homme; mais, en tant que le Fils est homme, il est en nous et nous sommes en lui, et, en tant qu'il est Dieu, il est dans le Père et le Père est en lui; et enfin, en tant qu'il est Dieu et homme, nous sommes avec lui dans le Père. Union ineffable, à laquelle Jésus revient encore dans la suite de son discours, pendant qu'il s'avancait vers la montagne des Oliviers, probablement au travers des vignes.

« Je suis la vigne véritable, et mon Père est le vigneron. Il retranchera toutes les branches qui ne porteront point de fruit en moi, et il émondera toutes celles qui portent du fruit afin qu'elles en portent davantage. Déjà vous êtes purs, à cause de la parole que je vous ai annoncée. Demeurez en moi et moi en vous. Comme la branche de la vigne ne peut porter de fruit par elle-même si elle ne demeure unie au cep, ainsi vous non plus si vous ne demeurez en moi. Je suis la vigne et vous êtes les branches. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, porte beaucoup de fruit; car sans moi vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi il sera jeté dehors comme le sarment; il séchera, et on le ramassera, et on le jettera au feu, et il brûlera. Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez et il vous sera fait. C'est la gloire de mon Père que vous portiez beaucoup de fruit et que vous deveniez mes disciples.

« Comme mon Père m'a aimé, ainsi moi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements vous demeurerez dans mon amour, comme moi-même j'ai gardé les commandements de mon Père et que je demeure dans son amour. Je

vous ai dit ces choses afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit entière.

« Mon commandement est celui-ci, que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. Personne n'a un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appellerai plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître; mais je vous ai appelés mes amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis et qui vous ai établis, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure, afin que mon Père vous donne tout ce que vous lui demanderez en mon nom. Ce que je vous commande, c'est que vous vous aimiez les uns les autres.

« Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde le monde aimerait ce qui serait à lui; mais, parce que vous n'êtes point du monde et que je vous ai choisis du milieu du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté ils vous persécuteront aussi; s'ils ont gardé mes paroles ils garderont aussi les vôtres. Mais ils vous feront tous ces traitements à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent point Celui qui m'a envoyé. Si je n'étais pas venu et que je ne leur eusse pas parlé ils n'auraient point de péché; mais maintenant ils n'ont pas d'excuse dans leur péché. Celui qui me hait hait aussi mon Père. Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres que nul autre n'a faites ils n'auraient point de péché; mais maintenant ils les ont vues, et ils ont haï et moi et mon Père, afin que la parole qui est écrite dans leur loi soit accomplie : Ils m'ont haï gratuitement. Mais lorsque sera venu le Paraclet, que je vous enverrai de la part du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage de moi. Et vous aussi vous en rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Jean, 15, 1-27.



« Je vous ai dit ces choses afin que vous ne soyez point scandalisés. Ils vous chasseront des synagogues, et l'heure vient que quiconque vous fera mourir croira être agréable à Dieu ; et ils vous traiteront de la sorte parce qu'ils ne connaissent ni le Père ni moi. Or je vous ai dit ces choses afin que, quand cette heure sera venue, vous vous souveniez que je vous les ai dites. Je ne vous les ai pas dites dès le commencement parce que j'étais avec vous ; et maintenant je vais à Celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande où je vais. Mais parce que je vous ai dit ces choses la tristesse a rempli votre cœur. Cependant je vous dis la vérité : il vous est utile que je m'en aille ; car, si je ne m'en vais point, le Paraclet ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais je vous l'enverrai. Et lorsqu'il sera venu il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice, touchant le jugement : touchant le péché, parce qu'ils n'ont point cru en moi ; touchant la justice, parce que je m'en vais au Père, et vous ne me verrez plus, et touchant le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé <sup>1</sup>. »

La suite des événements nous montrera le sens profond de ces paroles. Le Saint-Esprit convaincra le monde sur le péché de n'avoir pas cru en Jésus-Christ. Jésus-Christ avait convaincu les Juifs de ce péché en deux manières : l'une en accomplissant les prophéties, qui est la manière la plus efficace de les expliquer ; l'autre en faisant des miracles que personne n'avait jamais faits, ce qui leur ôtait toute excuse, en sorte qu'il ne manquait rien à la conviction. Et toutefois le Saint-Esprit la poussera encore plus loin lorsqu'il descendra sur les disciples du Sauveur et qu'il leur communiquera le don de prophétie, le don des miracles, le don des langues, le don de l'intelligence, le don de la force.

Le Saint-Esprit convaincra le monde touchant la justice, la justice véritable, qui vient et qui vit de la foi. Or la véritable épreuve de la foi c'est de croire ce qu'on ne voit pas. Tant que Jésus-Christ a été sur la terre sa présence a soutenu la foi de ses disciples ; aussitôt qu'il fut arrêté et condamné à mort

leur foi tomba et mourut pour ainsi dire avec lui. Mais, quand le Saint-Esprit l'eut ressuscitée, en sorte qu'ils furent plus constamment et plus parfaitement attachés à la personne et à la doctrine de leur Maître qu'ils ne l'étaient pendant sa vie, on vit en eux une véritable foi, et dans cette foi la véritable justice, ouvrage du Saint-Esprit ; il s'ensuit qu'il donna au monde une parfaite conviction de la justice.

Le Saint-Esprit convaincra le monde touchant le jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé. Jésus-Christ a dit ci-dessus : « C'est maintenant que le monde va être jugé ; c'est maintenant que le prince de ce siècle va être chassé. » Comment est-ce que Jésus-Christ juge le monde dans le temps de sa passion ? C'est en se laissant juger et en faisant voir, par l'inique jugement du monde sur Jésus-Christ, que tous ses jugements sont nuls. Le Saint-Esprit, qui est descendu, confirme ce jugement contre le monde. Qu'a opéré le jugement du monde sur Jésus-Christ ? Rien autre chose qu'une démonstration de son iniquité. La doctrine de Jésus-Christ, qu'on croyait anéantie par sa croix, se relève plus que jamais ; le Ciel se déclare pour elle, et, au défaut des Juifs, les gentils vont la recevoir et composer le nouveau peuple. C'est l'œuvre du Saint-Esprit, qui, descendu en forme de langues, montre l'efficacité de la prédication apostolique. Toutes les nations l'entendent ; de toutes les langues il ne s'en fait qu'une pour montrer que l'Évangile va tout réunir. Le prince de ce monde est jugé ; tous les peuples vont consentir à sa condamnation. La vie que le Saint-Esprit inspire aux fidèles condamne toutes les maximes du monde. Il n'y a plus d'avarice où chacun apporte ses biens aux pieds des apôtres ; il n'y a plus de divisions ni de jalousie où il n'y a qu'un cœur et qu'une âme ; il n'y a plus de plaisirs sensuels où l'on a de la joie d'être flagellé pour l'amour de Jésus-Christ ; il n'y a plus d'orgueil où tout est soumis aux conducteurs de l'Église, qu'on rend maîtres de tous ses desirs et plus encore de soi-même que de ses richesses <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Jean, 16, 1-11.

<sup>1</sup> Bossuet, *Méditat.*

Les dernières paroles de Jésus étaient difficiles à comprendre, à cause de leur brièveté et de leur profondeur. Aussi ajoute-t-il :

« J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. Quand l'Esprit de vérité sera venu il vous enseignera toute vérité ; » autrement, selon le grec, il vous fera entrer dans toute la vérité ; « car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir. Il me glorifiera parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. Tout ce qui est à mon Père est à moi ; c'est pourquoi il recevra de ce qui est à moi et il vous l'annoncera <sup>1</sup>. »

Toutes ces fonctions du Saint-Esprit l'égalent manifestement au Fils de Dieu, dont il accomplit l'ouvrage. S'il y met la perfection, si Jésus-Christ, pour ainsi parler, lui en donne toute la gloire, c'est que la gloire du Saint-Esprit est celle du Fils de Dieu, comme la gloire du Fils de Dieu est celle du Père, et que la gloire de la Trinité est une et indivisible.

Si ce qui est réservé au Saint-Esprit est si grand que les apôtres ne l'auraient pu porter, quoique annoncé par Jésus-Christ même, il n'y a donc point d'inégalité dans les ouvrages de la Trinité du côté des trois divines personnes, mais une dispensation diversifiée seulement par rapport à nous. Mais Jésus-Christ nous va encore élever plus haut, et, après avoir égalé le Saint-Esprit au Père et au Fils par ses œuvres, il va encore montrer sa parfaite égalité par son origine.

*Il me glorifiera parce qu'il prendra du mien.* Le Fils a tout pris du Père et il glorifie le Père ; le Saint-Esprit prend du Fils et il glorifie le Fils. Il semble que ce soit là le but de cette parole. Mais écoutons de quelle sorte Jésus-Christ s'explique. Il ne dit pas : « Il prendra de moi : » mais, « il prendra du mien. »

Le Saint-Esprit prend du Père, dont il procède primitivement, et, en prenant du Père, il prend ce qui est au Fils, puisque tout est commun entre le Père et le Fils, excepté sans doute d'être Père, car c'est cela qui est propre au Père et non pas commun au Père et au

Fils. Le Fils a donc tout ce qu'a le Père, excepté d'être Père ; il a donc aussi d'être principe du Saint-Esprit, car cela n'est pas être Père ; et le Père qui, en l'engendrant dans son sein, lui communique tout, excepté d'être Père, lui communique par conséquent d'être le principe productif du Saint-Esprit. C'est pourquoi le Saint-Esprit est l'Esprit du Père comme du Fils, envoyé en unité de l'un et de l'autre, procédant de l'un et de l'autre comme d'un seul et même principe, parce que le Fils a reçu du Père d'être principe du Saint-Esprit. Et c'est pourquoi Jésus-Christ ne dit pas : « Il prendra de moi, » parce que ce serait dire, en quelque façon, qu'il en serait le seul principe et que le Saint-Esprit procède du Fils comme le Fils procède du Père, c'est-à-dire de lui seul. Mais il n'en est pas ainsi ; car le Saint-Esprit procède du Père radicalement, et, s'il procède du Fils, c'est du Père que le Fils a pris de le produire ; et c'est pourquoi il dit plutôt : « Il prendra du mien, » que de dire : « Il prendra de moi ; » parce qu'encore qu'en effet il prenne de lui il ne prend de lui que ce que lui-même a pris du Père. Il procède donc du Père et du Fils ; mais il procède du Père par le Fils, parce que, cela même que le Saint-Esprit procède du Fils, le Fils l'a reçu du Père, de qui il a tout reçu.

C'est ce qui explique la raison mystique et profonde de l'ordre de la Trinité. Si le Fils et le Saint-Esprit procèdent également du Père, sans aucun rapport entre eux deux, on pourrait aussi bien dire le Père, le Saint-Esprit et le Fils, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Or ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ parle. L'ordre des personnes est inviolable, parce que, si le Fils est nommé après le Père, parce qu'il en vient, le Saint-Esprit vient aussi du Fils, après lequel il est nommé, et il est l'Esprit du Fils comme le Fils est le Fils du Père. Cet ordre ne peut être renversé ; c'est en cet ordre que nous sommes baptisés, et le Saint-Esprit ne peut non plus être nommé le second que le Fils peut être nommé le premier.

Adorons cet ordre des trois personnes divines et les mutuelles relations qui se trouvent entre les trois et qui font leur égalité comme leur distinction et leur origine. Le

<sup>1</sup> Jean, 16, 12-15.



Père s'entend lui-même, se parle à lui-même, et il engendre son Fils qui est sa parole. Il aime cette Parole qu'il a produite de son sein et qu'il y conserve ; et cette Parole, qui est en même temps sa conception, sa pensée, son image intellectuelle éternellement subsistante, et dès lors son Fils unique, l'aime aussi comme un Fils parfait aime un Père parfait. Mais qu'est-ce que leur amour, si ce n'est cette troisième personne et le Dieu amour, ce don commun et réciproque du Père et du Fils, leur lien, leur nœud, leur mutuelle union, en qui se termine la fécondité comme les opérations de la Trinité ? parce que tout est accompli, tout est parfait, quand Dieu est infiniment exprimé dans le Fils et infiniment aimé dans le Saint-Esprit, et qu'il se fait du Père, du Fils et du Saint-Esprit une très-simple et très-parfaite unité, tout y retournant au principe d'où tout vient radicalement et primitivement, qui est le Père, avec un ordre invariable ; l'unité féconde se multipliant en qualité, c'est-à-dire jusqu'au nombre de deux, pour se terminer en trinité ; en sorte que tout est un et que tout revient à un seul et même principe <sup>1</sup>.

Après avoir élevé l'esprit de ses disciples jusqu'à la hauteur de ces adorables mystères Jésus le ramène sur la terre, au milieu des combats et des épreuves.

« Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps et vous me verrez, parce que je vais au Père. Quelques-uns donc de ses disciples se dirent les uns aux autres : Qu'est-ce qu'il nous dit : Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps et vous me verrez, parce que je vais au Père ? Ils disaient donc : Qu'est-ce qu'il dit : Encore un peu de temps ? Nous ne savons pas ce qu'il dit. Or Jésus connut qu'ils voulaient l'interroger et leur dit : Vous vous demandez les uns aux autres ce que j'ai voulu dire par ces paroles : Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps et vous me verrez. En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous gémirez, vous, et le monde se réjouira. Vous serez dans la

tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. Une femme, lorsqu'elle enfante, est dans la tristesse, parce que son heure est venue ; mais, après qu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de sa douleur, à cause de sa joie, parce qu'un homme est né au monde. Vous donc aussi vous avez maintenant de la tristesse ; mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie. Et en ce jour-là vous ne m'interrogerez plus sur rien <sup>1</sup>. »

Les paroles de Jésus offrent deux sens. Le premier : « Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, » parce que je dois mourir et être enfermé dans le tombeau ; « et encore un peu de temps et vous me verrez » avec la vie nouvelle que je dois reprendre pour retourner vers mon Père. Le second : « Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus » de ma présence visible, parce que je dois retourner au ciel vous y préparer la place ; « et encore un peu de temps, » à la fin de votre vie, et plus encore à la fin du monde, « vous me verrez » dans ma gloire, vous participerez à ma gloire et à ma joie. Rien ne pourra plus vous ravir cette joie, car le péché sera détruit. Vous ne m'interrogerez plus de rien, car vous verrez à découvert la vérité même. Mais, en attendant, que feront-ils au milieu de tant de besoins, de tant d'indigence ?

« En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine. Je vous ai dit ces choses en paraboles ; l'heure vient que je ne vous parlerai plus en paraboles, mais je vous parlerai ouvertement du Père. En ce jour-là vous demanderez en mon nom ; et je ne vous dis point que je prierai le Père pour vous, car le Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. Je suis sorti du Père et je suis venu dans le monde ; je quitte de nouveau le monde et je vais au Père. Ses disciples lui dirent : Voilà que vous avez parlé ouvertement et que vous ne vous servez point de paraboles.

<sup>1</sup> Bossuet, *Méditat.*

<sup>1</sup> Jean, 16, 16-23.

Nous savons maintenant que vous savez toutes choses et qu'il n'est pas besoin que personne vous interroge ; c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. Jésus leur répondit : Vous croyez maintenant ?

« Et il ajouta : Voici que l'heure vient, et elle est déjà venue, que vous serez dispersés chacun de son côté et que vous me laisserez seul. Cependant je ne suis pas seul, car mon Père est avec moi <sup>1</sup>. Oui, je vous serai à tous cette nuit une occasion de scandale ; car il est écrit : Je frapperai le pasteur et les brebis du troupeau seront dispersées. Mais, après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée <sup>2</sup>. Je vous ai dit ces choses afin que vous ayez la paix en moi. Vous aurez de grandes tribulations dans le monde ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde <sup>3</sup>.

« Mais Pierre, prenant la parole, lui dit : Et quand tous les autres seraient scandalisés à votre sujet, pour moi, je ne le serai jamais. Jésus lui repartit : En vérité, je te dis que toi-même, aujourd'hui, cette nuit même, avant que le coq ait chanté deux fois, tu me renonceras trois fois. Mais Pierre insistait encore davantage : Et quand même il me faudrait mourir avec vous je ne vous renoncerais point. Et tous les autres disciples dirent de même <sup>4</sup>. »

Les apôtres parlaient sincèrement ; ils ne connaissaient pas encore toute la faiblesse, toute l'indigence humaine. Jésus leur avait dit : « Demandez, et vous obtiendrez. » Ils oublient de rien demander ; ils se croient assez forts, malgré les avertissements de leur Maître. Ils seront laissés à leur présomption, pour apprendre que sans lui ils ne peuvent rien, que ce n'est que par lui qu'ils vaincront le monde.

Là finit le dernier discours et comme le dernier adieu de Notre-Seigneur à ses apôtres ; après leur avoir parlé il va maintenant parler pour eux et pour nous tous à son Père.

« Après que Jésus eut dit ces choses il leva les yeux au ciel et dit : Père, l'heure est venue ;

glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie, comme vous lui avez donné puissance sur toute chair, afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que vous lui avez donnés. Or la vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé (autrement, vous qui êtes le seul vrai Dieu avec Jésus-Christ, que vous avez envoyé). Je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donné à faire. Maintenant donc, ô vous, Père, glorifiez-moi aussi en vous-même, de cette gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût. J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés du milieu du monde. Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés, et ils ont gardé votre parole. Ils ont connu maintenant que tout ce que vous m'avez donné vient de vous, parce que je leur ai donné les paroles que vous m'avez données, et ils les ont reçues, et ils ont connu véritablement que je suis sorti de vous, et ils ont cru que vous m'avez envoyé. Moi je prie pour eux. Je ne prie point pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous. Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi, et je suis glorifié en eux. Et déjà je ne suis plus dans le monde ; pour eux ils sont dans le monde, et moi je viens à vous. Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Lorsque j'étais avec eux je les conservais en votre nom ; ceux que vous m'avez donnés je les ai gardés, et nul d'eux n'a péri, sinon le fils de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie. Or maintenant je viens à vous ; et je dis ceci dans le monde, afin qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie. Je leur ai donné votre parole, et le monde les a haïs parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. Je ne vous prie point de les ôter du monde, mais de les préserver du mal. Ils ne sont point du monde, comme moi-même je ne suis pas du monde. Sanctifiez-les dans la vérité. Votre parole est la vérité. Comme vous m'avez envoyé dans le monde, et moi je les ai envoyés dans le monde, et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés dans la vérité. Je ne

<sup>1</sup> Jean, 16, 23-32. — <sup>2</sup> Matth., 26, 31 et 32. Marc, 14, 27 et 28. — <sup>3</sup> Jean, 16, 33. — <sup>4</sup> Matth., 26, 33-35. Marc, 14, 29-31.



prie pas pour eux seulement, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole, afin que tous ensemble ils soient un, comme vous, ô Père, en moi, et moi en vous ; qu'ils soient de même un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. Et je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un. Je suis en eux, et vous en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé. O Père ! ceux que vous m'avez donnés, je veux que, là où je suis, ils y soient avec moi, afin qu'ils contemplent ma gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde. Père juste, le monde ne vous a point connu, mais moi je vous ai connu, et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé. Et je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux et que je sois en eux moi-même <sup>1</sup>. »

Le dernier discours de Jésus-Christ est la substance de tout son Évangile ; sa dernière prière est la substance de son discours, et l'effet de cette prière, c'est qu'étant unis à Jésus-Christ, Dieu et homme, et par lui à Dieu son Père, nous nous unissions en eux avec tous les fidèles et avec tous les hommes, pour n'être plus, autant qu'il est en nous, qu'une même âme et un même cœur. Pour accomplir cet ouvrage d'unité nous ne devons plus nous regarder qu'en Jésus-Christ, et nous devons croire qu'il ne tombe pas sur nous la moindre lumière de la foi, la moindre étincelle de l'amour de Dieu, qu'elle ne soit tirée de l'amour immense que le Père éternel a pour son Fils, à cause que, ce même Fils, notre Sauveur, étant en nous, l'amour dont le Père l'aime s'étend aussi sur nous par une effusion de sa bonté ; car c'est à quoi aboutit toute la prière de Jésus-Christ.

Après cette prière allons avec Jésus-Christ au sacrifice, où il se sanctifie, se consacre, s'immole pour nous, et nous avec lui. Avançons-nous avec lui aux deux montagnes, à

celle des Oliviers et à celle du Calvaire. Allons à ces deux montagnes et passons de l'une à l'autre : de celle des Oliviers, qui est celle de l'agonie, à celle du Calvaire, qui est celle de la mort ; de celle des Oliviers, qui est la montagne de la résignation, à celle du Calvaire, qui est la montagne du sacrifice actuel ; enfin de celle où l'on se prépare à tout à celle où l'on meurt à tout avec Jésus-Christ.

« Lorsque Jésus eut dit ces choses il passa le torrent de Cédron avec ses disciples et s'en alla dans le jardin d'une métairie, nommée Gethsémani. Or Judas, qui le trahissait, savait aussi le lieu, parce que Jésus et ses disciples s'y étaient souvent assemblés <sup>1</sup>. »

David, son ancêtre et son image prophétique, traversa le même torrent lorsqu'il fuyait devant son fils Absalon.

« Et Jésus dit à ses disciples : Demeurez ici pendant que je m'en irai prier là ; priez aussi afin que vous n'entriez pas en tentation.

« Ensuite, laissant les autres, il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il commença à craindre et à être rempli de tristesse. Mon âme, leur dit-il, est triste jusqu'à la mort ; demeurez ici et veillez avec moi.

« Et, s'étant un peu avancé, il s'écarta d'eux à la distance d'un jet de pierre, et, s'étant mis à genoux, la face contre terre, il pria, disant : Mon Père, si vous voulez, éloignez ce calice de moi ; que toutefois non pas ma volonté, mais la vôtre se fasse. Et, étant réduit comme à l'agonie, il pria avec plus d'instance : Mon Père ! tout vous est possible ; détournez de moi ce calice ; toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que vous voulez. Mon Père ! que ce calice, s'il est possible, passe de moi ; toutefois, non pas comme je veux, mais comme vous voulez. Et il eut une sueur comme de gouttes de sang, découlant jusqu'à terre. Alors un ange lui apparut du ciel et le fortifia.

« S'étant donc levé après sa prière, il vint vers ses disciples et il les trouva endormis de tristesse. Et il dit à Pierre : Simon, vous dormez ? Vous n'avez pu veiller une heure avec moi ? Veillez et priez afin que vous n'entriez

<sup>1</sup> Jean, 17, 1-26.

<sup>1</sup> Matth., 26, 36. Marc, 14, 32. Luc, 22, 40, Jean, 18, 2.

point en tentation ; l'esprit est prompt, il est vrai, mais la chair est faible.

« Une seconde fois il s'en alla et fit la même prière : Mon Père ! si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite ! Et, étant retourné vers eux, il les trouva encore qui dormaient ; car ils avaient les yeux tout appesantis et ils ne savaient que lui répondre. Les ayant laissés, il s'en alla encore et fit pour la troisième fois la même prière. Alors il revint à ses disciples et leur dit : Dormez à présent et reposez-vous (autrement, vous dormez et vous reposez). C'est assez, voici l'heure qui approche, et le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs. Levez-vous, allons ; voici qu'il approche celui qui doit me trahir <sup>1</sup>.

« Comme il parlait encore, voilà une troupe, et celui qui s'appelait Judas, l'un des douze, la précédait. Ayant pris une cohorte et des gens de chez les grands-prêtres et de chez les pharisiens, il vint là avec des lanternes, des flambeaux, des armes et des bâtons. Or le traître leur avait donné un signal, disant : Celui que je baiserais, c'est lui-même ; arrêtez-le et emmenez-le avec précaution. Dès qu'il fut arrivé, s'avançant vers Jésus : Maître, lui dit-il, je vous salue. Et il le baisa. Et Jésus lui dit : Mon ami, à quel dessein êtes-vous venu ici ? Quoi ! Judas, c'est par un baiser que vous trahissez le Fils de l'homme ? »

Il paraît que la manière inattendue dont Jésus lui parla déconcerta le traître et qu'il retourna vers la troupe.

« Mais Jésus, qui savait tout ce qui devait lui arriver, s'avança et leur dit : Qui cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : C'est moi. Or Judas, qui le trahissait, était avec eux. Dès que Jésus leur eut dit : C'est moi, ils reculèrent et tombèrent par terre. Il leur demanda donc de nouveau : Qui cherchez-vous ? Et ils lui dirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur répondit : Je vous ai dit que c'est moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. C'était afin que la parole qu'il avait dite fût accomplie : Je n'ai perdu aucun de ceux que

vous m'avez donnés. Alors il s'avancèrent, mirent la main sur Jésus et l'arrêtèrent.

« Or ceux qui étaient avec Jésus, voyant ce qui allait arriver, lui dirent : Seigneur, frappons-nous du glaive ? Et Simon Pierre, qui avait un glaive, le tira et frappa un serviteur du grand-prêtre, et lui coupa l'oreille droite. Ce serviteur s'appelait Malchus. Mais Jésus dit : Demeurez-en là ; et, lui ayant touché l'oreille, il le guérit. Ensuite il dit à Pierre : Remettez votre glaive dans le fourreau ; car tous ceux qui se servent du glaive périront par le glaive. Quoi ! ne boirai-je pas ce calice que mon Père m'a donné ? Pensez-vous que je ne puisse pas prier mon Père et qu'il ne me donnerait pas aussitôt plus de douze légions d'anges ? Comment donc s'accompliront les Écritures, qui déclarent qu'il faut que cela arrive ainsi ?

« Alors Jésus dit à ceux qui étaient venus à lui, les princes des prêtres, les magistrats du temple et les sénateurs : Vous êtes venus comme à un voleur, avec des glaives et des bâtons, pour me prendre. J'étais tous les jours parmi vous, enseignant dans le temple, et vous n'avez pas mis la main sur moi. Mais voici votre heure et la puissance des ténèbres. Or tout cela s'est fait afin que les Écritures des prophètes s'accomplissent.

« La cohorte donc, et le tribun, et les satellites des Juifs se saisirent de Jésus et le lièrent. Alors tous ses disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent. Et il y avait un jeune homme qui le suivait, couvert seulement d'une robe de coton, et ils s'emparèrent de lui. Mais, jetant sa robe, il s'échappa nu de leurs mains <sup>1</sup>.

« Et ils conduisirent Jésus premièrement chez Anne, parce qu'il était beau-père de Caïphe, qui était grand-prêtre cette année-là. Or Caïphe était celui qui avait donné ce conseil aux Juifs : Il est utile qu'un seul homme périsse pour la nation. Anne le lui envoya lié comme il était. Ils l'amènèrent donc chez Caïphe, le grand-prêtre, où tous les prêtres, les scribes et les sénateurs s'étaient assemblés.

« Or Simon Pierre suivait Jésus de loin

<sup>1</sup> Matth., 26, 36-46. Marc, 14, 32-42. Luc, 22, 41-46.  
— <sup>2</sup> Matth., 26, 47-50. Marc, 14, 43-45. Luc, 22, 47 et 48.

<sup>1</sup> Matth., 26, 50-56. Marc, 14, 46-52. Luc, 22, 49-54. Jean, 18, 3-12.



avec un autre disciple. Ce disciple, qui était connu du grand-prêtre, entra dans la cour de la maison du pontife avec Jésus. Mais Pierre demeurait debout, dehors, à la porte. Cet autre disciple donc qui était connu du grand-prêtre sortit et parla à celle qui gardait la porte, et fit entrer Pierre jusque dans la cour du grand-prêtre. Les domestiques et les officiers étaient là auprès du feu (car il faisait froid), et ils se chauffaient, ayant allumé du feu au milieu de la cour. Pierre, étant entré, s'assit avec les officiers pour voir la fin, et il se chauffait avec eux.

« Le grand-prêtre interrogea donc Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit : J'ai parlé publiquement à tout le monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, où les Juifs s'assemblent de toutes parts, et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogez-vous ? Interrogez ceux qui ont entendu ce que je leur ai dit ; ce sont ceux-là qui savent ce que j'ai enseigné.

« Lorsqu'il parlait ainsi un des satellites qui étaient là présents donna un soufflet à Jésus, disant : Est-ce ainsi que tu réponds au pontife ? Jésus lui répondit : Si j'ai mal parlé montrez ce que j'ai dit de mal ; mais si j'ai bien parlé pourquoi me frappez-vous ? Or Anne l'avait envoyé enchaîné chez Caïphe, le grand-prêtre <sup>1</sup>.

« Cependant les princes des prêtres, les anciens et tout le sanhédrin cherchaient quelque faux témoignage contre Jésus pour le livrer à la mort ; mais ils n'en trouvèrent point, quoique beaucoup de faux témoins se fussent présentés ; car beaucoup disaient contre lui de faux témoignages, mais leurs témoignages ne s'accordaient point. Enfin il vint deux faux témoins qui dirent : Nous-mêmes nous lui avons entendu dire : Je puis détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours. Moi je détruirai ce temple qui a été fait de main d'homme, et dans l'espace de trois jours j'en rebâtirai un autre qui ne sera pas fait de main d'homme. Mais ce témoignage-là même ni ne s'accordait ni ne suffisait. Et le grand-prêtre, se levant au milieu de l'assemblée, interrogea Jésus, disant :

Vous ne répondez rien à ce que ceux-ci déposent contre vous ? Mais lui garda le silence et ne répondit rien. Le grand-prêtre l'interrogea donc de nouveau et lui dit : Je vous adjure par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, qui est éternellement béni ! Jésus lui répondit : Vous l'avez dit ; oui, je le suis. Cependant je vous déclare que vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu et venant sur les nuées du ciel. Alors le grand-prêtre déchira ses vêtements en disant : Il a blasphémé ; qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Vous venez d'entendre le blasphème ; que vous en semble ? Ils répondirent : Il mérite la mort ! Alors quelques-uns se mirent à lui cracher au visage. Ceux qui le tenaient se moquaient de lui et le frappaient. Ils lui bandèrent les yeux, et, lui donnant des soufflets et des coups de poing, ils lui disaient : Christ, prophétise-nous qui est celui qui t'a frappé. Et ils disaient encore beaucoup d'autres choses en blasphémant contre lui <sup>1</sup>.

« Cependant une servante du grand-prêtre, c'était celle qui gardait la porte, étant venue où Pierre se chauffait, et l'ayant considéré attentivement à la lumière du feu, elle dit : Toi aussi tu étais avec Jésus de Nazareth. Mais il le nia devant tout le monde, disant : Femme, je ne le connais point ; je ne sais ce que vous voulez dire. Et il sortit dans le vestibule, et le coq chanta. Mais, comme il sortait de la porte, une autre servante l'aperçut et dit à ceux qui étaient là : Et celui-ci aussi était avec Jésus de Nazareth. Et peu de temps après un autre, le voyant, dit : Tu es aussi de ces gens-là. Ils lui dirent donc : N'es-tu pas aussi de ses disciples ? Il nia donc une seconde fois avec serment, disant : Je n'en suis point, je ne connais point cet homme. Environ une heure après, un des domestiques du grand-prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, lui dit : Est-ce que je ne t'ai pas vu avec lui dans le jardin ? Un autre disait affirmativement : Certainement celui-ci était aussi avec lui, car il est Galiléen. Enfin ceux qui étaient dans la cour s'appro-

<sup>1</sup> Jean, 18, 13-24.

<sup>1</sup> Matth., 26, 59-68. Marc, 14, 55-65. Luc, 22, 63-65.

chèrent et dirent à Pierre : Assurément tu es aussi de ces gens-là, car tu es Galiléen ; ton langage fait voir qui tu es. Pierre donc le nia une troisième fois. Il se mit à faire des imprécations et à dire avec serment : Je ne connais point cet homme-là que vous dites. Aussitôt, comme il parlait encore, le coq chanta pour la seconde fois, et le Seigneur, s'étant retourné, regarda Pierre. Et Pierre se ressouvint de la parole que Jésus lui avait dite : Avant que le coq chante deux fois vous me renoncerez trois fois. Et, étant sorti, il pleura amèrement <sup>1</sup>.

« Dès qu'il fut jour les sénateurs du peuple, les princes des prêtres et les scribes s'assemblèrent contre Jésus pour le livrer à la mort. Ils l'amènèrent dans leur conseil et lui dirent : Si vous êtes le Christ dites-le-nous. Il leur répondit : Si je vous le dis vous ne me croirez point, et si je vous interroge pour vous convaincre vous ne me répondrez point, ni ne me laisserez aller. Mais désormais le Fils de l'homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu. Ils lui dirent tous : Vous êtes donc le Fils de Dieu ? Il leur répondit : Vous le dites ; je le suis. Alors ils dirent : Qu'avons-nous encore besoin de témoins ? car nous-mêmes nous l'avons entendu de sa propre bouche. Et ils se levèrent tous ensemble et le conduisirent, lié, de chez Caïphe au prétoire, où ils le livrèrent à Ponce-Pilate, le gouverneur. Or c'était le matin <sup>2</sup>.

« Alors Judas, qui l'avait trahi, voyant qu'il était condamné, fut touché de repentir et il reporta les trente pièces d'argent aux princes des prêtres et aux sénateurs, disant : J'ai péché en livrant le sang innocent. Mais ils lui répondirent : Que nous importe ? C'est ton affaire. Et, ayant jeté l'argent dans le temple, il se retira, et, s'en allant, il se pendit. Mais les princes des prêtres, ayant pris l'argent, dirent : Il n'est pas permis de le mettre dans le trésor, parce que c'est le prix du sang. Et ayant délibéré ils en achetèrent le champ d'un potier, pour la sépulture des étrangers. C'est pourquoi ce champ est appelé encore aujourd'hui *Haceldama*, c'est-à-dire

le champ du sang. Alors fut accomplie cette parole du prophète Jérémie (ou plutôt Zacharie) : Ils ont reçu les trente pièces d'argent qui étaient le prix de Celui qui avait été mis à prix et dont ils avaient fait le marché avec les enfants d'Israël ; et ils les ont données pour le champ du potier, comme me l'avait arrangé le Seigneur <sup>1</sup>.

« Cependant les pontifes, les sénateurs et les scribes qui conduisaient le Sauveur n'entrèrent pas eux-mêmes dans le prétoire, afin de ne pas se souiller, mais de manger la pâque. Pilate sortit donc, vint à eux et leur dit : Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? Ils lui répondirent : Si ce n'était point un malfaiteur nous ne vous l'aurions pas livré. Pilate donc leur dit : Prenez-le vous-mêmes et jugez-le selon votre loi. Les Juifs lui répondirent : Il ne nous est pas permis de faire mourir personne. En sorte que fut accompli ce que Jésus avait dit lorsqu'il fit entendre de quelle mort il devait mourir.

« Ils commencèrent donc à l'accuser, disant : Nous avons trouvé cet homme pervertissant la nation et empêchant de payer le tribut à César, et se disant lui-même le Christ-Roi. Pilate rentra donc dans le prétoire et appela Jésus. Et Jésus parut devant le gouverneur disant : Êtes-vous le roi des Juifs ? Jésus répondit : Dites-vous cela de vous-même ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi ? Pilate répondit : Est-ce que je suis Juif ? C'est votre nation et les pontifes qui vous ont livré entre mes mains. Qu'avez-vous fait ? Jésus répondit : Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde mes serviteurs auraient sans doute combattu pour que je ne fusse pas livré aux Juifs ; mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici. Pilate lui dit : Vous êtes donc roi ? Jésus répondit : Vous le dites, je suis roi. C'est pour cela que je suis né et que je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité. Qui-conque appartient à la vérité écoute ma voix. Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité ? Et, ayant dit ces mots, il sortit de nouveau pour aller vers les Juifs <sup>2</sup>. »

« Jésus-Christ, dit Bossuet, a deux royau-

<sup>1</sup> Matth., 26, 69-75. Marc, 14, 66-72. Luc, 22, 55-62. Jean, 18, 25-27. — <sup>2</sup> Matth., 27, 1 et 2. Marc, 15, 1. Luc, 22, 66-71. Jean, 18, 28.

<sup>1</sup> Zach., 11, 12. Matth., 27, 3-10. — <sup>2</sup> Jean, 18, 28-38.



tés, dont l'une lui convient comme Dieu et l'autre lui appartient en qualité d'homme. Comme Dieu il est le roi et le souverain de toutes les créatures qui ont été faites par lui ; et outre cela, en qualité d'homme, il est roi en particulier de tout le peuple qu'il a racheté, sur lequel il s'est acquis un droit absolu par le prix qu'il a donné pour sa délivrance<sup>1</sup>. »

Dans sa réponse à Pilate le Sauveur parle de cette dernière royauté ; il dit que c'est pour l'exercer qu'il est né temporellement, qu'il est venu en ce monde. C'est là ce royaume de Dieu qu'avaient annoncé les prophètes, qu'ont prêché les apôtres et dont nous demandons l'avènement tous les jours ; divin royaume qui commence sur la terre pour se parfaire dans le Ciel.

Ce royaume est donc l'Église, la société des fidèles. On y entre par la foi. C'est ce que Jésus-Christ fait entendre quand il dit à Pilate : « Oui, je suis roi, et je suis né pour cela, et je suis venu pour cela dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité ; et quiconque est de la vérité écoute ma voix, croyant de cœur et obéissant par les œuvres, ajoute un interprète, et c'est dans ceux-là que je règne spirituellement<sup>2</sup>. » Aussi saint Augustin dit-il : « Venez au royaume qui n'est pas de ce monde, venez-y en croyant ; car qu'est le royaume de Jésus-Christ sinon ceux qui croient en lui<sup>3</sup> ? »

Ce royaume n'étant que l'empire de la vérité divinement promulguée d'une part et crue efficacement de l'autre, bien loin d'empêcher aucun empire légitime, les affermit, les perfectionne au contraire tous, en leur offrant sans cesse une règle infaillible pour garder la justice et la paix.

Ce royaume spirituel du Christ est l'accomplissement d'un vœu formé par tous les siècles et par tous les hommes. Ce que demandent les peuples, c'est d'être gouvernés selon la justice, la vérité, la loi, la raison ; ce que demandent les rois dignes de ce nom, c'est de régner suivant la raison, la loi, la justice, la vérité. Mais qu'est-ce que la vérité ? deman-

dait Pilate. Qu'est-ce que la vérité ? demande-t-on partout. C'est ceci, dit l'un ; c'est cela, dit l'autre. Là-dessus des discordes, des révolutions. Pour dissiper les ténèbres et les doutes, la raison, la loi, la justice, la vérité même s'est incarnée dans la personne de Jésus-Christ, a établi son empire sur la terre, et, par son Église, répond à qui l'interroge.

Ce royaume n'est pas de ce monde, dans le même sens que la vérité qui l'a fondé et qui le soutient ; Jésus-Christ n'est pas de ce monde, mais du ciel ; dans le même sens que les apôtres, ses principaux ministres, ne sont pas de ce monde, ne lui ayant emprunté ni leur autorité, ni leur doctrine, ni leurs vœux, mais ayant reçu tout cela de leur Maître, auquel appartient toute puissance au ciel et sur la terre. « Ils ne sont pas du monde, dit le Christ à son Père, comme je ne suis pas du monde moi-même. » Or, de ce que le royaume de Jésus-Christ, son Église, n'est pas de ce monde, n'en tire ni son origine, ni son autorité, ni son enseignement, ni sa fin, tout ce que l'on peut et doit en conclure, c'est que ce monde n'a rien à y voir. Jésus-Christ ne dit pas, et c'est la remarque de saint Augustin : « Mon royaume n'est pas dans ce monde, mais il n'est pas de ce monde. » Et quand pour le prouver il ajoute : « Si mon royaume était de ce monde mes ministres combattraient pour que je ne sois pas livré aux Juifs, » il ne dit pas : « Mais maintenant mon royaume n'est pas ici ; mais, il n'est pas d'ici. » En effet son royaume est ici jusqu'à la fin des siècles<sup>4</sup>.

Pilate, qui connaissait sans doute les idées des philosophes grecs et latins sur la prééminence du sage, que lui seul est heureux, que lui seul est vraiment roi, comprit sans peine que Jésus-Christ parlait d'un empire intellectuel, et non pas d'un empire matériel, d'un empire de force, tel que celui des Césars. « Il alla donc trouver les Juifs, les princes des prêtres et la foule, et leur dit : Je ne trouve aucun crime dans cet homme.

« Cependant les pontifes et les sénateurs l'accusaient de beaucoup de choses, et il ne répondit rien. Alors Pilate l'interrogea une seconde fois : N'entendez-vous pas combien

<sup>1</sup> Œuvres de Bossuet, t. 17, p. 193, édit. Vers. —

<sup>2</sup> Voir les comment. de la Bibl. maxime. — <sup>3</sup> In Joann. tract. 115, n. 2.

<sup>4</sup> In Joann. tract. 115, n. 2.

de choses ils disent contre vous ? Mais il ne répondit rien à tout ce qu'il put lui dire, de sorte que le gouverneur en était tout étonné. Mais eux insistaient de plus en plus, disant : Il émeut le peuple, enseignant par toute la Judée, depuis la Galilée jusqu'ici. Or Pilate, entendant parler de la Galilée, demanda s'il était Galiléen ; et, ayant appris qu'il était de la juridiction d'Hérode, il le renvoya à Hérode, qui était à Jérusalem en ces jours-là. Hérode, voyant Jésus, se réjouit beaucoup ; car depuis longtemps il souhaitait le voir, parce qu'il avait ouï beaucoup de choses de lui et qu'il espérait lui voir faire quelque miracle. Il lui fit donc bien des questions, mais Jésus ne lui répondit rien. Cependant les princes des prêtres et les scribes étaient là, qui insi taient toujours en l'accusant. Ainsi Hérode, avec toute sa cour, le méprisa, et, se jouant de lui, il le revêtit d'une robe blanche et le renvoya à Pilate. Et en ce jour-là Hérode et Pilate devinrent amis, d'ennemis qu'ils étaient auparavant. Or Pilate, ayant convoqué les princes des prêtres, les sénateurs et le peuple, leur dit : Vous m'avez présenté cet homme comme soulevant le peuple, et néanmoins, l'ayant interrogé en votre présence, je ne l'ai trouvé coupable d'aucun des crimes dont vous l'accusez, ni Hérode non plus ; car je vous ai renvoyés à lui, et voilà que rien n'a été fait contre lui, comme s'il avait été jugé digne de mort. Je vais donc le renvoyer après l'avoir fait châtier<sup>1</sup>.

« Or c'était la coutume qu'au jour solennel le gouverneur accordât au peuple la liberté d'un prisonnier, qui que ce fût qu'ils lui demandassent. Il y était même obligé. Or il y avait alors un fameux prisonnier qu'on appelait Barabbas. C'était un voleur qui avait été mis en prison pour avoir excité une sédition dans la ville et pour y avoir commis un meurtre. Le peuple, s'étant donc mis à crier, commença à lui demander ce qu'il lui accordait toujours. Comme ils étaient tous rassemblés, Pilate leur dit : C'est un usage parmi vous qu'à la fête de Pâque je vous relâche un criminel : lequel voulez-vous que je vous délivre, de Barabbas ou de Jésus, qui est appelé

Christ ? Car il savait bien que c'était par envie que les princes des prêtres le lui avaient livré. Il leur dit donc une seconde fois : Voulez-vous que je vous délivre le roi des Juifs ?

« Or, pendant qu'il était assis sur son tribunal, sa femme lui envoya dire : Qu'il n'y ait rien entre vous et ce juste ; car j'ai beaucoup souffert aujourd'hui dans un songe à cause de lui. Mais les princes des prêtres et les sénateurs persuadèrent au peuple de demander Barabbas et de faire périr Jésus. Le gouverneur, reprenant donc la parole, leur dit : Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre ? Ils répondirent : Barabbas. Pilate leur repartit : Que ferai-je donc de Jésus, qui est appelé Christ ? Ils lui dirent tous : Qu'il soit crucifié ! Le gouverneur leur répliqua : Quel mal a-t-il donc fait ? Je ne trouve aucun crime en lui ; c'est pourquoi je le châtierai et le renverrai. Mais ils crièrent encore plus fort, disant : Qu'il soit crucifié !

« Alors Pilate se saisit de Jésus et le flagella. Ensuite les soldats le conduisirent dans la cour du prétoire et rassemblèrent autour de lui toute la cohorte, et, après lui avoir ôté ses habits, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre. Et, entretenant une couronne d'épines, ils la lui mirent sur la tête, avec un roseau en la main droite ; et, fléchissant le genou devant lui et l'adorant, ils le raillaient, disant : Salut, roi des Juifs ! Et, lui crachant au visage, il prenaient le roseau et lui en frappaient la tête.

« Pilate sortit donc de nouveau et dit aux Juifs : Voici que je vous l'amène, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime. Jésus sortit donc, portant une couronne d'épines et un manteau de pourpre, et Pilate leur dit : Voilà l'homme ! Mais, quand les princes des prêtres et leurs serviteurs l'eurent vu, ils criaient, disant : Crucifiez, crucifiez-le ! Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes et le crucifiez ; car moi je ne trouve en lui aucun crime. Les Juifs lui répondirent : Nous avons une loi, et selon cette loi il doit mourir parce qu'il s'est fait Fils de Dieu. Quand Pilate eut entendu ces paroles il craignit encore davantage. Et il rentra dans le

<sup>1</sup> Luc, 23, 5-16.

<sup>1</sup> Matth., 27, 15-23. Marc, 15, 6-14. Luc, 23, 17-33.



prétoire et dit à Jésus : D'où êtes-vous ? Mais Jésus ne lui fit aucune réponse. Pilate lui dit donc : Vous ne me parlez point ! Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous faire crucifier et que j'ai le pouvoir de vous délivrer ? Jésus lui répondit : Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi s'il ne vous avait été donné d'en haut. C'est pourquoi celui qui m'a livré à vous est coupable d'un plus grand péché. Et depuis lors Pilate cherchait à le délivrer. Mais les Juifs criaient : Si vous délivrez cet homme vous n'êtes point ami de César ; car quiconque se fait roi se déclare contre César<sup>1</sup>.

« Pilate donc, ayant entendu ces paroles, conduisit Jésus hors du prétoire et s'assit dans son tribunal, au lieu qui est appelé en grec *Lithostrotos* (pavé en pierres) et en hébreu *Gabbatha* (hauteur). C'était le jour de préparation de la Pâque, environ vers la sixième heure. Et il dit aux Juifs : Voilà votre roi ! Mais ils criaient : A bas ! à bas ! crucifiez-le ! Pilate leur dit : Que je crucifie votre roi ! Les princes des prêtres répondirent : Nous n'avons de roi que César. Pilate, voyant donc qu'il ne gagnait rien, mais que le tumulte croissait de plus en plus, se fit apporter de l'eau, et, lavant ses mains devant le peuple, il leur dit : Je suis innocent du sang de ce juste ; c'est votre affaire. Et tout le peuple, répondant, dit : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! Alors Pilate leur adjugea leur demande pour qu'elle fût exécutée ; et il leur délivra en même temps celui qu'ils demandaient, qui avait été mis en prison à cause d'une sédition et d'un meurtre ; mais, pour Jésus, il le leur abandonna pour être crucifié<sup>2</sup>. »

Saint Jean vient de nous dire que, quand Pilate monta la dernière fois sur son tribunal, il était environ la sixième heure. Saint Marc nous dira bientôt que Jésus fut crucifié à la troisième heure, que les ténèbres se répandirent sur toute la terre à la sixième et qu'elles durèrent jusqu'à la neuvième, où Jésus expira. Plusieurs interprètes de l'Écriture lèvent ainsi cette difficulté. D'après un ancien manuscrit de saint Jean, et d'après d'anciens auteurs cités dans la Bible de

Vence, on lisait autrefois, dans saint Jean comme dans saint Marc, la troisième heure au lieu de la sixième ; mais, en prenant les deux textes tels qu'on les lit actuellement, on peut encore les concilier de la façon suivante. Les Romains avaient deux manières de compter les heures de la journée : l'une, comme les Juifs, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher ; l'autre, comme nous, de minuit à midi et de midi à minuit. Cette dernière était surtout en usage dans les tribunaux et chez les jurisconsultes<sup>1</sup>. Il y a toute apparence que saint Jean, qui écrivit le dernier de tous les évangélistes et pour les chrétiens de l'Asie Mineure, s'est servi de ce dernier comput. Il était donc, à notre manière de compter, environ six heures du matin, probablement six heures et demie, lorsque Pilate monta pour la dernière fois sur son tribunal. La sentence aura été prononcée vers sept heures. Jésus a été crucifié à la troisième heure, selon la manière de compter des Juifs, neuf heures du matin selon la nôtre. L'intervalle aura été rempli par le procès des deux criminels qui furent crucifiés avec lui, par la confection des croix et des titres, et enfin par la marche. Que si l'on s'étonne de voir prononcer un jugement de si grand matin, il est bon de savoir qu'en général les jurisconsultes et les magistrats romains donnaient audience de très-bonne heure<sup>2</sup>. Il y avait de plus ici une raison particulière. D'après le commandement même de Dieu, consigné dans l'Exode<sup>3</sup>, la nuit de la Pâque était pour les Juifs une nuit solennelle et la partie principale de la fête ; ils y veillaient comme pendant le jour. Les chefs du peuple durent naturellement en profiter pour hâter la mort de Jésus et célébrer le reste de la journée avec plus de satisfaction. Jésus-Christ fut donc crucifié à la troisième heure des Juifs, et il expira vers la neuvième, c'est-à-dire, selon notre manière de compter,

<sup>1</sup> En voir les preuves dans le *Journal pour le clergé de l'archevêché de Fribourg en Brisgau*, cinquième livraison, 1830. — <sup>2</sup> « Magistratus post mediam noctem auspicantur et post exortum solem agunt. » Macrobe, *Saturn.*, l. 1, c. 3. « Hæc tot millia ad forum prima luce properantia, quam turpes lites, quanto turpiores advocatos habent. » Sénèque, *de Ira*, l. 2, c. 7. — <sup>3</sup> Exode, 12, 42.

<sup>1</sup> Jean, 19, 1-12. — <sup>2</sup> Matth., 27, 24-26. Marc, 15, 15. Luc, 23, 24 et 25. Jean, 19, 13-16.

il fut crucifié à neuf heures du matin et mourut à trois heures après midi. Il resta ainsi six heures sur la croix, comme l'ont remarqué quelques anciens. Ce qui est surtout digne d'attention, c'est que les deux agneaux du sacrifice perpétuel s'immolaient tous les jours dans le temple, l'un à neuf heures du matin, l'autre à trois heures après midi. Jésus-Christ, qui venait remplacer toutes les victimes, montera sur l'autel de la croix pendant qu'on immole le premier, et il consommera son sacrifice pendant qu'on immole le second.

Une autorité qu'on n'a point invoquée jusqu'à présent sur ces questions, et qui pourtant nous y semble péremptoire, c'est saint Cyrille, évêque de Jérusalem, Église où la mémoire de ces détails a dû se conserver mieux que partout ailleurs. Sa treizième instruction aux catéchumènes est sur le crucifiement et la sépulture de Jésus-Christ. On y lit, touchant l'heure du crucifiement : « Il a été crucifié pour nous. Il fut jugé de nuit, dans un temps où il faisait froid et où l'on faisait du feu pour se chauffer. C'est à la troisième heure qu'il fut crucifié, et depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième le soleil s'éclipsa, et il reparut lumineux après la neuvième heure. Voyons comme tout cela est écrit. Le prophète Zacharie avait dit : *En ce jour-là il n'y aura point de lumière et il fera froid, et il y aura de la glace*<sup>1</sup> ; et de fait, comme il faisait froid, *Pierre se chauffait*. Le prophète ajoute : *Et ce jour-là sera connu du Seigneur*. Ce n'est pas que Dieu ne connaisse tous les jours ; mais, entre tant de jours qu'il y a, c'est le jour de la Passion du Seigneur, le jour que le Seigneur a fait, jour que le Seigneur connaît spécialement. Alors, dit le prophète, *il n'y aura ni jour ni nuit*. Quelle est cette énigme ? L'Évangile nous l'explique. Il n'y avait point de jour parce que le soleil ne luisait pas perpétuellement de l'Orient à l'Occident, mais que, depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième, il y eut des ténèbres au milieu du jour. Or Dieu a donné aux ténèbres le nom de nuit. C'est pourquoi il n'y aura ni jour ni nuit ; car la lumière

n'était pas totale, pour être appelée jour, ni non plus les ténèbres, pour être appelées nuit ; mais le soleil reparut après la neuvième heure. Le prophète a même prédit cette dernière circonstance ; car, ayant dit : *Il n'y aura ni jour ni nuit*, il ajoute : *Et la lumière paraîtra sur le soir*. Vous voyez l'exacte certitude des prophètes, vous voyez la vérité des Écritures. Mais si vous demandez à quelle heure précise le soleil s'éclipsa, si c'est à la cinquième, à la huitième ou à la dixième, le prophète Amos vous l'apprendra : *En ce jour-là, dit le Seigneur, le soleil se couchera en plein midi*<sup>1</sup>. Effectivement depuis la sixième heure il y eut des ténèbres, et la lumière fut obscurcie sur la terre pendant le jour. Et quel sera ce temps, et quel sera ce jour, ô prophète ? *Je changerai*, dit-il, *vos fêtes solennelles en deuil* ; cela se passait effectivement au temps des Azymes ou de la Pâque. Il ajoute : *Je ferai verser sur lui des larmes comme sur un fils unique, et ce sera un jour de douleur pour lui et pour tous ceux qui sont avec lui*. Ainsi, en ce jour solennel des Azymes, les femmes fondaient en larmes et pleuraient sur lui, et les apôtres, qui s'étaient cachés étaient dans l'abattement. Que cette prophétie est merveilleuse ! »

En parlant de la descente du Saint-Esprit le jour de la Pentecôte, saint Cyrille rappelle de nouveau, dans sa dix-septième instruction, l'heure à laquelle Jésus-Christ a été attaché à la croix. Répondant à la raillerie de ceux qui disaient que les apôtres étaient ivres : « Ils l'étaient, oui, mais du vin de la vigne spirituelle qui a dit : *Je suis la vigne, et vous êtes les branches*. Si vous ne m'en croyez pas, comprenez ce que je dis par l'heure qu'il est. C'est la troisième heure du jour. Or Celui qui a été crucifié à la troisième heure, comme dit saint Marc, a maintenant envoyé à la troisième heure la grâce ; car la grâce du Fils n'est pas autre que la grâce du Saint-Esprit ; mais Celui qui a été crucifié alors et avait promis accompli sa promesse. » On voit par cette observation répétée de saint Cyrille que, d'après lui et d'après la tradition de l'Église de Jérusalem, Notre-Seigneur Jé-

<sup>1</sup> Zach., 14, 6.

<sup>1</sup> Amos, 8.



sus-Christ fut crucifié à la même heure qu'il envoya depuis le Saint-Esprit sur les apôtres, c'est-à-dire à neuf heures du matin, suivant notre manière de compter.

Eusèbe de Césarée, dans un fragment publié par le cardinal Mai, parle comme saint Cyrille de Jérusalem; il dit que, si, dans le texte de saint Jean, on lit la *sixième* heure, c'est une faute de copiste. La lettre numérale (gamma) qui signifie trois a beaucoup de ressemblance avec la lettre numérale (épisémon) qui signifie *six*. Un copiste aura écrit l'une pour l'autre. En effet trois évangélistes, Matthieu, Marc et Luc, affirment de concert qu'il y eut des ténèbres sur toute la terre depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième. Il est donc évident que le Seigneur et Dieu Jésus a été crucifié avant la sixième heure, avant que les ténèbres se fissent, en un mot vers la troisième heure, comme le raconte saint Marc. Saint Jean a donc également la troisième heure; mais les copistes ont mis une lettre pour une autre <sup>1</sup>.

« Après que les soldats l'eurent bafoué de nouveau ils lui ôtèrent le manteau de pourpre, lui remirent ses habits et l'emmenèrent pour le crucifier. Et il portait sa croix. Mais en sortant (de la ville), ils rencontrèrent un certain homme de Cyrène, nommé Simon, père d'Alexandre et de Rufus, qui passait par là, revenant d'une maison de campagne. Ils le contraignirent de prendre la croix de Jésus et ils la lui mirent sur les épaules, pour qu'il la portât derrière lui.

« Or il était suivi d'une grande multitude de peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et le pleuraient. Mais Jésus, se tournant vers elles, leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants; car voici que les jours viendront dans lesquels on dira : Heureuses les stériles, et les entrailles qui n'ont point enfanté, et les mamelles qui n'ont point allaité ! Ils commenceront alors à dire aux montagnes : Tombez sur nous; et aux collines : Couvrez-nous ! Car, s'ils traitent de la sorte le bois vert, que sera-ce du bois sec ?

« Or on conduisait avec lui deux autres,

qui étaient des malfaiteurs, pour les mettre à mort. Ils le conduisirent ainsi jusqu'au lieu nommé Calvaire (ou lieu du Crâne), en hébreu *Golgotha*. Lorsqu'ils furent arrivés ils lui présentèrent à boire du vin assaisonné de myrrhe et mêlé de fiel; mais, après en avoir goûté, il n'en voulut point boire <sup>1</sup>. »

La tradition judaïque nous apprend que, quand quelqu'un allait être exécuté à mort, on lui donnait à boire quelques gouttes d'encens dans un verre de vin, afin qu'il ne sentît pas toute la violence de ses douleurs. C'étaient les principales dames de Jérusalem qui procuraient volontairement ce breuvage <sup>2</sup>. La myrrhe produit le même effet que l'encens, seulement elle est plus chère. Le Sauveur n'en voulut point parce qu'il ne voulait rien diminuer de ses souffrances. Il y avait encore une autre raison. Le prêtre, lorsqu'il remplissait les fonctions de son ministère, ne devait boire ni vin ni rien qui pût enivrer; Jésus-Christ, le Prêtre éternel, au moment d'offrir le sacrifice qui allait accomplir et remplacer tous les sacrifices, voulut observer cette loi.

« Ce fut à la troisième heure qu'ils l'attachèrent sur la croix. Et avec lui ils crucifièrent les deux voleurs, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. Ainsi fut accomplie cette parole de l'Écriture : Il a été mis au nombre des scélérats <sup>3</sup>. »

Le supplice de la croix était particulièrement en usage chez les Romains; ils y condamnaient principalement les esclaves. La manière dont en parlent les auteurs profanes s'accorde en tout avec l'Évangile. Le malheureux qui y était condamné subissait d'abord le supplice de la flagellation; ensuite il portait lui-même sa croix. Enfin on l'y attachait avec des clous par les mains et par les pieds. Souvent encore on y ajoutait des cordes, pour que les convulsions de la douleur n'y pussent rien déranger. David avait prédit ce supplice quand il dit dans un psaume que Jésus-Christ va rappeler bientôt : « Ils ont percé mes mains et mes pieds. »

Alors s'accomplissaient les prophéties et

<sup>1</sup> Matth., 27, 31-34. Marc, 15, 20-23. Luc, 23, 26-33. Jean, 19, 16-18. — <sup>2</sup> Gemar. *Babyl. in Mischn. Sanh.*, c. 6, § 1. — <sup>3</sup> Marc, 15, 24-28.

<sup>1</sup> Mai, *Nova Bibliotheca Patrum*, t. 4, p. 499.

les figures. On était là même sur cette montagne de Moriah où Abraham allait immoler Isaac, son fils unique, qui devait n'être qu'une figure du Fils unique de Dieu, immolé réellement par son Père. C'est sur cette même montagne que David bâtit un autel et offrit un sacrifice pour arrêter le bras de l'ange exterminateur. C'est à cette heure-là qu'on offrait dans le temple le sacrifice perpétuel du matin. Mais il y a surtout une figure qui s'accomplissait alors. Tous les ans, au grand jour de l'Expiation, le grand-prêtre entraînait dans le Saint des saints avec le sang des victimes, afin d'intercéder pour les péchés. Voici le Pontife éternel qui entre dans le vrai Saint des saints, devant Dieu, son Père, non plus avec le sang des animaux, mais avec son propre sang, afin d'intercéder efficacement pour les péchés du monde. Aussi sa première parole du haut de la croix est celle-ci : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font <sup>1</sup>. »

« Pilate fit aussi une inscription qu'il plaça sur le haut de la croix ; elle était conçue en ces termes : Jésus le Nazaréen, roi des Juifs. Comme le lieu où Jésus avait été crucifié était près de la ville, beaucoup de Juifs lurent cette inscription, qui était en hébreu, en grec et en latin. Les pontifes des Juifs dirent donc à Pilate : N'écrivez pas : Roi des Juifs, mais qu'il a dit : Je suis le roi des Juifs. Pilate répondit : Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit <sup>2</sup>.

« Les soldats donc, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements et en firent quatre parts, une pour chaque soldat. Ils prirent aussi la tunique. Or la tunique était sans couture et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas. Ils se dirent donc les uns aux autres : Ne la coupons point, mais tirons au sort à qui elle sera, afin que cette parole de l'Écriture fût accomplie : Ils ont partagé entre eux mes vêtements, et ils ont tiré ma robe au sort. C'est ce que firent les soldats. Après quoi, s'étant assis, ils le gardèrent <sup>3</sup>.

« Et ceux qui passaient par là le blasphémaient en branlant la tête et disant : Toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en

trois jours, sauve-toi toi-même. Si tu es le Fils de Dieu descends de la croix. Cependant le peuple se tenait là et le regardait, et les magistrats, aussi bien que le peuple, se moquaient de lui, en disant : Il a sauvé les autres, qu'il se sauve lui-même, s'il est le Christ, l'élu de Dieu ! Pareillement les princes des prêtres, avec les scribes et les sénateurs, se moquant de lui, se disaient l'un à l'autre : Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même ! S'il est le roi d'Israël qu'il descende maintenant de la croix, et nous croyons en lui. Il met sa confiance en Dieu ; si donc Dieu l'aime qu'il le délivre maintenant ; car il a dit : Je suis le Fils de Dieu. Que ce Christ, ce roi d'Israël descende maintenant de la croix, afin que nous voyions et que nous croyions. Même les soldats lui insultaient, s'approchant de lui et lui présentant du vinaigre, en disant : Si tu es le roi des Juifs sauve-toi toi-même.

« Enfin les voleurs qui avaient été crucifiés avec lui lui faisaient les mêmes reproches. L'un d'eux le blasphémait, disant : Si tu es le Christ sauve-toi toi-même et nous avec toi. Mais l'autre le reprenait, disant : Ni toi non plus tu ne crains pas Dieu, bien que tu sois condamné au même supplice ! Encore, pour nous c'est avec justice, puisque nous souffrons ce qu'ont mérité nos œuvres ; mais celui-ci n'a fait aucun mal. Et il disait à Jésus : Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous viendrez dans votre royaume ! Et Jésus lui dit : Je vous le dis en vérité, aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis <sup>4</sup>.

« Or il y avait debout, auprès de la croix de Jésus, sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine. Jésus donc, voyant sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà votre fils. Après, il dit au disciple : Voilà votre mère. Et depuis cette heure-là le disciple la reçut chez lui <sup>5</sup>.

« Il était environ la sixième heure (notre midi), et il y eut des ténèbres répandues sur toute la terre jusqu'à la neuvième, et le soleil s'obscurcit. Et à la neuvième heure Jésus s'écria à haute voix : *Eloï, Eloï, lamma sa-*

<sup>1</sup> Luc, 23, 34. — <sup>2</sup> Jean, 19, 19-22. Luc, 23, 38. — <sup>3</sup> Jean, 19, 23 et 24.

<sup>4</sup> Matth., 27, 39-44. Marc, 15, 29-32. Luc, 23, 35-43. — <sup>5</sup> Jean, 19, 25-27.



*bacchani*? ce qui signifie : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? »

Ces paroles sont le commencement du vingt et unième psaume de David, que Jésus-Christ s'est ainsi appliqué à lui-même. Et, de fait, on y voit plutôt une histoire de la Passion qu'une prophétie. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? — Pour moi je suis un ver de terre et non pas un homme ; je suis l'opprobre des hommes et le mépris du peuple. Tous ceux qui me voient se moquent de moi avec insulte. Le mépris sur les lèvres, ils ont secoué la tête en disant : Il a mis son espoir en Dieu ; que Dieu le délivre puisqu'il se plaît en lui. — Des chiens dévorants m'ont environné ; le conseil des méchants m'a assiégé. Ils ont percé mes mains et mes pieds ; ils ont compté tous mes os ; ils m'ont regardé, ils m'ont considéré attentivement. Ils se sont partagé mes vêtements et ils ont tiré ma robe au sort. — Je raconterai votre nom à mes frères ; je vous louerai au milieu de l'Église. Ma louange sera devant vous dans la grande Église ; je rendrai mes vœux en la présence de ceux qui craignent Dieu. Toutes les extrémités de la terre se ressouviendront du Seigneur et se convertiront à lui ; toutes les familles des nations adoreront devant lui. A lui appartient l'empire ; il dominera sur les nations. »

Les princes des prêtres, les docteurs de la loi, les sénateurs, qui connaissaient ce psaume, qui semblaient même lui emprunter leurs paroles d'insulte contre Jésus-Christ, qui en voyaient accomplir les circonstances les plus étranges par les soldats, par le peuple et par eux-mêmes ; ces maîtres en Israël auraient pu facilement, surtout après l'indice que le Seigneur leur donne, ouvrir les yeux, voir ce qu'ils voyaient, la prophétie qu'ils accomplissaient et le règne prochain du Messie ; mais en voyant ils ne voient pas. Seulement quelques-uns des assistants, ayant entendu dire à Jésus : Éloï ou Éli, qui veut dire, en hébreu, mon Dieu, s'imaginèrent qu'il appelait le prophète Élie. « Le voilà qui appelle Élie, » disaient-ils.

« Mais Jésus, sachant que tout était accom-

pli, afin qu'une parole de l'Écriture fût encore accomplie (cette parole du psaume 68 : Et dans ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre), dit : J'ai soif. Il y avait là un vase plein de vinaigre. Et aussitôt un de ceux qui étaient présents courut prendre une éponge, l'emplit de vinaigre, et, l'attachant avec de l'hysope au bout d'un roseau, lui en donna à boire. Cependant les autres disaient : Attends, voyons si Élie viendra le délivrer. Et l'autre disait avec eux : Attendons, voyons si Élie viendra le délivrer. Jésus donc, ayant pris le vinaigre, dit : Tout est consommé ! Au même temps il s'écria une seconde fois d'une voix forte : Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. Et, disant ces paroles et baissant la tête, il rendit l'esprit.

« Et voici que le voile du temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas ; la terre trembla, les pierres se fendirent et les tombeaux s'ouvrirent ; et plusieurs corps de saints, qui étaient dans le sommeil, ressuscitèrent ; et, sortant de leurs tombeaux après sa résurrection, ils vinrent en la ville sainte et apparurent à un grand nombre.

« Or le centurion qui se tenait vis-à-vis de Jésus, ayant vu ce qui s'était passé et comment il avait expiré en jetant un si grand cri, rendit gloire à Dieu, disant : Certainement cet homme était juste ; il était vraiment Fils de Dieu ! Ceux qui étaient là avec lui à garder Jésus, voyant le tremblement de terre et les choses qui se passaient, furent fort effrayés et dirent : Cet homme était véritablement Fils de Dieu ! Et toute la multitude de ceux qui assistaient à ce spectacle, considérant toutes ces choses, s'en retournaient en se frappant la poitrine.

« Et tous ceux qui connaissaient Jésus, et les femmes qui l'avaient suivi de Galilée, se tenaient là aussi, regardant de loin ce qui se passait. Entre ces femmes était Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques le Mineur et de Joseph (la même que Marie, femme de Cléophas), et Salomé, mère des enfants de Zébédée, qui le suivaient lorsqu'il était en Galilée et qui avaient soin de lui. Il y en avait encore beaucoup d'autres qui étaient venues avec lui à Jérusalem.

« Les Juifs, parce que c'était la veille du

<sup>1</sup> Matth., 27, 45 et 46. Marc, 15, 33 et 34.

sabbat, et afin que les corps ne demeurassent point sur la croix le jour du sabbat (car ce sabbat était un jour fort solennel), prièrent Pilate de leur faire rompre les jambes et de les faire enlever. Il y vint donc des soldats, qui rompirent les jambes au premier et à l'autre qui était crucifié avec lui ; mais, lorsqu'ils furent venus à Jésus, comme ils virent qu'il était déjà mort, ils ne lui rompirent point les jambes ; mais un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Et celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est véritable ; et il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez aussi. Car ces choses ont été faites afin que cette parole de l'Écriture fût accomplie : Vous ne briserez aucun de ses os. L'Écriture dit encore ailleurs : Ils verront celui qu'ils ont percé<sup>1</sup>. »

Ainsi s'exprime l'apôtre saint Jean, qui était présent au Calvaire.

« Déjà sur le soir il vint un homme riche, nommé Joseph, qui était de la ville d'Arimathie. C'était un sénateur fort considéré, homme juste et vertueux, disciple lui-même de Jésus, mais en secret, parce qu'il craignait les Juifs. Il n'avait point consenti à leur dessein ni à ce qu'ils avaient fait, et il attendait le royaume de Dieu. Il vint donc, et alla hardiment trouver Pilate, et lui demanda le corps de Jésus. Pilate, étonné que Jésus pût déjà être mort, fit venir le centurion et lui demanda s'il était déjà mort. Le centurion l'en ayant assuré, il donna le corps à Joseph, qui vint et enleva le corps de Jésus. Nicodème, celui qui était venu trouver Jésus la première fois durant la nuit, y vint aussi avec environ cent livres d'une composition de myrrhe et d'aloès. Joseph, ayant acheté un linceul blanc, descendit Jésus de la croix, l'enveloppa dans ce linceul ; ils l'enveloppèrent encore d'autres linges, avec des aromates, selon que les Juifs ont coutume d'ensevelir.

« Or il y avait, au lieu où il avait été crucifié, un jardin, et dans le jardin un sépulcre nouveau, où personne n'avait encore été mis. Joseph donc, à cause que c'était la veille du sabbat des Juifs et que le sépulcre était pro-

che, mit le corps dans ce sépulcre tout neuf, qu'il avait fait tailler pour lui-même dans le roc. Et, ayant roulé une grande pierre à l'entrée, il s'en alla. C'était la veille du sabbat qui était près de commencer.

« Et Marie-Madeleine et l'autre Marie, qui étaient venues de Galilée avec Jésus, étaient là, se tenant assises auprès du sépulcre. Elles considérèrent le tombeau et comment son corps y avait été placé. Ensuite, s'en étant retournées, elles préparèrent des aromates et des parfums, et elles se tinrent en repos le jour du sabbat, selon la loi<sup>1</sup>.

« Or, le jour suivant, qui était celui d'après la préparation du sabbat, les princes des prêtres et les pharisiens vinrent ensemble trouver Pilate et lui dirent : Seigneur, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit, lorsqu'il était encore en vie : Après trois jours je ressusciterai. Commandez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent l'enlever et ne disent au peuple : Il est ressuscité d'entre les morts. Et ainsi la dernière erreur serait pire que la première. Pilate leur répondit : Vous avez une garde ; allez, faites-le garder comme vous l'entendez. Ils s'en allèrent donc et assurèrent le sépulcre, scellant la pierre et y posant des gardes<sup>2</sup>. »

Jésus-Christ avait dit au larron pénitent : « Aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis. » C'est ce qu'il appelle ailleurs le sein d'Abraham et que nous appelons les limbes ; lieu de repos où les justes morts auparavant, depuis Abel jusqu'à saint Jean-Baptiste, attendaient que le Sauveur du monde vint leur ouvrir les portes du ciel. Ils étaient dans la joie, mais leur joie n'était pas encore complète ; ils ne jouissaient point encore de la claire vue de Dieu. Jésus-Christ alla donc vers eux, lorsqu'il mourut, lorsque son âme se sépara de son corps. Pendant que le soleil était obscurci, que la terre tremblait, et que son corps allait reposer dans le sépulcre, lui descendit en âme aux enfers, c'est-à-dire aux lieux les plus inférieurs de la terre, annonça aux âmes des justes la bonne nouvelle, la rédemption accomplie et leur prochaine

<sup>1</sup> Jean, 19, 28-37. Matth., 27, 50-56. Marc, 15, 37-41. Luc, 23, 45-49.

<sup>1</sup> Matth., 27, 57-61. Marc, 15, 42-47. Luc, 23, 50-56. Jean, 19, 38-42. — <sup>2</sup> Matth., 27, 62-66.



entrée au ciel ; étendit les effets de sa miséricorde sur celles qui achevaient de se purifier dans le lieu d'expiation ; fit sentir jusqu'aux démons et aux réprouvés de l'enfer proprement dit la puissance du vainqueur de l'enfer et de la mort. Comme il s'est humilié lui-même et rendu obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix, il faut qu'à son nom de Jésus tout fléchisse le genou, et ce qui est au ciel, et ce qui est sur la terre, et ce qui est dans les enfers. « Le Christ, dit saint Pierre, a souffert pour les péchés, le Juste pour les injustes, afin de nous offrir à Dieu ; il a été mis à mort selon la chair, mais fait vivant selon l'esprit ; dans lequel s'en étant allé, il a prêché aux esprits qui étaient en prison, qui autrefois avaient été incrédules lorsque la patience de Dieu attendait dans les jours de Noé, tandis qu'on fabriquait l'arche <sup>1</sup>. »

On voit par ces paroles qu'un grand nombre de ceux qui avaient péri temporellement dans les eaux du déluge ont été sauvés éternellement par l'effet anticipé de la rédemption du Christ. Entre plusieurs passages de l'Ancien Testament qui annoncent ce triomphe souterrain du Rédempteur, il en est un du prophète Zacharie. Après avoir décrit son entrée à Jérusalem : « Réjouis-toi, fille de Sion, voici ton Roi qui vient à toi ! un Juste, un Sauveur ! » il finit par adresser au Sauveur ces mots : « Vous avez aussi, par le sang de votre testament, fait sortir vos prisonniers du lac ou de la fosse où il n'y a point d'eau <sup>2</sup>. » La Sagesse avait dit elle-même par le fils de Sirach : « Je pénétrerai jusqu'aux parties les plus inférieures de la terre ; je verrai tous ceux qui dorment, et j'illuminerai tous ceux qui espèrent au Seigneur <sup>3</sup>. »

Saint Luc nous apprend que les saintes femmes restèrent en repos le jour du sabbat. Le repos du sabbat commençait au soleil couchant, à six heures du soir, le vendredi, et finissait au soleil couchant, à six heures du soir, le samedi. Depuis six heures jusqu'à la nuit close il n'y avait pas assez de temps pour aller embaumer le corps, mais il y en avait assez pour aller voir le sépulcre et pour pré-

parer des parfums. C'est ce que firent ces pieuses femmes. « Le soir du sabbat, dit saint Matthieu, lorsque (suivant le calcul des Juifs) commençait déjà la journée pour le premier jour de la semaine (ou le dimanche), Marie-Madeleine, avec l'autre Marie, vinrent voir le sépulcre <sup>1</sup>. » Saint Marc ajoute : « Et, lorsque le jour du sabbat fut passé, Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques (ou l'autre Marie), et Salomé achetèrent des aromates pour embaumer Jésus <sup>2</sup>. » L'on conçoit qu'elles firent l'une et l'autre démarche dès le samedi soir ; on aurait même de la peine à comprendre qu'elles ne les fissent pas. Tout devait être prévu et préparé pour embaumer le corps le lendemain.

« Et voilà qu'il se fit un grand tremblement de terre ; car un ange du Seigneur descendit du ciel, et, s'approchant (du sépulcre), renversa la pierre et s'assit dessus. Son visage était brillant comme un éclair et ses vêtements blancs comme la neige. Et les gardes en furent saisis de frayeur et devinrent comme morts <sup>3</sup>. »

« Le premier jour de la semaine (ou le dimanche), au matin, lorsqu'il faisait encore obscur, Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques, et Salomé allèrent au sépulcre et y arrivèrent le soleil étant déjà levé. En chemin elles se disaient l'une à l'autre : Qui nous ôtera la pierre de l'entrée du sépulcre ? car elle était très-grande. Et, y regardant, elles virent que la pierre était renversée. Et, étant entrées dans le sépulcre, elles virent un jeune homme assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche ; et elles en furent fort effrayées. Mais l'ange leur dit : Ne craignez pas ; je le sais, vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié ; il n'est point ici, car il est ressuscité, comme il l'a dit. Venez et voyez le lieu où avait été placé le Seigneur. Mais allez promptement, et dites à ses disciples et à Pierre qu'il est ressuscité ; et le voilà qui vous précède en Galilée ; là vous le verrez, comme il vous l'a dit. Voilà que je vous l'ai dit d'avance. Elles sortirent aussitôt du sépulcre et s'enfuirent ; car elles étaient toutes saisies de crainte et de tremblement ; et elles ne dirent

<sup>1</sup> 1 Pierre, 3, 18-20. — <sup>2</sup> Zach., 9, 9-11. — <sup>3</sup> Eccl., 24, 45.

<sup>1</sup> Matth., 28, 1. — <sup>2</sup> Marc, 16, 1. — <sup>3</sup> Matth., 28, 2-4.

rien à aucun de ceux qu'elles rencontrèrent, tant elles étaient effrayées<sup>1</sup>.

« Mais, avant que l'ange se fût rendu visible à ces femmes, Marie-Madeleine, qui était venue avec elles, était venue trouver Simon Pierre et cet autre disciple que Jésus aimait, et elle leur dit : Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre, et nous ne savons où ils l'ont mis. Pierre donc sortit, et cet autre disciple, et ils vinrent au sépulcre. Ils couraient tous deux ensemble ; mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre et il arriva le premier au sépulcre. Et, s'étant baissé, il vit les linges posés à terre ; cependant il n'entra point. Simon Pierre, qui le suivait, vint et entra dans le sépulcre, et il vit les linceuls posés à terre, et le suaire qu'on lui avait mis sur la tête, lequel n'était pas avec les linceuls, mais plié dans un lieu à part. Alors donc l'autre disciple, qui était arrivé le premier au sépulcre, entra, et il vit, et il crut (que le corps avait été enlevé) ; car ils ne savaient pas encore ce que l'Écriture enseigne, qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts. Les disciples donc retournèrent chez eux.

« Mais Marie était debout en dehors du sépulcre, pleurant ; et pendant qu'elle pleurait elle se baissa et regarda dans le sépulcre ; et elle vit deux anges, vêtus de blanc, assis où le corps de Jésus avait été déposé, l'un à la tête et l'autre aux pieds. Ils lui dirent : Femme, que pleurez-vous ? Elle leur répondit : C'est qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. Lorsqu'elle eut dit cela elle se retourna et vit Jésus debout ; et elle ne savait pas que ce fût Jésus. Jésus lui dit : Femme, que pleurez-vous ? qui cherchez-vous ? Elle, croyant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai. Jésus lui dit : Marie ! Elle se retourna et lui dit : *Rabboni* ! ce qui signifie Mon Maître. Jésus lui dit : Ne me touchez pas ; car je ne suis pas encore monté vers mon Père ; allez seulement vers mes frères et dites-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu<sup>2</sup>.

« Cependant les compagnes de Madeleine,

Marie, mère de Jacques, et Salomé, transportées tout ensemble de crainte et de joie, couraient annoncer aux disciples ce qu'elles avaient vu et ce que l'ange leur avait dit. Et voilà que Jésus se présenta à elles et leur dit : Je vous salue. Et elles s'approchèrent de lui, embrassèrent ses pieds et l'adorèrent. Alors Jésus leur dit : Ne craignez point ; allez ! Dites à mes frères qu'ils se rendent en Galilée ; c'est là qu'ils me verront<sup>1</sup>.

« Une autre troupe de pieuses femmes, entre lesquelles était Jeanne, vinrent au sépulcre de grand matin, portant les aromates qu'elles avaient préparés ; et elles trouvèrent que la pierre qui était au-devant du sépulcre en avait été ôtée. Et, étant entrées, elles ne trouvèrent point le corps du Seigneur Jésus. Et il arriva, pendant qu'elles étaient troublées en leur âme, que deux hommes parurent près d'elles avec des robes éclatantes. Et comme elles étaient effrayées et baissaient les yeux vers la terre, ils leur dirent : Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Il n'est point ici, mais il est ressuscité. Souvenez-vous comme il vous a parlé lorsqu'il était en Galilée : Il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour. Et elles se ressouvirent de ses paroles<sup>2</sup>.

« Pendant que les saintes femmes allaient et venaient, quelques-uns des gardes vinrent à la ville et rapportèrent aux princes des prêtres tout ce qui s'était passé ; et, s'étant assemblés avec les sénateurs, et ayant délibéré ensemble, ils donnèrent une grosse somme d'argent aux soldats et leur dirent : Dites que ses disciples sont venus la nuit et l'ont dérobé pendant que vous dormiez. Et si cela vient à la connaissance du gouverneur nous l'apaiserons et nous vous mettrons en sûreté. Les soldats, ayant donc pris l'argent, firent ce qu'on leur avait dit, et ce bruit qu'ils répandirent dure encore aujourd'hui parmi les Juifs<sup>3</sup>.

« Quant aux disciples, ils étaient encore dans l'affliction et dans les larmes. Marie-Madeleine vint et leur dit : J'ai vu le Seigneur,

<sup>1</sup> Marc, 16, 2-8. Matth., 28, 5-8. — <sup>2</sup> Jean, 20, 1-17.

<sup>3</sup> Matth., 28, 8-10. — <sup>2</sup> Luc, 24, 1-8. — <sup>3</sup> Matth., 28, 11-15.



et il m'a dit ces choses. Mais eux, lui entendant dire qu'il était vivant et qu'elle l'avait vu, ne la crurent point<sup>1</sup>. Marie, mère de Jacques, Salomé et Jeanne, avec leurs compagnes, vinrent leur annoncer pareillement ce qu'elles avaient vu et entendu ; mais tout ce qu'elles leur disaient leur parut un délire et ils ne les crurent point<sup>2</sup>.

« Cependant Pierre, se levant, courut au sépulcre, et, se baissant, il ne vit que les linceuls qui étaient posés par terre. Et il s'en alla admirant en lui-même ce qui était arrivé<sup>3</sup>. » Peu après le Seigneur lui apparut ; nous en verrons la preuve tout à l'heure et nous la trouvons encore dans saint Paul. Ainsi, parmi les saintes femmes, la première à laquelle le Sauveur apparut fut Marie-Madeleine, de laquelle il avait chassé sept démons, et, parmi ses disciples, le premier auquel il accorda le même bonheur est Pierre, qui l'avait renié, mais qui pleurait sa faute.

« Et voilà que ce jour-là même deux d'entre les disciples s'en allaient à un bourg nommé Emmaüs, éloigné de Jérusalem de soixante stades (environ deux lieues) ; et ils parlaient ensemble de tout ce qui s'était passé. Et il arriva que, pendant qu'ils s'entretenaient ainsi et qu'ils raisonnaient ensemble, Jésus lui-même, s'approchant, marchait avec eux. Mais leurs yeux étaient retenus de manière à ne pas le reconnaître. Et il leur dit : De quoi vous entretenez-vous ainsi en marchant, et pourquoi êtes-vous tristes ? Et l'un d'eux, nommé Cléophas, lui répondit : Êtes-vous donc le seul étranger à Jérusalem qui ne sachiez pas ce qui s'y est passé en ces jours ? Et il leur dit : Quoi donc ? Ils répondirent : Touchant Jésus de Nazareth, qui a été un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple ; et comment les princes des prêtres et nos magistrats l'ont livré pour être condamné à la mort et l'ont crucifié. Cependant nous espérons que ce serait lui qui rachèterait Israël, et après tout cela néanmoins voici le troisième jour que ces choses se sont passées. Il est vrai que quelques femmes de celles qui étaient avec nous nous ont fort étonnés ; car,

étant allées avant le jour au sépulcre et n'ayant point trouvé son corps, elles sont venues, disant qu'elles avaient vu une apparition d'anges qui disent qu'il est vivant. Et quelques-uns des nôtres sont allés au sépulcre, et ils ont trouvé tout comme les femmes avaient dit ; mais, pour lui, ils ne l'ont point trouvé.

« Jésus leur dit alors : O insensés et tardifs de cœur à croire tout ce que les prophètes ont annoncé ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît tout cela et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? Et, commençant depuis Moïse et continuant par tous les prophètes, il leur interprétait ce qui avait été dit de lui dans toutes les Écritures. Et, comme ils approchèrent du bourg où ils allaient, il fit semblant d'aller plus loin ; mais ils le forcèrent de s'arrêter, disant : Demeurez avec nous, car le soir avance et le jour est déjà sur son déclin. Il entra donc avec eux ; et, comme il était avec eux à table, il prit le pain et le bénit ; et, l'ayant rompu, il le leur donna. Dans ce moment leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent ; mais il disparut de devant leurs yeux. Alors ils se dirent l'un à l'autre : Notre cœur n'était-il pas embrasé en nous lorsqu'il nous parlait dans le chemin et qu'il nous découvrait les Écritures ? Et, se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem, où ils trouvèrent les onze assemblés, et ceux qui demeuraient avec eux, qui dirent : Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il a apparu à Simon. Et eux racontaient ce qui leur était arrivé en chemin, et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain. Cependant quelques-uns ne les crurent pas<sup>1</sup>.

« Mais comme ils s'entretenaient de ces choses, le même jour, qui était le premier de la semaine, au soir, les portes du lieu où les disciples étaient assemblés, à cause de la crainte des Juifs, étant fermées, Jésus apparut aux onze qui étaient à table et leur dit : La paix soit avec vous ! C'est moi ; n'ayez pas peur. Il leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leurs cœurs, de n'avoir point cru ceux qui l'avaient vu ressuscité. Mais, dans le trouble et la frayeur où ils étaient, ils s'i-

<sup>1</sup> Marc, 16, 9-11. — <sup>2</sup> Luc, 24, 10 et 11. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 24, 12.

<sup>1</sup> Luc, 24, 13-35. Marc, 16, 12 et 13.

maginaient voir un esprit ; et il leur dit : Pourquoi êtes-vous troublés, et pourquoi ces pensées s'élèvent-elles dans vos cœurs ? Voyez mes mains et mes pieds ; c'est moi-même ; touchez et voyez, car un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'ai. Et, après avoir dit cela, il montra ses mains et ses pieds, et son côté.

« Les disciples, voyant le Seigneur, furent remplis de joie ; mais, comme ils ne croyaient point encore, tant ils étaient transportés de joie et d'admiration, il leur dit : Avez-vous là quelque chose à manger ? Ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel. Après en avoir mangé devant eux il prit ce qui restait et le leur donna.

« Alors il leur dit une seconde fois : La paix soit avec vous ! Comme mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie de même. Ayant dit ces mots il souffla sur eux et leur dit : Recevez le Saint-Eprit ; ceux à qui vous remettrez les péchés ils leur seront remis, et ceux à qui vous les retiendrez ils leur seront retenus.

« Or Thomas, l'un des douze, appelé Didyme, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Mais il leur répondit : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans l'endroit des clous, et ma main dans son côté, je ne le croirai point !

« Et, huit jours après, comme les disciples étaient encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes étant fermées, et il se tint debout au milieu d'eux et dit : La paix soit avec vous ! Ensuite il dit à Thomas : Porte ici ton doigt et regarde mes mains ; approche aussi ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois pas incrédule, mais fidèle. Thomas répondit et lui dit : Mon Seigneur et mon Dieu ! Jésus lui dit : Tu as cru, Thomas, parce que tu as vu ; heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru ! »

Saint Jean ajoute à ce récit : « Jésus a fait, à la vue de ses disciples, beaucoup d'autres miracles qui ne sont point écrits dans ce livre ; mais ceux-ci sont écrits afin que vous croyiez

que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom<sup>1</sup>.

« Ensuite Jésus se manifesta de nouveau à ses disciples sur le bord de la mer de Tibériade ; et il se manifesta ainsi : Simon Pierre et Thomas, appelé Didyme, Nathanaël, qui était de Cana en Galilée, les fils de Zébédée et deux autres disciples de Jésus étaient ensemble. Simon Pierre leur dit : Je vais pêcher. Ils lui dirent : Nous allons aussi avec vous. Et ils sortirent, et ils montèrent dans une barque ; et ils ne prirent rien cette nuit-là. Le matin venu, Jésus parut sur le rivage ; les disciples néanmoins ne s'aperçurent point que c'était Jésus. Jésus donc leur dit : Enfants, n'avez-vous rien à manger ? Ils lui répondirent : Non. Il leur dit : Jetez le filet à la droite de la barque et vous trouverez. Ils le jetèrent donc, et ils ne pouvaient le tirer tant il y avait de poissons. Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur. Simon Pierre, entendant que c'était le Seigneur, prit sa tunique (car il était nu) et se jeta à la mer. Les autres disciples vinrent avec la barque, traînant le filet plein de poissons ; car ils n'étaient éloignés de la terre que de deux cents coudées environ. Quand ils furent descendus à terre ils virent des charbons allumés et du poisson dessus, et du pain. Jésus leur dit : Apportez quelques poissons de ceux que vous avez pris à l'instant. Simon Pierre monta dans la barque et tira à terre le filet plein de cent cinquante-trois gros poissons. Et, quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se rompit point. Jésus leur dit : Venez, dînez. Et nul de ceux qui se mirent là pour manger n'osait lui demander : Qui êtes-vous ? car ils savaient que c'était le Seigneur. Jésus s'approcha donc, prit le pain, leur en donna et du poisson aussi. Ce fut la troisième fois que Jésus apparut à ses disciples depuis sa résurrection d'entre les morts.

« Après donc qu'ils eurent dîné Jésus dit à Simon Pierre : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? — Oui, Seigneur, lui répondit-il ; vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes agnaux. Il lui dit une

<sup>1</sup> Luc, 24, 36-45. Jean, 20, 19-29.

<sup>1</sup> Jean, 20, 30 et 31.



seconde fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? Pierre lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux. Il lui demanda pour la troisième fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? Pierre fut contristé de ce qu'il lui demandait pour la troisième fois : M'aimes-tu ? Et il lui répondit : Seigneur, vous connaissez toutes choses ; vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis. En vérité, en vérité, je te le dis ; lorsque tu étais plus jeune tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais ; mais, lorsque tu seras vieux, tu étendras tes mains, et un autre te ceindra, et te mènera où tu ne voudras pas. Or il dit cela pour marquer par quelle mort il devait glorifier Dieu.

« Et lorsqu'il eut ainsi parlé il lui dit : Suis-moi. Pierre, se retournant, vit ce disciple que Jésus aimait, celui qui, pendant la Cène, s'était reposé sur son sein et lui avait dit : Seigneur, qui est celui qui vous trahira ? Pierre donc, l'ayant vu, dit à Jésus : Seigneur, et celui-ci, que deviendra-t-il ? Jésus lui dit : Si je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Pour toi, suis-moi. Le bruit se répandit donc parmi les frères que ce disciple ne mourrait point. Jésus néanmoins n'avait point dit : Il ne mourra point ; mais : Si je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ?

« C'est ce même disciple qui rend témoignage de ces choses et qui a écrit ceci, et nous savons que son témoignage est véritable. Il y a encore beaucoup d'autres choses que fit Jésus, et, si elles étaient rapportées en détail, je ne crois pas que le monde même pût contenir les livres où elles seraient écrites<sup>1</sup>. »

C'est ainsi que saint Jean termine son Évangile. Le dernier fait qu'il rapporte est la prérogative conférée à son ami. Pierre et Jean sont les disciples que Jésus aimait le plus. A celui-ci il confie sa mère ; à celui-là il confie son épouse, l'Église qu'il s'est acquise par son sang. Il y avait un an à peu près qu'il lui avait dit : « Tu es heureux, Simon, fils de Jean ; tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et je te donnerai les clefs du

royaume des cieux. » Il parlait au futur : c'était une promesse. Aujourd'hui il dit au présent : « Simon, fils de Jean, pais mes agneaux, pais mes brebis. » C'est une installation impérative. C'est aujourd'hui que Pierre est effectivement institué par Jésus-Christ pasteur suprême de son unique troupeau ; et les brebis, et les agneaux, et les mères, et les petits, et les pasteurs, et les ouailles, tout est soumis à sa houlette ; c'est à lui à les paître, c'est-à-dire à les instruire, à les gouverner, suivant le style de l'antiquité sacrée et profane, où les rois sont appelés les pasteurs des peuples. C'est d'aujourd'hui seulement qu'il est investi de sa dignité souveraine et des grâces que le Seigneur a voulu y attacher. Lorsqu'il renia trois fois son Maître il n'était pas encore chef actuel de l'Église, mais seulement désigné pour l'être un jour ; sa chute fut celle de l'homme et non pas du pasteur. Il y a plus ; il ne sera institué pasteur suprême qu'en expiant ses trois reniements par trois actes d'un amour plus grand que celui des autres. Vicaire de Jésus-Christ par l'autorité, il le sera encore par le genre de sa mort ; il mourra comme lui sur la croix, les mains étendues et percées de clous.

« Après cela le Sauveur apparut aux onze disciples dans la Galilée, sur une montagne où il leur avait dit de se rendre<sup>1</sup>. » C'était peut-être le Thabor. Ce fut alors sans doute que le virent à la fois plus de cinq cents disciples, desquels saint Paul parle ainsi : « Ensuite il fut vu de plus de cinq cents frères à la fois, dont un grand nombre vivent encore et quelques-uns se sont endormis<sup>2</sup>. » Car l'évangéliste ajoute : « Et lorsqu'ils le virent ils l'adorèrent ; mais quelques-uns doutaient ; » ce que l'on ne peut guère entendre des onze, qui l'avaient déjà vu plusieurs fois, mais bien de quelques-uns de cette multitude. Peut-être même doutaient-ils, non pas précisément de la résurrection, mais si celui qu'ils voyaient, peut-être dans un certain éloignement, était vraiment ressuscité. Le fait est que Jésus-Christ ne leur fait aucun reproche d'incrédulité ; il est dit au contraire :

<sup>1</sup> Jean, 21, 1-25.

<sup>2</sup> Matth., 28, 16 et 17. — <sup>2</sup> 1 Cor., 15, 6.

« Et Jésus, s'approchant, leur parla et dit : Il m'a été donné toute puissance au ciel et sur la terre ; allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées. Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du monde. Allez donc par tout l'univers, prêchez l'Évangile à toute créature ; celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; mais celui qui ne croira pas sera condamné. Et voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : ils chasseront les démons en mon nom ; ils parleront de nouvelles langues ; ils manieront les serpents, et, s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal ; ils imposeront les mains sur les malades et ils seront guéris <sup>1</sup>. »

Saint Paul nous apprend que Jésus-Christ, après s'être montré à plus de cinq cents disciples à la fois, apparut en particulier à Jacques, qu'on croit être Jacques le Mineur, appelé communément le frère du Seigneur, et qui fut depuis le premier évêque de Jérusalem.

Les apôtres étant revenus dans la ville sainte, le Sauveur leur dit dans une de ses apparitions : « Voilà ce que je vous disais lorsque j'étais encore avec vous : qu'il fallait que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les prophètes et dans les psaumes, fût accompli. » Il leur ouvrit alors l'intelligence, afin qu'ils entendissent les Écritures. Et il leur dit : « Il fallait, selon qu'il est écrit, que le Christ souffrit, et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et qu'on prêchât en son nom la pénitence et la rémission des péchés à toutes les nations, commençant par Jérusalem. Or vous êtes les témoins de ces choses. Et moi je vais vous

envoyer le don promis par mon Père ; cependant demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut <sup>1</sup>. »

Ce fut ainsi que Jésus se montra à ses apôtres plein de vie après sa Passion ; il les en convainquit par beaucoup de preuves, leur apparaissant pendant quarante jours et les entretenant du royaume de Dieu. Mangeant avec eux, il leur ordonna de ne point sortir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père, « laquelle, dit-il, vous avez entendue de ma propre bouche. Car, à la vérité, Jean a baptisé dans l'eau ; mais, pour vous, dans peu de jours vous serez baptisés dans le Saint-Esprit. »

Alors ceux qui se trouvaient présents lui demandèrent : « Seigneur, est-ce en ce temps que vous rétablirez le royaume d'Israël ? » Mais il leur dit : « Ce n'est pas à vous de savoir les temps et les moments que le Père a mis en son pouvoir. Mais vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous, et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre <sup>2</sup>. »

Et le Seigneur Jésus, après leur avoir ainsi parlé, les mena hors de la ville jusqu'à Béthanie, sur la montagne des Oliviers, et, ayant levé les mains, il les bénit, et en les bénissant il se sépara d'eux. Ils le virent s'élever en haut, et une nuée le déroba à leurs yeux, et il monta au ciel, où il est assis à la droite de Dieu. Et comme ils le regardaient monter au ciel, deux hommes vêtus de blanc se présentèrent tout d'un coup à eux et leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ? Ce Jésus qui a été enlevé de vous au ciel en reviendra de la même manière que vous l'y avez vu monter <sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> Matth., 28, 18-20. Marc, 16, 15-18.

<sup>2</sup> Luc, 24, 46-49. — <sup>3</sup> Act., 1, 3-8. — <sup>3</sup> Luc, 24, 50 et 51. Act., 1, 9-12.



## LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

**Histoire naturelle du Christianisme ; autrement : A raisonner d'après deux faits bien notoires, quelle est la manière la plus naturelle d'expliquer le Christianisme et son histoire ?**

Il y a deux faits connus de tout le monde : l'un nous est attesté par les chrétiens, par les Juifs et par les païens ; l'autre, nous le voyons de nos yeux.

Le premier, c'est que Jésus-Christ est un Juif crucifié. Tous les auteurs chrétiens, à remonter de nous jusqu'aux apôtres, nous l'apprennent d'une voix unanime ; les Juifs, ennemis des chrétiens, disent la même chose dans leur *Talmud*, et on lit dans leur historien Josèphe que Jésus, plus connu sous le nom de Christ, fut puni du supplice de la croix<sup>1</sup>. Les païens parlent comme les chrétiens et les Juifs. Tacite rapporte que le Christ, auteur des chrétiens, fut puni du dernier supplice, sous le règne de Tibère, par Ponce-Pilate, gouverneur de la Judée<sup>2</sup>. Le philosophe Celse dit que le Maître des chrétiens a été cloué à la croix<sup>3</sup>. L'empereur Julien leur reproche de quitter les dieux éternels pour adorer le bois de la croix et un Juif mort dessus<sup>4</sup>. Un Juif crucifié, voilà donc le premier fait.

Le second fait, que nous voyons de nos yeux, c'est que l'univers est chrétien, c'est que l'univers adore comme son Dieu ce Juif crucifié. Le premier de ces faits est la cause du second, et le second est l'effet du premier.

Voici donc le problème. Comment une pareille cause a-t-elle pu produire un pareil effet ? comment un pareil effet a-t-il pu sortir d'une pareille cause ? comment l'univers a-t-il pu être amené à adorer un Juif crucifié, et, adorant ce Juif crucifié, devenir ce qu'il est

devenu ? Expliquez cela d'une manière que la raison humaine y conçoive une exacte proportion entre la cause et l'effet, entre l'effet et la cause.

Pour nous faciliter la solution considérons d'abord bien l'effet, le résultat, qui est plus près de nous. Qu'est-ce à dire que l'univers est chrétien ? Pour le comprendre voyons ce qu'était l'univers païen. Comparons l'un avec l'autre, et, pour plus de sûreté, comparons ce que l'univers païen a produit de plus grand, de plus parfait, de plus sublime, en fait de religion, de morale et de société, avec ce qui est commun et vulgaire dans l'univers chrétien.

De toutes les nations païennes la plus intelligente et la plus spirituelle, c'étaient les Grecs ; de tous les peuples de la Grèce le plus spirituel était les Athéniens ; de tous les citoyens d'Athènes les plus spirituels étaient Socrate et Platon, le maître et le disciple, qui même ne font qu'un ; de sorte que, Platon et Socrate, c'est la raison païenne élevée à sa plus haute puissance.

Or, cherchant à établir la première et la plus importante de toutes les vérités, l'existence et la nature de l'Être suprême, Platon disait : « Quant au créateur et au Père de cet univers, il est difficile de le trouver, et quand on l'a trouvé il est impossible de le dire au public<sup>1</sup>. » Son maître Socrate, dans le moment le plus solennel de sa vie, interrogé par les magistrats de la cité, n'a pas su ou pas osé s'expliquer nettement sur cet article. Et partout le public, le peuple chrétien

<sup>1</sup> Josèphe, *Antiq.*, l. 18, c. 4. — <sup>2</sup> *Annal.*, l. 11, c. 44. — <sup>3</sup> Origène, *contra Cels.*, l. 6, n. 4. — <sup>4</sup> Cyrille, *contra Jul.*, l. 5 et 6.

<sup>1</sup> *Timée*, t. 9, édit. bip., p. 303.

chante à la messe : *Credo in unum Deum, Patrem omnipotentem* : Je crois en un seul Dieu, Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, de toutes les choses visibles et des invisibles. Et ce que l'enfant même chante avec tout le peuple, il en entend l'explication au catéchisme, recueil, instruction qui nous paraît de toutes les choses la plus simple, mais qui par sa clarté, sa simplicité même, surtout par son ensemble religieux et moral, eût ravi d'admiration Socrate et Platon. L'enfant donc entend dans le catéchisme : « Au commencement, et avant tous les siècles, de toute éternité, Dieu était ; et il était Père, Fils et Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes, Esprit bienheureux et tout-puissant. Parce qu'il est bienheureux il n'a besoin que de lui-même, et parce qu'il est tout-puissant de rien il peut créer tout ce qu'il lui plaît. Ainsi rien n'était que Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit ; tout le reste que nous voyons et que nous ne voyons pas n'était rien du tout. Dieu créa donc au commencement le ciel et la terre, les choses visibles et les invisibles, la créature spirituelle et la corporelle, et l'ange aussi bien que l'homme. Dieu commanda, et tout sortit du néant à sa parole. Il n'eut qu'à vouloir, et aussitôt tout fut créé et chaque chose rangée à sa place : la lumière, le firmament, le soleil, la lune, les astres, la terre et la mer, les plantes, les animaux, et enfin l'homme. Il lui plut de faire le monde en six jours ; à la fin du sixième jour il fit l'homme à son image et ressemblance, en lui créant une âme capable d'intelligence et d'amour, et il voulut qu'il fût éternellement heureux s'il s'appliquait tout entier à connaître et aimer son Créateur. En même temps il lui donna la grâce de le pouvoir faire, et le bonheur éternel de l'homme devait être de posséder Dieu qui l'avait créé. S'il n'eût point péché il n'eût point connu la mort, et Dieu avait résolu de le conserver immortel en corps et en âme <sup>1</sup>. »

Enfin, ce que ni Socrate ni Platon n'ont osé dire ouvertement, la vanité des idoles, les femmes et les servantes même la proclament en chantant à vèpres : « Notre Dieu est

dans le ciel ; tout ce qu'il a voulu, il l'a fait. Les idoles des païens, c'est de l'or et de l'argent, ouvrage de la main des hommes ; elles ont une bouche et ne parlent point, elles ont des yeux et ne voient point, elles ont des oreilles et n'entendent pas, elles ont des narines et ne sentent pas, elles ont des mains et ne touchent pas, des pieds, et elles ne marchent pas, et leur gosier ne rend point de son. Leur deviennent semblables et ceux qui les font et ceux qui se confient en elles <sup>1</sup> ! »

Interrogé par Denys, roi de Syracuse, sur la nature du premier Être, Platon parle d'un second personnage en Dieu, mais en termes énigmatiques, de peur que sa lettre, si elle tombait entre les mains de quelque autre, ne pût être comprise. Et partout le peuple chrétien publie ce grand mystère lorsqu'il chante dans le symbole : *Et in unum Dominum* : Je crois aussi en un seul Seigneur, Jésus-Christ, Fils unique de Dieu ; né du Père avant tous les siècles ; Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu ; engendré, non fait, consubstantiel au Père ; par qui toutes choses ont été faites ; qui, pour nous hommes et pour notre salut, est descendu des cieux ; et il s'est incarné, par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein de la Vierge Marie, et il s'est fait homme. De plus il a été crucifié pour nous sous Ponce-Pilate ; il a souffert et a été enseveli ; et il est ressuscité le troisième jour, suivant les Écritures ; et il est monté au ciel, est assis à la droite du Père ; et il viendra de nouveau avec gloire juger les vivants et les morts, son règne n'aura point de fin.

Dans la même lettre au roi Denys Platon parle d'un troisième personnage en Dieu, mais avec la même obscurité, avec la même peur d'être compris. Et partout le peuple chrétien élève la voix pour chanter : *Et in Spiritum Sanctum* : Je crois pareillement au Saint-Esprit, qui est aussi Seigneur et qui donne la vie ; qui procède du Père et du Fils, qui est adoré et glorifié conjointement avec le Père et le Fils ; qui a parlé par les prophètes.

Au fond des traditions religieuses ou phi-

<sup>1</sup> Catéchisme de Meaux.

<sup>1</sup> Ps. 113, 11-16.



losophiques de la Chine, de l'Inde et de l'Égypte, on retrouve, ainsi que nous l'avons vu, une notion plus ou moins imparfaite d'un Dieu suprême, à la fois un et trine, d'un Rédempteur qui tient à la fois de Dieu et de l'homme. Enfin dans les hiéroglyphes de l'Égypte une croix est le symbole de la vie divine. Mais ces notions, mystérieuses de leur nature et par-dessus fort incomplètes, étaient exprimées dans un langage inaccessible au peuple, à qui les savants n'en communiquaient que des altérations grossières. Et aujourd'hui, en tout lieu, en tout temps, le peuple chrétien, hommes, femmes, enfants même, se rappellent avec foi, espérance et amour ces adorables mystères, commencent et finissent leurs principales actions au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et par le signe de la Rédemption et de la vie divine, s'unissent ainsi, en tout et partout, à Dieu en trois personnes, par la grâce et la médiation du Rédempteur, le Fils de Dieu fait homme.

En considérant l'imperfection des sociétés et des lois humaines Confucius, Platon, Cicéron, ainsi que nous l'avons vu ailleurs <sup>1</sup>, conçurent une société parfaite, où Dieu serait le souverain monarque; sa raison, sa parole, la loi souveraine, et toutes les magistratures et toutes les lois humaines subordonnées et assimilées à cette loi et à cette souveraineté divine. Confucius attendait pour cela la venue du Saint; Socrate ne l'espérait pour la terre que d'une faveur spéciale de la Divinité; Cicéron, qui vivait quarante ans avant la naissance de Jésus-Christ, en parle comme d'une chose qui devait se réaliser un jour <sup>2</sup>. Et par tout l'univers, et dans la patrie de Cicéron, et dans la patrie de Platon, et dans la patrie de Confucius, le peuple chrétien chante cette divine société des hommes : *Et unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam* : Je crois aussi l'Église, qui est une, sainte, catholique et apostolique : une dans sa foi et dans son gouvernement; sainte dans sa doctrine, dans son culte et dans un grand nombre de ses membres; catholique ou universelle, embrassant tous les temps et tous les lieux; apostolique, descendant des apôtres

par la succession non interrompue de ses pasteurs. Église, société de Dieu avec les anges et les hommes qui lui ressemblent; société dont le souverain Monarque est Dieu, son Christ, le Saint par excellence; dont la loi n'est autre que la raison divine, la Sagesse éternelle, qui a créé l'univers et qui le gouverne, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec douceur; loi véritable, non point asservie à d'inflexibles formules, non point ensevelie dans une écriture morte, mais vivant et régnant par la parole; loi une, sainte, universelle et perpétuelle, qui réunit tous les lieux et tous les temps, et le ciel et la terre, en une société une, sainte, universelle et perpétuelle, sous le Dieu tout-puissant.

Il n'y a de vraie société que celle-là; car là seulement tous les esprits sont unis dans la même vérité, tous les cœurs dans la même charité, toutes les volontés dans l'espérance et la poursuite des mêmes biens; biens éternels, immuables, biens communs à tous et néanmoins propres à chacun, biens que tous et chacun peuvent posséder tout entiers; et pour y parvenir ils ont tous la même règle, la même piété envers Dieu, la même justice envers le prochain, la même pureté sur soi-même. Comparés à cette grande communion humaine, comme l'appelle Platon, à cette société universelle, qui seule a pour but direct les intérêts communs à tous les hommes, ce qu'on appelle des peuples et des nations n'apparaissent plus et ne sont plus en effet que des associations locales pour des intérêts matériels et particuliers. Les lois qu'ils font dans cette vue ne sont pas des lois proprement dites, mais de simples règlements. « Car, dit Cicéron, ce que décrètent les peuples suivant les temps et les circonstances reçoit le nom de loi plus de la flatterie que de la réalité. Quant aux décrets injustes, ajoutent-ils, ils ne méritent pas plus le nom de lois que les complots des larrons. » Platon tient le même langage <sup>1</sup>.

Dans cette divine constitution de l'humanité la forme de gouvernement est telle que la souhaitaient Platon et Cicéron <sup>2</sup>. Ils en dis-

<sup>1</sup> Livre 7. — <sup>2</sup> Cic., de *Republ.*, l. 3, n. 16.

<sup>1</sup> Cic., de *Legib.*, l. 2, n. 5. Platon, *Minos*. — <sup>2</sup> Cic., de *Rep.*, l. 1, n. 45. Platon, *Politiq.*, t. 6, p. 99-101.

tinguent trois : le gouvernement d'un seul, le gouvernement de quelques-uns, le gouvernement du grand nombre. Tous les trois sont bons quand la loi véritable y est observée ; quand elle ne l'est pas tous les trois dégènerent en tyrannie. Un quatrième leur paraît, surtout au consul romain, infiniment préférable, comme réunissant les avantages des trois autres, sans leurs dangers : c'est une monarchie tempérée d'aristocratie et de démocratie, c'est-à-dire un gouvernement tel qu'un seul y ait une autorité générale et prééminente, que quelques-uns y participent néanmoins à un certain degré, et que la multitude même n'en soit pas tout à fait exclue. Or, d'après les docteurs les mieux autorisés dans l'Église <sup>1</sup>, tel est le gouvernement de l'Église catholique.

Sous le Monarque éternel et invisible, le Christ, est un monarque visible et mortel, son vicaire, le Pape, qui a reçu de lui la pleine puissance de paître et de régir l'Église universelle. Par son canal d'autres princes et pasteurs, appelés en partage de sa sollicitude, reçoivent à paître et à régir des Églises particulières, non pas comme ses vicaires ou lieutenants, mais comme princes et pasteurs véritables. Enfin ni la papauté, ni l'épiscopat, ni le simple sacerdoce n'est héréditaire ; tout se recrute dans le peuple, qui est toute l'humanité chrétienne. Le dernier peut devenir le premier. Un pêcheur de Galilée sera le premier Pape, saint Pierre ; un Thrace deviendra le Pape Conon ; le fils d'un charpentier de Toscane, le Pape Grégoire VII ; le fils d'un domestique anglais, le Pape Adrien IV ; un petit pâtre de Montalte, le Pape Sixte V.

Pour le recrutement de cette magistrature sainte les vœux de Platon se voient accomplis ; il voulait qu'on y destinât dès leur premier âge ceux à qui Dieu paraissait avoir donné les qualités pour cela <sup>2</sup>. Or l'Église y admet, sans distinction de naissance, quiconque en a reçu de Dieu l'aptitude et la vocation. Il souhaitait que les futurs surveillants ou pasteurs, car il les appelle plus d'une fois de ce nom, fussent élevés avec une attention spéciale <sup>3</sup> ; l'Église les élève avec toute l'at-

tention possible dans les *séminaires*. Ce qu'il exigeait comme le principal, c'est qu'ils connussent bien l'Être éternel, immuable, le bien suprême, Dieu, en un mot, et son céleste gouvernement, pour conformer à ce divin modèle le gouvernement de la terre <sup>1</sup> ; qu'ils s'appliquassent tellement aux choses divines qu'ils devinssent divins eux-mêmes, autant que cela est possible à l'homme : ce sont ses paroles ; ajoutant qu'il n'y aurait point de salut pour le monde tant que des philosophes de cette nature ne le gouverneraient pas ou que ceux qui le gouvernent ne seraient pas de ces philosophes <sup>2</sup>. Or, où jamais a-t-on travaillé à former de pareils magistrats, surtout avec autant de zèle, que dans le royaume du Christ ? Il désirait enfin qu'ils fussent exempts de tout soin domestique, libres de toute affection particulière, afin que toutes les puissances de leur âme fussent consacrées tout entières au bien commun de tous. La chose lui paraît si importante et en même temps si difficile que, dans son *Traité de la République*, il va jusqu'à proposer un moyen contre nature, la communauté des femmes et des enfants ; moyen qu'il sentit lui-même révoltant et impraticable, puisqu'il n'en dit plus mot dans son *Traité des Lois*. Or, ce que Platon regardait à la fois et comme nécessaire et comme impossible l'Église catholique l'a réalisé par un moyen, non pas contre nature, mais au-dessus de la nature, par le célibat religieux.

Quant à la morale, la science des devoirs, des devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers soi-même, les anciens philosophes ont disserté longuement, subtilement, pour et contre, sans jamais rien produire qui fit autorité pour le peuple ; et aujourd'hui, partout, le peuple chrétien, hommes, femmes, enfants, ramassent en une prière d'amour tout ce que la morale a de plus sublime, de plus parfait, de plus étendu : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, de toutes mes forces et par-dessus toutes choses, parce que vous êtes infiniment bon, infiniment parfait, infiniment aimable, et j'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous. »

<sup>1</sup> Bellarm., de *Rom. Pontif.*, l. 1, c. 3. — <sup>2</sup> De *Rep.*, l. 3, p. 319 et seqq. — <sup>3</sup> *Ibid.*, l. 2 et 3.

<sup>1</sup> De *Rep.*, l. 5 et 6, p. 71 et seqq. — <sup>2</sup> *Ibid.*, l. 6, t. 7, p. 100-104.



Toute la loi et les prophètes sont là dedans, ainsi que les vrais fondements de toute législation politique et civile<sup>1</sup>. Quant à l'application de ce divin abrégé de toute loi aux détails de la vie, le peuple chrétien a dans sa mémoire les dix Commandements, dont il trouve dans le catéchisme une explication nette, claire, précise, qui eût ravi d'admiration Socrate et que les petits enfants apprennent par cœur. Ce n'est pas tout. Le premier jour de chaque semaine est le jour du Seigneur, le jour de Dieu; l'homme cesse les travaux de l'homme et de la terre pour s'occuper plus entièrement des choses de Dieu et du ciel, se présenter dans son temple, y chanter ses louanges, y entendre expliquer sa parole, sa loi sainte, y participer à son adorable sacrifice et se réjouir saintement de tous ses bienfaits.

Ce n'est plus un enseignement purement verbal, mais un enseignement religieusement pratique, et cet enseignement se reproduit sous toutes sortes de formes, sublimes, simples, sévères, gracieuses. Ce sont les fêtes de Dieu et de ses saints, qui font de toute l'année un tableau vivant et varié de leçons et d'exemples; c'est la fête de la très-sainte Trinité, la fête d'un seul Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit: Père qui nous a créés, Fils qui nous a rachetés, Saint-Esprit qui nous sanctifie; fête qui tend à nous unir à Dieu et entre nous comme les enfants du même Père, les membres du même Fils, les temples du même Saint-Esprit afin que, comme le Père, le Fils et le Saint-Esprit, quoique trois personnes distinctes, ne sont qu'un seul Dieu, n'ont qu'une même nature, qu'une même intelligence, qu'une même volonté, nous aussi, bien que nous soyons en grand nombre, nous ne formions qu'une Église, nous n'ayons aussi qu'un esprit, qu'un cœur et qu'une âme. Ce sont les fêtes du Sauveur, du Fils de Dieu fait homme: son Incarnation, où il se fait notre semblable; sa Nativité, où il vient au monde dans une étable; sa Circoncision, où il prend pour nous le nom de Jésus; sa manifestation aux mages; les quarante jours de son jeûne; la semaine

de ses souffrances, de son crucifiement et de sa mort, où nous voyons partout combien Dieu nous aime et comment nous devons aimer Dieu, aimer le prochain, nous aimer nous-mêmes, éviter le mal, faire le bien. Ensuite sa glorieuse résurrection, où il nous montre après cette vie une autre vie, non-seulement pour notre âme, mais pour notre corps; vie glorieuse, immortelle, incorruptible, où notre corps même deviendra spirituel. Sa triomphante Ascension, où il va nous préparer la place dans la céleste patrie, afin que nous soyons éternellement où il est, afin qu'éternellement nous soyons heureux de son bonheur. La fête de son Corps adorable, la fête du sacrement de son amour, où, quoique monté au ciel quant à sa présence visible, il demeure néanmoins avec nous, il se donne réellement à nous, afin de nous unir plus intimement à lui et de commencer notre paradis sur la terre. C'est la fête du Saint-Esprit, qui descend sur les apôtres, les change en d'autres hommes, renouvelle par eux le monde, et y établit l'Église une, sainte, catholique et apostolique, avec la foi, l'espérance et la charité du Christ.

Ce sont les fêtes de la Mère de Dieu, les fêtes de Notre-Dame, de notre Mère, les fêtes de Marie: son Immaculée Conception, sa sainte Nativité, sa Présentation au temple, son Annonciation ou sa maternité divine, sa visite à Élisabeth, sa Purification, sa Compassion sur le Calvaire, sa glorieuse Assomption dans le ciel, fêtes qui toutes respirent l'humilité, la modestie, la douceur, la pureté, la piété, la bonté maternelle, l'amour filial.

Ce sont les fêtes des saints anges qui veillent sur nous et présentent à Dieu nos prières. Ce sont les fêtes des apôtres, qui nous montrent, par leur exemple, qu'avec la grâce de Dieu les derniers des hommes peuvent devenir les plus grands saints, les hérauts du Ciel, les bienfaiteurs de la terre. Ce sont les fêtes des innombrables martyrs, qui, au milieu des plus cruels supplices, ont fait avec joie ce que n'ont osé ni Socrate, ni Platon, confessé publiquement le culte du vrai Dieu et la vanité des idoles. Ce sont les fêtes des vierges, qui, dans un corps mortel, ont mené la vie pure des anges. Ce sont des saints de

<sup>1</sup> Domat, *Introduct. aux lois civiles*.

toute tribu, de toute langue, de toute bonne œuvre ; tels, comme saint Jean de Matha, saint Pierre Nolasque, se dévouent à la rédemption des captifs ; saint Jean de Dieu, saint Camille de Lellis, au service des malades dans les hôpitaux ; saint Joseph Calazanz, à l'instruction des enfants dans les écoles ; saint Vincent de Paul, au soulagement de toutes les misères ; exemples admirables, qui ont eu pour imitateurs des congrégations sans nombre de Frères et de Sœurs de charité. Enfin, pour compléter cet enseignement pratique de morale divine, chaque chrétien porte le nom d'un saint, dont il implore l'intercession auprès de Dieu et qu'il se propose pour modèle.

Ce n'est pas tout. Si, d'un côté, le peuple chrétien invoque les saints qui sont dans le ciel et tâche d'imiter leurs vertus, de l'autre il prie pour les âmes saintes qui expient encore les restes de leurs fautes dans le purgatoire et apprend d'elles combien il importe de fuir les moindres péchés. Se peut-il un enseignement de morale plus parfait, plus sublime, plus simple, plus continu, plus efficace ?

Socrate établissait que l'art de persuader, ou l'éloquence, ne doit servir qu'à porter au bien et à détourner du mal, et, au cas qu'on ait commis le mal, à aller s'en accuser au juge, afin d'en recevoir la punition<sup>1</sup>. Ceci a tout l'air d'un paradoxe, tant c'est d'une perfection idéale ; et ce paradoxe de perfection est devenu parmi les chrétiens une réalité si vulgaire que personne n'y prend garde. Dans les assemblées chrétiennes l'éloquence, la parole ne peut être employée, sans sacrilège, qu'à persuader le bien, qu'à dissuader le mal, qu'à porter ceux qui ont fait le mal à aller s'en accuser eux-mêmes au juge de l'Église pour en recevoir la pénitence et l'absolution. Et le peuple chrétien se soumet à ces étranges conseils ; et, quand il s'est rendu coupable, il est le premier à s'en accuser et à en demander pénitence ; et, quand il l'a fait, il en éprouve un soulagement indicible ; de manière que Socrate restait encore beaucoup en deçà de la vérité lorsqu'il soutenait que le

coupable puni de son crime est moins malheureux que s'il n'en était pas puni<sup>1</sup>. Car le chrétien pénitent, qui s'accuse et se punit volontairement de son péché, non-seulement en est moins malheureux, mais il ressent une joie qui se communique jusqu'aux anges du ciel. Aussi, de nos jours même, beaucoup se retirent dans les solitudes des Trappistes et des Chartreux pour y goûter le bonheur de faire pénitence.

Ce qui explique cette merveille, en y ajoutant une merveille plus grande, c'est que le pécheur converti est admis à la table des anges, à manger le Pain du ciel, à se nourrir du corps de Jésus-Christ, à participer ainsi à sa nature divine et à commencer les joies du ciel sur la terre.

Voilà ce que nous présente l'univers chrétien, l'univers catholique ; et ce nouveau genre humain est formé en grande partie de ce que, du temps de Socrate et de Platon, on appelait esclaves et barbares. Dans le petit État d'Athènes, le plus civilisé de tous les États grecs, il y avait, comme déjà nous l'avons vu, quatre cent mille esclaves sur vingt mille citoyens, c'est-à-dire vingt esclaves sur un homme libre. Par Athènes on peut juger des autres pays. La masse de la population qu'aujourd'hui nous appelons peuple n'était pas peuple alors, ne comptait pas parmi les citoyens, ni même tout à fait parmi les hommes, mais parmi les choses, parmi les propriétés qui s'achetaient et se vendaient ; et Aristote, avec sa justesse ordinaire, définissait l'esclave une propriété vivante, un outil animé<sup>2</sup>. D'un autre côté, dans ce même temps, la haute Italie, l'Espagne, les Gaules, l'Angleterre, la Germanie, en un mot la plus grande partie de l'Europe était barbare. Et ces esclaves sont devenus libres, et ces barbares sont devenus civilisés ; et dans toute l'Europe chrétienne il n'y a pas un esclave au sens d'Aristote. Il y a des riches et des pauvres, des maîtres et des serviteurs, des rois et des sujets, mais qui tous reconnaissent le même Dieu pour Père, le même Jésus-Christ pour Sauveur et pour Juge, la même loi pour règle ; qui fréquentent tous les mêmes tem-

<sup>1</sup> Platon, *Gorgias*.

<sup>2</sup> De Rep., l. 1, c. 4 : κτήμα τι ἐμψυχόν.



ples, s'y asseyent à la même table et espèrent le même ciel, où les premiers seront les derniers et les derniers les premiers. Cette glorification de l'humilité commence déjà sur la terre. Une humble bergère, sainte Geneviève, est la patronne céleste de la capitale de la France ; un humble laboureur, saint Isidore, le protecteur céleste de la capitale des Espagnes. Et ces esclaves et barbares d'autrefois habitent des villes, des bourgs, des maisons qui sont à eux ; et une harmonie inconnue aux anciens, le son majestueux des cloches, les appelle dans des temples où l'architecture, la sculpture, la peinture rivalisent de chefs-d'œuvre ; où le chant, la musique, les orgues, la pompe des cérémonies saintes élèvent l'âme au-dessus de l'homme et de la terre. Et ces barbares et esclaves d'autrefois forment l'Europe chrétienne, la patrie des sciences et des arts, la reine du monde ; l'Europe chrétienne, menant à sa suite le monde nouveau qu'elle a découvert et civilisé, l'Amérique, et travaillant sous la main de Dieu à la régénération de l'Asie et de l'Afrique.

Et tout cela nous le voyons de nos yeux ; et tout cela est si merveilleux que les Platon, les Cicéron, dans leur société idéale, n'ont rien imaginé de si beau. Et ce qu'il y a de plus admirable, c'est que nous ne l'admirons pas, tant nous y sommes familiarisés, tant nos idées communes s'élèvent au-dessus des idées les plus élevées des anciens philosophes.

Et tout cela est l'ouvrage posthume d'un Juif crucifié !

Or qu'est-ce qu'un Juif ? De nos jours, et depuis des siècles, lorsqu'on veut peindre d'un seul trait un usurier, un escroc, un traître, on dit : C'est un Juif. Ce seul mot est devenu synonyme de faux, de cupide, de lâche, d'abject, d'incorrigiblement dégradé<sup>1</sup>. Ni les temps ni les efforts humains n'ont encore pu tirer le Juif de là. Le Juif lui-même rougit de se nommer Juif, tant il sent ce nom avili ; il en affecte un autre, celui d'Israélite, nom plus honorable parce qu'il est inusité.

Ensuite qu'est-ce qu'un crucifié ? C'était, chez les Romains et chez les Juifs, quelque

chose de plus ignominieux encore que chez nous un pendu. On ne condamnait à la croix que les esclaves et les plus vils scélérats. Un Juif crucifié réunit donc, suivant les idées humaines, les derniers degrés de la dégradation et de l'ignominie.

Et cependant c'est un Juif crucifié qui a opéré, et qui a opéré après sa mort, cette régénération merveilleuse de l'univers que nous voyons de nos yeux et que nous appelons société chrétienne, l'Église catholique !

Le problème est d'autant plus curieux que cette œuvre posthume est invincible à toutes les attaques. Il y a soixante ans, des hommes s'ennuyèrent d'entendre dire que douze pêcheurs galiléens, envoyés par un Juif crucifié, avaient établi le Christianisme dans le monde. Ils parièrent de le détruire. L'esprit, la parole leur avaient été donnés, un esprit malin, une parole séduisante. Sciences, beaux-arts, littérature, prose, poésie, tout fut mis à contribution. Le monde qui avait perverti ces hommes, et que ces hommes pervertirent encore plus à leur tour, applaudit à leurs efforts. Des princes, des grands, des magistrats, des hommes d'Église même se firent leurs complices. Un des chefs disait : « Si j'avais cent mille hommes je sais bien ce que je ferais. » Il obtint plus qu'il ne demandait ; la France entière fut livrée à ses disciples, avec un million de soldats pour régénérer l'Europe. Aussitôt la religion est proscrite, ses temples profanés, ses cérémonies bafouées, ses ministres mis à mort ou bannis, son chef traîné de prison en prison et mourant dans les fers.

Et maintenant que voyons-nous ? Les successeurs de ces entrepreneurs de destruction reconnaissent que l'entreprise n'a pas réussi, ils commencent même à sentir qu'elle a tourné contre eux. Ils se voient réduits à trembler pour la propriété de leurs maisons, de leurs terres, de leurs trésors ; car, des principes qu'ils ont imaginés contre l'Église de Dieu, il s'est formé des doctrines et des sociétés qui déjà leur demandent et qui leur arracheront peut-être un jour, de force, le partage égal de tous les biens. Les princes, les nobles, humiliés, dépouillés de leurs privilèges, exposés à tout moment à échanger le trône contre

<sup>1</sup> On parle ici dans l'idée des incrédules, tels que Voltaire et Rousseau.

l'exil et l'échafaud même, cherchent une consolation à leurs disgrâces, un appui au reste de leur puissance, dans cette même religion dont le futur renversement les avait fait sourire. La religion seule est sortie de cette tourmente sans le secours de personne, délivrée des scandales et des ministres indignes qui l'offusquaient aux yeux du monde, et comme renouvelée dans son éternelle jeunesse. Toujours elle voit son pontife assis au siège du pêcheur Pierre et instruisant de là les peuples et les rois, tandis que le plus puissant monarque que nous ayons vu depuis des siècles, une fois déchu du trône, ne put seulement se succéder lui-même à lui-même.

D'autres attaques ont eu lieu en d'autres temps. Aux cinquième et sixième siècles l'empire romain succomba sous les flots des peuples barbares; le Christianisme ressentit les mêmes coups et ne succomba point. Ces barbares avaient incendié ses temples, ses monastères, égorgé ses fidèles; il parvint bientôt à les adoucir et en fit de généreux chrétiens. Et lorsque l'invasion musulmane menaça le monde d'une barbarie éternelle, ces barbares convertis au Crucifié la repoussèrent dans une lutte de plusieurs siècles et sauvèrent ainsi la civilisation.

Avant cela une lutte encore plus étrange avait eu lieu. L'univers avait été vaincu par l'empire romain; l'empire romain dans toute sa force attaque le Christianisme naissant, attaque le Christianisme dans toute sa faiblesse, et il l'attaque par tous les moyens de la violence et de la séduction. Les chrétiens ne repoussent point la force par la force; plusieurs d'entre eux, à la vue des supplices, renoncent au Christ; un plus grand nombre meurent en le confessant Dieu. Et l'empire romain, après avoir ainsi tué pendant trois siècles, se déclare vaincu, abaisse ses aigles et ses faisceaux devant le Crucifié, et l'adore comme un Dieu, avec les chrétiens, plus nombreux que jamais.

Des auteurs païens en rendent témoignage. La dixième année de l'empire de Néron un incendie consuma les deux tiers de la ville de Rome. On crut que l'empereur était la cause de cet embrasement; il fit tout au monde pour s'en disculper. « Mais, dit Tacite,

ni les secours humains, ni les largesses du prince, ni les expiations religieuses ne pouvaient rien contre les bruits infamants que l'incendie avait été commandé. Pour détruire ces bruits Néron mit en avant des coupables et fit souffrir les plus cruelles tortures à des gens haïs pour leurs infamies, que le vulgaire appelait chrétiens. Le Christ, qui leur donna son nom, avait été puni du dernier supplice, sous le règne de Tibère, par le procureur Ponce-Pilate; mais cette exécration superstitieuse, réprimée pour le moment, se débordait de nouveau, non-seulement dans la Judée, où le mal avait pris sa source, mais jusque dans Rome même, où viennent enfin se rendre et se grossir tous les dérèglements et tous les crimes. On se saisit d'abord de ceux qui s'avouaient chrétiens, et, ensuite, sur leur déposition, d'une multitude immense, qui fut moins convaincue de l'incendie que de la haine du genre humain. A leur supplice on ajoutait la dérision; on les enveloppait de peaux de bêtes pour les faire dévorer par des chiens; on les attachait en croix, ou l'on enduisait leurs corps de résine et l'on s'en servait la nuit comme de flambeaux pour s'éclairer. Néron avait cédé ses propres jardins pour ce spectacle; il y ajouta les jeux du cirque, se mêlant parmi le peuple en habit de cocher ou conduisant des chars. Aussi, quoique coupables et dignes des derniers supplices, on se sentit ému de compassion pour ces victimes, parce qu'elles semblaient immolées, non pas à l'utilité publique, mais à la cruauté d'un seul. »

Ainsi parle Tacite <sup>1</sup>. Il y avait donc, la dixième année de l'empire de Néron, trente et un ans après la mort de Jésus-Christ, une multitude immense de chrétiens à Rome. Quant aux infamies qui leur étaient vaguement imputées, un autre païen, un proconsul, va nous apprendre ce qu'il en était.

Quarante ans après la persécution de Néron, soixante-dix ans après la mort de Jésus-Christ, Pline le Jeune, gouverneur de la Bithynie, écrivit à l'empereur Trajan : « Je me fais un devoir, seigneur, de vous consulter sur tous mes doutes; car qui peut mieux ou

<sup>1</sup> *Annal.*, l. 15, n. 44.



fixer mon incertitude, ou instruire mon ignorance ? Je n'ai jamais assisté aux procès des chrétiens ; c'est pourquoi je ne sais ni ce que l'on y punit ou ce que l'on y recherche, ni jusqu'où. Et je n'ai pas médiocrement hésité s'il y a quelque différence entre les âges, si ceux de l'âge le plus tendre ne doivent point être distingués des personnes déjà formées. Y a-t-il pardon pour le repentir ? ou ne sert-il de rien de n'être plus chrétien quand on l'a été une fois ? Ce que l'on punit, est-ce le nom seul, ne fût-il accompagné d'aucun crime, ou bien sont-ce les crimes attachés au nom ? Cependant, à l'égard de ceux qui m'ont été déférés comme chrétiens, voici le mode que j'ai suivi : je les ai interrogés s'ils étaient chrétiens ; ceux qui le confessaient, je les ai interrogés une seconde et une troisième fois, les menaçant du supplice ; ceux qui persévéraient, je les y ai fait conduire ; car je n'ai point douté, quoi que pût être ce qu'ils confessaient, qu'au moins il ne fallût punir l'opiniâtreté et l'obstination inflexible. Il y en a eu d'autres d'une semblable frénésie que j'ai notés pour être envoyés à Rome, parce qu'ils étaient citoyens romains. Bientôt les accusations s'étendirent, comme il est ordinaire, et plusieurs cas se sont présentés. On a proposé un libelle sans nom d'auteur, contenant les noms d'un grand nombre qui niaient d'être chrétiens ou de l'avoir été. Comme ils invoquaient les dieux avec moi et offraient de l'encens et du vin à votre image, que j'avais fait apporter exprès avec les statues des divinités, et que, de plus, ils maudissaient le Christ, j'ai cru devoir les renvoyer ; car on dit qu'on ne peut contraindre à rien de semblable ceux qui sont véritablement chrétiens. D'autres, nommés par le dénonciateur, ont dit qu'ils étaient chrétiens et l'ont nié aussitôt ; il y en eut qui dirent qu'ils l'avaient été, mais qu'ils ne l'étaient plus, les uns depuis trois ans, les autres depuis un plus grand nombre d'années, quelques-uns depuis plus de vingt. Tous ont adoré et votre image et les simulacres des dieux ; les mêmes ont également maudit le Christ.

« Au reste voici à quoi ils affirmaient que se réduisait leur faute ou leur erreur : qu'ils avaient coutume de s'assembler un certain

jour avant le lever du soleil, et de dire ensemble à deux chœurs un cantique en l'honneur du Christ, comme d'un Dieu ; qu'ils s'obligeaient par serment, non à aucun crime, mais à ne commettre ni larcin, ni vol, ni adultère, à ne pas manquer à la foi promise, à ne point nier un dépôt qu'on leur eût confié ; qu'après cela ils avaient coutume de se séparer, et ensuite de se rassembler de nouveau pour prendre un repas, mais commun et innocent ; que même ils avaient cessé de le faire depuis mon édit, par lequel, suivant vos ordres, j'avais défendu les associations. J'ai cru d'autant plus nécessaire, pour en savoir la vérité, de faire donner la question à deux femmes esclaves, que l'on disait y avoir servi ; mais je n'ai trouvé autre chose qu'une superstition mal réglée et excessive. C'est pourquoi, suspendant l'affaire, je me suis empressé de vous consulter. La chose m'a paru digne de consultation, principalement à cause du nombre de ceux qui se trouvent exposés ; car on met en péril un grand nombre de tout âge, de toute condition et de tout sexe, parce que cette superstition a infecté non-seulement les villes, mais les bourgades et les campagnes. Il semble cependant qu'on peut l'arrêter et la guérir ; du moins il est constant qu'on a recommencé à fréquenter les temples presque abandonnés, à célébrer des sacrifices solennels après une longue interruption, et que l'on vend partout des victimes qui trouvaient auparavant très-peu d'acheteurs. D'où l'on peut aisément conclure la multitude de personnes qui se peut ramener si on donne lieu au repentir. »

Ainsi écrivait Pline. Trajan lui répondit : « Vous avez suivi la conduite que vous deviez, mon cher Pline, dans les causes de ceux qui vous ont été déférés comme chrétiens ; car on ne peut rien établir en général qui ait comme une forme certaine. Il ne faut pas les rechercher ; mais, s'ils sont dénoncés et convaincus, il faut les punir, en sorte, toutefois, que quiconque dira qu'il n'est pas chrétien, et le montrera en effet en sacrifiant à nos dieux, obtiendra le pardon par son repentir, quelque suspect qu'il ait été par le passé. Quant aux libelles proposés sans nom d'auteur, ils ne doivent avoir lieu en aucune espèce

d'accusation ; car cela est d'un très-mauvais exemple et n'est pas de notre siècle<sup>1</sup>. »

Ainsi donc, avant le gouvernement de Pline dans le Pont et la Bithynie, soixante ou soixante-dix ans après la mort de Jésus-Christ, le culte des idoles était abandonné dans ces provinces ; les chrétiens y étaient en grand nombre, et dans les villes, et dans les bourgades, et dans les campagnes ; ils adoraient le Crucifié comme un Dieu ; ils s'engageaient, non à aucun crime, mais à toutes les vertus, et cependant Pline, ce philosophe, ce littérateur si poli, les faisait cruellement torturer, les mettait à mort, parce qu'ils ne voulaient plus adorer les dieux de l'empire, un Jupiter incestueux, une Vénus impudique, un Mercure voleur ; parce qu'ils ne voulaient plus adorer l'empereur lui-même, Trajan, qui déshonorait ses grandes qualités par l'ivrognerie et la débauche. Et Trajan, le meilleur des empereurs romains, trouva que le philosophe Pline faisait bien.

Voici donc le problème réduit à sa plus simple expression. Un Juif crucifié établit après sa mort une société religieuse dans l'univers, et, trente ans après sa mort, Tacite nous en est témoin, cette société compte une multitude immense de disciples, jusque dans la capitale de l'empire romain ; et, soixante-dix ans après sa mort, Pline nous en est témoin dans sa lettre à Trajan, cette société a un si grand nombre de sectateurs dans les provinces reculées du Pont et de la Bithynie que le culte des idoles y est abandonné ; et, trois cents ans après sa mort, cette société triomphe de l'empire romain par sa patience, et assemble son premier concile général, qui fixe à jamais la foi des siècles et des peuples ; et, six cents ans après sa mort, cette société reçoit dans son sein et enfante à la civilisation les peuples barbares qui viennent de renverser l'empire de Rome idolâtre ; et aujourd'hui, dix-neuf siècles après sa mort, cette société est encore là, également victorieuse et du paganisme, et de l'hérésie, et de l'impiété, et de la barbarie, et de la fausse science ; elle est là, continuant à enseigner, à professer par tout l'univers une hauteur de doctrine,

une perfection de morale dont les plus sublimes des anciens philosophes apercevaient à peine quelque lueur. Comment expliquer cela ? Comment y découvrir des causes proportionnées aux effets ?

Dans les succès de Mahomet on voit un conquérant, on voit des armées, on voit la puissance du sabre ; dans sa religion on voit un mélange de Christianisme, de judaïsme, de paganisme ; on y voit une morale et un paradis à l'épicurienne. On comprend que des hommes aient embrassé une religion pareille, prêchée d'une pareille façon. Aussi, depuis que l'enthousiasme du sabre s'y est éteint, le mahométisme se meurt ; il faut que les rois de la chrétienté le soutiennent dans son agonie de peur d'être embarrassés trop tôt de son cadavre. Mais, d'un Juif crucifié à la société chrétienne y a-t-il semblable proportion ?

Un Juif crucifié, crucifié par les Romains, crucifié sur la demande des Juifs, par conséquent objet d'aversion pour les Juifs et pour les Romains, convertit les Romains par les Juifs et fait de Rome le siège d'un empire qui embrasse toute la terre. Expliquez cela.

Un auteur anglais l'a tenté.

Il est bon de savoir que, protestant d'abord, puis catholique, puis apostat par lâcheté, Gibbon fut, pour cela même, un ennemi du Christianisme et de Jésus-Christ. Ces premières paroles du psaume 21 : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* que le Sauveur récite sur la croix, pour avertir que ce psaume prophétique de sa Passion et de sa mort s'accomplit, Gibbon les lui impute comme un blasphème de désespoir final. Il est difficile d'allier plus d'ignorance à plus de mauvais vouloir.

Gibbon a donc tenté d'expliquer par des causes naturelles l'établissement du Christianisme. Il trouve ces causes au nombre de cinq : 1<sup>o</sup> le zèle des apôtres ; 2<sup>o</sup> le dogme de l'immortalité de l'âme ; 3<sup>o</sup> le pouvoir de faire des miracles ; 4<sup>o</sup> les vertus des premiers chrétiens ; 5<sup>o</sup> la perfection du gouvernement de l'Église<sup>1</sup>.

Sans doute que, ces causes étant supposées,

<sup>1</sup> Pline, *Epist.*, l. 10, p. 97 et 98.

<sup>1</sup> Gibbon, *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, ch. 15.



elles expliquent les effets qu'elles produisent. Mais d'où viennent ces causes elles-mêmes ? D'où vient ce zèle des apôtres ? D'où vient que, dans leur bouche, le dogme vulgaire de l'immortalité de l'âme a plus d'efficacité que dans la bouche de Platon et de Socrate ? D'où leur vient le pouvoir qu'ils ont de faire des miracles ? car, s'ils ne l'ont pas, il ne faut pas le compter parmi les causes de l'établissement du Christianisme. D'où viennent les vertus si merveilleuses des premiers chrétiens ? d'où ce gouvernement si parfait de l'Église ? Comment tout cela a-t-il pu être l'œuvre posthume d'un Juif crucifié ?

Quant à ces faits en eux-mêmes, les plus grands ennemis du Christianisme les avouent, comme Gibbon. Mahomet fait dire à Dieu dans l'Alcoran <sup>1</sup> : « Nous avons mis dans le cœur des disciples de Jésus la compassion et la miséricorde. » Julien l'Apostat, mettant tout en œuvre pour relever l'idolâtrie, proposait pour modèle, aux prêtres de ses faux dieux, la charité et les vertus des Galiléens <sup>2</sup>. Mais la question est toujours : Comment un Juif crucifié a-t-il pu opérer tout cela après sa mort ? Cela est-il naturel ? Cela est-il dans les forces humaines ?

Voici ce qu'en ont pensé deux hommes non suspects. Le premier est, comme Gibbon, un protestant devenu catholique, puis apostat, puis chef de l'incrédulité moderne. Bayle dit donc : « L'Évangile prêché par des gens sans nom, sans étude, sans éloquence, cruellement persécutés et destitués de tous les appuis humains, ne laissa pas de s'établir en peu de temps par toute la terre. C'est un fait que personne ne peut nier et qui prouve que c'est l'ouvrage de Dieu <sup>3</sup>. »

Ainsi parle Bayle ; et Rousseau, de Genève, autre protestant devenu catholique, puis apostat, puis incertain de ce qu'il voulait être, n'était pas moins frappé de ce fait merveilleux.

« Après la mort de Jésus-Christ, dit-il, douze pauvres pêcheurs et artisans entreprirent d'instruire et de convertir le monde. Leur méthode était simple ; ils prêchaient

sans art, mais avec un cœur pénétré, et, de tous les miracles dont Dieu honorait leur foi, le plus frappant était la sainteté de leur vie. Leurs disciples suivirent cet exemple et le succès fut prodigieux. Les prêtres païens alarmés firent entendre aux princes que l'État était perdu parce que les offrandes diminuaient. Les persécutions s'élevèrent, et les persécuteurs ne firent qu'accélérer le progrès de cette religion qu'ils voulaient étouffer. Tous les chrétiens couraient au martyre, tous les peuples couraient au baptême. L'histoire de ces premiers temps est un prodige continuel <sup>1</sup>. »

Voilà donc trois hommes qui se sont efforcés toute leur vie à expliquer l'établissement du Christianisme par des causes naturelles et humaines, et cependant ces trois hommes ne l'expliquent que par des causes surnaturelles et divines : l'un reconnaît que c'est un prodige continuel ; l'autre, que c'est l'ouvrage de Dieu ; le troisième, que c'est l'effet d'un pouvoir miraculeux. Encore n'envisageaient-ils point ce grand problème dans les termes précis de son incommensurable antithèse : un Juif crucifié et la société chrétienne. La chose eût été beaucoup plus frappante.

En effet, si Jésus-Christ n'est qu'un Juif crucifié, il est inexplicable que ses apôtres, du moins après sa mort, aient cru en lui, aient cru qu'il fût le Messie, le Fils de Dieu, cru qu'il était ressuscité d'entre les morts, qu'il leur avait apparu pendant quarante jours, qu'il était monté au ciel, qu'il leur avait envoyé le Saint-Esprit. Il est inexplicable qu'ils aient tenté de persuader ces choses et aux Juifs qui avaient demandé sa mort, et aux Romains qui l'avaient attaché à la croix. Il est inexplicable qu'ils aient persévéré à affirmer ces choses et à Jérusalem, et dans la Judée, et dans le Pont, et dans la Bithynie, et dans la Grèce, et dans l'Italie, et à Rome même, au milieu des persécutions, des outrages, des chaînes, des supplices. Il est inexplicable qu'ils aient persuadé ces choses et aux Juifs, et aux Romains, et aux Grecs, et aux Barbares, jusqu'à sacrifier leurs biens et leur vie pour cette croyance. Il est inexplicable

<sup>1</sup> Alcoran, c. 57. — <sup>2</sup> Bullet, *Hist. de l'établiss. du Christ.*, prouvée par les seuls auteurs juifs et païens. — <sup>3</sup> Bayle, *Dict. crit.*, art. MAHOMET, remarque O.

<sup>1</sup> Réponse au roi de Pologne.

cable qu'il soit sorti de là une société dont ses ennemis mêmes n'ont pu s'empêcher d'admirer la morale, les vertus, le gouvernement ; une société qui a sauvé et régénéré le monde et qui embrasse toute la terre ; une société qui triomphe de tout, de la ruse et de la violence, de la prospérité et de l'adversité, du savoir et de la barbarie, des temps et des lieux, et qui seule survit à tout ce qui l'attaque jamais. En un mot, tout ce que nous apprend l'histoire, tout ce que nous voyons de nos yeux est inexplicable. Non-seulement cela est inexplicable, mais cela est absurde, contradictoire. Il y a, entre ces deux termes du problème, un Juif crucifié et la société chrétienne, non plus seulement une opposition inconciliable, mais un abîme d'absurdité et de contradiction.

Si, au contraire, ce Juif crucifié est en même temps le Messie annoncé par les prophètes ; si ce Fils de l'homme est en même temps le Fils de Dieu ; s'il a dit qu'il l'était et qu'il l'ait prouvé par des miracles ; s'il a prédit qu'il mourrait sur la croix, qu'il ressusciterait d'entre les morts, qu'il monterait au ciel, qu'il enverrait le Saint-Esprit, et qu'il avait tenu sa parole, alors, mais seulement alors, tout s'explique. Alors on conçoit que les apôtres aient cru en lui ; alors on conçoit qu'ils aient prêché sa résurrection et sa divinité par toute la terre et qu'ils se soient réjouis de souffrir pour lui toute sorte d'outrages ; alors on conçoit que l'univers soit devenu chrétien ; alors on conçoit que la société chrétienne triomphe de tous les obstacles et qu'elle surpasse de si haut les plus hautes idéalités de Platon et de Socrate.

En un mot, si l'Ancien et le Nouveau Testament sont vrais, l'on conçoit, l'on s'explique ce que nous voyons, l'univers aux pieds d'un Juif crucifié ; mais si l'Ancien et le Nouveau Testament ne sont pas vrais, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, ce que nous voyons, l'univers aux pieds d'un Juif crucifié, est inexplicable ; ce que nous voyons est absurde, ce que nous voyons contredit toutes les lois de l'intelligence ; il faut désespérer de jamais rien comprendre et étouffer la raison humaine.

De là cette conclusion : à raisonner d'après

ces deux faits incontestables, Jésus-Christ est un Juif crucifié et l'univers est chrétien, la manière la plus naturelle d'expliquer le Christianisme et son histoire, ou plutôt la seule manière naturelle, la seule qui soit conforme à la nature des choses, la seule qui réponde à l'idée de cause et d'effet, la seule qui satisfasse aux lois du raisonnement, c'est celle que nous raconte l'Évangile, celle que nous avons vue et que nous verrons ; c'est que le Christ a été annoncé par les prophètes ; c'est que le Christ a fait des miracles ; c'est que le Christ est Dieu !

Ainsi donc les prophéties, les miracles, la divinité de Jésus-Christ, bien loin d'être une difficulté, sont, au contraire, la solution d'une difficulté autrement insoluble, la conciliation nécessaire de deux faits autrement contradictoires et destructifs de la raison humaine.

Faut-il ajouter encore que les principaux faits de l'Évangile sont avoués par les mahométans, par les païens et par les Juifs ?

Les mahométans, dans leur Alcoran, reconnaissent Jésus-Christ comme le Verbe de Dieu et le Messie né miraculeusement de l'immaculée Vierge Marie, qu'ils appellent la *source de toute pureté*, et ils le révèrent comme un grand prophète qui avait l'Esprit de Dieu, ressuscitait les morts, est monté au ciel pour venir à la fin du monde juger tous les hommes, et à qui appartient la justification de l'âme et la conversion du pécheur<sup>1</sup> ; tellement que, dans le code pénal des Turcs, il y a peine de mort, sans rémission ni délai, contre quiconque nierait la mission divine de Jésus-Christ<sup>2</sup>.

Les païens, comme Julien l'Apostat, Hiéroclos, Celse, Porphyre, dans les écrits mêmes qu'ils ont faits contre la religion chrétienne, s'accordent à dire que Jésus-Christ est né d'une pauvre femme de la Judée, qu'il fut lui-même un pauvre artisan, qu'il s'enfuit en Égypte ; que, revenu dans son pays, il rassembla une troupe de pêcheurs, gens sans lettres, grossiers, ignorants ; qu'il se donnait

<sup>1</sup> Voyez *Bibliothèque orient.*, par d'Herbelot, particulièrement les articles ISSA et MIRIAM, et l'*Alcoran*, traduit par Du Ryer, entre autres le chap. intitulé MARIE.

—<sup>2</sup> *Tableau général de l'Empire ottoman*, par M. d'Ohs-son, t. 3, in-fol.



pour Dieu, enseignait une morale dure et austère et fut attaché à la croix ; qu'enfin lui et ses disciples faisaient des miracles, guérissaient les malades. Seulement ils attribuent ces miracles à la magie, toujours à un pouvoir surhumain<sup>1</sup>.

Les Juifs, dans les histoires qu'ils ont faites de Jésus-Christ, racontent « qu'il naquit de Marie, à Bethléhem ; qu'il se retira dans la haute Galilée et y demeura plusieurs années ; qu'il déroba dans le temple le nom ineffable de Jéhova, et, par la vertu de ce nom, opérerait toutes sortes de miracles ; qu'il disait : Ma mère m'a enfanté sans cesser d'être vierge ; je suis le Fils de Dieu ; c'est moi qui ai créé le monde ; c'est de moi qu'Isaïe a parlé lorsqu'il a dit : « Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils, et elle le nommera Emmanuel. » Ils racontent que, pour prouver ce qu'il disait, il ressuscita des morts, guérit des lépreux et fut adoré de plusieurs qui lui dirent : « Vous êtes véritablement le Fils de Dieu ; » qu'il entra triomphant à Jérusalem, monté sur un âne, et qu'il criait au peuple : « Je suis celui dont le prophète Zacharie a prédit la venue en ces termes : Voici votre Roi qui viendra à vous, ce roi juste et sauveur ; il est pauvre et monté sur un âne ; » que, les sages et les sénateurs ayant résolu de le faire mourir, Judas, qui s'était mis parmi ses disciples, le leur livra pendant les fêtes de Pâque ; que Jésus, ayant été pris, fut condamné par le grand et le petit sanhédrin, attaché à une colonne de marbre, fouetté et couronné d'épines ; qu'ayant eu soif il demanda un peu d'eau, et on lui donna du vinaigre. L'ayant bu il poussa un grand cri et dit : « C'est de moi que David, mon aïeul, a écrit : Ils m'ont donné du fiel pour nourriture et du vinaigre pour étancher ma soif. » Il se mit ensuite à pleurer et dit en se plaignant : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Les sages lui dirent : « Si tu es le Fils de Dieu pourquoi ne te délivres-tu pas de nos mains ? » Jésus répondit : « Mon sang doit expier les péchés des hommes, ainsi que l'a prédit Isaïe par ces mots : Sa blessure sera notre salut. » Enfin il fut pendu

et son corps enterré sur le soir. Le troisième jour, ses disciples étant venus au tombeau et n'y ayant pas trouvé son corps, ils se mirent à crier : « Il n'est pas dans le tombeau, il est monté au ciel comme il nous l'a dit pendant qu'il était vivant. » C'est que Judas avait enlevé le corps pour se moquer d'eux.

« Cependant douze hommes, qui se disaient les envoyés du pendu, parcouraient les royaumes pour lui faire des sectateurs ; ils s'attachèrent un grand nombre de Juifs, parce qu'ils avaient beaucoup d'autorité et qu'ils confirmaient la religion de Jésus. Les sages, affligés de ce progrès, recoururent à Dieu et lui dirent : « Jusques à quand, Seigneur, souffrirez-vous que les Nazaréens prévalent contre nous et qu'ils massacrent un nombre infini de vos serviteurs ? Nous ne sommes plus qu'un très-petit nombre. » Alors Simon Céphas, qui avait beaucoup d'autorité parmi les Nazaréens, parce qu'il ressuscitait des morts et faisait d'autres miracles, dit aux Nazaréens assemblés dans leur métropole : « Jésus, dont je suis l'envoyé, m'a ordonné de venir vers vous ; promettez-moi avec serment de faire tout ce que je vous commanderai. — Nous le ferons, » s'écrièrent-ils. Alors Simon leur dit : « Il faut que vous sachiez que ce pendu a été l'ennemi des Juifs et de leur loi, et que, suivant la prophétie d'Osée, ils ne sont pas son peuple. Quoiqu'il soit en son pouvoir de les détruire en un moment, il ne veut pas le faire ; mais il désire, au contraire, qu'ils restent sur la terre pour qu'ils soient un monument éternel de son supplice. Au reste Jésus n'a souffert que pour vous racheter de l'enfer, et il vous commande, par ma bouche, de ne point faire de mal aux Juifs, de leur faire, au contraire, tout le bien qui dépendra de vous. » Ils lui répondirent : « Nous exécuterons ponctuellement tout ce que vous nous avez ordonné ; nous vous demandons seulement de demeurer avec nous. — J'y resterai, leur dit-il, si vous voulez me bâtir une tour au milieu de la ville pour me servir de logement. » On lui bâtit une tour, dans laquelle il s'enferma, vivant de pain et d'eau, l'espace de six ans, au bout desquels il mourut, et fut enterré dans cette même tour comme il l'avait or-

<sup>1</sup> Bullet, *Hist. de l'établissement du Christianisme*.

donné. On voit encore à Rome cette tour, qu'on appelle *Péter*, qui est le nom d'une pierre, parce que Simon était assis sur une pierre jusqu'au jour de sa mort<sup>1</sup>. »

Voilà un abrégé textuel de l'histoire de Jésus-Christ, telle que les rabbins l'ont arrangée et que les Juifs ont coutume de la lire manuscrite, la nuit de Noël, pour blasphémer le Sauveur, A part les insinuations impies et quelques circonstances ridicules, comme que le pendu fut attaché à un tronc de chou, attendu qu'il avait enchanté tous les arbres et que tous se rompaient lorsqu'on voulait l'y clouer, on voit dans ce récit ennemi les mêmes faits que dans l'Évangile. On y voit jusqu'au voyage de saint Pierre à Rome et la reconnaissance que doivent les Juifs à la protection des Papes.

Si l'on considère les aveux que renferme cette histoire rabbinique, ainsi que d'autres pareilles qui ont cours parmi les Juifs, l'on ne s'étonnera point de ce qu'on lit dans Josèphe. Cet auteur écrivait environ soixante ans après la mort de Jésus-Christ et peu avant le règne de Trajan. Nous avons vu par Tacite et par Pline que le Christ et les chrétiens étaient fort connus alors des Romains. Le but que se propose l'historien Juif est de relever la gloire de sa nation. Dans cette vue il ne craint pas de dissimuler certaines choses qu'il pensait devoir faire une impression défavorable dans l'esprit des lecteurs, comme le massacre des Sichémites par les enfants de Jacob, tandis que, de l'autre côté, il applique à Vespasien les oracles qui annonçaient les grandeurs du Messie. De son temps il y avait un grand nombre de Juifs à demi chrétiens, comme les Nazaréens et les Ébionites, qui reconnaissaient Jésus-Christ pour le Messie et avouaient ses miracles et sa résurrection. D'ailleurs la séparation des Juifs et des chrétiens n'était point encore complète, et, dans l'esprit des gentils, les chrétiens passaient encore pour une branche du Judaïsme. Il était donc dans les intérêts de Josèphe d'en parler comme il fait dans ce passage.

Après avoir raconté une sédition sous le

gouvernement de Pilate il ajoute : « En ce temps exista Jésus, homme sage, si toutefois il faut l'appeler homme ; car il faisait des œuvres merveilleuses et fut le docteur des hommes qui reçoivent la vérité avec plaisir. Il s'attacha beaucoup de disciples d'entre les Juifs et d'entre les gentils. Celui-ci était le Christ. Pilate l'ayant condamné à la croix, sur les poursuites des premiers de notre nation, ceux qui l'avaient aimé d'abord ne cessèrent point pour cela ; car le troisième jour il leur apparut de nouveau vivant. Les divins prophètes avaient dit de lui ces choses merveilleuses et une infinité d'autres ; la tribu des chrétiens, qui ont pris de lui leur nom, n'a pas défailli jusqu'à nos jours<sup>1</sup>. »

Ce passage, que nous avons traduit le plus littéralement possible, se trouve dans tous les manuscrits ; il a été cité tout au long par Eusèbe, saint Jérôme et un grand nombre d'autres anciens. Tout prouve qu'il est authentique ; pour y trouver de la difficulté il faut y en mettre ; c'est ce qu'ont fait certains critiques protestants. Ils s'étonnent qu'un Juif dise de Jésus qu'il était le Christ. Cependant rien de plus simple. Comme nous le voyons par Tacite, Suétone et Pline, tout le monde connaissait alors ce personnage extraordinaire sous le nom de Christ. Josèphe ayant commencé d'en parler sous le nom de Jésus, il était naturel d'ajouter que ce Jésus était le Christ, connu de tout le monde et dont les chrétiens avaient pris leur nom. Il n'est pas dit que Josèphe le reconnût pour le Messie annoncé par les prophètes. Cela fût-il, il n'aurait encore parlé que comme les Juifs Ébionites. Quand il doute si on devait l'appeler un homme, ce n'est pas qu'il pensât qu'on dût l'appeler Dieu, mais prophète<sup>2</sup>. Il ne dit pas précisément qu'il soit ressuscité, mais qu'il apparut vivant le troisième jour. Crût-il même sa résurrection, avec les Juifs Ébionites, il pouvait n'en rester pas moins Juif. Finalement, lorsqu'on pense, d'un côté, aux histoires que les rabbins ont faites de Jésus-Christ, et de l'autre aux circonstances dans lesquelles Josèphe écrivait, il n'y a rien que de naturel dans ce qu'il dit.

<sup>1</sup> Toldoth Jesu. Bullet.

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 18, c. 4. — <sup>2</sup> Josèphe emploie le mot *άνηρ*, *vir*, et non pas *άνθρωπος*, *hom* ?



Mais pourquoi nous arrêter à ces minuties de critique lorsque le genre humain tout entier se lève pour nous apprendre que le Médiateur, après avoir été attendu pendant quatre mille ans, est venu depuis environ dix-huit siècles, et que ce médiateur est Jésus-Christ ?

C'est un fait que, depuis le commencement du monde, toutes les nations de la terre attendaient un Roi, un Législateur, un Saint, un Sauveur, un Médiateur, un Réparateur de toutes choses, et même qu'elles s'attendaient à le voir paraître il y a dix-huit siècles, et dans la Judée. Outre les preuves que nous avons déjà vues ailleurs, nous avons le témoignage non suspect de Suétone et de Tacite, parmi les anciens, et de trois incrédules, Boulanger, Voltaire et Volney, parmi les modernes.

D'abord Suétone, ainsi que Tacite, rapporte, dans la vie de Vespasien, qu'une *antique et constante tradition répandue dans tout l'Orient annonçait qu'il devait en ce temps-là sortir de la Judée le Dominateur du monde*. « Les Romains, dit Boulanger, tout républicains qu'ils étaient, attendaient, du temps de Cicéron, un roi prédit par les sibylles, comme on le voit dans le livre de la *Divination* de cet orateur philosophe ; les misères de leur république en devaient être les annonces et la monarchie universelle la suite. » Puis il montre que l'attente de ce personnage extraordinaire était partagée non-seulement par les *Hébreux*, mais encore par les *Grecs*, les *Égyptiens*, les *Chinois*, les *Japonais*, les *Siamois*, les *Américains*, les *Mexicains*. « Enfin, conclut-il, il n'y a aucun peuple qui n'ait eu son expectative de cette espèce <sup>1</sup>. » Voltaire atteste la même chose, et, de plus, il montre de quel côté les divers peuples attendaient ce Désiré de toutes les nations. Voici ses paroles : « C'était, de temps immémorial, une maxime chez les Indiens et chez les Chinois que le *Sage* viendrait de l'Occident. L'Europe, au contraire, disait qu'il viendrait de l'Orient. Toutes les nations ont toujours eu besoin d'un Sage <sup>2</sup>. » Voilà ce que dit Voltaire. Sur quoi il est aisé de remarquer que la Judée, d'où, selon Tacite et

Suétone, devait sortir ce Dominateur du monde, est précisément à l'occident des Indiens et des Chinois et à l'orient de l'Europe. Le témoignage de Volney est conforme aux autres. De plus il nous rappelle encore sous quels titres ou qualités la croyance universelle attendait le Sauveur du monde. Voici ses paroles : « Les traditions sacrées et mythologiques des temps antérieurs (à l'ère chrétienne) avaient répandu dans toute l'Asie la croyance d'un *grand Médiateur* qui devait venir, d'un *Juge final*, d'un *Sauveur futur*, *Roi*, *Dieu conquérant et législateur*, qui ramènerait l'âge d'or sur la terre et délivrerait les hommes de l'empire du mal <sup>1</sup>. »

Ainsi donc, pendant quatre mille ans, tous les peuples attendaient le Médiateur avec une espérance toujours croissante, jusqu'à il y a dix-huit siècles, que Jésus-Christ est venu se faire reconnaître pour le Sauveur attendu, et depuis ce moment, du moins dès qu'il entend parler de Jésus-Christ, aucun peuple ne l'attend plus ; en sorte que, depuis dix-huit siècles tous les peuples sans exception s'accordent à proclamer ou bien que le Médiateur est venu, et qu'il est Jésus-Christ, ou bien que le genre humain tout entier s'est trompé en attendant ce Médiateur pendant quatre mille ans et en cessant de l'attendre depuis que Jésus-Christ a paru sur la terre, c'est-à-dire, depuis dix-huit siècles, tous les peuples du monde s'accordent à proclamer hautement que Jésus-Christ est le Médiateur attendu si longtemps, ou bien qu'il faut nier la raison humaine. Quant aux peuples tout à fait sauvages, comme les cannibales et autres anthropophages, qui ne deviennent hommes qu'en devenant chrétiens, qui ne sortent de leur profond abrutissement qu'à mesure qu'ils commencent à connaître cet Homme-Dieu et à croire en lui, ils lui rendent par là même un témoignage encore plus éclatant.

Enfin les Juifs, plus que tous les autres peuples, s'attendaient à voir paraître le Messie, il y a dix-huit siècles ; aussi, lorsqu'à cette époque Jésus-Christ parut, une grande partie d'entre eux le reconnurent pour le

<sup>1</sup> *Recherches sur l'orig. du Despot. orient.*, sect. 10. —

<sup>2</sup> *Addition à l'Hist. gén.*, p. 15, édit. de 1763.

<sup>1</sup> *Ruines*, p. 226.

Sauveur attendu, d'autres prirent pour lui divers personnages plus ou moins connus dans l'histoire; et si maintenant les restes des Juifs attendent encore sans plus fixer aucun terme, ils n'en conviennent pas moins avec tout l'univers que les temps où le Médiateur a dû venir, selon les prophètes, sont accomplis depuis environ dix-huit cents ans. En outre, cette vaine attente et ce prodigieux aveuglement de leur part ayant été prédits par les mêmes prophètes qui ont annoncé l'époque, les circonstances et les suites de la venue du Messie, bien loin d'être une difficulté, sont une preuve de plus, et une preuve toujours subsistante. Dans le vrai les Juifs n'attendent plus que le Messie vienne, mais seulement qu'il se manifeste; ils conviennent généralement qu'il est venu dans les temps prédits par les prophètes, mais qu'il reste caché à cause de leurs péchés et que le prophète Élie le manifestera : ce qui est très-vrai. Le Messie est venu, mais il reste caché pour eux à cause de leurs péchés, et Élie viendra le leur faire reconnaître.

Ainsi les principaux faits de l'Évangile sont prouvés, indépendamment de l'Évangile, et par le contraste du genre humain qui a attendu pendant quatre mille ans et qui depuis dix-huit cents ans n'attend plus, et par le témoignage des mahométans, des païens et des Juifs, et par la conséquence nécessaire de ces deux faits incontestables : Jésus-Christ est un Juif crucifié et l'univers est chrétien.

Avec quelle foi et quel amour ne lirons-nous donc pas l'Évangile même ! L'Évangile, dont un homme non suspect a dit : « Ce divin livre, le seul nécessaire à un chrétien, le plus utile de tous à quiconque même ne le serait pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'âme l'amour de son auteur et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage, jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant <sup>1</sup>. » Si l'impie parle ainsi de l'Évangile, que fera donc le chrétien ?

Pour l'homme de bonne volonté, qui cher-

che Dieu avec humilité de cœur, l'Évangile porte avec lui-même sa preuve. L'esprit de vérité, de charité, de vie et d'amour, y respire à chaque page. Les apôtres y racontent, avec une candeur et une simplicité inimitables, leurs propres défauts, leurs propres fautes, les souffrances, les humiliations de leur Maître, sans aucune invective contre ses ennemis. Il y a quelquefois dans leurs récits des différences, comme celle des deux généalogies, qu'auraient certainement évitées ou expliquées des auteurs qui se seraient concertés ensemble. On voit que chacun écrivait de l'abondance de son cœur et de l'abondance des choses, non comme faisant un livre, mais un souvenir de piété pour des amis et des frères, dont la mémoire suppléait aux lacunes. En effet la tradition nous apprend que saint Matthieu écrivit ainsi son Évangile pour les chrétiens de la Palestine, saint Marc pour les chrétiens de Rome, saint Luc pour les chrétiens de la Grèce, et saint Jean pour ceux de l'Asie Mineure. Les personnes, les circonstances étant différentes, il n'est pas étonnant que, sur une multitude infinie de choses à dire, l'un dise ce que n'a pas dit un autre ou qu'il dise les mêmes choses, mais dans un ordre différent. En quoi tous les apôtres s'accordent, c'est à donner leur vie pour attester ce qu'ils ont vu et entendu. Quelqu'un a dit : « Je crois volontiers des témoins qui se font égorger. » Tout le monde pensera de même.

Lisons donc avec foi et amour, méditons jour et nuit ce livre divin, ce livre écrit par des témoins oculaires qui l'ont signé de leur sang, reçu en dépôt par d'autres témoins qui n'ont cessé de le publier par toute la terre ; ce livre pour lequel sont morts plus de témoins qu'il n'y a de lettres dans toutes ses pages ; ce livre dont la simple lecture a arraché ces paroles d'admiration à un des chefs de l'incrédulité moderne : « Je vous avoue que la majesté des Écritures m'étonne, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou

<sup>1</sup> Rousseau, Réponse au roi de Pologne.



d'un ambitieux sectaire? Quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tout le prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ; la ressemblance est si frappante que tous les Pères l'ont sentie et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au Fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate, mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et, si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que la justice; Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer sa patrie; avant qu'il eût défini la vertu la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme<sup>1</sup> la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples<sup>2</sup>. La mort de Socrate, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus, expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoi-

sonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu<sup>3</sup>.

Après ces témoignages non suspects nous ne citerons plus qu'un seul homme, mais un de ces hommes bien rares, que la Providence suscite de loin en loin pour châtier et réformer les peuples et les rois, et changer la face de l'univers; un homme qui, dans l'histoire de l'humanité, marche à la suite de Nabuchodonosor, de Cyrus, d'Alexandre, de César, de Charlemagne. Cet homme est Napoléon. Après qu'il eut servi à Dieu de verge de fer pour briser ou relever les rois et les trônes, il osa mettre la main sur l'Église de Dieu. Bientôt il se vit brisé lui-même et jeté sur un rocher solitaire de l'Océan. Là, considérant à loisir toute la différence qu'il y a des œuvres de l'homme à l'œuvre de Dieu, il en concluait toujours la divinité du Christ: « Je connais les hommes, disait-il, et je vous dis que Jésus n'est pas un homme<sup>2</sup>. » Puis, après avoir développé les motifs de sa conviction, motifs qui, d'après le résumé qu'en a fait un écrivain sur le récit des témoins oculaires, étaient au fond les mêmes que ceux qu'on vient de lire dans le présent livre de cette histoire, il dit un jour à un de ses vieux compagnons d'armes: « Vous ne voyez pas que Jésus est Dieu? Eh bien! j'ai eu tort de vous faire général<sup>3</sup>. »

Napoléon racontait une autre fois, à Sainte-Hélène, qu'on avait fait plusieurs fois des tentatives auprès de lui pour l'engager à se déclarer le chef de la religion en mettant de côté le Pape. « On ne se bornait pas là, disait-il; on voulait que je fisse moi-même une religion à ma guise, m'assurant qu'en France et dans le reste du monde j'étais sûr de ne pas manquer de partisans et de dévots du nouveau culte. Que répondre à de pareilles sottises? Un jour, cependant, que j'étais pressé sur ce sujet par un personnage qui voyait là-dessous une grande pensée politique, je l'ar-

<sup>1</sup> Tous les philosophes du dernier siècle ont déclamé avec un *fanatisme furieux* contre les Juifs. Ce peuple les embarrasse. — <sup>2</sup> Est-ce à cause qu'il rendait seul un culte au vrai Dieu qu'il était le plus vil de tous les peuples?

<sup>1</sup> Rousseau, *Emile*, l. 4. — <sup>2</sup> *Conversations religieuses de Napoléon*, par le chevalier de Beauterne, p. 116, en note. — <sup>3</sup> *Ibid.*, dans la même note.

rétai tout court : « Assez, Monsieur, assez ! Voulez-vous aussi que je me fasse crucifier ? » Et comme il me regardait d'un air étonné : « Ce n'est pas là votre pensée, ni la mienne non plus ; eh bien ! Monsieur, c'est là ce qu'il faut pour la vraie religion, et après celle-là je n'en connais pas ni n'en veux connaître une autre <sup>1</sup>. »

Ces pensées et ces sentiments étaient si profondément empreints dans tout son être que, lorsque, dans sa petite intimité, il rencontrait des assertions monstrueuses, impudentes, cyniques, qui excitaient son indignation ou sa surprise, sans le porter à la colère, il s'écriait : *Jésus ! ... Jésus ! ...* et se signait, c'est-à-dire faisait sur lui-même le signe de la croix <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Conversations religieuses de Napoléon*, p. 111 et 112.

<sup>1</sup> *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. 2, p. 161, édit. 1840.



## LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

DE L'AN 29 A L'AN 66 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

## Les apôtres fondent l'Église.

Ubi Petrus, ibi Ecclesia.

S. AMBR., in *Psalm.* 40, v. 30.

Quatre grandsempires ont passé l'un après l'autre sur la terre : les Assyriens, les Mèdes et les Perses, les Grecs, les Romains. Les prophètes en avaient marqué d'avance les caractères différents ; l'histoire, tant sacrée que profane, est là pour montrer la justesse de la prédiction. Ces quatre empires, ou ces quatre dynasties du même empire, devaient faire place à un empire nouveau, qui, sous l'emblème d'une pierre détachée de la montagne sans la main d'aucun homme, remplirait bientôt le monde entier. Sa destinée est différente de celle des autres ; il ne passera jamais à un autre peuple et durera éternellement<sup>1</sup>. Ce nouveau royaume, cet empire immortel, c'est l'Église dont nous écrivons l'histoire.

Douze hommes, réduits pour le moment à onze, devaient fonder ce nouvel empire. Nous les avons laissés, avec les autres disciples, sur la montagne des Oliviers, où Jésus les avait conduits le quarantième jour après sa résurrection, et d'où, les ayant bénis, il était monté au ciel en leur présence. Une nuée lumineuse l'avait dérobé à leurs yeux, et ils regardaient encore quand deux hommes vêtus de blanc parurent auprès d'eux et leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous là, regardant au ciel ? Ce Jésus que vous y avez vu monter en reviendra de la même manière à la fin des siècles. » Alors ils retournèrent pleins de joie de la montagne à

Jérusalem, et, entrés dans la maison, ils montèrent à la chambre haute où demeuraient Pierre et Jean, Jacques et André, Philippe et Thomas, Barthélemi et Matthieu, Jacques, fils d'Alphée, et Simon le Chananéen, et Jude, frère de Jacques. Tous ceux-ci persévéraient unanimement dans la prière avec les pieuses femmes, et Marie, mère de Jésus, et ses frères ou ses parents<sup>1</sup>.

Pierre est ici nommé le premier comme ailleurs ; il s'appelait dans l'origine Simon, fils de Jona ou Jean. La première fois que Jésus le vit il lui donna le nom de Céphas ou Pierre<sup>2</sup>. Plus tard il parut pourquoi. Pierre ayant répondu à son Maître : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, » Jésus lui répondit à son tour ; « Bienheureux es-tu, Simon, fils de Jona ; car ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est au ciel. Et moi aussi je te dis : Tu es Pierre, et sur cette même pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévauront point contre elle. Et c'est à toi que je donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux<sup>3</sup>. » A la veille de mourir Jésus lui disait encore : « Simon, Simon, voici que Satan vous a demandés à cribler comme on fait le froment ; mais moi j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. Alors donc que tu seras converti un jour

<sup>1</sup> Dan., 2.<sup>1</sup> Act., 1, 9-14. — <sup>2</sup> Jean, 1-42. — <sup>3</sup> Matth., 16, 17-19.

affermiss tes frères <sup>1</sup>. » Jusque-là ce sont des promesses, des recommandations pour l'avenir. Quelques jours avant son ascension Jésus lui commande au présent : « Simon, fils de Jean, pais mes agneaux, pais mes brebis <sup>2</sup>. » Alors seulement il fut investi de sa charge. C'est à ce même Pierre, et, avec lui, aux autres apôtres dont il était le chef, que Jésus-Christ dit en les quittant : « Il m'a été donné toute puissance au ciel et sur la terre ; allez donc enseigner toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé ; et voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du monde <sup>3</sup>. »

Telles sont les promesses de Jésus-Christ à ses apôtres. Il y a des chrétiens dévoyés qui en ont grand'peur. Dans leurs histoires ecclésiastiques les protestants font semblant de ne pas les voir, ou bien ils assurent qu'ils n'y voient aucunement ce qu'y ont vu les chrétiens de tous les lieux et de tous les temps. Cela peut être. Dieu a dit : « Que la lumière soit ; et la lumière fut ; » et cependant quand on ferme les yeux on ne voit pas la lumière. Le vrai de tout cela, c'est que cette pierre, devenue montagne, qui remplit toute la terre, les offusque ; son unité compacte, son immuable solidité, ils les déclarent un abus ; ils voudraient bien qu'elle fût demeurée pierre qui roule. Les siècles chrétiens ne pensent pas comme eux.

Jésus avait commandé à ses apôtres de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'y attendre la promesse du Père, la vertu de l'Esprit-Saint qui devait descendre sur eux. Ce fut dans ces jours d'attente que Pierre déploya pour la première fois l'autorité dont il était revêtu. Le Sauveur avait choisi douze apôtres suivant les douze tribus d'Israël ; ce nombre sacré n'était plus complet depuis que le traître Judas s'était pendu. Il s'agissait de lui donner un successeur. « Pierre, dit le docteur le plus célèbre de tout l'Orient, saint Chrysostome, Pierre, sans aucun doute, aurait pu, lui seul, faire ce choix, vu que le Seigneur, par ces paroles : *Affermiss tes frères*,

avait placé tous les autres sous sa main. Toutefois, par condescendance, il en remit le jugement à la multitude, afin de lui rendre plus vénérable celui qu'elle choisirait et pour ne point exciter sa jalousie <sup>1</sup>. » Il tint donc une assemblée où se trouvèrent environ cent vingt hommes, y rappela le funeste sort de Juda, ainsi que le champ du sang acheté du prix de sa trahison, et décida qu'il fallait qu'un autre prît sa charge d'évêque ; puis il régla qu'on devait le choisir parmi ceux qui avaient toujours été avec Jésus-Christ afin qu'il pût rendre témoignage de sa résurrection. L'assemblée en présenta deux, Joseph Barsabas, surnommé Juste, et Mathias. Comme ils paraissaient tous les deux également dignes, on résolut, après une fervente prière, de jeter le sort, qui tomba sur Mathias ; et dès ce moment ce disciple fut compté parmi les apôtres et devint participant de toutes leurs prérogatives <sup>2</sup>. »

On approchait de la Pentecôte ou cinquantième jour après la Pâque. C'était une fête aussi solennelle que la Pâque même ; elle rappelait ce jour mémorable où, sept semaines après la sortie d'Égypte, l'Éternel publia sa loi sur le mont Sinaï, au milieu des foudres et des éclairs, et l'écrivit ensuite sur deux tables de pierre, que Moïse brisa au pied de la montagne quand il vit le peuple adorant le veau d'or. Cette action de Moïse rompant les premières tables de la loi faisait entendre que la législation qu'il établissait alors n'aurait qu'un temps et qu'elle serait remplacée un jour par une autre. Peu avant sa mort il parla aux enfants d'Israël du futur Législateur en ces termes : « L'Éternel, votre Dieu, vous suscitera, de votre nation et du milieu de vos frères, un prophète comme moi ; c'est lui que vous devrez écouter <sup>3</sup>. » Jérémie avait également annoncé cette loi nouvelle. « Il viendra des jours, dit le Seigneur, et je ferai avec la maison d'Israël et la maison de Juda une alliance nouvelle et différente de celle que j'ai faite avec leurs pères quand je les tirai d'Égypte. Voici quelle sera cette alliance :

<sup>1</sup> Chrys., *Homil. 3 in Act. Apost.*, n. 2 et 3. Voir encore une autre homélie qu'on croit être de S. Grégoire de Nysse. Combéfis, *Biblioth. PP. concion.*, t. 7, p. 222. — <sup>2</sup> Act., 1, 15-26. — <sup>3</sup> Deut., 18, 15.

<sup>1</sup> Luc, 22, 31 et 32. — <sup>2</sup> Jean, 21, 15. — <sup>3</sup> Matth., 28, 18.



Je mettrai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leurs cœurs ; je serai leur Dieu et ils seront mon peuple <sup>1</sup>. » Cette prédiction allait s'accomplir en présence d'une foule innombrable, que la solennité de la fête et l'attente plus vive que jamais du Messie avaient attirée à Jérusalem de toutes les parties de la terre.

Le jour de la Pentecôte, les apôtres, unis de sentiment, étaient encore réunis dans le même lieu, à ce que l'on croit, sur la montagne de Sion, lorsque tout d'un coup il retentit un grand bruit, semblable à celui d'un vent impétueux qui remplit toute la maison où ils étaient assis ; il leur apparut comme des langues de feu divisées, et il s'en reposa sur chacun d'eux ; symboles de l'ardeur et de la lumière nouvelle que l'Esprit-Saint allumait dans leurs cœurs ainsi que de la divine éloquence qu'il leur communiquait. Ce bruit extraordinaire attira sur la sainte montagne une grande multitude de Juifs, qui s'y trouvèrent surpris de nouveaux prodiges. Quoiqu'ils fussent de diverses nations et qu'ils parlassent des langues différentes, chacun entendit néanmoins les apôtres parler distinctement la sienne. Ainsi l'entendirent les Parthes, les Mèdes, les Élamites ; ceux de la Mésopotamie, de la Cappadoce, du Pont et de l'Asie proconsulaire ; ceux de la Phrygie, de la Pamphylie, de l'Égypte et de la Libye cyrénaïque ; enfin les Crétois, les Arabes et les Romains, les uns fixés à Jérusalem et les autres n'y faisant que séjourner à cause de la fête, les uns Juifs d'origine, les autres seulement de religion. Tous, au premier abord, furent frappés d'étonnement et se disaient l'un à l'autre : « Que veut dire ceci ? » Mais d'autres disaient en raillant : « C'est qu'ils sont pleins de vin nouveau. »

Alors Pierre, debout avec les onze, éleva la voix et leur dit : « Hommes de la Judée, et vous tous qui habitez Jérusalem, considérez ce que je vais vous dire et prêtez l'oreille à mes paroles. » Il leur apprit que ni lui ni ses compagnons n'étaient ivres, mais qu'on voyait l'accomplissement de la promesse que Dieu avait faite par le prophète Joël, de ré-

pandre un jour sur ses serviteurs et ses servantes toute l'abondance de son Esprit. Il leur rappela les vertus et les miracles opérés au milieu d'eux par « Jésus de Nazareth, que vous avez crucifié par la main des méchants et mis à mort. Mais Dieu l'a ressuscité, comme il l'avait prédit ; » ce qu'il prouva par plusieurs endroits des psaumes. « Ce Jésus donc, Dieu l'a ressuscité, et nous en sommes tous témoins. Après donc qu'il a été élevé au ciel par la main de Dieu et qu'il a reçu du Père la promesse de l'Esprit-Saint, il a répandu cet Esprit que maintenant vous voyez et entendez. Car David n'est point monté au ciel ; or lui-même a dit : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que je réduise tes ennemis à te servir de marchepied. » Que toute la maison d'Israël sache donc très-certainement que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié ! »

À ces paroles ils furent touchés de componction dans leur cœur, et ils dirent à Pierre et aux autres apôtres : « Nos frères, que ferons-nous ? » Pierre leur dit : « Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, en rémission de vos péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit ; car la promesse de Dieu est faite à vous, et à vos enfants, et à tous ceux qui sont éloignés, autant que le Seigneur, notre Dieu, en appellera. » Il les instruisit encore par plusieurs autres discours ; il les exhortait, disant : « Sauvez-vous de cette génération perverse. » Ceux donc qui reçurent sa parole de bon cœur furent baptisés ; et il y eut ce jour-là environ trois mille personnes qui se joignirent aux disciples <sup>1</sup>.

Lorsque les enfants des hommes bâtissaient leur tour de Babel Dieu confondit leurs langues ; ils ne s'entendirent plus et furent contraints de se séparer. Lorsque Dieu bâtit son Église pour les y réunir, les descendants de Sem, de Cham et de Japhet accourus de toutes parts, entendent dans la même langue toutes les leurs. La loi de Moïse fut donnée par écrit, en hébreu, à Israël, dans une seule langue, à un seul peuple ; la loi de Jésus-Christ,

<sup>1</sup> Jérém., 31, 31-33.

<sup>1</sup> Act., 2, 1-41.

son Église la parle, la publie, dès le premier jour, à tous les peuples et dans toutes les langues, et, ce qui n'est pas moins digne d'attention, elle la publie ainsi, elle se publie elle-même, elle se manifeste dès le premier jour à tous les peuples et dans toutes les langues, par la voix de son chef, et elle se publie, et elle se manifeste de la sorte à l'époque mémorable où les deux extrémités de la terre, l'empire de la Chine et l'empire de Rome, se donnaient la main par-dessus la mer Caspienne.

Le Saint-Esprit était descendu sur les apôtres vers la troisième heure du jour, pendant qu'on offrait le sacrifice du matin. Vers la neuvième heure, pendant qu'on offrait le sacrifice du soir, Pierre et Jean montèrent au temple. Ils remarquèrent à l'une des portes, appelée la Belle, un pauvre, boiteux dès sa naissance, qui leur demanda l'aumône. Pierre lui dit : « Regarde-nous. » Et il les regardait attentivement, espérant recevoir quelque chose d'eux. Pierre dit alors : « Pour de l'or ou de l'argent, je n'en ai point; mais ce que j'ai, je te le donne. Au nom de Jésus-Christ le Nazaréen, lève-toi et marche ! » Aussitôt, lui ayant donné la main, ses pieds se raffermirent ; il s'élança de terre, et, marchant et sautant, entra dans le temple avec les deux apôtres. Le bruit d'un pareil prodige attira une grande foule de peuple, qui était tout hors de lui-même d'étonnement; car ils reconnaissaient tous le boiteux. Mais Pierre leur dit : « Hommes d'Israël, pourquoi vous émerveillez-vous de ceci? et pourquoi nous regardez-vous comme si c'était par notre puissance et notre sainteté que nous eussions fait marcher cet homme? Le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob, le Dieu de nos pères a glorifié son Fils Jésus, lequel vous avez livré et renié devant Pilate, quoiqu'il jugeât qu'il devait être absous; mais vous avez renié le Saint et le Juste, et vous avez demandé qu'il vous donnât un meurtrier, et vous avez fait mourir l'Auteur de la vie. Mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts et nous en sommes témoins. Or c'est par la foi en son nom que son nom a affermi cet homme que vous voyez et que vous connaissez; c'est la foi qui est par lui qui a donné

à cet homme une entière guérison en la présence de vous tous. Et maintenant, mes frères, je sais que vous l'avez fait par ignorance, aussi bien que vos chefs; mais Dieu a accompli de cette sorte ce qu'il avait prédit par la bouche de tous les prophètes, que son Christ souffrirait. Faites donc pénitence et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés pour les temps du rafraîchissement que le Seigneur doit donner, lorsqu'il enverra ce Jésus-Christ qui vous a été annoncé. Car il faut que le ciel le reçoive jusqu'au temps du rétablissement de toutes choses, que Dieu a prédit par la bouche de tous ses saints prophètes, depuis le commencement du monde. Moïse a dit : « Le Seigneur, votre Dieu, vous suscitera un prophète comme moi d'entre vos frères; vous l'écouteriez dans tout ce qu'il vous dira, et quiconque n'aura pas écouté ce prophète sera exterminé du milieu du peuple. » Et tous les prophètes, depuis Samuel, ont prédit ces jours. Vous êtes les enfants des prophètes et de l'alliance que Dieu a établie avec nos pères, en disant à Abraham : « En ta race seront bénies toutes les familles de la terre. » C'est pour vous premièrement que Dieu, qui a ressuscité son Fils, l'a envoyé pour vous bénir, afin que chacun de vous se convertisse de son iniquité. »

Cette seconde prédication ne fut pas moins efficace que la première, car, sans compter les femmes et les enfants, qui ne devaient pas être en petit nombre, il se convertit cinq autres mille hommes<sup>1</sup>.

Pierre et Jean parlaient encore au peuple lorsque survinrent les prêtres, le commandant militaire du temple et les saducéens, ne pouvant souffrir qu'ils enseignassent le peuple et qu'ils enseignassent la résurrection des morts en la personne de Jésus; et, les ayant arrêtés, ils les mirent en prison jusqu'au lendemain; car c'était déjà le soir. Or il arriva que le lendemain les princes, les sénateurs et les docteurs de la loi s'assemblèrent dans Jérusalem, avec Anne, le grand-prêtre, Caïphe, Jean, Alexandre et tous ceux qui étaient de la race pontificale. Et, les faisant

<sup>1</sup> Act., 3.



paraître au milieu d'eux, ils les interrogèrent : « Par quelle puissance ou au nom de qui avez-vous fait ceci ? » Alors Pierre, rempli de l'Esprit-Saint, leur dit : « Princes du peuple et sénateurs d'Israël, écoutez : puisqu'aujourd'hui l'on nous demande raison du bien que nous avons fait à un homme impotent, et que l'on veut s'informer de la manière dont il a été guéri, sachez, vous tous, ainsi que tout le peuple d'Israël, que c'est au nom de Jésus-Christ le Nazaréen, que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité d'entre les morts ; oui, que c'est en ce nom que cet homme est ici guéri devant vous. C'est lui cette pierre, qui a été rejetée par vous architectes, qui a été faite la principale pierre de l'angle ; et il n'est pas de salut en aucun autre ; car aucun autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés. »

Or, voyant la hardiesse de Pierre et de Jean, connaissant d'ailleurs que c'étaient des hommes sans lettres et du commun du peuple, ils en furent étonnés. Ils savaient aussi qu'ils avaient été avec Jésus, et, comme ils voyaient debout avec eux l'homme qui avait été guéri, ils n'avaient rien à contredire. Cependant ils leur commandèrent de sortir du conseil et se mirent à délibérer entre eux, disant : « Que ferons-nous à ces hommes-là ? Car il a été fait par eux un miracle qui est connu de tous les habitants de Jérusalem ; cela est manifeste et nous ne pouvons le nier. Mais, pour empêcher que le bruit ne s'en répande davantage parmi le peuple, défendons-leur avec menaces de parler à l'avenir de ce nom-là à qui que ce soit. » Et, les ayant fait appeler, ils leur défendirent de parler en quelque manière que ce fût ni d'enseigner au nom de Jésus. Mais Pierre et Jean, répondant, leur dirent : « Jugez vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu ; car, pour nous, nous ne pouvons ne point dire les choses que nous avons vues et entendues. » Mais eux les renvoyèrent avec menaces, ne sachant comment les punir à cause du peuple, parce que tous glorifiaient Dieu de ce qui était arrivé ; car l'homme sur qui avait été fait ce miracle de guérison avait plus de quarante ans.

Après donc qu'on les eut laissés aller ils vinrent vers les leurs et leur racontèrent tout ce que les princes des prêtres et les sénateurs leur avaient dit. Ce qu'ayant entendu ils élevèrent tous unanimement leur voix à Dieu et lui dirent : « Seigneur, c'est vous qui avez fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent. C'est vous qui avez dit par le Saint-Esprit, parlant par la bouche de notre père David, votre serviteur : « Pourquoi les nations ont-elles frémi et les peuples ont-ils médité de vains complots ? Les rois de la terre se sont levés, et les princes se sont rassemblés contre le Seigneur et contre son Christ. » Et véritablement Hérode et Ponce-Pilate, avec les gentils et les peuples d'Israël, se sont unis ensemble dans cette cité contre votre saint Fils Jésus, que vous avez consacré par votre onction, pour faire tout ce que votre main et votre conseil avaient décrété devoir être fait. Maintenant donc, Seigneur, considérez leurs menaces, et donnez à vos serviteurs la force d'annoncer votre parole avec une entière liberté, étendant votre main afin qu'il se fasse des guérisons, des prodiges et des merveilles, au nom de votre saint Fils Jésus. Et quand ils eurent prié le lieu où ils étaient assemblés trembla ; et ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint, et ils annonçaient la parole de Dieu avec assurance.

L'Église naissante était déjà notablement accrue, Pierre ayant converti trois mille hommes dans sa première prédication et cinq mille dans la seconde, sans comprendre les femmes et les enfants. D'ailleurs il est à croire que les autres apôtres et les principaux disciples n'étaient pas demeurés oisifs, mais qu'ils avaient travaillé avec une ardeur et un succès semblables à augmenter le nombre des fidèles. Cependant cette grande multitude n'avait qu'un cœur et qu'une âme ; nul ne considérait comme à lui rien de ce qu'il possédait, mais toutes choses leur étaient communes. Il n'y avait point de pauvres parmi eux, parce que tous ceux qui possédaient des champs ou des maisons les vendaient et en apportaient le prix aux pieds des apôtres, et on le distribuait à chacun selon qu'il en avait besoin.

Leurs exercices de religion étaient de deux sortes : ils en avaient de communs avec les Juifs, comme de fréquenter le temple aux heures des prières et des sacrifices, où ils s'assemblaient tous sous le portique de Salomon ; mais outre cela ils s'assemblaient en particulier dans les cénacles ou oratoires des maisons les plus commodes et les plus spacieuses. Là ils écoutaient avec une souveraine docilité les instructions des apôtres, persévéraient avec grande ferveur dans une longue oraison et dans la communion de la fraction du pain, c'est-à-dire de l'Eucharistie, comme nous le verrons expliqué plus au long, dans le siècle suivant, par le saint martyr Justin. Après quoi ils prenaient leur nourriture ordinaire avec joie et simplicité de cœur, moins encore pour nourrir leurs corps que l'esprit et la charité mutuels. Ce sont ces repas qui furent appelés dans la suite *agapes*, mot grec qui signifie charité et dilection. Telle était la vie des premiers fidèles ; aussi tout le peuple les craignait et les aimait <sup>1</sup>.

Parmi ceux qui vendaient leurs possessions et en apportaient le prix aux apôtres, par suite d'un vœu qu'ils avaient fait librement, comme l'expliquent les saints Pères, on loue spécialement la fidélité de Joseph, lévite, Cypriot de nation, que les apôtres eux-mêmes surnommèrent Barnabé ou fils de consolation ; mais aussi on rappelle le châtement dont Dieu punit la fraude d'Ananie et de sa femme Saphire. Ayant vendu un de leurs champs, Ananie résolut, de concert avec sa femme, de retenir secrètement pour eux une partie du prix et d'en mettre le reste aux pieds des apôtres, comme si c'était le tout. Mais Pierre dit : « Ananias, pourquoi Satan a-t-il tenté votre cœur pour mentir au Saint-Esprit et frauder sur le prix du champ ? En le gardant ne vous demeurerait-il pas ? et, vendu, n'est-il pas en votre puissance ? Pourquoi donc avez-vous formé ce dessein dans votre cœur ? Vous n'avez pas menti aux hommes, mais à Dieu. » Or Ananias, entendant ces paroles, tomba et expira, et une grande crainte se répandit sur tous ceux

qui en entendirent parler. Et des jeunes gens, se levant, l'emportèrent et l'ensevelirent. Or il arriva, trois heures après, que sa femme, ne sachant ce qui s'était passé, entra. Et Pierre lui dit : « Femme, dites-moi : avez-vous vendu tant votre fonds de terre ? » Elle lui répondit : « Oui, nous l'avons vendu tant. » Alors Pierre lui dit : « Pourquoi vous êtes-vous accordés ensemble pour tenter l'Esprit du Seigneur ? Voici à la porte les pieds de ceux qui ont enseveli votre mari et qui vont aussi vous porter en terre. » Et aussitôt elle tomba à ses pieds et expira. Et, quand les jeunes gens furent entrés, ils la trouvèrent morte et l'emportèrent et l'ensevelirent auprès de son mari. Et une grande crainte se répandit dans toute l'Eglise et sur tous ceux qui ouïrent ces choses.

Cependant il se faisait beaucoup de miracles et de prodiges par les mains des apôtres au milieu du peuple, et tous les fidèles, étant unis dans un même esprit, s'assemblaient sous le portique de Salomon. Aucun des autres n'osait se joindre à eux ; mais le peuple leur donnait de grandes louanges ; et de plus en plus s'augmentait le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur, hommes et femmes. Et ils apportaient les malades dans les rues et les plaçaient sur des lits et sur des grabats, afin que, Pierre venant à passer, son ombre au moins passât sur quelqu'un d'eux et qu'ils fussent guéris de leurs maladies. Il accourait aussi à Jérusalem une multitude des villes voisines, amenant les malades et ceux qui étaient tourmentés des esprit immondes, et tous étaient guéris.

Nous voyons ici le peuple, la multitude, laissée à elle-même, se porter pour les apôtres, pour les premiers fidèles, les aimer et les bénir ; elle s'était montrée la même pour Jésus-Christ tant qu'elle n'eut pas été circonvenue par les scribes et les pharisiens. C'est la crainte de la multitude qui arrête les ennemis des disciples comme elle arrêta longtemps les ennemis du Maître.

Cependant le grand-prêtre, c'était encore Caïphe, et tous ceux qui étaient comme lui de la secte des saducéens, furent transportés de colère. Ils mirent la main sur les apôtres et les enfermèrent dans la prison publique ;

<sup>1</sup> Act., 4.



mais un ange du Seigneur ouvrit durant la nuit les portes de la prison, et, les ayant fait sortir, il leur dit : « Allez dans le temple et prêchez-y hardiment au peuple toutes les paroles de cette doctrine de vie. » Ce qu'ayant entendu, ils entrèrent au temple dès le point du jour et ils enseignaient.

Or, le prince des prêtres étant venu, et ceux qui étaient avec lui, ils rassemblèrent le sanhédrin et tous les sénateurs des enfants d'Israël, et ils envoyèrent à la prison afin qu'on amenât les apôtres ; mais, quand les officiers y furent arrivés, et qu'après avoir ouvert la prison ils ne les trouvèrent point, ils revinrent rapporter cette nouvelle, disant : « Nous avons trouvé la prison fermée avec toute espèce de soin, et les gardes dehors devant les portes ; mais, quand nous l'avons ouverte, nous n'avons trouvé personne dedans. » A ces paroles le grand-prêtre, le commandant militaire du temple et les princes des prêtres furent en grande peine, ne sachant ce que deviendrait cette affaire. Mais quelqu'un arriva, qui leur dit : « Voici ces hommes que vous aviez mis en prison qui sont dans le temple et qui enseignent le peuple. » Alors le commandant partit avec ses gardes et les amena sans violence, car ils craignaient d'être lapidés par le peuple. Et lorsqu'ils les eurent amenés ils les présentèrent au sanhédrin ; et le prince des prêtres les interrogea, disant : « Ne vous avions-nous pas expressément défendu d'enseigner en ce nom-là ? Et voilà que vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine, et vous voulez faire tomber sur nous le sang de cet homme. » Mais Pierre et les apôtres répondirent : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous avez mis à mort en le suspendant à une croix. C'est lui que Dieu, par sa main, a élevé Prince et Sauveur, pour donner le repentir à Israël et la rémission des péchés. Et nous sommes témoins de ce que nous disons, nous et l'Esprit-Saint que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent. »

A ces mots ils furent transportés de rage et délibéraient de les mettre à mort ; mais un pharisien, nommé Gamaliel, docteur de la loi, honoré de tout le peuple, se levant dans

le sanhédrin, ordonna qu'on fit sortir les apôtres un moment. Et il leur dit : « Hommes d'Israël, soyez attentifs à ce que vous avez à faire envers ces hommes ; car il y a déjà quelque temps que Théodas se leva, qui se disait quelque chose de grand, et environ quatre cents hommes s'attachèrent à lui ; il a été tué, et tous ceux qui avaient cru en lui ont été dissipés et réduits à rien. Après lui se leva Judas le Galiléen aux jours du dénombrement, et il attira à son parti beaucoup de monde ; mais il périt aussi, et tous ceux qui s'étaient attachés à lui furent dispersés. Et maintenant donc je vous dis : Éloignez-vous de ces hommes-là et laissez-les ; car si ce conseil ou cette œuvre est des hommes, elle se détruira d'elle-même ; mais, si elle est de Dieu, vous ne sauriez la détruire et vous seriez même en danger de combattre contre Dieu. » Or ils furent de son avis. Et, appelant les apôtres, après les avoir fait battre de verges, ils leur commandèrent de ne point parler au nom de Jésus et les laissèrent aller. Eux donc s'en allaient pleins de joie hors du sanhédrin, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir un outrage pour le nom de Jésus. Et tous les jours ils ne cessaient, et dans le temple, et par les maisons, d'enseigner et d'annoncer Jésus-Christ<sup>1</sup>.

Or, en ces jours-là, le nombre des disciples s'accroissant, il s'éleva un murmure des Juifs hellénistes ou grecs contre les Juifs hébreux, parce que leurs veuves étaient méprisées dans la dispensation de ce qui se donnait chaque jour. C'est pourquoi les douze ayant appelé la multitude des disciples leur dirent : « Il n'est pas juste que nous délaissions la parole de Dieu pour avoir soin des tables. Choisissez donc, ô nos frères, sept hommes d'entre vous, de qui on ait un bon témoignage, pleins de l'Esprit-Saint et de la sagesse, à qui nous puissions confier cet emploi ; mais nous, nous nous appliquerons entièrement à la prière et au ministère de la parole. » Et ce discours plut à toute l'assemblée, et ils élurent Étienne, homme plein de foi et du Saint-Esprit, Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parménas et Nicolas, pro-

<sup>1</sup> Act., 5.

sélyte d'Antioche. Ils les présentèrent aux apôtres, qui, après avoir fait des prières, leur imposèrent les mains. Ainsi furent ordonnés les premiers diacres ou ministres. Leurs noms sont tous grecs, ce qui fait penser qu'ils étaient la plupart Juifs hellénistes, c'est-à-dire qui vivaient parmi les Grecs et en parlaient la langue. L'office de ces diacres était d'avoir soin de la nourriture des pauvres et de la distribution de ce qui était nécessaire à chacun pour sa subsistance, dans cette Église où tous les biens étaient en commun; mais de plus ils servaient à la table sainte, c'est-à-dire à l'administration de l'Eucharistie; mais ils prêchaient l'Évangile dans les occasions, comme nous allons bientôt le voir.

Cependant la parole de Dieu croissait et le nombre des disciples se multipliait en Jérusalem; il y avait même une grande foule de prêtres ou sacrificateurs qui obéissaient à la foi. Ce sont les paroles de saint Luc. Ces dignes enfants d'Aaron suivaient l'exemple qu'ils avaient reçu de l'un d'entre eux, Jean-Baptiste, le précurseur du Christ.

De son côté Étienne, le premier des diacres, étant plein de grâce et de force, faisait de grands prodiges et de grands miracles parmi le peuple; mais il s'éleva contre lui quelques Juifs des provinces. Il y avait alors un grand nombre de synagogues à Jérusalem; les rabbins les font monter à quatre cent quatre-vingts; chaque province y avait la sienne. Ceux qui disputaient avec Étienne étaient de la synagogue des *Libertins*, c'est-à-dire, en latin, affranchis, et l'on croit qu'ils portaient ce nom parce qu'ils avaient été emmenés en Italie esclaves des Romains et depuis mis en liberté. Il y en avait de Cyrénéens, descendus des Juifs que le premier des Ptolémées avait transférés en cette partie de l'Afrique; il y en avait d'Alexandrie, de Cilicie et d'Asie. Mais ni les uns ni les autres ne pouvaient résister à la sagesse et à l'Esprit qui parlait en lui. Alors ils subornèrent des hommes pour dire qu'ils lui avaient entendu proférer des paroles de blasphème contre Moïse et contre Dieu. Ils émurent ainsi le peuple, les sénateurs et les docteurs de la loi, et, se précipitant sur Étienne, ils l'entraînèrent et l'amènèrent au sanhédrin. Et ils pré-

sentèrent de faux témoins qui disaient: « Cet homme-là ne cesse de blasphémer contre le lieu saint et contre la loi; car nous lui avons entendu dire que ce Jésus, le Nazaréen, détruira ce lieu et changera les traditions que Moïse nous a données. » Cependant tous ceux qui étaient assis au sanhédrin, ayant les yeux fixés sur lui, virent son visage comme le visage d'un ange<sup>1</sup>.

Alors le grand-prêtre lui demanda si ce qu'on lui disait était véritable. Étienne répondit: « Mes frères et mes pères, écoutez! Le Dieu de gloire apparut à notre père Abraham lorsqu'il était dans la Mésopotamie, avant qu'il demeurât à Charan, et lui dit: Sors de ton pays et de ta famille, et viens dans la terre que je te montrerai. Alors il sortit de la terre des Chaldéens et vint demeurer à Charan; et de là, après que son père fut mort, Dieu le transporta en cette terre que maintenant vous habitez. » Étienne, développant ainsi toute la suite des miséricordes de Dieu sur leurs pères, s'arrête en particulier sur Moïse, qu'on l'accusait de blasphémer. « Ce Moïse qu'ils avaient renié, disant: Qui t'a établi prince et juge? c'est celui-là même que Dieu envoya prince et libérateur par la main de l'ange qui lui apparut dans le buisson. C'est lui qui les délivra, faisant des prodiges et des miracles dans la terre d'Égypte, et sur la mer Rouge, et durant quarante ans au désert. C'est ce Moïse qui a dit aux enfants d'Israël: Le Seigneur, votre Dieu, vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme moi; écoutez-le. C'est lui qui, pendant que le peuple était assemblé dans le désert, s'entretenait avec l'ange qui lui parlait en la montagne de Sina. C'est lui qui était avec nos pères et qui a reçu les paroles de vie pour nous les donner. Nos pères ne voulurent pas lui obéir; mais ils le rebûterent, retournant de cœur en Égypte, disant à Aaron: Fais-nous des dieux qui marchent devant nous: car, pour ce Moïse, qui nous a tirés de la terre d'Égypte, nous ne savons ce qu'il est devenu. Et en ces jours-là ils firent un veau et offrirent un sacrifice à l'idole, et ils se réjouissaient dans les œuvres de leurs mains. Alors Dieu se détourna et les laissa

<sup>1</sup> Act., 6.



servir la milice du ciel, ainsi qu'il est écrit au livre des prophètes : Maison d'Israël, m'avez-vous offert des sacrifices et des victimes durant quarante ans au désert ? Au contraire, vous avez porté le tabernacle de Moloch et l'astre de votre dieu Remphan, figures que vous avez faites pour adorer<sup>1</sup>. C'est pourquoi je vous transporterai au delà de Babylone. Le tabernacle du témoignage fut avec nos pères au désert, comme Dieu avait ordonné à Moïse de le faire selon le modèle qu'il avait vu. Et nos pères, l'ayant reçu, l'emportèrent avec Josué en la terre des nations que Dieu chassa de devant eux. Et il y demeura jusqu'aux jours de David, qui trouva grâce devant Dieu et demanda d'élever un tabernacle au Dieu de Jacob. Ce fut néanmoins Salomon qui lui bâtit un temple. Mais le Très-haut n'habite point dans des temples faits par la main des hommes, comme dit le prophète : « Le ciel est mon trône et la terre est mon marchepied ; quelle maison me bâtirez-vous ? dit le Seigneur, et quel pourrait être le lieu de mon repos ? Ma main n'a-t-elle pas fait toutes ces choses ? » Hommes à la tête dure, incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez toujours au Saint-Esprit ; comme il a été de vos pères ainsi en est-il de vous. Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils pas persécuté ? Ils ont tué ceux qui prédisaient l'avènement du Juste, dont vous avez été maintenant les traîtres et les meurtriers, vous qui avez reçu la loi par le ministère (ou parmi les troupes) des anges, et qui ne l'avez point gardée ! »

A ces paroles ils frémissaient dans leurs cœurs et grinçaient des dents contre lui. Mais lui, plein du Saint-Esprit et fixant ses regards au ciel, vit la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de Dieu, et il dit : « Voilà que je vois les cieus ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. » Alors, poussant de grands cris et se bouchant les oreilles, ils se jetèrent tous ensemble sur lui, et, l'entraînant hors de la ville, ils le lapidèrent ; et les témoins mirent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saul. Et ils lapidaient Étienne, qui priait et qui disait : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit. » S'étant

mis ensuite à genoux, il s'écria à haute voix : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché ; » et quand il eut dit cela il s'endormit dans le Seigneur. Or quelques hommes qui craignaient Dieu eurent soin d'ensevelir Étienne et célébrèrent ses funérailles en grand deuil<sup>1</sup>. Ainsi mourut le premier martyr ou le premier témoin qui donna sa vie pour Jésus-Christ.

Il s'éleva dans ce temps-là une grande persécution contre l'Église qui était à Jérusalem, et tous, excepté les apôtres, furent dispersés dans les régions de la Judée et de la Samarie. Celui qui ravageait l'Église avec le plus de fureur était Saul, qui avait applaudi à la mort d'Étienne. Entrant dans les maisons, il en tirait par force les hommes et les femmes et les conduisait en prison.

Ceux donc qui avaient été dispersés passaient d'un lieu à un autre, annonçant la parole de Dieu. Or Philippe, le second des diacres, étant venu en la ville de Samarie, leur prêchait le Christ ; et les peuples étaient attentifs aux discours de Philippe et l'écoutaient tous avec une même ardeur voyant les miracles qu'il faisait ; car les esprits impurs sortaient des corps de plusieurs possédés en jetant de grands cris ; et beaucoup de paralytiques et de boiteux furent aussi guéris, ce qui remplit la ville d'une grande joie.

Or il y avait dans la même ville un homme nommé Simon, qui y avait auparavant exercé la magie et qui avait séduit le peuple de la Samarie, se disant être quelque chose de grand, de sorte qu'ils le suivaient tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et disaient : « Celui-ci est la grande vertu de Dieu. » Et ils s'attachaient à lui parce que depuis longtemps il leur avait troublé l'esprit par ses enchantements. Mais, ayant cru ce que Philippe leur annonçait du royaume de Dieu et du nom de Jésus-Christ, ils étaient baptisés, hommes et femmes. Simon crut aussi lui-même, et, après qu'il eut été baptisé, il s'attachait à Philippe ; et, voyant les prodiges et les grands miracles qui se faisaient, il en était saisi d'étonnement.

Or quand les apôtres, qui étaient à Jérusa-

<sup>1</sup> Amos, 5, 25.

<sup>1</sup> Act., 7.

lem, eurent appris que la Samarie avait reçu la parole de Dieu, ils leur envoyèrent Pierre et Jean, qui, étant venus, prièrent pour eux, afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit ; car il n'était encore descendu sur aucun d'eux, mais ils avaient seulement été baptisés au nom du Seigneur Jésus. Alors ils leur imposaient les mains, et ils recevaient le Saint-Esprit.

Lorsque Simon eut vu que le Saint-Esprit était donné par l'imposition des mains des apôtres il leur offrit de l'argent et leur dit : « Donnez-moi aussi ce pouvoir, que ceux à qui j'imposerai les mains reçoivent le Saint-Esprit. » Mais Pierre lui dit : « Que ton argent périsse avec toi, puisque tu as cru que le don de Dieu peut s'acquérir avec de l'argent ! Tu n'as ni part ni héritage en ce ministère ; car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. Fais donc pénitence de ta méchanceté que voilà, et prie Dieu qu'il te pardonne, s'il est possible, cette pensée de ton cœur ; car je vois que tu es rempli d'un fiel très-amer et engagé dans les liens de l'iniquité. » Simon répondit : « Priez vous-même le Seigneur pour moi, afin qu'il ne m'arrive rien de ce que vous avez dit. » Quant à eux, après avoir rendu témoignage à la vérité et prêché la parole du Seigneur, ils reprirent le chemin de Jérusalem, annonçant l'Évangile en plusieurs contrées des Samaritains.

Cependant un ange du Seigneur parla à Philippe et lui dit : « Lève-toi et va du côté du midi, sur la route qui conduit de Jérusalem à Gaza, la ville déserte. » Et, se levant, il s'en alla. Et voilà qu'un Éthiopien eunuque, l'un des grands de Candace, reine d'Éthiopie, et surintendant de tous ses trésors, était venu à Jérusalem pour adorer ; et il s'en retournait assis sur son char et lisant le prophète Isaïe. Alors l'Esprit dit à Philippe : « Avance et approche-toi de ce char. » Philippe, accourant, l'entendit qui lisait le prophète Isaïe, et il lui dit : « Mais comprenez-vous bien ce que vous lisez ? » L'eunuque répondit : « Comment le pourrais-je, si quelqu'un ne me sert de guide ? » Et il pria Philippe de monter et de s'asseoir auprès de lui. Or le passage de l'Écriture qu'il lisait était celui-ci : « Il a été mené comme une

« brebis à l'immolation, et, comme un agneau  
« muet devant celui qui le tond, ainsi il n'a  
« pas ouvert la bouche. Le jugement porté  
« contre lui dans son abaissement a été aboli.  
« Qui pourra compter sa génération, parce  
« que sa vie sera retranchée de la terre ? » Or  
l'eunuque, répondant, dit à Philippe : « De  
qui, je vous prie, le prophète parle-t-il ainsi ?  
Est-ce de lui-même ou de quelque autre ? »  
Et Philippe, ouvrant la bouche et commençant  
par ce passage de l'Écriture, lui annonça  
Jésus. Et, après qu'ils eurent marché  
quelque temps, ils rencontrèrent de l'eau, et  
l'eunuque dit : « Voilà de l'eau ; qu'est-ce  
qui empêche que je ne sois baptisé ? »  
Philippe lui répondit : « Si vous croyez de tout  
votre cœur cela se peut. » Il repartit : Je  
crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. »  
Et il ordonna qu'on arrêtât son char, et ils  
descendirent tous deux dans l'eau, et Philippe  
baptisa l'eunuque. Dès qu'ils furent remontés  
hors de l'eau l'Esprit du Seigneur enleva  
Philippe, et l'eunuque ne le vit plus ; mais il  
allait en son chemin plein de joie, et, étant  
arrivé en Éthiopie, il y prêcha l'Évangile de  
Jésus-Christ, comme il l'avait appris <sup>1</sup>. Et  
Philippe se trouva dans Azot ; et, passant, il  
annonçait l'Évangile à toutes les villes, jus-  
qu'à ce qu'il vint à Césarée <sup>2</sup>.

Cependant Saul, respirant encore la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur, vint trouver le grand-prêtre et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s'il trouvait quelques gens de cette doctrine, hommes ou femmes, il les amenât prisonniers à Jérusalem. Et comme il était en chemin et qu'il approchait de Damas, soudain, au milieu du jour, une lumière du ciel, plus éclatante que le soleil, l'environna, lui et ses compagnons de voyage. Et, tombant à terre, ainsi que ses compagnons, il entendit une voix qui lui disait en hébreu : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Il te sera difficile de regimber contre l'aiguillon. » Il répondit : « Qui êtes-vous, Seigneur ? » Et le Seigneur : « Je suis Jésus le Nazaréen, que tu persécutes ! » Tremblant et effrayé il dit : « Seigneur, que voulez-vous

<sup>1</sup> Irén., l. 3, c. 12 ; l. 4, c. 40. — <sup>2</sup> Act., 8.



que je fasse ? » Et le Seigneur : « Lève-toi et tiens-toi sur tes pieds ; car je t'ai apparu afin de t'établir le ministre et le témoin des choses que tu as vues et de celles que tu verras lorsque je t'apparaîtrai de nouveau. Et je te délivrerai de ce peuple et des nations vers lesquelles je t'envoie maintenant pour leur ouvrir les yeux, afin qu'ils se convertissent des ténèbres à la lumière et de la puissance de Satan à Dieu, et que, par la foi qu'ils auront en moi, ils reçoivent la rémission de leurs péchés et qu'ils aient part à l'héritage des saints. Lève-toi donc ; va à Damas, et l'on te dira tout ce qu'il faut que tu fasses. »

Or les hommes qui l'accompagnaient dans son voyage avaient ouï une voix, mais ne l'avaient pas entendue ; ils avaient vu la lumière, mais n'avaient distingué personne, et ils restaient stupéfaits. Saul ensuite se leva de terre, et, ayant les yeux ouverts, il ne voyait point. Ils le prirent donc par la main et le conduisirent à Damas ; et il fut là trois jours sans voir, et il ne mangeait ni ne buvait.

Or il y avait à Damas un disciple nommé Ananie, à qui le Seigneur dit dans une vision : « Ananie ! » Et il répondit : « Me voici, Seigneur. » Et le Seigneur lui dit : « Lève-toi, et va dans la rue qui s'appelle la rue Droite, et cherche dans la maison de Judas un nommé Saul, de Tarse ; car le voilà qui prie. » Et dans ce même moment Saul voyait en vision un homme nommé Ananie, qui entra et lui imposait les mains, afin qu'il recouvrât la vue. Ananie répondit : « J'ai appris de plusieurs combien cet homme a fait de maux à vos saints dans Jérusalem, et il a même reçu des princes des prêtres le pouvoir de charger de fers tous ceux qui invoquent votre nom. » Mais le Seigneur lui dit : « Va, car cet homme m'est un vase d'élection, un instrument choisi pour porter mon nom devant les nations, devant les rois et devant les enfants d'Israël ; et je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon nom. » Et Ananie s'en alla et entra dans la maison, et, lui imposant les mains, dit : « Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui t'est apparu dans le chemin par où tu venais, m'a envoyé afin que tu voies et que tu sois rempli

de l'Esprit-Saint. » Et aussitôt il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue. Et Ananie lui dit : « Le Dieu de nos pères t'a prédestiné pour connaître sa volonté, pour voir le Juste et pour entendre les paroles de sa bouche ; car tu seras témoin d'avant tous les hommes de ce que tu as vu et entendu. Et maintenant qu'attends-tu ? Lève-toi et sois baptisé, et purifie-toi de tes péchés en invoquant le nom du Seigneur. » Et il se leva, fut baptisé, et, ayant mangé, il reprit des forces. Il demeura quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas ; et aussitôt il prêcha dans les synagogues que Jésus était le Fils de Dieu. Or tous ceux qui l'écoutaient étaient dans l'étonnement et disaient : « N'est-ce pas là celui qui persécutait si cruellement dans Jérusalem ceux qui invoquaient ce nom, et qui est venu pour les conduire, chargés de fers, aux princes des prêtres ? » Mais Saul se fortifiait de plus en plus et confondait les Juifs qui étaient à Damas, démontrant que Jésus était le Christ<sup>1</sup>.

Après quelque temps Saul alla dans l'Arabie voisine, d'où il revint à Damas et y fit un assez long séjour. Trois ans après sa conversion, les Juifs de cette ville, ne pouvant plus le souffrir, délibérèrent de le tuer. De peur qu'il ne leur échappât, ils obtinrent du gouverneur, qui tenait la ville pour Arétas, roi des Arabes, d'en faire garder les portes. Comme il y avait guerre entre Arétas et Hérode, tétrarque de Galilée, il fut aisé de faire passer Saul pour un espion ; mais il fut averti de leur mauvais dessein, et les disciples le prirent et le descendirent durant la nuit par une fenêtre de dessus la muraille de la ville, dans une corbeille. Ainsi il se sauva et vint à Jérusalem. « Il y vint, comme il dit lui-même, *pour voir Pierre*, et le voir, selon la force de l'original, comme on vient voir une chose pleine de merveilles et digne d'être recherchée<sup>2</sup> ; le contempler, l'étudier, dit saint Jean Chrysostome, et le voir comme plus grand aussi bien que plus ancien que lui, dit le même Père<sup>3</sup> ; le voir, néanmoins, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ ins-

<sup>1</sup> Act., 9, 1-22, comparé à 22, 4-16, et 26, 9-18. —

<sup>2</sup> ἱστορῆσαι. Gal, 1, 18. — <sup>3</sup> In Epist. ad Gal., c. 1, n. 11.

truisait lui-même par une révélation si expresse, mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que, quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre. » Ce sont les paroles de Bossuet <sup>1</sup>.

Quand il fut venu à Jérusalem il cherchait à se joindre aux disciples; mais tous le craignaient ne croyant pas qu'il fût des leurs. Alors Barnabé, l'ayant pris avec lui, le conduisit aux apôtres et leur raconta comment il avait vu le Seigneur, et ce que le Seigneur lui avait dit, et comment, à Damas, il avait parlé fortement au nom de Jésus. Il demeura donc quinze jours chez Pierre et ne vit aucun autre des apôtres, sinon Jacques, frère du Seigneur. Un jour, comme il priait dans le temple, il fut ravi en extase; il vit Jésus, qui lui dit : « Hâte-toi et sors promptement de Jérusalem, car ils ne recevront point ton témoignage sur moi. » Saul répondit : « Seigneur, ils savent eux-mêmes que c'est moi qui mettais en prison et qui faisais fouetter dans les synagogues ceux qui croyaient en vous, et que, lorsqu'on répandait le sang de votre premier martyr Étienne, j'étais présent et je consentais à sa mort, et je gardais les vêtements de ceux qui le lapidaient. » Mais le Seigneur lui dit : « Va, car je t'enverrai bien loin vers les nations. » En effet les Hellénistes avec lesquels il disputait cherchaient à le faire mourir. Ce que les frères ayant connu, ils le conduisirent à Césarée et l'envoyèrent à Tarse. Il passa quelque temps en Syrie et en Cilicie. Les Églises de Judée ne le connaissaient point de visage; elles avaient seulement entendu dire : « Celui qui autrefois nous persécutait annonce maintenant la foi qu'il s'efforçait alors de détruire <sup>2</sup>. »

Tarse, capitale de la Cilicie, était la patrie de Saul. Cette ville, une des plus anciennes, était, au jugement de Strabon <sup>3</sup>, qui vivait au temps d'Auguste, la meilleure école ou académie, sans excepter Alexandrie, ni même Athènes. Saul y avait étudié la philosophie et les belles-lettres avant d'aller à Jérusalem approfondir la loi de ses pères aux

pieds de Gamaliel. Le célèbre Longin, un des plus judicieux critiques de l'antiquité profane, nomme Paul de Tarse parmi les grands orateurs et l'associe à Démosthène, Lysias, Eschine, Isocrate, Xénophon et autres <sup>4</sup>.

L'Église jouissait alors de la paix. Une circonspection put y contribuer. Pilate, suivant la coutume des gouverneurs, avait envoyé à l'empereur Tibère une relation de ce qui regardait Jésus-Christ; ces actes existaient encore aux deuxième et troisième siècles. Saint Justin y renvoie les empereurs, le sénat, le peuple romain, dans ses apologies; Tertulien, dans la sienne. Ce dernier ajoute que Tibère, persuadé de la divinité de Jésus-Christ, proposa au sénat de le recevoir au nombre des dieux, mais que le sénat s'y refusa, soit pour flatter Tibère, qui avait repoussé le même honneur, soit pour affecter encore quelque ombre de son ancienne liberté, soit enfin parce que les fidèles n'avaient pas attendu son sénatus-consulte pour adorer Jésus-Christ. Quoique Tibère n'insistât point pour faire prévaloir son suffrage, toutefois il persista dans son opinion que le Christ méritait les honneurs divins et défendit de molester ses disciples. La Providence disposait ainsi les choses que la guerre et la paix contribuaient au progrès de son Église. Elle permit que les fidèles de Jérusalem fussent persécutés, afin que, se dispersant par les provinces, ils y répandissent la connaissance de l'Évangile, et bientôt elle arrêta cette même persécution, afin que, rencontrant moins d'obstacles, la prédication s'étendît plus rapidement. En effet saint Luc fait observer que dans ce temps de calme, par toute la Judée, la Samarie et la Galilée, les Églises s'édifiaient et s'avançaient dans la crainte du Seigneur, et se remplissaient de la consolation du Saint-Esprit <sup>5</sup>.

Or il arriva que Pierre, visitant de ville en ville tous les disciples, arriva chez les saints qui demeuraient à Lydda, autrement Diospolis; et il y trouva un homme, nommé Énée, qui, depuis huit ans, était couché sur un lit, étant paralytique. Et Pierre lui dit : « Énée, le Seigneur Jésus-Christ te guérit; lève-toi et

<sup>1</sup> Discours sur l'Unité de l'Église. — <sup>2</sup> Act., 9, 23-27; 22, 17-22. Gal., 1, 17-24. — <sup>3</sup> Strab., 1. 14.

<sup>4</sup> Longin, *Fragm.* — <sup>5</sup> Act., 9, 31.



fais toi-même ton lit. » Et il se leva aussitôt; et tous ceux qui habitaient Lydda et la campagne de Saron se convertirent au Seigneur.

Il y avait aussi à Joppé, parmi les disciples, une femme nommée Tabithe, en grec Dorcas, c'est-à-dire chèvre sauvage. Elle était remplie de bonnes œuvres et faisait beaucoup d'aumônes. Or il arriva encetemps-là qu'étant tombée malade elle mourut, et, après qu'on l'eut lavée, on la mit dans une chambre haute. Mais, comme Lydda était près de Joppé, les disciples, apprenant que Pierre était là, envoyèrent vers lui deux hommes, le priant de se hâter de venir jusque chez eux. Et Pierre, se levant, vint avec eux; et, quand il fut arrivé, on le conduisit dans la chambre haute. Et là toutes les veuves s'assemblèrent autour de lui, pleurant et lui montrant les tuniques et les vêtements que leur faisait Dorcas. Pierre, ayant fait sortir tout le monde, se mit à genoux et pria; puis, se tournant vers le corps, il dit: « Tabithe, levez-vous. » Et elle ouvrit les yeux, et, ayant vu Pierre, elle s'assit. Alors Pierre, lui donnant la main, l'aïda à se lever; ayant appelé les saints et les veuves, il la leur rendit vivante. Or ce miracle fut connu dans toute la ville de Joppé, et un grand nombre se convertirent au Seigneur. Et Pierre demeura bien des jours à Joppé, chez un corroyeur nommé Simon<sup>1</sup>.

Pierre a été le premier à convertir les Juifs; il sera le premier à recevoir les gentils: le premier partout.

Il y avait à Césarée un homme de nom Cornélius, centurion dans une cohorte de la légion appelée l'Italienne, religieux et craignant Dieu, avec toute sa famille, faisant beaucoup d'aumônes au peuple et priant Dieu sans cesse. Et il vit manifestement dans une vision, environ vers la neuvième heure du jour, un ange de Dieu qui vint à lui et lui dit: « Corneille! » Lui, regardant l'ange et saisi de frayeur, répondit: « Qu'y a-t-il, Seigneur? — Vos prières, lui dit l'ange, et vos aumônes sont montées devant Dieu et l'ont fait souvenir de vous. Et maintenant envoyez à Joppé, et faites venir un certain Simon, surnommé Pierre. Il est logé chez un nommé Simon,

corroyeur, dont la maison est près de la mer; c'est lui qui vous dira ce qu'il faut que vous fassiez. » Et, lorsque l'ange qui lui parlait se fut retiré, il appela deux de ses domestiques et un soldat craignant Dieu, du nombre de ceux qu'il commandait, et, après leur avoir tout raconté, il les envoya à Joppé.

Or, le lendemain, comme ils étaient en chemin et qu'ils approchaient de la ville, Pierre monta sur le haut de la maison ou sur la plate-forme, vers la sixième heure, pour prier. Et, ayant faim, il voulut manger. Mais, pendant qu'on lui préparait sa nourriture, il lui survint une extase, et il vit le ciel ouvert, et comme une grande nappe, suspendue par les quatre coins, qui descendait du ciel en terre, et où il y avait toutes sortes de quadrupèdes champêtres, des bêtes sauvages, des reptiles et des oiseaux du ciel. Et une voix vint à lui: « Lève-toi, Pierre, immole et mange. » Mais Pierre répondit: « Je n'ai garde, Seigneur, car je n'ai jamais rien mangé qui fût impur ou immonde. » Et la voix, une seconde fois, lui dit: « N'appelle point impur ce que Dieu a purifié. » Cela fut fait par trois fois, et aussitôt la nappe fut retirée dans le ciel.

Et, tandis que Pierre hésitait sur ce que signifiait la vision qu'il avait eue, voilà que les hommes que Corneille avait envoyés, ayant demandé la maison de Simon, se présentèrent à la porte; et, ayant appelé quelqu'un, ils demandèrent si ce n'était pas là que logeait Simon, surnommé Pierre. Or, Pierre songeant à sa vision, l'Esprit lui dit: « Voilà trois hommes qui te demandent. Lève-toi donc, descends, et n'hésite pas d'aller avec eux, car c'est moi qui les ai envoyés. » Aussitôt Pierre descendit vers ces hommes et leur dit: « Me voici; je suis celui que vous cherchez. Quelle est la cause pour laquelle vous êtes venus? » Ils répondirent: « Corneille, centurion, homme juste et craignant Dieu, selon le témoignage que lui rend toute la nation des Juifs, a été averti par un saint ange de vous faire venir chez lui et d'écouter ce que vous auriez à lui dire. » Pierre donc les fit entrer et les logea. Et le jour suivant il partit avec eux; et quelques-uns des frères de Joppé, ils étaient six, allèrent avec lui;

<sup>1</sup> Act., 9, 32-43.

et le jour d'après ils arrivèrent à Césarée.

Corneille, qui les attendait, avait rassemblé ses parents et ses amis. Quand donc Pierre entra, Corneille vint au-devant de lui, et, se jetant à ses pieds, l'adora. Mais Pierre le releva, disant : « Levez-vous ; et moi aussi je ne suis qu'un homme. » Et, s'entretenant avec lui, il entra dans la maison, où il trouva un grand nombre de personnes assemblées. Et il leur dit : « Vous savez combien il est odieux à un Juif de s'unir à un étranger ou d'aller chez lui ; mais Dieu m'a appris à n'appeler aucun homme profane ou impur. C'est pourquoi, dès que vous m'avez appelé, je suis venu sans hésiter. Je vous demande donc pourquoi vous m'avez fait venir. » Corneille répondit : « Il y a maintenant quatre jours qu'étant en prière dans ma maison, à la neuvième heure, voilà qu'un homme vêtu d'une robe blanche s'est présenté devant moi et m'a dit : Corneille, ta prière est exaucée, et Dieu s'est souvenu de tes aumônes. Envoie donc à Joppé, et fais venir Simon, surnommé Pierre ; il est logé dans la maison de Simon le corroyeur, près de la mer. Lorsqu'il sera venu il te parlera. J'ai envoyé vers vous aussitôt et vous m'avez fait la grâce de venir. Maintenant donc nous voilà tous devant Dieu et devant vous pour entendre tout ce que le Seigneur vous a ordonné de nous dire. »

Alors Pierre ouvrit la bouche et dit : « En vérité, je vois bien que Dieu ne fait point acception des personnes, mais qu'en toute nation celui qui le craint et pratique la justice lui est agréable. C'est ce que Dieu a fait entendre aux enfants d'Israël en leur annonçant la paix par Jésus-Christ, qui est le Seigneur de tous. Vous savez ce qui est arrivé dans toute la Judée, commençant par la Galilée, après le baptême que Jean a prêché ; vous savez Jésus de Nazareth, comment Dieu l'a oint de l'Esprit-Saint et de force, lui qui allait de lieu en lieu, faisant du bien et guérissant tous ceux qui étaient sous la puissance du diable, parce que Dieu était avec lui. Et nous nous sommes témoins de toutes les choses qu'il a faites dans la Judée et dans Jérusalem. Cependant ils l'ont fait mourir, l'attachant à une croix. Mais Dieu l'a ressuscité le troisième jour et a voulu qu'il se manifestât, non à tout

le peuple, mais aux témoins préordonnés de Dieu ; à nous, qui avons mangé et bu avec lui depuis qu'il est ressuscité d'entre les morts. Et il nous a commandé de prêcher au peuple et de témoigner que c'est lui qui a été établi par Dieu le juge des vivants et des morts. Tous les prophètes lui rendent ce témoignage que tous ceux qui croient en lui reçoivent par son nom la rémission des péchés. »

Pierre parlait encore lorsque le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoutaient la parole ; et les fidèles circoncis qui étaient venus avec Pierre furent frappés d'étonnement de voir que la grâce du Saint-Esprit se répandait aussi sur les nations ; car ils les entendaient parler plusieurs langues et glorifier Dieu. Alors Pierre dit : « Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont déjà reçu le Saint-Esprit comme nous ? » Et il commanda qu'on les baptisât au nom du Seigneur. Alors ils le prièrent de demeurer avec eux quelques jours <sup>1</sup>.

Ainsi le premier de la gentilité qui entra dans l'Eglise chrétienne fut un homme de guerre, un centurion romain. Son nom est le nom de famille des Scipions et de la mère des Gracques, dont nous verrons la postérité produire une foule de saints. Et c'est Pierre qui lui ouvre la porte de l'Eglise et du ciel ; c'est à Pierre seul que Dieu révèle d'abord le mystère de la réunion des Juifs et des gentils dans une même Eglise, dans un même bercail.

Cependant les apôtres et les frères qui étaient dans la Judée apprirent que les gentils mêmes avaient reçu la parole de Dieu. Lors donc que Pierre fut arrivé à Jérusalem, les fidèles de la circoncision disputaient contre lui, disant : « Pourquoi êtes-vous entré chez des hommes incirconcis et avez-vous mangé avec eux ? » Pierre leur raconta, par ordre, comment la chose s'était passée, et conclut par ces mots : « Quand donc j'eus commencé à leur parler, le Saint-Esprit descendit sur eux, comme sur nous au commencement. Je me souvins alors de cette parole du Seigneur : Jean a baptisé dans l'eau, mais vous vous serez baptisés dans le Saint-Esprit. Si donc Dieu

<sup>1</sup> Act., 10.



leur a fait la même grâce qu'à nous, qui avons cru au Seigneur Jésus-Christ, qui étais-je, moi, pour m'opposer à Dieu?» Ayant entendu ces choses ils s'apaisèrent et glorifièrent Dieu, disant : « Dieu donc a aussi fait part aux nations du don de la pénitence qui mène à la vie <sup>1</sup> ! »

La porte du salut étant ainsi ouverte à tous les peuples, les apôtres se dispersèrent pour les y faire entrer ; mais auparavant ils composèrent un abrégé substantiel de la doctrine chrétienne, lequel fut nommé Symbole, parce que, semblable au mot d'ordre ou symbole militaire, il était propre à distinguer les vrais fidèles des apostats, déserteurs et hérétiques. C'est pour cette raison qu'ils ne l'enseignèrent que de vive voix, et pendant plusieurs siècles on ne permit point de l'écrire ; d'où vient que la formule, quoique la même quant à la substance, était conçue en termes un peu différents suivant les différentes Églises.

Saint Mathias, suivant la tradition des Grecs, prêcha l'Évangile dans la Colchide ; saint Jude, dans la Mésopotamie ; saint Simon, dans la Libye ; saint Matthieu, dans l'Éthiopie ; mais, avant de quitter les fidèles de la Judée, il écrivit, à leur prière, son Évangile en hébreu moderne ou syro-chaldaïque, pour leur être un souvenir et un résumé de sa prédication. Saint Barthélemi passa dans la Grande-Arménie. Saint Thomas alla chez les Parthes et jusques aux Indes. Saint Philippe travailla dans la haute Asie et mourut à Hiérapolis, en Phrygie. Saint André fut envoyé vers les Scythes, d'où il passa en Grèce et en Épire. Jacques, fils d'Alphée, demeura à Jérusalem, dont il avait été établi évêque. Saint Jean prêcha dans l'Asie Mineure. On dit qu'il alla jusque chez les Parthes, et sa première lettre portait autrefois leur nom, comme leur étant adressée. Des auteurs modernes ajoutent qu'il conduisait avec lui la sainte Vierge Marie, mère de Jésus, mais ils se trompent. Saint Épiphanes dit formellement que, lorsque Saint Jean partit pour l'Asie, la sainte Vierge ne le suivit point <sup>2</sup>. Ce qui a trompé ces auteurs est une phrase mal entendue du concile d'Éphèse. Dans sa lettre synodale ce con-

cile dit que Nestorius a été condamné dans la ville d'Éphèse, où Jean, le théologien, et la sainte Vierge Marie, mère de Dieu (sous-entendez ont des temples ; car il n'y a pas de verbe <sup>3</sup>). C'est qu'en effet il y avait à Éphèse une église qui portait le nom de saint Jean et une autre qui s'appelait Marie, et c'est dans cette dernière que le concile était assemblé, comme le rappelle son président, saint Cyrille, dans son Apologie <sup>4</sup>. Voilà comme les plus savants critiques <sup>5</sup> complètent naturellement cette phrase, au lieu de supposer gratuitement que la sainte Vierge mourut à Éphèse et qu'elle y avait même son sépulcre. Une tradition ancienne et fort répandue, surtout en Orient, c'est que la sainte Vierge mourut à Jérusalem, et le sentiment commun de l'Église, c'est qu'elle ressuscita peu après sa mort et fut élevée en corps et en âme dans le ciel.

Dès 634 saint Sophrone, patriarche de Jérusalem, dans une hymne sur les saints lieux, chante avec amour le jardin de Gethsémani, qui reçut autrefois le corps de Marie et où était son sépulcre ; mais il ne parle pas du corps même comme y étant <sup>6</sup>.

Quant aux voyages du chef des apôtres, saint Pierre fonda d'abord l'Église d'Antioche, dont il fut le premier évêque ; ensuite il vint à Rome, y prêcha l'Évangile, et en fut encore le premier évêque jusqu'à sa mort. Voilà ce qu'on lit, sous la troisième année de Caligula, l'an 40 de l'ère vulgaire, dans la Chronique d'Eusèbe, restaurée sur la version arménienne <sup>7</sup>. Ces deux épiscopats de saint Pierre ont été de tout temps si célèbres dans l'Église, dès les premiers siècles, la chaire de Saint-Pierre à Antioche et la chaire de Saint-Pierre à Rome devinrent deux fêtes solennelles. On croit communément que cet apôtre fut sept ans évêque d'Antioche et vingt-cinq-ans de Rome. Saint Jérôme <sup>8</sup> nous apprend qu'il fut mis à mort trente-sept ans après le crucifiement du Sauveur, que les plus doctes des anciens et des modernes

<sup>1</sup> Epist. synod. ad Cler., c. 1, p. 574. — <sup>2</sup> Cyrille, Apol. ad imp. Theod. — <sup>3</sup> Pagi, Combéfis. — <sup>4</sup> Spicilegium Romanum, du cardinal Mai, t. 4, p. 116, v. 95, 100. — <sup>5</sup> Eusèbe, Chron. Mediolan., 1818, p. 372. — <sup>6</sup> Hier. de Scriptura in Paul.

<sup>1</sup> Act., 11, 1-18. — <sup>2</sup> Épiphan., Hæres., 78, n. 11.

placent en l'an 29 de l'ère vulgaire, le Sauveur étant né quatre ou cinq ans avant cette ère; de façon que l'épiscopat de saint Pierre à Antioche aurait commencé environ cinq ans et son épiscopat à Rome environ douze ans après la mort de Jésus-Christ. Cela ne veut pas dire qu'il demeurât continuellement dans ces villes; car nous voyons, par sa première épître et par le témoignage d'Eusèbe<sup>1</sup>, qu'avant d'aller à Rome il prêcha l'Évangile dans le Pont, la Galatie, la Bithynie, la Cappadoce et l'Asie Mineure, s'adressant aux Juifs et aux gentils, mais plus particulièrement aux premiers.

Pour ce qui est de saint Paul, nous connaissons beaucoup mieux ses voyages par saint Luc, son compagnon fidèle, qui nous les décrit dans les Actes des Apôtres. Voici comment il y revient pour ne plus le quitter.

Cependant ceux qui avaient été dispersés par la persécution qui s'était élevée à la mort d'Étienne avaient passé jusqu'en Phénicie, en Chypre et à Antioche, et n'avaient annoncé la parole qu'aux Juifs seulement; mais quelques-uns d'entre eux, qui étaient de Chypre et de Cyrène, entrèrent dans Antioche et parlèrent aussi aux Grecs, leur annonçant le Seigneur Jésus. Et la main du Seigneur était avec eux pour opérer des guérisons, et un grand nombre de personnes crurent et se convertirent au Seigneur. Le bruit en étant venu jusqu'à l'Église de Jérusalem, ils envoyèrent Barnabé à Antioche. Lorsqu'il y fut arrivé et qu'il eut vu la grâce de Dieu il s'en réjouit, et il les exhortait tous à demeurer unis au Seigneur avec un cœur ferme; car c'était un homme bon, plein du Saint-Esprit et de foi. Et une grande multitude se joignit au Seigneur. Barnabé s'en alla ensuite à Tarse pour chercher Saul, et, l'ayant trouvé, il l'amena à Antioche. Ils demeurèrent un an entier dans cette Église, et ils enseignèrent une grande multitude, en sorte que ce fut à Antioche que les disciples furent premièrement nommés chrétiens.

Or en ces jours des prophètes vinrent de Jérusalem à Antioche, et l'un d'eux, nommé Agabus, se levant, prédit par inspiration qu'il

y aurait une grande famine dans toute la terre, comme elle arriva sous Claude, depuis la deuxième année de son règne jusqu'à la quatrième. Les disciples résolurent donc, chacun selon son pouvoir, d'envoyer quelques aumônes aux frères qui demeuraient en Judée, ce qu'ils firent en effet, les envoyant aux anciens ou prêtres par les mains de Barnabé et de Saul<sup>1</sup>. Le peuple du pays fut encore secouru par Izate, roi d'Adiabène, et par Hélène, sa mère, qui était venue à Jérusalem. Josèphe rapporte qu'ils avaient embrassé tous deux le judaïsme<sup>2</sup>; Orose, qu'ils s'étaient faits chrétiens<sup>3</sup>, ce qui n'est pas sans vraisemblance; car, dans les histoires que les rabbins ont fabriquées de Jésus-Christ, ils parlent d'une reine Hélène qui s'était montrée très-favorable à sa cause<sup>4</sup>.

Pendant que Saul et Barnabé se trouvaient à Jérusalem arrivèrent le martyr de saint Jacques le Majeur et l'emprisonnement de saint Pierre.

La Judée venait de subir une nouvelle révolution politique. Pilate, ayant été accusé auprès de Vitellius, nouveau gouverneur de Syrie, avait été forcé d'aller se justifier auprès de l'empereur à Rome, d'où il fut envoyé en exil à Vienne, dans les Gaules. Vitellius nomma Marcellus procureur de la Judée à la place de Pilate; il déposa aussi Caïphe de la souveraine sacrificature et lui substitua Jonathas, fils d'Ananus ou Anne. A Vitellius succéda Pétrone, sous le règne de Caligula. Mais alors se préparait pour la Judée un changement inattendu dans le gouvernement. Hérode-Agrippa, petit-fils du vieil Hérode par Aristobule, n'avait rien eu en partage; il alla chercher fortune à Rome. Après bien des hasards Tibère le nomma gouverneur de ses petits-fils, puis le jeta en prison. Mais, Tibère étant mort, Caligula, devenu empereur, rendit la liberté à Hérode, lui donna une chaîne d'or aussi pesante que celle qu'il avait portée dans sa captivité, et le fit roi de Judée. Agrippa, parti misérable de la Palestine, y revint donc roi. Cette fortune piqua de jalousie le roi ou tétrarque de la Galilée, Hérode-Antipas, mais surtout sa

<sup>1</sup> Eusèbe, *Hist.*, l. 3, c. 1.

<sup>2</sup> Act., 11, 19-30. — <sup>3</sup> *Antiq.*, l. 20, c. 2. — <sup>4</sup> Orose, l. 7, c. 6. — <sup>5</sup> Bullet, *Hist. du Christian.*



femme Hérodiade. Lui aussi courut à Rome pour obtenir un agrandissement de ses États ; mais il fut envoyé en exil à Lyon, avec sa femme, et son royaume fut donné à l'heureux Agrippa. Celui-ci, avec la faveur de César, cherchait aussi à se concilier la faveur des Juifs.

Dans ce dessein il commença à persécuter quelques-uns de l'Église et fit mourir par le glaive Jacques, frère de Jean. Eusèbe rapporte, d'après Clément d'Alexandrie, que le dénonciateur du saint apôtre fut si frappé de son courage et de sa constance qu'il se déclara chrétien lui-même et fut condamné en même temps à être décapité. Comme on le conduisait au supplice avec saint Jacques, il lui demanda pardon de l'avoir ainsi livré à ses bourreaux. L'apôtre, s'étant arrêté un instant, se tourna vers lui et lui dit en l'embrassant : « La paix soit avec vous <sup>1</sup>. »

Hérode, voyant que cela plaisait aux Juifs, fit encore prendre Pierre. Or c'étaient les jours des Azymes. L'ayant donc arrêté, il le mit en prison et le donna à garder à quatre bandes de soldats de quatre hommes chacune, voulant le faire mourir devant le peuple après la fête de Pâque. Mais l'Église faisait sans cesse des prières à Dieu pour le prisonnier. Or, la nuit qui devait précéder son supplice, Pierre dormait entre deux soldats, lié de deux chaînes, et d'autres soldats faisaient la garde devant la porte. Et voilà qu'un ange du Seigneur parut, et une lumière lui fit dans la prison. Or, poussant Pierre par le côté, il le réveilla, disant : « Lève-toi promptement. » Et les chaînes tombèrent de ses mains. Et l'ange lui dit : « Mets ta ceinture et attache tes sandales. » Il fit ainsi ; et l'ange ajouta : « Prends ton vêtement et suis-moi. » Et Pierre, sortant, le suivait, et il ne savait pas que ce qui se faisait par l'ange fût réel, mais il croyait voir une vision. Or, après qu'ils eurent passé la première et la seconde garde, ils vinrent à la porte de fer qui conduit à la ville, et elle s'ouvrit d'elle-même devant eux ; et, étant sortis, ils s'avancèrent jusqu'à l'extrémité de la rue, et aussitôt l'ange s'éloigna de lui. Alors Pierre, revenant à soi, dit :

« C'est à cette heure que je connais véritablement que le Seigneur a envoyé son ange et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode et de toute l'attente du peuple juif ! »

Et réfléchissant il vint à la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, où un grand nombre de personnes étaient assemblées et priaient. Comme il frappait à la porte, une fille, nommée Rhode ou Rose, vint pour écouter secrètement, et, ayant reconnu la voix de Pierre, elle en eut une si grande joie qu'au lieu de lui ouvrir elle courut dire dans la maison que Pierre était à la porte. Mais eux lui dirent : « Tu as perdu l'esprit ! » Elle, au contraire, assurait que c'était lui. Sur quoi ils disaient : « C'est son ange ! » Cependant Pierre continuait à frapper ; et, lorsqu'ils eurent enfin ouvert, ils le virent et furent stupéfaits. Mais lui, leur faisant signe de la main qu'ils se tussent, raconta comment le Seigneur l'avait tiré de prison et dit : « Faites savoir ceci à Jacques et aux frères. » Et, sortant, il s'en alla dans un autre lieu <sup>1</sup>.

Saint Luc, dont l'objet unique est désormais de suivre les voyages de saint Paul, ne nous dit point où alla saint Pierre au sortir de la prison. Il y a toute apparence qu'il retourna en Occident et à Rome, d'où nous lui verrons écrire sa première épître, et où Eusèbe de Césarée dans sa Chronique marque son arrivée l'an 40 de Jésus-Christ <sup>2</sup>. Pendant qu'il était dans les fers toute l'Église priait pour lui et sans relâche. Cette dévotion pour saint Pierre n'a pas discontinué ; dès les premiers siècles on voit son emprisonnement et ses chaînes devenus l'objet d'une fête universelle, sous le nom de Saint-Pierre aux Liens, et les Papes, quand ils veulent faire un présent considérable à des rois chrétiens, leur envoyer de la limaille de ces chaînes, enfermée dans des clefs d'or.

Cependant, lorsqu'il fit jour, il y eut un grand trouble parmi les soldats pour savoir ce que Pierre était devenu, et Hérode, l'ayant fait chercher et ne l'ayant point trouvé, après avoir fait donner la question aux gardes, ordonna qu'on les menât au supplice ; et il descendit de Judée à Césarée, où il demeura.

<sup>1</sup> Act., 12, 1 et 2. Eusèbe, *Hist.*, l. 2, c. 8.

<sup>2</sup> Mai, *Scriptorum veterum nova collectio*, t. 8, p. 376.

La punition l'atteignit à son tour. Il se disposait à faire la guerre aux Tyriens et aux Sidoniens ; mais eux, d'un commun accord, vinrent le trouver, et ayant gagné Blaste, qui était chambellan du roi, ils demandèrent la paix, parce que leur pays tirait sa subsistance des terres du roi. Hérode, qui célébrait les jeux publics pour la santé de l'empereur Claude, ayant pris jour pour leur parler, parut au théâtre, le second jour des spectacles, vêtu d'une robe royale, toute d'argent, dont les rayons du soleil relevaient encore l'éclat, et, étant assis sur son trône, il les haranguait publiquement. Et le peuple s'écriait dans ses acclamations : « C'est la voix d'un dieu, et non pas d'un homme ! » Mais au même instant un ange du Seigneur le frappa, parce qu'il n'avait pas donné la gloire à Dieu, et il mourut mangé par les vers. C'était la quarante-quatrième année de son âge, la septième de son règne depuis qu'il fut délivré par Caligula, sous lequel il régna quatre ans, et trois sous Claude. Il laissa quatre enfants : un fils, nommé Agrippa, comme lui, âgé de dix-sept ans ; trois filles, Bérénice, mariée à son oncle Hérode, roi de Chalcide, âgée de seize ans ; Marianne et Drusille, encore filles. Son fils ayant été jugé trop jeune pour lui succéder, la Judée retourna sous la puissance des Romains et eut pour gouverneur Cuspius Fadus<sup>1</sup>.

Cependant la parole de Dieu faisait de grands progrès et se répandait de plus en plus ; et Barnabé et Saul, après avoir rempli leur ministère, retournèrent de Jérusalem à Antioche, ayant pris avec eux Jean, surnommé Marc<sup>2</sup>.

Or il y avait dans l'Église d'Antioche des prophètes et des docteurs, entre lesquels Barnabé ; Simon, qu'on appelait le Noir ; Lucius de Cyrène ; Manahem, frère de lait d'Hérode le tétrarque, et Saul. Or, pendant qu'ils faisaient la liturgie ou le sacrifice au Seigneur et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit : « Séparez-moi Saul et Barnabé, pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. » Alors, après avoir jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains et les laissèrent aller.

Étant ainsi envoyés par le Saint-Esprit, ils allèrent à Séleucie sur la mer et de là s'embarquèrent pour passer en Chypre. Et quand ils furent arrivés à Salamine, capitale de l'île, ils prêchaient la parole de Dieu dans les synagogues des Juifs ; et ils avaient Jean avec eux pour les servir. Ce fut vers ce temps que Saul fut ravi au troisième ciel, soit en corps, soit en esprit seulement, et qu'il entendit des choses inénarrables<sup>1</sup>.

Saint Pierre, étant à Rome, écrivit sa première épître aux Églises qu'il avait fondées en Asie. Sans s'arrêter en particulier à aucun point de dogme ou de discipline, il y parle en général à tous les chrétiens de l'excellence de leur vocation et des devoirs qui en sont la suite. Cette épître, a dit un des plus judicieux protestants<sup>2</sup>, a la véhémence, la majesté qui convient au génie du prince des apôtres.

« Pierre, apôtre de Jésus-Christ, aux étrangers qui sont dispersés dans le Pont, dans la Galatie, dans la Cappadoce, dans l'Asie et dans la Bithynie ; qui ont été élus selon la prescience de Dieu le Père pour être sanctifiés par le Saint-Esprit, pour obéir à Jésus-Christ et pour être arrosés de son sang ; que la grâce et la paix soient multipliées sur vous !

« Béni soit le Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, selon sa grande miséricorde, nous a régénérés à une espérance vivante, par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, à un héritage incorruptible, sans tache, impossible à flétrir, qui vous est réservé dans le ciel, à vous que la vertu de Dieu garde par la foi, pour vous faire jouir du salut qui doit être révélé dans les derniers temps. C'est ce qui doit vous transporter de joie, maintenant même que (s'il le faut), pendant un temps si court, vous êtes affligés de plusieurs tentations, afin que votre foi, ainsi éprouvée, et beaucoup plus précieuse que l'or périssable qui est éprouvé par le feu, se trouve à louange, à honneur et à gloire en la révélation de Jésus-Christ, lui que vous aimez quoique vous ne l'ayez pas connu, et en qui vous croyez quoique vous ne le voyiez point encore ; et, en y croyant ainsi, tressaillez d'une joie inénarrable et glorieuse, rem-

<sup>1</sup> Act., 12, 18-23. Josèphe, *Ant.*, l. 19, c. 7. — <sup>2</sup> Act., 12, 24 et 25.

<sup>1</sup> Act., 13. 2 Cor., 12. — <sup>2</sup> Grotius.



portant le prix de votre foi, le salut de vos âmes. C'est ce salut qu'ont cherché à pénétrer et à sonder les prophètes qui ont prophétisé de la grâce qui devait arriver sur vous. Ils sondaient pour quel temps et pour quelles circonstances l'Esprit du Christ, qui était en eux, leur annonçait les souffrances du Christ et les gloires qui devaient suivre ; mais il leur fut révélé que ce n'était pas pour eux-mêmes, mais pour vous, qu'ils étaient ministres et dispensateurs des choses que ceux qui vous ont évangélisés par le Saint-Esprit, envoyé du Ciel, vous ont maintenant annoncées, et que les anges mêmes désirent contempler de plus près.

« C'est pourquoi, ceignant les reins de votre âme et vivant dans la tempérance, attendez avec une espérance parfaite la grâce qui vous sera donnée en la révélation de Jésus-Christ, évitant, comme des enfants obéissants, de devenir semblables à ce que vous étiez autrefois, lorsque, dans votre ignorance, vous vous abandonniez à vos désirs. Mais, suivant le Saint qui vous a appelés, soyez saints vous-mêmes dans toute votre conduite ; car il est écrit : « Soyez saints parce que je suis saint. » Et puisque vous invoquez comme votre Père celui qui, sans acception des personnes, juge chacun selon ses œuvres, vivez dans la crainte le temps de votre pèlerinage, sachant que ce n'est point par des choses corruptibles, comme l'or ou l'argent, que vous avez été rachetés de la vanité où vous viviez à l'exemple de vos pères, mais par le précieux sang de Jésus-Christ, comme l'agneau sans tache et sans défaut qui avait été prédestiné avant la création du monde, mais qui a été manifesté dans les derniers temps à cause de vous, qui, par lui, croyez en Dieu, lequel l'a ressuscité et élevé en gloire, afin que votre foi et votre espérance fussent en Dieu.

« Après donc avoir, dans l'obéissance de la charité à la vérité, purifié vos âmes par l'Esprit, pour vous aimer sans hypocrisie comme des frères, aimez-vous les uns les autres avec un cœur pur et sans relâche, ayant été régénérés, non d'une semence corruptible, mais incorruptible, par la parole de Dieu, qui vit et subsiste éternellement. Car toute chose est comme l'herbe et toute sa gloire

comme la fleur de l'herbe ; l'herbe se dessèche et la fleur tombe ; mais la parole du Seigneur subsiste éternellement, et c'est cette parole qui a été annoncée par l'Évangile jusqu'à vous.

« Vous étant donc dépouillés de toute espèce de malice, de tromperie, de dissimulation, d'envie et de médisance, comme des enfants nouvellement nés, désirez ardemment le lait raisonnable et pur, afin qu'il vous fasse croître pour le salut, si toutefois vous avez goûté combien est doux le Seigneur.

« Approchez-vous de lui comme de la pierre vivante que les hommes avaient rejetée, mais que Dieu a choisie et honorée ; et vous-mêmes, comme des pierres vivantes, soyez édifiés sur lui, pour former une maison spirituelle, un sacerdoce saint, afin d'offrir des sacrifices spirituels et agréables à Dieu par Jésus-Christ. C'est pourquoi il est dit dans l'Écriture : « Voilà que je pose dans Sion la principale pierre de l'angle, pierre choisie et précieuse, et quiconque y croira ne sera point confondu. » Elle est donc prix et honneur pour vous qui croyez ; mais, pour ceux qui refusent de croire, la pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtaient, et qui est devenue la principale pierre de l'angle, est une pierre contre laquelle ils se heurtent, et qui les fait tomber, parce qu'ils heurtent contre la parole, en refusant d'y croire, comme il a été prédit d'eux. Mais vous, vous êtes la race choisie, le sacerdoce royal, la nation sainte, le peuple conquis, afin que vous publiiez les grandeurs de Celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière, vous qui autrefois n'étiez point son peuple, mais qui maintenant êtes le peuple de Dieu, vous qui n'aviez point obtenu, mais qui maintenant avez obtenu miséricorde.

« Mes bien-aimés, je vous conjure de vous abstenir, comme étrangers et voyageurs en ce monde, des désirs charnels qui combattent contre l'âme. Ayez une conduite édifiante parmi les nations, afin qu'au lieu de médire de vous, comme si vous étiez des malfaiteurs, elles apprennent à vous connaître par vos bonnes œuvres et rendent gloire à Dieu au jour de sa visite. Soyez donc soumis à toute créature humaine, à cause du Seigneur : soit

au roi, comme étant le plus élevé ; soit aux gouverneurs, comme étant envoyés par lui, pour la punition de ceux qui font mal et la louange de ceux qui font bien. Car la volonté de Dieu est qu'à force de bien faire vous fermiez la bouche aux hommes ignorants et insensés, étant libres, non pour vous servir de votre liberté comme d'un voile qui couvre vos mauvaises actions, mais pour agir en serviteurs de Dieu. Rendez à tous l'honneur qui leur est dû ; aimez vos frères ; craignez Dieu ; respectez le roi.

« Vous, domestiques ou serviteurs, soyez soumis à vos maîtres en toute crainte, non-seulement à ceux qui sont bons et doux, mais même à ceux qui sont fâcheux ; car ce qui est agréable à Dieu, c'est que, dans la vue de lui plaire, nous endurons les maux et les peines qu'on nous fait souffrir injustement. En effet quelle est votre gloire si c'est pour avoir péché que vous souffrez des outrages ? Mais si c'est en faisant le bien, et que vous les supportiez avec patience, voilà qui est agréable à Dieu. Car c'est à quoi vous avez été appelés, puisque Jésus-Christ a souffert pour vous, vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses pas, lui qui n'a commis aucun péché et dans la bouche duquel le mensonge n'a pas été trouvé. Quand on l'injurait il ne répondait point par des injures ; quand on le maltraitait il ne menaçait pas, mais il se livrait à qui le jugeait injustement. C'est lui qui a porté nos péchés en son corps sur la croix, afin qu'étant morts au péché nous vivions pour la justice. C'est par ses meurtrissures que vous avez été guéris ; car vous étiez comme des brebis égarées, mais maintenant vous êtes retournés à Celui qui est le pasteur et l'évêque de vos âmes.

« Pareillement que les femmes soient soumises à leurs maris, afin que, s'il y en a qui ne croient point à la parole, ils soient gagnés sans la parole par la bonne vie de leurs femmes, lorsqu'ils considéreront la pureté de vos mœurs unie au respect que vous avez pour eux. Ne vous parez point au dehors par l'art de votre chevelure, par les ornements d'or, ni par la beauté des vêtements ; mais ornez l'homme invisible caché dans le cœur par la pureté incorruptible d'un esprit de

douceur et de paix, ce qui est un riche ornement aux yeux de Dieu. Car c'est ainsi que se paraient autrefois les saintes femmes qui espéraient en Dieu et qui étaient soumises à leurs maris ; telle était Sara, qui obéissait à Abraham, l'appelant son seigneur, elle dont vous êtes les filles, si vous faites de bonnes œuvres, sans craindre aucun trouble.

« Et vous, de même, maris, vivez sagement avec vos femmes, les traitant avec honneur et avec discrétion, comme le sexe le plus faible, et considérant qu'elles sont avec vous héritières de la grâce qui donne la vie, afin qu'il ne se trouve en vous aucun empêchement à la prière.

« Enfin, qu'il y ait entre vous tous une parfaite union, une bonté compatissante, une amitié de frères, une charité indulgente, accompagnée de douceur et d'humilité. Ne rendez point le mal pour le mal, ni l'outrage pour l'outrage ; bénissez, au contraire, ceux qui vous maudissent, sachant que c'est à cela que vous êtes appelés, afin de devenir héritiers de la bénédiction. Car si quelqu'un aime la vie et désire que ses jours soient heureux, qu'il défende à sa langue la médisance et que ses lèvres ne profèrent point de mensonge ; qu'il se détourne du mal et fasse le bien ; qu'il recherche la paix et qu'il s'efforce de l'obtenir ; car le Seigneur a les yeux sur les justes et ses oreilles sont attentives à leurs prières ; mais il regarde les méchants avec colère. Et qui sera capable de vous nuire si vous ne songez qu'à faire du bien ? Que si vous souffrez pour la justice, bienheureux êtes-vous. Ne craignez donc point les maux qu'ils veulent vous faire craindre et n'en soyez point troublés ; mais rendez gloire dans vos cœurs à la sainteté du Seigneur, notre Dieu, et soyez toujours prêts à répondre pour votre défense à quiconque vous demandera raison de l'espérance que vous avez. Que ce soit cependant avec douceur et avec retenue, et conservant votre conscience pure, afin que ceux qui décrivent la vie sainte que vous menez en Jésus-Christ rougissent du mal qu'ils disent de vous. Car, si Dieu veut que vous souffriez, il vaut mieux que ce soit en faisant le bien qu'en faisant le mal, puisque Jésus-Christ même a souffert la mort une



fois pour nos péchés, le Juste pour les injustes, afin de nous offrir à Dieu, étant mort en sa chair, et ressuscité par l'Esprit, par lequel aussi il alla prêcher aux esprits qui étaient en prison, qui autrefois avaient été incrédules, lorsqu'aux jours de Noé la patience de Dieu les attendait, pendant qu'on bâtissait l'arche, en laquelle peu de personnes, c'est-à-dire huit seulement, furent sauvées au milieu des eaux. C'était une figure à laquelle répond maintenant le baptême qui nous sauve, non celui qui ôte les souillures de la chair, mais celui qui nous fait paraître devant Dieu avec une bonne conscience, par la résurrection de Jésus-Christ, qui, ayant détruit la mort afin que nous devinssions les héritiers de la vie éternelle, est monté au ciel et est assis à la droite de Dieu, se voyant soumis les Anges, les Dominations et les Puissances.

« Jésus-Christ ayant donc souffert la mort en sa chair pour nous ou à notre place, armez-vous de cette pensée que quiconque est ainsi mort dans la chair n'a plus de commerce avec le péché; en sorte que, durant tout le temps qui lui reste dans la vie mortelle, il ne vit plus selon les passions des hommes, mais selon la volonté de Dieu. Car c'est bien assez que dans le temps de votre première vie vous vous soyez abandonnés aux mêmes convoitises que les nations, vivant dans les impudicités, dans les mauvais désirs, dans l'ivrognerie, dans les festins de dissolution et de débauche et dans le culte sacrilège des idoles. Ils s'étonnent maintenant que vous ne couriez plus avec eux à ces débordements de débauche et d'intempérance; c'est pourquoi ils vous blasphèment. Mais ils rendront compte à Celui qui est prêt à juger les vivants et les morts; car c'est pour cela que la nouvelle du salut a été annoncée même aux morts, afin que, condamnés ou punis en la chair selon les hommes, ils vivent selon Dieu en l'esprit. Or la fin de toutes choses approche.

« Soyez donc prudents et veillez pour la prière; mais surtout ayez une charité persévérante les uns pour les autres; car la charité couvre une multitude de péchés. Exercez entre vous l'hospitalité sans murmure.

Que chacun de vous, selon la grâce qu'il a reçue, la communique aux autres et leur en fasse part, comme de fidèles dispensateurs des différentes grâces de Dieu. Si quelqu'un parle, qu'il le fasse comme parlant le langage de Dieu. Si quelqu'un exerce quelque ministère, qu'il l'exerce comme par la vertu que Dieu donne, afin que Dieu soit glorifié en tout par Jésus-Christ, à qui est la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen.

« Mes bien-aimés, lorsque vous êtes éprouvés par le feu des afflictions, n'en soyez pas surpris comme s'il vous arrivait quelque chose d'étrange; mais, lorsque vous participez ainsi aux souffrances de Jésus-Christ, réjouissez-vous, afin que vous soyez aussi comblés de joie dans la manifestation de sa gloire. Si vous êtes outragés pour le nom de Jésus-Christ vous êtes bienheureux, parce que l'Esprit de la gloire et l'Esprit de Dieu repose sur vous. Mais qu'aucun de vous ne souffre comme meurtrier, ou comme voleur, ou comme malfaiteur, ou comme se mêlant des affaires qui ne le regardent pas. S'il souffre comme chrétien, qu'il n'en ait pas de honte, mais qu'il en glorifie Dieu. Car voici le temps où Dieu va commencer son jugement par sa propre maison; et s'il commence par nous, quelle sera la fin de ceux qui refusent de croire à l'Évangile de Dieu? Et si le juste même se sauve avec tant de peine, que deviendront l'impie et le pécheur? Que ceux donc qui souffrent selon la volonté de Dieu lui recommandent leurs âmes par de bonnes œuvres, comme à leur fidèle Créateur.

« Quant aux prêtres qui sont parmi vous, je les conjure, moi qui suis prêtre avec eux et témoin des souffrances de Jésus-Christ, comme aussi de sa gloire qui doit paraître un jour à découvert: paissez le troupeau de Dieu qui est parmi vous, faisant les fonctions de surveillants ou d'évêques, non par contrainte, mais par une affection volontaire et selon Dieu; non à cause d'un gain honteux, mais de bon cœur; non en dominant sur la part qui vous est échue, mais en vous rendant les modèles du troupeau. Et lorsque paraîtra l'Archipasteur vous obtiendrez une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais.

« Vous aussi, jeunes gens, soyez soumis aux prêtres, et tous, subordonnés les uns aux autres, pénétrez-vous d'humilité, parce que Dieu résiste aux superbes et qu'il donne sa grâce aux humbles. Humiliez-vous donc sous la main puissante de Dieu, afin qu'il vous élève au jour de sa visite, déposant dans son sein toutes vos inquiétudes, parce qu'il a lui-même soin de vous. Soyez sobres et veillez ; car votre adversaire, le diable, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui dévorer. Résistez-lui en demeurant fermes dans la foi, sachant que vos frères qui sont répandus dans le monde souffrent les mêmes afflictions que vous. Mais, après que vous aurez souffert un peu de temps, le Dieu de toute grâce, qui nous a appelés en Jésus-Christ à son éternelle gloire, vous perfectionnera, vous fortifiera et vous affermira comme sur un solide fondement. A lui la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen !

« Je vous ai écrit, ce me semble, en peu de mots, par notre frère Sylvain, qui est un homme fidèle, vous déclarant et vous protestant que la vraie grâce de Dieu est celle en laquelle vous demeurez fermes. L'Église qui est dans Babylone, qui est élue comme vous, et mon fils Marc vous saluent. Saluez-vous les uns les autres par le saint baiser de la charité. Que la grâce soit avec vous tous qui êtes en Jésus-Christ. Amen ! »

Cette Babylone d'où écrit Pierre et dont l'Église salue les chrétiens d'Asie, c'est Rome idolâtre. Ainsi l'a compris toute l'antiquité chrétienne. Saint Jean, l'ami particulier de Pierre, la désigne sous le même nom et lui donne des caractères qui ne permettent pas de la méconnaître : c'est *la ville aux sept montagnes, c'est la grande ville qui commande à tous les rois de la terre et qui s'est enivrée du sang des martyrs de Jésus* <sup>2</sup>. Cet échange de noms nous indique le mystère, le nœud de toute l'histoire humaine. Rome, Babylone, c'est au fond la même cité, la capitale du même empire, la tête de cet empire universel qui a passé successivement des Assyriens aux Perses, des Perses aux Grecs, des

Grecs aux Romains, et dont les pieds commencent actuellement à être frappés par la pierre détachée de la montagne. Le nom même de Babylone, qui veut dire confusion, lui convenait mieux alors que celui de Rome, qui veut dire force ; car sa force, concentrée dans la maison des Césars, ne servait qu'à la confusion.

Cette famille, qui pesait sur le monde, s'était élevée dans les horreurs des guerres civiles ; Jules César et César-Auguste en avaient abreuvé les racines avec le sang des citoyens proscrits. Auguste, adopté par son oncle César, eut trois femmes ; il répudia la première le jour même de ses noces, et la seconde pour en épouser une troisième, qu'il fit répudier à son mari quoiqu'elle en eût un fils, nommé Tibère, et qu'elle fût enceinte d'un autre, qui fut nommé Drusus. De ces trois femmes Auguste n'eut que de la seconde une fille, nommée Julie, qui le déshonora par ses dissolutions ; elle eut successivement trois maris, Marcellus, Agrippa et Tibère ; se conduisit enfin si mal que son père la confina dans une île, où Tibère, son dernier mari, la fit mourir de faim. Elle avait eu d'Agrippa trois fils et deux filles. Deux de ses fils périrent, dit-on, par les ordres secrets de Livie, troisième femme d'Auguste, laquelle voulait assurer l'empire aux enfants qu'elle avait eus de son premier mari. Le dernier des fils de Julie et d'Agrippa, après avoir été adopté par Auguste, dont il était le petit-fils, fut confiné dans une prison, puis mis à mort par Livie et Tibère. De ses deux sœurs l'une fut reléguée dans une île à cause de ses débauches ; l'autre, nommée Agrippine, épousa Germanicus, neveu et fils adoptif de Tibère, et fut enfin exilée par celui-ci dans la même île qu'autrefois Julie, où elle mourut pareillement de faim. Elle eut, entre autres enfants, l'empereur Caligula et Agrippine, mère de Néron. Auguste mourut, après quarante-quatre ans de règne, empoisonné, dit-on, par sa femme Livie, à qui il tardait de voir régner son fils Tibère. Tibère, adopté par Auguste, avait été forcé de répudier une première femme qu'il aimait, et dont il avait un fils nommé Drusus, pour épouser Julie, veuve d'Agrippa et

<sup>1</sup> 1 Pierre. — <sup>2</sup> Apoc., 17.



filles unique de son père adoptif. Drusus fut empoisonné par sa propre femme et laissa un fils, qui fut tué par l'empereur Caligula, et une fille, qui fut tuée par l'empereur Claude. Tibère ne laissa point d'enfant de Julie, avec laquelle il divorça et qu'il réduisit à mourir de faim. Par ordre d'Auguste il avait adopté son neveu fraternel Germanicus; il le fit empoisonner, fit mourir de faim sa femme Agrippine ainsi que deux de leurs fils. Retiré dans l'île de Caprée Tibère ne pensait qu'à deux choses : inventer tous les jours de nouvelles cruautés et de nouvelles débauches. Dès son enfance un de ses précepteurs avait dit de lui que c'était de la boue pétrie avec du sang. Dans sa dernière maladie il fut étouffé par son fils adoptif Caligula, qui lui succéda et qui le surpassa en cruauté et en luxure. Caligula eut successivement trois femmes, dont il enleva les deux dernières à leurs maris. Bientôt il établit un lieu de prostitution dans son propre palais, déshonora les premières femmes de Rome sous les yeux mêmes de leurs maris ou de leurs mères, et vécut en inceste avec ses trois sœurs. Sa cruauté égalait ses débauches; il fit mourir sa grand-mère, son beau-père, son frère adoptif et les amis qui lui avaient procuré l'empire. Son grand divertissement était de voir couler le sang humain; quand il n'y avait point de criminels à exécuter il faisait prendre les premiers venus sur la place ou dans l'amphithéâtre. Sa grande maxime était que tout lui était permis envers tous; son vœu principal, que le peuple romain n'eût qu'une tête pour avoir le plaisir de la lui couper; son unique regret, que de son temps il n'y eût pas de grandes calamités. Il fut tué à l'âge de vingt-neuf ans et eut pour successeur Claude, son oncle, vieillard imbécile et sanguinaire, qui invitait le soir à souper ou à une partie de dés les personnes qu'il avait fait mourir le matin. Claude eut six femmes, répudia la première, perdit la seconde, divorça avec la troisième et la quatrième, tua la cinquième, qui était Messaline, et prit pour sixième sa propre nièce Agrippine, qui finit par l'empoisonner pour faire régner son fils Néron. Ce dernier nom est devenu à lui seul une infamie. Néron fit

mourir son frère, sa mère, ses deux femmes, ses deux tantes, ses deux précepteurs, sans parler du reste. Il mit le feu aux quatre coins de Rome. Au milieu de ces cruautés il faisait le comédien sur le théâtre, voyageait en Grèce pour gagner des couronnes comme joueur de flûte. Quant à la débauche il surpassa même ses prédécesseurs; il célébra publiquement des noces de Sodome; il épousa publiquement un de ses courtisans comme femme et un autre comme mari. Telle fut, dans son intérieur, la famille des Césars.

Et de pareils hommes étaient empereurs, c'est-à-dire souverains du monde ! Et de pareils hommes étaient souverains pontifes ! Ils faisaient les dieux, en réglant le culte, commandaient en maîtres dans la religion. Et de pareils hommes étaient dieux ! Ils avaient des temples de leur vivant; on adorait leurs images, on leur offrait des sacrifices. Caligula se bâtit à lui-même des temples et des autels, s'offrit à lui-même des sacrifices, se consacra lui-même pontife de son propre culte, avec sa femme, son cheval et les consuls <sup>1</sup>.

Ah ! si de tels hommes, avec un tel pouvoir, avaient pesé sur le monde jusqu'à ce que, par la contagion de leur exemple et l'action continuelle de leur tyrannie, tous les hommes leur eussent ressemblé, toutes les familles eussent ressemblé à leur famille, que seraient devenues la piété, la justice, la pudeur, l'humanité ? que serait devenue la terre entière ?

Mais le remède n'était-il pas dans le sénat romain ? Quelques traits suffiront pour en juger. C'est le sénat qui, dès leur vivant, votait des temples et des honneurs divins à Tibère, à Caligula, à Claude, à Néron. Tibère même lui trouvait tant de bassesse qu'il s'écriait souvent : « O hommes faits pour la servitude ! » Lorsque Néron eut tué sa mère le sénat en rendit des actions de grâces dans tous les temples de Rome. Lorsque Néron voulut tuer les plus vertueux sénateurs le sénat prononça la sentence de mort. C'est un sénateur qui nous apprend tout cela, Tacite;

<sup>1</sup> Voir Suétone, Tacite, Dion, Plutarque.

il confesse même assez ingénument avoir fait comme les autres. *Ce sont nos mains*, dit-il, *qui ont traîné Helvidius en prison*<sup>1</sup>. C'était le digne fils d'un des plus dignes Romains.

Sera-ce de la philosophie qu'on pouvait espérer le salut ? Voici comment s'en explique un philosophe de ce temps-là. « Qui est-ce qui songe à la philosophie, dit Sénèque, si ce n'est quand les spectacles ont relâché, ou que la pluie l'empêche d'y rester, ou qu'il ne sait à quoi perdre sa journée ? Aussi les diverses écoles de la philosophie meurent-elles faute de successeur. L'Académie, soit ancienne, soit nouvelle, n'a pas un chef. Qui est-ce qui enseigne les maximes de Pyrrhon ? L'école si fameuse de Pythagore ne trouve pas un professeur. Pour le métier d'histrion il y a des disciples et des maîtres en grand nombre ; mais pour la philosophie personne<sup>2</sup>. » Encore le petit nombre de ceux qui s'y adonnaient la déshonoraient-ils par leur conduite. « Tels sont la plupart des philosophes, dit le même Sénèque, qu'ils sont très-éloquents à faire leur propre satire. Si vous les entendiez pérorer contre l'avarice, la débauche, l'ambition, vous croiriez que c'est un procès à leur profession, tant les traits qu'ils lancent dans le public retombent sur eux-mêmes. Il ne faut les considérer que comme des médecins, dont les étiquettes annoncent des remèdes et les boîtes contiennent des poisons<sup>3</sup>. »

Sénèque aurait pu se donner pour exemple ; il a de belles phrases sur le mépris des richesses, sur l'amour de la pauvreté, et il épuisait les provinces par ses usures, et il amassa en quatre ans de faveur plus de 58 millions de notre monnaie. Partout il exalte la vertu du sage, et il fut exilé pour ses adultères, et il est accusé de s'être livré à la sodomie et de l'avoir enseignée à son élève. « Le sage ne flatte point, disait-il ; le sage seul sait être reconnaissant ; » et dans son exil il adressait à Claude les plus basses adulations, l'appelant une très-grande et illustre divinité ; et lorsque Claude fut mort il en fit la plus outrageuse satire. Le sage meurt plutôt que de manquer à ce qui est juste ; et, quand Néron eut empoisonné son frère,

Sénèque ne refusa point les dépouilles de la victime ; et, quand Néron consulta ses deux précepteurs sur le meurtre de sa mère, Sénèque demanda aussitôt s'il fallait la faire égorger par des soldats ou par d'autres ; et, quand le parricide eut été achevé, Sénèque en écrivit l'apologie que Néron récita au sénat. Il avait dédié à son élève deux livres sur la clémence ; mais, suivant les principes de la philosophie stoïcienne, qu'il professait, il y traite de vices la miséricorde et le pardon des injures, et déclare que la compassion est le partage des femmelettes<sup>1</sup>. La clémence, selon lui, n'est que la modération dans la vengeance. Le disciple profita de la leçon ; il ne connut ni pardon ni miséricorde. Quant à la vengeance il y fut quelquefois plus modéré que son maître. Un célèbre orateur se permettait de parler mal de Sénèque ; il fut condamné à la perte de ses biens et à l'exil ; Sénèque eût voulu en faire autant à son fils ; Néron s'y opposa parce qu'il trouva, dit Tacite, qu'on avait poussé la vengeance assez loin<sup>2</sup>.

« Les philosophes ne font pas ce qu'ils disent, » objectait-on à Sénèque ; il répond que c'était déjà beaucoup faire que de dire<sup>3</sup>. Mais à leurs dires mêmes il reconnaît une impuissance radicale ; ils se contredisent dans les points capitaux. Il fallait, selon lui, une philosophie qui n'était pas encore faite, une philosophie qui ne se bornât point à des préceptes de morale que tout le monde savait d'avance, mais qui établit des dogmes, des décrets ou articles de doctrine, et qui en imprimât la ferme persuasion dans les esprits. Le monde étant corrompu comme il était, disait-il, les préceptes ne suffisaient plus ; il fallait quelque chose de plus efficace, des dogmes certains, - principalement sur Dieu. Il essaye même d'en donner un modèle, mais il reste infiniment au-dessous de Socrate et de Platon. L'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses d'une autre vie, dont ces deux philosophes avaient fait le nerf de leur morale, Sénèque aime à y croire, dit-il, mais il n'ose en faire profession. Enfin c'est à Sénèque surtout que s'applique ce que

<sup>1</sup> *Vita Agric.*, n. 45. — <sup>2</sup> *Sénèq.*, *Nat. Quæst.*, l. 7, in fine. — <sup>3</sup> *Fragm. Senecæ.*, apud Lactant., l. 4, n. 15.

<sup>1</sup> *De Clem.*, l. 2, in fine. — <sup>2</sup> *Annal.*, l. 13, n. 43. — <sup>3</sup> *De Vita beata*, n. 20.



saint Paul a dit en général de tous les sages du paganisme, qu'ils étaient inexcusables parce qu'ayant connu Dieu ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu. Lui-même a écrit ces paroles : « Il n'y a qu'un seul monarque suprême, une seule Divinité. Nous en adorons néanmoins plusieurs, non dans la vue de plaire aux dieux, mais par déférence pour les coutumes et les lois de notre pays. » C'est ainsi que ce grand philosophe, ce grave sénateur, qui regardait comme au-dessous de lui, dit saint Augustin, de se masquer sur le théâtre, n'avait pas honte de se déguiser dans les temples, non pour divertir le peuple, mais pour le tromper <sup>1</sup>.

Voilà donc où en était la philosophie dans la personne d'un de ses plus fameux représentants, Sénèque, qui avait pu profiter de tout ce qu'avaient fait ses devanciers; Sénèque, dont toute la jeunesse romaine admirait l'éloquence; Sénèque, qui, avec ses immenses richesses, pouvait entreprendre les plus grandes choses; Sénèque, qui, comme précepteur et principal ministre de l'empereur, disposait pour ainsi dire de l'univers. Avec tout cela la philosophie se reconnaît impuissante à faire le bien ! avec tout cela son élève devient Néron !

Cependant, ce que la philosophie grecque et romaine se déclarait impuissante à faire avec le secours réuni de l'éloquence, de la richesse et du pouvoir, une autre philosophie le faisait dans ce moment-là même, sans aucun de ces secours humains, et elle le faisait non-seulement pour quelques élèves choisis, mais pour le peuple, mais pour la multitude des villes et des campagnes, ce que Sénèque assurait être impossible. Et cette philosophie était telle que Sénèque avait senti qu'elle devait être, unissant le dogme et la morale sur Dieu et sur l'homme, et imprimant la foi, l'espérance et l'amour dans les cœurs; et c'était la philosophie d'un Juif crucifié; et cette philosophie était prêchée à Rome par le pêcheur Pierre : nous l'avons vu par son épître, nous le voyons encore mieux par l'Église de Rome, épître toujours vivante et parlante; et cette philosophie du

Juif crucifié envahissait dès lors l'empire romain. Outre Pline et Tacite, contemporains de Sénèque, nous en avons pour témoin Sénèque lui-même. « La superstition judaïque, s'écrie-t-il, a fait de tels progrès que dès maintenant elle est reçue dans tous les pays; les vaincus ont donné des lois aux vainqueurs <sup>1</sup>. » Comme les chrétiens et les Juifs se confondaient encore dans l'opinion des païens, il y a tout à croire que le philosophe voulait parler de la propagation du Christianisme. Il dit *superstition* à cause des sabbats ou jours de repos; il lui semblait que c'était perdre la septième partie de sa vie; mais lui, qui se plaignait que les Romains, occupés leur vie entière aux spectacles obscènes ou sanglants du cirque, n'avaient pas un jour pour la philosophie, aurait facilement pu savoir que les Juifs et les chrétiens n'observaient le jour du sabbat ou du repos que pour vaquer plus librement et plus entièrement à la philosophie, mais à la philosophie véritable, à la philosophie divine, la seule qui ait délivré le monde et de la superstition de l'idolâtrie, et de la superstition des philosophes mêmes; car Sénèque nous apprend que *les philosophes étaient une nation crédule* <sup>2</sup>, qui admettaient volontiers toute sorte de fables pour appuyer leurs discordants systèmes.

Merveilleux contraste ! Dans le même temps Sénèque, philosophe, éloquent, riche, fait l'éducation d'un nouvel empereur, et Pierre, pêcheur de Galilée, sans lettres, sans argent, sans crédit, fait l'éducation d'un nouveau genre humain. L'élève de Sénèque fut Néron; l'élève de Pierre, c'est l'univers chrétien. Lisez les œuvres de Sénèque; vous rencontrez à chaque pas des phrases admirables pour le sens et pour l'expression; cherchez-y un ensemble, vous ne trouverez qu'un pêle-mêle sans force et sans consistance; les parcelles y sont tout et le tout n'y est rien. Le pêcheur Pierre, dans une seule épître, a posé les principes éternellement féconds de la régénération universelle, en apprenant aux hommes qu'ils sont les enfants de Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ et qu'ils

<sup>1</sup> *De Civ. Dei*, l. 5, c. 16.

<sup>1</sup> *Fragm. Senecæ*, apud S. Aug., *de Civ. Dei*, l. 6, c. 11. — <sup>2</sup> *Quæst. nat.*, l. 6, n. 26.

doivent se montrer dignes de cette divine adoption. Deux ou trois lignes suffissent pour assurer les fondements de la société humaine. « Craignez Dieu, respectez le roi, aimez vos frères, honorez tout le monde. A cause de Dieu, » ou, suivant le grec, à cause du Seigneur, « soyez soumis à toute créature, à toute constitution humaine ; soit au roi, comme étant le plus élevé ; soit aux gouverneurs, comme étant envoyés par lui, pour la punition de ceux qui font mal et la louange de ceux qui font bien. » C'est à cause de Dieu, pour la gloire de sa loi sainte, qu'il faut être soumis à toute espèce de constitution publique ; « c'est à cause de Dieu, dit très-bien l'un des plus illustres successeurs de saint Pierre, et non pas contre Dieu ; car alors revient cette autre parole de Pierre : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes <sup>1</sup>. »

L'Apôtre dit, à la fin de son épître : « Marc, mon fils, vous salue. » C'est l'évangéliste saint Marc, son disciple et son interprète, ou son secrétaire. Il écrit son Évangile à la prière des fidèles de Rome, qui désiraient avoir par écrit ce que saint Pierre leur avait prêché de vive voix. Aussi a-t-il plus suivi l'ordre des prédications de l'apôtre que l'ordre des temps et des faits. Il passe sous silence ce qu'il y a de plus honorable pour son maître, comme ces paroles que lui dit Jésus-Christ : « Tu es bienheureux, Simon, fils de Jona, » et il rapporte au contraire en détail ses trois reniements. On voit bien que ce n'est pas l'esprit de l'homme qui inspirait ni le maître ni le disciple. Pierre, ayant appris par révélation ce qui s'était passé, se réjouit beaucoup de l'affection des fidèles et autorisa cet écrit pour être lu dans les Églises <sup>2</sup>.

Rome était la capitale du monde, en particulier de l'Occident ; Pierre y fonde l'Église romaine et place sa chaire pour paître de là les agneaux et les brebis de Jésus-Christ, en sorte qu'il n'y aura pour tout l'univers qu'un troupeau et qu'un pasteur. Antioche était la capitale de l'Orient ; Pierre y avait porté son siège. Alexandrie était la capitale de l'Égypte et du Midi ; Pierre y envoie Marc, son disciple, pour y fonder une Église en son

nom, et ces trois Églises seront appelées suréminemment patriarcales et apostoliques, à cause de la suréminente dignité de Pierre. Cela est si constant qu'au cinquième siècle, un empereur et un concile œcuménique voulant procurer la dignité de patriarche à l'évêque de la nouvelle Rome ou de Constantinople, ils la demandèrent en ces termes au successeur de Pierre : « Daignez répandre jusque sur l'Église de Constantinople un rayon de votre primauté apostolique <sup>1</sup>. » Ce qui fait voir que, dans la pensée de l'Église, le patriarcat n'est qu'un écoulement partiel de la primauté de saint Pierre, dont la plénitude réside dans le siège de Rome.

Ce fut de Rome encore que saint Pierre envoya d'autres de ses disciples dans les diverses régions de l'Occident, et c'est un fait universellement admis parmi les anciens qu'aucune Église n'a été fondée dans toute l'Italie, dans les Gaules, les Espagnes, l'Afrique, la Sicile, et dans les îles environnantes, que par ceux que l'apôtre saint Pierre ou ses successeurs avaient établis évêques <sup>2</sup>.

Nous avons de tous ces faits un témoignage non suspect, celui d'Eusèbe de Césarée, dans sa *Théophanie*, ou Manifestation de Dieu, ouvrage retrouvé en grande partie par le cardinal Maï.

Voici le tableau qu'il y trace de la prédication de saint Pierre : « Pierre avait travaillé toute la nuit, sur la mer de Galilée, sans rien prendre. A la parole du Sauveur il jette le filet et prend une si grande quantité de poissons que le filet se rompt. Il appelle au secours ses associés de la barque voisine ; les deux barques s'emplissent tellement de poissons qu'elles sont près d'enfoncer. Pierre épouvanté se jette aux pieds de Jésus disant : Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur. Mais le Seigneur lui dit : Ne crains point, car désormais tu seras preneur d'hommes en vie et pour la vie. » Eusèbe remarque que tel est le sens propre du mot grec. « Ne t'étonne pas trop de cette pêche, dit le Sauveur à Pierre ; ce ne sont encore que des jeux d'enfants et des images de l'avenir ; ici ce sont des poissons muets et irrai-

<sup>1</sup> *Ep. Nicolai I ad episcop.* — <sup>2</sup> Eusèbe, *Hist.*, l. 2, c. 14.

<sup>1</sup> Lettre du conc. de Chalcéd. à saint Léon, *Concil.*, t. 4, col. 817. — <sup>2</sup> *Epist. Inn. I ad Decent.*



sonnables; ces barques et ces filets sont d'une matière inanimée. Mais il n'en est pas de même des choses que tout cela signifie. Dans peu, ou plutôt dès à présent, tu seras preneur d'hommes en vie et pour la vie. Tu ne les tireras plus de l'abîme de la mer, mais de la saumure amère du monde, des ténébreux recoins de l'athéisme et de la corruption; tu les en tireras à la lumière intellectuelle et pour leur faire respirer un air pur, ou plutôt tu les prendras vivants pour leur donner la vie et non plus la mort. Les poissons de la mer, qui vivaient jusque-là dans les ténèbres et dans l'abîme, périssent dès qu'ils viennent à la lumière et respirent l'air; mais les hommes que tu prendras seront transportés des ténèbres de l'ignorance à une vie divine. C'est pour cela que dès à présent tu seras un preneur d'hommes en vie et pour la vie.

« Et ce que le Sauveur prédit il le démonstre en l'accomplissant. En effet ce pêcheur de Galilée, au lieu d'une capture de poissons, combien de myriades d'hommes il prend dans les filets d'une doctrine ineffable tissés par une vertu divine, on ne saurait le comprendre. Ce que le long âge du monde, avant la manifestation du Dieu sauveur, n'a point opéré; ce que ni Moïse, législateur des Hébreux, ni après lui les prophètes de Dieu, quoique travaillant toute la nuit qui a précédé l'avènement du Christ, n'ont pu effectuer, tout cela, un Galiléen, un pauvre, d'un langage barbare, ce même Pierre l'a exécuté. Témoin tant d'illustres Églises beaucoup plus remplies de poissons raisonnables que les deux barques ne le furent d'autres privés de raison; telle l'Église de Césarée, en Palestine, telle l'Église d'Antioche de Syrie, telle l'Église de Rome même; car la mémoire porte que c'est Pierre lui-même qui a fondé ces Églises et toutes celles d'alentour. Il a établi également les Églises d'Égypte, avec celle d'Alexandrie, non par lui-même en personne, mais par saint Marc, son disciple; car lui-même, pendant ce temps, s'occupait de l'Italie et de toutes les nations environnantes; mais il envoya Marc, son disciple, pour être le docteur et le preneur de l'Égypte<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Maï, *Patrum nova Bibliotheca*, t. 4, p. 120.

Cependant Saul et Barnabé, après avoir parcouru toute l'île de Chypre, vinrent à Paphos, résidence du proconsul romain et où les païens adoraient la déesse de la volupté. Ils y trouvèrent un Juif magicien et faux prophète, nommé Bar-Jésu, autrement Élymas, qui était avec le proconsul Sergius Paulus, homme très-prudent. Celui-ci, ayant fait venir Barnabé et Saul, désirait entendre la parole de Dieu; mais Élymas leur résistait, cherchant à détourner le proconsul de la foi. Or Saul, qui s'appelle aussi Paul, rempli de l'Esprit-Saint et regardant fixement Élymas, lui dit : « Homme plein de tromperie et de malice, enfant du diable et ennemi de toute justice, ne cesseras-tu jamais de pervertir les voies droites du Seigneur? Voici que la main du Seigneur est sur toi, et tu seras aveugle, et tu ne verras point le soleil jusqu'à un certain temps. » Et aussitôt les ténèbres tombèrent sur lui, ses yeux s'obscurcirent, et, tournant de tous côtés, il cherchait quelqu'un qui lui donnât la main. Ayant vu cela le proconsul crut, frappé qu'il était de la doctrine du Seigneur.

Paul et ceux qui étaient avec lui, s'étant embarqués à Paphos, vinrent à Perge, en Pamphylie, où Jean-Marc les quitta pour retourner à Jérusalem; eux, au contraire, s'avancant dans l'Asie Mineure, vinrent à Antioche de Pisidie, où ils entrèrent dans la synagogue le jour du sabbat et s'assirent. Et, après la lecture de la loi et des prophètes, les chefs de la synagogue leur envoyèrent dire : « Nos frères, si vous avez quelque exhortation à faire au peuple, vous pouvez parler. » Aussitôt Paul, se levant, demanda de la main qu'on fit silence et dit : « Hommes d'Israël, et vous qui craignez Dieu (ainsi appelait-on les gentils qui servaient le vrai Dieu sans embrasser le judaïsme), écoutez! Le Dieu du peuple d'Israël choisit nos pères et glorifia ce peuple pendant qu'il demeurait en Égypte, d'où il les tira par la force de son bras; et durant quarante ans il les supporta dans le désert. Puis, ayant détruit sept nations dans la terre de Chanaan, il la leur partagea au sort, environ quatre cent cinquante ans après. Il leur donna ensuite des juges jusqu'au prophète Samuel. Alors ils

demandèrent un roi, et Dieu leur donna Saül, fils de Cis, de la tribu de Benjamin. Et ainsi se passèrent quarante ans. Puis, l'ayant rejeté, il leur donna pour roi David, auquel il rendit ce témoignage : « J'ai trouvé David, fils de Jessé, homme selon mon cœur, qui accomplira toutes mes volontés. » C'est de sa race que Dieu, selon sa promesse, a suscité Jésus, le Sauveur d'Israël, Jean, avant qu'il parût, ayant prêché à tout le peuple d'Israël le baptême de la pénitence. Et lorsque Jean achevait sa course il disait : « Je ne suis pas celui que vous pensez ; mais voilà qu'il vient après moi Celui de qui je ne suis pas digne de délier la chaussure. » Mes frères, enfants de la race d'Abraham, c'est à vous, et à ceux qui parmi vous craignent Dieu, qu'est envoyée cette parole de salut ; car, les habitants de Jérusalem et leurs chefs ne l'ayant point connu pour ce qu'il était et n'ayant point entendu les paroles des prophètes qui se lisent chaque jour de sabbat, ils les ont accomplies en le condamnant, et, quoiqu'ils ne trouvassent rien en lui qui fût digne de mort, ils demandèrent à Pilate qu'il le fit mourir. Et après qu'ils eurent accompli tout ce qui était écrit de lui, on le descendit de la croix et on le mit dans le tombeau. Mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts le troisième jour, et il a été vu durant plusieurs jours par ceux qui étaient venus avec lui de Galilée à Jérusalem, qui lui rendent encore aujourd'hui témoignage devant le peuple. Ainsi nous vous annonçons que, la promesse faite à nos pères, Dieu nous en a fait voir l'accomplissement, à nous qui sommes leurs enfants, en ressuscitant Jésus, selon qu'il est écrit dans le second psaume : « Vous êtes mon Fils ; je vous ai engendré aujourd'hui. » Et pour montrer qu'il l'a ressuscité d'entre les morts pour ne plus retourner dans la corruption du tombeau, il a dit : « J'accomplirai fidèlement les promesses que j'ai faites à David. » Et il dit encore ailleurs : « Vous ne permettrez pas que votre Saint éprouve la corruption. » Car, pour David, après avoir servi en son temps aux desseins de Dieu, il s'est endormi, et il a été mis avec ses pères, et il a éprouvé la corruption ; mais Celui que Dieu a ressuscité n'a point vu la corruption. Sachez donc,

mes frères, que c'est par Lui que la rémission des péchés vous est annoncée, et que quiconque croit en Lui est justifié de toutes les choses dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse. Prenez donc garde qu'il ne vous arrive ce qui a été prédit par les prophètes : Voyez, contempteurs, et admirez, et tremblez ; car j'en ferai une œuvre en vos jours, une œuvre que vous ne croirez point, lors même qu'on vous l'annoncera. »

Comme ils sortaient de la synagogue des Juifs les gentils demandèrent qu'on leur parlât sur le même sujet pendant la semaine, et, quand l'assemblée fut séparée, beaucoup de Juifs et de prosélytes craignant Dieu suivirent Paul et Barnabé, qui les exhortaient à persévérer dans la grâce de Dieu. Le sabbat suivant, presque toute la ville s'assembla pour écouter la parole divine ; mais les Juifs, voyant cette grande multitude, furent remplis de colère et s'opposaient, avec des paroles de contradiction et de blasphème, à ce que Paul disait. Alors Paul et Barnabé leur dirent hardiment : « C'était à vous qu'il fallait annoncer premièrement la parole de Dieu ; mais, puisque vous la rejetez et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voilà que nous nous tournons vers les nations ; car le Seigneur nous l'a ainsi commandé : Je t'ai établi pour être la lumière des nations, afin que tu sois leur salut jusqu'aux extrémités de la terre <sup>1</sup>. » Or les gentils, entendant cela, se réjouirent, et ils glorifiaient la parole du Seigneur, et il en crut autant qu'il y en avait de préordonnés à la vie éternelle. Et la parole du Seigneur se répandait dans toute la contrée. Mais les Juifs, ayant animé les femmes dévotes et les femmes de qualité, ainsi que les principaux de la ville, excitèrent une persécution contre Paul et contre Barnabé et les chassèrent de leur pays. Alors les deux apôtres secouèrent contre eux la poussière de leurs pieds et vinrent à Icone. Cependant les disciples étaient remplis de joie et de l'Esprit-Saint <sup>2</sup>.

Arrivés à Icone, capitale de la Lycaonie, Paul et Barnabé entrèrent ensemble dans la synagogue des Juifs, et ils y parlèrent de ma-

<sup>1</sup> Isaïe, 49, 6. — <sup>2</sup> Act., 13.



nière qu'une grande multitude de Juifs et de Grecs embrassa la foi, mais ceux des Juifs qui furent incrédules soulevèrent et irritèrent l'esprit des gentils contre les frères. Ils demeurèrent toutefois longtemps en cette ville, parlant librement au nom du Seigneur, qui rendait témoignage à la parole de sa grâce, faisant par eux des miracles et des prodiges. Enfin toute la ville se divisa, et les uns étaient pour les Juifs et les autres pour les apôtres. Mais, comme les gentils et les Juifs avec leurs chefs allaient se précipiter sur eux pour les accabler d'outrages et pour les lapider, les apôtres, l'ayant su, se réfugièrent à Lystre et à Derbe, autres villes de Lycaonie, et ils y prêchaient l'Évangile, ainsi que dans toute la contrée d'alentour <sup>1</sup>.

Ce fut à Icone que saint Paul instruisit et convertit sainte Thècle, tant célébrée par les Pères de l'Église, tels que saint Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Ambroise et saint Augustin. C'était une vierge qui s'était appliquée aux belles-lettres et à l'étude de la philosophie profane. Déjà elle était promise à un époux noble, riche et puissant, lorsqu'arriva l'Apôtre, qui, par ses discours, alluma dans son cœur un ardent amour de la virginité. Ayant donc, pour l'Époux céleste, renoncé aux noces terrestres, terribles furent les assauts que livrèrent à sa résolution et l'époux abandonné, et son père, et sa mère, et ses parents, et ses amis, et les juges et les magistrats de la ville. Mais la vierge sainte triompha et des larmes de ses proches, et des séductions du monde, et des menaces des juges. Que dis-je? de leurs menaces, de tout ce que la puissance publique put armer de plus terrible contre une jeune et tendre vierge. Elle fut, dans le théâtre, exposée aux bêtes et condamnée aux flammes, mais délivrée de l'un et de l'autre martyre par la divine puissance. Les lions lâchés contre elle se jetèrent à ses pieds et n'osèrent violer l'intégrité de son corps. Finalement, après avoir passé par le feu et avoir été exposée aux bêtes, il n'est point de tourment qu'elle n'ait souffert. C'est pourquoi on lui a communé-

ment donné le titre de première martyre parmi les femmes, comme saint Étienne est le premier martyr parmi les hommes, bien que, suivant l'opinion commune, elle ait fini en paix ses jours. Mais l'ancienne coutume de l'Église était d'accorder le titre de martyrs à ceux qui avaient souffert pour la foi des tourments mortels de leur nature, lors même qu'ils y auraient survécu par miracle <sup>1</sup>.

Or il y avait à Lystre un homme impotent des pieds, qui était toujours assis; il était boiteux dès le sein de sa mère et n'avait jamais marché. Cet homme écoutait parler Paul, qui, le regardant et voyant qu'il avait la foi qu'il serait guéri, dit à haute voix: « Lève-toi debout sur tes pieds! » Et il se leva en sautant et marchait. La foule, ayant vu ce que Paul venait de faire, se mit à crier en lycaonien: « Les dieux, devenus semblables aux hommes, sont descendus vers nous! » Et ils appelaient Barnabé Jupiter et Paul Mercure, parce que c'était lui qui portait la parole. Le prêtre même de Jupiter, dont le temple était près de la ville, parut à la porte avec des taureaux et des couronnes, et voulait, ainsi que les peuples, leur sacrifier; mais les apôtres Barnabé et Paul, l'ayant appris, déchirèrent leurs vêtements et s'élancèrent au milieu de la foule, en criant: « Amis! qu'allez-vous faire? Et nous aussi nous ne sommes que des hommes comme vous, sujets aux mêmes infirmités et à la mort, qui vous annonçons de quitter ces choses vaines pour vous convertir au Dieu vivant qui a fait le ciel, et la terre, et la mer, et tout ce qu'ils renferment; lequel, dans les siècles passés, a laissé marcher toutes les nations dans leurs voies sans qu'il se soit néanmoins laissé sans témoignage, faisant du bien, nous dispensant les pluies du ciel et les saisons favorables pour les fruits, nous offrant la nourriture avec abondance et remplissant nos cœurs de joie. » Et, disant cela, à peine purent-ils empêcher le peuple de leur sacrifier.

Comme ils passèrent du temps à enseigner dans cette ville, il survint quelques Juifs d'Antioche (de Pisidie) et d'Icone, qui, ayant persuadé le peuple, lapidèrent Paul et le

<sup>1</sup> Act., <sup>14</sup>, 1-6.

<sup>1</sup> *Acta Sanctorum*, 23, septembre.

trainèrent hors de la ville, le croyant mort ; mais, les disciples s'étant rassemblés autour de lui, il se leva et rentra dans la ville, et le lendemain il partit pour Derbe avec Barnabé. Après qu'ils eurent annoncé l'Évangile dans cette cité-là et instruit plusieurs personnes, ils retournèrent à Lystre, à Icone et à Antioche (de Pisidie), fortifiant le courage des disciples, les exhortant à persévérer dans la foi, et leur représentant que c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. Ayant ensuite, par l'imposition des mains, ordonné des prêtres en chaque Église, avec des prières et des jeûnes, ils les recommandèrent au Seigneur en qui ils avaient cru. Puis, traversant la Pisidie, ils vinrent en Pamphylie, et, ayant annoncé à Perge la parole du Seigneur, ils descendirent à Attalie. De là ils firent voile pour Antioche (de Syrie), d'où on les avait envoyés, en les abandonnant à la grâce de Dieu, pour l'œuvre qu'ils venaient d'accomplir. Y étant arrivés et ayant rassemblé l'Église, ils racontèrent combien Dieu avait fait de grandes choses avec eux et comment il avait ouvert aux gentils la porte de la foi <sup>1</sup>.

A ce récit de leur voyage saint Luc ajoute qu'ils demeurèrent avec les disciples d'Antioche un temps qui ne fut pas petit, c'est-à-dire un temps considérable, plusieurs années peut-être. Ce fut alors que saint Paul eut une révélation dans laquelle Dieu lui commanda de se rendre à Jérusalem, afin d'exposer aux apôtres l'Évangile que lui et Barnabé avaient prêché parmi les gentils. C'était la quatorzième année, soit depuis sa conversion, soit depuis son premier voyage à Jérusalem, trois ans après, pour voir Pierre.

Paul n'avait certainement aucun doute qu'il n'eût jusqu'alors prêché légitimement l'Évangile ; toutefois, comme il l'avait appris, non pas des hommes, mais de Jésus-Christ même, et que sa vocation avait été extraordinaire, le Seigneur lui ordonna d'en conférer avec les autres apôtres qui étaient à Jérusalem, et spécialement avec Pierre, afin que les faux apôtres n'osassent décréditer dans l'esprit des peuples ni sa personne ni sa doctrine, et ren-

dre ainsi infructueuse et inutile sa prédication. Il prit pour compagnons de son voyage Barnabé et Tite. Ce dernier, qu'il avait converti du gentilisme à la foi et régénéré en Jésus-Christ, était pour lui un fils bien-aimé. Ils furent accueillis de Pierre, de Jacques et de Jean, regardés comme les colonnes de l'Église, avec l'estime et la bienveillance qui leur était due, et Tite, bien que non circoncis, fut admis néanmoins par ces mêmes apôtres, non-seulement aux actes de la vie civile, mais encore à ceux de la religion. Quelques faux frères, ne pouvant souffrir la liberté que l'Apôtre donnait aux gentils convertis de n'observer point la loi de Moïse, voyaient de mauvais œil un incirconcis communiquer avec eux et commencèrent à prétendre qu'on devait obliger Tite à la loi de la circoncision ; mais Paul n'y voulut point consentir ni céder à leur autorité. Les vrais apôtres, qui étaient du même sentiment que lui, n'ayant rien trouvé ni à ajouter ni à retrancher dans son Évangile, lui donnèrent la main, ainsi qu'à Barnabé, comme à leurs collègues dans le ministère apostolique. En outre, attendu que Paul n'avait pas reçu une moindre grâce pour la conversion des gentils que Pierre pour la conversion des circoncis, il fut résolu que, tandis que Pierre, avec Jacques et Jean, s'appliquerait spécialement à appeler les Juifs à la foi, Paul et Barnabé travailleraient principalement à y inviter les gentils, pourvu toutefois qu'ils eussent soin des pauvres de la Judée et qu'ils ne négligeassent point de faire des quêtes pour eux dans les provinces les plus riches où ils auraient porté l'Évangile <sup>1</sup>.

Paul et Barnabé étant revenus de Jérusalem à Antioche, Pierre y arriva aussi quelque temps après. Instruit par Dieu lui-même à ne point regarder les gentils, qu'avaient purifiés son esprit et sa foi, comme quelque chose d'immonde, il mangeait librement avec eux, jusqu'à ce qu'il survint quelques-uns de la Judée que lui envoyait Jacques. A leur arrivée Pierre changea de conduite. Sachant que ces derniers, bien que chrétiens, étaient attachés encore à l'observance de la loi mosaïque, il craignit de les scandaliser et commença

<sup>1</sup> Act., 15, 7-27.

<sup>1</sup> Gal., 2, 1-10.



de ne plus paraître aux tables où mangeaient des chrétiens non circoncis et de ne plus les fréquenter avec la même liberté. L'exemple du prince des apôtres, en une chose si conforme à leurs idées, fut bientôt embrassé et suivi par tous les autres Juifs, de manière que Barnabé lui-même se laissait entraîner au torrent et usait envers les gentils de la même réserve. Cette simulation parut à saint Paul digne de réprimande et peu conforme à l'esprit et à la sincérité de l'Évangile, et, comme l'exemple de Pierre paraissait servir aux autres de justification, de prétexte et d'excuse, il se détermina à reprendre devant tout le monde, dans la personne de Pierre, le manquement de tous. Il lui dit donc librement et de manière à se faire entendre des autres : « Si vous, qui êtes Juif, vivez néanmoins avec la liberté des gentils et sans vous obliger à une scrupuleuse observance des cérémonies mosaïques, comment, par votre exemple, induisez-vous maintenant et obligez-vous en quelque sorte les gentils à vivre à la juive ? »

Pour apprécier au juste la conduite de saint Pierre, regardée par quelques-uns comme une faute très-grave et par d'autres comme une action innocente et même digne de louange, il est nécessaire de se bien rappeler l'état des choses. Pierre et Paul étaient d'accord que les gentils convertis à Dieu et régénérés en Jésus-Christ étaient réellement purs et saints devant Dieu et dignes de la vie éternelle. Paul était de même d'accord avec Pierre qu'il était permis néanmoins à un Juif converti d'observer les cérémonies judaïques, puisque nous les lui verrons observer à lui-même jusqu'à circoncire son disciple Timothée. Parmi ces cérémonies c'en était une de ne pas communiquer trop facilement avec les gentils, de ne pas manger avec eux. Pour ce qui regarde cette loi ou cérémonie Pierre et Paul étaient également d'accord qu'il n'en fallait tenir aucun compte dans ces deux cas : quand il était nécessaire de converser avec les gentils pour les instruire des sacrements ; quand on pouvait le faire sans choquer ni scandaliser les Juifs. Il ne restait donc qu'une difficulté, à savoir si, pour ne pas offenser et dégoûter ces mêmes Juifs, ni encourir, suivant

leur opinion, une impureté légale, il était permis de s'abstenir des repas des gentils. Pierre, qui, dans la convention faite avec Paul, s'était chargé principalement de la conversion des circoncis, embrassa l'opinion favorable au judaïsme. Il le fit dans une intention pure et droite, pour ne point s'aliéner l'esprit de ses néophytes, être écouté d'eux avec plus d'estime et d'amour, et avancer avec plus de succès, dans sa propre nation, les intérêts de la religion du Christ. Paul, de son côté, comme déjà il a été dit, jugea peu conformes à la vérité et à l'esprit de l'Évangile cette conduite et ce sentiment de Pierre. Des deux peuples, juif et gentil, il ne se devait faire qu'un seul troupeau, sans qu'il restât plus rien de ce mur de division qui les avait séparés jusqu'alors. Or cette fusion s'obtenait difficilement s'il ne leur était libre de communiquer dans les affaires de la vie civile. C'est pourquoi il fallait ou obliger les gentils à se faire circoncire pour n'être point en aversion aux Juifs, ou bien obliger les Juifs à traiter librement avec les gentils convertis à la foi, quoique non circoncis. Les deux apôtres voulaient également que les nations fussent affranchies de la pénible loi de la circoncision. Ainsi, bien qu'il fût encore permis aux Juifs d'observer les cérémonies mosaïques et leurs traditions légitimes, cela devait s'entendre toutefois sauf l'esprit de l'Évangile et sans préjudice des lois de la charité chrétienne, suivant laquelle les mêmes Juifs devaient regarder les gentils régénérés en Jésus-Christ comme purs, saints et sans tache, et les traiter comme membres de la même société sainte, de la même religion et du même corps. Tout ce qui rappelait leur ancienne séparation d'avec les nations idolâtres devait donc être banni de leur esprit. Si donc Pierre s'était obstiné dans le sentiment contraire, certainement sa faute eût été grave et d'un grand préjudice à l'Évangile ; mais à peine le saint apôtre reconnut-il, par l'admonition de son collègue, le préjudice que sa manière d'agir pouvait porter à la religion et à la foi, qu'il changea de conduite aussitôt et se remit à fréquenter les gentils avec la même liberté que d'abord. Sa faute ne fut donc que d'inadvertance, excusable sans doute lorsqu'un

homme, dans la dure nécessité d'indisposer un des partis, s'attache particulièrement à ne point offenser celui qu'il croit spécialement recommandé à sa sollicitude. Il s'agissait ou d'offenser les Juifs en mangeant avec les gentils ou d'offenser les gentils en s'éloignant de leurs tables ; le scandale de ceux-ci ou de ceux-là était déraisonnable et par conséquent à dédaigner. Dans la réalité les gentils avaient raison ; mais Pierre, ayant, comme Juif, le droit d'observer les cérémonies judaïques, s'imagina avoir encore celui de ne point tenir compte en cela de leur scandale. En quoi s'il s'est trompé, deux choses peuvent lui servir d'excuse : et la charité pour ses compatriotes spécialement commis à son zèle, et l'humilité avec laquelle il souffrit d'être publiquement redressé par Paul<sup>1</sup>, quoiqu'il fût le chef de toute l'Église et le souverain pasteur de tout le troupeau. C'est la réflexion des Pères, entre autres de saint Cyprien, de saint Augustin<sup>2</sup> et de saint Hilaire de Poitiers, duquel on vient de retrouver le commentaire sur l'Épître aux Galates.

Il y appelle saint Pierre le plus grand et le supérieur de tous. Il apprécie la conduite des deux apôtres dans les deux suppositions, ou d'une réprimande simulée afin d'instruire indirectement les autres, ou d'une réprimande sérieuse, et il conclut : « Je dis donc que, soit que d'abord ils aient simulé cette controverse entre eux pour l'utilité des autres, ils sont vraiment admirables en ce qu'ils s'accordent à tout faire pour l'utilité d'autrui ; soit que Pierre, chargé spécialement des fidèles venus du judaïsme, ait paru se retirer de la fréquentation de ceux qui venaient de la gentilité, et que Paul, chargé spécialement de ceux-ci, n'ait pas fait difficulté de lui résister et de le réprimander en face, tous deux sont admirables dans leurs sentiments et leur conduite. Celui-ci croit devoir honorer la vérité plus que tout le monde et il ne craint pas, pour elle, de résister en face à l'insigne chef même des apôtres. Celui-là, quoiqu'il se vît réprimandé en public, y acquiesça ; il supporte le tout en silence ; et lui, qui en bien des affaires s'était montré

capable de revendiquer la primauté, il estime devoir honorer la vérité par-dessus les hommes, regardant comme de nulle importance ce qui ne concerne que sa personne<sup>1</sup>. »

La réprimande publique de Paul et l'humble et prompt amendement de Pierre assoupirent pour le moment à Antioche toute controverse sur les cérémonies légales ; mais, après le départ de saint Pierre pour Jérusalem, il en vint de la Judée qui allumèrent un incendie plus terrible, soutenant en face aux gentils qui embrassaient le Christianisme que, s'ils ne se faisaient circoncire suivant la loi de Moïse, ils ne pouvaient obtenir le salut. Les Juifs eux-mêmes, comme nous l'apprend Josèphe, étaient divisés à cette époque sur la nécessité de la circoncision à l'égard des gentils qui, abandonnant le culte des idoles, reconnaissaient un seul Dieu. Suivant les uns c'en était assez d'observer exactement les préceptes et les règles invariables des mœurs ; suivant d'autres il fallait s'assujettir encore à la circoncision et à l'observance des ordonnances cérémonielles. La première opinion dominait parmi les Juifs dispersés par les provinces ; la seconde, parmi ceux de Palestine et spécialement ceux de Jérusalem. Un Juif nommé Ananias, qui exerçait le négoce dans l'Adiabène, province placée entre l'empire des Romains et celui des Parthes, ayant converti au culte du vrai Dieu Izates, fils d'Hélène, reine de ce pays, qui avait également embrassé la religion judaïque, ne jugea point devoir l'obliger à la loi de la circoncision, l'assurant qu'il pouvait servir Dieu sans être circoncis, pourvu qu'il fût bien résolu à imiter les mœurs des Juifs. Un certain Éléazar, de la province de Galilée, fut d'un sentiment contraire ; ayant trouvé Izates occupé à la lecture des livres de Moïse, il lui dit hardiment que pour plaire à Dieu ce n'était pas tout de lire ces livres, mais qu'il fallait encore mettre en pratique ce qu'ils prescrivent et inculquent avec tant de rigueur, et par là il lui persuada de se faire circoncire<sup>2</sup>. Saint Pierre, comme nous avons vu, ne prit aucune gêne des Juifs d'Antioche convertis à la foi, et, sous leurs yeux, il com-

<sup>1</sup> Gal., 2, 11-14. — <sup>2</sup> Cypr., *Epist. ad Quint. Aug., de Bapt., contra Donat.*, l. 2, c. 2.

<sup>1</sup> *Spicilegium Solesmense*, curante domno Pitra, t. 1, p. 59. — <sup>2</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 20, c. 2.



muniqait librement avec les gentils ; mais, sitôt qu'il vit à Antioche des Juifs venus de Jérusalem, il commença à ne plus paraître dans les tables. De même nous voyons ici que ce ne furent que les Juifs de Jérusalem qui troublèrent la paix à Antioche, en y soutenant qu'il n'y avait point de salut sans la circoncision. Sur cela une grande sédition s'étant élevée, et Paul et Barnabé ayant longtemps disputé contre eux, il fut décidé que Paul et Barnabé, et quelques autres d'entre eux, monteraient à Jérusalem vers les apôtres et les prêtres pour résoudre cette question. L'Église les ayant donc fait conduire, ils traversèrent la Phénicie et la Samarie, racontant la conversion des gentils, et ils remplissaient de joie tous les frères. Arrivés à Jérusalem ils furent bien reçus par l'Église, par les apôtres et par les prêtres, auxquels ils racontèrent combien Dieu avait fait de grandes choses avec eux. Mais quelques-uns de la secte des pharisiens, qui avaient embrassé la foi, se levèrent, disant qu'il fallait les circoncire et leur commander de garder la loi de Moïse.

Les apôtres donc et les prêtres s'assembleront pour considérer cette affaire. Or, un grand débat ayant eu lieu, Pierre se leva et leur dit : « Mes frères, vous savez qu'il y a longtemps que Dieu m'a choisi d'entre nous afin que les nations entendissent par ma bouche la parole de l'Évangile et qu'elles crussent ; et Dieu, qui connaît les cœurs, leur a rendu témoignage, leur donnant le Saint-Esprit aussi bien qu'à nous. Et il n'a point fait de différence entre nous et eux, ayant purifié leurs cœurs par la foi. Maintenant donc pourquoi tentez-vous Dieu, imposant aux disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter ? Mais nous croyons que c'est par la grâce du Seigneur Jésus-Christ que nous serons sauvés, aussi bien qu'eux <sup>1</sup>. »

Ainsi parla Pierre. Il ne décide pas précisément, il fait plus ; il montre que depuis longtemps, et par son ministère, Dieu lui-même avait décidé la question et donné à entendre que ni les gentils, ni même les Juifs, n'étaient plus obligés à la circoncision, mais obtenaient le salut par la foi en Jésus-Christ.

Alors toute la multitude se tut, et ils écoutaient Barnabé et Paul, racontant combien de miracles et de prodiges Dieu avait faits par eux parmi les nations. Et après qu'ils se furent tus Jacques répondit, disant : « Mes frères, écoutez-moi. Simon a raconté comment Dieu a commencé à regarder favorablement les nations pour choisir parmi elles un peuple consacré à son nom ; et les paroles des prophètes s'y accordent, selon qu'il est écrit : « Après cela je reviendrai, et je rebâtirai le tabernacle de David qui est tombé ; je réparerai ses ruines et je le relèverai, afin que le reste des hommes et toutes les nations sur lesquelles est invoqué mon nom cherchent le Seigneur, » dit le Seigneur qui fait ces choses <sup>1</sup>. Dès l'éternité Dieu connaît son œuvre. C'est pourquoi je juge qu'il ne faut point inquiéter ceux d'entre les nations qui se convertissent à Dieu, mais leur écrire qu'ils s'abstiennent des souillures des idoles, de la fornication, des chairs étouffées et du sang ; car, quant à Moïse, dès les temps anciens il y a dans chaque ville des hommes qui le prêchent dans les synagogues, où il est lu chaque jour de sabbat. »

Alors il plut aux apôtres et aux prêtres, avec toute l'Église, de choisir quelques-uns d'entre eux pour envoyer à Antioche avec Paul et Barnabé. Ils choisirent donc Jude, surnommé Barsabas, et Silas, qui étaient des principaux entre les frères. Et ils écrivirent par eux cette lettre : « Les apôtres, les prêtres et les frères, aux frères d'entre les nations qui sont à Antioche, en Syrie et en Cilicie, salut. Comme nous avons appris que quelques-uns qui venaient d'avec nous vous ont troublés par leurs paroles et ont alarmé vos âmes, disant qu'il fallait être circoncis et garder la loi, sans que nous leur en eussions donné l'ordre, il nous a plu, assemblés que nous étions dans un même esprit, de vous envoyer des personnes choisies, avec nos très-chers Barnabé et Paul, qui ont exposé leurs vies pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous avons donc envoyé Jude et Silas, lesquels vous feront entendre les mêmes choses de vive voix ; car il a semblé

<sup>1</sup> Act., 15, 1-11.

<sup>1</sup> Amos, 9, 11.

bon au Saint-Esprit et à nous de ne point vous imposer d'autres charges que celles-ci, qui sont nécessaires : c'est de vous abstenir de ce qui aura été sacrifié aux idoles, et du sang, et des chairs étouffées, et de la fornication, toutes choses dont vous ferez bien de vous garder. Portez-vous bien <sup>1</sup>. »

Telles furent l'occasion et la forme du premier concile. Une grande contestation s'éleva sur la doctrine à Antioche ; aussitôt elle est portée au lieu où était Pierre, le prince des apôtres, avec quelques-uns de ses collègues. Ils s'assemblent avec les prêtres ou anciens. Quels furent ces anciens ou prêtres ? Saint Luc nous l'a fait connaître précédemment lorsqu'il a dit que saint Paul en ordonnait dans chaque Église par l'imposition des mains, accompagnée de prières et de jeûnes. On voit que c'étaient les premiers pasteurs régulièrement ordonnés. Suivant le sentiment le plus commun et le plus ancien, chacun des apôtres, par conséquent leur chef aussi et surtout, avait le don d'infaillibilité ; mais il convenait de donner l'exemple aux conciles futurs. L'on commença donc par l'examen, par la discussion, qui fut très-grande. Pierre parle et tout le monde se tait ; Pierre pose pour fondement la révélation qui lui a été faite sur la vocation des gentils. Paul et Barnabé racontent les suites merveilleuses de cette vocation. Jacques, évêque de Jérusalem, partant de la sentence de Pierre, la montre appuyée dans les prophètes, et en propose une application pratique, qui devait faciliter la réunion des deux peuples en un. Le décret du concile est le décret du Saint-Esprit et de l'Église ; il est envoyé aux autres Églises particulières, non plus pour y être examiné, mais pour y être exécuté.

Ce qu'était Jérusalem par la présence de Pierre et de quelques-uns des plus illustres disciples, Rome l'est devenue comme siège des successeurs du même Pierre, assisté toujours d'hommes éminents en dignité et en doctrine. Et comme la contestation sur les cérémonies légales fut portée à Jérusalem où était Pierre, de même c'est une loi inviolable de l'Église de porter à Rome les

causes difficiles de la foi. Et comme, au premier son de la voix de Pierre, se calmèrent à Jérusalem toutes les disputes, de même doivent cesser les contentions dès que le même Pierre a parlé par la bouche de ses successeurs. Enfin, comme la décision sortie de Jérusalem, encore qu'elle n'eût pas été formée dans un concile réellement œcuménique, fut néanmoins proposée et reçue comme un oracle de l'Esprit-Saint, de même les conciles particuliers de Rome, sous l'autorité des pontifes romains, ont eu dans leurs définitions la force des conciles œcuméniques, auxquels nul catholique ne refuse une autorité souveraine et infaillible.

Le tempérament proposé par saint Jacques conciliait fort bien la difficulté. Les fidèles venus de la gentilité étaient reconnus purs et saints et exempts de la loi cérémonielle, mais il leur était recommandé d'éviter dans leurs repas ce qui pouvait le plus choquer les fidèles venus du Judaïsme, savoir : les viandes immolées aux idoles et le sang. D'après l'explication de saint Paul, interprète très-sûr du décret de ce concile, les fidèles pouvaient manger indifféremment de tout ce qui se vendait au marché, sans s'informer s'il avait été immolé aux idoles ou non, dès qu'il n'y avait point de scandale pour les faibles <sup>1</sup>. Ce n'était donc qu'une loi de circonstance, à cause de l'idolâtrie qui régnait encore. Quant à la défense de manger du sang, et par conséquent des chairs étouffées, elle venait de plus haut que la loi de Moïse ; car elle avait été déclarée à Noé au sortir de l'arche, afin de détourner plus efficacement l'homme de répandre le sang de l'homme, et aussi parce que de toutes les parties de la victime c'était principalement le sang qu'on offrait à Dieu dans les sacrifices. Tant que des sacrifices de cette espèce continuaient à s'offrir dans le temple de Jérusalem, l'on conçoit que les Juifs, même chrétiens, craignissent d'aller contre cette défense ; mais lorsque, après la dernière destruction du temple, il fut bien connu que Dieu ne demandait plus le sang des animaux, et que l'homme, ayant été racheté au prix du sang

<sup>1</sup> Act., 15, 12-29.

<sup>1</sup> 1 Cor., 10.



de Jésus-Christ, fut devenu infiniment précieux à l'homme, cette même loi, devenue sans objet, devait naturellement tomber en désuétude. Enfin ce concile défend la fornication ; c'est que, parmi les gentils, la plupart ne voyaient de crime que dans l'adultère et comptaient la simple fornication pour rien.

Les envoyés du concile, Paul et Barnabé, Jude et Silas, étant venus à Antioche, rassemblèrent la multitude et lui remirent la lettre. Les frères, l'ayant lue, se réjouirent beaucoup des consolations et des exhortations qu'elle contenait. Jude et Silas, qui étaient eux-mêmes prophètes, les consolèrent encore, les exhortèrent et les fortifièrent par plusieurs discours. Après qu'ils eurent demeuré là quelque temps les frères les renvoyèrent en paix aux apôtres ; Silas, néanmoins, jugea à propos de demeurer à Antioche, et Jude retourna seul à Jérusalem. Silas est le même que Sylvain, par qui saint Pierre avait envoyé sa première épître.

Quant à Paul et à Barnabé ils demeurèrent aussi à Antioche, enseignant et annonçant, avec beaucoup d'autres, la parole du Seigneur. Quelques jours après Paul dit à Barnabé : « Retournons visiter nos frères par toutes les villes où nous avons prêché la parole du Seigneur, pour voir en quel état ils sont. » Or Barnabé voulait prendre avec lui Jean, qu'on appelait Marc ; mais Paul disait que celui qui les avait quittés depuis la Pamphylie et ne les avait point aidés à l'œuvre ne devait pas les accompagner. Il se forma donc entre eux une contestation si vive qu'ils se séparèrent l'un de l'autre, et que Barnabé, prenant Marc, fit voile vers l'île de Chypre ; et Paul, ayant choisi Silas, partit avec lui, après avoir été abandonné à la grâce de Dieu par les frères. Il traversa la Syrie et la Cilicie, confirmant les Églises et leur ordonnant d'observer les préceptes des apôtres et des prêtres <sup>1</sup>.

La sévérité de Paul et la douceur de Barnabé furent également utiles à Jean-Marc ; il apprit à être plus constant, et nous le verrons plus tard servir fidèlement le premier des deux. Un autre avantage de cette sépara-

tion fut de prêcher l'Évangile en plus de lieux. A partir de cette époque saint Luc, attaché uniquement à décrire les voyages et les travaux de Paul, ne nous parle plus de Barnabé ; aussi ne sait-on rien ou presque rien du reste de sa vie.

Nous avons, sous le nom de saint Barnabé, une lettre où il est parlé de la ruine du temple, ce qui montre qu'elle fut écrite après. Le sujet qu'elle traite et les excellentes instructions qui s'y lisent la rendent digne des temps apostoliques, et l'on croit communément qu'elle remonte à cette antiquité ; toutefois il est difficile de se persuader qu'elle soit réellement l'ouvrage d'un apôtre. Elle est divisée en deux parties, la première dogmatique et l'autre morale. Dans la première l'auteur démontre, contre les Juifs, que, les oracles des prophètes s'étant parfaitement accomplis à la venue du Fils de Dieu sur la terre, dans sa Passion et dans sa mort, ainsi que dans sa résurrection glorieuse, la loi devait cesser pour faire place à l'Évangile ; ce qui fait voir qu'elle est adressée à ceux des chrétiens qui, convertis du judaïsme, restaient encore trop attachés aux observances légales. Dans la seconde partie il décrit deux voies : l'une de lumière, à laquelle préside l'ange du Seigneur ; l'autre de ténèbres, à laquelle préside l'ange de Satan. Il donne d'excellentes règles à ceux qui veulent marcher dans la première et fait de la seconde la description la plus sombre et la plus effrayante, afin d'en inspirer à tous les esprits une juste horreur. « Peut-on se persuader, dit le cardinal Orsi, qu'une pareille épître, écrite pour la défense de la foi catholique et l'édification des fidèles, ait été regardée par l'Église comme l'œuvre authentique de saint Barnabé, c'est-à-dire d'un apôtre rempli de l'Esprit-Saint et appelé avec Paul à l'apostolat par une vocation extraordinaire du Ciel, et que cependant elle ne l'ait pas mise, comme les épîtres des autres apôtres, au catalogue des livres sacrés et canoniques ? Il s'y rencontre d'ailleurs quelques endroits moins dignes de la sagesse et de la gravité d'un apôtre, qui certainement n'aurait jamais écrit que les apôtres avaient été pécheurs au delà de toute iniquité et que le monde ne devait durer que six mille ans. Il

<sup>1</sup> Act., 15, 30-41.

aurait eu plus de justesse et de réserve dans ses allégories ou interprétations allégoriques des divines Écritures. Il n'eût pas cité comme oracles de l'Esprit-Saint des sentences qui ne se trouvent point dans les livres sacrés. Tout cela montre que l'Église a eu raison d'exclure ce monument du nombre des Écritures divines, et prouve que ce n'est pas faire honneur à saint Barnabé que de le croire l'auteur d'une lettre pareille. Suivant la commune tradition, cet apôtre mourut dans l'île de Chypre, sa patrie, où non loin de Salamine, et vers la fin du cinquième siècle, l'on trouva son corps, ayant sur la poitrine l'Évangile de saint Matthieu, transcrit de sa main<sup>1</sup>. »

Paul, avec Silas, ayant parcouru la Syrie et la Cilicie, vint à Derbe et à Lystre, où il trouva un disciple nommé Timothée, dont tous les frères de Lystre et d'Icone rendaient un bon témoignage. C'était un jeune homme qui avait étudié les saintes lettres dès son enfance. Son père était Grec, mais sa mère Eunice était une Juive qui avait embrassé la foi chrétienne, ainsi que Loïde, sa grand'mère. Paul voulut le prendre pour compagnon de ses voyages et de ses travaux, mais auparavant il le circoncit, à cause des Juifs du pays, qui savaient tous que son père était Grec et qui n'auraient pu se résoudre à recevoir les instructions d'un incirconcis. Paul fit plus ; jugeant par les dispositions de ce jeune homme, et par des prophéties antérieures à son sujet, qu'il était élu de Dieu pour le saint ministère, il lui imposa les mains, soit alors, soit plus tard, avec les prêtres de l'Église, et la grâce lui fut ainsi communiquée.

Or, allant de ville en ville, Paul, Silas et Timothée donnaient pour règles aux fidèles de garder les ordonnances qui avaient été établies par les apôtres et les prêtres qui étaient à Jérusalem. Ainsi les Églises se confirmaient dans la foi et croissaient en nombre de jour en jour. Lorsqu'ils eurent traversé la Phrygie et la Galatie, en laquelle il paraît que saint Paul convertit alors les Galates, le Saint-Esprit leur défendit d'annoncer la parole de Dieu dans l'Asie proprement dite ou l'Ionie. Étant donc venus en Mysie, ils se disposèrent

à passer en Bithynie ; mais l'Esprit de Jésus ne le leur permit pas. Ainsi ils passèrent la Mysie et descendirent à Troade, sur la mer, non loin de l'ancienne Troie. Et une vision se montra à Paul durant la nuit : un Macédonien se présenta devant lui, le priant et disant : « Passez en Macédoine, et secourez-nous ! » »

On trouve au prophète Daniel un ange prince des Juifs, un autre prince du royaume des Perses, et un autre prince des Grecs. On voit par là que les anges président à la garde des monarchies, des principautés, des provinces. Aussi est-il vraisemblable que ce fut l'ange tutélaire de la Macédoine qui excita Paul à passer dans ce pays et à tendre la main à ces peuples opprimés sous la tyrannie du démon. La Macédoine avait deux villes, ainsi que deux parties principales : la première de ces villes était Philippes, ainsi nommée du père d'Alexandre, qui l'agrandit et la fortifia ; la seconde était Thessalonique. Il n'y avait pas encore quatre siècles qu'Alexandre était parti d'auprès de cette dernière ville, après avoir subjugué la Grèce, pour aller accomplir, sans le savoir, les prophéties de Daniel, en renversant l'empire des Perses. Voici un autre conquérant qui s'apprête à passer d'Asie en Europe pour conquérir à Jésus-Christ et la Macédoine, et la Grèce, et le reste de l'Occident.

« Aussitôt que Paul eut eu cette vision, nous nous disposâmes, dit saint Luc, qui montre par cette manière de parler que dès lors il accompagnait l'apôtre, nous nous disposâmes à partir pour la Macédoine, assurés que Dieu nous y appelait pour y prêcher l'Évangile. » S'étant donc embarqués à Troade, ils vinrent droit à Samothrace, et le lendemain à Naples, en grec *Neapolis* ou nouvelle ville, et de là à Philippes, colonie romaine, et la première ville de cette partie de la Macédoine, où ils demeurèrent quelques jours. Le jour du sabbat, ils allèrent hors de la ville près de la rivière, où il y avait une synagogue ou un oratoire, comme les Juifs avaient coutume d'en avoir dans les villes où ils n'avaient point de synagogue ; et, s'étant assis,

<sup>1</sup> Orsi, *Histoire ecclesiast.*, t. 1

<sup>1</sup> Act., 16, 1-9.



ils parlèrent aux femmes qui étaient assemblées. Une d'entre elles, nommée Lydie, marchande de pourpre, de la ville de Thyatire, qui servait Dieu, les écouta, et le Seigneur lui ouvrit le cœur et la rendit attentive à ce que Paul disait. Après qu'elle eut été baptisée, ainsi que sa famille, elle leur fit cette prière : « Si vous me croyez fidèle au Seigneur, entrez dans ma maison et y demeurez. » Et elle les y força.

Or il arriva que, comme ils allaient à l'oratoire, une servante les rencontra, qui avait l'esprit de Python, et qui, par ses divinations, apportait un grand gain à ses maîtres. Elle se mit à suivre Paul et ses compagnons en criant : « Ces hommes sont des serviteurs du Dieu très-haut et ils vous annoncent la voie du salut. » Elle fit la même chose durant un grand nombre de jours ; mais Paul, ayant peine à le souffrir, se retourna vers elle et dit à l'esprit : « Je te commande, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette fille. » Et il sortit à l'heure même. Mais ses maîtres, voyant que l'espérance de leur gain s'en était allée, se saisirent de Paul et de Silas, et, les traînant dans la place devant les magistrats, les leur présentèrent, en disant : « Ces hommes-ci sont des Juifs qui troublent notre ville, et qui enseignent des coutumes qu'il ne nous est pas permis de recevoir ni d'observer, puisque nous sommes Romains. » Alors le peuple aussi s'ameuta contre eux, et les magistrats, ayant fait déchirer leurs vêtements, commandèrent de les battre de verges. Après qu'on leur eut fait beaucoup de plaies ils les mirent en prison et ordonnèrent au geôlier de les garder sûrement. Le geôlier, ayant reçu cet ordre, les mit dans la prison intérieure et serra leurs pieds dans les entraves.

Vers minuit, Paul et Silas, s'étant mis en prière, chantaient des hymnes à la louange de Dieu, et les prisonniers les entendaient ; mais soudain il se fit un grand tremblement de terre, et les fondements de la prison furent ébranlés ; en même temps toutes les portes s'ouvrirent et les liens de tous les prisonniers furent rompus. Le geôlier, s'étant éveillé et voyant les portes de sa prison ouvertes, tira son épée et voulait se tuer, s'imaginant que les prisonniers s'étaient enfuis ; mais Paul lui

cria à haute voix : « Ne te fais aucun mal, car nous sommes tous ici ! » Alors le geôlier, ayant demandé de la lumière, s'élança au dedans, et, devenu tout tremblant, se jeta aux pieds de Paul et de Silas. Et, les ayant tirés de ce lieu-là, il leur dit : « Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Ils lui répondirent : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé, toi et ta famille. » Ils lui annoncèrent ensuite la parole du Seigneur, à lui et à tous ceux qui étaient dans sa maison. Et lui, les ayant pris à cette heure de la nuit, lava leurs plaies, et aussitôt il fut baptisé avec toute sa famille. Puis, les ayant menés à son logis, il leur servit à manger, et il se réjouit avec toute sa maison d'avoir cru en Dieu.

Dès qu'il fit jour les magistrats envoyèrent des licteurs ou huissiers portant des faisceaux de verges, disant : « Renvoyez ces hommes-là. » Aussitôt le geôlier vint dire à Paul : « Les magistrats ont mandé qu'on vous mît en liberté ; sortez donc maintenant et allez en paix. » Mais Paul dit aux licteurs : « Quoi ! après nous avoir publiquement battus de verges, sans que nous ayons été jugés, nous, citoyens romains, ils nous ont mis en prison, et maintenant ils nous en font sortir en secret ? Il n'en sera pas ainsi ; qu'ils viennent et qu'ils nous en tirent eux-mêmes ! » Les licteurs rapportèrent ces paroles aux magistrats, qui eurent peur en apprenant qu'ils étaient citoyens romains. Ils vinrent donc leur faire des excuses, et, les ayant mis hors de la prison, ils les supplièrent de se retirer de leur ville. Eux, au sortir de la prison, allèrent chez Lydie, et, ayant vu les frères, ils les consolèrent et partirent <sup>1</sup>.

Les chrétiens de Philippes furent les prémices de saint Paul, aussi eut-il pour eux une affection incomparable, comme nous le verrons dans son Épître aux Philippiens, la plus aimante de toutes.

Paul et ses compagnons, ayant passé par Amphipolis et Apollonie, vinrent à Thessalonique, où il y avait une synagogue des Juifs. Selon sa coutume Paul y entra, et, durant trois jours de sabbat, il les entretint des Écri-

<sup>1</sup> Act., 16, 10-40.

tures, leur découvrant et leur faisant voir qu'il avait fallu que le Christ souffrit et qu'il ressuscitât d'entre les morts : « Et ce Christ est Jésus que je vous annonce. » Quelques-uns d'entre eux crurent et se joignirent à Paul et à Silas ; mais des Grecs ou gentils qui déjà adoraient Dieu, il y en eut une grande multitude, et un nombre des premières femmes qui n'était pas petit <sup>1</sup>.

Le philosophe et le savant le plus universel de l'antiquité, Aristote, était né entre Philippes et Thessalonique ; c'est non loin de cette dernière ville, à Pella, qu'il avait fait l'éducation du plus fameux conquérant, et depuis deux siècles les livres d'Aristote étaient tombés dans l'oubli, et on ne lit point qu'il eût laissé aucune école de disciples dans toute la Macédoine. Et voilà que dans peu de semaines un étranger qu'on persécute et qui s'enfuit de ville en ville a fondé deux nombreuses Églises, non-seulement parmi les Juifs, ses compatriotes, mais plus encore parmi les compatriotes du philosophe, même parmi les femmes ; deux Églises où l'on professe, et par les paroles et par les œuvres, une doctrine et une morale si élevées que ni Aristote ni Platon n'y ont pu atteindre ! Et les lettres qu'écrira cet étranger à ces deux sociétés de sages et de saints, bien différentes de celles d'Aristote, seront lues, expliquées, admirées, mises en pratique non-seulement dans toutes les villes de la Macédoine et de la Grèce, mais jusque dans les forêts de la Germanie et de la Bretagne !

Cependant les Juifs, demeurés incrédules à Thessalonique, prirent de la populace qui était sur la place publique quelques mauvaises gens, et, faisant une émeute, ils troublèrent la ville et environnèrent la maison de Jason, cherchant Paul et Silas pour les mener devant le peuple. Mais, ne les ayant pas trouvés, ils entraînèrent Jason et quelques-uns des frères devant les princes de la ville, en criant : « Voilà ces gens qui troublent l'univers ! ils sont venus ici, et Jason les a reçus ! Tous ceux-là agissent contre les décrets (ou dogmes) de César, disant qu'il y a un autre roi, Jésus ! » Et ils émurent la foule, ainsi que

les princes de la ville qui les entendaient ; mais, Jason et les autres ayant donné satisfaction, les magistrats les laissèrent aller. Cependant dès la nuit même les frères firent partir Paul et Silas pour Bérée, où étant arrivés ils entrèrent dans la synagogue des Juifs.

Or ces Juifs de Bérée étaient d'un naturel plus noble que ceux de Thessalonique, et ils reçurent la parole avec le plus vif empressement, examinant tous les jours les Écritures pour voir si les choses étaient ainsi ; de sorte qu'avec un grand nombre d'entre eux il n'y eut pas peu de femmes grecques de qualité, ainsi que d'hommes, à embrasser la foi. Mais, quand les Juifs de Thessalonique surent que Paul avait aussi annoncé la parole de Dieu à Bérée, ils y vinrent pour exciter des émeutes. Aussitôt les frères firent partir Paul pour aller vers la mer ; mais Silas et Timothée restèrent à Bérée. Ceux qui conduisaient Paul le menèrent jusques à Athènes, où ils le quittèrent, après avoir reçu ordre de lui de dire à Silas et à Timothée qu'ils vinssent le trouver au plus tôt <sup>1</sup>.

Athènes était toujours le centre de la politesse et des lettres humaines ; elle avait perdu son importance politique, mais les futurs consuls et les futurs Césars venaient apprendre dans ses écoles à penser juste et à parler bien. Aussi les philosophes et les rhéteurs y affluaient-ils de toutes parts. Il y avait plus ; comme à Philippes, à Thessalonique, à Bérée, il existait à Athènes une synagogue de Juifs où des Athéniens mêmes apprenaient à connaître et à servir le vrai Dieu. Elle devait être fort ancienne. Il y avait déjà près d'un siècle que le peuple d'Athènes avait décerné une couronne et une statue d'or au descendant des Machabées, le grand-prêtre Hyrcan, pour le remercier de la bienveillance avec laquelle il accueillait ceux qui d'Athènes allaient à Jérusalem.

Or, pendant que Paul attendait à Athènes Silas et Timothée, son esprit se sentait ému et comme irrité en lui-même en voyant cette ville si pleine d'idoles. Il discutait donc dans la synagogue avec les Juifs et avec les pro-

<sup>1</sup> Act., 17, 1-4.

<sup>1</sup> Act., 17, 1-15.



sélytes et tous les jours dans la place publique avec ceux qui s'y rencontraient. Quelques philosophes épicuriens et stoïciens entrèrent en dispute avec lui. Les uns disaient : « Que veut donc dire ce semeur de paroles ? » les autres : « Il semble qu'il annonce des dieux étrangers, » à cause qu'il leur annonçait Jésus et la résurrection. Enfin ils le prirent et le menèrent à l'aréopage, en disant : « Pourrions-nous savoir de vous quelle est cette nouvelle doctrine que vous publiez ? Car vous faites entendre à nos oreilles certaines choses qui sont étranges ; nous voudrions donc bien savoir ce que c'est. » Or tous les Athéniens et les étrangers qui demeuraient à Athènes n'avaient de temps que pour dire ou entendre quelque chose de nouveau<sup>1</sup>.

On ne lit point que les disciples de Platon et d'Aristote, les philosophes platoniciens et péripatéticiens, aient disputé avec l'Apôtre. Comme ils admettaient l'existence de Dieu, sa Providence, l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses d'une autre vie, et que Platon même paraît avoir eu un pressentiment de la résurrection des corps ; comme enfin les uns et les autres plaçaient en Dieu la source de la morale et des lois, la doctrine de Paul ne dut point leur paraître étrange ni méprisable. Il en était tout autrement des épicuriens et des stoïciens ; les premiers ne reconnaissaient ni Providence, ni immortalité de l'âme, et mettaient tout le bonheur de l'homme dans la volupté. Les stoïciens enseignaient qu'on ne pouvait être heureux que par la sagesse, c'est-à-dire la vertu, mais ils prétendaient ne devoir la sagesse qu'à eux-mêmes et mettaient leur prétendu sage au-dessus de la Divinité. On voit aisément combien ces deux sectes, nées de la volupté et de l'orgueil, devaient être opposées à une doctrine de pénitence et d'humilité.

Cependant Paul était debout au milieu de l'aréopage et dit : « Hommes d'Athènes, je vous vois en tout comme plus religieux que d'autres ; car, passant et considérant les objets que vous adorez, j'ai trouvé même un autel où est écrit : Au Dieu inconnu. Celui-là donc que vous adorez sans le connaître, c'est lui

que je vous annonce, ce Dieu qui a fait le monde, et tout ce qu'il y a dans le monde ; lui, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point dans des temples que des mains ont faits. Il n'est point honoré par les mains des hommes comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne tout à tous, et la vie et la respiration. Il a fait naître d'un même sang toute la race des hommes pour habiter sur toute la face de la terre, déterminant les temps de leur durée et les limites de leur demeure, afin qu'ils cherchent le Seigneur et qu'ils s'efforcent de le trouver, comme en tâtonnant, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous ; car c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes, et, comme quelques-uns de vos poètes ont dit : Nous sommes de sa race. Puis donc que nous sommes la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la Divinité soit semblable à l'or, à l'argent ou aux pierres, qui ont pris des figures par l'invention de l'homme. Or Dieu, regardant par-dessus ces temps d'ignorance, annonce maintenant à tous les hommes de faire partout pénitence, parce qu'il a établi un jour pour juger le monde selon la justice, par Celui qu'il a destiné à en être le juge, faisant foi de cela à tous en le ressuscitant d'entre les morts. »

On écouta tranquillement jusque-là ; mais, lorsqu'ils entendirent parler de la résurrection des morts, les uns se moquèrent, les autres dirent : « Nous vous entendrons sur cela une autre fois. » Ainsi Paul sortit du milieu d'eux. Quelques hommes cependant se joignirent à lui et embrassèrent la foi, entre lesquels fut Denys, sénateur de l'aréopage, et une femme nommée Damaris, et quelques autres<sup>1</sup>.

Il y avait quatre cent cinquante ans que le plus illustre des philosophes, Socrate, avait été accusé des mêmes choses que saint Paul, et à peu près dans les mêmes termes. Socrate n'osa point confesser la vérité tout entière, indisposa ses juges par sa roideur et fut condamné à boire la ciguë. Paul, au contraire, dit toute la vérité ; mais il la dit de telle manière qu'au lieu d'offenser ses juges

<sup>1</sup> Act., 17, 13-21.

<sup>1</sup> Act., 17, 22-34.

il dut leur faire plaisir. La louange que les Athéniens ambitionnaient le plus, c'était d'être le plus religieux des peuples. Paul s'insinue par là. Le Dieu qu'il leur annonce, il leur fait voir que déjà ils l'adorent. Quand il veut leur donner à conclure que les idoles n'ont rien de divin, il cite avec éloge la parole de leurs poètes. Un discours si plein de finesse et de sens ne pouvait manquer de plaire au plus spirituel de tous les peuples ?

Mais quel était ce Dieu inconnu d'Athènes. Nous croyons, avec saint Augustin<sup>1</sup>, que c'était le Dieu véritable, et que l'Apôtre ne faisait point un sophisme quand il disait : « Celui-là donc que vous adorez sans le connaître, c'est lui que je vous annonce. » Dans un dialogue attribué à Lucien, un personnage, que son ami convertit au Christianisme, veut d'abord jurer par les dieux de la mythologie ; le chrétien l'en empêche ; mais, quand il jure par l'*Inconnu d'Athènes*, le chrétien ne l'empêche pas ; au contraire, après l'avoir instruit de la nature du vrai Dieu, il conclut : « Ayant donc trouvé l'*Inconnu d'Athènes*, levons les mains au ciel et rendons-lui grâces<sup>2</sup>. » Comme les Athéniens avaient depuis longtemps dans leur ville une synagogue de Juifs, que fréquentaient plusieurs d'entre eux, il n'est pas inconcevable qu'ils adorassent le vrai Dieu sous la notion confuse de Dieu inconnu ; les Juifs eux-mêmes ne lui donnaient généralement d'autre nom que le nom seul de Dieu. D'ailleurs, depuis quatre siècles et demi, les Athéniens avaient entendu plus d'une fois Sophocle leur dire en plein théâtre ces paroles si souvent citées par les Pères de l'Eglise : « Dans la vérité il n'y a qu'un Dieu qui a fait le ciel et la terre, et la mer azurée, et les vents impétueux. Mais la plupart des mortels, dans l'égarement de notre cœur, nous dressons des statues des dieux, comme pour trouver dans ces images de bois, d'airain, d'or, d'ivoire, une consolation de nos maux. Nous leur offrons des sacrifices, nous leur consacrons des fêtes, nous imaginant qu'en cela consiste la piété<sup>3</sup>. » Saint Paul dit aux

Athéniens : *Celui que vous adorez sans le connaître*, dans le même sens que Jésus-Christ dit à la Samaritaine : « Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous, au contraire, nous adorons ce que nous connaissons, parce que le salut vient des Juifs<sup>4</sup>. » Dieu est inconnu aux païens comparativement aux Juifs, aux Juifs comparativement aux chrétiens, aux chrétiens comparativement aux saints du ciel.

Paul, après avoir demeuré assez longtemps à Athènes, vint à Corinthe. De toutes les villes grecques c'était la plus commerçante et la plus voluptueuse. Six siècles et demi auparavant les sept sages de la Grèce s'y étaient rassemblés chez l'un d'entre eux, Périandre, maître absolu de la ville. Ce que pouvait ou ce que voulait la philosophie, on le vit alors. La réunion des sept sages ne valut à la postérité que le récit de leur banquet. Périandre resta le tyran de Corinthe et Corinthe la plus corrompue des villes. Dans un seul temple de Vénus il y avait plus de mille courtisanes consacrées à cette infâme déité, et nous avons des vers du poète Simonide en leur honneur. Telle était la ville à laquelle saint Paul allait prêcher l'Évangile, c'est-à-dire le mépris des richesses et la mortification des sens. Y ayant trouvé un Juif, originaire du Pont, venu depuis peu d'Italie avec Priscille, sa femme, parce que l'empereur Claude avait ordonné à tous les Juifs de sortir de Rome, il se joignit à eux, et, comme il savait le même métier, il demeurait chez eux et travaillait. Or leur métier était de faire des tentes. Et il parlait tous les jours de sabbat dans la synagogue, et il persuadait des Juifs et des Grecs. Suétone nous apprend que Claude chassa les Juifs de Rome à cause des fréquents tumultes qu'ils y excitaient au sujet de *Chrest*, c'est-à-dire du Christ ; car plus tard encore les auteurs païens se servaient du premier de ces noms<sup>5</sup>. On voit que les Juifs de Rome faisaient comme ceux de Philippes et de Thessalonique.

L'Eglise de cette dernière ville en eut beaucoup à souffrir ; saint Paul, l'ayant ap-

<sup>1</sup> Aug., *contra Crescon.*, l. 1, c. 29. — <sup>2</sup> *Philopatris*, apud Lucian. — <sup>3</sup> Sophocle, apud S. Justin, *de Monarch.*, et alibi.

<sup>4</sup> Jean, 4, 22. — <sup>5</sup> Suét., *Claude*, n. 25.



pris, y envoya Timothée, qui l'était venu rejoindre à Athènes. Timothée, ainsi que Silas ou Sylvain, lui ayant apporté à Corinthe des nouvelles plus circonstanciées, il écrivit aux Thessaloniens la première de ses épîtres, que, pour cette raison, nous croyons devoir insérer tout entière.

« Paul, et Sylvain, et Timothée, à l'Église des Thessaloniens en Dieu le Père et en Jésus-Christ, le Seigneur. La grâce et la paix de la part de Dieu, notre Père, et de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Toujours nous rendons grâces à Dieu pour vous tous, faisant mémoire de vous dans nos prières, nous rappelant sans cesse l'œuvre de votre foi, les travaux de votre charité et la fermeté de votre espérance à Notre-Seigneur Jésus-Christ, devant notre Dieu et notre Père; sachant bien, nos frères bien-aimés de Dieu, quelle a été votre élection. Car notre prédication de l'Évangile a eu lieu pour vous non-seulement en paroles, mais en miracles, mais dans l'Esprit-Saint, mais avec une pleine abondance de tout ce qui pouvait vous convaincre, comme vous savez que nous avons été parmi vous et pour vous. Aussi êtes-vous devenus nos imitateurs et ceux du Seigneur, ayant reçu la parole parmi de grandes tribulations avec la joie de l'Esprit-Saint; de telle sorte que vous êtes devenus les modèles de tous les croyants dans la Macédoine et dans l'Achaïe. Car non-seulement la parole du Seigneur a retenti de vous dans la Macédoine et dans l'Achaïe, mais votre foi en Dieu est devenue si célèbre partout que nous n'avons pas besoin d'en rien dire, eux-mêmes nous racontant quelle entrée nous avons eue parmi vous, et comment vous vous êtes convertis à Dieu en quittant les idoles, pour servir le Dieu vivant et véritable, et pour attendre du ciel son Fils Jésus, qu'il a ressuscité d'entre les morts et qui nous a délivrés de la colère à venir.

« Vous savez en effet, vous-mêmes, nos frères, que notre entrée parmi vous n'a pas été vaine; mais, après avoir souffert auparavant des maux et des outrages à Philippes, nous nous enhardîmes en notre Dieu à vous

prêcher son Évangile parmi beaucoup de combats; car notre exhortation n'a rien de l'erreur, de l'impureté ou de la tromperie; mais selon que Dieu a jugé à propos de nous confier l'Évangile, ainsi nous parlons, non pas comme cherchant à plaire aux hommes, mais à Dieu, qui sonde les cœurs. Jamais nous n'avons parlé par flatterie, vous le savez, ni par un motif d'avarice, Dieu en est témoin. Nous n'avons point non plus recherché aucune gloire de la part des hommes, ni de vous, ni d'aucun autre. Nous pouvions, comme apôtres du Christ, vous charger de notre subsistance; mais nous nous sommes rendus petits et faciles au milieu de vous, comme une nourrice qui réchauffe ses enfants. Vous affectionnant de la sorte, nous ne désirions pas seulement vous communiquer l'Évangile de Dieu, mais encore vous donner nos propres âmes, tant vous nous êtes chers. Vous vous souvenez, en effet, nos frères, de nos peines et de nos fatigues; car c'est en travaillant de nos mains nuit et jour, pour n'être à charge à aucun de vous, que nous vous avons prêché l'Évangile de Dieu. Vous êtes témoins, et Dieu aussi l'est, combien a été sainte, juste et irréprochable, la manière dont nous nous sommes conduits envers vous qui avez embrassé la foi, vous exhortant, vous consolant chacun en particulier, comme un père ses enfants, et vous conjurant de vous conduire d'une manière digne de Dieu, qui vous appelle à son royaume et à sa gloire. C'est pourquoi aussi nous rendons à Dieu de continues actions de grâces de ce qu'ayant ouï la parole de Dieu que nous vous prêchions vous l'avez reçue, non comme la parole des hommes, mais comme étant, ainsi qu'elle l'est véritablement, la parole de Dieu, qui opère en vous qui êtes fidèles. Car vous êtes devenus, nos frères, les imitateurs des Églises de Dieu qui ont embrassé la foi de Jésus-Christ dans la Judée, ayant souffert les mêmes persécutions de la part de vos concitoyens que ces Églises ont souffertes de la part des Juifs, qui ont tué et le Seigneur et leurs prophètes, nous ont persécutés nous-mêmes, ne plaisent point à Dieu et se mettent en opposition avec tous les hommes,

nous empêchant d'annoncer aux nations la parole qui doit les sauver, pour combler ainsi à toujours la mesure de leurs péchés; car déjà la colère de Dieu est venue sur eux jusqu'à la fin.

« Nous donc, ô frères, ayant été pour un peu de temps séparés de vous, de corps, non de cœur, nous avons désiré avec d'autant plus d'ardeur et d'empressement de vous revoir. C'est pourquoi nous avons voulu venir vers vous (oui, moi Paul, et cela plus d'une fois); mais Satan nous a empêchés. Car quelle est notre espérance, notre joie et la couronne de notre gloire? N'est-ce pas vous qui l'êtes, devant Notre-Seigneur Jésus-Christ, au jour de son avènement? Car vous êtes notre gloire et notre joie.

« N'y pouvant donc tenir davantage, nous aimâmes mieux demeurer tout seuls à Athènes, et nous envoyâmes Timothée, notre frère, ministre de Dieu et notre coopérateur dans l'Évangile du Christ, pour vous affermir et vous encourager dans votre foi, de manière que personne ne soit ébranlé par les persécutions qui nous arrivent; car vous savez que c'est à quoi nous sommes destinés. En effet, étant encore parmi vous, nous vous prédîsions que nous aurions des tribulations à souffrir, comme de fait nous en avons eu, ainsi que vous le savez. Ne pouvant donc y résister davantage, je vous l'ai envoyé pour reconnaître l'état de votre foi, craignant que le Tentateur ne vous eût tentés et que notre travail ne devienne inutile. Or, Timothée étant revenu depuis peu de vous à nous, et nous ayant donné de si bonnes nouvelles de votre foi et de votre charité, et du souvenir plein d'affection que vous avez sans cesse de nous, désirant nous voir, comme nous vous faisons nous-mêmes, nous avons été consolés en vous, nos frères, au milieu de toutes les tribulations et de tous les maux qui nous arrivent; nous avons été consolés par votre foi. Car c'est maintenant que nous vivons si vous demeurerez fermes dans le Seigneur. Quelles assez dignes actions de grâces pouvons-nous, en effet, rendre à Dieu pour toute la joie dont nous nous sentons comblés devant lui à

cause de vous? Nuit et jour nous prions, avec une ardeur extrême, qu'il nous soit donné de vous voir et de compléter ce qui peut encore manquer à votre foi. Veuillez notre Dieu et notre Père lui-même, ainsi que Notre-Seigneur Jésus-Christ, diriger notre route vers vous! Quant à vous-mêmes, que le Seigneur vous fasse croître de plus en plus dans la charité les uns à l'égard des autres et envers tous, et qu'il la rende telle qu'est la nôtre pour vous, afin d'affermir vos cœurs dans une sainteté irréprochable, devant notre Dieu et notre Père, au jour que Notre-Seigneur Jésus-Christ paraîtra avec tous ses saints. Amen!

« Au reste, nos frères, nous vous supplions et nous vous conjurons dans le Seigneur Jésus que, ayant appris de nous comment vous devez marcher dans la voie de Dieu pour lui plaire, vous y marchiez en effet de telle sorte que vous vous y avanciez de plus en plus. Vous savez quels préceptes nous vous avons donnés de la part du Seigneur Jésus; car la volonté de Dieu est que vous soyez saints, que vous vous absteniez de la fornication, que chacun de vous sache posséder le vase de son corps dans la sainteté et l'honnêteté, et non point dans les passions de la convoitise, comme les nations qui ne connaissent pas Dieu; et que nul ne circonviene son frère en ce sujet, parce que Dieu est le vengeur de toutes ces choses, comme nous vous l'avons déclaré et assuré de sa part. Car Dieu ne nous a point appelés à l'impureté, mais à la sanctification. Celui donc qui méprise ces règles méprise non un homme, mais Dieu, qui nous a donné même son Esprit-Saint.

« Quant à la charité fraternelle, vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive, car vous avez vous-mêmes appris de Dieu à vous aimer les uns les autres; vous le faites même à l'égard de tous les frères qui sont dans toute la Macédoine. Nous vous exhortons cependant, nos frères, de vous avancer de plus en plus dans cet amour, de vous étudier à vivre en repos, de vous appliquer chacun à ce que vous avez à faire, de travailler de vos propres mains, ainsi que nous vous l'avons ordonné, afin que vous vous conduisiez ho-



norablement envers ceux qui sont dehors et que vous n'ayez besoin d'aucun.

« Or nous ne voulons pas, nos frères, que vous soyez dans l'ignorance touchant ceux qui se sont endormis, afin que vous ne vous attristiez pas comme les autres qui n'ont point d'espérance : car si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, de même aussi Dieu amènera avec Jésus ceux qui se seront endormis avec lui. Aussi nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous, les vivants, réservés pour son avènement, nous ne préviendrons point ceux qui se sont endormis déjà ; car, aussitôt que le signal aura été donné par la voix de l'archange et par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, et ceux qui seront morts dans le Christ ressusciteront d'abord. Puis nous autres, les vivants qui auront été laissés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées, pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air, et ainsi nous serons pour jamais avec le Seigneur. Consolerez-vous donc les uns les autres par ces vérités.

« Pour ce qui est des temps et des moments, vous n'avez pas besoin, nos frères, que nous vous en écrivions, parce que vous savez bien vous-mêmes que le jour du Seigneur vient comme un voleur la nuit. Car lorsqu'ils diront paix et sécurité, alors même leur surviendra une ruine soudaine, comme les douleurs à celle qui est enceinte, et ils n'auront aucun moyen d'y échapper. Mais vous, nos frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres pour que ce jour-là vous surprenne comme un voleur. Vous êtes tous enfants de lumière et enfants du jour ; nous ne le sommes point de la nuit ni des ténèbres. Ne dormons donc pas comme les autres, mais veillons et gardons la sobriété ; car ceux qui dorment dorment la nuit, et ceux qui s'enivrent s'enivrent la nuit ; mais nous, qui sommes enfants du jour, gardons-nous de cet assoupissement et de cette ivresse, et armons-nous en prenant pour cuirasse la foi et la charité, et pour casque l'espérance du salut. Car Dieu ne nous a pas destinés pour être des objets de sa colère, mais pour nous faire acquérir le salut par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est

mort pour nous, afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous vivions toujours avec lui. C'est pourquoi consolez-vous mutuellement et édifiez-vous les uns les autres, ainsi que déjà vous le faites.

« Or nous vous supplions, nos frères, de considérer beaucoup ceux qui travaillent en vous, qui vous président dans le Seigneur et qui vous avertissent de votre devoir, et d'avoir pour eux une charité surabondante, à cause de l'œuvre qu'ils font. Conservez la paix entre vous. Nous vous prions encore, nos frères, reprenez ceux qui sont dérégles, consolez les pusillanimes, supportez les faibles, soyez patients envers tous. Prenez garde que nul ne rende le mal à un autre pour le mal, mais soyez toujours prêts à faire du bien, et les uns aux autres, et à tout le monde ! Réjouissez-vous toujours ! Priez sans cesse ! Rendez grâces en toutes choses ; car telle est la volonté de Dieu en Jésus-Christ sur vous ! N'éteignez pas l'Esprit ! Ne méprisez pas les prophéties ! Éprouvez tout et gardez ce qui est bon ! Abstenez-vous même de toute apparence de mal !

« Que le Dieu de paix vous sanctifie lui-même en toute manière, afin que tout ce qui est en vous, et l'esprit, et l'âme, et le corps, se conserve sans tache pour l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Il est fidèle Celui qui vous appelle ; c'est lui qui le fera.

« Nos frères, priez pour nous ! Saluez tous les frères dans le saint baiser ! Je vous conjure par le Seigneur de faire lire cette lettre à tous les saints frères. La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous. Amen <sup>1</sup> ! »

Telle est la première épître de saint Paul. Quelque chose d'inconnu à l'antiquité y respire : une charité toute céleste. Nous avons plusieurs lettres de ces sept sages qui autrefois s'étaient trouvés ensemble à Corinthe ; mais aucune ne peut se comparer aux lettres de saint Paul. Le seul philosophe grec qui puisse soutenir quelque peu le parallèle, c'est Platon. Il a treize épîtres ; Paul en a quatorze. Platon tendait, mais de très-loin, au même but : la régénération des hommes.

<sup>1</sup> 1 Thessal.

Dans ses lettres il expose pourquoi il n'a pris part à aucun gouvernement : c'est que toutes les constitutions politiques d'alors lui paraissaient mauvaises et leur législation à peu près incurable, sans une préparation miraculeuse secondée par les circonstances. La philosophie orthodoxe et véritable pouvait seule discerner ce qui était juste et pour l'État et pour l'individu, et le genre humain ne cesserait d'être malheureux que quand, par la faveur divine, des philosophes orthodoxes et véritables viendraient à gouverner, ou que ceux qui gouvernent seraient vraiment philosophes <sup>1</sup>. La véritable philosophie, c'est la constance, la foi, la sincérité <sup>2</sup>. Pour y parvenir il faut surtout connaître le Dieu chef et auteur de tout ce qui est et de tout ce qui sera, ainsi que le Seigneur, Père du chef et de l'auteur, et le connaître autant qu'il est possible à qui est le plus favorisé <sup>3</sup>. La servitude et la liberté excessives sont également mauvaises : modérées elles sont également bonnes. Est modérée la servitude que l'on doit à Dieu; immodérée celle qu'exigent les hommes. Dieu est la loi des hommes sages; la loi des insensés est la volupté <sup>4</sup>. Telles sont les idées et les paroles de Platon; pour y amener les hommes il cherchait, soit en Grèce, soit en Italie, des jeunes gens d'un naturel généreux, afin d'influer par eux sur la multitude; car, de s'adresser à la multitude même, il le regardait comme absurde et impossible. A Syracuse, en Sicile, il entreprit Dion, et, à sa persuasion, Denys le Jeune. Parmi ses Lettres, il y en a trois pour Dion ou ses amis et quatre pour Denys. C'est dans une lettre à ce dernier qu'en parlant de la nature du premier Être il semble y reconnaître comme trois personnes <sup>5</sup>. Quant au résultat, Denys chassa Dion et fit vendre Platon comme esclave; Dion, à son tour, chassa Denys, qui fut réduit à se faire maître d'école à Corinthe. Voilà comment réussit Platon. Et voici que Paul écrit sa première épître à une multitude d'hommes, de femmes, d'enfants, qui, après quelques mois d'instruction, professent, aiment et pratiquent ce que Platon trouvait impossible de persuader au peuple et qu'il n'a pu

effectivement persuader à quelques disciples choisis! Et Paul leur parle un langage inconnu à la Grèce. Platon, dans ses Lettres, est élégant et poli; mais on y chercherait vainement cette âme, cette charité, cette surabondance de vie qui déborde chez Paul en pensées et en sentiments, comme un fleuve qui, sorti de Dieu, rejailit jusqu'à la vie éternelle. Si Platon l'emporte par l'élégance des mots, Paul l'emporte infiniment par l'éloquence des choses.

Les chrétiens de Thessalonique ayant reçu sa lettre, le bruit se répandit que le jour du jugement, dont elle parlait, était proche. Paul les rassura dans une seconde épître. Après les avoir félicités en Dieu de l'accroissement continuel de leur foi et de leur charité, au milieu des tribulations qui achevaient de les rendre dignes du royaume céleste, tandis que leurs persécuteurs se préparaient un châtiment éternel, il ajoute : « Or nous vous conjurons, nos frères, touchant l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ et notre réunion avec lui, de ne vous laisser pas légèrement ébranler, ni de vous troubler, en croyant, sur la foi de quelque prophétie, ou sur quelque discours, ou quelque lettre qu'on supposerait venir de nous, que le jour du Seigneur est près d'arriver. Que nul ne vous séduise en quelque manière que ce soit; car ce jour-là n'arrivera point que ne vienne auparavant la défection, et que ne soit manifesté l'homme du péché, le fils de la perdition, l'adversaire qui s'élèvera au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu ou qu'on adore, jusqu'à s'asseoir comme Dieu dans le temple de Dieu, voulant lui-même passer pour Dieu. Ne vous souvient-il pas que je vous disais ces choses lorsque j'étais encore avec vous? Vous savez aussi ce qui arrête, afin qu'il soit dévoilé en son temps; car déjà s'opère le mystère de l'iniquité; il n'y a que celui qui arrête maintenant, jusqu'à ce qu'il soit mis de côté. Et alors sera dévoilé ce méchant, que le Seigneur Jésus détruira par le souffle de sa bouche et qu'il perdra par l'éclat de sa présence. Ce méchant, dis-je, qui doit venir accompagné de la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges trompeurs, et avec toutes

<sup>1</sup> *Epist.* 7. — <sup>2</sup> *Epist.* 10. — <sup>3</sup> *Epist.* 6. — <sup>4</sup> *Epist.* 8.  
— <sup>5</sup> *Epist.* 2.



les illusions qui peuvent porter à l'iniquité ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés. C'est pourquoi Dieu leur enverra une efficace d'erreur, en sorte qu'ils croient au mensonge, afin que tous ceux qui n'ont pas cru la vérité, mais se sont plu dans l'iniquité, soient condamnés<sup>1</sup>. »

Ce méchant dont parle ici l'apôtre, c'est l'Antechrist, le dernier des faux prophètes et des faux Christs, le dernier et le plus dangereux des séducteurs, le dernier et le plus violent des persécuteurs, à qui les autres ne font que préparer la voie, principalement Mahomet, le fondateur de l'empire antichrétien. Il arrivera lorsque disparaîtront les derniers restes du quatrième empire ou de l'empire romain. C'est là l'obstacle qui empêche qu'il ne paraisse dès à présent. Ainsi du moins l'ont pensé la plupart des Pères et des interprètes ; car il n'y a rien d'absolument certain sur le sens caché de ces paroles mystérieuses ; les explications plus détaillées que l'Apôtre avait données de vive voix aux Thessaloniens ne sont point venues jusqu'à nous avec certitude.

De tout cela saint Paul tire cette conséquence : « Demeurez donc fermes, nos frères, et gardez les traditions que vous avez apprises, soit par nos paroles, soit par notre épître ; » c'est-à-dire que, pour résister à toutes les séductions, principalement à la dernière, il faut conserver non moins fidèlement les traditions orales des apôtres que leurs écrits. Il conclut par des menaces sévères contre quelques gens inquiets et fainéants, leur rappelle ce qu'il leur avait déclaré, savoir, que celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger. « Que si quelqu'un, dit-il, n'obéit point à ce que nous ordonnons par notre lettre, notez-le, et n'ayez point de commerce avec lui, afin qu'il en ait de la confusion et de la honte. Ne le considérez pas néanmoins comme un ennemi, mais avertissez-le comme un frère. Cependant je prie le Seigneur de la paix de vous donner la paix en tout temps et en tout lieu. Que le Seigneur soit avec vous tous ! Je vous salue ici de ma

propre main, moi Paul ; c'est là mon seing dans toutes mes lettres. J'écris ainsi. La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. Amen<sup>1</sup> ! »

Dans cette même épître saint Paul engageait les Thessaloniens à prier pour lui, afin que la parole de Dieu se répandît de plus en plus et qu'elle fût en honneur et en gloire comme elle l'était parmi eux, et aussi afin que lui et ses compagnons fussent délivrés des hommes intraitables et méchants. Il entend les persécutions qu'il avait à souffrir à Corinthe. Depuis l'arrivée de Timothée et de Silas il s'était mis à prêcher aux Juifs avec plus de force et d'ardeur, pour leur prouver que Jésus est le Christ ; mais l'obstination de ces derniers augmentant pareillement, ainsi que leur opposition à l'Évangile, Paul, ne pouvant souffrir davantage leurs blasphèmes, secoua ses vêtements en signe de sa juste indignation, et leur dit, comme pour leur annoncer les malheurs qui allaient fondre sur eux : « Votre sang sera sur vos têtes : pour moi j'en suis innocent. Voici que je me tourne vers les gentils, et à l'avenir je serai tout à eux<sup>2</sup>. » Parmi les Juifs qui blasphémèrent Jésus-Christ et l'Évangile étaient peut-être ceux dont l'apôtre avait jusqu'alors habité la maison, avec Aquila et Priscille, et ce fut probablement pour cela qu'il en sortit et se transporta dans celle de Titus Justus, prosélyte converti, laquelle était contiguë à la synagogue, que présidait un certain Crispus. Celui-ci, profitant de ce voisinage du saint apôtre, embrassa la religion chrétienne avec toute sa famille, et l'apôtre le baptisa de ses propres mains, honneur que n'eurent, après lui, que Caius et la maison de Stéphanas, appelée par le même apôtre, avec Fortunat et Achaïcus, les prémices de la foi et du Christianisme dans l'Achaïe. Paul laissait à Silas et à Timothée le soin de donner le Baptême, afin de s'appliquer lui-même tout entier à la prédication de la divine parole, y ayant été spécialement appelé par Jésus-Christ.

Tels furent les persécutions, les nécessités, les travaux, les craintes et les angoisses qui vinrent comme l'assaillir dans cette ville qu'il

<sup>1</sup> 2 Thessalon., 2, 1-12.

<sup>2</sup> 1 Thessal., 3, 14-18. — <sup>2</sup> Act., 18, 6.

eut besoin d'une vision céleste pour reprendre courage. Jésus-Christ lui apparut donc une nuit et l'exhorta à ne pas craindre, ni se faire, mais à parler avec sa liberté accoutumée : « Parce que, dit-il, je suis avec toi, et personne ne pourra te faire de mal ; car j'ai un peuple nombreux dans cette ville. » Encouragé par ces paroles l'apôtre s'arrêta dix-huit mois à Corinthe<sup>1</sup>. Ce qui ne doit pas s'entendre de manière qu'il n'ait pas pu faire par lui-même des courses dans les lieux circonvoisins, et, par le moyen de ses compagnons, Silas et Timothée, porter la foi dans presque toute l'Achaïe, ou du moins dans ses principales cités. Nous voyons en effet sa seconde lettre, écrite peu d'années après, adressée non-seulement à ceux de Corinthe, mais encore aux fidèles de toute l'Achaïe.

Parmi les nombreuses conversions que fit à Corinthe saint Paul, aucune ne dut plus fâcher les Juifs que celle de Sosthène, successeur de Crispus dans la présidence de leur synagogue. La conversion de deux personnages aussi distingués et chefs de leur secte, venant l'une sur l'autre, ne put que les irriter extrêmement et les porter à la fureur. Aussi se soulevèrent-ils tous à la fois contre l'apôtre et le présentèrent-ils au tribunal du proconsul de l'Achaïe, l'accusant d'enseigner une religion contraire à la loi judaïque, et par conséquent non autorisée, comme était la leur, par les lois romaines. Le proconsul de l'Achaïe était alors Gallion, frère du philosophe Sénèque. Au moment où Paul allait répondre aux accusations intentées contre lui par les Juifs le proconsul le prévint en disant à ses accusateurs : « S'il s'agissait de quelque injustice ou de quelque crime, je vous écouterai volontiers et avec patience ; mais, s'il n'est question que de doctrine, de mots et de votre loi, examinez vous-mêmes ; moi je ne veux point en être juge<sup>2</sup>. »

La permission accordée par les lois romaines à la religion judaïque s'étendait à toutes les sectes qui la partageaient alors ; ainsi sous le nom de Juifs étaient également tolérés dans l'empire et les pharisiens, et les saducéens, et les esséniens, et les Samari-

tains mêmes. Comme tous ceux-là professaient le culte d'un seul Dieu, suivant la loi de Moïse, les Romains ne crurent point qu'il fût de leur ressort de juger lesquels d'entre eux interprétaient le mieux cette loi, persuadés que ces controverses de religion devaient être définies par leurs prêtres et leurs pontifes. La religion chrétienne était regardée alors comme une secte du judaïsme, et, comme telle, permise dans l'empire romain. Ce fut donc sagement que Gallion refusa de prendre connaissance des différends qui s'élevaient entre Paul, docteur et maître des chrétiens, et les rabbins, maîtres de la synagogue, et qu'il ordonna à ceux-ci de se retirer de son tribunal. Piqués du refus du proconsul, les Juifs se prirent à décharger leur colère sur Sosthène, naguère prince et chef de leur synagogue, contre lequel ils étaient le plus violemment irrités, et excitèrent les employés du tribunal à le battre sous les yeux mêmes de Gallion, sans qu'il s'en mit en peine. Sosthène, après avoir souffert cet affront avec une admirable patience, s'unit étroitement à Paul et le suivit à Éphèse, où le saint apôtre lui fit l'honneur de joindre son nom au sien propre, en tête de la première épître qu'il écrivit, comme nous verrons, en cette ville, aux fidèles de Corinthe.

Paul, se voyant délivré de cette violente tempête sans en avoir éprouvé aucun mauvais traitement, quoiqu'il fût le principal objet de la fureur des Juifs, fit à Dieu, pour lui rendre grâces, un vœu semblable à celui des nazaréens, vœu que les Juifs avaient coutume de faire lorsque, par la miséricorde divine, ils se voyaient échappés à quelque grand danger. Ceux qui faisaient ce vœu devaient, tout le temps de leur nazaréat, s'abstenir de vin, ainsi que de tout ce qui peut enivrer, et laisser croître leurs cheveux ; ce qui, chez les anciens, était une marque de servitude, de pénitence et de deuil. Le temps du vœu accompli, les mêmes devaient encore, à la porte du tabernacle ou du temple, offrir l'holocauste ou le sacrifice propitiatoire, et l'eucharistique, se raser la tête et jeter la chevelure dans le feu qui avait servi au dernier sacrifice. Paul, qui, en tout ce qui n'était pas contraire à l'Évangile, se faisait volontiers

<sup>1</sup> Act., 18, 11. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 18, 12-16.



Juif avec les Juifs et gentil avec les gentils, pensa ne pouvoir, dans cette occasion, faire à Dieu un vœu plus agréable que celui que les premiers avaient coutume de faire suivant ce qui est prescrit dans la loi de Moïse. Il se conciliait ainsi l'affection de ceux qui avaient moins d'éloignement pour lui et confondait ses ennemis, qui le persécutaient comme un destructeur des rites et des cérémonies légales. Après s'être arrêté longtemps encore à Corinthe, et sur le point de s'embarquer dans le port de Cenchrée pour la Syrie, il voulut du moins accomplir son vœu en partie en se faisant couper les cheveux, se réservant, quand il serait arrivé à Jérusalem, d'offrir les sacrifices accoutumés, ou bien d'en commettre à sa place pour poser les mains sur la tête des victimes, lorsqu'on les immolerait en son nom dans le parvis du temple; ce qui était permis à ceux qui, pour des affaires publiques, étaient éloignés de la sainte cité ou hors de la Judée. L'apôtre, étant donc pour entreprendre une si longue navigation, voulut d'abord accomplir son vœu, craignant peut-être d'encourir dans le navire, rempli de toutes sortes de personnes, quelque pollution légale, ce qui l'aurait contraint de recommencer le temps de son naziréat <sup>1</sup>.

On croit communément que ce fut vers cette époque que saint Luc, se trouvant avec l'apôtre du côté de l'Achaïe et de la Béotie, écrivit son Évangile; c'est d'ailleurs le sentiment commun des anciens que, comme saint Marc recueillit le sien des prédications de saint Pierre, dont il était l'interprète, ainsi saint Luc, fidèle et assidu compagnon de l'apôtre en ses voyages, mit par écrit celui que le même apôtre prêchait. D'après cela plusieurs ont cru que saint Paul le regardait comme son propre ouvrage et qu'il en parle dans sa seconde lettre à Timothée quand il dit : « Suivant mon Évangile <sup>2</sup>; » et ils n'ont pas hésité d'en faire auteur en quelque sorte l'apôtre lui-même, persuadés, non sans raison, qu'on pouvait attribuer au maître l'ouvrage du disciple. Il y en a eu même à prétendre que saint Luc n'avait fait qu'écrire

sous la dictée de son maître et n'était ainsi qu'un copiste; ce qui, pris à la rigueur, ne saurait se soutenir. Quelque part que l'apôtre ait pu avoir à cet Évangile, on ne doit point enlever à saint Luc la gloire d'en avoir été vraiment et proprement l'auteur. L'apôtre lui-même ne lui a point envié cette gloire, si, comme le veulent communément les interprètes, c'est à lui qu'il fait allusion dans ces paroles de sa seconde épître aux Corinthiens : « Nous avons envoyé avec lui un autre frère dont la louange, à raison de l'Évangile, retentit dans toutes les Églises, et qui a été ordonné par elles pour être le compagnon de notre pèlerinage <sup>1</sup>. » Saint Luc lui-même, au commencement de son Évangile, avertit Théophile que, plusieurs ayant entrepris, et peu avec succès, d'écrire l'histoire de Jésus-Christ, il avait jugé à propos de se livrer à ce travail, après avoir acquis les connaissances nécessaires de ceux-là mêmes qui, dès l'origine, avaient été les spectateurs et ensuite les ministres de la divine parole. Au nombre de ces témoins oculaires n'entre certainement pas saint Paul; il ne peut donc être vrai qu'il en ait été comme l'auteur et saint Luc un simple copiste, ni que celui-ci dût à lui seul les renseignements avec lesquels il a composé son ouvrage.

Saint Luc n'était pas Juif de nation; car l'apôtre écrivant aux Colossiens et les saluant d'abord au nom d'Aristarque, de Marc, cousin de Barnabé, et de Jésus, surnommé Juste, ajoute : « Ce sont les seuls parmi les circoncis qui m'aident dans le royaume de Dieu, et qui, dans ma captivité, me soutiennent et me consolent. » Ensuite il met les saluts d'Épaphras, de Luc, médecin bien-aimé, et de Démas, qui, par conséquent, n'étaient pas du nombre des circoncis <sup>2</sup>. Par la même raison saint Luc n'a pu être non plus, comme l'ont imaginé quelques-uns, du nombre des soixante-douze disciples, et il est le seul parmi les gentils qu'ait choisi l'Esprit-Saint pour écrire les livres qu'il inspirait lui-même d'en haut. Nonobstant cela il en est qui veulent qu'il ait été parent du

<sup>1</sup> Act., 88, 18. — <sup>2</sup> 2 Tim., 2, 8.

<sup>1</sup> 2 Cor., 8, 18. — <sup>2</sup> Coloss., 4, 10-12, 14.

même apôtre, fondés sur cet endroit de l'épître aux Romains où il les salue de la part de Lucius, de Jason et de Sosipater, « lesquels, ajoute-t-il, sont mes parents. » Lucius est le même nom que Lucas, avec une inflexion latine, comme Silas devient souvent Silvanus, et cela est d'autant plus vraisemblable que saint Luc, étant alors, non moins que les autres qui sont nommés au même endroit de cette épître, dans la compagnie de saint Paul, et même un de ses compagnons les plus illustres, n'aura pas manqué, pour sa part, de saluer aussi les Romains.

Comme l'Évangile de saint Matthieu avait été écrit en faveur des fidèles convertis dans la Judée et celui de saint Marc en faveur des fidèles convertis par le prince des apôtres à Rome, de même celui de saint Luc paraît avoir été écrit en faveur de ceux que convertit saint Paul dans la Grèce et dans l'Asie, mais spécialement en faveur d'un certain Théophile, ami particulier du saint évangéliste, et que, d'après l'épithète d'*excellent*, qu'il ajoute à son nom, l'on conjecture avoir été un personnage illustre et considérable, revêtu peut-être de quelque dignité dans l'empire; car il est prouvé par beaucoup d'exemples que la coutume était de donner le titre d'Excellent, comme plus tard celui d'*Excellence*, à de semblables personnes. Ainsi, dans les *Actes*, un certain Tertullus, accusant saint Paul devant Félix, gouverneur de la Syrie, l'appelle Excellent Félix, et saint Paul lui-même, parlant pour la même affaire à Festus, successeur de Félix, lui donne le même titre, Excellent Festus. Mais ce qui rend Théophile plus illustre qu'aucun titre, c'est la profession de la religion véritable, c'est d'avoir été digne que son nom parût à la tête non-seulement de cet Évangile, mais encore des *Actes des Apôtres*, qui lui furent adressés par le même saint Luc.

Après avoir accompli son vœu, comme nous l'avons vu, Paul s'embarqua dans la compagnie d'Aquila et de Priscille et prit terre à Éphèse, capitale de l'Ionie. Il entra, suivant sa coutume, à la synagogue pour disputer avec les Juifs; mais ces premières discussions furent si pacifiques que, comme l'apôtre se pressait de partir et de continuer

sa route pour la Syrie, ils le prièrent de vouloir rester plus longtemps. Toutefois il n'y consentit pas, mais leur promit de revenir, et, en attendant, il laissa auprès d'eux Aquila et Priscille. S'étant donc remis en mer, il vint à Césarée; où, ayant débarqué, il se mit en chemin pour Jérusalem. Quand il eut salué l'Église et accompli les choses pour lesquelles principalement il avait entrepris ce voyage, il se rendit à Antioche et s'y arrêta quelque temps. Parti de là, il traversa de nouveau la Galatie et la Phrygie, visitant les Églises qu'il avait déjà fondées dans ces provinces et confirmant les disciples dans la foi. Il fut reçu chez les Galates comme un ange de Dieu, comme Jésus-Christ même. Ils auraient voulu, s'il eût été possible, s'arracher les yeux pour les lui donner <sup>1</sup>.

Pendant ce voyage de l'apôtre à travers la Palestine, la Syrie et l'Asie, il vint à Éphèse un certain Juif nommé Apollon, homme éloquent et très-versé dans les divines Écritures, et plein d'esprit et de ferveur. Il était persuadé que les anciennes prophéties concernant la venue du Messie promis avaient eu leur accomplissement dans la personne de Jésus-Christ, et, plein de cette foi, il entra dans la synagogue d'Éphèse, et avec beaucoup de zèle s'efforçait d'amener les Juifs aux mêmes sentiments. Mais il n'était pas parfaitement instruit des enseignements de l'Évangile. Originaire d'Alexandrie et venu à Jérusalem dans le temps que Jean-Baptiste y prêchait le baptême de la pénitence, afin de préparer les Juifs à la prédication du Christ, il avait embrassé sa doctrine et reçu son baptême. Retourné à Alexandrie, il faut croire qu'il ne connut jusqu'alors les actions du Sauveur, les mystères de sa mort et sa résurrection, que par la renommée, et, n'ayant rencontré aucun ministre évangélique qui l'en instruisit complètement, il n'en avait compris la vérité que par la seule étude particulière des divines Écritures. Ce que voyant Aquila et Priscille, ils se mirent à lui exposer avec plus de soin la voie du Seigneur. Ces nouvelles instructions reçues, il eut l'idée de passer en Achaïe, afin d'y travailler, par

<sup>1</sup> Act., 18, 19-23. Galat., 4, 14 et 15.



sa doctrine et son éloquence, à confirmer les frères dans la foi et à confondre les Juifs opiniâtres. Il y vint donc avec des lettres de recommandation d'Aquila et de Priscille, et son arrivée servit beaucoup à affermir les esprits des fidèles, qui, plus d'une fois, virent les maîtres de la synagogue, dans les disputes publiques, réduits à un honteux silence, ne pouvant résister à la véhémence de son esprit ni à la force des arguments par lesquels il prouvait que, suivant les Écritures, Jésus était le Christ<sup>1</sup>. Par ses prédications et ses disputes il produisit un si grand fruit à Corinthe qu'il put être comparé à Paul, lequel, en effet, n'hésita point d'écrire qu'Apollon avait arrosé la vigne que lui avait plantée d'abord. Parmi les Corinthiens mêmes il naquit une répréhensible émulation à ce sujet ; car les uns se vantaient d'avoir eu pour maître saint Paul, les autres, Apollon.

Il demeura encore à Corinthe lorsque Paul, ayant traversé les parties supérieures de l'Asie, revint à Éphèse avec l'intention de s'y arrêter tout le temps nécessaire pour y fonder une illustre Église. Il y avait alors dans cette ville quelques disciples qui, comme Apollon, bien qu'ils crussent en Jésus-Christ, n'avaient encore reçu que le baptême de Jean. L'apôtre, les croyant baptisés de celui de Jésus-Christ, leur demanda s'ils avaient reçu l'Esprit-Saint. Il pouvait raisonnablement en douter ; car jusqu'alors il n'y avait eu à Éphèse ni apôtre ni évêque qui pût leur imposer les mains et administrer le sacrement de confirmation. Ils répondirent qu'ils n'avaient pas même entendu dire qu'il y eût un Saint-Esprit. Étonné de cette réponse, saint Paul leur demanda de nouveau quel baptême donc ils avaient reçu, et, ayant appris que c'était celui de Jean, il ordonna qu'ils fussent baptisés au nom de Jésus-Christ. Ensuite, Paul lui-même leur ayant imposé les mains, le Saint-Esprit descendit sur eux, non-seulement avec les effets invisibles de sa grâce, mais encore avec les signes extraordinaires et manifestes de sa divine présence, les néophytes parlant distinctement les langues qui auparavant leur

étaient inconnues, prédisant les choses futures, interprétant les Écritures divines, et célébrant les louanges de Dieu à haute voix et avec ferveur.

Les trois premiers mois après son retour à Éphèse, Paul eut, à son ordinaire, la synagogue pour théâtre de ses disputes, de ses prédications et de ses triomphes ; mais quand il vit quelques-uns, peut-être les principaux Juifs, toujours plus s'endurcir dans leur infidélité et blasphémer même en public la voie du Seigneur, il abandonna la synagogue perfide pour n'irriter pas davantage la fureur de ces impies, et sépara d'eux les nouveaux disciples. Il se retira donc chez un chrétien nommé Tyran, dans l'école duquel il donnait chaque jour ses instructions. Cela dura l'espace de deux ans, en sorte que tous les habitants de l'Asie, Juifs et gentils, entendirent la parole du Seigneur. L'on peut conjecturer que l'apôtre ne resta pas tout ce temps fixé à Éphèse, mais qu'il parcourut encore les autres villes de l'Ionie, peut-être même de toute l'Asie proconsulaire. On peut dire encore que, sans qu'il partît d'Éphèse, la même chose put avoir lieu, attendu l'immense concours de toute l'Asie en cette ville, qui, par son grand commerce, en était réputée le marché, où d'ordinaire le proconsul faisait sa résidence, où était enfin le fameux temple de Diane, regardé comme une des merveilles du monde, et qui attirait à Éphèse, non-seulement de toute l'Asie, mais encore de tout l'univers, un grand nombre d'étrangers. C'est donc avec raison que cette grande cité parut à l'apôtre un théâtre digne de son zèle apostolique. Pour glorifier davantage, sous les yeux de tant de peuples, son fidèle ministre et donner plus d'éclat à sa prédication, Dieu daigna y opérer par ses mains des miracles extraordinaires. Une chose que jamais plus on n'a vue ni entendue, c'est que, jusques aux linges qui avaient touché son corps, le Tout-Puissant voulut s'en servir comme d'instruments à ses merveilles pour chasser des malades leurs infirmités et des possédés les esprits malins. Les faux réformateurs de l'Église, qui ont tant déclamé et déclament encore contre l'usage des saintes reliques, n'auraient

<sup>1</sup> Act., 18, 24-28.

pu s'empêcher de condamner alors comme une folle superstition la dévotion de ces premiers chrétiens à appliquer sur les énergumènes et les malades les linceuls qui avaient touché au corps de Paul. Mais Dieu, qui aurait alors confondu le zèle amer de ces faux sages au moyen des miracles par lesquels il montra qu'il avait pour agréable, dans l'usage de ces choses, la simplicité de la foi, n'a pas manqué de condamner leur témérité par des miracles semblables, opérés à l'application des reliques des saints, d'après les témoignages irréfragables que présentent tous les siècles <sup>1</sup>.

Les Juifs avaient aussi, dans ces temps, leurs exorcistes, qui allaient de ville en ville exorciser les possédés, pour en tirer de l'argent. De leur nombre étaient sept fils d'un certain Scéva, chef d'une des vingt-quatre familles sacerdotales. Étant donc arrivés à Éphèse et voyant le pouvoir que saint Paul avait sur les démons par le nom de Jésus-Christ, ils entreprirent de les conjurer aussi par le nom de Jésus, que Paul prêchait, quoiqu'ils n'eussent pas eux-mêmes le respect qu'ils devaient ni pour Jésus-Christ ni pour saint Paul. Cela était arrivé du vivant de Notre-Seigneur, qui l'avait souffert parce que c'était alors le temps de faire éclater sa douceur ; mais il ne voulut pas toujours souffrir qu'on abusât de son nom par vanité et par intérêt, et il se servit du démon même pour en punir la profanation. Car le possédé dit à ces Juifs : « Je connais Jésus, et je sais qui est Paul ; mais vous, qui êtes-vous ? » Et en même temps, se jetant sur eux, ils les traita si mal qu'ils furent contraints de s'enfuir nus et blessés. Cet événement ayant été su de tous les Juifs et de tous les gentils qui demeuraient à Éphèse, ils furent tous saisis de crainte et ils glorifiaient le nom du Seigneur Jésus ; et parmi ceux qui avaient cru il vint un grand nombre, confessant et déclarant leurs actions. Il y en eut aussi beaucoup de ceux qui avaient exercé les arts curieux qui apportèrent leurs livres et les brûlèrent devant tout le monde, et, quand on en eut supputé le prix, on trouva qu'il montait à cin-

quante mille pièces d'argent. Ces arts curieux étaient, suivant toute apparence, des arts magiques, auxquels les Éphésiens étaient fort adonnés <sup>1</sup>.

Quoique l'apôtre, en passant chez les Galates, eût été reçu de ces peuples comme un ange du Seigneur et comme Jésus-Christ même, toutefois il lui vint à Éphèse la fâcheuse nouvelle d'un grand changement causé parmi eux par quelques faux apôtres, qui soutenaient l'indispensable nécessité de la circoncision, ainsi que des autres cérémonies mosaïques. Comme Paul était celui qui combattait avec le plus de force leur hérésie et qui défendait avec le plus de zèle la liberté évangélique contre leurs entreprises, de leur côté ils s'efforçaient aussi d'affaiblir autant qu'ils pouvaient son autorité. Ils disaient donc que c'était un apôtre du second rang, choisi et instruit par les premiers apôtres, qui avaient été les disciples immédiats et familiers de Jésus-Christ ; que, par conséquent, il fallait ajouter une foi plus grande à ces apôtres du premier rang, qui semblaient être les colonnes de l'Église, tels que Pierre, Jacques et Jean, qu'à Paul qui n'avait pas vu Jésus-Christ ni traité familièrement avec lui. Si donc ceux-là, au lieu d'en vouloir à l'usage des cérémonies légales, le favorisaient au contraire ; si Pierre, à Antioche, ville non pas de Juifs, mais de gentils, s'était abstenu de la table de ceux-ci et de leurs viandes, il ne fallait faire aucun cas du jugement de Paul, qui, pour gagner les gentils plus facilement, les dispensait de l'observance des rites mosaïques et n'en parlait point avec l'estime et le respect qui leur étaient dus.

Pour détruire de pareilles calomnies et ramener les Galates à la saine doctrine, il leur écrivit de sa main une lettre véhémement, où il commence par dire qu'il est apôtre, non par la vocation des hommes, mais par celle de Jésus-Christ et de son Père. Pareillement ce n'est point par les hommes qu'il a été instruit, mais par la révélation de Jésus-Christ même. Qu'ainsi en soit il le démontre en faisant observer qu'après sa conversion, au

<sup>1</sup> Crsi, *Hist. eccl.*, t. 1.

<sup>1</sup> Act., 19.



lieu de retourner à Jérusalem pour se faire instruire par les apôtres, il se rendit aussitôt en Arabie, et ne vint à Jérusalem que trois ans après pour voir Pierre, auprès duquel il ne resta que quinze jours, sans voir d'autre apôtre que Jacques, frère du Seigneur. Après avoir passé longtemps en Syrie et en Cilicie sans être connu de visage aux Églises de la Judée, il était retourné, au bout de quatorze ans, à Jérusalem avec Barnabé et Tite, y conféra de l'Évangile qu'il prêchait aux gentils avec ceux qui paraissaient en être les colonnes, sans qu'ils y trouvassent rien soit à ajouter, soit à retrancher. Enfin, si Pierre, à Antioche, s'était retiré de la table des gentils avec quelque scandale et surprise de leur part, pour lui il n'avait pas craint de lui en faire une réprimande publique.

Ayant ainsi, pour se justifier et soutenir son autorité, exposé ces faits dont il prend Dieu à témoin, il prouve, par beaucoup d'arguments tirés de la divine Écriture et de la prééminence du Nouveau Testament sur l'Ancien, que, celui-là une fois établi, celui-ci devait cesser; qu'on reçoit la justification et la grâce, non par les œuvres de la loi mosaïque, mais par l'esprit de la foi, et que c'est rendre à soi-même inutile la rédemption du Christ que de placer son espérance dans la circoncision. Il ajoute qu'en prêchant l'observance des cérémonies légales il aurait pu facilement éviter les persécutions qu'il avait souffertes et faire disparaître le scandale de la croix. Tels étaient en réalité l'artifice et le but des faux apôtres, qui n'étaient persécutés ni par les gentils comme Juifs, leur religion étant permise dans l'empire romain, ni par les Juifs, parce qu'ils se faisaient un mérite de gagner, par la conversion des gentils, autant de prosélytes au judaïsme. Ainsi ce n'était pas tant par zèle de la loi qu'ils les obligeaient à se circoncire que pour avoir occasion de se glorifier dans leur chair.

« Mais quant à moi, dit-il en terminant sa lettre, Dieu me garde de me glorifier, si ce n'est dans la croix de mon Seigneur Jésus-Christ, dont je porte sur mon corps les stigmates, c'est-à-dire les marques et cicatrices des coups que j'ai endurés pour lui <sup>1</sup>. »

Pendant ce temps à Éphèse et dans toute l'Asie, la parole de Dieu croissait, s'étendait et se fortifiait d'une manière prodigieuse. L'exemple du saint apôtre, ses rares vertus, son désintéressement, ses larmes, sa sollicitude, son invincible patience n'y contribuaient pas moins que ses miracles. Sans prendre de personne ni or, ni argent, ni vêtement, mais par le seul travail de ses mains, il subvenait à ses propres besoins et à ceux de ses compagnons. Non content de prêcher dans les lieux publics et de jour, il allait encore de maison en maison et de nuit, exhortant, les larmes aux yeux, et tous en général, tant Juifs que gentils, et chacun en particulier, à la pénitence et à la foi. Rien ne put jamais l'empêcher d'accomplir son ministère apostolique, ni les tentations les plus terribles, ni les périls auxquels il était souvent exposé par la malice des Juifs perfides. Il fait mention de ces choses dans sa première épître aux Corinthiens, écrite, comme nous le verrons, de cette ville. « Chaque heure je suis en danger, dit-il, et il n'est point de jour que je ne sois près de la mort. » Il ajoute qu'il avait même combattu contre les bêtes, c'est-à-dire, suivant l'interprétation la mieux fondée, il avait été exposé dans l'amphithéâtre pour être dévoré par les bêtes féroces, et il l'eût été infailliblement si Dieu ne l'en avait délivré contre toutes les apparences humaines <sup>1</sup>.

C'était la troisième année que l'apôtre prêchait à Éphèse et dans les cités voisines de l'Asie, lorsque, par un mouvement particulier de l'Esprit-Saint, il résolut de faire une visite aux Églises de Macédoine et d'Achaïe, de se porter de là à Jérusalem, et de Jérusalem à Rome. Il y avait déjà longtemps qu'il désirait avec ardeur voir cette capitale du monde, non pour y admirer ses profanes grandeurs, mais pour y voir et embrasser ces chrétiens dont la foi retentissait dans tout l'univers, pour recevoir d'eux et leur apporter réciproquement une consolation spirituelle, pour les confirmer dans la foi, et enfin pour répandre dans ce vaste champ la semence de l'Évangile et en recueillir non moins de fruit que chez les autres nations, étant un devoir pour lui de le prêcher aux Grecs et aux Bar-

<sup>1</sup> Galat. 4.

<sup>1</sup> 1 Cor., 15, 30-32.

bares, aux savants et aux ignorants. C'est pourquoi il priait sans cesse le Seigneur de lui en présenter une occasion favorable. S'il en fut empêché jusque-là, il eut alors du moins la consolation d'être surnaturellement assuré qu'après sa tournée en Macédoine et en Achaïe, et son voyage de Jérusalem, il verrait enfin Rome. En attendant il fit partir pour la Macédoine deux de ses fidèles ministres, Timothée et Éraсте, et, de son côté, resta encore quelque temps en Asie.

Il paraît que ce fut après le départ de Timothée qu'il vint à l'apôtre des nouvelles affligeantes de Corinthe. Il apprit qu'il y avait dans cette Église des divisions et des rivalités, comme dans les écoles des philosophes, où l'on voyait autant de partis que de maîtres ; qu'un chrétien y donnait un horrible scandale sans qu'il eût été même réprimandé ; que plusieurs, ayant des procès, les portaient aux tribunaux des juges infidèles ; qu'il se commettait des désordres dans les assemblées de religion, et spécialement aux repas qui suivaient l'Eucharistie ; que plusieurs ne faisaient point un usage convenable des dons surnaturels et surtout affectaient de parler des langues inconnues ; qu'il s'en trouvait même qui attaquaient un des principaux articles de la foi chrétienne, la résurrection des morts. Outre ces désordres, dont l'apôtre fut informé par quelques particuliers, l'Église tout entière de Corinthe l'avait encore consulté sur divers points de discipline, entre autres sur le mariage et la continence, ainsi que sur l'usage des viandes immolées aux idoles.

Paul leur écrivit une lettre où, après les avoir salués avec beaucoup d'affection et de louange, comme une Église de saints, il entre ainsi en matière : « Or je vous conjure, mes frères, par le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'avoir tous un même langage et de ne point souffrir de divisions parmi vous, mais d'être tous unis ensemble dans un même esprit et dans un même sentiment. Car il m'a été mandé, mes frères, par ceux de la maison de Chloé, qu'il y a des contestations parmi vous. Ce que je veux dire, c'est que chacun de vous s'en va disant : « Pour moi je suis à Paul, et moi je suis à Apollon, et moi je suis à Céphas, et moi je suis à Jésus-

Christ. » Jésus-Christ est-il donc divisé ? Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous ou avez-vous été baptisés au nom de Paul ? Je rends grâces à Dieu de ce que je n'ai baptisé aucun de vous, sinon Crispe et Caius, ainsi que la maison de Stéphanas, parce que Jésus-Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour prêcher l'Évangile, non dans la sagesse du discours, pour ne pas anéantir la croix de Jésus-Christ. Car la parole de la croix est une folie pour ceux qui se perdent ; mais, pour ceux qui se sauvent, c'est-à-dire pour nous, elle est la vertu et la puissance de Dieu. Car il est écrit : « Je détruirai la sagesse des sages et je réprouverai la science des savants. » Où est maintenant le sage ? où est l'écrivain ? où est le curieux investigateur de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde ? Car Dieu, voyant que le monde, avec la sagesse humaine, ne l'avait point connu dans les ouvrages de sa sagesse divine, il lui a plu de sauver, par la folie de la prédication, ceux qui y croiraient. En effet les Juifs demandent des miracles et les Grecs cherchent la sagesse ; mais nous nous prêchons Jésus-Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Grecs ; mais pour ceux qui sont appelés, soit Juifs, soit Grecs, Jésus-Christ, la force de Dieu et la sagesse de Dieu, parce que ce qui paraît en Dieu une folie est plus sage que toute la sagesse des hommes, et ce qui paraît en Dieu une faiblesse est plus fort que toute la force des hommes <sup>1</sup>.

« Pour moi, mes frères, lorsque je suis venu vers vous pour vous annoncer le témoignage de Dieu, je n'y suis point venu avec la sublimité du discours ou de la sagesse ; car je n'ai point fait profession de savoir autre chose, parmi vous, que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Et tant que j'ai été parmi vous j'ai toujours été dans un état de faiblesse, de crainte et de tremblement ; et je n'ai point employé, en vous parlant et en vous prêchant, les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'Esprit et de la vertu de Dieu, afin que votre foi ne soit pas établie sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu. Nous prêchons néan-

<sup>1</sup> 1 Cor., 1.



moins la sagesse aux parfaits, non pas la sagesse de ce monde, ni des princes de ce monde, qui se perdent ; mais nous prêchons la sagesse de Dieu, renfermée dans son mystère ; cette sagesse cachée qu'il avait prédestinée avant tous les siècles pour notre gloire, sagesse que nul des princes de ce monde n'a connue ; car, s'ils l'eussent connue, ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de la gloire. Mais pour nous Dieu nous l'a révélée par son Esprit, parce que l'Esprit de Dieu pénètre tout, jusqu'aux secrets les plus profonds de Dieu... L'homme naturel ou animal ne conçoit point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu ; elles lui paraissent une folie, et il ne peut les comprendre, parce qu'on doit en juger par une lumière spirituelle qu'il n'a pas <sup>1</sup>.

« Aussi, mes frères, je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des personnes encore charnelles, comme à de petits enfants en Jésus-Christ. Je ne vous ai nourris que de lait et non pas de viandes solides, parce que vous n'en étiez pas alors capables, et à présent même vous ne l'êtes pas encore, parce que vous êtes encore charnels. Car, puisqu'il y a parmi vous des jalousies, des disputes, des divisions, n'est-il pas clair que vous êtes charnels et que vous marchez selon l'homme ? En effet, puisque l'un dit : « Je suis à Paul, » et l'autre : « Je suis à Apollon, » n'êtes-vous pas charnels encore ? Qu'est donc Paul et qu'est Apollon ? des ministres par qui vous avez cru, chacun suivant le don qu'il a reçu du Seigneur. C'est moi qui ai planté, c'est Apollon qui a arrosé, mais c'est Dieu qui a donné l'accroissement. Et ainsi celui qui plante n'est rien, celui qui arrose n'est rien, mais celui qui donne l'accroissement, Dieu... Que personne donc ne mette sa gloire dans les hommes. Car toutes choses sont à vous, soit Paul, soit Apollon, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les futures ; tout est à vous, et vous êtes à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est à Dieu <sup>2</sup> ! »

On voit que, si saint Paul négligeait une éloquence et une sagesse humaines, une élo-

quence et une sagesse de mots, de phrases, de syllogismes, il trouvait une éloquence et une sagesse toute divine, une éloquence et une sagesse de pensées et de sentiments qui allait jusqu'au fond des entrailles et enlevait jusqu'au Ciel.

Après avoir ainsi détaché les Corinthiens et de lui et de ses collègues, pour les attacher à Dieu seul, il s'apprête à les humilier en eux-mêmes. « Il y en a parmi vous qui s'enflent de présomption, comme si je ne devais plus aller vous voir. J'irai vous voir néanmoins bientôt, s'il plaît au Seigneur, et alors je reconnaitrai, non quelles sont les paroles de ceux qui sont enflés de vanité, mais quelle est leur vertu. Car le royaume de Dieu ne consiste pas dans les paroles, mais dans la vertu ou la force. Que voulez-vous que je fasse ? Viendrai-je à vous la verge à la main ou avec charité et dans un esprit de douceur <sup>1</sup> ? C'est un bruit constant qu'il y a de l'impureté parmi vous, et une telle impureté qu'on n'entend point dire qu'il s'en commette de semblable parmi les païens, jusque-là que l'un d'entre vous a la femme de son propre père. Et vous êtes enflés d'orgueil ! et vous n'avez pas, au contraire, été dans les pleurs, pour faire retrancher du milieu de vous celui qui a commis cette action-là ! Pour moi, absent de corps, à la vérité, mais présent en esprit, j'ai déjà prononcé ce jugement, comme si j'étais présent, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mon esprit étant assemblé avec vous : Que celui qui est coupable de ce crime soit, par la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, livré à Satan pour la perte de sa chair, afin que son âme soit sauvée au jour de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Vous vous glorifiez, mais c'est bien sans sujet. Ne savez-vous pas qu'un peu de levain corrompt toute la pâte ? Purifiez-vous du vieux levain afin que vous soyez une pâte toute nouvelle... Je vous ai écrit dans la lettre que vous n'eussiez point de commerce avec les fornicateurs ; ce que je n'entends pas des fornicateurs de ce monde, non plus que des avarés, des ravisseurs ou des idolâtres ; autrement il faudrait que vous sortissiez du monde. Mais,

<sup>1</sup> 1 Cor., 2. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 3.

<sup>1</sup> 1 Cor., 4.

quand je vous ai écrit que vous n'eussiez point de commerce avec ces sortes de personnes, j'ai entendu que, si un frère est signalé comme fornicateur, ou avare, ou idolâtre, ou médisant, ou ivrogne, ou voleur, vous ne mangiez pas même avec lui <sup>1</sup>. »

Ainsi la position des chrétiens publiquement scandaleux et des excommuniés, tel que cet incestueux de Corinthe, était beaucoup pire que celle des païens mêmes. Les fidèles pouvaient manger avec ceux-ci, mais non avec ceux-là. L'excommunié était, de plus, livré à Satan, pour en être affligé dans son corps ou ses biens temporels et être ainsi ramené à la pénitence. L'excommunication se pratiquait, non-seulement chez les Juifs, mais chez tous les peuples de l'antiquité.

Passant à un autre abus, l'apôtre les interpelle. « Comment se trouve-t-il quelqu'un parmi vous qui, ayant un différend avec un autre, ose l'appeler en jugement devant les injustes et non pas devant les saints? Ne savez-vous pas que les saints doivent un jour juger le monde? Si donc le monde doit être jugé par vous, êtes-vous indignes de juger des moindres choses? Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges mêmes? Combien plus les choses de la vie présente! Si donc vous avez des différends touchant les choses de cette vie, prenez pour juges les moindres personnes de l'Eglise. Je le dis à votre confusion : quoi! il n'y a point parmi vous un seul homme sage qui puisse être juge entre ses frères? mais on voit un frère plaider contre son frère, et cela devant des infidèles! C'est déjà certainement un défaut parmi vous que vous ayez des procès les uns contre les autres. Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous fasse tort? pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous trompe? Mais c'est vous-mêmes qui faites le tort! c'est vous-mêmes qui trompez vos frères! Ne savez-vous pas que les injustes ne seront pas les héritiers du royaume de Dieu <sup>2</sup>? »

Saint Paul, comme on voit, défend aux chrétiens de se citer l'un l'autre devant les magistrats infidèles; il leur ordonne de prendre pour juge un homme sage de l'E-

glise. Aussi, dès les premiers siècles, verrons-nous les plus saints évêques occupés à connaître des différends temporels des chrétiens et à les juger. Ils nous apprennent même que cette occupation leur était extrêmement à charge, qu'ils auraient bien voulu s'en exempter, mais qu'ils ne le pouvaient pas. Pourquoi? « Parce que, répond saint Augustin <sup>1</sup>, l'apôtre nous a condamnés à ces fonctions pénibles, non par sa volonté propre, mais d'après la volonté de Celui qui parlait par lui. Nous n'osons pas dire : O homme, qui m'a constitué juge ou faiseur de partages sur vous? car l'apôtre a constitué les ecclésiastiques pour connaître dans ces causes, quand il a défendu aux chrétiens de plaider dans le *forum* <sup>2</sup>. »

On croit que Paul fit cette défense et pour soustraire les fidèles au péril d'idolâtrie qui se rencontrait dans les tribunaux païens, et pour ne pas scandaliser les idolâtres par la vue des différends entre les chrétiens mêmes. Et il ne faisait en cela aucun tort aux tribunaux séculiers, car nul n'est obligé d'y recourir; seulement qui ne s'adresse pas à eux n'en peut pas réclamer le secours de la force publique. D'ailleurs, chez les enfants d'Israël, les interprètes suprêmes de la loi de justice étaient les lévites, les prêtres, et surtout le grand-prêtre, dont la sentence était sans appel; les prêtres et les pontifes chrétiens ne devaient pas l'être moins. Aussi, aujourd'hui encore, ce sont eux qui décident finalement si, dans les lois civiles, il y a quelque chose d'injuste ou non.

Comme la débauche était extrême à Corinthe, Paul insiste sur les grands motifs de la pureté chrétienne. « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous? Si quelqu'un donc profane le temple de Dieu Dieu le perdra; car le temple de Dieu est saint, et ce temple, c'est vous. Le corps n'est point fait pour la fornication, mais pour le Seigneur, et le Seigneur est pour le corps. Or, comme Dieu a ressuscité le Seigneur, il nous ressuscitera de même par sa puissance. Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-

<sup>1</sup> 1 Cor., 5. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 6.

<sup>1</sup> S. Aug., de *Opere monach.*, c. 29. — <sup>2</sup> Id., in *Psalm.* 118, sermo 24.



Christ ? Arracherai-je donc à Jésus-Christ ses propres membres pour les faire devenir les membres d'une prostituée ? A Dieu ne plaise ! Ne savez-vous pas que celui qui se joint à une prostituée devient un même corps avec elle ? Car ceux qui étaient deux ne seront plus qu'une chair, est-il dit ; mais celui qui demeure attaché au Seigneur est un même esprit avec lui. Fuyez donc la fornication ; quelque autre péché que l'homme commette, il est hors du corps ; mais celui qui commet la fornication pèche contre son propre corps. Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui réside en vous, et qui vous a été donné de Dieu, et que vous n'êtes plus à vous-mêmes ? Car vous avez été rachetés d'un grand prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps <sup>1</sup>. »

Cette doctrine avait produit à Corinthe un changement merveilleux. On le voit par les éclaircissements qu'on demandait à l'apôtre, non-seulement sur la pureté du mariage, mais sur l'état des vierges. Quant aux choses dont vous m'avez écrit, dit-il, « il est avantageux à l'homme de ne toucher aucune femme. Néanmoins, pour éviter la fornication, que chaque homme vive avec sa femme et chaque femme avec son mari. Que le mari rende à sa femme ce qu'il lui doit, et la femme ce qu'elle doit à son mari. Le corps de la femme n'est point en sa puissance, mais en celle de son mari ; de même le corps du mari n'est point en sa puissance, mais en celle de sa femme. Ne vous refusez point l'un à l'autre ce devoir, si ce n'est du consentement de l'un et de l'autre, pour vaquer au jeûne et à la prière, et ensuite vivez ensemble comme auparavant, de peur que la difficulté que vous avez à garder la continence ne donne lieu à Satan de vous tenter. Or je vous dis ceci par condescendance et non par commandement ; car je voudrais que tous les hommes fussent comme moi ; mais chacun a son don particulier, selon qu'il le reçoit de Dieu, l'un d'une manière et l'autre d'une autre. Pour ce qui est de ceux qui ne sont plus dans les liens du mariage et des veuves, je leur déclare qu'il leur est bon de demeurer dans cet état,

comme j'y demeure moi-même. Si néanmoins ils sont trop faibles pour garder la continence, qu'ils se marient ; car il vaut mieux se marier que d'être brûlé. Quant à ceux qui sont mariés, ce n'est pas moi, mais le Seigneur, qui leur fait ce commandement : Que la femme ne se sépare point d'avec son mari. Si elle s'en est séparée, qu'elle demeure sans se marier, ou qu'elle se réconcilie avec son mari, et que le mari, de même, ne quitte point sa femme. » Ainsi, sous la loi de l'Évangile, il n'y a plus de divorce comme sous la loi de Moïse.

Une difficulté se présentait souvent alors. Un mari se convertissait, sa femme ne se convertissait pas, ou bien la femme se faisait chrétienne et son mari restait Juif ou païen. L'apôtre décide que, si le conjoint infidèle consent à demeurer, la partie fidèle ne doit point s'en séparer ; que, si l'époux infidèle se sépare lui-même, l'époux fidèle n'est point obligé de le suivre et rentre dans son ancienne liberté. A cette occasion il exhorte généralement les chrétiens de Corinthe à demeurer chacun tranquille dans l'état où la vocation divine le trouve : le circoncis, à ne point effacer la marque de la circoncision ; le gentil, à ne se point faire circoncire ; celui qui est esclave, à ne pas s'en mettre en peine. Cependant, si l'occasion se présente de devenir libre, il fera bien d'en profiter ; car, en devenant chrétien, l'esclave devient affranchi du Seigneur, de même que l'homme libre devient esclave de Jésus-Christ. « Vous avez été rachetés d'un grand prix, conclut-il : ne vous rendez pas esclaves des hommes <sup>1</sup>. » On voit, par ce mot, que c'est le sang du Rédempteur qui a relevé l'homme aux yeux de l'homme et produit l'abolition insensible de l'esclavage.

« Quant aux vierges, continue l'apôtre, je n'ai point reçu de commandement du Seigneur, mais voici le conseil que je donne, comme étant fidèle ministre du Seigneur, par la miséricorde qu'il m'en a faite. Je crois donc, à cause des nécessités pressantes de la vie, qu'il est avantageux à l'homme d'être ainsi. Êtes-vous lié avec une femme : ne cher-

<sup>1</sup> 1 Cor., 6.

<sup>1</sup> 1 Cor., 7, 1-24.

chez point à vous délier; n'êtes-vous point lié avec une femme : ne cherchez point de femme. Si néanmoins vous épousez une femme, vous ne péchez pas, et si une vierge se marie, elle ne pèche pas; mais ces personnes souffriront dans leur chair des afflictions et des peines; or je voudrais vous les épargner. Voici donc ce que je vous dis, mes frères : Le temps est court, et ainsi que ceux-là mêmes qui ont des femmes soient comme n'en ayant point, et ceux qui pleurent comme ne pleurant point, ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant point, ceux qui achètent comme ne possédant point, enfin ceux qui usent de ce monde comme n'en usant point; car la figure de ce monde passe. Pour moi je désire vous voir dégagés de soins. Celui qui n'est pas marié concentre sa sollicitude aux choses du Seigneur et à ce qu'il doit faire pour plaire à Dieu; mais celui qui est marié met sa sollicitude aux choses du monde et à ce qu'il doit faire pour plaire à sa femme; et ainsi il se trouve partagé. De même, une femme qui n'est point mariée et une vierge concentre sa sollicitude aux choses du Seigneur, afin d'être sainte de corps et d'esprit; mais celle qui est mariée met sa sollicitude aux choses du monde et à ce qu'elle doit faire pour plaire à son mari. Or je vous dis ceci pour votre avantage, non pour vous dresser un piège, mais pour vous porter à ce qui est plus parfait, et qui vous donne un moyen facile de vous attacher à Dieu et de le prier sans distraction <sup>1</sup>. »

Suit un long discours sur l'usage des viandes immolées aux idoles. On y voit que plusieurs, sous le prétexte que l'idole était une chose vaine et de néant, sans pouvoir de faire ni bien ni mal, en concluaient que c'était un vain scrupule de s'abstenir des chairs sacrifiées. L'apôtre répond qu'à la vérité l'idole n'est rien et que l'usage de ces viandes est en soi une action indifférente; toutefois, comme un grand nombre ne pouvaient encore se le persuader, ni calmer les inquiétudes de leur conscience, c'était un motif suffisant pour s'en abstenir, la charité voulant qu'on s'abstienne des choses même licites, lorsque l'usage en tournerait à scandale aux faibles. Ce

qu'il prouve par son propre exemple. Il lui était loisible de mener avec lui, pour son service, une femme chrétienne, selon que faisaient les autres apôtres, hormis Barnabé; il avait, d'après toutes les lois naturelles et divines, le droit de vivre aux dépens de ceux qu'il instruisait dans la voie du salut éternel; cependant, pour ne donner pas même une ombre de scandale aux faibles, il ne s'était point servi de son droit. Il ajoute et dit en second lieu qu'il n'était pas vrai que de manger des viandes immolées dût se tenir généralement pour une action licite et indifférente. Bien que l'idole soit un néant, une divinité fausse et chimérique, néanmoins ces sacrifices offerts aux idoles avaient pour objet les démons, en sorte que participer aux restes de ces sacrifices, spécialement dans les temples et autres lieux publics consacrés à leur culte, c'était la même chose que de boire le calice des démons, participer à la table des démons et contracter société avec les démons. Or quoi de plus indigne que de voir assis à la table et boire le calice des démons celui qui, dans le calice du Seigneur, boit le sang de Jésus-Christ, et, à sa table, participe à son corps ? La raison donc que l'idole n'est rien, qu'elle ne peut contaminer les chairs sacrifiées ni opérer en elles aucun changement physique, autorisait seulement à acheter indifféremment de toutes sortes de viandes exposées sur les marchés publics, sans chercher scrupuleusement si quelque portion n'était point le reste d'un sacrifice profane. Elle autorisait encore un chrétien, invité par un infidèle à un repas domestique, à manger librement de tout ce qu'on servait devant lui, sans s'informer plus loin. Mais si le maître de la maison ou quelqu'un des conviés l'avertit que telle viande a été immolée, soit que celui-ci veuille lui en faire manger par dévotion ou que ceux-ci en témoignent du scrupule, alors revient la raison du scandale, qui nous oblige, par égard pour la conscience d'autrui, de nous abstenir des choses dont l'usage, hors de là, serait permis. « Soit donc que vous mangiez, conclut-il, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. Ne donnez point occasion de scandale, ni aux

<sup>1</sup> 1 Cor., 7, 25-40.



Juifs, ni aux gentils, ni à l'Église de Dieu, comme je tâche moi-même de plaire à tous en toutes choses, ne cherchant point ce qui m'est avantageux en particulier, mais ce qui est avantageux au grand nombre, afin qu'ils soient sauvés <sup>1</sup>.

Parmi les règlements de discipline que l'apôtre prescrivait de vive voix, qui se serait jamais attendu à un règlement sur la coiffure des hommes et des femmes, si un abus introduit à Corinthe ne l'avait obligé de revenir sur ce point dans sa lettre ? « Je vous loue, mes frères, de ce que vous vous souvenez de moi en toutes choses et de ce que vous gardez les traditions telles que je vous les ai données. Or je veux que vous sachiez que le Christ est le chef de tout homme, que l'homme est le chef de la femme, et que Dieu est le chef du Christ. » Ces hautes considérations sont pour venir à cette conséquence que l'homme ne doit point prier ni prophétiser la tête couverte d'un voile, parce que l'homme est l'image et la gloire de Dieu. La femme, au contraire, quand elle prie ou qu'elle prophétise, doit être voilée, pour marque de sa sujétion, et à cause des anges, c'est-à-dire des prêtres et des autres ministres sacrés. Et comme sur ces matières, de soi indifférentes, on peut avoir divers usages et raisonner diversement, il conclut par l'autorité, en ces termes : « Si quelqu'un aime à contester, nous n'avons point cette coutume, ni les Églises de Dieu <sup>2</sup>. »

Ce n'était pas le seul abus qui se fût introduit dans les assemblées religieuses des Corinthiens ; il y en avait un autre beaucoup plus grave, qui répandait le trouble et violait la charité, jusque dans cette institution qui était le symbole de la charité même et en portait le nom. Après la célébration des saints mystères, il s'était dès lors introduit la coutume de faire, dans le même lieu, un commun repas, nommé *agape* ou charité, auquel chacun devait contribuer selon ses moyens et tous participer également. Or une institution si belle et si propre à nourrir la charité mutuelle avait dégénéré de sa première sainteté. Chacun se permettait de faire dans l'église

son repas particulier, d'où il arrivait que, tandis que les uns avaient à manger jusqu'à satiété, d'autres n'avaient pas de quoi assouvir leur faim. Ainsi, là où les riches devaient spécialement se distinguer par la frugalité, la modestie, la tempérance, ils ne cherchaient qu'à triompher par la magnificence et le luxe ; et les pauvres, au lieu d'y trouver consolation et assistance, n'en remportaient que confusion et tristesse. Pour faire sentir combien tout cela était mal il rappelle l'institution de l'Eucharistie ; d'où il conclut que quiconque mange ce pain et boit ce calice indignement est coupable du corps et du sang du Seigneur, et qu'il faut s'éprouver avant que de le prendre, pour ne pas manger et boire son jugement. « Et c'est pour cela, dit-il, que beaucoup d'entre vous sont malades et meurent. » Il veut donc et ordonne que, dans ces repas de charité établis plutôt pour rassasier la faim des pauvres que celle des riches, les riches attendent les pauvres. Si la faim les presse, qu'ils mangent en particulier à la maison afin de ne point donner à l'église une occasion d'envie et de scandale à leurs frères, ni en rapporter la malédiction au lieu de la bénédiction. « Quant au reste, conclut-il, je le réglerai quand je serai de retour à Corinthe. » Ces paroles regardent évidemment la célébration des divins mystères et comprennent tous ces rites sacrés que, dans l'ordre de la liturgie, observent universellement toutes les Églises, et que l'on croit, avec raison, venir d'une source commune, la tradition apostolique, les apôtres n'ayant pas jugé à propos de mettre par écrit tous les règlements qu'ils prescrivaient aux Églises <sup>1</sup>.

Ensuite, reprenant dans l'usage des dons surnaturels quelques désordres qui ne troublaient pas peu la paix et la décence des assemblées solennelles, l'apôtre donne une description exacte de ces mêmes dons et fait mention de divers grades et offices qui entraient dans le gouvernement de l'Église. Les uns y étaient doués d'une éminente sagesse, d'autres d'une foi très-vive, d'autres de la vertu des miracles, d'autres de l'esprit de prophétie ou du discernement des esprits,

<sup>1</sup> 1 Cor.<sup>o</sup>, 8, 9 et 10. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 1, 1-16.

<sup>1</sup> 1 Cor., 11, 17-34.

d'autres du don des langues et d'autres du talent de les interpréter. De même que, dans le corps, nonobstant son unité, il y a une admirable diversité de membres destinés à des fonctions diverses, dont l'une est plus noble et l'autre moins, toutes cependant nécessaires à la conservation, à la décence et à la force du corps entier, de même, dans le corps mystique de l'Église, il y a divers grades et offices, ordonnés pour des opérations plus ou moins excellentes, qui cependant regardent toutes une même fin : la conservation, l'ornement et l'accroissement de ce même corps. Les apôtres y occupent le premier rang, le second les prophètes, le troisième les docteurs ; viennent ensuite ceux qui ont reçu quelque grâce particulière, soit pour faire des miracles, soit pour guérir les malades, soit pour gouverner et diriger les consciences, soit pour parler diverses langues, soit enfin pour les interpréter.

Ces dons, l'Esprit-Saint les distribuait suivant son bon plaisir, mais en telle abondance que l'apôtre fut obligé d'en régler l'usage. Il se trouvait aux assemblées des fidèles un si grand nombre qui avaient l'esprit de prophétie, ou le don de parler diverses langues, ou le talent de les interpréter, que, tous voulant indiscrètement faire usage de leurs dons, il en résultait une confusion très-grande. « Lors donc que vous vous assemblez, dit l'apôtre, et que l'un d'entre vous se sent inspiré à chanter une hymne, l'autre à développer quelque profond mystère, celui-ci à exposer une nouvelle révélation qui lui a été faite, celui-là à parler quelque langue étrangère, un autre à l'interpréter, que tout se fasse sans confusion et avec ordre, comme il convient pour l'édification de l'Église et l'utilité des fidèles. Pendant que l'un parle, que l'autre se taise. L'inspiration prophétique est, quant à l'usage, assujettie à la volonté des prophètes ; l'Esprit divin opère doucement sur eux, éclaire l'entendement, humilie et calme l'esprit, et finalement leur laisse la liberté de parler ou de se taire, selon qu'il convient davantage. » C'est tout le contraire de ce qui arrive aux faux prophètes du paganisme, lesquels, agités par le démon qui leur trouble l'esprit et les met en fureur, sont

forcés de parler malgré eux. « Ainsi ne fait pas notre Dieu, qui est le Dieu non point de la dissension, mais de la paix. Telle est, ajoute l'apôtre, la doctrine que j'enseigne dans toutes les Églises. » D'où l'on voit que ce n'était pas seulement sur l'Église de Corinthe, mais encore sur les autres, que Dieu répandait ces grâces avec tant d'abondance <sup>1</sup>.

Les Corinthiens avaient beaucoup d'empressement pour ces dons ; l'apôtre élève leur pensée plus haut encore. « Oui, je vais vous montrer une voie beaucoup plus excellente. Quand je parlerais toutes les langues des hommes et des anges mêmes, si je n'ai point la charité je ne suis que comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. Et quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères et que j'aurais une parfaite science de toutes choses, et quand j'aurais toute la foi possible et capable de transporter les montagnes, si je n'ai point la charité je ne suis rien. Et quand j'aurais distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres et que j'aurais livré mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité tout cela ne me sert de rien. La charité est patiente ; elle est douce et bienfaisante ; la charité n'est point envieuse ; elle n'est point téméraire et précipitée ; elle ne s'enfle point d'orgueil ; elle n'est point ambitieuse ; elle ne cherche point ses propres intérêts ; elle ne s'irrite point ; elle ne pense point le mal ; elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité ; elle supporte tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout. La charité ne finira jamais, au lieu que les prophéties s'anéantiront, que les langues cesseront et que la science sera abolie. Car ce n'est que partiellement que nous prophétisons. Mais lorsque viendra ce qui est parfait, alors s'abolira ce qui est partiel. Maintenant nous voyons comme par un miroir et en des énigmes, mais alors nous verrons face à face. Je ne connais maintenant qu'en partie, mais alors je connaîtrai comme je suis moi-même connu. Maintenant il demeure la foi, l'espérance et la charité, trois vertus ; mais la plus excellente est la charité <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> 1 Cor., 12. — *Ibid.*, 13.



Après avoir tourné ainsi les rivalités des Corinthiens en une sainte émulation, Paul les affermit dans la foi de la résurrection. Il leur rappelle ce qu'il leur avait déjà prêché de vive voix touchant la résurrection du Christ, savoir, qu'il était ressuscité le troisième jour, suivant les Écritures ; qu'il y avait encore des témoins vivants et très-dignes de foi qui avaient vu le Christ après sa résurrection ; qu'il avait d'abord apparu à Pierre, ensuite aux onze apôtres ; puis, à plus de cinq cents frères dont le grand nombre étaient encore en vie ; plus tard à Jacques seul, et après à tous les apôtres ensemble ; « enfin à moi-même, qui ne suis qu'un avorton, le moindre des apôtres, indigne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu. Mais c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce n'a pas été stérile en moi ; mais j'ai travaillé plus que tous les autres, non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu avec moi. Ainsi, et moi et eux, voilà ce que nous vous prêchons tous, et voilà ce que vous avez cru. Puis donc qu'on vous a prêché que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, comment s'en trouve-t-il parmi vous quelques-uns qui osent dire que les morts ne ressuscitent point ? Que si les morts ne ressuscitent point, Jésus-Christ n'est donc pas ressuscité ; et si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine et votre foi est vaine aussi. Nous serons même convaincus d'avoir été de faux témoins à l'égard de Dieu, puisque nous avons rendu témoignage contre Dieu même qu'il a ressuscité le Christ, qu'il n'aurait pas néanmoins ressuscité si les morts ne ressuscitent pas. Car, si les morts ne ressuscitent point, le Christ n'est pas non plus ressuscité. Que si le Christ n'est point ressuscité, votre foi est vaine ; car vous êtes encore dans vos péchés. Ceux qui sont morts en Jésus-Christ ont donc péri sans ressource. Si nous n'avions d'espérance en Jésus-Christ que pour cette vie, nous serions les plus misérables de tous les hommes. Mais maintenant Jésus-Christ est ressuscité ; il est devenu les prémices de ceux qui dorment ; car, comme la mort est venue par un homme, c'est par un homme aussi que doit venir la résurrection des morts, et

comme tous meurent en Adam, tous revivront aussi en Jésus-Christ, et chacun en son rang : Jésus-Christ d'abord, comme les prémices, puis ceux qui sont à lui en son avènement. Ensuite viendra la consommation de toutes choses, lorsque Jésus-Christ aura remis le royaume à Dieu son Père et qu'il aura détruit tout empire, toute domination, toute puissance. Car il doit régner jusqu'à ce que son Père lui ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. Or la mort, le dernier ennemi, sera détruite aussi ; car l'Écriture dit que Dieu lui a mis tout sous les pieds et lui a tout assujetti. Lors donc que toutes choses auront été assujetties au Fils, alors le Fils lui-même sera assujetti à Celui qui lui aura assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous...

« Mais, dira quelqu'un, comment les morts ressuscitent-ils ? Quel sera le corps dans lequel ils reviendront ? Insensé ! ce que tu sèmes ne reprend point la vie s'il ne meurt auparavant ; et ce que tu sèmes, ce n'est pas le corps de la plante qui doit naître, mais la graine seulement, comme du blé ou de quelque autre chose. Or Dieu lui donne un corps tel qu'il lui plaît, et il donne à chaque semence le corps qui est propre à chaque plante. Toute chair n'est pas la même chair ; mais autre est la chair des hommes, autre est la chair des bêtes, autre celle des oiseaux, autre celle des poissons. Et il y a des corps célestes et des corps terrestres ; mais les corps célestes ont un autre éclat que les corps terrestres. Autre est l'éclat du soleil, autre l'éclat de la lune, autre l'éclat des étoiles, et même, entre les étoiles, l'une est plus éclatante que l'autre. Il en arrivera de même dans la résurrection des morts. Le corps maintenant est semé dans la corruption, et il ressuscitera incorruptible ; il est semé tout difforme, et il ressuscitera tout glorieux ; il est semé en faiblesse, et il ressuscitera en force ; il est semé corps animal (ou naturel), et il ressuscitera corps spirituel <sup>1</sup>. »

Paul, ayant ainsi confirmé les fidèles de Corinthe dans la doctrine de la charité et de l'immortalité, leur recommande les collectes en

<sup>1</sup> 1 Cor., 15.

faveur des saints, c'est-à-dire des chrétiens de la Judée. Il leur donne sur ce sujet la même règle qu'il avait donnée aux Églises de Galatie. « Que chacun de vous mette à part, chez soi, le premier jour de la semaine, c'est-à-dire le dimanche, ce qu'il voudra, et que l'on n'attende pas que je sois venu pour faire la quête. Quand je serai présent j'enverrai, avec des lettres de recommandation, ceux que vous aurez jugés propres à porter votre charité à Jérusalem ; que si la chose mérite que j'y aille moi-même, ils iront avec moi. » Il leur recommande Timothée comme un ministre fidèle ; la maison de Stéphanas, de Fortunat et d'Achaïcus, qui étaient les prémices de l'Achaïe. Il leur apprend que, malgré toutes ses instances, Apollon n'avait pas voulu aller les voir pour le moment avec les frères qui portaient la lettre. Il finit par ces paroles : « Les Églises d'Asie vous saluent, principalement Aquila et Priscille, avec leur Église domestique. C'est chez eux que je loge. Tous les frères vous saluent. Saluez-vous les uns les autres dans un saint baiser. Je vous écris ce salut, moi Paul, de ma propre main. Si quelqu'un n'aime point Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème, Maran Atha ! (Ces deux derniers mots signifient, en syriaque, *le Seigneur vient*, et contiennent une menace du dernier jugement.) Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous ! Mon amour avec vous tous en Jésus-Christ <sup>1</sup> ! »

Si le séjour de Paul à Éphèse fut pour lui un continuel martyre, on peut le dire particulièrement des derniers mois, auxquels se doivent rapporter ces paroles de sa seconde épître aux Corinthiens, écrite, comme nous le verrons, peu après son départ de l'Asie : « Nous ne voulons pas, nos frères, vous laisser ignorer la tribulation qui nous est survenue en Asie. Elle nous a tellement accablé au-dessus de nos forces que la vie même, que nous croyions certainement perdre au milieu de tant de périls, nous était à charge, et que nous étions intérieurement disposé comme ont coutume de l'être ceux auxquels on a notifié leur sentence de mort <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> 1 Cor., 16. — <sup>2</sup> 2 Cor., 1.

Parmi ces tribulations nouvelles que souffrit l'apôtre après avoir écrit sa première épître, saint Luc décrit la sédition excitée contre lui par un certain orfèvre, nommé Démétrius, dont le métier consistait à faire de petits temples d'argent qui représentaient le fameux temple dédié à Diane dans la ville d'Éphèse. Comme la curiosité de voir ce superbe monument, compté parmi les merveilles du monde, ou bien la dévotion à l'idole, attirait de toutes les parties de l'univers un grand nombre de voyageurs, Démétrius faisait un grand débit de ces petits temples, et une foule d'ouvriers, qui travaillaient à son compte, en retiraient un bénéfice considérable. Les ayant donc tous réunis, il commença par exagérer d'une part l'immense profit qui leur revenait de la dévotion des peuples au temple et à l'image de Diane, et, de l'autre, les efforts de Paul et le succès de ses prédications contre le culte des idoles, d'où il arrivait déjà que, non-seulement à Éphèse, mais dans presque toute l'Asie, un grand nombre ne regardaient plus comme des dieux véritables ceux qui étaient l'œuvre de l'industrie humaine ; ce qui donnait à conclure que leur métier allait perdre de son importance, leur gain diminuer notablement, le temple de la grande Diane tomber dans le mépris, et qu'enfin on verrait peu à peu s'anéantir la majesté de celle qu'adoraient toute l'Asie et tout l'univers.

A ces mots tous entrèrent en fureur, et, élevant la voix jusqu'aux nues, se mirent à crier : « Vive la grande Diane d'Éphèse ! » Toute la ville fut en un clin d'œil remplie de tumulte. Il coururent au théâtre, lieu ordinaire des assemblées publiques, trainant avec eux Gaius et Aristarque de Macédoine, qui avaient accompagné l'apôtre dans son voyage. Paul voulait aller se présenter au peuple, mais les disciples l'en empêchèrent. Quelques-uns même des principaux seigneurs de l'Asie, qui étaient de ses amis, l'envoyèrent prier de ne point se présenter au théâtre. Cependant les uns criaient d'une manière et les autres d'une autre ; car tout ce concours de peuple n'était qu'une multitude confuse, et la plupart même ne savaient pourquoi ils étaient assemblés. Les Juifs,



que tout le monde connaissait pour avoir des idoles la même horreur, craignaient que cet orage n'éclatât sur eux. Ils prirent donc, du milieu de la foule, un certain Alexandre, afin que, d'un lieu éminent, il pérorât leur cause et tournât toute la haine et la fureur du peuple contre les chrétiens. Alexandre, ayant fait signe de la main pour apaiser le tumulte et obtenir une audience favorable, se disposait à parler lorsque soudain, l'ayant reconnu pour Juif, toute la multitude éleva la voix, et, sans vouloir entendre aucune raison, continua de crier pendant deux heures : « Vive la grande Diane des Éphésiens ! » A la fin un homme sage et en place apaisa ces clameurs et dit : « Mais est-il personne qui ne sache que la cité d'Éphèse a une dévotion spéciale au temple de la grande Diane, fille de Jupiter ? Puisque donc nul ne vous conteste cette renommée, vous devez demeurer tranquilles et ne rien faire inconsidérément ; car ceux que nous avons amenés ici ne sont ni sacrilèges ni blasphémateurs de votre déesse. Si Démétrius et les ouvriers qui sont avec lui ont quelque plainte à faire contre quelqu'un, on tient l'audience, et il y a des proconsuls : qu'ils s'appellent donc en justice les uns les autres. Que si vous avez quelque autre affaire à proposer, elle pourra se terminer dans une assemblée légitime ; car nous sommes en danger d'être accusés de sédition pour ce qui s'est passé aujourd'hui, ne pouvant alléguer aucune raison pour justifier ce concours tumultuaire du peuple. » Ayant dit cela il congédia l'assemblée<sup>1</sup>.

Pour ce qui est de l'histoire et des prétendus prodiges d'Apollonius de Tyane, philosophe et magicien, qu'on a coutume de placer vers ces temps, nous ne croyons devoir entrer là-dessus dans aucun détail. Le seul garant que nous en ayons est Philostrate, sophiste, courtisan de Julie, femme de l'empereur Sévère, qui, près de deux siècles après coup, et pour plaire à sa patronne, composa, sur les Mémoires informes, dit-il, d'un certain Damis, de Ninive, moins une histoire qu'un roman plein de contradictions et de contes ridicules. En voici quelques exemples qui peuvent faire juger du reste,

<sup>1</sup> Act., 19.

Il fait dire à Apollonius : « Je sais toutes les langues sans en avoir appris aucune ; je connais même les pensées secrètes des hommes. Et un peu auparavant il nous le montre étudiant sous divers maîtres et s'appliquant à bien parler le dialecte attique ; ensuite, un peu après, pendant ses voyages dans l'Inde, il nous le représente continuellement obligé à se servir d'un interprète et fort surpris lorsqu'un habitant du pays lui parle grec.

Dans un de ses voyages il rencontra une femme blanche jusqu'à la ceinture et toute noire pour le reste ; puis des montagnes où des singes plantaient du poivre ; plus loin des dragons de feu. Quiconque pouvait tuer un de ces derniers trouvait dans sa tête des pierres semblables à l'anneau de Gygès. Sur la colline des brahmanes il vit le puits de sandarague et son eau admirable ; auprès du puits un gouffre qui lançait du feu et des flammes couleur de plomb ; mais surtout deux tonneaux d'une pierre noirâtre, l'un rempli de pluies, l'autre de vents, dont les brahmanes faisaient de temps à autre des cadeaux à leurs amis. Un jour les brahmanes, avec Apollonius, s'étant frottés d'un certain onguent d'ambre jaune, se mirent à frapper la terre de leurs cannes, et à chaque coup la terre, devenant onduleuse comme l'Océan, les envoyait à deux coudées en l'air, où ils restaient suspendus quelques minutes. Quand ils se mettaient à table la terre aussitôt étendait sous leurs pieds des tapis de verdure ; le pain, les plats, les couverts, les mets arrivaient spontanément ; quatre cruches, se mouvant d'elles-mêmes, allaient de côté et d'autre, versant les unes du vin, les autres de l'eau fraîche ou tiède, suivant le goût de chacun ; de plus, quatre échansons d'airain circulaient autour des convives et leur présentaient les gobelets remplis. Vers la fin du repas, pour boire les santés, on prenait, de la main d'un Tantale d'airain, une coupe merveilleuse qui, comme une fontaine vive, s'emplissait continuellement d'un vin délicieux. Avait-on bien bu : aussitôt la terre leur dressait d'elle-même, à chacun, des lits doux et commodes.

A la suite d'un de ces repas où le roi de l'Inde s'était enivré jusqu'à perdre la raison,

Apollonius et le chef des brahmes, Iarchas, se mirent à parler philosophie. Iarchas raconta gravement comment son âme, logée jadis dans le corps d'un roi, avait gouverné son empire, fait la guerre et donné des preuves de la plus haute sagesse. Apollonius, à son tour, apprit à ses auditeurs que la sienne avait habité autrefois le corps d'un pilote égyptien et joué comme tel un beau tour aux pirates. Il s'informa ensuite si, chez les Indiens, il y avait l'eau d'or, demanda des nouvelles des Pygmées, ainsi que de cette race d'hommes qui n'ont qu'un pied extrêmement large, dont ils se servent non-seulement pour marcher, mais encore pour se mettre à l'ombre. Dans un entretien secret il reçut d'Iarchas sept anneaux merveilleux qui avaient les noms d'autant de planètes et qu'Apollonius portait religieusement au jour de chacune d'elles.

En revenant de l'Inde ils traversèrent un pays où les pierres n'étaient pas de pierre, mais d'airain, aussi bien que le sable. Après tous ses voyages il était si savant qu'il entendait jusqu'à la langue des moineaux et faisait des choses prodigieuses. Entre autres il s'entretint une nuit, tout seul, avec l'ombre d'Achille, lui demanda s'il avait été enseveli, et si les Muses et les Néréides avaient bien pleuré à son enterrement ; mais surtout il aperçut un jour, à Éphèse, la Peste qui se promenait dans les rues déguisée en mendiant ; l'ayant fait assommer de pierres, ce masque se trouva changé en un gros chien <sup>1</sup>.

Certes, lorsqu'un homme vous débite gravement pour de l'histoire des contes aussi puérils, il s'ôte lui-même toute croyance, et ce serait perdre son temps et insulter au bon sens des lecteurs que de le réfuter sérieusement. Ainsi en ont jugé, parmi les anciens, Lactance, Eusèbe, saint Chrysostome, saint Augustin, Photius, Suidas, et parmi les modernes Scaliger, Vossius et Casaubon <sup>2</sup>.

Vers le commencement du quatrième siècle Hiéroclès, persécuteur furieux des chrétiens, en sa qualité de gouverneur de la Bithynie et puis de l'Égypte, essaya d'opposer à l'histoire de l'Évangile celle de Phi-

lostrate ; mais il n'a fait par là que rendre un témoignage de plus à la vérité du Christianisme. La vie de Jésus-Christ a été écrite par des témoins oculaires qui l'ont signée de leur sang, reçue en dépôt par d'autres témoins qui l'ont publiée sans interruption par toute la terre ; pour elle sont morts des témoins innombrables ; elle est écrite non-seulement dans les livres, mais dans une foule d'institutions toujours subsistantes, mais dans toutes les nations qu'elle a converties, dans l'univers qu'elle a changé, dans l'empire éternel qu'elle y a fondé. Lors donc qu'après trois siècles d'épreuve il vient un Hiéroclès, non pas en contester la vérité, mais y opposer le personnage d'un roman fabuleux, qu'est-ce à dire, sinon que la vérité de l'Évangile était si incontestable que, pour la révoquer en doute, il eût fallu se persuader des choses mille fois plus absurdes que les contes de Philostrate ?

Quand eut cessé l'émeute excitée à Éphèse par Démétrius, Paul convoqua les disciples, leur fit, avec ses adieux, une exhortation paternelle, et se mit en route pour la Macédoine. Mais, avant de passer d'Asie en Europe, il aurait désiré s'arrêter à Troade, où il avait trouvé des dispositions favorables pour y annoncer l'Évangile avec fruit. Il avait espéré trouver Tite en cette ville ; ce qui n'étant point arrivé, le désir qu'il avait de le revoir au plus tôt, pour apprendre de lui l'état de l'Église de Corinthe, ne donnait aucun repos à son esprit. C'est pourquoi, après avoir embrassé les fidèles de Troade, il traversa l'Hellespont, passa dans la Macédoine, pour visiter en passant ces Églises, recueillir les aumônes pour les pauvres de la Judée et s'acheminer vers l'Achaïe. Bien qu'il n'ait pu rester longtemps en Macédoine, il y endura toute fois beaucoup de peines, comme il le témoigne lui-même par ces paroles : « Arrivé en Macédoine, je n'eus aucun repos selon la chair, mais j'y souffris toute sorte de tribulations, des combats au dehors, des craintes au dedans. » Mais ce Dieu qui console les humbles lui fit éprouver une abondante consolation par l'arrivée de Tite, qui lui donna les meilleures nouvelles de ses chers Corinthiens et des bons effets

<sup>1</sup> Philostr., *Vita Apoll.* — <sup>2</sup> Voir Tillemont, t. 1.



qu'avait produits sa lettre sur la plupart d'entre eux. Tant s'en faut qu'elle les eût ou troublés, ou irrités, ou refroidis à son égard, qu'elle leur avait inspiré, au contraire, un plus ardent désir de le revoir, une véritable et salutaire pénitence, et une volonté sincère de réparer les désordres qu'il avait repris si fortement en eux.

Cette joie néanmoins était tempérée par la douleur d'apprendre que quelques-uns d'entre eux ne s'étaient point corrigés encore de leurs impudicités, que quelques faux apôtres prêchaient l'observance des cérémonies ju daïques comme nécessaire à tous pour le salut, et qu'ils s'efforçaient de décréditer son apostolat, cherchant à le faire passer pour un destructeur de la loi, pour un homme qui, sans être envoyé de Jésus-Christ, ni des premiers apôtres, s'était ingéré de lui-même dans le ministère, et par conséquent était indigne de porter le nom d'apôtre.

Paul, désirant donc ne trouver plus aucun reproche à leur faire quand il arriverait à Corinthe, leur écrivit une seconde lettre, dans laquelle il leur fait part de ses dernières tribulations en Asie, leur explique pourquoi, contre ses premières intentions, il avait différé son voyage à Corinthe. Il remet à l'incestueux son crime, afin qu'il ne soit pas absorbé par une trop grande tristesse; il exalte le ministère évangélique au-dessus de celui de Moïse; il donne aux Corinthiens diverses instructions, spécialement celle de fuir le commerce avec les infidèles; il les exhorte et les excite, par l'exemple des chrétiens de Macédoine, à préparer une abondante aumône pour les chrétiens pauvres de la Judée.

Pour fermer ensuite la bouche aux faux apôtres qui entravaient son apostolat, il se voit contraint de mettre en vue les dons et les grâces qu'il avait reçus de Dieu, ses travaux, ses fatigues, ses souffrances, ses mérites; ce qu'il fait avec beaucoup de répugnance et en se taxant comme de folie. Il a été souvent en prison, bien des fois en danger de perdre la vie, fouetté cinq fois par les Juifs, trois fois battu de verges par les gentils, une fois lapidé, recevant en ces occasions une multitude innombrable de coups; il a fait naufrage trois fois, a été une nuit au fond de

la mer, luttant contre une furieuse tempête; il a rencontré grand nombre de périls dans les fleuves, sur la mer, dans les solitudes, dans les cités, de la part des voleurs, de la part des Juifs, de la part des gentils, de la part des faux frères. Ajoutez à cela la fatigue, le travail, les veilles, la faim, la soif, les jeûnes, le froid, la nudité; son application quotidienne, sa sollicitude continuelle pour toutes les Églises. Venant ensuite aux dons et aux visions célestes, il rappelle ce qui lui était arrivé quatorze années auparavant, son merveilleux ravissement au troisième ciel, où il entendit des secrets qu'il ne lui était pas permis ou pas possible de raconter. Mais en quoi il proteste se complaire beaucoup plus que dans les révélations, ce sont les infirmités, les outrages, les nécessités, les persécutions, les angoisses souffertes pour Jésus-Christ; d'où finalement il conclut qu'il n'était pas moins que les premiers apôtres, et il donne comme preuve de son apostolat sa constante et généreuse patience, ses miracles, ses prodiges, et les autres effets extraordinaires qu'avait opérés par lui la divine puissance<sup>1</sup>.

Cette lettre, en tête de laquelle on lit, avec celui de l'apôtre, le nom de Timothée, fut portée à Corinthe par Tite, renvoyé dans cette ville afin d'y faire la collecte des aumônes pour les pauvres de Judée. L'apôtre le fit accompagner dans ce voyage de deux frères, desquels, sans indiquer leurs noms, il fait l'éloge en ces paroles : « Nous avons envoyé avec lui un de nos frères, devenu célèbre, à cause de l'Évangile, dans toutes les Églises, choisi en outre par les Églises pour compagnon de notre pèlerinage<sup>2</sup>. » Les interprètes croient communément que ces paroles se rapportent à saint Luc, célèbre dans toutes les Églises du monde pour avoir écrit et publié l'Évangile, et que nous voyons avoir été le compagnon inséparable de l'apôtre dans ses voyages. Quant à l'autre frère envoyé à Corinthe avec Tite, il dit que dans bien des rencontres il avait eu des preuves particulières de son zèle et de sa vigilance, mais que, dans cette occasion, il s'était surpassé lui-même par la grande affection qu'il avait témoignée

<sup>1</sup> 2 Cor. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 8, 18.

pour eux. Il n'est pas facile de deviner auquel des disciples de saint Paul convient cet éloge plutôt qu'à d'autres.

Le motif d'envoyer des personnes aussi distinguées pour recueillir les aumônes des Corinthiens fut d'enlever à ses ennemis, et spécialement aux faux apôtres, tout prétexte de le calomnier sur l'usage de cette grande somme d'argent dont il devait être le dépositaire pour la transporter en Judée. L'apôtre s'appliquait à faire le bien avec tant de circonspection qu'il pût être approuvé non-seulement de Dieu, mais encore des hommes.

Peu après il passa de la Macédoine dans la Grèce, c'est-à-dire dans l'Achaïe, et se rendit pour la troisième fois à Corinthe, ainsi qu'il le dit lui-même jusqu'à deux fois dans sa lettre. On ne sait point au juste quand il y fit son second voyage. Il n'y resta que trois mois. Saint Luc ne dit point ce qu'il y fit pendant ce temps; mais certainement il n'aura pas manqué de régler tout ce qui regardait la célébration des divins mystères, suivant la promesse qu'il en avait faite en sa première épître; ce qui doit s'entendre de ces rites qui s'observent communément dans toutes les Églises, particulièrement que l'Eucharistie ne fût plus reçue que par des personnes à jeun.

Avant de quitter Corinthe et de faire voile pour Jérusalem l'apôtre écrivit sa grande lettre aux Romains. Quoique écrite après celles aux Thessaloniens, aux Galates et aux Corinthiens, elle a mérité néanmoins, dans la série de ses épîtres, la première place, soit parce qu'elle est adressée à la métropole de l'empire, soit à cause de la dignité de l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les Églises du monde, soit parce que l'apôtre y jette les fondements de sa doctrine, y développe plus amplement les mystères de la grâce sur lesquels roulent les autres lettres, et d'où, par conséquent, dépend leur intelligence.

Le sujet de l'épître est pris des disputes que les chrétiens circoncis, toujours zélés pour leurs cérémonies, à Rome comme ailleurs, excitaient contre les gentils qui avaient embrassé la foi sans s'assujettir au joug des observances judaïques. La vanité commençant

à se glisser déjà dans l'empire de la vérité, au lieu de se croire chacun inférieur à son frère selon les règles de l'humilité chrétienne, plusieurs avaient introduit des rivalités messéantes et de pernicieuses disputes sur la prééminence. Les Juifs se glorifiaient que Dieu leur avait donné la loi, et en son temps le Messie, qui même n'avait prêché qu'à eux seuls, et ils prétendaient que, pour avoir observé la même loi, ils avaient mérité la lumière de l'Évangile. Les gentils répondaient, au contraire, que, s'ils n'avaient pas été éclairés de Dieu autant que les Juifs, ils l'avaient néanmoins connu, surtout leurs sages; que, si le Messie avait été promis et donné aux Juifs, il avait aussi été rejeté par eux; qu'ainsi il était plus juste que Jésus-Christ favorisât les gentils, qui l'avaient adoré aussitôt qu'ils l'avaient connu, que les Juifs, qui, l'ayant connu les premiers, l'avaient crucifié.

Saint Paul les instruit donc avec une telle sagesse qu'il ôte aux uns et aux autres l'orgueil du propre mérite, et qu'il réunit ces deux peuples dans Jésus-Christ, comme dans la pierre angulaire, par le lien de la grâce et par l'esprit de l'humilité.

Il confond premièrement les gentils en leur faisant voir que, s'ils ont connu Dieu et sa justice, ils ne lui avaient pas rendu gloire, mais s'étaient livrés aux plus abominables excès; et ensuite les Juifs, en leur montrant qu'ils faisaient eux-mêmes ce qu'ils condamnaient dans les autres. Il prouve, par l'exemple d'Abraham, que le principe de la vraie justice est la foi, mais la foi vivante et agissante par la charité, et non les œuvres de la loi et de la nature destituées de la foi et de la grâce, comme le prétendaient les Juifs<sup>1</sup>. Il parle ensuite du péché originel, en décrit vivement les funestes effets, particulièrement dans la force de la concupiscence, dans la loi de la chair, dans l'éloignement que nous avons pour le bien et l'inclination à toute sorte de mal. Développant la question profonde de l'élection et de la réprobation au sujet du choix des gentils et de l'abandonnement des Juifs, dont il prédit cependant le retour

<sup>1</sup> Rom., 1-4.



final, il pose les principes de la prédestination gratuite de chaque élu à la grâce et à la gloire, et nous avertit d'envisager ces sortes de questions comme entièrement incompréhensibles et au-dessus de l'humaine intelligence<sup>1</sup>. Enfin aux dogmes de la loi il ajoute les règles des mœurs, expliquant dans plusieurs chapitres tous les principes et tous les devoirs de la piété et de la vie chrétienne. Il recommande, entre autres, l'obéissance aux puissances supérieures, parce qu'il n'y a point de puissance qui ne soit de Dieu ; il la recommande à toute personne, sans excepter, dit saint Chrysostome, ni prêtre, ni prophète, ni qui que ce soit ; mais aussi suivant le même Père, parle-t-il de la puissance, et non pas de l'homme qui peut en être revêtu. « Car, qu'il y ait des gouvernements, que les uns commandent et que les autres obéissent, afin que le monde n'aille pas au hasard, les peuples se laissant pousser çà et là comme les vagues de la mer, je dis que c'est là l'œuvre de la divine sagesse. Il ne dit donc pas : Il n'y a point de prince si ce n'est de Dieu ; mais il parle de la chose même en disant : Il n'est point de puissance si ce n'est de Dieu, et les puissances qui sont ordonnées de Dieu<sup>2</sup>. »

On cite bien souvent ces paroles de saint Paul : *Rationabile obsequium vestrum*<sup>3</sup>, comme formant à elles seules une phrase complète, avec le verbe sous-entendu *sit*, et on les traduit ainsi : *Que votre obéissance soit raisonnable*. Un traducteur de la Bible est même allé plus loin, et au lieu de *votre obéissance* il a mis *votre foi*. Comme ces paroles, ainsi traduites, paraissent à quelques personnes une autorité péremptoire en faveur de la prédominance de la raison humaine sur la foi divine, nous avons cherché, par l'examen du texte même, et en consultant les meilleurs interprètes, quel en était le sens le plus naturel et le plus littéral, et nous avons trouvé qu'il est tout différent de celui que ces personnes lui donnent.

Voici le texte grec : Παρακαλῶ οὖν ὑμᾶς, ἀδελφοί, διὰ τῶν οἰκτιρμῶν τοῦ Θεοῦ, παραστήσαι τὰ σώματα ὑμῶν θυσίαν ζῶσαν, ἁγίαν, εὐάρεστον τῷ Θεῷ, τὴν λογικὴν λατρείαν ὑμῶν.

En latin : *Obsecro vos, fratres, per miseri-*

*cordias Dei, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, beneplacentem Deo, rationalem cultum vestrum*. La Vulgate met *obsequium vestrum* ; mais, comme ce mot n'indique point s'il est au nominatif ou à l'acusatif, ainsi que ceux qui précèdent, nous avons préféré lui substituer *cultum*, qui marque le même cas et exprime tout à fait la même idée que le grec.

Voici la traduction la plus littérale qu'il nous a été possible d'en faire : *Je vous conjure, mes frères, par les miséricordes de Dieu, de rendre vos corps une victime vivante, sainte, agréable à Dieu, comme votre culte raisonnable ou spirituel*. Les interprètes en donnent l'explication suivante. Saint Paul fait entendre aux chrétiens de Rome que, si les Juifs ont offert à Dieu d'autres victimes qu'eux-mêmes, des animaux mis à mort et privés de raison, eux, au contraire, doivent lui offrir leurs propres corps comme une victime vivante, sainte, agréable, et animée par l'esprit et la raison.

Le P. Bernardin de Picquigny, qui, d'après l'exhortation bienveillante du Pape Clément XI, fit, en français, un abrégé de sa *Triple Exposition latine des Épîtres de saint Paul*, traduit ainsi ces paroles : *Je vous conjure, par les entrailles de la divine miséricorde, de lui consacrer vos corps comme des hosties vivantes, saintes, purifiées de toutes souillures de péchés, agréables à Dieu, comme lui étant offertes par un esprit pur et sanctifié*.

Il ajoute, dans son corollaire de piété : « Remarquez la pratique à laquelle saint Paul nous exhorte tous, savoir, en reconnaissance des miséricordes de Dieu sur nous, de lui offrir notre corps, toutes ses actions et tous ses mouvements, comme une hostie raisonnable et spirituelle, et de faire cette offrande avec un esprit intérieur, pur et sanctifié.

« Saint Paul fait allusion aux anciens sacrifices où l'on immolait des animaux, des bœufs, des moutons, etc., et il leur oppose une nouvelle manière de sacrifice intérieur et spirituel, mais que Dieu a toujours voulu, puisque, comme dit saint Thomas après saint Augustin, le sacrifice visible qu'on offre extérieurement à Dieu est le signe du sacrifice invisible par lequel on s'offre intérieurement à son service.

<sup>1</sup> Rom., 5-11. — <sup>2</sup> Chrys., *Hom.*, 23 in Rom., 14. — <sup>3</sup> Rom., 12, 1.

« Saint Paul donc nous enseigne et nous exhorte à offrir à Dieu, non des corps de bêtes muettes, dépourvues de raison et incapables de glorifier Dieu, mais nos corps vivants, sanctifiés, agréables à Dieu, capables de le glorifier et par les actions saintes et par la mortification des actions animales. »

La Bible de Sacy (édition de Rondet), Cornille de la Pierre et Estius reconnaissent, comme Picquigny, que le sens direct et littéral est celui que nous avons indiqué.

Enfin saint Chrysostome, expliquant ces mêmes paroles, se demande : « Quest-ce donc que ce culte raisonnable ? C'est le service spirituel, la vie selon Jésus-Christ. Celui qui offre un sacrifice dans la maison de Dieu s'observe et se recueille, quel qu'il puisse être d'ailleurs. Pour nous nous devons en agir ainsi toute notre vie, comme devant à chaque instant offrir et sacrifier à Dieu. Vous accomplirez ce précepte si chaque jour vous lui offrez des sacrifices, si chaque jour vous devenez prêtre et sacrificateur de votre propre corps et de la vertu qui est selon l'âme ; par exemple, si vous lui offrez la chasteté, l'aumône, la douceur, la patience. Voilà comment vous offrirez un culte raisonnable, c'est-à-dire un culte qui n'a rien de corporel, rien de grossier, rien de sensible. »

D'après tout cela c'est une erreur, ce nous semble, de supposer que ces paroles, *rationabile obsequium vestrum*, forment une phrase à part et qu'elles veulent dire : Que votre obéissance ou votre foi soit raisonnable. » Elles ne sont qu'une suite et un complément de ce qui précède, et marquent le caractère distinctif du culte, qui est d'être spirituel, même dans ce qu'il a d'extérieur. Nous croyons devoir insister sur cette remarque ; car il n'est pas rare de voir citer abusivement ces paroles de saint Paul, et dans des journaux, et dans des circulaires, et même dans certaines apologies de la religion qui accordent ainsi gain de cause au rationalisme. Il y a plus, nous avons vu une circulaire pastorale citer ces paroles à des populations insurgées comme pour leur accorder que, d'après saint Paul, leur soumission devait être conforme à leur raison. Pour la gloire de l'Église romaine, qui nous est plus chère que la vie,

nous prions Dieu qu'elle conserve avec grand soin, non-seulement chez elle, mais encore ailleurs, dans toute leur pureté, et le texte et le sens de l'épître qu'elle a eu l'honneur de recevoir du docteur des nations.

L'apôtre emploie tout le chapitre XIV à éclaircir et à concilier un cas de conscience qui embarrassait les premiers fidèles. Quelques-uns se croyaient encore obligés à la distinction des viandes et à l'observation des fêtes ordonnées par la loi de Moïse ; d'autres, mieux instruits, savaient que Jésus-Christ nous a délivrés de ces observances légales ; mais leur liberté scandalisait les premiers, qui étaient dans une persuasion contraire. Saint Paul leur dit donc :

« Recevez aussi, je vous en conjure, et traitez avec douceur celui qui est encore faible dans la foi, sans en venir avec lui à des contestations et à des disputes qui ne servent qu'à éteindre la charité. Je vous dis ceci pour remédier à un désordre qui est parmi vous et qui peut avoir des suites très-fâcheuses ; car l'un croit qu'il lui est permis de manger de toutes choses, et l'autre, au contraire, qui est faible dans la foi, n'étant pas encore bien instruit de la liberté que lui donne l'Évangile, ne mange que des légumes et renonce à l'usage des viandes, de peur d'en manger quelque chose de défendue par la loi. Que celui donc qui mange de tout, parce qu'il sait que cela lui est permis, ne méprise pas celui qui, n'étant pas si éclairé, n'ose manger de tout ; et que celui qui ne mange pas de tout, parce qu'il croit que cela lui est défendu, ne condamne pas celui qui mange de tout, et ne le regarde point comme un prévaricateur, puisque Dieu l'a pris à son service. En effet, qui êtes-vous pour oser ainsi condamner le serviteur d'autrui ? S'il fait bien ou s'il fait mal, s'il tombe ou s'il demeure ferme, cela regarde son Maître ; mais il demeurera ferme parce que Dieu, à qui il appartient, est tout-puissant pour l'affermir. Ainsi ne vous inquiétez nullement. Il y a encore parmi vous une autre source de divisions, qui est à peu près de la même nature ; car l'un met de la différence entre les jours, ayant un respect particulier pour les fêtes légales ; l'autre, au contraire, considère tous les jours également. Or en tout cela, mes frères, il faut que chacun abonde en son sens, qu'il



*agisse selon qu'il est pleinement persuadé, et qu'il laisse la même liberté aux autres, sans entreprendre de les condamner ; car ils ont tous de bonnes intentions, et ils se proposent tous une bonne fin dans ce discernement qu'ils font des viandes et des jours, parce que celui qui distingue les jours les distingue pour plaire au Seigneur ; car il rend grâces à Dieu ; et celui qui ne mange pas de tout le fait aussi pour plaire au Seigneur, et il rend aussi grâces à Dieu. Ainsi ils font voir l'un et l'autre, par ces actions de grâces, qu'ils n'agissent que pour Dieu, dans le dessein de lui plaire, et qu'ils rapportent à lui seul toutes leurs actions, comme nous devons tous faire. Car aucun de nous ne vit pour soi-même, et aucun de nous ne meurt pour soi-même. Mais soit que nous vivions, c'est pour le Seigneur que nous vivons ; soit que nous mourions, c'est pour le Seigneur que nous mourons. Soit donc que nous vivions, soit donc que nous mourions, nous sommes toujours au Seigneur. Car c'est pour cela même que Jésus-Christ est mort, et qu'il est ressuscité, et rentré dans la vie, afin d'acquérir une domination souveraine sur les morts et sur les vivants. Pourquoi donc, vous qui suivez encore la loi, condamnez-vous votre frère parce qu'il ne la suit pas ? ou pourquoi, vous qui ne la suivez pas, méprisez-vous votre frère parce qu'il la suit ? N'est-ce pas là usurper le droit que Jésus-Christ a de nous juger et prévenir le jugement qu'il fera de nous tous ? Car nous comparaitrons tous devant le tribunal de Jésus-Christ, selon cette parole de l'Écriture : Je jure par moi-même, dit le Seigneur, que tout genou fléchira devant moi et que toute nation me reconnaîtra pour son Dieu. Ainsi chacun de nous rendra compte à Dieu de soi-même. Ne nous jugeons donc plus à l'avenir les uns les autres ; mais jugez plutôt que vous ne devez pas donner à votre frère une occasion de chute et de scandale, comme vous faites lorsque vous le portez par votre exemple à manger des viandes qu'il croit défendues.*

*« Ce n'est pas que ces viandes aient rien de mauvais en elles-mêmes ; car je sais, et je suis persuadé, par ce que m'a appris le Seigneur Jésus, que rien n'est impur qu'à celui qui le croit impur ; de sorte que ceux qui ont la conscience droite et l'esprit éclairé peuvent manger*

*de toutes sortes de viandes sans crainte d'en être souillés ; mais cependant il y a des occasions où ils doivent s'en abstenir. Car si en mangeant quelque chose vous attristez votre frère et le scandalisez, dès lors vous ne vous conduisez plus par la charité, et vous manquez au précepte le plus essentiel de la religion. Prenez-y donc garde, et ne faites pas périr par votre manger celui pour qui Jésus-Christ est mort. Que notre bien donc ne soit point blasphémé, et ne donnons pas lieu aux hommes scrupuleux et mal instruits de condamner comme un crime la liberté, que Jésus-Christ nous a acquise, de manger des viandes défendues par la loi ; il vaut mieux s'en priver. Aussi bien cet usage des viandes n'est-il pas d'un grand avantage pour le salut. Car le royaume de Dieu ne consiste pas dans le boire et dans le manger, mais dans la justice, dans la paix et dans le Saint-Esprit, et celui qui sert Jésus-Christ en cette manière se rend agréable à Dieu et est approuvé des hommes. Recherchons donc ce qui peut entretenir la paix parmi nous, et observons tout ce qui peut servir à nous édifier les uns les autres. Ainsi, que le manger ne soit pas cause que vous détruisiez les ouvrages de Dieu, en faisant périr votre frère créé à son image et à sa ressemblance et racheté du sang de Jésus-Christ. Ce n'est pas, comme je vous l'ai déjà dit, que toutes les viandes ne soient pures ; mais cependant un homme fait mal d'en manger lorsqu'en le faisant il scandalise les autres ; et il vaut mieux ne point manger de chair, et ne point boire de vin, ni rien faire de ce qui est à votre frère une occasion de chute et de scandale, ou de ce qui peut l'affaiblir dans sa foi. Pour vous, êtes-vous bien persuadé que toutes les viandes sont pures ? Avez-vous sur cela une foi éclairée ? Contentez-vous de l'avoir dans le cœur aux yeux de Dieu. Heureux celui que sa conscience ne condamne point en ce qu'il veut faire ! Mais celui qui, étant en doute s'il peut manger d'une viande, ne laisse pas d'en manger, il est condamné par le propre témoignage de sa conscience et par les reproches qu'elle lui fait, parce qu'il n'agit pas selon la foi et la persuasion de son esprit. Or tout ce qui ne se fait point selon la foi, selon cette persuasion intérieure et ce bon témoignage de la conscience, est péché.*

OMNE AUTEM QUOD NON EST EX FIDE PECCATUM EST. »

Il est clair par le contexte même que saint Paul ne parle pas ici de la foi qui nous fait chrétiens, mais bien de la bonne foi, de la persuasion intime, de la confiance qui nous fait agir sans inquiétude et sans scrupule, persuadés que ce que nous faisons est permis. Cependant trois hérésiarques, Luther, Calvin et Jansénius, parce qu'ils ont rencontré un Père de l'Église qui, de l'aveu même de Jansénius, s'est mépris sur le sens littéral de ce passage, en ont conclu et soutenu opiniâtrément que tout ce qui n'a pas la foi chrétienne pour principe ou pour motif est péché; que par conséquent toutes les œuvres et actions des infidèles, même l'aumône, la chasteté conjugale, sont autant de péchés; erreur que l'Église catholique a justement anathématisée et dans les trois hérésiarques, et dans Baius, et dans Quesnel, qui la reproduisent.

Bien que Paul n'eût pas encore été à Rome lorsqu'il écrivit aux Romains, il était néanmoins leur apôtre, aussi bien que des autres nations, et avait autorité pour leur prescrire des lois. Depuis bien des années il désirait ardemment se rendre dans cette capitale du monde dont la foi était célébrée dans tout l'univers. Ce qui l'avait empêché jusque-là d'entreprendre ce voyage, c'était la résolution qu'il avait prise d'annoncer principalement l'Évangile dans les lieux où Jésus-Christ n'avait pas été nommé encore, afin de n'avoir pas l'air de vouloir profiter, comme faisaient les faux apôtres, des travaux des autres et bâtir sur les fondements d'autrui. Mais alors, ayant rempli du nom de Jésus-Christ et de la connaissance de l'Évangile tous les pays qui sont depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie, savoir : la Syrie, la Phénicie, l'Arabie, la Cilicie, la Pamphylie, la Pisidie, la Lycaonie, la Galatie, le Pont, la Cappadoce, la Paphlagonie, la Phrygie, la Troade, l'Asie, la Carie, la Lycie, l'Ionie, les îles de Chypre, de Crète et autres moins grandes, la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, l'Attique, l'Achaïe, et peut-être l'Illyrie même, il se dispose à satisfaire son désir. Comme il n'avait plus de motif pour rester dans ce que nous appelons

l'Orient, il pensait devoir se porter en Occident, et, après avoir été à Jérusalem, aller tout droit en Espagne et ne s'arrêter à Rome qu'en passant. Tel était son projet pendant qu'il écrivait aux Romains; mais, comme nous verrons, la divine providence l'exécuta d'une manière bien différente. Il pensait ne voir Rome qu'à son passage et s'arrêter principalement en Espagne, et c'est un problème de l'histoire si jamais l'Espagne l'a vu, tandis que Rome fut le champ que, dans les dernières années de sa vie, il cultiva de ses sueurs, baigna de ses larmes, arrosa de sa doctrine et consacra par tout son sang. La persécution excitée contre lui à Jérusalem, son emprisonnement, à la suite duquel il se vit obligé d'en appeler à César, changèrent les dispositions qu'il avait prises. Peut-être le craignait-il déjà quand il témoigne pressentir les tribulations qui paraissaient l'attendre, et qu'il engage les Romains à l'assister de leurs prières, « afin que je sois délivré, dit-il, des infidèles qui sont dans la Judée <sup>1</sup>. »

L'apôtre envoya cette lettre à Rome par Phébé, diaconesse de l'Église, qui était dans le port de Cenchrée, près de Corinthe. Il la recommande aux Romains d'une manière toute particulière, les priant de la recevoir comme on doit faire les saints et de l'assister dans toutes les occasions où elle aurait besoin d'eux, de même qu'elle avait assisté beaucoup de personnes, du nombre desquelles il était lui-même. Viennent ensuite des salutations pour un grand nombre de particuliers, ce qui donne à conclure combien d'illustres personnages se trouvaient dès lors en l'Église de Rome. « Saluez, dit-il, Priscille et Aquila, mes coadjuteurs en Jésus-Christ, qui ont exposé leurs têtes pour me sauver la vie, et à qui toutes les Églises des gentils ont des obligations aussi bien que moi-même. » Avec eux il salue encore leur Église domestique, de laquelle il fait encore mention à la fin de sa première épître aux Corinthiens, ce qui fait croire qu'à Éphèse, à Rome, et peut-être encore à Corinthe, leur maison était un des lieux destinés à célébrer les assemblées saintes. « Saluez, ajoute-t-il,

<sup>1</sup> Rom., 15.



mon cher Épénète, prémices des Chrétiens en Asie. Saluez Marie, qui a beaucoup travaillé pour vous, » ou, comme d'autres lisent, pour nous, ayant peut-être assisté l'apôtre dans ses besoins en Asie et en Grèce. « Saluez Andronicus et Junia, mes parents, qui déjà ont été compagnons de mes chaînes, qui tiennent un rang considérable parmi les apôtres et ont embrassé l'Évangile avant moi. Saluez Ampliatus, mon bien-aimé dans le Seigneur; Urbain, compagnon de mes travaux; mon cher Stachys, et Apelle, homme d'une vertu éprouvée. Saluez ceux de la famille d'Aristobule, et Hérodition, mon autre parent, ainsi que les chrétiens de la maison de Narcisse. » L'on ne peut dire avec certitude si ce Narcisse est ou non le fameux affranchi de Claude, tué la première année de Néron. On ne peut pas conclure des paroles de l'apôtre qu'il fût chrétien ou encore en vie. Au contraire, puisqu'il ne salue ni lui ni tous ceux de sa maison, mais ceux-là seulement qui croyaient en Jésus-Christ, il se voit clairement et que sa famille n'était pas chrétienne, et que lui-même pouvait n'avoir point encore embrassé la foi. Enfin, même après sa mort, sa maison pouvait encore s'appeler la maison de Narcisse. « Saluez Tryphène et Tryphose, ainsi que Perside, qui m'est très-chère, lesquelles ont travaillé beaucoup et travaillent encore dans le Seigneur. Saluez Rufus, élu dans le Seigneur, et sa mère, qui est aussi la mienne, » ce que l'apôtre ajoute soit à cause de l'âge respectable de cette dame, soit qu'en diverses rencontres elle eût eu soin de lui comme de son propre fils. « Saluez Asyncritus, Phlégon, Hermas, » regardé communément comme l'auteur du livre appelé *Pasteur*, dont nous parlerons dans la suite; « Patrobe, Hermès et les frères qui sont en leur compagnie. Saluez Philologue et Julie, Nérée et sa sœur, ainsi qu'Olympiade et tous les saints qui sont avec eux. Saluez-vous les uns les autres par un saint baiser. Toutes les Églises du Christ vous saluent. Timothée, mon coadjuteur, vous salue en particulier, ainsi que Lucius, » que plusieurs regardent comme le même que saint Luc; Jason, qui, dans la sédition de Thessalonique exposa sa vie pour celle de l'apôtre, et Sosipâtre, que le même

apôtre appelle tous trois ses parents. Tertius, qui écrivit la lettre, c'est-à-dire qui servit de copiste à saint Paul, place en ce lieu son salut. Suivent ceux de Caius, qui donnait l'hospitalité à l'apôtre et à toute l'Église; d'Éraste, questeur ou trésorier de la ville, et de Quartus; enfin la conclusion ordinaire : « Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous ! Amen ! »

Saint Paul, après avoir séjourné trois mois dans l'Achaïe, pensa s'embarquer pour la Judée et faire ce voyage en droiture par mer, comme plus court et plus prompt; mais, ayant découvert que les Juifs lui dressaient des embûches pour le faire arrêter, assassiner ou voler, soit par des corsaires ou des larrons, soit de quelque autre manière, il changea d'idée, et, au lieu de faire voile du port de Cenchrée, il se mit en route pour la Macédoine. Sopâtre ou Sosipâtre, fils de Pyrrhus, de la ville de Bérée, l'accompagna dans ce voyage, avec Aristarque et Secundus, de Thessalonique, par conséquent Macédoniens tous les trois; Caius, de Derbe, et Timothée, de Lystre, tous deux de Lycaonie; enfin Tychique et Trophime, d'Asie. Les uns et les autres, arrivés avec l'apôtre à Philippes, passèrent aussitôt à Troade, avec ordre de l'y attendre jusqu'après la Pâque et les sept jours des Azymes. La solennité passée, saint Paul et saint Luc arrivèrent en cinq jours de navigation à Troade et s'y arrêterent une semaine durant. Le dernier jour, qui était un dimanche, les fidèles s'assemblèrent pour rompre le pain, ce qui, dans le langage des écrivains sacrés, signifie souvent la célébration des très-saints mystères. Paul, qui devait partir le lendemain, prolongea le discours jusqu'au milieu de la nuit dans le cénacle ou chambre haute où se tenait l'assemblée et où brûlaient un grand nombre de flambeaux. Le jour de dimanche, le cénacle à l'étage le plus élevé de la maison, le long discours de Paul sur les choses divines, la multitude des lampes allumées sont toutes circonstances qui indiquent que ce n'était pas pour un repas ordinaire que les fidèles s'étaient rassemblés en ce lieu, mais pour la consécration solennelle et la récep-

<sup>1</sup> Rom., 16.

tion des mystères divins. Pendant qu'ils étaient tous attentifs à écouter le discours de Paul, il arriva qu'un jeune homme, nommé Eutychus, qui, pour mieux voir ou mieux entendre l'apôtre, s'était assis dans une fenêtre, vaincu par le sommeil, tomba du troisième étage, où était le cénacle, dans la cour ou sur la voie publique, et on l'emporta mort. Paul descendit aussitôt, se jeta sur le cadavre, et, l'ayant embrassé, lui rendit la vie. Puis, remonté au cénacle, il rompit le pain, c'est-à-dire célébra l'Eucharistie, continuant de parler jusqu'à la pointe du jour et laissant tous les fidèles au comble de la joie de voir parmi eux le jeune homme ressuscité.

Après que l'assemblée eut fini, les compagnons de Paul firent voile pour Asson, ville peu distante de Troade. L'apôtre, s'y étant rendu par terre, s'y embarqua avec ses compagnons, et arriva avec eux à Mitylène, capitale de l'île de Lesbos, d'où, poursuivant leur voyage, ils se virent le jour d'après en face de l'île de Scio, et le lendemain abordèrent à celle de Samos, ou plutôt, suivant le texte grec, en face de Samos, à la petite île qui prend son nom du promontoire de Trogyllé qui en est proche. De là, ayant remis à la voile, ils prirent terre le jour suivant à Milet, seconde ville, si ce n'était pas la première, de l'Ionie.

L'apôtre n'avait pas voulu s'arrêter à Éphèse, mais passer outre jusqu'à Milet, de peur qu'il ne fût obligé par les chrétiens de la première de ces deux villes, qui lui étaient tendrement affectionnés, de séjourner en Asie plus longtemps qu'il n'aurait voulu ; car il se hâtait d'arriver, autant que possible, à Jérusalem pour la Pentecôte. Or, de Milet envoyant à Éphèse, il appela les anciens de l'Église, c'est-à-dire, comme le dit au siècle suivant saint Irénée, originaire de ce pays<sup>1</sup>, les évêques et les prêtres, tant d'Éphèse que des lieux circonvoisins de l'Asie, afin qu'ils vinssent recevoir de lui, avec le dernier adieu, les dernières instructions. Il leur rappela et les larmes qu'il avait répandues, et les tribulations qu'il avait souffertes par les embûches des Juifs, et son application infatiga-

ble à les exhorter, à leur faire des remontrances, à leur prêcher la vérité, et le jour et la nuit, et en public et dans leurs maisons, et à tous en général et à chacun en particulier. « Et maintenant voilà que, lié par l'Esprit, je vais à Jérusalem, ignorant ce qui doit m'y arriver, si ce n'est que, dans toutes les villes par où je passe, l'Esprit-Saint m'avertit que des chaînes et des tribulations m'attendent à Jérusalem. Mais je ne crains rien de tout cela et n'estime pas beaucoup pour moi la vie, pourvu que j'achève ma course et que j'accomplisse le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus, qui est de rendre témoignage à l'Évangile de la grâce de Dieu. Et maintenant je sais que vous ne verrez plus mon visage, vous tous chez qui j'ai passé, prêchant le royaume de Dieu. C'est pourquoi je vous déclare aujourd'hui que je suis innocent du sang de vous tous ; car je n'ai point manqué de vous annoncer tous les conseils de Dieu. Prenez donc garde à vous-mêmes et à tout le troupeau dans lequel l'Esprit-Saint vous a établis évêques, afin de paître l'Église de Dieu, qu'il a acquise par son sang. Car je sais qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups ravissants qui n'épargneront pas le troupeau, et que d'entre vous-mêmes il s'élèvera des hommes qui prêcheront des doctrines perverses, afin d'attirer des disciples après eux. C'est pourquoi veillez, vous souvenant que durant trois ans je n'ai point cessé nuit et jour d'avertir avec larmes chacun de vous. Et maintenant, mes frères, je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce, à Dieu qui peut achever l'édifice que nous avons commencé et vous donner part à son héritage avec tous les saints. Et après qu'il eut dit ces paroles il se mit à genoux et pria avec eux tous. Or ils fondaient tous en larmes, et, se jetant au cou de Paul, ils le baisaient, affligés surtout de ce qu'il leur avait dit qu'ils ne le verraient plus<sup>1</sup>. » Ce qu'il leur avait dit par conjecture, et non par révélation ; car, comme nous verrons, il retourna effectivement en Asie après son premier emprisonnement de Rome.

De Milet l'apôtre, avec saint Luc et ses

<sup>1</sup> Irén., I, 3, c. 14.

<sup>1</sup> Act., 20.



autres compagnons, vint à l'île de Cos, et le jour d'après à celles de Rhodes; de là, sur les côtes de la Lycie, à Patare. Y ayant trouvé un navire qui passait en Phénicie ils s'y embarquèrent. A la hauteur de Chypre ils laissèrent cette île à gauche et allèrent jeter l'ancre à Tyr, où le vaisseau devait déposer ses marchandises. A Tyr ils trouvèrent des chrétiens qui, prévoyant par l'Esprit prophétique les maux qui attendaient Paul à Jérusalem, le détournaient de ce voyage; mais lui, après avoir séjourné une semaine dans leur ville, se disposait à se remettre en mer. Tous ces chrétiens pieux, avec leurs femmes et leurs enfants, l'accompagnèrent jusque sur le rivage, et là, s'étant mis à genoux, pour prier ensemble, ils lui firent de tendres adieux. Paul et sa suite passèrent de Tyr à Ptolémaïde, où, ayant salué les frères, ils restèrent un jour avec eux. Le lendemain ils allèrent à Césarée, où les reçut Philippe, un des sept diacres, qui était évangéliste, c'est-à-dire chargé spécialement d'annoncer l'Évangile. Il avait quatre filles vierges, qui étaient douées du don de prophétie.

Comme ils demeurèrent quelques jours en cette ville, il y arriva de Judée le prophète Agab, qui, étant venu le voir, prit la ceinture de Paul, et, s'en étant lié les mains et les pieds: « Voici, dit-il, ce que déclare l'Esprit-Saint: L'homme à qui est cette ceinture sera ainsi lié à Jérusalem par les Juifs, et par eux livré aux mains des gentils. » Cette prophétie en action émut si fort les compagnons de Paul et les chrétiens de Césarée qu'ils le conjurèrent tous de ne point aller à Jérusalem. Mais Paul répondit: « Que faites-vous de pleurer ainsi et de m'attendrir le cœur? Je suis tout prêt à souffrir à Jérusalem non-seulement la prison, mais la mort même, pour le nom du Seigneur Jésus. » Voyant donc qu'ils ne pouvaient le persuader, ils ne le pressèrent pas davantage et dirent: « Que la volonté du Seigneur soit faite! » Encouragés par son exemple, non-seulement aucun de ses anciens compagnons ne l'abandonna par crainte, mais plusieurs même des chrétiens de Césarée se joignirent à lui et l'accompagnèrent à Jérusalem, conduisant avec eux un certain Mnason, origi-

naire de Chypre et ancien disciple, qu'on croit communément avoir été du nombre des soixante-douze et dans la maison duquel ils devaient loger ensemble.

Arrivés à Jérusalem Paul et ses compagnons y furent accueillis par les frères avec les marques d'une grande joie. Le lendemain, étant allés visiter Jacques, évêque de la ville, ils trouvèrent tous les prêtres assemblés chez lui. Paul, les ayant salués et embrassés, leur raconta en détail tout ce que Dieu avait fait parmi les gentils par son ministère; et eux, ayant entendu toutes ces choses, en glorifièrent Dieu et lui dirent: « Vous voyez combien il y a de myriades de Juifs qui ont cru, et cependant ils sont encore tous zélés pour la loi. Or ils ont entendu dire de vous que vous enseignez aux Juifs qui sont parmi les nations de renoncer à Moïse, disant qu'ils ne doivent pas circoncire leurs enfants, ni vivre selon les anciennes coutumes. Que faire donc? Certainement cette multitude s'assemblera, car ils ne manqueront pas d'apprendre que vous êtes arrivé. Faites donc ce que nous allons vous dire. Nous avons ici quatre hommes qui ont fait un vœu de Nazaréens. Prenez-les avec vous, purifiez-vous avec eux, et faites les frais de la cérémonie, afin qu'ils se fassent raser la tête. Et tous sauront que ce qu'ils ont entendu dire de vous est faux et que vous continuez d'observer la loi. Quant aux gentils qui ont cru, nous avons écrit qu'ils ne devaient rien observer de ces choses, mais seulement s'abstenir des viandes immolées aux idoles, du sang, des chairs étouffées et de la fornication. » Paul ayant donc pris ces hommes, et s'étant purifié avec eux, entra le lendemain dans le temple, faisant savoir les jours auxquels s'accomplirait leur purification et quand l'offrande devait être présentée pour chacun d'eux.

Les sept jours que durait la purification des Nazaréens allaient finir quand les Juifs d'Asie, ayant vu Paul dans le temple, soulèverent tout le peuple et se saisirent de lui, criant: « Au secours, Israélites! Voici cet homme qui enseigne partout contre la nation, contre la loi et contre ce lieu, et qui de plus a introduit des Grecs dans le temple et profané ce lieu saint. » Car, ayant vu dans

la ville Trophime d'Éphèse avec Paul, ils croyaient qu'il l'avait introduit dans le temple. Aussitôt toute la ville fut émue et le peuple accourut en foule ; on se saisit de Paul, et on l'emmena hors du temple, et incontinent les portes en furent fermées. Et comme ils se disposaient à le tuer, le bruit vint au tribun de la cohorte romaine qui faisait garde auprès du temple que tout Jérusalem était dans le trouble et la confusion. A l'instant, prenant avec lui des soldats et des centurions, il courut vers eux. Quand ils aperçurent le tribun et les soldats ils cessèrent de battre Paul. Alors le tribun, s'approchant, se saisit de lui, et, l'ayant fait lier de deux chaînes, il demandait qui il était et ce qu'il avait fait. Mais dans cette foule les uns criaient d'une façon et les autres d'une autre. Ne pouvant donc rien apprendre de certain, à cause du tumulte, il commanda qu'on le conduisît dans le camp. C'était la forteresse Antonia qui joignait le temple. Lorsque Paul arriva sur les degrés qui montaient à la forteresse, il fallut que les soldats le portassent, à cause de la violence du peuple ; car une grande multitude le suivait, criant : « Tuez-le ! »

Comme Paul allait entrer dans le camp il dit au tribun : « M'est-il permis de vous dire un mot ? » Le tribun lui dit : « Sais-tu parler grec ? N'es-tu pas cet Égyptien qui, ces jours derniers, a excité une sédition et conduit dans le désert quatre mille sicaires ? » Ainsi nommait-on une multitude d'assassins répandus alors dans la Judée. Paul répondit : « Moi je suis Juif de Tarse, en Cilicie, et citoyen de cette ville, qui n'est point inconnue. Mais permettez-moi, je vous prie, de parler au peuple. » Le tribun le lui permit, et Paul, se tenant debout sur les degrés, fit signe de la main au peuple. Aussitôt il se fit un grand silence, et il leur parla en langue hébraïque, disant <sup>1</sup> : « Mes frères et mes pères, écoutez ce que j'ai à vous dire pour ma défense. » Quand ils l'entendirent parler hébreu ils firent encore plus de silence ; et il dit : « Je suis Juif, né à Tarse, en Cilicie ; j'ai été élevé en cette ville, instruit aux pieds de

Gamaliel dans la vérité de la loi de nos pères, zélé pour la loi comme vous l'êtes aujourd'hui. J'ai persécuté jusqu'à la mort ceux de cette religion, les enchaînant et les mettant en prison, hommes et femmes, comme le grand-prêtre m'en est témoin, ainsi que tout le sénat. » Il fit ensuite l'histoire de sa conversion, telle qu'elle a été racontée, et ajouta que, de retour à Jérusalem, se trouvant en prière au temple, il vit dans une extase le Seigneur qui lui ordonna de sortir promptement de cette ville, parce qu'elle n'était pas disposée à recevoir son témoignage. « Mais, Seigneur, répondez-moi, ils savent eux-mêmes que c'est moi qui mettais en prison et qui faisais fouetter dans les synagogues ceux qui croyaient en vous, et que, lorsqu'on répandait le sang de votre martyr Étienne, j'étais présent, j'y applaudissais, et que je gardais les habits des meurtriers. Mais il me dit : Va, car je t'enverrai au loin vers les gentils. »

Les Juifs l'écoutèrent jusqu'à ce mot ; mais, au nom de gentils, ils élevèrent la voix et crièrent : « Otez du monde cet homme, car il n'est pas permis qu'il vive ! » Et comme ils criaient, et jetaient leur manteau à terre, et faisaient voler la poussière en l'air, le tribun le fit mener dans la forteresse et commanda qu'on lui donnât la question en le fouettant, afin de savoir pourquoi ils criaient ainsi contre lui. Mais, quand on l'eut attaché avec des courroies, Paul dit au centurion qui était présent : « Vous est-il permis de fouetter un homme qui est citoyen romain et qui n'a point été condamné ? » Le centurion, entendant cela, alla trouver le tribun et lui dit : « Voyez ce que vous allez faire, car cet homme-là est citoyen romain. » Aussitôt le tribun vint à Paul et lui fit cette demande : « Dites-moi, êtes-vous citoyen romain ? » Paul lui répondit : « Je le suis. » Le tribun lui repartit : « J'ai acheté ce droit-là fort cher. — Et moi, répliqua Paul, je l'ai par ma naissance. » On voit, en effet, dans Josèphe, par plusieurs décrets des villes et des proconsuls, que, dès le temps de César, il y avait des Juifs citoyens romains en Asie, entre autres à Éphèse et à Sardes. Il devait y en avoir à Tarse, d'autant plus que cette ville avait suivi constamment le parti de Cé-

<sup>1</sup> Act., 21.



sar et d'Auguste <sup>1</sup>. Ceux donc qui devaient lui donner la question se retirèrent à l'instant, et le tribun eut peur, voyant que Paul était citoyen romain et qu'il l'avait fait lier. Le lendemain, voulant savoir plus exactement de quoi les Juifs l'accusaient, il lui fit ôter ses chaînes, et, ayant ordonné aux princes des prêtres et à tout le sanhédrin de s'assembler, il amena Paul et le plaça au milieu d'eux <sup>2</sup>.

Paul, regardant d'un œil ferme et assuré le sanhédrin, dit : « Mes frères, jusqu'à ce jour je me suis conduit devant Dieu avec toute la droiture d'une bonne conscience. » Au même instant le grand-prêtre Ananie commanda à ceux qui étaient près de lui de le frapper sur la bouche. Alors Paul lui dit : « Dieu te frappera toi-même, muraille blanchie ! Quoi ! tu es assis pour me juger selon la loi, et contre la loi tu commandes qu'on me frappe ? » Ceux qui étaient présents lui dirent : « Quoi ! tu maudis le grand-prêtre de Dieu ? » Paul répondit : « Je ne savais pas, mes frères, que ce fût un grand-prêtre ; car il est écrit : Vous ne maudirez point le prince de votre peuple. »

Comme le sanhédrin s'était réuni non dans le temple, mais dans la tour ou citadelle Antonia, peut-être même dans l'appartement du tribun, le grand-prêtre n'avait aucun des ornements et des insignes qui pussent le faire reconnaître à qui ne le connaissait pas d'ailleurs. Depuis près de vingt-cinq ans Paul avait séjourné très-peu à Jérusalem, et pendant ce temps il y avait eu un grand nombre de pontifes ; car la puissance temporelle les changeait à son gré. Il pouvait donc facilement ne pas connaître celui qui l'était alors.

Or Paul, sachant qu'entre ceux qui étaient là les uns étaient saducéens et les autres pharisiens, dit tout haut dans l'assemblée : « Mes frères, je suis pharisien et fils de pharisien, et c'est à cause de l'espérance d'une autre vie et de la résurrection des morts que l'on veut me condamner ! » Dès qu'il eut dit ces paroles il s'éleva une contestation entre les pharisiens et les saducéens, et l'assemblée fut divisée ; car les saducéens disent qu'il n'y a ni résurrection, ni anges, ni es-

prits ; les pharisiens, au contraire, reconnaissent l'un et l'autre. Il y eut donc un grand bruit, et les docteurs du parti des pharisiens, se levant, disputaient vivement et disaient : « Nous ne trouvons point de mal en cet homme. Que savons-nous si un esprit ou un ange ne lui aurait point parlé ? Ne combattons point contre Dieu. » Comme le tumulte s'augmentait, le tribun, qui craignait que Paul ne fût mis en pièces, fit descendre des soldats pour l'enlever et le conduire dans la forteresse. La nuit suivante le Seigneur apparut à Paul et lui dit : « Aie bon courage, Paul ! car, comme tu m'as rendu témoignage à Jérusalem, ainsi faut-il que tu me rendes témoignage à Rome. »

Le lendemain il y eut plus de quarante Juifs qui vinrent se présenter aux princes des prêtres et aux sénateurs, et leur dirent : « Nous avons fait vœu, avec de grandes imprécations contre nous-mêmes, de ne prendre aucune nourriture que nous n'ayons tué Paul. Vous n'avez donc qu'à faire savoir au tribun, de la part du conseil, que vous le priez d'amener demain Paul devant vous, comme pour connaître plus sûrement son affaire. Nous, de notre côté, nous sommes prêts à le tuer avant qu'il arrive. » Paul en fut averti par son neveu, fils de sa sœur, et le fit conduire au tribun par un centurion, qui dit : « Le prisonnier Paul m'a prié de vous amener ce jeune homme, qui a quelque chose à vous dire. » Le tribun, le prenant par la main, le tira à l'écart et lui demanda quel avis il avait à lui donner. Le jeune homme lui expliqua la conjuration, et le tribun le renvoya, lui défendant de dire à personne qu'il lui eût parlé. Puis, ayant fait venir deux centurions, il leur commanda de tenir prêts pour la troisième heure de la nuit deux cents soldats, soixante-dix cavaliers et deux cents lances, ainsi que des chevaux pour le service de Paul, que, cette nuit-là même, il voulait faire partir avec cette escorte pour Césarée, afin de le remettre en toute sûreté entre les mains du gouverneur Félix. Il craignait que les Juifs ne l'enlevassent sur la route pour l'assassiner suivant leur vœu sacrilège, et qu'ensuite on ne l'accusât lui-même d'avoir reçu de l'argent de leur part pour leur faciliter ce meurtre. Les

<sup>1</sup> Joseph, *Ant.*, l. 14, c. 10. Dion, l. 47, n. 26 et 31.  
— <sup>2</sup> Act., 22.

soldats donc, ayant pris Paul, le conduisirent cette nuit-là même à Antipatride. De là, les autres soldats s'en étant retournés à Jérusalem, les cavaliers le rendirent le jour suivant à Césarée, où ils le présentèrent au gouverneur, avec la lettre du tribun, qui était conçue en ces termes : « Claude Lysias, au très-excellent gouverneur Félix, salut. Les Juifs, s'étant saisis de cet homme et étant sur le point de le tuer, j'y arrivai avec des soldats et je le tirai de leurs mains, ayant appris qu'il était citoyen romain ; et, voulant savoir de quel crime ils l'accusaient, je le conduisis dans leur conseil. Je trouvai qu'il était accusé sur des questions de leur loi, mais qu'il n'était coupable d'aucun crime qui méritât la mort ou la prison. Et comme j'ai été averti d'une entreprise que les Juifs avaient formée contre sa vie, je vous l'ai envoyé aussitôt, et j'ai déclaré à ses accusateurs qu'ils eussent à proposer devant vous ce qu'ils ont à dire contre lui. Portez-vous bien. » Le gouverneur, ayant lu cette lettre, demanda de quelle province était Paul, et, apprenant qu'il était de Cilicie, il lui dit : « Je vous entendrai quand vos accusateurs seront venus. » Et il commanda qu'on le gardât dans le prétoire ou palais d'Hérode<sup>1</sup>.

Cinq jours après, le grand-prêtre Ananie vint à Césarée avec quelques sénateurs et un certain orateur, nommé Tertullus, qui devait porter la parole devant le gouverneur et plaider leur cause. Paul appelé, Tertullus commença donc à l'accuser en ces termes : « Comme c'est par vous, très-excellent Félix, que nous jouissons d'une profonde paix et que plusieurs choses utiles à ce peuple ont été établies par votre sage prévoyance, nous le ressentons toujours et en tout lieu, et nous vous en rendons toutes sortes d'actions de grâces. Mais, pour ne pas vous arrêter plus longtemps, je vous prie de nous écouter un moment avec toute votre bonté. Vous devez donc savoir que cet homme, véritable peste publique, excite des troubles et des soulèvements parmi tous les Juifs qui sont dans le monde ; pour tout dire, en un mot, c'est un chef de la secte séditeuse des Nazaréens. Sa

témérité est allée si loin qu'il n'a pas craint de profaner le temple. C'est pourquoi, l'ayant saisi, nous voulions le juger suivant nos lois : mais le tribun Lysias, étant survenu, nous l'a arraché d'entre les mains avec grande violence, ordonnant que ses accusateurs vinssent devant vous. En l'examinant vous-même vous reconnaîtrez facilement que nous disons la vérité. » Tout cela fut confirmé par les Juifs qui se trouvaient présents.

Paul, après que le gouverneur lui eut fait signe de parler, répondit : « Comme je sais que ce n'est pas depuis peu, mais depuis plusieurs années que vous rendez la justice à cette nation, je parlerai pour ma justification avec plus de confiance. D'abord vous pouvez savoir déjà qu'il n'y a pas plus de douze jours que je suis venu à Jérusalem pour adorer, et nul, pendant ce temps, ne m'a trouvé soit dans le temple, soit dans les synagogues, soit dans aucun lieu de la ville, ni disputant avec personne, ni attroupant le peuple. Ils ne peuvent donc prouver ce dont ils m'accusent. Quant au reste, je confesse ingénument que, tenant pour vrai tout ce qui est écrit dans la loi et les prophètes, espérant comme eux la résurrection future des justes et des méchants, je sers le Dieu de mes pères suivant la forme de vie qu'ils appellent hérésie ou secte, et m'efforce de toute manière d'avoir toujours ma conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes. Après plusieurs années d'absence je suis venu à Jérusalem porter les aumônes que j'avais recueillies pour les pauvres de ma nation et faire à Dieu des offrandes et des vœux. Ils m'ont trouvé dans le temple occupé à ces pieux exercices, purifié comme le demande la loi, n'occasionnant ni foule ni tumulte ; et ceux qui m'y ont trouvé, ce sont quelques Juifs d'Asie qui devraient paraître devant vous et m'accuser, s'ils avaient quelque chose contre moi. Que du moins ceux qui sont ici déclarent si, dans leur assemblée, ils ont pu me convaincre de quelque tort, à moins qu'ils ne me fassent un crime d'avoir dit hautement, en leur présence, que le vrai motif pour lequel ils voulaient me condamner était la résurrection des morts. »

Félix, qui savait très-bien ce qu'il en était

<sup>1</sup> Act., 23.



de ce genre de vie ou de la religion chrétienne, différa de prononcer le jugement et remit à les entendre de nouveau lorsque Lysias serait venu en personne de Jérusalem à Césarée. En attendant il ordonna à un centurion de garder l'apôtre, mais en lui donnant plus de liberté, lui ôtant peut-être ses chaînes, et sans empêcher aucun des siens de le servir ou de le voir.

Le gouverneur, qui s'était absenté de la ville pendant quelques jours, y étant revenu avec sa femme Drusille, fit appeler Paul, et ils l'écoutèrent expliquant les principaux articles de la foi en Jésus-Christ et de la morale de son Évangile. Drusille était Juive de naissance et de religion, fille du premier roi Agrippa, qui fit mourir saint Jacques, et sœur du jeune, qui vivait alors. Elle avait été d'abord mariée à Aziz, roi d'Émèse, qui avait bien voulu se faire circoncire; mais, Félix l'ayant vue et en étant devenu amoureux à cause de sa beauté, il lui persuada de quitter son mari. Elle y consentit, et, au mépris de sa religion et de son rang, elle épousa Félix, païen et de basse naissance; car il avait été esclave et s'était élevé par la faveur de Palas, son frère, affranchi de l'empereur Claude. Il était cruel et débauché. Paul étant donc venu à parler de la justice, de la chasteté et du jugement à venir, Félix, épouvanté, lui dit : « C'est assez maintenant; allez; dans un temps plus opportun je vous appellerai de nouveau. » En effet souvent il le faisait venir et s'entretenait avec lui, non qu'il pensât à profiter de sa doctrine, mais dans l'espérance de recevoir de lui quelque somme considérable d'argent pour le mettre en liberté. Comme il avait appris qu'il passait pour un chef de la secte des Nazaréens et qu'il était allé porter à Jérusalem les aumônes amassées en Macédoine, en Grèce et en Asie, il ne pouvait croire qu'on n'en employât une bonne partie pour le tirer le plus tôt possible de prison. Mais telle n'était point l'intention de l'apôtre; ainsi furent trompées les espérances du gouverneur, qui, deux ans après, eut pour successeur Porcius Festus, sans que, pendant un si long temps, il eût expédié la cause du saint, dont il devait bien connaître l'innocence. Pour s'assurer les bonnes grâces des

Juifs auxquels, tout le temps de son gouvernement, il avait fait souffrir les plus horribles violences et la plus barbare tyrannie, il laissa Paul en prison <sup>1</sup>.

Festus étant donc arrivé dans la province monta trois jours après de Césarée à Jérusalem. Aussitôt vinrent le trouver les princes des prêtres et les premiers d'entre les Juifs pour renouveler devant lui les accusations accumulées contre l'apôtre et le supplier, comme d'une grâce particulière, de le faire ramener à Jérusalem, préparant des embûches pour l'assassiner en route. Mais Festus, prévenu peut-être de ne pas se fier à eux, répondit que Paul était gardé à Césarée et que lui-même y retournerait bientôt. « Que ceux-là donc d'entre vous, leur dit-il, qui peuvent commodément faire le voyage, s'en viennent avec moi, et, s'il y a quelque crime en cet homme, qu'ils l'accusent alors. » Après avoir donc demeuré à Jérusalem huit ou dix jours il retourna à Césarée.

Le lendemain Festus, assis sur son tribunal, commanda qu'on amenât Paul. Les Juifs venus de Jérusalem le chargèrent d'un grand nombre d'accusations très-graves, mais dont ils ne pouvaient prouver aucune, Paul faisant voir clairement qu'il n'avait péché en rien, ni contre la loi des Juifs, ni contre le temple, ni contre César ou la tranquillité publique. Mais Festus, voulant plaire aux Juifs et gagner leur bienveillance au début de son gouvernement, dit à l'apôtre : « Voulez-vous monter à Jérusalem et y être jugé devant moi des choses dont on vous accuse ? » Paul, qui sentait où allait une pareille demande, et que déjà Festus inclinait à le livrer aux Juifs, répondit : « Je suis devant le tribunal de César; c'est là qu'il faut que je sois jugé. Je n'ai fait aux Juifs aucun tort, comme vous le savez très-bien vous-même. Si j'ai nui à quelqu'un ou si j'ai fait quelque chose qui mérite la peine capitale, je ne refuse pas de mourir; mais, s'il n'y a rien de véritable dans toutes les accusations qu'ils font contre moi, personne ne peut me donner à eux. Citoyen romain, j'en appelle à César. » Festus, après en avoir conféré avec son con-

<sup>1</sup> Act., 24.

seil, répondit à son tour : « Vous en avez appelé à César, à César vous irez. »

Quelques jours après, le jeune roi Agrippa, frère de Drusille, vint à Césarée avec son autre sœur Bérénice, femme d'abord d'Hérode, roi de Chalcide, et ensuite de Polémon, roi du Pont, pour faire leurs compliments au nouveau gouverneur de la Judée. Comme ils y demeurèrent plusieurs jours, Festus entretint le roi de Paul, en disant : « Il y a ici un homme que Félix a laissé prisonnier, que les princes des prêtres et les sénateurs des Juifs vinrent accuser devant moi, lorsque j'étais à Jérusalem, me demandant sa condamnation. Je leur répondis que ce n'est point la coutume des Romains de condamner un homme avant que l'accusé ait eu ses accusateurs présents et qu'on lui ait donné la liberté de se défendre pour se justifier des accusations. Après donc qu'ils furent arrivés ici, sans aucun délai, le jour suivant, assis sur le tribunal, j'ordonnai qu'on amenât cet homme. Ses accusateurs, ayant paru, ne lui reprochèrent aucun des crimes que je soupçonnais ; ils avaient seulement quelques disputes avec lui touchant leur superstition et touchant un certain Jésus, mort, que Paul assurait être vivant. Ne sachant donc quelle résolution prendre sur cette affaire, je lui demandai s'il voulait aller à Jérusalem et y être jugé ; mais, Paul en ayant appelé, et voulant que sa cause fût réservée à la connaissance d'Auguste, j'ai ordonné qu'on le garde jusqu'à ce que je l'envoie à César. » Agrippa dit à Festus : « Je voudrais moi-même entendre cet homme. — Vous l'entendrez demain, » dit Festus.

Le lendemain donc Agrippa et Bérénice vinrent avec grande pompe, et, ayant été introduits dans la salle des audiences avec les tribuns et les principaux de la ville, Paul fut amené par ordre de Festus, qui dit : « Roi Agrippa, et vous tous qui êtes ici présents, vous voyez cet homme contre qui toute la nation juive m'a sollicité à Jérusalem et ici, criant qu'il ne fallait pas le laisser vivre davantage. Pour moi je ne l'ai trouvé coupable d'aucun crime qui méritât la mort. Cependant, comme il en a appelé lui-même à Auguste, j'ai résolu de l'envoyer à Rome. Mais

je n'ai rien de certain à écrire sur lui au seigneur ; c'est pourquoi je l'ai fait venir en votre présence, et principalement devant vous, roi Agrippa, afin qu'après l'avoir interrogé vous-même vous puissiez m'apprendre ce que je dois en écrire ; car il ne me paraît pas raisonnable d'envoyer un prisonnier sans faire connaître de quoi on l'accuse <sup>1</sup>. » Alors Agrippa dit à Paul : « Il t'est permis de parler pour ta défense. »

Aussitôt Paul, étendant la main, commença sa justification. « Ayant aujourd'hui à me défendre d'une multitude d'accusations odieuses que les Juifs accumulent contre moi, je m'estime heureux, ô roi Agrippa, d'avoir à me justifier devant vous, surtout quand je pense que vous êtes pleinement instruit de toutes choses, et des coutumes des Juifs, et des questions qui se sont élevées parmi eux. C'est pourquoi je vous supplie de m'écouter avec patience. Quant aux premières années de ma jeunesse, tous les Juifs ont su et peuvent me rendre témoignage, s'ils veulent, qu'arrivé de Tarse à Jérusalem j'ai vécu en pharisien, selon la secte la plus approuvée de notre religion. Aujourd'hui encore, si je paraissais en jugement, c'est parce que j'espère en la promesse que Dieu a faite à nos pères, promesse dont nos douze tribus, qui servent Dieu nuit et jour, espèrent obtenir l'effet. C'est cette espérance, ô roi, dont les Juifs m'accusent. Quoi donc ! vous semble-t-il incroyable que Dieu ressuscite les morts ? Pour moi, j'avais cru d'abord qu'il n'y avait rien que je ne dusse faire contre le nom de Jésus le Nazaréen. Premièrement, à Jérusalem, selon le pouvoir que j'en avais reçu des princes des prêtres, j'ai jeté dans les prisons une multitude de saints, et quand on les mettait à mort c'est moi qui promulguais la sentence et en dirigeais l'exécution. Je pénétrais souvent dans toutes les synagogues pour les contraindre, par mille tourments, à blasphémer ce nom. Les excès de ma fureur ne se renfermèrent point dans les bornes de la Judée ; je les persécutais jusque dans les villes étrangères. Mais un jour que, dans ce dessein, j'allais à Damas avec le pouvoir et la

<sup>1</sup> Act., 25.



permission des princes des prêtres, tout à coup, vers le midi et sur la voie publique, je vis resplendir, autour de moi et de ceux qui m'accompagnaient, une lumière céleste plus éclatante que le soleil. Tous étant tombés par terre, j'entendis une voix qui me disait en hébreu : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. — Seigneur, répondis-je, qui êtes-vous ? — Je suis Jésus que tu persécutes, reprit le Seigneur. Mais lève-toi et tiens-toi sur tes pieds ; car je t'ai apparu afin de t'établir le ministre et le témoin des choses que tu as vues et de celles que tu verras lorsque je t'apparaîtrai de nouveau. Et je te délivrerai de ce peuple, et des gentils vers lesquels je t'envoie maintenant, pour leur ouvrir les yeux, afin qu'ils se convertissent des ténèbres à la lumière et de la puissance de Satan à Dieu, et que par la foi qu'ils auront en moi ils reçoivent la rémission de leurs péchés et qu'ils aient part à l'héritage des saints. » Je ne résistai donc point, ô roi Agrippa, à cette vision céleste ; mais d'abord à Damas, ensuite à Jérusalem et dans toute la Judée, enfin parmi les gentils, je n'ai point cessé depuis ce jour de prêcher la pénitence aux hommes, de les exhorter à en faire de dignes fruits et à se convertir au Seigneur. Voilà pourquoi les Juifs, m'ayant saisi lorsque j'étais dans le temple, voulaient me tuer. Mais, avec l'aide de Dieu, me voici encore, rendant témoignage de la vérité aux petits et aux grands, ne disant autre chose que ce que Moïse et les prophètes ont dit d'avance : que le Christ souffrirait, que le premier il ressusciterait d'entre les morts, et qu'il annoncerait la lumière à ce peuple et aux nations. »

Comme il parlait ainsi pour sa défense Festus dit à haute voix : « Paul, vous êtes en délire ; votre grand savoir vous fait perdre le sens ! »

Et Paul : « Je ne suis pas en délire, très-excellent Festus ; mais ce que je dis est plein de sens et de vérité. Le roi sait ces choses, et j'en parle devant lui avec d'autant plus d'assurance que je crois qu'il n'en ignore aucune ; car rien de tout cela ne s'est passé en secret. Roi Agrippa, croyez-vous aux prophètes ? Je sais que vous y croyez. »

Agrippa l'interrompit en disant : « Il ne s'en faut guère que vous ne me persuadiez d'être chrétien. »

Et Paul : « Plût à Dieu, non-seulement qu'il ne s'en fallût guère, mais qu'il ne s'en fallût rien du tout, que vous, et tous ceux qui m'écoutent, devinssiez aujourd'hui tels que je suis, à la réserve de ces liens. »

Quand il eut dit ces paroles, et le roi, et le gouverneur, et Bérénice, et ceux qui étaient assis avec eux se levèrent, et, s'étant retirés à l'écart, ils disaient entre eux : « Cet homme-là n'a rien fait qui mérite la mort ou la prison. » Agrippa dit tout haut à Festus : « On pourrait le renvoyer et le mettre en liberté s'il n'en avait appelé à César <sup>1</sup>. »

Lors donc qu'il fut résolu que Paul irait par mer en Italie, on le mit avec d'autres prisonniers entre les mains d'un nommé Jules, centurion dans la cohorte appelée *Auguste*. Montant à Césarée sur un vaisseau d'Adramyte, ils levèrent l'ancre et commencèrent à faire voile vers les côtes de l'Asie. Saint Luc et Aristarque, Macédonien de Thessalonique, ne voulurent point abandonner l'apôtre ; de son côté le centurion Jules le traitait avec beaucoup d'humanité ; aussi, quand ils arrivèrent à Sidon, lui permit-il d'aller voir ses amis et de prendre soin de sa personne. Partis de là ils côtoyèrent l'île de Chypre, parce que les vents leur étaient contraires, et, après avoir passé la mer de Cilicie et de Pamphylie, ils arrivèrent à Lystre, ou, comme porte le grec, à Myre, ville de Lycie. Le centurion trouvant là un vaisseau d'Alexandrie qui faisait voile en Italie, il y fit embarquer ses gens. Durant plusieurs jours la navigation fut très-lente ; on eut peine à atteindre la hauteur de Gnide, ville située à l'extrémité de la presqu'île de Carie, d'où l'on fut entraîné du côté de Crète, vers Salmone. On longea la côte avec de grandes difficultés, et ce ne fut qu'à force de travail et de patience qu'on gagna un abri appelé Beaux-Ports, fort voisin de la ville de Thalasse.

On avait perdu beaucoup de temps en cette navigation pénible ; l'automne s'avancait ; déjà était passé le jeûne solennel que les Juifs

<sup>1</sup> Act., 26.

célébraient à leur septième mois, lequel répond en partie au mois de septembre, en partie à celui d'octobre ; il paraissait du danger à se mettre en mer. Tel était du moins le sentiment de Paul ; mais le centurion en croyait plutôt le pilote et le maître du navire ; d'ailleurs le port ne semblait pas propre à hiverner. On déploya donc de nouveau les voiles, dans l'intention de se rendre à Phénice, autre port méridional de Candie, et d'y passer la saison mauvaise. D'abord un vent du midi qui soufflait doucement leur était assez favorable ; ils levèrent l'ancre, pleins de confiance, et allaient côtoyant l'île de Crète ; mais peu après il s'éleva un vent impétueux d'entre le levant et le nord, qui donnait contre l'île ; comme le vaisseau n'y pouvait résister, il fallut le laisser aller au gré de la tempête, qui le poussa vers une petite île nommée Gaude, sur le même côté de Candie. La tempête devenant toujours plus violente, ils furent obligés, le jour suivant, de jeter les marchandises à la mer ; trois jours après ils y jetèrent les agrès du navire. Depuis plusieurs jours le soleil ni les étoiles ne paraissaient plus ; l'ouragan était continuellement si terrible qu'on ne pensait pas même à manger ; toute espérance de salut était perdue.

Cependant, au milieu de cette désolation extrême, le Ciel fit reluire un rayon d'espoir. Un ange apparut à l'apôtre, qui lui dit de ne pas craindre ; car, bien que le vaisseau dût périr, pour lui néanmoins il fallait qu'il parût devant César, et, en faveur de lui, Dieu ne permettrait point qu'il pérît aucun de ceux qui étaient dans le même navire.

Paul en fit part à ses compagnons abattus, les exhortant à prendre courage, parce que certainement il en arriverait ainsi. C'était la quatorzième nuit que durait la tempête ; des côtes de Candie le vaisseau avait été jeté dans la mer Adriatique et continuait à être le jouet des vents, lorsque les matelots crurent qu'on approchait de la terre. Ayant jeté la sonde ils trouvèrent vingt brasses d'eau, et un peu au delà seulement quinze. Craignant donc de heurter contre quelque écueil, ils jetèrent de la poupe quatre ancres, et attendaient le jour avec impatience.

Leur dessein était de prendre la fuite ; déjà ils mettaient en mer la chaloupe, sous prétexte d'étendre les ancres du côté de la proue, lorsque Paul dit au centurion et à sa troupe : « Si ces hommes ne demeurent dans le vaisseau vous ne pourrez point vous sauver. » Aussitôt les soldats coupèrent les cordes de l'esquif et le laissèrent périr.

Vers la pointe du jour Paul, averti peut-être de Dieu que c'était le jour de leur naufrage, les assura de nouveau qu'aucun ne périrait, et, comme il y avait quatorze jours qu'ils demeuraient sans manger, il les conjura de prendre quelque nourriture, afin qu'ayant ranimé leurs forces ils pussent, le navire rompu, se soutenir sur les flots et gagner la terre. Lui-même le premier prit du pain, et, ayant rendu grâces à Dieu devant tout le monde, le rompit et se mit à manger. Encouragé par son exemple, l'équipage, composé de deux cent soixante-seize personnes, en fit autant. La tempête, au lieu de se calmer quelque peu, devenait toujours plus furieuse ; les matelots, pour alléger le vaisseau encore davantage, jetèrent le blé dans la mer.

Quand le jour fut venu on aperçut distinctement la terre, mais on ne la reconnut pas ; on découvrit seulement un golfe qui avait un rivage. Les mariniers firent tous leurs efforts pour en approcher et y faire échouer le navire ; mais tout à coup il rencontra une langue de terre qui avait la mer des deux côtés ; la proue s'enfonça si avant qu'elle demeurait immobile, tandis que la poupe se rompait par la violence des vagues. Alors les soldats pensèrent à tuer les prisonniers, de peur que quelqu'un d'eux ne s'enfuît après s'être sauvé à la nage ; mais le centurion, qui avait à cœur de sauver Paul, empêcha l'exécution de ce barbare dessein, et commanda à ceux qui savaient nager de se jeter les premiers à l'eau et de se sauver à terre, aux autres de se mettre sur des planches et d'autres pièces du vaisseau ; ce qui réussit avec tant de bonheur que tous arrivèrent sains et saufs au rivage<sup>1</sup>.

Jusqu'alors ils ne savaient sur quelle plage

<sup>1</sup> Act., 27.



les avait jetés la tempête ; ils apprirent des habitants du pays, qui s'empressèrent avec beaucoup d'humanité de venir à leur secours, que leur île s'appelait Mélita, aujourd'hui Malte. Les Barbares, car ainsi les nomme saint Luc d'après l'usage des Grecs et des Romains, allumèrent un grand feu pour ressuyer et réchauffer ceux qui, dans une saison aussi froide et après tant de jours de continuelles fatigues, sortaient du milieu des flots. Paul, ayant ramassé lui-même une quantité de sarments, les jeta dans le feu, lorsque tout à coup une vipère, engourdie jusque-là par le froid, mais subitement réveillée par la chaleur, lui sauta à la main. A cette vue les Barbares se disaient entre eux que sans doute cet homme était un meurtrier, puisque, après avoir échappé du naufrage, la vengeance divine le poursuivait encore et ne lui permettait pas de vivre.

Mais Paul, ayant secoué la vipère dans le feu, n'en souffrit aucun mal. Les insulaires, à qui les effets de ce mortel venin étaient connus, s'imaginaient que le malheureux allait enfler, tomber à terre et mourir ; mais, après avoir attendu longtemps, voyant qu'il ne lui arrivait point de mal, ils passèrent d'une extrémité à l'autre et dirent que c'était un dieu. Près de là étaient les terres du premier personnage de l'île, nommé Publius, qui reçut chez lui l'apôtre avec ses compagnons et leur donna généreusement l'hospitalité pendant trois jours. Le père de Publius était retenu au lit par deux maladies très-dangereuses dans un vieillard, la fièvre et la dyssenterie. Paul alla le voir, et, s'étant mis en prières, il lui imposa les mains et le guérit. Après ce miracle tous les malades de l'île recouraient à l'apôtre et recouvraient également la santé. Aussi lui furent-ils très-affectionnés ; tant qu'il demeura parmi eux ils lui rendaient de grands honneurs, et à son départ ils lui donnèrent tout ce qui lui était nécessaire.

Après un séjour de trois mois on s'embarqua sur un vaisseau d'Alexandrie qui avait passé l'hiver dans l'île et qui avait pour signe Castor et Pollux. Arrivés à Syracuse ils y demeurèrent trois jours. De là, côtoyant les terres, ils vinrent à Reggio, dans la Calabre,

et le lendemain, le vent soufflant du midi, ils arrivèrent en deux jours à Pouzzoles, où se trouvèrent des chrétiens qui supplièrent Paul et ses compagnons de rester une semaine chez eux ; après quoi ils poursuivirent leur route du côté de Rome. Les Romains, qui en avaient été informés par ceux de Pouzzoles, éprouvaient un si grand désir de voir et d'embrasser l'apôtre qu'ils ne purent s'empêcher d'aller à sa rencontre, les uns jusqu'au Marché d'Appius, les autres jusqu'aux Trois-Hôtelleries, c'est-à-dire ceux-ci à plus de trente et les autres à plus de cinquante milles de Rome. Paul, en les voyant, fut si consolé qu'il en fit à Dieu des actions de grâces et sentit son cœur se remplir d'une confiance nouvelle.

Le préfet du prétoire ou capitaine des gardes était alors Afranius Burrhus, collègue de Sénèque dans l'éducation de Néron et renommé pour ses talents militaires, sa probité et la sévérité de ses mœurs. C'est à lui que le centenier Jules remit ses prisonniers, entre autres Paul, que, durant tout le voyage, il avait traité avec beaucoup de considération et d'humanité. C'est sans doute à ses bons offices auprès de Burrhus qu'on doit attribuer la permission qu'eut l'apôtre, à Rome, de demeurer où il voulait, hors des prisons publiques, sous la garde d'un soldat qui, suivant l'usage du temps, avait la main gauche attachée à une longue chaîne qui prenait à la main droite du captif.

Trois jours après son arrivée, ayant fait venir les premiers d'entre les Juifs, Paul leur exposa comment, sans qu'il eût rien fait contre sa nation ni contre les coutumes des ancêtres, il avait été arrêté par les Juifs de Jérusalem et livré au pouvoir des Romains comme un criminel digne de mort ; ceux-ci, après avoir examiné son affaire, avaient voulu le mettre en liberté, ne le trouvant coupable d'aucun crime capital ; mais, les Juifs s'y étant toujours opposés, il avait été contraint d'en appeler à César, sans vouloir néanmoins accuser sa nation. « C'est pourquoi j'ai désiré vous voir et vous parler ; car ce n'est que pour l'espérance d'Israël que je porte ces chaînes. »

Les Juifs lui répondirent qu'ils n'avaient

reçu contre lui aucune lettre de leurs frères de Judée et que personne n'en était venu pour l'accuser. « Mais nous voudrions bien apprendre de vous-même ce que vous pensez; car, ce que nous savons de cette secte, c'est qu'on la contredit partout. » Ayant donc fixé un jour avec lui pour une conférence plus longue, ils vinrent en grand nombre à sa demeure, et il leur exposa depuis le matin jusqu'au soir l'ensemble du véritable royaume de Dieu, la doctrine et les mystères de Jésus-Christ, confirmant tout ce qu'il disait par le témoignage de la loi de Moïse et les oracles des prophètes. Les uns crurent à sa parole, les autres non; et, partant, ils se mirent à disputer entre eux.

Paul leur dit alors : « C'est avec grande raison que le Saint-Esprit, parlant à nos pères par le prophète Isaïe, a dit : « Va vers ce peuple et dis-lui : Vous entendrez de vos oreilles et vous ne comprendrez point, vous regarderez de vos yeux et vous ne verrez point. Car le cœur de ce peuple s'est appesanti, et leurs oreilles sont devenues sourdes, et ils ont bouché leurs yeux, de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, que leur cœur ne comprenne, et que, s'étant convertis, je ne les guérisse. » Sachez donc que ce salut de Dieu est envoyé aux gentils, qui le recevront. »

Quelque terribles que fussent ces paroles, rien ne fut capable de calmer les esprits superbes des Juifs ni de faire cesser leurs disputes. Quant à Paul, il demeura deux ans dans une maison qu'il avait louée et recevait tous ceux qui venaient vers lui, prêchant le royaume de Dieu, et enseignant ce qui regarde Notre-Seigneur Jésus-Christ avec toute liberté et sans que personne l'en empêchât <sup>1</sup>.

Ainsi que nous l'avons vu, les chrétiens de Philippies étaient les prémices de son apostolat en Europe et en Macédoine; aussi semble-t-il qu'il n'y en eût point qui lui fussent et à qui il fût plus cher. Eux seuls avaient comme le privilège de pourvoir à ses besoins.

Dès qu'ils le surent donc à Rome ils lui envoyèrent Éphroditte, leur apôtre, c'est-à-

dire leur évêque, avec des secours abondants. Celui-ci, au nom des Philippiens, le servit avec un empressement si assidu dans ses chaînes qu'il en prit une maladie mortelle; mais il plut à Dieu de l'en délivrer, non-seulement en récompense de sa charité, mais encore par compassion pour l'apôtre, afin qu'à ses autres afflictions ne se joignît pas encore celle de perdre un aussi cher et fidèle compagnon de ses travaux et de ses combats pour l'Évangile.

La nouvelle du danger d'Éphroditte affligea vivement les Philippiens; Éphroditte, à son tour, fut plus sensible à leur affliction qu'à sa propre maladie. Saint Paul donc, plus occupé de leur consolation réciproque que de la sienne propre, aussitôt qu'il le vit rétabli quelque peu, s'empressa de le renvoyer en Macédoine avec une lettre aux saints de Philippies, principalement aux évêques et aux diacres; par ces évêques on entend communément les prêtres, Éphroditte étant l'apôtre ou l'évêque proprement dit des Philippiens.

Cette épître ne respire que tendresse et charité; on n'y voit pas un reproche. Saint Paul leur mande qu'il a jugé non-seulement utile, mais nécessaire, de leur renvoyer Éphroditte, son frère, son coopérateur, son collègue et leur apôtre, qui l'avait fidèlement assisté dans ses besoins. Il le leur renvoyait principalement à cause de l'ardent désir qu'il lui avait reconnu de les revoir tous; il cite, en preuve de sa tendre affection pour eux, la douleur qu'il ressentit quand il sut qu'on leur avait appris sa maladie, qui, en effet, l'avait réduit à la mort. « Mais Dieu a eu pitié de lui, non-seulement de lui, mais encore de moi, afin que je n'eusse pas affliction sur affliction. Je me suis donc hâté de le renvoyer, pour que vous ayez la joie de le revoir et que moi-même je sois hors de peine <sup>1</sup>. »

Qu'elle est belle, qu'elle est aimable cette amitié des saints! Chacun se réjouit ou s'afflige plus de la joie ou de l'affliction de ceux qu'il aime que de la sienne propre.

Paul apprend à ses chers Philippiens que sa captivité, bien loin de nuire aux progrès

<sup>1</sup> Act., 28.

<sup>1</sup> Philipp., 2, 25-28.



de l'Évangile, y servait au contraire. Les chaînes qu'il portait pour Jésus-Christ étaient connues dans tout le prétoire ou palais impérial et partout ailleurs. Il y avait des chrétiens jusque dans la cour de Néron. D'un autre côté plusieurs, voyant que les chaînes et la prison de l'apôtre rehaussaient la gloire de l'Évangile, au lieu de l'obscurcir, avaient repris courage et prêchaient la divine parole avec plus de liberté et de confiance. Les uns le faisaient par un vrai zèle, par le motif de la charité et pour faire plaisir au saint prisonnier ; d'autres par un esprit de jalousie, croyant augmenter par là le poids de ses fers, comme si ce lui était une peine de les voir, à sa place, dilatant et affermissant la foi dans la capitale du monde ; mais il déclare que ce lui est une joie extrême de voir que Jésus-Christ est annoncé, n'importe par quel motif. En somme, il ne s'attriste ni ne se trouble de rien. « Pourvu que Jésus-Christ soit glorifié dans mon corps, je ne m'inquiète ni de vivre ni de mourir ; et, bien que la mort fût plus conforme à mon désir, parce que, me détachant des liens du corps, elle m'unirait intimement à Jésus-Christ, néanmoins je vois que ma vie est utile et nécessaire pour vous, pour votre avancement et votre consolation. C'est pourquoi j'ai la confiance et même la certitude non-seulement de rester en vie, mais encore de recouvrer ma liberté et d'aller vous voir. »

A cette pensée il les exhorte avec effusion de cœur à se montrer de plus en plus dignes de l'Évangile. « Si donc il y a quelque consolation en Jésus-Christ, s'il y a quelque douceur et quelque soulagement dans la charité, s'il y a quelque union dans la participation du même esprit, s'il y a dans vos cœurs quelque tendresse et quelque compassion pour moi, rendez ma joie parfaite, étant tous bien unis ensemble, n'ayant tous qu'un même amour, une même âme et les mêmes sentiments ; ne faisant rien par un esprit de contention ou de vaine gloire, mais croyant chacun, par humilité, les autres au-dessus de soi ; ayant égard chacun, non à ses propres intérêts, mais encore à ceux des autres. Soyez dans la même disposition et dans le même sentiment où a été Jésus-Christ, qui, ayant la forme et

la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût une usurpation pour lui d'être égal à Dieu ; mais il s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature de serviteur, en se rendant semblable aux hommes, et étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au dehors. Il s'est rabaissé lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé au-dessus de toutes choses et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout fléchisse le genou, et ce qui est au ciel, et ce qui est sur la terre, et ce qui est dans les enfers, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est le Seigneur, en la gloire de Dieu le Père <sup>1</sup>.

En attendant la consolation de voir ses bien-aimés de Philippes, l'apôtre a pris la résolution de leur envoyer au plus tôt Timothée, la personne auprès de lui la plus affectionnée à ce qui les regarde ; bientôt il le suivra lui-même ; mais, en attendant, ce lui sera une grande consolation d'apprendre de leurs nouvelles par ce cher disciple ; aussi lui fera-t-il entreprendre ce voyage dès qu'il aura vu la tournure que prendront ses affaires. Jusqu'alors il lui rendait dans la prison tous les services qu'un fils bien affectionné pouvait rendre à son père <sup>2</sup>.

Après les avoir prémunis contre la séduction des faux apôtres, ennemis de la croix de Jésus-Christ, lesquels, aussi bien en Macédoine qu'en Asie, ne cessaient d'inculquer aux fidèles la nécessité de se faire circoncire et d'observer les cérémonies judaïques, l'apôtre exhorte en particulier Évodie et Syntyque à la concorde et à la paix ; et, parce qu'il avait fort à cœur de les voir bientôt et parfaitement réconciliées, il ajoute : « Je vous supplie instamment, ô vous, fidèle compagnon de mes travaux, de vouloir bien les aider comme des personnes qui, dans la compagnie de Clément, ont travaillé beaucoup avec moi pour l'Évangile. »

Dans la Grèce, où les hommes avaient difficilement accès auprès des femmes, il était nécessaire d'employer, pour les convertir, soit leurs maris, soit d'autres femmes

<sup>1</sup> Philipp., 1 et 2. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 2, 19.

chrétiennes, qui, pour cette raison, suivaient les apôtres et prenaient part aux travaux et aux succès de leurs missions. De ce nombre étaient probablement Évodie et Syntyque ; comme il s'était élevé entre elles quelque différend, non-seulement l'apôtre les engage à se réconcilier ensemble, il prie encore Épaphrodite, leur évêque, à qui la parole s'adresse, d'y employer sa sollicitude pastorale, ses prières, son autorité et son zèle.

Quant à ce Clément dont il est ici question et que l'on croit communément être celui qui, après Lin, succéda au prince des apôtres dans le siège de Rome, nous en parlerons ailleurs. Ce qu'il y a de bien remarquable encore dans cette lettre, c'est ce salut que l'apôtre adresse aux Philippiens : « Tous les saints vous saluent, mais principalement ceux de la maison de César <sup>1</sup>. »

Ce César était Néron, qui alors tenait l'empire. Ainsi donc, dans la même cour où Sénèque, avec toute sa philosophie, avec toute son éloquence, avec toutes ses richesses, avec tout son crédit, ne sut faire de Néron qu'un monstre dont il ne rougit point de justifier le plus exécrable forfait, le parricide ; dans cette même cour, Paul, Juif, Paul, prisonnier, Paul, dans les chaînes, fait croire à Jésus-Christ à sa religion, persuade la continence, la modestie, la tempérance, la miséricorde, la charité, le mépris des plaisirs, des honneurs, des richesses ; en un mot, dans cette même cour Paul forme des saints ! Telle est la distance du philosophe à l'apôtre.

Une des plus célèbres conversions que ce dernier fit au temps de sa première captivité à Rome fut celle d'Onésime, esclave de Philémon. Il avait volé son maître, et, pour éviter les châtimens qu'il méritait, s'était enfui dans la capitale du monde, lorsqu'il fut amené par la divine providence aux pieds du saint prisonnier. Philémon était un chrétien distingué de Colosse, ville célèbre de Phrygie. Saint Paul l'aimait avec tendresse et avait beaucoup de confiance en son amitié. Ayant donc converti et régénéré Onésime dans ses liens, il ne voulut point le garder auprès de sa personne, mais le lui renvoya avec une

lettre où il l'engage et le prie avec les expressions les plus tendres et les plus effiçaces de le recevoir, non plus comme un esclave, mais comme un frère, de lui pardonner ses fautes et de lui remettre son larcin.

« Moi Paul, déjà vieux, en outre prisonnier de Jésus-Christ, pouvant vous commander par l'autorité que j'ai sur vous, toutefois je vous supplie pour mon fils que j'ai engendré dans les chaînes, pour Onésime ; lui qui vous a été autrefois inutile, mais qui est devenu utile et à vous et à moi, je vous l'ai renvoyé ; de votre côté veuillez le recevoir comme mon propre cœur. J'avais pensé le retenir auprès de moi afin qu'il me rendît quelque service à votre place, dans les chaînes que je porte pour l'Évangile ; mais je n'ai rien voulu faire sans votre avis, afin que le bien que je vous propose n'ait rien de forcé, mais soit volontaire. Car peut-être n'a-t-il été séparé de vous pour un moment qu'afin que vous le recouvrasiez pour l'éternité, non plus comme un esclave, mais au lieu d'un esclave un frère bien-aimé, particulièrement pour moi, et, à plus forte raison, pour vous, et selon la chair et selon le Seigneur. Si donc vous me regardez comme étroitement uni à vous, recevez-le comme moi-même. Que s'il vous a fait quelque tort, ou s'il vous est redevable de quelque chose, mettez cela sur mon compte. C'est moi, Paul, qui vous l'écris de ma main ; c'est moi qui vous le rendrai, pour ne pas dire que vous vous devez vous-même à moi. Oui, mon frère, que je reçoive de vous cette joie dans le Seigneur ! Donnez à mon cœur ce soulagement dans le Seigneur ! Je vous écris persuadé de votre obéissance, sachant bien que vous ferez encore plus que je ne dis. » Il le prie en même temps de lui préparer un logement dans sa maison, étant comme assuré que, bientôt délivré, par le secours de leurs prières, de sa prison de Rome, il retournerait en Asie.

Bien que dans le corps de sa lettre il parle à Philémon seul, néanmoins, dans l'inscription, elle est encore adressée à sa femme Appia, que l'apôtre appelle sa très-chère sœur ; à Archippe, qu'il nomme son collègue et son compagnon dans les travaux de l'Évangile, et à l'Église, c'est-à-dire à tous les

<sup>1</sup> Philipp., 4, 22.



fidèles qui avaient coutume de s'assembler dans la maison de Philémon et d'Appia. Suivent enfin les saluts d'Épaphras, qui, comme Paul, était prisonnier à Rome pour Jésus-Christ ; de Marc, d'Aristarque, de Démas et de Luc, que l'on croit communément être l'évangéliste. L'apôtre les appelle tous ses coopérateurs, c'est-à-dire compagnons de ses travaux en la conversion du monde <sup>1</sup>.

Onésime, étant retourné à son maître avec cette épître, en fut accueilli avec toute la bonté, la douceur et la charité que désirait saint Paul ; et, comme il lui avait fait entendre que l'assistance de ce serviteur lui serait d'un grand soulagement dans sa prison, il ne tarda pas de le lui renvoyer à Rome, d'où, l'année suivante, l'apôtre le dépêcha de nouveau à Colosse avec Tychique. Ce dernier était d'Asie et avait accompagné l'apôtre dans son voyage d'Achaïe à Jérusalem. Étant venu le trouver à Rome, il paraît avoir eu une place distinguée dans sa confiance et parmi ses coopérateurs dans le ministère apostolique ; aussi l'appelle-t-il jusqu'à deux fois, dans ses lettres, son bien-aimé frère et fidèle ministre dans le Seigneur.

Le motif qu'eut saint Paul d'écrire aux Colossiens fut de les prémunir contre la séduction de certains hérétiques, qui, sortis du judaïsme et imbus de la philosophie platonicienne, cherchaient à persuader aux gentils convertis à la foi l'observance des cérémonies judaïques, et leur enseignaient un culte faux et superstitieux des anges, comme si eux seuls, et non pas Jésus-Christ, fussent nos médiateurs auprès de Dieu.

La croyance commune des Juifs, des gentils et des chrétiens, c'est que, sous le Dieu suprême, créateur du ciel et de la terre et souverain Seigneur de toutes choses, il y a une multitude innombrable d'êtres intermédiaires, les uns bons, les autres méchants, communément appelés anges, génies ou démons, « que l'on trouvera quelquefois appelés *dieux* dans nos Écritures mêmes, » dit Origène <sup>2</sup>, parce qu'ils ont en eux quelque chose de divin. Suivant la même croyance universelle, c'est par eux que le Dieu souverain gouverne le

monde physique, le soleil, la lune, les étoiles, la terre et tout ce qu'elle renferme. « Toutes les choses corporelles sont régies par les anges, » dit saint Thomas <sup>1</sup>. A ces vérités Platon avait mêlé une erreur qu'il paraît avoir puisée en Égypte : c'est que le Dieu suprême, après avoir créé les dieux inférieurs, leur abandonna la création de l'homme. Les premiers hérétiques abusèrent de tout cela pour introduire des opinions plus ou moins singulières, mais qui presque toutes représentaient Jésus-Christ comme inférieur à ces êtres surhumains ou du moins comme l'un d'entre eux.

Voilà pourquoi saint Paul, dans presque toutes ses épîtres, mais principalement dans celle aux Colossiens, rappelle que Jésus-Christ est l'image substantielle du Dieu invisible, qu'il est né avant toutes les créatures. « C'est par lui et pour lui que tout a été créé au ciel et sur la terre, les choses visibles comme les invisibles, les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances. Il est avant tout et toutes choses se concentrent et subsistent en lui. Il est le chef du corps de l'Église, le premier-né d'entre les morts, afin qu'il soit le premier en tout, parce qu'il a plu au Père de mettre en lui la plénitude de toutes choses et de tout réconcilier par lui avec soi-même, purifiant par le sang qu'il a répandu sur la croix et ce qui est sur la terre et ce qui est dans les cieux. C'est en lui que sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science. La plénitude de la Divinité habite en lui corporellement. C'est en lui que nous avons notre perfection, lui qui est le chef de toute principauté et de toute puissance ; lui qui a effacé par son sang sur la croix la loi rituelle de Moïse, comme une cédula de condamnation, et qui, ayant désarmé les principautés et les puissances ennemies, les a menées hautement en triomphe, à la face de tout le monde, après les avoir vaincues en sa propre personne. La loi n'était que l'ombre de l'avenir ; Jésus-Christ en est le corps et la réalité. Là il n'y a plus ni Grec ni Juif, ni circoncis ni incirconcis, ni Barbare ni Scythe, ni esclave ni libre ; mais Jésus-Christ est tout en tous. Prenez donc garde que personne ne vous sé-

<sup>1</sup> Philém. — <sup>2</sup> Orig., *contra Cels.*, l. 5, n. 2.

<sup>1</sup> S. Thom., 1, p. 9, 10, a. 1.

duise par la philosophie et par des raisonnements vains et trompeurs, selon la tradition des hommes, selon les éléments du monde, et non selon Jésus-Christ. Affermissez-vous, au contraire, de plus en plus dans la parole très-véritable de l'Évangile, qui est venu jusqu'à vous, qui est répandu dans tout le monde et prêché à toutes les créatures qui sont sous le ciel. »

De cette doctrine admirable sur Jésus-Christ l'apôtre tire la morale la plus parfaite. « Jésus-Christ étant tout en tous, revêtez-vous donc, comme élus de Dieu, saints et bien-aimés, revêtez-vous de tendresse et d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience, vous supportant les uns les autres, chacun remettant à son frère tous les sujets de plainte qu'il pourrait avoir contre lui, et vous entre-pardonnant comme le Seigneur vous a pardonné. Mais surtout revêtez-vous de la charité qui est le lien de la perfection, et faites régner dans vos cœurs la paix de Jésus-Christ, à laquelle vous avez été appelés comme ne faisant tous qu'un corps. Instruisez-vous et exhortez-vous les uns les autres par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant de cœur avec édification les louanges du Seigneur. Quoi que vous fassiez, ou en parlant ou en agissant, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu le Père. Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il est convenable, en ce qui est selon le Seigneur. Maris, aimez vos femmes et ne les traitez point avec aigreur et rudesse. Enfants, obéissez en tout à vos pères et mères; car cela est agréable au Seigneur. Pères, n'irritez point vos enfants, de peur qu'ils ne tombent dans l'abattement. Serviteurs, obéissez en tout à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, ne les servant pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes, mais avec simplicité de cœur et crainte de Dieu. Faites de bon cœur tout ce que vous faites, comme le faisant pour le Seigneur et non pour les hommes, sachant que vous recevrez du Seigneur l'héritage du ciel pour récompense; car c'est le Seigneur Jésus-Christ que vous servez. Mais celui qui agit injustement recevra la peine due à son injus-

tice; car Dieu n'a point égard à la condition des personnes. Vous, maîtres, rendez à vos serviteurs ce que demandent la justice et l'égalité, sachant que vous avez, aussi bien qu'eux, un Maître dans le ciel. »

« Priez aussi pour moi, dit-il, afin que Dieu nous ouvre une entrée pour prêcher sa parole et pour annoncer le mystère de Jésus-Christ, pour lequel je suis dans les liens, et que je le découvre aux hommes de la manière dont je dois le découvrir. Quant à ce qui me regarde, vous apprendrez tout de Tychique, mon frère bien-aimé, fidèle ministre du Seigneur, qu'il sert avec moi. Et je vous l'ai envoyé exprès, afin qu'il apprenne l'état où vous êtes et qu'il console vos cœurs. J'envoie aussi Onésime, mon très-cher et fidèle frère, qui est d'entre vous. Ils vous apprendront tout ce qu'il passe ici. Aristarque, qui est prisonnier avec moi, vous salue, et Marc, cousin de Barnabé, sur le sujet duquel on vous a écrit, s'il va chez vous, recevez-le bien; joignez-y Jésus, surnommé Juste. Ces trois sont du nombre des circoncis, et les seuls qui travaillent maintenant avec moi pour avancer le royaume de Dieu; ils ont été ma consolation. Épaphras, qui est d'entre vous, vous salue aussi; c'est un serviteur de Jésus-Christ qui combat sans cesse pour vous dans ses prières, afin que vous demeuriez fermes et parfaits et que vous accomplissiez pleinement tout ce que Dieu demande de vous. Car je puis bien lui rendre ce témoignage, qu'il a un grand zèle pour vous et pour ceux de Laodicée et d'Hiérapolis. Luc, le médecin, qui m'est très-cher, vous salue, ainsi que Démas. Saluez de ma part nos frères de Laodicée, et Nymphas, et l'Église qui est en sa maison. Et lorsque cette lettre aura été lue parmi vous, ayez soin qu'elle soit lue aussi dans l'Église de Laodicée et qu'on vous lise de même celle des Laodicéens. Dites de ma part à Archippe: Considérez bien le ministère que vous avez reçu du Seigneur, afin d'en remplir tous les devoirs. Moi, Paul, j'écris de ma main cette salutation. Souvenez-vous de mes liens. La grâce soit avec vous! Amen<sup>1</sup>. »

Lorsque Paul écrivit la lettre à Philémon Épaphras était prisonnier avec lui; ici c'est

<sup>1</sup> Coloss.



Aristarque, ce qui montre bien que les deux lettres ne furent pas écrites en même temps. Ce qui le fait voir encore, c'est que dans la première il parle d'Archippe avec éloge et que dans la seconde il lui adresse une réprimande. Archippe paraît avoir été l'évêque de Colosse, ou du moins un des principaux prêtres. Pour ce qui est d'Épaphras, saint Paul le représente comme l'apôtre de Colosse, de Laodicée et d'Hierapolis. Ce fut lui principalement qui le pressa d'écrire à ces Églises, quoiqu'il n'y eût pas prêché et qu'elles ne connussent pas son visage.

Mais quelle était cette lettre des Laodicéens qui devait être lue dans l'Église de Colosse ? On ne le sait pas. Il y en a qui pensent que c'était l'épître aux Éphésiens, comme étant circulaire à toutes les Églises d'Asie, de sorte que, dans les divers exemplaires, elle portait en titre les noms des villes diverses auxquelles elle était adressée, et qu'elle a pu également s'appeler l'épître aux Éphésiens, aux Laodicéens, etc., suivant qu'elle portait dans l'inscription le nom d'une ville ou d'une autre ; et comme Laodicée était plus près de Colosse qu'Éphèse, l'apôtre, en écrivant aux Colossiens, l'appelle plutôt la lettre des Laodicéens que des Éphésiens, parce qu'elle devait venir à Colosse, non pas d'Éphèse, mais de Laodicée. Tout cela peut être ; il est du moins probable que l'apôtre écrivit aux Éphésiens au commencement de sa première captivité à Rome. Si c'eût été dans la seconde il eût parlé de sa mort prochaine, comme il fait dans sa deuxième épître à Timothée ; si c'eût été à la fin de la première il eût joint à son nom celui de Timothée et parlé de sa prochaine délivrance comme il fait dans ses épîtres aux Philippiens et à Philémon. Il est donc à croire qu'il l'écrivit avant que Timothée fût venu le rejoindre et avant qu'il sût comment se terminerait sa première captivité. L'on conçoit aussi pourquoi il désirait tant que cette épître fût lue à Colosse ; c'est qu'elle traite le même sujet que l'épître aux Colossiens, la grandeur de Jésus-Christ, et qu'elle le traite avec plus d'élévation encore.

« Béni soit Dieu, s'écrie-t-il, béni soit le Dieu et le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis dans le Christ de

toutes sortes de bénédictions spirituelles pour le ciel ! C'est en lui qu'il nous a élus avant la création du monde pour être saints et sans tache devant ses yeux ; c'est en lui et par lui qu'il nous a adoptés pour ses enfants ; c'est par son sang que nous avons la rédemption et la rémission des péchés ; c'est par lui que le Père nous fait connaître le mystère de sa bienveillance ineffable, savoir que, dans la plénitude des temps, il réunirait tout en Jésus-Christ, tant ce qui est dans le ciel que sur la terre. Ce qu'il a déjà commencé d'accomplir en le ressuscitant d'entre les morts et le faisant asseoir à sa droite dans le ciel, au-dessus de toutes les Principautés et de toutes les Puissances, de toutes les Vertus, de toutes les Dominations et de tous les noms de dignité qui peuvent être non-seulement dans le siècle présent, mais encore dans celui qui est à venir. Car il a mis toutes choses sous ses pieds, et il l'a donné pour chef sur toutes choses à l'Église, qui est son corps, et la plénitude de Celui qui sera finalement toutes choses en toutes choses. C'est lui qui est notre paix ; c'est lui qui, des deux peuples, le Juif et le gentil, n'en a fait qu'un ; c'est lui qui a détruit en sa chair le mur de séparation, cette inimitié qui les divisait, et qui, par sa doctrine, a aboli la loi de Moïse chargée de tant de préceptes, afin de former en lui-même un seul homme nouveau de ces deux peuples, en mettant la paix entre eux, et afin que, tous deux étant réunis en un seul corps, il les réconciliât avec Dieu par sa croix, y ayant détruit en lui-même leur inimitié. Et ainsi, étant venu, il a annoncé la paix, tant à vous, qui étiez loin, qu'à ceux qui étaient proches ; car c'est par lui que nous avons accès les uns et les autres auprès du Père dans un même esprit. Vous n'êtes donc plus des étrangers hors de leur pays et de leur maison ; mais vous êtes concitoyens des saints, citoyens de la même cité que les saints, et vous appartenez à la maison de Dieu, puisque vous êtes édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, et unis en Jésus-Christ, qui est la principale pierre de l'angle, sur lequel tout l'édifice étant posé s'élève et s'accroît dans ses proportions et sa symétrie, pour être un temple consacré au Seigneur ; et vous-mêmes

aussi vous entrez dans la structure de cet édifice, pour devenir la maison de Dieu, par le Saint-Esprit.

« Je vous conjure donc, moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de vous conduire d'une manière qui soit digne de l'état auquel vous êtes appelés, pratiquant en toute chose l'humilité, la douceur et la patience, vous supportant les uns les autres avec charité, en travaillant avec soin à conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix. Vous n'êtes tous qu'un corps, qu'un esprit, comme vous n'avez tous été appelés qu'à une même espérance. Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi et qu'un baptême. Il n'y a qu'un Dieu, Père de tous, qui est au-dessus de tous et qui réside en nous tous ; car la grâce a été donnée à chacun de nous selon la mesure du don de Jésus-Christ. C'est lui qui a donné à son Église quelques-uns pour être apôtres, d'autres pour être prophètes, d'autres pour être prédicateurs de l'Évangile et d'autres pour être pasteurs et docteurs, afin que les uns et les autres travaillent à la perfection des saints, aux fonctions de leur ministère, à l'éducation du corps de Jésus-Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité d'une même foi et d'une même connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'un homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous ; afin que nous ne soyons pas comme des enfants, comme des personnes flottantes qui se laissent emporter à tout vent de doctrine, par la tromperie des hommes et par l'adresse qu'ils ont à engager artificieusement dans l'erreur, mais que, pratiquant la vérité dans la charité, nous croissions en toute chose dans Jésus-Christ, qui est notre chef et notre tête, de qui tout le corps, dont les parties sont jointes et unies ensemble avec une si juste proportion, reçoit, par tous les vaisseaux et toutes les liaisons qui portent l'esprit et la vie, l'accroissement qu'il lui communique par une influence proportionnée à chacun des membres, afin qu'il se forme ainsi et qu'il s'édifie par la charité. »

Paul tira de là les mêmes instructions morales que dans l'épître aux Colossiens, mais en y mêlant des considérations toujours plus

élevées. « Femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur, parce que le mari est le chef de la femme comme le Christ est le chef de l'Église, qui est son corps, et dont il est aussi le Sauveur. Comme donc l'Église est soumise au Christ, ainsi les femmes doivent être soumises à leurs maris en tout. Et vous, maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier, après l'avoir purifiée dans le baptême de l'eau, par la parole de vie, pour la faire paraître devant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais étant sainte et irrépréhensible. Ainsi les maris doivent aimer leurs femmes comme leur propre corps ; en effet celui qui aime sa femme s'aime lui-même, car nul ne hait sa propre chair, mais il la nourrit et l'entretient, comme le Christ a fait à l'égard de l'Église, parce que nous sommes les membres de son corps, formés de sa chair et de ses os. C'est pourquoi l'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils deviendront tous deux une seule chair. Ce sacrement ou mystère est grand, je dis en Jésus-Christ et dans l'Église. Vous, enfants, obéissez à vos pères et mères, en vue du Seigneur ; car cela est juste. Honorez votre père et votre mère ; c'est le premier des commandements auquel Dieu ait promis une récompense, afin que vous soyez heureux et que vous viviez longtemps sur la terre. Et vous, pères, n'irritez pas vos enfants, mais ayez soin de les bien élever, en les corrigeant et en les instruisant selon le Seigneur. Vous, serviteurs, obéissez à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, avec crainte et avec respect, dans la simplicité de votre cœur, comme à Jésus-Christ. Ne les servez pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes, mais comme étant serviteurs de Jésus-Christ, faisant de bon cœur la volonté de Dieu. Servez-les avec affection, comme servant le Seigneur et non les hommes, sachant que chacun recevra du Seigneur la récompense du bien qu'il aura fait, qu'il soit esclave ou libre. Et vous, maîtres, témoignez de même de l'affection à vos serviteurs, ne les traitant point avec rudesse et



avec menaces, sachant que vous avez, les uns et les autres, dans le ciel, un Maître commun qui n'aura point égard à la condition des personnes.

« Enfin, mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans sa vertu toute-puissante. Revêtez-vous de l'armure complète de Dieu afin de pouvoir vous défendre des embûches et des artifices du diable ; car nous avons à combattre, non pas contre la chair et le sang, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les princes séculiers de ce monde de ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans l'air. C'est pourquoi prenez l'armure complète de Dieu, afin que vous puissiez résister au jour mauvais et demeurer fermes. Que la vérité soit donc la ceinture de vos reins, que la justice soit votre cuirasse, que vos pieds aient pour chaussure la préparation à suivre l'Évangile de paix. Servez-vous surtout du bouclier de la foi, afin de pouvoir repousser tous les traits enflammés du malin esprit. Prenez encore le casque du salut et l'épée spirituelle, qui est la parole de Dieu, vous employant avec une vigilance et une persévérance continuelles à prier pour tous les saints, et pour moi aussi, afin que Dieu, m'ouvrant la bouche, me donne des paroles pour annoncer librement le mystère de l'Évangile <sup>1</sup>. »

Cette lettre fut portée aux Éphésiens par Tychique, le même qui, plus tard, porta celle aux Colossiens.

Paul, après deux ans de prison à Césarée et deux ans à Rome, recouvra enfin la liberté. Il était sorti de Rome, mais non pas de l'Italie. Timothée, qu'il avait envoyé à Philippes, y avait été mis en prison, mais venait d'être relâché ; Paul l'attendait pour faire avec lui le voyage de Jérusalem, lorsqu'il écrivit sa lettre aux Hébreux, c'est-à-dire aux fidèles convertis du judaïsme. Il achève dans cette lettre le sujet qu'il avait déjà traité dans celles aux Éphésiens et aux Colossiens. Il s'y propose deux fins : la première, de confirmer les Hébreux dans la foi et de les détacher entièrement des observances légales ; à cet effet il leur fait connaître la grandeur de Jésus-

Christ, l'excellence de son sacerdoce, la vertu de son sacrifice, le changement de la loi par l'avènement du Pontife éternel ; la seconde, de les consoler dans les persécutions qu'ils souffraient pour la foi ; dans cet esprit il leur propose l'exemple de tous les anciens fidèles, l'exemple de Jésus-Christ, et il les encourage par la vue de la récompense éternelle.

Après Dieu, ce qu'il y a de plus grand dans la loi ancienne, ce sont les prophètes, les patriarches, Moïse, Aaron, les anges. Paul élève Jésus-Christ au-dessus de tout cela : au-dessus des prophètes ; ceux-ci n'ont été que des hommes et serviteurs de Dieu, Jésus-Christ est Dieu et Fils de Dieu ; au-dessus des patriarches ; ceux-ci ont été les pères de la nation juive et les héritiers d'une certaine portion de terre, Jésus-Christ est le créateur du monde et l'héritier de tous les biens de Dieu ; au-dessus de Moïse ; celui-ci a gouverné le peuple juif, et, par sa communication avec Dieu, est devenu éclatant de gloire ; Jésus-Christ est l'éclat de la gloire du Père éternel, le caractère de sa substance, l'empreinte de sa personne, le créateur, le gouverneur et le conservateur de l'univers ; au-dessus d'Aaron ; celui-ci a expié les péchés des Juifs dans le sang des animaux, Jésus-Christ a expié les péchés de tout le monde en son propre sang ; Aaron, une fois l'année seulement, entraînait dans le Saint des saints ; Jésus-Christ, étant monté au ciel, y est pour toujours à la droite de la Majesté ; au-dessus des anges, qu'il surpasse par son origine ; il est le Fils de Dieu, ce qui ne convient à aucun ange ; qu'il surpasse en honneur, puisqu'ils sont ses adorateurs ; qu'il surpasse en emploi : ils sont serviteurs et Jésus-Christ est Roi. Il les surpasse en puissance : il a créé le ciel et la terre, il les renouvellera, ce que les anges ne peuvent. Enfin il les surpasse en gloire : il est assis à la droite de Dieu, son Père, comme son égal ; les anges sont envoyés de tous côtés au service des hommes.

« En effet, s'écrit l'apôtre, à qui des anges Dieu a-t-il jamais dit : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui ? » et ailleurs : « Je serai son Père, et il sera mon Fils ? » et lorsqu'il introduit de nouveau son premier-né dans le monde : « Que tous les anges de Dieu l'ado-

<sup>1</sup> Éphés.

rent ? » Touchant les anges il dit : « Dieu se sert des esprits pour en faire ses anges ou messagers, et des flammes ardentes pour en faire ses ministres. » Mais il dit du Fils : « Ton trône, ô Dieu ! dure au siècle des siècles ; le sceptre de l'équité est le sceptre de ton empire. Parce que tu as aimé la justice et que tu as haï l'iniquité, c'est pour cela, ô Dieu ! que ton Dieu t'a oint de l'huile de l'allégresse par-dessus tous ceux qui participent à ta gloire. » Et ailleurs : « C'est toi, Seigneur, qui dès le commencement as créé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains ; ils périront, mais toi tu demeureras ; ils vieilliront tous comme un vêtement, et tu les changeras comme un manteau, et ils seront changés ; mais pour toi tu es toujours le même, et tes années ne déclineront point. » Enfin qui est l'ange auquel il ait dit jamais : « Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie réduit tes ennemis à te servir de marchepied ? » Les anges ne sont-ils pas tous des esprits servants, qui sont envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut ? Si donc la loi qui a été annoncée par les anges est demeurée ferme, et si toute transgression en a été sévèrement punie, avec quel soin ne devons-nous pas observer et combien ne serions-nous pas coupables de négliger l'Évangile du salut véritable, qui, ayant été annoncé premièrement par le Seigneur même, a été confirmé parmi nous par ceux qui l'ont entendu, auxquels Dieu même a rendu témoignage par les miracles, par les prodiges, par les différents effets de sa puissance, et par la distribution de grâces du Saint-Esprit, qu'il a partagé comme il lui a plu ! »

Ce dont les Juifs se glorifiaient le plus était le sacerdoce d'Aaron ; aussi l'apôtre s'attache-t-il, en plusieurs chapitres, à leur faire voir combien le sacerdoce de Jésus-Christ, qui devait le remplacer, était plus grand. « Vous donc, nos saints frères, qui avez part à la vocation céleste, considérez Jésus, l'apôtre et le pontife de la religion que nous professons. Il est grand par-dessus tout, il a pénétré les cieux, il est le Fils de Dieu ; cependant il sait compatir à nos faiblesses, car il les a éprouvées toutes, hormis le péché. Il

ne s'est point élevé de lui-même à la dignité de grand-prêtre, mais il l'a reçue de Celui qui lui a dit : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui ; comme il lui a dit dans un autre endroit : « Tu es le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. » Sur quoi il y aurait de grandes choses à dire. Melchisédech signifie roi de justice ; il est roi de Salem ou roi de paix ; sans père, sans mère, sans généalogie, n'ayant ni commencement ni fin de sa vie, mais assimilé au Fils de Dieu, il demeure prêtre à jamais. Considérez combien il est grand, puisque Abraham, et en lui toute sa postérité, Lévi et Aaron, lui paye la dime et en reçoit la bénédiction. Si la consommation des choses devait s'accomplir par le sacerdoce lévitique, sous lequel le peuple reçut la loi, qu'était-il besoin qu'il s'élevât un autre prêtre selon l'ordre de Melchisédech et non pas selon l'ordre d'Aaron ? Car, le sacerdoce changé, il faut nécessairement que la loi soit changée aussi. Or, suivant l'Écriture, il doit s'élever un autre prêtre selon l'ordre de Melchisédech. La première loi est donc abolie à cause de sa faiblesse et de son inutilité, n'ayant rien conduit à la perfection, et une meilleure espérance y a été substituée, par laquelle nous nous approchons de Dieu.

« Ce sacerdoce est d'autant plus au-dessus de l'autre qu'il a été établi avec serment, selon cette parole : « L'Éternel a juré, et il ne se repentira point : Tu es le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. » Le Christ, ce Pontife des biens futurs, étant venu dans le monde, est entré dans le sanctuaire du ciel par un tabernacle plus grand et plus excellent que celui de Moïse, par son propre corps, qui n'a point été fait de main d'homme, c'est-à-dire qui n'a point été formé par la voie commune et ordinaire, et il y est entré, non avec le sang des boucs et des veaux, comme Aaron, mais avec son propre sang, nous ayant acquis une rédemption éternelle, et il y est entré afin de se présenter maintenant pour nous devant la face de Dieu et d'abolir le péché, en s'offrant lui-même pour victime, Car il est impossible que le sang des taureaux et des boucs ôte les péchés. C'est pourquoi le Fils de Dieu, entrant dans le monde, dit : « Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'obla-



tion, mais vous m'avez formé un corps. Vous n'avez point agréé les holocaustes ni les sacrifices pour le péché. Alors j'ai dit : Me voici ; je viens comme il est écrit de moi à la tête de ce livre, pour faire, ô Dieu, votre volonté. « Et c'est cette volonté de Dieu qui nous a sanctifiés par l'oblation du corps de Jésus-Christ. »

C'est ainsi que l'apôtre fait voir que ce qui choquait le plus les Juifs incrédules, le scandale de la croix, est, au contraire, notre gloire et notre salut, le sacrifice prédit par les prophètes, le sacrifice divin du Pontife éternel pour la rédemption du monde. Ce qui éloignait les uns était précisément ce qui devait attacher inviolablement les autres. « C'est pourquoi, mes frères, conclut saint Paul, puisque nous avons la liberté d'entrer avec confiance dans le sanctuaire du ciel par le sang de Jésus, en suivant cette voie nouvelle et vivante qu'il nous a tracée par l'ouverture du voile de sa chair ou son côté percé, et que nous avons un grand-prêtre établi sur la maison de Dieu, approchons-nous de lui avec un cœur vraiment sincère et avec une pleine foi ; demeurons fermes et inébranlables dans la profession de notre espérance ; car il est fidèle Celui qui nous a promis. Encore un peu de temps, et Celui qui doit venir viendra, et il ne tardera pas. En attendant le juste vit de la foi. »

Ce que l'apôtre prouve par l'exemple de tous les anciens justes, à commencer par Abel, Hénoc, Noé, Abraham, jusqu'aux juges et aux prophètes, « qui, par la foi, ont conquis les royaumes, ont accompli les devoirs de la justice et de la vertu, ont reçu l'effet des promesses, ont fermé la gueule aux lions, ont arrêté la violence du feu, ont évité le tranchant des épées, ont été guéris de leurs maladies, ont été remplis de force et de courage dans les combats, ont mis en fuite les armées des étrangers, et ont rendu aux femmes leurs enfants, les ayant ressuscités après leur mort. Les uns ont été cruellement tourmentés, ne voulant point racheter leur vie présente afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection ; les autres ont souffert les moqueries et les fouets, les chaînes et les prisons. Ils ont été lapidés, ils ont été sciés ;

ils sont morts par le tranchant du glaive ; ils étaient vagabonds, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, abandonnés, affligés, persécutés ; eux, dont le monde n'était pas digne, ils ont passé leur vie errants dans les déserts et les montagnes, dans les antres et dans les cavernes de la terre.

« Cependant toutes ces personnes, à qui l'Écriture rend un témoignage si avantageux à cause de leur foi, n'ont point reçu la récompense promise, Dieu ayant voulu, par une faveur particulière qu'il nous a faite, qu'ils ne reçussent qu'avec nous l'accomplissement de leur bonheur. Puis donc que nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, dégageons-nous aussi de tout ce qui nous appesantit, et des liens du péché qui nous serrent si étroitement, et courons, par la patience, dans cette carrière qui nous est ouverte, jetant les yeux sur l'Auteur et le Consummateur de notre foi, sur Jésus, qui, après avoir souffert la croix, est maintenant assis à la droite de Dieu. Car vous ne vous êtes pas approchés, comme ceux qui reçurent la loi ancienne, d'une montagne sensible et terrestre, d'un feu brûlant, d'un nuage obscur et ténébreux, des tempêtes et des éclairs, du son d'une trompette et du bruit d'une voix formidable ; mais vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste, d'innombrables myriades d'anges, de l'assemblée et de l'Église des premiers-nés qui sont écrits dans le ciel, de Dieu qui est le juge de tous, des esprits des justes qui sont dans la gloire, de Jésus qui est le médiateur de la nouvelle alliance, et de ce sang dont on a fait l'aspersion, qui parle plus avantageusement que celui d'Abel.

« C'est lui dont la voix alors ébranla la terre, et qui cependant fait, pour le temps où nous sommes, une nouvelle promesse, disant : « J'ébranlerai encore une fois non-seulement la terre, mais aussi le ciel. » Or, en disant : « Encore une fois, » il déclare qu'il fera cesser les choses muables, comme étant faites pour un temps, afin qu'il ne demeure que celles qui sont pour toujours. C'est pourquoi, commençant déjà à posséder ce royaume qui n'est sujet à aucun changement, conservons

la grâce par laquelle nous puissions rendre à Dieu un culte qui lui soit agréable, étant accompagné de pudeur et de piété. »

L'apôtre ajoute que, dans ce culte, dans cette Église, où nous ne faisons qu'un avec les anciens justes et avec les anges, il y a un sacrifice auquel les fidèles participent par la manducation. « Nous avons un autel, dit-il (littéralement, en grec <sup>1</sup>, un lieu où l'on immole la victime), dont n'ont pas pouvoir de manger les ministres qui servent encore dans le tabernacle. » On voit qu'il parle de l'adorable sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, auquel nous participons par la communion, et qu'il appelle ailleurs la table du Seigneur.

« Obéissez à vos conducteurs, dit-il à la fin, et soyez soumis à leur autorité; car ce sont eux qui veillent pour le bien de vos âmes, comme devant en rendre compte, afin qu'ils s'acquittent de ce devoir avec joie, et non en gémissant, ce qui ne vous serait pas avantageux. Priez pour nous, afin que Dieu me rende plus tôt à vous. Que le Dieu de paix, qui a ressuscité d'entre les morts Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui, par le sang du testament éternel, est devenu le grand Pasteur des brebis, vous rende disposés à toute bonne œuvre, afin que vous fassiez sa volonté, lui-même faisant en vous ce qui lui est agréable par Jésus-Christ, auquel soit gloire dans les siècles des siècles. Amen! Je vous supplie, mes frères, d'agréer ce que je vous ai écrit pour vous consoler et vous exhorter, ne vous ayant écrit qu'en peu de mots. Sachez que notre frère Timothée est en liberté, et, s'il vient bientôt, j'irai vous voir avec lui. Saluez tous ceux qui vous conduisent, ainsi que tous les saints. Nos frères d'Italie vous saluent. Que la grâce soit avec vous tous! Amen <sup>2</sup>. »

Saint Paul ne met pas son nom dans cette épître, il n'y prend pas la qualité d'apôtre, il n'y dit mot de la vocation des gentils. C'est pour ménager la susceptibilité des Juifs, à la plupart desquels son nom seul était odieux et qui s'irritaient de voir les gentils entrer à leur place dans l'Église. Il fait plus; pour leur

plaire il leur montre Jésus-Christ même comme leur apôtre, et, s'il leur annonce l'abolition de la loi et du sacerdoce lévitique, où ils mettaient toute leur gloire, ce n'est qu'en leur faisant voir quelque chose d'infiniment plus glorieux encore dans la loi et le sacerdoce éternel de l'un d'entre eux, le Christ, Fils de David et Fils de Dieu. On le voit, il se fait tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ.

Entre les devoirs de piété qu'il leur recommande il y a celui-ci : « Souvenez-vous de vos conducteurs, qui vous ont prêché la parole de Dieu, et, considérant quelle a été la fin de leur vie, imitez leur foi <sup>1</sup>. » On pense qu'il fait allusion au martyr de saint Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem, qui fut mis à mort vers ce temps avec plusieurs autres.

Ce saint Jacques est appelé encore le frère du Seigneur. Il était fils d'Alphée et de Marie, sœur de la sainte Vierge. Voici le portrait qu'Eusèbe et saint Jérôme font de sa sainteté, d'après Hégésippe. « Il vécut toujours dans la virginité. Il était nazaréen, c'est-à-dire consacré au Seigneur, et en cette qualité il ne but jamais de vin, ni de toute liqueur capable d'enivrer, et ne coupa jamais ses cheveux. Il s'interdit l'usage du bain et des parfums, et ne mangeait rien qui eût eu vie, excepté l'agneau pascal, qui était de précepte. Il ne portait point de sandales et n'avait d'autre vêtement qu'un manteau et une tunique de lin. Il se prosternait si souvent pour prier que ses genoux et son front étaient devenus aussi durs que la peau d'un chameau. Une sainteté aussi éminente lui mérita, de la part des Juifs, le surnom de Juste <sup>2</sup>. »

Hégésippe ajoute qu'il avait le privilège d'entrer, lorsqu'il le voulait, dans cette partie du temple dont la loi ne permettrait l'entrée qu'aux seuls prêtres, et cela parce qu'il était vêtu de lin et non pas de laine; circonstance difficile à comprendre et qui a répandu beaucoup de doute sur l'autorité d'Hégésippe parmi les savants; car, si saint Jacques était de race sacerdotale, il n'avait pas besoin de privilège pour entrer dans le parvis des

<sup>1</sup> Hébr., 13, 10, θυσιαστήριον. — <sup>2</sup> Ibid., 13, 14.

<sup>1</sup> Hébr., 13, 7. — <sup>2</sup> Eusèbe, I, 2, c. 23.



prêtres; que s'il n'en était pas, comment se persuader que les grands-prêtres des Juifs lui eussent accordé ce privilège inouï par la raison qu'il était vêtu de lin ?

Quant à son martyre, voici comment le rapporte l'historien Josèphe. « Festus étant mort, Néron donna le gouvernement de la Judée à Albinus, et le roi Agrippa ôta la grande sacrificature à Joseph pour la donner à Ananus, fils d'Ananus (Ananus le père est cet Anne devant lequel fut mené d'abord Jésus-Christ). Le nouveau pontife était un homme audacieux et entreprenant, et, de plus, de la secte des saducéens, qui, dans les procès et les jugements, était, plus que tout autre, implacable et sévère. Trouvant l'occasion favorable, par la mort de Festus et l'absence d'Albinus, qui était encore en route, il assembla le conseil des juges, amena devant eux Jacques, frère de Jésus, surnommé Christ, et quelques autres, les accusa d'avoir contrevenu à la loi et les fit condamner à être lapidés. Cette action déplut extrêmement à tous ceux des habitants de Jérusalem qui avaient de la pitié et un véritable amour pour l'observation de nos lois <sup>1</sup>. » Telles sont les paroles de Josèphe, qui ajoute que, sur les plaintes de ces hommes de bien, Ananus fut menacé des derniers châtiments par Albinus et déposé par Agrippa. Josèphe a pu être témoin oculaire de ces événements. Telle était, au reste, l'idée qu'on avait de la sainteté et de la justice du bienheureux apôtre qu'au rapport d'Origène et d'Eusèbe le même écrivain n'hésita point à attribuer à l'indigne meurtre de cet homme juste les horribles calamités qui accablèrent sa nation jusqu'à la ruine entière de Jérusalem.

Hégésippe ajoute ces circonstances : « On porta l'apôtre sur la plate-forme du temple, et on voulut l'obliger à renier Jésus-Christ, en sorte que sa voix fût entendue de tout le peuple. « Ce sera là, lui dit-on, le moyen de détromper ceux qui s'égarent. » Le saint, au lieu de faire ce qu'on exigeait de lui, se mit à confesser Jésus-Christ de la manière la plus solennelle. Haussant ensuite la voix, pour être entendu d'une grande multitude de Juifs

que la fête de Pâque avait attirés à Jérusalem, il dit que ce Jésus, Fils de l'homme, qui avait été crucifié, était assis à la droite de la majesté souveraine, comme Fils de Dieu, et qu'il viendrait un jour, porté sur les nuées du ciel, pour juger tout l'univers. Les scribes et les pharisiens, transportés de fureur, s'écrièrent : « Quoi donc ! l'homme juste aussi s'est égaré ? » Ils montèrent aussitôt à l'endroit où il était et le précipitèrent en bas. L'apôtre ne mourut point de sa chute ; il eut encore la force de se mettre sur ses genoux. Dans cette posture il leva les mains au ciel et pria Dieu de pardonner à ses meurtriers, en disant comme son divin Maître : « Ils ne savent ce qu'ils font. » La populace fit pleuvoir sur lui une grêle de pierres, jusqu'à ce qu'enfin un foulon l'acheva en lui déchargeant sur la tête un coup du levier dont il se servait pour fouler les draps. Le saint fut enterré près du temple, à l'endroit même où il avait été martyrisé, et on éleva une petite colonne sur son tombeau <sup>1</sup>. »

Dans le Talmud des Juifs il est parlé plusieurs fois de Jacob ou Jacques, disciple de Jésus le Nazaréen, et de ses miracles <sup>2</sup>. On ne peut douter que ce ne soit saint Jacques, évêque de Jérusalem. Il gouverna cette Église pendant vingt-neuf ans. On ne voit pas même qu'il se soit jamais éloigné de la ville. Il y était au premier concile, il y était lorsque Paul y vint voir Pierre et lorsqu'il y revint de Corinthe. Mais si, à l'exemple du Sauveur, il ne sortit point de la Judée, il écrivit du moins aux douze tribus disséminées par tout l'univers. Son épître est appelée catholique ou universelle, parce qu'elle n'est adressée à aucune Église particulière, mais à tous les fidèles venus de la circoncision. En voici le sujet principal.

Saint Paul s'était appliqué, dans la plupart de ses lettres, à établir que, ce qui sauve l'homme, ce n'étaient point les œuvres ou observances de la loi de Moïse, telles que la circoncision, la distinction des viandes, mais la foi en Jésus-Christ, mais la foi qui opère par la charité. Il y en eut qui abusèrent de cette doctrine jusqu'à prétendre que l'homme

<sup>1</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 20, c. 8.

<sup>2</sup> Hégésippe, apud Euseb. — <sup>2</sup> Voir Bullet.

est sauvé par la foi seule, sans les œuvres de la charité chrétienne. C'est contre cette erreur principalement qu'écrivait saint Jacques.

« Ne vous y trompez donc pas, mes bien-aimés, dit-il, toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut et descend du Père des lumières, en qui il n'y a ni changement ni ombre de révolution. Car c'est volontairement qu'il nous a engendrés par la parole de la vérité, afin que nous fussions comme les prémices de ses créatures. C'est pourquoi, renonçant à toutes les impuretés et à l'abondance du péché, recevez avec docilité la parole qui a été implantée en vous et qui peut sauver vos âmes. Mais ayez soin d'observer cette parole, et ne vous contentez pas de l'écouter, vous séduisant vous-mêmes. Car celui qui écoute la parole et ne l'accomplit pas est semblable à un homme qui regarde son visage dans un miroir, et, après s'être regardé, il s'en va et oublie à l'heure même quel il était. Mais celui qui considère attentivement la loi parfaite, qui est la loi de la liberté, et qui s'y attache, n'écoulant pas seulement pour oublier aussitôt, mais faisant ce qu'il écoute, celui-là sera heureux dans ses œuvres. Si quelqu'un de vous croit avoir de la piété et ne met pas un frein à sa langue, mais séduit lui-même son cœur, sa piété est vaine. La piété pure et sans tache, aux yeux de Dieu, notre Père, est celle-ci : visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions, et se préserver de la corruption de ce siècle <sup>1</sup>.

« Mes frères, continue l'apôtre, n'asservissez point la foi que vous avez de la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ à l'acception des personnes; car s'il entre dans votre assemblée un homme qui ait un anneau d'or et un habit magnifique, et qu'il y entre aussi un pauvre avec un habit misérable, et qu'arrêtant la vue sur celui qui est magnifiquement vêtu vous lui disiez, en lui présentant une place honorable : « Asseyez-vous ici, » et que vous disiez au pauvre : « Tiens-toi là debout, ou assieds-toi à mes pieds, » n'est-ce pas là faire différence en vous-mêmes entre l'un et l'autre, et n'êtes-vous pas des juges pleins de pensées injustes ? Écoutez, mes très-chers

frères : Dieu n'a-t-il pas choisi ceux qui étaient pauvres dans ce monde pour les rendre riches dans la foi et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment ? Et vous vous déshonorez le pauvre ! Ne sont-ce-pas les riches qui vous oppriment par leur puissance et qui vous traînent devant les tribunaux ? Ne sont-ce pas eux qui blasphèment le nom auguste dont vous tirez le vôtre ? Que si vous accomplissez la loi royale de l'Écriture : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même, » vous faites bien ; mais si vous faites acception des personnes vous commettez un péché, et vous êtes condamnés par la loi comme transgresseurs. Réglez donc vos paroles et vos actions comme devant être jugées par la loi de liberté ; car celui qui n'aura point fait miséricorde sera jugé sans miséricorde ; mais la miséricorde s'élèvera au-dessus du jugement.

« Mes frères, que servira-t-il à un homme de dire qu'il a la foi s'il n'a point les œuvres ? La foi pourra-t-elle le sauver ? Que si un de vos frères ou une de vos sœurs n'ont ni de quoi se vêtir, ni ce qui leur est nécessaire chaque jour pour vivre, et que quelqu'un de vous leur dise : « Allez en paix, chauffez-vous et rassasiez-vous, » sans leur donner ce qui est nécessaire au corps, à quoi serviront vos paroles ? Ainsi la foi qui n'a pas les œuvres est morte en elle-même. Vous croyez qu'il n'y a qu'un seul Dieu, vous faites bien ; mais les démons aussi le croient, et ils en tremblent. Mais voulez-vous savoir, ô homme vain, que la foi sans les œuvres est morte ? Notre père Abraham ne fut-il pas justifié par les œuvres lorsqu'il offrit son fils Isaac sur l'autel ? Ne croyez-vous pas que sa foi coopérait à ses œuvres et que c'est par les œuvres que sa foi fut consommée ? et qu'ainsi fut accomplie cette parole de l'Écriture : « Abraham crut ce que Dieu lui avait dit, et sa foi lui fut imputée à justice, et il fut appelé ami de Dieu ? » Vous voyez donc que l'homme est justifié par les œuvres, et non par la foi seule ; car, comme le corps est mort lorsqu'il est sans âme, ainsi la foi est morte lorsqu'elle est sans œuvres <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Jacq., 1.

<sup>1</sup> Jacq., 2.



Après plusieurs instructions morales saint Jacques dit enfin : « N'ayez point d'aigreur les uns contre les autres, afin que vous ne soyez point jugés. Voilà le Juge qui est debout à la porte. Prenez pour exemple de patience dans les afflictions les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur. Voilà que nous les appelons bienheureux parce qu'ils ont souffert. Vous avez appris quelle a été la patience de Job, et vous avez vu la fin du Seigneur, que le Seigneur est plein de compassion et de miséricorde. Quelqu'un de vous est-il dans la tristesse : qu'il prie ; est-il dans la joie : qu'il chante des cantiques. Quelqu'un parmi vous est-il malade : qu'il appelle les prêtres de l'Église et qu'ils prient sur lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur. Et la prière de la foi sauvera le malade, et le Seigneur le soulagera, et, s'il a commis des péchés, ils lui seront remis <sup>1</sup>. »

Toute la tradition chrétienne a vu dans ces dernières paroles le sacrement de l'Extrême-Onction. En effet saint Jacques en marque le sujet, qui est le malade ; les ministres, qui sont les prêtres ; la matière, qui est l'huile ; la forme, qui est la prière de la foi pour le malade ; l'application de l'une et de l'autre au sujet, qui est l'onction du malade au nom du Seigneur ; l'effet pour le corps, qui est la guérison ou le soulagement de son mal ; l'effet pour l'âme, qui est la rémission de ses péchés.

Il existe encore un écrit sous le nom de Liturgie de saint Jacques ; c'est l'ordre des prières et des cérémonies du sacrifice de la messe, tel que les chrétiens de Syrie le suivent encore de nos jours, comme venant de cet apôtre. Il n'y a point de doute que saint Jacques, ayant été ving-neuf ans évêque de Jérusalem, n'y eût réglé tout ce qui regardait le culte divin, principalement le saint Sacrifice, et qu'il ne l'y eût réglé de concert avec les autres apôtres, qui y demeurèrent plusieurs années avant de se disperser dans le monde. Mais, dans ces premiers temps, ces liturgies ne s'écrivaient point ; elles se transmettaient par l'usage et de mémoire. Lors donc que, plus tard, on écrivit celle de

Jérusalem, on n'eut pas tort de l'attribuer à saint Jacques, car elle venait de lui, et il n'y avait peut-être que quelques mots ajoutés, pour confesser l'ancienne foi, d'une manière plus explicite, contre des erreurs nouvelles. Les principales Églises du monde eurent ainsi leurs liturgies écrites, qui se trouvèrent toutes conformes pour le fond, preuve sensible qu'elles venaient d'une source commune, la tradition apostolique. Le style des prières est souvent différent, le sens est partout le même, et il y a peu de variété dans l'ordre des cérémonies. Dans toutes on retrouve les mêmes parties : la lecture des Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament, l'instruction dont elle était suivie, l'oblation des dons sacrés faite par le prêtre, la préface ou exhortation, le Sanctus ou Trisagion, la prière pour les vivants et pour les morts, la consécration faite par les paroles de Jésus-Christ, l'invocation sur les dons consacrés, l'adoration et la fraction de l'hostie, le baiser de paix, l'Oraison dominicale, la communion, l'action de grâces, la bénédiction du prêtre.

A saint Jacques succéda, dans le siège de Jérusalem, son frère saint Siméon. L'on voit, dans saint Matthieu et dans saint Marc, quatre personnes honorées du titre de frères du Seigneur : Jacques et Joseph, Simon ou Siméon et Jude. On peut croire que tous les quatre ont eu la même mère, savoir, Marie, sœur de la sainte Vierge, mais non pas le même père. Le premier s'appelle expressément, dans l'Évangile, fils d'Alphée, et le dernier se nomme lui-même, dans son épître, non pas fils d'Alphée, mais Jude, frère de Jacques. Enfin Hégésippe assure positivement que le troisième était fils de Cléophas <sup>1</sup>. D'où l'on peut conclure, non sans quelque fondement, que Jacques et Joseph, toujours nommés ensemble, étaient fils d'un premier mari appelé Alphée, et leurs frères Siméon et Jude, qui toujours aussi sont joints l'un à l'autre, fils d'un second, nommé Cléophas <sup>2</sup>.

Délivré des chaînes qu'il avait portées deux ans à Césarée et deux ans à Rome, Paul exécuta sans doute le désir que nous lui avons vu témoigner aux Philippiens, à Philémon et

<sup>1</sup> *Ép. S. Jacobi*, 5, 9-15.

<sup>1</sup> Apud Euseb. — <sup>2</sup> Orsi.

aux Hébreux, et qui était d'aller les voir. Il ne paraît donc pas que ce fut en ce temps qu'il fit le voyage d'Espagne, si jamais il a fait ce voyage, dont nous n'avons pas de preuves certaines ni de tradition constante et unanime dans les anciens auteurs. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en naviguant vers l'Orient, c'est-à-dire vers la Palestine, Paul aborda à l'île de Crète ou de Candie, et qu'après y avoir fait un séjour peu long il laissa à Tite la surintendance générale de toute l'île, afin qu'il mît la dernière main à ce que la brièveté du temps ne lui avait pas permis de régler lui-même, et particulièrement afin qu'il pourvût les villes principales d'évêques doués des qualités nécessaires pour former de vrais et excellents pasteurs. De l'île de Candie on croit communément qu'il passa dans la Judée, n'y ayant aucune raison de douter qu'il ne satisfît son désir de revoir et d'embrasser ses bien-aimés frères, suivant la promesse qu'il leur avait faite d'aller les trouver promptement en la compagnie de Timothée. De la Palestine l'apôtre vint à Éphèse, d'où, après avoir laissé Timothée pour gouverner cette Église, et après avoir visité les autres de l'Asie, particulièrement Colosse, il se rendit en Macédoine. C'est de là que, suivant plusieurs, il écrivit sa première épître au même Timothée. L'on y voit, ainsi que dans celle à Tite, écrite vers la même époque, bien des choses remarquables touchant l'état et la hiérarchie de l'Église et la discipline ecclésiastique de ces temps-là.

Premièrement nous voyons dans l'une et dans l'autre, non pas un collège de prêtres, et encore moins de laïques, mais deux personnes particulières, savoir Timothée et Tite, chargés par l'apôtre de gouverner, l'un l'Église d'Éphèse, l'autre l'Église de Candie. C'est à eux en particulier qu'il prescrit les règles suivant lesquelles ils doivent se conduire dans le gouvernement ecclésiastique, principalement les ordinations d'évêques ou d'autres ministres ; promouvoir des veuves au rang de diaconesses, régler les assemblées publiques des fidèles, distribuer les biens de l'Église pour le soutien des pauvres veuves et des prêtres employés au soin des âmes ou au ministère de la parole divine ;

recevoir les accusations contre ces mêmes prêtres et les corriger lorsque, par leur mauvaise conduite, ils donnaient un scandale public ; garder le dépôt de la foi et le défendre contre les attaques, les insultes et les profanations des novateurs ; réprimer enfin l'audace et la témérité de ceux qui cherchaient à introduire dans le Christianisme différentes sectes de perdition.

Telles sont les fonctions principales du gouvernement que devait exercer, dans l'île de Candie et à Éphèse, non un collège de prêtres, mais une personne particulière, Tite et Timothée ; non pas qu'ils dussent tout faire par eux-mêmes et sans l'aide d'autres ministres, mais parce que ces coopérateurs devaient recevoir d'eux l'ordination et le pouvoir, leur être subordonnés et soumis à leur jugement et correction. Tels, évêques ou surintendants, furent Timothée à Éphèse, Tite en Candie ; Anien, successeur de saint Marc, dans Alexandrie ; Évode, de saint Pierre, dans Antioche, et Siméon, de saint Jacques, à Jérusalem. Tels étaient encore les sept anges ou évêques des principales villes de l'Asie, auxquels furent adressées les lettres consignées par saint Jean dans son Apocalypse. Dans toutes ces Églises nous voyons, non point un collège d'anges, mais un ange seul commis à leur gouvernement ; c'est uniquement à lui que s'attribue la gloire quand le troupeau se trouve en bon état ; c'est contre lui qu'éclatent les menaces si, par quelque négligence, les loups s'introduisent dans le bercail ou s'il s'y découvre quelque autre chose à reprendre. Preuve évidente que dès lors, comme dans tous les siècles subséquents, le comble de l'autorité, dans chaque Église, résidait en une seule personne, nommée quelquefois indistinctement alors *évêque* et *prêtre*, mais à qui bientôt le premier nom devint propre, afin de la mieux distinguer des simples prêtres.

Nous trouvons encore dans ces deux lettres des indices assez clairs du droit métropolitain, dont il ne semble pas qu'on puisse nier que les apôtres eux-mêmes aient jeté les fondements. Saint Paul laisse à Tite le gouvernement de toute l'île de Crète, avec le pouvoir d'établir, suivant qu'il le jugerait à propos,



des prêtres et des évêques dans ce grand nombre de villes dont elle se glorifiait alors. De même à Éphèse il accorde à Timothée d'ordonner des prêtres et des évêques, comme on peut le conclure des instructions qu'il lui donne, ainsi qu'à Tite, touchant les qualités que doivent avoir ceux qui montent à ce haut rang. Or il est naturel que l'ordination imprimât aux nouveaux ministres, pour leurs consécrateurs, le respect et la vénération que des fils ont pour leur père, et qu'entre les Églises fondées par ces évêques dans les moindres cités et les Églises établies dans les cités les plus illustres, dont elles recevaient leurs pasteurs et les ministres de la céleste doctrine, il se formât une dépendance semblable à celle où des filles sont de leurs mères, surtout si les secondes avaient été instruites dans la foi ou par les apôtres, ou par leurs plus intimes disciples. Par là même il devenait encore naturel que, dans les disputes qui s'élevaient sur la foi, les mœurs, la discipline, elles y eussent recours comme à des oracles, et qu'elles implorassent leur aide contre les prévaricateurs du sacré ministère, contre les perturbateurs de l'ordre et de la paix et contre les corrupteurs de la doctrine de l'Évangile. Nous pouvons donc regarder Tite comme métropolitain de Candie et Timothée comme métropolitain et primate, sinon de toute l'Asie proconsulaire, au moins de l'Ionie <sup>1</sup>.

L'ensemble de l'Église, dès les temps des apôtres, nous porte facilement à croire que cette juridiction de Tite en Candie et de Timothée en Asie n'était pas extraordinaire en eux, mais qu'elle a passé à leurs successeurs. Non-seulement nous voyons, dans les livres du Nouveau Testament, les Églises fondées en différentes villes et appelées de leurs noms, comme les Églises de Jérusalem, d'Antioche, d'Éphèse, de Corinthe, de Thessalonique, de Philippes, de Colosse, de Smyrne et autres; nous y voyons encore les Églises de différentes provinces également appelées de leurs noms, comme de la Judée, de la Samarie, de la Syrie, de la Cilicie, de l'Asie, du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de

la Bithynie, de la Macédoine, de l'Achaïe, etc. Il paraît donc que, comme l'unité de l'Église, en chaque cité, demandait que tous ses ministres fussent sous l'autorité et la juridiction d'un évêque, cette même unité de l'Église, en chaque province, exigeait aussi que tous les évêques de la même province se trouvassent unis sous l'autorité d'un seul chef, chargé de maintenir parmi eux la paix, la concorde et l'union, de corriger leurs manquements, et d'empêcher que la négligence ou la connivence d'aucun ne donnât moyen aux hérétiques, aux schismatiques ou aux libertins, de corrompre le bon ordre, la pureté de la foi et la sainteté des mœurs.

Ce qui a pu servir de modèle pour établir une pareille hiérarchie dans l'Église était la forme politique de l'empire romain et le gouvernement tant civil que sacré des Juifs dispersés dans l'univers. Outre les magistrats particuliers des villes, il résidait encore, dans les provinces de l'empire, des préteurs ou des proconsuls, selon qu'elles appartenaient à l'empereur ou au sénat, lesquels veillaient sur la conduite des magistrats, les assemblaient à certaines époques pour se consulter avec eux, pourvoir au bien public et maintenir la tranquillité et la paix dans leur juridiction. De même les Juifs, outre les sanhédrins établis dans certaines villes, avaient encore, dans les provinces, ceux qu'ils appelaient eux-mêmes patriarches ou primats, et dont l'autorité s'étendait à toutes les synagogues et à tous les sanhédrins de ces provinces. Pourquoi donc l'Église, sortie de la synagogue et propagée dans l'empire, n'aurait-elle pas adopté une forme de gouvernement aussi naturelle et aussi propre à faire de tous les fidèles un seul corps, moyennant la communion de ses principaux membres avec l'Église de Rome, source et centre de l'unité, de même que la subordination de tous les magistrats des provinces à Rome, et la dépendance des sanhédrins provinciaux du grand sanhédrin de Jérusalem, faisait de tout le monde un même empire et de tous les Juifs un seul corps de religion ?

Or, quelle fut l'ordination de ceux qui étaient destinés au gouvernement des Églises, nous le trouvons dans la même épître. Il y

<sup>1</sup> Orsi, t. 1, l. 2.

avertit Timothée de ne rendre point infructueuse la grâce qu'il avait reçue par l'imposition des mains du *presbytère*, comme il écrit, et principalement, ainsi qu'il est à conclure de sa seconde lettre, par l'imposition de ses propres mains. Encore que Timothée fût appelé du Ciel à la dignité épiscopale par une révélation particulière, que l'apôtre appelle prophétie, néanmoins elle ne lui conférait ni le caractère épiscopal, ni le pouvoir d'en exercer le sacré ministère; ce caractère, cette grâce, ce pouvoir lui furent donnés seulement alors que l'apôtre, avec les autres évêques, invoquant sur lui l'Esprit-Saint pour le remplir de force, de charité et de prudence, lui imposa les mains. C'est pourquoi toutes les Églises du monde ont regardé toujours cette cérémonie sainte comme un signe sensible et efficace de la grâce divine, et par conséquent comme un des sacrements de la nouvelle loi institués par Jésus-Christ; toujours elles ont tenu pour indubitable que les ministres élus pour le gouvernement des Églises n'avaient, sans l'imposition des mains, ni le caractère ni la grâce de leur ordre; toujours elles ont regardé les évêques comme les ministres ordinaires de l'ordination, et par conséquent comme intrus dans le sacré ministère et comme de purs laïques ceux qui ne pouvaient faire remonter la succession de leur sacerdoce jusqu'aux apôtres.

En effet non-seulement saint Paul rappelle dans son épître que, par l'imposition de ses mains, il a ordonné évêque Timothée, mais il y suppose encore qu'avec le même rite Timothée devait lui-même ordonner d'autres évêques et prêtres; aussi l'avertit-il de ne se hâter point d'imposer les mains à personne.

Avec la dignité et le caractère épiscopal les apôtres confiaient encore et recommandaient, à ceux de leurs disciples qu'ils préposaient au gouvernement des Églises, le sacré dépôt de la doctrine du Christ, afin de la garder et de la défendre, sans permettre jamais que des hommes impies, téméraires et amateurs de nouveautés, ou en violassent l'intégrité, ou en altérassent la sainteté, ou en corrompissent l'intelligence. De là vient que Paul, dans les deux épîtres dont nous parlons et dans la seconde au même Timothée, les ex-

horte si souvent et les conjure de rester fermes dans la doctrine qu'ils avaient apprise de lui et qu'il leur avait confiée en présence d'un grand nombre de témoins; d'y conformer leur conduite propre, ainsi que l'instruction des fidèles; de ne se borner point à réprimer, détester et chasser de la maison de Dieu ceux qui niaient ouvertement la résurrection de la chair ou quelque autre article de la foi, comme ceux qui condamnaient l'usage du mariage ou des choses que Dieu a créées pour notre nourriture, mais de fuir encore, d'éloigner et de bannir de l'Église les questions vaines et inutiles, les discours et disputes extravagantes et puériles, que certains esprits inquiets, turbulents et ambitieux, hommes sans autorité et sans mission, faux philosophes, faux apôtres, cherchaient dès lors à introduire, comme si en des disputes pareilles consistait la substance de la divine sagesse, et que ce ne fût point assez pour le salut des vérités que prêchaient l'apôtre et ses disciples.

Enfin saint Paul veut non-seulement que les évêques veillent au dépôt de la foi et à la substance des enseignements catholiques, mais qu'ils condamnent encore les profanes nouveautés de paroles et les oppositions d'une soi-disant *gnose* ou science, se pouvant aisément, sous de nouvelles expressions, introduire des doctrines nouvelles. Ce sacré dépôt, qu'avec l'imposition des mains et l'ordination les apôtres confiaient à leurs disciples, fut transmis fidèlement par ceux-ci à leurs successeurs. Aussi, de même que toujours on a tenu pour faux pasteurs ceux qui ne pouvaient faire remonter leur ordination jusqu'aux apôtres, de même a-t-on regardé comme de faux docteurs et des maîtres de perdition ceux qui interrompaient ou troublaient la tradition de leurs Églises et déviaient de la doctrine que leurs prédécesseurs avaient reçue originairement des apôtres et les apôtres de Jésus-Christ. C'est pourquoi les Pères, afin de confondre les novateurs et de les convaincre de nouveauté, recouraient toujours à la succession des légitimes pasteurs, au moyen desquels la tradition s'était conservée dans les Églises, spécialement dans les Églises apostoliques, et principalement



dans celle de Rome, avec laquelle, à cause de sa principauté et parce qu'elle était la pierre contre laquelle ne pouvaient jamais prévaloir les puissances de l'enfer, devaient s'accorder, dans les dogmes, toutes les Églises du monde.

Quand l'apôtre écrivit sa première épître à Timothée il était déterminé à passer de nouveau en Asie et à aller le trouver à Éphèse. Écrivant ensuite à Tite, il lui ordonne de venir sans délai le rejoindre à Nicopolis, lorsqu'il lui aurait envoyé Artémas et Tychyque, peut-être pour avoir soin, pendant son absence, des Églises de Candie. C'est à Nicopolis qu'il avait résolu de passer l'hiver ; en conséquence il veut qu'en attendant il lui envoie un certain Zénas, jurisconsulte, dont il n'est point fait mention ailleurs, mais dont la mémoire est célébrée dans les *Ménées* des Grecs et dans plusieurs martyrologes. Nous ne savons de quelle Nicopolis l'apôtre a parlé en cet endroit, si c'est de celle qui était située sur le golfe d'Ambracie, en Épire, comme le veulent quelques-uns, ou bien d'une autre Nicopolis, en Thrace, sur le Nessus, comme le veulent d'autres. Quoiqu'il en soit, il est certain que Paul accomplit sa résolution de retourner en Asie, et c'est dans ce dernier voyage que quelques-uns croient qu'il souffrit, à Antioche, à Icone et à Lystre, les persécutions et les travaux dont il parle dans sa seconde épître à Timothée.

Après avoir satisfait le désir de revoir et de visiter les principales Églises de l'Asie l'apôtre partit pour Rome, ayant, à ce qu'il paraît, pour compagnons de son voyage, Démas, Crescent, Tite, Luc, Tychyque, Éraste et Trophime. En effet, invitant Timothée à venir promptement à Rome et à amener avec lui Jean-Marc, il lui fait entendre que Luc était demeuré seul avec lui, Démas l'ayant abandonné par attachement aux biens de ce siècle, Crescent étant parti pour la Galatie ou la Gaule, car c'est en grec le même nom, et Tite pour la Dalmatie, sans doute pour y annoncer l'Évangile. Quant à Tychyque, Éraste et Trophime, il avait envoyé le premier à Éphèse ; le second était resté à Corinthe, où il avait exercé autrefois la charge de questeur ou trésorier de la ville, et le troisième il l'avait laissé malade à Milet. Outre Milet et

Corinthe, nous savons encore que, dans ce voyage, l'apôtre passa par Troade ; car il y avait laissé, chez Carpus, un manteau, des livres et des parchemins, qu'il prie Timothée de lui apporter à Rome.

Nous ne savons si c'est avant ou après saint Paul, ou bien avec lui, que, vers ce temps, saint Pierre lui-même revint en Italie et à Rome. Ce qui est certain et attesté par toute la tradition, c'est que, vers les dernières années de Néron, les deux apôtres furent à Rome, y prêchèrent la foi de Jésus-Christ, y affermirent l'Église, y étendirent la religion, y gagnèrent au Ciel un grand nombre d'élus, y souffrirent de nombreuses et violentes persécutions, et y reçurent enfin, par une mort glorieuse, la couronne et la palme du martyre. Leur voyage fut précédé de révélations du Saint-Esprit, qui leur commanda de se porter dans cette ville comme au champ de leurs derniers combats et de leur triomphe. Si jamais l'Église romaine avait eu besoin de leur assistance, ce fut certainement alors.

Néron, dégoûté de la rusticité et de la trop grande simplicité des anciens édifices de Rome, du peu de largeur et d'alignement des rues, ou bien voulant, par pur caprice et brutalité, se donner le divertissement d'un aussi nouveau et aussi cruel spectacle, dans l'espoir encore de s'approprier, par ce moyen, les immenses trésors et les choses précieuses qu'on viendrait à découvrir sous les décombes, prit l'étrange et barbare résolution de livrer cette métropole de l'univers aux flammes. L'incendie dura six jours ; les ravages en furent si terribles que, des quatorze quartiers qui partageaient Rome alors, quatre seulement demeurèrent intacts ; trois furent totalement détruits, et dans les sept autres il ne resta que quelques débris de maisons brûlées. Le tyran contemplait cette horrible tragédie du haut d'une tour, et, vêtu d'un habit de théâtre, chantait un poème qu'il avait composé sur la prise de Troie. Mais bientôt, revenu peut-être quelque peu de sa frénésie, il commença à rougir d'une action si détestable et fit ce qu'il put pour se laver de cette infamie et ôter au peuple la persuasion que c'était lui l'auteur de cet affreux désastre. Comme il ne pouvait y parvenir par

aucun moyen, les Romains étant trop persuadés du contraire, il voulut en faire retomber l'odieux sur les chrétiens.

Nous avons déjà vu, par Tacite et Suétone, quelle idée les païens se formaient des chrétiens. Ces deux historiens les représentent comme une secte pernicieuse, digne de la haine du genre humain, enfantée d'abord en Judée par Christ, que Ponce-Pilate fit mettre à mort, répandue ensuite à Rome même, où, comme dans une commune sentine, se rassemblaient toutes les infamies de l'univers.

Se flattant donc qu'on croirait facilement, de gens aussi détestés, toute sorte de mal, le tyran rejeta sur eux l'effroyable incendie. Il fit arrêter d'abord ceux qui faisaient une profession plus ouverte du Christianisme, et, par leur moyen, en ayant découvert une immense multitude d'autres, il les condamna tous aux plus horribles tourments. Les uns, couverts de peaux de bêtes, étaient déchirés et dévorés par des chiens, d'autres mis en croix ; ceux-là enveloppés de poix ou d'autres matières combustibles, et attachés le long des rues à des pieux qui leur perçaient la gorge ; puis, le jour tombant, on y mettait le feu, afin que, se consumant insensiblement, ils servissent de flambeaux nocturnes. Pendant ce temps Néron, habillé en cocher, célébrait dans ses jardins les jeux du cirque, et, entouré de la plus ville populace, conduisait lui-même un char à la lueur de ces torches funestes <sup>1</sup>. Ce triste spectacle, auquel fait allusion Juvénal dans sa première satire, toucha de compassion les gentils mêmes ; ils ne pouvaient voir sans peine immoler des malheureux, non point à l'utilité publique, mais au cruel divertissement d'un seul homme.

Telle fut la première persécution qu'eut à souffrir l'Église bâtie sur la pierre ; l'enfer s'essaya, par Néron, à prévaloir contre elle ; mais c'est de ce premier champ de bataille, de Rome, que depuis lors cette Église gouverne l'univers. Ceux qui l'ont attaquée dans la suite des siècles, politiques, hérétiques, schismatiques, athées, n'ont pas plus réussi que leur devancier Néron.

L'on ignore si durant le feu de cette persé-

cution les saints apôtres étaient à Rome. Ce qu'il y a de certain c'est qu'ils y vinrent environ ce temps, sans doute par une inspiration du Ciel, pour y encourager les fidèles par leur présence, soutenir l'Église ébranlée par un si terrible ouragan, et réparer, par des conversions plus nombreuses encore, les pertes qu'elle venait de faire, si toutefois les victoires et les couronnes des martyrs sont pour l'Église des pertes, et non pas plutôt des richesses. Il paraît certain, d'ailleurs, que, si Paul se trouvait à Rome pendant que Néron déchaînait sa fureur contre les chrétiens, il ne fut pas mis dans les fers. Tacite nous apprend que Néron fit arrêter ceux d'abord qui faisaient profession plus ouverte et se glorifiaient d'être chrétiens. Or, si l'apôtre fût tombé alors en son pouvoir, il est sans doute qu'il l'eût immolé des premiers à sa fureur. Peu après, écrivant sa seconde épître à Timothée, le saint lui apprend qu'il vient d'être présenté au tyran, qu'avec la grâce de Dieu il a si bien défendu sa cause lui-même qu'il a été préservé de la gueule de ce farouche lion, afin qu'il pût achever sa carrière apostolique et faire entendre aux nations diverses qui affluaient à Rome, comme au centre de l'empire, les oracles de l'Évangile. Cela nous porte à croire plutôt que, la fureur, les lamentations et le tumulte du peuple s'étant apaisés à la vue des nouveaux édifices qui s'élevaient beaucoup plus magnifiques sur les ruines des anciens, la persécution excitée contre les chrétiens à l'occasion de cet incendie cessa également, la Providence disposant ainsi les choses afin que les princes des apôtres eussent la facilité d'étendre la religion et de l'affermir encore mieux à Rome avant leur martyre. Certainement, si, lorsque saint Paul parut pour la première fois devant Néron, les chrétiens eussent été persécutés comme chrétiens et comme des sectaires voués à la mort par la haine du genre humain, il n'aurait eu aucun motif de se plaindre de n'avoir été, dans cette occasion, assisté par personne <sup>1</sup> ; il n'aurait pu se justifier ni se défendre ; nul moyen alors d'échapper aux griffes de ce lion furieux.

Il est à croire que saint Paul fut alors mis

<sup>1</sup> Tacite, *Annal.*, l. 15. Suét., *Néron*.

<sup>2</sup> Tim., 4, 16.



en prison sous un autre prétexte que la profession et la prédication de la foi chrétienne. Autrement quelle assistance auraient pu lui prêter, dans sa défense publique devant le tyran, les chrétiens dont il se plaint, qui, pouvant quelque chose à la cour de César, l'avaient abandonné et laissé seul sous les ongles de cette bête? Comme saint Clément, dans sa célèbre épître aux Corinthiens, attribue la première cause du martyre des saints apôtres à la jalousie et à l'envie, il peut se faire que notre saint ait été mis en prison, cette fois encore, par l'envie et les menées des Juifs, qui l'auront représenté comme un homme séditieux, une cause de tumulte et de scandales <sup>1</sup>.

Quoi qu'il en soit, il est certain que, pendant qu'il se trouvait dans les chaînes pour Jésus-Christ, l'apôtre écrivit à Timothée sa seconde épître. Il l'y engage à venir à Rome et à ne point rougir de lui quoique captif, attendu qu'il souffrait comme prédicateur, maître et apôtre des nations, fonctions qu'il exerçait dans les liens mêmes. « Car, dit-il, la parole de Dieu n'est point liée ; » c'est-à-dire les gentils n'ont pu m'ôter le courage et la liberté de l'annoncer même dans les chaînes.

Cette lettre est jointe aux deux précédentes, savoir, la première au même Timothée et celle à Tite. L'apôtre l'y exhorte de nouveau à ne point laisser oisive la grâce qu'il avait reçue par l'imposition de ses mains ; à garder le dépôt de la foi, des traditions, de la saine doctrine, et jusqu'au modèle des paroles saines qu'il a entendues de lui, afin de pouvoir éviter et condamner les profanes nouveautés de paroles ; à confier ce sacré dépôt à des personnes capables, par leur intégrité et leur talent, d'en instruire les autres ; à fuir les disputes de mots, les questions sottes et inutiles, qui ne peuvent que scandaliser les auditeurs.

Il l'avertit de nouveau qu'il ne manquera jamais d'y avoir dans le monde, et même dans l'Église, des hommes amateurs d'eux-mêmes, ambitieux, superbes, impies, ingrats, dénaturés, désobéissants, pleins de convoitises et vides d'une affection sincère, ennemis

de la paix, traîtres et insolents, livrés à leurs plaisirs. « Tels sont, dit-il, ceux qui, contents d'une apparence de piété, sans en connaître la vertu ni l'esprit, s'insinuent dans les maisons, gagnent et rendent comme leurs esclaves quelques femmelettes, chargées de péchés et entraînées par des passions diverses. »

Dans ces paroles nous voyons un portrait vivant des disciples de Simon le Magicien, des nicolaïtes et de toute la lie des anciens et nouveaux gnostiques, enfin de tous les hérétiques en général ; car, remplis d'eux-mêmes, et couvrant du vain prétexte d'une apparente piété leurs passions réelles, presque toujours ils ont employé le moyen des femmes pour propager leurs sectes de perdition. Contre de pareils séducteurs, hommes turbulents et corrompus, persécuteurs de tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ, l'apôtre exhorte et conjure son cher Timothée de tenir ferme aux vérités qu'il avait apprises et déposées dans son cœur ; de les prêcher avec un zèle, une application et une liberté entière, employant les exhortations, les prières, les reproches et les menaces ; opposant le roc immuable de la saine doctrine à ce torrent de faux docteurs, qui, avec une doctrine douce et agréable, entraînent facilement la multitude, toujours plus avide d'entendre des fables et ce qui flatte ses passions que la vérité.

Outre les personnes dont il a été parlé plus haut, l'apôtre fait encore, dans cette épître, l'éloge d'Onésiphore, qui l'avait assisté souvent. Sans compter les amitiés qu'il en avait reçues à Éphèse, et que Timothée devait bien connaître, il lui apprend que, quand il fut venu à Rome, il le chercha avec empressement, et, l'ayant trouvé, le visita un grand nombre de fois. Il le loue de n'avoir point rougi de ses chaînes, c'est-à-dire de n'avoir point rougi de traiter familièrement avec un homme enchaîné pour Jésus-Christ. Onésiphore avait passé peu auparavant à l'autre vie ; aussi l'apôtre prie-t-il le Seigneur d'user de miséricorde d'abord envers sa famille et ensuite envers lui-même au jour du jugement <sup>1</sup>, confirmant ainsi, par son exemple,

<sup>1</sup> Orsi, t. <sup>1</sup>, l. 2.

<sup>1</sup> 2 Tim., 1, 16-18, et 4, 19.

la doctrine et tradition constante, la coutume universelle de l'Eglise de prier pour les morts. Il fait encore une honorable mention de Prisque ou Priscille et Aquila, loués déjà ailleurs; d'Eubulus, sur qui les divines Écritures ne donnent pas d'autres renseignements; de Pudens, dans la maison duquel on tient par tradition que saint Pierre a logé et célébré les divins mystères; aussi a-t-elle été regardée comme la première église de Rome, consacrée au culte divin, par le prince même des apôtres; dans le quartier où est aujourd'hui l'église sous le titre de Saint-Pierre-aux-Liens, ou, comme d'autres veulent, celle de Sainte-Pudentienne; de Linus, que nous verrons en son lieu avoir succédé immédiatement à saint Pierre dans la chaire de Rome; enfin de Claudiaque plusieurs ont cru la femme de Pudens.

Mais, s'il se loue de ceux-ci, il se plaint de tous les Asiatiques qui étaient à Rome, notamment de Phigelle et d'Hermogène, pour l'avoir entièrement abandonné au temps de sa prison. Il rappelle encore avec douleur l'apostasie d'Hyménée et de Philète, qui, séduits par les disciples de Simon, soutenaient que la résurrection promise était arrivée déjà et niaient par conséquent la résurrection future des corps. Finalement il se plaint d'un certain ouvrier nommé Alexandre, dont il dit avoir souffert beaucoup de mal, et il prédit que le Seigneur le traitera selon ses œuvres. Si c'est le même Alexandre dont il est fait mention dans les Actes lors du tumulte excité à Éphèse par les gentils, et qui fut poussé dans le théâtre par les Juifs afin de plaider leur cause, il faudra dire que de Juif il était devenu chrétien, mais n'avait pas persévéré dans la sincérité de la foi. En conséquence, comme déjà il l'avait écrit une première fois au même Timothée, l'apôtre l'avait livré au pouvoir de Satan, afin qu'il apprît à ne blasphémer point. Mais, n'ayant pas profité de ce châtement médical, étant devenu, au contraire, tel qu'un malade non-seulement incurable, mais furieux, persécuteur de son médecin et ennemi déclaré de sa doctrine, saint Paul enjoint de nouveau à son bien-aimé disciple de le tenir éloigné de sa communion, pour qu'il n'infectât point le troupeau de la contagion de son hérésie<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> 2 Tim.

Cette épître est justement regardée comme le dernier testament du saint apôtre, car il l'écrivit lorsqu'il se considérait comme une victime déjà conduite au pied de l'autel, arrosée déjà des libations solennelles; lorsque, déjà certain d'être dégagé prochainement des liens du corps, il se glorifiait d'être désormais à la fin de sa glorieuse carrière, au terme de ses combats et sur le point de recevoir la couronne de justice. C'est pourquoi il presse Timothée, non pas une, mais deux fois, de venir promptement le trouver, et de venir avant le printemps, amenant avec lui Jean-Marc, parce que son ministère lui était très-utile.

Dans le même temps, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, le prince des apôtres était lui-même à Rome, y jouissant d'une liberté entière, quoiqu'il s'appliquât avec non moins de zèle que Paul à affermir l'Eglise, à étendre l'empire de la foi, à combattre les superstitions, à renverser l'impiété, à faire la guerre au vice et à mettre en crédit la vertu. Aussi peut-on regarder comme un miracle signalé de la Providence que, sous un prince tel que Néron, saint Pierre pût non-seulement vivre à Rome, mais s'y trouver libre, au point qu'il lui fût permis d'en venir à un combat public et solennel avec l'enfer, et de remporter sur lui, en la présence même du tyran, une glorieuse victoire.

Néron s'adonnait avec passion à la magie. Nous apprenons de Pline<sup>1</sup> qu'il imaginait par ses enchantements commander même à ses divinités. Si, pour saisir les plus secrets mystères de l'art, il fallait les chercher dans les entrailles fumantes des victimes humaines, ce n'était là pour Néron qu'un des charmes de l'étude. Les maîtres les plus habiles étaient d'ailleurs à sa disposition. Jamais les édits les plus sévères n'avaient pu entièrement purger Rome des Chaldéens, astrologues et autres gens adonnés à ces arts exécrables, qui trouvaient toujours de puissants protecteurs. Lorsque l'empereur lui-même les protégea, ils accoururent de toutes les parties de l'univers. Tiridate, forcé vers ce temps, par Corbulon, d'aller à Rome pour recevoir, de la main de César, la couronne d'Arménie, y vint

<sup>1</sup> Pline, *Hist. nat.*, l. 30, c. 2.



avec un grand nombre de mages ou magiciens, soit qu'il fût lui-même de leur profession, soit peut-être encore pour faire plaisir à l'empereur, auquel il communiqua tous les mystères de la secte.

Simon le Magicien ne pouvait laisser échapper une aussi belle occasion de faire admirer ses prestiges à Rome. Son principal but était de décréditer les miracles des apôtres, de s'opposer aux progrès de la religion chrétienne, de décrier la doctrine de Jésus-Christ et de ses disciples, et de se faire regarder lui-même comme quelque chose de supérieur à l'homme, comme une vertu divine descendue du ciel pour délivrer les hommes de la corruption et les conduire à l'immortalité de la gloire. Plein de ces idées l'imposteur se vanta qu'il s'élèverait dans l'air en la présence de l'empereur et du peuple, et, comme il tenait saint Pierre pour son capital ennemi, afin de le couvrir de confusion, il voulut qu'on le conduisit par force au théâtre, pour qu'il vît de ses propres yeux la gloire de ce Simon qu'il décriait tant. Il commença de voler en effet, soulevé en l'air par ses démons, et accompagné des acclamations de tout le théâtre, qui, dès lors, ne le regardait plus comme un homme, mais comme un dieu. Cependant Pierre, intérieurement prosterné devant le Dieu à qui sont assujetties malgré elles les puissances de l'air, le suppliait humblement d'ôter la force aux démons et de confondre ce superbe usurpateur de sa gloire. Le Très-Haut exauça les humbles prières de son serviteur; le magicien, abandonné de ses démons, tomba du haut des airs, se fracassa les jambes et devint la risée de la foule.

Outre les auteurs chrétiens qui, d'après Arnobe, écrivain du troisième siècle<sup>1</sup>, ont célébré tout d'une voix cette victoire du prince des apôtres, nous trouvons encore, dans les auteurs païens, des choses qui paraissent fort en confirmer la vérité. Et d'abord, pour que personne ne regarde comme incroyable le vol de Simon le Magicien, Cléodème atteste, dans Lucien, qu'après avoir traité lui-même de ridicule et de fabuleux ce

qu'on lui racontait en ce genre des magiciens, il avait changé d'opinion en voyant, de ses propres yeux, un certain barbare du Nord et voler, et se promener sur l'eau, et marcher à pas lents au milieu des flammes. Néron, curieux de voir lui-même un pareil spectacle, comme le raconte Dion Chrysostome<sup>1</sup>, trouva qui s'offrit à le satisfaire; aussi le combla-t-il de caresses, et, pendant qu'il se disposait à sa grande entreprise, le fit-il traiter splendidement à sa cour. Que ce nouvel Icare en vint finalement des promesses à l'effet, qu'il tentât un jour de voler, qu'il commençât même à se soulever en l'air, nous le voyons dans la vie de Néron, par Suétone<sup>2</sup>, qui ajoute qu'après les premiers efforts il tomba, et si près de l'empereur que le manteau impérial fut taché de son sang. Choses qui toutes s'accordent parfaitement, du moins quant à la substance du fait, avec ce que racontent les écrivains ecclésiastiques du vol et de la chute de Simon le Magicien.

Après cet événement Néron commença non-seulement à mépriser les magiciens, mais encore à les haïr et à les persécuter, et, parce qu'un grand nombre de philosophes étaient adonnés à la magie, ou bien parce que, devenant lui-même chaque jour plus furieux et plus brutal, il voulut exterminer jusqu'à l'ombre de la vertu pour se livrer, sans aucune retenue, à l'impiété et au vice, il se mit encore à persécuter les philosophes, fit emprisonner et mettre à mort nombre de gens de bien, parce que, dans une ville et une cour aussi corrompues, ils menaient une vie quelque peu sobre et honnête, suivant principalement les maximes de la philosophie stoïcienne<sup>3</sup>.

A l'un et à l'autre titre les chrétiens, et spécialement les apôtres, ne pouvaient n'être point compris dans cette persécution; car, d'une part, ils faisaient profession de la plus sublime philosophie et ramenaient les hommes à la pratique des plus pures et plus parfaites vertus, et, de l'autre, à cause des miracles qu'ils opéraient, ils passaient dans l'esprit des gentils pour auteurs de maléfices et coupables de superstition et de magie. Il

<sup>1</sup> Arnobe, *contra Gent.*, 1, 2.

<sup>1</sup> *Orat.*, 21. — <sup>2</sup> Suét., *Néron*, c. 2. — <sup>3</sup> Orsi, t. 1, l. 2.

se réveilla donc de nouveau dans le cœur du tyran la rage contre les chrétiens, spécialement contre saint Pierre, et l'ordre de l'arrêter ne pouvait tarder longtemps. En conséquence les fidèles, craignant pour une vie si précieuse à l'Église, se mirent à le conjurer avec larmes de sortir incontinent de Rome et de se soustraire aux griffes de ce lion furieux qui cherchait sa mort. A la fin le bon pasteur céda aux instances réitérées de ses brebis inquiètes<sup>1</sup>. Quoiqu'il sût qu'il devait dans peu répandre à Rome son sang et perdre la vie, il pouvait douter néanmoins que l'époque de son martyre fût aussi proche, et voulut, dans ce doute, consoler les fidèles qui l'engageaient avec tant d'amour et de sollicitude à partir. Mais, à peine sorti de Rome, il vit Jésus-Christ dirigeant ses pas du côté de la ville. Lui ayant demandé où il allait : « Je vais à Rome, lui dit le Seigneur, pour y être crucifié de nouveau. » Saint Pierre comprit aussitôt le sens de ces paroles. Comme Jésus-Christ ne pouvait être de nouveau crucifié dans sa propre personne, il entendit sans peine que le temps approchait où cela devait s'accomplir dans la personne de son vicaire ; il rentra donc dans la ville avec plus de promptitude qu'il ne s'était laissé persuader d'en sortir.

Ne pouvant donc plus douter de sa mort prochaine, il ne se borna point à exercer les derniers actes de sa sollicitude pastorale à l'égard des chrétiens de Rome, il voulut encore rappeler ses instructions aux fidèles du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie et de la Bithynie, ou plutôt à tous les fidèles en général, en leur écrivant une seconde épître. Ce sont les derniers adieux d'un père à ses enfants, d'un pasteur à ses ouailles ; ses avis embrassent tous les siècles.

« Simon Pierre, serviteur et apôtre de Jésus-Christ, à ceux qui ont reçu, comme nous, le précieux don de la foi par la justice de Jésus-Christ, notre Dieu et notre Sauveur, que la grâce et la paix croissent en vous de plus en plus par la connaissance parfaite de Dieu et de Jésus-Christ, Notre-Seigneur !

Comme sa divine puissance nous a donné

toutes les choses qui regardent la vie et la piété, en nous faisant parfaitement connaître Celui qui nous a appelés par sa propre gloire et par sa propre vertu, et nous a ainsi communiqué les grandes et précieuses grâces qu'il avait promises, pour vous rendre, par ces grâces, participants de la nature divine, si vous fuyez la corruption qui règne dans le monde par la concupiscence, vous devez aussi, de votre part, apporter tout le soin possible pour produire dans votre foi la vertu, dans la vertu la science, dans la science la tempérance, dans la tempérance la patience, dans la patience la piété, dans la piété l'amour fraternel, dans l'amour fraternel la charité. Car, si ces vertus se trouvent en vous et qu'elles y croissent de plus en plus, elles feront que la connaissance parfaite que vous avez de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne sera point stérile et infructueuse. Mais celui en qui elles ne sont point est un aveugle, un homme à vue courte, qui a oublié de quelle sorte il a été purifié des péchés de sa vie passée. Efforcez-vous donc de plus en plus, mes frères, d'affermir votre vocation et votre élection par des bonnes œuvres ; car, agissant de cette manière, il ne vous arrivera jamais de manquer votre but, et Dieu vous fera entrer avec une grande abondance de mérite dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

« C'est pourquoi je ne cesserai point de vous faire ressouvenir de ces choses, quoique vous soyez confirmés dans la vérité dont je vous parle, croyant qu'il est bien juste que, pendant que je suis dans ce corps comme dans une tente, je vous réveille en vous en renouvelant le souvenir, certain que, dans peu de temps, je dois quitter cette tente, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ me l'a fait connaître. Mais j'aurai soin que, même après ma mort, vous puissiez toujours vous remettre ces choses en mémoire. Au reste, ce n'est point en suivant des fables et des fictions ingénieuses que nous vous avons fait connaître la puissance et la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais c'est après avoir été nous-mêmes les spectateurs de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père l'honneur et la gloire lorsque, de la nuée où la gloire

<sup>1</sup> Origène, *in Joann.*, c. 21. Ambr., *Sermon*, 68.



de Dieu paraissait avec tant d'éclat, cette voix fut entendue : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le. » Et nous entendîmes nous-mêmes cette voix qui venait du ciel lorsque nous étions avec lui sur la sainte montagne. Nous avons encore quelque chose de plus affermi que notre témoignage : c'est la parole des prophètes, à laquelle vous faites bien de regarder comme à une lampe qui luit dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour commence à paraître et que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs, étant persuadés, avant toutes choses, que nulle prophétie de l'Écriture ne se fait par une interprétation particulière. Ce n'est point de la volonté des hommes que sont venues les prophéties ; mais c'est par le mouvement du Saint-Esprit que les saints hommes de Dieu ont parlé.

« Cependant il y a eu aussi de faux prophètes parmi le peuple, comme il y aura parmi vous de faux docteurs, qui introduiront des sectes de perdition, et qui, reniant le Seigneur qui les a rachetés, attireront sur eux une ruine soudaine. Et beaucoup les suivront dans leurs débauches, et à cause d'eux on blasphémara contre la voie de la vérité. Dans leur avarice ils trafiqueront de vous par des discours artificieux ; mais depuis longtemps le jugement qui les menace s'avance et leur perdition ne sommeille pas. Car si Dieu n'a point épargné les anges qui ont péché, mais les a précipités dans le tartare, où ils sont enchaînés dans les ténèbres, pour être tourmentés et réservés jusqu'au jour du jugement ; s'il n'a point épargné le monde des premiers temps, mais n'a sauvé que sept personnes avec Noé, prédicateur de la justice, en amenant les eaux du déluge sur le monde des pervers ; s'il a puni les villes de Sodome et de Gomorrhe en les ruinant de fond en comble, en les réduisant en cendres pour les faire servir d'exemple à ceux qui vivraient dans l'impiété... ; à plus forte raison punira-t-il les hommes qui suivent les impures convoitises de la chair, qui méprisent la domination, qui sont audacieux, pleins d'eux-mêmes, et qui ne craignent pas de blasphémer les puissances, tandis que les anges, quoique

supérieurs en force et en pouvoir, ne se condamnent point les uns les autres avec des paroles de blasphème et de malédiction. Mais ceux-ci, semblables à des animaux sans raison, qui sont nés pour être la proie des hommes qui les font périr, attaquant par leurs blasphèmes ce qu'ils ignorent, périront dans les désordres honteux où ils se plongent et recevront la récompense de leur iniquité. Ils estiment la volupté, les délices de leur vie ; ils ne sont qu'opprobre, infamie, s'abandonnant à la dissolution dans les agapes qu'ils célèbrent avec vous. Leurs yeux sont pleins d'adultères et insatiables de crime ; ils attirent à eux les âmes légères et inconstantes ; leur cœur s'est exercé dans l'avarice ; ce sont des enfants de malédiction ; ils ont quitté la voie droite et se sont égarés en suivant la voie de Balaam, fils de Bosor, qui aima la récompense de l'iniquité, mais qui fut châtié de son injuste dessein lorsqu'un animal accoutumé au joug et muet, faisant entendre une voix humaine, réprima la folie de ce prophète. Ce sont des fontaines sans eau, des nuées agitées par des tourbillons ; la profondeur des ténèbres leur est réservée. Car, en tenant des discours pleins d'orgueil et de vanité, ils amorcent, par les désirs de la chair et les voluptés sensuelles, ceux qui ne s'éloignent que médiocrement de ceux qui vivent dans l'erreur. Ils leur promettent la liberté, étant eux-mêmes esclaves de la corruption, puisque quiconque est vaincu devient esclave de celui qui l'a vaincu. Car si ceux qui, par la connaissance de Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Sauveur, s'étaient retirés de la corruption du monde, se laissent vaincre et s'y engagent de nouveau, leur dernier état devient pire que le premier. En effet il eût mieux valu pour eux qu'ils n'eussent point connu la voie de justice que de retourner en arrière après l'avoir connue et d'abandonner la loi sainte qui leur avait été donnée par tradition. Mais il leur est arrivé ce que dit un proverbe très-véritable : Le chien est retourné à son vomissement, et : Le pourceau lavé s'est vautré de nouveau dans la boue. »

Saint Pierre parle ici des gnostiques. Leur nom signifie *éclairés, illuminés*. Tout consis-

taient, suivant eux, dans la science ; la foi et la vertu n'étaient que pour le vulgaire. Se regardant comme plus savants que les autres, ils reniaient Jésus-Christ comme Seigneur et Dominateur suprême, méprisaient la hiérarchie des anges véritables et introduisaient des généalogies fabuleuses, interminables, de prétendues émanations divines, dont nous verrons plus tard les détails. Au temps de saint Pierre ils assistaient encore aux agapes des chrétiens, mais pour s'en faire une occasion de débauche. L'apôtre ne rejette point la science ; seulement il lui marque son rang après la foi et la vertu : après la foi qui en est la base, et la vertu pratique qui lui obtient les lumières d'en haut. Et cette science consiste à connaître plus parfaitement Jésus-Christ comme le Fils de Dieu, comme notre Dieu et notre Seigneur, non suivant de doctes fables, des mythes sophistiques, mais suivant le témoignage des apôtres et des prophètes. Après avoir ainsi signalé les séducteurs de son temps il signale ceux des derniers temps.

« Mes bien-aimés, voici la seconde lettre que je vous écris, et dans toutes les deux j'éveille vos âmes simples et sincères par mes avertissements, afin que vous vous souveniez des choses qui ont été prédites par les saints prophètes et des préceptes de notre Seigneur et Sauveur, que vous avez reçus de nous, qui sommes vos apôtres. Sachez donc, avant toutes choses, que, dans les derniers jours, il viendra des moqueurs qui chercheront à séduire et qui suivront leurs propres convoitises. Ils diront : Où sont les promesses ? où est son avènement ? Car, depuis que nos pères sont morts, toutes choses persévèrent comme elles étaient au commencement du monde. Mais ils ne savent point, parce qu'ils veulent l'ignorer, qu'il y avait auparavant des cieux et une terre qui avait été tirée de l'eau et qui subsistait par l'eau, en vertu de la parole de Dieu, et que, par ces mêmes choses, le monde d'alors a péri, abîmé dans les eaux. Or, les cieux et la terre qui sont maintenant, la même parole de Dieu les a rétablis et les réserve pour être brûlés par le feu au jour du jugement et de la ruine des hommes impies.

« Mais il y a une chose que vous ne devez

pas ignorer, mes bien-aimés : c'est que, devant le Seigneur, un jour est comme mille ans et mille ans comme un jour. Ainsi le Seigneur n'a point retardé l'accomplissement de sa promesse, comme quelques-uns se l'imaginent ; mais c'est qu'il vous attend avec patience, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous retournent à la pénitence. Or le jour du Seigneur viendra comme un voleur de nuit, et alors les cieux passeront avec le bruit de la tempête, les éléments embrasés se dissoudront, et la terre, et tous les ouvrages qui sont en elle seront consumés par le feu. Puis donc que toutes ces choses doivent se dissoudre, quels devez-vous être, et quelle doit être la sainteté de votre vie et la piété de vos actions, en attendant et désirant avec empressement que le jour du Seigneur vienne, ce jour où l'ardeur du feu dissoudra les cieux et fera fondre tous les éléments ! Car nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habitera. C'est pourquoi, mes bien-aimés, dans l'attente de ces choses, faites en sorte que le Seigneur vous trouve purs, irrépréhensibles et dans la paix. Et regardez comme un moyen de salut la longanimité avec laquelle le Seigneur vous attend. C'est aussi ce que Paul, notre bien-aimé frère, vous a écrit selon la sagesse qui lui a été donnée, comme aussi dans toutes ses lettres où il parle du même sujet, lettres dans lesquelles il y a quelques endroits difficiles à entendre, que des hommes ignorants et légers torturent, aussi bien que les autres Écritures, pour leur propre ruine. Vous donc, mes bien-aimés, qui en êtes avertis, prenez garde à vous, de peur qu'entraînés par la tromperie de ces méchants vous ne veniez à tomber de l'état ferme où vous êtes établis. Croissez, au contraire, dans la grâce et dans la connaissance de Jésus-Christ notre Seigneur et notre Sauveur. A lui soit gloire, et maintenant, et jusqu'au jour de l'éternité ! Amen ! »

Telle fut la dernière instruction pastorale du prince des apôtres. Rien ne se peut de plus grave ; il y pourvoit au présent et à l'avenir ; les fidèles d'alors, il les prémunit contre les



séductions des gnostiques ; les fidèles des derniers temps, il les prémunit contre les railleries des incrédules. Il juge les épîtres de saint Paul, les range parmi les Écritures divines ; il signale les hommes ignorants et légers qui les détournent à de mauvais sens ; il rappelle que l'Écriture ni ne s'est faite ni ne s'explique par le sens privé. On sent partout l'autorité de celui qui doit à jamais confirmer ses frères.

Cependant la persécution était imminente. Ce qui acheva de la rallumer, ce furent les conversions qu'opérèrent les deux apôtres dans le palais même de Néron et parmi les malheureuses victimes de ses débauches.

Qu'après avoir fait périr d'abord une multitude de chrétiens comme coupables de l'embrasement le tyran les ait persécutés encore comme chrétiens et ait publié contre eux, non-seulement à Rome, mais dans tout l'empire, des lois sévères et de cruels édits, nous le voyons par d'anciens monuments auxquels on ne peut opposer que de faibles conjectures. Parmi les louables ordonnances de ce prince Suétone met d'avoir accablé les chrétiens de divers supplices<sup>1</sup> ; non pas, sans doute, lorsqu'il les accusa fausement de l'incendie de Rome, car sa conduite alors fut détestée des païens mêmes, mais quand il les poursuivit comme gens livrés à une superstition nouvelle et funeste.

Plus d'un siècle après, les chrétiens étant accusés de contrevenir aux lois qui prohibaient, sous des peines graves, leur religion, et par là d'en éprouver justement toute la sévérité, Tertullien répond, entre autres choses, qu'il fallait se rappeler l'origine de ces lois pour juger des égards qu'elles méritaient ; leur premier auteur était Néron ; le second Domitien, regardé comme un autre Néron pour sa cruauté<sup>2</sup>. Il ajoutait que ces lois n'avaient été confirmées ni par un Trajan, qui même les avait éludées en partie en défendant de rechercher les chrétiens ; ni par un Adrien, quoique si vigilant sur les nouveautés ; ni par un Vespasien, bien que vainqueur de la Judée ; ni par un Antonin le Pieux, ni par un Vérus, ni par quelque autre

estimable empereur. Que si, sous le règne de plusieurs de ces princes, les fidèles furent cruellement persécutés, ce n'était point en vertu d'une loi qu'ils eussent promulguée eux-mêmes, mais par suite de celle qu'avaient portée autrefois les deux abominables tyrans. Sévère Sulpice, après avoir parlé des chrétiens mis à mort sous prétexte de l'embrasement, ajoute que la religion fut encore proscrire par des lois rigoureuses, et qu'en vertu d'édits publics il n'était plus permis d'être chrétien<sup>3</sup>. Paul Orose écrit pareillement que Néron fit tourmenter et mourir les chrétiens à Rome et ordonna de leur faire souffrir les mêmes supplices dans les provinces. L'incendie de la ville ne pouvait s'imputer aux chrétiens épars dans tout l'empire ; c'était donc la religion qui était persécutée en eux et persécutée par ordre du prince<sup>2</sup>. Avant Orose et Sulpice Sévère la même chose avait déjà été dite par l'auteur du livre *de la Mort des persécuteurs*. « Néron, dit-il, voyant que non-seulement à Rome, mais en tout lieu et tous les jours, une grande multitude abandonnait le culte des idoles, embrassait la nouvelle religion et condamnait l'ancienne, exécration tyran comme il était, il entreprit de renverser ce céleste édifice et de détruire la justice<sup>3</sup>. » Le motif de cette nouvelle persécution était donc de soutenir l'ancien culte des idoles, d'abattre la religion nouvelle, laquelle, étant jusqu'alors permise dans l'empire comme confondue en quelque sorte avec la religion judaïque, les gouverneurs des provinces ne pouvaient agir contre les chrétiens, ni les punir des peines capitales, sans de nouveaux rescrits de Rome.

Néron, voulant donc exterminer le nom chrétien, fit mettre en croix le prince des apôtres et couper la tête à Paul, se flattant sans doute de pouvoir sans peine renverser l'édifice après en avoir abattu les deux colonnes principales. Déjà, comme nous avons vu, saint Paul était depuis quelque temps dans les fers. Saint Pierre fut également arrêté et placé dans la prison Mamertine, au pied du Capitole, où, à ce que l'on assure, il convertit à la foi ses deux gardes, Proce et

<sup>1</sup> Suét., *Néron*, n. 16. — <sup>2</sup> Tert., *Apol.*, n. 5.

<sup>3</sup> *Hist.*, l. 2. — <sup>2</sup> L. 7, c. 7. — <sup>3</sup> *De Mortē pers.*, c. 2.

Martimen, qui furent baptisés au lieu même, une fontaine s'y étant miraculeusement formée, dont les eaux, sans diminuer jamais, jaillissent encore maintenant du sein de ces rochers<sup>1</sup>. Suivant saint Jérôme Pierre souffrit la trente-septième année après le crucifiement de Jésus-Christ<sup>2</sup>, ce qui revient à l'an 66 de l'ère vulgaire, Jésus-Christ étant mort, suivant l'opinion la mieux fondée, l'an 29, sous le consulat des deux Géminus. Saint Pierre aurait ainsi gouverné l'Église trente-sept ans. Quant au jour de son martyre, Eusèbe et la plupart des anciens le placent au 29 juin. Avant d'être mis en croix il fut battu de verges, comme c'était la coutume. C'est encore une ancienne tradition qu'il fut crucifié la tête en bas, manière de crucifier plus ignominieuse à la fois et plus cruelle. Sans doute Pierre, dans son humilité, se réjouissait d'être ainsi traité plus mal encore que le Fils de Dieu, et il se peut aussi, comme le veulent plusieurs, qu'il l'ait demandé lui-même aux juges, ou du moins qu'il leur en donna l'occasion, en protestant qu'il était indigne de mourir comme était mort son divin Maître.

Le même jour et la même année vit trancher la tête à saint Paul ; jour fortuné et glorieux pour l'Église romaine, où les deux apôtres, après avoir versé dans son sein toute leur doctrine, lui donnèrent encore leur sang, l'enrichirent de leurs dépouilles et de leurs trophées ; trophées et dépouilles dont Rome chrétienne s'enorgueillit et s'est toujours enorgueillie à plus juste titre que Rome païenne des dépouilles et des trophées du monde vaincu.

Les sacrées reliques du prince des apôtres furent placées sur le mont Vatican, près du palais de Néron, et celles de saint Paul sur la voie d'Ostie. Nous en avons un témoignage célèbre dans un auteur ecclésiastique, le prêtre Gaïus, qui florissait à Rome un peu plus d'un siècle après la mort de nos deux saints. « Je puis vous montrer, dit-il, les trophées des apôtres ; car, soit que vous alliez au Vatican ou sur le chemin d'Ostie, vous rencontrerez les trophées de ceux qui ont

fondé cette Église<sup>1</sup>. » C'est encore comme des trophées et des monuments de victoire sur l'impiété que les anciens Pères, spécialement saint Chrysostome et saint Augustin, envisageaient ces saintes reliques, lorsqu'ils prouvaient, contre les Juifs et les gentils, la divinité du Fils de Dieu, son infinie puissance et la vérité de sa religion, en montrant les empereurs et les premiers dignitaires de l'empire abandonnant le culte des idoles et se prosternant humblement sur les sépulcres de ces deux apôtres, qu'ils avaient traités d'abord comme de vils malfaiteurs.

« Ceux, dit saint Chrysostome, qui pendant la vie étaient trainés avec violence çà et là, bafoués, emprisonnés, en butte aux plus cruels outrages, sont, après leur mort, plus honorés que les monarques mêmes. En voulez-vous la preuve ? Voyez dans la royale cité de Rome, courir au sépulcre d'un pêcheur et d'un faiseur de tentes, sans faire nulle attention au reste, les empereurs, les consuls et les chefs des armées<sup>2</sup>. » Et saint Augustin, écrivant aux habitants de Madaure, encore idolâtres : « Voyez-vous, leur dit-il, les temples des idoles, les uns tombés en ruines, les autres démolis, ceux-ci fermés, ceux-là destinés à d'autres usages ; les idoles elles-mêmes mises en pièces, livrées aux flammes ou détruites de quelque autre manière ? Les puissances du siècle, qui, autrefois, pour ces mêmes idoles, persécutaient le peuple chrétien, vous les voyez, vaincues et subjuguées, non par notre résistance, mais par notre patience, tourner contre ces mêmes idoles leur zèle et leurs lois ; vous voyez l'auguste chef du plus noble empire déposer son diadème et supplier humblement devant le sépulcre du pêcheur Pierre<sup>3</sup>. »

Une autre preuve de l'amour et de la reconnaissance des premiers fidèles, et, en particulier, des Romains, pour les princes des apôtres, ce sont leurs images que l'on trouve en grand nombre dans les cimetières de Rome, sculptées fréquemment sur les urnes sépulcrales et sur les coupes qui servaient aux agapes ou repas de charité. De savants antiquaires ont démontré que ces

<sup>1</sup> *Acta SS.*, 29 juin. — <sup>2</sup> *De Script. de Petro.*

<sup>1</sup> Apud Euseb., l. 2, c. 25. — <sup>2</sup> Chrysost., in 2 *Cor.*, c. 26. — <sup>3</sup> *Ep.* 232, alin. 42.



vases sont antérieurs, non-seulement à la paix donnée à l'Église par Constantin, mais encore à la dernière persécution excitée contre elle par Dioclétien. Ce qui ne doit pas paraître étrange aux nouveaux iconoclastes, qui prétendent que l'idolâtrie entra dans l'Église avec la vénération des images; car Eusèbe nous fournit un témoignage irréfutable d'une antiquité non-seulement pareille, mais plus reculée encore. Il atteste avoir vu les images peintes des deux apôtres, « lesquelles, dit-il, ont été conservées jusqu'à nos jours<sup>1</sup>. » Et il avertit qu'il ne faut pas s'en étonner, parce que les anciens avaient coutume d'honorer ainsi leurs bienfaiteurs; qu'enfin, par le même motif, les chrétiens de Jérusalem avaient toujours conservé la chaire de saint Jacques, leur premier évêque; « montrant assez clairement par là, conclut Eusèbe, de quelle manière et les premiers chrétiens et ceux de nos jours ont toujours rendu aux saints et leur rendent encore l'honneur qui leur est dû à cause de leur amour envers Dieu. »

Si, en tout temps, les hommes ont eu la louable coutume de conserver, par la peinture, les traits des illustres personnages qui ont ou affermi par des lois, ou éclairé par leur doctrine, ou défendu et agrandi par leur valeur les républiques et les empires, qui voudra blâmer les anciens chrétiens de Rome de s'être fait un bonheur d'avoir toujours devant les yeux les images de ceux qu'ils regardaient justement comme les fondateurs de cette Église, comme leurs maîtres et leurs défenseurs ?

Il faut qu'une de ces images ait été vue de l'auteur du dialogue intitulé *Philopatris*, parmi les œuvres de Lucien, mais que plusieurs croient plus ancien et qui écrivit peut-être vers la fin du premier siècle, sous l'empire de Trajan. Il nous représente saint Paul la tête un peu chauve, le nez aquilin et agréablement courbé, tel qu'on le voit encore dans quelques monuments de Rome souterraine, particulièrement dans ceux qui sont grossièrement sculptés. Tel le trouvons-nous encore décrit dans les Actes de sainte

Thècle, que plusieurs<sup>1</sup> prétendent être ceux-là mêmes qui furent faussement attribués à saint Paul par un prêtre d'Asie, déposé pour cette imposture par l'apôtre saint Jean. Ce prêtre pouvait avoir vu la personne même du docteur des nations. Or c'est en général une grande preuve d'antiquité pour des portraits que de les trouver conformes à leur original.

Peu après la mort des saints apôtres saint Clément écrivit sa célèbre épître aux Corinthiens, dans laquelle, après avoir fait mention de leur glorieux martyre, il ajoute que, pendant qu'ils vivaient encore, il s'était réuni à eux une grande multitude d'élus, qui, ayant souffert beaucoup de supplices et de tourments avec une invincible patience, ont été *parmi nous*, dit-il, du plus glorieux exemple. Illustre témoignage du séjour et de la mort des deux apôtres à Rome. Car quand, écrivant de Rome, il dit : « Elle fut *parmi nous* du plus généreux exemple, cette grande multitude de fidèles qui s'étaient réunis à ces deux saints pendant qu'ils vivaient, » il veut dire sans doute pendant qu'ils vivaient *parmi nous*, et non pendant qu'ils vivaient dans la Judée, la Grèce, l'Asie, la Galatie, la Bithynie, la Capadoce ou dans le Pont.

Quels ont été les supplices et les tourments que souffrirent ces bienheureux disciples des apôtres, nous l'apprenons plus distinctement d'Hermas, qui, vers ces temps, écrivit à Rome ses livres intitulés *le Pasteur*. « Ce furent, dit-il, les prisons, les fouets, les bêtes féroces, les croix<sup>2</sup>. » Nous ignorons les noms ainsi que la condition de ces premiers martyrs de l'Église romaine, mère féconde d'aussi magnanimes héros. Nous savons cependant d'un très-ancien et très-grave auteur que de ce nombre fut la femme du prince des apôtres, duquel il raconte que, la voyant conduire à la mort, il ressentit une grande joie de ce qu'elle était appelée de Dieu à une si haute gloire, et que, l'appelant par son nom, il l'encouragea en disant : « Souvenez-vous du Seigneur<sup>3</sup>. » Du même nombre furent encore Proce et Martinien, gardes de la prison Mamertine, avec quarante-sept autres

<sup>1</sup> Hist., 1<sup>re</sup> 7, c. 18.

<sup>1</sup> Grabe, *Spicil.*, t. 1. — <sup>2</sup> L. 1, c. 3. — <sup>3</sup> Clém. d'Alex., *Strom.*, l. 7.

soldats baptisés dans la même prison et dont l'Église romaine célèbre le triomphe dans ses fastes. En outre, comme nous avons vu, le feu de la persécution s'étant étendu aux provinces mêmes, il est encore d'autres Églises qui se glorifient d'avoir eu des martyrs du temps de Néron, comme Pise et Lucques, leurs Paulin et Torpète; Milan, ses Gervais et Protais, avec leur père Vital et leur mère Valérie, ainsi que Celse et Nazaire; Ravenne, son Apollinaire; Aquilée, Hermagoras, son premier évêque, et Fortunat.

La ville de Brescia conserve non-seulement la mémoire de son saint Alexandre, mais encore les actes de son martyr, que voici dans leur brièveté et leur simplicité primitives.

Alexandre, né à Brescia d'une famille illustre, et instruit des vérités de la religion chrétienne, alla à Marseille, encore adolescent, auprès du bienheureux Lazare, évêque de cette ville, lorsque l'empereur Claude persécutait les chrétiens. S'étant rendu de là à Aix, auprès du bienheureux évêque Maximin, et ayant été affermi par lui dans la foi, et enflammé d'ardeur à souffrir le martyre pour Jésus-Christ, il retourna à Brescia. Là, ayant vendu ses biens et en ayant distribué le prix aux pauvres, il entra, par le désir qu'il avait du martyre, dans le temple de Diane, et commanda aux démons, au nom du Christ, de briser les idoles. Ce qui ayant été fait, il est saisi par les prêtres des idoles et conduit au préfet Félicien. Celui-ci, après en avoir informé Néron et avoir reçu pour réponse qu'Alexandre devait sacrifier aux dieux ou expirer dans de cruels supplices, lui expose l'ordre de l'empereur et l'exhorte à sacrifier à Mars. Alexandre se met à genoux, comme pour adorer l'idole de Mars, adresse sa prière au Christ Seigneur, et aussitôt l'idole, tombant par terre, est réduite en poudre. C'est pourquoi Félicien, irrité, ordonne qu'il soit déchiré avec des lanières, et qu'on verse dans sa bouche de l'huile bouillante, mêlée de poix et de soufre. Le préfet, voyant qu'il n'en a reçu aucun mal, commande qu'on lui perce les mains, qu'on y passe une corde, qu'on attache cette corde au cou d'un taureau indompté, et que le martyr soit ainsi traîné par la ville, et qu'enfin, après lui avoir

mutilé les bras et la langue, on lui coupe la tête. Comme dans ce lieu il parut miraculeusement quatre flambeaux auprès du corps du martyr, et que plusieurs se convertirent au Christ à cause de ce miracle, l'évêque Anathalon l'y ensevelit, et dans la suite les Bressans y bâtirent un temple en son nom<sup>1</sup>.

Tels sont les actes de saint Alexandre de Brescia. La persécution de Claude dont il y est parlé, nous l'avons vue plus haut, lorsque cet empereur expulsa les Juifs de Rome à cause des fréquents tumultes qu'ils y excitaient au sujet du Christ.

Quant à la persécution de Néron, l'Espagne même s'honore d'avoir enfanté des martyrs à cette époque, et, pour preuve qu'elle aussi souffrit beaucoup dans cette persécution, elle nous fait voir une inscription dédiée vers ce temps à Néron et conçue en ces termes : « A Claude Néron César Auguste, souverain pontife, pour avoir purgé la province des voleurs et de ceux qui inculquaient au genre humain une superstition nouvelle<sup>2</sup>. » De cette inscription, dont nous n'avons aucune raison de suspecter l'authenticité, il est aisé de conclure combien cette persécution fut violente, puisque les gentils, qui regardaient jusqu'alors la religion chrétienne comme une superstition nouvelle et pernicieuse, la croyaient totalement anéantie.

Ce n'est pas la dernière fois que la religion du Christ a été nommée superstition, ce n'est pas la dernière fois qu'on a célébré sa défaite; mais, après dix-huit siècles, elle est encore là, confondant tout ensemble et l'orgueil des philosophes, et la sagesse des législateurs, et la puissance des conquérants. Rassemblez les philosophes anciens et les modernes. Divisés entre eux et avec eux-mêmes, au lieu de réunir les esprits sous une règle certaine, ils n'offrent qu'une horrible confusion d'opinions et de systèmes arbitraires et contradictoires; point de sottise au monde qu'ils ne soutiennent, point de vice si infâme qu'ils n'autorisent. S'il en est qui expriment éloquentement des vérités communes, des maximes de morale connues avant eux, ils les dé-

<sup>1</sup> Acta SS., 25 août. *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine en Provence, etc.*, chez Migne, 1848, t. 1, p. 521 et seqq. — <sup>2</sup> Gruter, p. 238.



mentent par leur conduite. Tout en faisant de belles phrases sur la vertu, le mépris des richesses, la grandeur d'âme, nous avons vu Sénèque accumulant des trésors, ruinant les provinces par ses usures et apprenant à Néron à faire l'apologie du parricide. Douze pêcheurs, sortis de la Judée, annoncent par tout l'univers une doctrine qui, après dix-huit siècles d'épreuves, est toujours une, toujours sainte ; ce qu'ils enseignent ils le pratiquent ; pour répandre cette doctrine salutaire ils sacrifient leur repos, leurs biens, leur vie ; deux d'entre eux la prêchent hardiment dans la capitale du monde et lui gagnent de généreux disciples jusqu'à la cour de Néron ; pour y mettre le sceau ils endurent la prison et la mort sous les yeux mêmes de Sénèque.

Rassemblez les législateurs de tous les siècles et de tous les peuples, depuis ce sénat romain, qui décrétait à Néron la divinité et des temples, jusqu'à ces législateurs modernes qui ont légalisé le meurtre et le brigandage, que trouverez-vous dans leur code commun ? Un amas informe de lois bonnes, mauvaises, injustes, barbares, atroces, où le crime, pourvu qu'il soit puissant, trouve tout ce qu'il faut pour être vertu et proscrire l'innocence. La loi que les douze pêcheurs de la Judée promulguent par toute la terre est bien différente ; une comme Dieu dont elle émane ; comme Dieu sainte et sans tache, implacable à tout mal, favorable à tout bien ; comme Dieu présente à tout, réglant toutes les actions les plus secrètes comme les actions publiques ; comme Dieu dominant tout, et le grand et le petit, et le roi et le peuple ; loi souveraine et immuable comme Dieu, contre laquelle tout ce qui se dit est faux, tout ce qui se fait est nul.

Voyez les fondateurs d'empires, les conquérants fameux ; leur ouvrage est changé, renversé, détruit par d'autres. Voyez les politiques du siècle qui se vantent de constituer les nations ; leurs édifices s'écroulent sur les architectes, ils ne bâtissent que des ruines. Le chef des douze pêcheurs arrive seul et sans armes dans la capitale du monde, y établit, malgré les Néron et les Domitien, le siège d'un empire nouveau, qui étend ses conquêtes pacifiées chez tous les peuples, et, sans dis-

tinction de gouvernement et de langues, les réunit tous dans une grande famille sous l'autorité du même Père. Tout ce qui renverse les autres empires attaque, pendant dix-huit siècles, cette nouvelle monarchie romaine, et, après dix-huit siècles, le pêcheur Pierre, comptant, dans la suite non interrompue de ses successeurs, à peine cinq ou six qui ne fussent que dignes de figurer parmi les souverains terrestres, gouverne encore dans Pie IX cette Église sainte, dont les bornes sont celles du monde et le temps la durée.

Cette Église apparaissait alors comme un monde nouveau, sortant de l'abîme. Persécutée partout elle frappait tous les regards par la constance de ses fidèles et l'innocence de leurs mœurs. Nous en avons une éloquente peinture dans la lettre à Diognète, imprimée parmi les œuvres du saint martyr Justin, mais, suivant toutes les apparences, d'un auteur beaucoup plus ancien et disciple des apôtres.

« Les chrétiens, dit-il en comparant leur façon de vivre avec celle des Juifs et des gentils, les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les institutions politiques ; ils n'habitent point de villes propres à eux, n'ont point un dialecte étranger aux autres, ne mènent point une vie singulière, ne s'appliquent point à étudier les systèmes de quelques esprits curieux, ni à défendre des opinions humaines, comme plusieurs. Ils demeurent dans les villes des Grecs et des Barbares, comme cela se trouve, suivant l'usage des habitants pour le vêtement et la nourriture, ainsi que tout ce qui regarde la vie présente ; avec cela, néanmoins, ils font voir une société merveilleuse et vraiment incroyable.

« Ils habitent leurs patries, mais comme des passants ; ils prennent part à tout comme citoyens, et ils ont tout à souffrir comme étrangers. Toute terre étrangère leur est patrie, et toute patrie leur est étrangère. Ils épousent des femmes comme les autres, engendrent des enfants, mais ne les abandonnent point. Leur table est commune, mais non point leur lit nuptial. Ils vivent dans la chair, mais non point selon la chair ; ils sont sur la terre, mais ils vivent dans le ciel ; ils

obéissent aux lois, mais leur vie est supérieure aux lois mêmes. Ils aiment tout le monde et tout le monde les persécute ; on ne les connaît point et on les condamne ; on les met à mort et ils acquièrent une vie nouvelle ; ils sont pauvres et ils enrichissent un grand nombre ; ils manquent de tout et ils ont tout en abondance ; on les flétrit, mais les flétrissures leur tournent en gloire ; on les calomnie et on rend hommage à leur vertu ; on les insulte et ils bénissent ; on les outrage et ils répondent par des marques d'honneur. Ils font le bien et on les punit ; les punit-on, ils s'en réjouissent comme d'un bienfait. Les Juifs leur font la guerre comme à des étrangers et ils sont persécutés par les Grecs ; ceux qui se font leurs ennemis ne peuvent dire pourquoi ils les haïssent.

« Pour tout dire, en un mot, ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue par tous les membres du corps et les chrétiens par toutes les villes du monde. L'âme demeure dans le corps sans être du corps ; les chrétiens demeurent dans le monde sans être du monde. L'âme invisible habite le corps visible comme une citadelle ; quoiqu'on voie les chrétiens dans le monde, on ne voit pas néanmoins l'esprit de religion qui les anime. La chair hait l'âme et lui fait la guerre sans qu'elle en ait reçu aucun mal, mais parce qu'elle ne lui permet point de s'abandonner aux voluptés ; le monde hait les chrétiens sans en avoir reçu aucun mal, parce qu'ils sont opposés aux plaisirs. L'âme chérit le corps qui la hait, et les chrétiens aiment ceux qui les haïssent. L'âme est enfermée dans le corps, mais c'est elle qui conserve le corps même ; les chrétiens sont enfermés dans le monde comme dans une prison, mais ce sont eux qui soutiennent le monde.

« L'âme immortelle habite une demeure mortelle ; les chrétiens, au milieu des choses périssables d'ici-bas, attendent les biens incorruptibles du ciel. Plus l'âme est exercée aux jeûnes et aux privations, meilleure elle devient ; les chrétiens de même : plus on les conduit journellement au supplice, plus ils voient augmenter leur nombre.

« C'est Dieu même qui leur a confié dans

le monde un poste aussi sublime. Leur doctrine n'est point de la terre ; c'est le vrai Dieu lui-même, le Tout-Puissant, le Créateur de toutes choses, l'Invisible, qui a fait descendre du ciel sa vérité, qui n'est autre que son Verbe. Il a envoyé aux hommes, non quelque ministre, quelque ambassadeur, quelque prince, soit de ceux qui gouvernent les choses terrestres, soit de ceux à qui est commise l'administration des choses célestes, mais l'Auteur même et le Créateur de l'univers, Celui par qui il a fait les cieux, donné des bornes à la mer ; Celui même qui, par sa puissance, entretient l'harmonie et la concorde parmi les éléments ; Celui dont le soleil a reçu ses espaces à parcourir chaque jour ; Celui à qui obéit la lune pour prêter son flambeau à la nuit ; Celui dont les astres reconnaissent la voix pour suivre la lune dans sa course lumineuse ; Celui qui a rangé toutes les créatures dans leur ordre et leurs limites, auquel obéissent les cieux, la terre, la mer, et tout ce qui est enfermé dans leur vaste enceinte, le feu, l'air, les abîmes, et ce qui est dans les hauteurs, et ce qui est dans les profondeurs, et ce qui est dans le milieu. C'est Celui-là même qu'il a envoyé aux hommes, non pour exercer sur eux un empire tyrannique, mais dans la clémence, dans la douceur, comme un roi qui envoie un fils-roi. Ainsi Dieu a-t-il envoyé un Dieu pour les sauver dociles, non pour les contraindre ; car en Dieu il n'y a point de violence. Il a envoyé comme qui appelle, non pas comme qui poursuit ; il a envoyé comme qui aime. Un jour il l'enverra pour juger, et qui pourra soutenir sa présence ? »

Cette lettre ne fut point écrite à Rome, mais dans la Grèce ; car il n'y est fait aucune mention, ni de Rome, ni des Romains, ni des dieux des Romains, mais des Grecs et de leurs dieux, ainsi que des villes grecques et de la persécution que les chrétiens avaient à souffrir des Grecs. Néanmoins on y représente les chrétiens comme persécutés de tous, condamnés et trainés journellement au supplice, comme il paraît clairement encore par les paroles suivantes : « Ne les voyez-vous pas jetés aux bêtes féroces, pour qu'ils renient le Seigneur ; et ils ne sont pas vaincus ! Ne



voyez-vous pas leur nombre s'augmenter d'autant plus qu'il y a plus de bourreaux à les conduire au bûcher ! » Et plus bas : « Alors vous admirerez ceux qui maintenant endurent les flammes pour la justice. »

Que cette lettre à Diognète soit d'un auteur plus ancien que saint Justin, qu'elle ait été écrite par un disciple des apôtres au temps où la religion chrétienne passait pour une façon de vivre et une religion entièrement nouvelle ; enfin, bien que durant une persécution générale contre les chrétiens, néanmoins avant la destruction du temple et pendant que les Juifs y offraient encore leurs sacrifices, nous le voyons en termes exprès dans cette lettre même. « Ayant été disciple des apôtres, dit l'auteur, je deviens maintenant docteur des nations. Ce qu'ils m'ont appris je l'enseigne à ceux qui se montrent dignes disciples de la vérité. » La religion chrétienne était alors si nouvelle que les

hommes, pleins d'admiration, demandaient : « D'où vient ce nouveau genre de vie ? D'où vient qu'il n'a paru dans le monde qu'aujourd'hui et non point auparavant ? D'où vient cette nouvelle doctrine ? » Finalement, en réfutant les Juifs, il ne leur oppose ni la ruine du temple, ni la cessation des sacrifices ; il suppose, au contraire, qu'ils continuaient à les offrir, et que leur culte subsistait encore avec tout l'appareil et toute la pompe des cérémonies. L'auteur s'exprime en ce sens, non pas dans un seul endroit, mais dans un grand nombre. Les fidèles étaient donc en ces temps, même dans les provinces de l'empire, entraînés au supplice, jetés aux bêtes féroces, livrés aux flammes, et, dans cette persécution, les Juifs se joignaient aux gentils, sans prendre garde, les malheureux, aux funestes présages qui leur annonçaient de plus d'une manière leur dissolution prochaine.

## LIVRE VINGT-SIXIÈME.

DE L'AN 66 A L'AN 100 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Les Romains détruisent Jérusalem. — Saint Jean prédit la chute et le démembrement de l'Empire des Romains.**

« Quand le Très-Haut instituait les nations, quand il séparait les enfants d'Adam, il marqua les limites des peuples selon le nombre des fils d'Israël <sup>1</sup>. » Moïse l'avait dit dans son dernier cantique. Ces paroles nous rappellent que, dans le dessein de la Providence, il y a une correspondance mystérieuse entre le peuple d'Israël et les autres peuples. Aussi l'avons-nous vu, ce peuple singulier, se mêler à toutes les nations influentes de l'univers : à l'Égypte, par Abraham, Jacob, Joseph, Moïse, Aaron et un séjour de plusieurs siècles ; à la Phénicie, par David, Salomon et un continuel voisinage ; à l'empire des Assyriens, des Perses, des Grecs, par la captivité ; par Daniel, Esther, Mardochée, et ses livres sacrés traduits en grec ; à l'empire des Romains, par les alliances des Machabées et par sa dispersion dans tout le monde.

Aussi les prophètes joignent-ils presque toujours aux prophéties qui regardent Israël seul, des prophéties qui regardent le reste du genre humain. Daniel surtout, qui annonce si précisément le rétablissement des murs de Jérusalem après la captivité de Babel, la venue du Messie, son supplice par son peuple, la réprobation de ce peuple ingrat, l'abomination de la désolation dans le lieu saint, la cessation des sacrifices, la destruction de la ville et du temple, suivie d'une désolation finale ; Daniel aussi annonce, avec la même précision, l'ensemble et la suite des

quatre grandes monarchies ; il annonce en particulier que ce Christ mis à mort par ce peuple, cette pierre détachée de la montagne, viendrait frapper aux pieds et réduire en poudre la grande statue aux quatre métaux, cet empire universel aux quatre dynasties : des Assyriens, des Perses, des Grecs, des Romains.

Israël et cette monarchie successive de quatre peuples souverains étaient donc, entre les mains de Dieu, un plan élémentaire, une construction préparatoire, pour produire quelque chose de plus parfait dans le Christ. Le Christ venu, ce qu'il y avait d'élémentaire et de préparatoire devait disparaître peu à peu, comme on ôte l'échafaudage à mesure que l'édifice s'achève. Jérusalem, le temple, avec toute leur magnificence, n'étaient que la figure d'une réalité plus magnifique encore. La réalité venue, la figure n'était plus nécessaire.

La mauvaise disposition des Juifs la rendait même nuisible ; ils étaient si aveuglément attachés à l'écorce de la lettre, à la beauté matérielle de Jérusalem et du temple, à la gloire temporelle de leur nation, que ce fut pour cela même qu'ils méconnurent le Christ et le mirent à mort. Il leur avait prédit néanmoins quelles seraient les suites de leur crime, que leur ville serait assiégée et resserrée de toutes parts, leur temple ruiné, et qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre. <sup>2</sup> Il avait ajouté que la génération d'alors ne passerait point que tout cela ne fût accompli. C'était bientôt quarante ans qu'il leur avait

<sup>1</sup> Deut., 32, 8 : « Quando dividebat Altissimus gentes, quando separabat filios Adam, constituit terminos populorum juxta numerum filiorum Israel.



dit cela. Eux cependant, après avoir mis à mort le Maître, excitaient les païens à faire mourir ses disciples.

Un autre Jésus vint alors faire retentir à leurs oreilles, nuit et jour, le présage terrible de leur prochain malheur. Voici comment en parle un témoin oculaire, l'historien Josèphe. Quatre ans avant la guerre, et sept ans cinq mois avant le siège de Jérusalem, un nommé Jésus, fils d'Ananus, homme de la campagne et du peuple, étant venu à Jérusalem à la fête des Tabernacles, lorsque la ville était encore dans une paix profonde et une grande opulence, commença tout à coup à élever la voix et à crier dans le temple : « Voix de l'Orient, voix de l'Occident, voix des quatre vents, voix contre les nouveaux époux et contre les nouvelles épouses, voix contre tout le peuple ! » Puis, courant nuit et jour les places et les rues de la ville, il poussait les mêmes cris. Quelques-uns des principaux Juifs, ne pouvant supporter d'aussi lugubres présages, le firent prendre et charger de coups. Mais, sans proférer une parole ni pour lui ni contre ceux qui le maltraitaient, il continuait à répéter ses lamentables accents. Les magistrats, persuadés, non sans raison, que c'était en lui une impulsion surhumaine, le conduisirent à Albin, gouverneur de la Judée. Celui-ci l'ayant fait battre de verges et déchirer jusqu'aux os, il ne supplia personne ni ne versa une larme, mais à chaque coup répondait d'une voix plus lugubre : « Malheur ! malheur à Jérusalem ! »

Interrogé par le président qui il était, d'où il venait, et pourquoi il criait de la sorte, il ne répondit rien, mais continuait à crier toujours : « Malheur ! malheur à Jérusalem ! » Enfin le gouverneur le laissa aller comme un insensé. Depuis ce moment jusqu'à la guerre jamais on ne le vit parler à personne. Tout ce qu'on lui entendait dire chaque jour, c'étaient ces tristes paroles : « Malheur ! malheur à Jérusalem ! » Jamais il ne disait d'injures à ceux qui journellement le battaient, ni ne remerciait ceux qui lui donnaient à manger ; sa réponse à tout était sa sinistre lamentation, qu'il poussait avec le plus de force les jours de fête. Il continua ainsi sans

interruption jusqu'au moment où, les Romains ayant mis le siège devant Jérusalem, il vit ses prédictions s'accomplir. Pendant tout ce temps sa voix ni ne s'affaiblit ni ne devint rauque ; il ne cessa de crier que quand il cessa de vivre. Un jour que, faisant le tour des remparts de la ville assiégée, il se mit à crier avec plus de force qu'à l'ordinaire : « Malheur à la ville ! malheur au peuple ! malheur au temple ! » il ajouta : « Malheur à moi ! » lorsqu'au même instant une pierre, lancée par une machine, le renversa par terre et l'étendit roide mort <sup>1</sup>.

D'après cet irrécusable témoignage, ne dirait-on pas que la vengeance divine s'était comme rendue visible en cet homme qui ne subsistait que pour prononcer ses arrêts, qu'elle l'avait rempli de sa force afin qu'il pût égaler les malheurs du peuple par ses cris, et qu'enfin il devait périr par un effet de cette vengeance qu'il avait si longtemps annoncée, afin de la rendre plus sensible et plus présente quand il en serait non-seulement le prophète et le témoin, mais encore la victime ? Ce prophète des malheurs de Jérusalem s'appelait Jésus. Il semblait que le nom de Jésus, nom de salut et de paix, devait tourner aux Juifs, qui le méprisaient en la personne de notre Sauveur, à un funeste présage, et que, ces ingrats ayant rejeté un Jésus qui leur annonçait la grâce, la miséricorde et la vie, Dieu leur envoyait un autre Jésus qui n'avait à leur annoncer que des maux irremédiables et l'inévitable décret de leur ruine prochaine <sup>2</sup>.

Ce n'étaient pas les seuls avertissements que le Ciel donnait à ce malheureux peuple ; Josèphe et Tacite même en rapportent encore plusieurs autres <sup>3</sup>. D'abord un météore sinistre, sous la forme d'une épée flamboyante, parut pendant un an tout au-dessus de la ville. Le peuple s'étant rassemblé pour la fête des Azymes, tout à coup, vers la neuvième heure de la nuit, une lumière si éclatante environna l'autel et le temple qu'il semblait être grand jour ; et cela dura pendant une demi-heure. Les personnes igno-

<sup>1</sup> Josèphe, *de Bello Jud.*, l. 7, c. 12. — <sup>2</sup> Bossuet. —

<sup>3</sup> Josèphe, *de Bello Jud.*, l. 7, c. 12. Tacite, *Hist.*, l. 15, c. 13.

rantes le prenaient pour un bon augure, mais les interprètes des choses saintes en jugeaient autrement. A la même solennité la porte orientale du temple, qui était d'une grandeur démesurée et si pesante que vingt hommes pouvaient à peine l'ouvrir et la fermer, s'ouvrit d'elle-même vers la sixième heure de la nuit. Le vulgaire ignorant se réjouissait encore de ce prodige, persuadé que Dieu ouvrait la porte des bienfaits; mais les personnes plus sages y virent dès lors un signe que le temple n'était plus en sûreté, que bientôt il serait en proie aux gentils et réduit en solitude. Enfin, peu de jours après la même fête, il arriva un prodige si étrange qu'il surpasse toute croyance, et que certainement, dit Josèphe, il semblerait une fable s'il n'était attesté par des témoins oculaires, et si les calamités qui le suivirent n'avaient mérité de pareils présages. Avant le coucher du soleil on vit dans tout le pays des chariots courant dans les airs, des bataillons armés traversant les nues et campant autour de la ville. A la solennité de la Pentecôte, les prêtres étant entrés de nuit dans l'intérieur du temple pour y faire leurs fonctions comme de coutume, ils entendirent d'abord un grand bruit et un grand mouvement, ensuite la voix d'une grande multitude qui disait à la fois : « Sortons d'ici ! »

Ce témoignage réuni de Josèphe et de Tacite est confirmé encore par le témoignage général des Juifs. C'est une tradition constante, attestée dans leur Talmud et confirmée par tous les rabbins, que, quarante ans avant la ruine de Jérusalem, ce qui revient à peu près au temps de la mort de Jésus-Christ, on ne cessait de voir dans le temple des choses étranges. Tous les jours il y paraissait de nouveaux prodiges; en particulier les portes du temple s'ouvraient d'elles-mêmes, de sorte qu'un fameux rabbin s'écria un jour : « O temple ! ô temple ! pourquoi te détruis-tu toi-même ? pourquoi nous sépares-tu de toi ? Je sais que tu seras détruit ; car c'est de toi que le prophète Zacharie a dit : Liban, ouvre tes portes, et que le feu dévore tes cèdres <sup>1</sup> ! »

Qui donc alors empêcha ce malheureux

peuple d'ouvrir les yeux ? Deux causes principalement, suivant Josèphe. La première fut une multitude de faux prophètes qui, après même que la ville eut déjà été prise, promettaient encore un secours extraordinaire de Dieu. Le peuple, d'un côté, croyait ces imposteurs, tandis que, de l'autre, il fermait les yeux et bouchait ses oreilles pour ne point voir et ne point entendre les signes certains et les avertissements véritables par lesquels Dieu lui prédisait sa ruine. Ce sont les paroles de Josèphe <sup>1</sup>. Mais, ajoute le même auteur, ce qui les porta surtout à cette guerre, ce fut un oracle ambigu des saintes lettres, d'après lequel, vers ce temps, quelqu'un d'entre eux devait sortir de leur pays pour commander à toute la terre. Ils l'interprétèrent en leur faveur et plusieurs des plus habiles y furent trompés ; car cet oracle marquait Vespasien, qui fut créé empereur lorsqu'il était en Judée. Tacite <sup>2</sup> dit dans le même sens que peu de Juifs s'effrayaient des présages qui leur annonçaient leur ruine ; la plupart avaient foi à une prédiction contenue, selon eux, dans les anciens livres de leurs prêtres, que l'Orient prévaudrait et que de la Judée sortiraient les maîtres du monde ; paroles mystérieuses qui désignaient Vespasien et Titus. Suétone dit la même chose et à peu près dans les mêmes termes <sup>3</sup>.

Que les païens Tacite et Suétone appliquassent à Vespasien et à son fils les anciennes prédictions touchant le Messie, cela se conçoit ; mais quand Josèphe, prêtre juif, se rend coupable de cette adulation sacrilège ; quand, pour y préparer les voies, il garde le silence le plus absolu, dans toute son histoire, sur ces prophéties fameuses qui, depuis des siècles, faisaient l'espérance et la gloire de sa nation, on ne peut que déplorer la bassesse du courtisan qui, pour flatter des maîtres dont il est devenu le favori après en avoir été le captif, ment à sa religion et fausse l'histoire. Le Roi d'Israël, le conquérant prédit, dont le nom est l'Orient, était venu en effet ; déjà ses envoyés, ses apôtres, étaient partis de la Judée pour conquérir le monde ; déjà leur chef, le pêcheur Pierre, avait placé

<sup>1</sup> Bullet, *Hist. du Christianisme*, etc.

<sup>1</sup> *De Bello Jud.*, l. 7, c. 12 et seqq. — <sup>2</sup> Tacite, *Hist.* l. 5, c. 13, etc. — <sup>3</sup> Suét., *Vespas.*



sa chaire à Rome, la maîtresse de l'univers, cette chaire pastorale d'où il dominera plus loin, par la force de la parole, que ne firent jamais les Césars par la force des armes. Déjà l'on voyait, sur cette chaire éternelle, cette succession de pontifes qui est venue jusqu'à nous et qui ne doit finir qu'avec les siècles.

Saint Lin y succéda à saint Pierre. Quant à la chronologie des premiers Papes, nous suivrons, avec le cardinal Orsi, le catalogue dressé sous le Pape Libère, vers l'an 354, et publié par Buchérius. D'après cet antique monument, qui désigne le commencement et la fin de presque tous les pontifes par les années des consuls, Jésus-Christ fut mis à mort sous le consulat des deux Géminius, l'an 29 de l'ère vulgaire, qui, comme on sait, ne commence que quatre ans après la naissance du Sauveur. Peu après, sous le consulat de Longinus et de Vinicius, saint Pierre commença de gouverner l'Église, mais sans sortir de la Judée. Environ douze ans plus tard, l'an 41, Caligula étant consul pour la quatrième fois, le prince des apôtres sortit de la Palestine avec ses collègues et déploya son autorité suprême dans toute la terre. Vers l'an 56, après le consulat de Néron et de Vétus, et sous celui de Saturnin et de Scipion, environ vingt-cinq ans après avoir commencé de gouverner l'Église dans la Judée, saint Pierre, ayant ordonné évêque saint Lin, saint Clément et saint Clet, chargea spécialement le premier de gouverner l'Église de Rome en son absence. L'an 65<sup>1</sup>, sous les consuls Nerva et Vestinius, vingt-cinq ans après être sorti de la Judée, saint Pierre souffrit le martyre et eut pour successeur saint Lin, déjà son coadjuteur. Celui-ci, après un pontificat d'environ douze ans, mourut en 67, sous les consuls Capiton et Rufus. Saint Clément lui succéda l'année suivante, sous le consulat d'Italicus et de Trachalus, et gouverna l'Église jusque sous le septième consulat de Vespasien, l'an 76. Il eut pour successeur saint Clet, qui régna jusqu'au neuvième consulat de Domitien, l'an 83. Saint Anaclet lui succéda l'année

suivante et gouverna jusqu'en 95, Domitien étant consul pour la dix-septième fois<sup>1</sup>.

A peine établi à Rome déjà le siège du pêcheur Pierre était plus ferme et plus puissant que le trône des Césars. On y montait sans eux et malgré eux; on y annonçait le royaume du Ciel sans eux et malgré eux; sans eux et malgré eux on y organisait par tout le monde ce royaume qui n'est pas de ce monde; malgré eux, malgré leur sénat, malgré leurs trente légions, on y anéantissait ce qui leur tenait le plus au cœur, leur divinité, leur souverain pontificat, et on ne leur laissait que l'administration des choses matérielles.

Les successeurs d'Aaron à Jérusalem n'en étaient pas là; une instabilité croissante annonçait leur ruine prochaine. Depuis les temps du vieil Hérode, soit les descendants de ce prince, soit les gouverneurs romains changeaient ces pontifes à leur gré. Il y en eut ainsi vingt-huit dans l'espace de cent sept ans, ce qui, l'un dans l'autre, ne fait pas quatre ans pour chacun. Entre beaucoup d'inconvénients il en résulta celui-ci : les pontifes déposés se trouvèrent à la fin en grand nombre; comme ils conservaient les honneurs de leur dignité, il fallait de quoi la soutenir; ils foulèrent d'exactions les simples prêtres. Les choses en vinrent au point qu'ils ne marchaient plus qu'entourés de gens en armes; ils en venaient aux mains dans les rues, sans que personne osât les séparer; ils enlevaient de force les dîmes des prêtres inférieurs, dont plusieurs se virent réduits à mourir de faim<sup>2</sup>.

Si les chefs indigènes de la religion fomentaient ainsi la division et l'anarchie, que ne devaient pas faire les chefs étrangers de l'État? Depuis Pilate les gouverneurs romains se succédaient en Judée presque toujours plus méchants l'un que l'autre. Pilate lui-même l'était au point qu'il fut condamné à l'exil par Caligula. Pour rejeter le Christ les Juifs s'étaient écriés : « Nous n'avons d'autre roi que César ! » Caligula voulut non-seulement être leur roi, mais encore leur Dieu; il commanda de placer sa statue dans leur temple. Comme les Juifs s'y opposaient,

<sup>1</sup> Suivant d'autres en 66.

<sup>1</sup> Orsi, t. 1, l. 2, n. 29. — <sup>2</sup> Josèphe, *Ant.*, l. 20, c. 6, in fine.

il allait les exterminer lorsque la mort le prévint. Sous l'empereur Claude Hérode-Agrippa obtint la Judée ; mais après la mort de ce prince, qui, pour leur plaisir, avait fait mourir saint Jacques, ils retombèrent sous le fouet des gouverneurs romains. Cuspius Faduseut pour successeur Tibère-Alexandre, Juif apostat, ensuite Cumanus, qui fut condamné à l'exil par Claude. Sous son gouvernement vingt mille Juifs avaient péri dans une émeute occasionnée par l'insolence d'un soldat romain près du temple. Sous Néron ils eurent pour gouverneur Félix, digne ministre d'un tel maître. C'était un esclave affranchi de Claude. Donnant toute carrière à sa débauche et à sa cruauté, il exerça le pouvoir d'un roi avec l'esprit d'un esclave. Ainsi en parle Tacite <sup>1</sup>.

La Judée était pleine de voleurs et d'assassins. Félix en punissait quelquefois ; d'autres fois il en payait pour tuer les personnes qui lui déplaisaient. Il fit ainsi assassiner le grand-prêtre Jonathas, qui lui reprochait sa mauvaise conduite. Les brigands, devenant plus hardis, se répandirent dans la ville et jusque dans le temple, ayant sous leurs vêtements des poignards, en latin *sica*, d'où leur vint le nom de sicaires. Là, mêlés dans la foule, ils tuaient qui ils voulaient, criant ensuite au meurtre plus fort que les autres. Pendant que les sicaires remplissaient ainsi de sang la ville et le temple, des imposteurs, des faux prophètes attiraient le peuple dans les déserts. Un Égyptien rassembla ainsi trente mille hommes et les mena sur la montagne des Oliviers, comme pour chasser les Romains. Sa troupe fut défaite, mais il se sauva lui-même.

Festus, successeur de Félix, s'efforça de réprimer les voleurs ; mais, étant mort, Albinus, qui le remplaça, fit tout le contraire ; il relâcha pour de l'argent les voleurs qui étaient en prison ; il se servait de ses propres gardes pour piller le bien des faibles ; il ne réputait coupable que qui n'avait pas moyen de lui donner. Toutefois il parut encore un homme de bien en comparaison de Gessius Florus qui lui succéda. Albinus se cachait

encore pour faire le mal, Florus s'en faisait gloire ; il prenait partout et il prenait tout ; il pillait non-seulement des particuliers, mais des villes entières ; il partageait même avec les voleurs et leur vendait à ce prix l'impunité de leurs crimes. C'était moins un magistrat qu'un bourreau.

Un jour, étant à Jérusalem, il envoya des soldats piller le marché, avec ordre de tuer ceux qu'ils y trouveraient ; trois mille cinq cents personnes, hommes, femmes et enfants, furent égorgés par ces satellites, et ils amenèrent à Florus plusieurs prisonniers, parmi lesquels il y avait des gens de distinction et qui même avaient été faits chevaliers romains. Le gouverneur les fit fouetter devant son tribunal et ensuite crucifier. Une autre fois, sous prétexte d'affermir la bonne intelligence qui s'était rétablie, il engagea les habitants de Jérusalem à se rendre au-devant des troupes romaines qui arrivaient de Césarée. On l'écouta ; mais les troupes, au lieu de rendre le salut, tombèrent sur le peuple, d'après les ordres secrets du gouverneur, et en firent périr une grande partie. Le dessein de Florus était de pousser le peuple à la guerre, afin de piller encore plus librement et de n'avoir point d'accusations à craindre. Il réussit. Malgré les remontrances du jeune roi Agrippa et de sa sœur Bérénice, le peuple de Jérusalem prit les armes. Mais il y avait encore moyen d'arrêter la sédition ; les principaux de la ville demandèrent pour cela des troupes à Florus ; mais lui, qui ne demandait pas mieux que de voir tout en désordre, n'eut garde de leur en envoyer <sup>1</sup>.

Les séditeux, fortifiés des sicaires qui se joignirent à eux, prirent donc le dessus ; ils enlevèrent bientôt plusieurs forteresses, dont ils égorgèrent les garnisons romaines. Romain, Syrien, rien n'était épargné. Ceux-ci, en revanche, massacraient sans pitié même les Juifs qui se tenaient en paix dans leurs demeures. Les habitants de Césarée en tuèrent ainsi vingt mille ; il y en eut deux mille d'égorgés à Ptolémaïde, deux mille cinq cents à Ascalon, dix mille à Damas, treize mille à Scythopolis, cinquante mille à Alexandrie ;

<sup>1</sup> Hist., l. 5, c. 9.

<sup>1</sup> Josèphe, de Bello Judaico, l. 2.



un Juif apostat était à la tête de ce dernier massacre. Un autre apostat provoqua plus tard un désastre pareil contre les Juifs d'Antioche. Il en était à proportion de même dans les autres villes, où tout était plein de cadavres d'hommes, de femmes, d'enfants de tout rang, gisant sans sépulture <sup>1</sup>.

Au milieu de ces horreurs le gouverneur de Syrie, Cestius Gallus, s'avança enfin avec une armée romaine. Il acheva de mettre tout à feu et à sang dans les villes qu'il trouva abandonnées, comme Zabulon, Antipatride et Lydda, ou bien sans défense, comme Joppé. Huit mille Juifs furent passés au fil de l'épée dans cette dernière. A la fin il vint camper jusque sous les murs de Jérusalem. Il aurait pu la prendre sans peine si plusieurs des siens n'avaient été corrompus et gagnés par Florus, ou s'il s'était fié davantage à quelques Juifs bien intentionnés qui s'offraient de lui ouvrir les portes de la ville, ou bien s'il en avait pressé plus vivement le siège. Mais Dieu ne voulait point, dit Josèphe, que Jérusalem fût prise avec tant de facilité ni qu'on mît si promptement fin à ses maux. Cestius se retira inopinément. Cette retraite avait tout l'air d'une fuite ; les Juifs le suivirent de près, harcelant sans cesse son arrière-garde. S'étant engagé dans des défilés, il y perdit quatre mille hommes, trois cent quatre-vingts chevaux, avec son bagage et ses machines de guerre, et se crut encore heureux de sauver le reste de son armée pendant la nuit et au moyen d'un stratagème. C'était la douzième année du règne de Néron, l'an 66 de l'ère vulgaire, le huitième jour de novembre.

Les chrétiens de Jérusalem profitèrent de ce moment pour se retirer ailleurs. Jésus-Christ avait dit à ses disciples : « Quand vous verrez l'abomination de la désolation que Daniel a prophétisée, que celui qui lit entende ; quand vous la verrez établie dans le lieu saint, ou, comme il est porté dans saint Marc, dans le lieu où elle ne doit pas être, alors que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient dans les montagnes. » Saint Luc raconte la même chose en d'autres termes : « Quand vous verrez les armées entourer Jérusalem,

sachez que la désolation est proche ; alors que ceux qui sont dans la Judée se retirent sur les montagnes <sup>1</sup>. » Ces signes étaient arrivés. L'armée romaine venait d'entourer Jérusalem avec ses enseignes, où étaient représentées ces idoles que l'Écriture appelle l'abomination de la désolation ; de plus les voleurs et les séditeux commettaient journellement d'autres abominations au milieu même du temple, dont ils étaient les maîtres. Les chrétiens se souvenaient encore de cette prédiction récente de saint Pierre et de saint Paul : « Dans peu de temps Dieu élèvera à l'empire un prince qui subjuguera les Juifs, rasera leurs villes et les assiègera dans Jérusalem. Là leurs femmes seront réduites par une cruelle famine à se nourrir de la chair de leurs propres enfants, et eux, poussés par les chefs des diverses sectes, à faire les uns des autres un affreux carnage. Lorsque leur ville tombera au pouvoir de l'ennemi, ils verront, sous leurs yeux, leurs femmes traitées indignement, leurs filles violées et prostituées, leurs jeunes hommes mis en pièces, leurs petits enfants écrasés, enfin tout mis à feu et à sang, eux-mêmes entraînés en esclavage, bannis à jamais de leur pays, et tout cela pour avoir insulté avec tant de cruelles railleries au bien-aimé Fils de Dieu, qui s'était déclaré à eux par tant de miracles <sup>2</sup>. »

L'historien Josèphe remarque lui-même qu'il existait une certaine tradition que la ville serait prise et le temple livré aux flammes lorsque la sédition y aurait pris le dessus et que les habitants auraient de leurs mains profané le lieu consacré au Très-Haut <sup>3</sup>. Il n'est pas invraisemblable que l'historien parle de cette prophétie des apôtres ; car Phlégon même, auteur païen dont Origène produit le témoignage, a écrit que tout ce que Pierre avait prédit s'était accompli de point en point <sup>4</sup>. Les chrétiens donc, abandonnant Jérusalem,

<sup>1</sup> « Cum ergo videritis abominationem desolationis quæ dicta est à Daniele propheta, stantem in loco sancto, qui legit intelligat ; tunc qui in Judæa sunt fugiant ad montes. » *Math.*, 24, 15 et 16. — « Cum autem videritis abominationem desolationis stantem ubi non debet... » *Marc.*, 13, 14. — « Cum autem videritis circumdari ab exercitu Jerusalem, tunc scitote quia appropinquavit desolatio ejus. » *Luc.*, 21, 20. — <sup>2</sup> *Lact.*, *Inst.*, l. 4, c. 21. — <sup>3</sup> *De Bello Jud.*, l. 4, c. 6, selon Orsi. — <sup>4</sup> *Phlég.*, l. 13 et 14. *Chron.*, apud *Orig.*, l. 2, *contra Cels.*

<sup>1</sup> *Jos.*, *de Bello Jud.*, c. 18, 19, 20, 21, 22, etc.

se retirèrent au delà du Jourdain dans la ville de Pella, qui appartenait au roi Agrippa, et où, durant le feu de la guerre, ils vécurent en paix sous la protection de Dieu <sup>1</sup>.

De leur côté les Juifs de Jérusalem et de la Palestine, enhardis par leur succès contre Cestius, se préparaient plus que jamais à la guerre. Ils choisirent leurs plus braves chefs pour commander dans les places et dans les différents cantons de la Judée. Josèphe, fils de Gorion, et le pontife Ananus eurent le commandement dans Jérusalem. Josèphe l'historien, qui tenait un rang considérable dans l'ordre des prêtres, eut le gouvernement des deux Galilées <sup>2</sup>. Pendant ce temps les autres Juifs dispersés dans tout l'empire applaudissaient à la persécution de Néron contre les chrétiens ; ils ne pensaient pas que la Providence allait se servir de ce même Néron pour exécuter l'arrêt de sa vengeance contre eux-mêmes.

Néron était alors dans l'Achaïe, où il se donnait en spectacle comme musicien. Quand il eut appris la défaite de Cestius il envoya Vespasien pour le remplacer. Bientôt le nouveau général, accompagné de son fils Titus, entra dans la Judée avec une armée de soixante mille hommes. Dans ce nombre étaient des troupes auxiliaires de quatre rois : Agrippa, roi de la Judée au delà du Jourdain ; Antiochus, roi de Comagène ; Sohème, roi d'Émèse, et Malc, roi des Arabes. Agrippa s'y trouvait en personne. La Galilée fut envahie la première. La ville de Cadare fut prise à la première attaque et livrée aux flammes ; celle de Jotapat, emportée d'assaut après quarante jours de siège, ensuite brûlée et ruinée. On y tua quarante mille hommes. Josèphe, qui commandait la place, fut découvert dans une caverne où il s'était caché ; il se rendit volontairement aux Romains, malgré les quarante Juifs cachés avec lui, qui aimèrent mieux se tuer les uns les autres ; Joppé, qui venait d'être rebâti, fut pris et ruiné de nouveau. Tarichée eut le même sort ; on en vendit trente mille captifs. Tibériade ne fut épargnée qu'à la prière d'Agrippa. Les autres fortes succombaient l'une après l'autre <sup>3</sup>.

Jérusalem, où les fuyards affluaient sans cesse, n'était que division ; les uns voulaient la paix, les autres voulaient la guerre. Les pontifes et la masse du peuple formaient le parti modéré ; mais les sicaires et les brigands, qui se donnaient le nom de zélateurs ou amis de la liberté publique, de l'indépendance de la nation, ne respiraient que sang et que carnage. Il y eut des combats entre les deux partis ; les zélateurs, refoulés dans la seconde enceinte du temple, appelèrent les Iduméens à leur secours ; ils tuèrent, dans le temple même, Zacharie, fils de Baruch, un des plus hommes de bien de la ville, et commirent tant d'autres excès que les Iduméens mêmes en eurent horreur et se retirèrent. Les zélateurs se divisèrent alors en deux factions, dont l'une se répandait dans la ville et dans la campagne, et dont l'autre continuait d'occuper la seconde enceinte du temple ; l'enceinte extérieure était occupée par le peuple et l'enceinte intérieure par les prêtres en armes. Vespasien était informé de tout ; on le pressait de profiter de l'occasion. Il jugea plus à propos d'attendre quelque temps, les Juifs se détruisant eux-mêmes par des massacres continuels, tandis que son armée se reposait, pour les écraser ensuite avec plus de force. Enfin il conduisit son armée vers Jérusalem. Cette ville criminelle allait subir son dernier châtement, lorsqu'un incident vint encore le suspendre <sup>4</sup>.

Néron avait eu son tour. Ce meurtrier de son père, de sa mère, de son frère, de sa femme, de ses précepteurs et de tout ce qu'il y avait de plus honnête dans l'empire, ce premier persécuteur des chrétiens venait enfin de périr la quatorzième année de son règne. Il avait quitté Rome et l'Italie pour aller faire une expédition en Grèce, mais une expédition de musicien et d'histrion. Il chantait sur les théâtres de différentes villes, accompagné d'une troupe de jeunes gens pour applaudir. Il y avait peine de mort pour qui n'allait pas l'entendre, des coups de bâton pour qui témoignait de l'ennui, défense de se retirer tant qu'il n'avait pas fini. Il remporta, dans cette ridicule expédition, jusqu'à dix-huit cents couronnes, et fit célébrer autant

<sup>1</sup> Eusèbe, *Hist.*, l. 3, c. 3. — <sup>2</sup> Josèphe, *de Bello Jud.*, l. 2, c. 44. — <sup>3</sup> Id., *ibid.*, l. 3, c. 1-9.

<sup>4</sup> Jos., *de Bello Jud.*, l. 4, c. 11-19 ; l. 5, c. 1.



de sacrifices dans toute l'étendue de l'empire. Il revenait en Italie et à Rome, monté sur un achr de triomphe, entra dans les villes par des brèches faites exprès comme pour les vainqueurs des jeux Olympiques, lorsqu'il apprit que Vindex, gouverneur des Gaules, et Galba, gouverneur des Espagnes, s'étaient révoltés et marchaient sur l'Italie. Pendant qu'il perdait le temps à des desseins plus extravagants les uns que les autres, ses gardes proclamèrent Galba empereur. Il fut obligé de s'enfuir pendant la nuit, de se cacher dans un marécage, et enfin dans le réduit d'un de ses esclaves. Là, ayant appris que le sénat l'avait déclaré ennemi public et le faisait poursuivre pour lui infliger le plus infâme supplice, il tira un poignard et dit en pleurant : « Faut-il qu'un si bon musicien périsse ! » Il différait lorsque, entendant le bruit des chevaux qui étaient à sa poursuite et excité par ceux qui l'entouraient, il s'enfonça le poignard dans la gorge, aidé par son secrétaire, le 9 ou 11 juin de l'an 68, à l'âge de trente et un ans <sup>1</sup>.

Les prétoriens ou soldats de la garde impériale avaient proclamé empereur Galba, absent; quand il fut arrivé à Rome ils le trouvèrent trop vieux, trop sévère, trop avare. Ils le tuèrent donc après sept mois de règne et nommèrent Othon à sa place. Deux soldats furent les auteurs de cette nouvelle révolution. Othon était un homme perdu de dettes et de débauches; il s'était abandonné à Néron dans ses orgies de Sodome. Il ne régna que trois mois. Vitellius l'emporta sur lui; c'était le général de la basse Germanie. Son père, après avoir été gouverneur de Syrie, fut le premier qui adorât Caligula comme un dieu. Vil flatteur des empereurs il l'était même de leurs esclaves, et avait placé parmi ses dieux domestiques les images de Narcisse et de Pallas, esclaves affranchis de Claude et de Néron; il l'était surtout de Messaline, et, fier d'avoir obtenu l'honneur de la déchausser, il portait sous sa robe et baisait de temps en temps l'un des souliers de cette princesse infâme. Le fils ressemblait au père. Élevé sous les yeux de Tibère dans les débauches de l'île de Caprée,

il mérita la bienveillance de Caligula par son habileté de cocher, celle de Claude par son goût pour les jeux de hasard, celle de Néron par tous ses vices. Proclamé empereur par son armée, il ne gouvernait point, mais se laissait gouverner par ses favoris, principalement par un esclave avec lequel il se livrait habituellement à la sodomie. Où il n'avait pas son pareil c'était à boire et à manger. Il faisait par jour quatre ou cinq repas, entre lesquels il se faisait vomir afin d'avoir toujours de l'appétit. Il ne le cédait point à Néron pour la cruauté. Visitant le champ de bataille où, plus d'un mois auparavant, ses troupes avaient battu celles d'Othon et qui était encore jonché de cadavres infects, il proféra ces horribles paroles : « Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon, surtout si c'est un compatriote. » Après quoi il avala plusieurs larges coups de vin. Pendant qu'il était encore particulier et perdu de dettes, un receveur d'impôts l'avait vivement pressé de payer ses contributions; devenu empereur il le fit venir et l'envoya au supplice; tout d'un coup, néanmoins, il le rappela, et déjà l'on applaudissait à cet acte de clémence quand il ordonna de le tuer devant lui, afin, disait-il, de jouir d'un si beau spectacle <sup>1</sup>. Tels étaient les Césars que des soldats donnaient à Rome et à l'empire pour être à la fois ses empereurs, ses souverains pontifes et ses dieux.

Vespasien, ayant appris dans la Judée la mort de Néron et l'élection de Galba, envoya son fils Titus au nouvel empereur pour le complimenter et recevoir ses ordres. A peine arrivé dans la Grèce Titus apprit que Galba avait été tué. Il revint alors à son père Vespasien, qui fut bientôt lui-même proclamé empereur par les armées de Judée, de Syrie, d'Égypte, que suivirent celles de la Pannonie, de l'Illyrie, de l'Italie même, et enfin tout l'Occident. Les troupes de Vitellius furent battues jusque dans Rome, et lui-même, après mille outrages, tué et jeté dans le Tibre, après un règne de huit mois <sup>2</sup>.

Jérusalem pendant ce temps se déchirait elle-même de plus en plus. Un Simon Bar-gioras ou fils de Gioras s'était mis à la tête

<sup>1</sup> Suét., *Néron*. Dion Cass.

<sup>2</sup> Suét., Tacite, Dion. — <sup>2</sup> *Ibid.*

d'une bande de voleurs et ravageait le pays. Sa troupe se monta enfin jusqu'à quarante mille hommes, avec lesquels il s'empara de l'Idumée. Il vint mettre le siège devant Jérusalem, parce qu'on y avait amené sa femme prise par embuscade. On fut obligé de la lui rendre. Bientôt les pontifes et le peuple, excédés de la tyrannie des sicaire qui occupaient le temple, appelèrent Simon à leur secours et le regurent comme un libérateur. Il y eut alors trois factions en armes : Simon, avec quinze mille hommes, occupait la ville ; Jean de Giscala, avec six mille, occupait la seconde enceinte du temple, et Éléazar l'enceinte intérieure ou celle des prêtres, avec deux mille quatre cents hommes. Mais cette dernière enceinte dominait par sa hauteur la seconde, qui, à son tour, dominait la ville. Ces trois factions se livraient continuellement des combats ; elles détruisirent par le feu des magasins de blé qui auraient pu suffire pendant plusieurs années à la nourriture de tout le peuple ; le pillage, le viol, le meurtre n'étaient qu'un jeu. Cependant on laissait passer jusqu'au parvis des prêtres les personnes qui voulaient offrir des sacrifices dans le temple, et, selon Josèphe, il y en avait toujours un grand nombre, non-seulement de Juifs, mais encore d'autres. On les fouillait seulement pour voir si elles n'avaient pas d'armes ; mais souvent il arrivait que des pierres ou des traits lancés par les sicaire de la seconde enceinte tuaient le prêtre sur l'autel et mêlaient son sang au sang de la victime <sup>1</sup>.

Tel était l'état de Jérusalem lorsque Titus y vint mettre le siège. Son père lui avait laissé cette besogne en partant pour l'Italie. Il commença par faire une reconnaissance autour de la ville et faillit être pris ou tué dans une sortie que firent les Juifs. Plusieurs fois il leur envoya offrir la paix, entre autres par l'historien Josèphe, qui était dans ses bonnes grâces ; mais les assiégés ne voulurent entendre à rien ; ils firent, au contraire, plusieurs sorties funestes aux Romains. Toujours divisées entre elles, les trois factions du dedans se réunissaient contre l'ennemi du dehors. Le peuple respirait alors quelque peu ;

car, le reste du temps, elles le dévoraient comme une proie commune. Bientôt même ces trois factions se réduisirent à deux. A la fête de Pâque, Éléazar, qui tenait le parvis des prêtres, en ouvrit les portes, afin que le peuple pût y venir plus facilement remplir ses devoirs de religion. Jean de Giscala, qui occupait la seconde enceinte, envoya plusieurs des siens dans celle des prêtres, avec des armes cachées sous leurs vêtements ; quand ils s'y virent en nombre ils firent main basse sur tout ce qui pouvait résister et se rendirent ainsi maîtres de tout le temple.

Cependant Titus poussait le siège avec vigueur. Outre ses fortifications naturelles Jérusalem était encore défendue par trois enceintes de murailles. Déjà Titus, malgré les efforts incroyables des assiégés, s'était emparé des deux premières. Il offrit de nouveau la paix ; on la rejeta de nouveau. Alors, pour couper toute communication avec l'extérieur, il entoura toute la ville d'un mur de circonvallation flanqué de hautes tours. Précédemment déjà la famine était extrême dans Jérusalem ; alors elle devint horrible. Une multitude immense y était rassemblée, tant à cause de la fête que parce qu'elle ne trouvait plus où habiter dans les villes en ruines ; elle eut bientôt consommé ce qu'il y avait de vivres. Jérusalem devint une véritable image de l'enfer. La guerre, la famine, la peste y régnaient à la fois. Les factieux ou zélateurs enlevaient au peuple le peu qui lui restait ; ils forçaient les maisons ; s'ils y trouvaient quelque chose ils frappaient pour l'avoir caché ; s'il n'y trouvaient rien ils tourmentaient encore plus cruellement pour l'avoir caché trop bien. Entre parents même il n'y avait plus de compassion : la femme arrachait le pain de la bouche de son mari, le fils à son père, et, ce qui est plus effroyable, la mère à son enfant, qui défailait entre ses bras. Le désespoir en poussa plusieurs à sortir en armes et à se jeter en frénétiques sur les Romains. Titus, soit par colère, soit pour inspirer aux assiégés plus d'effroi et d'horreur et les porter à se rendre, commanda de mettre en croix tous ceux qu'on viendrait à prendre. On en suppliciait ainsi cinq cents par jour, quelquefois plus. Dans peu le

<sup>1</sup> Josèphe, 1. 5 et 6.



nombre des crucifiés fut si considérable qu'il n'y avait plus de place pour les croix ni de croix pour le supplice.

A la vue de cette forêt d'hommes pendus à des croix autour de la ville les factieux n'en devinrent que plus opiniâtres, et, avec leurs faux prophètes, persuadèrent au peuple que tel était le sort de tous ceux qui se donnaient aux Romains. D'autres fuyaient uniquement pour se mettre en sûreté, lorsque l'un d'eux fut remarqué cherchant, dans ses propres excréments, l'or qu'il avait avalé pour s'en servir au besoin. Cela suffit pour que les Arabes et les Syriens qui se trouvaient dans l'armée romaine, uniquement occupés à piller et à s'enrichir de la dépouille des Juifs, commençassent à éventrer tous ceux qui leur tombaient entre les mains. Dans une seule nuit deux mille éprouvèrent de la sorte leur affreuse barbarie. Des Romains même se rendirent coupables de cette atrocité.

Dans la ville les vivants ne suffisaient plus pour ensevelir les morts ; les places, les maisons et les rues étaient pleines de cadavres sans sépulture. Cependant, depuis le 14 avril, où avait commencé le siège, jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet, c'est-à-dire en deux mois et demi, on avait enterré, aux dépens du public, six cent mille pauvres, dont cent quinze mille huit cent quatre-vingts furent enlevés par une seule porte de la ville. Mais, fatigués de rendre ces devoirs de piété aux défunts, ils emplissaient de cadavres de vastes édifices et puis en fermaient les portes, ou bien les jetaient du haut des murs dans des gouffres qui étaient proches et qui bientôt en furent comblés. Titus, faisant une ronde, vint à s'en apercevoir ; frissonnant de la puanteur qui s'exhalait de ces monceaux de cadavres, il gémit, et, les yeux élevés aux cieux, prit Dieu à témoin que ce n'était point à lui qu'il fallait imputer de pareilles horreurs<sup>1</sup>.

Les factieux continuaient leur même train de vie ; ils entraient dans les maisons non plus seulement pour piller les vivants, mais les morts, et, après les avoir dépouillés, ils s'en allaient en riant. Ils essayaient la pointe de leurs épées sur ces cadavres, et quelque-

fois même sur ceux qui respiraient encore ; mais, si quelqu'un les priait de l'achever, ils se moquaient de lui. Rien ne semblait capable de toucher ces monstres ; il arriva cependant une chose qui leur fit horreur.

Une femme noble et riche, d'au delà du Jourdain, s'était réfugiée à Jérusalem et s'y trouvait assiégée. Les séditeux lui prirent toutes ses richesses, et enfin même ce qu'elle avait caché de vivres. Outrée de douleur, elle les chargeait d'injures et de malédictions, faisant son possible pour les obliger à la tuer ; mais aucun ne lui fit cette grâce. Enfin, n'en pouvant plus de faim et de désespoir, elle prend l'enfant qu'elle avait à la mamelle, et, le regardant avec des yeux égarés, lui dit : « Malheureux enfant, à quoi te réserverai-je ? à mourir de faim ? à être esclave des Romains ou à tomber entre les mains de ces factieux encore pires ? Deviens plutôt ma nourriture, deviens une furie pour ces tyrans, deviens un récit à jamais funeste et le seul malheur qui puisse s'ajouter encore aux malheurs des Juifs ! » Elle dit, égorge son enfant, le fait rôtir, en mange la moitié et cache le reste.

Bientôt les sicaires accourent, attirés par l'odeur de ce mets exécrable ; ils menacent la femme de la tuer si elle ne le leur montre. « Je vous ai gardé une bonne part, » dit-elle, et leur découvrit ce qui restait de son enfant. Ils furent saisis d'horreur, et, regardant fixement, ils demeuraient immobiles et hors d'eux-mêmes. « C'est mon enfant, continuait-elle ; c'est moi qui ai fait ce que vous voyez ; mangez-en, car j'en ai mangé, moi ! Ne soyez pas plus tendres qu'une femme ni plus compatissants qu'une mère. Que si vous avez la conscience trop timorée et que vous repoussiez la victime que je vous offre, eh bien ! j'en ai mangé une moitié, j'aurai encore l'autre. »

Eux, pour toute réponse, s'enfuirent tremblants.

Le bruit s'en étant aussitôt répandu dans la ville, chacun frissonnait comme s'il eût commis lui-même ce crime et enviait la condition de ceux qui étaient morts avant de voir et d'entendre un pareil désastre. La nouvelle en étant venue au camp des Ro-

<sup>1</sup> Joseph<sup>h</sup>, de *Bello Jud.*, l. 6.

maines, les uns refusaient d'y croire, les autres se sentaient touchés de compassion pour les malheureux assiégés et d'autres n'en étaient que plus irrités contre eux. Titus s'en excusait devant Dieu en protestant que, de son côté, il avait offert aux Juifs, avec la paix et le privilège de se gouverner par leurs propres lois, le pardon et l'oubli du passé ; mais puisqu'au lieu de la concorde ils avaient voulu la sédition, au lieu de la paix la guerre, au lieu de l'abondance la famine ; puisqu'ils avaient commencé eux-mêmes à mettre le feu au temple, ils étaient dignes de pareils repas. Pour lui il voulait ensevelir sous les ruines de leur patrie un aussi atroce forfait ; il ne pouvait souffrir que le soleil vît davantage sur la terre une ville où les mères se nourrissaient de pareils aliments ; qu'aureste ces horribles mets convenaient encore plus aux pères qu'aux mères, puisque, même après de si grandes calamités, ils ne voulaient point encore déposer les armes <sup>1</sup>.

Les filles de Sion ne durent alors que trop vérifier la prédiction du Christ et s'écrier : « Bienheureuses celles qui sont stériles et celles qui n'ont point allaité d'enfants ! » Et de même que Titus voulait, sous les débris de l'infâme cité, ensevelir la mémoire de cette abomination, de même aussi les Juifs devaient désirer, de honte et confusion, que les montagnes et les collines tombassent sur eux et les ensevelissent sous leurs ruines.

Le nom de cette mère désespérée était Marie, et le nom de cet homme qui n'avait cessé de crier durant sept ans : « Malheur à Jérusalem ! Malheur au temple ! » le nom de cet homme était Jésus ! Jésus et Marie, noms de grâce, de miséricorde, de consolation, de salut, de bonheur pour les chrétiens ; noms de terreur, de calamités, de désolation pour les Juifs. Il y a un grand mystère en cela.

Cependant Titus, après des combats furieux, avait emporté la troisième et dernière enceinte de la ville et pris la citadelle d'Antonia, qui joignait le temple par un portique où les Juifs avaient mis le feu. Il s'approcha enfin du temple même, et, ce jour, le sacrifice perpétuel cessa, faute d'hommes pour

l'offrir. Dans le désir de conserver ce superbe monument Titus essaya encore, et par Josèphe, et par lui-même, de porter les Juifs qui s'y étaient fortifiés à se rendre ; mais inutilement. Alors il s'empara de la première enceinte du temple, qui en avait trois. Après avoir longtemps, mais vainement, essayé d'ébranler les portes de la seconde, il fut obligé d'y mettre le feu, prenant tous les soins pour préserver des flammes la partie intérieure et plus magnifique de ce vaste monument ; mais un soldat, comme poussé, dit Josèphe, d'un mouvement surnaturel, prit un tison ardent, et, soulevé sur les épaules d'un de ses camarades, le jeta par une fenêtre dans les chambres contiguës. Aussitôt il s'y alluma un horrible incendie, auquel le César ne put apporter remède. Il criait, il menaçait, il donnait des ordres et de la voix et de la main pour éteindre le feu, mais en vain. Les soldats, oubliant les lois de la discipline qu'ils observaient sévèrement partout ailleurs, et uniquement attentifs au pillage et au massacre, ni n'entendaient ses cris, ni ne respectaient ses ordres, ni ne s'inquiétaient de ses menaces. Avec le temple périt une multitude de toutes sortes de personnes ; dans ce nombre, six mille du peuple, hommes, femmes, enfants, qui s'y étaient réfugiés sur la parole d'un faux prophète qui leur avait promis, de la part de Dieu, une délivrance miraculeuse. Les tyrans avaient suborné plusieurs de ces imposteurs pour abuser la multitude et l'empêcher de se rendre aux Romains.

Chassés du temple les factieux se retirèrent dans la partie la plus haute et la plus escarpée de la ville. Sommés, par l'entremise de Josèphe, de se rendre la vie sauve, ils s'obstinèrent à se défendre. Ce fut alors que Titus abandonna la ville basse au pillage et aux flammes. A la vue de cet incendie, au lieu de revenir de leur obstination désespérée, les assiégés en devinrent encore plus féroces, ne s'inquiétant plus alors de vivre après la ruine de la ville et du temple. Mais bientôt, après un affreux carnage, ils furent forcés dans ces derniers retranchements ; enfin, à la suite de différents combats, tout tomba au pouvoir du vainqueur. Titus, ayant permis

<sup>1</sup> Josèphe, l. 7, c. 7.



au soldat de tuer, de saccager, de piller, d'assouvir son avidité et sa fureur, ordonna d'abattre jusque dans ses fondements le reste de la ville et du temple ; ensuite il y fit passer la charrue. Ainsi fut accomplie la prédiction du Sauveur que, de ce vaste monument et de cette superbe cité, il ne serait pas laissé pierre sur pierre. On ne conserva que trois tours, Phasaël, Hippique et Marianne, et une partie de la muraille à l'occident, celle-ci pour servir de campement aux soldats qui devaient tenir garnison, et celles-là pour apprendre à la postérité quelle ville et quelle forteresse la valeur des Romains avait emportées. « Tout le reste de la ville, dit Josèphe, fut rasé et aplani de façon qu'on avait peine à croire qu'elle eût jamais été habitée<sup>1</sup>. »

Il périt au siège de Jérusalem, d'après le témoignage de Josèphe, onze cent mille Juifs. Il n'y a pas d'autre exemple dans l'histoire ni de tant de victimes, ni de morts si tragiques, ni d'une si horrible confusion. Mêlant la prédiction des maux qui attendaient Jérusalem à celle des maux qui doivent précéder et accompagner la désolation finale de l'univers, Jésus-Christ avait dit que, depuis l'origine du monde, il ne s'était jamais vu et que jusqu'à la fin jamais il ne se verrait plus épouvantable désastre.

De même que, dans les livres des prophètes, le plus touchant symbole de la félicité des saints, c'est la paix, c'est l'abondance de tous les biens, qui, dans les beaux temps du royaume judaïque, inondèrent Jérusalem fidèle et cité choisie de Dieu pour être sa demeure parmi les hommes et le trône de sa gloire, de même aussi Jérusalem réprouvée, abandonnée de Dieu, resserrée par ses ennemis, livrée à la fureur, au désespoir, à la rage de ses propres enfants devenus ses plus cruels tyrans, a été proposée par Jésus-Christ comme la figure et le symbole de l'enfer, la sévérité du jugement que Dieu a exercé sur ses perfides habitants comme une vive image de celui qu'il exercera sur tout l'univers lorsqu'à la fin des siècles il viendra dans sa majesté juger les vivants et les morts. En effet

quoi de plus capable de nous représenter l'enfer, tel surtout qu'il sera après la résurrection générale, c'est-à-dire cette prison étroite pour tant de millions d'hommes qui y seront renfermés ; ces cruels ministres de la vengeance divine qui les tourmenteront, ce feu et cette flamme qui jamais ne s'éteindra, cette faim et cette soif dont ils seront dévorés, ces lugubres images qui épouvantent leurs esprits, cette rage et cette fureur dont ils seront agités ; quoi, dis-je, de plus capable de nous représenter tout cela qu'une ville, avec trois millions d'hommes au moins dans l'enceinte de ses murs, serrée au dehors par une armée formidable qui l'assiège de toutes parts, déchirée au dedans par les plus cruelles factions, en proie à mille tyrans inhumains qui, foulant aux pieds la justice, les lois, la religion, massacrent les prêtres au pied des autels, violent les vierges, déshonorent le lit des époux, égorgent sans pitié les innocents, arrachent le pain de la bouche à ceux qui meurent de faim, assassinent impunément les habitants dans leurs maisons, se rient des larmes, insultent à ceux qui rendent le dernier soupir, et se montrent non moins altérés de leur sang que de leurs biens ! une ville où l'on ne voit, et dans les places et dans les rues, que des corps ou déjà morts et à moitié pourris, ou qui luttent contre les derniers assauts de la mort, ou qui, de faiblesse, ne peuvent se soutenir, n'ont plus la force de parler, de remuer la langue, d'ouvrir la bouche desséchée ; ou bien, ramassant le peu qui leur reste encore de souffle, chargent de mille imprécations les auteurs de leurs maux, et, jetant pour la dernière fois des regards mourants vers le temple, invoquent contre eux la vengeance divine ; où enfin un si grand nombre appellent et désirent la mort sans pouvoir l'obtenir ; finalement une ville défendue, jusqu'à l'extrémité du désespoir, contre une armée victorieuse, donnée en proie à la licence et à la fureur du soldat ; qui enfin périt noyée dans le sang, consumée par les flammes, au milieu des gémissements, au milieu des cris, au milieu des massacres de ses malheureux habitants ? Telle fut Jérusalem au temps de son dernier siège ; c'est ainsi qu'elle périt,

<sup>1</sup> Josèphe, de *Bello Judaico*, l. 7.

après qu'elle fut devenue, par ses crimes atroces, la malédiction des hommes, et, par la mort du Fils de Dieu, l'objet des malédictions divines <sup>1</sup>.

Les soldats romains étaient fatigués de tant de carnage et cependant il restait encore en vie un grand nombre de Juifs. Alors Titus commanda de tuer ceux-là seulement qui n'avaient pas encore déposé les armes et de faire prisonniers les autres, particulièrement ceux qui étaient plus jeunes et plus vigoureux. L'ordre du César fut exécuté de façon qu'avec les opiniâtres pris les armes à la main on tua encore une multitude de vieillards et d'autres personnes incapables de supporter la fatigue. De cent huit mille prisonniers onze mille moururent de faim ; des quatre-vingt-dix-sept mille survivants, ceux qui avaient moins de dix-sept ans furent exposés en vente ; quant à ceux qui étaient plus âgés, les uns, chargés de chaînes, furent envoyés en Égypte pour être employés aux travaux publics, d'autres distribués entre diverses provinces pour combattre dans les spectacles, soit les uns contre les autres en guise de gladiateurs, soit contre les bêtes, qui finalement devaient les dévorer. Simon de Gioras et Jean de Giscala, avec sept cents autres à la fleur de l'âge, furent réservés pour la solennité du triomphe.

Titus, se trouvant à Césarée, y célébra le jour anniversaire de la naissance de son frère Domitien par des jeux publics, où deux mille cinq cents Juifs et plus perdirent misérablement la vie, soit par le feu, soit en combattant les uns contre les autres ou contre les bêtes féroces ; il en périt un égal nombre, et de la même manière, à Béryte, où le même Titus célébra avec plus de pompe encore le jour anniversaire de l'avènement de son père à l'empire <sup>2</sup>. Pouvait-elle se vérifier plus clairement la prédiction de Jésus-Christ, que les enfants de l'infortunée Jérusalem seraient conduits en servitude parmi les peuples et foulés aux pieds des nations ?

Le César, arrivé à Rome, y triompha de la Judée, avec Vespasien. Suivant la coutume, on porta dans le triomphe les dépouilles les

plus riches et les plus remarquables de la nation, entre autres la table d'or, le chandelier d'or à sept branches, et les autres vases du temple qu'on avait sauvés des flammes, et qui furent consacrés au démon dans le temple de la Paix bâti par Vespasien ; enfin le livre de la loi et les voiles du sanctuaire, qui furent gardés dans le palais. Il fut élevé à Titus un arc triomphal où l'on voit encore, sculptés en relief, le chandelier et la table. Le sénat et le peuple romain lui dressèrent, l'an 77 de l'ère chrétienne, dans le grand Cirque, une inscription qu'on y trouve encore, « en mémoire de ce que, sur l'ordre de son père, par ses conseils et sous ses auspices, il a dompté la nation des Juifs et a détruit la ville de Jérusalem, que, avant lui, tous les généraux, rois, peuples avaient vainement attaquée ou n'avaient osé combattre <sup>1</sup>. » On frappa aussi, en l'honneur de Vespasien et de son fils, un grand nombre de médailles. D'un côté elles présentent la tête de l'empereur, de l'autre une femme assise au pied d'un palmier, dans une attitude de désolation, la tête penchée et appuyée sur la main, quelquefois les mains liées par devant ou derrière le dos, avec cette inscription : LA JUDÉE VAINCUE, LA JUDÉE PRISE, LA JUDÉE CAPTIVE. Les terres des Juifs furent vendues, et on leur imposa pour tribut, quelque part qu'ils fussent, de payer tous les ans, au Capitole, les deux drachmes que, suivant la loi, ils avaient coutume de porter au temple de Jérusalem pour le culte du vrai Dieu.

Jérusalem, siège de la religion judaïque, et le temple, lieu des sacrifices, étant ruinés, les oracles du Sauveur se voyant clairement accomplis dans ces mémorables événements, il est à croire qu'un certain nombre de Juifs, de Galiléens et de Samaritains, ouvrirent les yeux à la lumière de l'Évangile, et, dans le commun naufrage, ne voyant pas d'autre porte, se réfugièrent dans le sein de l'Église ; mais nous savons aussi que quelques-uns, ne pouvant plus, d'un côté, nier tout à fait la mission divine de Jésus-Christ, et ne voulant pas, de l'autre, renoncer à leurs anciens préjugés, entreprirent de former un nouveau

<sup>1</sup> Orsi, l. 2, n. 39. — <sup>2</sup> Josèphe, l. 7.

<sup>1</sup> *Annales de Philosophie chrétienne*, 3<sup>e</sup> série, t. 20, n. 120, décembre 1849, p. 460.



système de religion, partie chrétien, partie juif, ou, pour parler plus exactement, ni juif ni chrétien ; car ils défiguraient étrangement les dogmes de l'une et de l'autre religion et avançaient des principes également réprouvés et de l'Église et de la synagogue. Les chefs ou plutôt les propagateurs de ces sectes furent Ébion et Ménandre, le premier Juif et l'autre Samaritain. Quant au premier, bien qu'il reconnût Jésus-Christ pour un homme saint et d'éminente vertu, il niait cependant sa divinité, comme aussi qu'il fût né d'une vierge. Il est fort possible que l'historien Josèphe ait eu de ces idées-là. Ébion admettait l'Évangile de saint Matthieu, ôté les deux premiers chapitres, et rejetait tous les autres livres du Nouveau Testament. Il avait de la vénération pour saint Pierre, mais il chargeait de calomnies saint Paul. Il célébrait le dimanche comme les chrétiens, donnait le Baptême et consacrait l'Eucharistie, mais avec de l'eau seule dans le calice. Il observait le sabbat comme les Juifs, et, comme il soutenait que la foi en Jésus-Christ n'était pas suffisante pour le salut, il obligeait ses disciples à la loi de la circoncision et à l'observance des cérémonies judaïques<sup>1</sup>.

De même qu'Ébion fut le chef de la secte impie qui osa nier la divinité de Jésus-Christ, Ménandre fut le chef de celle qui lui ôtait l'humanité. Disciple de Simon le Magicien, non moins instruit que son maître dans tous les mystères de la magie, il soutenait que c'était là l'unique et vrai moyen d'obtenir le salut, distinguait le Dieu souverain et les intelligences spirituelles, ou éons invisibles, d'avec les anges, selon lui créateurs de l'univers et auteurs de la loi ; c'étaient ces derniers qui avaient inspiré les patriarches et les prophètes ; c'est à eux qu'avaient été asservis non-seulement les adorateurs des idoles, mais encore les enfants d'Abraham, sous le joug pesant des cérémonies mosaïques. Il se vantait, à l'exemple de son maître, d'avoir été envoyé par les intelligences invisibles pour délivrer les hommes de cette misérable servitude et leur montrer la voie du salut, qu'il faisait consister dans un état au-dessus

des sens et dans une science sublime des choses invisibles, science à laquelle l'âme se disposait par le moyen des arts magiques dont il avait appris les secrets dans les écoles et les livres des disciples de Platon, parmi lesquels plusieurs avaient commencé dès lors à se livrer à la théurgie.

Quoique Simon et Ménandre, ainsi que leurs disciples, soient comptés communément parmi les hérétiques, il semble néanmoins qu'à proprement parler ils auraient dû être regardés comme des infidèles. La seule raison qui les a fait prendre pour une secte chrétienne, c'est qu'ils s'étaient formé une idée telle quelle de la divinité de Jésus-Christ, se glorifiaient de son nom, et avaient reconnu en quelque sorte la nécessité du Baptême pour obtenir l'immortalité. Ils proféraient les noms du Père, du Fils et du Saint-Esprit, sans reconnaître néanmoins ni confesser réellement la Trinité, ces noms n'exprimant dans leur bouche que les divers offices d'une seule personne. Ils ne corrompaient pas moins l'ineffable mystère de l'Incarnation que celui de la très-sainte Trinité. Comme ils ne pouvaient concevoir comment la substance divine, ou une intelligence parfaite émanée d'elle, de quelque rang qu'elle fût, avait pu s'unir à une portion de la matière, et, beaucoup moins, revêtir la nature humaine avec toutes ses infirmités, Jésus-Christ, suivant eux, n'avait été qu'un fantôme, un simulacre d'homme, qui n'avait fait qu'en apparence ce qui est de l'humanité<sup>1</sup>.

Quelque opposition qu'il y eût entre ces deux sectes, savoir celle des Ménandriens et des Simoniens d'une part, et celle des Ébionites de l'autre, il paraît néanmoins que Cérinthe essaya de les concilier en quelque sorte, et que, du mélange de leurs opinions, il composa une troisième secte, telle qu'un monstre horrible de deux natures contraires. Pour contenter les Ébionites il enseignait que Jésus était un pur homme, né de Marie et de Joseph, comme les autres hommes, mais doué d'un mérite singulier, d'une sainteté et d'une sagesse extraordinaires. Ensuite, pour accorder quelque chose aux disciples

<sup>1</sup> Épiphanes, *Hæres.*, 19, n. 5. Tillemont, art. ÉBIONITES. Bergier, *Dict. théolog.*

<sup>1</sup> *Ibid.*, et Orsi, l. 2, n. 42.

de Simon, il disait que, sur cet homme saint, appelé Jésus au temps de sa naissance, était descendu, quand il fut baptisé dans le Jourdain, sous la forme de colombe, le Christ, c'est-à-dire une vertu ou un esprit que lui envoyait le Dieu souverain et invisible, afin de le remplir de sa connaissance, et, par lui, la communiquer aux mortels. Après avoir employé son ministère pour éclairer notre ignorance et s'être servi de lui comme d'un instrument pour opérer parmi nous des choses étonnantes et supérieures aux forces de la nature, le Christ avait abandonné Jésus au pouvoir des ténèbres et de la mort et s'en était retourné d'où il était venu, étant, comme esprit et intelligence, impassible et immortel.

Sur ce point les Cérinthiens ne différaient donc pas des Ménandriens; ils s'accordaient encore à ne reconnaître en Jésus qu'une simple impression de la vertu divine; mais cette impression s'était faite, selon Cérinthe, dans un homme réel, et, suivant les disciples de Ménandre, dans un vain simulacre, homme seulement en apparence. Pareillement Cérinthe avait les mêmes idées que Simon le Magicien et Ménandre sur les choses divines et la création du monde. Lui aussi avait sa Sigé, son Byssus, son Pléroma, c'est-à-dire Silence, Profondeur et Plénitude, et de plus d'autres éons ou substances invisibles et ineffables supérieures au Créateur de l'univers, duquel les Juifs avaient reçu la loi. D'après ce système Cérinthe aurait dû avoir la même aversion de la loi que les Simonien; mais, pour ne pas choquer les Ébionites, il paraît qu'il trouva quelque principe pour en permettre l'observance.

Et, de fait, que Cérinthe ait réussi à plaire aux Juifs, à seconder leurs imaginations, à les consoler de leurs désastres, à flatter leurs vaines espérances et à maintenir en crédit leur culte, on le voit clairement par la description qu'il fait du règne futur du Christ après la résurrection générale. D'après ce que l'on croit, il fut le premier à imaginer un règne de mille ans que Jésus-Christ devait régner sur la terre; la capitale de ce royaume devait être Jérusalem; les hommes ressuscités devaient y jouir de l'abondance de tous les biens, nager dans les voluptés

sensuelles et toutes les passions humaines être satisfaites; enfin on y devait rétablir les fêtes des Juifs, l'immolation des victimes et leurs sacrifices. Tout cela était conforme à ce que les Juifs charnels s'imaginaient de leur Messie et de son règne. C'est ainsi qu'eux-mêmes entendaient les oracles des prophètes. Aussi, au lieu du règne spirituel qui leur avait été promis sous les voiles et les allégories des biens temporels, attendaient-ils un roi et un règne si puissant, si riche, si heureux, qu'ils n'auraient rien à envier aux plus beaux temps du règne de Salomon. Avant la destruction de Jérusalem et du temple les Juifs se flattaient du prochain accomplissement de leurs vœux et de leurs espérances; mais, après leur dernière désolation, Cérinthe forgea, pour les consoler, des révélations nouvelles où il fixa l'époque du nouveau règne au temps de la résurrection future, qui, suivant les idées de ces temps, ne devait pas être bien loin<sup>1</sup>.

Ces trois hérésies étaient nées hors de l'Église; les hommes qui les conçurent n'avaient jamais été sincèrement chrétiens ni reçus dans sa communion; mais celle des Nicolaïtes naquit pour ainsi dire dans son sein, si l'auteur en fut Nicolas, un des premiers diacres que les apôtres eux-mêmes choisirent comme des hommes sages et remplis de l'Esprit-Saint pour rehausser l'éclat des fonctions saintes et maintenir le bon ordre dans la maison du Seigneur. Il est regardé comme l'instituteur et le maître de cette secte impie par saint Irénée, saint Hippolyte, saint Grégoire de Nysse, saint Hilaire, saint Jérôme, saint Pacien et plusieurs autres; mais il est disculpé par Clément d'Alexandrie, Eusèbe, saint Victorin, l'auteur des *Constitutions apostoliques*, saint Augustin, Théodoret, et quelques autres, qui veulent que les hérétiques aient pris occasion d'une action imprudente de Nicolas et de quelques paroles mal entendues pour déshonorer son nom. Clément d'Alexandrie raconte<sup>2</sup> que, les apôtres lui ayant reproché d'être trop jaloux de sa femme, Nicolas, pour se défendre de cette tache, la présenta aux frères, en lui permet-

<sup>1</sup> Epiphane, *Hæres.*, l. 19, n. 5; l. 29, n. 7. Orsi, ubi supra. — <sup>2</sup> *Strom.*, l. 3.



tant d'épouser à sa place quiconque lui plairait davantage; ce qu'il fit uniquement pour montrer combien il était loin d'en être jaloux, sachant bien, du reste, que nul d'entre eux n'accepterait l'offre ni ne consentirait à cette union. Il raconte en outre qu'il avait coutume de dire qu'il fallait abuser de sa chair, c'est-à-dire la maltraiter et la mortifier; mais ces paroles furent prises dans un autre sens par des personnes impures et malicieuses, et, jointes à cette action peu circonspecte, leur servirent de prétexte pour mépriser les règles du mariage, se couvrant de son nom comme s'il avait été le chef et l'auteur de leur secte. Pour montrer combien, dans la réalité, Nicolas était éloigné de leurs maximes et de leurs désordres, le même ancien auteur apporte en preuve que ses filles vécurent jusqu'à la vieillesse dans la virginité et que son fils unique garda toujours la continence; indice manifeste que sa maison n'avait pas été un lieu de débauche, mais une école de tempérance et de sainteté, telle qu'elle convenait non-seulement à un des premiers diacres, mais généralement, selon l'Apôtre, à tous les diacres de l'Église.

Soit dans les principes dogmatiques, soit dans les principes de morale, la secte des Nicolaïtes différait peu, pour le fond, de celle des Simonien, des Ménandriens, des Cérinthiens, et de toute cette lie d'hérétiques que vomit l'enfer dès les premiers temps de l'Église naissante, et qui vainement s'arrogeaient le commun titre de gnostiques ou sages. Les uns et les autres, ils supposaient une Divinité souveraine et inconnue, de laquelle s'étaient propagées diverses substances spirituelles et invisibles auxquelles ils donnaient, suivant leur caprice, divers noms, sans s'accorder non plus tout à fait dans la description qu'ils faisaient de leurs émanations, de leurs successions et combinaisons diverses. Outre cela ils rêvaient encore d'autres principes et substances inférieures, ennemies des premières et toujours en guerre avec elles; c'est à ces secondes qu'ils attribuaient la création de ce monde visible, dont la matière, suivant eux, était mauvaise et impure de soi; ensuite la loi ancienne et la constitution politique des Juifs, qui, dans leurs divers états, avaient

vécu sous l'oppression et la servitude de ces puissances ennemies et malignes. Les mêmes sectes s'accordaient encore à réduire à rien le mystère de l'Incarnation, quoiqu'elles prissent des routes diverses pour en corrompre la droite intelligence. Finalement elles avaient toutes la morale la plus corrompue et la plus opposée qu'on puisse imaginer aux lumières de la raison, aux sentiments de l'honnête, comme aux saintes maximes de l'Évangile. Suivant eux rien n'était de soi-même ou juste ou injuste; maxime détestable, principe fécond des plus affreux désordres, particulièrement dans ceux qui se vantaient d'avoir reçu la mission de rendre la liberté aux hommes. La pudeur défend même d'indiquer les infamies par lesquelles ils violaient toutes les lois de la nature. Nulle action n'est par elle-même ni bonne, ni d'aucun mérite, ni nécessaire pour le salut; autre maxime qu'ils professaient et qui n'est pas moins féconde en pernicieuses conséquences. Aussi était-ce pour eux chose indifférente que de manger des viandes consacrées aux idoles ou de s'en abstenir, de renier honteusement la foi devant les puissances publiques et de sacrifier aux démons, ou de la confesser généreusement et de souffrir le martyre. Mener une vie austère, affliger la chair par des jeûnes, vivre dans la virginité et la continence étaient à leurs yeux des folies. Ils n'étaient pas moins étrangers aux œuvres de la charité chrétienne, comme de secourir les veuves, les orphelins, les prisonniers, les opprimés et ceux qui avaient faim. Pour eux toute la perfection consistait à s'élever à la connaissance de cette Divinité souveraine et inconnue. D'après ce principe les œuvres devenaient inutiles, la distinction de la vertu et du vice était vaine; s'affranchir de ces préjugés, car ainsi parlaient-ils, c'était se soustraire à l'ancienne servitude et reconquérir la vraie et parfaite liberté.

Il y a toute apparence qu'ils commencèrent dès le temps des apôtres, à s'arroger le fastueux nom de gnostiques, c'est-à-dire savaux ou sages, et que c'est d'eux que parle saint Paul quand il avertit Timothée de veiller au dépôt de la foi, de se garder des profanes nouveautés de paroles et des oppo-

sitions ou antithèses d'une prétendue gnose ou science <sup>1</sup>. Quant à leur infâme caractère et à leurs mœurs dépravées, les princes des apôtres les signalent ouvertement dans leurs dernières épîtres, sans toutefois les désigner par aucun nom particulier, et ce n'est que vers la fin de ce siècle, lorsque saint Jean écrit son Apocalypse, qu'on trouve celui des Nicolaïtes. Le diacre Nicolas pouvait être mort depuis longtemps, et c'est vers cette époque que nous voyons que les hérétiques commencèrent à attribuer leurs erreurs à d'anciens disciples des apôtres. Ainsi Basilide se vantait d'avoir eu pour maître un certain Glaucias, disciple et interprète de saint Pierre, et Valentin un certain Théodat, disciple, disait-il, de saint Paul. Il n'est pas incroyable que les gnostiques eux-mêmes aient commencé, vers la fin de ce siècle, à attribuer, par une semblable imposture, leurs erreurs et leurs dérèglements à un des premiers diacres et à s'appeler, de son nom, Nicolaïtes, quel qu'ait été le motif qui les portât à le charger de cet opprobre plutôt qu'un autre <sup>2</sup>.

Saint Pierre et saint Paul ne furent pas les seuls apôtres à prémunir les fidèles contre la séduction de ces divers hérétiques; saint Jude, autrement Thaddée ou Lebée, leur écrivit encore sur le même sujet, vers ce temps, une lettre conçue en ces termes, et qui a non-seulement le même sens, mais souvent les mêmes expressions que la seconde de saint Pierre :

« Jude, serviteur de Jésus-Christ et frère de Jacques, aux appelés qui ont été sanctifiés dans le Père et conservés en Jésus-Christ. Que la miséricorde, et la paix, et la charité s'augmentent en vous! Mes bien-aimés, ayant toujours souhaité vivement vous écrire touchant le salut qui nous est commun, je m'y trouve maintenant obligé par nécessité, pour vous exhorter à combattre pour la foi qui a été une fois confiée par tradition aux saints; car il s'est glissé parmi vous des hommes dont il avait été prédit, il y a longtemps, qu'ils tom-

beraient dans ce jugement; des impies qui changent la grâce de notre Dieu en dissolution, et qui nient que le seul Dieu et Dominateur soit Notre-Seigneur Jésus-Christ. Or je veux vous faire souvenir de ce que déjà vous savez : c'est que le Seigneur Jésus, après avoir sauvé le peuple en le tirant de la terre d'Égypte, fit périr ensuite ceux qui furent incrédules, et qu'il retient dans les chaînes éternelles et de profondes ténèbres, et réserve pour le jugement du grand jour, les anges qui n'ont pas conservé leur dignité originelle et qui ont abandonné leur propre demeure. Pareillement Sodome et Gomorrhe, et les villes voisines qui s'étaient prostituées comme elles et couraient après une chair étrangère, sont là comme exemple, subissant une peine du feu éternel. Ceux-ci de même, s'abandonnant à leurs rêveries, souillent la chair, méprisent la domination (ou la seigneurie de Jésus-Christ), blasphèment les majestés, les dignités (ou les anges).

« Cependant l'archange Michel, dans la contestation qu'il eut avec le diable touchant le corps de Moïse, n'osa le condamner avec blasphème ou exécution; mais il se contenta de dire : « Que le Seigneur te réprimande ! » Ceux-ci, au contraire, blasphèment tout ce qu'ils ignorent et ils se corrompent en tout ce qu'ils connaissent naturellement, comme des animaux irraisonnables ou muets. Malheur à eux, parce qu'ils suivent la voie de Caïn, qu'ils extravaguent dans l'erreur de Balaam par l'avarice et qu'ils périssent dans la rébellion de Coré ! Us sont les opprobres de vos agapes, banquetant avec vous sans honte, se paissant eux-mêmes; nuées sans eau, que le vent emporte çà et là; arbres qui sèchent à l'automne, stériles, deux fois morts et déracinés; vagues furieuses de la mer qui font monter en écume leurs propres infamies; astres errants auxquels une tempête noire et ténébreuse est réservée pour l'éternité.

« C'est d'eux qu'Énoch, qui a été le septième depuis Adam, a prophétisé en ces termes : « Voici que vient le Seigneur avec des myriades de ses saints, pour juger tous les hommes, et pour convaincre tous les impies de toutes leurs œuvres d'impiété et de toutes les

<sup>1</sup> « Devitans profanas vocum novitates et oppositiones falsi nominis scientiæ, » ἐκτρέπομενος τὰς βεβήλους καινοφωνίας καὶ ἀντιθέσεις τῆς ψευδωνύμου γνώσεως. 1 Tim., 6, 20. — <sup>2</sup> S. Irénée, S. Épiph. Orsi.



paroles injurieuses que ces pécheurs impies ont proférées contre lui ! Ce sont ceux-là qui murmurent, qui se plaignent sans cesse, qui marchent selon leurs convoitises, dont la bouche profère l'orgueil, et qui se font admirateurs des personnes selon leur intérêt. Mais vous, mes bien-aimés, souvenez-vous de ce qui a été prédit par les apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; car ils vous disaient que dans les derniers temps il viendrait des moqueurs qui marcheraient suivant leurs propres convoitises dans l'impiété. Ce sont des gens qui se séparent eux-mêmes des hommes d'une vie animale, qui n'ont point l'esprit.

« Mais vous, mes bien-aimés, vous élevant vous-mêmes comme un édifice spirituel sur le fondement de votre foi très-sainte et priant par le Saint-Esprit, conservez-vous dans l'amour de Dieu, attendant la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour la vie éternelle. Reprenez ceux qui sont jugés. Sauvez les uns en les retirant comme du feu, ayez compassion des autres en craignant pour vous-mêmes, et hâissez comme un vêtement souillé tout ce qui est de la corruption de la chair.

« A Celui qui est puissant pour vous conserver sans péché, et pour vous faire comparaître devant le trône de sa gloire purs et sans tache, et dans un ravissement de joie, à l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; à Dieu seul, notre Sauveur, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, gloire et magnificence, empire et force, avant tous les siècles, et maintenant, et dans tous les siècles des siècles ! Amen ! »

Cette conclusion se lit ainsi dans le grec :

« A Celui qui peut vous conserver sans péché et vous faire comparaître devant le trône de sa gloire purs et sans tache et dans un ravissement de joie ; à Dieu notre Sauveur, qui seul est sage, gloire et magnificence, et force et puissance, et maintenant et dans tous les siècles ! Amen <sup>1</sup> ! »

D'après ce texte la conclusion se rapporterait tout entière à Jésus-Christ ; ce qui peut fort bien être. Le principal but des gnosti-

ques était de rabaisser Jésus-Christ ; saint Jude, ainsi que les autres apôtres, s'attache donc à faire voir que Jésus-Christ seul est notre Dieu, notre Maître, notre Sauveur ; qu'à lui seul appartiennent la puissance et la gloire dans tous les siècles ; que c'est lui qui tient enchaînés dans les enfers les anges rebelles, pour les juger en son grand jour ; que c'est lui qui a frappé Sodome et Gomorrhe pour être sur la terre une image du feu éternel ; que c'est lui qui, sauvant Israël de l'Égypte, fit périr les incrédules ; lui que Michel, le prince des anges, invoque contre Satan. C'est de lui qu'ont parlé, c'est à lui qu'ont rendu témoignage tous les hommes inspirés de Dieu, depuis Enoch, avant le déluge, jusqu'aux apôtres. Finalement tout se résume en lui.

Tandis que la ruine de Jérusalem et du temple entraînait la ruine de la synagogue et du sacerdoce d'Aaron, les pontifes de l'Eglise chrétienne se succédaient, à Rome, dans la chaire éternelle de Pierre. Saint Lin, étant mort après un pontificat d'environ douze ans, à compter de l'époque où saint Pierre le chargea de gouverner l'Eglise romaine en son absence, et d'environ deux seulement depuis le martyre du même apôtre, eut pour successeur saint Clément, le même dont parle saint Paul dans son épître aux Philippiens.

L'on s'accorde unanimement à ne pas le croire auteur des *Récognitions*, des *Clémentines*, des *Canons apostoliques* et de quelques autres lettres décrétales ; mais on reconnaît avec la même unanimité que la première lettre aux Corinthiens imprimée sous son nom est un fruit authentique de sa plume. Il n'y a aujourd'hui de controverse parmi les érudits que pour savoir si l'on doit également reconnaître pour sienne la seconde lettre aux mêmes Corinthiens, parce qu'elle n'a pas été aussi célèbre, ni reçue et applaudie des anciens aussi universellement que la première, qui fut regardée toujours comme un des plus précieux monuments de l'Eglise après les divines Écritures. Il en est même qui sont allés jusqu'à l'insérer au canon des livres divinement inspirés ; mais, si ceux-là se sont trop avancés et si l'Eglise n'a point

<sup>1</sup> *Epist. Jud.*

approuvé leur jugement privé, ceux-là ne sont pas allés trop loin qui en ont loué le style comme digne d'un disciple des apôtres par sa noble simplicité, et qui ont pris occasion de là de croire ce même Clément interprète ou rédacteur de l'épître de saint Paul aux Hébreux, le caractère des deux lettres étant semblable et s'y trouvant les mêmes sentiments, les mêmes phrases et quelquefois les mêmes paroles. Elle fut écrite par le saint Pontife au nom de son Église de Rome. C'est pourquoi, bien qu'elle soit citée communément sous son nom, elle est cependant appelée la lettre des Romains. Elle fut écrite peu après la mort des apôtres, avec lesquels il avait vécu et traité familièrement, et dans le temps qu'il lui semblait encore entendre leur voix retentir à ses oreilles.

L'occasion de l'écrire fut un schisme très-grave, excité dans l'Église de Corinthe par un petit nombre de séditeux, qui, jaloux de quelques prêtres de grand mérite et de vertu éprouvée, ne cessèrent de les persécuter jusqu'à ce qu'ils parvinssent, par leurs calomnies et leurs artifices, à les voir déposés de leurs dignités. C'est pourquoi le saint relève d'abord les grands maux dont la jalousie et l'envie furent en tout temps la cause. Outre les exemples anciens il leur cite celui des princes des apôtres, qui, par l'envie, furent persécutés en beaucoup de manières et obtinrent enfin la couronne du martyre; celui d'un grand nombre d'élus qui, s'étant joints à eux, eurent part aux mêmes persécutions et à la même couronne; enfin celui de deux dames illustres, Danaïde et Dircé, qui, par envie, avaient été maltraitées grièvement, et, malgré les supplices inouïs qu'elles avaient soufferts avec constance, ne s'étaient point écartées du sentier de la foi, mais, faibles de corps, avaient remporté une glorieuse victoire. Il les exhorte, à plusieurs reprises et par beaucoup de motifs, à fuir les dissensions, les disputes; à embrasser la pénitence; à pratiquer la charité, l'humilité, la douceur; à conserver le bon ordre dans les fonctions de l'Église; à ne point troubler, mais à respecter la hiérarchie ecclésiastique; à être soumis à leurs légitimes pasteurs.

« Considérons, dit-il entre autres, ceux

qui font la guerre sous nos commandants d'armée; avec quel ordre, quelle bravoure et quelle soumission ils exécutent ce qui leur est commandé! Tous ne sont pas généraux, ni tribuns, ni centurions, ni officiers de moindre grade; mais chacun exécute dans son rang les ordres du roi et des chefs. Les grands ne peuvent subsister sans les petits, ni les petits sans les grands. C'est de l'harmonie réciproque que résulte l'utilité commune. Nous devons de même observer ponctuellement ce qui nous a été prescrit de Dieu. C'est lui qui a établi, par sa volonté suprême, dans quels temps, en quels lieux et par quelles personnes se doivent faire les oblations sacrées et célébrer les divins offices; les offrandes de ceux-là sont pures, saintes et agréables à ses yeux, qui se conforment en tout à sa volonté divine. Au grand-prêtre sont assignées ses fonctions propres, aux prêtres inférieurs leur place compétente; les lévites ont leur ministère à eux, et les laïques des règles et des bornes dans lesquelles ils doivent se renfermer. »

Il ajoute que, pour établir cet ordre en tout, Jésus-Christ a été envoyé de Dieu et les apôtres par Jésus-Christ; que ceux-ci, après avoir reçu l'Esprit-Saint, étant allés prêcher l'Évangile dans les villes et les provinces, en choisirent les prémices pour les ordonner évêques et diacres et pour gouverner ceux qui embrasseraient la foi après eux. Non contents de cela, mais prévoyant qu'il s'élèverait un jour des contestations au sujet de l'épiscopat, ils établirent encore la forme qui devait en régler la succession, savoir: que, les premiers étant morts, on leur donnât pour successeurs, avec le consentement de toute l'Église, d'autres sujets doués des mêmes qualités; que ceux-ci, gouvernant avec humilité et en paix le troupeau de Jésus-Christ, devaient demeurer tranquilles dans leur dignité; car on ne peut les en déposer sans une injustice manifeste.

On remarque dans cette lettre que, parlant de la résurrection des corps, saint Clément cite, entre autres exemples tirés de la nature, celui du phénix renaissant de ses cendres. Il n'a fait en cela que suivre, sans l'examiner, l'opinion de son temps, que Tacite lui-même



rapporte sérieusement dans son histoire <sup>1</sup>. Une chose plus remarquable, c'est que, dans un éloquent tableau de l'harmonie qui règne dans l'univers, il désigne ouvertement les antipodes ou cette partie du globe que nous appelons le Nouveau-Monde.

« Les cieus, se mouvant à la volonté du Créateur, lui sont soumis en paix ; le jour et la nuit, sans jamais s'embarrasser l'un l'autre, fournissent la carrière qu'il leur a prescrite. Le soleil, la lune, tous les chœurs des astres, d'après ses ordres qu'ils ne transgressent jamais, roulent de concert dans les sphères immenses qu'il leur a tracées. Au temps marqué par sa volonté, la terre, sans hésiter, sans rien changer à ses décrets, présente son sein fécond et chargé d'aliments aux hommes, aux animaux et à tous les êtres qui l'habitent. Les abîmes impénétrables, les secrets du monde souterrain sont contenus par les mêmes lois. Conformément à ses ordres suprêmes, la profondeur des mers, soulevée dans toute son étendue, ne franchit point les barrières qui l'entourent. Dieu a commandé, elle obéit ; il a dit : Tu viendras jusqu'ici ; ici tes flots se briseront sur toi-même. L'Océan, imperméable aux hommes, et les mondes qui sont au delà sont gouvernés par les mêmes lois du souverain Maître. Le printemps et l'été, l'automne et l'hiver se succèdent en paix l'un à l'autre. Attentifs au temps marqué, les vents remplissent leur ministère sans obstacle. Les sources intarissables, créées pour entretenir la santé et la vie, offrent aux hommes, sans y manquer jamais, leurs eaux abondantes. Enfin, jusque dans les réunions des plus petits animaux, partout règnent la paix et la concorde. Tout est dans la paix, tout est dans l'ordre ; ainsi l'a voulu le Créateur et le Maître de toutes choses, qui se montre bienfaisant envers tous, mais surabondamment envers nous, qui espérons dans ses miséricordes par Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui la gloire et la majesté dans les siècles des siècles. Amen <sup>2</sup> ! »

Avec cette lettre furent envoyés à Corinthe cinq légats, savoir, Claude, Éphèbe, Valère, Viton et Fortunat, sans doute afin que, par

leur prudence, leur zèle et leur sagesse, ils travaillassent encore de vive voix à calmer les dissensions et à rétablir dans cette Église la tranquillité et la paix. Aussi les Romains prient-ils ceux de Corinthe de les renvoyer en diligence, « afin, disent-ils, qu'ils nous apportent le plus tôt possible l'heureuse nouvelle de votre paix et de votre concorde que nous désirons si ardemment. »

Cette lettre fut écrite après la mort de Néron et avant la destruction de Jérusalem et du temple. On y suppose, en effet, expressément que les sacrifices du matin et du soir s'offraient encore à Jérusalem dans le parvis du temple, au pied de l'autel, et après que le pontife et les ministres ont attentivement examiné la victime. D'un autre côté les Romains s'excusent, en commençant, de n'avoir point été aussi prompts qu'ils auraient souhaité à pourvoir aux maux de l'Église de Corinthe, qui avait réclamé leur assistance. La cause de ce retard était les calamités et les malheurs qui leur étaient arrivés ; ce qui désigne la persécution de Néron, où saint Pierre et saint Paul souffrirent le martyre avec un grand nombre de fidèles, comme il est dit dans la lettre.

Dans le dernier siècle on a découvert deux autres épîtres de saint Clément, adressées aux eunuques spirituels ou aux vierges et qui paraissent authentiques. C'est d'elles que parle saint Jérôme quand il dit : « Dans les épîtres que Clément, successeur de l'apôtre Pierre, écrivit aux vierges, le discours presque entier roule sur l'excellence de la virginité <sup>1</sup>. » Ces lettres ne sont point indignes de celui dont elles portent le nom ; on y trouve l'application des conseils que donne le grand Apôtre sur le célibat et la virginité ; cet état y est fortement recommandé, sans préjudice, toutefois, de l'honneur dû au mariage, qui doit aussi être regardé comme un état saint <sup>2</sup>.

Quant à la première introduction du Christianisme dans les Gaules, les sentiments ont

<sup>1</sup> *Annal.*, l. 6, n. 25. — <sup>2</sup> Labbe, *Collect. Conc.*, t. 1. Cotel, *l'atr. apost.*

<sup>1</sup> L. 1, *ad Jovin.*, c. 7. — <sup>2</sup> Jacques Wetstein, protestant, les trouva dans un manuscrit syriaque du Nouveau Testament en 1752. Il les fit imprimer avec une version latine, la même année, et réimprimer en 1757. On en donna une traduction française en 1763. Voyez Godescard et les *Actes de Leipzig*, janvier 1756 ; item les *Conciles de Mansi*, t. 1, p. 144 et 151.

varié en France depuis deux siècles. Jusqu'alors on y avait cru, comme partout ailleurs, que le Christianisme avait été prêché dans la Gaule méridionale par saint Lazare, premier évêque de Marseille; par ses deux sœurs, sainte Marthe et sainte Marie-Madeleine, et par saint Maximin, un des soixante-douze disciples, premier évêque d'Aix; que, sous l'empereur Claude, saint Pierre avait envoyé dans les Gaules, accompagnés d'autres missionnaires, les sept évêques suivants : Trophime d'Arles, Paul de Narbonne, Martial de Limoges, Austremoine de Clermont, Gatien de Tours et Valère de Trèves; que le Pape Clément, troisième successeur de saint Pierre, envoya Denys l'Aréopagite, premier évêque de Paris.

D'un autre côté saint Épiphané dit de saint Luc qu'il prêcha en Dalmatie, en Gaule, en Italie, mais principalement en Gaule <sup>1</sup>. Le même Père dit encore que Crescent, disciple de saint Paul, vint prêcher dans la Gaule, et que c'est une erreur d'appliquer à la Galatie ce que dit l'apôtre à cet égard dans sa seconde épître à Timothée <sup>2</sup>. Saint Isidore de Séville compte encore l'apôtre saint Philippe parmi ceux qui prêchèrent l'Évangile dans les Gaules <sup>3</sup>. Aussi, dès l'année 190, saint Irénée de Lyon prouvait-il la vérité de la foi catholique par l'unanimité de la tradition dans toutes les Églises du monde, parmi lesquelles il met les Églises établies chez les Celtes ou Gaulois <sup>4</sup>. Quelques années après, Tertullien disait aux Juifs que les diverses nations des Gaules s'étaient soumises au Christ avec le reste de l'univers <sup>5</sup>. Les diverses nations des Gaules sont les quatre provinces en lesquelles Auguste les avait divisées : Narbonne, Lyon, Belgique, Aquitaine. Telle était donc l'ancienne tradition, et du pays et d'ailleurs, sur la première introduction du Christianisme dans les Gaules.

Vers la fin du dix-septième siècle, à la suite et sur l'autorité de Launoy, docteur suspect et téméraire, un certain nombre d'écrivains, plus ou moins infectés de jansénisme, se faisant les échos les uns des autres,

avancèrent et soutinrent que cette ancienne et commune tradition sur la première introduction du Christianisme dans les Gaules était fausse et inventée depuis le dixième siècle. Des catholiques mêmes, sans y regarder de plus près, répétèrent ce qu'ils entendaient dire. Ce devint l'opinion dominante en France. On se mit à changer la tradition des bréviaires et des missels, tant à Paris que dans d'autres diocèses. Sainte Marie-Madeleine ne resta plus une et la même; elle fut divisée en trois personnes : la femme pécheresse et pénitente, Marie, sœur de Lazare, et enfin Marie-Madeleine, de laquelle le Sauveur avait chassé sept démons. L'arrivée de Lazare et de ses deux sœurs en Provence fut déclarée non avenue. La mission apostolique des sept premiers évêques fut retardée de plus de deux siècles, le tout parce que tel était l'avis de Launoy et de ses pareils, qui marchaient plus ou moins sur les traces de Luther et de Calvin. Cependant l'Église romaine, et dans son Bréviaire, et dans son Missel, et dans son Martyrologe, et dans ses écrivains les plus approuvés, conservait l'ancienne tradition, d'ailleurs si honorable pour la France.

Naguère (1848) un prêtre français, l'abbé Faillon, de la congrégation de Saint-Sulpice, a démontré, par une foule de monuments inédits ou peu connus, que l'Église romaine avait raison, et que les liturgistes français ont eu tort de bouleverser aussi précipitamment leur liturgie et la tradition ancienne sur des autorités et des arguments plus minces les uns que les autres <sup>1</sup>.

Il prouve d'abord que sainte Marie-Madeleine, Marie, sœur de Lazare, et la pécheresse pénitente sont une seule et même personne; il le prouve par la tradition primitive, perpétuelle et générale des Grecs et des Latins. Chez les Grecs, sauf deux ou trois Pères qui, en passant, admettent ou supposent plusieurs personnes, l'unité a été reconnue et enseignée par tous les autres, notamment par ceux qui ont traité la question d'une manière plus expresse; tels Ammonius Saccas, maître d'O-

<sup>1</sup> Epiph., *Hæres.*, 51. — <sup>2</sup> Ibid. — <sup>3</sup> Isid., *de Vita et morte Sanctorum*, c. 74. — <sup>4</sup> Irén., l. 1, c. 3. — <sup>5</sup> Tertull., *adv. Judæos*, c. 7.

<sup>1</sup> *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine en Provence, et sur les autres apôtres de cette contrée, saint Lazare, saint Maximin, sainte Marthe et les saintes Marie Jacobé et Salomé*, par l'auteur de la *Dernière Vie de m. Olier*, 2 vol., in-4°, chez Migne.



rigène, dans son *Harmonie des Évangiles* et Eusèbe de Césarée, dans ses *Canons évangéliques*, traduits par saint Jérôme. Origène est le premier qui imagina plusieurs femmes au lieu d'une seule; encore n'est-il pas bien d'accord avec lui-même. Il reconnaît jusqu'à deux fois que beaucoup d'interprètes de l'Évangile ne parlent que d'une seule femme. Lui, dans son endroit, en suppose trois ou même quatre, persuadé que c'était le moyen de résoudre plus aisément les objections de Celse. Ailleurs il en admet trois, plus loin seulement deux; enfin il y a tel passage où il semble n'en admettre qu'une. Aussi Origène a-t-il été cité pour et contre la distinction. Saint Chrysostome convient que tous les évangélistes semblent parler d'une seule personne; lui, dans son opinion particulière, en distingue deux, et même plusieurs pécheresses. Voilà les deux Pères grecs qui s'éloignent du sentiment ancien et commun. Saint Ephrem, diacre de l'Église d'Édesse, en Syrie, vivait au quatrième siècle. Comme ses écrits étaient lus publiquement après l'Écriture sainte, son sentiment peut être regardé comme celui de la Syrie entière. Or il dit positivement que la pécheresse pénitente, Marie, sœur de Lazare, et Marie-Madeleine, possédée de sept démons, c'est une seule et même personne, qui, après une vie scandaleuse, mérita d'être associée aux apôtres et aux évangélistes pour annoncer la résurrection du Sauveur. Quant à la tradition de l'Église latine, l'auteur fait voir que les Pères latins supposent tous, sans exception, que Marie-Madeleine est la même que la sœur de Marthe ou la pécheresse. Enfin, par un travail aussi édifiant que curieux, il expose l'application allégorique que les saints docteurs font des actions diverses de la pécheresse, de Marie, sœur de Lazare, et de Marie-Madeleine, à la gentilité d'abord pécheresse, puis repentante, puis saintement dévouée comme d'une seule et même personne à une seule.

Quant aux arguments de Launoy et consorts pour introduire dans les bréviaires la distinction de Marie-Madeleine, les deux principaux sont deux méprises assez singulières. On citait en faveur de la distinction un passage de saint Théophile d'Antioche, qui

vivait dans le second siècle. Le passage est formel; seulement, au lieu d'être de saint Théophile d'Antioche, il est de Théophylacte, écrivain du Bas-Empire, et qui vivait, non pas précisément dans le second siècle, mais bien dans le onzième. Pour des critiques, qui voulaient en remonter à l'Église romaine, la méprise est un peu forte. En voici une autre qui ne l'est pas moins. Les réformateurs jansénistes de la liturgie en France s'appuyèrent du Martyrologe romain pour introduire dans le Bréviaire de Paris, au 19 janvier, la fête de sainte Marie et de sainte Marthe; l'innovation de Paris fut imitée dans beaucoup d'autres diocèses. Un Jésuite flamand, le Père Sollier, fit voir que cette innovation gallicane ne reposait que sur une bévue. Voici tout ce que dit le Martyrologe romain au 19 janvier : *Fête des saints Marius et Marthe, sa femme, et de leurs enfants, Audifax et Abacuc, nobles persans, qui, étant venus à Rome sous l'empire de Claude, y souffrirent le martyre*. Mais comment les liturgistes modernes ont-ils pu trouver dans cette annonce la fête de sainte Marie et de sainte Marthe, sœurs de Lazare? Le voici. Au lieu de *Marius et Marthe, sa femme*, un des modernes docteurs à la *Marie et Marthe* et supprimé prudemment tout le reste, et les autres l'ont cru et répété sur parole. Quand le Jésuite eut révélé ce plaisant mystère, les novateurs de Paris eurent assez de sens pour supprimer cette fête dans une nouvelle édition de leur Bréviaire; mais elle continua de figurer dans des bréviaires de province. Tels sont les deux principaux arguments des modernes pour distinguer Marie, sœur de Marthe et de Lazare, d'avec Marie-Madeleine.

Les arguments contre la mission apostolique de Lazare, de Marthe et de Marie-Madeleine, ainsi que de saint Maximin, en Provence, ne sont pas plus péremptoires. Au dix-septième siècle cette mission était reconnue par toutes les Églises d'Occident. Launoy s'inscrivit en faux, attendu que saint Lazare était mort en Chypre, sainte Marthe à Béthanie, sainte Marie-Madeleine à Éphèse, et qu'aucun écrit ou monument antérieur au onzième siècle ne parle de leur apostolat en Provence. Pour prouver que la tradition

constante des Provençaux et de tout l'Occident sur saint Lazare est fausse, Launoy ne cite qu'un compilateur grec du onzième ou douzième siècle, qui, parlant des reliques d'un saint Lazare, *juste*, découvertes en Chypre sous l'empereur Léon VI, le confond avec saint Lazare de Béthanie, qualifié partout de *martyr*, et que les Cypriotes n'ont jamais cru ni su enterré parmi eux. Saint Épiphané, évêque de Salamine, en Chypre, à la fin du quatrième siècle, parle en détail de Lazare et du caractère de sa résurrection ; mais il ne dit ni ne suppose d'aucune manière que son tombeau fût dans le pays, ce qu'il n'eût pas manqué de faire si l'on en eût été persuadé. Enfin des moines grecs de l'île de Chypre même, consultés sur le lieu de la mort de saint Lazare, après la publication de l'ouvrage de Launoy, répondirent « qu'il était constant, par des monuments anciens des Églises grecques, que sainte Madeleine, sainte Marthe, sa sœur, et saint Lazare, leur frère, avaient abordé en Provence et qu'ils reposaient dans ce pays. » Launoy prouve de même que sainte Marie-Madeleine est morte à Éphèse, attendu que dans un fragment grec d'actes apocryphes il est parlé d'une sainte Marie-Madeleine, *vierge et martyre*, suppliciée à Éphèse, et qu'on suppose la sœur de Lazare. Mais la sœur de Lazare n'a jamais été qualifiée de vierge ni de martyre ; mais Polycrate, évêque d'Éphèse, dans la lettre où, à la fin du second siècle, il énumère toutes les gloires de son Église, ne dit pas un mot du tombeau de sainte Marie-Madeleine, non plus que de celui de la sainte Vierge, preuve bien claire que ces tombeaux n'y existaient pas. On peut même conclure que, s'il ne parle pas de la vierge et martyre Marie-Madeleine, dont Grégoire de Tours célèbre la gloire en Occident, c'est que cette vierge d'Éphèse n'avait pas encore souffert le martyre au temps de Polycrate, mais qu'elle le souffrit plus tard. Quant à sainte Marthe, Launoy et ses copistes s'appuient de Flodoard pour assurer qu'elle est morte à Béthanie ; mais Flodoard dit seulement que, de son temps, on voyait encore à Béthanie la maison de Marthe, changée en église ; il ne dit mot ni de sa mort ni de son tombeau.

Le grand argument de Launoy, c'est qu'aucun écrit ni monument antérieur au onzième siècle ne parle de l'apostolat de Lazare, de Marthe et de Marie-Madeleine en Provence. L'époque n'est pas mal choisie ; car, pendant les huitième, neuvième et dixième siècles, la Gaule méridionale fut ravagée par les Sarrasins, qui y détruisirent toutes les archives et monuments des églises. Toutefois il leur a échappé assez de monuments écrits et autres pour prouver, à eux seuls, ce que prouvait déjà suffisamment la tradition toujours vivante et générale, savoir, l'apostolat des saints Lazare, Marthe et Marie-Madeleine, ainsi que de saint Maximin, en Provence.

Voici la série de ces monuments, publiés par l'abbé Faillon : 1<sup>o</sup> une ancienne *Vie de sainte Madeleine*, écrite au cinquième ou au sixième siècle et transcrite textuellement dans une autre plus étendue, composée au neuvième par saint Rhaban Maur, archevêque de Mayence, lesquelles toutes confirment de point en point la tradition vivante. 2<sup>o</sup> L'auteur produit, comme monuments plus anciens encore que ces Vies écrites, divers tombeaux de la crypte de sainte Madeleine. D'abord celui de saint Maximin ; il montre que ce tombeau confirme la vérité de l'ancienne *Vie* et prouve que, dès les premiers siècles, et probablement avant la paix donnée à l'Église par Constantin, les chrétiens de Provence honoraient saint Maximin, leur apôtre, comme l'un des soixante-douze disciples du Sauveur. 3<sup>o</sup> A ce tombeau il joint celui de sainte Madeleine, qui confirme aussi la vérité de l'ancienne *Vie* et prouve que, dès les premiers siècles de l'Église, les chrétiens de Provence croyaient posséder et honoraient en effet le corps de sainte Madeleine, là même dont l'Évangile fait mention. 4<sup>o</sup> Il montre que, longtemps avant les ravages des Sarrasins en Provence, la Sainte-Baume était honorée comme le lieu de la retraite de sainte Madeleine ; 5<sup>o</sup> qu'avant les ravages de ces Barbares on honorait à Aix l'oratoire de Saint-Sauveur comme un monument sanctifié par la présence de saint Maximin et de sainte Madeleine, et qu'en effet c'est à ces saints apôtres qu'on doit en attribuer l'origine ; 6<sup>o</sup> que les actes du martyre de saint Alexan-



dre de Brescia, en Italie, prouvent que, sous l'empire de Claude, saint Lazare était évêque de Marseille et saint Maximin évêque d'Aix; 7° qu'avant les ravages des Sarrasins le corps de saint Lazare, ressuscité par Jésus-Christ, était inhumé à Marseille, dans l'église de Saint-Victor, et qu'on est bien fondé en attribuant l'origine des cryptes de cette abbaye au même saint Lazare, premier évêque de Marseille; 8° que la prison de Saint-Lazare, à Marseille, est un monument antique qui confirme l'apostolat et le martyre de ce saint; 9° que le tombeau de sainte Marthe, à Tarascon, était en très-grande vénération au cinquième et au sixième siècle; que Clovis I<sup>er</sup>, étant attaqué d'une maladie, s'y rendit lui-même et y obtint sa guérison; 10° qu'avant les ravages des Sarrasins sainte Marthe était honorée comme l'apôtre de la ville d'Avignon; 11° que les démêlés au sujet de la primatie d'Arles n'ont rien de contraire à l'apostolat de nos saints, et que les archevêques d'Arles, au lieu de réclamer contre cette même croyance, l'ont expressément reçue et confirmée; 12° que l'apostolat de saint Lazare, de sainte Marthe et de sainte Marie-Madeleine est confirmé par les plus anciens martyrologes d'Occident; 13° qu'au commencement du huitième siècle, les Provençaux cachèrent les reliques de leurs saints apôtres pour les soustraire aux profanations des Sarrasins et mirent dans un sépulcre, avec le corps de sainte Madeleine, une inscription de l'an 710, conçue en ces termes : « L'an de la Nativité du Seigneur 710, le 6<sup>e</sup> jour de décembre, sous le règne d'Odoïn, très-bon roi des Francs, au temps des ravages de la perfide nation des Sarrasins, ce corps de la très-chère et vénérable sainte Madeleine a été, à cause de la crainte de ladite perfide nation, transféré très-secrètement, pendant la nuit, de son sépulcre d'albâtre dans celui-ci, qui est de marbre, duquel l'on a retiré le corps de Sidoine, parce qu'ici il est plus caché. » Comme l'a remarqué le docte Pagi, ce roi des Francs, du nom d'Odoïn ou d'Odoïc, n'est autre que le fameux Eudes, duc d'Aquitaine, qu'on trouve appelé quelquefois Odon, quelquefois Otton, Odoïc ou Odoïn. Il était de la première dynastie des rois des Francs, dans

laquelle nous voyons que tous les princes portaient le titre de roi. D'ailleurs c'est précisément de 700 à 710, pendant que les Francs de Neustrie et d'Austrasie se disputaient à qui serait le maître des rois fainéants, sous le titre de maire du palais; c'est précisément dans cet intervalle que le duc Eudes, Odon, Odoïn ou Odoïc, fut le seul défenseur, et par là même le seul roi de la France méridionale contre les Sarrasins.

Dans la partie subséquente de son ouvrage, l'auteur des *Monuments inédits* expose les principaux faits concernant le culte de chacun de ces saints personnages, depuis les ravages des Sarrasins jusqu'à nos jours. Quant à la mission des sept évêques dans les Gaules par saint Pierre, sous l'empire de Claude, quoique l'auteur n'ait pas pour but direct de la prouver, il en offre néanmoins des preuves nouvelles et remarquables; d'abord un ancien manuscrit, autrefois à l'Église d'Arles, dans lequel sont recueillies les lettres des Papes aux archevêques de cette métropole, depuis le Pape Zosime jusqu'à saint Grégoire le Grand. Or, immédiatement après les lettres du Pape Pélage à Sapaudus, qui mourut en 586, et avant celles de saint Grégoire à Virgile, on lit ce titre peint en vermillon : *Des sept personnages envoyés par saint Pierre dans les Gaules pour y prêcher la foi*; et ensuite les paroles suivantes : *Sous l'empereur Claude l'apôtre Pierre envoya dans les Gaules, pour prêcher la foi de la Trinité aux gentils, quelques disciples auxquels il assigna des villes particulières; ce furent Trophime, Paul, Martial, Austremoine, Gatien, Saturnin et Valère; enfin plusieurs autres que le bienheureux apôtre leur avait désignés pour compagnons*<sup>1</sup>. Rhaban Maur, dans sa *Vie de Marie-Madeleine*, parle également de Trophime d'Arles, de Paul de Narbonne, de Martial de Limoges, de Saturnin de Toulouse, de Valère de Trèves, comme envoyés au temps même des apôtres<sup>2</sup>.

Pour ce qui est de saint Trophime en particulier, l'Église d'Arles l'a toujours honoré comme un des soixante-douze disciples et envoyé par saint Pierre. Il est vrai, Grégoire de

<sup>1</sup> T. 2, p. 373 et seqq. — <sup>2</sup> *Ibid.*, p. 293 et 294.

Tours, qui écrivait sur la fin du sixième siècle, conclut dans un endroit que Trophime et les six évêques furent envoyés sous l'empire de Déce, en 250 ; il le conclut des actes de saint Saturnin, ou plutôt de la date de ces actes, qui, d'après le bruit public, dit-il, mettent le consulat de Décus et de Gratus pour l'arrivée de Saturnin à Toulouse, sans mentionner les autres évêques <sup>1</sup>. Mais Grégoire même ne croit pas trop à cette date, ou bien il n'est pas d'accord avec lui-même ; car dans un autre endroit il dit que saint Saturnin avait été ordonné par les disciples des apôtres, ce qui suppose la fin du premier siècle ou le commencement du second <sup>2</sup>. Mais il existe en faveur de saint Trophime un témoignage antérieur d'un siècle et demi à Grégoire, témoignage bien autrement solennel et authentique : c'est la lettre de dix-neuf évêques au Pape saint Léon en faveur de l'Eglise d'Arles, pour le supplier de rendre à cette métropole les privilèges qu'il lui avait ôtés. « Toute la Gaule sait, disent-ils, et la sainte Eglise romaine ne l'ignore pas, qu'Arles, la première ville des Gaules, a mérité de recevoir de saint Pierre saint Trophime pour évêque, et que c'est de cette ville que le don de la foi s'est communiqué aux autres provinces des Gaules. » Dans leur requête ces dix-neuf évêques voulaient montrer que l'Eglise d'Arles était plus ancienne que celle de Vienne. Mais, si saint Trophime n'avait fondé l'Eglise d'Arles qu'au milieu du troisième siècle, comment tous ces évêques auraient-ils pu lui attribuer une ancienneté plus grande qu'à l'Eglise de Vienne, déjà florissante dès le second, comme on le voit par la lettre de cette Eglise et de celle de Lyon aux Eglises d'Asie, sous Marc-Aurèle, l'an 177 ? Prétendre, avec certains critiques, que par ces mots, *envoyé par saint Pierre*, les évêques voulaient simplement dire que Trophime avait été *envoyé par le siège apostolique*, c'est leur attribuer une niaiserie et méconnaître l'état de la question. Le Pape Innocent I<sup>er</sup> atteste que tous les évêques des Gaules ont été envoyés par ce siège, c'est-à-dire par saint Pierre ou par ses successeurs. Comment donc les dix-neuf évêques au-

raient-ils pu conclure de là que l'Eglise d'Arles était plus ancienne que celle de Vienne ? Enfin l'Eglise de Vienne elle-même dément Grégoire de Tours par le plus savant de ses archevêques, saint Adon. Il dit au 27 janvier de son Martyrologe : *A Arles, fête de saint Trophime, évêque et confesseur, disciple des apôtres Pierre et Paul*. Il dit plus au long dans son livre de la fête des apôtres : *Fête de saint Trophime, de qui l'Apôtre écrit à Timothée : J'ai laissé Trophime malade à Milet. Ce Trophime, ordonné évêque par les apôtres à Rome, a été envoyé le premier à Arles, ville de la Gaule, pour y prêcher l'Evangile du Christ, et c'est de sa fontaine, comme écrit le bienheureux Pape Zosime, que toutes les Gaules ont reçu les ruisseaux de la foi. Il s'est endormi en paix dans la même ville*. Ainsi saint Adon de Vienne non-seulement assure que saint Trophime d'Arles y a été envoyé premier évêque par les apôtres, mais il le prouve par l'autorité du Pape Zosime, antérieur de plus d'un siècle à Grégoire de Tours.

Un témoignage plus ancien encore que celui des dix-neuf évêques et même du Pape Zosime fait voir qu'on ne peut pas s'en rapporter, pour saint Trophime, à l'époque de Grégoire de Tours. Vers l'an 252 ou 253, Faustin, évêque de Lyon, et les autres évêques de la même province écrivirent au Pape saint Etienne et à saint Cyprien de Carthage contre Marcien, évêque d'Arles, qui, infecté du schisme et de l'erreur de Novatien, s'était séparé de leur communion *depuis longtemps* et refusait l'absolution aux pénitents, même à la mort. Saint Cyprien exhorta le Pape, au plus tard en 254, à écrire des lettres dans la province pour excommunier et déposer Marcien et le remplacer par un autre. « *Il y a longtemps*, dit Cyprien, qu'il s'est séparé de notre communion ; qu'il lui suffise d'avoir laissé mourir, *les années précédentes*, plusieurs de nos frères sans leur donner la paix. » Ces expressions, *les années précédentes* et *depuis longtemps*, employées au plus tard au commencement de 254, font remonter naturellement à 250 ou 251 l'époque où Marcien se sépara de ses collègues. Son épiscopat avait dû commencer avant 250. Comment alors supposer, avec Grégoire de Tours, que saint

<sup>1</sup> *Monum. inéd.*, p. 349 et seqq. — <sup>2</sup> *Ibid.*, p. 365.



Trophime ne fut envoyé de Rome qu'en 250, sous l'empire de Dèce, Dèce de qui la persécution éclata dès 249 et fut si terrible que, le Pape Fabien ayant été martyrisé dès le 20 janvier 250, on fut plus de seize mois sans pouvoir élire un nouveau Pape ? Et saint Cyprien en donne cette raison : « C'est que le tyran, acharné contre les Pontifes de Dieu, faisait les plus horribles menaces, moins irrité d'apprendre qu'un rival lui disputait l'empire que d'entendre qu'un Pontife de Dieu s'établissait à Rome. » Certainement on ne comprend guère comment le Pape Fabien, martyrisé dès le 20 janvier 250, put envoyer cette année-là même sept évêques avec de nombreux compagnons dans les Gaules, tandis qu'on le comprend sous l'empire de Claudé. Aussi Longueval et Tillemont abandonnent-ils Grégoire de Tours sur l'époque de cette mission, particulièrement pour saint Trophime. Le savant de Marca non-seulement l'abandonne, mais le réfute.

Il en est de même quant à saint Denys, premier évêque de Paris. Grégoire de Tours le compte parmi les sept évêques envoyés de Rome sous l'empire de Dèce. Il ne cite aucune autorité pour cela, car les actes de saint Saturnin de Toulouse ne parlent que de Saturnin, et nullement de Denys ni de Trophime. Au contraire Fortunat, évêque de Poitiers et contemporain de Grégoire, dit expressément que saint Denys, premier évêque de Paris, fut envoyé par le Pape saint Clément ; il le dit, et dans l'ancienne *Vie de Sainte Geneviève*, dont il a été reconnu l'auteur par de Marca<sup>1</sup>, et dans une hymne composée en l'honneur de saint Denys. Aussi le savant de Marca conclut-il pour la mission de saint Denys par le Pape saint Clément. Le docte Antoine Pagi tire la même conclusion et pour les mêmes raisons, auxquelles il en ajoute plusieurs autres. Comme Grégoire de Tours s'est trompé en plusieurs points des antiquités ecclésiastiques, son opinion particulière sur la mission de saint Denys n'est d'aucun poids. Aussi, après lui, a-t-on continué de croire et de dire, avec son contemporain Fortunat, que saint Denys

a été envoyé par le Pape saint Clément. On en voit la preuve dans un privilège du roi Thierri, de 733, dans une charte du roi Pepin, de 768, et dans les actes du concile de Paris, de 825. Dans tous ces monuments saint Denys est dit formellement avoir été envoyé dans les Gaules par saint Clément, successeur de saint Pierre. A ces monuments on peut joindre les anciens bréviaires de Paris, qui, jusqu'en 1700, disent ou supposent tous que saint Denys a été envoyé par le Pape saint Clément. François Pagi, réunissant les arguments d'Antoine Pagi et de Marca, fortifie la conclusion par des arguments nouveaux. Le célèbre Mabillon va plus loin ; non-seulement il reconnaît comme indubitable la mission de saint Denys par le Pape saint Clément, mais il ajoute que les arguments de ceux qui soutiennent que saint Denys, premier évêque de Paris, est le même que saint Denys l'Aréopagite, comme le disent les anciens bréviaires de Paris, ne sont point à mépriser.

D'après tout cela nous regardons comme suffisamment prouvé : 1° que saint Denys, premier évêque de Paris, a été envoyé dans les Gaules par le Pape saint Clément ; 2° que saint Trophime, premier évêque d'Arles, y a été envoyé avec plusieurs autres par saint Pierre même ; 3° que les saints Lazare, Marthe et Marie-Madeleine, avec saint Maximin, un des soixante-douze disciples, ont été les apôtres de la Provence, saint Lazare premier évêque de Marseille, et saint Maximin premier évêque d'Aix ; 4° que sainte Marie-Madeleine, la pécheresse pénitente, et Marie, sœur de Lazare, sont une seule et même personne ; et nous souhaitons de tout notre cœur que, dans chaque Église particulière, on fasse des travaux semblables sur leurs antiquités<sup>1</sup>.

Quant aux dernières années de la sainte

<sup>1</sup> Outre les savants travaux des abbés Faillon et Arbellot sur ce sujet si intéressant, on lira avec intérêt deux ouvrages publiés récemment, l'un par l'abbé Davin (*Patronage de saint Denys*), l'autre par l'abbé Darras (*Saint Denys l'Aréopagite, premier évêque de Paris*). L'abbé Arbellot, examinant ces deux livres dans le *Monde* du 28 février 1864, les résume et les apprécie comme il suit :

« Grâce aux recherches critiques de M. l'abbé Davin et de M. l'abbé Darras, la question des origines chré-

<sup>1</sup> *Epist. ad Valesium.*

Vierge, sa mort et son assomption, voici les traditions que nous avons pu recueillir et chez les chrétiens d'Orient et chez les chrétiens d'Occident. Le *Ménologe* des Grecs, ou leur calendrier des saints et des fêtes, dit, au 26 septembre : « Après l'Ascension du Seigneur et la dormition de la Mère de Dieu, le grand apôtre et évangéliste Jean vint à Éphèse, évangélisant le Christ, et, dénoncé à l'empereur Domitien, fut relégué à l'île de Patmos. » De plus, au 22 janvier : « Timothée fut ordonné premier évêque d'Éphèse par saint Paul, avant saint Jean le Théologien ; car celui-ci vint à Éphèse après la dormition de la sainte Mère de Dieu. » En somme, la tradition de l'Orient, en particulier de l'Église de Jérusalem, est que la sainte Vierge passa les dernières années de sa vie dans la ville sainte et les environs, sous la protection filiale du disciple bien-aimé ; qu'elle rendit son âme sur la montagne de Sion, en présence de tous les apôtres ; que les apôtres transportèrent son corps au mont des Olives, dans le

tiennes de la Gaule vient de faire un pas de plus. Désormais il faudra s'incliner avec respect devant cette croyance de nos pères, qui rattachaient la mission de saint Denys aux temps apostoliques et au pontificat de saint Clément ; bien plus, il ne sera pas permis de se moquer de la pieuse tradition, autorisée par d'anciens témoignages, qui proclame l'identité du premier évêque de Paris et de saint Denys l'Aréopagite, converti par saint Paul.....

« M. l'abbé Davin et M. l'abbé Darras ont démontré jusqu'à l'évidence ce fait (reconnu d'ailleurs par les Bollandistes du dernier siècle, et avoué précédemment par des savants de premier ordre, le P. Le Cointe, dom Ceillier, le P. Honoré de Sainte-Marie, etc.), que la tradition de l'aréopagitisme n'est pas de l'invention de l'abbé Hilduin, comme le prétendait le P. Sirmond, mais qu'elle est antérieure au neuvième siècle. Outre le témoignage d'Alcuin, découvert par M. Davin, les deux champions de saint Denys allèguent comme preuve l'hymne d'Eugène de Tolède (650), que nous avons signalée, en 1855, dans un manuscrit du neuvième siècle ; ils citent encore à l'appui de leur thèse les anciens actes de saint Sanctin de Meaux, transcrits par Hincmar d'après un parchemin usé de vétusté, et envoyés par ce prélat à l'empereur Charles le Chauve ; puis la Passion de saint Denys, écrite en grec par Méthode et traduite par Anastase le Bibliothécaire. M. Darras, qui a trouvé à la Bibliothèque impériale un manuscrit du neuvième siècle où sont transcrites ces deux pièces importantes, aurait pu alléguer encore, en faveur de leur ancienneté, la mention qu'en fait Flodoard de Reims dans le catalogue des œuvres de Hincmar.

« Si nous osions comparer les travaux faits sur cette question de saint Denys par M. l'abbé Davin et M. l'abbé Darras, nous dirions que le premier nous semble avoir plus de pénétration et le second plus de méthode ; le

sépulcre de Gethsémani, d'où elle ressuscita le troisième jour et fut élevée au ciel.

Un concile de Jérusalem, tenu en 1672 contre les calvinistes, sous la présidence du patriarche Dosithée, transcrit les paroles suivantes de saint Cyrille d'Alexandrie dans son homélie sur la dormition de la sainte Vierge : « Quel est ce grand prodige qui est apparu dans le ciel, où Dieu habite et où assistent les Vertus célestes ? C'est sans aucun doute la Vierge très-sainte, qui, ayant été un grand prodige sur la terre, en ce qu'elle a enfanté Dieu dans la chair et qu'après l'enfantement elle est demeurée vierge très-pure, est maintenant à bon droit un prodige dans le ciel, ayant été élevée au ciel avec son corps. Car, encore que l'immaculé tabernacle de son corps ait été enfermé dans le sépulcre, toutefois, revivante le troisième jour, elle est allée au ciel comme le Christ y a été élevé. Et pourquoi cela ? parce qu'elle a un droit très-étendu sur les Vertus célestes. Personne n'ignore que ce même prodige, en ce qu'il a

premier le génie de la découverte, le second le talent de la démonstration. L'abbé Darras expose avec une clarté parfaite et met très-bien à profit les recherches de ses devanciers ; l'abbé Davin creuse le sol plus profondément, et il est assez heureux pour trouver de l'or dans ses fouilles. Sans doute cet or est mélangé, et M. Davin affirme peut-être avec trop de précipitation ; M. Darras n'a pas ce défaut, et, si l'on peut signaler çà et là quelques inexactitudes de détail quelques erreurs de traduction, on ne saurait trop louer l'esprit de suite et de logique qui règne dans son livre.

« Disons toutefois que M. Davin a étudié saint Denys plus à fond, et qu'il a fait avancer la question plus que M. l'abbé Darras.....

« Ce qui ressort clairement des études de l'abbé Davin et de l'abbé Darras sur la question de saint Denys, c'est que la tradition de l'aréopagitisme est plus ancienne que la critique historique ne l'avait cru jusqu'ici. Les Bollandistes qui ont rédigé les Actes du 9 octobre disaient : « Cette tradition a pris naissance au huitième siècle. » On peut démontrer aujourd'hui, à l'aide de documents mieux connus et parfaitement datés, qu'elle existait au septième siècle ; demain on démontrera qu'elle est plus ancienne que Grégoire de Tours. Et alors, quelle raison aurait-on de la rejeter et de ne pas adopter, à Paris, la légende du Bréviaire romain, appuyée sur l'autorité d'Hilduin, de Baronius et de la critique moderne ? A l'époque reculée où remonte cette légende, a-t-on, sur les origines chrétiennes de la Gaule, autre chose que des traditions ? Une tradition que proclament, d'un commun accord, l'Église grecque, l'Église romaine et les Églises de la Gaule, ne doit-elle pas être considérée comme une tradition authentique ? Et, vu l'absence de documents historiques, l'histoire ne doit-elle pas enregistrer les traditions authentiques comme étant l'expression la plus fidèle et la plus approchante de la vérité ? »



la lune sous les pieds, est la figure de l'Église en ce monde, laquelle emprunte sa lumière du soleil, et qu'elle est couronnée de douze étoiles, c'est-à-dire des douze apôtres. Mais quelque chose de plus merveilleux encore est insinué quand elle apparaît revêtue du soleil; car cela montre clairement que Dieu n'est éloigné d'elle d'aucune distance, puisqu'il la soutient de ses bras<sup>1</sup>. »

Au cinquième siècle Juvénal, évêque de Jérusalem, dans une lettre à l'empereur Marcien touchant le trépas de la sainte Vierge, cite comme une tradition de l'Église le récit même de saint Denys l'Aréopagite sur ce sujet. « Il y avait là, dit-il, avec les apôtres, Timothée, premier évêque d'Éphèse, et Denys l'Aréopagite, comme il nous l'apprend lui-même en son livre! » Ce témoignage se trouve effectivement dans le livre *des Noms divins*, ch. 3, que nous croyons authentique pour les raisons que nous verrons dans le volume suivant. Or saint Denys l'Aréopagite a été disciple de saint Paul, et ses deux biographes, Michel, prêtre de Jérusalem, et saint Méthodius, patriarche de Constantinople, résumés l'un et l'autre par Siméon surnommé Métaphraste, rapportent avec plus de détail en leurs *Vies* la présence des apôtres au trépas et aux funérailles de la sainte Vierge. L'évêque Juvénal, sur la demande de l'empereur Marcien et de l'impératrice sainte Pulchérie, leur envoya pour la nouvelle église des Blaquernes, non pas le tombeau de la sainte Vierge, mais sa bière et ses linceuls funèbres, attendu que le corps même ne s'y trouvait plus. Au commencement du septième siècle le patriarche saint Sophronie, successeur de Juvénal à Jérusalem, dans une hymne sur les saints lieux, parle avec amour du jardin de Gethsémani, qui reçut autrefois le corps de la sainte Mère de Dieu et où était son sépulcre; mais il ne parle pas du corps même comme y étant<sup>2</sup>. Un autre patriarche de Jérusalem, saint Modeste, célèbre la bière où le très-saint corps de la très-glorieuse Mère de Dieu fut transporté par les anges et les apôtres et déposé dans le monument de Gethsémani.

<sup>1</sup> Conciles de Hardouin, t. 11, p. 199. — <sup>2</sup> Mai, *Spi-cilieg. Romay.*, t. 4, p. 116.

Le dernier témoin que nous citerons de cette tradition des chrétiens d'Orient sera saint Théodore Studite, dont le cardinal Mai vient de retrouver un éloquent panégyrique sur la dormition de Notre-Dame, la sainte Mère de Dieu. Après un magnifique exorde il s'écrie : « Mais que Sion elle-même nous raconte les merveilles de ce jour. Le terme de la vie était accompli; l'heure de la délivrance était venue. La Mère de Dieu, ainsi qu'il était convenable, avait connu d'avance le lieu et l'époque de sa translation; car ce qui est accordé à un prophète serviteur, combien plus ne l'accordera-t-on pas à la Mère de Dieu et à la Reine des prophètes! Connaissant donc tout cela, avec quel transport ne dut-elle pas s'écrier : Il est venu le jour de mon départ; il est venu le temps de ma transmigration vers vous! Qu'ils arrivent, Seigneur, ceux qui soigneront mes obsèques, les ministres de mes funérailles, et je remettrai mon esprit entre vos mains. Qu'il soit enseveli par les mains de vos disciples, ce corps intact et tabernacle de Dieu, d'où vous êtes sorti, vous qui êtes l'immortalité même. D'après votre volonté le juste Énoch a été transféré vivant et Élie dans un char de feu, pour attendre dans des régions inconnues l'époque de votre terrible et glorieux avènement; le prophète Habacuc, pour le service du prophète Daniel, a été transporté en un clin d'œil de Jérusalem à Babylone et reporté de même. Qu'y a-t-il qui vous soit impossible, pourvu que vous le vouliez? A peine la Vierge incomparable a-t-elle dit ces choses que surviennent les douze apôtres de différents côtés, comme des nuées transportées sur les ailes de l'Esprit vers la nuée de la lumière. A leur aspect désiré la divine Vierge bénit à haute voix Dieu son Fils d'avoir rassemblé autour d'elle les fondements de l'Église, les princes de l'univers, pour être les ministres de ses funérailles. Étonnant prodige! le ciel est ouvert pour me recevoir. Désormais la fureur des Juifs ne complotera plus pour tuer la Mère après le Fils. Je vais dans une habitation inviolable, où je jouirai des délices du Seigneur; je verrai son temple, moi son temple visible. »

Les apôtres répondirent à la Vierge avec

les paroles des prophètes et les leurs : « Nous vous saluons, ô échelle de Jacob, allant de la terre au ciel, par laquelle le Seigneur est descendu vers nous et puis remonté aux cieux. Nous vous saluons, ô buisson admirable, d'où apparut l'ange du Seigneur dans une flamme de feu, buisson que le feu brûlant ne consumait pas, comme il fut montré à Moïse, qui a vu Dieu. Nous vous saluons, toison mystérieuse pleine de Dieu, d'où découle la rosée céleste, comme il est arrivé à Gédéon. Nous vous saluons, ô cité du grand Roi, que les rois admireront et exalteront, ainsi que David l'annonce dans ses cantiques. Nous vous saluons, Bethléhem mystique, maison d'Éphrata, d'où le Roi de gloire est sorti pour être prince en Israël, lui dont la sortie est dès le commencement des siècles, selon Michée inspiré de Dieu. Nous vous saluons, candélabre tout d'or d'où a lui la lumière inaccessible de la Divinité à ceux qui étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, suivant le prophète Zacharie. Nous vous saluons, propitiatoire de tous les mortels, par qui du levant du soleil jusqu'en son couchant le nom du Seigneur est glorifié parmi les nations, et l'on offre à son nom en tout lieu une oblation pure, comme dit saint Malachie. Nous vous saluons, nuée légère, où a siégé le Seigneur, suivant Isaïe. Nous vous saluons, livre sacré des commandements du Seigneur, loi de grâce nouvellement écrite, ainsi que dit le prophète des Lamentations. Nous vous saluons, porte fermée, par laquelle le Dieu d'Israël est entré et sorti, comme l'écrit le contemplateur de Dieu, Ézéchiël. Nous vous saluons, montagne sublime, formée sans aucune main, de laquelle a été détachée la pierre angulaire, comme l'enseigne le grand théologien Daniel. »

Mais, quand les apôtres eurent célébré saintement les choses saintes, voilà que le Seigneur lui-même se présente dans sa gloire, avec toute l'armée des cieux. Les anges d'une manière invisible, les apôtres corporellement chantèrent ensemble les louanges de Dieu. Les uns couraient en avant, d'autres venaient à la rencontre, ceux-ci escortaient, ceux-là suivaient, et tous disaient dans leurs acclamations : « Chantez au Seigneur, louez le Sei-

gneur, béni soit le Seigneur sursainte montagne ! » O vous qui aimez Jésus-Christ, qui a jamais connu des obsèques, des funérailles semblables à celles qu'a méritées la Mère de mon Dieu ? Mon esprit frissonne, ô Vierge, lorsqu'il considère les merveilles de votre passage ; mon intelligence est frappée de stupeur lorsqu'elle pense au miracle de votre dormition ; ma langue demeure immobile quand elle raconte le mystère de votre seconde vie<sup>1</sup>.

Dans une instruction sur les jeûnes et les fêtes le même saint Théodore Studite s'exprime ainsi : « Le jour de la dormition de l'immaculée Mère de Dieu, quand il arrive la quatrième ou la sixième férie, nous n'usons ni de chair ni de fromage, à cause du grand et terrible prodige de ce merveilleux sommeil ; car les apôtres du Sauveur, comme nous lisons dans les sacrés écrits de Clément de Rome, restèrent trois jours entiers auprès du sépulcre, jusqu'à ce qu'ils apprirent de l'ange tout l'événement<sup>2</sup>. » Telle est donc la tradition des chrétiens d'Orient.

Saint Grégoire de Tours, qui écrivait au sixième siècle, nous montre cette tradition absolument la même en Occident. Voici comment il parle, au premier livre de *la Gloire des Martyrs*, chapitre 4, des apôtres et de la sainte Vierge : « Après l'Ascension du Seigneur, ses apôtres et sa sainte Mère, réunis dans la même maison, mettaient tout en commun, ainsi qu'il est dit aux Actes. Après cela ils furent dispersés en divers pays pour prêcher la parole de Dieu. Enfin, la sainte Vierge ayant achevé la carrière de cette vie et se sentant déjà rappelée de ce siècle, tous les apôtres s'assemblèrent de chaque pays en sa maison. Quand ils eurent appris qu'elle allait être enlevée de ce monde, ils veillaient ensemble avec elle ; et voilà que le Seigneur Jésus arriva avec ses anges, et, recevant son âme, il la remit à l'archange Michel et se retira. Au point du jour les apôtres levèrent son corps avec la couche et les posèrent dans le monument ; ils l'y gardaient en attendant la venue du Seigneur. Et voilà que le Seigneur se présente à eux une seconde fois, et, prenant le corps saint, il le fait transporter dans

<sup>1</sup> Mai, *Nova Bibliotheca Patrum*, t. 5, p. 57-61. —

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 110.



une nuée au paradis, où, maintenant réuni à l'âme, il jouit sans fin des biens de l'éternité, au milieu de l'allégresse des élus. »

Un contemporain de saint Grégoire de Tours, le Pape saint Grégoire le Grand, rappelle la même croyance. Dans une collecte pour la messe de l'Assomption il dit : « Seigneur, faites que la vénérable solennité de ce jour nous confère une assistance éternelle, jour où la sainte Mère de Dieu a subi la mort temporelle, et cependant n'a pu être retenue par les liens de la mort, elle qui a enfanté un fils, Notre-Seigneur incarné d'elle. » Cette considération que la sainte Vierge, quoique morte, n'a pu être retenue par les liens de la mort, indique naturellement la résurrection. D'ailleurs nous lisons dans l'Évangile de saint Matthieu « qu'à la mort du Seigneur les sépulcres s'ouvrirent, et que beaucoup de corps de saints qui s'étaient endormis ressuscitèrent, et que, sortant des sépulcres après sa résurrection, ils vinrent dans la ville sainte et apparurent à un grand nombre. » Comment ! Notre-Seigneur accorde la résurrection anticipée à un grand nombre de saints, et il ne l'accorderait point à sa Mère, elle qu'il a comblée de grâces par-dessus tous les saints et tous les anges ?

Le bienheureux Hildebert, évêque du Mans, puis archevêque de Tours, dit dans son premier sermon sur l'Assomption de la sainte Vierge : « C'est aujourd'hui que la Vierge bienheureuse a reçu et la béatitude de l'âme et la glorification du corps. Pour que personne n'en doute, prouvons-le par les autorités. Aujourd'hui la prière de l'Église proclame *qu'elle n'a pu être déprimée par les liens de la mort*. A l'Ascension du Seigneur les anges disaient : « Quel est celui-ci, qui remonte d'Édom, etc. ? » De même il a été prédit qu'ils diraient à l'assomption de la Vierge : *Quelle est celle-ci, qui monte comme une aurore nouvelle belle comme la lune, resplendissante comme le soleil ?* Dans l'Écriture la beauté du soleil et celle de la lune ne s'appliquent proprement qu'à des corps. La bienheureuse Vierge a été exempte de la punition de la femme : *Tu enfanteras dans la douleur*, puisqu'elle a enfanté sans la douleur ; de même elle a été exempte de la punition commune de l'homme et de la

femme : *Tu retourneras en poussière.* » Une foule de témoignages semblables peuvent se voir dans Trombelli, *Vie de la sainte Vierge*, t. 4, dissertations 35 et 36.

Une autorité plus grande, c'est celle de l'Église même ; Jésus-Christ est avec elle tous les jours jusqu'à la consommation des siècles ; le Saint-Esprit demeure avec elle éternellement ; l'Esprit de Dieu est ainsi l'Esprit de l'Église. Or la sainte Église de Dieu, surtout dans sa partie la plus pieuse, incline universellement à croire la glorieuse et corporelle assomption de la très-sainte Mère de Dieu.

Non moins célèbres que l'épître de saint Clément aux Corinthiens furent les livres d'Hermas, intitulés *le Pasteur*. On croit communément que l'auteur est cet Hermas dont parle saint Paul dans sa lettre aux Romains, et il paraît les avoir écrits tandis que le pontife saint Clément gouvernait l'Église universelle ; car il semble que ce n'est que de lui qu'on puisse entendre ces paroles du livre 1<sup>er</sup> : « Vous écrirez deux petits livres ; vous en remettrez l'un à Clément, qui l'enverra aux autres villes, car c'est là sa charge, et l'autre à Grapté (qu'on croit avoir été une des diaconesses de l'Église romaine), qui en fera part aux veuves et aux orphelins. Quant à vous, vous le lirez, dans cette ville, aux prêtres qui gouvernent l'Église, c'est-à-dire qui ont quelque part à son gouvernement sous un suprême pasteur. » Encore qu'il ait écrit à Rome, on ne doute pas, néanmoins, qu'il n'ait écrit en grec, cette langue étant très-commune alors dans cette ville, même parmi les gens du peuple, comme on le voit par un grand nombre de pierres et d'inscriptions sépulcrales trouvées dans les cimetières et travaillées grossièrement, composées, en conséquence, non moins que gravées par des personnes grossières et ignorantes. Mais la langue grecque étant tombée peu à peu en désuétude, il en est arrivé que les livres d'Hermas, quoique écrits en Occident, ont été plus célèbres et en plus grande vénération parmi les Orientaux, où ils étaient lus publiquement dans les églises. Nous en trouvons même qui les ont cités comme des livres sacrés et placés dans le canon des divines Écri-

tures, tandis que les Occidentaux en ont parlé quelquefois avec un grand mépris et peu respecté leur autorité.

Hermas était un homme d'une excellente piété et d'une simplicité très-grande; l'un et l'autre caractères reluisent également dans ses livres; on y trouve, d'une part, les règles les plus excellentes pour ce qui regarde les mœurs, et il est sans doute qu'il nous y représente son propre cœur, plein d'amour pour la vertu, pénétré d'une vive douleur de ses fautes, animé de l'esprit de pénitence, étranger aux soins des biens temporels, et s'élevant continuellement aux contemplations célestes; d'un autre côté, une manière de concevoir et de représenter les choses qui semble n'aller pas trop à une personne d'un esprit élevé. Encore qu'Hermas ne nous raconte que des visions et des révélations, on ne peut nier cependant que, dans quelques-unes, on ne voulût un peu plus de cette gravité et de cette décence qui conviennent à de pareilles matières. Souvent, dans l'esprit de l'homme, les images et les impressions du ciel se mêlent et se confondent avec celles qui naissent du fond de son propre cœur, et il n'est pas toujours facile de les discerner au juste. D'où il arrive de prendre pour des effets extraordinaires de la grâce ce qui vient de la nature ou de certaines dispositions habituelles.

De même que nous sommes éloigné de tenir pour un visionnaire ce saint disciple des apôtres, de même aussi nous ne saurions nous persuader de prendre pour autant d'oracles du Ciel tout ce qu'il dit avoir vu ou entendu dans ses fréquentes visions.

On peut donc regarder cet ouvrage sous deux aspects : le premier nous le représente comme une œuvre toute divine, tracée par le ministère des anges, embellie des couleurs célestes, et propre, par conséquent, à réveiller dans nos cœurs l'amour de la plus pure vertu. C'est sous cet unique aspect que l'ont regardé ceux des Pères qui l'ont pris pour une œuvre divinement inspirée, et, prévenus de cette opinion, ont fermé les yeux aux défauts qui s'y découvrent sous un autre aspect, et qui ont porté d'autres Pères à le décréditer quelquefois trop, par le seul motif, sans doute, de

s'opposer à ceux qui en exaltaient trop l'autorité. Ceux-là donc en ont formé un jugement juste qui l'ont regardé comme un livre ecclésiastique vénérable par son antiquité, très-utile pour l'instruction des fidèles, et, pour bien des points, comme un témoignage irrécusable des traditions apostoliques. Quant aux erreurs dont quelques faux critiques l'ont accusé à tort, plus d'un estimable savant l'en a vengé; ainsi de pareilles accusations ne doivent pas en diminuer l'estime, de même que des imputations semblables, faites par ces mêmes critiques aux œuvres de saint Justin, saint Irénée et autres Pères des premiers siècles, n'empêchent point que les catholiques ne les aient en la plus grande vénération<sup>1</sup>.

Le fond des trois livres d'Hermas est la construction mystique de l'Église et le ministère des anges. L'Église apparaît d'abord comme une femme âgée, parce qu'elle a été créée avant toutes choses et que le monde a été fait pour elle. Ce sont les paroles de la Révélation. Mais elle est représentée principalement comme une tour qu'on bâtit sur un fondement immense et carré, qui figure Jésus-Christ. Six principaux anges président à la construction; d'autres anges sans nombre amènent et préparent les pierres, qui sont les fidèles. On y distingue l'ange de la pénitence, l'ange du châtiment, l'ange de l'équité, et même l'ange qui a puissance sur les animaux. Mais celui qui a reçu l'autorité sur les anges et les hommes pour construire l'Église est l'archange saint Michel. Les pierres qui doivent entrer dans cet édifice sont tirées de divers lieux, entre autres de douze montagnes, emblèmes des principales nations de l'univers<sup>2</sup>.

Vespasien régnait encore lorsque saint Clet succéda à saint Clément, qui est compté parmi les martyrs. A Vespasien, après un règne de douze ans, succéda Titus, son fils aîné, et à celui-ci, mort après deux ans deux mois et vingt jours, son frère Domitien. Quoique Vespasien ne soit pas compté au nombre des persécuteurs, nous avons néanmoins dans les monuments de Rome souter-

<sup>1</sup> Orsi, l. 2, n. 34. — <sup>2</sup> Cotel, *Patres apostolici*.



raîne une inscription qui peut faire conjecturer que le sang chrétien ne fut pas tout à fait épargné sous son empire. En voici le sens : « C'est le Christ qui t'a donné toutes choses ; tu réponds par la mort de Gaudentius ! Voilà, Vespasien cruel, comme tu témoignes ta reconnaissance ; mais le Christ lui a préparé un autre théâtre au ciel <sup>1</sup>. »

Les ennemis de la religion ne manquaient jamais de prétexte pour rendre odieux les chrétiens même aux plus doux empereurs, et pour les faire périr, soit comme sacrilèges, soit comme séditeux, soit à cause de leur culte et de leur nouvelle manière de vivre, comme ennemis et perturbateurs de la tranquillité publique. Ce ne fut pas d'ailleurs la seule fois que Vespasien se montra cruel ; il fit saisir au milieu du sénat un des plus illustres sénateurs, l'envoya d'abord en exil et peu après à la mort. Il commit une cruauté encore plus étrange envers Sabinus et Éponine. Dans la révolution où il s'éleva lui-même à l'empire, Sabinus avait pris le nom de César dans les Gaules. Il fut battu, se donna pour mort, et se cacha pendant plusieurs années dans une grotte où il n'était visité que de sa femme Éponine et de deux esclaves fidèles. Il fit incognito le voyage de Rome pour obtenir sa grâce par l'intermédiaire de ses amis. N'y ayant pu réussir, il revint dans son souterrain, où les fréquentes visites de sa femme le firent enfin découvrir après neuf ans.

Amené devant Vespasien il implora sa clémence, avec sa femme et ses enfants. Il n'y avait plus de danger à lui faire grâce ; Vespasien néanmoins le fit tuer, lui, sa femme, et même, s'il faut en croire Dion, ses deux enfants en bas âge. Quant à ses mœurs cet empereur avait un sérail de concubines. Son avarice était des plus sordides ; il faisait trafic de tout, même de la justice : une de ses concubines la vendait en son nom. Toutefois, en comparaison des empereurs précédents et aussi à cause de plusieurs bonnes qualités, il fut regardé comme un bon prince. Seul entre les douze Césars il finit de sa mort

naturelle ; seul également il eut son fils pour successeur <sup>1</sup>.

Titus était ce fils. Le peuple craignait de voir renaître sous son règne les cruautés de Tibère et les débauches de Néron. En effet du vivant de son père il s'était abandonné à toutes sortes de vices et avait admis dans son intimité les hommes les plus corrompus. Cependant il fut à peine sur le trône qu'il changea de conduite. Il s'habitua tellement à faire du bien que, s'étant souvenu un soir qu'il ne s'était rencontré aucune occasion pour lui d'obliger quelqu'un, il dit ce beau mot : « Mes amis, voilà un jour perdu ! » Enfin il mérita le nom de Délices du genre humain. Mais il mourut après deux ans de règne.

Un rapprochement curieux peut ici se faire. Si un prince chrétien, pour son propre amusement et celui de sa cour, faisait égorger des hommes par des hommes ou par des bêtes féroces, on le regarderait comme un monstre. Cependant Titus faisait tout cela lorsqu'il donnait des combats de gladiateurs ou qu'il forçait des milliers de prisonniers de guerre à s'égorger les uns les autres en l'honneur de son père et de son frère ; et non-seulement son siècle ne lui en a point fait un crime, mais ce fut peut-être une des raisons pour le surnommer les Délices du genre humain ; tant il y a loin de l'idée que se formaient de l'humanité et de la vertu les païens les plus parfaits à l'idée qu'en a le vulgaire chrétien !

Titus eut pour successeur Domitien, son frère, qui passa pour l'avoir étouffé dans sa dernière maladie, afin de régner plus vite. Cependant son avènement à l'empire sembla promettre des jours heureux. Il se montra doux, libéral, modéré, désintéressé, ami de la justice, ennemi des délateurs. Il rétablit la bibliothèque qui avait été consumée par le feu, publia plusieurs lois avantageuses, enrichit Rome de quelques beaux édifices. Il avait ou affectait tant d'horreur du sang qu'il défendit d'immoler des bœufs ou d'autres animaux. Suétone lui rend le témoignage qu'il veilla si bien sur les magistrats de la ville et des provinces que jamais on ne les vit plus humains ni plus justes, tandis qu'après lui la

<sup>1</sup> *Roma subterranea*, t. 3, c. 22. C'est un ouvrage où l'on décrit les monuments souterrains de Rome.

<sup>2</sup> Suét., *Vesp.* Tacite. Dion.

plupart d'entre eux se rendirent coupables de tous les crimes. Finalement, si Domitien n'avait pas régné plus longtemps que son frère, peut-être l'aurait-on mis au-dessus ; car il réforma plusieurs abus que son frère même avait introduits, telle que la multitude des eunuques. Mais, au lieu de deux ans, il en régna quinze, et, après avoir commencé à surpasser Titus par la bonté de son gouvernement, il finit par égaler Néron et Caligula en cruauté, en débauches et en folies.

Il s'y livrait d'abord par intervalles ; ce fut enfin sans relâche ; il sembla vouloir abattre d'un seul coup la république entière. On vit bientôt l'adultère dans les grandes familles, la mer couverte de bannis, les rochers souillés de meurtres, des cruautés plus atroces dans Rome ; noblesse, opulence, honneurs refusés ou reçus, comptés pour autant de crimes, et la vertu devenue le plus irrémédiable de tous ; les délateurs, dont le salaire ne révoltait pas moins que les forfaits, se partageant, comme un butin, sacerdoces et consulats, régissant les provinces, régnaient au palais, menant tout au gré de leur caprice ; la haine ou la terreur armant les esclaves contre leurs maîtres, les affranchis contre leurs patrons ; enfin ceux à qui manquait un ennemi accablés par leurs amis. Tel est le tableau général qu'en fait Tacite<sup>1</sup>.

A la cruauté il ajoutait une hypocrisie de clémence plus cruelle encore. Il faisait accuser, dans le sénat, les plus illustres sénateurs ; puis, avant qu'on allât aux voix, il intercédait pour eux avec une bienveillance emphatique ; mais son intercession consistait à prier le sénat de leur laisser le choix de la mort, et le sénat se prêtait à ce jeu atroce. Ce fut principalement dans les trois dernières années de son règne que Domitien donna le plus de carrière à sa tyrannie. Aussi Tacite félicite-t-il son beau-père Agricola, mort en la douzième année, de n'avoir pas vu les calamités des années suivantes. Domitien prenait alors le titre de seigneur et de dieu. Il dicta lui-même à l'un de ses secrétaires une lettre qui commençait par ces mots : « Notre seigneur et notre dieu ordonne. » Il fut sta-

tué, d'après cela, qu'on ne lui donnerait pas d'autre nom en lui parlant ou en lui écrivant. Et nous voyons, en effet, un exemple de cette adulation sacrilège dans le poète Martial<sup>1</sup>.

La quatorzième année de son règne Domitien mit le comble à ses crimes par une violente persécution contre les chrétiens ; il en fit mourir un nombre prodigieux, tant à Rome que dans les provinces ; il envoya des exprès jusque dans les endroits les plus reculés de son empire pour qu'on y traitât tous ceux qui faisaient profession du Christianisme comme ennemis déclarés de l'État. Suétone fait mention de cette persécution, et nous apprend que Domitien força tous ceux qui vivaient à Rome à la manière des Juifs de payer les mêmes taxes que les Juifs, et qu'il les traita avec la dernière sévérité. Il est clair que Suétone veut parler des chrétiens ; car tous les écrivains païens, grecs ou latins, parlent d'eux comme observant les coutumes juives<sup>2</sup>.

Parmi plusieurs personnes illustres qui souffrirent pour une si sainte cause nous pouvons compter divers parents de l'empereur même, savoir : Flavius Clémens, son cousin germain et son collègue dans le consulat, et les deux Flavies Domitilles, l'une femme et l'autre nièce de Flavius Clémens. Il était fils de Flavius Sabinus, frère de Vespasien, qui fut tué par les soldats de Vitellius pendant qu'il était gouverneur de Rome. Son fils aîné, aussi nommé Flavius Sabinus, fut consul avec Domitien, la première année de son règne, et mis à mort peu de temps après par ordre de ce prince, parce que le héraut qui proclama leurs noms avait dit par mégarde Flavius Sabinus, empereur, au lieu de Flavius Sabinus, consul. Flavius Clémens épousa, par ordre de l'empereur, Flavia Domitilla, proche parente de Domitien, et non sa sœur, comme Philostrate l'assure ; Domitille, l'unique sœur qu'il eût, étant morte avant que Vespasien parvînt à l'empire. Flavia Domitilla était, comme il paraît par les ouvrages de Dion Cassius et de Quintilien, la fille de Domitille et la nièce de Domitien. Clémens eut d'elle deux fils auxquels Domitien, qui

<sup>1</sup> *Hist.*, l. 1, c. 2.

<sup>2</sup> L. 5, épigr. 8. — <sup>2</sup> Suét., *Domit. en.*



n'avait pas d'enfants, résolut de transmettre l'empire ; en conséquence il changea leurs noms, et fit appeler l'un Vespasien et l'autre Domitien. Quintilien <sup>1</sup> nous apprend qu'il fut chargé du soin d'instruire les deux petits-fils de la sœur de l'empereur ; ce qui prouve que Flavia Domitilla, femme de Clémens, était fille de Domitille, sœur de l'empereur ; car ces deux jeunes gens étaient certainement les fils que Clémens eut de Flavia Domitilla.

Clémens était consul cette année ; mais il eut à peine résigné les faisceaux que, sur un soupçon léger et destitué de fondement, dit Suétone, l'empereur ordonna qu'on le fit mourir. Dion Cassius assure qu'il fut accusé d'athéisme ; crime, dit cet auteur, pour lequel on condamna dans ce temps-là un grand nombre d'autres personnes qui avaient adopté les usages des Juifs. C'est ainsi que les chrétiens sont constamment représentés par tous les auteurs païens ; on en trouve la preuve dans Origène et quelques autres écrivains chrétiens des premiers siècles. L'athéisme était un crime qu'on imputait aux chrétiens parce qu'ils refusaient d'adorer les faux dieux du paganisme. Suétone <sup>2</sup>, parlant de Flavius Clémens, dit qu'il n'était nullement à craindre par son caractère de paresse et d'inaction ; autre accusation, comme Tertullien le fait observer <sup>3</sup>, qu'on intentait aux chrétiens, parce qu'ils menaient une vie retirée et qu'ils fuyaient les dignités, d'autant plus qu'il s'y mêlait presque toujours de l'idolâtrie. On voit donc que la profession du Christianisme est le seul crime qu'on alléguait contre Flavius Clémens, et par conséquent qu'il doit être mis au rang de ces illustres héros qui sont morts pour la foi.

Flavia Domitilla, femme de Flavius Clémens, fut aussi accusée d'impiété. Elle commit un autre crime en refusant d'obéir aux ordres de l'empereur, qui voulait qu'elle se remariât peu de jours après la mort de son époux ; elle fut reléguée dans l'île de Pandatarie, dans la baie de Pouzzoles, connue présentement sous le nom de Sainte-Marie. Dion ajoute que Glabrien, qui avait été consul avec Trajan, fut, pour le même motif d'a-

théisme et pour d'autres, condamné à mort.

Flavius Clémens avait, du côté de sa sœur, une nièce également nommée Flavia Domitilla, qui fut exilée, vers ce même temps et pour la même cause, dans l'île de Pontia, non loin de l'autre. Elle est honorée comme vierge et martyre, avec les martyrs Nérée et Achillée, ses eunuques. Trois siècles après on voyait encore les cellules qu'elle avait habitées avec les personnes de sa suite <sup>1</sup>. C'est peut-être à ces deux illustres femmes que Tacite fait allusion quand il dit que, vers la fin du règne de Domitien, ce prince envoya en exil plusieurs dames de la première qualité <sup>2</sup>.

Un martyr encore plus illustre de cette époque fut celui de saint Jean. On ne sait en quelle année, ni de quelle manière, ni pour quel motif le saint apôtre vint à Rome dans une si grande vieillesse. Ce qu'il y a de certain, c'est que, se trouvant à Rome la quatorzième année de Domitien, il fut, par son ordre, jeté dans une chaudière d'huile bouillante, et que, par la vertu de Dieu, il en sortit plus vigoureux qu'il n'y était entré, et qu'ensuite il fut relégué dans l'île de Patmos <sup>3</sup>.

Il y eut même des parents de Jésus-Christ ; selon la chair, qui le confessèrent dans cette persécution ; c'étaient deux petits-fils de l'apôtre saint Jude, appelé frère du Seigneur. Comme l'adulation sacrilège de l'historien Josèphe et autres avait appliqué à Vespasien et à sa famille les prophéties qui regardaient le Messie, Domitien dut suspecter les chrétiens, qui les appliquaient à un Fils de David. Il voulut donc s'assurer de la famille de ce roi d'Israël. Des hérétiques lui dénoncèrent les deux petits-fils de saint Jude comme parents du Christ-Roi. Amenés devant Domitien et interrogés s'ils étaient de la famille de David, ils l'avouèrent ingénument ; ensuite, quels étaient leurs biens, ils répondirent que tout leur avoir consistait en quelques arpents de terre qu'ils cultivaient eux-mêmes de leurs mains, pour avoir de quoi vivre et payer les impôts publics ; en même temps ils montraient leurs mains pleines de calus et leurs corps endurcis au travail. Interrogés

<sup>1</sup> Quint., *Inst. or., Præf.*, 4. — <sup>2</sup> Suét., *Domit.*, n. 15. Dion. — <sup>3</sup> Tert., *Apol.*, n. 42.

<sup>1</sup> *Acta Sanctorum*, 12 mai. — <sup>2</sup> *Agric.*, n. 45. — <sup>3</sup> Tert., *de Præscript.*, n. 36. Hieron., *in Jovin.*

enfin sur le Christ et son royaume, de quelle sorte il était, en quels temps et en quels lieux il apparaîtrait, ils répondirent que ce n'était pas un royaume terrestre ni de ce monde, mais angélique et céleste, qui se manifesterait à la fin des siècles, lorsque le Christ viendra dans sa gloire juger les vivants et les morts et rendre à chacun selon ses œuvres. Ce qu'ayant entendu, Domitien, au lieu de les traiter avec sa cruauté ordinaire, les renvoya libres, dit Hégésippe<sup>1</sup>, comme des personnes viles dont il n'y avait point à craindre. On raconte que ces hommes, ainsi acquittés, furent promus à des dignités ecclésiastiques comme martyrs de Jésus-Christ et ses parents, et que, la paix étant rendue à l'Église, ils vécurent jusques au temps de Trajan.

Cependant les évêques se succédaient dans les grands sièges. Saint Anaclel avait succédé, à Rome, à saint Clet, dans les premières années de Domitien, et saint Anien, premier évêque d'Alexandrie après saint Marc, eut pour successeur Abilius, que, dans les Constitutions vulgairement dites apostoliques, on lit avoir été ordonné par l'évangéliste saint Luc. Et, de fait, d'après d'autres monuments encore, ainsi que d'après les titres des traductions syriaque et persane de son Évangile, saint Luc se trouve avoir été en Égypte, nommément dans Alexandrie, et y avoir prêché en gréco-égyptien.

Dès le temps que saint Marc vint dans cette ville il y avait dans les environs des monastères de thérapeutes. D'après le tableau qu'en a tracé Philon, c'étaient des Juifs contemplatifs qui, à l'exemple des prophètes et de leurs disciples, vivaient dans la retraite, méditant les Écritures saintes et se réunissant les jours de sabbat pour louer Dieu. Il est à croire que la plupart d'entre eux embrassèrent le Christianisme ; car, d'un côté, il n'en est plus parlé depuis Philon, et, de l'autre, il est certain que, dès le temps de saint Marc, il y avait plusieurs chrétiens que le désir de vivre plus parfaitement portait à se retirer à la campagne dans le voisinage d'Alexandrie, et de demeurer enfermés dans des maisons, priant, méditant l'Écriture sainte, travaillant de

leurs mains et ne prenant leur nourriture qu'après le coucher du soleil<sup>1</sup>.

Pendant que saint Jean était dans l'île de Patmos pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'il avait rendu à Jésus-Christ, un jour de dimanche il fut ravi en esprit, et il entendit derrière lui une voix éclatante comme une trompette, qui disait : « Ce que tu vois, écris-le dans un livre, et l'envoie aux sept Églises qui sont en Asie, à Éphèse, à Smyrne, à Pergame, à Thyatire, à Sardes, à Philadelphie et à Laodicée. » « Et je me tournai pour voir quelle était la voix qui me parlait. Et en même temps je vis sept chandeliers d'or, et, au milieu des sept chandeliers, quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'homme, vêtu d'une longue robe et ceint sur les mamelles d'une ceinture d'or. Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche et comme de la neige, et ses yeux paraissaient comme une flamme de feu ; ses pieds étaient semblables à l'airain fin quand il est dans une fournaise ardente, et sa voix comme la voix des grandes eaux. Il avait sept étoiles en sa main droite ; de sa bouche sortait une épée à deux tranchants, et son visage était aussi lumineux que le soleil dans sa force. Et, lorsque je le vis je tombai à ses pieds comme mort ; mais il mit la main droite sur moi, disant : Ne crains point. Je suis le Premier et le Dernier, Celui qui vis. J'ai été mort, mais je suis vivant dans les siècles des siècles, et j'ai les clefs de la mort et de l'enfer. Écris donc les choses que tu as vues, celles qui sont, celles qui doivent arriver ensuite. Voici le mystère des sept étoiles que tu as vues dans ma main droite et des sept chandeliers d'or. Les sept étoiles sont les sept anges des sept Églises, et les sept chandeliers que tu as vus sont les sept Églises<sup>2</sup>.

« Écris à l'ange de l'Église d'Éphèse : Voici ce que dit Celui qui tient les sept étoiles dans sa main droite, qui marche au milieu des sept chandeliers d'or : Je sais tes œuvres, et ton travail, et ta patience, et que tu ne peux supporter les méchants ; tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres et ne le sont point, et tu les as trouvés menteurs. Tu as été dans la

<sup>1</sup> Apud Euseb., l. 3, c. 20.

<sup>2</sup> Cass., 2. *Inst.*, c. 5. *Collat.*, 18, 5, 6. — <sup>2</sup> Apocal., 1.



peine et tu as souffert pour mon nom, et tu ne t'es point découragé. Mais j'ai contre toi que tu es déchu de ta première charité. Souviens-toi donc d'où tu es tombé, et fais pénitence, et reprends tes premières œuvres ; sinon je viendrai bientôt à toi, et, si tu ne fais pénitence, j'ôterai ton chandelier de sa place. Mais tu as cela pour toi que tu hais les actions des Nicolaïtes, comme moi-même je les hais. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Églises : Je donnerai au vainqueur à manger du fruit de l'arbre de vie qui est au milieu du paradis de mon Dieu.

« Écris aussi à l'ange de l'Église de Smyrne : Voici ce que dit celui-ci qui est le Premier et le Dernier, qui a été mort et qui est vivant : Je sais tes œuvres, et ton affliction, et ta pauvreté, mais tu es riche. Je sais que tu es calomnié par ceux qui se disent Juifs et ne le sont pas, mais qui sont de la synagogue de Satan. Ne crains rien de ce que tu auras à souffrir. Le diable mettra bientôt quelques-uns de vous en prison, afin que vous soyez éprouvés, et vous aurez à souffrir pendant dix jours. Sois fidèle, jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Églises : Celui qui sera victorieux ne souffrira rien de la seconde mort.

« Écris à l'ange de l'Église de Pergame : Voici ce que dit Celui qui a l'épée à deux tranchants : Je sais que tu habites où est le trône de Satan ; tu as conservé mon nom et tu n'as point renoncé à ma foi lorsque Antipas, mon témoin fidèle, a souffert la mort parmi vous, où Satan habite. Mais j'ai quelques petites choses contre toi : c'est que tu en as là qui enseignent la doctrine de Balaam, qui apprenait à Balac à jeter du scandale devant les enfants d'Israël, afin qu'ils mangeassent des viandes immolées aux idoles et qu'ils tombassent dans la fornication. Tu en as aussi qui tiennent la doctrine des Nicolaïtes, ce que je hais. Fais pénitence, sinon je viendrai bientôt à toi, et je combattrai contre eux avec l'épée de ma bouche. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Églises : Je donnerai à manger au vainqueur la manne cachée ; je lui donnerai une pierre blanche, et un nom nouveau écrit sur la pierre, le-

quel nul ne connaît que celui qui le reçoit.

« Écris encore à l'ange de l'Église de Thyatire : Voici ce que dit le Fils de Dieu, qui a les yeux comme une flamme de feu et les pieds semblables à l'airain fin : Je sais tes œuvres, ta foi, ta charité, le soin que tu prends des pauvres, ta patience et tes dernières œuvres plus abondantes que les premières ; mais j'ai contre toi que tu permettes que Jézabel, cette femme qui se dit prophétesse, enseigne et séduise mes serviteurs, afin de les faire tomber dans la fornication et de leur faire manger des viandes immolées aux idoles. Je lui ai donné du temps pour faire pénitence de sa prostitution et elle ne l'a pas voulu faire. Je la réduirai sur sa couche et je jetterai ceux qui commettent l'adultère avec elle dans une très-grande affliction s'ils ne font pénitence de leurs œuvres. Je frapperai ses enfants de mort, et toutes les Églises connaîtront que je suis Celui qui sonde les reins et les cœurs ; et je rendrai à chacun de vous selon ses œuvres. Mais je vous dis, à vous autres qui êtes à Thyatire, à tous ceux qui ne tiennent point cette doctrine, et qui, comme ils disent, ne connaissent point les profondeurs de Satan : Je ne mettrai point d'autre poids sur vous. Toutefois gardez fidèlement ce que vous avez, jusqu'à ce que je vienne. Celui qui sera victorieux et gardera mes œuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai puissance sur les nations. Il les gouvernera avec un sceptre de fer, et elles seront brisées comme un vase d'argile, selon ce que j'ai reçu moi-même de mon Père ; et je lui donnerai l'étoile du matin. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Églises <sup>1</sup>.

« Écris à l'ange de l'Église de Sardes : Voici ce que dit Celui qui a les sept esprits de Dieu et les sept étoiles : Je connais tes œuvres ; tu as le nom de vivant, mais tu es mort. Sois vigilant et confirme les restes qui étaient près de mourir ; car je ne trouve pas tes œuvres pleines devant mon Dieu. Souviens-toi donc de ce que tu as reçu et de ce que tu as ouï, et garde-le, et fais pénitence ; car, si tu ne veilles, je viendrai à toi comme un voleur, et tu ne sauras à quelle heure je viendrai. Tu as

<sup>1</sup> Apocal., 2.

cependant quelque peu de noms à Sardes qui n'ont point souillé leurs vêtements ; et ils marcheront avec moi vêtus de blanc, parce qu'ils en sont dignes. Celui qui sera victorieux sera ainsi vêtu de blanc, et je n'effacerai point son nom du livre de vie, et je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Églises.

« Écris aussi à l'ange de l'Église de Philadelphie : Voici ce que dit le Saint et le Véritable, qui a la clef de David, qui ouvre et personne ne ferme, qui ferme et personne n'ouvre : Je connais tes œuvres. J'ai ouvert une porte devant toi, que personne ne peut fermer, parce que tu as peu de force et que toutefois tu as gardé ma parole et que tu n'as point renoncé mon nom. Je te donnerai quelques-uns de ceux de la synagogue de Satan, qui se disent Juifs et ne le sont point, mais qui sont des menteurs ; je les ferai venir se prosterner à tes pieds, et ils connaîtront que je t'aime parce que tu as gardé la parole de ma patience, et moi je te garderai de l'heure de la tentation qui doit venir, dans tout l'univers, éprouver ceux qui habitent sur la terre. Je viendrai bientôt ; garde ce que tu as de peur que quelque autre ne prenne ta couronne. Quiconque sera victorieux, j'en ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il n'en sortira plus ; et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la ville de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, et mon nouveau nom. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Églises.

« Écris à l'ange de l'Église de Laodicée : Voici ce que dit Celui qui est la vérité même, le témoin fidèle et véritable, le principe de la création de Dieu : Je connais tes œuvres ; tu n'es ni froid ni chaud ; plutôt à Dieu que tu fusses froid ou chaud ! Mais, parce que tu es tiède, je te vomirai de ma bouche. Tu dis : Je suis riche et opulent, et je n'ai besoin de rien ; tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu. Je te conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé au feu pour t'enrichir, et des habits blancs pour te vêtir, de peur que la honte de ta nudité ne paraisse, et un collyre pour appliquer sur tes yeux,

afin que tu voies. Je reprends et je châtie tous ceux que j'aime ; rallume donc ton zèle et fais pénitence. Je suis à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui et lui avec moi. Celui qui sera victorieux je le ferai asséoir avec moi sur mon trône, comme j'ai vaincu moi-même, et je me suis assis avec mon Père sur son trône. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Églises <sup>1</sup>. »

Ces sept Églises d'Asie sont celles dont saint Jean prenait un soin particulier ; les anges de ces Églises sont leurs évêques ; les avertissements qui leur sont adressés regardent moins leurs qualités personnelles que l'état de leurs Églises ; c'est ainsi, du moins, qu'on l'entend communément. Des sept évêques nous ne connaissons que les deux premiers, celui d'Éphèse et celui de Smyrne. Le premier était saint Timothée, ordonné évêque d'Éphèse par saint Paul et qui mourut l'année suivante pour la foi. Le second était saint Polycarpe, ordonné évêque par saint Jean lui-même, et qui, dans la suite, couronna une très-longue et très-sainte vie par un glorieux martyre. Cette première vision se passait comme sur la terre, où le Fils de l'homme marchait au milieu des sept chandeliers ou des sept Églises, pour les gouverner. Quelque chose de plus grand va suivre.

« Après cela je vis ; et voilà une porte ouverte dans le ciel ; et la première voix que j'avais ouïe, qui m'avait parlé avec un son éclatant comme celui d'une trompette, me dit : Monte ici-haut et je te montrerai les choses qui doivent arriver ci-après. Je fus aussitôt ravi en esprit, et je vis un trône placé dans le ciel, et quelqu'un assis sur le trône. Celui qui était assis était semblable à une pierre de jaspé et de sardoine, et il y avait autour du trône un arc-en-ciel semblable à une vision d'émeraude. Autour du trône il y avait encore vingt-quatre trônes, et sur ces trônes je vis vingt-quatre vieillards assis, revêtus d'habits blancs, avec des couronnes d'or sur leurs têtes. Et il sortait du trône des éclairs, des tonnerres et des voix ; et il y avait

<sup>1</sup> Apocal., 3.



sept lampes brûlantes devant le trône, qui sont les sept esprits de Dieu. Et devant le trône il y avait une mer transparente comme le verre et semblable à du cristal ; et au milieu du trône, et autour du trône, il y avait quatre animaux ou êtres vivants, pleins d'yeux devant et derrière. Et le premier vivant était semblable à un lion, le second à un veau ; le troisième avait un visage comme celui d'un homme, et le quatrième était semblable à un aigle qui vole. Et les quatre êtres vivants avaient chacun six ailes ; et à l'entour et au dedans ils étaient pleins d'yeux ; et ils ne cessaient de dire jour et nuit : Saint, saint, saint, le seigneur Dieu, le Tout-Puissant, qui était, qui est et qui doit venir ! Et lorsque ces vivants donnaient gloire, honneur et actions de grâces à Celui qui est assis sur le trône, à Celui qui vit dans les siècles des siècles, les vingt-quatre vieillards se prosternaient devant Celui qui est assis sur le trône, et ils adoraient Celui qui vit dans les siècles des siècles, et ils jetaient leurs couronnes devant le trône, en disant : Vous êtes digne, ô Seigneur notre Dieu, de recevoir gloire, honneur et puissance, parce que vous avez créé toutes choses, et que c'est par votre volonté qu'elles sont et quelles ont été créées<sup>1</sup>. »

La porte ouverte dans le ciel signifie que les grands secrets de Dieu vont être révélés. Un trône est placé pour le jugement. On voit, de plus, un sénat de vingt-quatre assesseurs. C'est l'universalité des saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, représentés par leurs chefs et leurs conducteurs. Ceux de l'Ancien paraissent dans les douze patriarches et ceux du Nouveau dans les douze apôtres. Ils sont tous de même dignité et de même âge, parce que ce qui s'accomplit dans le Nouveau Testament est figuré et commencé dans l'Ancien. Cette même universalité de saints est représentée plus loin dans les douze portes de la cité sainte, où sont écrits les noms des douze tribus, et dans les douze fondements de cette même cité, où sont écrits les noms des douze apôtres. Les quatre animaux ou êtres vivants sont les quatre

évangélistes, ou peut-être plutôt les quatre grands prophètes : Isaïe, représenté par le lion de la tribu de Juda ; Jérémie, prêtre, représenté par le veau du sacrifice ; Ézéchiël, appelé toujours fils de l'homme, représenté par la figure humaine ; Daniel, qui, de sa vue perçante, embrasse tous les siècles, représenté par l'aigle qui vole. Ils sont pleins d'yeux devant et derrière, parce qu'ils racontent avec une pénétration merveilleuse et le passé et l'avenir.

Saint Jean vit ensuite, dans la main droite de Celui qui était assis sur le trône, un livre écrit dedans et dehors, scellé de sept sceaux. « Et je vis un ange fort, criant à haute voix : Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en lever les sceaux ? Et nul ne pouvait, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre, ouvrir le livre ni le regarder. Et moi je pleurais amèrement de ce que personne ne s'était trouvé digne d'ouvrir le livre et de le lire, ni même de le regarder. Mais l'un des vieillards me dit : Ne pleure point ; voici le Lion de la tribu de Juda, le rejeton de David, qui a obtenu, par sa victoire, le pouvoir d'ouvrir le livre et d'en lever les sept sceaux.

« Et je regardai ; et voilà, au milieu du trône et des quatre animaux, et au milieu des vieillards, un agneau debout, comme égorgé, ayant sept cornes et sept yeux, qui sont les sept esprits de Dieu, envoyés par toute la terre. Et il vint, et il prit le livre de la main droite de Celui qui était assis sur le trône. Et, lorsqu'il eut pris le livre, les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'Agneau, ayant chacun des harpes et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des saints. Et ils chantaient un cantique nouveau, disant : Vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en lever les sceaux, parce que vous avez été mis à mort et que vous nous avez rachetés pour Dieu, par votre sang, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation. Et vous nous avez faits rois et sacrificeurs à notre Dieu, et nous régnerons sur la terre.

« Je regardai encore, et j'entendis la voix de beaucoup d'anges autour du trône, et des animaux, et des vieillards ; et leur nombre

<sup>1</sup> Apocal., 4.

était dix mille fois dix mille, et mille fois mille, disant à haute voix : L'Agneau qui a été égorgé est digne de recevoir la vertu, la richesse, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction. Et j'entendis toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, sous la terre, et celles qui sont dans la mer, et tout ce qui y est ; je les entendis toutes disant : A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau la bénédiction, l'honneur, la gloire, la puissance dans les siècles des siècles ! Et les quatre vivants disaient : Amen ! Et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent sur le visage et adorèrent Celui qui vit dans les siècles des siècles <sup>1</sup>. »

Qui ne serait ému de ce grand appareil ? Le Juge et ses vingt-quatre assesseurs étant placés sur leurs trônes, le livre paraît, qui contient les jugements ; mais il n'y a que l'Agneau de Dieu qui puisse l'ouvrir. Cet agneau est debout et vivant ; mais il paraît comme mort et comme immolé, à cause de ses plaies qu'il a portées au ciel. Il est au milieu du trône comme médiateur, et pour empêcher les éclairs et les tonnerres qui sortent du trône de venir jusqu'à nous. Les quatre vivants et les vingt-quatre vieillards entonnent la louange de l'agneau ; des anges sans nombre y joignent leurs voix. Enfin toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, sous la terre et dans la mer, se réunissent en un même concert de louanges et d'adoration à Dieu et à l'Agneau, au Père et au Fils. Et les hommes accomplis qui ont commencé la solennité la terminent aussi : les vivants par un Amen ! et les vieillards en se prosternant et en adorant Celui qui vit dans les éternités des éternités.

Mais où sont les criminels à juger et à punir ? Il y en a deux pour le moment, le peuple juif et l'empire romain, figures, l'un et l'autre, d'un troisième, qui sera le monde entier. L'exécution du premier a déjà commencé, mais n'est pas finie. Aussi est-il commandé à l'apôtre : « Écris les choses que tu as vues, et celles qui sont déjà, et celles qui doivent arriver ensuite. » L'exécution du second doit également se faire bientôt, car il

est dit expressément : « Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre, car le temps est proche <sup>1</sup>. » Nous nous bornerons à signaler dans ces paroles prophétiques les deux premières exécutions, laissant à l'avenir à y signaler la troisième <sup>2</sup>.

« Et je vis que l'Agneau avait ouvert l'un des sept sceaux, et j'entendis l'un des quatre animaux ou êtres vivants disant, comme une voix de tonnerre : Viens et vois. Et je regardai, et voilà un cheval blanc. Et celui qui était monté dessus avait un arc, et on lui donna une couronne, et il partit en vainqueur qui va remporter victoire sur victoire.

« Et, lorsqu'il eut ouvert le second sceau, j'entendis le second vivant qui dit : Viens et vois. Et il sortit aussitôt un autre cheval roux ; et il fut donné à celui qui était monté dessus d'ôter la paix de dessus la terre et de faire que les hommes s'entre-tuassent ; et on lui donna une grande épée.

« Et, quand il eut levé le troisième sceau, j'entendis le troisième être vivant qui dit : Viens et vois. Et je regardai, et voilà un cheval noir, et celui qui le montait avait en sa main une balance. Et j'entendis une voix du milieu des quatre animaux qui dit : La mesure de blé se vend un denier, et trois mesures d'orge un denier. Ne gâtez point le vin et l'huile.

« Et, lorsqu'il eut levé le quatrième sceau, j'entendis la voix du quatrième animal qui dit : Viens et vois. Et je regardai, et voilà un cheval pâle, et celui qui était monté dessus s'appelait la Mort et l'enfer le suivait ; et on lui donna puissance sur la quatrième partie de la terre, pour la faire mourir par l'épée, par la famine, par la mortalité et par les bêtes sauvages.

« Et, quand il eut ouvert le cinquième sceau, je vis sous l'autel les âmes de ceux qui avaient été égorgés à cause de la parole de Dieu et du témoignage qu'ils avaient rendu à l'Agneau. Et ils jetaient un grand cri, disant : Seigneur, qui êtes saint et véritable, jusqu'à quand différerez-vous de juger et de venger notre sang sur ceux qui habitent la terre ? Et on leur donna à chacun une robe

<sup>1</sup> Apocal., 5.

<sup>1</sup> Apoc., 22, 10. — <sup>2</sup> Bossuet, sur l'Apocalypse.



blanche; et il leur fut dit qu'ils se reposassent encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre de ceux qui servaient Dieu comme eux fût accompli, et celui de leurs frères qui devaient être tués comme eux.

« Et je regardai, et, lorsque le sixième sceau fut ouvert, il se fit un grand tremblement de terre; le soleil devint noir comme un sac de deuil et la lune devint comme un sang. Et les étoiles tombèrent du ciel en terre, comme lorsque le figuier, agité par un grand vent, laisse tomber ses figes vertes. Et le ciel disparut comme un livre roulé, et toutes les montagnes et toutes les îles furent ébranlées de leurs places. Et les rois de la terre, et les princes, et les officiers de guerre, et les riches, et les puissants, et tout homme esclave ou libre se cachèrent dans les cavernes et dans les rochers des montagnes. Et ils dirent aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous et cachez-nous de devant la face de Celui qui est assis sur le trône et de la colère de l'Agneau, parce que le grand jour de sa colère est arrivé; et qui pourra subsister ? »

Les quatre premiers sceaux paraissent avoir enfermé des événements déjà accomplis lorsque le saint évangéliste écrivit sa révélation. Il fallait les rappeler à cause de leur liaison avec l'ensemble. Le vainqueur couronné qui sort pour la victoire est évidemment Jésus-Christ, qui, depuis le jour de son Ascension, ne fait plus que vaincre. Nous en verrons d'autres preuves plus tard. C'est le premier des quatre êtres mystérieux, des quatre grands prophètes, qui rend l'apôtre attentif à l'apparition du héros monté sur le cheval blanc. Qui, en effet, annonça plus magnifiquement la victoire de Jésus-Christ, la propagation de son Évangile, que le sublime Isaïe ? Les trois cavaliers qui suivent ne sont que les exécuteurs du héros couronné : la guerre, la famine et la peste; la guerre des Romains, signalée par Jérémie, prophète des malheurs de Jérusalem; la famine, signalée par Ézéchiël, auquel il avait été dit que les habitants de Jérusalem mangeraient le pain au poids avec inquiétude et

boiraient l'eau à la mesure dans l'angoisse<sup>1</sup>; la peste ou la mortalité, signalée par Daniel, qui avait prédit avec tant de précision les derniers maux de Jérusalem. A ces trois cavaliers sinistres il est donné d'exterminer la quatrième partie de la terre ou du pays, par le glaive, par la famine, par la mortalité et par les bêtes féroces. Cette dernière calamité, nous l'avons vue s'accomplir dans les amphithéâtres de Césarée et de Bérée, et les autres dans le siège de Jérusalem.

A l'ouverture du cinquième sceau apparaissent les âmes saintes des martyrs; elles apparaissent sous l'autel, parce que dès lors l'Église plaçait leurs corps sous l'autel du Seigneur comme pour unir les membres à leur chef. La vengeance qu'elles demandent est juste et miséricordieuse; c'est que la justice de Dieu se manifeste afin qu'on le craigne et qu'on se convertisse; c'est que le règne du péché, qui leur a été si rigoureux, soit détruit. Leur prière est exaucée; elles reçoivent une robe blanche : c'est la gloire des saints, en attendant la résurrection. Pour le temps il leur est dit d'attendre encore un peu jusqu'à ce que soit accompli le nombre des martyrs prédestinés en Israël. Dès lors, cependant, à l'ouverture du sixième sceau, s'annonce la vengeance divine dernière et irrévocable, premièrement sur les Juifs, et ensuite sur l'empire persécuteur; mais c'est la vengeance encore représentée en confusion et en général. Les grandes calamités publiques sont décrites dans les prophètes comme si c'était un renversement de toute la nature; la terre tremble, le soleil s'obscurcit, la lune paraît toute sanglante, les étoiles tombent du ciel; c'est qu'il semble que tout périclite pour ceux qui périssent. Il y a plus; c'est qu'il arriva réellement vers ce temps des calamités telles que les écrivains profanes, dont un témoin oculaire, les décrivent presque dans les mêmes termes que saint Jean.

Sous le règne de Titus le mont Vésuve, qui depuis un temps immémorial ne donnait rien à craindre et se voyait couvert d'arbres et de vignes, fit tout à coup éruption. C'étaient d'abord des secousses violentes données à la

<sup>1</sup> Apoc. 6.

<sup>1</sup> Ezéch., 4, 16.

terre, qui ébranlaient les montagnes jusqu'à leurs cimes ; c'étaient des bruits souterrains semblables au tonnerre, de longs mugissements qui faisaient retentir le rivage prochain ; c'était un sol échauffé et presque brûlant, la mer bouillonnante, le ciel en feu ; il semblait que tous les éléments se fissent une guerre dont les hommes allaient être les victimes. Tout à coup le Vésuve s'entr'ouvre avec fracas, lance dans les airs d'énormes rochers, des tourbillons de flammes et de fumée, des nuées de cendres ; le soleil disparaît ; le jour se change en une nuit affreuse. Ce n'est que cri et désespoir de gens qui s'enfuient des champs dans leurs maisons, de leurs maisons dans les champs, de la terre sur la mer, de la mer sur la terre ; car partout étaient l'épouvante et la mort. Dans deux villes du voisinage, Pompéi et Herculaneum, le peuple était assemblé au théâtre pour voir un spectacle, lorsque ces villes furent ensevelies sous une pluie de cendres brûlantes, comme on le voit encore de nos jours. Ces nuées de cendres, qui tuaient les oiseaux dans l'air et les poissons dans la mer, passèrent jusqu'en Afrique, en Syrie et en Égypte. A Rome la lumière du soleil en fut obscurcie pendant plusieurs jours. Tout le monde s'attendait à la destruction de la nature entière. Une peste si violente s'ensuivit que, pendant un espace de temps considérable, on compta chaque jour, et dans Rome seule, dix mille morts. Un incendie vint s'y joindre, qui consuma une grande partie de la ville <sup>1</sup>.

Sous le règne de Trajan il y eut des calamités pareilles ; des tremblements de terre affligèrent la Grèce, l'Asie, la Galatie ; mais rien ne fut comparable au désastre d'Antioche. Trajan victorieux y tenait sa cour depuis assez longtemps ; il s'y était rassemblé une multitude innombrable de gens de guerre, de marchands, d'ambassadeurs, de curieux de toutes les nations, lorsque la ville fut renversée par un tremblement de terre accompagné de coups de tonnerre, de vents impétueux et de feux souterrains. Comme Dieu, suivant l'expression même du païen Dion Cassius, secoua ainsi la ville pendant bien

des jours et bien des nuits, il y périt une multitude immense, entre autre un des consuls ; Trajan lui-même ne se sauva qu'avec peine en sautant par une fenêtre <sup>1</sup>. Quelque temps auparavant il avait condamné aux bêtes un des plus illustres martyrs, saint Ignace, évêque d'Antioche. Ce qui semble un commentaire naturel de la prophétie ; à peine le sang du martyr a-t-il élevé sa voix sous l'autel que la vengeance de Dieu s'annonce.

« Après cela, continue l'apôtre, je vis quatre anges qui étaient aux quatre coins de la terre et en retenaient les quatre vents, pour les empêcher de souffler sur la terre, ni sur la mer, ni sur aucun arbre. Je vis encore un autre ange qui montait du côté de l'Orient et portait le signe du Dieu vivant ; et il cria à haute voix aux quatre anges qui avaient le pouvoir de nuire à la terre et à la mer, disant : Ne nuisez point à la terre, ni à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué au front les serviteurs de notre Dieu.

« Et j'entendis que le nombre de ceux qui avaient été marqués était de cent quarante-quatre mille, de toutes les tribus des enfants d'Israël. Il y en avait douze mille de marqués de la tribu de Juda, douze mille de la tribu de Ruben, douze mille de la tribu de Gad, douze mille de la tribu d'Aser, douze mille de la tribu de Nephthali, douze mille de la tribu de Manassé, douze mille de la tribu de Siméon, douze mille de la tribu de Lévi, douze mille de la tribu d'Issachar, douze mille de la tribu de Zabulon, douze mille de la tribu de Joseph, douze mille de la tribu de Benjamin.

« Je regardai ensuite, et voilà une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, de toute langue, qui étaient debout devant le trône et devant l'Agneau, revêtus de robes blanches, avec des palmes en leurs mains. Et ils criaient à haute voix, disant : La gloire de notre salut est à notre Dieu, qui est assis sur le trône, et à l'Agneau.

« Et tous les anges étaient debout autour du trône, et des vieillards, et des quatre ani-

<sup>1</sup> Suét., *Tit.*, n. 8. Dion. Plin., *Epist.*, l. 6, 16 et 20.

<sup>1</sup> Dion.



maux ; et ils se prosternèrent sur le visage devant le trône, et ils adorèrent Dieu, en disant : Amen ! La bénédiction, la gloire, la sagesse, l'action de grâces, l'honneur, la puissance, la force à notre Dieu, dans les siècles des siècles ! Amen !

« Alors un des vieillards, prenant la parole, me dit : Ceux-ci qui sont revêtus de robes blanches, qui sont-ils et d'où viennent-ils ? Je lui répondis : Seigneur, c'est vous qui le savez. Il me dit : Ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation et qui ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu et le servent nuit et jour dans son temple ; et Celui qui est assis sur le trône habitera sur eux. Ils n'auront plus ni faim ni soif, et le soleil ne les incommodera plus, ni aucune autre chaleur, parce que l'Agneau, qui est au milieu du trône, sera leur pasteur, et il les conduira aux fontaines des eaux vivantes, et Dieu<sup>1</sup> essuiera de leurs yeux toute larme<sup>1</sup>. »

On voit ici la vengeance suspendue, les élus marqués avant qu'elle arrive et tirés des douze tribus d'Israël ; la troupe innombrable des autres martyrs tirés de la gentilité ; la félicité et la gloire des saints. Le sceau de Dieu, dont sont marqués les élus, est la lettre *Tau*, qui avait la forme d'une croix. Il y en a cent quarante-quatre mille marqués dans les tribus d'Israël. C'est qu'il y avait dans Jérusalem une Église sainte de cette nation, qui y subsista même depuis la ruine du temple et s'y conserva jusqu'au temps d'Adrien, sous quinze évêques tirés des Juifs convertis. Il y venait beaucoup de Juifs, et, lorsque tous ceux que Dieu avait élus pour y entrer furent venus, les Juifs alors furent dispersés et exterminés de la Judée. On voit donc les sceaux levés et le livre ouvert, c'est-à-dire les conseils de Dieu révélés. On voit sur qui doit tomber d'abord la colère du juste Juge, et ce sont les Juifs. On voit pourquoi on diffère de venger le sang des martyrs et d'où devait se tirer un si grand nombre de leurs frères qu'il fallait remplir auparavant<sup>2</sup>.

« A l'ouverture du septième sceau il y eut

dans le ciel un silence d'environ une demi-heure. Et je vis les sept anges qui sont debout devant le trône de Dieu, et on leur donna sept trompettes.

« Et un autre ange vint, qui se tint debout devant l'autel, portant un encensoir d'or ; et on lui donna une grande quantité de parfums, afin qu'il présentât les prières de tous les saints sur l'autel d'or qui est devant le trône ; et la fumée des parfums, composés des prières des saints, s'éleva devant Dieu.

« Et l'ange prit l'encensoir, il le remplit du feu de l'autel, et il le jeta sur la terre ; et il se fit des tonnerres, des voix, des éclairs, et un grand tremblement de terre.

« Aussitôt les sept anges qui avaient les sept trompettes se préparèrent pour en sonner.

« Le premier ange sonna de la trompette, et il tomba sur la terre de la grêle et du feu mêlés de sang ; et la troisième partie de la terre et des arbres fut brûlée, et toute l'herbe verte fut consumée.

« Le second ange sonna de la trompette, et il tomba sur la mer comme une grande montagne brûlante ; et la troisième partie de la mer devint du sang ; et la troisième partie des créatures qui vivent dans la mer mourut, et la troisième partie des navires.

« Le troisième ange sonna de la trompette, et une grande étoile, ardente comme un flambeau, tomba sur la troisième partie des fleuves et sur les fontaines. Le nom de l'étoile était Absinthe, et la troisième partie des eaux fut changée en absinthe ; et plusieurs hommes moururent dans les eaux parce qu'elles étaient amères.

« Le quatrième ange sonna de la trompette, et la troisième partie du soleil fut frappée, et la troisième partie de la lune, et la troisième partie des étoiles ; en sorte qu'ils furent obscurcis dans leur troisième partie, et que le jour perdit la troisième partie de sa lumière, et la nuit de même.

« Alors je regardai, et j'entendis la voix d'un aigle (suivant plusieurs exemplaires d'un ange) qui volait par le milieu du ciel, disant à haute voix : Malheur, malheur, malheur aux habitants de la terre, à cause des autres

<sup>1</sup> Apocal., 7. — <sup>2</sup> Bossuet, *Explicat. de l'Apocalypse*.

voix des anges qui doivent sonner de la trompette <sup>1</sup> ! »

Ici commence à s'exécuter contre les Juifs la vengeance préparée au chapitre précédent. La grêle et le feu mêlés de sang signifient le commencement de leur désolation sous Trajan, dont les généraux en firent périr un nombre infini. La grande montagne brûlante qui tombe sur la mer, c'est la puissance romaine qui tombe tout entière sur les Juifs, sous Adrien, et en tue plus de six cent mille, sans compter ceux qui furent consumés par la famine et par le feu, et les esclaves sans nombre qu'on vendit par toute la terre, de telle sorte que les Juifs regardèrent ce désastre comme le plus grand qui leur fût jamais arrivé, plus grand même que celui qui leur était arrivé sous Titus. Tout ce qui restait de gloire à Jérusalem fut anéanti; elle perdit jusqu'à son nom : Adrien ne lui laissa que le sien, qu'il lui avait donné. Les Romains eux-mêmes perdirent immensément dans cette guerre; c'était une montagne brûlante, mais elle tomba dans la mer et ne l'emporta que par sa grandeur.

La grande étoile, l'étoile ardente qui tombe du ciel, c'est le faux Messie Cochébas, la seule cause du malheur que saint Jean vient de décrire. Le nom y convient, puisque le nom de Cochébas signifie étoile; mais la chose y convient encore mieux, car nous verrons que Bar-Cochébas se vantait d'être un astre descendu du ciel pour le secours de sa nation. Saint Jean fait voir, pour le confondre, qu'il n'en descend pas, mais qu'il en tombe, comme ces feux qui se consomment en tombant. Son nom symbolique est absinthe, amertume, parce que la détresse des Juifs fut alors irremédiable. Il leur fut défendu, sous peine de mort, de mettre le pied à Jérusalem, et même de monter à un lieu d'où l'on pût apercevoir cette ville, et ils achetaient bien cher la liberté de venir seulement un jour de l'année au lieu où avait été le temple, pour l'arroser de leurs larmes.

L'obscurcissement de la troisième partie du soleil, de la lune et des étoiles, c'est l'obscurcissement des prophéties par la malice

des Juifs dans ce même temps. Akiba, fameux rabbin, en détourna le sens pour les appliquer à son faux Messie Bar-Cochébas. Tous les Juifs entrèrent plus que jamais dans le même dessein; ils firent alors la compilation de leurs deutéroses, c'est-à-dire de leurs traditions ou de leur Talmud; le voile mis sur leur cœur s'épaissit. Dieu semblait en avoir tiré tout ce qu'il y avait d'élus parmi eux. La source des conversions de ce peuple fut comme tarie par l'extinction de l'Eglise qu'ils formaient à Jérusalem. L'Eglise qui y demeura ne fut plus recueillie que des gentils, et les évêques en furent tirés de la gentilité, comme nous le verrons.

« Le cinquième ange sonna de la trompette, et je vis une étoile qui était tombée du ciel sur la terre; et la clef du puits de l'abîme lui fut donnée, et il ouvrit le puits de l'abîme, et il s'éleva du puits une fumée comme la fumée d'une grande fournaise; et le soleil et l'air furent obscurcis de la fumée du puits; et des sauterelles, sorties de la fumée du puits, se répandirent sur la terre; et il leur fut donné une puissance comme celle qu'ont les scorpions de la terre. Et il leur fut défendu de nuire à l'herbe de la terre, ni à tout ce qui était vert, ni à tous les arbres, mais seulement aux hommes qui n'auraient pas le signe de Dieu sur leur front; et il leur fut donné, non de les tuer, mais de les tourmenter durant cinq mois; et le tourment qu'elles font souffrir est semblable à celui que fait le scorpion lorsqu'il pique l'homme.

« En ce temps les hommes chercheront la mort, et ils ne la trouveront pas; ils souhaiteroient de mourir, et la mort s'enfuira d'eux.

« La figure des sauterelles était semblable à des chevaux préparés au combat; elles portaient sur leurs têtes comme des couronnes qui paraissaient d'or, et leurs visages étaient comme des visages d'hommes, et leurs cheveux étaient comme des cheveux de femmes, et leurs dents étaient comme des dents de lion. Elles portaient des cuirasses comme des cuirasses de fer, et le bruit de leurs ailes était comme un bruit de chariots à plusieurs chevaux courant aux combats. Leurs queues étaient semblables à celles des scorpions; elles y avaient un aiguillon; et leur pouvoir

<sup>1</sup> Apocal., 8.



était de nuire aux hommes durant cinq mois. Elles avaient au-dessus d'elles, pour roi, l'ange de l'abîme, dont le nom en hébreu est Abaddon, en grec Apollyon, c'est-à-dire l'Exterminateur.

« Le premier malheur a passé, et voici deux autres malheurs qui viennent après <sup>1</sup>. »

Dans cette vision il y a quelque chose de plus terrible que ce qu'on a vu jusqu'ici : l'enfer va s'ouvrir, et le démon va paraître pour la première fois, suivi de combattants de la plus étrange figure que saint Jean ait marqués dans tout ce livre. C'est encore une étoile qui tombe du ciel. Les étoiles, dans les saintes lettres, signifient les docteurs. Les faux docteurs sont appelés par saint Jude des étoiles errantes, des feux errants, et ces feux qui tombent du ciel ne les représentent pas moins bien.

Cette étoile tombée, à qui il est donné d'ouvrir le puits de l'abîme, paraît être l'hérésiarque Théodote de Byzance. C'était un homme savant et connu pour tel. Durant la persécution de Marc-Aurèle il avait été pris pour la foi, et seul il l'avait abandonnée, pendant que les compagnons de sa prison étaient allés au martyre. Comme ceux qui connaissaient son savoir lui reprochaient une chute si honteuse à un homme si savant, il leur répondit pour toute raison qu'en tous cas, s'il avait renié Jésus-Christ, c'était un pur homme, et non pas un Dieu, qu'il avait renié; détestable excuse qui couvrait une lâcheté par un blasphème.

Cette impiété empruntée aux judaïsants, Cérinthe et Ébion, propagée par Praxéas, Noétus, Sabellius, Paul de Samosate, mais surtout par Arius, devint comme une fumée de l'abîme qui obscurcit, par de fausses doctrines, le Soleil de justice, c'est-à-dire Jésus-Christ, ou plutôt la foi pure qu'on avait de sa divinité. Les sauterelles issues de cette noire fumée nous représentent les innombrables hérésies sorties de cette première. Non plus que les sauterelles les hérésies ne sont propres ni à s'élever comme les oiseaux, ni à avancer sur la terre par des mouvements et des démarches réglées, comme les animaux ter-

restres; mais elles vont toujours comme en sautillant d'une question à une autre et ruinant la moisson de l'Église. Elles n'ont point de gouvernement réglé; chacun innove à sa fantaisie et tout s'y fait par cabale. Non plus que les sauterelles elles n'achèvent pas l'année; elles n'ont pas une vie parfaite, ni un temps complet comme l'Église. Elles périssent, elles reviennent, elles périssent encore.

Ce n'est pas l'herbe, ni la campagne et les moissons que ces sauterelles ravagent; ce sont les hommes; et ce ne sont pas tous les hommes, mais seulement ceux qui n'ont pas la marque de Dieu, qui ne sont pas du nombre de ses élus; et ce n'est pas tant par la violence qu'elles nuisent que par un venin secret, comme les scorpions. Saint Jean ne leur attribue point une guerre temporelle, mais une contagion spirituelle, la séduction. Elles ont l'apparence de la vérité, mais elles n'en ont que l'apparence; leurs couronnes paraissent seulement d'or, leurs cuirasses paraissent seulement de fer. Elles ont pour roi l'ange de l'abîme; car, encore que les hérésies aillent sans ordre et qu'elles fassent peu de cas de leurs auteurs, qu'elles désavouent le plus souvent, en effet elles sont dominées par l'ange de l'abîme, qui les conduit secrètement, et cet ange s'appelle l'Exterminateur, Apollyon dans le grec, c'est-à-dire celui qui tue, qui fait périr, celui qui est appelé, par le Fils de Dieu, homicide dès le commencement, parce que sa séduction a fait mourir nos premiers parents; de sorte que c'est principalement par séduction qu'il est exterminateur, ainsi que les hérétiques qu'il anime <sup>1</sup>.

« Après que le premier malheur eut passé le sixième ange sonna de la trompette; et j'entendis une voix qui sortait des quatre coins de l'autel d'or, qui est devant Dieu, qui disait au sixième ange qui avait la trompette : Déliez les quatre anges qui sont liés sur le grand fleuve d'Euphrate.

« Et aussitôt furent déliés les quatre anges qui étaient prêts pour l'heure, le jour, le mois et l'année où ils devaient tuer la troisième partie des hommes.

« Et le nombre des armées de cavalerie

<sup>1</sup> Apocak, 9, 1-12.

<sup>1</sup> Bossuet.

était de deux cents millions ; car je l'entendis nombrer.

« Et les chevaux me parurent ainsi dans la vision : ceux qui les montaient avaient des cuirasses de feu, d'hyacinthe et de soufre ; et les têtes des chevaux étaient comme des têtes de lions, et de leur bouche il sortait du feu, de la fumée et du soufre.

« Et par ces trois plaies, le feu, la fumée et le soufre, la troisième partie des hommes fut tuée ; car la puissance de ces chevaux est dans leur bouche et dans leur queue, parce que leurs queues ressemblent à des serpents et qu'elles ont des têtes dont elles blessent.

« Et les autres hommes qui ne furent point tués par ces plaies ne se repentirent point des œuvres de leurs mains, pour n'adorer plus les démons, les idoles d'or, d'argent, d'airain, de pierre et de bois, qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher. Et ils ne firent point pénitence de leurs homicides, de leurs empoisonnements, de leurs impudicités et de leurs larcins <sup>1</sup>. »

Jusqu'alors il n'était point question d'idoles, preuve qu'il ne s'agissait que du peuple juif. Maintenant vient le tour de la multitude idolâtre, l'empire romain. Cet empire touchait effectivement à l'Euphrate. Ce fleuve était la barrière fatale qui le défendait contre les Perses et contre le déluge de peuples barbares qui devaient le ravager et le démembrer un jour.

Ces anges liés, soit bons ou mauvais, sont ceux qui avaient en mains cette barrière. Jusque-là les Perses ne l'avaient point franchie impunément ; mais, sous l'empire de Valérien, un des plus violents persécuteurs de l'Eglise, leur innombrable cavalerie fit une irruption si soudaine qu'ils se trouvèrent devant Antioche avant qu'on eût rien appris de leur marche, et que tout le peuple était au théâtre lorsque tout à coup une comédienne aperçut l'ennemi et s'écria : « Ou bien c'est un songe, ou bien voilà les Perses <sup>2</sup>. » La ville fut brûlée, tout le pays ravagé. Les Perses s'avancèrent jusqu'à Césarée de Philippe, près des sources du Jourdain. Ils étaient bardés de fer de pied en cap, eux et

leurs chevaux combattaient par devant et par derrière, et tiraient même en fuyant. Ils blessaient ainsi de la tête et de la queue. Valérien lui-même, après une sanglante défaite, fut fait prisonnier, réduit à servir de marchepied au roi des Perses lorsqu'il montait à cheval, enfin écorché vif, et sa peau suspendue dans un temple pour être un monument éternel de la défaite et de la honte des Romains.

Au même temps une dizaine de peuples barbares, les Suèves, les Alains, les Germains, les Hérules, les Vandales, les Francs, les Sarmates, les Goths, les Scythes, attaquèrent l'empire sur toutes ses frontières, tandis que trente tyrans le déchiraient et le ruinaient au dedans, avec la peste et la famine. Jamais on n'avait vu de si grands maux, ni si universels, ni tant à la fois.

« Et je vis un autre ange fort qui descendait du ciel, revêtu d'une nuée et ayant un arc-en-ciel sur la tête ; son visage était comme le soleil et ses pieds comme des colonnes de feu. Et il avait à la main un petit livre ouvert ; et il mit le pied droit sur la mer et le pied gauche sur la terre. Et il cria à haute voix comme un lion qui rugit.

« Et après qu'il eut crié sept tonnerres firent éclater leurs voix. Et les sept voix des sept tonnerres ayant éclaté, je me mis à écrire ; mais j'entendis une voix du ciel qui me dit : Scelle ce qu'ont dit les sept tonnerres et ne l'écris point.

« Alors l'ange que j'avais vu qui se tenait debout sur la mer et sur la terre leva la main au ciel, et il jura, par Celui qui vit dans les siècles des siècles, qui a créé le ciel et ce qui est dans le ciel, la terre et ce qui est dans la terre, la mer et ce qui est dans la mer, qu'il n'y aurait plus de temps, mais qu'au jour que le septième ange ferait entendre sa voix et qu'il sonnerait de la trompette le mystère de Dieu serait accompli, ainsi qu'il l'a annoncé par les prophètes, ses serviteurs.

« Et la voix que j'avais entendue du ciel me parla encore et me dit : Va et prends le petit livre ouvert de la main de l'ange qui se tient debout sur la mer et sur la terre. Et je m'approchai de l'ange, lui disant : Donnez-moi le petit livre. Et il me dit : Prends-le et le dé-

<sup>1</sup> Apocal., 9, 13-21. — <sup>2</sup> Am n. Marcell., l. 23, c. 5.



vore, et il sera amer dans tes entrailles, mais dans ta bouche il sera doux comme du miel. Je pris le petit livre de la main de l'ange et je le dévorai; il était, dans ma bouche, doux comme du miel; mais, après que je l'eus dévoré, il devint amer dans mes entrailles. Et il me dit : Il faut encore que tu prophétises aux nations, aux peuples, aux hommes de diverses langues et à plusieurs rois<sup>1</sup>.»

La dernière vengeance est ici proposée comme prochaine. Le petit livre ou le petit écrit ouvert, c'est la sentence déjà prononcée et près de s'exécuter. Cette sentence est irrévocable; les pieds de l'ange sont comme des colonnes de feu; l'empire va être écrasé partout; l'ange foule d'un pied la mer et de l'autre la terre. Il n'y a plus de délai; l'ange jure qu'il n'y aura plus de temps et que le mystère de Dieu va être accompli, c'est-à-dire la glorification de l'Église et la fin des persécutions par de terribles châtiments des persécuteurs. Cette assurance cause d'abord de la joie au prophète, de voir la puissance de Dieu exercée sur ses ennemis; mais dans la suite il est affligé de voir tant d'hommes perdus. Ce qui va venir ne regarde plus un peuple seul, mais une multitude de peuples et de rois.

« Alors, continue saint Jean, il me fut donné une canne semblable à une toise, et l'ange se tint debout, disant : Lève-toi et mesure le temple de Dieu, et l'autel, et ceux qui y adorent. Mais laisse le parvis, qui est hors du temple, et ne le mesure point, parce qu'il a été abandonné aux nations; et elles fouleront aux pieds la sainte cité pendant quarante-deux mois; et je donnerai à mes deux témoins, et ils prophétiseront mille deux cent soixante jours, revêtus de sacs.

« Ceux-ci sont deux oliviers et deux chandeliers qui sont dressés en présence du Seigneur de la terre. Si quelqu'un veut leur nuire, un feu sortira de leur bouche qui dévorera leurs ennemis, et celui qui les voudra outrager il faut qu'il soit tué de cette sorte. Ils ont la puissance de fermer le ciel pour empêcher la pluie de tomber durant le temps qu'ils prophétiseront, et ils ont le pouvoir de changer l'eau en sang et de frapper la terre

de toutes sortes de plaies, toutes les fois qu'ils le voudront.

« Et, quand ils auront achevé leur témoignage, la bête qui s'élève de l'abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera; et leurs corps seront étendus dans les places de la grande cité, qui est appelée spirituellement Sodome, et l'Égypte, où même leur Seigneur a été crucifié.

« Et les tribus, les peuples, les langues et les nations verront leurs corps étendus trois jours et demi, et ils ne permettront pas qu'on les mette dans le tombeau. Et les habitants de la terre se réjouiront de leur mort; ils en feront des fêtes et s'enverront des présents les uns aux autres, parce que ces deux prophètes tourmentaient ceux qui habitaient sur la terre.

« Mais après trois jours et demi l'Esprit de vie entra en eux de la part de Dieu. Ils se relèverent sur leurs pieds, et ceux qui les virent furent saisis d'une grande crainte.

« Alors ils entendirent une voix forte qui leur dit du ciel : Montez ici. Et ils montèrent au ciel dans une nuée, à la vue de leurs ennemis.

« A cette même heure il se fit un grand tremblement de terre; la dixième partie de la ville tomba, et sept mille hommes périrent dans le tremblement de terre; le reste fut saisi de crainte et rendit gloire au Dieu du ciel. Le second malheur est passé, et voilà le troisième qui le suit de près.

« Le septième ange sonna de la trompette, et le ciel retentit de grandes voix qui disaient : Le royaume de ce monde est devenu le royaume de notre Seigneur et de son Christ, et il régnera aux siècles des siècles. Amen!

« Et les vingt-quatre vieillards, qui sont assis sur leurs sièges devant la face de Dieu, se prosternèrent sur le visage, et ils adorèrent Dieu, disant : Nous vous rendons grâces, Seigneur, Dieu tout-puissant, qui êtes, qui étiez et qui devez venir, parce que vous avez pris votre grande puissance et que vous réglez. Les nations se sont irritées, et le temps de votre colère est arrivé, et le temps des morts pour être jugés, et pour donner la récompense aux prophètes, vos serviteurs, et aux saints, et à ceux qui craignent votre nom,

<sup>1</sup> Apoc. 1, 10.

aux petits et aux grands, et pour exterminer ceux qui ont corrompu la terre.

« Alors le temple de Dieu fut ouvert dans le ciel, et l'arche de son alliance y parut ; et il se fit des éclairs, des voix, un tremblement de terre et une grêle très-forte <sup>1</sup>. »

C'est ici un tableau général de la dernière persécution de l'Église sous Dioclétien et de son triomphe sous Constantin, figure, l'une et l'autre, de sa persécution et de son triomphe final à la consommation des siècles. Le parvis extérieur du temple est abandonné aux gentils ; les églises matérielles furent renversées sous Dioclétien. Les quarante-deux mois, ou mille deux cent soixante jours, ou trois ans et demi, sont la durée ordinaire des persécutions, par une certaine correspondance à celle d'Antioche. Le nombre sept, dans les Écritures, marque quelque chose de complet ; celui de trois et demi, qui en est la moitié, quelque chose d'imparfait et qui n'arrive pas à son terme ; les persécutions ne parviendront jamais au terme complet que se proposent les persécuteurs.

Les deux témoins qui prophétiseront pendant ce temps-là, non-seulement en prédisant, mais en exhortant, en consolant, peuvent être les deux ordres de l'Église, le sacerdoce et l'état laïque, figurés l'un par le grand-prêtre Jésus, fils de Josédec, et l'autre par Zorobabel, prince de Juda, auxquels deux s'applique originairement la comparaison des deux oliviers et des deux chandeliers <sup>2</sup>.

La bête qui s'élève de l'abîme, et que nous apprendrons bientôt à mieux connaître, les vaincra et les tuera, ou du moins croira l'avoir fait ; les habitants de la terre s'en réjouiront ; ils dresseront cette inscription en Espagne et ailleurs : « Aux empereurs Dioclétien et Maximien, pour avoir étendu l'empire romain, éteint le nom des chrétiens qui détruisaient l'État, aboli leur superstition par toute la terre et augmenté le culte de Dieu <sup>3</sup>. »

Mais, au moment qu'on croyait les deux témoins anéantis, ils se relèvent pleins de vie et de gloire et montent jusqu'au ciel.

Et a grande cité, Rome et son empire, Sodome par son impureté, Égypte par sa

tyrannie et ses abominables superstitions, cette grande cité est tout à coup ébranlée par les guerres de ses empereurs les uns contre les autres. Maxence, fils de Maximien, établi à Rome, et soutenu par Maximien en Orient, est attaqué par Galérius et bat Sévère, un autre empereur que Galérius envoya contre lui. Toute l'Italie est ravagée par les vainqueurs et les vaincus. Galérius court à la vengeance avec une armée immense. Maximien, rappelé à l'empire, se brouille avec son fils et avec son gendre, qu'il arme l'un contre l'autre ; son gendre, c'était Constantin, marche contre Maxence et le taille en pièces, ce qui le rend maître de Rome et bientôt après de tout le monde.

Alors retentissent ces voix dans le ciel : « Le royaume de ce monde est devenu le royaume de notre Seigneur et de son Christ ! » Et le temple de Dieu fut ouvert, et l'arche de son alliance y parut ; l'Église est ouverte à toutes les nations, tous les mystères s'y découvrent, et la présence de Dieu est manifestement déclarée.

« Un grand prodige parut aussi dans le ciel : une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles. Elle était enceinte, et elle criait, étant en travail et ressentant les douleurs de l'enfantement.

« Un autre prodige parut encore dans le ciel : un grand dragon roux, ayant sept têtes et dix cornes, et sept diadèmes sur ses têtes. Et sa queue entraînait la troisième partie des étoiles du ciel, et il les jeta sur la terre.

« Et ce dragon s'arrêta devant la femme qui allait enfanter, afin de dévorer son fils aussitôt qu'elle en serait délivrée.

« Elle enfanta un enfant mâle qui devait gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer, et son fils fut enlevé à Dieu et à son trône. Et la femme s'enfuit dans le désert, où elle avait une retraite que Dieu lui avait préparée, pour y être nourrie mille deux cent soixante jours.

« Il y eut alors un combat dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait avec ses anges ; mais ceux-ci furent les plus faibles, et leur place ne se trouva plus dans le ciel. Et ce

<sup>1</sup> Apocal., 11. — <sup>2</sup> Zachar., 4. — <sup>3</sup> Apud Gruter.



grand dragon, l'ancien serpent, appelé le Diable et Satan, qui séduit toute la terre habitable, fut précipité en terre, et ses anges avec lui.

« Et j'entendis une grande voix dans le ciel, disant : Maintenant le salut de notre Dieu est affermi, et sa puissance, et son règne, et la puissance de son Christ, parce que l'accusateur de nos frères, qui les accusait nuit et jour, a été précipité. Et ils l'ont vaincu par le sang de l'Agneau et par le témoignage qu'ils ont rendu à sa parole ; et ils ont méprisé leur vie jusqu'à souffrir la mort. C'est pourquoi, cieux, réjouissez-vous, et vous qui y habitez. Malheur à la terre et à la mer, parce que le diable est descendu vers vous, plein d'une grande colère, sachant qu'il lui reste peu de temps !

« Mais le dragon, se voyant précipité en terre, poursuivit la femme qui avait enfanté un mâle ; et on donna à la femme deux ailes d'un grand aigle, afin qu'elle s'envolât au désert, au lieu de sa retraite, où elle est nourrie un temps, et des temps, et la moitié d'un temps, hors de la présence du serpent.

« Alors le serpent jeta de sa gueule comme un grand fleuve après la femme, pour l'entraîner dans ses eaux.

« Mais la terre aida la femme ; elle ouvrit son sein, et elle engloutit le fleuve que le dragon avait jeté de sa gueule.

« Et le dragon s'irrita contre la femme, et alla faire la guerre à ses autres enfants qui gardaient les commandements de Dieu et qui rendent témoignage à Jésus-Christ. Et il s'arrêta sur le sable de la mer <sup>1</sup>. »

Ici le combat de l'enfer contre l'Église se déclare ouvertement. Cette femme revêtue du soleil, c'est l'Église, tout éclatante de la lumière de Jésus-Christ ; elle a sous ses pieds la lune, toutes les lumières douteuses et changeantes de la sagesse humaine, et sur la tête une couronne de douze étoiles, les douze apôtres. Elle est près d'enfanter avec douleur un peuple de martyrs pour le ciel et une nouvelle humanité sur la terre, qui gouverneront, l'un et l'autre, le reste des nations.

Le vrai auteur de la guerre qui est faite à

l'Église c'est le grand dragon, le vieux serpent, le diable, Satan, le prince de ce monde, le dieu de ce siècle, et, par conséquent, le dieu de l'empire idolâtre des Romains, dont, en effet, il porte les emblèmes.

Par la persécution de Dioclétien et de ses collègues le dragon crut dévorer la postérité de l'Église et l'anéantir ; mais, s'il entraîna une troisième partie par sa queue, une autre fut transportée au ciel par le martyre et une autre se réfugia dans les déserts.

Mais alors le chef des bons anges, Michel, le défenseur de l'Église, le combat et le défait ; la gloire des démons est abattue avec l'idolâtrie qui en faisait des dieux et les mettait dans le ciel. Le dragon, furieux, fait de nouveaux efforts sous Maximin Daïa, sous Licinius, sous Julien l'Apostat, mais en vain. La terre même aide l'Église par des empereurs chrétiens. Irrité contre la femme, le dragon s'en alla faire la guerre à ses autres enfants, hors de l'empire romain ; de là la cruelle persécution que les chrétiens souffrirent alors en Perse.

« Et je vis une bête, s'élevant de la mer, ayant sept têtes et dix cornes, et dix diadèmes sur ses cornes, et des noms de blasphèmes sur ses têtes. Et la bête que je vis était semblable à un léopard, et ses pieds ressemblaient aux pieds d'un ours et sa queue à la queue d'un lion. Et le dragon lui donna sa force, et son trône, et une grande puissance.

« Et je vis une de ses têtes comme blessée à mort ; mais cette plaie mortelle fut guérie, et toute la terre, en étant émerveillée, suivit la bête. Et ils adorèrent le dragon qui avait donné la puissance à la bête, et ils adorèrent la bête, disant : Qui est semblable à la bête et qui pourra combattre contre elle ?

« Et il lui fut donné une bouche qui se glorifiait et blasphémait ; et le pouvoir lui fut donné de faire la guerre quarante-deux mois. Elle ouvrit la bouche pour blasphémer contre Dieu, pour blasphémer son nom et son tabernacle, et ceux qui habitent dans le ciel. Et il lui fut donné de faire la guerre aux saints et de les vaincre ; et la puissance lui fut donnée sur toute tribu, sur toute langue et sur toute nation. Tous les habitants de la terre l'adoreront, ceux dont les noms ne sont

<sup>1</sup> Apocâl., 12.

pas écrits dans le livre de vie de l'Agneau immolé dès la création du monde.

« Si quelqu'un a des oreilles qu'il écoute. Celui qui mène en captivité ira en captivité, celui qui tue par l'épée il faut qu'il meure par l'épée. C'est ici la patience et la foi des saints.

« Et je vis une autre bête s'élever de la terre, qui avait deux cornes semblables à celle de l'Agneau, et qui parlait comme le dragon. Elle exerce toute la puissance de la première bête en sa présence, et elle fait que la terre et ceux qui l'habitent adorent la première bête, dont la plaie mortelle avait été guérie. Elle fait de grands prodiges, jusqu'à faire tomber le feu du ciel sur la terre devant les hommes, et elle séduit les habitants de la terre par les prodiges qu'il lui a été donné de faire en présence de la bête, ordonnant aux habitants de la terre d'élever une image à la bête qui avait reçu un coup d'épée et qui néanmoins était en vie. Et il lui fut donné de donner un esprit à l'image de la bête, et de la faire parler, et de faire tuer tous ceux qui n'adoreraient pas l'image de la bête. Et elle fait que les petits et les grands, les riches et les pauvres, les hommes libres et les esclaves portent le caractère de la bête en leur main droite et sur leur front, et que personne ne puisse acheter ni vendre que celui qui a le caractère de la bête ou le nombre de son nom.

« C'est ici la sagesse ! Que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la bête ; car c'est le nombre d'un homme et son nombre est six cent soixante-six <sup>1</sup>. »

Daniel avait vu la succession des quatre grands empires sous deux images différentes : d'abord une statue à quatre métaux, dont les jambes de fer se terminaient par dix doigts partie de fer, partie d'argile ; ensuite quatre bêtes, dont la dernière avait dix cornes, comme la statue avait dix doigts.

Ici reparait la même bête, l'empire romain, avec ses dix cornes ou puissances, dans lesquelles il doit se démembrer finalement.

On lui voit de plus sept têtes : ce sont les sept empereurs persécuteurs qu'elle eut à la

fois : Dioclétien, Maximien, Constantius Chlorus, Galérius, Maxence, Maximin et Licinius.

Ces têtes avaient des noms de blasphèmes : Dioclétien s'appelait Jupiter, Maximien Hercule, Galérius Mars.

Cette bête avait des ressemblances de trois animaux ; elle ressemblait au léopard, qui, par la variété de ses couleurs, représente l'inconstance de Maximien-Hercule, qui quitta et reprit plusieurs fois l'empire. Ses pieds d'ours, c'est Galérius, animal venu du Nord, que son humeur sauvage et brutale, et même sa figure informe dans son énorme grosseur, avec sa mine féroce, rendaient semblable à un ours. Son plus doux passe-temps était d'élever de ces animaux dans son palais et de leur faire dévorer des hommes. La gueule du lion, c'est Dioclétien, qui était, dans ce corps monstrueux, comme la première tête quise montrait d'abord ; car c'était le premier empereur qui avait adopté les autres. Ces trois empereurs, qui formaient comme le corps de la bête, furent les auteurs et les plus violents exécuteurs de la persécution. « Ces trois animaux féroces, dit Lac-tance, sévissaient de l'Orient à l'Occident <sup>1</sup>. »

Cette bête, cet empire idolâtre paraît enfin avec une seule tête, qui encore est blessée à mort ; par la défaite de Maximin et de Licinius l'idolâtrie romaine reçut une blessure mortelle ; mais elle en guérit sous l'empereur Julien, dont l'inséparable surnom d'*Apostat* donne précisément en grec le nombre mystérieux de six cent soixante-six : α (1) π (80) ο (70) ς (6) α (1) π (300) η (8) ς (200), total 666.

Et ce nom caractérise parfaitement et Julien, et l'idolâtrie qu'il soutenait, et Satan qui en était le père ; car le principal en tout ceci était l'apostasie, la défection d'avec Dieu. Comme empereur Julien était la tête de la première bête ressuscitée ; il était cette bouche vaniteuse, se glorifiant par-dessus tous ses prédécesseurs et blasphémant contre Dieu, contre son Église et contre ses saints, ainsi qu'on le voit encore par les écrits qu'il a laissés. Comme philosophe adonné à la magie il était la seconde bête sortie de terre,

<sup>1</sup> Apocal., 13.

<sup>1</sup> De Morte persec., n. 16.



qui avait quelque ressemblance avec l'Agneau, mais parlait comme le dragon. On sait qu'il tâcha d'imiter l'Agneau et d'introduire dans le paganisme une discipline semblable à la discipline chrétienne dans l'érection des hôpitaux, dans la distribution des aumônes et dans la subordination et la régularité des pontifes; mais avec cela il blasphémait le Fils de Dieu.

La plaie mortelle qui avait été faite à l'idolâtrie par Constantin, il la guérit en rétablissant l'idolâtrie entière dès qu'il fut monté sur le trône. Entouré de philosophes et de magiciens, il prétendit ou crut peut-être même avoir commerce avec les dieux de l'Olympe, qui, au dire de son ami et panégyriste Libanius, le visitaient familièrement et le dirigeaient dans les affaires, soit qu'il fût abusé par des prestiges humains, soit que les malins esprits s'attachassent cet apostat par des apparitions.

Quant aux faux prodiges, Eunape, ennemi acharné des chrétiens, raconte du philosophe et magicien Maxime, le grand oracle de Julien, qu'un jour il alluma, par des paroles magiques, les flambeaux que l'idole d'Hécate, déesse de l'enfer et de la magie, tenait à la main<sup>1</sup>. Ce fut d'après les promesses de ses magiciens et de ses devins, principalement de Maxime, que Julien ambitionna l'empire. Comme les abominations de la magie se pratiquaient le plus souvent dans des cavernes ou chapelles souterraines, c'est peut-être pour cela que Julien est représenté sous l'image d'une bête qui s'élève de la terre.

Cette seconde bête fit adorer de nouveau la première. Au lieu du nom de Jésus-Christ Julien mit, dans les enseignes impériales, les images des faux dieux avec la sienne propre. Son étendard particulier était un dragon de pourpre<sup>2</sup>. Il fit parler l'image de la bête en consultant de nouveau les oracles devenus muets et en prétendant en avoir des réponses.

Pour tourmenter la conscience des chrétiens il fit jeter de l'eau consacrée aux démons sur tout ce qui se vendait au marché, afin que nul de ceux qui avaient cette eau en abomination ne pût rien acheter. Déjà même

Dioclétien ne permettait d'acheter, ni de vendre, ni même de puiser de l'eau dans les fontaines, qu'après avoir offert de l'encens à des idoles rangées de tous côtés.

Mais, pendant que l'enfer triomphait sur la terre dans l'empire et l'idolâtrie romaine, sa défaite se préparait dans le ciel.

« Et je regardai, et voilà l'Agneau debout sur la montagne de Sion, et avec lui cent quarante-quatre mille qui avaient son nom et le nom de son Père écrit sur le front.

« Et j'entendis une voix du ciel, comme le bruit des grandes eaux et comme le bruit d'un grand tonnerre; et la voix que j'entendis était comme le son de plusieurs joueurs de harpes qui jouent de leurs harpes. Et ils chantaient comme un cantique nouveau devant le trône et devant les quatre animaux et les vieillards; et nul ne pouvait chanter ce cantique que ces cent quarante-quatre mille qui ont été rachetés de la terre. Ceux-ci ne se sont pas souillés avec les femmes, parce qu'ils sont vierges. Ce sont eux qui suivent l'Agneau partout où il va; ils sont achetés d'entre les hommes pour être les prémices consacrées à Dieu et à l'Agneau. Il ne s'est point trouvé de mensonge en leur bouche, parce qu'ils sont purs devant le trône de Dieu.

« Je vis un autre ange qui volait par le milieu du ciel, portant l'Évangile éternel, pour l'annoncer aux habitants de la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue et à tout peuple, disant à haute voix : Craignez Dieu et rendez-lui gloire, parce que l'heure de son jugement est venue, et adorez Celui qui a fait le ciel et la terre, la mer et les fontaines.

« Et un autre ange suivit, disant : Elle est tombée, elle est tombée Babylone la grande ville ! parce qu'elle a fait boire à toutes les nations du vin de la fureur de sa prostitution !

« Et un troisième ange suivit ceux-ci, criant à haute voix : Si quelqu'un adore la bête et son image, et reçoit son caractère sur son front ou dans sa main, celui-là boira du vin de la colère de Dieu, qui est préparé pur dans la coupe de sa colère, et il sera tourmenté dans le feu et dans le soufre devant les saints anges et en présence de l'Agneau. Et la fumée de leurs tourments s'élève dans

<sup>1</sup> Eunape, *in Maxim.* — <sup>2</sup> Amm. Marcell., I. 15, n. 12.

les siècles des siècles; et il n'y a de repos ni jour ni nuit pour ceux qui adorent la bête et son image et ceux qui reçoivent le caractère de son nom.

« Ici est la patience des saints, qui gardent les commandements de Dieu et la foi de Jésus.

« Et j'entendis du ciel une voix me disant : Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! — Oui, dit l'Esprit, dès maintenant ils se reposeront de leurs travaux, car leurs œuvres les suivent.

« Et je regardai, et voilà une nuée blanche, et sur la nuée quelqu'un assis, semblable au Fils de l'homme, ayant sur sa tête une couronne d'or et en sa main une faux tranchante.

« Et un autre ange sortit du temple, criant à haute voix à celui qui était assis sur la nuée : Jetez votre faux et moissonnez; car le temps de moissonner est venu, parce que la moisson de la terre est mûre. Et celui qui était assis sur la nuée jeta sa faux sur la terre, et la terre fut moissonnée.

« Et un autre ange sortit du temple qui est dans le ciel, ayant aussi une faux tranchante.

« Et il en sortit de l'autel encore un autre, qui avait pouvoir sur le feu; et il cria à haute voix à celui qui avait la faux tranchante : Jetez votre faux tranchante et vendangez les raisins de la vigne de la terre.

« Et l'ange jeta sa faux tranchante sur la terre et vendangea la vigne de la terre; et il en jeta les raisins dans la grande cuve de la colère de Dieu. Et la cuve fut foulée hors de la ville, et le sang sorti de la cuve monta jusqu'aux brides des chevaux dans l'espace de mille six cents stades <sup>1</sup>. »

Après l'affreux spectacle des persécutions où les Maximien, les Galérius, les Maximin, les Maxence faisaient de leur palais même une boucherie de chrétiens et un lieu de prostitution pour les filles et les femmes qu'ils enlevaient à leurs parents et à leurs maris, saint Jean nous montre une cour bien différente; c'est celle de l'Agneau de Dieu, entouré d'une multitude d'âmes virginales, qui chantent un cantique nouveau et ineffable. C'est de cette cour que partent les jugements du Ciel.

Un premier exhorte tous les habitants de la terre à craindre le Seigneur, parce que l'heure de son jugement sur la grande Babylone est venue. Un autre nous représente ce jugement comme déjà accompli. Elle est tombée, elle est tombée la grande Babylone ! C'est la dévastation de Rome, de l'Italie et de tout l'empire romain, par Alaric, Attila, au cinquième siècle.

Un troisième rappelle les éternels tourments des idolâtres et des apostats.

Enfin on voit l'exécution générale de l'arrêt; deux faux tranchantes moissonnent et vendangent la terre.

La première est le glaive d'Alaric, qui sacage Rome et ses provinces; la seconde est le glaive d'Attila, qui foule la cuve hors de la ville, qui épargne Rome par respect pour saint Léon, mais qui inonde de sang tout le reste de l'Occident. Dans la bataille qu'il livra près de Châlons, il y eut tant de sang répandu que, d'après le récit du temps <sup>1</sup>, une petite rivière en devint un torrent considérable. Le sang pouvait ainsi monter à la lettre jusqu'aux freins des chevaux. Ces deux rois barbares sentaient eux-mêmes qu'ils étaient les instruments de la vengeance divine. Attila prenait, dans ses lettres et ses édits, les titres suivants : « Attila, fils de Bendemus, petit-fils du grand Nemrod, par la grâce de Dieu roi des Huns, des Mèdes, des Goths, des Daces, la terreur de l'univers et le fléau de Dieu. » Il avait coutume de dire que les étoiles tombaient devant lui, que la terre tremblait, qu'il était un marteau pour le monde entier, et que l'herbe ne pouvait croître où son cheval avait passé. Alaric, sollicité d'épargner la grande ville, répondit : « Je sens en moi quelque chose qui me porte à détruire Rome. » Et sur ce qu'on lui représenta la nombreuse population de cette ville qui pouvait prendre les armes : « Plus l'herbe est serrée, répliqua-t-il, et plus la faux y mord. » C'est l'image même qui fut montrée à saint Jean.

« Et je vis dans le ciel un autre prodige grand et merveilleux : sept anges portant les

<sup>1</sup> Apocal., 14.

<sup>1</sup> Jornand, de Reb. Goth.



sept dernières plaies ; car c'est par elles qu'a été consommée la colère de Dieu. Et je vis comme une mer de verre, mêlée de feu, et ceux qui avaient vaincu la bête, et son image, et le nombre de son nom, qui étaient debout sur cette mer brillante comme du verre, portant des harpes de Dieu. Et ils chantaient le cantique de Moïse, serviteur de Dieu, et le cantique de l'Agneau, disant : Vos ouvrages sont grands et admirables, ô Seigneur Dieu tout-puissant ! Vos voies sont justes et véritables, ô Roi des siècles ! Qui ne vous craindra, ô Seigneur ! et qui ne glorifiera votre nom ? Car vous seul êtes saint ! Et toutes les nations viendront et se prosterneront en votre présence, parce que vos jugements se sont manifestés <sup>1</sup>. »

Ce cantique nous apprend que l'heureux effet de la vengeance de Dieu sur Romé idolâtre, dont on voit ici les derniers préparatifs, seront la conversion de nations entières. C'est ce qui remplit de joie les saints martyrs, et c'est ce que nous verrons dans la suite de l'histoire.

« Après cela je regardai, et voilà que le temple du tabernacle du témoignage s'ouvrit dans le ciel. Et les sept anges qui portaient les sept plaies sortirent du temple ; ils étaient vêtus d'un lin net et éclatant et ceints sur la poitrine de ceintures d'or. Et un des quatre animaux donna aux sept anges sept coupes d'or pleines de la colère de Dieu, qui vit dans les siècles des siècles. Et le temple fut rempli de fumée à cause de la majesté et de la puissance de Dieu ; et nul ne pouvait entrer dans le temple jusqu'à ce que les sept plaies des sept anges fussent accomplies <sup>2</sup>.

« Et j'entendis une voix forte qui sortit du temple et qui dit aux sept anges : Allez et répandez sur la terre les sept coupes de la colère de Dieu !

« Et le premier partit et répandit sa coupe sur la terre, et les hommes qui avaient le caractère de la bête, et ceux qui adoraient son image, furent frappés d'une plaie maligne et dangereuse.

« Et le second ange répandit sa coupe sur la mer et elle devint comme le sang d'un

mort, et tout ce qui avait vie dans la mer mourut.

« Et le troisième ange répandit sa coupe sur les fleuves et sur les fontaines et ce fut partout du sang. Et j'entendis l'ange des eaux disant : Vous êtes juste, Seigneur, qui êtes et qui étiez ; vous êtes saint d'avoir prononcé de tels jugements ! Parce qu'ils ont répandu le sang des saints et des prophètes, vous leur avez aussi donné du sang à boire ; car ils en sont dignes ! Et j'en entendis un autre qui disait de l'autel : Oui, Seigneur, Dieu tout-puissant, vos jugements sont justes et véritables !

« Et le quatrième ange répandit sa coupe sur le soleil, et il lui fut donné de tourmenter les hommes par l'ardeur du feu. Et les hommes furent brûlés d'une chaleur dévorante, et ils blasphémèrent le nom de Dieu qui a ces plaies en son pouvoir, et ils ne firent point pénitence pour lui donner gloire.

« Et le cinquième ange répandit sa coupe sur le trône de la bête, et son royaume devint ténébreux, et les hommes se mordirent la langue dans leur douleur. Et ils blasphémèrent le Dieu du ciel à cause de leurs douleurs et de leurs plaies, et ils ne firent point pénitence de leurs œuvres.

« Et le sixième ange répandit sa coupe sur ce grand fleuve d'Euphrate, et ses eaux furent séchées pour ouvrir un chemin aux rois d'Orient.

« Et je vis sortir de la bouche du dragon, de la bouche de la bête et de la bouche du faux prophète, trois esprits impurs semblables à des grenouilles. Ce sont les esprits des démons qui font des prodiges, et qui vont vers les rois de toute la terre pour les assembler au combat, au grand jour du Dieu tout-puissant.

« Voilà que je viens comme un larron. Heureux celui qui veille et qui garde ses vêtements, de peur qu'il ne marche nu et qu'il ne découvre sa honte !

« Et ils les rassemblèrent dans le lieu qui, en hébreu, s'appelle Armageddon.

« Et le septième ange répandit sa coupe dans l'air. Une forte voix sortit du temple du ciel, venant du trône, disant : C'en est fait.

« Et il se fit des éclairs, et des tonnerres, et des voix, et un grand tremblement de

<sup>1</sup> Apoc., 15, 1-4. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 15, 5-8.

terre ; et ce tremblement fut si grand que jamais les hommes n'en ont ressenti de pareil depuis qu'ils sont sur la terre. Et la grande cité fut divisée en trois parties, et les villes des nations tombèrent ; et Dieu se ressouvint de la grande Babylone pour lui donner à boire le vin de l'indignation de sa colère. Et toutes les îles s'enfuirent, et les montagnes ne se trouvèrent plus. Et une grande grêle, comme du poids d'un talent, tomba du ciel sur les hommes, et les hommes blasphémèrent Dieu à cause de la plaie de la grêle, parce que cette plaie était très-grande <sup>1</sup>. »

Cette grande cité, cette grande Babylone, dont Dieu se ressouvint pour la punir, c'est évidemment Rome idolâtre, comme nous l'avons déjà vu et comme nous le verrons encore plus loin. Les sept plaies dont il est parlé auparavant ont donc précédé le châtement final de Rome idolâtre. Nous voyons, en effet, ces plaies terribles apparaître à la fois dans l'histoire comme dans la prophétie, jusqu'à ce que l'empire de Rome païenne disparaisse entièrement.

La première plaie, cet ulcère malin et dangereux qu'on entend du charbon et de la tumeur de la peste, c'est cette contagion qui, ayant commencé sous la persécution de Gallus et de Volusien, reprit de nouvelles forces sous Gallien, après la prise de Valérien, son père, et ravagea tout l'univers pendant dix ans. Ce fut alors que saint Cyprien écrivit son livre *de la Mortalité*. Ce grand mal attaquait particulièrement ceux qui avaient le caractère de la bête et qui adoraient son image, c'est-à-dire les idolâtres qui adoraient les empereurs et leurs images ; car, quoique les chrétiens ne fussent pas tout à fait exempts de cette peste, dit saint Denys d'Alexandrie, qui vivait alors <sup>2</sup>, elle affligeait néanmoins davantage les gentils et fut pour eux le plus extrême et le plus terrible de tous les maux. « Mais, pour nous, dit-il, nous le regardâmes plutôt comme un remède ou comme une épreuve que comme une peine. » Il ajoute que les gentils chassaient d'auprès d'eux leurs amis et leurs parents ; les chrétiens, au contraire, secouraient jusqu'aux plus indifférents

et gagnaient le mal en assistant les malades.

La seconde plaie marque les guerres et les carnages qui faisaient regorger le sang humain dans tout le corps de l'empire, représenté par une mer dont les eaux étaient changées en sang ; et ce sang, semblable à celui d'un corps mort, dépeint avec une vérité effrayante l'état déplorable de ce grand empire, qui, étant destitué de l'autorité, qui en est l'âme, semblait n'être plus qu'un grand cadavre.

La troisième plaie, qui fut le changement des fleuves et des fontaines en sang, nous marque encore les provinces ensanglantées de guerres civiles ; car, pendant que la peste le ravageait de tous côtés, il était en même temps démembré presque par autant de tyrans qu'il y avait de provinces. Saint Denys d'Alexandrie nous représente des fleuves de sang répandus dans sa ville, où le préfet Émilien avait usurpé la domination <sup>3</sup>. Car, comme Gallien négligeait tellement les affaires qu'on ne parlait pas seulement de lui dans les armées, on ne voyait de tous côtés que tyrans et qu'usurpateurs qui prenaient le titre d'Augustes et qui excitaient ensuite des guerres funestes, pendant que Gallien ne songeait qu'à boire, à manger et à se divertir. Claude, qui lui succéda, se plaint que la république avait souffert sous Gallien mille tyrans <sup>2</sup> ; mais, sans exagération, l'histoire nous en montre trente qui se soulevèrent en diverses contrées. Que l'on y ajoute les incursions des Barbares, qui, dans ce temps-là même, ravageaient toutes les provinces de l'empire, et l'on trouvera que la parole de la prophétie n'est que de l'histoire : *Et ce fut partout du sang*.

La quatrième plaie qui se fit par l'effusion de la coupe sur le soleil, et qui causa ensuite de si horribles chaleurs, signifie la sécheresse, la stérilité, et la famine qui en est une suite inséparable, fléaux dont les auteurs contemporains ne cessent de parler. On voit, dans saint Denys d'Alexandrie, le Nil comme desséché par des chaleurs brûlantes. Saint Cyprien <sup>3</sup> et Eusèbe nous parlent de famines telles qu'on n'en avait jamais vu de pareilles.

<sup>1</sup> Apocal., 16. — <sup>2</sup> Eusèbe, l. 7, c. 22.

<sup>3</sup> Apud Euseb., l. 7, c. 21. — <sup>2</sup> Trébell. Pollion. — <sup>3</sup> Cypr., ad Demetr.



Au lieu d'y reconnaître la punition du sang des martyrs les idolâtres s'emportaient en blasphèmes contre le Dieu des chrétiens, et ce fut pour les réfuter que saint Augustin, entre autres, écrivit ses livres *de la Cité de Dieu*.

La cinquième plaie qui tombe sur le trône de la bête, et qui rend son empire ténébreux, c'est la grandeur et la majesté des empereurs avilie; ce qui arriva lorsque Valérien, vaincu et devenu esclave des Perses, servit à leur roi de marchepied pour monter à cheval; lorsque, après sa mort, sa peau, arrachée de dessus son corps, fut pendue dans leur temple comme un monument éternel d'une si belle victoire; lorsque, malgré toutes ces indignités qu'on fit souffrir à cet empereur, la majesté de l'empire était encore plus déshonorée par la mollesse et l'insensibilité de son fils Gallien. Enfin la dignité de l'empereur pouvait-elle être plus avilie qu'elle le fut alors par le grand nombre de ceux qu'elle l'attribuèrent? On compte parmi eux beaucoup d'hommes de néant, et même des femmes; le sénat, honteux, s'écriait: « Délivrez-nous de Victoire et de Zénobie <sup>1</sup>! » Les blasphèmes des idolâtres n'ent devinrent que plus violents, comme on le peut voir dans saint Augustin, dans Orose, et même dans le païen Zosime, qui attribue tout le malheur de l'empire à Constantin, pour n'avoir pas célébré les jeux séculaires en l'honneur des faux dieux.

La sixième plaie qui tombe sur l'Euphrate nous marque le passage ouvert aux peuples d'Orient pour entrer sur les terres de l'empire, ainsi que nous l'avons déjà vu à la sixième trompette.

Les trois esprits impurs qui sortent de la bouche du dragon ou de Satan, de la bouche de la bête ou de Rome idolâtre, de la bouche du faux prophète, qui est la seconde bête ou la fausse philosophie que nous avons vue personnifiée dans Julien l'Apostat, ces esprits de démons, qui font des prodiges et qui vont vers les rois de toute la terre, sont manifestement les devins et les magiciens qui animaient les princes contre les chrétiens par des prestiges et de faux oracles, et les enga-

geaient à entreprendre des guerres en leur promettant la victoire, pourvu qu'ils persécutassent l'Église. C'est par la divination et la magie que Satan ensorçelait les peuples dans l'idolâtrie. La divination était un des principaux ressorts de la politique romaine; c'est par les augures et les aruspices que le sénat gouvernait le peuple. Enfin, comme on le voit par Porphyre, Plotin, Jamblique et Julien même, la philosophie avait tout à fait dégénéré en superstition théurgique. Le chef des magiciens d'Égypte poussa Valérien à persécuter les fidèles, qu'il favorisait auparavant <sup>1</sup>. Sous Dioclétien les fidèles avaient joui d'un repos de près de dix-neuf ans, lorsque Galérius et le premier aruspice l'excitèrent à les persécuter, celui-ci en disant que la présence des hommes profanes rendait inutiles les sacrifices. Des chrétiens qui étaient présents avaient fait le signe de la croix <sup>2</sup>. Enfin Julien était entouré de devins et de magiciens, dont le principal, qui était Maxime, lui promettait la victoire contre les Perses <sup>3</sup>.

Les peuples également, qui faisaient la guerre à Rome, avaient leurs magiciens et leurs devins, les Perses leurs mages, les Germains leurs druides. Nous verrons les mages exciter aussi les rois de Perse contre les chrétiens.

Il est dit que ces esprits assemblèrent les rois dans un lieu nommé en hébreu Armageddon ou montagne de Mageddon.

Ce nom rappelle d'antiques batailles, avec lesquelles se comparent des batailles postérieures. Sisara, général d'un roi de Chanaan, fut défait à Mageddo et ensuite tué. Ochosias, roi de Juda, mourut à Mageddo, d'une blessure qu'il avait reçue dans la bataille contre Jéhu, où Joram, le roi d'Israël, avait été tué d'une flèche. Josias, roi de Juda, fut aussi tué à Mageddo, dans la bataille contre Néchao, roi d'Égypte.

La prophétie veut donc dire que les empereurs seront menés par leurs devins dans des guerres où ils périront; ce qui s'accomplit et sous Valérien, qui fut taillé en pièces, pris et écorché, et sous Julien, qui fut encore taillé en

<sup>1</sup> Trébell. in *Val. Gall.*, 30 tyr., etc.

<sup>1</sup> Eusèbe, l. 7, c. 9. — <sup>2</sup> Lact., *de Morte pers.*, 10. *Inst.*, 4. — <sup>3</sup> Eunape, in *Max.*

pièces et tué. Ces deux guerres malheureuses avec les Perses commencèrent la ruine de l'empire, qui, ébranlé comme il était, n'avait plus la force de résister aux ennemis de l'Orient et de l'Occident. C'est pourquoi, dès l'effusion de la septième coupe, il est dit : « C'en est fait ! » et peu après : « Et la grande ville fut divisée en trois parties. » C'est qu'après la prise de Rome par Alaric l'empire d'Occident fut, au pied de la lettre, divisé en trois : Honorius à Ravenne, Attalus à Rome, et un Constantin dans les Gaules. Mais voici le grand événement dans un plus grand détail.

« Et il vint un des sept anges qui portaient les sept coupes, et il me parla, disant : Viens, je te montrerai la condamnation de la grande prostituée, qui est assise sur les grandes eaux, avec laquelle les rois de la terre se sont corrompus et les habitants de la terre se sont enivrés du vin de sa prostitution.

« Et il me transporta en esprit dans le désert, et je vis une femme assise sur une bête de couleur d'écarlate, bête pleine de noms de blasphème, qui avait sept têtes et dix cornes.

« Et la femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, parée d'or, de pierres précieuses et de perles, ayant à la main une coupe d'or pleine des abominations et de l'impureté de sa fornication, et sur son front un nom écrit : Mystère ; la grande Babylone, la mère des fornications et des abominations de la terre.

« Et je vis la femme enivrée du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus ; et en la voyant je fus surpris d'un grand étonnement.

« Et l'ange me dit : Pourquoi t'étonner ? Je te dirai le mystère de la femme et de la bête qui la porte, et qui a sept têtes et dix cornes. La bête que tu as vue était et n'est pas, et s'élèvera de l'abîme, et ira dans la perdition ; et les habitants de la terre, dont les noms ne sont pas écrits au livre de vie dès la formation du monde, seront dans l'étonnement, lorsqu'ils verront la bête qui était, et qui n'est pas, et qui est cependant. Et en voici le sens plein de sagesse : Les sept têtes sont sept montagnes sur lesquelles la femme est assise. Ce sont aussi sept rois, dont cinq sont tombés ; l'un est encore, et

l'autre n'est pas encore venu, et, quand il sera venu, il faut qu'il demeure peu. Et la bête qui était, et qui n'est pas, c'est le huitième, qui est un des sept, et il s'en va dans la perdition, et les dix cornes que tu as vues sont dix rois qui n'ont pas encore reçu la royauté ; mais ils recevront la puissance, comme rois, à la même heure avec la bête. Ceux-ci ont un même dessein, et ils donneront leur force et leur puissance à la bête. Ceux-ci combattront contre l'Agneau ; mais l'Agneau les vaincra, parce qu'il est le Seigneur des seigneurs et le Roi des rois, et ceux qui sont avec lui sont appelés les élus et les fidèles.

« Il me dit encore : Les eaux que tu as vues, où la prostituée est assise, sont les peuples, les multitudes, les nations et les langues. Et les dix cornes que tu as vues, et la bête, ce sont ceux qui haïront la prostituée ; et ils la réduiront à la dernière désolation, ils la dépouilleront à nu, ils dévoreront ses chairs, et ils la feront brûler au feu. Et la femme que tu as vue est la grande ville qui a la royauté sur les rois de la terre<sup>1</sup>. »

On voit bien quelle est cette femme, quelle est cette ville, qui, au temps de saint Jean, avait la souveraineté sur tous les rois de la terre et était assise sur sept montagnes : c'est évidemment Rome ; non pas Rome chrétienne, qui alors était persécutée, mais Rome idolâtre, Rome persécutrice, Rome enivrée du sang des martyrs. La bête sur laquelle elle est assise est l'empire romain. La femme et la bête ne sont, au fond, que la même chose, Rome et son empire. La bête est couleur d'écarlate ; c'est le sang de l'univers qu'elle a subjugué et le sang des chrétiens qu'elle égorge. La femme est vêtue de pourpre ; c'est la couleur des empereurs et le vêtement solennel des principaux magistrats romains. En sa main est une coupe d'or.

Jérémie avait dit : « Babylone est en la main de l'Éternel une coupe d'or qui enivre toute la terre ; toutes les nations ont bu de son vin ; c'est pourquoi toutes les nations chancellent<sup>2</sup>. »

Dans la main de l'Éternel Babylone était la coupe de sa vengeance. La coupe d'or que

<sup>1</sup> Apocal., 17. — <sup>2</sup> Jérém., 51, 7.



tient Rome idolâtre est pleine de l'impureté de sa prostitution ou de son idolâtrie, dont elle empoisonnait toute la terre. Il est dit de Tyr qu'après son rétablissement elle se prostituera de nouveau aux rois de la terre. Ninive aussi est nommée une prostituée, belle et agréable, pleine de maléfices, qui a vendu les nations dans ses prostitutions. Isaïe parle ainsi à Babylone comme à une prostituée : « On découvrira ta honte, on verra ton ignominie, ô toi qui es plongée dans tes délices <sup>1</sup>. »

Mais Rome idolâtre est nommée la grande prostituée ; jamais, en effet, aucune autre ne l'a égalée ; car, outre ses dieux particuliers, elle adora tous les dieux des autres nations, qui tous avaient leurs temples dans Rome. Les montagnes sur lesquelles elle était assise étaient toutes consacrées à de faux dieux ; tout était rempli de noms de blasphème. Elle adorait et faisait adorer ses empereurs ; elle s'adorait et se faisait adorer elle-même ; elle prenait le titre de déesse de la terre et des nations.

Sur son front est écrit : Mystère ! la grande Babylone ! C'est qu'en effet elle était, encore plus que l'ancienne, la terre des idoles, la montagne empestée qui corrompait toute la terre ; c'est qu'au fond la Babylone de Némrod et la Babylone de Romulus, ainsi que déjà nous l'avons remarqué, n'étaient que le même empire, le même royaume ; royaume de l'homme, royaume de la terre, et non pas royaume du ciel, royaume de Dieu. Nabuchodonosor et quelques autres rois de Babylone se faisaient adorer sous peine de mort ; les empereurs de Rome font la même chose, et l'homme de péché qui, vers la fin des temps, se fera passer pour dieu, ne fera que consommer ce mystère d'iniquité.

Les sept têtes de la bête, sur laquelle la grande prostituée est assise, signifient aussi sept rois. « Cinq sont tombés, est-il dit à saint Jean, l'un est encore, et l'autre n'est pas encore venu. » Ce qui place le prophète vers le temps de Constantin. Cinq empereurs persécuteurs étaient tombés, de l'an 311 à l'an 313, savoir : Dioclétien, Maximien, Ga-

lérius, Maximin et Maxence. Un seul restait encore, Licinius, qui devait faire le sixième. Un autre, qui devait demeurer peu, n'était pas encore venu : c'est Julien l'Apostat, qui ne monta sur le trône qu'en 361, après les fils de Constantin, et ne régna pas vingt mois complets. Cela explique encore les paroles suivantes : « La bête qui était et qui n'est pas, c'est le huitième, et il est des sept, et il s'en va à la perdition. » Cette bête est l'empire idolâtre et persécuteur ; sous Constantin il ne l'était plus en un sens ; il le redevint avec Julien, qui, étant seul empereur, représentait la bête même. Julien était des sept persécuteurs ; mais comme l'un d'entre eux, Maximien Hercule, avait été empereur deux fois, Julien, en un sens, était aussi le huitième.

Les dix cornes sont cette dizaine de rois barbares qui servirent d'abord et ensuite démembrèrent l'empire romain, et dont les différents lots sont devenus les royaumes de nos jours. La prophétie leur attribue quatre caractères que constatent, en effet, toutes les histoires.

D'abord, au temps où saint Jean écrivait, ou bien au temps dont il vient de parler, celui de Constantin, ces rois destructeurs n'avaient pas encore reçu le royaume qu'ils devaient avoir dans l'empire ; même, à vrai dire, ils n'avaient aucun royaume fixe, mais ils sortaient tous de leur pays, ou, en tous cas, des lieux où ils étaient, pour chercher avec tout leur peuple à s'établir ailleurs et dans un empire étranger. C'était leur dessein commun à tous. Jamais on ne vit rien de pareil.

La prophétie ajoute : « Et ils donneront leur force et leur puissance à la bête. » Leurs armées seront à la solde de Rome et dans l'alliance de ses empereurs. C'est le second caractère de ces rois destructeurs de Rome, et la marque de la décadence prochaine de cette ville, autrefois si triomphante, de se trouver enfin réduite à un tel état de faiblesse qu'elle ne puisse plus composer d'armées que de ces troupes de Barbares, ni soutenir son empire qu'en ménageant ceux qui le venaient envahir. « Alors la majesté des princes romains était si affaiblie, dit l'historien Procope, qu'après avoir beaucoup souffert des Barbares elle ne trouvait pas de meil-

<sup>1</sup> Isaïe, 23, 16 et 17. Nahum, 3, 4. Isaïe, 47.

leur moyen de couvrir sa honte qu'en se faisant des alliés de ses ennemis et en leur abandonnant jusqu'à l'Italie, sous le titre spécieux de confédération et d'alliance <sup>1</sup>. » Une preuve de ceci, entre beaucoup d'autres, c'est que le Goth Alaric, qui prit Rome, était l'un de ses comtes, c'est-à-dire l'un des principaux officiers de son empire.

Le troisième caractère, suivant la prophétie, c'est qu'ils combattront contre l'Agneau, mais que l'Agneau les vaincra. En effet l'histoire nous les montre d'abord tous idolâtres et persécuteurs, et ensuite devenus chrétiens et catholiques. Orose raconte, dans la première moitié du cinquième siècle, qu'on a vu les églises de Jésus-Christ remplies de Huns, de Suèves, de Vandales, de Bourguignons et de beaucoup d'autres peuples, à la confusion des Romains, qui demeuraient obstinés dans leur erreur au milieu des chrétiens <sup>2</sup>.

Un dernier caractère, c'est qu'ils haïront la prostituée. Et, de fait, ils la haïront d'abord, puisqu'ils viendront pour la piller et pour ravager son empire. Ils auront toujours cette haine dans le cœur, puisqu'ils ne perdront jamais le dessein de profiter de ses pertes; néanmoins ils la soutiendront quelque temps comme ses alliés et ses mercenaires; mais, à la fin, ils la réduiront dans la dernière désolation, lorsque Rome fut saccagée et tout l'empire mis en proie. Ils dévoreront ses chairs, ses trésors et ses provinces, et ils la feront brûler dans le feu, ce qui arriva sous Alaric, sous Genséric et sous Totila.

« Après cela je vis un autre ange qui descendait du ciel, ayant une grande puissance, et la terre fut éclairée de sa gloire. Et il cria avec force, disant : Elle est tombée, elle est tombée la grande Babylone ! et elle est devenue la demeure des démons et la retraite de tout esprit impur et de tout oiseau impur et sinistre, parce que toutes les nations ont bu du vin de la colère de sa prostitution ; et les rois de la terre se sont corrompus avec elle, et les marchands de la terre se sont enrichis de l'excès de son luxe.

« J'entendis encore une autre voix du ciel,

<sup>1</sup> Procope, *de Bello Goth.*, 1. — <sup>2</sup> Orose, l. 7, c. 41. Bossuet, *Explication de l'Apocalypse*.

qui dit : Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses péchés et que vous ne soyez enveloppés dans ses plaies, parce que ses péchés sont montés jusqu'au ciel, et Dieu s'est ressouvenu de ses iniquités. Rendez-lui comme elle vous a rendu, rendez-lui au double selon ses œuvres ; faites-la boire deux-fois dans le même calice où elle vous a donné à boire. Autant elle s'est glorifiée et elle a été dans les délices, autant multipliez ses tourments et ses douleurs ; car elle a dit dans son cœur : Je suis reine, je ne suis point veuve, et je ne serai point dans le deuil. C'est pourquoi ses plaies, la mort, le deuil et la famine viendront en un même jour, et elle sera brûlée par le feu, parce que c'est un Dieu puissant qui la jugera.

« Et les rois de la terre qui se sont corrompus avec elle, et qui ont vécu avec elle dans les délices, pleureront sur elle et se frapperont la poitrine en voyant la fumée de son embrasement. Et, debout loin d'elle, dans la crainte de ses tourments, ils diront : Malheur ! malheur ! Babylone, grande ville, ville puissante, ta condamnation est venue dans un moment.

« Et les marchands de la terre pleureront et gémiront sur elle, parce que personne n'achètera plus leurs marchandises ; ces marchandises d'or et d'argent, de pierreries, de perles, de fin lin, de pourpre, de soie, d'écarlate, de bois odoriférant et de meubles d'ivoire, de pierres précieuses, d'airain, de fer et de marbre, de cinnamome, d'aromates, de parfums, d'encens, de vin, d'huile, de fleur de farine, de blé, de bêtes de charge, de brebis, de chevaux, de chariots, d'esclaves et d'hommes libres. Les fruits qui faisaient des délices se sont éloignés de toi ; toute délicatesse et toute magnificence est perdue pour toi et tu ne les trouveras plus jamais. Ceux qui lui vendaient ces marchandises, et qui s'en sont enrichis, seront debout au loin, dans la crainte de ses tourments ; ils pleureront et gémiront, disant : Malheur ! malheur ! Cette grande ville, qui était vêtue de fin lin, de pourpre et d'écarlate, parée d'or, de pierreries et de perles, elle a perdu en un moment ces grandes richesses !

« Et tous les pilotes, ceux qui font voyage



sur mer, les mariniers, et tous ceux qui sont employés sur les vaisseaux, se sont arrêtés loin d'elle et se sont écriés, en voyant la fumée de son embrasement : Quelle ville a jamais égalé cette grande ville ? Et ils ont couvert leur tête de poussière, et ils ont crié, pleurant, gémissant et disant : Malheur ! malheur ! Cette grande ville, qui a enrichi de son opulence tous ceux qui avaient des vaisseaux sur la mer, a été ruinée en un moment !

« Ciel, réjouissez-vous sur elle, et vous, saints apôtres et prophètes, parce que Dieu vous a vengés d'elle !

« Et un ange fort leva en haut une pierre comme une grande meule et la jeta dans la mer, disant : C'est ainsi que sera précipitée, d'un coup, Babylone, cette grande-ville, et elle ne se trouvera plus. Et la voix des joueurs de harpe, des musiciens, des joueurs de flûte et de trompette ne s'entendra plus en toi ; nul artisan, nul métier ne se trouvera plus en toi, et la voix de la meule ne s'y entendra plus ; et la lumière des lampes ne luira plus en toi, et la voix de l'époux et de l'épouse ne s'y entendra plus ; car tes marchands étaient des princes de la terre, et toutes les nations ont été séduites par tes enchantements. Et dans cette ville a été trouvé le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été tués sur la terre <sup>1</sup>. »

C'est ici le dénouement de la prophétie et la grande catastrophe : la chute de Rome païenne. Les images sous lesquelles cette chute est retracée sont prises, la plupart, des prophètes annonçant la ruine de Babylone, ce qui aide à les bien entendre.

Après sa prise et son pillage, sous Cyrus, on voit Babylone encore subsister, jusqu'au temps d'Alexandre, avec quelque sorte de gloire, mais qui n'était point comparable avec celle qu'elle avait eue auparavant. Ce qui fait que les prophètes la regardent comme détruite, c'est à cause qu'elle fut, en effet, saccagée et qu'il n'y eut jamais aucune ressource à la perte qu'elle fit de son empire. Rome a été poussée bien plus loin, puisqu'en perdant son empire elle est devenue le jouet

des nations qu'elle avait vaincues, le rebut de ses propres princes et la proie du premier venu. Prise, pillée, brûlée, en 410 par Alaric, roi des Goths, en 455 par Genséric, roi des Vandales, elle fut assiégée, en 544, par Totila, roi des Ostrogoths. Ses habitants, suivant le témoignage de Procope, après avoir tout consommé et ne trouvant plus de chiens ni de rats pour se conserver la vie, ni aucune autre sorte d'animaux, cherchèrent des orties pour s'en nourrir et en vinrent ensuite à se repaître des excréments ; enfin la peste, la guerre et la famine désolèrent tellement cette ville infortunée que, quand Totila y entra, il n'y trouva plus que cinq cents personnes de reste, d'un nombre infini de peuple qui la remplissait auparavant, et, ayant brûlé ou démoli tous les édifices, il enleva ce reste d'habitants sans en laisser un seul.

Ce ne fut pas tout ; il laissa une armée pour empêcher d'approcher des mesures de la ville et de ses ruines toutes fumantes ; c'est pourquoi les grands de Rome, les magistrats et les princes alliés, qui vinrent avec une armée, sous la conduite de Bélisaire, pour la secourir, furent contraints de voir la fumée de son embrasement, et ils demeurèrent longtemps au port de Rome sans oser en approcher ; c'est ce que rapporte l'historien Procope, qui était présent <sup>1</sup>.

Déjà sous Alaric le désastre de Rome avait été si grand que saint Jérôme nous la représente dès lors comme devenue le sépulcre de ses enfants, comme réduite par la famine à des aliments abominables, et ravagée par la faim avant que de l'être par l'épée ; de sorte qu'il ne lui restait qu'un petit nombre de ses citoyens, et que les plus riches, réduits à la mendicité, ne trouvèrent de soulagement que bien loin de leur patrie, dans la charité de leurs frères. Jamais Babylone n'éprouva rien de si affreux <sup>2</sup>.

Il fallait que les anciens Juifs sortissent de Babylone pour n'être pas enveloppés dans son supplice. Saint Jean applique à Rome cette parole, comme les autres qui ont été dites pour Babylone. Dieu en fit sortir son peuple de plusieurs manières.

<sup>1</sup> Apocal., 18.

<sup>2</sup> Procope, l. 3, c. 18. — <sup>2</sup> Epist. 16, ad Princip.

Une secrète providence en éloigna plusieurs gens de bien, et, entre autres, le Pape Innocent, « qu'elle fit sortir, dit saint Augustin, comme autrefois le juste Lot de Sodome, de peur qu'il ne vit la ruine d'un peuple livré au péché <sup>1</sup>. » Sainte Mélanie, avec plusieurs grands de Rome, en sortirent dans le même temps, par une espèce de pressentiment de la ruine de cette grande ville <sup>2</sup>. Longtemps auparavant Dieu avait mis dans le cœur, à sainte Paule et à beaucoup d'illustres Romains, de se retirer à Bethléhem avec leurs familles <sup>3</sup> ; et, en général, nous apprenons de Paul Orose qu'un grand nombre de chrétiens se retirèrent de Rome, suivant ce précepte de l'Évangile : « Quand ils vous poursuivront dans une ville, fuyez en une autre <sup>4</sup>. »

C'est que Rome ne pouvait revenir de ses erreurs et de ses faux dieux ; elle continuait à imputer aux chrétiens tous les malheurs de l'empire. La majorité du sénat était toujours idolâtre ; les temples, rouverts par Julien, n'avaient pu être refermés. Le Christianisme était regardé comme la religion particulière des empereurs et le paganisme comme celle de l'empire. « Tout était infecté, dans Rome, dit saint Ambroise, de la fumée des sacrifices impurs, et on y voyait de tous côtés les idoles qui provoquaient Dieu à jalousie <sup>5</sup>. » Enfin, dans l'année même où Rome fut prise par Alaric, le consul Tertullus, zélé idolâtre, commença sa magistrature, selon la coutume des gentils, par les vains présages des oiseaux, et, faisant valoir dans le sénat la qualité de pontife qu'il espérait bientôt avoir, voulait faire revivre avec elle toute la religion païenne <sup>6</sup>.

Ainsi l'idolâtrie était encore une fois devenue dans Rome la religion dominante, Dieu l'ayant ainsi permis pour ne point laisser douteux le sujet de ses justes vengeance. Les Goths lui servirent d'instruments. Vaincus plusieurs fois et vendus comme esclaves dans toutes les parties de l'empire, ils rendirent enfin à Rome les maux qu'ils en avaient reçus <sup>7</sup>. Ce n'est qu'alors que l'idolâtrie y fut

réellement ruinée. De là ces chants de triomphe parmi les saints.

« Et après cela j'entendis dans le ciel comme la voix éclatante d'une grande multitude, qui disait : Alleluia ! Salut, gloire et puissance à notre Dieu ! parce que ses jugements sont véritables et justes, parce qu'il a condamné la grande prostituée qui a corrompu la terre par sa prostitution, et qu'il a vengé le sang de ses serviteurs que ses mains ont répandu. Et ils dirent une seconde fois : Alleluia !

« Et la fumée de son embrasement s'élève dans les siècles des siècles.

« Et les vingt-quatre vieillards et les quatre animaux se prosternèrent et adorèrent Dieu, qui était assis sur le trône, disant : Amen ! Alleluia !

« Et il sortit du trône une voix qui dit : Louez notre Dieu, vous tous qui êtes ses serviteurs et qui le craignez, petits et grands !

« Et j'entendis comme la voix d'une grande multitude, comme la voix des grandes eaux et comme la voix de forts tonnerres, qui disaient : Alleluia ! parce que le Seigneur notre Dieu, le Tout-Puissant, règne ! Réjouissons-nous, soyons dans la joie et donnons-lui gloire, parce que les noces de l'Agneau sont venues et que son épouse s'y est préparée ! Et il lui a été donné de se vêtir d'un lin pur et éclatant ; et ce lin, ce byssus est la justice des saints.

« L'ange me dit alors : Écrivez : Heureux ceux qui sont appelés au souper des noces de l'Agneau ; et il ajouta : Ces paroles de Dieu sont véritables.

« Et je me prosternai à ses pieds pour l'adorer ; mais il me dit : Gardez-vous bien de le faire ; je suis serviteur comme vous et comme vos frères, qui ont rendu témoignage à Jésus. Adorez Dieu, car l'esprit de prophétie est le témoignage de Jésus <sup>1</sup>. »

On voit ici la consommation du principal événement de l'Apocalypse : la punition de Rome idolâtre et le démembrement de son empire en une dizaine de royaumes. Saint Jean ne nous donne point l'histoire de ces dix royaumes ou rois, sinon qu'ils feront la

<sup>1</sup> Apocal., 19, 1-10.

<sup>1</sup> August., de *Excidio Urb.*, n. 7. — <sup>2</sup> Hist. *Lausiaca*, c. 118. — <sup>3</sup> Hieron. *Epist.*, 7. — <sup>4</sup> Orose, l. 7, c. 44, 49. — <sup>5</sup> Relat. *Symm. Epist.* 31. — <sup>6</sup> Salv., l. 6. Orose, l. 7, n. 42. Zos., 6. — <sup>7</sup> Trébell. Poll., in *Claud.* Orose, l. 7, n. 37.



guerre à l'Agneau, mais que l'Agneau les vaincra par le glaive de sa parole.

Daniel nous apprend quelque chose de plus. Entre les dix cornes ou puissances qui poussent à la quatrième bête, il en a vu une qui, venue après les autres, et d'abord petite, mais grandissant à vue d'œil, en abaisse trois. Il a vu cette corne ayant des yeux, parlant superbement pour, sur ou contre le Très-Haut, faisant la guerre aux saints et prévalant sur eux, s'imaginant pouvoir changer les temps et les lois et obtenant ainsi la puissance jusqu'à un temps, deux temps et la moitié d'un temps. Après quoi se tiendra le jugement, où la puissance lui sera ôtée, en sorte qu'il soit détruit et qu'il périsse à jamais. Et l'empire, et la puissance, et la grandeur des royaumes qu'il y a sous tout le ciel sera donné au peuple des saints du Très-Haut ; et son empire est un empire éternel, et toutes les souverainetés le serviront et lui obéiront <sup>1</sup>.

Les caractères de cette corne prépondérante conviennent très-bien, et on les applique généralement aussi, à l'empire mahométan, qui, au commencement du septième siècle, l'an 622, dans l'Arabie, autrefois province romaine, s'élève petit d'abord, mais bientôt grand et formidable ; il abaisse ou même anéantit trois royaumes, celui des Perses en Asie, celui des Visigoths en Espagne, et celui des Grecs de Constantinople. Son chef, Mahomet, fait le voyant, le prophète ; il parle éloquentement de Dieu contre les idolâtres, et superbement contre Dieu en niant la divinité de son Fils ; il fait la guerre aux saints, c'est-à-dire aux chrétiens, et prévaut contre eux dans une grande partie de la terre ; il s' imagine pouvoir changer les lois et les temps ou la manière de les compter ; à la loi de Moïse et à la loi de Jésus-Christ il substitue l'Alcoran. Il aura ainsi la puissance jusqu'à un temps, deux temps et la moitié d'un temps, c'est-à-dire trois ans et demi ou quarante-deux mois, ou douze cent soixante jours ; nombre mystérieux que nous avons vu revenir plus d'une fois dans l'Apocalypse.

En prenant, avec les interprètes, un an pour un jour, la durée de l'empire anti-

chrétien serait de douze cent soixante ans. Comme le mahométisme a commencé en 622, il finirait donc en 1882.

On pourrait même, ainsi que déjà nous l'avons remarqué, découvrir dans cette durée comme trois périodes : une première d'accroissement, une seconde de lutte, une troisième de décadence correspondantes toutes trois à ces paroles prophétiques : un temps, deux temps et la moitié d'un temps.

Pendant un temps, douze mois d'années, ou trois cent soixante ans, depuis 622 jusqu'en 982, vers la fin du dixième siècle, le mahométisme triomphe presque partout sans beaucoup d'obstacles. Pendant deux temps, deux ans d'années, ou sept cent vingt ans, depuis la fin du dixième siècle, où les chrétiens d'Espagne commencèrent à repousser les mahométans et firent naître les croisades, jusqu'à la fin du dix-septième siècle, il y eut lutte à peu près égale entre le mahométisme et la chrétienté. Depuis la fin du dix-septième siècle, où Charles de Lorraine et Sobieski de Pologne, achevant ce que Pie V avait commencé à la journée de Lépante, brisèrent tout à fait la prépondérance des sultans, le mahométisme est en décadence. Enfin il est non-seulement possible, mais très-probable, qu'à dater de cette dernière époque, le commencement du dix-huitième siècle, après la moitié d'un temps, six mois d'années, ou cent quatre-vingts ans, vers 1882, ce serait fait de cet empire antichrétien. Enfin se tiendra le jugement.

Nous avons vu le Très-Haut, avec ses vail-lants et ses saints, juger le roi de Babylone ; nous le voyons pareillement, dans l'Apocalypse, juger, avec les anges et les saints, Rome idolâtre et ivre du sang des martyrs ; ici Daniel nous le montre jugeant l'empire antichrétien.

Lorsque la sentence contre Rome idolâtre s'exécuta par les Barbares, la puissance fut donnée aux saints du Très-Haut, aux chrétiens, qui formèrent dès lors de nouveaux royaumes, un nouveau genre humain, nommé chrétienté. Lorsque la sentence finale s'exécutera contre l'empire antichrétien de Mahomet, alors sera donnée au peuple des saints la souveraineté, la puissance, la gran-

<sup>1</sup> Dan., 7.

deur de tous les royaumes qui sont sous le ciel.

C'est peut-être de cette nouvelle victoire du Christ que parle saint Jean lorsqu'il dit : « Et je vis le ciel ouvert, et voilà un cheval blanc ; celui qui était dessus s'appelait le Fidèle et le Vérable, qui juge et qui combat avec justice. Ses yeux étaient comme une flamme de feu ; il avait plusieurs diadèmes sur la tête, et un nom écrit que nul ne connaît que lui. Et il était vêtu d'une robe teinte de sang, et il s'appelle le Verbe de Dieu. Et les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs. Et il sortait de sa bouche un glaive à deux tranchants pour frapper les nations, car il les gouvernera avec un sceptre de fer ; et c'est lui qui foule la cuve du vin de la fureur et de la colère de Dieu tout-puissant. Et il porte écrit sur son vêtement et sur sa cuisse : Le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs.

« Et je vis un ange debout dans le soleil, qui cria à haute voix, disant à tous les oiseaux qui volaient au milieu de l'air : Venez et assemblez-vous au grand souper de Dieu, pour manger la chair des rois, et la chair des officiers de guerre, et la chair des forts, et la chair des chevaux et des cavaliers, et la chair de tous les hommes libres et esclaves, petits et grands.

« Et je vis la bête, et les rois de la terre, et leurs armées rassemblées pour faire la guerre à Celui qui était monté sur le cheval et à son armée ; mais la bête fut prise, et avec elle le faux prophète qui avait fait les prodiges en sa présence, par lesquels il avait séduit ceux qui avaient reçu le caractère de la bête et qui avaient adoré son image ; et tous deux furent jetés vivants dans l'étang rempli de feu et de soufre. Et les autres furent tués par l'épée qui sortait de la bouche de Celui qui était monté sur le cheval ; et tous les oiseaux du ciel se rassasièrent de leurs chairs<sup>1</sup>. »

On voit ici encore la bête ou la souveraineté idolâtre et le faux prophète ou la fausse sagesse. Il n'est rien dont l'ancienne Rome fût plus idolâtre que d'elle-même ; elle se faisait adorer, elle faisait adorer son image

ou ses empereurs, elle faisait adorer les dieux qu'elle reconnaissait et ne voulait pas qu'on en adorât d'autres. Cette arrogance a passé plus ou moins dans ses dix cornes, dans cette dizaine de souverainetés entre lesquelles s'est démembrée la sienne.

Même les empereurs chrétiens de Constantinople ont pris longtemps des titres équivalents à celui de divinité. Les rois barbares ont reconnu avec peine une autre loi, c'est-à-dire, au fond, une autre divinité que leur volonté et leur force. Très-souvent les uns et les autres prétendaient, comme les Césars de Rome idolâtre, faire les souverains pontifes, si ce n'est pas les dieux ; plus d'une fois l'Église en a eu autant à souffrir que des empereurs païens.

La fausse sagesse, une jurisprudence antichrétienne, une philosophie athée sont venues, interprétant à leur gré le droit romain, le droit de Rome païenne, le droit de la bête. En conséquence, depuis plusieurs siècles, la souveraineté politique s'est déclarée indépendante de la religion et de la morale enseignée et interprétée par l'Église, et plus d'une fois l'on a vu cette souveraineté, soit entre les mains d'un seul, soit entre les mains de plusieurs, persécuter l'Église de Dieu, en ces derniers temps, avec autant de fureur et de malice qu'autrefois les Galérius et les Julien. Nous revoyons ainsi en quelque sorte la bête et le faux prophète.

On peut entendre maintenant que, à la chute de l'empire antichrétien de Mahomet, le Fils de Dieu, qui a déjà plusieurs diadèmes sur la tête, la marque de plusieurs royaumes qui lui sont soumis, achèvera de vaincre les restes politiques de la bête et de son faux prophète et précipitera l'un et l'autre dans l'étang de feu. Peut-être qu'alors aussi s'accomplira d'une manière particulière ce qu'ajoute saint Jean.

« Et je vis un ange descendant du ciel, ayant la clef de l'abîme et une grande chaîne en sa main. Et il prit le dragon, l'ancien serpent, qui est le diable et Satan, et il le lia pour mille ans ; et il le précipita dans l'abîme, et il l'y enferma, et il mit le sceau sur lui, afin qu'il ne séduisît plus les nations jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis, après

<sup>1</sup> Apocal., 19, 11-22.



lesquels il faut qu'il soit délié pour un peu de temps.

« Et je vis aussi des trônes et ceux qui s'assirent dessus; et la puissance de juger leur fut donnée; et les âmes de ceux qui ont eu la tête coupée pour avoir rendu témoignage à Jésus et pour la parole de Dieu, et qui n'ont point adoré la bête, ni son image, ni reçu son caractère sur leur front ou dans leurs mains; et ils ont vécu et régné mille ans avec Jésus-Christ. Les autres morts n'ont pas vécu jusqu'à ce que les mille ans soient accomplis. C'est ici la première résurrection. Heureux et saint est celui qui a part à la première résurrection ! La seconde mort n'aura point de pouvoir sur eux ; mais ils seront sacrificateurs de Dieu et de Jésus-Christ, et ils régneront avec lui pendant mille ans<sup>1</sup>. »

Nous avons vu plus haut que le dragon ou Satan, après avoir vainement poursuivi la femme mystérieuse ou l'Église, lorsqu'elle s'enfuit au désert, s'en alla ailleurs faire la guerre aux autres enfants de la femme, qui gardaient les commandements de Dieu et rendaient témoignage à Jésus-Christ. Et l'histoire nous a montré effectivement, après les persécutions de l'empire romain, une violente persécution en Perse. Il n'est pas dit que le dragon soit revenu de là. On peut donc croire que, chassé de Rome, où était son trône et sa cour, il se soit retiré en Asie. Et, de fait, nous voyons sa domination, l'idolâtrie, l'erreur, avoir le dessus dans ce grand continent. Il se peut donc qu'après avoir détruit l'empire antichrétien de Mahomet le Fils de Dieu achève aussi de détruire les restes de l'idolâtrie dans toute la terre, et que le dragon, qui en est l'auteur, soit enchaîné dans l'abîme pendant mille ans, c'est-à-dire pendant une suite considérable de siècles.

Il se peut que, l'univers devenant tout entier chrétien et catholique, Jésus-Christ y règne partout avec ses saints et ses martyrs, comme déjà il règne avec eux dans une bonne partie. Ce règne des martyrs avec Jésus-Christ consiste en deux choses : premièrement dans la gloire qu'ils ont au ciel avec Jésus-Christ, qui les y fait ses assesseurs, et

secondement dans la manifestation de cette gloire sur la terre, par les grands et justes honneurs qu'on leur rend dans l'Église, et par les miracles infinis dont Dieu les honore, même à la vue de leurs ennemis, c'est-à-dire des infidèles qui les avaient méprisés. C'est la première résurrection, dit saint Jean ; résurrection à la gloire, mais qui ne regarde pas encore les corps ; car on n'y voit encore, sur le trône avec Jésus-Christ, que les âmes des martyrs. Il se peut donc que, depuis la destruction de l'empire mahométan jusque vers la fin des siècles, il y ait une longue période de triomphe et de paix pour l'Église.

« Et, après que les mille ans seront accomplis, Satan sera délié ; il sortira de sa prison, et il séduira les nations qui sont aux quatre coins du monde, Gog et Magog ; et il les assemblera au combat, et leur nombre égalera celui du sable de la mer.

« Et ils s'avancèrent sur l'étendue de la terre, et ils environnèrent le camp des saints et la ville bien-aimée.

« Mais le feu de Dieu descendit du ciel et les dévora ; et le diable qui les séduisait fut précipité dans l'étang de feu et de soufre, où la bête et le faux prophète seront tourmentés nuit et jour dans les siècles des siècles<sup>1</sup>. »

Tout le monde voit ici la dernière séduction et la dernière persécution, celle de l'Antechrist, de cet homme de péché, vers la fin des siècles ; où Satan, plus déchainé que jamais, exercera sans bornes sa séduction par des moyens inouis jusqu'alors. Le camp des saints, la ville bien-aimée, c'est l'Église, que Satan, suivi de tous les idolâtres, hérétiques et impies, attaquera avec un nouvel acharnement. Mais le feu du ciel les consumera. Alors, sans doute, s'accomplira à la lettre ce que dit saint Pierre, que les cieux et la terre d'à présent sont réservés pour être brûlés par le feu au jour du jugement, lorsque les impies périront<sup>2</sup> ; comme aussi ce que dit saint Paul, que le Seigneur détruira le méchant ou l'Antechrist par la gloire de son avènement<sup>3</sup>. Les paroles suivantes de l'Apocalypse s'y accordent.

« Et je vis un grand trône blanc, et quel-

Apocal., 20, 1-6.

<sup>1</sup> Apocal., 20, 7-10. — <sup>2</sup> 2 Pierre, 3, 7. — <sup>3</sup> 2 Thess., 2, 8.

qu'un assis dessus, devant la face duquel s'enfuirent la terre et le ciel; et leur place même ne se trouva plus.

« Et je vis les morts, grands et petits, debout devant le trône; et des livres furent ouverts; et un autre livre, qui est le livre de vie, fut encore ouvert; et les morts furent jugés, sur ce qui était écrit dans ces livres, selon leurs œuvres.

« Et la mer rendit ceux qui étaient morts dans ses eaux; la mort et l'enfer rendirent aussi leurs morts, et chacun fut jugé selon ses œuvres.

« Et la mort et l'enfer furent précipités dans l'étang de feu. Celle-ci est la seconde mort.

« Et quiconque ne se trouva pas écrit dans le livre de vie fut jeté dans l'étang de feu <sup>1</sup>. »

On voit ici distinctement la résurrection générale des corps et le jugement universel et final. Ce ne sont plus seulement des âmes qui ressuscitent à la gloire, comme tout à l'heure, mais des corps, puisqu'il y en a qui sortent de la mer. Ce n'est plus un jugement particulier sur Babylone, sur Rome idolâtre, sur le monde païen, mais un jugement universel sur tous les morts. Ce jugement sera la consommation de toutes choses.

« Et je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus.

« Et moi, Jean, je vis descendre du ciel la cité sainte, la nouvelle Jérusalem, qui venait de Dieu, parée comme une épouse pour son époux.

« Et j'entendis une grande voix sortie du trône, disant : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes ! Et il demeurera avec eux, et ils seront son peuple, et lui-même, Dieu avec eux, sera leur Dieu ! Et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux, et la mort ne sera plus, ni le deuil, ni les cris, ni la douleur, parce que les premières choses sont passées !

« Et Celui qui était assis sur le trône dit : Voilà que je fais toutes choses nouvelles !

« Et il me dit : Écris ; car ces paroles sont très-certaines et très-véritables.

« Il me dit encore : C'en est fait ! Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin. Je donnerai gratuitement à boire de la fontaine d'eau vive à celui qui a soif. Celui qui vaincra héritera de toutes ces choses, et je serai son Dieu, et il sera mon fils. Mais, pour les timides, les incrédules, les exécrables, les homicides, les fornicateurs, les empoisonneurs, les idolâtres et tous les menteurs, ils auront leur part dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort.

« Il vint alors un des sept anges qui tenaient les sept coupes pleines des sept dernières plaies; il me parla et il me dit : Venez, et je vous montrerai l'épouse, qui est la femme de l'Agneau.

« Et il me transporta en esprit sur une montagne grande et haute; et il me montra la grande cité, la sainte Jérusalem qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, et elle avait la gloire de Dieu ! Et sa lumière était semblable à la pierre la plus précieuse, telle qu'une pierre de jaspe transparente comme du cristal. Et elle avait une muraille grande et haute, et douze portes, et douze anges aux portes, et des noms écrits, qui étaient les noms des douze tribus des enfants d'Israël. Trois de ces portes à l'orient, trois au septentrion, trois au midi et trois à l'occident. Et la muraille de la ville avait douze fondements, et sur eux les douze noms des douze apôtres de l'Agneau.

« Et celui qui me parlait avait une canne d'or pour mesurer la ville, les portes et la muraille.

« Et la ville était bâtie en carré, aussi longue que large.

« Et il mesura la ville avec sa canne d'or, jusqu'à l'étendue de douze mille stades; et sa longueur, sa largeur et sa hauteur sont égales. Et il mesura ainsi la muraille, qui était de cent quarante-quatre coudées de mesure d'homme, qui était celle de l'ange. Et la muraille était bâtie de pierre de jaspe; mais la ville était d'un or pur, semblable à du verre très-pur.

« Et les fondements de la muraille de la ville étaient ornés de toutes sortes de pierres précieuses. Le premier fondement était de jaspe, le second de saphir, le troisième de

<sup>1</sup> Apocal., 20, 11-15.



calcédoine, le quatrième d'émeraude, le cinquième de sardonix, le sixième de sardoine, le septième de chrysolithe, le huitième de béryl, le neuvième de topaze, le dixième de chrysoprase, le onzième d'hyacinthe, le douzième d'améthyste.

« Et ses douze portes étaient douze perles, et chaque porte était faite de chaque perle ; et la place de la ville était d'un or pur comme du verre transparent.

« Et je ne vis point de temple dans la ville, parce que le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau en est le temple.

« Et la ville n'a pas besoin du soleil ni de la lune pour l'éclairer, parce que la gloire de Dieu l'éclaire et que l'Agneau en est la lampe. Les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre y apporteront leur gloire et leur honneur. Et ses portes ne se fermeront point chaque jour, car il n'y aura point de nuit en ce lieu. Et on y apportera la gloire et l'honneur des nations. Il n'y entrera rien de souillé, ni aucun de ceux qui commettent l'abomination et le mensonge, mais ceux-là seulement qui sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau <sup>1</sup>.

« Et il me montra le fleuve pur de l'eau de la vie, limpide comme le cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau.

« Au milieu de la place de la ville, sur les deux rivages du fleuve, était l'arbre de vie, qui porte douze fruits et donne son fruit chaque mois ; et les feuilles de l'arbre sont pour guérir les nations.

« Il n'y aura plus là aucune malédiction ; mais le trône de Dieu et de l'Agneau y sera, et ses serviteurs le serviront. Et ils verront sa face, et ils auront son nom écrit sur leurs fronts.

« Et là il n'y aura plus de nuit ; et ils n'auront pas besoin de lampes, ni de la lumière du soleil, parce que le Seigneur les éclairera, et ils régneront dans les siècles des siècles <sup>2</sup>. »

Admirable tableau du renouvellement et de la glorification de toutes choses en Jésus-Christ ! Tout a été créé par lui, tout est restauré par lui. Dieu et homme, il réunit en sa

personne la divinité et l'humanité, et dans l'humanité la créature spirituelle et la créature corporelle. Il est l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le principe et la fin. La gloire qu'il communique à ses élus se répand sur toute la création. Il ressuscite le premier avec un corps glorieux ; ses élus ressuscitent comme lui ; la nature entière ressuscite glorieuse avec ses élus. C'est un nouveau ciel, c'est une nouvelle terre. Toutes les figures se transforment en ineffable réalité.

Le tabernacle de Moïse, c'est l'univers transfiguré, renouvelé, glorifié, où Dieu habite avec ses enfants comme sous une tente. C'est Jérusalem, mais Jérusalem toute céleste ; ce sont les douze apôtres, ce sont les douze tribus d'Israël, ce sont les nations et leurs rois fidèles au Christ. C'est l'or, ce sont les pierres précieuses, mais transformées en quelque chose d'infiniment plus précieux encore. C'est le paradis, avec son fleuve de vie et avec son arbre de vie ; mais il n'est pas défendu d'en manger ou d'en boire, mais il n'y a plus de malédiction, plus de mort. Adam ne craint plus de paraître devant Dieu, il le voit face à face ; toutes les larmes sont essuyées ; ce sont les noces de l'Agneau, l'union parfaite de Dieu avec la nature humaine, figurée par l'union d'Adam et d'Eve. Dieu avait planté de sa main le paradis terrestre, il avait allumé le soleil pour présider au jour et la lune pour présider à la nuit ; mais alors lui-même sera le soleil, lui-même le jour, lui-même le temple, lui-même tout en tous. « Toute la création, nous dit saint Paul, soupire après cette révélation de gloire <sup>1</sup>. » Que ne doit donc pas faire le chrétien ! Mais revenons aux dernières paroles de saint Jean.

« Et il me dit : Ces paroles sont très-certaines et véritables, et le Seigneur, le Dieu des esprits, des prophètes, a envoyé son ange pour découvrir à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt.

« Et voilà que je viens promptement. Heureux celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre !

<sup>1</sup> Apocal., 21. — <sup>2</sup> Ibid., 22, 1-5.

<sup>1</sup> Rom., 8, 22.

« C'est moi, Jean, qui ai entendu et qui ai vu ces choses. Et, après les avoir entendues et les avoir vues, je me jetai aux pieds de l'ange qui me les montrait, pour l'adorer ; mais il me dit : Gardez-vous de le faire ; car je suis serviteur comme vous, et comme vos frères les prophètes, et comme ceux qui gardent les paroles de ce livre. Adorez Dieu.

« Il me dit ensuite : Ne scellez point les paroles de la prophétie de ce livre, car le temps est proche. Que celui qui commet l'injustice la commette encore ; que celui qui est souillé se souille encore ; que celui qui est juste devienne plus juste encore ; que celui qui est saint se sanctifie encore. Voilà que je viens promptement, et j'aurai ma récompense avec moi pour rendre à chacun selon ses œuvres. Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin. Heureux ceux qui lavent leurs vêtements dans le sang de l'Agneau, afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie et qu'ils entrent dans la ville par les portes ! Loin d'ici les chiens, les empoisonneurs, les impudiques, les homicides, les idolâtres, et quiconque aime et fait le mensonge. Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses dans les Églises. Je suis le rejeton et le Fils de David, l'étoile brillante, l'étoile du matin.

« L'Esprit et l'épouse disent : Venez ! Que celui qui écoute dise : Venez ! Que celui qui a soif vienne ! Et que celui qui le désire reçoive gratuitement l'eau de la vie !

« Mais je proteste à tous ceux qui entendent les paroles de la prophétie de ce livre que, si quelqu'un y ajoute, Dieu le frappera des plaies qui sont écrites dans ce livre, et que, si quelqu'un retranche quelque parole du livre de cette prophétie, Dieu l'effacera du livre de vie et l'exclura de la sainte cité, et lui ôtera sa part des promesses qui sont écrites dans ce livre.

« Celui qui rend témoignage de ces choses dit : Oui, je viendrai bientôt. Amen ! Venez, Seigneur Jésus !

« Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous. Amen ! »

Voilà comment saint Jean termine son Apocalypse, qui termine elle-même le recueil des livres saints. Amen ! Venez, Seigneur Jésus ! L'Église, son épouse, et l'âme fidèle ne cessent de l'inviter et de désirer son royaume. Admirable conclusion de l'Écriture qui commence à la création du monde et finit à la consommation du règne de Dieu, qui est aussi appelée la nouvelle création.

Cependant Domitien, qui avait relégué à Patmos l'apôtre prophète, reçut enfin la peine de ses crimes. Il s'était rendu si odieux et si cruel que ses propres affranchis, ses propres officiers, et jusqu'à sa femme, conspirèrent contre lui et le tuèrent en la quarante-cinquième année de son âge, quinzième de son règne, le 18 septembre de l'an 96. Il eut pour successeur Nerva, qui était âgé de plus de soixante-dix ans, adopta Trajan et mourut après moins de deux ans de règne. Le sénat ayant cassé tous les décrets de Domitien, les bannis eurent la liberté de revenir chez eux ; saint Jean fut du nombre.

De retour en Asie il s'appliqua de nouveau à prendre un soin particulier de ces Églises que, de l'île de Patmos, il avait instruites par ses lettres, au nom du Fils de Dieu.

Sa demeure ordinaire était Éphèse. De là il faisait souvent des courses dans les provinces voisines, soit pour instituer des évêques, soit pour y ériger et régler des Églises entières, soit pour admettre dans le clergé ceux qu'il en jugeait dignes.

Dans une de ces villes peu éloignée d'Éphèse, après avoir consolé les frères par ses discours, l'apôtre aperçut un jeune homme d'une grande taille, d'une physionomie intéressante, d'un naturel ardent. Se retournant vers l'évêque qu'il venait d'ordonner : « Je vous recommande celui-ci, dit-il, je vous le recommande instamment, en présence de toute l'Église et en prenant à témoin Jésus-Christ. » L'évêque promit d'en avoir grand soin ; de son côté, jusqu'à son départ pour Éphèse, Jean ne cessa de l'y engager de la manière la plus pressante.

Ayant donc pris le jeune homme chez lui, l'évêque ne négligea rien pour le bien élever jusqu'à ce qu'il le vit disposé au saint baptême. Après l'avoir baptisé il crut n'avoir

<sup>1</sup> Apocal., 22, 6-21.



plus rien à craindre et se relâcha peu à peu de son ancienne vigilance. Laissé trop tôt à lui-même, l'autre se voit fréquenté de quelques jeunes gens de son âge, oisifs et adonnés à toute espèce de désordre. Ils l'attirent d'abord par de grands repas, ensuite lui persuadent de sortir de nuit avec eux pour dépouiller les passants ; enfin ils l'engagent à des actions plus coupables encore. Il s'habitua ainsi chaque jour davantage à mal faire, et, tel qu'un cheval vigoureux et sans frein, jeté une fois hors du droit sentier, plus il était d'un naturel généreux, plus il courait avec impétuosité au précipice. Désespérant enfin de son salut, il ne mit plus de bornes à ses excès, mais se fit une ambition de l'emporter sur tous ses compagnons de débauche. En ayant donc fait une bande de voleurs et s'étant déclaré leur chef, il les surpassait tous en crimes de tout genre.

Cependant, l'apôtre revint dans la même ville. Après avoir terminé les affaires pour lesquelles il avait été demandé : « Or sus, dit-il à l'évêque, rendez-moi le dépôt que Jésus-Christ et moi vous avons confié en présence de l'Église. » L'évêque demeura surpris, croyant qu'il lui parlait d'un dépôt d'argent. Mais quand l'apôtre eut ajouté : « C'est le jeune homme que je redemande, c'est l'âme de notre frère. — Hélas ! répondit-il en baissant les yeux et en pleurant, il est mort ! — Et comment ? » répliqua l'apôtre, et de quelle mort ? — Il est mort à Dieu, dit l'évêque ; il est devenu un méchant, un perdu, un voleur ; au lieu de l'église il tient la montagne avec une troupe de scélérats comme lui. »

A ces mots le saint vieillard déchira ses vêtements, poussa un grand cri et se frappa la tête, en disant : « Le beau gardien que j'ai laissé à l'âme de mon frère ! Mais à l'instant même qu'on me donne un cheval, avec un homme pour me servir de guide. » Et aussitôt il sortit de l'église, vêtu comme il était, et se mit en route.

Arrivé sur les lieux il fut arrêté par les voleurs qui étaient en sentinelle, et, sur ses propres instances, conduit à leur capitaine, qu'il trouva tout armé. Mais à peine celui-ci eut-il reconnu Jean qu'il se mit à fuir de honte. Le saint courut après lui de toutes ses

forces, sans penser à son grand âge, et criait de moment à autre : « Pourquoi, mon fils, pourquoi fuyez-vous votre père, vieillard sans armes ? O mon fils, ayez pitié de moi ! Ne craignez point ; vous pouvez encore espérer le salut. Moi-même je satisferai pour vous à Jésus-Christ ; je souffrirai volontiers pour vous la mort, comme le Seigneur l'a soufferte pour nous. Je donnerai mon âme pour la vôtre. Arrêtez seulement ; c'est Jésus-Christ qui m'envoie. »

A ces mots le jeune homme s'arrête, regardant à terre ; puis, ayant jeté ses armes, il commence à trembler et à pleurer amèrement ; il embrasse tendrement le saint vieillard, lui criant pardon au milieu des gémissements et des sanglots ; il expie ses malheurs par un baptême de larmes ; cependant il cache sa main droite. L'apôtre le rassure, lui proteste avec serment qu'il lui a obtenu du Sauveur son pardon, tombe en prières à ses genoux, lui baise la main droite comme purifiée de ses meurtres par la pénitence et le ramène à l'Église. Là il fait de fréquentes prières pour lui, jeûne avec lui continuellement, adoucit son esprit par des paroles pleines de tendresse, et ne le quitte qu'après l'avoir rendu à l'Église, qu'après en avoir fait pour tous un grand exemple de sincère pénitence et un miracle de résurrection spirituelle<sup>1</sup>.

Saint Jean fit plusieurs miracles à Éphèse ; entre autres il ressuscita un mort. Portant sa vigilance sur tout, il déposa un prêtre d'Asie convaincu d'avoir fausement publié, sous le nom de saint Paul, la relation de ses voyages avec sainte Thècle, quoiqu'il dit avoir eu l'intention d'honorer l'apôtre par cette imposture. Enfin il était fort avancé en âge et avait plus de quatre-vingt-dix ans lorsqu'il écrivit son Évangile. Il ne s'y décida qu'avec peine ; car les premiers chrétiens aimaient mieux pratiquer les maximes de l'Évangile que les écrire. Mais, en ayant été prié par la plupart des évêques d'Asie et par les députations d'un grand nombre d'Églises, il ordonna des jeûnes et des prières publiques, et prononça les premières paroles : *Dans le principe était*

<sup>1</sup> Eusèbe, 1. 3, c. 20 et 23.

*le Verbe*, au sortir d'une profonde révélation. Son dessein fut de rapporter plusieurs actions du Sauveur dont les autres évangélistes n'avaient pas parlé, de nous transmettre ses discours dont les autres n'avaient écrit qu'une petite partie, enfin de réfuter les hérétiques, dont les uns niaient la divinité de Jésus-Christ, les autres la réalité de sa chair. Il les réfute encore plus dans ses lettres, surtout dans la première, qui est comme un abrégé de son Évangile. Elle commence d'une manière semblable.

« Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons regardé avec attention, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie (car la vie s'est rendue visible, et nous l'avons vue, et nous rendons témoignage, et nous vous annonçons cette vie éternelle, qui était chez le Père et qui s'est manifestée à nous) ; ce que nous avons vu, et ce que nous avons entendu, c'est là ce que nous vous annonçons, afin que vous aussi vous ayez une société commune avec nous, et que notre société soit avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. Et nous vous l'écrivons afin que votre joie soit complète <sup>1</sup>. »

Les hérétiques inventaient de doctes fables ; les apôtres attestaient ce qu'ils avaient ouï de leurs oreilles, vu de leurs yeux et touché de leurs mains ; le sommaire de leur prédication est le Verbe de vie qui dès le commencement était dans le Père, mais qui s'est rendu visible dans son incarnation. C'est sur ce fondement qu'ils élèvent tout l'édifice de la foi et de la morale chrétienne.

« Quiconque croit que Jésus est le Christ est né de Dieu, et quiconque aime Celui qui a engendré aime aussi Celui qui a été engendré de lui. Nous connaissons que nous aimons les enfants de Dieu quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements ; car l'amour que nous avons pour Dieu, c'est de garder ses commandements, et ses commandements ne sont point pénibles ; car tous ceux qui sont nés de Dieu sont vainqueurs du monde, et la victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi. Qui est celui qui est

victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ?

« C'est ce même Jésus-Christ qui est venu avec l'eau et le sang ; non avec l'eau seulement, mais avec l'eau et le sang. Et c'est l'Esprit qui rend témoignage que Jésus-Christ est la vérité.

« Car il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Verbe et le Saint-Esprit ; et ces trois sont une même chose. Et il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre : l'esprit, l'eau et le sang ; et ces trois sont une même chose (ou mieux, suivant le grec, pour une même chose). Si nous recevons le témoignage des hommes, celui de Dieu est plus grand. Or c'est Dieu même qui a rendu ce témoignage de son Fils. Celui qui croit au Fils de Dieu a dans soi-même le témoignage de Dieu ; celui qui ne croit point au Fils fait Dieu menteur, parce qu'il ne croit pas au témoignage que Dieu a rendu de son Fils. Or ce témoignage est que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. Qui a le Fils a la vie ; quin'a point le Fils n'a point la vie. Je vous ai écrit ceci, à vous qui croyez au nom du Fils de Dieu, afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle et que vous croyiez au nom du Fils de Dieu <sup>1</sup>. »

Comme on le voit, saint Jean s'applique, dans chaque mot, pour ainsi dire, à insinuer la foi en Jésus-Christ, comme l'unique auteur du salut. C'est lui qui est venu avec l'eau du baptême, figurée par l'eau qui a coulé de son côté sur la croix ; il est venu encore avec le sang qu'il a versé pour ôter les péchés du monde. Trois témoins du ciel lui ont rendu témoignage : le Père, en le déclarant son Fils et au Jourdain et au Tabor ; le Verbe éternel, par ses discours et ses miracles, et par la communication manifeste de sa divinité à son humanité ; l'Esprit-Saint, par les patriarches, par Moïse, par David, par les prophètes, par Siméon, par Jean-Baptiste, par sa descente visible sur lui en son baptême, par les dons qu'il répandit sur les apôtres. Et ces trois sont une même chose. Paroles admirables que nous voyons citées, dès le troisième siècle, par saint Cyprien, et, au cinquième, par saint

<sup>1</sup> 1 Jean, 1, 1-4.

<sup>1</sup> 1 Jean, 5, 1-13.



Fulgence et quatre cents évêques d'Afrique, pour établir, contre les Ariens, le mystère de la sainte Trinité, le mystère d'un seul Dieu en trois personnes <sup>1</sup>. Ces trois témoins attestent, du haut du ciel, la divinité de Jésus-Christ.

Saint Jean en cite trois autres pour prouver son humanité : l'esprit qu'il remit entre les mains de son Père ; l'eau qu'il versa de ses yeux, par ses larmes, et de son côté percé après sa mort ; enfin le sang qu'il versa dans sa circoncision et surtout à la croix. Ces trois témoins s'accordent en une même chose, à prouver qu'il était vraiment homme.

Voici comment saint Jean parle des hérétiques qui niaient l'une ou l'autre de ces vérités.

« Mes petits enfants, c'est ici la dernière heure, et, comme vous avez ouï dire que l'Antechrist doit venir, maintenant déjà il y a plusieurs antechrists ; ce qui nous fait connaître que la dernière heure approche. Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas de nous ; car, s'ils eussent été de nous, ils seraient demeurés avec nous, mais afin qu'on reconnût que tous ne sont pas de nous. Mais vous, vous avez reçu l'onction du Saint et vous connaissez tout. Je ne vous ai pas écrit comme à des hommes qui ignorent la vérité, mais comme à des hommes qui la connaissent et qui savent que nul mensonge ne vient de la vérité. Qui est-ce qui est menteur, sinon celui qui nie que Jésus soit le Christ ? Celui-là est un antechrist qui nie le Père et le Fils. Quiconque nie le Fils ne reconnaît point le Père, et quiconque confesse le Fils reconnaît aussi le Père. Faites donc en sorte que ce que vous avez appris dès le commencement demeure toujours en vous. Si ce que vous avez appris dès le commencement demeure en vous, vous demeurerez aussi dans le Fils et dans le Père ; et c'est ce que lui-même nous a promis en nous promettant la vie éternelle. Voilà ce que j'ai cru devoir vous écrire sur ceux qui vous séduisent <sup>2</sup>.

« Mes bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez si les esprits sont de Dieu ;

car il est venu beaucoup de faux prophètes dans le monde. Voici en quoi l'on reconnaît qu'un esprit est de Dieu : tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans une chair véritable est de Dieu, et tout esprit qui ne confesse pas que Jésus-Christ est venu dans la chair n'est point de Dieu ; c'est un esprit de l'Antechrist, dont vous avez ouï dire qu'il doit venir ; et maintenant déjà il est dans le monde.

« Mes petits enfants, vous les avez vaincus, vous qui êtes de Dieu, parce que Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde. Ils sont du monde, c'est pourquoi ils parlent le langage du monde ; mais nous nous sommes de Dieu. Celui qui connaît Dieu nous écoute ; celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute point. C'est à cela que nous connaissons l'Esprit de vérité et l'esprit d'erreur <sup>1</sup>. »

De cette foi parfaite en Jésus-Christ le disciple bien-aimé fait jaillir à chaque instant le grand précepte de la charité.

« Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car l'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu, et il connaît Dieu. Qui n'aime point ne connaît pas Dieu, car Dieu est amour. Dieu a fait paraître son amour envers nous en ce qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde afin que nous vivions par lui. Et cet amour consiste en ce que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais que c'est lui qui nous a aimés le premier, et qui a envoyé son Fils pour être la victime de propitiation pour nos péchés. Mes bien-aimés, si Dieu nous a aimés ainsi, nous devons aussi, nous, nous aimer les uns les autres <sup>2</sup>.

« Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur ; car comment celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, peut-il aimer Dieu, qu'il ne voit pas ? Et c'est de Dieu même que nous avons reçu ce commandement : Que celui qui aime Dieu aime aussi son frère <sup>3</sup> ! »

C'est de cet amour que sortira la gloire éternelle.

« Considérez quel amour le Père a eu pour nous, de vouloir que nous soyons appelés et

<sup>1</sup> S. Cyr., *Epist. ad Jub. S. Fulg., de Trin.*, c. 4. Victor Vit., l. 3, *de Persec. Vandal.* — <sup>2</sup> 1 Jean, 2, 18-26.

<sup>1</sup> 1 Jean, 4, 1-6. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 2, 7-11. — <sup>3</sup> *Ibid.*, 20 et 21.

que nous soyons en effet enfants de Dieu ! C'est pourquoi le monde ne nous connaît point parce qu'il ne connaît pas Dieu. Mes bien-aimés, nous sommes dès maintenant enfants de Dieu, mais ce que nous serons un jour ne paraît pas encore. Mais nous savons que, quand cela paraîtra, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est ! »

L'apôtre termine ainsi son épître : « Nous savons encore que le Fils de Dieu est venu, et qu'il nous a donné l'intelligence, afin que nous connaissions le vrai Dieu et que nous soyons dans le Vritable, dans son Fils Jésus-Christ. C'est lui qui est le vrai Dieu et la vie éternelle. Mes petits enfants, gardez-vous des idoles. Amen ! »

Cette lettre est citée par plusieurs anciens sous le nom d'épître aux Parthes. Ces peuples, qui disputaient alors aux Romains l'empire du monde, tenaient une grande étendue de pays, qui comprenait la Perse, tout ce qui se trouve entre le Tigre et l'Inde, et peut-être même la Chine. Il y avait un grand nombre de Juifs répandus sous la domination de ce grand peuple. On voit même, dans les Actes, que les Juifs qui en venaient pour célébrer la Pâque à Jérusalem y sont nommés les premiers. Dès lors plusieurs d'entre eux se firent chrétiens ; ils eurent pour imitateurs un bon nombre de Parthes indigènes, comme nous le voyons dans les martyrs de Perse. Il est même possible que saint Jean y ait été prêcher la foi. Si la lettre ne porte en tête ni le nom ni le titre de l'apôtre, c'est peut-être à cause de la guerre entre les Parthes et les Romains, et pour n'éveiller aucun soupçon dans le cas qu'elle vint à tomber entre leurs mains. Lorsqu'après avoir dit que Jésus-Christ est le Dieu véritable il ajoute : « Gardez-vous des idoles, » on peut entendre non-seulement les idoles matérielles de métal, de pierre ou de bois, mais surtout les idoles intellectuelles, les fausses idées que les hérétiques antichrétiens, en particulier les mages, se formaient du vrai Dieu.

Outre cette lettre générale saint Jean en écrivit encore deux autres petites à des amis particuliers ; on y retrouve la même pensée,

le même langage. L'une est adressée à une mère de famille.

« J'ai eu une grande joie, lui dit-il, de voir que quelques-uns de vos enfants marchent dans la vérité, selon le commandement que nous avons reçu du Père. Et maintenant je vous prie, non pas comme vous écrivant un commandement nouveau, mais le même que nous avons reçu dès le commencement, c'est que nous nous aimions les uns les autres. Or la charité consiste à marcher selon les commandements de Dieu. C'est là le commandement que vous avez reçu d'abord et selon lequel vous devez marcher.

« Car plusieurs imposteurs se sont répandus dans le monde, qui ne confessent point que Jésus-Christ est venu dans la chair. Ce sont des séducteurs et des antechrists. Veillez sur vous-mêmes afin que vous ne perdiez pas les bonnes œuvres que vous avez faites, mais que vous receviez une pleine récompense. Quiconque ne demeure point dans la doctrine du Christ, mais s'en éloigne, ne possède point Dieu, et quiconque demeure dans sa doctrine possède le Père et le Fils.

« Si quelqu'un vient chez vous et n'y porte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison et ne lui dites pas même bonjour ; car celui qui le salue participe à ses mauvaises actions<sup>1</sup>. »

La dernière lettre est adressée à un certain Caius, que l'on ne connaît pas autrement. La voici tout entière :

« Le vieillard (ou le prêtre) à mon cher Caius, que j'aime dans la vérité.

« Mon bien-aimé, je prie Dieu que toutes vos affaires et votre santé soient en aussi bon état que votre âme. J'ai eu une extrême joie à l'arrivée de nos frères, parce qu'ils ont rendu témoignage à votre piété sincère et à la vie que vous menez selon la vérité. Je n'ai pas de plus grande joie que d'apprendre que mes enfants marchent dans la vérité. Mon bien-aimé, vous agissez en vrai fidèle dans ce que vous faites pour les frères, et particulièrement pour les étrangers, qui ont rendu témoignage à votre charité en présence de l'Eglise, et vous ferez bien de les faire con-

<sup>1</sup> Jean, 3, 1 et 2. — <sup>2</sup> *Ibid.*, 5, 10 et 21.

<sup>1</sup> 2 Jean, 4-11.



duire et assister dans leurs voyages d'une manière digne de Dieu; car c'est pour son nom qu'ils se sont retirés d'avec les gentils sans rien emporter avec eux. Nous sommes donc obligés de les recevoir tous avec charité, afin de contribuer avec eux à l'avancement de la vérité.

« J'aurais écrit à l'Église; mais Diotrèphe, qui aime à y avoir le premier rang, ne veut point nous recevoir. C'est pourquoi, si je vais chez vous, je lui ferai connaître quel mal il fait en répandant contre nous des discours malins. Et comme si c'était encore trop peu pour lui, non-seulement il ne reçoit pas les frères, mais il empêche même ceux qui voudraient les recevoir et les chasse de l'Église.

« Mon bien-aimé, n'imites point ce qui est mauvais, mais ce qui est bon. Celui qui fait le bien est enfant de Dieu, mais celui qui fait le mal ne connaît point Dieu.

« Tout le monde rend un témoignage favorable à Démétrius, et la vérité même le lui rend. Nous le lui rendons aussi nous-même, et vous savez que notre témoignage est véritable.

« J'avais bien des choses à vous écrire, mais je n'ai pas voulu le faire avec l'encre et la plume, parce que j'espère vous voir bientôt; alors nous nous entretiendrons de vive voix. La paix soit avec vous! Nos amis d'ici vous saluent. Saluez nos amis chacun par leur nom<sup>1</sup>. »

Les dernières paroles du saint vieillard furent ainsi des paroles de charité et d'amitié. La faiblesse de son grand âge ne lui permettant plus de faire de longs discours, il ne laissait pas de se faire porter à l'assemblée des fidèles et il leur disait chaque fois ces paroles : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Ses disciples lui demandèrent enfin pourquoi il leur disait toujours la même chose. « C'est, répondit-il, c'est que c'est le commandement du Seigneur; pourvu qu'on l'accomplisse il suffit<sup>2</sup>. »

Ici nous quittons à regret les saints apôtres et les livres saints; mais nous les quittons avec le céleste héritage qu'ils nous ont laissé,

la foi en Dieu et en son Église : Dieu un, Église une.

Dieu un en trois personnes; il y en a trois qui rendent témoignage au ciel : le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint; et ces trois sont une même chose; un seul Dieu, un seul Seigneur, Jésus-Christ, Dieu véritable; saint Jean l'a dit : Dieu, dont le trône est aux siècles des siècles, Dieu qui, dès le commencement, a créé le ciel et la terre; saint Paul l'a dit avant saint Jean, et David avant saint Paul<sup>1</sup>. Ce Verbe-Dieu s'est fait chair, a demeuré parmi nous, est mort pour nous, est ressuscité pour nous ressusciter avec lui, est monté au ciel pour nous y préparer la place, en viendra de nouveau pour juger les vivants et les morts et consommer toutes choses; tous les apôtres l'ont dit. Une Église, un troupeau, un pasteur : une Église, bâtie par Celui qui a bâti l'univers; une Église bâtie sur la pierre, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront point.

Un pasteur, Pierre, auquel il est dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, » et : « Pais mes agneaux, pais mes brebis; » Pierre qui, après l'ascension de son Maître, fait élire un apôtre et l'aurait pu élire lui seul; Pierre qui, le premier, promulgue l'Évangile et l'Église à toutes les nations assemblées; qui le premier y reçoit les Juifs, le premier y reçoit les gentils, le premier décide au concile; Pierre qui s'en va, dans la nouvelle Babylone, établir sa Chaire éternelle sur les ruines de l'idolâtrie, et, de là, régir l'univers chrétien.

Avec Pierre, leur chef, il y a les apôtres qui prêchent et fondent des Églises jusqu'aux extrémités du monde, ordonnent, par l'imposition des mains, des évêques pour leur succéder, auxquels ils commandent d'en ordonner ainsi d'autres, réglant les qualités qu'ils doivent avoir, les devoirs qu'ils ont à remplir à l'égard des ministres inférieurs et des fidèles, et ceux-ci à leur égard.

Dès lors on voit comme une armée rangée en bataille. Il y a des règles de discipline pour le bon ordre dans les assemblées, pour la réprimande des esprits légers et inquiets,

<sup>1</sup> 3<sup>e</sup> Jean. — <sup>2</sup> Hierôn., in *Galat.*, 6, 10, 23.

<sup>1</sup> Hébr., 1. Ps. 44, 7, et 101, 26.

pour l'excommunication des scandaleux et des hérétiques.

Dès lors on voit une liturgie pompeuse. C'est un jour de dimanche que saint Jean a sa divine révélation ; c'est une assemblée à laquelle préside un pontife vénérable, assis sur un trône et environné de vingt-quatre vieillards ou prêtres. Ce sont des habits sacerdotaux, des robes blanches, des ceintures, des couronnes, des instruments du culte divin, un autel, des chandeliers, des encensoirs, un livrescellé. Il y est parlé d'hymnes, de cantiques et d'une source d'eau qui donne la vie. Devant le trône, et au milieu des prêtres, est un agneau en état de victime, auquel sont rendus les honneurs de la Divinité. Sous l'autel sont les martyrs qui demandent que leur sang soit vengé. Un ange présente à Dieu de l'encens, et il est dit que c'est l'emblème des prières des saints ou des fidèles. En un mot, saint Jean nous fait voir nos cérémonies saintes ou transportées du ciel ou transportées au ciel.

Dans saint Paul on voit également l'assemblée du premier jour de la semaine : un autel du sacrifice, une victime à laquelle les

fidèles seuls ont droit de participer, une communion du corps et du sang du Seigneur. Quelques-uns même y participaient indignement ; car, alors comme aujourd'hui, tous n'étaient point parfaits, alors comme aujourd'hui il y avait de la paille avec le froment. A côté des vrais apôtres il y en avait de faux, à côté des martyrs il y avait des apostats, à côté des fervents il y avait des tièdes, à côté des édifiants il y avait des scandaleux. Il y en avait qui tournaient les agapes mêmes en occasions de débauche ; des séducteurs s'introduisaient dans les maisons. Même parmi les prédicateurs de l'Évangile tous n'étaient pas des saint Paul ; plusieurs cherchaient leur propre intérêt et non pas celui de Jésus-Christ ; parmi les apôtres enfin il s'est trouvé un Judas.

Ce n'est ni le siècle, ni le pays qui fait des saints, mais la foi, l'humilité, la défiance de soi-même, la patience, la charité, la confiance en Dieu seul. C'est toujours dans la douleur que l'Église enfante ses élus au ciel. Son unique appui sur la terre c'est Jésus-Christ, qui a promis d'être avec elle tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.



# TABLE ET SOMMAIRES

## DU DEUXIÈME VOLUME.

### LIVRE DIX-HUITIÈME.

DE 588 A 538 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

*Fin de Jérémie. — Nabuchodonosor et son fils annoncent le vrai Dieu à tous les peuples de la terre. — Daniel, historien des quatre grands empires, en particulier de l'empire romain. — Chants lugubres d'Ezéchiel sur la ruine future de Tyr et de l'Eglise. — Prise de Babylone par Cyrus.*

Lettre pastorale de Jérémie.....	1
Il enfouit les objets du culte. De la manifestation future de l'arche.....	2
Jérémie recueille les restes des Juifs. Trahison et fuite d'Ismaël.....	2 et 3
Les Juifs de Palestine se retirent en Égypte malgré les menaces de Jérémie.....	3
Menaces de Dieu contre l'Égypte. Idolâtrie des Juifs réfugiés. Reproches inutiles et mort de Jérémie.....	3 et 4
Jérémie, figure de Jésus-Christ.....	4 et 5
Baruch rejoint les captifs, auxquels il lit son livre. Leur repentir et leurs offrandes à Dieu. Baruch rapporte à Jérusalem les vases du temple.....	5-7
Les trois jeunes Hébreux dans la fournaise. Leur délivrance miraculeuse et leur élévation dans l'empire. Ordre du roi à ce sujet.....	8 et 9
Les Phéniciens. Leurs colonies. Leurs relations avec les Juifs.....	10
Tyr. Oracles de différents prophètes et chants lugubres d'Ezéchiel sur cette ville. Son histoire. Sa destruction par Nabuchodonosor.....	11-15
L'Égypte. Prophéties sur sa chute. Son importance dans l'histoire de la civilisation. Influence que les Hébreux ont exercée sur elle. Ses différents noms et leur origine. Sa fertilité et ses causes. Ses monuments. Ses zodiaques. Son idolâtrie et ses doctrines secrètes. Ses castes. Ses lois. Obscurité de son histoire. Prédications et chants lugubres d'Ezéchiel sur sa ruine.....	15-21
Triomphe, chute et mort d'Apriès.....	21
Expédition de Nabuchodonosor à travers l'Afrique et l'Europe. Témoignage de Mégasthène.....	21 et 22
Songe de Nabuchodonosor. Explication de Daniel. Nabuchodonosor changé en bête. Sa réhabilitation. Son édit à ce sujet. Témoignage de Mégasthène. Conversion et mort de Nabuchodonosor.....	22-24
Évilmérôdach. Élargissement de Jéchonias.....	24
Daniel confond les prêtres de Baal, qui sont exterminés avec leur faux dieu, et fait ensuite périr le dragon des Babyloniens.....	24 et 25
Il est jeté dans la fosse aux lions. Sa conservation miraculeuse et sa délivrance. Mort de ses ennemis et d'Évilmérôdach.....	25
Négligence, ses préparatifs de guerre contre les Mèdes.	

Sa défaite. Sa mort. Laborosoarchod. Nitocris. Baltassar.....	25 et 26
Vision de Daniel sur les quatre grands empires et explication.....	26-30
Conquêtes de Cyrus. Vision de Daniel sur l'empire et les successeurs d'Alexandre, et explication.....	30-33
Cyrus poursuit ses conquêtes. Défaites de Crésus et de Baltassar. Description, siège et prise de Babylone, d'après Hérodote et Xénophon.....	33 et 34
Récit de Daniel. Vision et trouble de Baltassar. Explication de Daniel. Accomplissement des prophéties sur la chute de Babylone.....	34-36
Passage de l'empire du monde des Babyloniens aux Perses. Nécessité des données de la Révélation pour l'intelligence de l'histoire.....	36 et 37
Souveraineté de l'action divine dans la vie du genre humain. Moyens de conversion chez les gentils. Justice et miséricorde de Dieu dans les punitions des peuples. Cantique des captifs d'Israël.....	38

### LIVRE DIX-NEUVIÈME.

DE 538 A 442 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

<i>Darius le Mède annonce à toute la terre le Dieu du ciel. — Cyrus ordonne le rétablissement de son temple à Jérusalem et renvoie les Juifs dans leur pays. — Daniel prédit l'époque du Christ, la guerre des Perses avec les Grecs, l'histoire des successeurs d'Alexandre. — Artaxerce Longue-Main prend pour femme Esther, pour premier ministre Mardochée, envoie Esdras et Néhémias relever les murs de Jérusalem. — Fin des prophètes.</i>	
Bonheur, piété filiale et modération de Cyrus...	39
Organisation du royaume.....	40
Part qu'y prit Daniel. Il est jeté dans la fosse aux lions. Sa conservation miraculeuse. Édit de Darius le Mède et sa conversion à ce sujet.....	40 et 41
Prière de Daniel. Un ange lui révèle l'époque de la venue du Christ sur la terre. Preuves et explications de cette prophétie.....	41-43
Avènement de Cyrus. Son édit pour le retour des Juifs et le rétablissement du temple.....	43
Restitution des objets du culte. Départ d'une colonie sous les ordres de Zorobabel. Division des classes sacerdotales. Fondation du nouveau temple.....	43 et 44
Les Samaritains. Leur jalousie et leurs intrigues contre les Juifs. Inconstance de Cyrus.....	44
Jeûne et vision de Daniel. Les trois anges des Perses, des Grecs et du peuple de Dieu.....	44-46
Histoire prophétique du royaume des Perses, de l'empire d'Alexandre, de sa division et des royaumes d'Égypte, de Syrie et de Juda. Explication, accomplissement et authenticité.....	47-54
Coup d'œil prophétique de Daniel sur la fin du monde,	

Analogie remarquable entre la durée des diverses persécutions.....	54 et 55
Mort et éloge de Daniel.....	56
Mort de Cyrus. Étendue et force de son empire. Discordance des historiens à son égard. Cyrus, figure de Jésus-Christ.....	56 et 57
Avènement, expédition, cruauté, inceste et mort de Cambyse. Persécution des Samaritains.....	57
Règne du faux Smerdis. Il encourage les intrigues des Samaritains.....	57 et 58
Avènement de Darius. Négligence des Juifs. Reproches d'Aggée et de Zacharie. Leurs prophéties sur le Christ et son Église, et sur les désastres de Babylone.....	58 et 59
Le ministère des bons anges.....	59
Révolte, siège et prise de Babylone.....	60 et 61
Le Messie, figuré par le grand-prêtre Jésus et de nouveau prédit par Zacharie.....	61
L'affaire de la construction du temple est renvoyée à Darius. Son édit en faveur des Juifs.....	62 et 63
Manière remarquable dont les rois de Perse parlent du vrai Dieu. Zoroastre.....	63
Dédicace du nouveau temple. Cantique d'Aggée et de Zacharie. Célébration de la Pâque.....	63 et 64
Prophéties de Zacharie sur diverses circonstances de la Passion du Christ et sur la conversion du monde.....	64
Le prophète Abdias.....	65
Expédition et mort de Darius.....	65
Expédition gigantesque de Xerxès. Sa mort violente. Son caractère.....	65 et 66
Avènement sanglant d'Artaxerxès. Ses qualités. Premiers actes de son règne.....	66
Disgrâce de Vasthi.....	67
Mardochée, Esther. Elle devient l'épouse du roi et lui révèle une conspiration précédemment découverte par Mardochée.....	67 et 68
Édit du roi en faveur des Juifs. Départ d'une nouvelle colonie sous la conduite d'Esdras.....	68 et 69
Expulsion des femmes étrangères hors d'Israël.....	70
Fureurs d'Aman contre Mardochée. Il obtient du roi un édit d'extermination contre les Juifs. Consternation et prières des Israélites, d'Esther et de Mardochée. Intercession d'Esther près du roi. Humiliation d'Aman et gloire de Mardochée. Supplice d'Aman. Révocation de son édit. Élévation de Mardochée. Caractère providentiel et fête anniversaire de la délivrance des Juifs.....	70-77
Fonctions de Néhémias à la cour de Perse. Sa prière à Dieu pour le rétablissement de Jérusalem. Il obtient congé du roi. Reconstruction des murailles de Jérusalem malgré les persécutions des peuples voisins.....	77-79
Conversion des usuriers.....	79
Soins de Néhémias pour les lévites.....	79 et 80
Intrigues des ennemis de Néhémias pour le perdre.....	80
Célébration des fêtes mosaïques. Rénovation de l'alliance de Dieu avec les Hébreux.....	80 et 81
Invention du feu sacré.....	82
Multiplication du peuple et renaissance de Jérusalem. Dédicace des murailles. Voyage de Néhémias en Perse. Abus en Israël et négligence du grand-prêtre Éliashib. Mort d'Artaxerxès et de Néhémias.....	83 et 84
Malachie. Ses reproches aux Juifs sur différents abus, et ses prophéties sur l'Eucharistie. Jean-Baptiste et le double avènement de Jésus-Christ. Fin des prophètes. Union des deux Testaments par Malachie et Jean-Baptiste.....	84-87

## LIVRE VINGTIÈME.

Les philosophes, les poètes et les historiens de la gentilité.

Époque et durée des philosophes. Corporations philosophiques et philosophes principaux. Sagesse des Hé-

breux. C'est le seul peuple qui, pendant quinze siècles, professe le culte du vrai Dieu et son vrai culte.. 88 et 89

## LA CHINE.

Lao-tseu. Les maisons des sages en Chine. Idéal du sage d'après les antiques monuments de ce pays. Les maisons de faux sages. Tentatives de réforme de Lao-tseu. Son voyage en Occident. Idée du *Livre de la Raison et de la Vertu*, et du *Traité des Récompenses et des Peines*. 89-93Confucius. Ses voyages. Ses fortunes diverses. Son but. Son entretien avec Lao-tseu. Ses disciples. Son mode d'enseignement. Sa théorie sur le culte des esprits et des ancêtres, et sur la nature et les destinées de l'homme. Traditions dans les livres de Confucius et des autres sages, et symboles, dans l'écriture chinoise, relatifs au Rédempteur et à sa naissance. Morale de Confucius. Son travail sur les cinq *Kings*. Leur dédicace..... 93-100  
Livre des disciples de Confucius. Mencius. Ses leçons aux princes. Un lettré prévient par son dévouement la destruction de ses ouvrages..... 100 et 101  
Persécution de Chihoangti contre les anciens livres. Inefficacité de la philosophie en Chine. Extinction rapide du mouvement imprimé aux esprits par Confucius, Mencius et Tcheng-tsée. Dégénération profonde des disciples de Lao-tseu. État actuel de la Chine au point de vue moral. Ancienneté du Christianisme en Chine et preuves à l'appui..... 102-106

## L'INDE.

Toute-puissance morale des philosophes dans l'Inde. Coup d'œil sur la richesse littéraire et la pauvreté historique de ce pays..... 106 et 107

Le déluge selon les Indiens..... 107 et 108  
Exagération de l'idée de Dieu dans leurs doctrines sur la création, l'union avec Dieu et les moyens d'y parvenir, et l'état des âmes après la mort..... 108-110

But de tout le système doctrinal des Indiens. Deux méthodes générales pour y parvenir. Réduction de toute la philosophie indienne à trois points de départ, prise dans la seconde méthode..... 110 et 111

Les neuf incarnations de Vischnou..... 111 et 112  
Bouddha..... 112

Le Dalaï-Lama..... 113

Origine des analogies qui existent entre les institutions, le culte et les doctrines bouddhistes et celles du catholicisme..... 113 et 114

Impostures, puissance et pharisaïsme des brahmanes de l'Inde..... 114 et 115

Avilissement des pariahs..... 115

Division doctrinale et lutte entre les brahmanistes et les bouddhistes..... 115

Étendue et extravagance prodigieuses des livres sacrés de l'Inde..... 116

Obscurantisme des Indiens à l'égard des Védas.. 117

Leur ignorance incroyable dans les sciences: Leur idolâtrie, leur superstition et leur dépravation morale. Suppression des différentes castes dans certaines pratiques du culte..... 117 et 118

Facilité pour les Indiens de connaître la vraie doctrine par les Juifs, les apôtres et les missionnaires. 118 et 119

## LA CHALDÉE ET LA PERSE.

Connaissance du vrai Dieu, idolâtrie, astrologie et Christianisme chez les Chaldéens..... 119-121

Puissance des mages chez les Perses. Zoroastre. Doctrine du *Zend-Avesta*. Le Dieu suprême. Les deux principes. Bonté originelle de l'un et de l'autre. Les bons et les mauvais génies. Lutte entre ces deux armées et part



que l'homme doit y prendre. Histoire de l'âme après la mort. Prédominance finale du bon principe et réhabilitation future du mauvais. Unité de Dieu. Idolâtrie, baptême, prières pour les morts, confession, sacrifices humains, mahométisme, magie, dépravation des mœurs et Christianisme chez les Perses..... 121-126

L'ÉGYPTÉ ET L'ÉTHIOPIE.

Antiquité et monuments de la sagesse égyptienne. Analogie des doctrines égyptiennes avec celles de l'Inde. Prodigieuse multiplicité des livres d'Hermès et leur authenticité. Causes de l'idolâtrie égyptienne. Continuelles relations de l'Égypte et des pays voisins avec les Hébreux. Le Christianisme dans ces contrées.... 126-128

LA GRÈCE ET L'ITALIE.

Sources et caractère propre de la philosophie grecque. Sa mobilité..... 128 et 129

École ionique. Thalès. Son époque. Son origine phénicienne. Ses relations avec les Juifs. Rapports entre sa philosophie et les doctrines mosaïques. Ses voyages. Le *Banquet des sept Sages*. Ses réponses aux questions du roi d'Égypte. Sa maxime favorite. Ses connaissances astronomiques..... 129 et 130

École italique. Pythagore. Son époque. Ses voyages. Ses relations avec les Hébreux. Règles de son institut philosophique. Sa doctrine sur Dieu et la création. Ce que c'est que son idée éternelle et son âme du monde. Justesse de ses idées sur le système du monde. Modification qu'il apporte à la dénomination du sage. Son autorité parmi les siens. Ses impostures et ses bizarreries sur la métempsycose. Ses principaux disciples. Belles idées d'Ocellus sur l'union conjugale. Passage de Philolaüs sur le péché originel. Doctrine d'Empédocle sur Dieu ; les quatre éléments. Ses impostures sur la métempsycose. Singularité de sa mort. Vie publique d'Archytas. Ses diatribes contre la volupté..... 130-137

École d'Élée. Xénophane. Son époque. Sa doctrine sur Dieu et ses attributs. Ses erreurs en physique. Ses principaux disciples. Idées de Parménide et raisonnements de Zénon sur l'unité de Dieu..... 137 et 138

Héraclite. Ses idées sur l'essence de la sagesse, le destin, l'ensemble et les variations des êtres, l'esprit et la matière, l'autorité du sens commun. Son obscurité. Lettre du roi Darius en réponse du philosophe. 139 et 140

Anaxagore. Son époque. Ses voyages. Son désintéressement philosophique. Sa doctrine sur Dieu, sa spiritualité et son unité. Le chaos. Les éléments similaires. 141

Les sophistes. Leur caractère. Protagoras et Gorgias. Leurs doctrines pernicieuses. Incompétence des sophistes et des philosophes pour le gouvernement du monde intellectuel..... 142 et 143

Socrate. Son époque. Direction pratique qu'il donne à la philosophie. Particularités et exemples de sa méthode. Sa doctrine sur Dieu. Son unité. Sa providence. Sa trinité. Le culte qui lui est dû. Le Rédempteur. Les *Nuées* d'Aristophane. Pensées de Socrate sur la rhétorique, le juste et l'injuste, la mort, le jugement, le paradis, l'enfer, le purgatoire. Ses vertus acquises. Ses épreuves domestiques. Son courage militaire et civil. Son opinion sur le culte des dieux et le gouvernement d'Athènes. Sa mise en accusation. Sa défense. Sa condamnation. Fiérté de sa réplique. Sa sentence de mort. Sa fermeté. Son démon. Son entretien avec ses amis sur l'immortalité de l'âme. Ses derniers moments. Sa mort. Parallèle de la conduite de Socrate avec celle des martyrs, et de la stérilité des efforts tentés par les philosophes avec la puissance d'action des apôtres du Christianisme.. 143-161

Académie. Platon. Son époque. Son origine. Ses connaissances. Ses voyages. Ses rapports avec les Juifs. Son influence. Sa doctrine. Théologie. Cosmogonie. Théorie de la science et de la vertu, et argumentation contre le sensualisme intellectuel et moral. Inconséquences de Platon..... 162-169

École péripatéticienne. Aristote. Son époque et son origine. Il devient précepteur d'Alexandre. Son exil. Particularités de sa mort. Sa classification des sciences. Ses ouvrages. Sa méthode. Sa doctrine. — 1<sup>o</sup> Théorie des substances. Dieu. Sa nature. Ses différents noms. La création. La Providence. Le monde. Les trois cieux. Erreur d'Aristote et de ses imitateurs serviles sur la physique générale. Histoire naturelle des animaux. L'homme. Sa définition. Opposition des points de départ de Platon et d'Aristote. L'âme. Sa nature. Sa destinée. — 2<sup>o</sup> Théorie de l'intelligence. Les sensations. Les formes. Analogie entre les formes d'Aristote et les idées de Platon. Règles du raisonnement. Exemple de sa manière de procéder dans leur détermination. Le syllogisme, image de la Trinité. La foi, fondement de la science. Le doute méthodique, inventé par Aristote et reconnu par Descartes. La rhétorique. Ses rapports avec la dialectique. Sa définition. Les trois genres. La poétique. Ses rapports avec la rhétorique et la dialectique. Conditions actuelles de toute poétique raisonnable. — 3<sup>o</sup> Théorie de la volonté. Le souverain bien et les moyens d'y parvenir d'après les doctrines catholiques. Morale d'Aristote. Ses défauts. Ses trois parties. Dieu, fondement de la morale. Conséquence des raisonnements d'Aristote sur le souverain bien. Les quatre vertus. Nature de la vertu. Le libre arbitre. Le droit naturel et le droit légal. Destination de l'homme à la société domestique et politique, et preuves. Naturalité de l'esclavage. Du traitement des esclaves. Chiffre énorme de la population esclave dans l'ancien monde païen. Arguments contre la communauté des femmes et des biens. Les trois formes du gouvernement. Les sujets naturels du pouvoir. Aptitude ou dangers de ces formes suivant le caractère des peuples. Causes de dégénération de chacune d'elles. Quelle est la meilleure des trois. Manque d'élévation de la politique d'Aristote. Immoralité de sa doctrine sur l'éducation des enfants. Égoïsme de la philosophie païenne..... 169-188

École cynique. Antisthène et Diogène. Singularité de leur vie..... 188 et 189

École cyrénaïque. Aristippe. Son sybaritisme... 189

Épicure. Bassesse de sa philosophie et de sa conduite, et preuves. Ses doctrines blasphématoires sur la justice, l'amitié, la Divinité, le monde, l'homme, la vertu, la vérité, la science. Impossibilité pratique de l'indolence épicurienne. Opposition entre le sens commun et la doctrine d'Épicure..... 189-193

Pyrrhon. Nature et limites de son scepticisme. Différents noms des pyrrhoniens..... 193

École stoïcienne. Zénon. Rôle de la terminologie dans sa doctrine. Morale. Théorie des biens et des maux d'après le sens commun et d'après les stoïciens. Exagération de leur idéal du sage et de leurs maximes particulières. Logique. Subtilités puériles de Chrysippe. Physique. Dieu. Sa nature. sa création. Le monde, sa future rénovation. Grande renommée des stoïciens. Sénèque. Opposition de sa conduite avec ses opinions. Probabilité de son initiation à la connaissance de la vraie doctrine. Épictète. Sa fidélité à ses principes. Son manuel. Marc-Aurèle. Correctif à son éloge. Stérilité de la philosophie stoïcienne..... 194-196

Dégénération des doctrines académiques en scepticisme. Cicéron. Son insouciance pour la vérité. 196 et 197

Incapacité absolue de la philosophie et misère morale des philosophes païens..... 197  
Réunion de toutes les vérités et de toutes les erreurs dans la philosophie humaine. Conditions requises pour en faire le tirage. Les vérités extraites par les Pères, et les erreurs par les hérétiques et les incrédules. 197 et 198

## LES POÈTES.

Traditions sur l'histoire primitive du monde dans les grands poèmes de l'Inde..... 198  
Dogmes de l'unité, de la trinité et de l'omniprésence divines dans les hiéroglyphes de l'Égypte..... 199  
L'unité et les autres attributs de Dieu proclamés par Orphée, Linus, Simonide, Archiloque, Callimaque, Eschyle, Sophocle, Euripide, Ménandre, Cléanthe, Aratus et autres..... 199-201  
Le chaos et la création dans Homère, Hésiode et Ovide. Origine de l'homme selon Prométhée..... 201  
Les anges gardiens dans Ménandre et Théognide. 201  
Chute des mauvais anges dans Eschyle..... 201  
L'innocence primitive, la chute et le déluge dans Hésiode et Ovide..... 201 et 202  
Les effets de la chute remarqués par les poètes. 202  
Le jugement, l'enfer, le purgatoire, le paradis, le péché originel, la résurrection des corps dans les mêmes poètes..... 202 et 203  
Le rédempteur, dans les poèmes de l'Inde, les livres de la sibylle, les vers de Virgile et la tragédie de *Prométhée* d'Eschyle..... 203  
La morale dans Phocylide, Hésiode et les tragédies grecques..... 203 et 204  
Conformité de style et de mœurs de la Bible avec les plus anciens auteurs grecs..... 205  
Accord des auteurs sacrés et profanes sur l'origine orientale des peuples et de la civilisation, et l'origine, l'époque et les suites de l'idolâtrie..... 206 et 207  
Incrédulité des poètes et des philosophes en matière d'idolâtrie..... 207  
Le Christ, centre de la poésie et de la philosophie. 208

## LES HISTORIENS.

Époques où commence la certitude historique pour les principaux peuples de l'Orient et de l'Occident. Division de l'histoire ancienne chez les Grecs et les Romains. Absence d'unité historique chez les païens. Le Christ, centre de toute l'histoire. Les historiens grecs et latins. L'unité historique constituée par la Révélation. 208-212

## LIVRE VINGT ET UNIÈME.

## DE 442 A 141 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Accomplissement des prophéties sur l'empire des Perses et sur celui des Grecs. — Les Machabées.

Durée de l'empire des Assyriens et de celui des Perses, qui lui succède..... 213  
Les vengeances de Dieu sur Babylone et l'Égypte, et ses miséricordes sur Israël, accomplies par Cyrus et ses successeurs sur le trône de Perse..... 213 et 214  
Origine et principales tribus des Mèdes et des Perses ou Élamites..... 214  
Excellence de la constitution politique et morale des anciens Perses. Sa dégénération et ses causes. Douceur relative de leur gouvernement. Religion éclairée de leurs rois. Protection qu'ils accordent aux lettres.. 214-216  
Origine des Grecs. Parallèle de leur caractère avec celui des Orientaux. Bases de l'unité grecque..... 217  
Athènes et Sparte. Leur histoire. Leurs institutions. Opposition de leur caractère. Leur rivalité.. 218-220

Usurpation de Pisistrate. Causes de la guerre des Perses. Expéditions de Darius et de Xerxès. Leur résultat..... 220-222  
Prééminence d'Athènes. Siècle de Périclès. Alcibiade. Les trente tyrans..... 222-224  
Retraite des dix mille..... 224  
Expédition d'Agésilas en Asie. Pacification de la Grèce. Darius Codoman..... 224  
Portrait et premiers exploits d'Alexandre. Ses conquêtes prédites par Daniel. Son expédition en Asie et en Afrique. Défaites et mort de Darius. Alexandre pénètre dans l'Inde. Sa mort. Taches qui déshonorent sa vie. Partage de son empire. Massacre de sa famille. Accomplissement des prophéties de Daniel..... 225-231  
Les Lagides en Égypte. Le canon de Ptolémée. De leurs surnoms..... 232 et 233  
Les Séleucides en Syrie. Succession des rois de Syrie. Mort sanglante et courte durée du règne de la plupart d'entre eux. Pompeuse vanité de leurs surnoms. Bienfaits de la domination grecque en Afrique et en Asie. La bibliothèque d'Alexandrie..... 233-236  
État de la Judée. Alexandre à Jérusalem. Jalousie, révolte et punition des Samaritains. Les Juifs dans le monde grec. Lettre du roi de Sparte. Le canon des Écritures. La traduction des Septante et son anniversaire. 236-240  
Travaux exécutés par Ptolémée-Philadelphie. Victoires de Ptolémée-Évergète sur Antiochus-Théos. Ptolémée-Philopator. Sa lutte contre Antiochus le Grand. Son sacrilège. Sa punition. Ses fureurs contre les Juifs, qui sont miraculeusement délivrés, et son édit à ce sujet. 241-244  
Ptolémée-Épiphanie. Issue malheureuse de sa lutte contre Antiochus le Grand. Protection que celui-ci accorde aux Juifs. Ses défaites et sa mort.... 244 et 245  
Héliodore dans le temple de Jérusalem.. 246 et 247  
Séleucus-Philopator, Aristobule. Temple du vrai Dieu en Égypte. Jésus, fils de Sirac. *L'Écclesiastique*, ses enseignements et son objet..... 247-253  
Accomplissement des prophéties de Daniel sur la lutte entre l'Égypte et la Syrie, et en particulier sur Antiochus-Épiphanie. Turpitude et extravagances de ce prince. Infâmies de Jason, de Ménélaüs et de leurs affidés. Prodiges dans le ciel. Fin malheureuse de Jason.. 253-258  
Massacres et profanations d'Antiochus. Son édit. Servilité des Samaritains. L'abomination de la désolation dans Jérusalem et dans le temple. Martyre d'Éléazar et des Machabées. Jeux publics à Daphné et bassesses d'Antiochus..... 258-262  
Belles actions de Mathathias. Ses avis à ses enfants et sa mort. Légitimité de sa résistance. De la résistance des individus et de la résistance des nations. 262-265  
Judas Machabée. Son éloge. Ses victoires sur les généraux d'Antiochus. Purification du temple. Victoires nouvelles remportées sur les armées syriennes et leurs alliés..... 266-270  
Échec d'Antiochus devant Élymais, dont les habitants le repoussent. Sa fureur. Sa punition. Son repentir. Sa lettre aux Juifs. Sa mort..... 270 et 271  
Lettre de Judas à Aristobule. Sa date. Avènement d'Antiochus-Eupator. Victoire remportée par Judas sur les Iduméens. Défaite miraculeuse de Timothée et de Lysias. Conclusion de la paix. Solution d'une question chronologique..... 272-274  
Recommencement de la guerre. Nouvelles victoires de Judas. Prières pour les morts. Siège de la forteresse de Sion. Invasion d'Eupator. Supplice de Ménélaüs. Mort héroïque d'Éléazar. Nouveau traité de paix... 274-276  
Usurpation de Démétrius. Menées ambitieuses d'Alcime. Embûches inutiles de Bacchide. Agression de Ni-



canor. Ses liaisons passagères avec Judas. Sa défaite. Ses menaces. Mort de Razias. Blasphème de Nicanor. Songe de Judas. Défaite, mort et punition de Nicanor. Alliance des Juifs et des Romains. Mort glorieuse et éloge de Judas. Affliction d'Israël..... 276-281

Élection de Jonathas. Aggression de Bacchide. Mort d'Alcime. Embûches inutiles et défaite de Bacchide. Traité de paix..... 282 et 283

Prétentions d'Alexandre Balas. Ses lettres et celles de Démétrius à Jonathas. Mort de Démétrius. Honneurs rendus à Jonathas..... 283-285

Prétentions de Démétrius II. Victoire de Jonathas sur Apollonius. Conquête de la Syrie par Ptolémée. Mort violente d'Alexandre. Faveur de Jonathas auprès de Démétrius. Avènement d'Antiochus. Sa lettre à Jonathas, qui défait les généraux de Démétrius..... 285-287

Renouvellement de l'alliance des Juifs avec les Romains et les Spartiates. Nouvelle victoire de Jonathas. Sa captivité..... 287 et 288

Élection de Simon. Massacre de Jonathas et de ses deux fils par Tryphon. Leur sépulture. Usurpation de Tryphon. Paix entre Jonathas et Démétrius. Indépendance de la Judée. Nouveau succès et tranquillité du règne de Simon. Ambassade à Rome et à Sparte. Monument public en mémoire du gouvernement de Simon. Inauguration de Simon dans l'autorité souveraine et ses conditions..... 289-292

#### LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

DE 141 A 7 ANS AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

*Accomplissement des prophéties sur l'empire des Romains. — Préparation du monde à l'avènement du Christ.*

Prophéties de Daniel sur l'empire romain. 293 et 294

Durée de la domination romaine, comparée avec celle des trois autres grands empires. Sa part dans l'ensemble de l'histoire humaine..... 294-296

Origine de Rome..... 296 et 297

Les rois..... 297 et 298

La république. Histoire de la constitution romaine. Secousses intestines. Lutte contre Porsenna. Ravages exercés par les Gaulois. Réduction des Samnites. Guerre contre Pyrrhus..... 298-303

Origine chanaanéenne des Carthaginois..... 303

Traité entre Rome et Carthage..... 303 et 304

Première guerre punique. Les Romains sur mer. Régulus..... 304 et 305

Guerre des mercenaires à Carthage..... 305-307

Seconde guerre punique. Annibal. Son invasion en Italie. Succès de Lévinus en Macédoine, de Marcellus en Italie et en Sicile, des Scipions en Espagne et en Afrique. Conclusion de la paix..... 308-310

Victoires de la République sur Persée et Antiochus. Troisième guerre punique. Destruction de Carthage, de Corinthe et de Numance..... 311

Différences qui distinguent l'empire romain des trois grands empires précédents. Mission de Rome païenne. Accomplissement successif de cette mission dans l'histoire de sa vie extérieure, et ses instruments dans la nature et les variations de sa constitution et le caractère de sa conquête..... 311-314

Mission parallèle et supérieure du peuple juif... 314

Avènement d'Antiochus-Sidète. Sa lettre à Simon. Mort de Tryphon. Défaite de Cendébée par le fils de Simon. Meurtre de Simon par Ptolémée..... 315 et 316

Invasion d'Antiochus en Judée. Traité de paix et d'alliance entre les Syriens et Jean Hyrcan. Nouvelle indépendance de la Judée. Abaissement des Samaritains.

Conversion des Iduméens. Renouvellement de l'alliance entre les Juifs et les Romains. Troubles de la Syrie. Défaite d'Antiochus de Cyzique. Conquête de la Samarie et de la Galilée par Jean Hyrcan. Lettre des Juifs de Palestine à ceux d'Égypte. Faveur d'Onias et de ses fils à la cour des Ptolémées..... 317-319

Les saducéens, les pharisiens et les esséniens. Détails sur ces derniers..... 320 et 321

Caractère d'Aristobule. Conquête et conversion des Ituréens. Meurtre d'Antigone..... 322

Cruautés d'Alexandre Jannée. Agitations qui signalèrent son règne..... 322

Régence d'Alexandra. Violence exercée par les pharisiens pendant cette régence..... 323 et 324

Lutte passagère entre Aristobule et Hyrcan. Suites funestes des intrigues et des crimes des pharisiens. Négociations des deux frères auprès de Pompée, vainqueur de Mithridate. Captivité d'Aristobule. Prise de Jérusalem. Pompée dans le temple. Son indifférence pour la vérité et déclin de sa puissance. La Judée tributaire. Facilité pour les Romains de connaître la vérité..... 325-330

Pillage du temple par Crassus. Mort violente d'Aristobule et de son fils Alexandre. Faveur d'Hyrcan et des Juifs auprès de César. Réflexions sur un passage de Cicéron relatif aux Juifs..... 330-332

Puissance et popularité de l'Iduméen Antipater et de ses fils. Mort violente de César et d'Antipater. Fin de la république romaine. Antigone, roi de la part des Parthes, et Hérode, de celle des Romains. Mutilation et captivité d'Hyrcan. Mort violente d'Antigone. Le sceptre sort de Juda..... 333 et 334

Retour d'Hyrcan à Jérusalem. Pontificat du prêtre Ananel. Reproches et tentatives d'Alexandra. Pontificat et mort violente d'Aristobule. Comparution d'Hérode devant Antoine. Sa fureur jalouse contre Mariamne. Sa victoire sur les Arabes. Succès de ses démarches auprès d'Auguste devenu empereur. Reproches et mort héroïque de Mariamne. Remords et maladie d'Hérode. Mort violente d'Alexandra et de Costobare..... 335-340

Servilité et impopularité d'Hérode. Sa barbarie envers les complices d'une conjuration ourdie contre lui. Villes et édifices qu'il construit. Son mariage avec une seconde Mariamne. Ses essais pour apaiser l'irritation du peuple. Ses travaux au temple de Jérusalem. Son voyage à Rome. Ses flatteries envers Agrippa. Sa magnificence envers les étrangers. Ses profanations aux tombeaux des rois de Juda. Sa jalousie ombrageuse contre ses enfants. Son expédition contre les Arabes. Sa justification devant Auguste. Il met à mort ses deux fils. Extinction de la race des Machabées. Approche du Messie... 340-346

Consommation de la grande unité matérielle des peuples. Attente universelle du Messie, surtout chez les Juifs, répandus alors dans tout le monde romain... 347-349

#### LIVRE VINGT-TROISIÈME.

*Jésus-Christ.*

Commencement de l'Évangile de saint Jean... 350

Les emblèmes des quatre évangélistes..... 350

Le Verbe. Son éternelle génération. Différences qui distinguent son être de celui des créatures. Part qu'il a prise à la création de l'univers. Son pouvoir vivifiant et illuminant, et vie de toutes choses en lui-même. Son rayonnement dans le monde moral et engourdissement coupable des hommes. Éminentes prérogatives de ceux qui écoutent sa parole. Son incarnation et caractères qui la distinguent des manifestations précédentes de la Divinité..... 351-355

Jean-Baptiste prédit par les prophètes. Vision de son père Zacharie. Présages de sa haute destinée.	355 et 356
L'Annonciation. Ève et Marie. De la dévotion à la sainte Vierge. La Visitation.....	356-361
Naissance, circoncision et premières années de Jean-Baptiste.....	361 et 362
Inquiétudes et vision de Joseph.....	362-364
Édit de César-Auguste. Marie et Joseph à Bethléhem.	
Naissance de Jésus-Christ. Vision et adoration des pasteurs.....	365-367
La Circoncision.....	367
Adoration des mages.....	367-369
La Purification. Cantique de Siméon. Anne la prophétesse.....	369-371
La fuite en Égypte. Le massacre des Innocents. Cruauté et mort malheureuse d'Hérode. Retour en Judée. Du titre de Nazàrén donné à Jésus-Christ.....	372-374
Jésus-Christ parmi les docteurs dans le temple de Jérusalem. Sa vie cachée. Époque présumée de la mort de saint Joseph.....	375-377
La famille d'Hérode.....	378
Prédication de Jean-Baptiste. Baptême de Jésus-Christ. Manifestation de la Trinité. Effet du Baptême.	379-381
Date de l'ère chrétienne.....	381 et 382
Les deux généalogies de saint Matthieu et de saint Luc. Leur explication.....	382 et 383
Jeûne et tentation de Jésus-Christ, et réflexions à ce sujet.....	383-386
Confession de Jean-Baptiste. Premiers disciples de Jésus-Christ.....	386-388
Les Noces de Cana. Efficacité de l'intercession de la sainte Vierge.....	388
Jésus-Christ chasse les vendeurs du temple et annonce aux Juifs sa résurrection.....	389
Entretien avec Nicodème.....	390-392
Nouvelle confession de Jean-Baptiste.....	392
Entretien du Sauveur avec la Samaritaine au Puits de Jacob.....	393 et 394
Guérison du fils de l'officier de Capharnaüm.....	394
Jésus-Christ commence sa prédication. Vocation de Pierre, d'André et des deux fils de Zébédée. Les grands et les petits dans le royaume de Jésus-Christ.	394 et 395
Délivrance d'un possédé dans la synagogue de Capharnaüm. Guérison de la belle-mère de Simon. Nouvelles prédications. Guérisons et délivrances.....	395 et 396
La pêche miraculeuse, symbole de l'histoire de l'Église.....	396 et 397
Guérison d'un lépreux. Délivrance spirituelle et physique d'un paralytique. Vocation de saint Matthieu. Réponse aux accusations des pharisiens.....	397 et 398
Guérison du paralytique de la piscine. Persécutions des Juifs et justification de Jésus-Christ.....	398-400
Il justifie ses disciples qui arrachaient des épis le jour du Sabbat. Guérison de l'homme dont la main droite était desséchée.....	401
Prédications et guérisons nouvelles. Election des douze apôtres. Sermon sur la montagne. Guérison d'un lépreux.....	401-407
Le Centurion de Capharnaüm.....	407 et 408
Résurrection du fils de la veuve de Naïm. Réponse aux envoyés de Jean-Baptiste. Éloge de Jean-Baptiste. Malédiction des villes incrédules.....	408 et 409
La Madeleine.....	409 et 410
Guérison d'un possédé aveugle et muet. Réponse aux calomnies jalouses des pharisiens. Ce que c'est que le péché contre le Saint-Esprit et en quel sens il est irrémissible.....	410 et 411
La mère et les frères de Jésus-Christ.....	412

Parabole du semeur, du bon grain et de l'ivraie, de la semence, du grain de sénévé, du levain, du trésor, de la perle et du filet. Pourquoi Jésus-Christ ne parlait aux Juifs qu'en paraboles. Jésus-Christ apaise une tempête et délivre le possédé du pays des Geraséniens.	412-415
Guérison de la fille de Jair, de l'hémorroïsse, de deux aveugles et du possédé muet.....	415 et 416
Incrédulité des habitants de Nazareth.....	416
Mission et instruction des douze apôtres. Réflexions à ce sujet.....	417-419
Mort de Jean-Baptiste.....	419
Multiplication des pains. Jésus-Christ marche sur les eaux et annonce l'institution de la Pâque chrétienne. Incrédulité de quelques-uns de ses disciples. Réflexions sur l'Eucharistie.....	420-424
Réfutation des reproches des pharisiens. Quelles sont les choses qui souillent l'homme. Pourquoi Jésus-Christ condamnait avec tant de force les vaines traditions des pharisiens.....	425 et 426
La Chananéenne exaucée.....	426
Guérison d'un sourd-muet.....	427
Nouvelle multiplication des pains. Réponse de Jésus-Christ aux demandes indiscretes des saducéens et des pharisiens.....	427
Le levain des pharisiens. Guérison d'un aveugle à Béthsaïda.....	427 et 428
Confession de Pierre et promesse que lui fait Jésus-Christ.....	428 et 429
Jésus-Christ annonce ouvertement sa Passion à ses disciples. Nécessité et bonheur du renoncement à soi-même.....	429 et 430
La Transfiguration. Remarques à ce sujet. Guérison d'un possédé. Jésus-Christ annonce de nouveau à ses disciples sa Passion et sa résurrection.....	430-432
Miracle pour le paiement du tribut. L'humilité enseignée aux apôtres. Anathème contre le scandale. La conversion des pécheurs. But de l'Incarnation. Autorité de l'Église. Parabole du débiteur insolvable.....	432-434
La douceur enseignée aux apôtres. Nécessité du renoncement absolu.....	434
Election et instruction des soixante-douze disciples. Quelle est la chose qui doit le plus nous réjouir. Puissance du Fils. Facilité du joug de l'Évangile. Parabole du Samaritain.....	435 et 436
Marthe et Marie, images de la vie active et de la vie contemplative.....	436
L'Oraison dominicale. Nécessité de la persévérance dans la prière.....	437
Anathème contre les pharisiens et les docteurs de la loi. Quel est celui qu'il faut craindre. Providence de Dieu. Autorité judiciaire de Jésus-Christ. Inutilité de l'avarice et des soucis matériels. Nécessité de la vigilance. La charité et la division apportées sur la terre par Jésus-Christ. Obligation de la paix de conscience. Parabole du figuier stérile.....	437-440
Secte de Judas de Gaulon. Impénitence des Juifs. Guérison de la femme infirme.....	440 et 441
Petit nombre des élus. Plaintes de Jésus-Christ sur l'endurcissement incurable de Jérusalem et annonce de la Passion.....	441
Guérison d'un hydropique. Parabole des premières et des dernières places. Exhortation au désintéressement dans l'invitation aux festins. Parabole du festin du père de famille, figurative de l'histoire de l'Église.	441 et 442
Ne pas entreprendre plus qu'on ne peut faire.....	443
Le pasteur qui a perdu une brebis et la femme qui a perdu une drachme. Parabole de l'enfant prodigue et de l'économe infidèle.....	443 et 444



Indissolubilité du mariage. Abus de la synagogue à cet égard. Trois sortes d'eunuques..... 445

Parabole du mauvais riche et de Lazare..... 446

Anathème contre le scandale. Puissance de la foi. Nous ne sommes que des serviteurs inutiles..... 446

Jésus-Christ à la fête des Tabernacles. Scission des Juifs relativement à lui. Il prêche dans le temple. Discussion à son égard parmi le peuple. On envoie inutilement des archers pour le prendre..... 446 et 447

La femme adultère. Jésus-Christ lumière du monde. Vérité de son témoignage. Sa mission. La vraie liberté. Les enfants de Dieu et les enfants du démon. Jésus-Christ antérieur à Abraham. Il échappe aux Juifs... 448-450

L'aveugle-né..... 450 et 451

Le vrai pasteur et le larron. Le bon pasteur et le mercenaire. Jésus-Christ annonce de nouveau aux Juifs sa résurrection..... 451 et 452

Les dix lépreux. Futur avènement du Christ. Parabole du juge inique et de la veuve, et du pharisien et du publicain..... 452 et 453

Jésus-Christ déclare aux Juifs sa divinité et échappe à leur poursuite..... 453

Il impose les mains aux petits enfants. Moyens d'arriver à la perfection. Difficulté pour les riches d'entrer dans le royaume de Dieu. Promesses aux apôtres et à leurs imitateurs..... 454

Parabole des ouvriers et du père de famille. Résurrection de Lazare..... 455 et 456

L'assemblée des princes des prêtres et des pharisiens contre Jésus-Christ..... 456 et 457

Jésus-Christ annonce de nouveau à ses apôtres sa Passion et sa résurrection. Ambition des fils de Zébédée. La grandeur dans l'Eglise chrétienne..... 457 et 458

L'aveugle de Jéricho. Jésus-Christ chez le chef des publicains Zachée..... 458

Parabole des talents. Guérison de deux aveugles près de Jéricho..... 458 et 459

Marie répand des parfums sur les pieds de Jésus-Christ. Murmures de Judas. Réponse de Jésus-Christ.... 459

Le jour des Rameaux. Jésus-Christ pleure sur Jérusalem. Il guérit des boiteux et des aveugles. Murmures des princes des prêtres et réponse de Jésus-Christ. Il annonce ses souffrances et leurs effets. Incrédulité de la plus grande partie des Juifs. Vérité et sanction de la parole de Jésus-Christ. Le figuier stérile, image de la synagogue. Jésus-Christ chasse les vendeurs du temple. Puissance de la foi. Nécessité du pardon des offenses pour obtenir miséricorde..... 459-463

Le baptême de Jean. Éloignement des Juifs du royaume de Dieu. Parabole des vigneronniers homicides. La pierre angulaire. Parabole du festin des noces... 463 et 464

Du tribut dû à César..... 465

Réponse aux objections des saducéens contre la résurrection. La résurrection regardée dans l'Écriture comme une suite de l'immortalité de l'âme. Quel est le plus grand de tous les commandements..... 466 et 467

Le Christ, Fils et Seigneur de David. Faire ce que disent les pharisiens et non ce qu'ils font. Anathème de Jésus-Christ contre eux. Corruption imminente de la synagogue..... 467-469

Le denier de la veuve. Prédiction de la destruction du temple. Signes de la fin du monde. Annonce des persécutions et de la ruine de Jérusalem. Les faux prophètes à venir. Exhortation à la vigilance. Rapports et différences entre la ruine de Jérusalem et la fin du monde. Le serviteur négligent. Les vierges sages et les vierges folles. Parabole des talents. Séparation des bons et des méchants au jugement dernier..... 469-474

Conseil des princes des prêtres pour prendre Jésus-Christ. Trahison de Judas..... 474

Célébration de la Pâque. Lavement des pieds. Institution de l'Eucharistie. L'Eucharistie, accomplissement et figure..... 474-476

Jésus-Christ annonce la trahison de Judas..... 477

La grandeur dans l'Eglise chrétienne..... 477

Indéfectibilité promise à Pierre..... 477 et 478

La charité mutuelle recommandée aux chrétiens. 478

Jésus-Christ annonce à Pierre sa chute..... 478

Union des hommes à Dieu le Père par le Fils. Unité et vie de tous en Jésus-Christ. Recommandation nouvelle de la charité. Haine du monde pour le Maître et les disciples. Le monde convaincu par le Saint-Esprit. Promesses du Saint-Esprit..... 479-482

Relations des trois personnes divines.... 482 et 483

La persécution annoncée de nouveau. Exhortation à la prière et à la confiance..... 483

Protestation de Pierre et des disciples..... 484

Prière de Jésus-Christ à son Père..... 484 et 485

Jésus-Christ au jardin des Oliviers. Son agonie. Baiser de Judas. Jésus-Christ se livre aux archers. Dévouement de Pierre. Guérison miraculeuse de Malchus. Faite des disciples..... 485 et 486

Jésus-Christ chez Anne et chez Caïphe. Chute et repentir de Pierre..... 486-488

Jésus-Christ chez Pilate. Repentir et désespoir de Judas..... 488

Les deux royautes de Jésus-Christ..... 488 et 489

Il est envoyé de Pilate à Hérode et renvoyé d'Hérode à Pilate..... 490

On lui préfère Barabbas..... 490

La flagellation. Le couronnement d'épines. Faiblesse de Pilate..... 490 et 491

Double manière de compter les heures chez les Romains..... 491

Témoignage de saint Cyrille de Jérusalem et d'Eusèbe de Césarée sur le nombre d'heures que Jésus-Christ est resté sur la croix..... 492 et 493

Jésus-Christ est chargé de sa croix. Simon le Cyrénéen. Les saintes femmes de Jérusalem. Pourquoi Jésus-Christ refuse de boire..... 493

Le crucifiement. Accomplissement des figures et des prophéties. Jésus-Christ prie pour ses bourreaux. Inscription de la croix. Les vêtements de Jésus-Christ sont tirés au sort. Blasphèmes des prêtres et du peuple. Le bon larron..... 493 et 494

Marie confiée à Jean..... 494

Éclipse du soleil. Le psaume 21°. Jésus-Christ est abreuvé de fiel et de vinaigre. Sa mort.... 494 et 495

Prodiges qui suivent sa mort. Conversion du centurion. Un soldat perce le côté de Jésus-Christ..... 495 et 496

Sa sépulture. On met une garde à son tombeau. Jésus-Christ dans les limbes..... 496 et 497

Tremblement de terre. Les saintes femmes et les deux apôtres au sépulcre. Apparition de Jésus-Christ à Marie-Madeleine et aux autres femmes. Artifices des prêtres pour cacher la résurrection de Jésus-Christ. Les deux disciples à Emmaüs. Jésus-Christ au milieu des apôtres. Il leur communique le pouvoir de remettre les péchés. Incrédulité de Thomas..... 497-500

La pêche miraculeuse. Investiture de Pierre. 500 et 501

Nouvelle apparition aux apôtres en Galilée. Leur mission. Promesse du Saint-Esprit..... 501 et 502

L'Ascension..... 502

## LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

Histoire naturelle du Christianisme, autrement, à raisonner d'après deux faits bien notoires, quelle est la manière la plus naturelle d'expliquer le catholicisme et son histoire.

1 <sup>er</sup> fait. Jésus-Christ est un Juif crucifié.....	503
2 <sup>e</sup> fait. L'Univers adore Jésus-Christ.....	503
Explication de ces deux faits.....	503 et 504
État actuel du monde. Les dogmes indiqués ou soupçonnés par Platon et les anciennes traditions aujourd'hui universellement connues et prêchées. La société idéale des anciens sages réalisée dans l'Eglise catholique. La morale antique, aujourd'hui perfectionnée, simplifiée et vivifiée. L'éloquence devenue, dans la chaire chrétienne, ce que Socrate désirait qu'elle fût. L'Europe, autrefois barbare, devenue la reine du monde.....	504-509
Contraste entre la grandeur, l'indestructibilité et la rapide réalisation de ces effets, et l'abjection, au point de vue humain, de la cause qui les a produits.	509-512
Parallèle de la propagation du Christianisme et de celle du mahométisme.....	512
De l'explication prétendue naturelle donnée par Gibbon. Opinion de Bayle et de J.-J. Rousseau.	512 et 513
Impossibilités et contradictions dans l'établissement du Christianisme au point de vue humain. Conciliation de tout au point de vue surnaturel.....	513 et 514
Conclusion.....	514
Les principaux faits de l'Evangile reconnus par les mahométans, les païens et les Juifs.....	514-516
Passage de Josephé relatif à Jésus-Christ.....	516
Que tout l'univers a attendu un sauveur du côté de la Judée et à l'époque du Christ. Que depuis dix-huit cents ans l'univers n'attend plus. Conclusion.	517 et 518
Preuve tirée du caractère intrinsèque de l'Evangile.	
Opinion de J.-J. Rousseau.....	518 et 519
Sentiment de Napoléon sur la divinité de Jésus-Christ.....	519 et 520

## LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

DE L'AN 29 A L'AN 66 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

## Les apôtres fondent l'Eglise.

Le Cénacle.....	521
Primauté de Pierre.....	521
Élection de Matthias au lieu et place de Judas. Accomplissement des prophéties.....	522
Descente du Saint-Esprit. Don des langues accordé aux apôtres. Discours de Pierre.....	523
Babel et la Pentecôte.....	523
Pierre guérit un boiteux à la porte du temple. Sa seconde prédication.....	524
Pierre et Jean mis en prison. Leur fermeté. Nouvelle effusion de l'Esprit-Saint.....	524 et 525
Vie édifiante des premiers chrétiens. Barnabé. Punition d'Ananie et de Saphire.....	525 et 526
Guérisons opérées par les apôtres. Leur popularité. Ils sont mis en prison et délivrés par un ange. Discours de Gamaliel dans le sanhédrin. Les apôtres battus de verges.....	526 et 527
Murmures des Grecs contre les Hébreux. Élection des sept diacres.....	527
Zèle et puissance d'Étienne. Sa mise en accusation. Son discours dans le sanhédrin. Son martyre.	528 et 529
Persécution contre les fidèles. Philippe à Samarie. Simon le Magicien. L'eunuque de Caudace baptisé par Philippe.....	529 et 530
Conversion de saint Paul.....	530 et 531
Paix dans l'Eglise. Pierre guérit le paralytique Énée,	

ressuscite la veuve Tabithe et baptise le centurion Cornélius. Il rend compte de sa conduite.....	532-534
Le Symbole. Dispersion des apôtres. Que la sainte Vierge continua à demeurer à Jérusalem.....	535
Pierre à Antioche, en Asie et à Rome.....	535
Paul et Barnabé à Antioche. Grande famine prédite par Agab.....	536
Révolutions politiques en Judée. Martyre de saint Jacques. Pierre délivré par un ange. Mort misérable d'Hérode-Agrippa.....	536-538
Mission et voyage de Paul et de Barnabé.....	538
Première épître de saint Pierre.....	538-542
Rome et Babylone.....	542
Infamie des empereurs. Abjection du sénat.	542-544
Dépérissement de la philosophie. Inconséquences, désirs et tentatives de Sénèque.....	544 et 545
Diffusion du Christianisme.....	545
Pierre et Sénèque.....	545 et 546
L'Evangile de saint Marc. Rome, Antioche et Alexandrie.....	546
Témoignage d'Eusèbe sur les prédications de saint Pierre.....	546 et 547
Paul convertit Sergius Paulus et aveugle Élymas.	547
Il prêche à Antioche de Pisidie et à Icone. Persécution des Juifs contre eux. Sainte Thècle.....	547-549
Il guérit un boiteux à Lystré et refuse les honneurs divins. Nouvelles persécutions des Juifs. Suite de ses prédications. Son retour à Antioche et son voyage à Jérusalem.....	549 et 550
Question de la circoncision des gentils. Conduite de saint Pierre à cet égard. Ce qu'en dit saint Hilaire de Poitiers.....	550-552
Premier concile de Jérusalem.....	552-554
Le siège de Rome, juge en dernier ressort.....	554
Séparation de Paul et de Barnabé. De la lettre attribuée à saint Barnabé.....	555
Nouvel apostolat de Paul dans l'Asie Mineure. Timothée.....	556
Paul passe en Macédoine. Ses prédications à Philippes, Thessalonique, Bérée. Ses succès comparés à ceux d'Aristote.....	556-558
Saint Paul devant l'aréopage d'Athènes. Sa conduite comparée à celle de Socrate.....	559 et 560
Du Dieu inconnu d'Athènes.....	560
Saint Paul à Corinthe. Ses succès comparés à ceux des sept sages.....	560
La première épître aux Thessaloniens.....	561-563
Lettres de saint Paul et de Platon. Comparaison entre elles. Leurs résultats.....	563 et 564
Seconde épître aux Thessaloniens.....	564
Souffrances de saint Paul.....	565
Vœu de Paul. Evangile de saint Luc.....	566 et 567
Paul repasse dans l'Asie Mineure. Prédication d'Apollon. Insuffisance du baptême de Jean. Travaux, miracles et tribulations de Paul à Éphèse. Juifs exorcistes maltraités par le démon.....	568-570
Épître aux Galates.....	570 et 571
Première épître aux Corinthiens.....	571-580
Sédition excitée par l'orfèvre Démétrius..	580 et 581
Ce qu'il faut penser d'Apollonius de Tyane.	581 et 582
Paul repasse en Macédoine. Arrivée de Tite. Seconde épître aux Corinthiens.....	582 et 583
Voyage à Corinthe.....	584
Épître aux Romains. Vrai sens de ces paroles : <i>Rationabile obsequium vestrum</i> ; ainsi que de ces autres : <i>Omne quod non est ex fide peccatum est</i> .....	584-589
Départ de Paul pour Jérusalem. Il ressuscite un mort à Troade. Ses adieux aux anciens d'Éphèse. Prédications	



d'Agab. Arrivée à Jérusalem.....	589-591
Paul est retiré des mains des Juifs par le tribun Ly- sias. Son discours aux Juifs et dans le sanhédrin. Il est conduit à Césarée et se défend devant Félix...	592-594
Il est de nouveau jugé par Festus; comme citoyen ro- main il en appelle à César.....	595
Sajustification devant Agrippa.....	596 et 597
Son voyage à Rome. Il fait naufrage sur la côte de Malte. Ses miracles dans cette île.....	597-599
Son arrivée à Rome. Son discours aux Juifs de cette ville. Incrédulité de la plupart d'entre eux...	599-600
Épître aux Philippiens.....	600 et 601
Conversion d'Onésime et épître à Philémon....	602
Épître aux Colossiens.....	603 et 604
Épître aux Éphésiens.....	605-607
Épître aux Hébreux.....	607-610
Martyre de saint Jacques le Mineur. Son épître catho- lique. Sa liturgie.....	611-613
Voyage de Paul en Crète, en Palestine, en Asie et en Macédoine.....	613 et 614
Épîtres à Tite et à Timothée.....	614-617
Incendie de Rome par Néron. Persécution contre les chrétiens. Emprisonnement de saint Paul....	617-619
Seconde épître à Timothée.....	619 et 620
Victoire de Pierre sur Simon le Magicien....	621
Nouvelle persécution. Pierre, sortant de Rome, ren- contre Jésus-Christ.....	621 et 622
Seconde épître de saint Pierre.....	622-624
Martyre des deux apôtres. Leurs reliques et leurs ima- ges.....	625-627
Témoignage de saint Clément et d'Hermas....	627
Martyre de saint Alexandre de Brescia et d'autres ail- leurs.....	628
Inscriptions en l'honneur de Néron.....	628
Les institutions humaines et l'Église. Peinture des mœurs chrétiennes de cette époque dans la lettre à Dio- gnète.....	629-631

## LIVRE VINGT-SIXIÈME.

DE L'AN 66 A L'AN 100 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Les Romains détruisent Jérusalem. — Saint Jean prédit la chute  
et le démembrement de l'empire des Romains.**

Destinée temporaire des quatre grands empires et de la société des Hébreux.....	632
Prédictions funèbres de Jésus, fils d'Ananus et autres pronostics sinistres.....	633 et 634
Cause de l'obstination des Juifs.....	634
Saint Lin, Pape.....	635
Les grands-prêtres et les gouverneurs romains en Ju- dée. Révolte et désastres des Juifs. Fuite des chrétiens de Jérusalem.....	635-637

Invasion de Vespasien. Troubles intérieurs et siège de Jérusalem.....	638
Extravagances et mort de Néron.....	638
Galba, Othon et Vitellius, empereurs. Élection de Vespasien.....	639
Nouvelles horreurs à Jérusalem.....	640
Continuation du siège par Titus. Cruautés exercées sur les Juifs par les assiégeants. Une mère dévore son en- fant.....	640-642
Les noms de Jésus et de Marie pour les chrétiens et pour les Juifs.....	642
Incendie du temple. Prise et destruction de la ville. Monument de ce désastre.....	642-644
Ruine de la synagogue. Ébion, Ménandre, Cérinthe et les Nicolaïtes.....	644-648
Épître de saint Jude.....	648 et 649
Saint Clément, Pape. Ses épîtres aux Corinthiens et aux vierges.....	649-651
Première introduction du Christianisme dans les Gaules. Saint Lazare, premier évêque de Marseille, et ses sœurs Marthe et Marie-Madeleine, apôtres de la Provence. Saint Maximin, un des soixante-douze disciples, devient le pre- mier évêque d'Aix. Saint Pierre envoie Trophime, premier évêque d'Arles, avec plusieurs autres. Le Pape saint Clé- ment envoie Denis, premier évêque de Paris..	651-657
Dernières années, sainte mort et assomption de la sainte Vierge.....	657-661
Le Pasteur d'Hermas.....	661 et 662
Saint Clet, Pape. Actes de cruauté de Vespasien. Preuves à l'appui.....	662 et 663
Titus. Heureux commencements de Domitien. Horreur de ses dernières années.....	663 et 664
Persécution contre les chrétiens. Confession et exil de saint Jean.....	664 et 665
Anaclet, Pape.....	666
Évêques, thérapeutes et solitaires d'Alexandrie.	666
Vision de saint Jean dans l'île de Patmos.....	666
Lettres aux sept Églises d'Asie.....	666-668
Révélation touchant la punition du peuple juif, la pu- nition de l'empire romain et la glorification de l'Église. Accomplissement.....	669-696
Mort de Domitien. Nerva empereur. Paix rendue à l'Église.....	696
Saint Jean ramène à Dieu un jeune homme égaré. Ses miracles. Son administration.....	696 et 697
Son évangile.....	698
Ses épîtres. Ses dernières recommandations.	699-701
Unité de Dieu et de l'Église.....	701
Organisation divine de l'Église catholique. Majesté de sa liturgie.....	701 et 702
Ce qui fait les saints dans l'Église et la force de l'Église même.....	702

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

















4169

